



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

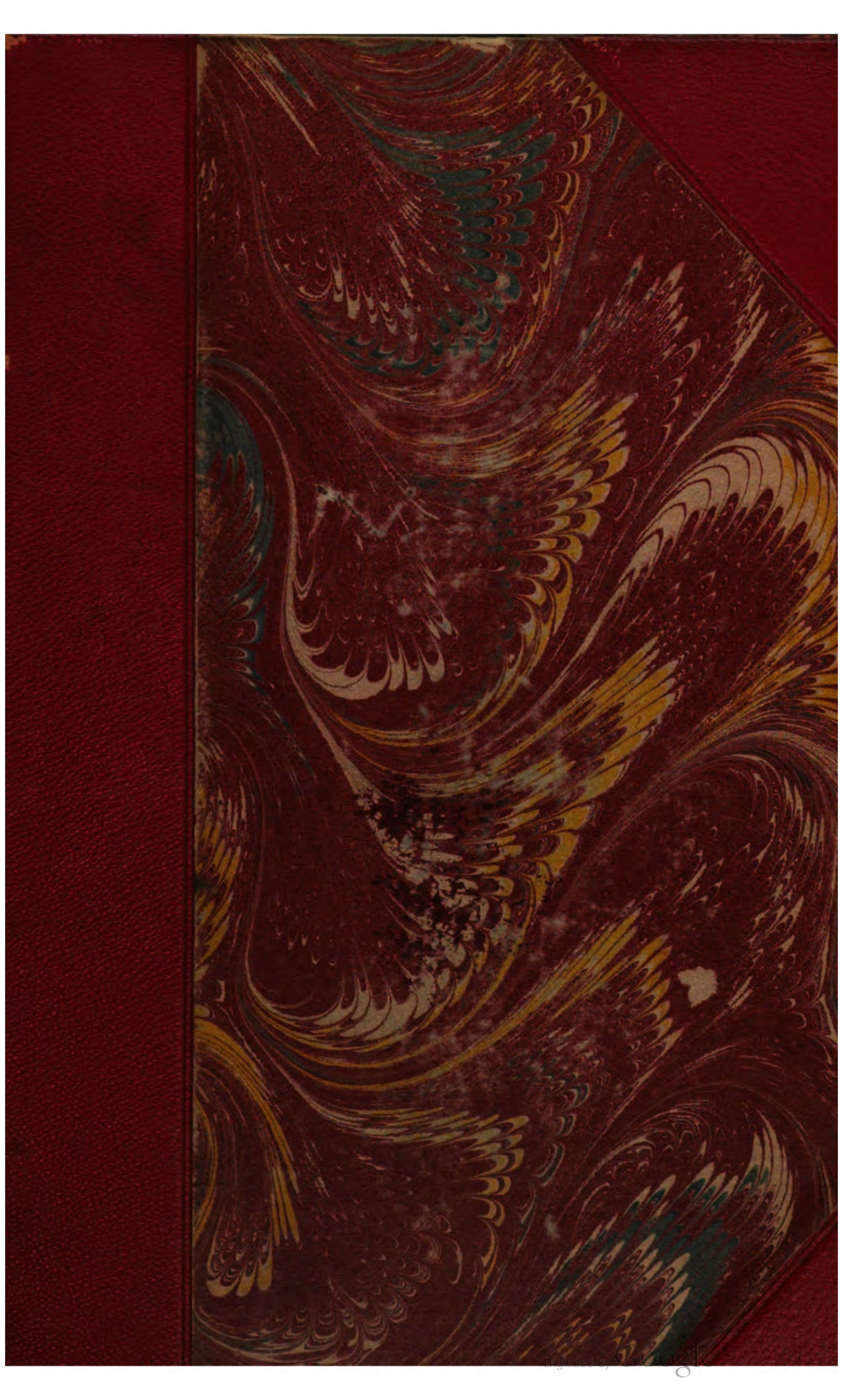
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

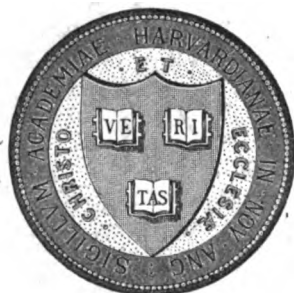
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



PF 331.5



Harvard College Library

FROM THE REQUEST OF

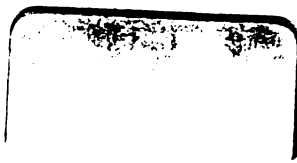
MRS. ANNE E. P. SEVER,

OF BOSTON,

WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,

(Class of 1817),

14 Dec. 1897 - 2 Apr. 1898.



REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Sixième Année — Première Série

(Novembre 1897 — Mars 1898)

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Sixième Année — Première Série

(Novembre 1897 — Mars 1898)

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférence
(de Novembre à Juillet).

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée

ABONNEMENT, un an

France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs le
15 février et 15 mai 1898.

Etranger. 23 fr

LE NUMÉRO : 60 centimes

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est indispensable : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un examen quelconque, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus alléchants. Nous donnerons, en outre, les cours professés au Collège de France et à la Sorbonne par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Gustave Larroumet, Emile Faguet, Jules Martha, Paul Guiraud, A. Beljame, Charles Seignobos, Gaston Deschamps, Charles Dejob, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des comptes rendus des thèses soutenues en Sorbonne, des ouvrages les plus intéressants récemment parus, et une série très complète de sujets de devoirs, de plans de dissertations, de leçons orales, pour les candidats aux divers examens.

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

LA REVUE PUBLIE CETTE ANNÉE :

LITTÉRATURE FRANÇAISE.	Cours de MM. Emile Faguet, Gustave Larroumet, Gaston Deschamps ; leçons de MM. Dejob, Gustave Allais, Henri Hauser, A. Gasté, Maurice Souriau.
LITTÉRATURE LATINE. . .	Cours de MM. Gaston Boissier, Jules Martha ; leçons de MM. Georges Lafaye, G. Michaut.
LITTÉRATURE GRECQUE. .	Cours de M. Alfred Croiset.
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.	Cours de M. A. Beljame.
PHILOSOPHIE.	Cours de MM. Emile Boutroux, Georges Dwelshauvers ; leçons de MM. René Berthelot, Paulin Malapert.
HISTOIRE.	Cours de M. Charles Seignobos ; leçons de MM. Paul Guiraud, Desdevizes du Désert, Henri Hauser.
CONFÉRENCES DE L'ODÉON.	M ^{me} Jane Dieulafoy ; MM. Jules Lemaitre, Francisque Sarcey, N.-M. Bernardin, Eugène Lintilhac, Henri Chantavoine.
SOUTENANCES DE THÈSES. — PROGRAMMES. — BIBLIOGRAPHIE. — SUJETS DE DEVOIRS ET DE COMPOSITIONS. — PLANS DE DISSERTATIONS ET DE LEÇONS.	

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^e

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tout droit de reproduction réservé

80⁷/₅₃

~~IX. 288~~ P Fy 331.5

1891, Dec. 14 - 1893, Apr. 2
Sever fund.



Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS.

- LA FONTAINE : LE CONTEUR..... **Emile Faguet**
Professeur à l'Université de Paris.
- L'ÉLEVAGE DANS VARRON ET DANS VIRGILE..... **Georges Lafaye**
Maître de Conférences à l'Université de Paris.
- LE « CID » DE CORNEILLE..... **Gustave Larroumet**
Membre de l'Institut.
- « ŒDIPE À COLONE » (Conférence de l'Odéon) .. **Mme Jane Dieulafoy**
- LA COMPOSITION DU « PHÈDRE »..... **Plan de leçon pour l'Agrégation**
- PLAN DE DISSERTATION POUR LA LICENCE ÈS LETTRES.
- SUJETS DE COMPOSITIONS DONNÉS À LA LICENCE ÈS LETTRES. (Juillet 1897 — Paris)
- OUVRAGES SIGNALÉS.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
LIBRAIRIE LECÈNE ET C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1897

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Clugny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an, { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger.. . . . 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

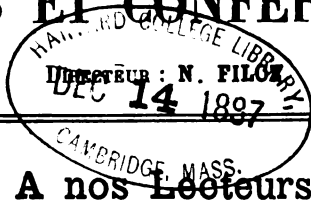
CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE DES COURS ET CONFÉRENCES



A nos Lecteurs

Nous n'avons pas fait imprimer, cette année-ci, de prospectus ; nous avons pensé, en effet, que la *Revue des Cours et Conférences* était maintenant suffisamment connue du public lettré, en France et à l'Etranger. Le nombre, sans cesse croissant, de nos abonnés nous confirme d'ailleurs dans cette idée. Est-ce à dire, pour cela, que nous allons nous ralentir dans notre zèle à satisfaire nos lecteurs, dans notre ardeur à faire toujours mieux ? — Le public pourra répondre lui-même lorsqu'il saura qu'aux leçons si appréciées de MM. Gaston Boissier, Alfred Croiset, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Dejob, Georges Lafaye, Gustave Allais, Henri Hausser, etc. etc., viendront se joindre, cette année, les cours, demandés par lui, de **MM. Emile Boutroux** sur la *Doctrine de Pascal*, **Jules Martha** sur *Pline le Jeune*, **Beljame** sur *Shakespeare*, **Gaston Deschamps** sur *Victor Hugo*. Il ne peut y avoir pour nous de meilleure réclame que cette énumération même. Nous aurons complété notre programme, lorsque nous aurons dit que, chaque semaine, nous publierons des *plans de dissertations* pour la licence, des *plans de leçons* pour l'agrégation, des *articles bibliographiques*, des *sujets de devoirs* et de *compositions*, des *programmes* d'auteurs. De plus, par une faveur toute spéciale, un des professeurs les plus distingués et les plus aimables de l'Université de Rennes, dont nos lecteurs ont eu déjà l'occasion d'apprécier l'érudition, l'originalité et le talent. **M. Gustave Allais**, consent à nous donner une série de sujets de dissertations françaises et à *corriger lui-même* les copies qui nous seront adressées (dans les conditions indiquées sur la couverture de la *Revue*) sur lesdits sujets. Quelle bonne fortune pour tous les candidats à la licence et à l'agrégation qui vivent éloignés des Facultés ! Enfin, ainsi que par le passé, nous publierons régulièrement, et ce sera là comme le *feuilleton* de la *Revue*, les conférences si intéressantes et si suivies du *Théâtre de l'Odéon*. Et maintenant, à l'œuvre !

LA DIRECTION.

La Fontaine : Le Conteur

Leçon de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris

Je voudrais faire voir clairement aujourd'hui que La Fontaine a entendu par *le conte*, comment il en a senti et rajeuni l'esprit, enfin comment il l'a disposé, constitué d'une manière toute nouvelle, tout originale et parfaitement empreinte de la tournure même de son génie.

La Fontaine, comme conteur, a une assez mauvaise réputation, et je ne dissimule pas qu'il la mérite. D'après ce que j'ai déjà dit de son caractère et de sa moralité, on sait que je suis assez sévère sur ce point; il est trop vrai qu'il a écrit un grand nombre de contes licencieux. Il y a cependant une remarque à faire; on dit généralement: tous les contes de La Fontaine, à deux ou trois exceptions près, sont des contes libertins. Il est certain qu'à prendre les trois ou quatre recueils que le poète a intitulés bravement *Contes de La Fontaine* (je dis « bravement » parce qu'à cette époque les écrits de ce genre n'étaient pas signés), il est certain, dis-je, qu'on y trouvera un grand nombre de pièces licencieuses; mais tous les contes ne sont pas dans ces recueils. Il y en a beaucoup de parfaitement honnêtes qui ont leur place parmi les *Fables*... Et en effet un cinquième à peu près des fables sont véritablement des contes, si nous définissons le conte — un petit récit où figurent des hommes avec leurs passions et leurs travers, sans le moindre mélange d'animaux. Qu'est-ce à dire? C'est que ceux de ses contes qui avaient un caractère plus ou moins gaillard, il les faisait paraître dans des recueils particuliers; ceux au contraire qui pouvaient être lus par tout le monde, d'abord il les faisait d'une autre façon, je veux dire avec plus de soin, et ensuite il les publiait dans les recueils successifs de ses fables. C'est donc une précaution honnête qu'il a prise envers les deux publics qu'il avait; mais cette précaution s'est en quelque sorte tournée contre lui, parce que, quand on parle des contes de La Fontaine, on n'entend que ceux qu'il a intitulés ainsi, et ceux-là sont tous condamnables.

Je n'en suis pas moins sévère pour ce genre de littérature en général; non pas que la gaillardise me fasse peur ou horreur. Je reprocherai seulement à notre poète d'en avoir trop fait. Il en

est de cela comme de la conversation. Vous n'êtes nullement étonnés qu'un homme, sérieux et grave ordinairement, au cours d'un entretien familier, vous conte une anecdote un peu vive; vous ne songez pas à vous en offenser. Lorsque je lis les lettres de Joseph de Maistre — et voilà, j'espère, un nom austère, — j'y trouve des passages tout à fait dans le goût du XVIII^e siècle. J'en veux à Voltaire d'avoir écrit la *Pucelle* : d'abord parce qu'il a bien mal placé son envie de rire, et surtout parce que l'œuvre est trop longue. Un volume de contes, de la part de La Fontaine, c'était de même déjà trop.

Cela dit, je puis plaider à l'aise les circonstances atténuantes, assez sérieuses. D'abord, laissons La Fontaine se défendre lui-même. Je regrette un peu qu'il l'ait fait, parce que plaider, en cette matière, c'est se reconnaître coupable; j'aurais préféré qu'il fût tout à fait candide et bonhomme en écrivant ses *Contes*. Cela augmente sa culpabilité. Toutefois il plaide bien, et ses raisons ont une grande portée. Voici donc ce qu'il sait qu'on lui reproche, et comment il cherche à se disculper :

«...Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux ; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le voulait ainsi : étant une loi indispensable, selon Horace ou plutôt selon la raison, de se conformer aux choses dont on écrit. (Cela est très juste. Il est vrai qu'on a toujours la liberté de ne pas écrire.)... Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute ; et l'on ne me saurait condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avait rien de plus facile ; mais cela aurait affaibli le conte, et lui aurait ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite... (Voyez-vous avec quel soin il place la barrière entre ses contes honnêtes et les autres? Ne semble-t-il pas dire : je ne mets dans mes fables que ce qui peut être lu par tout le monde, parce que ce genre d'écrit demande plus de retenue?)... Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâterait tout. Qui voudrait réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne ferait assurément

rien qui vaille, et pêcherait contre les lois de la bienséance (de la bienséance littéraire) en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes....

« S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes ; elle passe légèrement : je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour...

Voilà une raison forte. Il nous dit : les aventures d'amour traitées avec joyeuseté ne sont peut-être pas des choses selon la bienséance, ce n'est pas lecture de jeune fille ni même de jeune femme, mais cela n'est pas corrupteur. Ce qui l'est beaucoup plus, c'est la douce mélancolie où les romans se flattant d'être les plus chastes et les plus modestes peuvent nous plonger. Voilà la vraie défense : les contes de La Fontaine sont gais, cela leur ôte une grande partie de leur poison)... Quant à la seconde objection (maintenant La Fontaine s'amuse), par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on aurait raison si je parlais sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus forts sur leur garde. On me peut encore objecter (ceci est plus sérieux : La Fontaine nous fait remarquer que son œuvre est de pure fantaisie, et qu'en lui conservant ce caractère, cela lui ôte de sa nocuité) que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire ; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds, en peu de mots, que j'ai mes garants, et puis, ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci ; c'est seulement la manière de les conter. »

En effet, le conte de La Fontaine est un petit récit gaillard qui n'est pas localisé en quelque sorte, qui se passe dans un pays quelconque. Cela vient quelquefois d'Italie, mais d'une Italie imaginaire, ou bien parfois cela sent le terroir de France, mais cela n'en reste pas moins très vague. Et ce qu'il y a d'un peu flottant et d'un peu libre en ôte pour une bonne part le venin.

Il exprime ces mêmes idées dans de très jolis vers qui sont comme une autre préface, charmante et exquise, en tête de la troisième partie des *Contes*, c'est-à-dire avant les *Oies de frère Philippe*, dont M^{me} de Sévigné admirait tant la fin, — j'aurais voulu qu'elle louât aussi le commencement, — qui est un plaidoyer

pro domo des plus aimables et des plus gracieux, non sans quelque profondeur aussi.

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
 De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
 Pourquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son cœur
 Celles qui font quelque sottise.
 Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
 Rire sous cape de ces tours,
 Quelque aventure qu'il y trouve ?
 S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
 S'ils sont vrais, il les désapprouve.
 Irait-il après tout s'alarmer sans raison
 Pour un peu de plaisanterie ?
 Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
 Ne mit le feu dans la maison.

C'est-à-dire, je craindrais plutôt les romans caressants et qui
 présentent à l'esprit des tableaux indiscrètement voluptueux.

Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre ;
 Je réponds de vous corps pour corps.
 Mais pourquoi les chasser ? Ne saurait-on bien vivre
 Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
 Le monde ne vous connaît guères,
 S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
 Non pas que les heureux amants
 Soient ni phénix, ni corbeaux blancs ;
 Aussi ne sont-ce fourmilières.
 Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
 J'ai servi des beautés de toutes les façons :
 Qu'ai-je gagné ? Très peu de chose ;
 Rien. Je m'aviserai sur le tard d'être cause
 Que la moindre de vous connût le moindre mal !
 Contons ; mais contons bien, c'est le point principal,
 C'est tout ; à cela près, censeurs, je vous conseille
 De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
 Censurez, tant qu'il vous plaira,
 Méchants vers et phrases méchantes ;
 Mais pour bons tours, laissez-les là,
 Ce sont choses indifférentes ;
 Je n'y vois rien de périlleux.
 Les mères, les maris me prendront aux cheveux
 Pour dix ou douze contes bleus !
 Voyez un peu la belle affaire !
 Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire !
 Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Pour dix ou douze contes bleus ! Il sent bien où a été le défaut
 de sa cuirasse ; aussi, il en diminue le nombre ; mais malheureusement il en a fait une centaine.

Ainsi, par la gaieté, par la fantaisie libre et enjouée de ses
 contes, il a, sinon respecté des pudeurs respectables, du moins

évité le grand, le désastreux danger des livres d'amour. On peut dire qu'il n'a jamais écrit d'ouvrage corrupteur : il a seulement écrit quelques pages contre la bienséance, ce qui évidemment mérite déjà condamnation.

Pour lui, le conte est un récit en vers, dans le ton d'une causerie, comprenant généralement un seul fait, toujours gai, et à intentions plus ou moins satiriques. La Fontaine n'a jamais écrit une œuvre sans y intervenir lui-même et sans causer comme de plain-pied avec son lecteur, très différent en cela de tout son siècle qui a une grande répugnance à l'égard de la littérature personnelle. Tous les écrits de notre poète sont mêlés de sa personnalité. Voyons donc le ton de sa causerie.

Il a à nous raconter qu'un roi, ayant besoin pour certaine entreprise d'un lieutenant beau, brave et charmant, envoie à la campagne chercher Joconde.

Le gentilhomme part, et va quérir Joconde :

(C'est le nom que ce frère avait)

A la campagne il vivait,

Loin du commerce du monde :

Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien.

Sa femme avait de la jeunesse,

De la beauté, de la délicatesse ;

Il ne tenait qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frère arrive, et lui fait l'ambassade ;

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardait l'amitié

D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable ;

Et d'autre part aussi sa charmante moitié

Triomphait d'être inconsolable,

Et de lui faire des adieux

A tirer les larmes des yeux.

Quoi ! tu me quittes ! disait-elle :

As-tu bien l'âme assez cruelle

Pour préférer à ma constante amour

Les faveurs de la cour ?

Ceci est une espèce de transposition de la fable des *Deux Pigeons* :

Tu sais qu'à peine elles durent un jour ;

Qu'on les conserve avec inquiétude,

Pour les perdre avec désespoir.

Si tu te lasses de me voir,

Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos règne jour et nuit :

Que les ruisseaux n'y font du bruit

Qu'*afin* de t'inviter à fermer la paupière.

Voilà l'art de La Fontaine à traduire les vers des poètes anciens ; celui-ci est de Virgile.

Crois-moi, ne quitte point les hôtes de ces bois,
 Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
 Enfin moi, qui devrais me nommer la première :
 Mais ce n'est plus le temps ; tu ris de mon amour :
 Va, cruel, va montrer ta beauté singulière.
 Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point ni de quelle manière
 Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
 Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit.
 Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
 Disons que la douleur l'empêcha de parler ;
 C'est un fort moyen de se tirer d'affaire.

C'est toujours cet esprit si facile, qui n'a pas l'air d'être cherché, qui n'a même pas l'air d'être de l'esprit ; mais sitôt qu'on y réfléchit, on voit bien l'accent goguenard de l'auteur. Presque tous ses contes débutent par quelques réflexions plus ou moins piquantes et gracieuses. Ainsi le merveilleux conte de la *Courlisane amoureuse* commence, comme pour donner le ton à tout le morceau, par des accents à moitié langoureux, à moitié malicieux, qui font un ambigu du meilleur goût :

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
 D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
 Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
 En gens coquets il change les Catons ;
 Par lui les sots deviennent des oracles ;
 Par lui les loups deviennent des moutons :
 Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
 Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
 Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
 Chantait aux vents ses amoureux soucis,
 Et, pour charmer sa nymphe joliette,
 Taillait sa barbe, et se mirait dans l'eau :
 L'autre changea sa massue en fuscau
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.
 J'en dirais cent, Boccace en rapporte un,
 Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.

Il se garde bien que ce soit continuél, ce serait monotone. Beaucoup de fables commencent ainsi, comme pour mettre en train une conversation un peu languissante. Voyez encore ce début du conte intitulé le *Calendrier des Vieillards* :

Plus d'une fois je me suis étonné
 Que ce qui fait la paix du mariage
 En est le point le moins considéré,
 Lorsque l'on met une fille en ménage.
 Ses père et mère ont pour objet le bien ;
 Tout le surplus, ils le comptent pour rien.
 Jeunes tendrons à vieillards appariés ;
 Et cependant je vois qu'ils se soucient

D'avoir chevaux à leur char attelés
 De même taille, et mêmes chiens couplés :
 Ainsi des bœufs, qui de force pareille
 Sont toujours pris ; car ce serait merveille
 Si sans cela la charrue allait bien.
 Comment pourrait celle du mariage
 Ne mal aller, étant un attelage
 Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
 J'en vas conter un exemple notable.

C'est du Marot, avec plus de distinction et de mesure. On sent que le propos un peu gaillard va venir, mais que l'auteur le retient encore ; c'est tout à fait exquis dans le genre où nous sommes. Tel est le premier caractère du conte de La Fontaine : une causerie en vers sous prétexte de récit. Cela, d'ailleurs, est imité de l'Arioste. Plus tard, le procédé a encore paru bon à Voltaire, qui a commencé ainsi chacun des chants de sa *Pucelle*. C'est d'ailleurs les seuls passages de ce poème qui vaillent la peine d'être lus.

Je dis de plus que le conte de La Fontaine est en général une seule anecdote avec tout le développement qu'elle comporte, avec ses péripéties et son détail. Notre poète a le sentiment que les narrations entremêlées et prolongées peuvent lasser le lecteur. Ceci est à remarquer parce qu'au *xviii^e* siècle on aimait encore les contes entrelacés. L'*Astrée*, si admiré de La Fontaine, est composé comme cela ; *Psyché* un peu aussi ; mais tous les autres contes de notre auteur sont le récit d'une seule anecdote, sauf exception pour le *Faiseur d'oreilles* et la *Gageure des trois Commères*, qui sont composés de deux aventures.

De plus, les récits de La Fontaine sont toujours gais, et pour leur garder ce caractère, il se rend souvent infidèle à des modèles qu'il admirait beaucoup, comme Machiavel et Boccace. Voici encore une préface où le conteur s'explique sur ce point :

« Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce qui préparait cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de contes chacun devait être content à la fin : cela plait toujours au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point venir là, si l'on peut ni faire rire et pleurer dans une même nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses ; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques (c'est-à-dire à des compositions hybrides), et que nous fassions un ouvrage moitié femme, moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'auteur a eues. On en pourrait encore alléguer de particulières, et défendre chaque

endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des lecteurs. » La Fontaine nous dit : il importe, pour que ces sortes d'ouvrages ne soient pas nuisibles, pour qu'ils n'aient pas trop de venin, qu'ils soient gais et de pure fantaisie. La catastrophe douloureuse donne au conte une autorité de sérieux qui peut contribuer à le rendre nuisible. C'est donc une précaution non seulement littéraire, mais morale, d'avoir toujours maintenu le conte français dans ces limites de gaieté et de libre fantaisie qui sont sa justification.

Enfin le conte de La Fontaine est satirique comme sa fable, née, ainsi que je le ferai voir, du conte même. Celui-ci ayant une portée satirique, a aussi quelque portée morale qu'il n'avait pas chez les prédécesseurs de La Fontaine. C'est toute une catégorie de gens à qui il fait une leçon, un peu rude au point de vue des faits, mais aimable pour la forme. Ce qu'il attaque, ce sont les jaloux, les brutaux, les Bartholo qui sont l'un et l'autre, puis les parents cruels qui font des mariages disproportionnés, sans considérer les conditions morales d'une bonne union, et surtout les vieillards amoureux. On peut dire qu'un personnage central, qui est du reste parfaitement grotesque à tous les points de vue, se dresse au milieu des contes de La Fontaine, en est le président absolument berné, y a tous les honneurs de la bouffonnerie : c'est le vieillard amoureux. Les *Contes* ayant une intention satirique et en quelque sorte morale, il n'est pas étonnant que beaucoup d'entre eux aient une moralité comme les *Fables*. Et en effet celui, par exemple, du *Calendrier des Vieillards* se termine par cette moralité :

Belle leçon pour gens à cheveux gris !

Remarquez la similitude de forme avec cette moralité d'une fable :

Belle leçon pour les gens chiches !

Le joli conte de la *Clochette* a aussi pour moralité, à la manière des fables, ce fameux vers :

O belles, évitez

Le fond des bois et leur vaste silence.

Tels sont les caractères du conte de La Fontaine. Maintenant quelle en est la constitution matérielle ? On peut les ranger en trois catégories : le conte qui n'est qu'une épigramme, celui qui est une anecdote et celui qui est un petit roman. J'entends par conte-épigramme, celui qui n'est fait qu'en vue de la pointe finale, d'un joli mot plaisant. On sait qu'il y a des épigrammes de différentes sortes ; quelquefois ce n'est qu'un trait malin, une injure

bien habillée. Mais aussi nous appelons très bien épigramme en français un petit récit réduit à sa plus simple expression et fait pour amener un trait. Ainsi, par exemple, cette courte pièce de Rousseau :

Certain major devint borgne à la guerre.
Comme un autre œil il lui fallut chercher,
Très proprement il en mit un de verre
Qu'il ne manquait d'ôter à son coucher.
Dans une auberge, un soir le bon apôtre
Prit gîte, but, puis se déshabilla,
Puis à Suzon, après sa patenôtre,
Dit : « Mets cet œil en l'étui que voilà. »
Suzon ne bouge. Et lui : « Qu'attends-tu là ?
— J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre. »

Nous allons trouver ce genre-là chez notre poète. « Il y en a quelques-uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes », dit-il lui-même. En voici un, en effet, qui donnera l'idée de cette sorte de contes :

Alis malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : il faut se confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme ?
Oui, je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à Père André on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messenger y court en diligence ;
Sonne au couvent de toute sa puissance.
— Que venez-vous demander ? lui dit-on.
— C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession.
— Vous demandez, reprit alors le frère,
Le Père André, le confesseur d'Alis ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

D'autres, comme la *Clochette*, les *Oies de frère Philippe*, sont des épigrammes amenées d'un peu loin, peut-être, mais ne sont pas autre chose en somme.

Voyez encore celui-ci ; c'est peut-être un souvenir de Rabelais, qui a une histoire de ce genre sur Bridioie, ou plutôt un souvenir de ces récits de basochiens qui se transmettaient d'âge en âge. C'est le conte du *Juge de Mesle* :

Deux avocats qui ne s'accordaient point
Rendaient perplexe un juge de province :
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui semblait que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre : il avait bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint et le juge repart :

Ne me blâmez, messieurs, pour cet égard :
De nouveauté dans mon fait il n'est maille,
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

Le plus joli conte-épigramme de ces recueils n'est pas de La Fontaine même, il est d'Anacréon ; mais notre poète l'a traité d'une si jolie façon, avec une grâce si facile et si preste, qu'il est devenu dans ses mains quelque chose de tout à fait original ; c'est *l'Amour mouillé*. Le texte est charmant, quoique un peu sec peut-être. La Fontaine s'est bien gardé d'en ôter la concision, mais il y a ajouté un peu de ce sens dramatique qu'il apporte partout :

J'étais couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouyrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il : car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.

Voyez-vous poindre l'intérêt dramatique ?

Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah ! je vous connais, lui dis-je,

Ingrat et cruel garçon ;
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon !
 Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélérat
 Me dit : pauvre camarade,
 Mon arc est en bon état,
 Mais ton cœur est bien malade.

C'est absolument merveilleux.

Quant au conte-anecdote, j'en parlerai à propos des fables, parce qu'il est presque toujours rangé dans les recueils de fables. C'est un conte où déjà les personnages ont un caractère. Rappelez-vous *le Berger et le Roi*, *le Charlatan*, *la Chatte métamorphosée en Femme*, *Daphnis et Alcimadure*, *la Fille, l'Ivrogne et sa Femme*, *le Jardinier et son Seigneur*, *le Mal marié*, *la Laitière et le Pot au Lait*, *la Souris métamorphosée en Fille*, *le Meunier, son Fils et l'Ane*, *la jeune Veuve* (le plus joli des contes de La Fontaine), enfin *Philémon et Beaucis*, qui entre déjà dans la troisième catégorie, c'est-à-dire dans celle des contes-romans.

Le conte-roman, comme le conte-anecdote, nous montre des hommes avec un caractère bien marqué ; les péripéties y sont plus compliquées, et l'on y suit plus ou moins l'évolution des sentiments des personnages. Voyez *l'Ivrogne et sa Femme* : les caractères des deux acteurs sont très précis, mais ils n'ont pas, dans cette courte anecdote, le temps de changer ; au contraire, dans le conte de *Saint-Julien*, traversé par plus de péripéties, nous notons un passage de la confiance à la défiance, puis de la défiance au désespoir, et du désespoir à la joie. *L'Oraison de saint Julien*, *le Faucon* et *la Courtisane amoureuse* sont les principaux récits de ce genre. C'est là que les plus grandes qualités et aussi les défauts de La Fontaine se montrent le mieux ; qu'on en juge par la première partie de *l'Oraison de saint Julien* :

Beaucoup de gens ont une ferme foi
 Pour les brevets, oraisons et paroles :
 Je me ris d'eux ; et je tiens, quant à moi,
 Que tous tels sorts sont recettes frivoles,
 Frivoles sont ; c'est sans difficulté.
 Rien est-il vrai qu'auprès d'une beauté
 Paroles ont des vertus non pareilles :
 Paroles font en amour des merveilles :
 Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
 De tels brevets je veux bien me servir ;
 Des autres, non. Voici pourtant un conte
 Où l'oraison de monsieur saint Julien
 A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
 Si ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
 A son argent, et mal passé la nuit.

Il s'en allait devers Château-Guillaume,
 Quand trois quidams (bonnes gens, et sans bruit,
 Ce lui semblait, tels qu'en tout un royaume
 Il n'aurait cru trois aussi gens de bien);
 Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
 Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,
 Après l'abord, et l'ayant salué
 Fort humblement : Si notre compagnie,
 Lui dirent-ils, vous pouvait être à gré,
 Et qu'il vous plût achever cette traite
 Avecque nous, ce nous serait honneur.
 En voyageant, plus la troupe est complète,
 Mieux elle vaut : c'est toujours le meilleur.
 Tant de brigands infestent la province,
 Que l'on ne sait à quoi songe le prince
 De le souffrir. Mais quoi ! les mal-vivants
 Seront toujours. Renaud dit à ces gens
 Que volontiers...

Ils partent donc ensemble, et les trois compères volent le pauvre Renaud, lui prenant son cheval, sa bourse et ses habits. Le récit est assez dramatique, mais trop long et trop surchargé. Il est certain que, lorsque La Fontaine n'écrit pas une fable, il n'a pas sa concision habituelle ; il s'abandonne et se laisse aller nonchalamment.

Il y a, dans ses *Contes*, des qualités excellentes : la bonne humeur, une vivacité de causerie plutôt que de récit, l'instinct et le soin curieux des circonstances, quelquefois un peu de pittoresque, et du meilleur. Mais à côté de cela il y a un peu de longueur et « d'apprêt », comme dit Montaigne. Il y a aussi quelques négligences de style qu'il nous signale lui-même en en demandant pardon, et, qui plus est, des absurdités. Qu'on relise le conte intitulé le *Tableau* : il y a une partie qui est presque inintelligible. C'est peut-être volontaire ; mais La Fontaine a certainement été plus loin dans ce conte que ne le voulait la loi du genre.

Somme toute, La Fontaine a renouvelé le conte français, qui nous a toujours été cher pourvu qu'on n'en abusât pas, par sa gaieté, par l'intervention de sa personnalité dans le récit, et par cette qualité qui nous fait aimer spécialement Boccace et Machiavel, le souci de l'intérêt dramatique. La vraie conclusion que je voudrais donner sur les *Contes* de La Fontaine, ce serait le jugement de cet esprit si délicat, si fin, si français, qui, bien qu'il ait été un grand nom du romantisme, a su comprendre si parfaitement les classiques. Musset aimait beaucoup Shakespeare et Boccace ; il a fait des contes imités du poète italien, *Silvia* et *Simone* ; il a tiré de son imagination *Une bonne Fortune* et quelques autres encore, *Idylle* et une *Soirée perdue*, mais c'est le pro-

logue de *Silvia* que je veux citer. Il le dédie à Madame ***; c'est M^{me} Jaubert, celle qu'il appelait sa marraine.

Il est donc vrai, vous vous plaignez aussi,
 Vous dont l'œil noir, gai comme un jour de fête,
 Du monde entier pourrait chasser l'ennui.
 Combien donc pesait le souci
 Qui vous a fait baisser la tête ?
 C'est, j'imagine, un aussi lourd fardeau
 Que le roitelet de la fable.
 Ce grand chagrin qui vous accable
 Me fait souvenir du roseau.
 Je suis bien loin d'être le chêne ;
 Mais dites-moi, vous qu'en un autre temps
 (Quand nos aïeux vivaient en bons enfants)
 J'aurais nommée Iris, ou Philis ou Climène,
 Vous qui, dans ce siècle bourgeois,
 Osez encor me permettre parfois
 De vous appeler ma marraine,
 Est-ce bien vous qui m'écrivez ainsi,
 Et songiez-vous qu'il faut qu'on vous réponde ?

 Mais revenons à vous, ma charmante marraine.
 Vous croyez donc vous ennuyer ?
 Et l'hiver qui s'en vient, rallumant le foyer,
 A fait rêver la châtelaine.
 Un roman, dites-vous, pourrait vous égayer ;
 Triste chose à vous envoyer !
 Que ne demandez-vous un conte à La Fontaine ?
 C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller ;
 Ouvrez-le sur votre oreiller,
 Vous verrez se lever l'aurore.
 Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
 Bien des choses auront vécu
 Quand nos enfants liront encore
 Ce que le bonhomme a conté,
 Fleur de sagesse et de gaieté.
 Mais quoi ! la mode vient et tue un vieil usage.
 On n'en veut plus, du sobre et franc langage
 Dont il enseignait la douceur,
 Le seul Français, et qui vienne du cœur ;
 Car, n'en déplaît à l'Italie,
 La Fontaine, sachez-le bien,
 En prenant tout n'imita rien.
 Il est sorti du sol de la patrie,
 Le vert laurier qui couvre son tombeau ;
 Comme l'antique, il est nouveau.
 Ma protectrice bien-aimée,
 Quand votre lettre parfumée
 Est arrivée à votre enfant gâté,
 Je venais de causer en toute liberté
 Avec le grand ami Shakespeare.
 Du sujet cependant Boccace était l'auteur ;

Car il féconde tout, ce charmant inventeur ;
 Même après l'autre, il fallait le relire.
 J'étais donc seul, ses *Nouvelles* en main,
 Et de la nuit la lueur azurée,
 Se jouant avec le matin,
 Etincelait sur la tranche dorée
 Du petit livre florentin ;
 Et je songeais quoi qu'on dise et qu'on fasse,
 Combien c'est vrai que les Muses sont sœurs ;
 Qu'il eut raison, ce pinceau plein de grâce,
 Qui nous les montre, au sommet du Parnasse,
 Comme une guirlande de fleurs !
 La Fontaine a ri dans Boccace,
 Où Shakespeare fondait en pleurs.
 Sera-ce trop que d'enhardir ma muse
 Jusqu'à tenter de traduire à mon tour
 Dans ce livre amoureux une histoire d'amour ?
 Mais tout est bon qui vous amuse ;
 Je n'oserais, si ce n'était pour vous ;
 Car c'est beaucoup que d'essayer ce style
 Tant oublié, qui fut jadis si doux,
 Et qu'aujourd'hui l'on croit facile.

En effet, la facilité du conte de La Fontaine est savante, extrêmement avisée et habile ; et si quelquefois elle dépasse les limites du goût telles que nous nous les traçons à nous-mêmes, elle n'en reste pas moins un véritable modèle de narration élégante, fine et gracieuse.

C. B.

L'élevage dans Varron et dans Virgile

Leçon de M. GEORGES LAFAYE

Maître de Conférences à l'Université de Paris

Varron et Virgile ont tous deux traité la question de l'élevage des troupeaux, l'un dans le *Liber secundus Rerum rusticarum*, l'autre dans le troisième chant des *Géorgiques*. Varron a publié son livre en l'an 37 ; il était déjà très vieux ; il dit lui-même : « Annus octogesimus admonet me ut sarcinas colligam : mes quatre-vingts ans m'avertissent qu'il est temps de plier bagage. » Virgile, au contraire, est dans toute la force de son talent : les *Géorgiques* ont dû être composées de l'an 37 à l'an 30 et publiées en l'an 29. Le premier trait commun entre ces deux auteurs, c'est

qu'ils écrivent pour des lettrés, pour des gens qui ont fait leurs classes, qui connaissent la littérature grecque, et pour qui la campagne est, en même temps qu'une source de revenus, un dérivatif aux occupations de la ville. Varron fait visiblement effort pour égayer sa matière ; il cherche à mettre de l'agrément dans un sujet qui paraîtrait sans cela trop technique : c'est pour quoi il donne à chacun des trois livres dont se compose son traité la forme du dialogue. Il suppose une rencontre entre des personnages qui ont réellement existé ; cette rencontre est suivie d'un entretien dans lequel chacun d'eux traite une partie de la matière. Varron se trouve au nombre des interlocuteurs. Plusieurs portent un nom en rapport avec le sujet qu'ils traitent. Par exemple, Scrofa parle des porcs ; Vaccius, des bœufs et des génisses ; cependant il n'en est pas de même pour tous : Lucienus n'a aucun rapport avec les chevaux ; Atticus, avec les chiens ; Varron, avec les ânes. Varron n'a pas voulu pousser trop loin la plaisanterie, si toutefois il y a là une plaisanterie. Le dialogue suppose aussi une sorte de mise en scène ; ses personnages sont interrompus par l'arrivée d'un ami ; quelquefois des anecdotes sont mêlées à leurs discours : au début, Varron met à profit ses recherches historiques ; dans certains passages on reconnaît le linguiste à son goût pour les étymologies. Quoiqu'il écrive en prose, Varron se rend compte que le lecteur serait vite rebuté, s'il ne faisait que classer méthodiquement les préceptes des auteurs de *Georgica* ; tout chez lui indique un désir de plaire qui était resté tout à fait étranger au vieux Caton. Nous avons conservé quelques jugements des anciens sur Varron, entre autres celui de Quintilien (x, 2, 95) : « Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus, plurimos libros et doctissimos composuit, peritissimus linguæ latinæ, — plus tamen scientiæ collaturus quam eloquentiæ. » Quintilien se place au point de vue de l'art oratoire ; cependant n'oublions pas qu'au temps de Varron un ouvrage aussi sec que celui de Caton n'aurait pas été lu. Il n'était plus permis à un auteur, quelque matière qu'il traitât, de ne pas sacrifier quelque peu aux Grâces. Son contemporain Tremellius Scrofa écrit un ouvrage d'agriculture où il vise à l'éloquence ; c'est Columelle qui nous l'apprend : « Il avait écrit, dit-il, *scite et eleganter* », et il ajoute : « Rusticationem eloquentem reddidit », ce qui semble indiquer qu'il poussait jusqu'à l'abus la recherche de l'agrément. Varron a donc été conduit à égayer son œuvre non seulement par son goût personnel, mais encore par l'exemple de ses prédécesseurs immédiats ; il était obligé de suivre les progrès accomplis dans l'art d'écrire.

Il faut remarquer, de plus, que Varron partage absolument le sentiment de Virgile sur l'agriculture. Pour lui comme pour le poète, c'est une occupation saine qui développe le « caractère », donne de bonnes habitudes d'endurance, fait, en un mot, des hommes ; c'est elle qui a produit ces générations mâles et vigoureuses à qui Rome doit sa grandeur. Varron constate avec peine que de son temps les paysans émigrent en grand nombre à la ville, et que Rome doit aller chercher à l'étranger le blé qui la nourrit : il y a là un danger pressant (V. le début du livre II). Varron veut donc montrer l'influence salutaire de l'agriculture ; mais il ne néglige pas pour cela de faire ressortir les profits rémunérateurs qu'elle procure. Cette dernière considération passe en seconde ligne chez Virgile, qui fait avant tout sentir le charme de la campagne et des travaux rustiques.

Les deux auteurs ont la même compétence. Ils sont très bien préparés pour traiter le sujet qu'ils ont choisi. Varron est originaire d'une petite ville de la Sabine ; lui aussi, il a eu de bonne heure sous les yeux le spectacle de la nature, et il a pris sa part des travaux champêtres ; il a élevé des chevaux à Réate et des mulets en Apulie. Il a eu à sa disposition les mêmes sources que Virgile ; il a lu un grand nombre d'auteurs grecs, plus de cinquante, dit-il, qui avaient traité de cette matière. Les uns en prose, comme Xénophon, Diophane de Nicée ; les autres en vers, comme Hésiode et Ménécrate d'Ephèse. Il a dépouillé une bonne partie de cette littérature technique qui s'offrait à lui, et il en a fait passer la substance dans son ouvrage.

Virgile a-t-il imité Varron ? Il y a entre eux quelques ressemblances ; mais il n'est pas possible d'en tirer une conclusion certaine ; elles prouvent simplement qu'ils ont puisé à une source commune : ainsi plusieurs auteurs grecs avaient rapporté avant eux la légende de l'hippomane ; chez Homère même il y a quelque chose qui y ressemble. Peu de sujets ont fourni la matière d'une littérature plus développée que les occupations de la campagne, surtout à l'époque alexandrine. Depuis Xénophon jusqu'à Varron le sujet avait été repris sous toutes les formes dont il était susceptible.

Cette communauté de sources explique aussi que la même division se retrouve chez les deux auteurs. Chez Varron, le second livre s'ouvre par une dédicace à Turranius Niger ; l'auteur s'y plaint du dépeuplement des campagnes et fait valoir l'intérêt de l'élevage des bestiaux. Chez Virgile, il y a de même une dédicace à Mécène (1, 48). Le poète et l'érudit se rencontrent dans la division en *pecus majus* et *pecus minus* ; mais Varron commence

par le menu bétail, Virgile par le gros ; il passe en revue les brebis et les chèvres dans les vers 284-338, et donne une place à part aux bœufs et aux chevaux (49-283) ; comme Varron il offre un développement sur les chiens (404-413) et un autre sur les bergers (339-383). « Les hommes de tous pays ne sont pas également propres à soigner le bétail », dit Varron : « Non omnis apta natio ad pecuariam », et il cite en particulier les bergers gaulois et les illyriens dont il dépeint les mœurs. Virgile parle des Scythes et des Numides. Les deux auteurs consacrent un développement à la laine, un autre à la préparation du laitage, à la τυροποιία. Un des chapitres de Varron traite de *Arte* ; il y est question des soins généraux à donner à tous les troupeaux, quels qu'ils soient ; Virgile a un passage analogue (49-145) ; il y parle des bœufs et des chevaux et des soins à donner aux petits et aux mères (209-283). Les deux ouvrages présentent donc de nombreux rapports ; on en trouverait bien d'autres encore si l'on voulait entrer plus avant dans l'examen des détails.

Mais, à côté de ces ressemblances, il faut noter des différences qui ne sont pas moins sensibles :

1° Varron est un grand propriétaire, un homme riche, qui voit les choses de haut ; il a eu de grands troupeaux de moutons en Apulie et des haras à Réate : « Ipse pecuarias habui grandes, in Apulia oviarias et in Reatino equarias ». Ses interlocuteurs possèdent aussi de vastes propriétés ; ce sont des personnages haut placés, qui appartiennent à de nobles familles : « pecuarias habuerunt in Epiro magnas ». Virgile est fils d'un petit propriétaire de campagne ; mais aussi, il a un sentiment plus intime de la vie rustique, justement parce qu'il est parti de plus bas et qu'il a vécu plus près de la nature. Varron a parcouru en partie le *cursus honorum* : il a été préteur ; il a combattu en Espagne contre Sertorius, sur mer contre les pirates ; il s'est trouvé mêlé à toute espèce d'affaires ; en un mot, c'est un personnage et, par suite, il ne voit pas la campagne des mêmes yeux que Virgile. Il n'a pas cette intensité des sensations, cette vivacité du coup d'œil qui animent les *Géorgiques*. Moins chargées de détails et moins faites pour les gens de l'art que le livre de Varron, elles ont une exactitude supérieure qui grave plus profondément les choses dans l'esprit.

2° Il était permis à Varron, qui écrivait en prose, d'être plus technique. De là chez lui une classification plus rigoureuse que chez Virgile ; mais il faut bien dire qu'il en abuse lorsqu'il distingue quatre-vingt-une subdivisions dans son sujet. Il y a trois parties principales : 1° « pecus minus » ; 2° « pecus majus » ;

3^e sujets divers : mulets, chiens et bergers ; les mulets pourraient très bien rentrer dans la seconde partie, et l'on ne voit pas pourquoi les bergers sont rangés avec les animaux qu'ils gardent. Chacune de ces parties se subdivise ensuite à l'infini. Varron n'a pas inventé cette classification ; on y reconnaît la main des Grecs et des grammairiens alexandrins qui avaient traité la même matière avant lui. Ce qui doit plutôt nous frapper, c'est qu'il sent les défauts de cette classification, c'est qu'il n'en est pas dupe. En effet, il prête à Atticus les paroles suivantes : « Vide ne te fallat et novenæ istæ partes exeant extra pecoris minoris ac majoris nomen. — Prenez garde de vous être trompé et de comprendre dans ces neuf parties plus que ce qu'on entend d'ordinaire par gros et menu bétail. » Et Varron répond : « Numerus non est ut sit ad amussim. — Le nombre peut bien n'être pas rigoureux. » Virgile n'a pas entièrement rejeté cette classification ; mais il s'en est tenu aux grandes lignes. Varron d'ailleurs ne s'astreint pas lui-même à la suivre rigoureusement ; il en voit les défauts ; mais elle lui était en quelque sorte imposée par la tradition ; une fois en règle avec celle-ci, il s'est mis à l'aise. Virgile parle du *pecus majus* avant de s'occuper du *pecus minus* et sépare ce qu'il avait à dire de ces deux sortes de bétail par un beau développement sur les fureurs de l'amour (209-283), qui rompt la monotonie des préceptes.

3^e Il y a chez Virgile une profonde tendresse pour les êtres faibles qui nous entourent : c'est un sentiment que l'on chercherait en vain chez Varron. Il n'a en vue que le côté pratique, c'est-à-dire les moyens de gagner de l'argent. Il n'y a cependant pas de dureté chez lui comme chez Caton ; mais les questions de sentiment restent en dehors de son sujet ; ce n'est pas une raison suffisante pour le croire dépourvu de toute sensibilité.

Venons-en à l'examen du détail et demandons-nous ce que Virgile a pris dans la matière et ce qu'il en a rejeté. Il a d'abord supprimé tout l'*ἱστορικόν* de Varron, c'est-à-dire tout le chapitre de *origine ac dignitate rei pecuariæ*. Dans la première partie de ce chapitre, Varron énumère les différentes phases par lesquelles a passé la vie humaine, la chasse, la vie pastorale ; dans la seconde il montre ce qu'il y a de grand dans ces occupations, par quelles considérations elles peuvent être ennoblies ; et il emprunte des exemples à la mythologie et à l'histoire. Il n'y a rien de tout cela chez Virgile ; cependant, s'il ne dit rien des origines, il fait du moins ressortir la *dignitas rei pecuariæ* par le charme dont il revêt son sujet ; et cette dignité, il la fait bien mieux valoir que Varron lui-même. En écartant certaines parties du sujet, Virgile

a voulu éviter une trop grande symétrie dans ses développements. Dans le premier chant, où il traite du labour et de la grande culture, il aurait pu parler de *origine et dignitate rei agrariae*. De même pour la culture des arbres et l'élevage des abeilles. Mais un auteur ne peut varier indéfiniment des développements analogues. Virgile a placé ailleurs l'éloge de l'Italie, terre de rapport et de labour, ailleurs aussi l'éloge de la vie rustique ; il ne veut pas recommencer à propos des pasteurs et des avantages de la *pastio*. Il n'a rien dit non plus du porc, *sus immundus* (Géorg. 1, 400). Cependant il l'a représenté dans un joli vers au chant II (320) : « *Glande sues læti redeunt* ». Homère dans l'*Odyssée* n'a pas craint de mêler cet animal à d'admirables peintures. Virgile aurait pu trouver des expressions assez poétiques pour faire oublier ce qu'il a de répugnant. Dans le passage correspondant de Varron, c'est Scrofa qui traite ce sujet. Son surnom est un titre de gloire pour les Tremelli ; il rappelle en effet une action d'éclat accomplie par son grand-père. Tout agriculteur, dit-il, si modeste qu'il soit, doit élever un porc : « *Quis enim fundum colit nostrum quin sues habeat, et qui non audierit patres nostros dicere ignavum et sumptuosum esse qui succidiam in carnario suspenderit potius ab carnario quam ex domestico fundo ?* — Quel est le propriétaire cultivant ses terres qui n'ait pas de porcs et qui n'ait pas ouï-dire à ses pères qu'il y a négligence et perte d'argent considérable à faire provision de lard à la boucherie, au lieu d'en tirer de son propre fonds ? » Le porc était donc un animal commun. Pourquoi Virgile n'en dit-il rien ? Sans doute parce qu'il a voulu éviter de tomber dans des détails trop techniques et dans des répétitions. Dans l'*Enéide*, il n'a pas craint cependant de chanter la légende d'Enée immolant une truie entourée de ses trente petits ; cette légende est mentionnée précisément dans le passage où Varron traite du porc ; Virgile n'a pas non plus parlé de l'âne, animal cependant très employé en Italie. Encore aujourd'hui, il n'y a pas en Sicile de ménage si pauvre qui n'ait au moins un âne ; la bête, aux yeux des peuples méridionaux, n'a rien de ridicule. Le mulet ne paraît pas davantage dans les *Géorgiques*. Du reste, Varron passe rapidement sur le même sujet : « *Brevis oratio de mulis*, — il y a peu de chose à dire des mulets. » Enfin il va de soi que Virgile devait laisser à Varron et aux écrivains techniques tout ce qui concernait la procédure usitée dans la vente et l'achat des animaux de ferme.

Inversement il y a chez Virgile des parties beaucoup plus développées que chez Varron ; il y en a d'autres qui sont entièrement nouvelles. C'est ainsi qu'il accorde une place importante

aux maladies des animaux qui chez Varron ne forment qu'une partie de l'Ars. Il ne fuit pas les détails techniques : il parle même de la gale ; mais il relève tout cela par le choix des expressions : il est conduit ainsi à décrire la peste de Norique dans une épisode qui lui fournit l'occasion de rivaliser avec Lucrèce.

En résumé, les parties techniques sont encadrées chez Virgile entre des morceaux épisodiques, personnels et originaux ; il y en a trois : 1° le préambule, où il annonce son intention d'élever sur les bords du Mincio, à Mantoue, sa patrie, un monument à Auguste ; il sera le prêtre du nouveau temple ; il y appellera les Muses. Ces trente-neuf vers semblent faire double emploi avec une seconde dédicace adressée à Mécène ; la première a probablement été ajoutée lors d'une seconde édition de l'ouvrage ; 2° à la suite de préceptes relatifs au *pecus majus*, vient la peinture de l'amour et de ses emportements furieux ; le souffle qui anime cette digression rappelle tout à fait Lucrèce ; 3° après la partie consacrée au *pecus minus*, Virgile parle des bergers et des chiens, et termine par le récit de la peste du Norique (474 — fin). On ignore la source de ce récit.

En résumé, Virgile présente de nombreux rapports avec Varron ; mais il s'en distingue autant par ce qu'il rejette que par ce qu'il ajoute à leur matière commune.

A.

Le « Cid » de Corneille

Leçon de M. GUSTAVE LARROUMET

Membre de l'Institut

Par l'analyse d'une partie de la *Jeunesse du Cid*, nous avons pu voir que ce poème de Guillen de Castro est essentiellement une pièce d'action et de spectacle : d'action, en ce sens que l'auteur y a multiplié à plaisir les événements ; de spectacle aussi, car les changements de lieu y sont continuels ; et, en admettant que le théâtre espagnol de cette époque ne disposât pas de puissants moyens pour faire illusion, il devait au moins y avoir sur la scène un va-et-vient de personnages et un concours de couleurs éminemment capables de piquer la curiosité. Nous verrons

de même des pièces de Corneille très compliquées, et vous savez que, lorsque les grands écrivains dramatiques du ^{xvii}e siècle trouvaient l'occasion de frapper à la fois l'esprit et les yeux, ils n'y manquaient pas, témoin *Esther* et surtout *Athalie*.

Mais, à l'instant où nous sommes de la carrière de Corneille, les conditions matérielles favorisaient, par leur sécheresse, cette direction psychologique qui s'emparait alors de notre théâtre. Il semble qu'un sujet comme celui de la *Jeunesse du Cid*, où la part des sentiments est si petite, offre à Corneille des difficultés particulières et ait besoin, pour devenir un drame moral, d'une transformation complète. Aussi la pièce de notre poète, tout en étant son premier chef-d'œuvre, est-elle une œuvre à part, sinon unique, dans sa production. Elle contient une situation cornélienne par excellence, à savoir l'antithèse de la passion et du devoir ; mais, somme toute, par le mélange et par un juste équilibre de l'action et des sentiments, elle indique une voie qui ne sera reprise dans la suite que par Voltaire. Je voudrais en déterminer les principaux éléments.

Et d'abord, Corneille ne peut s'astreindre à ces strictes unités auxquelles il se pliera de plus en plus : il use encore des décors simultanés. Il abandonne cette multiplicité de lieux qui va de Burgos à Valence, des montagnes de l'Oca jusqu'à l'Estramadure, pour concentrer l'action à Séville. Mais il a besoin du palais du roi, de la maison de don Diègue, d'une place publique, d'une salle neutre où puissent se rencontrer tous les personnages, et, dans la demeure du comte de Gormas, de la chambre de Chimène. Aussi, lorsqu'il y a une quinzaine d'années la Comédie-Française, sous la direction de M. Perrin, voulut conformer la représentation du *Cid* à ce scrupule de couleur locale, elle nous donna, et très loyalement, malgré la résistance obstinée des vieux habitués du théâtre, plusieurs décors. En cela, elle était dans la vérité. Il est bien difficile en effet d'admettre, par exemple, que Rodrigue et Chimène aient leur conversation du troisième acte à deux pas du cadavre de don Gomez.

En second lieu, Corneille est obligé, ce dont il se gardera dans la suite, de donner une entorse à l'histoire : nous le verrons, à propos de ses autres pièces, se préoccuper d'une extrême exactitude ; il aura un luxe de citations qui suppose le dépouillement consciencieux d'une véritable bibliothèque historique. Mais, ici, il a besoin d'une bataille sur la côte. Or, l'Espagne n'a à ce moment d'autre place maritime que Séville, qui est située à une vingtaine de lieues de la mer sur le Guadalquivir ; et Séville, au temps du *Cid*, n'appartient pas encore aux chrétiens ; ce n'est que deux

cents ans plus tard qu'elle sera conquise sur les Mores. Notons en passant l'analogie de situation, qui devait frapper Corneille, entre Séville et Rouen, sa ville natale.

Notre poète est contraint encore, sans dénaturer le sujet, de concentrer les sentiments. Le Rodrigue et la Chimène de Guillen de Castro ont l'âme naïve des héros du Moyen-Age. Le premier est tout ensemble brutal et sentimental ; il a le mépris de l'être faible et de la femme. Chimène a l'amour filial, le respect de son père ; mais, si elle aime Rodrigue, c'est qu'il lui faut un protecteur pour remplacer celui qu'elle a perdu ; son mariage est une application de cette fameuse loi féodale et germanique des compensations du crime. De plus, il y a chez elle ce sentiment particulier qui fait que l'être faible en présence de l'être fort éprouve une espèce de fascination et continue de l'aimer et de l'admirer sous l'insulte même et sous les coups : la femme de Sganarelle, rossée par son mari, s'indigne et crie, mais elle ne peut s'empêcher d'être pénétrée d'enthousiasme en voyant l'homme vigoureux qui frappe avec un tel entrain. Toutes proportions gardées, il y a dans la Chimène espagnole quelque chose de cela. Ajoutons encore que l'héroïne de Guillen de Castro est subtile : dans ses entretiens avec l'Infante, elle tâche de la gagner à sa cause ; elle lui fait entendre qu'elle doit insister auprès du roi pour ce mariage. De tous ces sentiments, Corneille ne conserve que ceux qui peuvent s'ajuster au théâtre français, et avec cette adresse simple et naïve qui est son genre d'habileté, il y imprime sa marque personnelle, mélange original de finesse normande et d'héroïsme.

Il conserve la situation initiale : Chimène résistant à sa passion ; Rodrigue sacrifiant la sienne à l'honneur. A cette antithèse, il donne un vigoureux relief. Habile à peser le pour et le contre, les scènes qu'il nous présente sont de vrais plaidoyers ; il place devant nous une sorte de balance idéale tenue par le roi don Fernand : sur l'un des plateaux est la cause de Chimène, sur l'autre celle de Rodrigue, et c'est une oscillation continuelle jusqu'à ce que le conflit des sentiments amène le fléau à rester immobile.

Une dualité semblable existe dans le cœur même des deux personnages ; chez l'un et chez l'autre, c'est tantôt le sentiment du devoir et tantôt l'amour qui l'emporte ; avec une parfaite clairvoyance et une naïve sincérité, Rodrigue et Chimène donnent l'avantage à celle des deux forces qui leur paraît plus grande. Tel est le point de vue où s'est placé Corneille.

Avec des personnages réduits ainsi à l'essentiel, avec des situations aussi parfaitement abstraites, comment va-t-il maintenant obtenir le miracle de la vie ? En y mettant son âme qui est très

grande et l'âme de son temps qui ne l'était pas moins. Certes, il n'y a pas un des côtés du *Cid* qui ne représente un de ces sentiments éternels sans lesquels on ne voit pas que la passion puisse s'exercer ; mais il est curieux d'y saisir aussi comme un reflet de la France d'alors, de cette France, pleine d'énergie et comme tourmentée par la chaleur d'une sève vigoureuse, au moment solennel qui sépare les guerres de religion de l'avènement de Louis XIV.

D'abord, don Diègue. Don Diègue et le comte de Gormas sont deux seigneurs féodaux qui ont pris part aux guerres civiles et combattu sous Henri IV, qui ont eu leur rôle dans cette merveilleuse épopée d'Arcques, d'Ivry et de Coutras, qui dans des journées aussi atroces que la Saint-Barthélemy ont vu se former et grandir la noblesse française. Il y a chez don Diègue du Coligny. Il y a aussi un peu de l'âme de ces grands seigneurs, dont Victor Hugo nous a présenté quelques types dans sa *Marion Delorme*, qui gardaient à la cour et même devant Richelieu, avec les gens de leur suite, les marques de leur puissance, et qui, d'ailleurs, ne manquaient pas d'adresse, car, dans cette époque troublée, ils ont été mêlés à bien des négociations. Toute la conduite de don Diègue jusqu'à la consécration de sa vengeance par le pardon du roi et par le mariage de son fils, double victoire, est extrêmement habile, et l'on peut dire que sa raison domine son émotion. Don Gomez représente l'arrogance féodale qui ne veut pas plier et qui attend, comme due à ses services et à son nom, une faveur du roi. Il a donné à celui-ci son sang, mais en retour il veut trouver en lui un bon maître ; et le jour où il se croit victime d'un passe-droit, il se redresse et se révolte. De plus, il entend conserver ce qu'il considère comme son privilège de gentilhomme, la liberté de se faire justice avec l'épée en dépit des édits, de la hache du bourreau et de la potence, ce supplice égalitaire dont la menace est inscrite sous la lanterne du carrefour Buci pour l'intérêt des duellistes de tout rang.

Quant à Rodrigue, il est le représentant de la génération qui entre en scène. Il est de ceux qui feront la Fronde et qui, vaincus par la force des lois historiques et séduits par l'attrait de la domesticité dorée de Versailles, fourniront ses courtisans à Louis XIV. Mais, en attendant cet avenir imprévu, quelle fougue de jeunesse et d'héroïsme ! Souvenez-vous de ce que nous racontent les *Mémoires* de Madame de Motteville, de Retz et de La Rochefoucauld. C'était le temps des sièges de la Rochelle et de Montauban, du Pas de Suze et de Lens ! C'était le temps de ce fou de Gondi, qui, aux intrigues les plus étranges, mêla une incroyable

ardeur, et surtout de ce héros de vingt-deux ans qui débuta sur la frontière par le coup de foudre que l'on sait. Vraiment, pour caractériser cette fougue qui ne se mesure pas, et qui croit devoir ne jamais s'épuiser, c'est à un illustre témoin du siècle, au plus grand de nos orateurs, qu'il faut faire un emprunt :

« Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne lui permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants, on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là, le fol amour, là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée ; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur ? *Et pudet non esse impudentem.*

« Certes, quand nous nous voyons penchant sur le retour de l'âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent et que, le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain ; ah ! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et capable, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir ? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne nous présente rien que de plaisant ? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour le plaisir, ah ! elle ne trouve rien de fâcheux ; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit. » Et voilà justement l'âme de Rodrigue

et l'âme de cette jeunesse qui s'élance, pleine de confiance, sur la mer du xvii^e siècle, dans le merveilleux épanouissement de la force française, avec le sentiment que notre pays devient alors le premier en Europe. Bossuet l'a tracée en traits oratoires ; Corneille, en traits dramatiques dans le caractère du Cid.

Chimène, il faut bien l'avouer, profite un peu du prestige de Rodrigue. Il est assez curieux de constater dans les mémoires des actrices qui ont tenu ce rôle, depuis Adrienne Lecouvreur jusqu'à Rachel, sans parler des interprètes présentes qui, j'en suis sûr, diraient la même chose, l'unanimité à déclarer que Chimène est *un faux bon rôle*, c'est-à-dire un rôle qui excite chez le public une grande attente, à laquelle, si géniale que soit la tragédienne, elle ne peut pas répondre. Voyez, en effet, comme ce caractère est incertain, comme il passe d'un sentiment violent au sentiment contraire non moins violent ; c'est bien, comme on l'a dit, une série de sauts de carpe, et la grandeur d'âme n'y peut rien. Notez aussi que, dans la pièce espagnole, trois ans s'écoulent entre le meurtre et le mariage ; mais, dans la tragédie française, le comte a été tué à midi ; et le lendemain, à midi, il est décidé qu'à bref délai Chimène sera la femme du Cid ; elle a donné son consentement, ce qui est l'essentiel. La concentration est trop forte pour un si court espace de temps. Mais cette critique nécessaire une fois faite, lorsque tous deux sont en présence, dans ces admirables scènes du troisième et du cinquième actes, dont la dernière, remarquez-le, est tout entière de Corneille, nous avons devant nous ce qu'il y a de plus beau au monde : l'union de la jeunesse, de l'héroïsme et de l'amour. Cela surpasse toutes les comparaisons. Rappelez-vous les grands souvenirs du théâtre classique ou romantique, demandez-vous quelle est la tragédie qui va le plus loin dans l'attendrissement sur soi-même et dans l'exaltation de l'âme : Roméo et Juliette, qui représentent pour tous l'apothéose de l'amour juvénile, ne valent pas Rodrigue et Chimène. En effet, laissez de côté la poésie de Shakespeare, que reste-t-il ? Une situation scabreuse, dans laquelle la jeune fille, possédée d'une passion aussi physique que morale, ne fait voir aucune hésitation, et le jeune homme n'a aucune pensée de ce qu'il va compromettre ; tous deux ont l'élan d'une force de la nature, ils sont voisins de ce moyen âge où les passions tenaient d'elles-mêmes leur justification et où les coups de couteau se donnaient avec une prodigalité sans scrupule. L'amour du devoir, dont Corneille pare ses héros, vaut mieux que la poésie de Shakespeare. Il n'est pas un seul d'entre nous, homme ou femme, qui, dans la situation de Rodrigue et de Chimène, ne souhaiterait d'éprouver leurs sentiments et, les

éprouvant, ne voudrait faire effort de toute la force de son âme pour mesurer l'un par l'autre son héroïsme et son amour. Voilà ce qui fait de ce couple quelque chose d'exceptionnel et presque de surhumain, en dépit du défaut d'équilibre et de ce qu'il y a de forcé dans le rôle de Chimène.

Si nous trouvons extraordinaire que ce jeune homme dans l'espace d'une nuit ait sauvé son pays, n'est-ce pas ce qu'a fait Condé, quittant la cour pour aller à son poste, livrant la bataille malgré deux vieux généraux et la gagnant, lui, capitaine de vingt-deux ans, en une journée, avec la petite armée de Gassion ? A cette fougue militaire est-il invraisemblable qu'il se joigne un profond sentiment d'amour ? Ici encore Condé nous fournit la réponse. Il n'y a pas si longtemps, on mettait à la scène, dans une pièce où soufflait d'un peu loin quelque chose de l'âme cornélienne, le roman du jeune duc et de M^{lle} du Vigean. Bref, on peut dire qu'il n'y a pas un seul sentiment de l'âme de Rodrigue qui ne se retrouve chez les hommes du XVII^e siècle ; mais Corneille les élève et les épure, de sorte qu'il y a dans son héros la vraisemblance que donne l'histoire et cette fleur que le génie seul peut faire éclore et qui est le prestige éternel du *Cid*.

Le rôle du roi a, lui aussi, son intérêt historique. Certes don Fernand n'est un modèle ni de fermeté ni de clairvoyance ; lorsqu'il doit prendre une mesure, il a bien soin de ne pas la prendre. « Faites doubler, dit-il, la garde de la ville, cela suffit pour aujourd'hui. » Cela ne suffit pas du tout, comme le prouve l'événement. — « Don Sanche, taisez-vous. — *Don Sanche*. Mais, Sire... — Et que pourrez-vous dire ? » Il est incapable d'imposer le silence. D'un bout à l'autre de la pièce, il ne sait quelle justice rendre ; il craint de désobliger l'un ou l'autre. Aussi a-t-on dit que c'était le portrait du roi Louis XIII ; mais cela est loin d'être exact. Louis XIII, certainement, n'aurait pas hésité en pareilles circonstances à prendre le commandement de ses troupes, comme il a fait à Montauban et au Pas de Suze. Mais on peut dire fort justement que ce don Fernand est bien le roi tel que se le figuraient les contemporains. Il est le descendant de ces princes qui ont eu surtout à tâche de maintenir dans la paix le monde féodal et qui par suite étaient, avant tout, comme saint Louis, les plus hauts représentants de la justice ici-bas. S'il est indécis, c'est que le moindre de ses actes est d'une extrême conséquence pour la monarchie qu'il gouverne.

Il n'est pas jusqu'au « pâle Don Sanche », pour parler comme Sainte-Beuve, qui n'ait sa vérité. Lorsque Corneille nous le montre résolu à obtenir en champ clos la main de Chimène, il fait un

emprunt à la chronique galante de son temps. En ce temps-là, si une femme de la cour était très courtisée, le choix qu'elle faisait d'un de ses soupirants, était de nature à exalter celui qui en était l'objet, et à provoquer les rivalités de tous les autres. Qu'une Madame de Montbazou, par exemple, distinguât un gentilhomme, ses rivaux mettaient leur point d'honneur à lui disputer cette faveur sur le terrain.

Voilà pour la vérité des personnages du *Cid* ; quant à la vérité générale du poème, cet art robuste et concentré de Corneille, s'appliquant à l'histoire de son temps, n'est certainement pas celui d'Alexandre Dumas père. Mais prenez une œuvre d'un autre de nos contemporains, écrite avec conscience et énergie par un talent qui a ce goût de la concentration, si frappant chez Corneille. Prenez dans Mérimée la *Chronique de Charles IX*, et vous verrez, appliqués par un moderne, les procédés de peinture historique de l'auteur du *Cid*. — Corneille joint à tout cela cette subtilité normande qui est au fond de son caractère. On a dit avec raison que le vrai lieu de la pièce était Rouen. Imaginez une expédition anglaise, comme celle qui se termina au XVIII^e siècle par la bataille de Saint-Caast, c'est-à-dire par un acte de vigoureuse expulsion de la part des gens du pays, vous aurez la bataille du *Cid*. Ce flux qui en une nuit peut amener l'ennemi, c'est de ces surprises comme Rouen en a pu craindre. Il y a chez Corneille des traces d'atavisme qui lui donnent quelque chose de ces Northmans aventureux qui furent les premiers conquérants de la Normandie et les compagnons de Robert Guiscard à Naples. Il n'est pas belliqueux ; mais toutes les fois qu'il touche à des détails militaires, vous savez avec quelle précision il le fait. On prétend que Turenne, assistant à la représentation de *Sertorius*, demandait avec étonnement : « Où donc a-t-il appris l'art de la guerre ? » Il le savait de naissance, il l'avait dans le sang.

Tels sont les éléments du *Cid*. Ainsi séparés et catalogués, ils nous produisent l'effet d'une plante superbe, dont les pétales, les feuilles et la tige auraient été étalés par le botaniste sur le papier. Mais l'histoire littéraire ne peut pas procéder autrement. Je voudrais maintenant, en montrant l'influence du *Cid* sur l'âme française, corriger un peu cette analyse forcément irrespectueuse. Ce *Cid* est, comme l'on a dit, le *Chant du Départ* d'une grande époque. Désormais la poésie est orientée vers les sentiments héroïques. Rappelez-vous la subtilité, l'embarras et la complication qui régnaient jusque-là dans la peinture des caractères. Dès lors le public ne voudra plus voir représenter devant lui que l'état d'âme que le *Cid* a enseigné aux spectateurs. Il voudra retrouver

cet effort des personnages sur eux-mêmes, cette lutte de la volonté et ce souffle d'héroïsme. Il y a là un très grand service rendu à la littérature et une admirable leçon morale donnée au peuple. Et les conséquences, est-il nécessaire de les montrer? S'il y a un genre qui ait servi à l'éducation d'une nation, c'est assurément la tragédie française. Lorsqu'à Sainte-Hélène, Napoléon disait que, si Corneille avait vécu de son temps, il l'aurait fait prince, il savait bien ce qu'il disait. Il n'y a pas de fabricant d'héroïsme plus puissant que l'a été Corneille. Un peuple tout entier, qui voit son âme se réfléchir dans cette admirable peinture du *Cid*, est prêt pour l'admirable épopée des guerres de la Révolution française et de l'Empire. Aux derniers restes de cette génération de héros qui sont tombés dans les plaines de Waterloo, la plus belle inscription qu'il conviendrait de consacrer, ce sont quelques vers de cet admirable poème. Songez à ce que le talent d'un artiste pourrait tirer de ce sujet : l'apothéose de Corneille; sa statue au centre, tous les héros qu'il a enfantés autour de lui. Joignez-y Racine, car le tendre et doux Racine n'aurait pas été ce qu'il a été sans lui; Racine est son égal, mais comme un grand fils est l'égal d'un père très grand. Aux personnages de Corneille, joignez ceux de Racine, ils sont à lui par filiation directe. Enfin, si vous voulez sortir de la fiction et passer dans l'histoire, soyez sûrs que tous les Français qui ont fait la grandeur de notre pays de 1636 à 1815, depuis Condé jusqu'à Maurice de Saxe et surtout jusqu'à cette admirable théorie des héros de la Révolution, les Hoche, les Marceau, morts pour la liberté, tous ceux-là sont les fils de notre poète; c'est l'âme cornélienne qui les a inspirés, et l'on peut dire qu'entre les créateurs de la gloire et de la nationalité françaises, il n'y a pas seulement tous ces hommes de guerre, il y a aussi l'auteur du *Cid*, le grand Corneille.

C. B.

Œdipe à Colone

Conférence, à l'Odéon, de M^{me} JANE DIEULAFOY

MESDAMES ET MESSIEURS,

On était au printemps de l'année 401, à la veille des Grandes Dionysies. Athènes, qu'avait trahie la fortune des armes et qui venait de subir la tyrannie des Trente, était déchue de sa puissance ; mais elle avait gardé intact le trésor de son génie. Depuis trois ans que la paix était signée avec Sparte, depuis dix-huit mois qu'un gouvernement sage régnait à l'intérieur, la cité chérie de Pallas reconquérait l'hégémonie sur le monde pensant. Et, à l'approche des fêtes solennisées jadis avec tant d'éclat, elle voyait affluer de nouveau dans ses murs les habitants des dèmes de l'Attique. Sur la mer pacifiée s'avançaient des navires qui apportaient au Pirée la foule des voyageurs venus de l'Archipel ou de l'Asie Mineure. C'était comme une résurrection, c'était un retour aux jours heureux qu'avait chantés Pindare : « Toute brillante la fête appelle le poète lorsque les saisons au voile de pourpre rouvrent leur demeure fermée, lorsque le printemps embaumé ranime la fraîcheur divine des plantes. Alors c'est la vie qui renaît ; alors sur la terre immortelle, les fleurs charmantes, violettes et roses, se mêlent pour couronner nos fronts. Chantez, en modulant vos voix au son des flûtes ; chantez, ô chœurs ! la gracieuse Sémélé. »

Selon la coutume, les Grandes Dionysies commencèrent par la fête des Asclépias. On chanta un péan et l'on offrit un sacrifice à Esculape, en le priant de répandre ses bénédictions sur les assistants.

Le lendemain eut lieu la présentation des acteurs et des choréutes désireux de se concilier par avance la bienveillance du public.

Le troisième jour fut consacré à la procession de Dionysos. On alla chercher sa statue d'or et d'ivoire — chef-d'œuvre d'Alcamène — au temple de Limnae. Puis, à travers la ville parée, jonchée de fleurs, la longue théorie déroula lentement ses anneaux. Après des stations nombreuses, la statue arriva devant l'autel du feu. On immola des victimes, l'on chanta des hymnes, et le soir, à

la lumière des torches, les éphèbes transportèrent le dieu au théâtre, afin qu'il présidât, le lendemain, à la représentation donnée en son honneur.

La nuit s'écoula. Quand vint l'heure si longtemps désirée, les Athéniens et leurs hôtes, le front ceint de couronnes, assiégèrent les portes du théâtre. On les leur ouvrit et la foule se précipita, disposée à l'émotion, impatiente d'écouter *Œdipe à Colone*, l'œuvre suprême de Sophocle, mort quatre années auparavant.

On ignore les motifs qui avaient déterminé ce choix et nous sommes réduits aux conjectures. Sans doute la beauté de la tragédie et le souvenir du poète dont Athènes se glorifiait militaient en sa faveur.

Pour ma part, je considère qu'il existe entre l'état politique du pays et les péripéties du drame un accord qui obligeait à différer la représentation tant que les hoplites de Lacédémone foulaient le sol de l'Attique et que les Trente étaient au pouvoir. En revanche, ce même accord faisait un devoir de jouer cette œuvre à l'heure où se manifestait un effort vers le relèvement et où il importait de donner au peuple une grande leçon.

A mon sens, *Œdipe à Colone* serait donc, comme les *Perses* d'Eschyle, une pièce de circonstance, pleine d'allusions, débordante de patriotisme, mais composée dans un autre esprit, répondant à une situation politique bien différente. Eschyle avait assisté à des victoires qui asseyaient la puissance d'Athènes sur des bases en apparence inébranlables ; Sophocle, parvenu au terme d'une longue carrière, arrivé à l'âge où les illusions s'évanouissent devant l'approche de la mort, voyait son pays vaincu, déchiré par les factions et, en effet, si près de la ruine qu'à sa mort, les ennemis campés sous les murs d'Athènes durent ouvrir leurs rangs devant le cortège qui accompagnait le grand tragique au tombeau de ses pères.

Tandis qu'Eschyle avait exalté sa patrie dans le désastre des *Perses*, Sophocle, en reliant après tant d'années son *Antigone* à *Œdipe Roi*, eut pour dessein de montrer les conséquences des fautes dont on n'est même pas responsable, de raffermir la foi dans les destinées d'Athènes, et de faire luire à l'horizon chargé d'orages l'aurore d'un jour meilleur. Ses intentions ne se dissimulent pas sous des paroles obscures ; ses enseignements ne tombent pas du haut d'un trépied fatidique ; ils sont aussi clairs que resteront éternels dans leur vérité sublime les préceptes de morale qui les appuient ou les traduisent.

La scène se passe à Colone, un bourg voisin d'Athènes, où Sophocle avait vu le jour. D'antiques traditions s'attachent à ce lieu

qu'ombragent le laurier et l'olivier, où prospèrent la vigne et les arbres à fruits, qu'embaument des fleurs, qu'égayent les chants des rossignols à la voix harmonieuse. C'est là que l'homme apprend du fils de Kronos, de Poséidon, l'art de dompter le cheval et de lancer des barques sur la mer.

OEdipe, aveugle, majestueux comme Priam, s'avance appuyé sur Antigone qui guide ses pas chancelants. Peu d'années se sont écoulées, dix, douze ans peut-être, depuis ce jour néfaste où le roi de Thèbes s'arracha les yeux en punition de crimes où sa volonté n'avait eu aucune part. Mais elles ont été si remplies de souffrances, si prodigieuses de misère que les boucles, qui, semblables à des grappes de raisins noirs, couronnaient la tête d'OEdipe, sont devenues blanches et flottent éparses au souffle du vent. Le fils de Laïus n'a pas connu de transition entre la maturité et la vieillesse, la force et la débilité. De sa pourpre royale, il ne reste que des haillons. Banni de Thèbes, il erre à l'aventure, mendiant son pain.

Le vieillard interroge la jeune fille. Où sont-ils ? Au loin elle aperçoit les remparts d'une ville : Athènes sans doute. Tandis qu'OEdipe se repose assis sur une roche, un passant, puis le chœur, s'avancent et lui ordonnent de quitter cette place consacrée aux filles de l'Erèbe et de la Nuit.

Un oracle d'Apollon a prédit à OEdipe qu'il trouverait la fin de ses malheurs quand il serait accueilli par les Euménides. Confiant dans cette promesse, il se déclare le suppliant des déesses et refuse de quitter l'asile où la volonté d'un dieu l'a conduit. Il y attendra le terme de ses jours.

Les Coloniates n'ont point, comme les héros d'Homère, cette compassion discrète qui empêche de s'enquérir trop vite du nom, de la patrie et des projets d'un étranger, de crainte qu'un bon accueil ne semble le prix de confidences souvent pénibles. D'abord OEdipe se tait. Enfin, pressé de questions, encouragé par Antigone, il parle, il se fait connaître.

A cet aveu, le chœur est saisi d'effroi ; il redouble d'instances auprès de l'aveugle et lui ordonne de fuir. En vain, Antigone l'implore au nom d'un père infortuné ; le chœur ne se laisse point attendrir. Alors OEdipe proteste contre la violence qui lui est faite, il en appelle au roi d'Athènes.

Durant cette scène, Antigone aperçoit dans la plaine une femme montée sur un coursier de Sicile. Elle reconnaît sa sœur. Déjà Ismène est dans les bras d'OEdipe. La jeune fille apporte des nouvelles graves. A Thèbes, la discorde s'est élevée entre Etéocle et Polynice, ces fils dénaturés qui ont permis le bannissement

d'OEdipe. Le plus jeune, Etéocle, a détrôné l'ainé. Polynice s'est assuré l'alliance d'Argos et va combattre contre sa patrie. Mais l'oracle de Delphes a prédit que la victoire serait fidèle à celui qui posséderait OEdipe mort ou vivant, et l'une et l'autre faction chercheront à s'emparer de l'exilé.

Comme Ismène achève ces paroles, paraît le roi d'Athènes. Touché par tant de maux, Thésée couvrira OEdipe de sa protection souveraine. Que le vieillard demeure à Colone ou qu'il vienne habiter Athènes, il sera préservé de toute insulte.

Tandis que le chœur, désormais rassuré, chante en des strophes admirables Colone chérie de Dionysos et d'Aphrodite, pendant qu'il loue la cité glorieuse aimée de Zeus, de Poséidon et de la déesse aux yeux glauques, Créon s'avance, chargé par Etéocle de ramener OEdipe sur la terre de Cadmus.

L'indignation, le courroux gonflent le cœur de l'exilé. Aucun de ses fils n'aura la protection de son corps ou de sa cendre. Il la promet au roi d'Athènes en reconnaissance de sa générosité.

Créon reste sourd à ces protestations. Il ravira Ismène et Antigone, les uniques soutiens d'OEdipe, plutôt que d'abandonner à d'autres un gage assuré de victoire. L'intervention des soldats de Thésée déjoue heureusement ce projet.

A l'envoyé d'Etéocle, succède Polynice. Il se présente en suppliant. OEdipe demeure inflexible et prononce des imprécations terribles contre l'enfant qui l'a laissé proscrire et condamné à vivre misérable. Aux fils pervers, il oppose les filles qui le conduisent, le nourrissent et partagent ses maux avec un courage surhumain. Puisse Polynice périr de la main d'un frère en immolant le frère qui lui a ravi le trône.

Cette malédiction, la crainte d'un double fratricide, n'arrêtent point Polynice. Il ne peut tromper l'espoir de ses alliés et s'enfuit après avoir obtenu de ses sœurs la promesse qu'elles lui donneront une tombe et lui rendront les honneurs funèbres.

Mais voici que le destin d'OEdipe va s'accomplir. Il a loué ses filles dévouées et maudit ses fils coupables, il a reçu l'hospitalité des Euménides. Les prédictions de l'oracle se sont vérifiées : le tonnerre gronde, il doit mourir.

Après s'être purifié et avoir offert les libations, il s'éloigne accompagné de Thésée. Seul le monarque connaîtra le secret d'une sépulture qui sera pour Athènes un rempart plus assuré que les boucliers et les lances de mille combattants. Et le vieillard quitte la vie, sans élever une plainte contre les dieux, sans effroi, sans douleur. Le meurtrier de Laïus, le descendant d'un père

maudit, purifié par son sacrifice, ses souffrances et sa résignation aux décrets du ciel, a fléchi la colère d'Apollon.

Les dernières scènes de la tragédie sont consacrées à exalter encore les vertus d'Antigone. La jeune fille, dont le dévouement et la tendresse ne s'emploieraient plus à Colone, obtient de Thésée la permission de retourner auprès de ses frères ; elle y parviendra peut-être assez tôt pour conjurer le sort qui les menace.

On a dit, pour caractériser le génie de Sophocle, que la volonté humaine était le véritable ressort de ses tragédies, et qu'en cela il différait de celui d'Eschyle. A ce point de vue, la distance est-elle donc si grande entre Clytemnestre, Prométhée et Ajax ou Électre ? Il s'agit plutôt d'une question de mesure. L'exception chez Eschyle devient la règle chez Sophocle. Et encore chez ce dernier, si l'homme reste libre de choisir son chemin, le but lui est toujours désigné.

Œdipe connaît par un oracle dans quelles circonstances il doit périr. Confiant dans la parole d'Apollon, il ne cherche point à se dérober à son sort, ce qui serait puéril, et marche sans trembler vers une mort libératrice. Quand il la rencontrera, il croira revoir la lumière, et, aveugle, il guidera lui-même les pas de ses filles et de Thésée. Mais il sait aussi que la possession de sa dépouille mortelle rendra victorieux et prospère le pays auquel il la léguera et, dans ce domaine, ni les dieux ni les hommes n'empiéteront.

Dans l'ensemble de la trilogie, le développement dramatique n'est que la manifestation de cette volonté ferme, sans défaillance, inexorable. Et néanmoins, sous ce rapport, il existe une différence remarquable entre *Œdipe à Colone* et les œuvres plus anciennes qui l'encadrent. Au monarque inflexible devant le malheur, ulcéré par l'injustice, au maudit qui expire le cœur gonflé de haine et la tête chargée d'opprobre, succède un Œdipe toujours violent envers les hommes, mais résigné à la volonté mystérieuse des dieux, un vieillard qui s'éteint pardonné. A la vanité du sacrifice volontaire d'Œdipe Roi, à la désolation et à l'inutilité de la fin d'Antigone consacrant l'usage que les protagonistes font de leur libre arbitre, Sophocle oppose la consolante pensée que son héros, dans la plénitude de ses droits, fera bénéficier Athènes des épreuves qu'il a subies. Pour l'avoir accueilli dans sa détresse, la cité hospitalière sera récompensée.

Cette modification du caractère d'Œdipe et de sa destinée ne saurait être fortuite. Sans de graves raisons, le poète n'aurait pas abandonné une version consacrée par Eschyle et adoptée par lui-même dans *Œdipe Roi* et *Antigone* ; sans d'impérieux motifs il

n'aurait point altéré ainsi l'unité morale de la trilogie. Je n'insisterai pas sur ce point, me réservant d'y revenir plus tard.

A s'en tenir aux apparences, il semble que la détermination que prend Œdipe de priver ses fils du bénéfice inestimable attaché à la possession de son corps soit disproportionnée avec ses griefs. Étéocle et Polynice n'ont point été les auteurs de son exil, ils l'ont seulement souffert ; et cependant il ne se contente pas de leur refuser son aide, il les accable de malédictions et les dévoue à s'entre-tuer.

Je sais bien que l'antiquité accordait au père des droits souverains sur sa famille et que, pour expliquer cette explosion de haine, on a prétexté un soi-disant procès intenté à Sophocle par ses fils. Je n'ignore pas que la fureur de cette malédiction est d'un effet grandiose et terrible ; mais il n'empêche que si elle s'appliquait au fait même du drame, elle diminuerait la valeur morale du personnage que le poète place parmi les divins protecteurs d'Athènes ?

Et que dire de la préférence accordée à une ville étrangère sur la patrie en détresse ? Que penser de cette prédiction faite à Thésée :

« Si Thèbes en ce moment est en paix et bien disposée envers toi, le long cours du temps enfante une longue suite de jours et de nuits après lesquels *ils* rompront sous un prétexte vain les traités d'alliance, et mon corps endormi et enseveli boira un jour leur sang chaud, si Jupiter est encore Jupiter et si le fils de Jupiter, Phébus, est véridique. »

Pourquoi ces imprécations excessives puisque l'exil dont il tire grief, Œdipe lui-même l'a réclamé ? Pourquoi ces vœux impies dont l'expression contredit une fois encore la légende dont Sophocle s'est fait l'interprète, puisque, dans la tragédie d'*Antigone*, Thèbes renoue le cours de ses glorieuses destinées dès la mort du dernier des Labdacides ? Est-il admissible qu'Œdipe, à qui l'Olympe, cet Olympe implacable, vient de faire miséricorde, méconnaisse par esprit de rancune et de vengeance les devoirs envers la patrie tels que la Grèce les concevait déjà ?

On peut refuser le pardon à des enfants ingrats parce qu'il s'agit de liens individuels que chacun resserre ou distend sans dommage pour la société ; mais on doit tout accepter de la patrie. Elle est la poussière des pères disparus. En elle se manifesteront toujours les efforts et les gloires de ceux qui ont été, de ceux qui seront et dont elle portera les travaux à travers les âges. Ce ne sont pas des os réduits en cendres que ses fils voudraient lui donner, mais leur chair, leur sang, leur vie qu'ils lui offriraient en holocauste.

En vérité, Sophocle place aussi haut que le vieil Eschyle le culte de la patrie et il n'entend pas qu'il existe de doute à ce sujet. Avec quel enthousiasme, avec quelle tendresse il chante cette Athènes dont l'éloge déborde sans cesse le cadre de la tragédie ! Il se plaît à vanter la plus religieuse des cités, la terre chérie des immortels, la ville puissante, le berceau des arts et des premières industries. Il trace d'elle et de Colone un tableau merveilleux, et, pour les peindre, il compose les plus belles strophes qu'ait produites la poésie lyrique. Vous entendrez Antigone, dont il aime à faire son interprète, dire à Polynice :

Et pourquoi céder encore à ta haine !... Que te sert de renverser ta patrie !...

Puis la jeune fille suppliera Polynice d'abandonner ses projets sanguinaires, de ramener l'armée dans Argos et d'épargner Thèbes, leur patrie, dût-il lui en coûter le trône qu'Étéocle lui a ravi.

Pour concilier les fureurs d'Œdipe avec les sentiments si connus de Sophocle, on a prétendu que, dans l'antiquité, la patrie se personnifiait dans les hommes qui la gouvernaient. On ajoute qu'à cette époque les écrivains se plaisaient à ces plaidoyers où sont exposés et défendus tour à tour les deux faces opposées d'une question. Il faut chercher d'autres motifs à la conduite d'Œdipe.

Si l'ancien roi de Thèbes, rassuré par la certitude d'un pardon final, maître de son destin, libre dans sa volonté, se conduit avec une rudesse et une violence qui le rendraient presque odieux, c'est que Sophocle, en même temps que la chaîne de sa tragédie, déroule d'un mouvement égal et parallèle les conseils et les espérances qu'il veut donner aux Athéniens. La diatribe contre l'exil est une allusion directe à cet ostracisme dont Athènes faisait un si déplorable usage et dont les tyrans d'un jour abusaient pour anémier la république et se débarrasser de leurs ennemis, quitte à chasser les meilleurs citoyens. Quant à la ville de Thèbes, si elle subit le courroux d'Œdipe, si elle est enveloppée dans la malédiction qui accable Étéocle et Polynice, si elle est dévolue aux pires calamités, c'est que durant la guerre du Péloponèse elle a trompé l'amitié d'Athènes et accepté l'alliance de Lacédémone.

A cette lumière s'éclairent et s'expliquent les contradictions, les invraisemblances et les violences du caractère d'Œdipe. Ce n'est pas le prince thébain qui parle à Thésée, qui maudit Créon, Polynice, Étéocle et ses anciens sujets ; c'est Sophocle, un Athénien qui s'adresse à des Athéniens. Il est excessif, injuste, violent. Qu'importe, s'il reflète les passions du peuple assemblé, s'il est

l'écho de ses vœux, l'interprète de sa rancune et de sa haine contre l'étranger !

J'ai montré la part faite aux dieux et la part faite aux hommes par Sophocle dans *Œdipe à Colone*. La ligne de démarcation s'établit à la mort du protagoniste, en ce sens que le ciel se réserve d'en déterminer le moment et qu'il attribue à la dépouille mortelle d'un infortuné des vertus protectrices, quasi divines. Désormais ce corps qui enveloppait une âme souillée, ce corps qui appelait sur Thèbes les pires calamités, deviendra le palladium de la terre hospitalière où il aura trouvé le dernier asile.

Ici, le poète s'élève aux plus hautes conceptions de la philosophie religieuse ; et, dans son essor vers les régions pures, il se dégage non plus de l'esprit, mais du fait même de la légende.

Vole donc, vole, poussée par la tourmente sur les flots du Cocyte ; vole, la race maudite par Apollon, la race de Laïus ! » avait dit Eschyle et répété Sophocle.

Au contraire, dans *Œdipe à Colone*, les Euménides, ces divinités terribles aux criminels, gardiennes de l'ordre, protectrices primordiales du monde moral et du monde physique, suivant l'expression d'Hésiode, les Euménides compatissent aux souffrances d'Œdipe, se laissent toucher par ses malheurs, fléchir par ses regrets. Elles oublient les griefs d'Apollon qui devaient peser sur tous les descendants de Laïus. Elles agréent un sacrifice qu'elles n'avaient point ordonné. Leur aveugle et inévitable poursuite, d'abord tempérée, s'arrête devant le tombeau où le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, le père de ses sœurs, pénètre enfin purifié, sanctifié, sanctifiant.

C'est la justification par la soumission à la volonté des dieux, c'est le rachat de la faute par les mérites de l'expiation.

Et voici le point essentiel où Sophocle diffère d'Eschyle. Dans aucune œuvre précédente on ne trouverait aussi nettement exprimée cette théorie consolante à laquelle Platon se ralliera plus tard.

Or ce développement, si supérieur au plaidoyer divin en faveur d'Oreste, fournit encore une preuve des sentiments que la déchéance de sa patrie inspirait au poète. Dans les années prospères qui avaient suivi les guerres médiques et qui s'étaient prolongées sous le gouvernement de Périclès, les Athéniens, enorgueillis, avaient oublié leurs dieux et négligé les autels. Par degré, ils avaient abandonné les traditions qui les avaient élevés si haut et avaient accepté l'Oligarchie.

(A suivre.)

JANE DIEULAFOY.

La composition du « Phèdre »

Plan de leçon pour l'AGRÉGATION

La pensée de Platon étant très fuyante, les critiques qui ont voulu analyser le *Phèdre* d'après des idées préconçues et en définir la composition à l'aide d'une formule sont tombés dans l'erreur. La diversité même des sous-titres qu'on a proposés pour expliquer le sens de l'œuvre montre le peu de valeur de ces interprétations. On a voulu appeler le *Phèdre* *Περὶ ἔρωτος*, ou *Περὶ ψυχῆς*, ou *Περὶ ῥητορικῆς περὶ τὰ γαθοῦ*. A voir tout ce que renferme ce dialogue, on se demande s'il y a bien une idée maîtresse qui en a ordonné le plan ; on y trouve en effet trois discours, une théorie de la composition, une autre théorie psychologique, puis des morceaux épisodiques, comme les passages sur Périclès, sur Socrate, sur l'écriture, etc. Toutes ces parties, se demande-t-on, sont-elles liées ensemble ? Une autre question se pose, distincte et pourtant voisine de celle-ci : le sujet de l'amour tient-il aux théories exposées dans le reste du *Phèdre* ? Car, enfin, le plan que Platon donne à l'amour dans sa rhétorique surprend au premier abord. Et beaucoup de commentateurs, pour n'avoir pas pénétré assez profondément dans la pensée platonicienne, pensée très originale, qui éclaire toute l'œuvre du philosophe, se sont mépris sur le *Phèdre*.

Gardons-nous d'accuser Platon de manquer de logique. Nous sommes en présence d'une œuvre grecque, dont la composition, pour n'être pas aussi serrée que l'exigerait notre goût latin, peut être réelle. L'imagination, comme celle d'Homère, s'ébat parfois, mais sans s'écarter de sa route. Et pouvons-nous penser qu'elle est inorganique, l'œuvre où Platon lui-même dit que tout écrit doit être un corps vivant, *ὡς περ σῶμα, ζῶν τι* (264 C), où il note le sourire qui aurait paru sur les lèvres de Sophocle et d'Euripide, si on leur avait dit qu'il est possible de faire une tragédie sans en relier étroitement les parties (268 C) ? Du reste, la preuve que le dialogue est composé, c'est que Platon nous en avertit lui-même. Socrate remarque quelque part que la discussion a marché et que tous les éléments du problème à résoudre ont été posés (277 A). Il est donc permis de rechercher quel circuit a parcouru la pensée de Platon dans le *Phèdre*. En regardant les choses d'un peu haut, il est possible de ramener la complexité apparente du dialogue à

l'unité. Examinons quel a été l'objet de Platon, et ensuite comment, au point de vue logique et dramatique, les choses se sont organisées pour répondre à cet objet.

Si les œuvres de Platon sont éternelles par un certain côté, ce sont aussi des œuvres de circonstance ; seulement, il n'est pas toujours facile de les localiser. Cependant, nous savons que le *Phèdre* est un de ses premiers dialogues, qu'il a été écrit vers 388, après le voyage de Platon en Sicile et en Egypte. A ce moment, Platon a 40 ans : il rêve un enseignement méthodique, philosophique dans sa source, logique dans ses procédés, moral dans ses résultats. De plus, Platon voulait que son enseignement pénétrât dans la foule ; or l'enseignement populaire était aux mains des sophistes. Le philosophe trouva dans leurs procédés une opposition féconde qu'il força à constituer sa doctrine. La rhétorique des sophistes était en faveur depuis 30 ans ; elle se vantait de persuader sur n'importe quel sujet. Platon a vite fait de constater que pour enseigner il faut une méthode ; or la sophistique en manque, ce n'est pas une τέχνη. De plus, cette doctrine est inférieure au point de vue psychologique ; les sophistes ne connaissent pas l'âme humaine. Alors s'élabore dans l'esprit de Platon une nouvelle rhétorique, car à ce moment il y a une rhétorique platonicienne, et les conclusions du *Phèdre* sont fort éloignées de celles du *Gorgias*, où il nie l'utilité de la rhétorique.

Quelle sera la méthode de la rhétorique de Platon ? Ce sera la dialectique, c'est-à-dire une combinaison d'efforts psychologiques et d'efforts logiques. C'est de ce dessein qu'est né le *Phèdre*. Sans essayer d'en emprisonner le sens dans une formule, on peut dire que l'objet du dialogue est de montrer la supériorité de la rhétorique platonicienne sur la rhétorique en faveur à Athènes aux environs de 388, de montrer, comme dit Platon (261 A), que quiconque n'est pas philosophe ne saurait parler sur quelque sujet que ce soit : ὡς ἐν μὴ ἱκανῶς φιλοσοφῆσθι, οὐδὲ ἱκανὸς ποτε λέγειν ἔσται περὶ οὐδενός.

Maintenant, comment sont nés, dans l'esprit de Platon, les éléments de la preuve qu'il veut faire ? Le *Phèdre* étant une critique, il lui fallait une matière, car la critique ne peut s'exercer à vide. D'où le discours de Lysias introduit dans le dialogue. Ce discours était-il de Lysias ou n'est-ce qu'un pastiche ? Peu importe, il est organisé de façon à servir de théorie à la critique de Platon. Or, il est admirablement choisi pour le dessein qu'il se propose ; la manière et la matière du discours vont lui permettre de montrer l'infériorité psychologique de l'école en faveur, et son impuissance à résoudre certains problèmes ardu, les conclusions auxquelles

cet enseignement aboutit ne correspondant pas à la réalité. Le discours de Lysias est donc comme la matière sur laquelle Platon va s'exercer.

Quelle critique en fait-il ? Il trouve que le discours manque d'unité organique, que la logique et le pathétique y font défaut. Lysias n'a pas défini l'amour avant d'en parler ; ses idées sont présentées dans un ordre épars, sans qu'elles dépendent les unes des autres et de l'ensemble, si bien que le discours ressemble à cette inscription du tombeau de Midas qui pouvait se lire à l'envers (264 D). Il est donc mauvais. Mais ici la critique de Platon s'élargit : le discours est mauvais, comme toute la rhétorique des sophistes. Ce désir d'élargir sa critique peut servir d'excuse à certains jugements un peu durs qu'il formule sur le discours de Lysias ; s'il est si sévère, c'est qu'il prend le discours comme type, qu'il lui fait porter tous les défauts de l'école. Il fait paraître ensuite Prodicus, Hippias, Théodore, et blâme leurs procédés officiels, qui « montrent la trame ». Toute cette critique sert de préliminaires à l'exposé de la méthode de Platon. Quelle est donc cette méthode ?

Pour la situer dans le temps, il rappelle Périclès, instruit à l'école d'Anaxagore, qui était « physicus », comme dit Cicéron, c'est-à-dire qui connaissait la nature des choses ; il se sert là d'un exemple vivant ; puis il énonce sa méthode. La rhétorique étant une *ψυχολογία*, la première condition pour bien parler, c'est de bien connaître les âmes (271 D) ; il faut connaître les différentes espèces d'âmes, pour pouvoir discerner le genre d'arguments propres à produire de l'effet sur ces âmes ; il faut donc que l'orateur reçoive une instruction psychologique préalable ; il faut en outre qu'il possède des procédés dialectiques. Ces procédés sont au nombre de deux : la définition et la division. La définition consiste à rassembler les idées éparses de façon à pouvoir les embrasser d'un seul coup d'œil. La division est l'art de couper le discours suivant la nature, à l'endroit où les articulations sont naturelles, en se gardant de trancher à côté. On le voit, Platon use de l'analyse et de la synthèse. C'est ce double effort psychologique et logique qui découvre la vérité à la raison amoureuse des idées. Il y a pour Platon un troisième élément de la vraie rhétorique : c'est une sorte de folie d'inspiration, qui parfois met l'âme directement en présence de l'idée. Ces trois éléments sont nés peu à peu dans son esprit, et s'échelonnent logiquement. Il a maintenant exposé sa méthode après avoir critiqué celle de ses adversaires. Que lui reste-t-il à faire, sinon à montrer que sa méthode est supérieure à celle des sophistes ? C'est pour cette raison que Socrate prononce deux *λόγοι ἐρωτικοί*.

Le premier de ces discours est déconcertant. Pourquoi Socrate refait-il le discours de Lysias à peu près sans y rien changer ? Il soutient la même thèse, d'un air moitié souriant, moitié sérieux, avec une pointe d'ironie. A quoi sert ce discours ? Il sert à montrer que, même en admettant les conclusions de Lysias et sans examiner dans sa valeur absolue le discours de ce dernier, la méthode platonicienne donne des résultats plus féconds que la méthode des sophistes. La preuve en est que Socrate, après avoir défini l'amour un désir, *ἐπιθυμία τῶν ἡδονῶν*, énumère les avantages ou les désagréments que l'amant peut apporter à l'objet de son amour. Ainsi la méthode platonicienne, même quand on l'emploie à soutenir une opinion, une *δόξα*, donne au discours une unité organique et une unité pathétique. Socrate, en effet, dit qu'il a été inspiré par un dieu. Mais ce n'est pas là une preuve complète de l'excellence de la méthode. Ainsi Socrate, sous la forme d'une palinodie à Eros, va refaire le discours une deuxième fois. Dans le deuxième *λόγος*, il veut arriver, par le triple effort de la logique, de la psychologie et de l'inspiration, à découvrir la vérité ; il veut montrer qu'il vaut mieux écouter le désir de l'amant passionné ; l'amour divin est un ressouvenir de la beauté contemplée autrefois ; aussi la théorie sur la nature de l'âme et la réminiscence n'est-elle pas un hors-d'œuvre dans ce discours. C'est la réminiscence qui explique ce trouble, ce frisson que fait éprouver l'amour, et qu'ont ressenti Sapho ou Médée. Ce deuxième *λόγος ἐρωτικός* marque le triomphe de la méthode de Platon. Il est maintenant acquis qu'elle est supérieure à la rhétorique en faveur. Pour vivifier sa théorie, il fait une citation d'Isocrate, d'Isocrate qu'il sacrifie dans l'*Euthydème*. Nous avons maintenant parcouru tout le chemin qu'a suivi la pensée de Platon dans le *Phèdre*. Il s'est donné une matière, le discours de Lysias, il l'a critiqué, puis il a exposé sa méthode à lui ; il en a montré l'excellence par les deux discours de Socrate et l'exemple d'Isocrate. Il semble que ces diverses parties suffisent à constituer un tout organique. Mais Platon n'est pas seulement un logicien ; c'est un dramaturge et un poète. Son génie a aperçu la preuve qu'il comptait donner sous une forme dramatique. Aussi, en tête de son dialogue, place-t-il le discours de Lysias, puis une double démonstration pratique de sa théorie, à savoir les deux *λόγοι* de Socrate. On voit l'intérêt de cette disposition : le lecteur est attiré successivement par la thèse de Lysias, la thèse de Socrate, puis l'antithèse que présente encore Socrate. Ainsi s'établit un parallèle latent dans l'esprit du lecteur entre les deux méthodes mises en présence ; et quand les préceptes de Platon arriveront, ils paraîtront tout naturels. La citation d'Isocrate sert

à illustrer cette conception dramatique. Quant à l'œuvre du poète dans le dialogue, elle est sensible dans le charme du décor et dans les épisodes. Le décor du début est comme le vestibule du *Phèdre* ; puis Platon introduit les prières, les récits égyptiens, tous éléments qui font du dialogue comme un grand bas-relief dont le fond serait un paysage plein de lumière et de chaleur : au premier plan se trouvent cinq ou six grands morceaux comme le discours de Lysias, les deux discours de Socrate, la citation d'Isocrate ; entre ces figures, pour former la transition de l'une à l'autre, les mythes, les prières, et autres morceaux brillants. En définitive, il faut en revenir à la comparaison de Platon ; le *Phèdre* est quelque chose de vivant et d'organisé ; on y trouve une charpente nette, un souffle animé, un revêtement coloré. La pensée de Platon y paraît fuyante parfois. Mais, en regardant l'œuvre de haut, on voit que les lignes en sont harmonieuses, malgré leur apparente complexité. Ainsi les différentes parties du *Phèdre* sont heureusement disposées : il reste à expliquer le lien intime qui les rattache, à voir pourquoi Platon a choisi pour sujet l'amour.

En allant des faits aux principes, en examinant d'abord le discours de Lysias, puis les deux discours de Socrate, Platon est arrivé à deux conclusions : 1° il faut connaître les choses dont on parle et les expliquer d'une certaine façon ; 2° il faut connaître les âmes auxquelles on s'adresse.

C'est à ce deuxième principe que se rattache le choix même du sujet préféré par Platon. Pourquoi a-t-il choisi l'amour ? Comme il le dit dans son langage mythique et mystique, c'est l'amour des idées, sous sa forme la plus haute, qui rend une âme capable de science. Si une âme n'a point d'amour pour ce qui est éternel, il faut la renvoyer à Prodicus ; il pourra lui apprendre des connaissances pratiques utiles, mais elle est incapable d'arriver à la sagesse. Ainsi la $\psi\upsilon\chi\alpha\lambda\omicron\gamma\iota\alpha$ indispensable à l'orateur ou au philosophe n'est solide que si elle implique cette connaissance de la théorie de l'amour, qui est le fond de la psychologie pour Socrate. Nous savons qu'il interrogeait ses auditeurs pour savoir si leur âme était grosse, et si elle lui paraissait stérile, il les renvoyait à Prodicus. Dès lors tout s'explique dans le *Phèdre*. Platon compose un discours sur l'amour ; car l'amour, cet élan de l'âme vers la connaissance des idées, est la marque d'une âme vraiment philosophique. Il n'y a pas de philosophie possible si cet élan n'existe pas. Il choisit donc pour sujet l'amour et il le traite de trois façons : à la façon de Lysias dont le discours est mauvais dans le fond et la forme ; à la façon de Socrate, dans sa première manière : le discours cette fois est bon dans la forme, mais cette

rhétorique est insuffisante ; enfin la deuxième manière de Socrate est la dialectique ou est en corrélation avec la dialectique, car dans ce troisième discours, il n'y a ni demandes ni réponses, c'est une œuvre de rhétorique, un développement suivi. Voilà la concession que Platon fait à la rhétorique. C'est intéressant et original, puisque dans ses autres dialogues il tend à ne rien admettre à côté de la dialectique. Même dans le *Phèdre*, au fond, c'est bien son idée ; cependant c'est sur un discours suivi de Socrate qu'il émet sa théorie de la vraie rhétorique. Il a même un mot aimable pour Isocrate qui n'est qu'un rhéteur. C'est que la vérité, aux yeux de Platon, peut se découvrir de deux façons : d'abord au moyen de la dialectique et puis au moyen d'une intuition, d'une inspiration élevée qui montre d'emblée ce vers quoi la dialectique nous achemine progressivement. Aussi Socrate dit-il que ce sont les nymphes qui l'ont inspiré (νυμφόληπτος, 238 D). Cet aveu répond à la pensée profonde de Platon ; il s'excuse de n'avoir pas employé les procédés de la dialectique, et cependant il reconnaît bien être arrivé à la vérité, puisque c'est sur ce discours de Socrate qu'il va édifier sa doctrine. De là naît sa théorie. Comment a procédé Socrate ? Il a distingué différentes parties dans son sujet, il a employé les procédés de la dialectique ; et il a la connaissance des âmes, comme le montre la théorie sur la nature de l'âme, que contient le mythe du troisième discours. Vient alors la conclusion de Platon sur la dialectique comparée à la rhétorique et la concession à Isocrate. En résumé, le lien qui existe entre le sujet choisi par Platon pour son troisième discours et l'idée d'ensemble du *Phèdre*, c'est que la vraie rhétorique est très voisine de la dialectique, et cette conclusion ressort de l'analyse d'un certain nombre de discours en désaccord ou en accord avec les préceptes de la rhétorique platonicienne.

Plan de dissertation

LICENCE ÈS LETTRES.

Discuter cette pensée de Vauvenargues : « *Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.* »

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — Il est indispensable de définir tout d'abord les mots *critiquer* et *apprécier*. Il y a une différence considérable entre *critiquer* et ce qu'on appelle la *critique*. La *critique* est un genre littéraire ; *critiquer*, une simple opération de l'esprit. Critiquer, c'est relever les défauts d'un ouvrage avec une certaine cérémonie qui sent l'hostilité contre l'auteur, son livre et sa personne ; bien des critiques ne font qu'exercer leur humeur, leur envie, leurs passions personnelles. La critique doit être dégagée de toute préoccupation personnelle et mesquine. Il y a donc de grandes différences entre critique et critiquer.

Apprécier, c'est sentir, goûter, entrer dans la pensée de l'auteur, l'expliquer dans une intention bienveillante ; c'est comprendre pour expliquer à autrui. Sainte-Beuve dit d'un professeur : « C'est un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres. »

PLAN.

I. — Différence essentielle entre *critiquer* et *critique*. La critique est l'art de juger. *Critiquer*, c'est surtout relever les défauts d'une œuvre. *Apprécier*, c'est aussi l'art de juger, mais c'est surtout la faculté de sentir avec reconnaissance et sympathie pour l'écrivain ; c'est l'art de comprendre et d'expliquer.

II. — Pour critiquer, il faut de la finesse et de la pénétration ; il faut surtout de la malignité, chose assez commune. Pour apprécier, la malignité paralyse le jugement ; il y faut de la bienveillance, une chaleur d'âme dont le critique peut se passer.

III. — *Exemples*. — La critique des défauts est la plus généralement pratiquée, et cela prouve sa facilité relative. — Dans l'œuvre de la critique, les appréciations complètes des œuvres et des hommes sont très rares, et cela prouve leur difficulté.

IV. — Beaucoup de critiques se sont faits une réputation rapide par leur malignité, qui trouvait comme complice la malignité du public. — Il faut une longue pratique pour acquérir autorité et réputation par l'appréciation large et tolérante des œuvres.

V. — En revanche, ceux qui se font un nom durable dans la critique et dont l'influence survit à la vie, ce ne sont pas les juges mordants et sévères, mais les critiques impartiaux et bienveillants.

Exemples individuels. — Boileau, de qui date la critique en France, parle avec chaleur et affection de Corneille, de Racine, de Molière, de tous les écrivains de vrai mérite. Mais la véritable critique commence au XVIII^e siècle par la critique de comptes rendus et d'extraits sans théories préconçues (abbé Desfontaines). La critique dramatique existe en germe chez Donneau de Visé ; mais c'est au XVIII^e siècle qu'elle prend conscience d'elle-même. Fréron est, en ce genre, un critique agressif et désagréable et par suite oublié à demi. Il en est de même pour La Harpe, qui fait également de la critique aggressive. Voltaire au contraire représente la critique large et bienveillante. La petitesse du goût se montre chez le premier surtout lorsqu'il s'attaque aux œuvres antiques ou étrangères. Voltaire, que la moindre contradiction met hors de lui, a la critique la plus compréhensive qu'on puisse imaginer tant que son intérêt n'est pas en jeu : il est juste envers Shakespeare tant qu'on ne se sert pas de Shakespeare pour le dénigrer. Entre 1820 et 1870, la critique a un merveilleux épanouissement. Au début le type de critique, c'est le bienveillant Villemain, à qui s'oppose Gustave Planche, critique dénigrant et par suite justement oublié. J. Janin éprouve le même sort. Le critique par excellence, le critique idéal, s'il n'avait pas parfois cédé à l'envie, c'est Sainte-Beuve. Il est extrêmement sévère pour ses amis plus illustres que lui ; mais il fait preuve d'une intelligence souple, insinuante et large, surtout quand il parle des écrivains secondaires : aussi son œuvre lui a-t-elle survécu.

Sujets de compositions

LICENCE ÈS LETTRES.

Sorbonne. — Session de Juillet 1897.

Dissertations françaises.

I. — Expliquer et apprécier cette pensée de La Bruyère : « L'esprit s'use comme toute chose ; les sciences sont des aliments : elles le nourrissent et le consomment ». (Chapitre *De l'homme*.)

II. — Quelles causes ont fait que le poème des *Tragiques*, publié par d'Aubigné en 1616, passa presque inaperçu ?

III. — Quels états de civilisation sont les plus favorables à la poésie lyrique ?

Dissertations latines.

I. — De hoc Horatii versu disseretis :

Ridiculum acri

Fortius ac melius magnas plerumque secatur res.

Quo modo in *Sermonibus* ridiculum Horatius adhibuerit ostenditis.

II. — Plauti *Aululariam* cum nostrate *Avaro* conferetis.

III. — Exorto civili bello, quæ fuerit inter publicas discordias Ciceronis ratio monstraturus, ea verba explicabis quæ in oratione pro Ligario leguntur : « Suscepto bello, Cæsar, gesto etiam ex magna parte nulla vi coactus, judicio ac voluntate, ad ea arma profectus sum quæ erant sumpta contra te ».

Thème grec.

On s'est trompé quand on a cru qu'il n'y avait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui pussent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse ; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement toutes les passions et toutes les vertus.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs. C'est le remous qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux ; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme, qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme qui la console de toutes ses pertes, et qui lui tient lieu de tous les biens.

(*La Rochefoucauld.*)

Philosophie.

- I. — Le jeu et l'art.
- II. — Nature et formation des idées générales.
- III. — La science considérée comme science positive de la nature donne-t-elle en surplus une morale ?

Histoire ancienne.

- I. — Politique de Sparte depuis la fin des guerres médiques jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.
- II. — Sylla.
- III. — La Gaule romaine pendant les trois premiers siècles de l'Empire.

Histoire du moyen âge.

- I. — L'Empire byzantin au moyen âge.
- II. — Les Normands en Europe.
- III. — Lutte de Boniface VIII et de Philippe le Bel.

Histoire moderne.

- I. — Les tentatives de réforme sous Louis XVI.
- II. — Les causes de la révolution de 1830.
- III. — Formation de l'unité italienne.

Allemand.

- I. — Das Naturgefühl der deutschen Literatur.
- II. — Was verdankt die deutsche Literatur der französischen in den verschiedenen Stadien der Entwicklung ?
- III. — Goethe als Historikerin seinen verschiedenen prosaischen und poetischen Werken.

Anglais.

- I. — How far may Marlowe be said to have « created the english tragic drama » ?
- II. — Keats's *Eve of Ste Agnès*.
- III. — Criticize Matthew Arnold's opinion on the means of discovering what poetry belongs to the class of truly excellent and can, therefore do us most good.

Littératures grecque, latine, française.

(Matière à option).

I. — Qu'était-ce que la *Consolatio* dans la littérature ancienne avant Sénèque ? Montrer en quoi consiste, par rapport aux ouvrages du même genre qui ont pu lui servir de modèles, l'originalité de la *Consolatio ad Helviam*.

II. — Définir les caractères essentiels de l'art de Lysias en prenant surtout comme exemple le *Contre Eratosthène*, mais en indiquant aussi les traits particuliers par lesquels ce discours se distingue des autres plaidoyers du même orateur.

III. — Chateaubriand juge de Voltaire.

OUVRAGES SIGNALÉS

Morceaux choisis de Victor Hugo : Prose ; 1 vol. in-16 ; librairie Ch. Delagrave, Paris, 1897.

Chrestomathie du moyen âge, par L. SUIRE, professeur au collège Stanislas ; librairie Ch. Delagrave, Paris, 1897.

Bajazet, édition de N.-M. BERNARDIN, professeur au lycée Charlemagne ; librairie Ch. Delagrave, Paris, 1897.

Œuvres en prose de Boileau, édition de G. PELISSIER, professeur au lycée Janson ; librairie Ch. Delagrave, Paris, 1897.

La question homérique, par GEORGES BERTRIN, professeur à l'Institut catholique de Paris ; librairie Ch. Poussielgue, Paris, 1897.

Le romantisme français, par M. GUSTAVE ALLAIS, professeur à l'Université de Rennes ; Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny, Paris, 1897. — Sous ce titre, M. Allais publie quelques-unes de ses leçons à la Faculté des Lettres de Rennes, dans lesquelles il traite certains points précis de la vaste question du Romantisme français. Après avoir dégagé les éléments du Romantisme au XVIII^e siècle, M. Allais étudie le pessimisme des Romantiques sous ses trois formes principales : pessimisme passionnel, pessimisme hyronien, pessimisme philosophique. Dans une dernière leçon intitulée : « Le Romantisme et l'idée de progrès en littérature », il établit le bilan poétique et dramatique des XVII^e et XVIII^e siècles, et montre à quels besoins devait répondre le Romantisme, particulièrement au théâtre.

Le gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au Collège de France et à la Sorbonne par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dyob, George Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. L. V... à P... — Oui, M. Gustave Allais s'engage à corriger les dissertations françaises qui nous seront adressées, mais seulement celles qui traiteront les sujets indiqués par lui dans la *Revue*. Si le nombre des copies qui lui parviendront est suffisant, il poussera même l'obligeance jusqu'à donner, dans un des numéros suivants, une sorte de *corrigé*.

M. J. B... à M. — L'année dernière, M. Boutroux s'est occupé de la *personnalité* de Pascal ; cette année-ci il exposera sa *doctrine*, et nous aurons la bonne fortune de pouvoir publier son cours.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Ancienne librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
 15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires , par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Chaque volume se vend séparément.	
Impressions de Théâtre , par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
Chaque volume se vend séparément.	
Myrrha , par LE MÊME. Un vol. in-18, broché.	3 50
Seizième Siècle : Etudes littéraires , par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Victor Hugo : l'homme et le poète , par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
Bernard Palissy , par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle , par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Shakespeare et les Tragiques grecs , par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Bossuet , par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Hommes et Livres, études morales et littéraires , par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830 , par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édit., broché.	3 50
Aristophane et l'ancienne Comédie attique , par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain , par AUGUSTE EHRLHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Comédie au XVII^e siècle , par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Dante, son temps, son œuvre, son génie , par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br.	3 50
Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales , par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Essais de Littérature contemporaine , par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Nouveaux Essais de littérature contemporaine , par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique , par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Religion des Contemporains , par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (<i>Nouveauté</i>).	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA FONTAINE : LE CONTEUR (suite).....	Emile Faguet <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LE RÉALISME NAÏF ET LE RÉALISME CRITIQUE...	Georges Dwelshauvers <i>Professeur à l'Université de Bruxelles.</i>
LA TRAGÉDIE ROMAINE (conclusions) : PACUVIUS.	G. Michaut <i>Professeur à l'Université de Fribourg.</i>
« Œdipe à Colone » (Conférence de l'Odéon)...	M^{me} Jane Dieulafoy.
PROGRAMME DES AUTEURS (1898).....	Licence ès lettres.
PLAN DE DISSERTATION.....	Licence ès lettres.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

45, RUE DE CLUNY, 45

1897

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger.. . . . 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La Fontaine : le Conteur (suite)

Cours de M. EMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Je parlerai aujourd'hui des contes que La Fontaine a placés dans ses recueils de fables. Ils ont un caractère particulier : parfois, le discours ressemble un peu au conte tel que nous l'avons vu ; d'autres fois, c'est une petite histoire familière, mettant en scène de petits bourgeois ou des hobereaux. Ces sortes de récits n'ont, en somme, qu'un point commun : c'est qu'ils ne sont pas licencieux. Si La Fontaine avait fait un seul recueil de tous ses contes, il aurait pu l'intituler : « Contes moraux et autres », comme Béranger a intitulé ses chansons : *Chansons morales et autres*.

Il faut cependant reconnaître que les *Contes* semblent avoir été conçus et écrits comme devant être insérés dans un recueil de fables. La Fontaine n'a donc pas, après avoir écrit des récits comme *le Savetier* et *le Financier*, décidé qu'il les mettrait dans un recueil de fables ; il avait cette intention avant même de les écrire, car ils sont concis, condensés, comme toutes les fables du poète. Donc, si par le fond ce sont des contes, par la forme ils se rapprochent de l'apologue, au moins de l'apologue tel que La Fontaine l'a traité.

Dans ces contes, il nous a peint des hommes et des femmes avec ces traits de morale populaire que j'ai notés. Il ne précise pas beaucoup les détails des caractères ; ce n'est pas proprement un

psychologue, ni non plus un moraliste dans le sens un peu délicat et quintessencié qu'on donnait à ce mot au *xvii^e* siècle ; mais c'est un peintre merveilleux, dont les peintures vont parfois jusqu'à une grande profondeur.

Il nous représente l'homme comme faible d'esprit. Selon lui, ce n'est pas un être très intelligent, il a peu de portée dans la prévision, dans l'abstraction, dans la considération des choses ; il est, par exemple, en proie à une vaine curiosité : voyez la fable de l'*Astrologue*, celles de l'*Horoscope*, des *Devineresses*. L'homme est un être un peu faible de caractère et d'esprit, qui voudrait bien connaître sa destinée, et qui à cause de cela se laisse aller aux plus singulières chimères, qui, sur la foi d'un horoscope évidemment bien arbitraire, se livre à des craintes qui amènent sa perte : ce qui le porte à croire plus encore à la véracité de la prédiction.

De cette double faiblesse résulte cette terreur extraordinaire et véritablement enfantine que l'homme a de la mort. Voyez les fables : *la Mort et le Malheureux*, *la Mort et le Bûcheron*, *la Mort et le Mourant*. Il y a en nous une forte attache à la vie dont La Fontaine, à mon sens, ne saisit pas les raisons philosophiques. Il l'explique par une faiblesse un peu ridicule qui nous fait à la fois repousser la mort et la réclamer ; il n'y voit pas la force de l'instinct de conservation.

A côté de cela, et par suite de cela même, l'homme est un être très imprudent et en même temps très plein de lui-même, ne voyant guère les conséquences de ses actes et très confiant pourtant. Ce sont les deux compagnons qui se vantent si fort d'apporter la peau de l'ours avant même de l'avoir tué ; ils ont une sorte de bonne humeur pleine de vantardise qui fait la joie de l'ours d'abord, du marchand, et surtout de La Fontaine lui-même. — Voici une autre fable à laquelle se joint une dissertation. Les hommes sont, après les grands malheurs et les grandes infortunes qui ébranlent l'imagination, des êtres comparables à des lapins dont l'un a reçu un coup de fusil.

... Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

Telle est l'idée générale que La Fontaine se forme du caractère de l'homme. C'est bien, toutes les fois qu'il le présente, un mé-

l'ange d'imprudence, de curiosité et de confiance en soi ou dans des choses qui n'en méritent pas, avec une sorte de légèreté et d'inconstance. Notre poète ne songe pas à dire que c'est peut-être là ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité et que, sans cette insouciance, elle aurait probablement disparu depuis longtemps de la surface de la terre. L'homme est un sot : voilà pour lui le grand point. Outre cela, c'est un ambitieux. Les passions sont parfaitement légitimes en leur essence, mais par suite de l'habitude, dont l'influence sur lui est incalculable, elles deviennent des manies. C'est ainsi que l'ambitieux accumule alors que les richesses ne peuvent lui servir à rien, et même ne lui sont qu'un embarras. Voyez la fable du *Loup et du Chasseur* :

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Comparez le *Trésor et les deux Hommes*, la *Poule aux Œufs d'Or*, l'*Enfouisseur et son Compère*, le *Berger et le Roi*, où l'on voit un sage lui-même, un très grand sage, modeste dans ses desseins et dans ses désirs, qui à un moment donné ne peut s'empêcher d'accepter la situation de ministre qu'on lui offre. A la fin il dit au roi :

Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

Quel serait le remède à ces faiblesses et à ces passions ? Il n'y en a pas, et si La Fontaine en donnait un, ce serait par acquit de conscience, car on ne change pas son naturel. Voyez l'*Ivrogne et sa Femme*, la *Chatte métamorphosée en Femme*, c'est le développement du vers d'Horace :

Naturam excurras furca, tamen usque recurret.

Chassez le naturel avec une fourche, il reviendra toujours en vous.

Chacun a son défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

Altérerait sa santé, son esprit, et sa bourse :
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
 Qu'ils sont au bout de leurs écus.
 Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
 Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
 Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
 Là, les vapeurs du vin nouveau
 Cuvèrent à loisir. A son réveil il trouve
 L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
 Un luminaire, un drap des morts.
 Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?

Voilà bien le ton fantaisiste et souvent fort pittoresque de l'ivrogne.

Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
 Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
 Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
 Lui présente un chaudéau propre pour Lucifer.
 L'époux alors ne doute en aucune manière
 Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
 Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
 La cellerière du royaume
 De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.
 Le mari repart sans songer :
 Tu ne leur portes pas à boire ?

De même, si vous avez pour compagne une femme qui ait été autrefois une chatte, ne craignez rien, elle reviendra à son naturel et courra après les souris. C'est ce qu'on voit dans la *Chatte métamorphosée en Femme*.

Ce que notre poète a remarqué d'abord chez les femmes, c'est le désir de dominer : voyez l'*Homme entre deux Âges, et ses deux Maîtresses*. L'une le voulait vieux, étant un peu âgée elle-même ; l'autre, au contraire, le désirait jeune et prétendait le fabriquer à sa façon. Dans le *Mal Marié*, nous retrouvons le même trait de caractère, à tel point que la fable en est un peu désobligeante. La passion de dominer y est poussée jusqu'à ce point de récrimination et de criaillerie qui constitue la mégère. Celle-ci n'a jamais pu être apprivoisée, et il a fallu la renvoyer à la campagne.

Les femmes sont encore fort contredisantes. Une femme, assure-t-on, qui tombe à la rivière remontera le courant par suite de son esprit naturel. Elles sont aussi très inconstantes et incapables d'affections durables qui aillent plus loin que la tombe : l'affection posthume, quoi qu'en croie Racine lorsqu'il écrit *Andromaque*, paraît à nos conteurs une chimère, et sur leur foi, La Fontaine écrit la fable suivante qui est le plus charmant de ses contes :

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole :
 Le temps ramène les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année
 Et la veuve d'une journée
 La différence est grande : on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne ;
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits ;
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
 C'est toujours même note et pareil entretien.
 On dit qu'on est inconsolable :
 On le dit, mais il n'en est rien,
 Comme on verra par cette fable,
 Ou plutôt par la vérité.
 L'époux d'une jeune beauté
 Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
 Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
 Aussi bien que la tienne est prête à s'envoler.

Ceci est tout à fait dans le même ton que le fragment de *Joconde* que j'ai cité.

Le mari fait seul le voyage.
 La belle avait un père...

Le portrait du père est délicieux ; il n'est qu'au second plan, mais on le devine sournois et discrètement épigrammatique.

... homme prudent et sage.
 Il laissa le torrent couler.
 A la fin, pour la consoler :
 Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
 Je ne dis pas que tout à l'heure
 Une condition meilleure
 Change en des noces ces transports ;
 Mais après certains temps souffrez qu'on vous propose
 Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
 Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
 Un cloître est l'époux qu'il me faut.
 Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe ;
 L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
 Le deuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours.
 Toute la bande des Amours
 Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,
 Ont aussi leur tour à la fin.
 On se plonge soir et matin
 Dans la fontaine de Jouvence.
 Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
 Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
 Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis ? dit-elle.

La femme est encore très accessible aux chimères. La laitière n'est pas ambitieuse précisément : le rêve qu'elle fait est trop rapide pour que ce soit un programme d'ambition qu'elle se trace ; elle est bien plus romanesque. Faire de la vie qu'on espère une sorte de roman dont on caresse son imagination et chatouille son cœur, voilà un trait tout à fait féminin, et La Fontaine l'a bien noté.

Enfin tous les conteurs ont insisté sur l'impossibilité pour la femme de garder un secret et sur l'intempérance de sa langue. Voyez *les Femmes et le Secret*. Seulement La Fontaine a beaucoup voulu ménager un sexe qu'il adorait ; il fait remarquer que la plupart de ces défauts sont, si l'on veut, particuliers aux femmes, mais qu'ils sont bien partagés aussi par les hommes. Dans *la Laitière et le Pot au Lait*, il nous déclare que Picrochole, Pyrrhus et lui-même ont part au défaut de la laitière :

Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même
Je suis gros-Jean comme devant.

Dans *les Femmes et le Secret*, il nous dit que s'il est difficile aux femmes de garder un secret, cela n'est pas non plus commun aux hommes.

Rien ne pèse tant qu'un secret.
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Je crois bien que pour tous les défauts il aurait pu en dire autant : nous nous valons, et nous n'avons pas grand'chose à nous reprocher les uns aux autres.

Maintenant, nous donne-t-il des portraits humains avec des traits caractéristiques ? J'ai dit que ce qu'il n'a pas aimé, c'est peindre les individus, à la façon de La Bruyère : cela est vrai. Cependant il a quelques caractères individuels et contemporains. Mais voyez jusqu'où peut aller l'esprit de tendance chez un critique. C'est avec ces seuls portraits si peu nombreux et si exceptionnels que Taine a fait tout son livre de *La Fontaine et ses*

Fables. Son erreur vient de l'habitude qu'il avait de chercher surtout dans un auteur, quel qu'il fût, des documents sur son époque et sur ses contemporains. Dans La Fontaine, il a donc vu principalement les personnages qui appartiennent à la société du *xvii^e* siècle. Selon moi, ceux-là sont rares et ne se rencontrent que par accident ; encore faut-il en tenir compte. Notre poète a peint fort joliment certains hommes de son temps. Pour commencer par les nobles, il nous a fait une peinture de la cour qui vaut toutes celles de La Bruyère.

Je définis là cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Voilà la servilité des seigneurs, c'est-à-dire leur souplesse particulière à se plier aux désirs du prince : c'est ce qui les distingue essentiellement.

D'autre part, ils sont absolument impertinents avec les petits. La bonhomie familière et un peu lourde du noble de village, son sans-façon auprès du maître du logis et de sa fille, tout cela est tracé aussi finement et d'une manière aussi précise dans *le Jardinier et le Seigneur* que dans tout Saint-Simon : il n'y manque que la violence peu regrettable de ce dernier. Dans *le Charlatan*, il y a encore la peinture de l'homme de cour lourdement impertinent en face du pauvre diable qui est menacé d'être pendu. Le charlatan vient de promettre au roi qu'en dix ans il aurait fait d'un sot un docteur en Sorbonne. On le gouaille et on le daube :

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servit à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.

Je ne cite pas la réponse du charlatan. On voit le peu d'esprit dont fait preuve le seigneur en gouaillant si sottement un malheureux engagé dans une mauvaise passe.

Dans la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane*, nous voyons trois gros marchands, demi-manants, demi-bourgeois qui vont à la foire, ou en reviennent, ayant ce propos sentencieux et important que le bourgeois qui se sent à l'aise tient à l'égard du paysan :

Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise.
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise,
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

Remarquons, dans la fable *l'Avantage de la Science*, la suffisance que donne la fortune à l'homme sans mérite en face du savant pauvre. C'est une première esquisse de *Turcaret* :

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend
 L'un était pauvre, mais habile ;
 L'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage ;
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.
 C'était tout homme sot : car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite ?
 La raison m'en semble petite.
 Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,
 Vous vous croyez considérable ;
 Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
 La République a bien affaire
 De gens qui ne dépensent rien !
 Je ne sais d'homme nécessaire...

Il a toute cette philosophie de ploutocratie qui sera tant étudiée au XVIII^e siècle.

... Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
 L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe
 Et celle qui la porte,...

Voyez-vous le petit coin de goguenardise grivoise qui est bien réel aussi ?

... Et vous qui dédiez
 A messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés.

C'est la première fois que le caractère du bourgeois apparaît dans la littérature française.

Nous aurons aussi l'artisan, admirablement représenté dans la fable *Le Savetier et le Financier*. L'homme du peuple est étonnamment vrai ; mais, à mon avis, il est à regretter que le financier soit un peu effacé. Tout au plus peut-on voir que c'est un homme rusé, connaissant très bien le cœur humain et qui joue un mau-

vais tour au savetier de propos délibéré. Quant à l'artisan, on croit l'entendre, avec ce mélange de vulgarité et d'esprit, de grivoiserie et de lourdeur dans un naturel parfait qui est si savoureux. Il nous est montré d'abord à l'établi, puis en présence d'un homme riche, conservant toujours la liberté de ses propos, puis subitement changé par la possession d'un peu d'or jusqu'à ce que, son solide bon sens reprenant le dessus, il revienne à sa première condition.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveilles de le voir,
 Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des Sept Sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fit venir
 Le chanteur et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est pas ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain.

Voilà bien l'insouciance populaire, et la gouaillerie de l'homme qui se dit : la drôle de question à faire à un homme comme moi ! Notons aussi le proverbe final, façon de s'exprimer assez en usage, comme l'on sait, parmi le peuple.

— Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 — Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),

Ici, encore le propos populaire avec ses parenthèses qui s'enchevêtrent si naturellement les unes dans les autres.

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes.
 L'une fait tort à l'autre ;

Le coup de patte au clergé ne pouvait faire défaut.

... et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier riant de sa naïveté,

(c'est-à-dire de son parfait naturel)

Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savelier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

(La périphrase est à compter parmi les bonnes).

Le sommeil quitta son logis :
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :

Le voilà de nouveau heureusement avec son esprit très naïf et très vrai.

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.

Le paysan est admirablement décrit dans ce chef-d'œuvre qui s'appelle *le Meunier, son Fils et l'Ane*. C'est le grand conte de La Fontaine avec tous ses éléments, c'est-à-dire que c'est le conte vif où se succèdent plusieurs personnages, chacun ayant une individualité très forte, et de plus c'est un récit dramatique avec toutes ses péripéties.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.

Voyez comme cela était difficile à dire, surtout en peu de mots ; ce qu'il a trouvé, c'est la comparaison — dont il use si peu — et cette comparaison l'a sauvé ; nous avons tous vu porter un lustre.

Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là !
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Premier quidam ; La Fontaine, qui ménage ses effets, ne lui a

donné aucun caractère ; l'étrangeté de l'attitude du meunier et de son fils suffit pour frapper n'importe qui :

Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance :
Il met sur pied sa bête et la fait détalier.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,

(J'en doute un peu.)

Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure,
Il fait monter son fils, il suit ; et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise,
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant,

On va voir le babil impétueux, plein de gouaillerie et de mots inutiles : en trois vers, cela est exquis :

L'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge,
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.

Le meunier se dessine : c'est un brave homme assez borné, et surtout habitué par des siècles, d'oppression à respecter les avis des gens qui lui semblent supérieurs à sa condition. Il a obéi à un premier avis, puis à celui de deux gros marchands ; mais quand vient le tour de ces jeunes filles de campagne, il commence à sentir la colère lui monter ; cependant, il cédera encore.

Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser.

Cette fois, c'est une troupe un peu composite, mêlée sans doute de paysans, de marchands et de bourgeois.

L'un dit : Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.

Ceci encore est merveilleux, parce que par des différences de style. par des arrêts, ce sont plusieurs voix que font entendre dix vers personnages. Le paysan ne peut pas croire que tant de gens

aient tort contre lui. Il cède une quatrième fois, mais il commence à raisonner.

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre,

Le poète a mis quidam ; mais il le caractérise par les mots qu'il lui fait dire. Cela doit être, à mon avis, un des pires ennemis de La Fontaine, un maître d'école ou un professeur, car il est banal et pédant. Le paysan, qui a été docile jusque-là, n'y tient plus à ce coup :

Et dit : Est-ce la mode,
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.

C'est bien là de l'esprit d'un pédant ; ce doit être un magister, décidément.

Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !

Il n'a pas seulement de l'esprit, il a aussi de l'érudition ; il connaît les chansons populaires.

Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.

Il sait aiguïser l'épigramme.

Beau trio de baudets !

Aussi, c'est celui qui réussit le moins ; il est vrai qu'il vient le dernier.

Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête.

Voilà le paysan, poussé à bout, qui devient têtue. Le portrait est absolument exquis.

Telle est donc la conception générale de l'homme qu'a eue La Fontaine dans les contes faisant partie des recueils de fables. Elle n'est pas très flatteuse ; mais notre poète est pessimiste à la façon de tous les moralistes qui se respectent, comme l'a dit M. Jules Lemaitre dans une très jolie conférence. La Fontaine l'est donc, avec une certaine réserve ; seulement il rend souvent hommage à la bonté ou au bon sens au moins d'une partie de l'humanité.

D'ailleurs, il est à remarquer que les moralistes du xvii^e siècle n'ont pas une très haute idée de la bonté de l'homme ; quant à La Fontaine, s'il a dit que l'homme est généralement sot, il n'a jamais dit qu'il fût méchant. On a beaucoup accusé La Rochefoucauld d'être pessimiste parce qu'il a dit que l'homme est égoïste. Je dirai : plaise à Dieu que l'homme ne soit que cela ! Mais si La Rochefoucauld nie la bonté, il nie aussi la méchanceté ; il n'a jamais dit : l'homme fait le mal par amour du mal, il ne le fait que par amour de son propre bien. C'est, pour La Fontaine et La Rochefoucauld, un être faible, très attaché à la vie et à son intérêt et qui y songe toujours. Ils se rencontrent donc tous deux dans une idée, en somme, qui n'est pas trop désobligeante pour l'humanité et qui me paraît bien être fort voisine de la vérité.

C. B.

Le Réalisme naïf et le Réalisme critique ⁽¹⁾

PAR

GEORGES DWELSHAUVERS

Professeur à l'Université de Bruxelles.

J'ai donné comme titre à cet article le titre même de l'article de Wundt dont je compte parler ici (2). Wundt a choisi comme thème de son étude l'examen des idées de la *philosophie de l'immanence* au sujet du problème de *notre connaissance du monde extérieur*, reprenant, à propos de critique, le développement de ses propres idées, et précisant la thèse qu'il avait, précédemment déjà (3), méthodiquement exposée. Il s'agit ici d'une question primordiale, d'un des problèmes les plus importants de la philosophie. Psychologie, logique, métaphysique sont intéressées à sa solution. Les éléments de la question, nous les trouverons chez Kant, nettement caractérisés. Schopenhauer nous indiquera la solution logique à laquelle, en partant de Kant, la réflexion devait fatalement aboutir. Nous analyserons ensuite les propositions de la philosophie

(1) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1896-97.

(2) *Ueber naiven und kritischen Realismus*, premier article, *PHILOS. STUD.* XII. 3. Leipzig, Engelmann, 1896.

(3) Principalement dans son *System der Philosophie* (p. 91-182). Leipzig, Engelmann, 1889.

de l'immanence qui sont en cause et les idées que Wundt a dégagées des conceptions de la science exacte. Nous ne perdrons pas de vue ces deux postulats de toute philosophie : tenir compte des méthodes et des acquisitions des sciences ; répondre au besoin de synthèse de la pensée humaine (1).

I

Les éléments du problème sont donnés dans la *Critique de la Raison pure* et dans les *Prolegomènes* (2). Du monde extérieur, aussi bien que de ce que nous sommes en nous-même, nous ne percevons que des phénomènes, lesquels sont donnés dans l'intuition sensible. Nous ne savons rien de la *chose en soi*. Les choses se dérobent à nos sens et, partant, à notre connaissance, puisqu'il n'y a de connaissance que par intuition sensible. Mais il reste bien évident que le phénomène prouve l'existence de quelque chose en dehors de nous. Seulement il ne nous apprend rien de plus. Si dans les phénomènes nous constatons quelque ordre, cet ordre ne nous est pas dicté par les choses qu'en soi nous ne connaissons pas. Il doit donc se ramener aux jugements et aux catégories de notre entendement. Ainsi, il y a à considérer dans notre faculté de percevoir en général le phénomène, les formes de l'intuition, et le fonctionnement de l'entendement. Néanmoins, les phénomènes indiquent l'existence d'un monde extérieur, sans rien nous apprendre de la chose en soi. Les jugements scientifiques que nous portons sur eux relèvent de notre entendement. Les jugements moraux même ne nous ouvrent aucun horizon sur la chose en soi. Ils traduisent les postulats de la raison pratique, et peuvent au plus faire saisir le rapport entre l'ordre universel et la conscience. Le phénomène psychique ne nous apprend rien de plus sur l'essence de l'âme en soi que le phénomène physique sur celui de la matière. La conscience ne nous révèle rien de ce que peut être l'âme en soi. Nous ne percevons que des phénomènes, ici comme ailleurs, et notre entendement les ordonne et les dispose d'après ses catégories.

Le plus grand des continuateurs de l'œuvre de Kant, Schopenhauer, dont le *Monde comme Volonté et Représentation* eut, plus que

(1) Il reste acquis que la philosophie est *au delà* des sciences particulières. Elle « commence là où les sciences finissent. » (SCHOPENHAUER, *Welt als Wille und Vorstellung*, I, p. 129. (Édit. Grisebach.)

(2) Nous avons expliqué ailleurs pourquoi nous avons cru devoir nous rallier à l'interprétation que nous donnons ici. Conf. *Revue de l'Université de Bruxelles*, t. I^{er}, février-mars, p. 223 et suiv., 279 et suiv., ainsi que notre *Leçon d'ouverture à la philosophie de Kant*.

toutes les philosophies de ce siècle, une influence dans les domaines les plus divers de la pensée et de l'action, dans l'art musical le plus raffiné aussi bien que dans les préceptes de la morale quotidienne, par de certaines propositions qu'il abstrait de l'œuvre du philosophe de Königsberg ; mais il n'a pas la circonspection de Kant, et sa pensée hardie pousse jusqu'aux dernières limites le raisonnement commencé. Pour lui, « le monde est notre représentation » et l'entendement humain est le législateur des phénomènes (1). La chose en soi qui pour Kant existait objectivement, en dehors de nous, sans que jamais nous puissions en pénétrer l'essence, Schopenhauer la retrouve en nous-même et dans le monde entier, en toutes choses, comme en nous (2) ; elle est la *volonté* qui anime toute la nature. Elle existe dans tous les êtres (tendance panthéiste, unité d'essence). Mais en nous, elle arrive au stade extrême de son développement, elle s'éclaire par la conscience, se perçoit, se comprend ; or, dès qu'elle se comprend (ce qui n'a lieu complètement que chez les hautes personnalités morales), elle doit se nier elle-même. Le moi individuel se détache alors de ses passions et de ses désirs, de tous ces tourments inévitablement attachés à la volonté, il s'élève à la contemplation pure, à la pitié, à la parfaite bonté, à l'ascétisme ; il s'anéantit comme moi volontaire pour se réunir aux idées.

Le dernier livre du *Monde comme Volonté et Représentation*, le livre du renoncement, est d'une poésie intense, d'une noblesse

(1) Il est évident que la formulation des lois que nous découvrons dans la constance des divers ordres de phénomènes dépend du point de vue auquel nous nous plaçons, et que la constitution en science exacte de l'observation de tel ou tel ordre de phénomènes appartient à l'histoire de l'esprit humain. Pour obtenir nos lois dites naturelles, nous devons choisir dans l'ensemble de l'expérience, faire abstraction de toute une partie des phénomènes, n'en garder en observation qu'une seule série, dégagée des autres par abstraction. C'est ainsi que la cinématique fait abstraction de la composition des corps, et même de ces corps eux-mêmes, pour n'étudier que le mouvement, et tout mouvement se construit pour nous d'une manière abstraite, *a priori*, au moyen des méthodes mathématiques. C'est la pensée qui, dans ses formules et ses lois, cherche toutes les hypothèses possibles, et épuise la question, d'abord théoriquement, avant que les phénomènes se soient rangés dans les lois toutes préparées. Voy. mes *Principes de l'Idéalisme scientifique*, 3^e partie, le chapitre sur les *Lois*. Leipzig, Wild, éditeur, 1892.

(2) Pour Schopenhauer, nous avons perception de nous-même de deux manières : une fois directement, dans notre propre activité, comme être voulant, sentant, etc..... ; une seconde fois en tant que corps, c'est-à-dire objectivation de la volonté. Conf. également PAULSEN, *Einführung in die Philosophie*, 2^e édit. Berlin, Hertz, 1893, p. 379 et suiv. Cette correspondance entre les mouvements du corps et ceux de l'être psychique (quel qu'il puisse être) est confirmée par la psychologie physiologique. Voy. la *Psychologie de l'Attention* de RIBOT (Paris, Alcan), et mon livre sur le même sujet.

métaphysique qui rappelle les plus divins penseurs de l'ancienne Grèce.

Des systèmes philosophiques qui tendent à établir l'idéalité du phénomène, celui-là n'est pas le seul. La *philosophie de l'immanence*, sans s'élever, comme Schopenhauer, au *kalos kindunos* dont parlait Platon dans le *Phédon*, s'efforce de démontrer, au moyen d'arguments empruntés apparemment à l'expérience, l'immanence du monde extérieur, en réduisant celui-ci à n'être qu'une suite d'états de conscience, solution que ni Kant ni Schopenhauer n'auraient admise, puisque pour Kant le phénomène est *donné* dans l'intuition, sans compter que de plus il existe une chose en soi, et que pour Schopenhauer il y a, outre le phénomène, la chose en soi qui se manifeste comme volonté dans la nature entière, aussi bien dans la pierre qui tombe que dans l'homme qui agit : chaque objet étant la réalisation d'une phase de la volonté, d'une idée. La philosophie de l'immanence s'est donc placée, pour résorber le monde extérieur dans la conscience, à un point de vue qui n'est pas celui de Kant ni celui de Schopenhauer.

C'est à la réfutation de la solution donnée par cette philosophie au problème de notre connaissance du monde extérieur que s'attache Wundt dans son étude sur le *Réalisme naïf et le Réalisme critique*. La philosophie de l'immanence, représentée en Allemagne par von Schubert-Soldern, Schuppe et Rehmke, proclame la thèse suivante : le monde extérieur consiste pour nous en une suite d'états de conscience qui se distinguent des phénomènes spécialement psychiques, en ce que les états de conscience qui représentent pour nous le monde extérieur sont les mêmes pour la majorité des individus (1), tandis que les phénomènes spécialement psychiques varient pour chacun. Le seul point d'appui du monde extérieur ainsi conçu est dans l'accord de la majorité des individus.

Si pour Kant le monde extérieur était donné comme suite de phénomènes sous les formes intuitives temps-espace, pour la philosophie de l'immanence il est l'objet d'un genre de perception collectif et régulier qui nous est révélé par l'accord de la majorité des hommes.

Wundt admet, en se basant sur la logique et sur l'histoire des sciences, que, dans l'expérience quotidienne (j'emploie ce mot pour désigner tout ce que nous acquérons chaque jour en agissant, en éprouvant, en pensant), les objets du monde extérieur

(1) Le mot *majorité* n'a évidemment pas en philosophie le sens de la moitié plus un.

se présentent à nous sans que nous songions au rapport entre notre conscience et eux ; nous agissons généralement comme s'ils étaient tels qu'ils nous paraissent être. L'objet et la représentation ne font qu'un seul et même acte de portée objective. Ensuite, l'homme qui réfléchit, mû par le désir d'étudier la réalité, applique à l'expérience quotidienne les méthodes d'analyse qui lui permettent d'en discerner les éléments. Il sépare alors ce qui relève du sujet de ce qui appartient à l'objet : au sujet reviennent les formes de la perception et le fonctionnement de la pensée ; quant à l'objet extérieur, l'analyse prouve que nous ne l'avons perçu qu'à travers notre sensation, ou encore que l'excitation extérieure et notre sensation ne font qu'un dans l'expérience quotidienne. Ainsi, nous disons généralement que telle surface est grise, le ciel bleu, etc., attribuant ainsi aux objets de l'expérience les tonalités de nos sensations, ce qui prouve que, dans l'expérience quotidienne, l'objet et notre représentation se confondent. Par après coup, l'analyse scientifique nous montre que ce qui pour nous est sensation est, pour la réalité extérieure, tout autre chose, autant de vibrations par seconde, par exemple. Que fait alors le savant ou le philosophe ? Il examine comment il pourra faire entrer le phénomène qu'il vient d'analyser dans le système scientifique du monde tel qu'il le conçoit ; il passe de la connaissance par perception à la connaissance par entendement ; le monde extérieur, que le *réalisme naïf* de l'expérience quotidienne a accepté tel quel, le *réalisme critique* de la science et de la philosophie le construit *en concepts*, à l'aide d'éléments empruntés à l'expérience, il est vrai, mais complètement transformés. Les objets extérieurs, donnés dans l'expérience et acceptés comme ils se présentent, à la phase *naïve*, ne sont plus ici que des symboles, qui aident à construire une conception scientifique du monde extérieur. Le réalisme critique de Wundt admet donc comme seule immédiate la partie *psychique* de notre expérience des choses ; quant à la partie *objective*, elle est médiate, indirecte, obtenue par *concepts* et par *hypotheses*, bien que, dans l'acte naïf de l'expérience, elle forme, avec les éléments psychiques, un tout immédiat de portée objective. Les *hypotheses* fournies par la métaphysique soutiennent les théories scientifiques en comblant les vides laissés par les lacunes, nombreuses et inévitables, en beaucoup d'endroits, de notre observation possible. Et ce qui préside à cette construction, c'est le fonctionnement logique de notre pensée.

Si nous résumons notre analyse, nous obtenons les quelques propositions suivantes : l'expérience, conditionnée par notre manière de percevoir et par le fonctionnement de notre esprit, nous donne,

après analyse critique (1), deux éléments : l'un immédiat, c'est le fait de conscience ; l'autre, médiat, c'est le fait externe, le signe extérieur qui a provoqué en nous l'acte de perception et qui nous donne les indications pour notre construction du monde. L'acte de perception relève directement de notre fonctionnement psychique. Le phénomène extérieur, tel qu'il nous apparaît avant l'analyse, dans l'expérience naïve, est mêlé de nombreux éléments subjectifs, qui nous empêchent de savoir ce qui revient en propre au monde extérieur. Après l'analyse, nous n'en savons rien de plus, car, cette fois, nous construisons le monde extérieur *par concepts*. Les sciences psychologiques embrassent la réalité immédiate. Les sciences naturelles procèdent *par concepts* et *par hypothèses*.

Quelle est la réflexion qui nous vient tout naturellement en pensant à ces conclusions du réalisme critique ? « Vivorum memini, nec tamen Kantii licet oblivisci... » Kant ne disait-il pas, du reste, en toutes lettres, dans les *Paralogismes de la Raison pure*, qu'il n'y a pas de contradiction entre le réalisme empirique et l'idéalisme transcendantal (2) ? N'est-ce pas une suite de propositions idéalistes qui se dégagent des pages de Wundt, et en même temps ne rendent-elles pas parfaitement compte de la réalité ? C'est à l'idéalisme (3) qu'aboutit inévitablement toute philosophie qui fait droit aux deux postulats cités au début : l'accord avec les sciences et l'unité des conceptions (4).

(1) C'est le seul point de vue *philosophique* auquel nous nous puissions placer.

(2) Je désire spécialement citer encore cette phrase des *Prolegomènes* (édit. Hachette, traduction nouvelle, 1891, p. 170) : « Lorsque la représentation d'objets extérieurs concorde avec ces lois (il s'agit des lois universelles de l'expérience dont Kant vient de parler ; ne pas oublier le sens précis et spécial qu'il attache, dans sa terminologie, à chacun de ces mots), nous ne pouvons pas douter que ces objets ne doivent constituer une expérience vraie. »

(3) A propos de l'*Idéalisme*, Wundt, dans son discours d'ouverture aux cours de philosophie qu'il fit à Zurich en 1874, écrit (p. 14) : « Toute expérience est d'abord *interne*. Si donc le but de la science est une conception moniste, elle devra nécessairement reconnaître sans arrière-pensée la priorité de l'expérience interne ; elle sera donc l'*Idéalisme*. »

(4) Chez Kant, le logicien et le méthodologiste dominant ; chez Wundt, c'est le psychologue et le savant. — Je ne dirai qu'un mot, ici, en passant, des idées de Wundt sur le *temps* et l'*espace*. Sa conception diffère de celle de Kant en ce que Wundt n'admet pas le temps et l'espace comme existant dans le sujet, abstraction faite de l'expérience, mais comme des éléments de l'expérience même, des rapports entre les phénomènes. Il se rapproche de Kant en les définissant comme éléments *formels*.

II

L'examen auquel Wundt soumet la philosophie de l'immanence lui permet, avons-nous dit, de préciser ses idées et de faire pour son *système de la philosophie*, ici, ce que Kant a fait pour sa première critique en publiant les *Prolégomènes*. L'article dont nous parlons comprend donc, mêlée à la critique, une intention constructive dont nous venons de donner un aperçu général. Nous allons reprendre la question dans ses parties essentielles.

Le grand défaut des philosophes de l'immanence est, d'après Wundt, de se placer, dès le début, au point de vue de la réflexion la plus subtile et de se baser sur une proposition de pure logique, comme celle-ci : objet et sujet ne peuvent être *pensés* l'un sans l'autre. Wundt, au contraire, part du fait psychologique. Il sait que les sciences intellectuelles doivent se baser sur la psychologie. Le plus souvent, dans nos rapports avec le monde extérieur, nous ne prêtons nulle attention à notre conscience de l'objet, nous agissons sans examiner notre représentation, nous en sommes au point de vue du réalisme le plus naïf. Et si nous voulons analyser le contenu de l'expérience, l'acte de perception, nous remarquons que nos sentiments et nos pensées ne font qu'un au début avec l'impression que nous recevons de l'objet : en d'autres termes, il n'y a pas *deux sens* qui fonctionnent, un sens externe et un sens interne ou intime, mais notre activité subjective n'est ressentie qu'en tant qu'elle se manifeste dans ce contenu sensible indivis qui forme la plus grande partie de l'expérience quotidienne. Disons en passant que le terme *sens intime* n'a, dans la psychologie actuelle, aucune signification possible ; ce sens n'ayant pas d'organes spéciaux devrait s'exercer par un sortilège incompréhensible sur le contenu de notre vie psychique. Les métaphysiciens ont longtemps donné à ce terme la signification spéciale de vue en quelque sorte par divination sur l'ensemble de l'univers. Si l'on adopte cette interprétation, le terme veut alors dire autant que génie personnel, puissance de conception, mais rien d'autre. En tout cas, la psychologie constate que tout ce qui appartient à l'individu pensant et agissant est donné comme phénomène dans le complexe en perpétuel mouvement de l'expérience quotidienne : en cela, nous pouvons dire encore que Kant, sans soupçonner la possibilité d'une psychologie exacte, avait, au point de vue logique, vu juste. L'analyse, après coup, dégage du contenu de l'expérience ce qui revient au sujet et à l'objet : le réalisme naïf se purifie, se corrige par la *mesure* ; les sciences natu-

relles dégagent de l'acte total de perception leurs éléments pour la construction par concepts du monde extérieur. La psychologie étudie son double objet : les *représentations* (dans le sens étendu de l'allemand *Vorstellung*, tout ce qui forme le contenu de la vie consciente), et les *lois de la pensée* qui mettent de l'ordre dans ce contenu (1).

§ 1^{er}. — Définition du réalisme en philosophie (2).

Le point de vue auquel il se place, en opposition à la philosophie de l'immanence, Wundt le désigne par ce terme : *philosophie réaliste*. Il ne s'agit pas ici du réalisme scolastique, opposé au nominalisme, ni du réalisme tel que le concevait Herbart. Le sens que Wundt donne au mot *réalisme* en philosophie se définit : « La connaissance de la réalité concrète reconnue dans l'expérience ; cette connaissance ne doit être ni faussée, ni obscurcie par des préjugés ou des constructions philosophiques arbitraires (312). » Le mot *réalisme* perd donc chez Wundt son sens historique pour prendre un sens étymologique élémentaire : il désigne toute philosophie qui s'efforce de saisir la réalité. Nous avons vu en quoi la conception du monde extérieur chez Wundt relève du réalisme, et à quel point de vue sa philosophie se rattache à l'idéalisme. Voici quelques définitions précises de Kant (3) : le matérialiste veut considérer comme chose en soi la *matière* ; pour le spiritualiste, c'est l'*être pensant* ; pour le dualiste, ce sont les deux. Pour l'*idéisme transcendantal*, la chose en soi n'est pas connue ; elle est le fondement inconnu des phénomènes. Ceux-ci sont donnés dans le temps et l'espace. Avec Schopenhauer, l'idéalisme a évolué dans le sens que nous avons reconnu. Chez Wundt enfin s'est formé, par l'influence des études psychologiques, cet idéalisme scienti-

(1) Il n'y a donc pas de perception *purement* subjective (pas même dans les rêves) ni de perception *purement* objective. Dans toute perception, les deux éléments se trouvent mêlés à un degré plus ou moins grand chacun. C'est ainsi que les sensations de couleur, de son, d'effort musculaire, etc., sont accompagnées de sentiments élémentaires de plaisir et de déplaisir, et que réciproquement les réflexions même les plus abstraites ont toujours comme concomitant un élément physique, ne fût-ce que la reproduction mentale de l'image visuelle ou auditive d'un *mot*, avec les imperceptibles mouvements musculaires qui l'accompagnent comme éléments actuels. Il m'aura suffi, pour ceux qui sont quelque peu au courant des progrès des sciences psychologiques, d'avoir rappelé ces constatations aujourd'hui universellement reconnues.

(2) Les chiffres cités entre parenthèses désignent les pages de l'article de Wundt. La division en paragraphes diffère des subdivisions de cet article.

(3) *Kritik d. r. Vern.* 4^e Paralogisme. Ed. Kehrbach, p. 321.

fique défini par lui dans le *discours d'ouverture* à Zurich dont nous avons cité les termes. Cet idéalisme se complète par le réalisme qu'il nous explique aujourd'hui (1).

Nous avons distingué ses deux phases. Dans la plus grande partie de nos actes, nous nous trouvons à la première, celle du *réalisme naïf*. L'action prédomine, non la réflexion. Nous vivons alors « dans la réalité », selon l'expression vulgaire, non « dans l'abstraction ». Or, nos actes, à cette phase, il nous est impossible de les analyser. Dès qu'intervient l'analyse, l'aspect change. Au moment même où nous voulons saisir intérieurement un état de conscience, nous supprimons, *ipso facto*, l'état de conscience que nous espérons surprendre, et nous lui substituons un état nouveau, tout différent (315) : tel est le néant de l'observation interne. Wundt reconnaît que le moyen d'étudier le réalisme naïf n'est pas là. Il croit le trouver dans *l'histoire des sciences* (316), qui nous a gardé les idées qui avaient cours alors que l'analyse de la réalité n'avait pas atteint la période du criticisme à laquelle elle est arrivée aujourd'hui.

Partiellement, les sciences nous renseigneront, mais partiellement seulement. Certes, les progrès du réalisme critique suivent exactement ceux des sciences particulières. Il se fait un constant échange de vues entre les sciences et la philosophie : celles-là fournissent la matière pour la synthèse, celle-ci établit cette synthèse et prépare la voie, par ses suppositions et ses théories, aux recherches expérimentales de demain. Cependant, même dans les faits les plus anciens de l'histoire des sciences, trouverons-nous le *réalisme naïf* ? Je ne le crois pas. Les renseignements que nous obtiendrons seront marqués d'une certaine réflexion, d'un criticisme moins avancé que le nôtre, mais déjà caractérisé pourtant. Dès qu'il y a science, il y a interprétation des phénomènes ; les jugements de pure perception du réalisme naïf ont déjà fait place

(1) Il serait faux de compter Wundt parmi les adeptes de l'idéalisme transcendantal tel que Kant le définit. Wundt n'admet ni la chose en soi, ni l'idéalité du temps et de l'espace ! Nous avons vu cependant qu'en plusieurs questions, il y avait beaucoup d'analogie entre les solutions d'autres idéalistes et les siennes. Heureusement, l'idéalisme *vit*, il est en perpétuelle transformation, il s'élargit chaque jour. Et depuis le renouveau philosophique qui a suivi le retour à Kant des années vers 1860, se constitue ce que j'ai appelé l'*Idéalisme scientifique*. Wundt est un des maîtres de cette belle et large philosophie. est cependant bon de dire que pour bien des problèmes, c'est à Kant qu'est due la possibilité d'exister et de subsister pour les écoles idéalistes. Si Kant admet l'idéalité des *formes* de la connaissance, il considère la *matière* de la connaissance comme donnée, et l'interprète d'une manière *réaliste* (existence objective du monde extérieur, thèse défendue par Wundt). Conf. O. KÜLP, *Einleitung in die Philosophie* (Leipzig, Hirzel, 1895), p. 212.

aux jugements de l'entendement. Je crois que c'est la *psychologie des peuples* qui pourra le mieux nous renseigner, jointe à l'observation actuelle des mœurs : du reste, la psychologie des peuples comprend ces trois branches : psychologie des mœurs, de la religion et du langage.

Entre le réalisme naïf et le réalisme critique, n'y a-t-il aucune transition ? L'action peut-elle être *pure*, ne contenir aucune *réflexion* ? Pas plus qu'il n'y a de pensée *pure*. Aussi Wundt a-t-il pu, plus aisément qu'il ne l'a fait pour le réalisme naïf, définir le passage de l'état de réflexion naïve à celui de réflexion critique. Il écrit : « Les choses me sont *données* d'abord comme objets qui se trouvent en face de moi et sont indépendantes de moi ; leur existence ne dépend ni de moi ni d'aucun autre être pensant. J'admets donc que cette conception, qui m'est toute naturelle et *immédiate*, est juste, aussi longtemps qu'elle n'a pas été réfutée et démontrée insoutenable par des motifs positifs qui s'élèveraient contre elle de l'ensemble de l'expérience même (326). »

Nous admettons que si la conception que nous avons de tel ou tel objet ne reçoit aucune rectification scientifique, elle peut perdurer et prendre place dans l'ensemble de l'expérience. Seulement, *cela n'a jamais lieu*, et ici Wundt est en contradiction avec lui-même. En effet, ce serait renouveler l'hypothèse de la statue de Condillac ou comparer, avec la physiologie matérialiste, notre esprit à une plaque photographique. Même dans le réalisme le plus naïf, ma perception la plus simple est toujours conditionnée d'abord par les formes mêmes de l'intuition, ensuite par les lois générales de l'esprit, lois qui régissent la perception également ; je perçois à travers mes *fonctions* perceptives et les formes de mon intuition. Ensuite l'objet n'est jamais donné seul, mais notre représentation, aussi extérieure, aussi objective qu'elle nous apparaisse, est toujours mêlée d'éléments subjectifs. Wundt reconnaît, du reste, que les sensations élémentaires s'accompagnent de sentiments élémentaires, et sans doute, chez l'être naïf, de mouvements volontaires qui tiennent lieu à la phase naïve, de la réflexion obtenue à une phase plus avancée par le renforcement du pouvoir d'inhibition de l'attention. La philosophie de l'immanence a donc raison en objectant qu'admettre la réalité extérieure de l'*objet*, c'est en admettre le doublement : il y aurait ainsi deux objets, l'un au dehors de moi, l'autre dans la pensée. Wundt répond que l'objet n'est pas pour la science le double de sa représentation, mais « le concept qu'on obtient après avoir enlevé tous les éléments qui, par les corrections dues aux recherches scientifiques, sont reconnus comme subjectifs (328) ». Parfait ! Dès lors, est-il logique d'admettre que les choses

nous soient *données* comme *objets* en dehors de nous et de passer, par un saut périlleux, à l'affirmation de leur persistance en dehors de notre représentation ? Que nos représentations soient éveillées par les excitations extérieures à elles-mêmes, c'est évident. Mais l'objet n'est pas *donné*. Ce qui est donné dans l'expérience, c'est une perception d'ensemble que nous objectivons dès l'origine, dès la phase naïve (et c'est pourquoi j'ai dit plus haut « à portée objective »), et cette perception comprend le phénomène donné dans l'intuition temps-espace, plus la réaction subjective et tout ce qui s'y rattache : c'est aussi ce qu'admet la *psychologie de l'aperception*. Ce qui revient au sujet est étudié, ce qui revient au monde extérieur est séparé du reste, analysé, mesuré également, et l'objet est *construit en tant qu'objet* : Wundt l'a, du reste, compris ainsi (329).

§ 2. — *Criterium de vérité.*

La science positive n'a pas de criterium absolu de vérité. Elle n'a que des postulats, des exigences issues de la nécessité d'arriver à une vue d'ensemble des phénomènes, exempte de contradictions pour notre pensée. Ces postulats peuvent se formuler comme suit :

- a. Aucune donnée de l'expérience ne peut être écartée sans motif.
- b. Tous les contenus réels de l'expérience objective doivent être disposés en un ensemble sans contradiction, coordonné d'après des lois de valeur générale.

Corollaire : Les motifs de nier la réalité objective des données d'expérience ne doivent jamais être déduits que des exigences d'un ensemble sans contradictions (332).

Il est faux de prétendre avec la philosophie de l'immanence que les sciences positives, au lieu d'obtenir un ensemble unitaire, tombent dans le dualisme et admettent d'une part l'objet, de l'autre son double, la représentation. Non ! Dans l'expérience quotidienne, objet et représentation ne font qu'un. Comme nous l'avons dit, nous n'isolons pas notre attention de son objet. C'est le réalisme naïf. Après analyse, le réalisme critique attribue au sujet ce qui lui revient, mesure les éléments objectifs, construit son objet au moyen de concepts. Essayons d'appliquer ces principes donnés par Wundt à un exemple : je prends une sensation de couleur. Le réaliste naïf (la plupart des hommes peuvent se dénommer ainsi) croit que la couleur est objectivement telle qu'il la perçoit. Le réalisme critique isole de la sensation de couleur les éléments individuels et recherche ce que peut être pour la science de la nature la couleur. Ici l'histoire des sciences est instructive. Il n'y a pas longtemps

que Goethe combattait les idées de Newton et que Schopenhauer le suivait dans cette voie. Ce n'est qu'après de longues recherches que l'on détermine avec précision la longueur et le nombre des ondes lumineuses pour les couleurs fondamentales du spectre. On essaye d'expliquer ensuite la propagation de la lumière par l'hypothèse de l'éther répandu dans les espaces interstellaires ; on tente de rattacher ainsi chaque ordre de phénomènes à une conception synthétique des choses. Mais les hypothèses se transforment, et l'on cherche, avec Hirn, une hypothèse plus plausible que celle de l'éther. On voit clairement en ceci que l'application objective de la lumière n'est nullement *le double* de notre sensation lumineuse ; les philosophes de l'immanence, faute d'avoir compris la marche suivie par les sciences et de s'être perfectionnés dans l'emploi de leurs méthodes, se placent à un point de vue de pure logique, et, par crainte d'un prétendu dualisme de l'objet, ils se refusent à reconnaître la valeur du phénomène naturel. Au fond, Wundt l'a bien vu, la philosophie de l'immanence a retourné une thèse platonicienne en plaçant dans notre conscience les idées des choses, et en présentant l'expérience comme l'obscurcissement de ces idées. Dès lors, le monde extérieur n'existe plus, objet et sujet sont les moments d'un même contenu de conscience, et seules les *sensations* sont *données*.

Nous avons vu quel est, d'après Wundt, le développement du réalisme, C'est à la physique de Galilée que Wundt fait remonter l'abandon de l'hypothèse de l'identité entre qualités de l'objet et qualités du sujet, et la démonstration du fait que les qualités sensibles se rapportent à des propriétés et à des processus extérieurs différents de ces qualités elles-mêmes. Ce qui pour nous est goût ou couleur est occasionné en nous par un processus tout différent de ce que sont ces qualités dans la nature.

Le *criterium du vrai* n'a donc rien d'*absolu* pour les sciences et le réalisme critique ; il réside dans l'analyse scientifique du contenu de l'expérience, et dans l'accord que la pensée comparative du savant et du philosophe s'efforce d'établir entre les divers éléments de la conception du monde et les différentes parties de la science.

Qu'oppose à ce *criterium* la philosophie de l'immanence ? Quelle base donne-t-elle à notre connaissance du monde extérieur ? Est-ce l'accord harmonique de nos conceptions ? Non. C'est un accord d'opinion entre la majorité des hommes.

Wundt répond avec infiniment de sens que l'avis d'un seul observateur, capable par son génie personnel d'étudier méthodiquement les phénomènes, a une valeur contre laquelle l'accord

d'un nombre d'hommes moins capables de cette étude que lui, aussi grand que soit ce nombre, ne peut prévaloir. Ainsi, d'après l'opinion que professerait encore aujourd'hui l'immense majorité des hommes, si on ne les avait instruits de leur erreur, c'est, quant au problème de notre système solaire, le système de Ptolémée qui régnerait encore ; interrogez un ignorant ; aussi grand que puisse être son bon sens personnel, il vous répondra, d'après les apparences, que le soleil tourne autour de la terre. Il lui faudra une géniale et victorieuse démonstration pour le vaincre. Le seul Copernic, le seul Kepler ne valait-il pas plus en cela, grâce à sa méthode et à son génie, que l'unanimité d'esprits qui raisonnaient selon l'opinion du grand nombre ?

Ou encore, c'est un phénomène d'ordre psychologique, une illusion d'optique bien connue, que le carré paraît plus haut que large. L'unanimité des hommes se prononce affirmativement sur cette question. Un jour, on applique la mesure au phénomène, et l'erreur éclate ; la vérité objective est rétablie. Ce n'est donc pas sur le sens commun ni sur l'opinion des foules que s'échafaude la connaissance exacte des phénomènes ; elle exige une analyse méthodique, une mesure précise, et une construction unitaire par concepts, faisant droit aux deux postulats de toute philosophie viable : accord avec les sciences ; synthèse de la pensée humaine.

Mais, demandera-t-on, comment, dans la philosophie immanente, peut-on attribuer aux individus, sujets à tant d'erreurs, à de si profondes illusions, une valeur philosophique telle que l'accord entre eux au sujet d'un certain ordre de sensations pût suffire à fonder le monde extérieur ? La seule solution est de considérer le *moi* individuel comme participant à un *moi* général, et n'étant qu'un mode de l'idée générique du *moi*, c'est-à-dire comme le fait remarquer Wundt, se rattacher à l'*intellectus infinitus* de Berkeley. Pour la philosophie de l'immanence, la conscience est un *moi* sans temps ni espace, qui s'est incarnée dans les individus, et subsiste en chacun d'eux comme idée générale, permettant de cette manière l'accord de tous au sujet du monde extérieur. Ainsi, au lieu de reconnaître la réalité, les philosophes qui se rattachent à ce système construisent des êtres de pure logique, qu'ils transforment en êtres prétendument vivants.

D'après cette conception du monde extérieur, la pensée, pour la philosophie de l'immanence, est identique à son contenu : « être conscient d'une chose » et « penser » sont alors la même fonction. Or, nous le savons, il faut au contraire distinguer le

contenu de l'expérience, qui est donné, et les fonctions de la pensée : nous l'avons compris en examinant la critique de Kant et la psychologie de Wundt. Une analyse impartiale des faits le démontre.

Wundt reproche à la philosophie de l'immanence d'introduire une seconde identité qui découle de la première du reste, l'identité du contenu de la conscience et de la réalité. En effet, réalité et contenu de la conscience se ramènent dans le système de l'immanence à la pensée ; et nous rentrons par là dans un individualisme absolu qui paraît emprunté à Fichte. Au lieu donc d'une étude approfondie de la réalité, la philosophie de l'immanence nous renvoie exclusivement à la tradition : c'est le sort inévitable de toutes les philosophies qui s'isolent de l'ensemble des connaissances humaines ; elles sont condamnées à reprendre des idées tant de fois émises déjà, qu'elles en ont perdu toute force ; elles restent sans action, parce qu'elles ne vont pas à la réalité. Leur seul point d'appui se trouve dans les opérations logiques. Ainsi pour la philosophie de l'immanence. Il restait donc à son critique de se porter sur le même terrain qu'elle.

III

§ 1^{er}. — *Principes logiques.*

Les principes auxquels les lois de la pensée sont ramenées par la philosophie de l'immanence sont le principe d'identité pour la logique et les sciences démonstratives, le principe de causalité pour l'étude des faits empiriques. Elle considère le premier comme étant d'une application beaucoup plus étendue que le second ; à celui-ci elle refuse l'évidence, rappelant ainsi la critique de Hume.

Wundt, au nom de la logique issue des méthodes scientifiques, affirme le contraire et prouve que le principe de causalité est le plus fréquent, puisqu'il entre dans la formation du concept de *fonction*, et que celui-ci trouve son emploi dans toutes les sciences. Chaque équation repose sur des substitutions et des transformations, dans lesquelles le principe de causalité est d'usage constant. Hormis dans de très rares cas, l'identité simple $y = A$ est le résultat de relations complexes entre plusieurs grandeurs ; en général, $y = (a, b, c...)$, c'est-à-dire $y = f(x, z...)$ (p. 391).

Toute équation mathématique, lorsqu'elle n'est pas l'expression immédiate d'une mensuration simple qui n'a rien de commun avec un problème, est à ramener à une équation de fonctions, qui exprime

une dépendance par rapport à des grandeurs variables; et ici c'est le principe de causalité que nous retrouvons. Donc, loin d'être de moindre importance et d'ordre secondaire, le principe de causalité est primordial en mathématiques. Il l'est dans toutes les sciences (1).

Il l'est enfin en logique : quand de $A = B$ et de $B = C$, je tire l'identité $A = C$, cette identité repose sur un acte de pensée qui est plus qu'une simple comparaison. Il y a là un jugement nouveau, qui relève, non de la pensée comparative, mais de la pensée causative, si je puis traduire par ce mot (393). En d'autres termes, la base du principe de raison suffisante comme tel est psychologique (2). Le travail de la pensée ne consiste donc pas, comme le voudrait la philosophie de l'immanence, en une création de toutes pièces, d'après le principe d'identité, mais il produit, pour tout ce qui concerne le monde extérieur, une suite de jugements basés sur le principe de causalité.

§ 2. — *Faits extérieurs et faits de conscience.*

La philosophie de l'immanence identifie la différence entre sciences naturelles et psychologie, avec la différence entre perception sensible et représentation reproduite et accompagnée de sentiments. La perception sensible serait la base des sciences de la nature; la psychologie ne s'occuperait que des représentations dans le sens restreint du mot. La loi n'existerait que pour la perception sensible, pour la perception du monde extérieur par conséquent; celle-ci reposerait, avons-nous vu, sur des faits de conscience communs à tous, au moi universel, faits qui seuls possèderaient une norme, une loi.

Première erreur qui apparaît dans cette conception : la différence arbitraire établie entre les sciences naturelles et la psychologie par rapport au concept de loi. En réalité, les lois psychologiques présentent autant de régularité que les lois de n'importe quel autre ordre de phénomènes. La psychologie est une science aussi exacte que les sciences de la nature; elle a recours aux mêmes méthodes absolument que les autres sciences. Il serait assez vain de le nier

(1) LOTZE, dans sa *Logik* (Leipzig, Hirzel), 2^e édit., p. 87 et suiv., a mis en évidence l'importance du principe de causalité. Il a, en une langue nette et brève, admirablement défini sa portée et celle du principe d'identité. C'est à HERBART qu'il rend hommage pour avoir rendu au principe de causalité son rôle en logique. On sait que LEIBNIZ n'en avait pas reconnu la portée réelle.

(2) Voy. SIGWART, *Logik*, I, § 32. On sait que les plus grands progrès de la Logique sont dus, en ces derniers temps, à Sigwart et à Wundt.

aujourd'hui : ce serait avouer sa propre ignorance de l'histoire des sciences.

Seconde erreur : c'est de croire qu'il soit possible de séparer la perception sensible immédiate et la représentation reproduite comme s'il s'agissait de deux ordres de faits essentiellement différents. Il y a reproduction dans toute sensation nouvelle (401) : à propos de chaque sensation s'éveillent des réminiscences, grâce auxquelles il est possible à l'entendement de *situer* cette sensation dans l'ensemble de la vie psychique. L'esprit n'est pas une chose vide ni une entité abstraite, mais un complexe en continuel mouvement : toute sensation nouvelle en entrant dans ce complexe se modifie elle-même autant qu'elle modifie le contenu de la pensée. Ne pas reconnaître ces faits équivaldrait à exclure de la psychologie la sensation (403). Mais, pour la philosophie de l'immanence, la psychologie est moins une analyse des faits qu'une classification de concepts empruntés à la logique. Or, commencer par la logique pour en déduire une science particulière, c'est tenter l'opposé de la marche qui a toujours été suivie par la pensée humaine ; car l'histoire des sciences nous apprend que la logique ne précède pas l'emploi des méthodes fécondes en résultats, mais que les méthodes appliquées à l'étude de l'expérience sont, après coup, considérées comme logiques, lorsque et parce qu'elles ont donné des résultats valables.

Un dernier mot : par méthodes scientifiques, il faut entendre, aussi bien que les méthodes des sciences naturelles, celles des sciences intellectuelles, telles que la psychologie, la philologie, le droit, la morale, les sciences sociales. Ces méthodes sont, du reste, basées sur les mêmes principes absolument. L'esprit humain n'est pas double. Notre siècle a vu se produire un mouvement considérable dans les sciences ; les sciences naturelles ont été plus loin que les sciences intellectuelles, jusqu'à présent du moins, parce qu'elles pouvaient avoir plus souvent recours à l'abstraction et n'envisager que certaines séries isolées de phénomènes, ce qui permettait de les mesurer plus exactement. Les sciences intellectuelles cependant ont leur belle époque devant elles. Les méthodes appliquées par la pensée humaine sont les mêmes dans tous les domaines ; seul le point de vue diffère. Ces méthodes ont reçu tant de perfection dans les sciences de la nature, que l'analyse de phénomènes plus complexes en deviendra chaque jour plus facile. Nous avons vu pour la première fois la psychologie se constituer en science exacte ; nous assistons aux progrès étonnants de la philologie, de la philosophie, du droit, de l'analyse des faits sociaux. L'histoire a acquis une précision de méthodes insoupçonnée avant notre siècle. Il n'est pas jus-

qu'à la critique littéraire (1) qui ne se fasse scientifique. La philosophie aussi s'élève à de nouveaux essais de synthèse; la *raison pratique*, enfin, encore hésitante et confuse, s'éclairera et précisera sa marche chaque fois qu'un nouvel ensemble de faits moraux et sociaux aura trouvé dans l'entendement humain sa formule et sa loi.

Georges DWELSHAUVERS.

La tragédie romaine (*conclusions*) : Pacuvius⁽²⁾

Cours de M. G. MICHAUT,

Professeur à l'Université de Fribourg.

MESSIEURS,

Il n'y a guère entre Ennius et Pacuvius qu'un trait de ressemblance : comme son prédécesseur, Pacuvius est seulement un Romain d'adoption. Il était né à Brindes, vers l'an 534 de Rome (220 av. J.-C.) et était fils de la sœur d'Ennius : il se trouvait donc, ainsi que son oncle, helléno-osque d'origine. Comme lui encore, il a été de bonne heure latinisé : sa patrie était colonie romaine dès avant sa naissance (244); il n'était point très âgé quand son illustre parent l'attira à Rome et le fit vivre dès lors dans l'intimité des grands, ses protecteurs et ses amis, des Lælius et des Scipion ; enfin, il est resté dans la ville pendant la plus grande partie de sa vie, et, s'il s'est retiré à Tarente, ce n'a été que pour s'y reposer et y mourir, vers l'âge de 80 ans, et sa carrière dramatique achevée. Malgré cela, chez lui comme chez son oncle — plus peut-être que chez son oncle — de cette origine étrangère il est resté des traces. Ainsi, sa langue n'est point très pure : Cicéron lui-même l'avoue (« male locutus », *Brutus* 74, 238), et Lucilius s'est plu à relever dans ses tragédies les provincialismes, les archaïsmes et les hellénismes qui les déparent (*Satire*, 26, 30). Ce ne sera donc point lui encore le tragique vraiment romain que nous attendons, que nous espérons depuis le début de ces études.

En revanche, des traits assez originaux le distinguent non seulement d'Ennius, mais encore de tous ses prédécesseurs.

(1) Voy. le livre si intéressant d'Ém. Hennequin sur la *Critique scientifique*; du même auteur : *Quelques écrivains français; Écrivains francisés*.

(2) Voir la *Revue des Cours et Conférences* du 8 juillet 1897.

D'abord, il est le premier poète latin qui se soit consacré *exclusivement* à la tragédie. Tous les autres, Livius Andronicus, Nævius, Ennius, ont écrit à la fois des épopées, des tragédies, des comédies ; Livius a même tenté la poésie lyrique, Ennius la poésie didactique, la poésie philosophique, la satire, etc. Il est vrai qu'on cite des satires de Pacuvius : Diomède nous dit : « Satira... carmen... quale scripserunt Pacuvius et Ennius » (III, p. 485). Mais ce témoignage est unique, et l'on peut se demander si le renseignement qu'il nous donne est exact ; en admettant même qu'il soit véridique, le silence général des auteurs et des grammairiens nous ferait du moins croire que ces ouvrages ont eu bien peu d'importance. Pacuvius s'est donc « spécialisé ». Est-ce une preuve que le genre tragique a désormais pris conscience de lui-même, qu'il s'est plus nettement séparé de la comédie, que le public, formé par les écrivains antérieurs, sent mieux la différence des deux genres, et qu'il voit mieux dès lors quelle espèce particulière de plaisir il doit demander aux diverses espèces d'ouvrages dramatiques ? Si l'on remarque que la comédie depuis Plaute a déjà ses auteurs à elle et son existence à part, on peut, je crois, admettre cette différenciation des genres, et noter ici une étape importante dans l'histoire de la tragédie latine.

Ce qui nous frappe ensuite, c'est le petit nombre de ses tragédies. Il en a écrit quatorze, une *prætexta* : *Paulus*, et treize *palliæ* : *Antiopa*, *Atalanta*, *Armorum judicium*, *Chryses*, *Dulorestes*, *Hermiona*, *Iliona*, *Medus*, *Niptra*, *Pentheus*, *Peribœa*, *Protesilaus* et *Teucer*. C'est là un bagage littéraire bien inférieur — comme quantité — à celui de ses prédécesseurs. Livius Andronicus est ici hors de comparaison : il a été un initiateur, il a dû créer les genres, se former une langue littéraire, inventer presque une versification ; on ne saurait s'étonner qu'il ait peu produit, et encore, s'il n'a que neuf tragédies, il a ses comédies et son épopée ; mais Nævius, outre son poème épique, a donné plus de quarante pièces tragiques ou comiques ; mais Ennius, qui a écrit tant de choses, a laissé vingt-quatre tragédies, près du double ; mais Accius en produira à peu près cinquante, plus de trois fois autant. Cette espèce de stérilité doit évidemment tenir au tempérament propre du poète : ce n'était pas sans doute un écrivain d'inspiration et de verve, mais bien de travail lent et réfléchi. Ajoutons-y qu'il n'a pas été comme les autres un pur homme de lettres : il avait d'autres occupations, il peignait, et Pline l'Ancien a vu, au forum Boarium, dans le temple d'Hercule, un de ses tableaux qui y était conservé : une partie de son temps était donc enlevée aux lettres. Mais il reste une dernière raison

plus intéressante pour nous : Pacuvius semble avoir cherché à se distinguer de ses prédécesseurs, en ne traitant point les mêmes sujets, en ne traitant point ses sujets de la même façon, en combinant l'imitation de plusieurs modèles, etc. Par suite de cette tendance, il était astreint à une plus longue réflexion, à un travail plus attentif que tous ses devanciers, et l'on comprend alors qu'il ait moins écrit qu'eux tous.

Au simple examen des titres de ses pièces, on voit tout de suite combien rarement notre poète s'est rencontré avec ses prédécesseurs. Une seule de ses tragédies paraît traiter sous le même titre et à peu près de la même façon un sujet déjà représenté sur la scène romaine : c'est *Hermiona* qui reproduit l'*Hermiona* de Livius. Partout ailleurs, quand la matière est identique, du moins la ressemblance est évitée et dans le développement de l'intrigue et dans la peinture des caractères et jusque dans le titre. *Armorum judicium* rappelle évidemment les *Ajax* de Livius et d'Ennius ; cependant, ce n'est point le même drame : ceux-ci mettent exclusivement en scène la folie d'Ajæx, et leur pièce, comme celle de Sophocle, commence seulement après le prononcé de la sentence ; ici, au contraire, les plaidoyers, les débats, le jugement sont le centre et forment le vrai sujet de la tragédie. *Teucer*, c'est le *Telamon* d'Ennius ; mais, comme l'indique le titre, le héros est changé, les personnages du premier plan passent au second et inversement, en sorte que l'axe de la tragédie se trouve déplacé et l'intérêt transposé. Quant au *Dulorestes*, si le poète y traite le même sujet que Livius dans son *Egiste* — ce qui est possible — à coup sûr cependant la légende choisie et l'intrigue sont autres. Visiblement, tandis qu'Ennius n'hésitait nullement à reprendre une matière déjà traitée par un devancier, tandis que Nævius affectait de le faire, Pacuvius, plus timide ou plus novateur, l'évite le plus qu'il peut.

On s'explique ainsi qu'il ait absolument négligé et la partie centrale de la légende troyenne tant de fois utilisée par Livius, Nævius et Ennius, et la partie antérieure, tant exploitée par Ennius. Il semble qu'il ait jugé ces légendes épuisées, et que, pour éviter toute concurrence, il se soit attaché plutôt aux événements ultérieurs. Ses sujets, il les emprunte à la *Petite Iliade*, aux *Nostoi*, à la poésie cyclique. Ce sont les aventures des vaincus : *Iliona* est l'histoire du dernier des Priamides ; plus souvent les épreuves des vainqueurs ; *Armorum judicium*, *Teucer* illustrent chacun un épisode de l'histoire des fils de Télamon, *Dulorestes*, *Chryses*, *Hermiona*, de l'histoire des Atrides, *Niptra*, de l'histoire d'Ulysse. Si *Protesilaus* se rattache à la légende

troyenne, elle n'en fait point partie intégrante. Et les autres sujets sont pris à des cycles divers : *Antiopa* au cycle thébain, *Peribœa* au cycle étolien, *Atalanta* au cycle arcadien, *Pentheus* au cycle bachique, et *Medus* au cycle des Argonautes.

A part les quatre pièces que je citais plus haut (*Hermiona*, *Armorum judicium*, *Teucer*, *Dulorestes*), Pacuvius a donc introduit sur la scène romaine des sujets entièrement nouveaux. Voyons maintenant si c'est là sa seule originalité, s'il prend ou non les mêmes modèles, et s'il les imite de la même façon que ses prédécesseurs.

Cette question des modèles n'est guère plus facile à résoudre pour Pacuvius que pour les autres ; et, pour lui comme pour eux, il nous faut poser quelques points d'interrogation. *Armorum judicium* est évidemment le *Jugement des armes* d'Eschyle ; mais *Atalanta* est-elle l'*Atalante* d'Eschyle, ou celle d'Aristias, ou encore la *Parthenopée* soit d'Astydamas, soit de Dionysios ? Il est à peu près certain que *Niptra* est la tragédie de Sophocle, *Niptra* ou *Odyseus acanthoplex*, et *Teucer* le *Teucros* du même ; mais est-il sûr que *Chryses* et *Hermiona* soient imitées des pièces de Sophocle qui portent le même nom ? Le témoignage de Cicéron (*De optim. gener.* 6, 18) nous apprend qu'*Antiopa* est l'*Antiope* d'Euripide, *Peribœa* paraît bien être son *Oïneus*, et *Pentheus* ressemble fort à ses *Bacchantes* ; mais *Protesilaus* est-elle son *Protesilas* ? Quant au *Dulorestes*, nous avons l'embarras du choix entre les *Coéphores* d'Eschyle et les deux *Electre* de Sophocle et d'Euripide, sans que rien nous permette de nous décider ; enfin, pour *Iliona* et *Medus*, nous ignorons absolument quel en peut être le modèle.

Vous le voyez, autant que nous en pourrions juger, Pacuvius aurait à peu près également imité Sophocle et Euripide. Or, jusqu'ici (nous l'avons remarqué au passage), Sophocle, comme Eschyle du reste, avait été un peu sacrifié par les tragiques romains : c'était plutôt à Euripide ou même à ses successeurs qu'ils aimaient à s'adresser. Pacuvius a rompu cette tradition. Y a-t-il à cela une raison vraiment littéraire ? Celui qu'Horace appelle le « docte » Pacuvius, très versé dans la littérature grecque classique, aurait-il mieux qu'un autre senti les mérites propres de Sophocle ? Est-ce bien par un choix réfléchi, est-ce par une véritable préférence qu'il a pris pour modèle l'auteur d'*Œdipe roi* ? A parler franc, j'en doute un peu : d'abord Pacuvius n'abandonne point Euripide ; il le met encore sur le même rang que Sophocle et semble donc être assez indifférent entre eux ; mais, surtout, il n'emprunte à Sophocle que ses sujets, et point ses qualités ni ses

tendances ; il lui demande les matières dont il a besoin, mais c'est pour les traiter dans le goût d'Euripide, plutôt que dans le goût de Sophocle lui-même. C'est donc qu'il ne le juge point supérieur. Alors, s'il s'est adressé à lui, ce serait par amour de la nouveauté, ce serait précisément parce que ses devanciers l'avaient négligé, et pour cette seule raison.

Les modèles une fois choisis, reste à savoir comment Pacuvius les imite. Ici encore, et pour une des pièces au moins, Cicéron semble dénier à son compatriote toute originalité. « Quis enim tam inimicus pæne nominis Romani est, qui Ennii *Medeam* aut *Antiopam* Pacuvii spernat aut rejiciat ? Qui se iisdem Euripidis fabulis delectari dicat, latinas litteras oderit ? » (*De fin.* I, 2.) Mais, nous l'avons vu, il faut, en cette matière, se défier du témoignage de Cicéron ; et nous avons au contraire des preuves certaines que Pacuvius n'a pas si littéralement traduit.

Il ne s'interdit pas les *suppressions*. Dans le *Teucer* de Sophocle, alors que Teucer se désole de la mort de son fils, Oïlée cherche à le consoler : il lui adresse les exhortations banales, il le rappelle au courage et à la résignation. Mais, à ce moment, il apprend lui-même la mort de son propre fils, et la philosophie qu'il avait à supporter les maux d'autrui l'abandonne subitement : lui aussi, il gémit et se désespère. Teucer alors relève en quelques vers l'inanité de ces vains raisonnements, au lieu de citer la traduction d'un tragique national, comme il ne manque pas de le faire toutes les fois qu'il le peut. Cicéron traduit lui-même ce passage en vers latins : il y a donc ici un développement moral que Pacuvius a négligé.

Il se permet des *additions*. Dans *Chryses*, il laisse échapper un lapsus singulier. Un philosophe, qui semble exposer la doctrine d'Anaxagore, dit, en parlant du ciel :

« In quod nostri « cælum » memorant, *Graii* perhibent « æthera ».

Or, comme le remarque Cicéron (*De Nat. Deor.* II, 36), c'est un Grec qui s'exprime ainsi, et, dans sa bouche, ce vers est absurde. Pacuvius a eu là un moment de distraction ; mais nous sommes sûrs du moins que ces paroles n'étaient point dans le texte grec.

D'autres changements sont plus importants, qui prouvent que Pacuvius ne conserve point toujours les *faits* de son modèle. Dans *Niptra*, lors de la reconnaissance d'Ulysse par sa servante, le héros commence un long récit de toutes ses aventures ; mais, selon la légende ordinaire, Ulysse était déjà revenu une première fois, et c'est alors qu'il avait dû faire ce récit. Pacuvius a donc suivi une version altérée de la légende d'Ulysse, ou altéré lui-

même cette légende. — Dans *Penthée*, selon Euripide, c'est le dieu lui-même, c'est Dionysios en personne que le tyran jette dans les fers ; selon Pacuvius, c'est Acoétés, un des compagnons du dieu : le rôle de ce dernier doit donc être entièrement modifié.

Ou bien ce sont les *sentiments*, les *caractères* des personnages qui sont à leur tour changés. Dans *Teucer*, Télamon apprend la mort d'Ajag : il suppose que Teucer l'a tué pour hériter à sa place, et refuse de croire au suicide. Selon Sophocle, cette nouvelle et ce soupçon l'atlerrent : il se désole doublement et de la mort d'un de ses fils et du fraticide dont il croit l'autre coupable, et le désespoir étouffe chez lui tout autre sentiment. Au contraire, chez Pacuvius, c'est l'indignation qui l'emporte ; le vieillard éclate en menaces et en imprécations contre le criminel : c'est un justicier irrité autant et plus qu'un père affligé. — Dans la *Niptra* de Sophocle, Ulysse blessé est apporté sur la scène par ses compagnons. Le poète n'hésite pas à dépeindre ses tourments : comme Philoctète, Ulysse gémit, pleure et crie, sans affecter une insensibilité qu'il n'a point. Pacuvius au contraire (et Cicéron l'en loue : *Tusc.* II, 20) lui prête un stoïcisme tout romain : d'abord Ulysse laisse bien échapper quelques plaintes, mais ses compagnons l'en réprimandent (fr. IX), et bientôt le héros se ressaisit et parle en homme :

« Conqueri fortunam adversam, non lamentari decet
Id viri est officium, fletus muliebris ingenio additus. » (X.)

Enfin peut-être Pacuvius a-t-il eu recours quelquefois à la *contamination*. Du moins, *Dulorestes* pourrait bien être une sorte de fusion des *Coéphores* et des deux *Electre* qu'il rappelle.

De tout cela, il résulte donc clairement que Pacuvius n'est point un simple traducteur, qu'il est au contraire un adaptateur assez hardi. Reste maintenant à examiner les tendances auxquelles il obéit, les raisons des changements qu'il fait subir à ses modèles.

Avant tout, Pacuvius est évidemment obligé de se mettre à la portée de son public, et de flatter ses instincts et ses goûts. Ainsi s'expliquent, par exemple, les deux modifications des caractères de Télamon et d'Ulysse, que je viens de signaler. — Un père apprend la mort de son fils ; il croit en même temps que son autre fils est le meurtrier. Que l'idée de fraticide l'abatte plus encore que son deuil ; qu'il soit comme brisé, privé de forces et de volonté, par cette chute morale, voilà qui est un peu raffiné, voilà ce que des Grecs sentent mieux que des Latins ; au contraire, qu'il s'indigne, qu'il menace, qu'il punisse, point n'est besoin de tant de psychologie pour comprendre cette attitude, et d'ailleurs

un père maître et juge, c'est la conception du *pater-familias* romain, c'est un rôle tout naturellement accommodé à des spectateurs romains. — Un héros qui gémit et qui pleure sans cesse d'être un héros, cela n'est point si facile à se représenter et à comprendre qu'un stoïque tout d'une pièce qui ne fléchit jamais : la contradiction apparente des actions du personnage avec son caractère réel frappe et choque des esprits frustes ; les peuples jeunes ou novices, comme les enfants, simplifient volontiers : il leur faut des bons, très bons et toujours bons, et des méchants, très méchants et toujours méchants. Ulysse est un guerrier : donc, pour des spectateurs de ce genre, il doit demeurer toujours un guerrier, impassible et inflexible.

Quand la psychologie reste ainsi pauvre et superficielle, quand le poète est réduit à la peinture des sentiments les plus simples, les plus facilement intelligibles, il faut bien qu'il se rabatte sur autre chose et cherche ailleurs des sources d'intérêt. Cela conduit tout droit au mélodrame, avec ses intrigues touffues, ses incidents romanesques, sa mise en scène, et tous les ingrédients qui constituent le genre.

En effet, Pacuvius aime et recherche les « actions implexes », comme dit Corneille : il lui faut beaucoup d'événements pour remplir sa pièce, et il y entasse les faits, en augmentant naturellement dans la même mesure le nombre des personnages. Sophocle, Livius Andronicus, Ennius avaient trouvé dans le désespoir et la folie d'Ajax assez de matière pour une tragédie. Cela ne suffit point à Pacuvius et, afin d'étoffer son *Armorum judicium*, il reprend les faits bien plus haut, tout en les conduisant aussi loin. — *Chrysès*, c'est l'*Iphigénie en Tauride* avec la lutte généreuse de Pylade et d'Oreste ; mais l'intrigue est ici compliquée par l'intervention de Chryséis, l'ancienne captive, et de Chrysès, le fils naturel d'Agamemnon — *Dulorestes* traite le sujet des *Coéphores* et des deux *Electre* grecques ; mais, comme Oéax, le fils du traître Naulpius, prend part à ces événements, des luttes politiques et nationales se mêlent ici à la lutte domestique du fils et de l'amant de Clytemnestre. — *Hermiona* met en scène le meurtre de Néoptolème par son rival Oreste ; mais il s'y ajoute une vengeance de prêtres offensés et d'obscures querelles religieuses, etc. Partout donc nous retrouvons ce même caractère ; partout nous voyons Pacuvius entrelacer à la légende traditionnelle une légende ou tout au moins des épisodes nouveaux ; et nous comprenons alors que Lucilius raille les prologues entortillés (*contortum Pacuvianum exordium*), où le tragique débrouille péniblement les fils enchevêtrés de son intrigue.

Ces actions compliquées sont de plus volontiers romanesques. On y retrouve toute la série des ressorts de mélodrame introduits dans la tragédie grecque par Euripide et ses successeurs. Dans *Periôba*, ce sont des exilés réduits à la misère et à la mendicité qui étalent leurs haillons ; dans *Dulorestes*, des vengeurs inconnus et déguisés ; dans *Iliona*, des substitutions de personnes qui semblent avoir servi de modèle à l'*Heraclius* de Corneille ; dans *Atalanta*, *Antiopa*, *Medus*, *Niptra*, des méprises, ou des reconnaissances, ou des méprises et des reconnaissances, des mères qui découvrent, comme Mérope, leur fils dans l'inconnu qu'elles veulent tuer, etc. ; en vérité, il n'y manque — et pour cause — que « la croix de ma mère » !

Ajoutons-y la mise en scène et les descriptions pittoresques. Pacuvius s'entend à présenter des tableaux pleins d'intérêt ou de pathétique. Au début d'*Iliona*, l'héroïne dort, et tout d'un coup lui apparaît le fantôme de son fils assassiné qui lui raconte le crime dont il a été victime et l'appelle à grands cris : « Mater, te appello. » Dans *Dulorestes*, comme chez le vieil Eschyle, les Furies se montrent en personne guettant Oreste, leur proie. Au dénouement de *Medus*, Médie sur son char attelé de dragons ailés vient arracher son fils aux ennemis qui le menacent. Dans *Teucer*, enfin, c'est la longue et fameuse description de la tempête qui assaille les vainqueurs de Troie. On dirait que Pacuvius s'est souvenu de son autre métier : il est peintre en vers, comme il l'était le pinceau à la main.

Enfin, le poète ne néglige ni la rhétorique, ni la philosophie. Tantôt, dans *Niptra* par exemple, il reproduit les longs récits de l'épopée homérique. Tantôt, à l'exemple d'Euripide, il fait débattre par ses personnages des questions philosophiques : l'un expose la thèse, l'autre soutient l'antithèse, et l'action de la pièce s'arrête un instant : telle est, dans *Antiopa*, la célèbre discussion d'Amphrion et de Zéthus sur la vie active et la vie contemplative.

C'est par ces procédés variés que Pacuvius s'efforce d'augmenter l'attrait de ses tragédies. Vous voyez maintenant, Messieurs, comment et en quoi il est novateur. Il a bien compris que la tragédie devait se distinguer de plus en plus nettement de la comédie ; et, en ne traitant que le genre sérieux, il a par là même achevé de le constituer. Il a senti que son public exigeait du mouvement, de l'action, du spectacle extérieur ; et, en le lui donnant, il lui a fait aimer davantage encore la tragédie. Mais cela s'est fait peut-être au détriment de la valeur psychologique de son œuvre. S'il a volontiers emprunté des sujets à Sophocle, il a développé surtout les procédés de la jeune école tragique issue d'Euripide ; il a ainsi

ouvert à ses successeurs une voie nouvelle, celle qui mène au mélodrame. En somme, son théâtre est de l'Euripide, mais de l'Euripide latinisé et exagéré. De là vient son succès ; et l'on comprend que séduits par cette formule nouvelle habilement calculée pour leur plaire, les Romains aient salué en lui le rival d'Ennius, un des maîtres de leur théâtre.

G. MICHAUT.

Œdipe à Colone ⁽¹⁾

(Suite et fin.)

Conférence, à l'Odéon, de M^{me} JANE DIEULAFOY

Comme Apollon dont Laïus a méconnu les ordres, Zeus et sa fille divine ne veulent pas qu'on les brave. Mais qu'Athènes regarde vers l'Olympe, qu'elle retourne à la démocratie modérée qu'avait établie Solon, qu'elle cesse de persécuter ses grands hommes, qu'elle les honore, les prenne pour guide, et les immortels, pleins de miséricorde, lui rendront leurs faveurs, et les effets du palladium se feront sentir de nouveau.

Athènes subit une crise. Qu'elle expie ses fautes avec le courage d'Œdipe, et elle verra la fin de ses maux et l'humiliation de ses ennemis.

Il eût été dangereux d'insister davantage, j'en ai dit la raison. Ni l'âge, ni la renommée, ni le talent ne désarmaient les factions au pouvoir.

Maintenant, nous comprenons les contradictions signalées entre les diverses parties de la trilogie et nous louerons Sophocle d'avoir fait plier la légende d'Œdipe Roi et d'Antigone devant les intérêts sacrés de la patrie.

A côté d'Œdipe vieilli, accablé, Sophocle a placé Antigone, ce modèle accompli de la piété filiale, de la tendresse fraternelle, du courage simple, de la perfection qui s'ignore. On connaissait les ancêtres des héros empruntés aux légendes des Pélopidés et des Labdacides ; Antigone est née de l'âme du poète comme la sagesse de la tête d'un dieu. Pour l'apprécier à sa grandeur, traversons à la hâte le milieu où se meuvent les personnages de l'épopée ou du drame, et voyons quel était l'état moral de la femme dans

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences* du 18 novembre 1897.

la société grecque. Ainsi, je ne m'écarterai pas de mon sujet ; le contraste entre la réalité et l'idéal rêvé par Sophocle appuiera d'arguments nouveaux l'idée que je me fais d'*Edipe à Colone*.

Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, si l'on en excepte les déesses, les portraits de femme sont rares.

Andromaque apparaît comme une épouse passionnée et une mère tendre ; mais, n'écoulant que ses alarmes, elle méconnaît son devoir quand elle supplie Hector d'abandonner les défenseurs de Troie et de se dérober au péril.

Hécube, femme de Priam, mère de tant de princes belliqueux, ne montre pas une âme plus haute que sa belle-fille. Elle aussi conjure Hector de combattre du haut des remparts et de fuir les coups d'Achille.

S'agit-il d'Hélène dont la beauté alluma la guerre de Troie ? Il faut le génie d'Homère pour transformer l'épouse de Ménélas en un personnage épique. Je sais bien que, touchée de repentir, elle gémit sur les maux qu'elle a causés. Plus tard, réconciliée avec un mari débonnaire, elle reprend sa place au foyer domestique et l'occupe avec tant de charme que Ménélas se déclare satisfait de son sort et rejette sur les dieux les fautes de sa femme. On pourrait sans mauvaise grâce se montrer moins royaliste que le roi. D'autant qu'Hélène a longtemps bercé ses remords en songeant que la ruine de Troie lui assurerait l'immortalité parmi les hommes.

A Nausicaa, la charmante fille du roi des Phéaciens, les Muses ont donné une voix harmonieuse ; ses mains délicates savent guider un char sur la route poudreuse et modérer l'ardeur des coursiers rapides. Nulle ne blanchit mieux à la fontaine les beaux vêtements que son père et ses frères porteront aux grandes assemblées. Elle est la grâce naïve, la simplicité ingénue, et pourtant, quand elle aperçoit Ulysse sortant des flots, elle l'attend calmement, en fille de roi, tandis que ses compagnes fuient épouvantées. Mais n'est-elle pas un peu dissimulée avec son père, un peu pressée d'épouser l'étranger s'il consent à devenir le gendre d'Alcinoüs, un peu étourdie comme il convient à son âge ? Les années y remédieront.

Tout autre, en effet, apparaît sa mère, Areté, la femme honorée de son mari, respectée de ses enfants, de ses serviteurs, de son peuple, celle qu'on salue à haute voix quand elle sort dans la ville, celle à qui le chef de la famille reconnaît le droit d'accorder ou de refuser l'hospitalité :

« Dès que tu auras franchi le seuil du vestibule, dit Nausicaa, s'adressant à Ulysse, traverse d'un pas rapide la grande salle et

va trouver ma mère assise auprès de l'âtre, à l'ardeur du feu ; elle tourne le fuseau de laine pourprée d'un aspect merveilleux ; elle s'appuie sur une colonne, ses femmes l'entourent et à ses côtés s'assoit mon père pour boire du vin comme un immortel. Sans t'arrêter devant lui, étends les bras et embrasse les genoux de ma mère, afin que tu goûtes promptement et plein d'allégresse l'instant désiré du retour. Si loin que tu doives aller, si ma mère en son âme t'est favorable, tu peux espérer revoir les tiens, ta superbe demeure et les champs de ta patrie. »

Enfin voici Pénélope, l'épouse prudente, fidèle, réfléchie. Pendant vingt ans elle espère Ulysse, elle pleure son absence. Elle est vraiment grande lorsqu'elle défend Télémaque contre les prétendants. Avec quelle fermeté elle leur dispute l'héritage de l'orphelin ! Mais pourquoi grossir le trésor de la famille avec les présents sollicités de chacun d'eux ? Ulysse a fait une trop bonne élève.

Une princesse craintive, une souveraine accablée par le malheur, une épouse coupable, une vierge belle comme Diane, une mère de famille modèle, une femme fidèle mais indélicate et rusée, telles sont les mortelles peintes par Homère. Si, à leurs côtés, on place les héroïnes tragiques : Clytemnestre, Atossa, Cassandre, si l'on ouvre même les portes mal closes des gynécées divins, on rencontre le même mélange de vertus passives et de qualités sans relief, mêlées à des défauts et même à des vices. Et pourtant, toutes ces femmes sont choisies dans un monde d'exception, dans le monde des princes et des dieux modelés à l'image des princes. Toutes occupent dans la famille une situation considérable, s'assoient à la table du maître, assistent aux assemblées, prennent part aux délibérations.

Combien était différente la condition des femmes, à l'époque homérique, dans les classes inférieures ! Que pèsent les captives aux mains des chefs de guerre, fussent-elles de race souveraine ou sacerdotale ? Ballottées entre Achille et Agamemnon, elles leur sont moins précieuses que le butin amoncelé au fond des navires.

En effet, plus on se rapproche de la barbarie, plus on constate que la femme de condition moyenne souffre de son infériorité physique. Les seules exceptions se produisent au cours des périodes critiques, quand la tribu, la famille ou la nation en danger font appel à toutes les forces, ne négligent aucun moyen de salut. Alors apparaissent quelques météores. Vienne une période plus calme, plus policée, et il se produit un état d'équilibre. Les faibles, quelle que soit leur condition, sont protégés par les lois, mais l'organisme social, complet, réglé, repousse les rouages d'exception. Sapho oublie ses chants, Corinne distend les cordes de sa

lyre. Myrtis et Praxilla délaissent les Muses, Télésilla elle-même dédaigne les travaux d'Arès. Artémise, reine de Carie, est la dernière héroïne dont fassent mention les annales de la Grèce. Désormais tout s'efface dans l'ombre du gynécée propice au repos. Il ne s'en évade que des courtisanes à la triste renommée, auprès de laquelle l'oubli est une gloire et un bienfait.

Le gynécée, cette prison déguisée où les Athéniennes trouvaient le bien-être et l'aisance de la vie, transforma bientôt leur état moral comme se modifie, sous l'influence de l'obscurité, l'état physique des plantes nées au soleil. La faiblesse de la femme s'accrut, se généralisa. La recluse perdit ses qualités natives son intelligence se borna comme son horizon. Il n'y eut plus entre elle et son époux un échange d'idées ; l'homme déserta son foyer pour la maison de la courtisane. Alors, sentant décliner ses forces, jalouse de sa rivale, l'Athénienne — c'est toujours d'elle que je parle — lui emprunta ses armes de combat, tour à tour louées ou détestées : le désir exagéré de plaire, l'habitude de ruser, l'art de farder la vérité, l'étalage d'une certaine lâcheté. Je n'insisterai pas davantage, craignant de dévoiler les tableaux laissés par les contemporains. A ce régime, la famille grecque périt et, la famille morte, l'État ne dura guère. Faut-il faire un crime à l'Athénienne de cette ruine ? Ce serait une injustice. Faible, elle avait subi la loi des forts.

« Les dieux, a dit Homère, enlèvent à la créature la moitié de sa vertu le jour où ils la font esclave. »

Puis, il s'agit d'une transformation qui se produit également chez l'homme, avec le désœuvrement, l'inactivité, le goût excessif de la parure, l'habitude du luxe et des moyens plus factices encore.

Rappelez-vous cette conversation rapportée par Hérodote, où Cyrus, s'adressant à Crésus devenu son ami, se plaint des difficultés qu'il éprouve à dompter les Lydiens toujours en révolte.

« Donne-leur de l'or, des bijoux, de longues robes, et de ces hommes tu auras bientôt fait des femmes », répond Crésus.

« Le conseil fut suivi, ajoute l'historien, et désormais les Lydiens ne furent plus renommés que pour leur mollesse et leur poltronnerie. »

Préférez-vous un exemple moins ancien ? Je l'emprunterai à Plutarque. Si on l'en croit, les acteurs qui jouaient dans la tragédie les rôles de femmes, à ne songer qu'à leur coiffure et à leurs bijoux, à ne s'occuper que de leurs toilettes, devenaient aussi futiles et aussi vains que leurs modèles et faisaient par leurs caprices le désespoir de l'auteur et du chorège.

Cet abaissement moral de la femme grecque eut pour contrepartie le mépris parfois bienveillant, parfois brutal, des hommes, que l'on constate, à cette époque, dans la Hellade entière, sauf à Sparte pourtant où régnaient d'autres mœurs.

Déjà en 693, Simonide d'Amorgos avait choisi ses contemporaines comme objets de ses satires, et les avait classées en dix espèces différentes représentées par autant d'animaux. Pour une femme qui tient de l'abeille, il en est neuf qui procèdent de bêtes ignobles ou nuisibles, dit-il.

Eschyle, le grand Eschyle, — j'ai beaucoup de peine à en convenir, — enchérit encore sur Simonide. Non content de dénigrer les Thébaines par la bouche d'Étéocle et de les déclarer des êtres néfastes, il prétend prouver que la femme nuit à la propagation de l'espèce humaine, et que, si elle ne s'en mêlait point, les choses n'en iraient que mieux.

« Voyez plutôt cette fille de l'Olympien Zeus, s'écrie-t-il triomphant ; elle n'a pas été portée dans le sein ténébreux d'une mère... Néanmoins, quelle déesse eût pu donner un pareil enfant ! »

Euripide, dont les œuvres sont antérieures à *Œdipe à Colone*, est encore plus insultant.

Enfin, qu'on lise dans l'*Économique* la description de cette jeune épouse qu'un mari modèle se contente d'élever au rôle de ménagère, sans songer que la femme a un esprit capable de culture et curieux de plaisirs délicats, et l'on aura la juste idée que les hommes les mieux intentionnés se faisaient de leur compagnie.

Au milieu de ce concert de malédictions, quelques plaintes s'élevaient pourtant, bientôt étouffées ou perdues.

Quelle tristesse dans cet aveu de Térée :

« Souvent, quand j'ai pensé à notre destinée, à nous, femmes, j'ai senti le peu que nous sommes. Dans notre enfance nous vivons, il est vrai, une vie douce ; n'est-ce pas un charme que d'ignorer ?... Mais quand une nuit a serré le lien de notre vie, il faut louer notre sort et dire qu'il est bon. »

« Je sais trop bien que la vie de la femme n'est que douleur et infortune. Je sais que je dois souffrir... », ajoute Déjanire au début d'une longue lamentation.

Cette plainte dénote un esprit bien nouveau chez l'auteur des *Trachiniennes*.

Assez de héros ont été célébrés par la muse épique ou la lyre de Pindare et d'Eschyle. Sophocle à qui tout sourit dans la vie, Sophocle qui est beau, riche, honoré, aimé des hommes, protégé des dieux, dont chacun loue la douceur et l'aménité, Sophocle

s'élève au-dessus des préjugés de son temps et prend la défense des faibles, de la femme dont la condition détonne au milieu de la Grèce artistique et littéraire.

Ainsi du reste le comprit l'antiquité.

Une épigramme de Dioscoride place sur le tombeau de Sophocle une statue de Dionysios tenant un masque de femme à la main.

— Quelle est cette femme ? demande un passant.

— Électre ou Antigone, tu peux choisir, répond le dieu. Toutes deux sont les chefs-d'œuvre de leur auteur.

Cette tendance générale à réhabiliter les faibles se manifeste dans la tragédie d'*Antigone*. Elle s'accuse dans *Philoctète* composé en 409, la date est à retenir, c'est-à-dire peu d'années avant *Œdipe à Colone* et sous l'impression que faisaient éprouver à une âme noble la désastreuse campagne de Sicile et l'occupation du territoire par les troupes lacédémoniennes.

Auprès d'Ulysse fourbe, astucieux, mandataire des chefs de guerre rassemblés sous les murs de Troie, Sophocle place Néoptolème, encore dans la verte saison, mais loyal et courageux comme il convient au fils d'Achille. En vain le roi d'Ithaque essaye de représenter à son jeune compagnon qu'il est beau de réussir, qu'ensuite on redevient juste ; en vain il essaye de l'intimider faute de le convaincre. L'enfant, éclairé par sa conscience, brave le représentant de la Grèce et, en dépit de sa faiblesse physique, sans autre appui que sa droiture, déjoue une entreprise odieuse.

« Quand il s'agit de la justice, le faible l'emporte sur le fort. » Cette maxime qui est la raison et la morale de *Philoctète*, Sophocle la proclame dans *Œdipe à Colone*, par la bouche des protagonistes.

Mais je me ferai mieux comprendre si je montre tour à tour Antigone dans le drame qui a pris son nom, ensuite dans *Œdipe à Colone*, et si j'indique les traits communs et les caractères différents qu'offre cette admirable figure, suivant qu'on la considère sous l'un ou l'autre aspect.

La première et la plus ancienne de ces tragédies nous présente la fille d'Œdipe destinée aux joies de ce monde, à la gloire de régner sur Thèbes auprès d'un époux chéri, et préférant braver les ordres de Créon et risquer sa vie qu'abandonner aux vautours et aux chiens le corps de Polynice. Par deux fois, elle lui rend ces honneurs funèbres qui assurent le repos de l'âme. En face de Créon, elle ne craint pas de revendiquer la responsabilité de son acte et de proclamer hautement que les lois non écrites, mais

imprescriptibles, émanées des dieux, ne doivent pas fléchir devant les volontés d'un mortel. L'héroïne a parlé ; la femme apparaît. Au moment d'entrer dans la tombe où l'on va l'enfermer vivante, elle tremble, elle implore la pitié à défaut de la justice. Elle aussi doute des dieux. Quel secours attendre du ciel lorsque sa piété lui vaut le châtement des impies ? Cette défaillance prouve l'immensité de l'effort accompli par un être faible et jeune. Cette concession faite à la nature, Antigone s'en remet au maître de sa destinée et marche sans hésiter vers la tombe béante.

L'Antigone d'*Œdipe à Colone* a partagé l'exil de son père. Depuis que l'âge a fortifié son corps, elle a erré tristement avec lui, n'a cessé de le conduire, marchant pieds nus à travers la lande sauvage, exposée aux intempéries, demandant peu, obtenant moins qu'elle ne demande, toujours vaillante, toujours charitable au vieillard. Malgré ses souffrances, elle préfère à la vie paisible qu'elle trouverait dans le palais de Thèbes, le soin de veiller sur son père. Elle le guide, l'assiste, le défend contre les Coloniates qui prétendent le chasser, contre lui-même si elle prévoit une explosion de sa colère. Comme elle sait joindre les raisonnements aux prières quand elle veut le décider à recevoir Polynice !

« Ne lui rends pas le mal pour le mal, dit-elle : ce serait te frapper toi-même. »

Admirable précepte qu'Athènes déchirée par les factions ne pratiquait guère !

L'héroïque sœur de Polynice, la vierge au cœur viril, à l'âme inflexible et hautaine, s'est adoucie sans perdre aucune de ses vertus et apparaît maternelle à l'égard de ce père que l'infirmité a rendu son enfant. Ainsi s'explique l'infinité tendresse du vieillard pour cette fille devenue l'objet de ses prédilections ; ainsi se préparent les justes louanges qui contrastent avec les malédictions dont il accable ses fils ingrats.

Et maintenant que nous avons atteint la cime où Sophocle place la radieuse figure d'Antigone, mesurez l'espace immense qui sépare l'Athénienne que je vous ai dépeinte de cette fille d'Œdipe qui égale les héros par le courage et les surpasse par le dévouement ! Mais, en gravissant le sommet où nous conduit le poète, gardons-nous du vertige. Ne croyez pas qu'en opposant sans cesse les vertus des filles aux crimes des fils, il ait voulu élever la femme au-dessus de l'homme.

Certes, son cœur le porte à compatir à toutes les souffrances, il déteste l'injustice, il maudit l'oppression. Mais y eut-il jamais objet plus digne de sa pitié que la patrie gémissante, meurtrie ! Alors il offre aux méditations des Athéniens l'exemple d'Œdipe

pardonné et d'Antigone en qui s'incarnent la sagesse et la charité. Sous le voile transparent de la fiction tragique il convie les Athéniens à l'oubli de leurs torts réciproques, il leur montre le salut dans l'expiation de leurs fautes, et leur promet en échange l'aide des dieux protecteurs. Puis, il exalte Antigone, — une femme, — auprès d'Étéocle et de Polynice; Œdipe, — un vieillard, — en face de Créon, comme il a exalté Néoptolème, — un enfant — devant Ulysse. Parce que la glorification de ces faibles, c'est la glorification de la patrie affaiblie, blessée dans son orgueil, meurtrie dans sa chair en face de l'ennemi hautain et triomphant, enivré de son succès. Elle est une consolation après les enseignements et les promesses, elle est le cantique des faibles, elle consacre la supériorité de l'âme sur la force brutale.

Ce dessein s'accroît encore à propos du rapt d'Antigone et d'Ismène et d'une poursuite qui ne devrait donner lieu à aucune crainte. Le chœur, interprète fidèle du sentiment du poète, exagère l'anxiété que lui cause la lutte engagée entre la garde nombreuse de Thésée et la petite escorte de Créon. Il la prévoit terrible; il redoute une issue fatale. Alors il élève ses regards vers les dieux et leur recommande les faibles et les opprimés.

Dans cet appel désespéré à la justice du ciel, dans ces prières suprêmes en faveur d'Antigone et d'Ismène, entendez toujours la prière en faveur d'Athènes vaincue. Le cri de la mère au chevet de son fils en péril de mort n'est pas plus déchirant.

Pour ses intentions, pour les pensées de miséricorde et les préceptes de morale contenus dans la dernière œuvre de Sophocle, j'aime à placer *Œdipe à Colone* parmi ces manifestations de l'esprit humain qui permettent de croire que l'ange déchu se souvient d'une autre patrie.

Athènes rendit un culte à Sophocle, lui éleva un sanctuaire où elle lui offrait des sacrifices annuels comme aux plus grands des héros. Athènes savait qu'ils viennent de haut les cœurs fidèles à l'heure de l'orage, les cœurs ouverts à la pitié et débordants d'espérance quand la tourmente est déchaînée.

JANE DIEULAFOY.

Programme des Auteurs

LICENCE ÈS LETTRES

UNIVERSITÉ DE PARIS

1^o Textes d'explication pour une période de deux années à partir du 1^{er} juillet 1898.

Auteurs grecs.

Homère : *Odyssée*, chant XXIII.

Euripide : *Bacchantes*, 1-775.

Aristophane : *Chevaliers*, 1-610.

Hérodas : *Mimes*, III (Διδασκαλῆς).

Hérodote : VIII, 49-99.

Thucydide : Livre I, 66-87.

Platon : *République*, livre I, chap. I-XV.

Démosthène : *Contre Midias*, §§ 1-127.

Auteurs latins.

Plaute : *Aululaire*.

Lucrèce : *De Natura rerum*, liv. VI, du vers 96 « Principio tonitru... » jusqu'à 702, et du vers 906 « Quod super est ... » jusqu'à la fin.

Virgile : *Bucoliques* ; — *Enéide*, chant X.

Stace : *Silves*, livre I, 1-5.

César : *De Bello Gallico*, livre VII, chap. LXIII jusqu'à la fin.

Salluste : *Jugurtha*.

Cicéron : 5^e *Philippique* ; — *De Finibus*, liv. I.

Tacite : *Germanie*.

Auteurs français.

Du Bellay : *Défense et illustration de la langue française*.

Ronsard : *Hymnes* (pages 296-309, édit. Becq de Fouquières) ; — *Poésies* (pages 310-332, *ibid.*) ; — *Discours* (pages 332-380, *ibid.*).

Corneille : *Sertorius* ; — *Discours*.

Molière : *Le Bourgeois gentilhomme* ; — *Amphitryon*.

La Fontaine : *Fables*, livre VI.

Boileau : *Satire IX* ; — *Épître à Racine*.

Bossuet : *Sermon sur l'ambition*.

La Bruyère : *De l'Homme*.

Voltaire : *Tancrède*.

Pascal : *Pensées*, art. VII-VIII (édit. Havet).

J.-J. Rousseau : *Lettre à d'Alembert*.

Chateaubriand : *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1^{er} vol., p. 1-285, jusqu'à l'année 1789 (réédition Garnier).

Auteurs allemands.

Lessing : *Nathan der Weise*.

Goethe : *Faust*, erster Theil : Prolog im Himmel (erste, zweite, dritte, vierte Scene) ; — *Wahrheit und Dichtung*, liv. 12-15.

Schiller : *Wallenstein's Lager*.

Heine : *Die romantische Schule*, zweites Buch.

Heinrich von Kleist : *Michael Kohlhaas*.

Choix de poésies lyriques allemandes du XVIII^e et du XIX^e siècles, de la page 117 à la page 231 (Recueil de Eude).

Le XIX^e siècle en Allemagne : Extraits des philosophes, historiens, etc., du XIX^e siècle (Recueil de L. Weill).

Auteurs anglais.

Shakspeare : *The Merry Wives of Windsor*, actes II, III, IV.

Beaumont et Fletcher : *Philaster*.

Milton : *Paradise Lost*, book V.

Dryden : *Absalom and Achitophel* 1^{re} part ; — *Mac Flecknoe* ; — *Alexander's Feast*.

Burke : *The Two Speeches on America*.

Gray : Choix de poésies (édit. E. Legouis).

Thackeray : *Henry Esmond*, book II, book III.

Matthew Arnold : *Essays on Criticism* (Second Series) : The Study of Poetry, Wordsworth, Byron.

2^e Matières à option**LICENCE AVEC MENTION : LETTRES.***Examen écrit.*

Grammaire grecque.

Grammaire latine.

Métrique ancienne.

Grammaire française du moyen âge et moderne.

Littératures grecque, latine, française, sujet tiré d'un des auteurs inscrits au programme.

Grammaire comparée du grec et du latin.

Grammaire historique du grec.

Grammaire historique du latin.

Vers latins.

Examen oral.

Les mêmes matières que ci-dessus et, en outre :

Histoire de la littérature grecque.

Histoire de la littérature latine.

Histoire de la littérature française.

Institutions grecques.

Institutions romaines.

Archéologie.

Epigraphie grecque.
 Epigraphie romaine.
 Paléographie classique.
 Une des langues et littératures romanes (oil, oc, italien, espagnol).
 Une des langues et littératures germaniques (allemand, anglais).
 Une des langues et littératures indo-européennes ou sémitiques.
 Grammaire comparée.
 Art du moyen âge et moderne.

LICENCE AVEC MENTION : PHILOSOPHIE.

Examen oral.

Une interrogation au choix :
 Pédagogie.
 Une partie spéciale de la philosophie.
 Une des sciences qui se rattachent à la philosophie.
 Une période déterminée de l'histoire de la philosophie.

LICENCE AVEC MENTION : HISTOIRE.

Examen oral.

Archéologie.
 Histoire de la géographie et géographie ancienne.
 Art du moyen âge et moderne.
 Epigraphie.
 Paléographie.
 Bibliographie générale.
 Une des langues et littératures romanes.
 Une des langues et littératures germaniques.
 Une des langues et littératures orientales.
 Histoire du droit privé.
 Géographie physique.
 Géographie coloniale.
 Une des sciences naturelles se rattachant à la géographie.

LICENCE AVEC MENTION : LANGUES VIVANTES.

Histoire de la littérature allemande ou anglaise.
 Histoire de la langue allemande ou anglaise.
 Philosophie allemande ou anglaise.
 Histoire de la civilisation allemande ou anglaise.
 Espagnol.
 Italien.
 Ancien français.
 Grammaire comparée.

(A suivre)

Plan de dissertation

LICENCE ÈS-LETTRES.

Discuter ce jugement de Sainte-Beuve (*Cours du Lundi*, vu, p. 519) : *Notre véritable Homère, l'Homère des Français, qui le croirait ? c'est La Fontaine.*

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — Le jugement de Sainte-Beuve a une tournure paradoxale. Il l'émet dans une étude où, à propos de La Fontaine, il parle de l'esprit français et cherche à le définir. Ce travail est repris d'une façon plus dogmatique par Taine dans la première partie de *La Fontaine et ses Fables*.

La race française habite un pays moyen, bien équilibré où les extrêmes se rencontrent et se concilient. Ce qui donne son caractère au pays, ce sont les grandes vallées de ses fleuves qui rendent les communications faciles. La race est sociable, railleuse ; elle aime par-dessus tout la mesure, la finesse, la proportion. La Fontaine a été le plus fidèle représentant de l'esprit de cette race, comme Homère l'a été de l'esprit grec.

PLAN.

I. — Homère, c'est la poésie universelle, la source de toute poésie, mais c'est aussi et surtout la poésie du Grec.

II. — Brève analyse des sentiments et des idées qui se rencontrent dans Homère, sur la société, sur les sentiments humains en général et sur les sentiments des Grecs en particulier : instinct de bravoure pratique ; sentiment de raison jusque dans les passions les plus vives du cœur humain. Exemple : dans l'amour : Achille à qui l'on ravit Briséis ne fait pas la guerre à Agamemnon, il se retire simplement sous sa tente ; dans le courage : les héros n'hésitent pas à fuir quand il y a avantage à le faire, quand la résistance est impossible.

III. — Il y a un poème où Homère a peint à merveille la race grecque, c'est l'*Odyssée* où Ulysse représente non seulement le Grec des temps héroïques, mais celui de tous les temps, tel qu'on le retrouve dans l'histoire.

IV. — Chez La Fontaine on retrouve la même variété, la même unité que chez le poète grec. Race, gouvernement, roi, peuple sont dépeints chez lui par des traits définitifs et permanents.

V. — L'esprit national, c'est la raillerie, la finesse, le bon sens, les sentiments moyens ; et tout cela se manifeste chez La Fontaine.

Conclusion. — La race grecque et la race française, malgré leurs différences, ont trouvé chacune un poète qui a su rendre leur génie dans toute sa complexité : Homère pour les Grecs, La Fontaine pour les Français.

Le gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dyob, George Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. J. H... à R. — Pendant toute l'année scolaire nous publierons des sujets et des plans de dissertations latines et françaises pour la licence et l'agrégation.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la Revue, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires , par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Chaque volume se vend séparément.	
Impressions de Théâtre , par LE MÊME. Neuf vol. in-18 jésus ; chaque volume, broché.	3 50
Chaque volume se vend séparément.	
Myrrha , par LE MÊME. Un vol. in-18, broché.	3 50
Seizième Siècle : Etudes littéraires , par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Victor Hugo : l'homme et le poète , par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
Bernard Palissy , par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle , par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Shakespeare et les Tragiques grecs , par P. STAFFER. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Bossuet , par G. LANSON. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
Hommes et Livres, études morales et littéraires , par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830 , par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édit., broché.	3 50
Aristophane et l'ancienne Comédie attique , par A. COUAT. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain , par AUGUSTE EHRRARD. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
La Comédie au XVII^e siècle , par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
Dante, son temps, son œuvre, son génie , par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 jésus, br.	3 50
Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales , par H. PARIGOT. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Essais de Littérature contemporaine , par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Nouveaux Essais de littérature contemporaine , par LE MÊME. Un volume in-18 jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique , par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
La Religion des Contemporains , par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 jésus, broché (<i>Nouveauté</i>).	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA FONTAINE FABULISTE.....	Emile Faguet <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LA RELIGION DES GERMAINS, D'APRÈS TACITE....	Georges Lafaye <i>Maître de conférences à l'Université de Paris.</i>
« L'ÉCOLE DES FEMMES » ET « L'ÉCOLE DES MARIS ».	Charles Dejob <i>Maître de conférences à l'Université de Paris.</i>
POLYBE.....	Notice bibliographique <i>(Agrégation.)</i>
PLAN DE DISSERTATION FRANÇAISE.....	Licence ès lettres.
SUJETS DE DEVOIRS.....	Agrégation et Licence <i>Universités de Paris et de Clermont-Ferrand.</i>
SUJETS DE COMPOSITIONS.....	Licence ès lettres. <i>Université de Rennes.</i>
PROGRAMMES D'AUTEURS.....	Agrégations et Certificat

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

13, RUE DE CLUNY, 13

1897

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous conv. imprimée.

ABONNEMENT, un an	{	France : 20 fr., payables 10 francs
		comptant et le surplus par 5 francs les
		15 février et 15 mai 1898.
		Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÈMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

3 1897

DIRECTEUR : N. FILOZ

La Fontaine fabuliste

Cours de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris

Il ne me reste plus qu'à étudier La Fontaine comme fabuliste. Il est très naturel que, se sentant doué pour la poésie, La Fontaine ait essayé d'écrire au XVII^e siècle des pièces de théâtre : c'était la mode du temps. Il est très naturel aussi qu'il ait fait quelques élégies ; car l'élégie, encore qu'elle ait ses époques, ne cesse jamais d'être goûtée, parce qu'elle permet aux gens amoureux d'exprimer leurs sentiments, en vers ou en prose. De même il est encore assez naturel qu'il ait écrit des contes, car le fait de raconter des histoires plus ou moins amusantes ou licencieuses a toujours été assez en usage. Pour la fable, c'est autre chose. Depuis La Fontaine, malheureusement, il n'y a pas eu une période de vingt années qui n'ait produit son fabuliste ; mais, avant lui, rien n'était plus rare. Qu'est-ce donc qui l'a amené à écrire des fables ?... Au fond, je n'en sais rien.

Ce que l'on peut affirmer toutefois, c'est que la fable n'était pas un genre à la mode au moment où La Fontaine s'est avisé de mettre en vers ses rêveries ou ses pensées. Voilà probablement le premier mobile très léger qui pousse le poète dans une certaine voie ; puis d'autres motifs se rencontrent pour l'y engager davantage. Je crois cela non pas seulement, comme dit un personnage de Molière, parce que je le crois, mais parce que La Fontaine nous dit lui-même : « La fable a bien été suivie par quelques modernes, mais (voyez ce qu'il ajoute) lorsque nos gens y ont

travaillé (« nos gens » veut dire les Français), la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte. » Il a donc le sentiment qu'il ouvre une voie et qu'il est en face d'une place à prendre, puisque, depuis le xvi^e siècle, on ne s'est guère occupé de ce genre. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il se trompe ; on a écrit beaucoup de fables au commencement du xviii^e siècle jusque vers 1630, sans succès, il est vrai, et sans talent. La génération suivante oublia complètement et très justement ces auteurs. Nous sommes malheureusement revenus de cette salutaire ignorance ; nous connaissons dans la littérature française avec les grands noms, les secondaires, les ternaires et même les quaternaires. La Fontaine les ignorait ; il ne songeait qu'aux poètes du moyen âge et croyait la place libre dans son siècle.

Il a été confirmé dans la voie où il était par toutes les raisons suivantes : d'abord, il a vite senti que dans la fable il serait plus à l'aise qu'ailleurs, étant donné son caractère de causeur ; elle offrait cet avantage de n'avoir pas de règles fixes. Phèdre et Esope ont fait des apologues ; quelques modernes les ont suivis ; mais il ne s'est pas trouvé de législateur comme Malherbe pour leur prescrire des lois immuables, ainsi qu'aux auteurs de tragédies ou de comédies. Sans doute, il s'est bien rencontré de doctes critiques qui ont cherché à leur en imposer ; mais ils n'avaient pas une autorité suffisamment établie.

Ensuite, notre poète a pu s'apercevoir assez facilement que, dans cette forme un peu flottante, il pouvait donner libre jeu à ses instincts de satirique, lesquels ne sont, il est vrai, ni très violents, ni très nombreux ; mais au moins pouvait-il railler, d'un ton léger, tous les travers de son siècle et même les travers de l'humanité. La possibilité d'une satire indulgente et non compromettante, telle qu'il aimait à la faire, voilà une nouvelle raison pour lui d'avoir choisi ce genre.

Il a vu aussi qu'il pouvait y mettre son grand sentiment de la nature plus qu'ailleurs. A la vérité, la fable, telle qu'on l'avait comprise jusqu'à lui, n'offrait aucune place au sentiment et à la peinture de la nature. On n'avait pas pris l'habitude de mettre les animaux qu'on faisait parler et agir dans un certain milieu, dans une sorte d'atmosphère, qui leur fût propre, dans un paysage qui leur convînt. Lui, il a bien vu que la fable admettait et même comportait une sorte d'arrière-plan de décor, et que c'était à

tort qu'on n'y avait pas pris garde jusque-là. Tout ce qu'on a appelé le naturalisme de La Fontaine, et particulièrement son goût pour le pittoresque, pouvait très bien avoir sa place dans la fable.

Enfin, — c'est encore un point de vue qui n'est pas complètement arbitraire, — lui qui aime le simple jusqu'à une certaine popularité, qui ne recule pas devant l'expression propre, technique ou plébeienne, ne pouvait que là se servir de la langue à la fois la plus élevée, la plus brillante et la plus poétique quand il lui en prendrait envie, et de la plus populaire aussi quand viendrait l'occasion. Il pouvait nous parler de la « bique allant remplir sa traînante mamelle » ou fermant sa porte « au loquet », d'une « vieille au jupon crasseux et détestable », du cheval lançant une « pétarade ». Ceci l'a, sinon poussé du côté de la fable, du moins retenu à elle, quand il s'y fut adonné.

En tout cas, ce genre lui a rendu un service éminent. La Fontaine n'avait qu'un défaut, assez gros : il était bavard. Partout ailleurs que dans ses fables il 'mérite ce reproche. On a pu voir, par ce que j'ai lu de ses contes et de tous ses autres poèmes, qu'il ne se presse pas ; il est flâneur, il aime à prendre le plus long partout. Encore que la fable n'eût pas de règles très rigoureusement tracées, cependant elle en avait au moins une assez impérieuse : c'était d'être brève. Pourquoi ? Parce que les exemples des anciens étaient là ; parce qu'Esope, Phèdre, Aviénus, Babrius sont brefs. C'est si vrai que cela inquiète beaucoup le bon La Fontaine. Ici, nous sommes sur un terrain sûr ; le plus grand souci de notre poète, on le voit par les premiers mots de sa première préface, c'est la brièveté :

« L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasserait en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. »

Un peu plus loin il dit encore :

« Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles ; mais,

outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. »

Evidemment cette idée le poursuit ; il sait que la fable doit être courte et il a peur de la faire trop longue. A mesure qu'il y réussit, il ne prend plus tant de précautions, et on peut remarquer que les fables courtes sont en plus grand nombre dans le premier recueil. Il en use dans la suite en véritable maître ; cependant le souci d'être bref lui est toujours resté, et il a été par là guéri de son défaut naturel, radicalement. Dans tous ses autres poèmes, le style est souvent charmant, il y a de la grâce, et le sens du pittoresque s'y trouve uni à ses autres qualités, mais jamais la brièveté : c'est ce qui fait le contraste si étonnant avec ses fables. Je crois donc que la fable a changé La Fontaine et l'a changé en bien.

Maintenant, qu'est-ce qu'une fable pour La Fontaine ? Il a d'abord tâtonné, on le voit et à cette différence que j'indiquais des premières fables avec les autres, et aux hésitations évidentes de sa théorie. Cela est très intéressant à suivre. Il a exprimé successivement plusieurs idées générales relatives à la fable : une dans sa préface, une autre dans son prologue, d'autres dans certaines fables qui commencent les livres I, III, V, IX. Voici d'abord la définition qu'il nous donne dans sa préface :

« ... Et quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues (il était d'une modestie extraordinaire ; comme l'a dit Toppfer, il était assez naïf pour croire que Phèdre était son maître), je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. » En résumé, dit-il, ce que je fais, c'est la fable ancienne avec des ornements en plus, consistant dans des réflexions et des remarques incidentes.

Dans le prologue, ou *Dédicace à Monseigneur le Dauphin*, voici une autre définition :

Je chante les héros dont Esope est le père,
 Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
 Contient des vérités qui servent de leçons.
 Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
 Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
 Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

C'est-à-dire : je fais parler les bêtes, et j'espère, avec ces contes ainsi constitués, servir à l'instruction des hommes.

Il y a encore, si l'on veut, une petite définition dans la première fable du livre second.

Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions.
 On peut donner du lustre à leurs inventions.
 On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau ;
 J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.
 Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?

Il s'aperçoit, non pas qu'il a précisément élargi le cadre du genre, mais du moins qu'il commence, après avoir écrit une vingtaine de fables, à l'avoir rempli.

Dans la fable 1 du livre III, nous avons quelque chose de plus important et de plus précis. On y voit que La Fontaine se préoccupe de l'étendue du domaine de la fable, en mesure l'horizon et cherche à en apercevoir les limites.

L'invention des arts étant un droit d'aisance,
 Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte est un pays plein de terres désertes ;
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

La définition s'élargit : la fable peut atteindre les limites mêmes de la feinte, c'est-à-dire de l'œuvre d'imagination.

Dans la fable 1 du livre V, il arrive à donner une définition complète et absolue du genre tel qu'il l'a compris :

Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
 Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
 Comme la force est un point
 Dont je ne me pique point,
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
 C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
 Tantôt je peins en un récit
 La sotte vanité jointe avecque l'envie...
 J'oppose quelquefois, par une double image,

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 Les agneaux aux loups ravissants,
 La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
 Une ample comédie à cent actes divers,
 Et dont la scène est l'univers.
 Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle ;
 Jupiter comme un autre.

Voilà donc l'apologue dans toute son étendue. Voilà son but : instruire et plaire ; tracer une peinture aussi complète que possible de l'humanité sous les traits des animaux, et de tout cela faire une véritable comédie ; introduire là-dedans un intérêt dramatique ; enfin, tourner le vice en ridicule et tâcher de le ruiner. Ajoutons à cela le passage assez curieux de la première fable du livre IX, dans lequel notre poète fait l'énumération de tous les vices qu'il fustige. On se rappelle ce passage.

L'idée que La Fontaine s'est formée de la fable a donc progressé de moment en moment, de livre en livre. Il finit par s'apercevoir que ce qu'il fait est une sorte de peinture générale. Il ne faut pas dire comme Sainte-Beuve : La Fontaine est notre Homère ; il n'a rien d'épique ; c'est là un mot joli, qui n'est pas absolument faux, mais qui n'est pas assez vrai. Je dirais plutôt que La Fontaine est un Horace mélangé d'un Sterne, c'est-à-dire un causeur, mélangé d'autre part d'un Térence, parce qu'il a l'instinct comique. En réunissant ces trois noms, on peut se faire une idée complète du genre de notre poète.

En effet, je ne compte pas moins — (cette classification n'est que pour arriver à plus de précision dans ce qui suivra) — de huit genres de fables très différents dans ce petit volume de La Fontaine. Je vois d'abord des contes ; j'en ai parlé. Je vois aussi de petits poèmes lyriques, ou au moins des chansons ; ensuite, des idylles dont les personnages sont des hommes ou, sous des traits d'animaux, des êtres presque humains. Je vois encore des discours, c'est-à-dire des dissertations sur un point ou un autre. Je vois des fables où il n'y a ni animaux, ni hommes : le *Chêne et le Roseau*, la *Montagne qui accouche d'une Souris*, *Phébus et Borée*, la *Forêt et le Bûcheron*, le *Pot de terre et le Pot de fer*. Ensuite, nous avons les fables où apparaissent les animaux ; mais cette classe, je la subdiviserai en trois ; car, — ceci est très important, — il y a la fable où les hommes sont mêlés aux animaux, d'un caractère très particulier ; celle où il n'y a que des animaux, et enfin, il y a, — et c'est la très grande et très sérieuse distinction que je voudrais que l'on retint, — il y a la fable où les animaux sont des hommes. On a beaucoup trop confondu les fables où les animaux représentent des hommes, comme, par exemple, les

Obsèques de la Lionne, avec celles où les animaux sont de vraies bêtes. Voilà les trois variétés de ce que j'appellerai les fables zoologiques.

Les fables chansons sont peu nombreuses. Le type même de ce genre, c'est le *Chat et la Souris* du XII^e livre, adressée à Mgr le duc de Bourgogne. C'est bien une chanson, puisqu'il y a un refrain. A ce genre peut se rapporter le *Satyre et le Passant*, qui est en strophes régulières et a un rythme très marqué et très chantant :

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.
On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.....

Il en est de même pour le *Rat de Ville et le Rat des Champs*. Ces fables-là n'ont pas grand mérite, et il est à remarquer que le poète n'a employé le rythme lyrique que pour les fables de second ordre. Je crois qu'il méprise profondément la cadence régulière, puisqu'il l'adapte aux plus faibles de ses traductions, à celles dans lesquelles il n'a pas voulu rivaliser avec les poètes anciens.

Parmi les idylles, il y en a de très intéressantes. En voici une qui est d'un genre mixte, à la fois conte et idylle, et qui a un bien grand charme : c'est *Tircis et Amarante*. On peut y voir une pseudo-idylle, si l'on veut, une idylle qui se parodie elle-même par une épigramme finale. Figurez-vous Hylas, racontant une idylle aux dames de l'Astrée. Il la dirait dans le joli style de d'Urfé; puis il y aurait, comme ici, une pirouette à la fin.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal,
 Qui nous plait et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
 Souffrez qu'on vous le communique ;
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
 Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appellez-vous ce mal ? Quel est son nom ? —
L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plait
 Toute seule en une forêt.
 Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image

Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
 Pour tout le reste on est sans yeux.
 Il est un berger du village
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
 On soupire à son souvenir ;
 On ne sait pas pourquoi ; cependant on soupire.
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
 Amarante dit à l'instant :
 Oh ! oh ! c'est là le mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.
 Tircis à son but croyait être,
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
 Ce que je sens pour Clidamant.
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Une autre fable qui peut être rangée parmi les fables zoologiques, est aussi une idylle merveilleuse dont les animaux ont revêtu l'habit de l'homme entre les mains de La Fontaine. C'est les *Deux Pigeons*. Rien n'est comparable à cela ni dans Théocrite, ni même dans les pièces de Virgile supérieures à celles de Théocrite, comme l'idylle à Gallus :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : qu'allez-vous faire !
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage
 Changent un peu votre courage.
 Encor, si la saison s'avancait davantage !
 Attendez les zéphirs : qui vous presse ? Un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau :
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste !
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur :
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint.
 Vous y croirez être vous-même.
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Voilà la première scène. La fable comprend ce début, une causerie de La Fontaine qui aura une vingtaine de vers, et, entre les deux, le récit proprement dit. Tout ce que je viens de lire n'est pas évidemment le fait de deux pigeons qui partent ensemble, mais l'histoire plutôt de deux amis, de deux frères, ou de deux amants, comme La Fontaine, par une singulière inadvertance, finira par nous le dire. On va voir combien la narration sera rapide : il ne faut pas qu'on songe trop aux pigeons et qu'on oublie l'impression première :

Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

Rien de plus, deux ou trois vers. C'est son habitude de se borner toujours à quelques traits, mais ici le procédé est beaucoup plus accusé : pourquoi ? Pour conserver le caractère de l'idylle.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie :
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traitres appas.

Le las était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abatit auprès d'une mesure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

Voyez comme ces narrations chevauchent l'une sur l'autre, c'est d'une rapidité extrême, en même temps que d'un art infini.

Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

A la fin, voici le pigeon redevenant homme, chemineau usé

par la route et rentrant au logis. Plus de pigeons, nos héros sont des hommes.

Voilà nos *gens* rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Comme ces deux vers sont amoureux et charmants ! Dès lors, La Fontaine oublie qu'il a parlé de frères et il s'adresse aux amants avec des mots qui sont ce qu'il y a de plus beau dans notre langue. On remarquera que ce fragment est composé de trois strophes libres, avec une progression, chacune étant plus large, plus ample que la précédente.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers serments.

C'est traînant et en même temps harmonieux ; on sent la pensée qui s'attarde, qui s'alanguit volontairement sur des souvenirs adorés. J'aime beaucoup aussi la dernière strophe, malgré un peu d'obscurité :

Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

Cela, naturellement, décourage le commentaire.

Pour ce qui est des discours philosophiques et moraux, je n'aurai pas à en parler très longtemps, puisque j'ai eu déjà l'occasion de citer le *Discours à Madame de la Sablière*, le *Paysan du Danube*, l'*Homme et la Couleuvre*, l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un Puits*, en étudiant les idées générales de La Fontaine et sa philosophie. Je me contenterai donc de dire d'abord que ces morceaux composent une partie très importante du recueil. Le *Discours à Madame de la Sablière* est tout un poème, le *Paysan du Danube* est un fragment épique, l'*Homme et la Couleuvre* un discours philosophique. C'est absolument nouveau dans la fable. Je ferai remarquer aussi, pour finir, que le discours phi-

losophique prend deux ou trois fois, dans la Fontaine, le caractère d'une dissertation allégorique. Qu'est-ce que *l'Amour et la Folie* ? Ce que La Fontaine veut nous dire, ce que nous dirait Boileau en vers solides, puissants, compacts, c'est que la raison n'est pas ce qui guide l'amour. La Fontaine n'est pas un homme procédant par maximes et par discours logiques ; cette idée de l'amour guidé par la folie, lui inspire tout une allégorie ; il voit l'Amour lui-même, comme un dieu, et la Folie, comme une déesse, qui se dressent devant ses yeux et qu'il va faire parler et agir. La fable, sans être un chef-d'œuvre, est d'une grâce exquise, et accompagnée de ce geste nonchalant et noble qu'a toujours La Fontaine lorsqu'il donne des conseils aux hommes.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance ;
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien,
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

Il est difficile d'avoir l'épigramme aussi jolie, aussi fine et aussi enveloppée que La Fontaine.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Et il en est ainsi depuis ce temps-là.

C. B.

La Religion des Germains

d'après Tacite

Leçon de M. GEORGES LAFAYE.

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Ce serait un sujet intéressant que de tracer un tableau complet de la religion germanique en nous aidant de toutes les ressources que nous offrent la linguistique, l'ethnographie et toutes les sciences nouvelles qui étudient l'humanité primitive ; mais cela nous entraînerait beaucoup trop loin ; il est plus modeste et plus simple de nous demander quelle idée Tacite s'est faite de la religion des Germains, ce qu'il en dit et ce que peut valoir son témoignage, quels sont à ses yeux les rapports et les différences de cette religion avec la religion romaine.

Nous voyons d'abord un certain nombre de dieux germains identifiés avec des dieux romains. Si nous réunissons les renseignements que nous fournit Tacite, nous constatons qu'il n'est pas d'accord avec César. Ce dernier écrit, au sixième livre de ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* : « (Germani) deorum numero eos solos ducunt, quos cernunt... Solem et Vulcanum et Lunam ; reliquos ne fama quidem acceperunt. Les Germains ne mettent au rang des dieux que ceux qu'ils voient, le Soleil, Vulcain, la Lune ; quant aux autres, ils n'en ont même pas entendu parler. » Aucun des dieux cités par César ne se retrouve dans la liste dressée par Tacite. Il nomme Mercure (Wodan chez les Germains, Odin chez les Scandinaves), Hercule (Thor), Mars (Tiu) ; on peut ajouter Nerthus, identifiée avec Cybèle (Niördhr chez les Scandinaves). Il est aussi question incidemment d'une Isis ; mais Tacite ne l'appelle ainsi que faute d'un nom précis ; tout le passage qu'il lui consacre est présenté avec beaucoup de circonspection. Cette Isis n'est pas commune à tous les Germains : « *Pars Sueborum et Isidi sacrificat* » ; c'est donc une tribu, quelques tribus tout au plus, qui sacrifient à cette divinité ; elle est toute locale, et il faut se garder de forcer la pensée de l'auteur. Pour les autres, il ne dit pas qu'elles sont empruntées aux Romains ; en les désignant sous des noms latins, il indique simplement qu'il y a des rapports entre les divinités des deux peuples. Seule Isis est en Germanie une déesse étrangère ; il le dit formellement : son culte est un culte importé, *advecta religio*.

L'opinion de Tacite n'est pas soutenable ; il ne sait pas d'où vient ce culte, il sait seulement qu'il vient de l'étranger. Or cela même est très contestable. Mais pour les dieux communs à tous les Germains, il ne dit rien de pareil.

Quand il les appelle Mercure, Mars, Hercule, il veut indiquer qu'ils offrent, par leur caractère, leur rôle et leurs attributs, des rapports évidents avec les dieux romains qui portent ces noms. Ces identifications ne sont pas l'œuvre de Tacite lui-même ; elles n'ont pas été faites à la légère, c'est le résumé d'observations commencées longtemps avant lui par César, par les soldats et les marchands. Où a-t-il pris ces renseignements ? Sans doute dans les nombreux historiens qui l'ont précédé. Il lui arrive de dire : « Parum comperi ». Mais, en général, les renseignements ne lui manquaient pas. Ces identifications étaient à la fois une nécessité et un bienfait : une nécessité, parce que l'on ne conçoit pas que pendant plus de cent ans les soldats et les marchands eussent été assez indifférents pour ne pas questionner les Germains et pour ne pas communiquer à leurs compatriotes ce qu'ils avaient appris ; un bienfait, parce que les peuples ont été ainsi amenés à se comprendre, et à se fondre dans une même patrie. Les Romains, essentiellement assimilateurs, ont eu pour premier soin de chercher à comprendre les peuples pour se les attacher. Les identifications de Tacite, sauf en ce qui concerne Isis, sont parfaitement certaines, et la science contemporaine les a ratifiées. Plus on pénètre dans l'étude des langues, des traditions, des croyances, plus on constate que Tacite a raison. Les Germains sont une branche de la famille aryenne ; il est donc naturel que leur religion ressemble à celle des Romains. L'un et l'autre peuple ont un fond de croyances identique. Les rapports qui ont frappé Tacite sont réels, puisqu'ils tiennent à des causes profondes et anciennes. Cette parenté se marque dans l'usage des sacrifices, dans la coutume de la divination ; en Germanie comme à Rome, on croit que la volonté divine peut être interprétée d'après certains signes qui se montrent aux yeux de l'homme dans la nature.

Mais, à côté des analogies, il y a des différences qui n'ont pas moins vivement frappé Tacite.

Ainsi les Germains n'ont qu'un petit nombre de divinités. Somme toute, trois seulement semblent communes à toute la race ; Isis et Cybèle sont des divinités locales, adorées la première par les Suèves, la seconde par les Lombards. La liste est donc très restreinte. Cependant il faut remarquer que Tacite ne les nomme peut-être pas toutes ; ses connaissances sur la Germanie sont sur certains points assez superficielles ; il ne s'est pas piqué d'appro-

fondir toutes les questions auxquelles il touchait. Les Germains ont peut-être adoré un plus grand nombre de dieux. Les Scandinaves en ont eu que Tacite ne cite pas, Freya, par exemple.

Tacite remarque que les Germains n'enferment point la divinité dans des édifices construits de main d'homme ; mais ils pouvaient avoir pour temples des abris naturels, tels que les grottes. Leurs dieux ne sont pas représentés par des statues de formes humaines : c'est là en effet une différence considérable avec les dieux romains ; mais tout ce passage (ch. ix) prête beaucoup à la discussion : comment se concilie-t-il avec ce qu'on lit dans le chapitre xl ? Ce que Tacite rapporte au chapitre ix est formel ; mais lorsqu'il parle ensuite de la déesse Nerthus qu'on baigne dans un lac, il faut bien qu'il y ait eu une image de cette divinité ; il parle aussi de ses vêtements ; elle avait donc la forme humaine. Lorsque les Germains vont à la guerre, dit-il encore, ils tirent des forêts *effigies et signa quædam* ; il est vrai que c'étaient peut-être des fétiches ou des objets auxquels on attachait un sens symbolique. Ce qui est remarquable, suivant lui, c'est le sentiment qui empêche les Germains de donner à leurs dieux la forme humaine ; ils la regardent comme indigne de la majesté divine : « *Nec cohibere parietibus deos neque in ullam humani oris speciem assimilare ex magnitudine cælestium arbitrantur.* » Mais n'est-ce pas là une interprétation un peu libre de certains faits réels ? Tacite prête peut-être aux Germains des sentiments qu'ils n'ont jamais eus. Il dit dans les *Histoires* (V, 5, 17) que les Juifs ne conçoivent la divinité que sous une forme abstraite ; est-il légitime de rapprocher ces deux peuples ? Non ; car les Juifs sont un peuple monothéiste, dont la religion a pour fondement un système philosophique ; les Germains sont des païens ; le paganisme conduit facilement à l'anthropomorphisme. Notre doute augmente si l'on songe que les Germains ont eu de véritables fétiches : chez les Scandinaves, le serpent et le loup représentent Wodan ; l'ours et le bouc représentent Tunar. Les Germains ont donc été fétichistes ; à un certain moment de son histoire, ce peuple, qui ne répugnait pas à se représenter la divinité sous une forme animale, aurait donc répugné à se la représenter sous une forme humaine. C'est une étrange inconséquence. Il est difficile de ne pas croire que dans ce passage Tacite nous donne une interprétation toute personnelle ; mais, à supposer que ce fait soit admis, Tacite approuve-t-il l'idée des Germains ? Y voit-il une supériorité à l'égard des Romains ? Il faudrait, pour le croire, supposer qu'il se fait de la divinité une tout autre idée que la plupart de ses contemporains. Il avait ici une belle occasion de s'expliquer sur ce sujet. Beaucoup de Romains se

convertissent alors au judaïsme ou au christianisme ; il aurait pu nous dire que dans le monothéisme seul était l'avenir de la religion de l'Occident ; au contraire, il s'exprime en termes froids et dédaigneux : « (Germani) deorum nominibus appellans secretum illud, quod sola reverentia vident » ; leur idée de la divinité n'est qu'une pure chimère ; elle est trop vague dans leur esprit pour qu'ils lui donnent une forme précise. S'ils n'ont ni temples ni statues, c'est aussi qu'ils n'ont point d'art, ni architectes, ni statuaires. Si l'art n'est pas assez avancé pour donner aux dieux une forme digne d'admiration, il vaut mieux s'abstenir de les représenter. Les Germains, ne se sentant pas en état de tailler des images assez belles, ont préféré n'en point tailler du tout.

Dans l'ensemble, la religion germanique fait à Tacite l'effet d'une religion de barbares. Voyez ce qu'il dit des sacrifices humains et dans la *Germanie* et au premier livre des *Annales* (61-63) : « Cæso publice homine celebrant barbari ritus horrenda primordia » ; il parle du culte des forêts inspiré par la terreur religieuse que produisent ces sombres solitudes ; il rappelle la superstition qui force ceux qui ont fait une chute dans ces forêts à se rouler à terre pour en sortir : « Eo omnis superstitio respicit, tanquam inde initia gentis... » Plus loin (ch. xlv), il parle des amulettes : « Insigne superstitionis formas aprorum gestant » ; lorsqu'il mentionne le respect religieux dont les Germains entourent certaines femmes, comme Velléda (ch. viii), sa pensée est plus difficile à saisir ; il profite de l'occasion pour lancer un trait contre l'apothéose décernée à des femmes par les Romains, coutume née d'une honteuse adulation. Le sentiment des Germains est plus pur assurément ; mais il vaudrait bien mieux, dans la pensée de Tacite, ne pas rendre à des femmes des honneurs de ce genre ; qu'on les respecte comme mères de famille, mais qu'on ne leur donne pas un rôle public. Signalant (ch. xlv) chez un peuple germanique le droit qu'ont les femmes d'exercer le pouvoir, il dit que c'est là pour leurs sujets une condition pire que l'esclavage : « In tantum non modo a libertate, sed etiam a servitute degenerant. » Il faut encore noter le passage où Tacite parle du pouvoir extraordinaire confié aux prêtres (ch. vii) ; seuls ils ont le droit de punir, et de rendre la justice. Approuve-t-il ce système ? En aucune façon ; voyez ce qu'il dit au chapitre vii : « Les Germains s'imaginent que les prêtres ne font qu'exécuter les ordres d'un dieu qui assiste aux combats : « Ne verberare quidem nisi sacerdotibus permisum, non quasi in pœnam nec ducis jussu, sed velut deo imperante, quem adesse bellantibus credunt ».

Tacite n'a, en résumé, aucune admiration pour ces pratiques.

Les différences qu'il constate ne sont pas, à ses yeux, une preuve de la supériorité de la religion germanique. Ceci concorde avec ce que nous savons par lui des religions étrangères. Il déplore l'envahissement du monde romain par les divinités des peuples vaincus ; tout ce qui s'écarte des institutions religieuses des ancêtres est pour lui une superfétation coupable, *superstitio* ; il faut l'abandonner à des esclaves, « quibus sacra aut externa aut nulla sunt. »

Il y aurait quelques corrections à apporter aux jugements de Tacite, si nous voulions rester dans la stricte vérité. Il envisage la religion romaine telle qu'elle est de son temps ; s'il était remonté à ses origines, il aurait été moins frappé de ces différences, par exemple de l'absence de temples et d'images sacrées chez les Germains. Saint-Augustin citant Varron (*Cité de Dieu*, IV, 31) dit que les Romains restèrent plus de 170 ans sans avoir de temples. Les Germains tirent des présages des chevaux ; la même coutume se retrouve chez les Perses. Les sacrifices humains se sont prolongés assez tard chez les Romains, comme on le voit par la lecture de Tite Live. Quant au culte des arbres et des forêts, toutes les religions ont commencé par là ; les bois sacrés sont un reste de cet usage. De même on rencontre partout des prophétesses ; c'est en Grèce la prêtresse de Delphes ; en Italie, la Sibylle de Cumes. Tacite compare donc deux religions parties de la même source, mais arrivées à des points différents de leur développement ; d'une part une religion primitive, de l'autre une religion qui se décompose ; le paganisme germanique est resté dans l'enfance, le paganisme gréco-romain est à sa dernière période. Le paganisme germanique est celui d'un peuple dont l'imagination est naturellement froide ; il a ses légendes ; mais ses inventions sont plus sobres, moins gracieuses, moins riantes ; elles se modifient moins aisément ; elles se sont fixées plutôt sous une forme plus arrêtée. L'imagination grecque toujours en travail invente sans cesse des légendes nouvelles. Voilà ce qu'un auteur moderne ajouterait au tableau de Tacite ; mais il n'avait pas à faire une étude complète de la religion germanique ; il n'y touchait qu'en passant. Enfin il n'a pas prétendu écrire une apologie de la religion des Germains, pas plus que de leurs institutions et de leurs mœurs. Le peu qu'il en dit n'en donne pas une très haute idée, et il est impossible de croire qu'il la propose comme un idéal à ses concitoyens.

F. A.

L'Ecole des Femmes et l'Ecole des Maris

Leçon de M. CHARLES DEJOB.

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

A propos de ces deux pièces, un critique a fait observer que Sganarelle et Arnolphe, qui sont si mal récompensés de leur amour pour Isabelle et Agnès, ne sont pas, comme on pourrait se l'imaginer tout d'abord, des vieillards. Arnolphe a quarante-deux ans ; quant à Sganarelle, il est, nous dit Molière, de vingt ans moins âgé qu'Ariste, qui a soixante ans. Ce sont deux hommes dans la force de l'âge. La remarque est juste ; mais il n'aurait pas fallu ajouter que, si Molière ne donne pas un âge plus avancé à ces deux personnages rebutés, c'est qu'à ses yeux ils entrent dans la vieillesse et par suite ont déjà perdu le droit d'aimer. Au *xvii^e* siècle, l'opinion acceptait parfaitement les mariages entre personnes d'un âge disproportionné, d'autant que les hommes du *xvii^e* siècle, plus vigoureux que nous, se conservaient davantage. Et pour ce qui regarde Molière, ce n'est pas leur âge qu'il reproche à Arnolphe et à Sganarelle ; il n'y a pas un vers de la pièce où il témoigne qu'il les juge trop vieux pour le mariage. Isabelle, Agnès ne les dédaignent pas sous prétexte qu'ils sont des vieillards ; elles ont contre eux d'autres sujets de plainte. Elles ne parlent pas d'eux dans les termes où Molière parle d'un autre Sganarelle, celui du *Mariage forcé* qui, lui, n'est plus d'âge à prétendre s'établir.

Ce que Molière leur reproche, c'est la surveillance gênante et injurieuse qu'ils exercent sur les jeunes filles qui leur sont confiées. La femme jeune, aux yeux de Molière, a droit à certains plaisirs, à certaines libertés ; et son honneur a le droit d'être menacé ; il peut souffrir à se voir toujours traiter comme un innocent à qui son innocence pèse. La preuve que c'est bien là le grief de Molière contre Arnolphe et Sganarelle, c'est qu'un homme âgé, s'il n'a pas les mêmes torts que nos deux personnages, peut soupirer, de l'aveu de l'auteur, après l'amour. Voyez Ariste et Léonor dans l'*Ecole des Maris*. Ariste permet à une jeune femme d'être jeune, et il est récompensé de son indulgence par une déclaration. Il a eu la charge de l'élever ; mais il n'a jamais prétendu lui imposer ses volontés ; il la laisse libre de se choisir elle-même un mari : si c'est sur lui qu'elle porte son choix, voici comment, aux yeux de

Molière, Ariste avait mérité cette préférence. Sganarelle vient de dire :

Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE *répond* :

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos désirs lui seront complaisants
Jusques à lui laisser et mouches et rubaus ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée ?

ARISTE.

Oui, vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront et donneront cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un oeil à témoigner de n'en être point sot ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

Au retour d'un bal où elle s'est rendue avec le consentement d'Ariste et sans lui, Léonor, accusée par Sganarelle, essuie quelques reproches ; elle n'a pas de peine à s'excuser, et elle se marie avec Ariste. Ainsi, pour Molière, l'unique défaut de Sganarelle et d'Arnolphe, c'est d'être des tuteurs trop sévères. Ici, l'on peut demander à Molière si son Ariste, qui est d'un tout autre caractère, est bien mieux inspiré. Est-il raisonnable de laisser tant de liberté à une femme avant et même après le mariage ? Ces procédés nous surprennent un peu ; mais les sages, dans Molière, sont résignés à tout. Ils ont une philosophie qui les rassure. « Tant pis pour qui nous trompe, disent-ils : après tout, les fautes sont personnelles. » Voyez quels sont les goûts de Chrysalde :

Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Preennent droit de toiser les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?

Mercuré dans *Amphitryon* et Molière en son propre nom dans *l'Impromptu de Versailles* tiennent un langage analogue.

Voilà la philosophie que Molière oppose à la rigueur exagérée des jaloux ; c'est cette rigueur qu'il attaque, et non leurs prétentions au mariage.

Cette question préliminaire résolue, entrons dans l'examen des deux pièces et voyons leurs rapports et leurs différences.

Une première ressemblance se trouve dans l'âge des deux amoureux éconduits et dans leur situation : tous les deux sont de vieux garçons. C'est ce qui explique leur humeur despotique. Le célibat, en effet, quand il n'est pas tempéré par la vie ecclésiastique ou la charité, engendre l'égoïsme. Les gens mariés au contraire, si intolérants, si despotes qu'ils soient l'un ou l'autre, sont bien obligés, pour avoir la paix, à des concessions réciproques ; l'obéissance ne s'obtient qu'au prix de fréquentes complaisances. Viennent les enfants, etc'est bien autre chose : vingt fois la pensée du père de famille se détourne de sa propre personne pour se reporter sur ceux qu'il aime et pour qui il travaille. Ainsi, le mariage est un apprentissage de dévouement : le célibat dispose au contraire à l'égoïsme, et voilà pourquoi Sganarelle et Arnolphe sont des tuteurs si durs et si intransigeants.

C'est encore leur qualité de vieux garçons qui explique leur humeur narquoise et leur terreur des mésaventures conjugales. Fiers de leur liberté, ils ont raillé ceux qui se mariaient ; ils ont appris avec un malin plaisir les désagréments que les autres ont soufferts ; ils en ont la mémoire pleine, ils les colportent, et ainsi l'humeur narquoise se développe de plus en plus chez eux. Mais, à force de railler les ennuis du mariage, ils se sont persuadés qu'il n'était pas de mariage sans ennuis : ils ont l'imagination remplie de cette idée ; elle les obsède au moment où ils veulent prendre femme ; aussi seront-ils à la fois gênants et malheureux. Il y a une vengeance naturelle dans les choses, et ils sont punis par où ils ont péché.

Les deux pièces ont encore un autre point commun : l'ignorance des deux femmes qui nous sont présentées. Le xvii^e siècle

est une époque de discipline, où les mœurs sont simples, où les femmes ont peu d'instruction. Sans doute (à la cour et ailleurs) on rencontrait des femmes d'esprit capables d'une conversation raffinée et sachant même tenir une plume ; la femme savante, la femme pédante ont existé alors aussi bien que de nos jours. Mais en général l'esprit des femmes n'est pas cultivé. Celle de Racine ignorait jusqu'au nom des pièces de son mari. Fénelon constate qu'elles ne savent rien, et, dans son *Traité de l'Education des Filles* il essaie de réagir contre cet état de choses ; encore le programme qu'il propose n'est-il pas très chargé. Conséquence de ce défaut de culture : Sganarelle et Arnolphe peuvent prétendre à faire de leur femme la première de leurs domestiques et rien de plus ; ils l'emploieront à coudre, à raccommoder, en attendant la venue de leur seigneur et maître. Comparez à Agnès et à Isabelle la Rosine du *Barbier de Séville*, et vous verrez à quel point les idées ont changé au bout d'un siècle. Bartholo, le tuteur, est un vieillard. Rosine ne raccommode pas ses chausses : elle brode. Bartholo est bien jaloux ; pourtant il a donné à Rosine un maître à chanter ; il lui permet les chansons d'amour. On voit déjà quelle révolution s'est faite dans les mœurs.

On pourrait en citer bien d'autres. Dans Molière les deux femmes ne rentrent pas en lutte ouverte avec leurs maris. Dans le *Barbier de Séville*, la femme, par moments, résiste en face. C'est que nous sommes en 1773 et que la Révolution approche. Voyez avec quelle violence elle relève Bartholo qui est pris de soupçons à l'endroit de Figaro :

ROSINE. — Quoi ! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro ?

BARTHOLO. — Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes ? Et combien j'en ai vu, de ces vertus à principes...

ROSINE, en colère. — Mais, Monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaidez-vous si fort ?

BARTHOLO, stupéfait. — Pourquoi ?... Pourquoi ?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier ?

ROSINE, outrée. — Eh bien ! oui, cet homme est entré chez moi, je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable, et puissiez-vous en mourir de dépit !

Ce ton-là, nous ne le trouvons ni chez Isabelle ni chez Agnès. *L'Ecole des Maris* et *L'Ecole des Femmes* diffèrent du *Barbier de Séville* en ce que Molière berne davantage encore le jaloux. Sans doute, Sganarelle et Arnolphe mettent le sceau à leur malheur et contraignent leur rival à épouser celle qu'il aimait, de même que Bartholo retire l'échelle qui a servi à l'escalade du

galant et permet aux deux amoureux d'attendre le notaire ; mais, jusque-là, Bartholo a remporté nombre d'avantages momentanés. Sganarelle et Arnolphe ne font que profiter des bonnes chances qu'on leur fournira : ainsi, dans l'*École des Femmes*, Agnès est amenée à Arnolphe par Horace qui le prie de la lui garder. Au contraire, c'est Bartholo qui évente les ruses de Rosine. Il lui fait part de ses soupçons ; elle rougit, s'embarrasse, et finalement c'est elle, à ce moment, qui est battue. Quand le comte s'introduit chez lui sous le déguisement d'un officier et lui présente un billet de logement, le barbon va à son secrétaire et en tire une dispense de loger les militaires. De même quand le comte, se présentant comme émissaire de Basile, veut échanger avec Rosine des paroles secrètes. Bartholo le surprend et le reconnaît sous son déguisement, Emancipation plus complète de la femme, surveillance large, mais plus avisée, du tuteur : voilà deux points sur lesquels les pièces de Molière diffèrent de celles de Beaumarchais.

Revenons à notre comparaison de l'*École des Femmes* et de l'*École des Maris*, et signalons entre les deux œuvres une dernière ressemblance : les deux femmes y sont également imprudentes. Elles demandent bien à leurs poursuivants : « M'épouserez-vous ? » Mais quelle garantie ont-elles de la promesse qu'ils leur font ? Heureusement, les deux jeunes gens sont sincères ; ils ont bien l'intention de les épouser, et ne songent pas à faire d'elles leur jouet d'un moment. Il n'en est pas moins vrai qu'elles se sont remises entièrement à leur discrétion. Faut-il blâmer leur imprudence ? Dans la pensée de Molière, elles n'ont pas tout à fait tort ; c'est le jaloux qui est le seul coupable ; l'auteur espère que l'imprudence des deux jeunes femmes, nous la mettrons au compte d'Arnolphe et de Sganarelle, et que nous les détesterons tous deux non seulement pour avoir imposé à leurs pupilles une existence intolérable, mais aussi pour les avoir exposées à la séduction.

Les deux pièces ont donc des rapports nombreux ; pourtant elles diffèrent à bien des égards.

D'abord, la situation des jeunes filles n'est pas la même ; leur caractère non plus. Isabelle est placée dans de meilleures conditions qu'Agnès. Sans doute, un testament lui enjoint d'épouser Sganarelle ; mais elle sait que sa naissance égale celle de Sganarelle. De plus, elle a une sœur, Léonor, qui, vis-à-vis d'Ariste, est dans la même situation qu'elle vis-à-vis de Sganarelle. Elle voit de temps en temps sa sœur et le tuteur de sa sœur. Sganarelle peut s'impatientser de ces entrevues, mais il les a tolérées. Or, Léonor est traitée d'une tout autre façon qu'Isabelle ; celle-ci a entendu Léonor, Ariste, Lisette même blâmer la conduite de Sga-

nairelle. Elle sait ce qu'est le monde, de quels plaisirs on y peut jouir. Aussi y a-t-il plus de ressources, plus de fécondité d'imagination chez elle que chez Agnès. Au cours de la pièce, elle s'avise de faire de son jaloux son messager auprès de son amoureux. Ainsi elle viendra dire à Sganarelle : « Je suis persécutée par les obsessions d'un jeune homme : il vient de m'envoyer une boîte d'or qui renferme une lettre. Rapportez-lui son cadeau et dites-lui que je ne veux plus entendre parler de lui. — Voyons ce qu'il vous écrit, dit Sganarelle. — Non, répond Isabelle, ne décachetez pas sa lettre. Il sera bien plus mortifié de voir que je n'ai même pas eu la tentation de l'ouvrir. — Vous avez raison », dit le jaloux ; et il se met en demeure d'aller trouver le galant. « Cependant, reprend la jeune fille, si vous tenez à savoir ce qu'il me dit, vous pouvez regarder dans la boîte. — Non, non ; il vaut mieux la lui rapporter intacte. » Or, c'est une lettre d'Isabelle à Valère que renferme la boîte. Un peu plus loin, Sganarelle la met en présence de Valère, et elle tient un langage à double entente qui permet à chacun des deux hommes de croire que c'est lui qui est aimé d'elle. A la fin de la pièce, elle est surprise par Sganarelle au moment où elle se rendait chez Valère. Elle se trouble juste le temps de prononcer le mot : « Ciel ! » puis elle improvise une histoire fort ingénieuse. « Ce jeune homme, dit-elle, s'est fait aimer de Léonor qui veut le recevoir sous mon nom. J'ai prêté ma chambre à ma sœur pour cette affaire, bien qu'à contre-cœur. — Cela n'est pas convenable, dit Sganarelle, qui dans le fond est ravi de la mésaventure arrivée à son frère, mais qui ne veut pas y prêter les mains. Il faut faire sortir votre sœur. — J'y vais, répond Isabelle ; cachez-vous ; vous allez la voir partir. » Elle feint de parler à sa sœur, et elle sort elle-même comme si elle était Léonor. Isabelle a donc l'imagination fertile en ruses : il n'en est pas de même d'Agnès. Arnolphe a voulu faire d'elle une idiote, et il l'a réussi. Agnès, qui est aussi une jeune fille de bonne naissance, se croit la fille d'un pauvre paysan qui, lorsqu'elle avait quatre ans, l'a cédée à Arnolphe. Celui-ci l'a mise dans un couvent écarté, en recommandant qu'on ne lui apprit rien : il regrette même qu'elle sache écrire. Aussi, Agnès, tout en étant aussi décidée qu'Isabelle à s'affranchir de la tutelle qui lui pèse, a-t-elle l'esprit moins astucieux. C'est à peine si elle possède une conscience ; elle en est à ignorer que nous avons en nous la force de lutter contre un penchant. La seule circonstance où elle fasse preuve de malice, c'est quand elle joint une lettre à la pierre qui doit frapper Horace. Les deux jeunes femmes ne diffèrent pas seulement par l'intelligence. Il y a plus de colère contenue chez Isabelle que chez Agnès. Isabelle

sait de longue main de quoi on l'a privée. Il n'en est pas de même d'Agnès ; elle se rappelle ses premières années et compare ses souvenirs avec la réalité présente : elle est aujourd'hui mieux nourrie, mieux logée que pendant son enfance ; en un sens son mariage avec Arnolphe serait pour elle une chance inespérée. Aussi, jusqu'au jour où elle a vu Horace, est-elle restée indifférente aux charmes de la liberté. Quand elle l'a connu, Arnolphe étant absent, elle a eu tant de facilité à le revoir, à l'entendre, qu'elle n'a pas trouvé le temps de s'irriter contre son geôlier. Aussi ne cède-t-elle qu'une fois à un mouvement de vivacité dans le cours de la pièce ; et alors, elle répond à Arnolphe comme quelqu'un dont les yeux viennent de s'ouvrir. Rosine, Isabelle se disent, au moment où elles cherchent à tromper la surveillance de leur tuteur : « La démarche que je risque est un peu imprudente ; mais c'est la faute à mon jaloux ». Agnès ne parle pas ainsi ; elle n'a pas de désir de vengeance. Cette ingénuité dont elle nous donne tant de preuves n'empêche pas qu'Arnolphe ne soit durement puni de ses calculs ; il en est puni par la confession désolante que lui fait Agnès ; elle lui raconte sans malice toutes les complaisances qu'elle a eues pour Horace. Un jour qu'elle était à la fenêtre, elle a vu un jeune homme qui lui a fait une révérence : elle lui a rendu son salut. Horace a fait une deuxième révérence ; elle aussi ; puis une troisième, qu'elle lui a encore rendue pour ne pas demeurer en reste de politesse. Puis elle a reçu une vieille femme qui l'a suppliée de recevoir Horace. Elle a consenti à sa venue ; ne devait-elle pas le guérir du mal que ses yeux lui avaient fait ? Si Sganarelle est puni par la malice d'Isabelle, Arnolphe reçoit un châtiment plus cruel encore en entendant les aveux d'Agnès. Et quand il essaie de l'apitoyer sur son amour, elle lui répond avec la cruauté inconsciente d'une personne qui n'a pas été élevée :

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :

Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

Elle ne témoigne pas de colère contre le jaloux ; mais, comme elle ne vit que par l'instinct, le sentiment de l'homme, qui ne lui inspire pas de tendresse, ne lui inspire nul égard, elle marche sur lui tranquillement.

De plus, Sganarelle et Arnolphe ne se ressemblent pas. Sans doute, leur tactique est la même. Mais ils diffèrent pour tout le reste. Dans l'*Ecole des Maris*, le jaloux est plus épais, plus complètement ridicule. Il ne veut faire aucun sacrifice à la mode. Arnolphe, lui, n'est ridicule que sur le chapitre de sa conduite à l'égard de sa femme ; autrement, c'est un homme sensé, bienveillant, affectueux. Il fait au jeune Horace un accueil charmant, il lui

demande des nouvelles d'Oronte, « son bon et cher ami ». Il parcourt la lettre que le jeune homme lui présente, et dit en la lui remettant : « C'est trop de civilités ; il ne faut point faire tant de façons entre amis. Mon bien est à votre disposition. — Justement, dit le jeune homme, j'ai besoin de cent pistoles. — Voici de l'argent, répond-il, et gardez la bourse. » A ce moment, il est repris par ses idées narquoises. « Et vos fredaines ? demande-t-il à Horace. Avez-vous fait de nombreuses victimes depuis votre arrivée ? » On voit ici le travers d'Arnolphe, mais il ne détruit pas ses qualités. Et cette affection qu'il témoigne au jeune homme, il l'a aussi pour Agnès, son martyr, cette pauvre fille qu'il a rendue si malheureuse. Il épouserait volontiers une jolie fille ; il est capable d'un amour plus profond que celui d'Horace, et celle qu'il aime ferait de lui ce qu'elle voudrait. Il est bien sûr que des deux le mari le plus soumis serait celui qui s'est montré le plus entêté. Il finit par dire à Agnès :

Ecoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste ;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai,
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.

(*Bas, à part.*)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?

(*Haut.*)

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaliser :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

Molière a voulu que cette passion fût ridicule ; mais jamais Alceste ni aucun personnage de théâtre n'en a exprimé une plus forte. En nous montrant Arnolphe à la fois odieux et digne de pitié, le poète semble nous dire : « Voyez les contradictions de la nature humaine. Cet homme, si dur tout à l'heure, qui l'aurait cru bon, et capable de tendresse ? De lui et d'Horace, celui dont une femme avec un peu d'adresse ferait le plus obéissant des maris, ce n'est pas Horace. Voilà en quoi Arnolphe diffère de Sganarelle, qui n'est qu'un égoïste. Ainsi, à un an de distance, Molière, reprenant le même thème, a su le transformer. L'*Ecole*

des Maris est de 1661, l'*Ecole des Femmes* de 1662 ; douze mois se sont écoulés entre la composition des deux pièces, et dans cet intervalle, le génie de Molière a progressé.

En effet, si la donnée des deux œuvres est identique, elles diffèrent par le fond, et la seconde est de beaucoup supérieure à la première ; elle renferme plus de profondeur, plus d'originalité. Arnolphe et Agnès sont des types autrement curieux qu'Isabelle et Sganarelle. Ensuite, dans l'*Ecole des Femmes*, c'est toute l'histoire de deux âmes qui nous est présentée ; Molière a su remonter dans le passé de ses personnages. Il nous donne ainsi une explication plus approfondie de leurs actions ; leur caractère est étudié de plus près.

Pour ce qui est de la composition, elle est ingénieuse dans les deux pièces. L'invention d'Isabelle qui fait de son mari le porteur de ses billets galants, est originale. Mais l'*Ecole des Femmes* garde encore la supériorité. Comme l'a expliqué Lessing, Molière n'y a violé qu'en apparence la règle essentielle de l'art. La pièce, semble-t-il, manque d'action : tout s'y passe en récits ; mais c'était la meilleure façon de nous faire entrer dans le sujet. Le sujet, c'est l'effet que les ruses des deux amants produisent sur le jaloux, et l'action véritable se passe non pas dans la chambre d'Agnès, ni dans le jardin, mais dans le cœur d'Arnolphe. Était-il un meilleur moyen de nous faire suivre cette action que de nous faire entendre les confessions alternatives d'Horace et d'Agnès à Arnolphe ? Le visage, les paroles d'Arnolphe nous peindront les sentiments qu'il éprouve en apprenant les heureux succès d'Horace. Ainsi, cette composition, qui semble un défi aux lois du genre dramatique, est, en dernière analyse, extrêmement heureuse.

Cependant on ne peut dire que l'*Ecole des Femmes* même soit au nombre des grandes pièces de Molière. On ne peut la comparer au *Tartuffe*, au *Misanthrope* ou à l'*Avare*. D'abord en effet la pièce est relativement peu remplie. Il y a moins d'aperçus que dans les chefs-d'œuvre de Molière ; les questions soulevées y sont moins variées, et on y trouve moins de personnages intéressants. Dans le *Misanthrope*, Alceste, Célimène, Eliante, Arsinoé, Oronte, Philinte méritent tous de retenir notre attention ; dans les deux pièces que nous étudions, seuls les personnages du jaloux et de la jeune fille excitent l'intérêt. Donc, en 1662, Molière n'était pas en pleine possession de son génie.

L'*Ecole des Femmes* est encore inférieure à d'autres pièces de Molière parce que c'est une œuvre scabreuse. On sait bien qu'Isabelle et Agnès sont comme en état de légitime défense, qu'elles ne sont pas obligées d'épouser leurs tuteurs, et que c'est une

indignité de vouloir s'imposer au choix d'une femme. Il est vrai. Si les deux jeunes filles résistaient franchement et ouvertement à leurs jaloux, nous ne leur ferions pas un crime de leur défense. Mais l'effet que produisent leurs stratagèmes est fâcheux, car les moyens dont elles se servent sont justement les mêmes qu'emploierait une femme désireuse de manquer au serment conjugal. Cette critique, on ne saurait l'adresser au *Tartuffe*, où, du moins dans la plupart des scènes, la lutte est franche. La duplicité d'Agnès et d'Isabelle est inquiétante et contagieuse.

Ici une question se pose. Comment se fait-il que la morale de l'*Ecole des Maris* et de l'*Ecole des Femmes* n'ait trouvé de censeurs, à l'origine, que parmi les adversaires du théâtre en général, comme Bossuet ? Nous voyons Gaston d'Orléans accepter la dédicace de l'*Ecole des Maris* ; et Henriette d'Angleterre, à 18 ans, et un an seulement après son mariage, accepter celle de l'*Ecole des Femmes*. Sans doute, si le xvii^e siècle fut religieux en effet, la haute société garda des mœurs très libres ; les traditions de François I^{er} ne s'étaient pas perdues, et on ne se faisait guère de scrupule de l'adultère à la cour. Mais la cour n'est pas tout, au xvii^e siècle. Ce n'est pas le grand monde en général qui écrit. Comment Boileau, si foncièrement honnête, n'a-t-il pas fait ses réserves sur la pièce de Molière ? Pourquoi la bourgeoisie janséniste n'a-t-elle pas éprouvé de scrupules à la représentation ? C'est qu'alors on était très indulgent pour les genres qui cherchent à divertir. On se montrait sévère pour les genres sérieux ; on voulait une morale irréprochable, et on l'obtenait, témoin la pureté de notre tragédie, qui est comme une condition du genre, et se maintiendra pendant tout le siècle suivant, au milieu de la décadence des mœurs publiques. Au xviii^e siècle, les esprits les plus légers, ceux qui se permettent des licences dans des *Contes* ou des *Satires*, changent de plume dès qu'ils se mettent à écrire une tragédie, et, à très peu de réserves près, ils paraissent aussi scrupuleux que leurs prédécesseurs. Mais la comédie, même au xvii^e siècle, jouissait d'assez grands privilèges. La profondeur qu'on trouvait chez Molière lui faisait pardonner bien des libertés en faveur de ses intentions. Et, en effet, le suprême effort d'un siècle n'est pas de ne jamais produire d'œuvre répréhensible : ce serait trop exiger. Si le xvii^e siècle est si grand, si pur, bien qu'il ait aimé les *Contes* de La Fontaine et certaines pièces de Molière, c'est qu'il a produit d'autres œuvres, d'une moralité irréprochable, et qu'il les a sincèrement admirées.

A. S.

Notice bibliographique ⁽¹⁾

AGRÉGATION DES LETTRES.

Polybe. — Les manuscrits. — Place de Polybe dans l'histoire. — Sa vie. — Sa conception de l'histoire. — Sa méthode. — Son style.

Manuscrits. — Sur 40 livres, nous en possédons 5 à peu près entiers. Pour le reste, nous n'avons que des fragments, dont quelques-uns d'une certaine étendue.

Pour le livre VI, la source manuscrite n'est pas la même que pour les premiers. Les premiers sont contenus dans le *Vaticanus* 124, désigné par la lettre A ; le livre VI, dans le *Urbinas* 102, désigné par la lettre F. Ce livre est composé d'extraits, ce qui explique comment nous avons tant de fragments de Polybe. A une époque ancienne, on a tiré de Polybe des morceaux choisis. Dans le manuscrit que nous avons, l'opération a porté sur les premiers livres jusqu'au XVIII^e. Les morceaux étant disposés dans l'ordre du texte original, on sait par là quel était l'ordre de l'ouvrage entier.

Les autres fragments de Polybe dérivent surtout d'une compilation faite à Constantinople, au x^e siècle, par l'ordre de Constantin Porphyrogénète. Elle comprenait 53 sections de titres différents où étaient classés des morceaux empruntés aux divers historiens. Il en reste deux sections entières et des fragments. Dans les deux sections qui restent, sur *les ambassades* et sur *la vertu et le vice*, ont été conservés quelques morceaux étendus empruntés à Polybe.

En dehors de ces sources, les manuscrits sont assez nombreux.

Editions. — CASAUBON, Paris, 1609 : commentaire intéressant.

SCHWEIGHAEUSER, Leipsick, 1789-1793, en 8 volumes avec notes, édition fondée sur l'examen de manuscrits plus nombreux.

BEKKER, Berlin, 1844, 2 volumes.

DÜBNER, chez Didot, 1839, réimprimé en 1865, 1 volume.

Les deux éditions importantes ont été publiées chez Teubner.

DINDORF, en 1866-68, a donné une première édition, reprise en 1882 par BÜTTNER qui a profité de l'édition de Hultsch, chez Weidmann, en 4 volumes, publiée en 1867-1871.

(1) Ce sont là de simples notes, qui n'ont aucune prétention, littéraire mais que nous croyons cependant devoir être utiles aux candidats à l'agrégation. (N. de la R.)

L'édition BÜTTNER est excellente, elle peut dispenser de celle de HULTSCH. Celle-ci néanmoins possède un appareil critique de grande valeur.

Place de Polybe dans l'histoire. — Polybe occupe parmi les historiens une place considérable. Où en est l'histoire au moment où il paraît? Avant lui, nous trouvons cinq ou six noms. Au début, il y a eu la période des logographes, qui ont écrit une histoire poétique, mythique, dont le terme est l'œuvre d'Hérodote. Après vient Thucydide, qui est un historien critique, méthodique, militaire et politique. Presque aussitôt après lui, l'histoire perd son caractère. Xénophon, dans ses *Helléniques*, continue le récit de la guerre du Péloponèse, mais avec une méthode moins solide que celle de Thucydide. Sans doute, il n'introduit pas de mythes dans son histoire; mais il montre du parti pris, de la partialité, et, dans les derniers livres, il se laisse aller à des prédications intempestives. Après Xénophon, l'histoire subit une nouvelle altération entre les mains d'Isocrate. Son influence fut très grande; il a enchanté la Grèce du IV^e siècle; mais, s'il a rendu des services à la langue, il a beaucoup nui à l'histoire en y introduisant la rhétorique. Il n'est pas surprenant que deux de ses élèves, Ephore et Théopompe, voient dans l'histoire une matière à beaux exercices de style, l'un avec l'idée de charmer par la grâce et l'abondance du récit, l'autre avec celle de blâmer ou de louer, d'exalter ou d'amoindrir les choses et les personnes. Avec l'âge alexandrin, au commencement du III^e siècle, la rhétorique continue à faire des siennes; mais l'érudition apparaît: la science des écrivains s'annonce comme livresque. Timée de Tauroménium, qui vécut au milieu et pendant la 2^e moitié du III^e siècle, avait écrit une grande histoire de la Sicile en 38 livres; il y prenait les événements à l'origine et continuait son récit jusqu'à son temps, jusqu'en 264, époque de la 2^e guerre punique. Pour écrire cet ouvrage, il avait accumulé les lectures; mais, d'après les critiques que lui adresse Polybe et d'après les fragments que nous connaissons de lui, Timée n'était ni un historien politique ni un historien militaire; vivant au milieu de ses livres, il n'avait fait que rassembler des histoires et des anecdotes. C'est à ce moment que paraît Polybe. Son œuvre est une réaction déclarée et violente contre la façon dont les écrivains ont entendu l'histoire depuis Thucydide. Il reprend la tradition de Thucydide, enrichie de tous les progrès qu'elle a pu faire avec Aristote, par exemple, et il montre une hardiesse de vues qui lui assigne une place considérable dans l'histoire. Cela s'explique par la nature même de son génie et par les circonstances au milieu desquelles il a écrit.

Sa vie. — Ses œuvres sont la principale source pour sa biographie. Nous avons sur lui quelques lignes de Suidas ; mais elles sont sèches et souvent inexactes. Heureusement Polybe, avec son goût pour les digressions, a toujours parlé de lui-même ; et, avec les renseignements qu'il nous fournit, on peut reconstituer sa vie. Il est né à Mégalo polis vers 203 ; car, en 181, il n'a pas 30 ans. Mégalo polis était une ville d'Arcadie qu'avait fondée Epaminondas, quand il voulait battre Lacédémone. Polybe n'est donc ni un Athénien, ni un Alexandrin : c'est un Grec de province. Il est fils de Lycortas, bien connu comme ami de Philopœmen, le chef du parti modéré dans la ligue achéenne. En 183, Polybe porta les cendres de Philopœmen à ses funérailles. Plutarque, dans la *Vie de Philopœmen*, (ch. 21), dit qu'il resta fidèle à la mémoire du grand homme ; en 146, il s'entremet pour préserver les statues de Philopœmen. En 181, Polybe est attaché à l'ambassade envoyée en Egypte près de Ptolémée Epiphane. En 189, il est hipparque, au début de la guerre entre Persée et les Romains, guerre qui se termine, comme on sait, en 188, par la bataille de Pydna, où Paul Emile fut vainqueur. Il y eut 1000 otages réclamés par les Romains après quelques révoltes des Grecs. En 166 Polybe va à Rome en qualité d'otage. Il y passera seize ans. A ce moment, il a près de 40 ans ; c'est un politique, un soldat, mais doué d'un esprit pondéré ; ennemi de Rome, il est trop éclairé pour ne pas s'instruire chez les Romains.

.Or, qu'est Rome en 163 ? Cette date est celle de l'âge d'or de la république. La solidité de l'empire romain n'est pas entamée ; Rome est dans sa période d'expansion. Carthage est abattue, et Rome maintenant s'adoucit, se civilise ; les relations qu'elle entretient avec la grande Grèce ont créé une éducation des esprits. Polybe, à Rome, doit se trouver dans son milieu, et il y voit des qualités, des forces que la Grèce n'a plus. L'empire romain possède alors une très forte unité ; l'Italie et une partie du monde oriental sont gouvernées par un grand corps politique, le Sénat, qui est dirigé par des traditions aristocratiques très puissantes, par une unité de vues exceptionnelle. Partout règne le sentiment de la hiérarchie et le respect de la loi. Devant ce spectacle, nous savons quelle a été l'impression de Polybe : il a ressenti une admiration profonde. Arrivé à Rome, en ennemi, il a tôt fait de s'apercevoir que la conquête romaine n'est pas l'effet du hasard, et il dit son sentiment avec franchise : « Les Grecs ne sont que des enfants incorrigibles devant les Romains ». C'est que les Grecs n'ont pas la ténacité qui fait la supériorité de leurs adversaires.

De plus, Polybe a la chance de pénétrer dans une des premières familles de la république. Il raconte comment naquit son amitié avec Scipion Emilien (éd. Hultsch, livre 32, p. 1267) à propos d'un emprunt de livres et d'une conversation à ce sujet. Les deux fils de son ami étaient Fabius et l'autre Scipion, le fils de Paul Emile, qu'Emilien avait adoptés. Fabius, l'ainé, était le plus brillant : aussi Scipion était-il un peu jaloux de son frère. Polybe avait séduit Fabius ; l'autre se fâcha de voir que son frère accaparait l'étranger. Il déclara à Polybe qu'il était froid et lent d'esprit, et le pria de l'aider. « Polybe eut de la joie et de l'embarras à cette demande ; puis une affection de père à fils s'établit entre Emilien et lui. » Le voilà donc vénéré de ces jeunes gens, leur maître en choses grecques et trouvant chez eux les qualités romaines. Il voit tout, il entend tout, et il obtient, grâce à ses protecteurs, de ne pas être envoyé comme les autres otages dans un municipe. En 150, après seize ans de séjour à Rome, il rentre en Grèce. Mais il fait de nombreux voyages. Par exemple, au moment de la troisième guerre punique, il se rend à Carthage avec Scipion ; pendant la prise de Carthage et de Numance, il est sur les lieux. A partir de ce moment, il joue le rôle d'intermédiaire entre les Grecs et les Romains. Il trouve en Grèce beaucoup d'illusions, d'entraînements chimériques ; on ne se résignait pas à la défaite ; et Polybe, qui a vu de près la puissance de Rome, s'efforce de montrer à ses compatriotes que toute résistance est inutile. Il joue là un rôle très ingrat et très difficile, et réussit cependant à être bien vu des uns et des autres. Ainsi, en 146, il s'oppose à une révolte qui aboutit à la prise de Corinthe et à la réduction de la Grèce en province romaine. Bien qu'on ne l'ait pas écouté, il multiplie ses démarches en faveur des cités et des personnes, et on lui élève des statues dans les villes grecques. Il meurt à 82 ans, vers 123, d'une chute de cheval. (Lucien, *Μακροβόλοι*, ch. 22.)

Ses œuvres, — car il a beaucoup écrit, — comprennent :

1° Les *Histoires*, en 40 livres ; il nous reste 5 livres à peu près entiers et un 6^e livre composé d'extraits.

2° Un ouvrage sur la tactique, *Περὶ τὰς τάξεις ὑπομνήματα*. (Il le cite au livre 9, ch. 20.)

3° Une oraison funèbre sur Philopœmen (X, ch. 21).

4° Un ouvrage de géographie, qui est peut-être une partie de son grand ouvrage.

Ce qu'il a voulu écrire, c'est l'histoire de son temps depuis 221 jusqu'en 146, de la deuxième guerre punique à la prise de Carthage. Il raconte « comment, en cinquante années environ, Rome a mis sous son pouvoir presque le monde entier ». Il a fait une intro-

duction dans les deux premiers livres qui vont de 264 à 221, date du commencement de la deuxième guerre punique.

Sa conception de l'histoire. — L'histoire de Polybe est très originale. Il le sait et il le dit souvent ; d'abord il insiste sur ce point : qu'il veut faire une histoire universelle, καθόλου ιστορία. De son temps, ce qui est intéressant, ce n'est pas l'histoire de telle cité, car la vie politique dépasse la cité ; elle s'exerce dans l'ensemble des relations établies entre les cités. Le moteur central de la politique du monde, c'est Rome. Aussi, aux yeux de Polybe, ce serait se tromper que d'écrire des histoires particulières. Il rappelle les tentatives du pouvoir militaire antérieures, les δυναστείαι de la Perse, de Lacédémone, de la Macédoine ; il montre quelles différences séparent ces empires éphémères de la puissance de Rome, dont l'action dure encore. Voilà une vue d'historien très profonde ; or, elle est à la première ligne de son histoire. Il ajoute qu'une série d'histoires particulières ne constituerait pas l'histoire universelle telle qu'il l'entend.

Une autre idée nouvelle et originale de Polybe est celle-ci : l'histoire doit être « pragmatique ». Elle doit être un traité, πραγματεία, se rapportant à l'enseignement de la politique ou de la guerre, une leçon pour l'homme d'Etat (I, 1, 2). Il faut que dans tout le détail chaque récit soit présenté au point de vue de l'application qu'on en peut faire. Il convient de noter la nouveauté de cette conception. Polybe l'oppose à deux autres conceptions en usage de son temps :

1^o La rhétorique, telle qu'il la trouve chez Ephore, chez Théopompe, les grands historiens de la fin du IV^e siècle, les élèves d'Isocrate. Leurs ouvrages sont pleins d'une rhétorique d'apparat ; ils ont toujours en tête la préoccupation de louer ou de blâmer, car depuis Gorgias le fond de la rhétorique d'apparat, c'est le blâme ou l'éloge. Chez Théopompe, il y avait des morceaux violents, dont nous avons quelques fragments, contre les démocrates athéniens, contre Philippe de Macédoine (Polybe, XII, 7).

2^o L'histoire poétique, faite de mythes, de vieux récits. En effet, l'histoire faite avec les traditions orales est très en faveur aussi ; nous sommes en pleine période alexandrine et les savants d'alors ont d'abord pour les mythes anciens, bizarres et obscurs.

Ces deux conceptions, Polybe les exclut. Il réagit contre les habitudes de ses prédécesseurs, à peu près comme Thucydide dans sa préface réagit contre les logographes, au nombre desquels il range Hérodote.

Pour Polybe, ce qui importe, c'est d'instruire les politiques et les hommes d'Etat (Préface du livre IX.) Il faut leur apprendre

les causes des événements de façon à leur permettre de prévoir l'action nécessaire de ces mêmes causes. Pour mieux mettre en lumière ses idées sur ce point, il avait écrit une préface en tête de chaque livre et ses idées générales reviennent encore très souvent dans le cours des livres. (Voyez III, 32, 6, et surtout les livres I et IX.)

Que sont donc pour Polybe les *causes* en général ou en matière d'histoire ? Il s'est expliqué longuement là-dessus. Cette préoccupation des causes est nouvelle et porte sa date. Elle nous fait bien songer un peu à Thucydide, qui dit : il faut savoir le passé pour prévoir l'avenir, κατὰ τὸ ἀνθρώπινον, suivant la nature de l'homme. Mais, chez Thucydide, la théorie est plutôt à l'état latent. Ici, ces mots précis annoncent une chose nouvelle. C'est que dans l'intervalle il y a eu Aristote ; son influence en métaphysique était limitée, car les manuscrits d'Aristote n'étaient pas publiés au temps de Polybe, mais ses dialogues existaient, et il avait formé des disciples, comme Straton de Lampsaque. Polybe dit (III, 6) : il ne faut pas confondre la vraie cause avec l'occasion ou le prétexte (αἰτία ou πρόφασις) ou le commencement (ἀρχή), car alors on commet le sophisme : *post hoc, ergo propter hoc*. Il distingue tout cela et se plaint que les historiens ne le fassent pas. Thucydide aussi, dans son 1^{er} livre, racontant le début de la guerre du Péloponèse, les affaires d'Epidamne, oppose αἰτία à πρόφασις, mais il n'attribue pas aux deux mots le même sens que Polybe. Pour Thucydide, αἰτία n'a pas un sens juridique : le mot signifie *grief invoqué* ; πρόφασις, au contraire, peut prendre le sens de *motif*. Polybe, qui vient après Aristote, appelle αἰτία la cause, et πρόφασις le prétexte. Les causes en général n'ont rien de mystérieux ni de divin ; elles sont naturelles et il faut les étudier d'une manière positive. Non pas que Polybe exclue toute intervention divine dans les choses humaines ; comme Démosthène, comme Aristote, il admet que certaines choses ne s'expliquent pas, peuvent être imputées à la τύχη, à l'αἰμαρμένη, c'est-à-dire la fatalité. Seulement, pour Polybe, ce n'est là qu'une explication exceptionnelle, un pis aller. Pour Hérodote, au contraire, il y a une intervention minutieuse de la divinité dans les affaires d'ici-bas ; il pense comme Hippocrate, qui disait : « Il n'y a pas de maladies plus divines les unes que les autres ; elles sont toutes divines et naturelles également. » (V. Polybe, XXXVII, 4.)

Un autre point curieux de la théorie de Polybe sur les causes, c'est qu'il distingue des causes particulières suivant les événements. En histoire, il y a des causes politiques et militaires. De là la grande

importance qu'il donne aux questions d'organisation militaire et aux constitutions politiques. Cette façon de procéder est en partie nouvelle. A dire le vrai, on rencontre chez Xénophon, Thucydide et d'autres historiens, des vues analogues. Ainsi, dans son traité sur la *République des Lacédémoniens*, Xénophon montre l'excellente organisation de l'armée lacédémonienne. Thucydide, dans le discours de Périclès, fait l'exposé de la constitution athénienne. Mais chez Xénophon cette analyse est accidentelle : c'est une page qu'on trouve par hasard dans les *Helléniques* ; chez Thucydide, c'est un mot jeté en passant. Pour Polybe, au contraire, c'est le fond même de l'histoire ; car, depuis Xénophon et Thucydide, il y a eu Aristote et toute son école. Il ne faut pas oublier qu'il y avait 138 constitutions dans l'œuvre d'Aristote. De plus, au IV^e siècle, Enée le tacticien avait écrit une série d'ouvrages sur l'art militaire. Cet Enée, contemporain de Xénophon, est peut-être Enée de Stymphale dont il est question dans l'*Anabase*. Il étudie l'art de la guerre et donne des conseils précis appuyés d'exemples : il explique le succès de telle ou telle bataille. Enfin, à la suite de la conquête d'Alexandre, il s'était produit un grand mouvement de littérature militaire. Polybe a ressenti toutes ces influences. Ainsi il exprime cette idée « qu'il faut traiter de la constitution de la cité, car c'est de là que les actions tirent leur achèvement » (VI, 1, 9). On ne trouverait pas chez Thucydide une expression aussi précise de l'importance de la politique. De même, étudiant la légion romaine, dans une digression célèbre imitée par Bossuet et Montesquieu, il déclare la légion supérieure à la phalange par la souplesse. Enfin ses qualités d'observateur et de politique éclatent dans l'étude de la constitution romaine que renferme le livre VI.

Sa méthode de recherches. — Sur ce point encore, il est très explicite. Trois qualités, selon lui, sont nécessaires à l'historien :

- 1^o La connaissance des livres, des documents écrits.
- 2^o La connaissance des lieux.
- 3^o La connaissance des affaires (politique, guerre).

Ce qu'il y a de curieux dans cette énumération, ce n'est pas la distinction de ces qualités, mais leur ordre (XII, 25).

La connaissance des livres est celle que la plupart des historiens ont mise en première ligne ; pour Polybe, c'est la dernière. S'il attaque Timée avec insistance, c'est qu'il est un érudit livresque : « Il ressemble à un peintre qui ne travaillerait que d'après des mannequins » (XII, 28). L'histoire ne sera bien faite que quand les hommes d'action se mettront à l'écrire, ou quand ceux qui l'écrivent considéreront la pratique des affaires comme indispensable.

L'historien doit encore savoir la géographie. Polybe (III, 59) parle de « tous les dangers qu'il a affrontés dans ses voyages en Libye, en Ibérie, en Gaule et sur la mer qui entoure ces pays, pour redresser l'ignorance sur ces points et faire connaître ces parties de la terre habitée ». Il avait voyagé aussi en Egypte, en Grèce, en Italie. Il est allé consulter des documents, par exemple un vieux traité conclu entre Rome et Carthage. Dans le récit de la 2^e guerre punique, il montre qu'il a vu le pays où est passé Hannibal.

Enfin la lecture aussi est utile. Polybe ici établit nettement la nécessité de la critique. Il porte un jugement sévère sur des narrations d'auteurs contemporains. En parlant de Fabius Pictor (III, 9), il le critique et fait une déclaration de principes qui montre son indépendance d'esprit. Il avertit le lecteur de ne pas regarder au titre, mais au fond dans un livre d'histoire. Il ne fait pas fi de l'autorité personnelle du narrateur, mais il ne la croit pas décisive. Avant tout, c'est d'après le fond même des choses que les lecteurs doivent fonder leur opinion sur le récit. Dans un autre passage (III, 20), il trouve dans une source contemporaine que, pendant la délibération du Sénat sur les affaires de Sagonte, les enfants de 12 ans assistèrent à la séance. Il ne veut pas le croire : « A moins, par Zeus ! qu'en dehors de tous les autres avantages que la fortune a donnés aux Romains, elle ne les ait faits politiques dès le berceau. » Cette opinion a la valeur non d'un témoignage historique, mais d'un commérage de boutique de barbier. En effet, une grande partie des légendes que rapporte Hérodote sur les choses de Lydie sont sorties des boutiques de coiffeur. Enfin, au livre III, 33, 18, à propos de la liste des troupes d'Hannibal, il dit : « J'ai trouvé moi-même à Lacinium, dans le Bruttium, cette liste écrite sur des tablettes d'airain conservées là, qui avaient été gravées quand Hannibal se trouvait dans cette partie de l'Italie. » On arrive ainsi à ce que Thiers, dans la préface d'un de ses volumes, appelle « l'intelligence » de l'histoire. Quand il connaît la vérité, il reste un devoir à remplir à l'historien : c'est de la dire.

Véracité de Polybe. — Sur ce point, il fait des déclarations répétées. Il reproche à Théopompe, qu'il admire beaucoup, sa méchanceté, *κακολογία*. Parlant (I, 14) de Philinos, historien de Syracuse, qui vivait sous le 2^e Denys, et de F. Pictor, il trouve que, quand un homme a revêtu le caractère d'historien, il doit dire la vérité. Au livre XXXVIII, fragm. 6, 1 d. 2, il juge la Grèce perdue ; il comprend que ses compatriotes vont le blâmer, et il écrit : « Je n'estime pas qu'on soit un ami véritable quand on redoute un discours franc,

et qu'on soit un bon citoyen quand on abandonne la vérité à cause des reproches qui en naîtront au moment même où l'on écrira. A plus forte raison, l'historien des affaires publiques, il ne faut en faire aucun cas, s'il considère quelque chose de plus précieux que la vérité ».

D'après ces déclarations, d'après la manière dont il conçoit l'histoire, d'après la place qu'il fait à la politique, on voit que Polybe est un grand esprit, et si l'on songe à l'importance qu'il assigne aux causes, pour ce qui regarde la religion, les mœurs et les institutions, on se convaincra qu'il réalise l'idée que les modernes se font d'un grand historien.

Méthode d'exposition. — Elle est intermédiaire entre la méthode de recherches et l'art proprement dit. Dans l'antiquité : il y a des systèmes variés d'exposition. Chez Hérodote, l'histoire est une suite d'anecdotes reliées par un récit où l'historien introduit des conversations et toute une mise en scène. Chez Thucydide, l'exposition comprend trois éléments : le récit, sobre, froid, sans ornements ; de grands discours, oratoires, en style direct, où Thucydide exprime la philosophie de son histoire ; enfin des réflexions générales. Plus tard, les historiens mettent plus de phrases et moins de substance dans leurs discours, qu'ils appellent *ἀποδείξεις* ; ils font grand usage des morceaux d'apparat, des invectives, des louanges, à la manière d'Isocrate et de Théopompe. Mais, même dans la façon dont Thucydide conçoit ses discours, il y a une part de liberté artistique ; il se fait de ces harangues une conception idéale plutôt que réaliste. En présence de ces méthodes différentes, comment Polybe va-t-il s'y prendre ?

Ses récits ne ressemblent pas à ceux d'Hérodote : ils se rapprochent plutôt de ceux de Thucydide. Il veut instruire, apporter des faits, les expliquer. C'est là que son intelligence se montre. Rien de plus clair que ses expositions ; on peut seulement reprocher à son récit, comme à celui de Thucydide, d'être un peu sec.

Dans ses réflexions, il nous fait la leçon. Mais ce procédé, rare chez Thucydide et réservé pour les grandes circonstances, et encore fort bref, tient chez Polybe une place excessive. Il disserte intarissablement. Dans l'histoire de Thiers, on trouve parfois de ces jugements sur une bataille ou sur l'état des finances, qui paraissent un peu longs. Le mot de Fénelon, qui s'est montré dur pour Polybe, est juste à propos de cet abus. « Polybe raisonne trop quoiqu'il raisonne très bien » (*Lettre à l'Académie*). Fénelon ne tient pas assez compte des grandes qualités de Polybe : on comprend toutefois que la lecture de son histoire ait provoqué

chez lui un sentiment d'impatience, car Polybe a toujours une opinion arrêtée qu'il s'attarde à vouloir faire partager à son lecteur.

Dans les discours, Polybe est en avance sur Thucydide. Le premier des anciens il s'aperçoit que les paroles sont des documents historiques, comme les faits. C'est là une grande nouveauté; pour ses prédécesseurs, l'important, c'est l'ensemble de la pensée qui a déterminé tel ou tel fait; pour Polybe (XII, 25*), les discours sont pour ainsi dire le sommaire des événements et ils relient ensemble le tout de l'histoire. Rien n'est plus juste pour ceux de Thucydide. Mais il faut reproduire les discours intégralement, *ὡς ἐρρήθη κατ' ἀλήθειαν*, et non d'après une vérité idéale comme le fait Timée, car alors on tombe dans la rhétorique, *ἀποδείξις τῆς ἐκ τούτου δυνάμεως*. Ceci nous amène à voir quels sont les mérites d'écrivain de Polybe.

Polybe écrivain. — L'art d'écrire comprend : 1° la composition ; 2° le style.

1° Polybe possède la faculté de vision qui permet d'embrasser de grands ensembles et de grouper ces ensembles en d'autres ensembles plus vastes. Il a eu l'idée de l'histoire universelle et il saisit les rapports des choses.

Néanmoins, il montre une certaine raideur, une certaine gaucherie, quand il essaie de mener de front le récit d'événements qui se passent dans des parties différentes du monde. Il valait mieux procéder par pays et non par année. Polybe a suivi la même méthode que Thucydide. Son récit commence à la 2^e guerre punique, mais il a une préface où il raconte la période qui sépare la 1^{re} guerre punique de la 2^e. Une fois entré dans son récit, il procède par olympiades, avec le désir de nous promener sur les différents théâtres des guerres.

2° Le style de Polybe est sa grande faiblesse. Polybe est instruit, mais il n'est pas écrivain. Il écrit dans la *κοινή*, qui est un attique un peu transformé, un peu artificiel, une sorte de langue scolastique. Il convient d'examiner son vocabulaire et sa phrase. Pour le vocabulaire, il exagère les défauts de son temps, il emploie une foule de mots abstraits que la philosophie, les sciences ont introduits dans le langage courant. Il montre en cela plus de savoir que de goût. Il faut encore regretter chez lui l'abondance des mots faibles, vulgaires, qui, chose aggravante, ont pu passer à ses yeux pour des élégances. Un mot lui est cher entre tous pour son ampleur, c'est l'adverbe *ὁλοσχερῶς*, qu'il emploie au sens de « tout à fait », « sérieusement » ; il aime aussi le mot *προειρημένος*, qui signifie « le personnage susdit » et qui revient 3 et 4 fois dans une demi-page.

Pour ce qui est de la phrase, Polybe évite l'hiatus, car il est de l'école d'Isocrate, et il cherche dans la période une certaine rondeur, il aime la grande éloquence. Ce goût l'entraîne à employer plus de mots qu'il n'est nécessaire et à dire deux ou trois fois la même chose pour arrondir sa phrase.

En résumé, Polybe est un détestable écrivain, mais c'est un grand esprit qui a fait faire à l'histoire un pas décisif.

A. S.

Programme des Auteurs

AGRÉGATION — CONCOURS DE 1898.

I. Agrégation de Philosophie.

I. ÉPREUVES ÉCRITES.

Périodes d'histoire de la philosophie dans lesquelles sera pris le sujet de la composition historique :

1^o Philosophie ancienne. — Pyrrhoniens, Nouveaux Académiciens, Epicuriens, Stoiciens ;

2^o Philosophie moderne. — Descartes, Spinoza, Malebranche.

II. ÉPREUVES ORALES.

Auteurs grecs.

Platon : *Le Philèbe*.

Aristote : *De Anima*, liv. II.

Auteurs latins.

Cicéron : *Les Académiques*.

Leibniz : *De rerum originatione radicali*.

Auteurs modernes.

Descartes : *Les Principes de la philosophie*, liv. I.

Malebranche : *La Recherche de la vérité*, liv. III.

Rousseau : *Le Contrat social*.

Fichte : *La Destination de l'homme*.

II. Agrégation des Lettres.

Auteurs grecs.

Pour la première explication, les auteurs ne sont pas désignés à l'avance. Les candidats auront à traduire et à commenter, après un quart d'heure de préparation, des textes classiques choisis par le jury.

Les explications préparées seront tirées des auteurs suivants

Eschyle : *Les Choéphores*.

Sophocle : *Œdipe roi*.

Thucydide : Liv. VI, 1-53.

Auteurs latins.

Pour la première explication, les auteurs ne sont pas désignés à l'avance. Les candidats auront à traduire et à commenter, après un quart d'heure de préparation, des textes classiques choisis par le jury.

Les explications préparées seront tirées des auteurs suivants :

Plaute : *Miles gloriosus*.

Horace : *Épîtres*, liv. I.

Juvénal : *Satires* I, VIII, X.

Salluste : *Fragments des Histoires*.

Auteurs français.

Villehardouin, édition G. Paris et Jeanroy, p. 28-85. (Tous les candidats auront à expliquer un passage de cet auteur)

Ronsard : *Poésies choisies* (édit. Becq de Fouquières) : *Odes*, liv. I, II, IV.

Corneille : *Le Cid*.

Racine : *Andromaque*.

Molière : *Le Malade imaginaire*.

Victor Hugo : *Les Rayons et les Ombres* : Tristesse d'Olympio ; — *Les Contemplations* : A Villequier, Paroles sur la dune, Les Malheureux ; — *Légende des siècles* : Le petit roi de Galice.

Bossuet : *Sermon sur la mort*.

Bourdaloue : *Sermon sur la pensée de la mort*.

La Bruyère : Le premier chapitre des *Caractères* (Des ouvrages de l'esprit) ; — Discours de réception à l'Académie française.

Voltaire : *Lettres choisies*, édition Fallex, chez Delagrave, p. 191-245 (lettres des années 1754-1760).

Michelet : *Histoire de France (Moyen âge)*, liv. VII.

III. Agrégation de Grammaire.

Pour la première explication, les candidats auront à traduire successivement, après vingt minutes de préparation, un texte grec et un texte latin choisis par le jury dans les auteurs classiques.

Les explications préparées seront tirées des auteurs grecs et latins suivants :

Auteurs grecs.

Eschyle : *Les Choéphores*.

Sophocle : *Œdipe roi*.

Thucydide : Liv. VI, chap. 1-53.

Démosthène : *Deuxième Philippique* ; — *Discours sur la Chersonèse* ; — *Troisième Philippique*.

Auteurs latins.

Plaute : *Miles gloriosus*.

Horace : *Épîtres*, liv. I.

Salluste : *Fragments des Histoires*.

Quintilien : *Institution oratoire*, lib. XII.

Auteurs français.

Extraits des Chroniqueurs français (par G. Paris et Jeanroy ; Paris, Hachette) : Villehardouin, p. 40-49 ; Joinville, p. 159-164.

La Vie de saint Alexis (édit. G. Paris, Vieweg, 1885), vers 1 à 295.

Ronsard : *Poésies choisies* (édit. Becq de Fouquières) : *Odes*, liv. I, II, IV.

D'Aubigné : *Les Tragiques*, liv. V, Les Fers, depuis : « Les yeux des bienheureux aux peintures advisent... » jusqu'à la fin.

Corneille : *Le Cid*.

Molière : *Le Malade imaginaire*.

V. Hugo : *Les Contemplations* : I. Réponse à un acte d'accusation ; *ibid.* : suite. II. A Villequier, Paroles sur la dune, Les Malheureux ; — *Légende des siècles* : Le petit roi de Galice.

Bourdaloue : *Sermon sur la pensée de la mort*.

La Bruyère : *Les Caractères*, chap. I : Des ouvrages de l'esprit ; — Discours de réception à l'Académie.

Rivarol : *De l'universalité de la langue française* (édit. de Lescure ; Paris, Jouaust, 1880).

IV. Agrégation d'Histoire et de Géographie.*Histoire ancienne.*

Les Phéniciens.

Histoire de la Grèce depuis les origines jusqu'à la fin des guerres médiques.

Histoire et civilisation des colonies grecques.

La civilisation athénienne aux v^e et iv^e siècles : religion, vie privée, industrie, commerce, lettres et arts.

Histoire extérieure de Rome, depuis la première guerre punique jusqu'en l'an 133 av. J.-C.

Histoire intérieure et extérieure de Rome, depuis la mort de Sylla jusqu'en l'an 27 av. J.-C.

Histoire de l'Empire romain, depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de Marc-Aurèle.

Moyen âge.

L'Empire franc, son histoire, ses institutions, sa civilisation, depuis les dernières années du v^e siècle jusqu'au traité de Verdun.

L'Empire d'Orient et la civilisation byzantine, depuis la mort de Justinien jusqu'à la première croisade.

La Papauté et l'Empire, l'Italie et l'Allemagne, depuis Othon 1^{er} jusqu'à la fin des Hohenstaufen.

La France, depuis la mort de saint Louis jusqu'à la fin de la guerre de Cent Ans.

L'Angleterre, depuis la mort d'Henri III jusqu'à la fin de la guerre de Cent Ans.

Histoire moderne.

L'Eglise catholique, depuis la fin du grand schisme jusqu'au concile de Trente inclusivement.

La monarchie espagnole, depuis l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle jusqu'à la mort de Philippe II.

Richelieu et Mazarin.

Louis XIV et l'Europe (1661-1715) ; histoire diplomatique.

L'art français de 1648 à 1774.

Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis 1688 jusqu'en 1832.

La Prusse, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la mort de Frédéric II.

La Russie au xviii^e siècle.

Les institutions de la France en 1789 ; l'Assemblée nationale constituante.

Les Etats-Unis d'Amérique, de 1774 à 1815.

La question d'Orient, depuis la paix de Passarowitz jusqu'au congrès de Paris.

La France et l'Europe de 1802 à 1815 : histoire diplomatique et militaire (étudier spécialement les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Waterloo).

Les constitutions de la France de 1814 à 1875.

Les puissances européennes en Asie au xix^e siècle.

L'Allemagne et l'Italie de 1848 à 1871.

Géographie.

La forme et les divisions de la terre.

Les mers et les courants marins.

Les formes du relief terrestre et les différents types de montagnes.

Les zones de végétation.

La répartition des populations à la surface du globe.

Productions animales et industries extractives dans le monde.

L'Empire russe.

La Péninsule des Balkans.

L'Empire ottoman.

L'Australie, la Nouvelle-Zélande, les îles de la Sonde.

Les Etats-Unis.

Le Chili et la République argentine.

Les explorations africaines depuis 1850, y compris Madagascar.

La France, géographie physique.

Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

Les explorations polaires boréales au xix^e siècle.

V. — Agrégation d'allemand.*Auteurs allemands.*

1. Grimmelshausen : *Simplicissimus*, 3^e livre.
2. Lessing : *Nathan der Weise*.
3. Gœthe : *Götz von Berlichingen*; — *Faust*, deuxième partie, 5^e acte.
4. Schiller : *Kabale und Liebe*; — *Ueber Anmuth und Würde*.
5. Rückert : *Oestliche Rosen* (*Gedichte, Auswahl des Verfassers*).
6. Platen : *Les Parabases*.
7. Heine : *Atta Troll*.
8. Lenau : *Reiseblätter*; — *Sonette*.
9. P. Heyse et H. Kurz : *Deutscher Novellenschatz*, 3^e volume : *Des Lebens Ueberfluss* de Tieck; *die Glücksritter* d'Eichendorff; *Romeo und Julia auf dem Dorfe* de G. Keller.

Auteurs français.

1. Molière : *Amphitryon*.
2. La Fontaine : *Fables*, liv. VII.
3. Fénelon : *Lettre sur les occupations de l'Académie*.
4. Sainte-Beuve : *Causeries du lundi*, t. III : *Qu'est-ce qu'un classique ? — Frédéric le Grand, littérateur*; — Diderot.
5. A. de Musset : *Histoire d'un merle blanc*; — *Lettres de Dupuis et Cotonet*.
6. Taine : *Essais de critique et d'histoire* : Prosper Mérimée.

Auteur anglais.

Macaulay : *Essai sur Frédéric le Grand*.

VI. — Agrégation d'anglais.*Auteurs anglais.*

- Chaucer : *The Frankeleyn's Tale*.
- Skeat : *Specimens of English Literature (1394-1379)* : James I of Scotland, Henry the Minstrel, William Dunbar, Gawin Douglas, Sir David Lyndesay.
- Shakspeare : *Richard III*.
- Milton : *Paradise Lost*. Book XI.
- Thomas Elwood : *The History of Thomas Elwood written by himself* (Morley's Universal Library).
- Allan Ramsay : *The Gentle Shepherd*.
- Sterne : *Letters*.
- William Godwin : *Caleb Williams*.
- De Quincey : *The Lake Poets*.
- Dickens : *Barnaby Rudge*.
- Kinglake : *Eothen*.

Walt Whitmann : *Poems : Calamus, Songs of the Open Road, Birds of Passage, Sea Drift, By the Road-Side, Drum-Taps, Memories of President Lincoln* (Canterbury Poets).

Auteurs français.

Villehardouin (édit. G. Paris et Jeanroy), pages 1 à 85.

Ronsard : *Poésies choisies* (édit. Becq de Fouquières) : *Odes*, livres I, II, IV.

V. Hugo : *Les Rayons et les Ombres* : Tristesse d'Olympio ; — *Les Contemplations* : A. Villequier, Paroles sur la Dune, Les Malheureux.

Molière : *Le Malade imaginaire*, actes II et III.

Voltaire : *Lettres choisies* (édit. Fallex).

Lamartine : *Voyage en Orient*.

Auteur allemand.

Gœthe : *Mémoires* (Livres I, II et III).

VII. — Certificat d'aptitude au Professorat des Classes élémentaires de l'Enseignement secondaire.

Auteurs français.

(Lecture expliquée.)

La Fontaine : *Fables*, liv. VII et VIII ; — *Élégie aux nymphes de Vaux*.

Molière : *Les Femmes savantes*.

Bossuet : *Oraison funèbre de Condé*.

Boileau : *Satire X, A mon esprit*.

Racine : *Mithridate*.

Fénelon : *Lettre à l'Académie*, ch. de l'Histoire.

Montesquieu : *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, ch. VII et VIII. (De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples. — Comment Mithridate put leur résister.)

Morceaux choisis des auteurs français, par Cahen (classe de 4^e), chez Hachette : Extraits de Brizeux, Chateaubriand, Th. Gauthier, V. Hugo, Lamartine, Michelet, Musset, E. Quinet, Renan, Sainte-Beuve, A. Thierry, Vigny.

Auteurs français.

(Épreuve de pédagogie.)

Rollin : *Traité des études*, extraits par F. Cadet, édit. Delagrave, de la page 179 (Du gouvernement intérieur des collèges et des classes) à la page 232 (Des devoirs du principal).

J.-J. Rousseau : *Émile*, liv. II.

Auteurs allemands.

1. Schiller : *Die Jüngfrau von Orleans* (le prologue seulement).
2. Henri Heine : *Extraits*, par Ch. Sigwalt (chez Garnier) : *Erster Theil, Gedichte*, de la page 1 à la page 100 ; — *Zweiter Theil, Prosa*, de la page 165 à la page 249.
3. Freytag : *Die Journalisten*.

(A suivre.)

Sujets de Compositions

LICENCE ÈS-LETTRES.

Rennes — juillet 1897.

Sujets de Dissertation française.

1. — Le caractère et le rôle d'Orgon dans *Tartuffe*.
2. — Les rôles de valets dans la comédie du XVIII^e siècle, particulièrement dans *Turcaret*.
3. — Expliquer et discuter cette pensée de M^{me} de Staël à propos du théâtre tragique français : « Vingt ans de révolution ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du t^emps. Les sujets grecs sont épuisés » (*De l'Allemagne* ; 2^e partie, chap. xv).

Sujets d'Histoire littéraire.

1. — De l'éloquence de Bossuet.
 2. — De l'influence de l'Angleterre sur notre Littérature du XVIII^e siècle.
 3. — Du moi dans la poésie romanesque française.
- (Sujets donnés par M. Gustave Allais)

Ouvrage signalé

Histoire de la littérature française, par F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française, Ch. Delagrave, Paris 1897.

Plan de dissertation

LICENCE ÈS-LETTRES.

Quels rapports y a-t-il entre la morale de La Bruyère et celle de La Fontaine ?

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — Pour La Bruyère, le mal est inhérent à la nature humaine. Il ne semble pas d'abord admettre de correctif à cette opinion. Il détruit la vérité de la question en lui donnant un caractère absolu ; il y a chez lui une erreur initiale parce qu'il généralise. Les moralistes réunissent un certain nombre d'observations particulières d'où ils tirent une conclusion. En morale, cette méthode est difficile à appliquer. Il y a une grande quantité de mobiles qui peuvent entrer dans une seule de nos actions. Prenez l'exemple du *Cid* : Chimène épouse le meurtrier de son père ; Rodrigue va offrir sa main à la fille de sa victime ; ce sont des actes monstrueux, qui finissent par se transformer en actes d'héroïsme sous l'influence de divers mobiles. Si le moraliste ne fait pas porter son examen sur un très grand nombre d'actions, il se trompe, témoin La Rochefoucauld. Ses *Maximes* sont vraies à un moment déterminé pour une société déterminée. De même, La Bruyère observe le courtisan (mâle de la courtisane) ; il voit ces gens se déchirer entre eux, il en tire des conclusions et les généralise en les étendant à tous les hommes. Est-ce ainsi que font ceux qui veulent faire œuvre d'art ? Ils essaient avant tout de nous donner l'illusion de la vie. On retire de leurs œuvres une philosophie presque toujours consolante et vraie. Les fables de La Fontaine sont autant de petits drames où il est obligé d'analyser les mobiles de ses acteurs. Exemples. La philosophie de La Bruyère est pessimiste, celle de La Fontaine également. Mais La Bruyère, moraliste, généralise et est amer ; La Fontaine, dramaturge, déroule sa comédie, nous présente une multitude de petits drames qui ont leur intérêt, et sa philosophie n'est jamais triste.

PLAN.

I. — Il y a au fond le même pessimisme chez La Bruyère et chez La Fontaine. Citations. La Fontaine et La Bruyère estiment que le vice est inhérent à la nature humaine et foncièrement incorrigible.

II. — Mais La Fontaine est résigné et vrai, tandis que La Bruyère est révolté et triste.

III. — La Bruyère est un moraliste qui généralise et conclut hâtivement du particulier au général. La Fontaine montre la vie elle-même agissant dans ces petits drames, et s'expliquant, se justifiant par son spectacle même.

IV. — La Fontaine procède par railleries ; La Bruyère, par invectives.

V. — Conclusion. La Bruyère est pour ainsi parler un moraliste partiel. La Fontaine est moral comme l'expérience. (V. Hippolyte Rigault, *Étude sur Horace*.)

Sujets de devoirs

I

UNIVERSITÉ DE PARIS

Dissertations françaises.

I. — Montrer que le courage civique est plus rare chez certains peuples que le courage militaire, et en donner les raisons.

II. — Discuter cette maxime de La Rochefoucauld : « Nul ne mérite d'être loué de sa bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est pas le plus souvent que paresse ou impuissance de la volonté. »

(M. DEJOB).

Dissertations latines.

I. — Quid sit Lucretio cum Catulo commune, quid differant ab iis scriptoribus, qui principe Augusto floruerunt.

II. — Livium a pueris magis legi velim quam Sallustium, etsi hic historiæ major est auctor, ad quem tamen intellegendum jam profectu opus sit. (Quintilianus, *Inst. Or.* II, v. 19.)

(M. LAFAYE.)

II

UNIVERSITÉ DE CLERMONT-FERRAND

Compositions françaises

AGRÉGATION DES LETTRES.

Apprécier le génie épique de Victor Hugo dans *le Petit Roi de Galice*.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

Même sujet.

LICENCE.

1. Discuter les jugements littéraires de La Bruyère dans le premier chapitre des *Caractères*.

2. Étudier le talent de Mérimée dans *Colomba*.

3. Apprécier les qualités et les défauts du génie d'Alfred de Musset dans *la Nuit d'Avril* et *la Nuit d'Octobre*.

Compositions latines

AGRÉGATION DES LETTRES. — DISSERTATION LATINE.

Num fuerit Tacitus in tertio Historiarum libro « summus pingendi artifex » perpendetis.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE. — THÈME LATIN.

Pascal, *Pensées*, IX (éd. Havet). « Il faut qu'il y ait un étrange renversement..... comme la chose du monde la plus triste ? »
(Sujet donné au concours de 1897.)

LICENCES ÈS LETTRES. — DISSERTATION LATINE.

Qualem T. Livius in tricesimo operis sui libro nobis depinxerit Scipionem exponetis.

THÈME LATIN.

Malebranche, *La recherche de la Vérité*, préface : « Le plus grand nombre (des hommes) ne travaille avec tant d'assiduité.... infiniment plus que la perfection de leur âme. »

Compositions grecques.

AGRÉGATION.

Montesquieu, *Grand. et Décad.*, chap. 1. « L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour Rome », jusqu'à « Rome ayant chassé les rois... »

LICENCE.

Comment se fait-il, vous vous le demandez peut-être avec étonnement, que ces peuples fussent mieux disposés à l'égard de l'orateur qui parlait pour l'ennemi qu'à l'égard de celui qui parlait dans leur propre intérêt? C'était pour la même raison que chez vous, quand on parle pour le bien du pays, on ne trouve quelquefois rien à dire d'agréable. L'un faisait appel aux contributions, l'autre affirmait qu'on n'en avait nul besoin; le premier prêchait la guerre et la défiance; le second, la paix, jusqu'au jour où l'on se trouva pris. Dans les derniers temps, sans doute, le peuple acceptait bien des choses, non pas tant par plaisir ni par ignorance que par lassitude, quand il comprenait que la partie était perdue. Voilà, par Zeus et par Apollon, ce que je redoute pour vous!

PHILOSOPHIE.

Du sentiment du beau.

Les passions d'après Descartes.

GRAMMAIRE ET MÉTRIQUE.

1. De la dérivation des mots en grec et en latin; dérivation primaire, dérivation secondaire; exemples.
2. Définition générale des vers logoédiques.

HISTOIRE.

Histoire ancienne.

1. Faire connaître, d'après les textes qui nous ont été conservés, les logographes et historiens grecs antérieurs à Hérodote.
2. La société grecque au temps de Pindare, d'après les *Odes*.
3. Analyser les données historiques contenues dans les œuvres d'Hésiode et de Théognis.

Histoire moderne.

1. Anne d'Autriche.
2. Bossuet et Fénelon.
3. La noblesse de robe sous l'ancien régime.

GÉOGRAPHIE

1. La Pologne.
2. Les régions polaires de l'Amérique du Nord.

Langues vivantes

ALLEMAND.

Dissertation allemande (licence). — Der deutsche Sanger im Mittelalter ; sein Leben und sein Wirken.

Dissertation française (certificat d'aptitude). — Qu'est-ce que la littérature allemande doit à Charlemagne ?

Thème. — Fénelon. *Télémaque*, liv. III, portrait de Pygmalion « On ne le voit presque jamais... Délivrer le monde de ce monstre. »

Version. — Schiller. *Soulèvement des Pays-Bas*, liv. I. Die Niederlande unter Karl V : « Nichts ist natürlicher als der Uebergang... für ein Kaufmannsvolk taugen

ANGLAIS.

Certificat d'aptitude et licence

Thème. — Morceaux choisis de Marcou, Prosateurs, M^{me} de Staël, *Le Forum*, p. 483.

Version. — Morceaux choisis des classiques anglais de Eichhoff, troisième série, p. 206. Dryden : Absalom and Achitophel. Portrait de Villiers, duc de Buckingham.

Les thèmes seront pris, comme l'an dernier, dans les Morceaux choisis de Marcou pour la classe de rhétorique, prosateurs et poètes ; les versions dans les morceaux choisis des classiques anglais de Eichhoff, troisième série.

Le gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est **indispensable** : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au Collège de France et à la Sorbonne par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dyob, George Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. G. P... à N. — Nous donnons dans ce numéro une longue série de programmes d'auteurs. Nous aimerions mieux sans doute publier à la place une *copie* plus intéressante ; mais cela nous est demandé par un grand nombre de nos abonnés et nous tenons à les satisfaire sans tarder.

M^{me} J. R... à L... — Le cours de M. Boutroux n'a pas été publié l'an passé.

M. C. L... à Rennes. — Nous donnerons, cette année, des plans de dissertation en aussi grand nombre que cela nous sera possible.

M. F. Le P... à Rouen. — Le programme que nous avons publié est conforme à celui de la librairie Delalain, qui est *officiel*. La Fontaine, Boileau, Bossuet et La Bruyère y figurent bien.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

- Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires**, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
 Chaque volume se vend séparément.
- Impressions de Théâtre**, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 jésus ; chaque volume, broché. 3 50
 Chaque volume se vend séparément.
- Myrrha**, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50
- Seizième Siècle : Etudes littéraires**, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12^e édition, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Victor Hugo : l'homme et le poète**, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 jésus ; 2^e édition, broché. 3 50
- Bernard Palissy**, par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle**, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Shakespeare et les Tragiques grecs**, par P. STAFFER. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Bossuet**, par G. LANSON. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- Hommes et Livres, études morales et littéraires**, par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830**, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 jésus, 2^e édit., broché. 3 50
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique**, par A. COUAT. Un volume in-18 jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain**, par AUGUSTE EHRRHARD. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- La Comédie au XVII^e siècle**, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- Dante, son temps, son œuvre, son génie**, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 jésus, br. 3 50
- Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales**, par H. PARIGOT. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Essais de Littérature contemporaine**, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Nouveaux Essais de littérature contemporaine**, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus (*Vient de paraître*), broché. 3 50
- Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique**, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- La Religion des Contemporains**, par l'abbé CL. DELFOUR. Un vol. in-18 jésus, broché (*Nouveauté*). 3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO 3 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LE SUCCÈS ET LA QUERELLE DU « CID ».....	Gustave Larroumet <i>Membre de l'Institut.</i>
LA TRAGÉDIE ROMAINE (conclusion). — ACCIUS.	G. Michaut <i>Professeur à l'Université de Fribourg.</i>
L'« ASTRATE » DE QUINAULT (Conférence à l'Odéon).	N.-M. Bernardin <i>Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne.</i>
LAMARTINE ÉCRIVAIN.....	Plan de leçon. (Agrégation.)
PLAN DE DISSERTATION.....	Licence ès lettres.
SUJETS DE COMPOSITIONS	Licence ès lettres. (Rennes, novembre 1897.)
PROGRAMME DES AUTEURS.....	Certificat des langues vivantes.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, RUE DE CLUNY, 15

1897

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger.. . . . 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
LIBRAIRIES
3
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Le succès du « Cid ».
Influence de la querelle du « Cid »
sur le génie de Corneille.

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET

Membre de l'Institut.

Le succès du *Cid* est resté légendaire ; nous avons tous dans la mémoire ce vers de Boileau :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Ce qui en marque bien la portée absolument extraordinaire, c'est cette observation curieuse qu'il a contribué pour beaucoup à la fusion des classes dans la société française. On se rappelle, dans *l'Impromptu de Versailles* et dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, de quelle façon Molière montre le noble, le bourgeois, les élégantes du jour, discutant ensemble sur la pièce à la mode ; c'est qu'à ce moment, les classes ont fini par se pénétrer de plus en plus ; il s'est fait une opinion publique. Mais, avant le *Cid*, on n'en était point encore là. L'aristocratie et la bourgeoisie ne se mêlaient pas au théâtre ; quand la première voulait avoir le spectacle d'une représentation, elle faisait venir les comédiens, soit au Louvre, soit à Fontainebleau, soit à Saint-Germain ; cette classe moyenne, qui fait l'opinion d'un pays, n'existait pas. Aussitôt après le *Cid*, nous avons des témoignages très curieux de la rapidité avec laquelle le goût du théâtre se généralise. C'est, par exemple, une lettre de Mondory, l'acteur qui joua Rodrigue d'original :

« On a vu, dit-il, s'asseoir aux bancs de nos loges ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la Chambre dorée et sur les sièges des fleurs de lis. La foule a été si grande à nos portes, et nos lieux si petits que les recoins du théâtre qui servaient autrefois comme de niches aux pages ont été des places de faveur pour les cordons bleus, et la scène y a été d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'ordre. »

Ainsi les magistrats, les membres du Parlement, gagnés par l'attrait universel, vinrent au théâtre du Marais ; ils n'en perdront plus l'habitude, et nous les verrons, pendant tout le siècle, contribuer aux succès de Racine et de Molière.

Richelieu ne se prononça pas tout d'abord. Il est certain, pour toutes les raisons que nous avons exposées, que la nouvelle œuvre de Corneille ne lui plaisait pas. Corneille attendait avec impatience le sentiment du cardinal. Il finit par prendre le devant et dédia sa pièce à la nièce même de Richelieu, M^{me} de Combalet ; son épître était des plus adroites ; elle nous montre le grand Corneille moins gauche qu'on ne le prétend d'ordinaire. Sur ces entrefaites, Richelieu laissa jouer la pièce à la cour, bientôt même au Palais-Cardinal ; mais il ne disait toujours rien. De leur côté, Mairet et Scudéry attendaient, eux aussi, un signal, comme, à la chasse, les chiens, pour se lancer sur la proie. Le signal vint de Corneille lui-même. La gloire littéraire est une belle médaille qui a pour revers l'envie et la haine ; notre poète devait en faire l'expérience. La querelle du *Cid* est un chapitre d'histoire littéraire. Je n'y insisterais pas si elle n'avait qu'un intérêt de curiosité ; mais il est nécessaire de savoir pourquoi elle a pris de si grandes proportions, jusqu'à mettre en jeu l'action de l'Académie française à peine créée, et pourquoi dans la suite Corneille a renoncé aux sujets tirés de l'histoire voisine de nous, et s'est appliqué uniquement à des sujets antiques.

C'est donc lui qui bravement fournit à la querelle l'occasion d'éclater. Il parle de lui-même dans une pièce de vers, dont la date n'est pas bien connue, avec cette intrépidité de bonne opinion (comme dit Molière) qu'il manifestait en toutes circonstances. On n'est jamais mieux servi que par soi-même ; en vertu du proverbe, les écrivains d'alors n'attendent pas que d'autres disent du bien de leurs ouvrages. Voici, dans cette *Excuse à Ariste*, ce qu'écrivit Corneille :

Nous nous aimons un peu : c'est notre faible à tous ;
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?
Et puis la mode en est, et la cour l'autorise.
Nous parlons de nous-même avec toute franchise :
La fausse humilité ne met plus en crédit.

Vous le voyez, il se réclame d'un usage tout à fait accepté alors.

Je sais ce que je vau*x*, et crois ce qu'on m'en dit.
 Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue :
 J'ai peu de vo*x* pour moi, mais je les ai sans brigue ;
 Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
 Ne les va point quêter de réduit en réduit ;
 Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;
 Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.
 Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
 J'arrache quelquefois trop d'applaudissements,
 Et content du succès que le mérite donne,
 Par d'illustres avis, je n'éblouis personne ;
 Je satisfais ensemble et peuple et courtisans ;
 Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.
 Par leur seule beauté, ma plume est estimée ;
 Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ;
 Et pense toutefois n'avoir point de rival
 A qui je fasse tort en le traitant d'égal.
 Mais insensiblement je donne ici le change,
 Et mon esprit s'égare en sa propre louange :
 Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser
 Et me vante moi-même, au lieu de m'excuser.

On le voit, cette fière déclaration est encadrée de formules modestes et de précautions oratoires.

Le principal des adversaires de Corneille fut le provençal Georges de Scudéry, le frère de cette M^{lle} de Scudéry, si connue par ses interminables romans. Il se flattait de porter l'épée comme tant de gens de lettres de cette époque, qui n'étaient pas plus hommes de guerre que ces marchands de savon des deux Amériques, qui s'intitulent colonels depuis les guerres de Sécession et de l'Indépendance. Mais c'était, proprement, un grotesque besogneux et flatteur, lançant à ses confrères des défis de matamore qu'aucun d'eux n'a jamais relevés. Il avait écrit une tragédie, le *Prince Lygdamon*, qu'il présentait au public comme ce qu'il avait fait de plus beau, encore qu'« il eût usé plus de mèches d'arquebuse que de mèches de chandelles ».

Les *Observations sur le Cid* commençaient par un appel impertinent de son adversaire à la civilité, et se continuaient par l'application de ces procédés que nous appelons aujourd'hui un éreintement, c'est-à-dire un parti pris de tout détruire dans l'œuvre d'un auteur et de lui être le plus désagréable possible. Et voici sa conclusion :

« Je prétends donc prouver contre cette pièce du *Cid* que le sujet n'en vaut rien du tout, qu'il choque les principales règles du poème dramatique, qu'il manque de jugement en sa conduite, qu'il a beaucoup de méchants vers, que presque tout ce qu'il a de

beautés sont dérobées, et qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste. »

A l'accusation de plagiat, la plus grave que porte ici Scudéry : Corneille avait d'avance répondu. Il ne faisait aucune difficulté de déclarer qu'il devait son sujet à Guillen de Castro, qu'il en avait traduit plusieurs passages, et il publiait une édition du *Cid* où il mettait en marge tous les endroits imités de l'espagnol. Pour ce qui est des personnages, Scudéry s'efforçait de prouver que don Diègue est une ganache, que le comte de Gormas est un matamore, que l'infante est une niaise (ce qui n'est peut-être pas tout à fait faux) et que Chimène, d'un bout à l'autre de son rôle, dit des choses dignes d'une prostituée. Outre cela, il discutait très attentivement, un à un, les vers du *Cid*, et toutes les fois qu'il croyait trouver une faute de style ou une erreur de goût, il développait sa critique avec une pédanterie des mieux documentées.

Corneille, très stupéfait d'abord de cette attaque, donna bientôt à son adversaire une leçon de convenance dont nous pourrions encore tirer notre profit. De nos jours, les discussions de ce genre se ramènent trop facilement à cette argumentation de vaudeville : vous me dites que je suis un misérable ; vous en êtes un autre. Dès le début de sa réponse, Corneille écarte dédaigneusement, avec une politesse de gentilhomme (il ne l'était pas ; Scudéry prétendait l'être), ces questions personnelles.

« Tout ce que je puis vous dire, monsieur, c'est que je ne doute ni de votre noblesse, ni de notre vaillance, et qu'aux choses de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde sur sa parole : ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différends. Il n'est pas question de savoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le *Cid* est meilleur que l'*Amant libéral*. Les bons esprits trouvent que vous avez fait un haut chef-d'œuvre de doctrine et de raisonnement en vos observations. La modestie et la générosité que vous y témoignez leur semblent des pièces rares, et surtout votre procédé merveilleusement sincère et cordial envers un ami. »

Peu à peu le ton s'élève, devient éloquent, et Corneille conclut ainsi en réclamant son bien avec une fierté vraiment belle :

« Vous m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis ; il n'a pas tenu à vous que, du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de Claveret : et, pour réparer des offenses si sensibles, vous croyez faire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrages, pour nous repentir, après, tous deux, de nos folies, et de me mander impérieusement que, malgré nos gaillardises passées, je

sois encore votre ami, afin que vous soyez encore le mien, comme si votre amitié me devait être fort précieuse après cette incartade, et que je dusse prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, et non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une *Lettre à Ariste*, où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal, puisqu'en vous montrant mon envieux, vous vous confessez moindre, quoique vous nommiez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laissé emporter, et que le repentir que vous en faites paraître marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire : « Soyez encore mon ami », pour recevoir une amitié indignement violée : je ne suis point homme d'éclaircissement ; vous êtes en sûreté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connais : mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit sur vos ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'observations ne vous suffit, faites-en encore cinquante ; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez point en nécessité de me défendre, et de ma part je verrai, avec mes amis, si ce que votre libelle vous a laissé de réputation vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas, et me taire des défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusque-là, je suis assez glorieux pour vous dire de porte à porte que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler sérieusement, et vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé que vous souhaitez. Mais, après une offense publique, il y faut un peu plus de cérémonie : je ne vous la rendrai pas malaisée, et donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis et je m'assure que si un homme se pouvait faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait, il vous condamnerait à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point, et à qui la lecture de vos observations n'a donné aucun mouvement que de compassion ; et certes, on me blâmerait avec justice si je vous voulais mal pour une chose qui a été l'accomplissement de ma gloire, et dont le *Cid* a reçu cet avantage, que, de tant de beaux poèmes qui ont paru jusqu'à présent, il a été le seul dont l'éclat ait pu obliger l'envie à prendre la plume. Je me contente, pour toute apologie, de ce que vous avouez qu'il a eu l'*approbation des savants et de la cour*. Cet éloge véritable par où vous commencez vos censures détruit tout ce que vous pouvez dire

après. Il suffit qu'avez fait une folie, sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez ; et, puisque les plus courtes sont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gaillardises qui ami, font rire le public à vos dépens, et continuez à vouloir être mon afin que je me puisse dire le vôtre. »

Le ton que Corneille introduit dans la polémique, n'est pas moins remarquable que celui qu'il donne à la tragédie. Mais ces attaques de Scudéry, jointes à celles de Mairet qui avaient précédé, provoquent une guerre de pamphlets où Corneille, semble t-il, ne se mêle pas directement, mais est défendu par des amis. Enfin, les sentiments du cardinal se manifestent par l'intermédiaire de son *domestique*, Boisrobert ; il demande à l'Académie de se prononcer entre Scudéry et Corneille. L'Académie hésite à s'engager dans cette voie et à jouer le rôle d'une compagnie de censeurs à la discrétion du ministre. Elle déclare que ses lettres patentes ne lui permettent pas cette intervention. Et en effet, lorsque le Parlement enregistra la fondation de l'Académie, il exigea que cette société se bornât à donner son sentiment sur les ouvrages de ses membres et des écrivains qui se présenteraient d'eux-mêmes à son approbation. Il fallait donc obtenir l'assentiment de Corneille et de Scudéry. Celui-ci réclama le jugement. Le grand poète se laissa faire. Les *Sentiments de l'Académie sur le « Cid »* ont été longtemps admirés. La Bruyère, dans une phrase célèbre, en fait un brillant éloge. Peut-être, en effet, à ce moment l'Académie a-t-elle eu du mérite et un certain courage à tenir la balance égale entre deux écrivains si différents ; mais aujourd'hui, cette comparaison d'un chef-d'œuvre comme le *Cid* à la ridicule diatribe de son rival nous stupéfie. Au fait, il en a été de Corneille, comme de la plupart des grands écrivains, pour qui la jalousie des mauvais auteurs est un élément inséparable de la gloire ; ce n'est guère que vers l'âge de soixante ans, lorsqu'un poète ne publie plus rien, que l'unanimité d'opinions se fait sur son compte. Rappelez-vous les débuts de Victor Hugo, les attaques passionnées dont il a été l'objet ; il a fallu qu'il vécût longtemps pour désarmer tout le monde, jusqu'au moment où il ne gênait plus personne et où l'on pouvait lui rendre les honneurs que l'on rend à un vieux monument. Au moment du *Cid*, Corneille était bien loin d'être reconnu comme le maître du théâtre. Il y eut alors sur son génie une tentative d'étouffement, qui n'a pas réussi, tout simplement parce que Corneille a pris le parti de durer, d'ajouter de nouveaux chefs-d'œuvre à son *Cid* et de suivre sa voie.

Donc l'Académie se met à l'œuvre, et pendant plusieurs mois,

elle prépare ses *Sentiments* ; elle les publie enfin, et voici les derniers termes de son jugement :

« Nous concluons qu'encore que le sujet du *Cid* ne soit pas bon, qu'il pêche dans son dénouement, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi bien que la bonne disposition du théâtre, et qu'il y ait beaucoup de vers bas et de façons de parler impures ; néanmoins la naïveté et la véhémence de ses passions, la force et la délicatesse de plusieurs de ses pensées, et cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous ses défauts, lui ont acquis un rang considérable entre les poèmes français de ce genre qui ont le plus donné de satisfaction. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite, il ne la doit pas toute à son bonheur ; et la nature lui a été assez libérale, pour excuser la fortune si elle lui a été prodigue. »

En somme, l'Académie plaide les circonstances atténuantes pour excuser le succès du *Cid* ; elle le constate, mais elle l'attribue à l'engouement public plutôt qu'au génie. La preuve est faite qu'il ne faut jamais faire intervenir dans les questions littéraires le jugement d'un groupe, parce que ce jugement sera toujours moyen et s'efforcera de concilier ce qui est inconciliable, à savoir la médiocrité d'une part et le génie de l'autre. La critique a condamné à leur début tous les grands écrivains : il en a été de l'*Ecole des Femmes* et d'*Andromaque* comme du *Cid* ; le seul vrai juge, c'est donc celui dont Voltaire a dit qu'il a plus d'esprit que personne : monsieur tout le monde.

Scudéry, toujours prompt à s'enorgueillir, s'attribua gain de cause et recommença ses bravades. Cependant, il fallait en finir ; Richelieu chargea Boisrobert de faire entendre aux deux parties qu'elles devaient s'en tenir là. Nous avons la lettre que le domestique du cardinal adressa à Scudéry : « Tant que Son Eminence, écrivait-il, n'a connu dans les écrits des uns et des autres que des contestations d'esprit agréables et des railleries innocentes, elle a pris bonne part au divertissement ; mais quand elle a reconnu que de ces contestations naissaient des injures, des outrages et des menaces, elle a pris aussitôt la résolution d'en arrêter le cours. Quoiqu'elle n'ait point lu le libelle que vous attribuez à M. Corneille, elle vous fait recommander de n'y point faire de réponse. D'ailleurs, elle m'a commandé de vous écrire que, si vous voulez avoir la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez toutes vos injures sous le pied et que vous ne vous souveniez plus que de votre amitié, que j'ai charge de renouveler sur ma table à Paris quand vous serez assemblés. J'estime que vous avez suffisamment puni le pauvre M. Corneille de sa vanité. » Assurément Boisrobert

ne se serait pas risqué à parler de la sorte, s'il n'avait pas entendu de la bouche de Richelieu des jugements d'une grande âpreté contre le *Cid*.

Il ne paraît pas prouvé cependant que le cardinal soit allé, à l'égard de Corneille, jusqu'à la persécution. Après ce premier accès de jalousie professionnelle, — un si grand esprit est capable de ces petitesse, — il semble au contraire s'être montré généreux. Il pensionna notre poète ; il lui indiqua, dit-on, le sujet de *Cinna* ; il le favorisa en maintes rencontres, et Corneille à la fin pouvait résumer ses sentiments pour le ministre dans ce quatrain que l'on connaît :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Nous voulons savoir maintenant si la querelle du *Cid* a été, pour le génie de Corneille, une cause de déviation, si ces règles, qu'on lui reprochait d'avoir violées, l'ont détourné par la suite de la voie où le poussait son génie. Il y a sur ce point un jugement de très grande importance. Dans ses *Portraits littéraires*, par lesquels, entre 1825 et 1835, fut fondée véritablement la critique de notre siècle, Sainte-Beuve assure que, si Corneille n'avait pas été arrêté dès son premier chef-d'œuvre, nous aurions eu en lui une sorte de Shakspeare ou de Lope de Véga, c'est-à-dire un génie incertain et diffus, mais extrême dans ses qualités comme dans ses défauts, digne d'être opposé aux plus grands poètes de l'Angleterre et de l'Espagne. Il est vrai que Sainte-Beuve, à ce moment, est le champion de l'école romantique et son porte-parole. Il est obligé de faire servir les exemples du passé à la démonstration de ces idées de libéralisme littéraire, que vient tout d'un coup de mettre en avant la préface de *Cromwell*. Plus tard, il jugera un peu différemment. Ainsi, dans *Port-Royal*, il déclare que Polyeucte exprime l'essence même du génie de Corneille et que toutes ses œuvres précédentes l'acheminaient graduellement et nécessairement à celle-là. Sans doute il se pourrait que Corneille fût revenu à l'imitation espagnole. Mais y a-t-il lieu de le regretter ? Je crois que la littérature espagnole nous avait donné tout ce qu'elle pouvait nous donner de meilleur à cette époque, quitte à exercer de nouveau son influence à d'autres époques postérieures. Je crois surtout que l'évolution même de la littérature française, de nos mœurs et de nos goûts nous portait à désirer cette concentration, ce sacrifice des détails aux beautés d'ensemble, qui sont la marque de tout notre état social au xvii^e siècle. Sur la fronde touffue

de la Renaissance, non seulement Malherbe et Boileau, mais tous autour d'eux portent le ciseau et font tomber les branches. Corneille lui-même avait su éliminer du *Cid* l'élément comique et supprimer tous les éléments d'intérêt secondaire en vue d'un intérêt plus fort. Aussi, avec les pièces qui suivent, loin d'étouffer dans des règles trop étroites, il me semble que son génie ne fait que se développer et prendre de plus en plus conscience de lui-même.

Une autre question reste à examiner. L'Allemand Schlegel, dont l'hostilité contre notre littérature est bien connue, déclare que Corneille découvrait avec le *Cid* une mine très riche en sujets dramatiques, celle de l'histoire du moyen âge ; et il prétend que si son exemple avait été suivi, la peinture des sentiments chevaleresques et religieux eût offert à nos poètes une vérité plus profonde, plus intime et plus rapprochée de nous.

La nature de ces sujets aurait écarté d'elle-même ce rigorisme étroit qui s'est attaché à l'observation des prétendues règles d'Aristote. Découragé, Corneille déserta cette voie, et entraîna ses contemporains et ses successeurs dans l'étude exclusive de l'histoire ancienne. Une telle argumentation est séduisante : mais remarquons que la tragédie n'est pas seule à se tourner vers les sujets antiques ; c'est l'orientation commune à cette époque de tous les genres littéraires. Le mouvement de la Renaissance avait été si fort qu'un fossé s'était creusé entre l'âge féodal et les temps modernes. Non seulement les littérateurs, mais les architectes, mais les peintres, mais les sculpteurs se portent vers l'antiquité. Lorsqu'un Lebrun voudra représenter l'apothéose de Louis XIV, ce sera au travers d'une allégorie antique : les batailles d'Alexandre. Il est certain que dans ces formes antiques s'expriment des sentiments contemporains, que rien n'est plus du xvii^e siècle que la tragédie classique ; mais, pour les sujets mêmes, ils sont tous empruntés à l'histoire de Rome ou de la Grèce.

Le *Cid*, d'ailleurs, est-il vraiment du moyen âge ? Transposez le sujet, imaginez-le antique ; malgré l'imitation directe de Guillen de Castro, les sentiments qui s'y développent sont tellement universels qu'ils peuvent appartenir à tous les temps et à tous les pays. Alors même qu'il eût emprunté tous ses sujets au moyen âge, Corneille ne les aurait certainement pas traités de la façon dont nous entendons l'histoire aujourd'hui ; il les aurait dépouillés de leur aspect original et pittoresque pour n'en garder que les éléments généraux applicables à toute l'humanité.

C. B.

La Tragédie romaine (*Conclusion*) — Accius

Cours de M. G. MICHAUT

Professeur à l'Université de Fribourg.

MESSIEURS,

Nous voici arrivés au plus grand nom de la tragédie latine. Accius est le poète romain qui a produit l'œuvre dramatique la plus considérable et la plus admirée par les anciens. Nous avons en effet conservé jusqu'à cinquante-trois titres de tragédies et plus de sept cents vers d'Accius. Un tel nombre de titres prouve que son activité en ce genre a été bien supérieure à celle de ses devanciers, puisqu'ils nous en ont respectivement laissé, Livius neuf, Nævius neuf, Ennius vingt-quatre, et Pacuvius quatorze. Et un tel nombre de fragments prouve que son succès a été bien plus grand que le leur, puisque les auteurs ou les grammairiens ont recueilli seulement quarante vers environ de Livius, soixante-dix de Nævius, quatre cent dix d'Ennius, et quatre cent trente de Pacuvius.

D'ailleurs, tous les témoignages lui sont au plus haut point favorables, et semblent lui assigner le premier rang. — Cicéron l'appelle « *gravis et ingeniosus poeta* » (*P. Planc.* 24, 59) ou « *summus poeta* ». (*P. Sext.* 56, 120), et, malgré sa partialité visible pour le vieil Ennius, il reconnaît évidemment à Accius un mérite au moins égal : pour douze pièces d'Ennius qu'il cite, il en cite quatorze d'Accius, et certaines d'entre elles reparaissent et très souvent dans son œuvre, l'*Atrée*, par exemple, jusqu'à treize fois. — Horace, que nous avons vu proclamer la « science » de Pacuvius, décerne à Accius le titre de « *altus* » (*Ep.* II, 1, 56). — Ovide l'appelle poète inspiré, « *animosi oris* » (*Am.* I, 15, 19), et l'associe dans l'immortalité à Ennius : « *Casurum nullo tempore nomen habent* » (*ib.* 20). — Quintilien, qui trouve Accius et Pacuvius également « *grandissimi gravitate sententiarum, verborum pondere, auctoritate personarum* », ajoute cependant : « *virium tamen Accio plus tribuitur* » (X, 97). — Velleius Paterculus ose le comparer aux modèles grecs et semble vouloir lui donner la palme : « (Accius) usque in Græcorum ingeniorum comparationem (evectus)..... adeo quidem ut in illis limæ, in hoc pæne plus videatur fuisse sanguinis » (II, 9, 5) ; et ailleurs il l'élève au-dessus de tous ses rivaux romains : « *Nisi aspera ac rudia repetas..... in Accio cir-*

caque eum romana tragoedia est » (I, 17). — Enfin, c'est à lui sans doute que songe Horace quand il dit que le génie latin « spirat tragicum satis et felicitur audet » (*Ep.* II, 1, 165) ; car Accius, étant le dernier des trois grands classiques et profitant de toutes les conquêtes de ses devanciers, reste le type même du tragique romain.

A

J'ai déjà remarqué qu'Accius fut le premier poète tragique indigène. Assurément, il était citoyen romain de fraîche date encore : son père, affranchi d'un Accius dont il prit le nom, fut l'un des colons qui, en 570 (184 av. J.-C.), s'établirent à Pisaurum en Ombrie. Mais, du moins, le poète eut le droit de cité de naissance. Ainsi, dès ses plus jeunes années, il a vécu Romain avec les Romains, et il a tout naturellement partagé les idées, les sentiments et les goûts des vrais fils du Latium : pour la première fois donc, ce sera un pur Latin qui tentera d'adapter à l'esprit latin les modèles que fournissait la littérature grecque ; et nous pouvons *a priori* supposer que, dans cette tentative de conciliation, il a su être plus national que ne l'avaient été le Tarentin Livius, les Helléno-Osques Ennius et Pacuvius, ou même le Campanien Nævius.

Cette qualité de citoyen romain entraîne une autre conséquence. Elle a permis à Accius de rehausser et d'agrandir la situation sociale de l'homme de lettres. Il avait le sentiment de sa valeur ; il aimait qu'on lui rendît justice, et, au besoin, il se la rendait à lui-même : ainsi, quoique fort petit de taille, il s'était dressé, dans le temple des Muses, une statue gigantesque. (Pline l'Anc., *H. N.* xxxiv.) Il ne souffrait pas qu'on portât atteinte à ses droits ou à sa dignité : attaqué, comme Lucilius, par un mime qui l'avait raillé en plein théâtre, il poursuivit son ennemi en justice, et, plus heureux que le chevalier satiriste, — plus innocent aussi de toute provocation même indirecte —, il obtint gain de cause (*Rh. à Herenn.* II, 13, 19 ; 14, 21). Ses prédécesseurs, qui avaient été liés avec les représentants des grandes familles romaines, n'avaient pas laissé de jouer un rôle un peu subalterne : Livius était un affranchi, et il est resté le client des nobles ; Ennius et Pacuvius étaient tout au moins leurs protégés. Lui, au contraire, il traitait avec ces grands personnages sur un pied d'égalité : il était l'ami intime, « amicissimus » (*Pro Archia*, 11, 17) de D. Brutus Gallæcus ; il était le collègue de C. Julius Cesar Strabon au collège des poètes. Et même, quand ce poète patricien venait assister aux réunions du collège, Accius ne consentait

point à se lever devant lui, « quod in. comparatione communium studiorum, aliquanto se superiorem esse confideret. » (Valère-Maxime, II, 7, 11.) A ses yeux, il n'y avait donc là que des écrivains égaux les uns aux autres et entre lesquels leur mérite seul mettait quelque différence. Evidemment, jamais Accius n'eût osé montrer tant de fierté s'il n'eût été citoyen romain ; et c'est en cela que cette apparition d'un poète ayant le droit de cité est une date importante dans l'histoire de la littérature latine (1). Grâce à lui, il s'est produit dans la Rome républicaine quelque chose de comparable à ce qui s'est passé en France, au début du xvii^e siècle. Les auteurs, jusqu'alors, étaient les « domestiques » des grands ; la fondation de l'Académie française les arracha à cette servitude humiliante : n'étant plus les protégés que du roi, ils reprirent envers la noblesse toute leur indépendance, et le « Monsieur » académique fut le symbole de cette égalité nouvelle. Le refus d'Accius équivaut à ce « Monsieur ».

C'est encore grâce à sa qualité de citoyen que notre poète conquit pour l'homme de lettres le droit de s'occuper des affaires publiques. Livius n'avait jamais écrit que des poèmes de commande et de circonstance, où il ne traduisait point ses sentiments propres ; Nævius, plus hardi, s'était fait le porte-parole de l'opposition, mais sa tentative, jugée imprudente et illégale, avait été durement réprimée ; Ennius avait célébré, avant tout, Rome elle-même, non un parti, et, quand il avait effleuré la politique, il avait en réalité exprimé les préférences de ses protecteurs plutôt que les siennes. Accius, au contraire, aborde franchement la politique et l'aborde pour son compte : il aime à mettre en scène des querelles ou des guerres civiles, des rois détrônés ou rétablis, des tyrans chassés ou tués ; il institue des débats, il dessine des caractères qui trahissent ses opinions personnelles, donnant ainsi à ses pièces un genre d'intérêt que la tragédie s'était jusqu'alors interdit. Il soutenait le parti des Optimates, et c'est pour cela, par exemple, qu'aux jeux de Pompée on joua la *Clytemnestre*, et le *Térée* après le meurtre de César.

Accius ne s'est point, comme Pacuvius, étroitement enfermé dans le genre tragique. Il est plutôt comparable à Ennius, pour la diversité de ses aptitudes et de ses travaux. Peut-être par désir de rivaliser avec lui, il avait, comme lui, composé des *Annales* ; comme lui encore, il a écrit des poèmes didactiques : *Parerga*,

(1) Lucilius — qui d'ailleurs était, à dix ans près, le contemporain d'Accius — était chevalier, lui ; c'est pourquoi son rôle dans cet affranchissement de l'écrivain est moins important que celui du plébéien, simple homme de lettres et homme de lettres professionnel.

Didascalica, *Pragmaticon libri*. Malgré cette ressemblance, il s'en distingue pourtant par des traits assez nets. Ennius est plutôt philosophe ; Accius est un littérateur. Si ses *Parerga* traitent de l'agriculture, ses *Didascalica*, ses *Pragmaticon libri* sont des histoires littéraires : il y a là des études philologiques (sur l'orthographe, l'allitération), historiques (sur les dates d'Homère, d'Hésiode), techniques (sur la mise en scène, sur le costume au théâtre), critiques (sur l'authenticité des comédies de Plaute), esthétiques (sur le chœur dans Euripide), etc., qui prouvent avec quelle attention il avait étudié les secrets de son art. De plus, Ennius est plus spécialement épique : ses *Annales* ont fait oublier ses tragédies ; Accius, lui, est plus spécialement tragique, et ses drames seuls lui ont valu sa gloire.

B

Nous avons conservé, vous ai-je dit, cinquante-trois titres de tragédies attribuées à Accius. Sur ce nombre, il y a trois *prætextæ* : *Œneadæ*, *Brutus*, *Decius*, et cinquante drames à sujets grecs : *Achilles*, *Œgisthus*, *Agamemnonidæ*, *Alcestis*, *Alcimeo*, *Alphesibæa*, *Amphitruo*, *Andromeda*, *Antenoridæ*, *Antigona*, *Argonautæ*, *Armorum judicium*, *Astyanax*, *Athamas*, *Atreus*, *Bacchæ*, *Chrysippus*, *Clytemnestra*, *Deiphobus*, *Diomedes*, *Epigoni*, *Epinausimache*, *Erigona*, *Eriphyla*, *Eurysaces*, *Hecuba*, *Hellenes*, *Heracidæ*, *Io*, *Melanippus*, *Medea*, *Meleager*, *Minos*, *Minotaurus*, *Myrmidones*, *Neoptolemus*, *Nyctegresia*, *Œnomaüs*, *Pelopidæ*, *Persidæ*, *Philocteta*, *Phinidæ*, *Phænissæ*, *Prometheus*, *Stasiastæ*, *Telephus*, *Tereus*, *Thebais*, *Troades*, *Tropæum Liberi*.

Mais, peut-être ce nombre, si considérable, que nous donnent les citations des auteurs et des grammairiens, est-il un peu exagéré. Du moins une étude attentive des fragments a conduit Ribbeck à le réduire un peu. Selon lui, il y aurait des titres généraux, qui désignent non une pièce, mais un groupe de pièces (1) ; il y aurait des pièces désignées par deux titres (2) ; si bien que nous aurions les titres de quarante-trois pièces seulement. Mais ces hypothèses de Ribbeck ne sont point absolument démontrées, et

(1) *Thebais* désignerait l'espèce de trilogie formée par *Phænissæ*, *Antigona* et *Epigoni*.

(2) Deux noms de personnages : *Minos* = *Minotaurus*. Un nom tiré du sujet et un nom tiré du chœur : *Tropæum Liberi* = *Stasiastæ*. Le nom du héros et un nom tiré du chœur : *Achilles* = *Myrmidones*, *Astyanax* = *Troades*, *Erigona* = *Agamemnonidæ*, *Eriphyla* = *Epigoni*, *Medea* = *Argonautæ*, *Amphitruo* = *Persidæ*, *Decius* = *Œneadæ*. Les titres doubles s'expliqueraient, selon Ribbeck, par des reprises ultérieures des drames d'Accius.

d'autres savants, Lucian Mueller, par exemple, les rejettent. Nous dirons donc, sans préciser davantage, qu'Accius a écrit entre quarante-trois et cinquante-trois pièces ; même avec le plus petit de ces nombres, sa fécondité est encore bien supérieure à celle de tous ses devanciers, et nos remarques sur ce point restent justes.

Quand on examine les sujets traités par Accius, on voit du premier coup d'œil qu'ils se groupent naturellement en séries. On dirait qu'il a voulu épuiser les cycles, et qu'il a eu l'ambition de mettre les légendes tout entières en tragédies successives. A cet égard, le nombre des noms patronymiques (*Phinidæ*, *Heraclidæ*, etc.) qui servent de titre, est assez significatif. Le premier groupe et, naturellement, le plus considérable, comprend la légende de Troie : des débuts de la guerre aux Nostoi, elle lui a fourni treize pièces (1). La seconde série comprend l'histoire des Priamides : en sept tragédies se déroule la peinture de ces malheurs et de ces crimes qui s'engendrent les uns les autres (2). Le troisième groupe, en cinq tragédies, renferme deux légendes, celle de Thèbes et celle d'Alcméon, qui sont soudées ensemble, la fin de l'une introduisant la seconde (3). Puis ce sont la légende d'Hercule et celle de Bacchus avec chacune trois pièces (4). Quand les tragédies ne peuvent pas être ainsi rattachées par le lien des événements, le poète les rattache du moins par un lien topographique : trois tragédies sont empruntées au cycle des légendes étoliennes, quatre au cycle thessalien (5). Les légendes de *Prométhée* et d'*Io* ayant déjà été unies par Eschyle, les *Prætextæ* traitant des légendes nationales, il ne reste donc, en dehors de ces groupes et complètement isolées, qu'*Andromède* et *Térée*.

On peut trouver là, ce me semble, une preuve, et on peut en

(1) Débuts de la guerre : 1° *Telephus* ; événements de l'Iliade : 2° *Achilles* ou *Myrmidones*, 3° *Epinausimache*, 4° *Nyctegresia* ; fin de la guerre : 5° *Armorum judicium*, 6° *Philocteta*, 7° *Neopteleumus*, 8° *Antenoridæ*, 9° *Deiphobus* ; malheurs des Priamides : 10° *Astyanax* ou *Troades*, 11° *Hecuba* ; Nostoi ; 12° *Eurysaces*, 13° *Hellenes*.

(2) 1° *Oenomaüs*, 2° *Chrysippus*, 3° *Atreus*, 4° *Pelopidæ*, 5° *Clytemnestra*, 6° *Oegisthus*, 7° *Erigona* ou *Agamemnonidæ*.

(3) Légende de Thèbes ou Thebais : 1° *Phœnissæ*, 2° *Antigona*, 3° *Eriphyla* ou *Epigoni* ; légende d'Alcméon : 3° *Eriphyla* ou *Epigoni*, 4° *Alcimeo*, 5° *Alpheisibæa*.

(4) Légende d'Hercule : 1° *Alcestis*, 2° *Heraclidæ*, 3° *Amphitruo* (si du moins le sujet de cette dernière est bien le même que celui de l'*Hercule furieux*) ; Légende de Bacchus : 1° *Bacchæ*, 2° *Stariastæ* ou *Tropæum Liberi*, 3° *Minos* ou *Minotaurus* (si, ce qui n'est pas sûr, l'épisode d'Ariane en forme le dénouement).

(5) Cycle étolien : 1° *Meleager*, 2° *Melanippus*, 3° *Diomedes* ; cycle thessalien, 1° *Athamas*, 2° *Hellenes*, 3° *Medea* ou *Argonautæ*, 4° *Phinidæ* (ces deux dernières pièces se rapportant à la légende des Argonautes).

déduire une explication du succès considérable des tragédies d'Accius. S'il a tiré beaucoup de sujets d'une même légende, c'est que le public demande sans cesse des pièces nouvelles, et qu'il faut, en conséquence, s'ingénier à utiliser le plus de sujets possible. Mais, d'autre part, si le public a revu sans ennui les mêmes familles, les mêmes héros, des faits en partie déjà connus, c'est qu'il apporte au théâtre autre chose que la pure curiosité : il n'y vient plus pour la surprise d'un dénouement qu'il connaît déjà ; il y vient donc par goût de la tragédie et des émotions qu'elle procure. Son éducation littéraire et esthétique a fait alors un grand progrès, et le poète a pu en attendre cette espèce de collaboration indirecte qui est nécessaire au dramaturge. Il faudra de graves changements politiques, la destruction de la petite propriété autour de Rome, l'abondance croissante des citadins oisifs, l'afflux des étrangers, la multiplication de ces affranchis, légalement mais non intellectuellement naturalisés, pour supprimer ce public, et pour tuer, du même coup, la tragédie. Mais, à l'époque d'Accius, ce danger ne fait que s'annoncer, et son auditoire est le meilleur de ceux que les autres tragiques ont eus, le meilleur de ceux qu'ils auront désormais à Rome.

C

Accius a naturellement pris ses sujets dans le théâtre grec. Mais, comme toujours, la liste de ses imitations ne peut être qu'imparfaitement dressée : si les unes sont sûres, les autres sont seulement probables, d'autres enfin sont incertaines, ou même le modèle en est totalement inconnu.

Deux de ses pièces sont empruntées à la fois à divers auteurs : *Philoctète* a pour modèles les *Philoctètes* d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, mais l'ordonnance générale semble bien être celle de la pièce de Sophocle ; l'*Armorum judicium* reproduit en même temps l'*Ajax* de Sophocle et l'*Oplôn crisis* d'Eschyle, mais, dans l'ensemble, il est plutôt imité de cette dernière pièce.

D'autres sont dues à Eschyle seul : certainement *Prométhée*, car aucun poète grec n'avait osé reprendre ce sujet après le vieux maître ; probablement *Téléphe* ; probablement enfin *Myrmidones* et *Epinausimache* ou *Néréides*, la première et la deuxième pièce de la trilogie que formaient les *Myrmidons*, les *Néréides* et les *Phrygiennes* du vieux maître grec : soit en tout quatre pièces.

A Sophocle seul, Accius a pris environ douze sujets. Cicéron nous apprend qu'il lui a emprunté les *Epigoni*, et nous voyons sans peine qu'il lui a emprunté *Antigona*. *Antenoridæ* doit être ses *Antenoridai* ; *Alcimes*, son *Alcméon* (car celui d'Euripide traite un

autre sujet, le sujet qu'avait choisi Pacuvius); *Atrée*, son *Atrée*, (car les fragments d'Accius s'accordent pleinement avec le résumé de l'*Atrée* de Sophocle donné par le scoliaste de l'*Oreste* d'Euripide); *Astyanax*, sa *Polyxène*; *Deïphobe*, son *Hélène* (plutôt que l'*Hélène* de Théodecte); *Eurysacès*, son *Eurysacès*; *Erigona*, son *Alethès* (plutôt que l'*Alethès* de Lycophon ou celui de Nicomaque, et quant aux *Erigona* de Phrynicus, de Sophocle lui-même, de Philoclès et de Cléophon, elles traitent vraisemblablement un sujet tout autre); *Enomaüs*, son *Enomaüs* (car les fragments de l'*Enomaüs* d'Euripide ne s'accordent pas avec les vers d'Accius); *Medea*, ses *Scythes* (car la *Médée* d'Euripide traite un sujet tout autre, et les *Colchidiennes* de Sophocle sont un drame satyrique); *Térée* enfin, son *Térée*.

A Euripide seul, Accius a demandé à peu près sept sujets. Les *Bacchæ* et les *Phænissæ* sont évidemment imitées des pièces d'Euripide qui portent le même nom. *Alceste* est vraisemblablement son *Alceste* (plutôt que celle de Phrynicus); *Heraclidæ*, ses *Heraclides*; *Minos*, son *Thésée*; *Amphitryon*, si l'on admet l'hypothèse de Ribbeck, serait son *Hercule furieux*; enfin, *Méléager*, si le poète latin ne le doit pas à Antiphon ou à Sosiphanès, serait son *Méléagre* (car celui de Sophocle traite un sujet tout autre).

Viennent ensuite des poètes divers : Apollodore de Tarse lui a fourni ses *Hellènes*; Charæmon, son *Io*; Lycophon, ses *Pelopidæ*; l'auteur anonyme des *Phineidai*, ses *Phinidæ*; et je ne sais quel tragique de l'époque hellénistique, ses *Stariastæ*.

Enfin, l'on se demande si *Alphesibæa* est due à Achéos ou à Charémon ? *Andromède* à Phrynicus, à Lycophon, ou à Aristias, auteur d'un *Persée* ? *Chrysippus* à Euripide, à Pisandros, à Diogène ou à Lycophon ? Et à qui sont empruntées les dix ou vingt autres pièces ?

Vous remarquerez, dans cette liste, quelle place prépondérante est faite à imitation de Sophocle. Accius lui doit au moins le quart de son œuvre, et il lui a pris plus de sujets qu'à Eschyle et à Euripide réunis. Dans son excellente *Histoire de la littérature latine*, tout à la fois si intéressante à lire et si savante, si littéraire et si érudite, M. Pichon écrit : « La tragédie romaine remonte en sens inverse le courant de la tragédie attique. Ennius imite surtout Euripide, Pacuvius doit plus à Sophocle, Accius rappelle plutôt Eschyle. Cela s'explique. Outre qu'Euripide était le plus joué dans la Grande-Grèce, c'est, des trois tragiques, le plus dégagé des préjugés locaux, le plus humain ; Sophocle est moins universel ; et l'œuvre d'Eschyle porte une empreinte si marquée du milieu et du temps, qu'il faut, pour l'entendre, un goût très souple, et une

érudition très informée. La littérature romaine à ses débuts choisit de préférence celui qui la dépayse le moins. Puis, plus savante et plus imprégnée d'hellénisme, elle apprécie les œuvres plus indigènes d'Eschyle et de Sophocle. » Cette page exprime et explique très justement le *sens* qu'a suivi dans son évolution la tragédie romaine ; mais la formule dans sa symétrie exagère un peu la *vitesse* de ce mouvement. Il est bien vrai qu'Euripide, au premier plan avec Ennius, passe nettement au second avec Pacuvius et Accius ; mais Sophocle, dans l'œuvre de Pacuvius, n'a qu'une part égale à celle d'Euripide, et c'est Accius seulement qui lui fait une part prépondérante ; quant à Eschyle, s'il a fourni plus de sujets à Accius qu'à aucun de ses devanciers, cependant il lui en fournit encore moins qu'Euripide.

De plus, Accius ne se contente pas de remonter le cours de la tragédie grecque : il le descend aussi. Comme Livius, il revient aux poètes grecs quasi contemporains ou contemporains, à ceux qui ont suivi et imité Euripide : il leur a sûrement emprunté plus de huit tragédies, et il nous est bien permis de croire que c'est à eux encore qu'il doit toutes celles dont nous ne connaissons point le modèle. Aux raisons données par M. Pichon, qui expliquent si bien ce qu'on peut appeler le mouvement ascendant de la tragédie romaine, il en faut donc ajouter une autre qui explique à la fois et le mouvement ascendant et le mouvement descendant : c'est le besoin de nouveaux sujets. Euripide était épuisé maintenant, et l'on ne pouvait pas éternellement en revenir à ses pièces ; c'est pour cela qu'Accius a cherché des sujets de tragédie, et avant lui, chez Sophocle et chez Eschyle, et après lui, chez ses disciples.

D

Reste à examiner de quelle façon Accius imitait ses modèles.

Une idée se présente naturellement à l'esprit, quand on songe au grand nombre de pièces dont le modèle ne nous est pas connu. On se demande s'il est bien sûr qu'elles aient été empruntées à l'école d'Euripide, si au contraire le plus fécond des tragiques romains n'aurait pas *inventé* lui-même quelques sujets. Je le voudrais pour lui et pour sa gloire ; malheureusement, c'est bien invraisemblable. D'abord, il a écrit trop peu de *prætextæ*, et, s'il eût inventé, tout le portait à inventer plutôt des pièces à sujets romains. Puis, tous ses devanciers, nous l'avons vu, ont plus ou moins fidèlement, mais toujours imité les Grecs ; si Accius avait suivi une autre méthode, s'il avait donné une preuve aussi éclatante de son originalité, on n'eût assurément point manqué de

l'en louer. Or personne n'en parle, et quand Horace veut vanter la tragédie latine, il écrit :

« Tentavit quoque rem, si digne *vertere* posset » (Ep. II, 1, 105.)

N'eût-il pas dit *finger*, s'il avait eu quelques exemples, et quelques exemples d'un grand tragique à citer ?

Mais, si Accius imite, cela n'exclut cependant pas une certaine originalité. Nous sommes même *a priori* forcés de lui accorder un minimum d'indépendance, quand nous voyons combien de fois il s'est rencontré avec ses prédécesseurs. D'abord, et d'une manière générale, il traite souvent des sujets analogues : il le faut bien, puisqu'il épuise les principales légendes ; et, par exemple dans ses trois pièces, *Alcimeo*, *Peribœa*, *Diomedes*, il est à peu près impossible qu'il n'ait pas plus ou moins remanié le sujet qu'avait touché Pacuvius dans sa *Peribœa*. Mais, en outre, il a formellement repris des sujets à tous ses devanciers, sauf Nævius : à Livius, *Achille*, *Egisthe*, *Andromède* et *Térée* ; à Ennius, *Achille*, *Alcméon*, *Andromède*, *Athamas*, *Hécube*, *Télèphe* et *Thyeste* (*Atrée*) ; à Pacuvius, *Armorum judicium*. Obligé par la tradition établie de ne point traduire servilement les auteurs grecs, obligé d'autre part de ne point reproduire les auteurs latins, il ne pouvait pas n'y pas mettre un peu du sien.

En effet, l'étude de ces pièces nous prouve qu'Accius a librement modifié les modèles qu'il avait choisis.

1. *Il change la forme*. En plus d'un endroit, sans altérer l'allure générale ni le sens du développement, il le paraphrase plutôt qu'il ne le traduit. « Son imitation n'est point un esclavage » ; et, dans les *Bacchæ* ou dans les *Phænissæ*, par exemple, nous l'avons vu, il rend l'idée et non les mots : « Vim non verba ».

2. *Il fait des suppressions*. Quelques-unes sont nécessaires. Dans le *Thésée* d'Euripide, un berger qui ne sait pas lire, décrit lettre par lettre l'inscription *Θησεύς* qu'il a vue sur le bouclier du héros ; dans le *Minos* latin, ce passage évidemment ne pouvait être conservé. — Mais d'autres sont volontaires. Cicéron est obligé de donner une traduction personnelle d'une partie d'un discours de Thésée (même pièce ; *Tusc.* III, 14, 29) ; c'est une preuve qu'Accius avait laissé de côté sinon le discours, au moins ce passage. — Il y a dans le *Prométhée* d'Eschyle un long discours où le malheureux héros décrit ses douleurs ; Cicéron l'a traduit en entier (*Tusc.* II, 10, 23) et il n'a trouvé qu'un vers et demi d'Accius à utiliser : le reste a donc été ou modifié, ou transposé, ou supprimé par le tragique romain.

3. *Il fait des additions*. Certains fragments d'Accius ne trouvent point dans le modèle grec de passages correspondants ; ils sont

donc de l'invention du poète latin. Chose assez remarquable, c'est le cas notamment d'un fragment du chœur des *Bacchae* (fr. vi), comme si l'imitation d'Accius était plus libre encore dans les parties lyriques que dans les parties proprement dramatiques.

4. *Il modifie les données de la pièce.* Le Télèphe d'Euripide, pour entrer sans danger dans le camp des Grecs, s'est volontairement déguisé en mendiant; le Télèphe d'Accius, lui, est réellement détrôné, exilé, réduit à la misère. — Dans les *Phéniciennes* d'Euripide, OEdipe, déchu du pouvoir, emprisonné par Créon, a dans son désespoir maudit tous ses enfants; Etéocle et Polynice se sont entendus entre eux pour alterner sur le trône: c'est l'ambition d'Etéocle et sa mauvaise foi qui soulèvent entre eux la guerre et exaucent la malédiction paternelle. Dans les *Phanissæ* d'Accius, au contraire, le père, loin de vouloir le malheur de sa famille, a essayé de le prévenir: l'alternance de ses deux fils au pouvoir est un moyen qu'il a lui-même inventé pour empêcher entre eux des rivalités qu'il prévoit. De ce changement initial en découlent beaucoup d'autres: le poète latin supprime les passages où sont rappelées les imprécations d'OEdipe; là où il est fait allusion à la convention des deux frères ennemis, il ne peut parler que des ordres de leur père; enfin Etéocle n'est plus cet ambitieux qui méprise le peuple et la patrie, ce cynique qui viole ses engagements solennels, c'est un fils aîné qui revendique le droit naturel et traditionnel de primogéniture, contre cette loi nouvelle improvisée par un père en délire: la pièce tout entière n'est plus le combat de deux ambitions, c'est la lutte du droit ancien contre un droit nouveau.

5. *Il modifie l'ordonnance de la pièce.* L'*Antigone* de Sophocle se déroule tout entière devant le palais de Créon: nous ne voyons, pour ainsi dire, que les sentiments des personnages ou l'expression de ces sentiments; les faits sont tous mis en récit. Dans Accius, la scène représente, soit à la fois, soit successivement, le palais et le champ de bataille: la veillée des gardes, leur sommeil, leur dispute, la venue d'Antigone, sa capture, tous ces événements se passent maintenant sous les yeux du spectateur.

6. *Il introduit des personnages nouveaux.* A la fin de *Térée*, paraît intervenir un jeune homme, un allié sans doute de la famille de Pandion, dont l'original grec ne parlait point. Par là, le dénouement doit être forcément modifié.

7. *Il modifie les caractères ou les sentiments.* Nous avons déjà vu qu'Etéocle n'est plus le tyran farouche de la pièce grecque, dont César aimait à citer la sentence cynique:

« Nam si violandum est jus, regnandi gratia,
Violandum est ; aliis rebus pietatem colas. »

— Dans *Antigone*, Ismène n'est plus une timide jeune fille qu'épouvante le courage de sa sœur ; c'est une aînée raisonnable et raisonneuse qui blâme, qui réfute dogmatiquement les généreuses paroles d'Antigone. — Dans le *Téléphe* d'Euripide, le héros entré au camp des Grecs se répand en subtilités et en sophismes ; chez Accius, il parle avec noblesse et dignité, au point d'exciter à la fois et la pitié et l'admiration de ses ennemis :

« Nam hujus demum miseret, cujus nobilitas miseria
« Nobilitat. » (VII.)

7. Enfin, Accius a recours à la contamination, plus souvent peut-être que ses prédécesseurs. Ses *Bacchæ* sont les *Bacchantes* d'Euripide, mais modifiées sans doute, soit d'après les *Bacchantes* d'Iophon, soit d'après le *Penthée* d'Eschyle. Son *Téléphe*, imité dans l'ensemble d'Euripide, doit cependant ses parties les plus émouvantes à Eschyle. Son *Epinausimaché* réunit probablement en une seule tragédie les événements dont Eschyle avait fait deux pièces, les *Néréides* et les *Phrygiennes*. Son *Armorum judicium* résulte de la fusion de l'*Oplôn crisis* d'Eschyle et de l'*Ajax* de Sophocle. Son *Prométhée* paraît bien résumer le *Prométhée enchaîné* et le *Prométhée délivré* d'Eschyle. Enfin son *Philoctète* ne suit exclusivement aucun modèle, mais rassemble dans un mélange nouveau des emprunts faits à Eschyle, à Sophocle et à Euripide.

E

Toutes ces modifications, Accius les a faites, comme ses prédécesseurs, pour s'accommoder au goût du public.

Il a cherché à augmenter les événements et à compliquer l'action. Les contaminations que nous venons de relever n'ont point d'autre but que d'obtenir une matière plus riche. Cela est très visible, par exemple, dans l'*Armorum judicium*, où les deux pièces qu'il imite sont presque simplement mises bout à bout. Cela est visible encore dans *Térée*, où l'intervention du nouveau personnage qu'il a introduit amène nécessairement des faits nouveaux. C'est que son public préférerait des événements nombreux et une action implexe à l'analyse psychologique et à la peinture des sentiments.

Il a matérialisé la représentation, en mettant le plus possible en scène ce que les Grecs se contentaient d'exposer en récits. Son *Antigone*, par exemple, diffère surtout par là de la pièce de Sophocle. Cette méthode enlève à la tragédie une partie de sa

poésie, dont les Latins se souciaient peu ; mais elle augmente en revanche l'effet dramatique, qu'ils comprenaient et qu'ils aimaient bien mieux.

Il s'est efforcé d'accroître le pittoresque, d'embellir son poème de descriptions frappantes. Ecoutez le berger des *Argonautæ* décrire l'approche du vaisseau *Argo* : « Cette énorme masse glisse en grondant de la haute mer vers le rivage, avec un bruit et un souffle puissants ; elle repousse devant elle les ondes, soulève des tourbillons violents, se précipite et se rue en avant : les vagues se dispersent et refluent. On croirait voir rouler les débris d'un nuage, ou s'écrouler une roche élevée arrachée par les vents et la tempête, ou s'élever de la rencontre et du choc des ondes des trombes circulaires. Est-ce la mer qui veut ravager la terre ? Est-ce peut-être Triton, qui, de son trident renversant ses grottes jusqu'en ces abîmes profonds où la mer ondoie, en fait jaillir au ciel une masse de rochers ? » (Fr. I.)

Il a introduit dans ses pièces des discussions en règle, où les personnages opposés développent alternativement le pour et le contre. Tantôt ce sont des thèses philosophiques ou sociales : dans les *Phéniciennes*, Étéocle défend le droit d'aînesse que Polynice attaque ; dans *Meleager*, Atalante se fait — déjà — l'apôtre du « féminisme » ; elle revendique les droits de la femme et de la jeune fille, en invoquant l'exemple des Lacédémoniennes :

« Nihil horum simile est apud Lacenas virgines,
Quibus magis palæstra, Eurota, sol, pulvis, labos
Militia, studio est quam fertilitas barbara. » (Inc. Inc. fab. cxi.)

Tantôt ce sont de vrais procès : le début d'*Armorum iudicium* est rempli par les plaidoyers d'Ajax et d'Ulysse et par les délibérations des juges.

Débats philosophiques ou débats judiciaires, les uns comme les autres plaisent à ce peuple épris de l'éloquence et de la rhétorique ; et, dans les uns comme dans les autres, Accius peut faire valoir l'énergie ou la subtilité de sa parole. Voici, par exemple, un fragment du discours où Achille justifie son obstination à rester sous sa tente :

« Tu pertinaciam esse, Antiloche, hanc prædicas,
Ego pervicaciam aio et ea me uti volo :
Hæc fortis sequitur, illam indocti possident,
Tu addis quod vitio est, demis quod laudi datur :
Nam pervicacem dici me esse et vincere
Perfacile patior, pertinacem nil moror. » (*Myrmidons*, I.)

Ne dirait-on pas que nous sommes dans l'école, et que nous entendons un rhéteur faire ces distinctions grammaticales pour l'éducation de ses élèves ? On rapporte qu'étonnés du talent oratoire

d'Accius, ses admirateurs lui demandaient pourquoi il ne plaidait point au forum, lui qui plaidait si bien sur la scène. Et le poète répondit : « Quod illic ea diceret quæ ipse vellet, in foro dic-turi adversarii essent quæ minime vellet. » (Quintilien, v, 13, 43.) A son gré, il ne lui manquait donc pour être un vrai orateur que le don de prévoir les réponses de ses adversaires et le sang-froid.

Enfin, comme nous l'avons dit déjà, il a mêlé la politique à ses tragédies ; et le public, heureux de saisir les allusions aux faits contemporains, s'habitua même à les chercher et à les trouver là où le poète n'en avait point mis. A une représentation de l'an 97 (57 avant Jésus-Christ), quand l'acteur Esope, dans le rôle d'Eury-sacès, prit la défense de Télamon exilé et s'écria :

... qui rem publicam animo certo adjuverit,
Statuerit, steterit cum Achivis....
Re dubia...
Haud dubitarit vitam offerre nec capiti pepercerit...
O ingratiſci Argivi, immanes Graii, immemores benefici
Exulare sinitis, sistis pelli, pulsum patimini. » (xiii.)

tout le peuple saisit l'occasion de manifester sa sympathie à Cicéron banni.

Dans tout cela, vous le voyez, Messieurs, il n'y a rien (si ce n'est l'élément politique) qui soit absolument nouveau. Accius n'a fait que suivre la voie où Ennius et surtout Pacuvius s'étaient engagés avant lui ; mais il l'a fait avec un génie tragique plus grand encore, avec une fécondité bien supérieure, avec un style plus énergique, plus viril, plus digne enfin de la noblesse de la tragédie. C'est pourquoi il est pour nous comme pour les anciens le tragique romain par excellence.

VII

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi, se demande-t-on, pourquoi est-ce précisément après Accius que la tragédie romaine est morte ?

En effet, il en est le plus grand nom, mais il en est le dernier. Ni le chevalier C. Titius, un peu plus âgé que lui, ni C. Julius César Strabon, son contemporain, ni Quintus Tullius Cicéron, le frère de l'orateur, ni le savant Santra, ni plus tard le dictateur César, ou L. Cornelius Balbus, ne méritent réellement de nous arrêter par leurs tragédies ; et quant à Sénèque, sous l'Empire, nous avons vu de quelle vie factice il a fait revivre la tragédie latine.

On en peut donner d'excellentes raisons. On peut dire que les discordes intérieures et les guerres civiles ont interrompu la veine poétique, troublé le développement de toute la littérature, et

anéanti surtout ce genre qui demande, plus que tout autre, la collaboration du public avec l'auteur.

On peut dire que, l'ordre et la paix une fois rétablis, les Romains s'étaient déshabitués de ce plaisir un peu raffiné, qu'ils avaient perdu tout le fruit de l'éducation littéraire que leur avaient donnée, à la longue, des générations de poètes, qu'ils auraient dû être totalement formés à nouveau pour comprendre et pour aimer le drame. On peut dire enfin que l'empire n'était pas trop favorable aux genres littéraires qu'on peut le plus justement appeler les genres publics : l'éloquence et le théâtre, et que « pacifiant », c'est-à-dire étouffant l'un, il n'a pas cru utile de ressusciter l'autre.

Tout cela est vrai. Mais l'on peut dire aussi que la tragédie latine est morte d'une maladie intérieure : en l'étudiant avec attention, même à l'époque la plus florissante de son évolution, on discerne aisément les germes morbides, qui, en se développant, l'ont tuée. Nous avons vu tous les tragiques latins mettre au second plan l'analyse psychologique, la peinture des caractères, des sentiments et des passions, pour mettre au premier l'intrigue, pour renforcer l'action, pour multiplier les personnages, les événements, les incidents, les coups de théâtre, pour perfectionner la mise en scène et développer le pittoresque. Qu'est-ce à dire, sinon qu'ils tendaient à transformer la tragédie en mélodrame ? Et, de cette forme inférieure, mais littéraire encore, en continuant dans le même sens, ils devaient arriver à la pantomime et au mime, d'où toute littérature est complètement évincée. En même temps, ces mêmes poètes tragiques introduisaient dans leurs drames la rhétorique, la philosophie, les thèses morales et sociales, la politique enfin. Par là, ils la surchargeaient d'éléments étrangers et en altéraient l'essence ; ils lui donnaient un genre d'intérêt qui ne rentre plus dans sa définition ; l'émotion tragique devenait pour eux un moyen au lieu d'être un but : le but était la thèse. C'est ce qu'avait fait Euripide, et c'est pour cela que, malgré tout son génie, il reste inférieur à Eschyle et à Sophocle ; c'est ce que fera Voltaire, et c'est pour cela que, malgré son talent, il n'atteint point à la hauteur de Corneille et de Racine. Ces deux tendances contradictoires, la tendance au mélodrame et la tendance à la pièce à thèse, ont pu s'équilibrer encore et rester unies chez Ennius, chez Pacuvius et chez Accius, parce que la partie inférieure du public pour qui était fait le mélodrame, et la partie supérieure à qui s'adressait la thèse, étaient encore assez voisines. Mais sous l'empire, à mesure que la plèbe devient plus grossière et plus vile, l'aristocratie au contraire, exclue du gouvernement, s'attache aux

arts et aux lettres, et il y a deux publics étrangers l'un à l'autre. Alors, les deux éléments contraires de la tragédie se dissocient et de là naissent et le théâtre de la plèbe où il n'y a plus que de l'action (pantomime, mime, etc.) et le théâtre des lettrés où il n'y a plus que des discours et des thèses (tragédies de lecture publique, tragédies de Sénèque).

Telle me paraît, Messieurs, l'évolution dernière de la tragédie romaine : c'est l'instabilité initiale de ses éléments constitutifs qui en amène la décomposition finale, dès que le milieu leur permet de se dissocier et de subsister indépendamment l'un de l'autre.

G. MICHAUT.

L' " Astrate " de Quinault.

Conférence, à l'Odéon, de M. N.-M. BERNARDIN (1)

Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne,

MESDAMES, MESSIEURS,

L'accueil favorable que vous avez, l'an passé, fait à la *Mariamne* de Tristan L'Hermite a engagé M. le Directeur de l'Odéon à vous présenter, après le vieux maître, son brillant disciple, et à monter cette année l'*Astrate* de Quinault, qui, sans ressembler en rien à la *Mariamne*, fut, comme elle, un des plus éclatants, des plus fructueux et des plus longs succès dramatiques du XVII^e siècle.

Grâce aux critiques réitérées de Boileau, dont j'expliquerai tout à l'heure l'injustice, comme aux éloges enthousiastes de Voltaire, qui de leur côté sont d'ailleurs excessifs, le nom de Quinault est demeuré dans toutes les mémoires. Mais de Quinault nous ne connaissons plus guère aujourd'hui que le nom ; car dès longtemps ses opéras ont, avec la musique de Lulli, disparu du répertoire ; aucune de ses nombreuses tragédies n'a depuis un siècle et demi été remise au théâtre ; et, d'autre part, si je vous demandais avec le campagnard du *Repas ridicule* :

Avez-vous lu l'*Astrate* ?

je ne crois point m'avancer beaucoup en disant que la plupart d'entre vous me répondraient sans doute : non.

Eh ! bien, Messieurs, si ce n'est pas « un ouvrage achevé », comme Boileau le faisait perfidement proclamer par le grotesque

(1) Toute reproduction est interdite à moins d'une autorisation formelle de l'auteur d'abord de l'éditeur ensuite.

personnage de sa satire, *Astrate, roi de Tyr*, n'est pas une œuvre indifférente, loin de là. Elle est attachante, elle est pathétique ; elle a cette belle clarté, bien française, qui est comme la marque distinctive de notre littérature classique, et une des causes de sa vitalité ; elle est remplie de qualités scéniques, que vous apprécieriez assurément sans que j'aie besoin de les signaler par avance à votre admiration.

Mais elle a été conçue dans un esprit et écrite sur un ton qui pourraient déconcerter vos habitudes et gâter votre plaisir. Non seulement elle porte, profondément gravée, l'empreinte du talent, assez particulier, de Quinault ; mais elle est le miroir fidèle d'une société à laquelle la nôtre ne ressemble guère, de cette société précieuse, dont le très jeune poète était l'enfant gâté, et pour laquelle et sur laquelle il a fait ses tragédies, revêtant de costumes vaguement antiques des personnages tout contemporains. Il convient donc, avant de vous parler d'*Astrate*, que je vous dise quel a été Quinault et surtout dans quel milieu il a vécu.

Je ne m'attarderai pas longtemps sur sa vie, d'abord parce que j'en dois rapporter ici seulement ce qui explique la nature et le genre de son talent comme l'influence qu'il a exercée par ses drames et par ses drames lyriques sur l'évolution de la tragédie française, mais aussi parce que la biographie de Quinault, qui précède les éditions publiées au siècle dernier de ses œuvres, me paraît être un tissu d'erreurs, je serai franc, de mensonges.

Elle s'appuie sur une nouvelle galante, *L'Amour sans Faiblesse*, qui a longtemps couru manuscrite dans le monde, et où Quinault avait raconté, sous des noms supposés, l'histoire de sa jeunesse et de son mariage. Usant de la liberté que lui donnait ce cadre romanesque, il avait dénaturé les faits, soit pour les rendre plus piquants, soit pour dissimuler tout ce qui de son origine et de ses débuts eût été de nature à lui nuire dans la plus aristocratique des sociétés. Un exemple : vous lirez partout que Philippe Quinault, né dans la Marche d'un bourgeois de Felletin, avait été envoyé par son père à Paris auprès de Tristan L'Hermite, le gentilhomme poète dont la Marche était fière ; que Tristan, qui venait de perdre une femme tendrement aimée, éleva le petit Quinault avec son fils unique, et, après la mort de cet enfant, l'adopta et en fit son héritier. Sur cette tradition, la ville de Felletin a même, au milieu de sa grande place, dressé un monument commémoratif au plus illustre de ses enfants. Or, Messieurs, Tristan n'a jamais eu ni femme, ni fils, et Philippe Quinault est né le 3 juin 1635, non dans les montagnes de la Marche, mais à Paris, rue de Grenelle, dans la boutique de son père Thomas Quinault, maître

boulangier. Quelques-uns de ses ennemis — qui donc n'a pas d'ennemis ? — avaient d'ailleurs découvert le mensonge vaniteux du poète, et Furetière, qu'il avait contribué par son vote à faire expulser de l'Académie, l'a criblé d'épigrammes malignes, tantôt l'appelant une bonne *pâte* d'homme, qui n'a jamais laissé germer dans son cœur aucun *levain* de vengeance, tantôt expliquant sa liaison avec l'académicien Charpentier (celui-là était fils d'un marchand de vin) par l'ancienne alliance qu'il y a entre le *pain* et le *vin*, tantôt faisant dire à Quinault lui-même « que de vrai il était fils d'un boulangier, mais que c'était un boulangier de *petit pain* ». Il fallut que Ménage, spirituel toujours et pour une fois charitable, intervint et déclarât qu'il n'y avait pas d'honneur pour un poète dramatique à être né dans une boulangerie, alors qu'un des princes de la comédie, Plaute, avait été valet d'un boulangier. Si je cite ce détail, c'est pour vous montrer la confiance que mérite la biographie de Quinault, car il n'a d'importance que pour la ville de Felletin, qui reste avec un monument injustifié ; par bonheur, ses édiles, gens sages et pratiques, avaient voulu que le monument de Quinault servît à deux fins et fût en même temps une fontaine publique : grâce à cette combinaison ingénieuse, les bourgeois de Felletin, qui s'étaient sans raison laissé *enquinauder*, comme dit l'autre, ne demeurèrent qu'à demi *quinauds*.

Voici, Messieurs, ce que je puis vous dire avec certitude de Quinault. Il fut d'abord le petit valet de Tristan ; le poète, charmé de son intelligence précoce, se prit d'affection pour l'enfant, le fit travailler pour devenir avocat au Parlement, en même temps qu'il cultivait son goût pour les Muses, et fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne sa première comédie, les *Rivales*, à laquelle une tradition, qui me paraît fondée, rattache l'origine des droits d'auteur. Quand Tristan mourut dans ce bel hôtel de Guise, qui est aujourd'hui le dépôt de nos archives nationales, il légua à son élève chéri un peu d'argent, beaucoup de manuscrits, et la protection des deux plus généreux Mécènes de l'époque, le duc de Guise et le comte de Saint-Aignan. Mais c'était surtout par les femmes que ce poète de vingt ans allait établir sa fortune littéraire et sa renommée.

Une précieuse, M^{me} d'Oradour, personne aimable et intelligente, aussi bien accueillie à la Cour qu'à la Place-Royale, s'engoua de son jeune talent, prôna partout son mérite, et l'introduisit dans les ruelles à la mode où se faisaient alors les réputations. Le protégé de Dalmotie (c'était le nom qu'avait pris M^{me} d'Oradour) avait tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes : il était grand, beau, spirituel ; il s'exprimait avec élégance, et sa

voix chaude et passionnée donnait au compliment le plus banal une émotion troublante ; toute sa personne respirait l'amour, et Somaize l'a pu comparer à cet irrésistible prince d'Éthiopie, à la tête duquel s'étaient jetées, vingt ans auparavant, presque toutes les Parisiennes, et qui ne s'était pas enfui. Faut-il s'étonner alors que le tendre et charmant Quirinus (c'est ainsi qu'elles le nommaient) fût devenu l'entêtement des précieuses et la coqueluche des ruelles ? Et comme il était avec cela discret, modeste, plein de déférence pour la noblesse, bienveillant et indulgent même envers ses confrères, il lisait partout sa bienvenue sur tous les visages. Prodigieusement adroit par-dessus le marché, s'assurant les suffrages des baronnes et des duchesses par la précaution qu'il prenait de leur demander des avis et de leur soumettre ses pièces avant de les porter aux comédiens, donnant, par des allusions délicates, aux vicomtes et aux marquis le plaisir de se reconnaître dans sa *Mort de Cyrus* ou dans son *Mariage de Cambyse*, comme ils s'étaient reconnus dans la *Clélie*.

La noblesse turbulente, qui conspirait contre Richelieu et contre Mazarin faisait la Fronde, avait trouvé dans la tragédie politique de Corneille le spectacle qui lui convenait. Mais l'amour était maintenant le seul intérêt, le seul but, la seule occupation d'une société oisive et raffinée, et tout naturellement l'amour fut l'âme des tragédies de Quinault. Mais entendons-nous bien : ce n'est plus cet amour passionné et violent dont, avant Racine, Tristan avait peint avec tant de puissance les jalouses et meurtrières fureurs dans sa *Mariamne* et dans son *Osman* ; non, un tel amour est trop brutal, et il eût détruit cet équilibre harmonieux de qualités élégantes qui constituait ce qu'on appelait alors l'honnête homme.

Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à : *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

L'amour que peint Quinault est cette tendresse qui soupirait et souriait dans les alcôves et dans les ruelles, un de ces amours de tête, où l'esprit a plus de part que le cœur, un de ces amours peu profonds et peu durables, qui, suivant la gracieuse expression de Théocrite, se jouent avec des roses et des boucles de cheveux ; toutes les héroïnes de Quinault sont des précieuses, tous ses héros des alcovistes.

De quoi s'entretenait-on dans les ruelles ? Les « mourants » des belles y débitaient des madrigaux doux, tendres et languoureux. Tout leur était prétexte à madrigaliser, tout, même ce qui

nous semblerait aujourd'hui s'y prêter le moins. Le marquis de Mascarille assure qu'il court dans le monde plus de mille madrigaux de lui, et vous l'en pouvez croire : il achetait ses impromptus chez des fournisseurs discrets. Aux madrigaux succédaient les portraits, dans lesquels on s'évertuait à tourner en perfections les défauts de l'objet aimé, comme Eliante remarque dans le *Misanthrope* que font toujours les amants :

La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
La noire à faire peur une brune adorable, etc.

Et sans doute ce joli couplet a été traduit par Molière de *Lucrèce* ; mais il n'en est pas moins vrai que nul sujet n'était alors plus à la mode, nul n'étant plus propre à faire valoir l'esprit d'un honnête homme, au témoignage de Faret dans son *Art de plaire à la Cour* et de M^{lle} de Scudéry dans le *Grand Cyrus*. On se plaisait aussi à discuter sur quelque point délicat du code de l'amour, comme les charmants bergers de l'*Astrée* devant la nymphe Léonide ou la vénérable Chrysanthé, ou bien à débattre quelque question amoureuse, comme celle qui divise les deux marquises des *Fâcheux* :

Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre ?

Enfin l'on rivalisait pour présenter la conclusion de ces discussions et de ces débats en maximes concises et piquantes, et c'est de la ruelle de M^{me} de Sablé, la princesse Parthénie, qu'allait sortir un livre immortel, les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Eh ! bien, Mesdames, ces tendres madrigaux, ces dissertations spirituelles, ces débats galants, ces maximes ingénieuses, voilà ce qui remplit et caractérise le théâtre de Quinault. Voilà ce que le poète avait admiré chez les précieuses, et ce que les précieuses à leur tour ont admiré chez lui.

Et elles n'avaient pas tout à fait tort ; car Quinault a été un peintre exquis de ce que j'appellerai l'aube de l'amour. Il a su rendre d'une façon charmante les incertitudes d'un amour qui veut et qui ne veut plus se déclarer, ou le trouble plein de pudeur qui suit un aveu à peine murmuré, surtout l'éveil du sentiment dans un cœur de femme et les premières manifestations d'une tendresse qui n'a point encore une pleine conscience d'elle-même et qui se trahit sans même s'en douter. Stratonice est fiancée au roi, et, sans le savoir, Stratonice aime le fils du roi. Sa confidente Zénone lui dit :

... Le roi n'a pour vous fait voir que de l'estime.

Strat. — Zénone, il est certain ; mais le prince, son fils,
N'a pour moi jusqu'ici fait voir que du mépris.

- Z. — Le roi cherche à vous plaire avec un soin extrême.
 S. — Le prince Antiochus n'en use pas de même.
 Z. — Le roi vous aimera ; bornez-y vos souhaits.
 S. — Mais le prince, son fils, ne m'aimera jamais.
 Z. — Vous nommez tant ce fils, à vos désirs contraire,
 Qu'on dirait qu'il vous touche un peu plus que son père.....
 S. — Quoi ? Ne connais-tu pas quel soin et quelle peine
 Je prends incessamment pour lui montrer ma haine ?
 Z. — Si vous le haïssez, vous n'auriez pas besoin
 D'avoir pour le montrer tant de peine et de soin.....
 S. — Mais autant que je puis, je fuis toujours ses pas.
 Z. — Si vous ne le craigniez, vous ne le fuiriez pas.....
 S. — Crois que je crains d'aimer ; mais ne crois pas que j'aime.
 Z. — Mais vous-même, croyez qu'il est à présumer
 Que l'on aime déjà, dès que l'on craint d'aimer.

Assurément cette scène est délicieuse. Peut-être cependant trouvons-nous le poète un peu trop habile, et ses procédés d'analyse trop subtils. Ce dialogue, que j'ai abrégé, nous paraît, en somme, moins une peinture vivante et théâtrale de l'amour qu'un très ingénieux, mais un peu froid commentaire sur l'amour. Quinault est déjà un Marivaux, moins léger et moins fin que le vrai, comme les grandes dames un peu lourdement vêtues du xvii^e siècle n'ont pas la grâce aisée et piquante des marquises de Watteau.

Mais, comme c'est la tragédie qui alors a la vogue, et comme les romans ont mis à la mode les situations extraordinaires et terribles, toutes les choses gracieuses que nous présente Quinault brillent et chatoyent sous le ciel sombre et chargé d'éclairs des tragédies les plus tragiques. *Amalasonte* et *Thomyris*, ces bergères si bien disantes et si doucereuses, tiennent dans une main la carte de Tendre ou les tablettes sur lesquelles elles ont écrit un madrigal massagète ou même ostrogot, mais dans l'autre elles ont un poignard ou une coupe de poison. Ces comédies aimables se terminent inopinément par une effroyable tuerie ; si bien que l'impression dernière du théâtre de Quinault est à peu près celle que pourrait produire le terrible dénouement de la *Rodogune* de Corneille succédant à quatre actes rimés par Marivaux.

Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans les nombreuses tragédies qu'a écrites Quinault entre vingt et trente ans, et dont la plus brillante est *Astrate*. Cette production trop rapide explique l'uniformité des plans, la ressemblance des caractères et la négligence du dialogue trop lâche qui rattache entre eux d'éclatants airs de bravoure ou de mélodieuses romances.

Il faut bien le dire aussi : la fécondité de Quinault était facilitée par son absence de scrupules. Il prenait son bien partout

où il le trouvait. Somaize, Guéret, d'autres encore, l'ont accusé de s'être approprié des pièces inédites laissées par Tristan, et l'on a imprimé une protestation posthume de Scarron revendiquant pour Tristan et pour lui les *Coups de l'Amour et de la Fortune*. De moi, je ne crois pas cette accusation fondée ; mais je croirais volontiers que Quinault a puisé plus d'un sujet de tragédie dans ce grand roman de la *Coromène* qu'avait annoncé l'éditeur de Tristan, et qui n'a jamais été publié ; et comme les personnages de la *Coromène* étaient « les plus grands princes de l'Asie », il pourrait bien se faire qu'*Astrate, roi de Tyr*, vint de là ; car ce n'est point une tragédie historique.

Boileau l'a assez reproché à Quinault, et il fait dire à *Astrate* lui-même, dans son *Dialogue des Héros de Roman* : « Il y a un historien latin qui dit de moi en propres termes : *Astratus viris*, *Astrate* a vécu ; et c'est sur ce bel argument qu'on a composé une tragédie. » Messieurs, vous comprendrez mieux la portée qu'avait alors une telle critique, si vous vous rappelez avec quelle aigreur les ennemis de Racine lui ont reproché d'avoir altéré l'histoire dans ses tragédies. Les hommes du xvii^e siècle, avaient dressé entre les genres des barrières infranchissables, et, s'ils permettaient aux poètes dramatiques de suivre dans leurs tragi-comédies romanesques à dénouement heureux tous les caprices de leur imagination, ils exigeaient que leurs austères et sanglantes tragédies respectassent scrupuleusement ce que l'on croyait alors la vérité historique. Le pauvre Quinault connaissait mal l'histoire de Tyr, — lequel d'entre nous oserait aujourd'hui lui en faire un crime ? — et, pour qu'il y eût du moins quelque chose de Tyrien dans son *Astrate*, il avait pris les noms de ses personnages dans l'*Enéide*. Il a craint, en appelant sa reine Didon, de créer dans l'esprit des spectateurs une confusion fâcheuse ; mais il lui a donné l'autre nom de la princesse Tyrienne, Elise. Didon était fille de Bélus, sœur de Pygmalion, veuve de Sichée, descendante du héros argien Agénor, et vous retrouverez tous ces noms dans la tragédie de Quinault, où le rival d'*Astrate* est appelé Agénor, et son confident, Bélus, où un Pygmalion figure parmi les conspirateurs qu'anime et conduit un Sichée. Et Boileau n'avait pas tort de trouver que c'était insuffisant comme couleur locale. Mais que nous importe à nous, qui cherchons surtout aujourd'hui dans *Astrate* les hommes du xvii^e siècle ?

Sur un autre point, Boileau s'est montré pour *Astrate* non seulement sévère, mais franchement injuste : il prétend dans son *Repas ridicule*.

Que chaque acte en la pièce est une pièce entière.

A la rigueur cela se pourrait soutenir de l'*Amalasonte* de Quinault, où chaque acte présente en effet une situation différente et nouvelle ; mais il n'est rien tel dans *Astrate*, et il eût suffi de dire que cette pièce de théâtre se compose de deux pièces bien distinctes, une comédie d'abord, puis une tragédie, artificiellement soudées l'une à l'autre. Mais n'est-ce pas la formule même selon laquelle, de nos jours, un adroit et fécond dramaturge a composé tant d'œuvres bruyamment et longuement applaudies ?

Dans *Astrate*, la comédie, qui se joue entre trois personnages, Agénor, Elise et Astrate, est manifestement imitée de *Don Sanche d'Aragon*, la jolie comédie héroïque de Corneille. Mais si la donnée n'en est pas très originale, cette première partie d'*Astrate* est pleine de détails délicieux, et les défauts en sont presque aussi charmants que les qualités.

Elise, reine de Tyr, a été fiancée par son père mourant à son cousin, le prince Agénor ; mais sa fierté supporte impatiemment la contrainte faite à son cœur, d'autant plus qu'Agénor, un beau parleur, volontiers fanfaron, mais moins bon soldat qu'habile politique, s'est laissé honteusement surprendre et prendre par l'armée syrienne, et que, seules, les victoires d'un très jeune général tyrien, Astrate, une sorte de prince de Condé, ont pu sauver le royaume et raffermir le trône chancelant de la reine. Tandis que le dépit éloigne Elise d'Agénor vaincu, la reconnaissance la rapproche d'Astrate victorieux ; et d'autre part, tandis qu'elle soupçonne l'ambitieux Agénor d'aimer en elle la reine plus que la femme, elle a deviné l'amour sans espoir qu'Astrate au plus profond de son cœur nourrit secrètement pour elle :

Tout parle dans l'amour, jusqu'au silence même ;

si bien que, comme elle l'explique dans un couplet fort élégant à sa confidente Corisbe, elle a passé insensiblement pour Astrate d'une reconnaissance tranquille à une estime inquiète, et de cette estime inquiète à l'amour. De même que toutes les héroïnes de Quinault, c'est au moment d'épouser un homme qu'elle n'aimait point qu'Elise a compris qu'elle en aimait un autre ; elle a vu clair dans son cœur, comme dira la Sylvia de Marivaux. Elle recule plusieurs fois la date fixée pour son hymen avec Agénor ; enfin, bien trop éprise et bien trop fine pour ne pas trouver des raisons politiques qui justifient son amour, la reine se résout à prendre pour époux un sujet. Dans la situation exceptionnelle où elle se trouve, elle se départira de la réserve hautaine des précieuses et encouragera l'aveu d'Astrate ; elle le déclare à Corisbe en jolis vers, qui chantaient peut-être dans la mé-

moire de l'amoureuse Mademoiselle, le jour où elle résolut d'enhardir les présomptueuses espérances du brillant comte de Lauzun. C'est une scène bien gracieuse, Mesdames, que celle entre Astrate et la reine qui termine le second acte. Epouvanté de l'aveu qu'elle lui vient, non sans peine, d'arracher, Astrate s'écrie :

Vous vous taisez. Hélas !
N'ai-je point trop osé ? — Je ne me tairais pas,

répond la reine, qui, rougissant et souriant à la fois, laisse dans cette réponse exquise échapper le secret de son cœur. Non, le chaste aveu que Racine fera tomber des lèvres de son aimable Aricie ne sera ni plus pudique, ni plus charmant.

Mais Astrate a un rival, qu'Elise, avec l'égoïsme de l'amour heureux, avait pour un instant oublié ; et elle ne sait comment lui annoncer la décision qu'elle vient de prendre, parce qu'elle ne sait plus que penser de lui. Dès la scène d'exposition, très vive et très animée, Agénor, faisant devant Astrate la peinture voluptueuse du bonheur que lui promettait son union prochaine avec la reine, avait deviné l'amour du jeune homme à un cri que sa jalousie n'avait pu retenir ; ce cri et le nouveau retard que la reine apporte à leur mariage ont éclairé le prince :

L'hymen déplaît toujours, quand l'époux ne plaît pas.

Il est venu trouver Elise, qui, tout entière à l'idée d'Astrate, l'a vu entrer avec le même ennui que le Néron de Racine s'apprêtera à recevoir les reproches d'Agrippine. Dès les premiers mots d'Agénor, la reine lui a coupé la parole, et dans un petit discours, qui est vraiment admirable d'insolence contenue, de hauteur mesurée et de menaces discrètes, elle a fait comprendre à l'importun qu'il ne gagnerait rien à se plaindre ; aussitôt le prince, passé maître dans l'art de feindre, a rentré sa colère, et, dans une longue et merveilleusement habile tirade, que la reine écoute muette de surprise, il lui a rendu sa parole, il a renoncé à se prévaloir des droits qu'il tenait de son père, il l'a laissée disposer librement du sceptre et d'elle-même, demandant seulement qu'avant de faire un choix, elle voulût bien songer qu'il l'aimait ardemment. Elise se trouve donc fort embarrassée après avoir promis sa main à un autre. Comment faire part à un amant si généreux d'un choix qui va le désespérer ? Mais peut-être après tout cette belle générosité n'est-elle qu'une feinte ? La reine se souvient d'un vers d'*Amalasonte* :

Qui sait comme on raisonne ignore comme on aime.

Elle aurait préféré Agénor moins adroit et plus ému :

Pour m'aimer comme il dit, il l'a su trop bien dire.

Et elle va feindre à son tour pour découvrir les véritables sentiments du prince.

C'est ici que se place l'incident de « l'anneau royal », très maladroitement imité de *Don Sanche d'Aragon*, qui a le défaut grave de tromper non seulement Agénor, mais Corisbe, mais Astrate, mais les spectateurs eux-mêmes, et que Boileau n'a pas eu tort de blâmer. C'est un des deux points faibles d'*Astrate*. Comment toutefois le condamner sans appel, quand il amène deux scènes, dont l'une est fort belle, et dont l'autre fait coup de théâtre ?

Agénor a reçu de la reine l'anneau royal, marque de la toute puissance, et il vient annoncer à Astrate, précipité de ses espérances, qu'il épouse décidément Elise. Un dialogue tout à fait curieux et dramatique s'engage entre les deux hommes : « J'ai son cœur, dit Astrate, dit ce parfait amant ; elle vous l'a avoué à vous-même, et, dans ma disgrâce, je me tiens plus heureux que vous. — Je suis ravi que vous le preniez ainsi », répond Agénor en un couplet destiné à le perdre sans retour dans l'esprit des précieuses, qui n'admettaient, en littérature tout au moins, qu'un amour épuré et complètement dégagé de la matière, et qui pour cela se sont attiré les vertes railleries de Molière au quatrième acte des *Femmes savantes* ; car pour moi, conclut-il avec la plus insolente des ironies :

... Sûr d'un bien solide, il ne me coûte guère
De vous abandonner un bien imaginaire.

Et, pour la seconde fois, l'idée brutalement présentée du bonheur d'un rival fait perdre au jaloux Astrate toute retenue : il appelle Agénor sur le terrain. Jugez, Messieurs, du scandale produit à la cour de Louis XIV si un gentilhomme eût osé provoquer en duel Monsieur, frère du roi, ou simplement Monsieur le Prince ! Agénor fait chercher les gardes de la reine, et, sans quitter son ton d'ironie, il leur ordonne d'arrêter Astrate.

C'est ici que se produit le coup de théâtre. Le capitaine des gardes s'avance, arrête au nom de la reine Agénor lui-même, lui reprend l'anneau royal, et le remet respectueusement aux mains d'Astrate bien vengé. Je ne puis me résoudre, Messieurs, à critiquer sévèrement ce coup de théâtre peu vraisemblable, quand je vois que Molière l'a emprunté à Quinault pour dénouer le plus grand de ses chefs-d'œuvre, et quand je me rappelle combien est toujours applaudi, quand il arrête Tartufe, l'exempt que Tartufe avait amené pour arrêter Orgon.

Nous ne reverrons plus Agénor, et il n'en sera presque plus parlé. Voilà la comédie finie. La tragédie va commencer, dont les héros sont Astrate, Elise et Sichée.

Nous avons appris incidemment, dans le courant des deux premiers actes, qu'Elise n'est pas la reine légitime de Tyr ; son père a détrôné le roi Adraste et l'a retenu prisonnier. A son avènement, Elise — oui, notre tendre Elise — a fait mettre à mort le vieux roi et deux de ses fils ; mais le troisième, le plus jeune, a échappé à son poignard, comme Joas à celui d'Athalie. Il a grandi caché dans Tyr ; la reine le sait : des avis secrets et un oracle menaçant le lui ont révélé ; une conspiration s'est formée ; elle le soupçonne, et nous savons, nous, que le chef, le Joad, en est Sichée, père d'Astrate. Nous avons entendu un des conjurés lui adresser quelques mots mystérieux ; nous avons vu Sichée, par politique, aggraver l'un contre l'autre Elise et Agénor ; nous l'avons entendu détourner d'épouser Astrate la reine toute surprise, et terminer le premier acte par ce vers à double entente :

Je sais trop mon devoir pour y pouvoir manquer.

Au troisième acte, au moment où le triomphant Astrate, l'anneau royal au doigt, s'apprête à entrer chez la reine, Sichée se dresse devant lui, comme Néarque devant Polyucte :

Où courez-vous, mon fils ? — Où mon bonheur m'appelle ;

et sur ce vers la véritable action se noue dans la tragédie de Quinault, comme dans celle de Corneille.

Sichée ne peut souffrir que son fils épouse l'usurpatrice, la meurtrière de la famille royale ; mais comme il voit dans Astrate l'amour plus fort que le loyalisme (permettez-moi ce mot tout moderne), il fait appel à sa raison : on conspire contre la reine ; la perte d'Elise est certaine : veut-il donc périr avec elle ? « Oui, je sais que l'on conspire, répond Astrate ; je sais même les noms de trois des conjurés : Pygmalion, Bazore et Nicogène, et je vais de ce pas les découvrir à la reine. — Connaissiez donc aussi le chef de l'entreprise : c'est votre père.

Vous me perdez, mon fils, si vous parlez. — Hélas !

gémît Astrate,

Je perds la reine aussi, si je ne parle pas.

La situation est superbe. Partagé entre le devoir filial et l'amour, Astrate ne veut prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre : il sauvera d'abord la reine des complices de Sichée, mais ensuite il saura bien sauver Sichée du ressentiment de la reine, et il vole au secours d'Elise. Toute la fin de cette scène est conduite avec

un emportement incroyable et une étonnante sûreté de main ; elle est d'un maître. Avec Voltaire je la crois capable de produire encore un effet prodigieux, et, ne fût-ce que pour elle, je serais heureux qu'*Astrate* soit aujourd'hui tiré de l'oubli.

Après s'être élevé à une pareille hauteur, il semblait bien difficile que Quinault ne retombât point. Eh bien, Messieurs, le quatrième acte d'*Astrate* n'est pas indigne du troisième, et renferme encore deux scènes de premier ordre. *Astrate* a tout dénoncé à la reine, qui s'est engagée à faire grâce aux conjurés. Il vient maintenant supplier Siché de lui faire connaître le vrai roi, pour lequel il conspirait ; non qu'il songe, comme la reine, à le livrer au bourreau ; il veut le provoquer en duel, comme champion d'Elise ; il veut que

L'un des deux, à l'autre ôtant le jour,
Montre qui peut le plus, la vengeance ou l'amour.

Siché alors, complétant sa révélation, lui déclare qu'il a caché le légitime héritier du trône sous le nom de son propre fils mort, et qu'ainsi le véritable roi de Tyr, celui dont la criminelle Elise demande le sang, c'est lui-même, c'est *Astrate*. Et tandis que le malheureux, frappé comme d'un coup de foudre, gémit plaintivement, il l'exhorte à faire maintenant tout son devoir et à venger sur celle qu'il aime son père et ses frères égorgés par elle. N'avais-je pas raison de vous dire qu'*Astrate* était une pièce attachante ?

Vous attendez tous à présent une grande scène entre *Astrate* et la reine. Vous l'aurez, et c'est encore une fort belle chose que ce duo douloureux formant un si cruel contraste avec le tendre duo du second acte. Pourquoi donc cette scène ne produit-elle pas la même impression poignante que les scènes correspondantes du *Cid* ? Car la situation est identique : ici et là deux amants, qui s'adoraient, semblent à jamais séparés parce que l'un d'eux a versé le sang du père de l'autre. C'est que les personnages de Quinault sont infiniment moins intéressants que ceux de Corneille. Si Rodrigue a tué le comte, c'est dans un combat loyal et pour venger l'honneur de son père ; la mort du père de Chimène le grandit donc aux yeux de Chimène elle-même, et c'est le miracle de Corneille d'avoir su rendre les héroïques amants de plus en plus dignes l'un de l'autre, si bien que ce qui devrait les séparer est cela même qui les réunit, à la satisfaction des spectateurs complices du poète. Mais on ne refait pas le dénouement du *Cid* ; M. de Bornier ne l'a point osé à la fin de sa belle tragédie de la *Fille de Roland*, où il eût été possible, et Quinault n'y pouvait pas même songer. Sans doute, même aujourd'hui que nous ne croyons plus avec les précieuses que le devoir et tous les sentiments les

plus puissants doivent s'effacer devant l'amour honoré comme la plus belle des vertus, Astrate, cette sorte de prince Charmant, blond, blanc, bleu, nous émeut encore par la sincérité juvénile de sa passion ; mais il nous est bien difficile de nous intéresser à Elise. En vain le poète a compté, pour atténuer l'horreur de ses forfaits, sur l'indulgence qu'avaient ses contemporains pour les crimes politiques ; rappelez-vous Livie dans *Cinna* :

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne ;

en vain Quinault a voulu excuser Elise par l'amour, et lui fait dire que, si elle a versé le sang pour s'assurer un trône, c'était afin d'y faire asseoir Astrate avec elle : nous ne pouvons vraiment éprouver de la pitié pour cette femme criminelle, que nous avons vue entre deux tendres sourires réclamer la tête d'un innocent. Ainsi, tandis que, dans la scène du *Cid*, Corneille, en augmentant notre admiration pour les amants, faisait avancer l'action de sa tragédie et la conduisait à un dénouement heureux, dans la scène d'*Astrate* Quinault ne fait que développer pour elle-même une lamentation douloureuse, et, sans être trop longue, elle le paraît bientôt, parce que nous sentons vite que la situation est sans issue, et que nous n'allons point à un dénouement satisfaisant.

Cherchons ensemble, si vous le voulez bien, quel peut être le dénouement d'*Astrate*. Tous vous reconnaissez que, si leur union est impossible, Astrate ne saurait non plus tuer Elise, ni Elise Astrate. Si d'autre part Astrate se tue lui-même, il l'enlève à son meilleur défenseur, et la livre par sa mort au poignard des conjurés. Un double suicide ? Ce n'était point alors la mode, et ne vous semble-t-il pas que Sichée demeurerait bien ridicule en présence des deux 'corps, celui de l'usurpatrice, et celui du roi légitime ? — Mais Sichée ne pourrait-il pas tuer Elise ? — Ce serait alors une nouvelle prière qui commencerait, car Astrate se trouverait pris entre le désir de venger sa maîtresse et sa reconnaissance pour Sichée. La moins mauvaise solution, c'est Elise qui la trouve : elle se tue par amour pour Astrate, comme Astrate par amour pour elle vient de combattre ses propres partisans. Et ce dernier acte, qui est médiocre comme toujours chez Quinault, est sauvé par le mouvement des nombreux personnages en scène, par un admirable couplet de Sichée, par l'à-propos avec lequel le poète, rappelant que les grandes douleurs sont muettes, nous a épargné de monotones lamentations d'Astrate, enfin par les touchants adieux d'Elise à son amant, qui ont attendri jusqu'à Nisard, aussi féroce ordinairement pour Quinault que Boileau, son maître.

Le succès d'*Astrate* fut considérable. Chose alors très rare, la pièce fut jouée trois mois de suite à l'Hôtel de Bourgogne, et elle y attira une telle foule que les comédiens doublèrent le prix des places et devinrent tous de « petits Crésus », au dire du bon gazetier Loret, rendant compte d'une représentation donnée au Louvre en 1665, le jour des Rois. D'où vient alors l'incroyable et injuste acharnement de Boileau contre *Astrate*, et comment, dans son *Dialogue des Héros de Roman*, a-t-il osé dire de la tragédie tant applaudie : « Les passions tragiques y sont maniées si adroitement que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin ? »

Cette mauvaise foi, si contraire au caractère de Boileau, demeurerait pour nous inconcevable, si une petite anecdote ne venait éclairer les dessous de cette affaire. Quelque temps avant les représentations d'*Astrate*, Boileau, paraît-il, avait fait circuler une épigramme contre une tragédie de Quinault, et le poète avocat avait traîné devant les tribunaux le critique moqueur, qui s'était permis de ne point admirer son *Amalasonte*. Quel arrêt prononça la cour ? Il serait aujourd'hui très curieux de le savoir ; mais Boileau s'est vengé sur *Astrate* du procès que lui avait intenté Quinault, et cela avec une injustice dans la malignité qui ne lui était pas habituelle, et qu'il a d'ailleurs regrettée plus tard.

Si l'*Agrippa* et l'*Astrate* ne s'étaient pas maintenus quatre-vingts ans au répertoire, on serait tenté d'attribuer aux critiques de Boileau le peu de succès des deux dernières tragédies de Quinault, *Bellérophon* et *Pausanias*. Elles n'étaient pas sans mérite, et Racine, qui a beaucoup plus qu'on ne croit imité Quinault (vous venez d'entendre dans *Stratonice* et vous allez entendre dans *Astrate* des vers que vous avez lus dans *Andromaque*, dans *Britannicus* et dans *Phèdre*), Racine a fait à Quinault l'honneur d'utiliser pour sa *Phèdre* quelques détails heureux de *Bellérophon*.

Découragé par ces deux demi-succès, Quinault voulait, à trente ans, renoncer au théâtre, quand, par bonheur, Molière, pressé par le temps, lui demanda d'écrire pour sa *Psyché* les vers destinés à être chantés. Cette circonstance éclaira Quinault sur sa vocation véritable. Sa tendresse naturelle, la délicieuse harmonie de son style sans images, l'incroyable aisance avec laquelle il faisait et refaisait un couplet pour se plier aux exigences du musicien, tout le destinait à l'opéra, et Lulli, qui le comprit aussitôt, se l'attacha par un traité, dès qu'il eut obtenu le privilège de l'Opéra en 1672. En quatorze ans, Quinault lui a livré onze opéras, une pastorale et deux ballets, qui ont mis le sceau à sa réputation.

Boileau en a flétri la morale lubrique ; mais c'est celle de l'opéra en général. La Fontaine en a nié le mérite littéraire ; mais c'était jalousie de librettiste dédaigné. Voltaire au contraire les a osé comparer aux poésies lyriques de Pindare ; mais cela prouve seulement que Voltaire ne comprenait point Pindare. Les opéras de Quinault ne méritent

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Quinault a trouvé dans l'opéra un genre éminemment propre à laisser dans l'ombre ses défauts et à mettre en pleine lumière ses qualités : on ne s'aperçoit point là qu'il manque de souffle et d'ampleur, parce que les nécessités mêmes du genre veulent qu'il se contente de poser les situations et d'indiquer les sentiments ; et d'autre part la variété des mètres et le dessin des phrases arrondies pour le chant font admirablement valoir la souplesse fluide, la grâce charmante et la merveilleuse douceur de son style. A ce point de vue, où Quinault est bon, il est exquis, et tel couplet d'*Atys*, d'*Alceste*, de *Persée*, de *Proserpine* ou d'*Armide*, justifie pleinement La Bruyère de l'avoir appelé « le phénix de la poésie chantante », et explique comment La Harpe, si rarement poète dans ses tragédies, l'est devenu tout à coup pour écrire de Quinault : « Comme Virgile nous fait reconnaître Vénus à l'odeur d'ambrosie qui s'exhale de la chevelure et des vêtements de la déesse, de même, quand nous venons de lire Quinault, il nous semble que l'Amour et les Grâces viennent de passer près de nous. » Non, Quinault ne craint pas de rivaux dans l'opéra, et c'est encore quelque chose, Messieurs, que d'être le premier dans un genre inférieur.

Le malheur, c'est que Quinault a exercé une séduction trop grande par ses œuvres aimables, mais un peu fades. Encouragés par la vogue durable de ses opéras dans leur goût pour la galanterie noble et dans leur indifférence pour la sincérité des sentiments, les poètes qui l'ont suivi l'ont imité de préférence à Racine, et ont négligé de plus en plus l'observation directe pour la convention dramatique, la simplicité pour le romanesque, et le naturel pour le merveilleux. Si Voltaire a tant admiré les opéras de Quinault, c'est que les tragédies de Voltaire ressemblent souvent à des livrets d'opéras.

Lulli mort, Quinault renonça définitivement au théâtre :

Je vous dis adieu, Muse tendre,
Et vous dis adieu pour toujours.

Comme Racine, il s'enfonça dans la dévotion, et commença même un poème sur la *Destruction de l'Hérésie*, tout en cherchant fiévreusement cinq gendres :

C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! Cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! Peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

C'est au milieu de ces occupations paternelles et édifiantes que l'auteur d'*Astrate* et d'*Amadis* mourut, le 26 novembre 1688. Et tandis que les contemporains se plaignaient déjà de ne pas savoir où était la tombe de Malherbe, ni celle de l'aimable Voiture, tandis que l'ouragan révolutionnaire a dispersé les cendres de Tristan, celles du collaborateur de Lulli reposent encore tranquillement, au-dessous d'une ancienne et curieuse « Mort de la Vierge », dans l'église Saint-Louis-en-l'Île.

Et, de fait, ce fut un homme heureux, Messieurs, que le fils du boulanger Quinault. Tout lui réussit d'abord, ou finit par lui réussir. A ses débuts dans la vie, il trouve Tristan L'Hermite pour cultiver ses facultés naturelles, et faire jouer sa première comédie, alors qu'il compte à peine dix-huit ans ; il s'éprend d'une jeune fille, que ses parents marient à un autre ; mais elle devient bientôt veuve, et apporte à Quinault la fortune de son premier mari : avec cette fortune il achète d'abord une charge de valet de chambre du roi, puis une charge d'auditeur à la Cour des Comptes. Le succès de ses tragédies est tel qu'il est élu à l'Académie avant Boileau, avant La Fontaine, avant Racine ; quatre ans après, il est encore appelé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; sa veine tragique semble épuisée, et il se renouvelle avec l'opéra, où il trouve des succès plus grands encore ; il était embarrassé de marier ses cinq filles, et trois d'entre elles, pour faciliter le mariage des autres, se font religieuses ; il a été attaqué par Boileau, et, avant de mourir, il a la satisfaction de voir Boileau lui faire publiquement amende honorable et l'assurer, par la bouche de Racine, qu'il le met au rang de ses meilleurs amis et de ceux dont il estime le plus le cœur et l'esprit.

Son bonheur continue après sa mort. Voltaire l'exalte et le place à côté de Boileau ; Schlegel, si impitoyable pour Molière, s'adoucit pour lui ; et voici que, après deux siècles, il se trouve à la tête de l'Odéon un directeur lettré qui ressuscite *Astrate*, et choisit dans sa troupe, pour le présenter au public, les artistes les plus propres à le faire valoir : il veut que cette œuvre jeune soit jouée par de tout jeunes gens, que Caillard prête à *Astrate* la fougue impétueuse de ses vingt ans, que le bien disant Ravet détaille finement les difficiles couplets d'Agénor, que la voix mâle

de Dorival sonne superbement dans les belles scènes de Sichée, que le charme et l'adresse de Mlle Page fassent illusion sur le personnage indécis et inconsistent de la reine ; il veut enfin que les rôles ingrats et malaisés du capitaine des gardes et de la confidente Corisbe soient tenus par des comédiens éprouvés comme Taldy et Mme Dehon. En vérité, Messieurs, je suis fondé à dire que Quinault fut un homme heureux, et il lui a manqué seulement, pour que son bonheur soit aujourd'hui complet, de vous être présenté par un conférencier plus autorisé.

N.-M. BERNARDIN.

Lamartine écrivain

PLAN DE LEÇON (1)

Agrégation des Lettres.

Il suffit de lire une page de Lamartine pour s'apercevoir que c'est un écrivain inégal. Il possédait des qualités admirables. D'abord une abondance, une richesse d'imagination extraordinaire. C'est cette qualité qui fait le grand écrivain ; c'est l'imagination qui suggère le mot saillant, pittoresque, expressif. A cet égard, jamais il ne s'est rencontré de poète plus facile que Lamartine ; on peut dire que les vers naissent dans son esprit comme les fleurs sur un arbre au printemps.

De plus, il a le don de l'harmonie naturelle, et c'est un don précieux. Sans doute on peut arriver, si l'on a du goût, à mettre du nombre dans ses vers, à disposer les toniques et les atones d'une façon mélodieuse. C'est un mérite qui peut s'acquérir avec du travail et de bons modèles. Mais il ne faut pas le confondre avec cette douceur de la poésie de Lamartine qui enveloppe et caresse délicatement.

Enfin Lamartine n'est pas un poète de cabinet. Certains sont poètes parce qu'ils le veulent, et la Muse se rend à chacun de leurs appels. Si Lamartine écrit ses vers, c'est par l'effet d'une disposition native ; il se plonge dans la vie réelle ; il en ressent toutes les émotions ; son art est vivant, nourri d'observations. Sa métaphore, quand elle n'est pas vieillotte, — et il lui arrive d'en

(1) Ce sont là de simples notes.

employer de telles par négligence, — a des contours fermes, vifs et nets dans la plupart des cas. Malgré ces qualités, il est certain que parfois il écrit mal, et que quelques-uns de ses vers ne sauraient se défendre. Quelles raisons avait-il de mal écrire ?

Il fait profession de dédaigner le style. C'est pour lui une besogne de professeur, de cuistre, que de s'attacher à la correction. Il a pour la grammaire un dédain de gentilhomme, injustifié mais profond. Ce dédain est-il bien sincère ? Et Lamartine ne s'en sert-il pas pour excuser sa paresse ? Car cet homme, dont la vie a été un torrent d'activité, était par goût paresseux. Il a agi, il a « trimé » (le mot est dans sa correspondance) pendant toute son existence, et il maudissait cette activité. Il travaillait par ambition et souvent, hélas ! pressé par le besoin d'argent. Mais, quand la pièce était faite, que les libraires le sollicitaient et venaient sonner à sa porte pour avoir ses vers, il lui était trop facile de ne pas le corriger. Rien ne l'attachait plus à ce travail : ses vers étaient vendus et payés d'avance. Il lui arrivait d'en écrire dans son lit, le matin, au crayon, et de les envoyer, sans même les relire, à l'imprimerie.

Et puis, le besoin de la lutte était si vif chez lui que le temps lui manquait pour revoir ses poésies. Il dit dans la Préface des *Recueils* : « Quand l'année politique a fini, quand la Chambre, les Conseils généraux de département, les Conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre... ma vie de poète recommence pour quelques jours... Elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. » Il s'occupait de politique, d'agriculture, de grandes entreprises où il se ruinait. Voilà à quoi il a gaspillé une grande part de sa vie. Ses vers, sauf les premières *Méditations* ont été faits à ses moments perdus. Déjà, dans les deuxièmes *Méditations*, il nous dit qu'il se « jouait avec sa lyre », tant il s'était rendu maître de son instrument et lui faisait rendre sans peine tous les accords. Il n'a pas travaillé les *Harmonies* ni la *Chute d'un ange*, et, à la fin, il écrit en prose, car il n'a pas le temps d'écrire en vers. Voilà pourquoi il devait être inégal et pourquoi il n'a pas toujours très bien écrit.

Lamartine avait trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir de ce défaut. Le 20 mai 1830, il écrit à Virieu (le seul de ses amis à qui il dit la vérité sur ses ouvrages) : « Mes vers sont médiocres ».

Le 8 juillet, il lui écrit encore : « Je t'envverrai bientôt mes *Harmonies*. Sur cinquante, n'en lis que quinze ». Enfin, dans la Préface des *Harmonies*, il dit : « Je demande grâce pour les imperfections de style dont les esprits délicats seront souvent blessés.

Ce que l'on sent fortement s'écrit vite. Il n'appartient qu'au génie d'unir deux qualités qui s'excluent : la correction et l'inspiration ». C'est là, il faut l'avouer, de la fausse modestie. Lamartine le sait mieux que personne. Si en 1820 quelqu'un a du génie, c'est lui ; mais il se sert de cette modestie apparente pour couvrir sa paresse. D'ailleurs sa théorie est fausse. L'homme d'inspiration doit écrire vite, soit ; mais, quand vous avez confié au papier le produit de votre verve, reprenez ce premier jet du génie et corrigez-le ! Ici, nous pouvons condamner Lamartine sur son propre témoignage. Nous avons en effet deux textes du *Lac*, dont l'un est rempli de traits de mauvais goût et de négligences ; le second est le premier texte corrigé par Lamartine six mois après. Mais quand il errait, après la perte d'Elvire, sur les bords du lac du Bourget, il était inconnu ; le temps ne lui faisait pas défaut, et il n'était pas encore entré dans la gloire. Une fois devenu célèbre, tourmenté par l'ambition, par les sollicitations des libraires, il ne s'est plus corrigé. Il y a là de sa part, sinon une faute morale, du moins quelque chose qui y ressemble. Il est pénible de constater que ce génie de premier ordre, à mesure qu'il devenait plus grand, se négligeait davantage. Il écrit avec soin les *Premières Méditations*, alors qu'il n'est que M. de Larmartine, encore inconnu. Attaché d'ambassade à Florence, il ne travaille guère les *Deuxièmes Méditations*. Dans les *Harmonies*, il est franchement incorrect, parce qu'alors il est académicien et que le français, c'est lui, Qu'on lise, par exemple, pour se rendre compte de ses négligences. la *V^e Harmonie*, intitulée *Bénédiction de Dieu dans la Solitude*.

Il convient d'en étudier quelques vers à titre d'exemple. Lamartine trace l'emploi d'une de ses journées à la campagne :

*Puis viennent à leur tour les soins de la journée :
L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée,*

(Il devrait dire : *l'herbe du pré à tondre*)

*A coucher sur les chars, avant que, descendu,
Le nuage encor loin que l'éclair a fendu*

(Il faudrait *éloigné* ; *loin* est incorrect)

*Ne vienne enfler l'épi des gouttes de sa pluie
Ou de ses blonds tuyaux ternir l'or qui s'essuie ;*

(Comment, *qui s'essuie* ? c'est : *qui se mouille*.)

Les fruits tombés de l'arbre à relever ; l'essaim

(*De l'arbre à relever* : obscurité)

Débordant de la ruche à rappeler soudain ;

(Ce vers non plus n'est pas heureux.)

*La branche à soulager du fardeau qui l'accable,
Ou la source égarée à chercher sous le sable;*

(Un bien joli vers)

Puis le pauvre qui vient tendre à vide sa main

(A vide : cheville.)

*Où tombe au nom de Dieu son obole ou son pain ;
La veuve qui demande aux cœurs exempts d'alarmes
Cette aumône du cœur, une larme à ses larmes ;*

(Le vers est obscur.)

L'ignorant, un conseil que l'espoir embellit ;

(Quel est cet espoir de l'ignorant ?)

*L'orphelin, du travail, et le malade, un lit ;
Puis, sous l'arbre, à midi, dont l'ombre les rassemble,*

(Est-ce l'ombre de l'arbre, ou l'ombre de midi ?)

*Maîtres et serviteurs qui consultent ensemble
Sur le ciel qui se couvre ou le vent qui fraîchit,
Sur le nuage épais que la grêle blanchit.*

C'est noircit qu'il faudrait ; mais le mot se trouvant au vers suivant, Lamartine emploie son contraire).

Les rameaux sont noircis par la dent des chenilles.

(Les chenilles n'ont pas de dents ; sans nous associer au sentiment de l'Académie qui blâmait dans le *Cid* le vers :

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

(sous prétexte qu'une race n'a pas de front, il faut reconnaître que l'expression de Lamartine ici n'est pas heureuse. On peut dire au figuré : la dent de l'envie, celles du temps, etc ; mais prêter des dents à des animaux qui n'en ont manifestement pas, c'est s'exposer à produire un effet choquant sur l'imagination du lecteur.)

*Où la ronce aux cents bras qui trompe les faucilles ;
Puis montent des enfants à qui, seule au milieu,*

(Seule au milieu, déplorable cheville ; de plus, pourquoi les enfants montent-ils ?)

La mère de famille apprend le nom de Dieu,

(Invraisemblable. Nous sommes à Milly, dans une famille chrétienne : le nom de Dieu peut-il y être inconnu, même des enfants ?)

Enseigne à murmurer les mots dans son symbole,

(Qu'est-ce que ce symbole ? Le *Symbole des Apôtres*, sans doute ? Mais rien ne nous en avertit.)

A fixer sous leurs doigts le nombre et la parole,

(Traduisez : leur apprend à compter et à écrire. C'est une périphrase à la Delille.)

A filer les toisons du lin ou des brebis,

(Ici, Lamartine essaie de faire passer, à la faveur d'un mot qui s'accorde bien avec *toison*, le mot *lin*. C'est le même procédé qu'emploie Bossuet quand il dit : « Versez des larmes avec des prières ». Seulement, Bossuet a bien soin de préparer cette hardiesse en plaçant le mot *larmes* le premier. Les *toisons du lin* produisent ici un effet déplaisant.)

Et du fil de leur veille à tisser leurs habits.

(Comment, *leur veille* ? La scène se passe dans l'après-midi.).

Il a manqué à Lamartine de lire des écrivains impeccables, comme Bossuet, qu'il n'aimait pas. Il a pratiqué des écrivains étrangers ; mais, justement parce qu'ils étaient étrangers, ils ne pouvaient lui enseigner le respect de la grammaire française. Malgré tout, c'est un très grand poète, et si l'on ne peut que déplorer son peu de souci de la correction, d'autres qualités chez lui mériteront toujours l'admiration. Mais si, au lendemain de sa mort, il a été méconnu ; si, de 1870 à 1880, des lettrés se sont montrés si sévères pour lui, c'est un peu sa faute, et l'éclipse qu'a subie un moment sa réputation est due en partie aux négligences de son style.

Plan de dissertation

LICENCE ÈS LETTRES

*Est-il juste de dire qu'à partir de *Pomée* le théâtre de Corneille tend de plus en plus au mélodrame et finit par y arriver ?*

Remarques préliminaires. — Il faut tout d'abord définir la tragédie et le mélodrame. La tragédie est une étude morale poursuivie à l'aide d'un ensemble d'événements qui donnent naissance à des sentiments d'une grande portée. Le mélodrame est une com-

plication d'événements qui se servent de but à eux-mêmes et dans lesquels les personnages ne sont rien. *Andromaque* est la rivalité de deux hommes et de deux femmes ; l'intérêt repose sur les conflits des sentiments entre ces quatre personnages. La *Tour de Nesle* n'existe pas sans la tour ni tous les accessoires qui permettent les complications de l'intrigue ; on ne sait rien des sentiments de Marguerite de Bourgogne et de Gauthier d'Aulnay, et l'on n'éprouve pas le besoin de les connaître.

Chez Corneille, il n'y a rien de rare comme les sujets du *Cid*, d'*Horace*, de *Polyeucte*. Corneille constate lui-même qu'il lui faut des sujets très chargés de matière. Le mélodrame est contenu en germe dans sa conception de la tragédie : mais ce qui l'empêche d'y tomber, c'est le don de la pénétration psychologique qui se montre partout dans son théâtre et qui au contraire ne se rencontre pas d'ordinaire dans le mélodrame. Corneille est une créature complète, vivante. La puissance psychologique domine chez Corneille le sens et les nécessités du mélodrame. Il est vrai cependant que Corneille donne de plus en plus d'importance aux événements et néglige d'autant les caractères. Malgré ce qu'il y a de vrai dans cette remarque, Corneille a été jusqu'au bout préservé de tomber dans ce genre médiocre par la qualité de sa psychologie et aussi par celle de son style.

PLAN.

I. — Définition de la tragédie : Etude morale, par de hautes conditions, de grands caractères et d'événements à conclusion terrible.

Définition du mélodrame : complication d'événements où les faits sont l'essentiel et les caractères l'accessoire.

II. — Corneille a toujours donné une grande place à la complication des événements agissant sur les caractères (voir ce qu'il dit lui-même dans ses examens et ses discours) ; que le mélodrame est contenu en germe dans cette conception du théâtre.

III. — Ce qui préserve la tragédie de Corneille de tomber dans le pur mélodrame, c'est le don d'étude morale, le rôle de la volonté qui, même vaincue, se subordonne les événements, enfin la qualité constante du style.

IV. — A mesure que Corneille cherche la complication des sujets pour renouveler et étendre son invention, les combinaisons d'événements prennent plus d'importance et l'étude des caractères perd d'autant. Comparer à ce point de vue *Cinna* et *Rodogune*, *Polyeucte* et *Théodore*.

Conclusion. — Persistance de la psychologie et qualité supérieure du style jusque dans les plus médiocres pièces de Corneille. Par conséquent le théâtre de Corneille se maintient jusqu'au bout dans la définition tragique.

Sujets de Compositions.

LICENCE ÈS LETTRES.

Rennes — Novembre 1897.

Dissertation française.

1. — Bossuet moraliste d'après les *Sermons* portés au programme (sur l'Honneur du monde, sur l'Ambition).

2. — Du rôle moral et social de l'argent dans la comédie de *Turcaret* ; montrer que par là cette pièce se rattache à tout un ensemble d'études de mœurs qui sont la préoccupation du théâtre et du roman modernes depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

3. — On sait que les poésies d'A. Chénier furent publiées pour la première fois en 1819. Ce fut « une vraie révélation », dit Théophile Gautier... « L'alexandrin apprit de l'hexamètre grec la césure mobile, les variétés de coupes, les suspensions, les rejets, toute cette secrète harmonie et ce rythme intérieur si heureusement retrouvés par le chantre du *Jeune malade*, du *Mendiant*, etc. » (Les *Progrès de la Poésie française*.)

Etudier et expliquer ce jugement.

Histoire de la littérature française.

1. — Montaigne.

2. — La poésie classique depuis la réforme de Malherbe ; ses caractères, ses mérites, ses lacunes.

3. — Beaumarchais.

(Sujets donnés par M. Gustave Allais.)

Programme des Auteurs

(Suite)

VIII. — Certificat d'aptitude à l'Enseignement des Langues vivantes.

Langue allemande.

Auteurs allemands.

Goethe : *Italienische Reise*.

Schiller : *Über Anmut und Würde*.

Freiligrath : *Gedichte*, Ed^{on} Goschen, I. Band.

Scheffel : *Der Trompeter von Säckingen*.

Stinde : *Die Familie Buchholz*, I. Theil.

Auteurs français.

La Fontaine : *Fables*, liv. VII.

Sainte-Beuve : *Causeries du lundi*, t. III : *Qu'est-ce qu'un classique ? — Frédéric le Grand ; — Diderot*.

J. Sandeau : *M^{lle} de la Seiglière*.

Taine : *Voyage aux Pyrénées*.

Littérature allemande.

Les candidats seront interrogés sur les principaux auteurs compris dans la période de 1750 à 1850.

Littérature française.

Les candidats seront interrogés sur les principaux auteurs du XVIII^e siècle.

Langue anglaise.

Auteurs anglais.

1. Shakspeare : *Richard III*.

2. Milton : *L'Allegro*.

3. Dryden : *Alexander's Feast*.

4. Gray : *Elegy written in a Country Churchyard*.

5. Burke : *Speeches on the American War* (édition A.-J. George Heath and C^o, Boston).

6. Thackeray : *Henry Esmond*.

Auteurs français.

1. Voltaire : *Lettres choisies* (édition Feutgère, chez Delalain), de lettre 1 à lettre 50.
 2. Jules Sandeau : *Jean de Thommeray*, roman (Calmann-Lévy, édit.).
 3. Beaumarchais : *Le Barbier de Séville*.
- N. B. — Les questions de littérature, en anglais et en français, porteront sur les œuvres principales des auteurs inscrits au programme et, en outre, sur les ouvrages suivants :
- W. Scott : *Quentin Durward*; — *Ivanhoe*; — *Old Mortality*.
 Macaulay : *History of England*, chapters I, II, III.
 Tennyson : *Works*.
 Bossuet : *Oraisons funèbres*.
 Alfred de Vigny : *Théâtre*.
 V. Hugo : *La Légende des Siècles*.

Langue espagnole.

1. Mendoza : *Guerra de Granada*, lib. IV.
2. Fr. Luis de Leon : *Poesias*. (*¿Qué descansada vida...! — Profecia de Tajo. — Noche serena. — A Felipe Ruiz. — A la Ascension. — A Salinas.*)
3. Serafin Estébanez : *Escenas Andaluzas*.
4. Becquer : *Poesias*.

Langue italienne.

1. Dante : *Enfer*, chant 28^e; — *Paradis*, chant 15^e.
2. Machiavel : *Le Prince*.
4. Leopardi : *Poesie e prose scelle*. (Edit. Pigorini Beri; Florence Lemonnier.)
4. De Amicis : *Bozzetti militari*.

Auteurs français pour les langues espagnole et italienne.

1. Florian : *Gonzalve de Cordoue*.
2. X. de Maistre : *Voyage autour de ma chambre*.

(A suivre.)

*Le gérant : E. FROMANTIN.***Erratum.** — Page 139, ligne 25, lire *romantique* au lieu de *romanesque*.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. C. P... à N. — Nous ne pouvons commencer encore la publication des cours annoncés dans notre n° 1 pour une très bonne raison : c'est que ces cours ne sont pas ouverts.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la Revue, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

AVIS

Nous considérerons comme abonnés de nouveau les anciens abonnés qui ne nous renverront pas le présent numéro.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

- Les Contemporains, *Études et portraits littéraires***, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Chaque volume se vend séparément.
- Impressions de Théâtre**, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50
- Chaque volume se vend séparément.
- Myrrha**, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50
- Seizième Siècle : *Études littéraires***, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Dix-Septième Siècle : *Études littéraires et dramatiques***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Huitième Siècle : *Études littéraires***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Neuvième Siècle : *Études littéraires***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Victor Hugo : *l'homme et le poète***, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2^e édition, broché. 3 50
- Bernard Palissy**, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle**, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Shakespeare et les Tragiques grecs**, par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Bossuet**, par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Hommes et Livres, *études morales et littéraires***, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789 1830**, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édit., broché. 3 50
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique**, par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain**, par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Comédie au XVII^e siècle**, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Dante, son temps, son œuvre, son génie**, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br. 3 50
- Le Théâtre d'hier, *études dramatiques, littéraires et sociales***, par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Essais de Littérature contemporaine**, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Nouveaux Essais de littérature contemporaine**, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (*Vient de paraître*), broché. 3 50
- Les Africains, *étude sur la littérature latine d'Afrique***, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Religion des Contemporains**, par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (*Nouveauté*). 3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET 14 CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA FONTAINE FABULISTE (<i>suite</i>).....	Emile Faguet <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LA PHILOSOPHIE DE KANT (<i>leçon d'ouverture</i>)...	Georges Dwelshauvers <i>Professeur à l'Université de Bruxelles.</i>
ROME AU POUVOIR DES MARIANISTES.....	Paul Guiraud <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
L'HUMEUR DE BOILEAU.....	Charles Dejob <i>Maître de conférences à l'Université de Paris.</i>
SUJETS DE DEVOIRS MENSUELS (1897-98).....	Agrégations, Licences, Certificats <i>Université de Paris.</i>
PROGRAMME DES AUTEURS.....	Enseignement secondaire des jeunes filles.
SOUTENANCE DE THÈSES.....	En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, RUE DE CLUNY, 15

1897

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS.

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SEPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La Fontaine fabuliste (suite)

Cours de M. EMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Je parlerai aujourd'hui des fables proprement dites, c'est-à-dire de celles où figurent, comme personnages, des animaux, des plantes et des forces de la nature. Ici encore, je fais des distinctions (j'abuse un peu de la classification ; mais c'est le seul moyen d'être clair). Je vois d'abord, dans cette catégorie, des fables d'un caractère assez indéfini, où apparaissent des forces naturelles personnifiées : je pourrais les appeler les fables *naturalistes* ; il y en a très peu. C'est, par exemple, la *Montagne qui accouche d'une Souris*, *Phébus et Borée*, le *Chêne et le Roseau*, et deux ou trois autres. La montagne, la chaleur, le vent, le chêne, le roseau sont des personnages. Ces fables sont dans La Fontaine essentiellement anthropomorphiques ; je veux dire que les personnages y sont plus qu'ailleurs représentatifs de l'humanité. Elles n'ont pas le caractère qu'on pourrait leur supposer ; mais ce sont bien véritablement des êtres comme nous qu'elles nous présentent, avec nos penchants et nos petits travers. La raison de cela est très simple : à ces forces de la nature si générales, le vent, la chaleur du jour, une forêt, une montagne, on ne peut donner que des caractères empruntés à l'homme, parce qu'elles n'en ont pas à proprement parler en elles-mêmes ; tout au moins est-il dans les habitudes du xvii^e siècle de leur donner des sentiments humains. De la *Montagne qui accouche*, je ne parlerai point, puisque ce

n'est qu'une épigramme ; c'est le *nascetur ridiculus mus* d'Horace que La Fontaine s'est amusé à allonger, substituant à l'effet rythmique de ces deux mots « *ridiculus mus* » un effet analogue. *Phébus et Borée* est une fable dramatique très significative pour la théorie que j'émetts. Le soleil et le vent ne sont que deux seigneurs : l'un, Phébus, d'une haute lignée, d'un très haut rang ; l'autre, Borée, un seigneur en sous-ordre, qui parle à Phébus comme un courtisan à un roi, de même que Phébus lui parle comme un roi à son courtisan. A un moment donné, Borée dit à Phébus :

L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ?...

C'est bien le ton d'un petit hobereau.

Eh bien, gageons, nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.

C'est là un petit trait de fatuité absolument délicieux. *Le Chêne et le Roseau* a le même caractère. Le chêne a l'humeur, non pas d'un grand seigneur, mais d'un homme qui, par sa haute situation financière dans le monde, se croit assuré de toutes les fortunes et a l'orgueil de l'être profondément enraciné dans le sol ; tandis que le roseau, c'est le plébéien qui plie sous la tempête, mais qui a son bon sens populaire et qui sait fort bien qu'il aura peut-être moins à souffrir des bouleversements sociaux que son orgueilleux voisin. Ce ne sont point les deux végétaux que l'on connaît, lesquels, si on les prend dans leur vraie nature, sont également calmes et sereins. Je ne vois pas, pour ma part, le chêne orgueilleux et superbe ; il est tranquille, placide, et il se laisse aller plus ou moins, comme le roseau, aux mouvements du vent. L'anthropomorphisme est donc complet.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Il y a là le redressement du corps, la poitrine bombée et les épaules roulantes du personnage qui s'imagine que rien ne peut

l'atteindre, que rien ne le fera fléchir ; c'est un homme robuste, au point de vue physique comme à tout autre.

Tout vous est aqulon...

Notez ce ton protecteur, qui est une des formes de l'orgueil. Il y a deux attitudes des gens orgueilleux : les uns ont toujours l'air de vous donner leur protection ; les autres, de vous la refuser. Le chêne est de la bonne catégorie.

... Tout me semble zéphir.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage.
 Vous n'auriez pas tant à souffrir.
 Je vous défendrais de l'orage.
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.

Ce discours est absolument admirable, sauf un passage qui est encore une beauté, mais qui ne me semble pas conforme au caractère du chêne : La Fontaine nous le montre poète ; or l'homme robuste, solidement assis, n'est pas poète et ne dira pas de vers délicieux comme ceux-ci, par exemple :

Le moindre vent qui d'aventure
 Fait river la face de l'eau... etc.

D'ailleurs *felix culpa*, c'est une faute contre la vraisemblance, mais une faute heureuse, en somme.

Si l'anthropomorphisme est absolu dans ces fables, c'est que La Fontaine n'a pas, ou du moins ne songe pas, à exprimer (car il me semble au contraire qu'il l'a eu plus que tout autre ; mais l'influence de tout son siècle l'a détourné de l'exprimer) le sentiment de la vie intime et toute particulière des forces naturelles. Il eût pu écrire, je le crois, — mais il ne l'a pas fait, — cette délicieuse page de Taine :

« Descendons un degré, des animaux aux plantes : un nouveau monde paraît, encore plus simple et plus calme, celui des plantes, des pierres, des nuages, des eaux, de toutes les choses qui semblent inanimées. Elles le sont pour la réflexion étroite et grossière qui ne voit la vie que dans la pensée et la volonté. Mais la vie est dans tous les mouvements et dans toutes les formes ; car chaque mouvement révèle une force qui s'exprime, et chaque forme révèle une force qui s'est exprimée. » (Je passe ici quelques lignes). ... Un bouleau blanchâtre, à l'écorce mince et lisse, qui élève vers le ciel son tronc grêle et ses feuilles frissonnantes, est un être souffrant, délicat et triste que nous aimons et que nous plaignons.

Qui est-ce qui ne s'est pas arrêté, en passant sur une route, auprès d'une pauvre plante, d'un buisson solitaire qui pend, demi déraciné, le long d'un talus ? Les chèvres le broutent à mesure qu'il verdit ; le vent le secoue ; il a peine à vivre et s'accroche par ses racines tordues au sol qui s'effondre ; ses graines, qui tombent sur la pente pierreuse, meurent ou avortent. Ça et là, pourtant, des fleurs blanches sortent de l'écorce, avec un fin parfum d'aubépine. Nous passons et nous emportons sans le savoir un sentiment délicat et triste. Nous ne disons plus, comme au *xvii^e* siècle, que la campagne est vide. Une ligne de peupliers, debout au bord d'un champ, ressemble à une bande de frères ; ils murmurent éternellement, et leurs feuilles bruissantes semblent sans relâche chuchoter les mêmes paroles. Notre vie inquiète nous rend plus doux le spectacle de leur vie tranquille. Nous sommes presque étonnés de les revoir, le matin, posés comme le soir, et nous les trouvons heureux de leur immobilité monotone. Nous sommes tentés de nous demander ce qu'ils ont fait la nuit, lorsque le silence et l'ombre enveloppaient leurs grandes formes, et que la brume venait poser son voile diaphane sur leurs manteaux. Il nous semble qu'ils ont dû se réjouir, lorsque l'aube a touché de son rayon charmant leur tête si fine. En effet, à ce moment, sous la petite brise qui s'éveille, ils bruissent faiblement, et leurs feuilles luisent. »

Cette page est écrite par un moderne, qui s'est avisé, en contemplant la nature, de la trouver non seulement charmante, mais animée ; il ne l'a pas animée de lui-même, il n'a pas prêté aux forces naturelles les passions et les sentiments qui sont en nous. Il a essayé, — et ceci encore est une substitution, une hypothèse, mais cela est plus grand et meilleur, pour la poésie, — il a essayé de saisir leur âme même, des âmes moins compliquées et moins inquiètes que les nôtres, ce que peut être l'âme d'une force, c'est-à-dire une âme tantôt violente, — figurez-vous le vent en tempête, — tantôt calme et tranquille, — figurez-vous la brise. Ce sont des forces calmes, sereines, qui à d'autres moments ont des mouvements de fureur et de véhémence. Saisir cela dans la nature, le pénétrer, est toute une poésie nouvelle dont le *xvii^e* siècle ne s'est pas douté et qui a été réservée aux hommes de notre temps. Mais il ne faut pas croire qu'un homme comme La Fontaine ait ignoré cet art de prêter aux grandes forces de la nature des sentiments qui ont, plus que d'autres, l'air d'être les leurs ; il y en a au moins chez lui des indications, par exemple dans *la Forêt et le Bûcheron*. Ce n'est pas une très belle fable ; mais le sentiment de ce qu'il y a de doux, de tranquille et d'innocent dans la nature y est très bien marqué.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmenché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :

Il irait employer ailleurs son gagne-pain,
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus ?

La voilà, la forêt dans sa beauté tranquille, comme dit Musset, dans son innocence, dans son caractère inoffensif et en même temps bienfaisant ; et le voilà, l'homme qui jette dans la nature le trouble de son inquiétude éternelle, qui altère la nature en déchainant sur elle ses appétits toujours inassouvis. Voilà une indication au moins de la grande poésie naturaliste moderne. Rappelez-vous de même le discours de l'arbre dans la fable intitulée *l'Homme et la Couleuvre*. C'est un discours profondément naturaliste où se retrouve notre façon de sentir. L'arbre se plaint de l'ingratitude de l'homme qui l'abat, le brûle, alors qu'il pourrait se contenter de l'émonder.

Telles sont les fables naturalistes de La Fontaine. Elles sont anthropomorphiques, sauf quelques-unes où nous découvrons le germe d'une poésie qui se développera plus tard.

J'arrive à la fable zoologique, et je commence par parler des fables où sont mêlés les hommes et les animaux ; celles-ci sont, à ce qu'il me semble, toutes satiriques, car de deux choses l'une : ou l'on nous parlera de l'animal en lutte contre l'homme, et la fable se tournera vraisemblablement en une satire contre ce dernier, puisqu'elle est écrite par un homme ; ou bien on nous parlera de l'animal domestique, gâté par son maître et perdant dans cette domesticité de ses qualités naturelles. Et, en effet, la fable anthropozoologique de La Fontaine nous présente ou l'animal surveillant

l'homme et faisant sur lui des réflexions peu favorables, ou l'animal ayant accepté le joug d'un maître, et n'ayant pas à s'en féliciter, car la domestication a changé son naturel, et là encore l'homme est coupable. Nous trouvons cela dans *l'Œil du Maître*, dans *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un Champ*, et, jusqu'à un certain point encore, dans *l'Ours et les deux Compagnons*. L'animal, comme observateur de l'homme, est une très jolie invention de La Fontaine, qui n'appartient pas du tout à ses prédécesseurs. Ne vous est-il pas arrivé, en effet, de vous demander ce que ces animaux qui nous entourent pensent des hommes? Quand on se pose cette question, on croit facilement qu'ils se moquent de nous; on voit, par exemple, le dédain merveilleux du chat domestique pour son maître: il le considère d'abord comme un serviteur à ses gages, ensuite, comme un être qui n'a rien de sa placidité et de sa douceur. Il y a là toute une observation dont La Fontaine ne s'est peut-être pas beaucoup servi, mais qu'il a bien faite. Voyez, par exemple, le cerf qui a sollicité l'hospitalité de ses frères les bœufs:

Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.

Les bœufs, bons animaux, voyant que tout est tranquille, ne songent point à lui refuser leur discrétion.

Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir, on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours ;
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor ni ramure,
Ni cerf enfin.

Et pendant tout ce temps-là, que font les bœufs? Ils ne disent rien, ils sont bien tranquilles : leur frère le cerf n'a rien à craindre; ce sont les valets qui viennent, ce sont des gens dont ils connaissent la négligence, l'insouciance; il n'y a rien à redouter pour le pauvre cerf.

L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant....

Alors, lentement, tranquillement, après réflexion.

lui dit : Cela va bien ;
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :

Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

Voyez-vous l'animal philosophe ? Il a observé toutes les allées et venues de la maison ; il connaît le caractère des gens ; il a un silence méprisant pour cette valetaille qui le soigne bien ou mal, et plutôt mal que bien ; mais il connaît l'œil du maître et surtout son avarice sans cesse vigilante, et il a trouvé le mot : il y a ici beaucoup d'aveugles, mais il y a aussi un homme *aux cent yeux*.

Dans *l'Alouette et ses Petits*, l'observation est poussée plus loin et devient davantage une véritable satire.

..... Sile possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, *comme il viendra*, dit-elle,

L'alouette a de l'expérience ; elle sait très bien les habitudes des hommes, comme les animaux domestiques doivent les savoir et les savent.

Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Pendant, soyez gais, voilà de quoi manger.

La bonté de l'animal envers sa famille, son instinct observateur et satirique (*s'il n'a dit que cela...*), tout cela est fort bien marqué.

Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
— Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure....
Non, mes enfants ; dormez en paix,
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint

De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
 Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
 Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
 Nous prenions dès demain chacun une faucille :
 C'est là notre plus court ; et nous achèverons
 Notre moisson quand nous pourrons.
 Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
 C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
 Et les petits, en même temps,
 Voletants, se culebutants,
 Délogèrent tous sans trompette.

La fable est charmante, et l'on y voit bien le rôle de l'animal surveillant l'humanité et, par l'observation qu'il fait d'elle, en devenant un peintre satirique.

Dans *l'Ours et les deux Compagnons*, le bon ours ne se moque à la vérité de personne, il est pris au piège, ou plutôt il est trompé : il n'a pas la pâture sur laquelle il comptait ; cependant, c'est encore lui qui a le beau rôle : nous voyons l'opposition de l'homme hardi, vantard, fanfaron, et de l'allure tranquille, un peu dédaigneuse de la grosse bête qui n'a qu'à se montrer, à regarder les gens d'un certain air pour faire évanouir leur jactance, et qui, en s'en allant, garde encore son air de mépris. L'humanité est une fois de plus, sacrifiée à l'animalité.

Je parlerai maintenant de l'animal domestique. Ici, la satire consiste en ce que cet animal prend les travers et les défauts de l'homme. Par exemple, l'âne, en réalité et dans *La Fontaine*, est un peu borné ; mais il a une bonne nature, un bon caractère. *La Fontaine* l'a dit quelque part :

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
 L'âne un jour pourtant s'en moqua :
 Et ne sais comme il y manqua,
 Car il est bonne créature.

Mais, quand il est entre les mains de l'homme, il devient sinon méchant, du moins acariâtre, rebelle, morose et rudement insolent ; je ne dirai pas ingrat, car peut-on dire que le désir de secouer le joug soit de l'ingratitude ? Ou se rappelle la fable du *Vieillard et l'Âne*. Eh bien, voilà ce que nous faisons des meilleurs des animaux : des êtres qui ont au fond de leur cœur une sourde haine, que l'âne du fabuliste exprime parfaitement bien.

De même, s'il y a un défaut que l'animal ne doit pas avoir et qu'il n'a que lorsqu'il est domestique, c'est la vanité, travers propre à l'homme et même presque exclusivement humain. Je dis presque, parce qu'il y a véritablement une suite de degrés de

l'animal à l'homme. Mais les animaux domestiques deviennent vaniteux, l'âne lui-même, — il n'est peut-être pas très bien choisi, — tant nous finissons par leur communiquer de nos défauts les plus personnels. C'est l'histoire de *l'Âne et le petit Chien*.

Ne forçons point notre talent ;
 Nous ne ferions rien avec grâce ;
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant.
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
 Ont le don d'agréer infus avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser,
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
 Qui, pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.
 Comment ! disait-il en son âme,
 Ce chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec monsieur, avec madame ;
 Et j'aurai des coups de bâton !

Dans cette admirable pensée... on sait ce qu'il fit.

On voit assez comment la fable anthropozoologique de La Fontaine a toujours un caractère satirique.

J'arrive, en me hâtant un peu, aux fables où les animaux représentent des hommes, car c'est une distinction à laquelle je tiens et qui est extrêmement importante. Il y en a beaucoup. Par exemple, le corbeau de la fable n'est pas un corbeau, pas plus que le renard n'est un renard ; c'est un flatteur et c'est un sot, qui se laisse tromper par une flatterie très vulgaire. Le corbeau réel est un animal très rusé qui sent de loin le chasseur et doit sentir aussi bien le renard. De même la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, n'a certainement pas un caractère conforme à celui de cet animal, qui est très doux, très pacifique, et n'est évidemment pas vaniteux. Voyez encore les *Animaux malades de la Peste* : les véritables caractères des animaux y sont peu observés. Il y a là un loup, animal indépendant, fier et féroce, mais point du tout adulateur, qui remplit chez La Fontaine comme le rôle d'un avocat général, et qui double, pour ainsi dire, le renard ; cela n'est pas précisément dans le caractère du loup. Il faut se figurer dans tous ces personnages, un roi, un courtisan très fin, un autre plus méchant, et puis le pauvre paysan. Voyez encore le *Rat qui s'est retiré du Monde*, c'est une fable purement anthropologique, de même que *la Cour du Lion*, *le Lion*, *le Loup et le Renard*, *le Rat et l'Huitre*, les *Obsèques de la Lionne*. Cette dernière fable est le type même du genre. Voyez à quel point ces animaux sont des hommes :

La femme du lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le prince
 De certains compliments de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obsèques se feraient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
 Pour régler la cérémonie
 Et pour placer la compagnie.

Les termes dont se sert La Fontaine cessent d'appartenir au monde animal. Nous sommes tout à fait à Versailles.

Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna.
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Suit la définition de la cour que j'ai déjà citée, puis le récit reprend :

Pour revenir à notre affaire,
 Le cerf ne pleura point : comment eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
 Etranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
 Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.

Notons, en passant, un exemple de ce burlesque que discret et savoureux, dont La Fontaine, se moquant lui-même de ce qu'il a dit, s'est beaucoup servi.

Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
 Tu ris ! Tu ne suis pas ces gémissantes voix !
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 Nos sacrés ongles !

On se figure très bien ce merveilleux discours prononcé du haut du trône.

Venez, loups,
 Vengez la reine ;
 C'est tout à fait le : « A moi ! gardes ! » des tragédies classiques.
 Immolez tous
 Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors :

Ce qui suit n'est pas du tout dans le caractère du cerf, qui n'est point un animal intelligent.

Sire, le temps des pleurs
 Est passé ; la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue ;
 Et je l'ai d'abord reconnue.
 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
 Aux champs Elyséens j'ai goûté mille charmes.
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
 J'y prends plaisir.

C'est un mot d'archiduchesse ou de dauphine.

A peine on eut ouï la chose
 Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

La Fontaine a lui-même trahi le secret du procédé dont il se sert ici dans sa fable de *la Besace*. On connaît le récit. Tous les animaux, le singe d'abord, puis l'ours, l'éléphant, la baleine, la fourmi, le ciron et les autres, invités à exprimer leurs doléances devant Jupiter, se considèrent chacun comme de vraies perfections et glosent sur autrui, si bien qu'à la fin

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
 Du reste contents d'eux. Mais, parmi les plus fous,
 Notre espèce excella.

Voilà, ce me semble, le secret trahi ; c'est La Fontaine qui nous dit : tout ce que je viens de reprocher aux animaux, ce n'est pas eux, c'est nous qui l'avons mérité ; je n'ai songé qu'aux hommes.

Car tous tant que nous sommes,
 Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
 Le fabricant souverain
 Nous créa besaciers tous de même manière,
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Ce genre de fables, quoique faux, est charmant et part d'une inspiration très naturelle. L'art y consiste, pour ne pas sortir complètement de la vraisemblance, — et, à la vérité, La Fontaine en sort quelquefois, — à donner aux animaux des caractères qui rigoureusement ne leur conviennent pas, mais qui concordent avec tel ou tel trait de leur extérieur. Voyez, par exemple, la fable de *la Chauve-souris et les deux Belettes* : la chauve-souris représente pour notre poète l'homme qui circule, peureux et timide, entre les différents partis et qui va de l'un à l'autre suivant qu'il en est menacé. Mais ce n'est point là un défaut moral qui appartienne à cet animal. La chauve-souris extérieurement a une telle apparence qu'on peut se demander : est-ce une souris, est-ce un oiseau ?

Et cette simple ambiguïté de sa forme est tout ce qui justifie l'apologue. De même, le geai n'est pas un animal vaniteux, il est seulement peu intelligent, criard et d'une beauté assez vulgaire. Il n'en faut pas plus pour avoir droit de le prendre comme exemple de ces hommes qui pourraient avoir quelque agrément et qui se rendent insupportables pour vouloir avoir encore plus. La Fontaine ne s'est pas astreint à appliquer ce procédé avec une exactitude mathématique ; mais, parce qu'il connaissait bien les mœurs des animaux, il a toujours fait son possible, dans ce genre de fable un peu artificiel, pour ramener leurs caractères à ceux des hommes qu'il avait en vue.

C. B.

La philosophie de Kant ⁽¹⁾

Leçon d'ouverture de M. GEORGES DWELSHAUVERS,

Professeur à l'Université de Bruxelles.

Ceci est la condensation de ma première leçon sur la philosophie de Kant. Selon les nécessités de la leçon orale, j'avais développé et répété sous plusieurs formes des choses qu'on trouvera ici resserrées et synthétisées.

I

Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne*, caractérise en ces termes la portée de la réforme introduite par Kant dans la philosophie : « On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelle terreur doivent-ils donc être frappés quand on leur présente la *Critique de la Raison pure*, de Kant ! Ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.

« A dire vrai, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute ses accès de destruction

(1) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1896-97.

« quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une
« manière assez effrayante dans son épilepsie régicide ; mais s'a-
« gissait-il de l'Être Suprême, il essayait l'écume qui blanchissait
« sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son
« habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroir, et
« plantait une botte de fleurs devant son large gilet.

« L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant est difficile à écrire, car
« il n'eut ni vie ni histoire ; il vécut d'une vie de célibataire, vie
« mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue
« écartée de Königsberg, vieille ville des frontières nord-est de
« l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathé-
« drale ait accompli sa tâche visible, avec moins de passion et plus
« de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever,
« boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade,
« tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement
« qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de
« son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez
« lui et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls, qu'on nomme
« encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il
« la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison
« que ce fût ; et quand le temps était couvert ou que les nuages
« noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux
« Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie
« sous le bras, véritable image de la Providence.

« Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de cet homme
« et sa pensée destructive ! En vérité, si les bourgeois de Königs-
« berg avaient pressenti toute la portée de cette pensée, ils auraient
« éprouvé devant cet homme un frémissement bien plus horrible
« qu'à la vue d'un bourreau qui ne tue que des hommes... Mais
« les bonnes gens ne virent jamais en lui qu'un professeur de phi-
« losophie, et quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient ami-
« calement et réglaient d'après lui leur montre.

« Mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le domaine
« de la pensée, surpassa beaucoup en terreur Maximilien Robes-
« pierre, il a pourtant avec lui quelques ressemblances qui provo-
« quent un parallèle entre ces deux hommes. D'abord nous trou-
« vons chez tous deux cette probité inexorable, tranchante, in-
« commode, sans poésie ; et puis tous deux ont le même talent de
« défiance, que l'un traduit par le mot critique, et qu'il tourne
« contre les idées, tandis que l'autre l'emploie contre les hommes
« et l'appelle vertu républicaine. D'ailleurs, ils révèlent tous deux
« au plus haut degré le type du badaud, du boutiquier... La na-
« ture les avait destinés à peser du café et du sucre ; mais la fata-

« lité voulut qu'ils tinssent une autre balance, et jeta à l'un un
• roi, et à l'autre un Dieu...

« Et ils pesèrent exactement. »

A en juger d'après ces lignes, Kant devrait être considéré dans l'histoire de la pensée humaine comme un farouche jacobin ; son œuvre serait essentiellement destructive ; la véritable mesure de son esprit, il l'aurait donnée dans ces cinquante-neuf pages de la première édition de sa *Critique de la Raison pure*, consacrées aux paralogismes de la substantialité. (Ed. princ., 1781, p. 347-403) ; or, au grand regret de Schopenhauer, dans la deuxième édition (1787) de cette même *Critique*, Kant a entièrement remanié ces pages, comme s'il s'était rendu compte de l'exagération à laquelle il s'était laissé entraîner par l'excès de sa pensée. Effectivement, Kant avait été rarement aussi net, aussi tranchant, aussi exclusif, dirais-je, que dans l'analyse des *paralogismes* ; l'idée de l'âme comme substance simple et personnelle y est reléguée dans le domaine du rêve.

Si l'on s'en tenait à cela pour caractériser le philosophe de Königsberg, on pourrait donner un complet acquiescement à l'interprétation de Henri Heine, et admettre que Kant n'ait scindé le domaine de notre pensée en deux parties, le phénomène et la chose en soi, que pour nier celle-ci et réduire celle-là à n'être qu'une vaine illusion. Et l'on pourrait s'écrier avec l'Ecclésiaste :
« *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* »

Au contraire de cette interprétation, nous croyons pouvoir admettre avec Benno Erdmann que jamais un doute n'est entré dans l'esprit de Kant sur l'existence de la chose en soi. Nous affirmons avec raison, pensons-nous, que la critique, à laquelle Kant a soumis la métaphysique telle qu'il l'a trouvée, n'a pas eu pour but la négation de la métaphysique en général, mais l'examen de la portée réelle de cette branche importante de la philosophie. L'œuvre de Kant, dans son ensemble, nous prouve encore que sa constante préoccupation a été de chercher une base *a priori* assurée, à la science de la nature d'une part, et d'autre part à la morale et à la religion ; établir l'accord entre la métaphysique et les sciences de la nature ; placer la morale et la religion à l'abri des atteintes du scepticisme : tel a été son but.

Depuis son premier livre sur l'*Évaluation des Forces vives* (1747) jusqu'à l'œuvre restée inachevée, à laquelle il travailla pendant les dernières années de sa vie, sa pensée se développa méthodiquement, graduellement. Son premier maître, le piétiste Fr. Alb. Schultz, fait de Kant une nature *religieuse* dans le sens le plus élevé du mot ; jusque dans la *Critique de la Raison pratique* (1788)

se retrouvent les traces de son influence ; le milieu piétiste dans lequel il a passé sa jeunesse laissera sa marque indélébile **jusque** dans les dernières années de sa vie ; la *Critique de la Raison pratique* est une œuvre de morale et de religiosité. D'autre part, Martin Knutzen (1), dont il suivit les cours à l'Université, et qui, d'après Borowski, communiqua au développement philosophique de Kant la plus puissante impulsion, lui fit connaître les idées de Leibnitz en philosophie, les théories de Newton en science, et mit Kant sur la voie de ses perpétuelles recherches : l'accord entre la métaphysique et la science.

Disciple de ces penseurs, d'abord il les suivit ; puis, vers 1762, d'après l'hypothèse de B. Erdmann, il est « éveillé de son sommeil dogmatique » par Hume. Ému par la tentative de ce puissant criticiste qui, niant la valeur objective et absolue de la causalité, la voulait réduire au mécanisme des associations d'idées, Kant sera amené peu à peu à analyser toute l'étendue de la connaissance humaine, et après, vingt ans presque de méditations ininterrompues, il parviendra, dans sa *Critique de la Raison pure* (1781), à découvrir la valeur exacte du contenu de notre intuition, de notre entendement et de notre raison : à l'intuition s'imposent le temps et l'espace, éléments formels hors desquels point de construction possible pour notre pensée ; les phénomènes, qui nous apparaissent sous forme d'espace et de temps, sont mis en ordre par l'entendement et ses catégories ; tout ce qui n'est pas phénomène, tout ce que nous ne pouvons construire, d'après les catégories de notre entendement, dans l'espace et dans le temps, relève de la raison et appartient au noumène, à la chose en soi.

Kant s'éloigne donc et des affirmations aveugles du dogmatisme et des négations du scepticisme. Comme l'établit Vaihinger (2), renverser le dogmatisme, réfuter le scepticisme, tel est son double but. L'effort de Kant se ramène à ces deux questions primordiales de l'essence de notre connaissance : Comment est possible la raison pure ? Comment est possible l'expérience ? A l'encontre de Wolf, qui croyait pouvoir déduire nos connaissances de purs principes analytiques de valeur objective, Kant déplace le point de vue auquel doit se trouver le métaphysicien. Il compare la révolution qu'il opère dans la métaphysique, à la révolution astronomique de Copernic. Seulement, la révolution kantienne se

(1) B. ERDMANN : « Martin Knutzen und seine Zeit ». — NOLEN : « Les maîtres de Kant ». (*Revue philosophique*), 1879, t. VII, p. 181 ss. ; t. VIII, p. 113 ss.

(2) *Commentar zu Kants Kr. d. r. Vern.* Bd. I., 1^{ste} Hälfte. Stuttgart, Speman, 1881. Introd.

produit dans le sens opposé à celle de Copernic. Copernic avait délogé la terre de la position centrale qu'elle occupait dans l'univers de Ptolémée; Kant, au lieu de faire dépendre la pensée humaine d'un monde extérieur admis dogmatiquement et sans examen, placera le centre de sa philosophie dans l'esprit humain lui-même.

Ne fallait-il pas une base certaine à la science et à la morale ? Cette base, est-ce le phénomène dans son continuel devenir, le phénomène extérieur sans constance, qui pouvait la fournir ? Est-ce que ce sont les choses en soi, l'essence cachée des choses, invisible pour nous ?

Kant, en effet, avait établi une distinction fondamentale entre le *phénomène sensible* et la *chose en soi*. Seul le phénomène peut être objet de *connaissance*. Le reste n'est objet que de *pensée* : c'est le noumène. Phénomène et chose en soi déterminent donc deux manières différentes de concevoir les objets. Les phénomènes, nous en formulons les lois ; ils sont liés en certains groupements ; la *liaison causale*, qui entraîne la nécessité et le déterminisme, en est le type. Qu'est-ce que ces lois ? En analysant l'expression que nous leur donnons, nous remarquons que, pour les fixer, nous nous servons toujours des formes du *jugement*. Or le jugement est une opération de notre *entendement*, c'est-à-dire de notre pensée en tant qu'elle intervient activement dans la construction de notre représentation du monde.

Notre entendement rangera donc les phénomènes d'après ses *catégories* à lui, catégories que nous pouvons reconnaître par l'étude des jugements, puisque les jugements sont, dans le langage, l'expression des prononcés de l'entendement. C'est donc en dernier ressort d'après les catégories de notre entendement que dans notre connaissance se rangent les phénomènes ; or, les phénomènes seuls sont objet de connaissance, ils forment seuls notre univers connaissable : donc, *l'entendement humain est le législateur de l'univers connaissable*.

Ainsi se trouve établi le fondement *a priori* sur lequel doit se réaliser l'union de la métaphysique et des sciences de la nature : la métaphysique est désormais transformée du tout au tout ; son centre s'est déplacé : la révolution critique aboutit à renverser le dogmatisme des systèmes objectifs, et à baser la philosophie sur la subjectivité logique de la pensée humaine.

Il en résulte que, pour notre connaissance, le phénomène n'a de valeur que la valeur relative de *signes locaux*, si je puis en ce sens emprunter un terme à Lotze ; ensuite, que c'est notre entendement qui impose ses lois à ces signes, à ces apparences ; le seul

fondement de notre connaissance est donc notre logique et ses lois. Kant ne se demande pas d'où proviennent les lois de notre logique, ni comment elles se sont établies. C'est la biologie contemporaine qui reprendra le problème à ce point.

Lorsque Newton, ayant admis les lois de Kepler, et découvre à ces lois la formule générale de la gravitation qui les expliquait toutes, s'arrêtait devant la question cosmogonique de la formation de l'univers matériel, Kant alors, reprenant le problème où Newton l'avait laissé, tentait la première explication scientifique de l'évolution des mondes ; de même, dans le domaine de la pensée humaine, Kant à son tour, ayant ramené notre conception philosophique de l'univers aux lois logiques de notre entendement, s'arrêtait dans sa réforme au point où Newton s'était arrêté dans la sienne, et laissait inexplicées l'origine et l'évolution de ces lois. La biologie et la psychologie physiologique, aujourd'hui, continuent l'œuvre de Kant en démontrant que les lois logiques de la pensée humaine ne sortent pas toutes faites d'un principe suprasensible, mais se sont formées peu à peu, et ne sont en dernier ressort que la formulation consciente la plus complète, pour le moment, des processus psychologiques d'une évolution qui remonte au delà de ce que l'ensemble de notre expérience actuelle des phénomènes nous permet de connaître.

Kant a établi que le phénomène, nous le percevons sous les formes du temps et de l'espace, et que nous le construisons dans le temps et l'espace conformément aux catégories de notre entendement : il y a donc dans tout acte intuitif un élément subjectif. Il a reconnu, enfin, que les catégories à leur tour relèvent de *l'unité synthétique de notre aperception*. Mais la théorie de l'aperception qui, chez Kant, est exposée d'un point de vue purement logique et ne pouvait recevoir son développement scientifique complet, trouvera sa raison psychologique grâce aux recherches expérimentales de Wundt et de son école.

II

« Kant a démontré, écrit Rosenkrantz, que l'intuition sensible et les lois de l'entendement qui en déterminent l'ordre ne conduisent qu'à la connaissance du fini. » Et c'est ce côté de l'œuvre de Kant qui a eu le plus profond retentissement en philosophie ; c'est par là qu'il continue et complète Hume et précise la tendance criticiste. Lorsque avec les téméraires et romantiques spéculations d'un Schelling et d'un Hegel, la métaphysique, se fiant à ses propres forces, se sera tellement éloignée de la vie

scientifique du siècle, que toute conciliation entre la science et elle aura été rendue impossible, c'est à Kant le criticiste que l'on reviendra. Il suffit de signaler l'école néo-kantienne, l'enthousiasme des Helmholtz et des Zöllner pour Kant, et plus nettement encore, le célèbre discours par lequel Du Bois-Reymond établit l'énoncé des sept problèmes inaccessibles à la connaissance humaine.

Mais ce n'est pas sur le relatif qu'il est possible de fonder la morale. Dès qu'on supprime l'absolu, on supprime toute morale d'obligation. Nietzsche avec son amoralisme a dès lors raison. Il s'agit de s'entendre et de ne pas chercher de faux-fuyant en cette question : ou l'absolu à la base de la morale, ou suppression de la morale légiférante, substitution du libre développement des individus à l'autorité morale renversée désormais : doit-on ajouter que c'est dans ce dernier sens que l'éthique évolue aujourd'hui ?

Kant, au contraire, appartient à la tendance opposée. Pour lui, pas de morale sans loi absolue et générale. Or, ce n'est pas l'ordre des phénomènes qui nous fournira une semblable loi. Les lois des phénomènes sont-elles autre chose que les catégories de notre entendement ? Où serait la base objective, absolue de la loi morale ?

Ici intervient la distinction entre phénomène et chose en soi. Pour la *raison théorique*, la chose en soi n'avait qu'une valeur limitative, le noumène était une limite, la limite de nos connaissances exactes. Pour la morale par contre, pour les règles de l'action, pour la *raison pratique*, la chose en soi acquerra sa valeur complète ; le phénomène n'a aucune réalité, avons-nous vu ; la chose en soi doit donc seule être douée de réalité.

Or, cette chose en soi, la pouvons-nous connaître ? Est-elle objet de science ? Non ; car notre connaissance scientifique a besoin de l'intuition dans le temps et l'espace, et relève des constructions de l'entendement. La chose en soi ne peut se construire dans l'intuition sensible, puisque, par définition, elle n'est pas le phénomène.

Cependant, elle existe bien réellement pour nous. Kant l'a dit nettement, et ce passage des *Prolégomènes* en fournit la preuve (1) : « Déjà, aux temps les plus reculés de la philosophie, ceux qui « scrutaient la raison pure ont atteint par la pensée, en dehors « des êtres sensibles ou des apparences phénoménales (*phænomena*) qui constituent le monde des sens, certains êtres intel-

(1. *Prolégomènes à toute métaphysique future* (publiés par KANT en 1783) ; citation d'après la traduction nouvelle des élèves de M. G. Lyon. Hachette. p. 124-125. § 32.

« ligibles (*noumena*) qui constituent le monde de l'intelligence, et
 « comme, par une confusion bien pardonnable à cet âge de civilisation rudimentaire, ils ne distinguaient pas l'apparence phénoménale d'une apparence illusoire, ils n'accordaient de réalité qu'au monde de l'intelligence.

« En réalité, si nous ne voyons, comme il est juste, dans les objets des sens que de simples phénomènes, nous reconnaissons aussi par là que les phénomènes ont un fondement qui est une chose en soi, bien que nous n'en puissions nullement saisir la nature intime, mais seulement sa manifestation phénoménale, c'est-à-dire ce quelque chose que nous ne connaissons pas. L'intelligence donc, par cela même qu'elle reçoit en elle des phénomènes, reconnaît aussi l'existence de choses en soi ; et de la sorte, nous pouvons dire que la représentation de pareils êtres qui sont le fondement des phénomènes, c'est-à-dire de purs êtres intelligibles, n'est pas seulement légitime, mais inévitable.

« Notre déduction critique n'exclut nullement des choses de cet ordre (*noumena*), au contraire, elle ne fait que limiter les principes fondamentaux de l'analytique, en ce sens qu'ils ne peuvent pas s'étendre à toutes choses, car ce serait transformer toute chose en phénomène pur, mais qu'ils ne seront jamais valables que pour les objets d'une expérience possible. Ainsi les êtres intelligibles sont légitimes sous la condition expresse de cette règle, qui ne souffre pas une exception, que nous ne savons, que nous ne pouvons savoir absolument rien qui soit déterminé de ces êtres intelligibles, parce que les concepts de l'entendement pur, de même que les pures intuitions, ne peuvent pas se rapporter à autre chose qu'aux objets de l'expérience possible, c'est-à-dire simplement aux êtres sensibles, et, sitôt qu'on s'en écarte, il ne reste plus à ces concepts la moindre signification. »

Kant n'admettant pas l'intuition intellectuelle, mais seulement l'intuition sensible, la chose en soi n'est pas connaissable. La première édition de la *Critique de la Raison pure* expose clairement l'échec des métaphysiques qui tâchent de la pénétrer ; car des trois grandes idées métaphysiques, nous n'avons pas de connaissance exacte : l'âme est-elle libre, ou ne l'est-elle pas ? Le monde est-il infini, ou ne l'est-il pas ? Quelle preuve existe-t-il de Dieu ? Aucun : preuve ne porte : car la preuve ontologique suppose d'avance et par définition l'existence de Dieu qu'elle devait démontrer ; la preuve cosmologique suppose d'avance que Dieu est cause du monde, et ne le démontre pas... et ainsi de suite.

La chose en soi ne nous est donc pas accessible par démonstration scientifique. Car toute démonstration suppose un enchaînement causal : ce qui nous ramène aux phénomènes et aux catégories de l'entendement. Il faut donc chercher ailleurs. C'est dans la liberté intelligible et directe de notre moi, dans le fait sans démonstration et immédiat de la conscience, du devoir, de la loi morale que Kant trouvera l'expression d'une loi absolue, d'un *impératif catégorique*. Cette loi est dans la conscience de chaque homme : elle est universelle, elle est nécessaire : c'est sans condition qu'il faut « agir de telle sorte que l'action individuelle puisse devenir loi universelle », et c'est formellement qu'il faut accomplir cette loi, sans se préoccuper des faits, exclusivement parce que c'est la loi, le devoir.

L'on dira que, pour la raison pratique comme pour la raison théorique pure, Kant ramène toutes choses au subjectivisme. Seulement, le caractère même de l'impératif catégorique distingue la raison pratique de la raison pure. L'on dira également que le devoir ne nous dit rien de la chose en soi ; mais si nous ne pénétrons pas dans la chose en soi, du moins en saisissons-nous les effets directs, et pouvons-nous, du *primat* de la raison pratique, de l'*inconditionné* de la morale, tirer des conclusions à portée valable pour ce qui échappait à la raison pure.

Toute loi exige un accomplissement et une sanction ; la loi morale, qui n'est pas accomplie ou réalisée dans cette vie (l'observation le montre), exige pour sa réalisation un prolongement de durée indéterminable, un *progrès indéfini* de notre esprit au delà d'une seule vie limitée ; d'où ce premier postulat de la raison pratique : l'*immortalité de l'âme* ; elle exige encore un ordre moral dans l'univers, et par conséquent fournit une preuve réelle de l'existence de Dieu ; les autres preuves insuffisantes pour la raison théorique pourront être reprises à la lumière de la raison pratique (1).

Car, en fin de compte, raison pratique et raison théorique relèvent d'une même unité. La raison peut donc appliquer aux phénomènes les principes dont elle a admis le caractère universel : aussi la *Critique du Jugement* (1790), la troisième des grandes critiques, cherche-t-elle à établir l'existence, dans la nature, de l'idée de but, la téléologie.

Kant devait avoir présent à la pensée l'ensemble de son

(1) J'expose, au point de vue purement objectif et historique, les idées philosophiques de Kant. Je tiens expressément à ajouter que cet exposé n'implique aucunement que je m'y rallie.

œuvre, lorsque, en un effort synthétique, il écrit dans la conclusion de sa *Critique de la Raison pratique* : « Deux choses, plus souvent, plus attentivement la réflexion se dirige vers elles, me comblent le cœur d'une admiration, d'un respect toujours nouveaux, toujours grandissants : le ciel étoilé au-dessus de ma tête, et la loi morale en moi-même. » Il résumait ainsi les deux grandes préoccupations positives de son existence de savant et de philosophe : la première, il l'avait exposée dans sa *Théorie du Ciel*, de 1755 ; l'autre n'avait trouvé sa formule que dans la dernière partie de sa vie. Et il continue (je résume ici ses conclusions) : « Ces deux choses, je les joins directement au *sentiment de mon existence* : la première part de l'extérieur, la seconde de mon moi invisible, de ma personnalité. Ces deux mondes (monde physique, monde moral) sont infinis. Le premier me rabaisse et me rattache à la matière à laquelle je retournerai ; le second me relève comme *intelligence*. »

Sans bonne *méthode* (n'est-ce pas cette question de méthode qui, le poursuivant dès son premier traité, conduisit Kant pas à pas à écrire cette œuvre *propédeutique* qu'est la *Critique de la Raison pure* ?) la première tombe dans l'astrologie, la seconde dans la superstition. La première a eu sa réforme (et Kant lui-même y a contribué en essayant la première explication mécanique de la formation des mondes) ; la seconde doit avoir la sienne. Il faut savoir séparer ce qui est empirique de ce qui est rationnel (c'est la grande distinction entre phénomène et chose en soi). Et Kant termine en constatant que le public ne comprend pas les recherches subtiles de la philosophie ; mais, ces recherches faites par les philosophes, il doit pouvoir profiter des doctrines auxquelles elles ont donné naissance.

Rarement Kant a eu aussi nettement conscience de son œuvre que dans ces pages. Il montre la nécessité d'une réforme dans la méthode, et détermine la marche que doivent suivre les deux parties de la philosophie : la philosophie de la nature, la philosophie de l'esprit.

III

Après avoir caractérisé l'œuvre, il nous reste à dire quel fut l'homme.

Les biographes des grands hommes ont pris trop souvent la mesquine habitude de fouiller les moindres détails de leur vie privée, comme si réellement les habitudes de chaque jour, les petites manies ou les propos de table pouvaient avoir une valeur

quelconque dans l'appréciation de la portée véritable des plus hauts représentants de l'humanité. Puis les médecins se sont mis de la partie ; on a négligé de plus en plus l'œuvre pour ne s'attarder qu'aux niaiseries, et la biographie a fait place à la caricature : le tout, sous le couvert de la science dite exacte.

Si le procédé s'applique parfois plus ou moins justement à des génies incomplets ou à des talents extravagants, il serait bien difficile d'arriver à un résultat quelconque en présence d'un Kant. Le vrai génie se réalise intégralement dans son œuvre. L'analyse à tenter est donc psychologique, et non pathologique.

On aboutit, non pas à l'anomalie, mais à la puissante et saine humanité.

Que Kant ait été troublé par la mise inaccoutumée d'un étudiant ; qu'il ait eu l'habitude de fixer un auditeur et se fût trouvé gêné par un détail dans l'habillement de celui qu'il fixait ; que son attention ait souffert d'entendre des prisonniers, à proximité de chez lui, hurler des cantiques de leurs voix rauques ; qu'il ait reposé ses regards, pour mieux méditer, sur une tour qu'il voyait de sa fenêtre : il n'y a rien en tout cela que de parfaitement normal. Chacun de nous est ainsi. Certains savants, qui ne verront rien d'anormal à de tels faits dans la vie d'un honnête bourgeois quelconque, crieront au cas pathologique dès qu'ils les rencontreront chez un génie : que voulez-vous ? Le génie fait crier les cuisines. Mais cette manière d'exercer sa critique et d'appliquer des procédés prétendument scientifiques à tort et à travers, est si erronée et si ridicule que nous pouvons affirmer, sans risquer de nous tromper, que ce n'est là qu'une *mode* d'un jour, et que demain on n'en parlera plus.

Examinons plutôt la psychologie complète d'un homme pour nous faire une idée de sa personnalité ; écoutons les meilleurs d'entre ceux qui l'ont connu, et étudions son œuvre. Pour Kant, Kuno Fischer a parfaitement réussi dans cette tâche (1). Nous rapporterons deux notations caractéristiques de son analyse : l'une concernant Kant comme professeur ; l'autre, Kant comme personnalité morale.

De 1762 à 1764, le grand Herder suivait les cours de l'Université de Königsberg, où Kant enseignait. Il écrivit, en souvenir de ce temps : « J'ai eu le bonheur de connaître un philosophe qui fut « mon maître. Dans ses plus belles années, il avait la joyeuse « animation du jeune homme, et l'a gardée, je crois, jusque

(1) KUNO FISCHER. *Geschichte der neuern Philosophie*. 3^e Aufl. Bd. III. Heidelberg, Winter, 1889. P. 88-105.

« bien avant dans sa vieillesse. Son front ouvert, créé pour la pensée, était le siège d'une joie sereine et non troublée ; la parole la plus riche en idées coulait de ses lèvres ; l'esprit et l'humour, il les avait toujours à sa disposition, et son cours était le plus vivant des entretiens. Avec le même esprit qu'il mettait à analyser Leibniz, Wolf, Baumgarten, Crusius, Hume, et à exposer les lois naturelles de Newton, de Kepler et des physiciens, il s'intéressait à Rousseau et à ses écrits d'alors, son *Emile* et son *Héloïse*, aussi bien qu'à chaque découverte scientifique qu'il venait d'apprendre ; il appréciait tout cela, et revenait constamment à la connaissance impartiale de la nature et à la valeur morale de l'homme. L'histoire des hommes, des peuples, de la nature, les sciences naturelles et l'expérience étaient les sources auxquelles il puisait pour animer ses leçons ; rien de ce qui était digne du savoir ne lui était étranger ; ni cabale, ni secte, ni préjugés, ni orgueil personnel n'eurent jamais de charme pour lui, mais seulement l'accroissement des lumières et de la vérité. En l'entendant, on était poussé à la réflexion, sans contrainte. Tout despotisme était étranger à son âme. Cet homme, que je nomme avec la plus grande reconnaissance et le plus haut respect, est *Emmanuel Kant*. Son image est toujours présente à mes yeux. »

Tel était l'ineffaçable souvenir qu'avait laissé à Herder le Kant de 1762 ; il avait alors 38 ans. — Trente ans plus tard, Fichte vint à Königsberg. Cette belle jeunesse était passée pour Kant, et ce n'est que par une fréquentation intime et suivie qu'on pouvait le connaître tel qu'il était et l'apprécier.

Pour résumer les traits du caractère moral de Kant, nous terminerons en citant Kuno Fischer (*loc. cit.*, p. 103-105) ; nous croyons ne rien devoir ajouter ni retrancher à cette esquisse. « On a souvent comparé Kant, dans son travail de philosophe, un marchand qui, dans les affaires qu'il traite, compte avec ponctualité sa fortune, connaît exactement jusqu'où peut aller son crédit, et ne dépasse jamais les limites de ce qu'il peut payer. De même Kant : il a supputé l'avoir de notre faculté de connaître, avec une parfaite conscience, aussi exactement que possible ; et s'il était permis de comparer les résultats qu'il nous donne à des denrées qui s'achètent, nous dirions que Kant a séparé les produits naturels des produits falsifiés, et en honnête homme n'a pas vendu de mauvaise marchandise. Il a établi le bilan de la philosophie ; il a nettement déterminé ce qu'elle possède réellement, ce qu'elle peut encore acquérir, et ce qu'elle s'imagine faussement avoir acquis et possédé.

« Cette comparaison qui porte sur Kant philosophe, peut s'étendre à Kant comme personnalité humaine. Son caractère aussi a quelque chose du marchand honorable, et dans ses relations d'amitié on découvre que cette affinité, il l'a éprouvée lui-même (1). Il ne se laissait éblouir par rien ; simple, d'un esprit solide que rien ne troublait, étranger dans son cœur aux apparences trompeuses, tourné instinctivement vers le vrai, Kant appartenait aux rares hommes que n'influencait pas l'éclat trompeur dans un monde si attiré par le côté extérieur des choses ; la qualité la plus grande, la plus puissante de son caractère, celle qui comprend toutes les autres, est cet inébranlable *sens de la vérité*, nécessaire à toute science, ce sens qui, au milieu des erreurs du monde, conserve si rarement une force et une pureté suffisantes pour dissiper toutes les brumes. Car le sens de la vérité ne s'acquiert pas par le seul désir de le posséder ; ce désir, et même la conviction d'aimer la vérité, beaucoup les sentent en eux, mais leurs yeux ne voient que l'apparence, et de fausses imaginations les dominent ; ils restent incapables de s'élever à une conception vraie. Chez Kant, le sens de la vérité était originairement et naturellement puissant : c'était l'essence même de son caractère. Les apparences trompeuses, les illusions personnelles, les folles imaginations, ces détestables ennemies de la vérité, ne l'ont jamais aveuglé, et les germes mêmes de cette vérité, le zèle qui ne se lasse pas, l'infatigable effort, l'examen constant de soi-même, ont toujours été vivants en lui.

« Cet amour de la vérité s'appelle, dans le domaine moral, *amour de la justice*. Pour Kant, le jugement juste l'emportait sur tout, dans la vie comme dans la science : il voulait ne juger qu'avec exactitude et profondeur, sans artifice de rhétorique, sans habiletés oratoires. Dans l'art du discours, il aimait la satire avec son jugement net, sans arrière-pensée, allant droit aux choses, mais pas la rhétorique, qui sacrifie la vérité et la rectitude au trait d'esprit, à l'antithèse, à l'effet extérieur. Le réel amour de la vérité chez Lessing se complaisait parfois dans le paradoxe, et, par un tour hardi et inattendu de la pensée, soumettait les choses à l'examen, et jetait soudainement sur les problèmes une violente lumière. Kant procédait plus sévèrement ; il ne voulait pas surprendre, mais toujours convaincre. Et sa manière d'écrire était entièrement conforme

(1) Ses meilleurs amis étaient des hommes d'affaires, des banquiers, de grands commerçants.

« à sa manière de penser ponctuelle et juste : il n'éblouissait
 « jamais, il était profond et solide, parfois aussi un peu lourd, ce
 « qui n'était jamais le cas chez Lessing. Pour être entièrement
 « juste, ne fallait-il pas que tout ce qui se rattachait à une chose
 « fût examiné ? Il en résultait souvent de la pesanteur dans la
 « phrase, beaucoup de parenthèses ; la période avançait lour-
 « dement comme un chariot surchargé ; mais il faut la lire et la
 « relire, débrouiller les incidentes, en un mot, la décomposer
 « entièrement pour la comprendre à fond. Cette lourdeur dans
 « le style ne provient absolument pas d'un manque de perfec-
 « tion, car Kant savait écrire avec vivacité et facilité quand le
 « sujet le permettait ; mais elle résultait du désir d'être complet,
 « et de l'amour de la vérité chez ce penseur consciencieux, qui
 « dans son jugement ne voulait rien omettre.

« Ainsi se réunissent tous les traits du caractère de Kant en
 « une harmonie rare et *classique* dans le vrai sens du mot ; le
 « profond penseur et l'homme simple et modeste. En tout, ponc-
 « tuel et exact, économe dans les petites choses, et, quand il le
 « fallait, généreux jusqu'à l'abnégation, toujours réfléchi, entiè-
 « rement indépendant dans son jugement et pratiquant toujours
 « la droiture, l'honnêteté, la fidélité à son devoir : ainsi fut
 « Kant, un citoyen allemand de ce temps sérieux dont nos
 « grands-pères nous ont parlé, et en même temps pour nous un
 « idéal, une personnalité qui éveille notre admiration et est bien-
 « faisante pour notre cœur. »

GEORGES DWELSHAUVERS.

Rome au pouvoir des Marianistes (87-84)

Leçon de M. PAUL GUIRAUD,

Professeur à l'Université de Paris.

Le départ de Sylla pour l'Asie laissait le champ libre à ses adversaires ; ils se hâtèrent d'en profiter. Le chef de la réaction démocratique fut le consul L. Cornelius Cinna. Sur sa vie antérieure, nous ne possédons guère qu'un renseignement fourni par Cicéron (*Pro Fontéio*, 19, 43) : il paraît qu'il avait montré un certain talent pendant la guerre italienne. Mais il semble qu'il ait été bien inférieur aux agitateurs qui l'avaient précédé, Satur-

ninus et Sulpicius ; il encourut en tout cas un reproche qui ne les avait jamais effleurés, celui de vénalité ; on prétend, par exemple, qu'il toucha 300 talents pour présenter un de ses projets de loi (Appien I, 64). Nous ignorons, d'autre part, quelles furent ses opinions véritables. Avait-il un programme ? S'il en eut un, il le garda pour lui, sans essayer d'en poursuivre l'application. En somme, je crains fort qu'il n'ait été un de ces politiciens de bas étage qui ne cherchent dans le pouvoir que des profits matériels ou des satisfactions d'amour-propre.

Il demanda que les Italiens et les affranchis fussent distribués entre les trente-cinq tribus : c'était reprendre une pensée de Sulpicius. Comme cette motion tendait à renforcer sensiblement l'influence des démocrates dans les comices, elle rencontra une vive opposition parmi les aristocrates. Dans la plèbe elle-même, beaucoup la virent d'un mauvais œil, parce qu'il leur déplaisait de partager avec les intrus leurs privilèges électoraux. La majorité des tribus frappa de son veto le projet. Mais les armes légales avaient perdu toute efficacité ; c'était à la force qu'on faisait désormais appel, et ce fut elle qui décida encore cette fois. Le jour du vote, une émeute éclata sur le forum ; des flots de sang furent versés, et l'avantage resta aux Syllaniens. Cinna n'eut d'autre ressource que d'aller solliciter le concours des villes voisines, intéressées autant et même plus que lui au succès de la loi. Il apportait à leur cause le prestige qui s'attachait au titre de consul ; mais le Sénat prononça sa destitution et le déclara déchu de ses droits de citoyen, sous prétexte qu'il avait excité les esclaves à la révolte et déserté son poste.

Il y avait en Campanie une armée occupée au siège de Nole. Cinna se rendit auprès d'elle ; avec l'argent qu'il s'était procuré en route, il s'y créa des partisans, il gagna les officiers, et il se présenta aux soldats comme une victime de la tyrannie sénatoriale. « C'est de vous, disait-il tout en larmes, que j'ai reçu le consulat. Or, la dignité que le peuple m'a conférée par ses suffrages m'a été enlevée par le Sénat, sans votre consentement. Cette injustice est une atteinte à vos droits plus encore qu'aux miens. Quelle sera votre autorité dans les comices, dans les élections, si vous permettez qu'on nous ravisse les honneurs que vous nous aurez décernés ? » (Appien, § 65.) La tactique était habile. Cinna, n'ayant à son actif ni les services ni les talents de Sylla, se faisait le champion de la souveraineté populaire. A l'entendre, il ne s'agissait plus d'une rivalité de personnes ou d'une querelle de partis. Ce qui était en jeu, c'étaient les prérogatives du peuple, c'était le principe fondamental de la constitution.

La scène pathétique qu'il joua devant les troupes produisit son effet. Les soldats déclarèrent qu'ils le reconnaissaient pour consul et qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il voudrait. Aussitôt Cinna se mit à lever des hommes, à recueillir des subsides, et il marcha sur Rome. On voit que l'exemple de Sylla portait déjà ses fruits. Jadis les pires violences se bornaient presque toujours à une émeute circonscrite dans l'enceinte de la ville ; maintenant c'est l'armée qui entre en ligne, dès qu'un désaccord divise les chefs de partis.

Marius apprit en Afrique tous ces événements. Sans attendre des nouvelles plus précises, il s'embarqua avec les autres bannis, n'ayant pour escorte que quelques cavaliers maures, et il descendit à Télamon, en Etrurie. Dans ce pays de grande propriété où couvaient tant de haines contre les riches Romains, il lui fut facile de réunir en peu de jours une petite armée de paysans libres ou esclaves ; puis il entra en pourparlers avec Cinna. Sertorius était d'avis de décliner poliment ses avances, soit qu'il redoutât ses excès et son incapacité politique, soit plutôt qu'il aspirât lui-même à la direction générale des opérations (Plut., *Sertor.* 5). Mais, du moment que Marius s'offrait, il n'était guère possible de l'écarter. Cinna lui abandonna donc le commandement de la guerre, avec le titre de proconsul.

Le plan de Marius fut d'affamer Rome. Il avait une flotte qui interceptait les arrivages par mer ; il occupa les routes qui pouvaient amener de l'intérieur des vivres et des renforts, et il resserra de plus en plus le cercle des hostilités autour de la ville. Le Sénat avait pour se défendre l'armée de (Cn. Pompeius Strabo, le père du grand Pompée. Cet homme habile et prudent avait longtemps hésité entre les deux factions ; on dit même qu'il négociait secrètement d'un côté et de l'autre (Granius Licinianus, p. 27). Finalement, il se décida pour le Sénat ; mais, sauf dans une circonstance, il combattit mollement, et il mourut bientôt d'un coup de foudre, si ce n'est d'un coup de poignard. C'était à peu près le seul général qui fût de taille à lutter contre Marius et ses lieutenants. Les progrès de la disette, les défections des esclaves et des soldats qui passaient en masse à l'ennemi, l'indifférence des Italiens inutilement sollicités par le vote tardif de la résolution qui supprimait les dernières restrictions de la loi Plautia Papiria, tout cela déterminait le Sénat à capituler. Une députation fut envoyée à Cinna. « Suis-je pour vous un consul ou un simple particulier ? » demanda-t-il tout d'abord aux commissaires. Comme ils répondaient qu'ils n'avaient pas d'instructions à ce sujet, il refusa de les écouter. Quelques jours après,

ils reparurent, porteurs de la commission que Cinna exigeait. Celui-ci les reçut, assis sur sa chaise curule. Debout, à ses côtés, se tenait Marius, immobile et muet ; son air sombre et son regard farouche ne présageaient rien de bon. Cinna, remis en possession de sa charge, rentra dans Rome. Marius, moins par respect de la légalité que par dérision, demeura hors des murs jusqu'à ce qu'on eût abrogé le décret qui l'avait frappé, lui et ses amis.

Aussilôt les proscriptions commencèrent. Ce qui les provoqua, ce fut l'amour de la vengeance, ce fut le désir d'anéantir la faction Syllanienne. Marius revenait d'exil avec une provision de rancunes qu'il avait à cœur d'assouvir ; il voulait, de plus, empêcher tout retour offensif de ses adversaires, et, dans sa simplicité d'esprit, il estimait que le meilleur moyen c'était d'en détruire le plus possible. Toutefois on massacra surtout pour confisquer. Les soldats et les chefs des bandes Marianistes attendaient leur salaire ; il était urgent de les payer. Quand on lutte pour une idée, on sacrifie volontiers ses intérêts matériels à sa cause ; lorsqu'au contraire on lutte pour une personne, il est naturel que chacun participe aux bénéfices de la victoire. Or c'était ici le cas. En Asie, Sylla guerroyait contre Mithridate pour enrichir les troupes qui l'élèveraient au pouvoir suprême ; à Rome, Marius égorgé ses concitoyens pour récompenser ceux qui l'avaient aidé à triompher du Sénat. Des deux côtés, c'était la même opération qu'on exécutait, c'était le même objet que l'on visait : je veux dire, l'asservissement de la république à un homme et la destruction des lois par l'armée.

Les historiens anciens énumèrent quelques-unes des victimes de ce régime de « terreur » : ce furent le consul Octavius, L. Julius Cæsar, consul en 90, censeur en 89, et son frère Caius, P. Licinius Crassus, consul en 97, et son fils, Atilius Serranus, P. Lentulus, C. Numitorius, M. Balbius, le célèbre orateur, M. Antonius, et beaucoup d'autres. « La ville était pleine de gens qui poursuivaient des fugitifs ou braquaient des hommes cachés. » (Plut., *Marius*, 43.) Des esclaves d'origine illyrienne procédaient, sur l'ordre de Marius et parfois sous ses yeux, à cette œuvre d'extermination. Pas l'ombre de jugement : une parole, un geste de lui équivalait à une condamnation. « Ceux qui le saluaient et à qui il ne rendait pas leur salut étaient par cela même voués au trépas. C'est au point que ses amis tremblaient de frayeur en s'approchant de lui ; ils craignaient qu'une distraction de sa part ne les désignât pour la mort. » Le flamme de Jupiter L. Mérula avait remplacé au consulat Cinna destitué, puis il avait abdiqué lors de la capitulation de Rome ; il fut obligé de s'ouvrir les veines

et « il arrosa de son sang l'autel où il avait si fréquemment prié les dieux pour la République » (Velleius, II, 22). Q. Catulus, le consul de l'année 102, qui avait largement contribué à la victoire de Verceil, ne put pas trouver grâce devant son ancien collègue ; aux supplications des amis qui intercédèrent pour lui, Marius ne répondit que par ces mots : « Il faut qu'il meure ! » Et Catulus, s'enfermant dans une pièce où il avait allumé un grand feu, s'asphyxia (Plut., § 44). « Les cadavres laissés sans sépulture dans les rues, mutilés et foulés aux pieds, étaient un objet d'horreur plus que de pitié. » Les têtes les plus illustres étaient attachées à la tribune, sur le forum, ou même apportées à Marius, jusque sur sa table (Florus, II, 9, 14). Ces atrocités durèrent cinq jours entiers. Marius en jouissait avec délices ; il nageait dans le sang comme dans son élément naturel. Mais Cinna finit par se lasser de tous ces crimes. Une nuit, Sertorius profita du sommeil des égorgeurs pour lancer contre eux une troupe d'esclaves gaulois, qui les firent tous périr, au nombre de 4.000. Cet acte de vigueur rétablit l'ordre dans Rome ; mais la chasse à l'homme et à l'argent se prolongea encore pendant plusieurs mois dans toute l'Italie.

On devine les spoliations qui accompagnèrent ces meurtres. Il y eut un dévergondage inouï de confiscations et de ventes aux enchères. Des familles riches se virent ruinées du coup, tandis que des gens de rien acquéraient, en un tour de main, des fortunes scandaleuses. Ce ne furent pas seulement les Marianistes, chefs et soldats, qui accoururent à la curée. Au milieu de la perturbation économique que causa cet énorme déplacement des propriétés, les spéculateurs de profession prélevèrent aussi leur part. Ces sortes de crises donnent toujours naissance à une engeance pareille. Nous ne connaissons pas par le menu le rôle qu'ils jouèrent alors. Mais un grammairien ancien nous en dit assez sur leur compte, lorsqu'il écrit : « Les chevaliers étaient très favorables à Cinna, qui leur avait fourni de nombreuses occasions de rapines ; on les avait, pour ce motif, appelés les coupeurs de bourses (*saccularii*). » (Asconius, p. 90.)

À la fin de 87, Marius et Cinna, sans même convoquer les armées, se réservèrent le consulat pour l'année suivante. C'était la septième fois que Marius obtenait cette magistrature ; mais il la garda peu de temps. Il mourut dès le 13 janvier 86, à l'âge de 70 ans. Pendant sa dernière maladie, il parlait encore, dans son délire, de la guerre de Mithridate, trahissant ainsi l'idée fixe qui ne cessait de hanter son esprit. Il croyait être à la tête de ses légions ; il prenait les attitudes, il faisait les gestes, il poussait les

cris d'un général qui conduit ses hommes à l'ennemi. S'il eût vécu, nul doute qu'il n'eût essayé une seconde fois de supplanter son éternel rival.

Il eut pour successeur L. Valerius Flaccus. Celui-ci partit presque immédiatement pour l'Asie, en sorte que Cinna resta seul maître de Rome. Il le fut également en 85 et en 84. Il se réalisait lui-même consul, et il nommait ses collègues. Il dominait en Italie et dans la plupart des provinces : il était une espèce de souverain absolu, une caricature anticipée d'empereur, aussi puissant que César ou Auguste. Il semble donc qu'il aurait dû profiter de son omnipotence pour réaliser le programme des démocrates, si vraiment les démocrates avaient un programme. Or voici à quoi se réduisit sa besogne législative.

Toutes les lois de Sylla furent abolies, et des mesures de rigueur furent édictées contre lui. On ne se contenta pas de le révoquer ; on le déclara ennemi public, on ravagea ses terres, on démolit sa maison, on alla jusqu'à menacer de mort sa femme et ses enfants. On renouvela la loi de Sulpicius qui répartissait les Italiens et les affranchis entre toutes les tribus. On autorisa les débiteurs à se libérer de leurs dettes en payant à leurs créanciers le quart du capital. Cette banqueroute partielle était peut-être justifiée par le krach financier qu'avaient amené les affaires d'Asie ; ce n'en était pas moins une insigne maladresse, puisqu'elle exposait Cinna à perdre l'appui si précieux des chevaliers, dont il lésait gravement les intérêts. Il se peut, comme le pense Mommsen (v, 319), qu'on ait augmenté les distributions de blé destinées à la plèbe. Mais il n'est pas vrai, quoi qu'en dise Lange (*Hist. intér. de Rome*, II, 149), qu'on ait rendu les jugements aux chevaliers. Nous avons la preuve que la loi *Plautia judicaria*, qui confiait aux tribus la nomination des jurés sans distinction de classes, subsista depuis l'année 89 jusqu'à l'année 80 (Belot, *Hist. des Cheval. rom.*, II, 264). Cinna ne sut même pas « régler définitivement la condition étrange des Samnites, qui, citoyens romains de nom, n'en revendiquaient pas moins leur indépendance particulière, comme le seul but et le prix de tant de combats. » (Mommsen, v, 320.) Leur état de rébellion ne finit que sous la dictature de Sylla.

Le gouvernement de Cinna fut, en somme, tout à fait stérile. D'ailleurs à quoi eût-il servi de s'engager hardiment dans la voie des réformes ? Rome n'était plus dans Rome, elle était en Orient. C'est là que se débattaient les destinées de la République. Toute la question était de savoir si Sylla garderait son armée et sa guerre. S'il réussissait à vaincre Mithridate, s'il rentrait en Italie avec des soldats chargés de gloire et gorgés de butin, il serait à

lui seul plus fort que tous les pouvoirs de l'Etat, et Rome tomberait à ses pieds. Cette considération dictait aux Marianistes toute leur politique. Pour empêcher Sylla de devenir un tyran, il fallait l'empêcher de rester général ; c'est à cela que s'employèrent activement ses adversaires.

On a vu plus haut qu'aussitôt après la restauration démocratique Sylla avait été mis hors la loi. Il en fut peu ému et son autorité n'en souffrit pas, parce qu'il avait dans sa main une armée docile (*De Bello Mith.* 51). Bientôt il fut averti que le consul L. Valerius Flaccus avait abordé en Epire avec deux légions pour le déposséder de son commandement. Sylla, encouragé par la prise récente d'Athènes et du Pirée, et par la victoire de Chéronée, qui avait créé un lien de plus entre ses hommes et lui, marcha à la rencontre de son rival. Flaccus était un incapable, auquel on avait prudemment adjoint comme mentor un officier de mérite appelé Fimbria ; ses troupes ne formaient guère que le tiers de l'effectif dont disposait Sylla ; enfin il avait si peu d'ascendant sur elles qu'au contact de l'ennemi les désertions se multiplièrent dans son camp. Pour éviter une débandade, il fut obligé de s'éloigner au plus vite dans la direction de l'Hellespont. Sa tentative avait donc abouti à un piteux échec ; elle aurait même tourné beaucoup plus mal pour lui, si Sylla n'avait été retenu en Grèce par une nouvelle invasion d'Asiatiques. Dans leur marche à travers la Macédoine et la Thrace, les Valériens voulurent se procurer au plus vite le butin dont l'appât les avait attirés en Orient ; les populations se plaignirent, et Flaccus essaya de sévir contre les pillards. La prétention parut d'autant plus outrée qu'il était loin d'offrir lui-même l'exemple du désintéressement (*Dion Cassius*, fr. 306), et sa sévérité ne fit que provoquer contre lui une irritation de plus en plus vive qu'envenimaient les intrigues sournoises de Fimbria. Celui-ci était un assez triste personnage ; démagogue violent et sans scrupules, il avait trempé dans les proscriptions de Marius, et, un jour, il avait eu l'audace de traduire en justice l'augure Scévola, pour n'avoir pas reçu assez avant le poignard dont il l'avait fait frapper (*Cic.*, *Pro Sex. Roscio*, 12, 33). Il acquit rapidement une grande popularité dans l'armée, parce qu'il laissait pleine liberté aux soldats et qu'il blâmait les rigueurs intempestives du consul ; de là à se débarrasser de Flaccus il n'y avait qu'un pas, et, ce pas une fois franchi, quel serait le terme de son ambition en un temps où la force donnait tous les droits ? Les choses se passèrent comme il l'avait espéré : une sédition militaire ayant éclaté à Byzance, Flaccus s'enfuit à Chalcidorne, puis à Nicomédie, où il se cacha au fond d'un puits. Deux soldats

l'y découvrirent et le tuèrent, on jeta sa tête à la mer et on négligea d'ensevelir son corps (fin de 86).

Fimbria, acclamé général par l'armée, fut confirmé dans cette fonction par le Sénat, qui ne pouvait pas faire autrement. Il avait des talents militaires. Sans se soucier de Sylla, il poussa énergiquement la campagne contre Mithridate, et travailla pour son propre compte. Il y eut donc à ce moment deux séries d'opérations parallèles menées par les deux proconsuls qui représentaient en Orient les deux factions de la République. Leur antagonisme était une bonne fortune pour Mithridate, qui tenta, par une sorte de chantage en partie double, d'arracher à l'un ou à l'autre des conditions de paix avantageuses. Cette manœuvre fut déjouée par la fermeté de Sylla, et, à l'entrevue de Dardanos, le roi fut contraint de renoncer à toutes ses conquêtes (août 85). C'était beaucoup pour les Romains que de recouvrer ces belles contrées d'Asie dont ils avaient tant regretté la perte. J'imagine pourtant que Sylla ne fut qu'à moitié satisfait. S'il avait eu les mains libres, il n'aurait pas manqué de venger le massacre d'Ephèse et de pour suivre jusqu'au bout l'anéantissement d'un prince qui, pour être affaibli, n'allait pas cesser d'être menaçant. Rétablir le *statu quo ante bellum*, ce n'était pas résoudre les difficultés ; c'était les ajourner. Les soldats en eurent eux-mêmes le pressentiment. Il fallut que Sylla se justifiât auprès d'eux, « en leur montrant qu'il n'aurait pu résister à Mithridate et à Fimbria, s'ils s'étaient coalisés contre lui » (Plutarque, § 24).

Il ne lui restait plus qu'à désarmer Fimbria. Ce dernier s'était installé à Thyatère, avec la pensée de s'approprier la province d'Asie. Sylla le somma de lui céder ses légions, sous prétexte qu'il n'avait aucun titre pour les commander. L'autre répondit que Sylla n'avait pas des titres meilleurs que les siens, puisqu'il avait été destitué. Mais la tactique qui avait si bien réussi avec Flaccus ne fut pas cette fois moins efficace. Comme le camp des Syllaniens était placé à quelques centaines de mètres du camp adverse, tous ces soldats avaient entre eux des rapports fréquents. Ceux de Fimbria calculèrent qu'ils n'avaient plus rien à attendre de lui, et qu'au contraire leur défection serait largement récompensée. Il se produisit donc des défections de plus en plus nombreuses, et Fimbria vit chaque jour le vide se faire autour de lui. Dans sa détresse, il envoya un esclave au camp ennemi pour assassiner Sylla ; la tentative avorta. Il lui demanda alors une entrevue ; Sylla refusa de la lui accorder, et se borna à lui promettre un sauf-conduit jusqu'à la côte. Dédaignant cette offre dérisoire, Fimbria se rendit à Pergame et se tua.

Ainsi finit, par la déroute des démocrates, la rivalité des deux armées qui avaient prolongé jusqu'en Orient les dissensions civiles de Rome. Les adversaires de Sylla avaient succombé dans leur entreprise, et, en somme, leurs assauts réitérés contre lui avaient laissé intacte sa situation militaire et politique. Le seul résultat de leur intervention avait été de conjurer la ruine de Mithridate et de lui assurer au moins quelques années de répit. Avant de partir pour l'Italie où l'appelaient désormais ses intérêts, il fallut que Sylla réorganisât les pays conquis et qu'il tirât d'eux les ressources nécessaires à la guerre civile qui s'annonçait, et aussi les moyens de calmer, sinon d'assouvir, les appétits de ses hommes. Pour répondre au premier de ces besoins, il perçut sur les Asiatiques une portion du tribut dont ils étaient débiteurs pour les cinq années écoulées et d'une amende supplémentaire de 120 millions. En ce qui concernait les troupes, il décida que chaque soldat aurait droit au logement, au repas du soir pour lui et ses invités, à un prêt de 16 fr. environ par jour; les centurions (sous-officiers) recevraient 50 fr., plus deux vêtements, l'un de sortie, l'autre d'intérieur (Appien, § 62; Plut., § 25). Lorsqu'il s'embarqua à Ephèse, vers la fin de l'été de 84, l'Asie était épuisée; mais sa caisse était bien garnie, et son armée lui était plus dévouée que jamais; il eut soin d'ailleurs de laisser dans la province les deux légions valériennes, dont il n'était pas absolument sûr.

(A suivre.)

PAUL GUIRAUD.

L'humeur de Boileau

Leçon de M. CHARLES DEJOB

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Il est curieux qu'aujourd'hui l'auteur des *Satires*, même auprès de personnes qui l'apprécient, passe pour avoir été un homme chagrin et morose, qui régentait d'un air maussade les hommes de lettres de son temps. Les contemporains, qui l'ont tenu pour gai, en seraient bien surpris. Ils feraient sans doute remarquer que cet homme si sombre a passé une jeunesse peu austère. C'est lui qui, pour prêcher à Chapelle la tempérance, entrait avec lui au cabaret et s'enivrait, sans y prendre garde, afin de mieux le con-

vertir. Il se peint à nous, dans le *Repas ridicule*, comme un gourmet qui déteste le mauvais vin, exige des primeurs et de la glace en été et veut être assis à l'aise en un festin. Les réunions de la *Pomme de Pin* et du *Mouton Blanc* ne manquaient pas de gaité ; on s'y moquait de la perruque de Chapelain, on y parodiait le *Cid*. Dans le monde, Boileau passait pour un boute en train ; il y donnait la comédie. Après avoir écrit son *Dialogue des Héros de Roman*, il jouait les divers personnages du livre en se grimant. Dans la biographie de Racine par son fils, nous lisons que Despréaux récitait ses satires dans les compagnies et qu'il avait le talent de contrefaire tous ceux qu'il voyait. Un jour, il imite une danse ; une autre fois, le roi lui fait mimer tous les comédiens dont il avait retenu le geste et l'accent. Il est fort répandu dans la société, où l'on goûte ses ouvrages ; chez le premier Président, il chante un jour des chansons à boire où il fait remarquer que, si Bourdaloue, qui l'écoute, interdit la volupté, Escobar la permet. Dans le *Lutrin*, il s'égaie aux dépens de quelques prélats mal inspirés. On trouve d'authentiques paradoxes dans sa satire de l'*Homme*. Dans la satire sur les *Femmes*, il affirme qu'on pourrait compter jusqu'à trois épouses fidèles à leur mari. Enfin sa compagnie était désopilante. Il tient table ouverte dans sa petite maison d'Auteuil. Ses lettres, quand on les reçoit dans une réunion, sont une fête pour tout le monde, si l'ami veut en donner lecture. Une lettre de Voltaire ne mettrait pas plus de gaité sur les visages qu'un billet de Despréaux. Si telle était la conduite de Boileau, faut-il le regarder comme un joyeux compagnon et ne lui a-t-il manqué que deux ou trois maîtresses pour prendre rang parmi les épicuriens littéraires ? Faut-il croire qu'il y a un monde entre Alceste qui souffre d'un mauvais sonnet et Boileau qui trouve qu'il n'y a pas trop de sots sur la terre ?

La critique d'aujourd'hui est très habile à mettre en lumière les vérités méconnues et personne ne songe à lui faire un crime de sa perspicacité ; mais elle a tort de prendre le contre-pied des erreurs qu'elle réfute. Souvent, désireuse d'enfoncer la conviction dans l'esprit des lecteurs, elle ne fait que remplacer une erreur par d'autres et croit donner une preuve de hardiesse en combattant la vérité littéraire qui ne peut se défendre. On ne voit pas qu'au fond ces passes d'armes sont moins fières qu'elles ne le paraissent. La plupart des paradoxes ne sont que des flatteries à l'égard d'une coterie ou de la pluralité, et l'on y sent une fâcheuse disposition de notre époque. Aujourd'hui, par exemple, nous sommes désabusés des exagérations du sentiment chères au romantisme, et nos âmes affaiblies ont l'aversion de l'austérité. C'est ce qui

conduit à exalter Racine aux dépens de Corneille, sous prétexte qu'il est plus vrai, qu'il a pris ses modèles dans la vie courante, tandis que les personnages de Corneille sont trop grands pour avoir jamais vécu ; on insinue que les héroïnes de Racine ressemblent à celles du théâtre contemporain, ce qui ne saurait déprécier ces dernières. Ceux qui parlent ainsi se trompent gravement et il est aisé de le montrer. Prenons un des héros de Corneille, le plus sublime, celui qui sacrifie à sa foi non seulement sa vie, mais tout ce qui lui est cher : Polyeucte. Quelle est la part du poète dans la peinture de ce caractère ? Sont-ce les actions, les sentiments, le triomphe de la volonté sur les « attachements de la chair et du monde » ? Pas du tout. Le mérite de Corneille, c'est d'avoir prêté à Polyeucte un langage conforme à ses sentiments, d'avoir admirablement exprimé les luttes terribles du devoir et de la passion qui ont dû éclater souvent dans le cœur des martyrs du christianisme. Mais pour ce qui est du sacrifice même dont le héros se montre capable, tout le monde sait bien que des milliers d'hommes ont fait ce que fait Polyeucte. Il est donc puéril de dire que Corneille, pour ravir l'admiration du spectateur, invente un ressort nouveau, la force de volonté de ses héros. Il serait plus simple d'avouer que nous avons peur de l'énergie d'un Polyeucte, d'un Horace, d'un Rodrigue, et qu'étant tombés très bas, ces personnages nous paraissent trop grands de toute la hauteur dont ils nous dépassent. De même, où est la faiblesse de Racine et cette ressemblance de ses héroïnes avec celles de notre théâtre, auxquelles, depuis le romantisme, nous faisons presque honneur de tout sacrifier à leur passion ? Que la force d'âme des héroïnes de Racine s'exprime d'une façon moins aliène que celle des héroïnes de Corneille, personne ne le conteste. Mais voyez si Monime, une douce et tendre femme pourtant, est maîtresse de son cœur et de ses actes. Elle aime Xipharès, mais elle ne s'abandonne à cet amour qu'à la nouvelle de la mort de Mithridate ; quand on apprend le retour de Mithridate, elle signifie à Xipharès de ne plus la revoir. Le vieux roi lui tend un piège et l'amène à faire connaître ses sentiments ; mais, dès qu'elle s'aperçoit de la ruse, elle déclare à Mithridate qu'elle mourra maintenant plutôt que de l'épouser. Il n'est donc pas vrai de dire que la passion a toujours le dessus dans les drames de Racine et quand elle triomphe, ce n'est pas sans luttes.

Ce serait se méprendre aussi profondément que de voir en Boileau une façon de bohème, afin de ne pas tomber dans l'erreur de ceux qui le prennent pour un pédagogue renfrogné. Boileau n'était ni morose ni gai : il était foncièrement grave. Ses contem-

porains le croyaient plus spirituel qu'il n'était. Ses plaisanteries, qui les ravissaient, nous paraissent un peu lourdes et monotones. Voltaire, sur ce point, lui est bien supérieur ; il sait trouver des brocards neufs, il sait aiguïser le trait brillant et piquant, qui perce, déchire, fait prompte et bonne justice des ridicules qui s'affichent, des vanités qui tranchent. Mais, au xvii^e siècle, on était moins exigeant que nous ; on ne demandait pas à un satirique une verve toujours jaillissante ; on trouvait singulier, merveilleux qu'un homme, dans ses attaques contre des gens de lettres honorés de l'estime des grands et de grosses pensions, eût toujours raison. Et puis, ce qui contribuait à la réputation d'esprit de Despréaux, c'était son merveilleux talent de diction. Il récitait un jour un de ses morceaux devant le grand Arnauld. En entendant ce vers :

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

Arnauld se leva, dit-on, et fit comme malgré lui le tour de la chambre, tant Boileau avait mis de vivacité dans son débit pour peindre la fuite du temps. Il est sûr que beaucoup de ses vers devaient gagner à être récités par lui et nous ne devons pas nous étonner que les contemporains aient eu, en l'entendant, l'idée la plus flatteuse de sa poésie. Le sérieux, qui n'est d'ailleurs pas l'humeur sombre, faisait le fond de son caractère. Il avait certes, en naissant, des dispositions à la gaité ; mais il a surtout été plaisant parce qu'il a voulu l'être. « Quant à Colas, disait son père, c'est un bon garçon qui ne dira de mal de personne. » Un père ne se trompe pas d'ordinaire du tout au tout sur la vraie nature de ses enfants. Boileau avait l'esprit naturellement droit et courageux ; étant adolescent, il vit beaucoup de gens dont le goût lui parut mauvais et il entreprit de les corriger. Il se souvint de Lucilius, de Perse, de Juvénal, d'Horace, d'Aristophane, de Régnier, qui n'ont pas craint de faire une rude guerre au vice ou au ridicule. Un esprit droit a naturellement le sens du ridicule. Boileau le vit et le railla, en se servant du filet de gaité qu'il tenait de la nature. Encore avait-il tellement l'horreur de ce qui est faux qu'il aurait été morose si son siècle ne lui avait donné toute satisfaction.

D'abord, il eut une carrière heureuse. Sans doute, il fut en butte à des inimitiés puissantes et il y a résisté courageusement. Quand il commentait le vers :

La peur plus d'une fois fit repentir Régnier,

il ajoutait : « Et moi aussi. » Mais il a percé dès le premier jour où il a commencé à écrire. Sa première satire le rendit célèbre. Il eut des protecteurs, des pensions ; il fut bien en cour toute sa vie, bien

qu'il ait dit des vérités hardies à Louis XIV. « J'aurai toujours un quart d'heure à vous donner », lui disait le roi. C'est Boileau qui apprit à Louis XIV que Molière était le plus grand homme de son règne. C'est lui qui, au moment où l'on cherchait Arnould persécuté, dit au roi : « Votre Majesté est trop heureuse pour le trouver. » Garder son franc parler à la cour avec l'estime du prince, il y avait là de quoi satisfaire les plus difficiles. Puis il fut l'ami intime de Racine, le poète à l'âme tendre et irritable, sensible à la moindre piqure. Avoir conquis et gardé ce cœur-là n'est pas un mince titre d'honneur, et peu d'hommes ont été mieux partagés que Boileau en fait d'amitié. Il a été mécontent de la réputation de Chapelain et de Cotin ; mais il a senti avec ravissement le génie des grands hommes du siècle. S'il a souffert des poursuites dont furent victimes les jansénistes, en revanche il apprécie le bon gouvernement du règne ; il a vu la prospérité et la gloire de la France. Bossuet et lui ont été vraiment patriotes et se sont montrés attachés à l'honneur national. Ainsi Despréaux a eu une carrière facile ; il a vécu dans la sécurité, et le fonds de gaité qu'il avait besoin de développer s'est accru sans embarras.

Faudrait-il souhaiter qu'il ait eu la grâce et l'enjouement d'Horace ? Je ne le crois pas. Si, au lieu d'être le Boileau que nous connaissons, il avait ressemblé à Horace, il aurait peut-être fait plus aisément, plus joliment les vers, mais il n'aurait pas montré tant de suite, tant de constance dans sa guerre contre la sottise. Il aurait écrit des choses agréables pour un cercle d'amis, il n'aurait pas réformé le goût du public. Sans doute, Horace a obligé au respect la jeunesse dorée de son temps qui voulait lui faire expier ses opinions et son origine. On n'admettait pas d'abord, en effet, qu'un fils d'affranchi vint, au su de tout le monde, faire fi des vieilles gloires littéraires de Rome et reprocher aux mondains leurs admirations pour les anciens, leur dédain pour les modernes. A ce public élégant et plein d'impertinence, Horace a fait accepter des leçons de toute sorte. Mais là s'est arrêtée son influence. Ses poésies sont restées lettre morte pour la foule ; on trouve des vers de Virgile tracés par des gens du peuple sur les murs des catacombes ; on n'en a point trouvé d'Horace. Hors du public lettré, les ouvrages du satirique latin ne se sont guère répandus. Boileau, au contraire, a exercé sur le public français une profonde influence. Il a soutenu Racine contre ses détracteurs ; il a osé dire haut et souvent que Corneille touchait au terme de sa carrière littéraire ; il a montré les défauts des pièces qu'en 1650 l'auteur du *Cid* faisait encore applaudir. Il vaut donc mieux pour la gloire des lettres françaises que Despréaux ait eu

la plaisanterie peu légère et qu'il ait été ce qu'il a été. Mais, dirait-on, la gaité est une force ; elle peut soutenir le courage ? — Oui, il faut au courage un support. La bravoure s'use tôt ou tard, car c'est une qualité dangereuse à déployer. Un homme qui n'est que brave s' imagine à la fin qu'il joue un rôle de dupe. Par exemple, le Don Juan de Molière relève une provocation ; mais comme il n'a plus que la bravoure obligatoire d'un homme de son rang, quand il est poursuivi par les parents d'Elvire, il force Sganarelle à mettre ses habits. Désormais, il est résolu à ne plus afficher ses déportements ; il donne dans l'hypocrisie pour être vicieux impunément, et de spadassin qu'il était il se fait Tartuffe. Mais le meilleur fondement du courage n'est pas la gaité, que la mollesse accompagne trop souvent : c'est d'abord le dévouement à l'œuvre qu'on entreprend ; c'est ensuite la connaissance de soi-même et des autres, qui permet de profiter des railleries dont on est l'objet ou de les mépriser. Faute de cette connaissance, on se refuse à faire, au moment propice, les concessions nécessaires à l'opinion, ce qui oblige plus tard à toutes les condescendances ; ou bien l'on s' imagine qu'on est seul malheureux, car on ne voit pas les assauts que subissent les autres, et on se laisse aller au découragement. Enfin, pour ne pas fléchir pendant une campagne littéraire, il faut avoir foi dans le triomphe définitif de la raison. Or Boileau était rempli d'ardeur dans sa lutte contre les méchants écrivains ; et il croyait fermement au bon sens du public. Il suffit de lire à ce sujet la préface qu'il a mise en tête de l'édition de 1701. « Un ouvrage qui n'est pas goûté du public à la longue, écrit-il, est un très méchant ouvrage » ; ce qui revient à dire : le bon sens peut vaciller quelquefois ; mais il triomphe à la fin ; on ne perd donc pas son temps si l'on parle fort et net aux hommes qui se trompent. Et de fait, Boileau avait été un instant presque seul à avoir raison en France ; cependant, il a fini par vaincre. Certes, avant lui, des hommes de génie avaient reçu des applaudissements ; Descartes et Corneille n'avaient pas été méconnus ; mais, du temps de Despréaux, on admirait Cotin et le mauvais Corneille, et c'est lui qui mit fin à cet engouement. Il est encore vrai qu'après lui Thomas Corneille fut aussi applaudi que Racine ; mais c'était là un de ces besoins de déraisonner que le public ressent à certaines heures et qui ne durent pas. En somme, Boileau nous apparaît pendant toute sa vie comme un homme de sens et de courage, et la gaité ne fut pour lui qu'un moyen de faire accepter la rigueur de sa critique.

A. S.

Sujets de devoirs mensuels

ACADÉMIE DE PARIS. — ANNÉE 1897-1898

Licence et Agrégation de philosophie.

I. AGRÉGATION.

Novembre 1897.

De l'idée du moi.

Décembre.

L'espace et le temps d'après Leibnitz.

Janvier 1898.

Volonté et caractère.

Février.

Faut-il faire des données primitives de la conscience le fond même et comme la substance de toute métaphysique, ou ne voir, en ces données, qu'un point de départ ?

Mars.

L'infini. Discussion des deux premières antinomies de Kant.

Avril.

De la méthode en sociologie et en morale.

Mai.

Criticisme et scepticisme.

Juin.

Le Dieu des Stoïciens et le Dieu de Spinoza.

II. LICENCE.

Novembre 1897.

Du principe de la moralité.

Décembre.

Des idées générales.

Janvier 1898.

Si la liberté est l'affranchissement de tout lien, ne faut-il pas en chercher le type dans la liberté d'indifférence ?

Février.

Des fondements du droit.

Mars.

Imagination et pensée.

Avril.

Du principe et de la certitude de l'induction.

Mai.

En quel sens peut-on dire que tous les hommes sont égaux ?

Juin.

Peut-il exister dans l'intelligence d'autre *a priori* que l'intelligence elle-même, s'il est vrai que tout acte de connaissance implique deux termes ?

Licence et Agrégation d'Histoire et Géographie.**Novembre 1897.**

Le commerce des Phéniciens.

La bataille d'Austerlitz.

La mer Méditerranée.

Décembre.

Les colonies grecques d'Asie Mineure.

Les Russes en Asie centrale au XIX^e siècle.

Les fleuves russes.

Janvier 1898.

La civilisation athénienne au temps de Démosthène.

Formation de l'unité italienne de 1848 à 1871.

La Grèce.

Février.

César.

Démembrement de l'empire de Charlemagne.

Hydrographie de l'Australie.

Mars.

Trajan.

Frédéric II Hohenstaufen.

L'agriculture aux Etats-Unis.

Avril.

Les ducs de Bourgogne, de Philippe le Hardi à Philippe le Bon

La Charte de 1814 et la Charte de 1830.

Le Chili.

Mai.

Le Concile de Trente.

L'art français pendant le règne de Louis XIV.

Le climat de la France.

Juin.

L'œuvre de l'Assemblée Constituante.
Philippe II.
La Tunisie.

Agrégation des lettres et de grammaire et Licence ès lettres

1^o DISSERTATIONS FRANÇAISES.

Novembre 1897.

Molière a-t-il toujours raison dans la *Critique de l'École des Femmes* ?

Décembre.

Définir le talent de Villehardouin.

Janvier 1898.

Dans quelle mesure Boileau est-il fondé à réclamer pour les satiriques le droit de se moquer des méchants écrivains ?

Février.

De la manière dont Fénelon dans le *Télémaque*, et Chateaubriand dans les *Martyrs*, imitent Homère.

Mars.

Marquer l'originalité de Du Bellay dans la *Pléiade*.

Avril.

De la connaissance de la Cour et des affaires dont témoigne l'*Oraison funèbre de la Palatine* par Bossuet.

Mai.

La critique littéraire dans le *Génie du Christianisme*.

Juin.

Montrer, en comparant Montaigne aux gentilshommes qui avaient écrit avant lui, le changement qui s'opéra au *xvi^e* siècle dans la société française.

2^o DISSERTATIONS LATINES.

Novembre 1897.

Quatenus in *Aulularia* Megadorus Romani civis partes agat.

Décembre.

Qua describendi et disserendi ratione T. Lucretius usus sit dum tonitrum, fulmina, nubes, procellas, tempestatem depingit terroremque animi et tenebras discutere conatur.

Janvier 1898.

Quibus laudibus T. Lucretius Epicurum ad cœlum efferat.

Février.

Explicabitis quas ob causas Sallustius bellum Jugurthinum scribere decreverit. (*De b. Jug.*, c. v.)

Mars.

Inquiretis, præsertim ex quinta Philippica, quibus potissimum argumentis et rationibus M. Tullius Antonium insectatus sit.

Avril.

De his M. Tullii verbis disputabitis : « Ita sentio et sæpe disserui, latinam linguam non modo non inopem, ut vulgo putarent, sed locupletiore esse quam græcam. » (*De Finibus*, III, § 10.)

Mai.

Qua arte Vergilius pastorum nomina a Theocrito sæpe mutuatus sit, personas vero et sermones liberius sit imitatus.

Juin.

Qua arte Vergilius Mezentium effinxerit.

3^e THÈMES GRECS.

Novembre 1897.

ROLLIN, dans PETIT DE JULLEVILLE, *Morceaux choisis*, t. III, p. 13, depuis : *Il y a dans les enfants...* jusqu'à : *... tout ce qu'on y peut répandre d'agrément.*

Décembre.

Id. *ibid.*, depuis : *Quand ils sont élevés en particulier...* jusqu'à : *... le plus d'habileté et de prudence.*

Janvier 1898.

Id. *ibid.*, depuis : *Bien des raisons obligent...* jusqu'à : *... une alternative réglée de travail et de repos.*

Février.

BUFFON, dans PETIT DE JULLEVILLE, *Morceaux choisis*, t. III, p. 83, depuis : *Les nids des oiseaux...* jusqu'à : *... entre les bêtes et lui.*

Mars.

Id. *ibid.*, p. 83, depuis : *Le lion a la figure...* jusqu'à : *... lorsqu'il est en colère.*

Avril.

Id. *ibid.*, depuis : *Le rugissement du lion...* jusqu'à : *... qu'il dormait les yeux ouverts.*

Mai.

RIVAROL, *ibid.*, p. 130, depuis : *Ce qui distingue notre langue... jusqu'à : Ce qui n'est pas clair n'est pas français.*

Juin.

Id. *ibid.*, depuis : *Il est arrivé de là... jusqu'à : ... tout le charme de leur style.*

(A suivre.)

Programme des auteurs

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

(Concours de 1898)

I. Agrégation de l'Enseignement secondaire des jeunes filles (Lettres).

1^{re} SECTION LITTÉRAIRE.

Lecture expliquée d'un texte français.

Auteurs.

Froissart : Dans les *Extraits des Chroniqueurs français* de Petit de Julleville (Colin, édit.), Extraits XI, XII, XIV (Mort du roi de Bohême à la bataille de Crécy ; — Reddition de Calais et dévouement d'Eustache de Saint-Pierre ; — Le combat des Trente).

Villon : Dans les *Morceaux choisis des auteurs français pour l'enseignement secondaire des jeunes filles*, par Albert Cahen (Hachette, édit.), Cours supérieur, Poésie, p. 705-711.

Montaigne : Principaux chapitres et extraits des *Essais* (édition Jeanroy, chez Hachette) : Extraits III et IV (p. 9-26), XXVIII (p. 216-417), LIII (p. 322-331).

Pascal : *Pensées* (édition Brunschwicg, chez Hachette) : Du fragment 82 au fragment 183 (p. 362-412).

Bossuet : *Sermon sur l'impenitence finale.*

La Fontaine : *Fables* : *Le Meunier, son Fils et l'Ane* ; — *le Vieillard et ses Enfants* ; — *les Animaux malades de la Peste* ; — *les Souhais* ; — *Discours à M^{me} de La Sablière* ; — *la Jeune Veuve* ; — *un Animal dans la Lune* ; — *l'Horoscope* ; — *le Berger et le Roi* ; — *les Lapins* ; — *le Paysan du Danube* ; — *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.*

Racine : *Bérénice.*

Choix de lettres du XVII^e siècle (édit. Lanson, chez Hachette) : Lettres de Nicolas Poussin (p. 46-52).

M^{me} de La Fayette : *La Princesse de Clèves* (édit. Jannet-Picard, chez Marpon et Flammarion) : III^e partie, depuis « Après qu'on eût envoyé la lettre à Madame la Dauphine... » jusqu'à « Cependant M. de Nemours... » (p. 137-149) ; — IV^e partie, depuis « Madame de Clèves demeura dans une affliction si violente... » jusqu'à la fin (p. 210-237).

Diderot : Extraits (édit. Texte, chez Hachette), *Critique d'art* : Extraits 33 à 38 (p. 155-180).

Lamartine : VIII^e vision de la *Chute d'un ange* : *Fragments du livre primitif*.

Victor Hugo : *Les Chants du Crépuscule* : Prélude ; — Puisque nos heures sont remplies... ; — Dans l'Eglise de... ; — Que nous avons le doute en nous ..

Sainte-Beuve : Extraits des *Causeries du lundi* (édit. Pichon, chez Garnier), de la page 538 à la fin.

Fustel de Coulanges : Dans les *Extraits des historiens français du XIX^e siècle* (édit. Jullian, chez Hachette), p. 622-665.

2^e SECTION HISTORIQUE.

Leçons d'histoire et de géographie.

Histoire.

I. La religion et les arts de l'Egypte ancienne, jusqu'à la conquête par Alexandre.

II. Les deux Scipions. Caton l'Ancien. Sylla. Cicéron. César. Auguste. Néron. Trajan. Marc-Aurèle.

III. La religion et les arts de l'Islam, depuis la mort de Mahomet jusque vers le début des Croisades.

IV. La France et l'Italie du XV^e siècle, de la mort de Charles V au début des guerres d'Italie.

V. La formation de l'unité allemande et de l'unité italienne au XIX^e siècle (de 1815 à 1871).

N. B. — A propos des différentes questions, les aspirantes pourront être interrogées sur les règles générales de méthode et d'exposition historique.

Géographie.

L'Afrique (géographie physique, politique et économique).

EPREUVE COMMUNE AUX DEUX SECTIONS.

Auteurs allemands

Lessing : *Laocoon* (édit. Cotta, Vorrede), paragraphes I, II, III, IV, XVI.

Goethe : *Wahrheit und Dichtung* (édit. Cotta), 2^e partie, livre VII.

Scheffel : *Trompeter von Sakkingen* (Stuttgart, chez Bonz), chants I, II, III.

Arndt (édit. Reclam, nos 3081, 3082), du n° 21 au n° 32

Fichte : *Reden an die deutsche Nation* (édit. Reclam), nos 392-393. — Discours VI et X.

Auteurs anglais.

Shakspeare : *Midsummer Night's Dream*.

Swift : *Battle of the Books* (édit. Cassell).

Wordsworth : *Preface* ; — *Margaret* ; — *Lyrical Poems* ; — *Lines composed a few miles above Tintern Abbey* (édit. Matthew Arnold, Golden Treasury Series).

Ruskin : *Lectures on Art* ; — *Inaugural* ; — *The relation of art to religion* ; — *The relation of art to morals* ; — *The relation of art to use*.

Hamerton : *French and English*, part. I ; — *Education*, part. III ; — *Politics* (édit. Tauchnitz).

Auteurs espagnols.

1. Tirso de Molina : *La Prudencia en la mujer* (Biblioteca universal, Madrid, édit. économique, à 50 cent., tome 23).

2. Ramon de Mesonero Romanos : *Escenas Madrilenas* : *El Sombrevito y la Mantella* ; *Las Ninas del dia* ; *El patio de correos* (Biblioteca universal, Madrid, édit. économique, tomes 51 et 52).

Auteurs italiens.

1. Dante : *L'Enfer*, chants I, II, III.

2. Machiavel : *Discours sur la première décade de Tite-Live*.

II. Certificat d'aptitude à l'Enseignement secondaire des jeunes filles (Lettres).

MORALE.

Pour la morale, le sujet sera pris dans les matières du programme de l'enseignement secondaire des jeunes filles. Le sommaire suivant pourra servir de guide aux aspirantes pour la préparation des questions d'éducation et d'enseignement (1) :

1. Fins et moyens généraux de l'éducation : les habitudes, les principes. — L'éducation des femmes. — L'éducation des jeunes filles dans nos établissements d'instruction secondaire de France.

(1) Les aspirantes pourront consulter, avec profit, entre autres ouvrages, les livres suivants : Fénelon : *Traité de l'éducation des filles*. — Rousseau : *L'Emile*. — Spencer : *L'Education intellectuelle, morale et physique*. — M^{me} Necker de Saussure : *L'Education progressive ou Etude du cours de la vie*. — Octave Gréard : *L'Education des femmes par les femmes*. — Instructions, programmes et règlements de l'enseignement secondaire des lycées de garçons.

2. Education physique : les exercices et les jeux. — L'éducation physique des jeunes filles au lycée.

3 Education morale. — Education de la volonté et des sentiments. — Les différents caractères et les méthodes de réformation du caractère. — Education de la conscience morale.

4. Education intellectuelle aux différents âges. — Formation du jugement et du goût.

5. Education domestique.

6. Instruction. — Part à faire aux lettres, à l'histoire, à la poésie, aux arts, aux sciences, dans l'enseignement des jeunes filles.

7. Les méthodes d'enseignement : la classe, le cours, l'interrogation, la lecture des textes, le choix et la correction des devoirs.

8. La discipline.

9. Qu'est-ce que l'esprit d'une maison d'éducation ? Moyens de le former.

LITTÉRATURE.

Auteurs français à expliquer.

1. Darmesteter et Hatzfeld : *Morceaux choisis des écrivains du XVI^e siècle* : Extraits de Calvin. Amyot, du Vair ; — Ronsard.

2. Pascal : *Provinciales* I et IV.

3. Bossuet : *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*.

4. La Bruyère : *De la société et de la conversation*.

5. Malherbe : *Stances à Du Périer* ; — *Ode à Marie de Médicis sur sa bienvenue en France* ; *Prière pour Henri le Grand allant en Limousin* ; — *Ode à Marie de Médicis sur les heureux succès de sa régence* ; *Ode à Louis XIII allant châtier la rébellion des Rochelois* ; — *Paraphrase de la première partie du psaume CXLV*.

6. Corneille : *Don Sanche d'Aragon*.

7. La Fontaine : *Fables*, liv. X : *l'Homme et la Couleuvre* ; *l'Araignée et l'Hirondelle* ; *les Lapins* ; — liv. XI : *le Lion* ; *le Fermier, le Chien et le Renard* ; *le Songe d'un habitant du Mogol* ; *le Paysan du Danube* ; *le Vieillard et les trois jeunes Hommes* ; *les Souris et le Chat-Huant*.

8. Voltaire : *Choix de lettres* (édit. Brunel, chez Hachette), années 1760, 1761, 1762.

9. J.-J. Rousseau : *Morceaux choisis* (édit. Labbé, chez Belin) : *Extraits de la Lettre à d'Alembert, et des Rêveries du promeneur solitaire*.

10. Voltaire : *Zaïre*.

11. M^{me} de Staël : *De l'Allemagne* : I, xi ; II, I, x, xi, xiv, xv.

12. Victor Hugo : a) *Hernani*, acte IV ; — b) *Les Contemplations*, liv. IV, de ix à xvi inclusivement ; liv. V, iv, xii, xiii, xvii, xxiii.

HISTOIRE.

1. La civilisation romaine de César à Théodose (Voir les programmes du 27 juillet 1897 pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, 4^e année : — Histoire sommaire de la civilisation : 2^e trimestre).

2. a) Histoire intérieure et extérieure de la France depuis le traité de Ryswick jusqu'en 1789.

b) L'Angleterre et ses colonies au XVIII^e siècle.

3. Le régime parlementaire en France de 1814 à 1848.

GÉOGRAPHIE.

1. Etude sommaire du relief de l'Europe et de l'Asie. — Etude particulière :

a) Des Alpes et de leurs dépendances :

b) Du massif central asiatique.

2. Les deux Amériques.

3. Possessions françaises d'Afrique.

TEXTES D'EXPLICATION D'AUTEURS ÉTRANGERS.

Auteurs allemands.

1. Lessing : *Dramaturgie de Hambourg* (édit. Lange, chez Garnier) : XIV, pages 72-80 ; XLIX, pages 293-318.

2. Wieland : *Oberon* (Graeser's Schulausgaben. Wien).

3. Goethe : *Dichtung und Wahrheit*. (Extraits annotés par Kont, chez Garnier) : 2^e et 3^e parties, livres 6-16 (pages 81-163).

4. Schiller : *Die Jungfrau von Orleans*, actes III, IV, V.

Auteurs anglais.

1. Shakspeare : *Hamlet*, actes I et II et première scène de l'acte III.

2. Steele et Addison : *Sir Roger de Coverley and the Spectator's club* (Cassell's National Library).

3. Tennyson : *A dream of fair women* ; — *The May* ; — *Queen* ; — *The Grandmother* ; — *The Brook* ; — *Sir Galahad* ; *The Charge of the Light Brigade* (Edition Macmillan annotée par Palgrave).

4. Dickens : *The Cricket on the Hearth* (Routledge, The Pocket Library).

Auteurs espagnols.

1. Quintana : *Vidas de los Espanoles celebres* ; -- *El Cid*.

2. Cervantès : *Quijotte*, I^{re} parte, capitulos VII, VIII y IX.

3. Moratin : *El si de las ninas*.

4. J. Zorilla : *A buen juez mejor testigo*.

Auteurs italiens.

1. Machiavel : *Storie Fiorentine*, liv. I et II.

2. Tasse : *Jérusalem délivrée*, chants VII et VIII.

3. Alfieri : *Saül*.

4. Massimo d'Azeglio : *Niccolo dei Lapi*.

III. Certificat d'aptitude au Professorat des classes élémentaires de l'Enseignement secondaire.

Le programme est le même que pour l'enseignement des garçons.

IV. Certificats d'aptitude à l'Enseignement des langues vivantes.

(Allemand, anglais, espagnol, italien.)

Les programmes sont les mêmes que pour l'enseignement des garçons.

Soutenance de Thèses

M. PAULIN MALAPERT, ancien boursier de la Faculté des Lettres de Paris, professeur de philosophie au collège Rollin, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, le vendredi 10 décembre :

Thèse latine

De Spinozæ politica.

Thèse française

Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison.

Le gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est **indispensable** : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. Th., à Angers. — Vous pouvez choisir vous-même les textes de vos devoirs, à la condition de les joindre *in extenso* à vos copies.

M. R. R... à B. — Tous les numéros de l'an passé, ou à peu près, contiennent des leçons de M. Faguet sur La Fontaine. Il faudrait vous procurer les 2 vol. brochés de 1896-97.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
 15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

- Les Contemporains, *Études et portraits littéraires***, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
 Chaque volume se vend séparément.
- Impressions de Théâtre**, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50
- Chaque volume se vend séparément.
- Myrrha**, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50
- Seizième Siècle : *Études littéraires***, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Dix-Septième Siècle : *Études littéraires et dramatiques***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Huitième Siècle : *Études littéraires***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Neuvième Siècle : *Études littéraires***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Victor Hugo : *l'homme et le poète***, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2^e édition, broché. 3 50
- Bernard Palissy**, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle**, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Shakespeare et les Tragiques grecs**, par P. STAPFER. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Bossuet**, par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Hommes et Livres, *études morales et littéraires***, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830**, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édit., broché. 3 50
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique**, par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain**, par AUGUSTE EHREHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Comédie au XVII^e siècle**, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Dante, son temps, son œuvre, son génie**, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br. 3 50
- Le Théâtre d'hier, *études dramatiques, littéraires et sociales***, par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Essais de Littérature contemporaine**, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Nouveaux Essais de littérature contemporaine**, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (*Vient de paraître*), broché. 3 50
- Les Africains, *étude sur la littérature latine d'Afrique***, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Religion des Contemporains**, par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (*Nouveauté*). 3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

AN. IND. COLLEGE LIBRARY
JAN 18 1898

LA REVUE PARAIT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA FONTAINE ANIMALIER.....

Emile Faguet*Professeur à l'Université de Paris.*LES PREMIÈRES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SHAKES-
PEARE.....**Beljame***Professeur à l'Université de Paris.*

L'« Ἀθηναίων πολιτεία » DU PSEUDO-XÉNOPHON.

Alfred Croiset*Professeur à l'Université de Paris.*

LES LIEUX COMMUNS DANS LES « SILVES » DE STACE.

Georges Lafaye*Maître de conférences à l'Université de Paris.*

PLAN DE DISSERTATION.....

Licence ès lettres.

SUJETS DE DEVOIRS MENSUELS (suite).....

Académie de Paris.

SOUTENANCE DE THÈSES.....

En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, RUE DE CLUNY, 15

1897

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille érie de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES
DIRECTEUR : N. FILON

A circular stamp from Harvard College Library, Cambridge, Mass., dated JAN 18 1898, is superimposed over the title.

La Fontaine animalier

Cours de M. ÉMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Il me reste à étudier maintenant La Fontaine comme peintre des animaux, de leur extérieur, de leur caractère et de leurs mœurs.

Il est certain que les moments sont nombreux où le fabuliste ne songe plus à l'humanité, quand il s'occupe de ses « personnages à quatre pattes », comme a dit Fénelon. Ces personnages-là, il les connaît bien, il les a observés de près, il a vécu avec eux dans une grande familiarité ; pour tout dire, il est le La Bruyère des animaux.

Quand il s'agit des hommes, il a le regard vif plutôt que pénétrant ; il peint l'humanité d'une façon générale ; ses ridicules et ses vices éternels lui suffisent. Il fait des animaux une étude, je ne dirai pas plus minutieuse, — car le caractère de l'homme seul pourrait en fournir les éléments, — mais plus attentive. Comme La Bruyère, La Fontaine est un homme qui aime à voir et par suite à montrer, avec une rare puissance d'analyse et de menue observation.

C'est un peintre inimitable de l'extérieur des animaux : ceci a été si bien montré que je n'ai qu'à rappeler par exemple ses portraits du chat, « vivant comme un dévot ermite, ce saint homme de chat, bien fourré, gros et gras » ; ou encore « marqueté, longue queue, une humble contenance, et pourtant l'œil lui-

sant ». Rappellerai-je les lapins, « éveillés et de thym parfumant leur banquet » ; les souris, « mettant le nez à l'air, puis rentrant dans leurs trous à rats, puis ressortant » ? Cela est peint, comme disait Mme de Sévigné. J'ajouterai seulement que c'est d'un seul trait que La Fontaine aime à peindre, sachant très bien que le détail unique, convenablement choisi, est ce qu'il y a de meilleur pour donner une impression profonde. C'est ainsi qu'il dit de l'éléphant : « cet animal à triple étage » : voilà bien, en effet, ce que peut voir tout homme à considérer cette énorme masse, depuis les piliers puissants qui la supportent jusqu'à la tête. De même, « la gent trotte-menu », « la bique allant remplir sa traînante mamelle ». Mais cela est dans toutes les mémoires et même fait partie de notre imagination de Français : tel est le privilège des œuvres de ce genre.

La Fontaine peintre des mœurs des animaux demande qu'on s'arrête un peu plus longtemps, encore que nous l'ayons à chaque instant considéré à ce point de vue. Il a surtout aimé à peindre, dans la gent animale, la caste plébéienne. C'est quand il décrit des animaux puissants, comme le lion et le tigre, qu'il songe le plus volontiers aux hommes et fait comme une peinture satirique de l'humanité ; jamais il n'a ce souci lorsqu'il s'occupe des humbles d'entre les bêtes. Ainsi voilà la fourmi, laborieuse, économe et même avare, que l'on peut supposer assez dure pour les autres et peu douée d'altruisme animal. Voilà la grenouille, qui reparait à tout instant dans les fables : elle représente précisément le pauvre petit peuple, celui qui n'est ni fortement organisé, ni très travailleur ; en somme, assez borné, timide et toujours murmurant contre le sort. Quand il s'agit du caractère des animaux, le poète ajoute beaucoup de son imagination. Il est bien vrai que les grenouilles sont des animaux craintifs et criards : La Fontaine en fait la fable de *la Grenouille et le Taureau*, celle des Grenouilles se lassant de l'état démocratique : le symbole est excellent, parce qu'il représente à la fois fort justement la plèbe humaine et la plèbe animale. Voyez encore *le Soleil et les Grenouilles*. Elles se plaignent du soleil qui, un jour, s'est montré trop violent. Tous ces traits concordent ; La Fontaine n'y ajoute que ce qui est poétiquement exact.

Voyons maintenant le loup : La Fontaine le range quelquefois parmi les puissants : le *Loup et l'Agneau*, par exemple. L'être qui a faim est volontiers supposé violent, brutal et même un peu néronien. Dans la fable *le Loup et le Chien*, notre poète est uniquement peintre des animaux et ne songe plus du tout à l'application que l'on peut faire du caractère du loup à celui de l'homme.

Le loup ici est pris tel qu'il est : c'est un sauvage, un indépendant, un solitaire, un passionné de la liberté qui a devant l'être peut-être de sa race, mais rendu servile par l'appropriation, un profond mépris ou plutôt une stupeur de le voir devenu si différent de lui-même.

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille ;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement.

(*Humblement* m'a toujours paru de trop, étant donné le caractère du loup dans le reste de la fable ; mais ce mot ne veut peut-être pas dire autre chose, comme à la fin de toutes les lettres du *xvii^e* siècle, que *poliment*.)

...Entre en propos et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée !
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
 — Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.

Et le voilà en route...

Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
 Qu'est-ce là ? lui dit-il — Rien. — Quoi ? — Peu de chose. —
 Mais encore ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 — Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —
 — Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Celui-là est bien encore le plébéen, mais le plébéen sauvage et indiscipliné, et c'est ce caractère particulier de l'animal que La Fontaine s'est borné à montrer dans un puissant relief.

L'*âne*, pour La Fontaine, — et c'est assez juste, — est un être un peu borné, dont le raisonnement est faible. Il est très entêté, mais seulement contre nous, en quoi il est dans son droit d'animal, et il est certain, bien qu'on l'ait trop accusé, que ce n'est pas la bête la plus intelligente. Voyez l'*Ane chargé d'éponges* et l'*Ane chargé de sel* : dans cette fable, où il y a deux ânes et un homme, c'est encore l'homme qui est le moins intelligent, puisqu'il est monté sur l'âne portant des éponges pour passer une rivière. Puis encore l'*Ane et son Maître* : celui-là ressemble à la grenouille : il veut toujours changer de maître, croyant que sa condition sera meilleure. Dans le *Lion et l'Ane chassant*, on voit un portrait véritablement merveilleux de cet animal, tel au moins que nous, les hommes, nous pouvons le comprendre. L'âne est chargé d'effrayer les animaux pour les chasser du côté du lion, qui les recevra de la belle manière. La Fontaine fait là-dessus une remarque, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure et où il se contredit exprès un peu. Cependant, n'est-il pas naturel de présenter cet animal à la voix puissante, capable d'un mouvement de vanité, et de se complaire dans les éclats extraordinaires de cette voix de stentor que La Fontaine lui a reconnue ?

Le *mulet* est un fat. De race ambiguë, il doit en effet se trouver dans la situation d'âme des demi-parvenus, des demi-arrivés : c'est une imagination qui a sa vraisemblance. D'ailleurs, à le voir passer, il a quelque chose d'impertinent dans l'allure. C'est bien l'animal qui marche en faisant sonner sa sonnette, d'un pas relevé, et qui se vante de sa généalogie. — La *tortue* est une petite bourgeoise avisée. Je suis obligé de donner des qualifications anthropologiques pour caractériser les animaux ; mais pourquoi ? C'est que nous n'avons inventé d'expressions morales que pour nous. La tortue, donc, est une petite dame très avisée, très circonspecte. Examinez son regard. Vous verrez s'il n'y a pas en effet quelque chose de très intelligent dans cet œil presque humain, avec ces mouvements si caractéristiques de la tête et du cou, qui sont d'un animal toujours prêt à se renfermer dans sa maison et bien décidé à ne pas faire un pas de clerc. Quoique je l'aie traitée de bourgeoise, j'approuve La Fontaine de l'avoir appelée *infante*, comparant sa majesté à porter sa carapace à celle avec laquelle les infantes d'alors portaient l'énorme gon-

nement de leurs atours. Elle est très capable d'un peu de raillerie, comme les personnes prudentes. Il est à remarquer en effet que ces personnes sont si exceptionnelles, qu'elles s'aperçoivent de ce qu'elles sont, en tirent vanité et ont souvent des propos malins et railleurs. Je voudrais avoir connu plus de tortues pour en être sûr ; mais j'ai une certitude morale qui me porte à croire cet animal réellement gouailleur, comme il le paraît dans la délicieuse fable : *Le Lièvre et la Tortue*. Celle-ci est sage, prudente, malicieuse et même entêtée, ce qui est bien naturel à cet être lourd, qui ne fait pas un pas sans avoir bien réfléchi à celui qu'il va faire ensuite. Ce que La Fontaine a cherché dans cette fable, c'est à nous donner une sensation de la lenteur de la tortue, et c'était la difficulté. Comment s'y est-il pris ? A-t-il multiplié les expressions ? Non. Il a, pour nous donner cette sensation, rappelé à deux reprises bien séparées la même observation, non pas la marche lente de la tortue, mais les amusements du lièvre. C'est une merveille de dextérité. Le fabuliste nous peint sa bourgeoise en deux vers :

Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?

En effet, c'est bien dans le caractère de la bourgeoisie de faire tomber la raillerie sur les autres et sur soi, et de montrer que, malgré ses défauts physiques, on a pu tout de même faire sa petite carrière.

Il n'est pas nécessaire de chercher dans la fable du *Héron* une comparaison humaine. Cet animal semble triste, solitaire ; il aime à se reposer sur une seule patte, poursuivant je ne sais quel rêve intérieur, de l'air d'un malheureux dépossédé d'une ancienne gloire. On sait comme il est admirablement peint par La Fontaine. Les vers de notre poète sont caractéristiques de tout l'extérieur de l'animal et aussi de toute une âme dégoûtée, mélancolique : ce pauvre oiseau a l'air de ne s'être jamais amusé, d'être né vieux avec une sorte de dégoût de toutes choses :

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou ;
Il côtoyait une rivière.

A cet animal mélancolique s'opposent un milieu, des alentours gais, tout un joli paysage dont il ne jouit pas ; c'est donc bien un triste.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :

Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre,
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit.
 Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux
 Comme le rat du bon Horace.
 Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?

Tristesse, mélancolie, dégoût, fierté, tout cela va ensemble.
 C'est un Alceste.

Le *lapin* fait le bonheur de La Fontaine. Ce petit animal volage
 et étourdi l'amuse ; il est moins craintif que le lièvre, il a quel-
 que chose de plus alerte dans le caractère. Je n'ai plus besoin
 que de lire le commencement du *Chat*, la *Belette* et le *petit*
Lapin pour en achever la peinture. Voyez le bon petit garçon
 qui s'appelle Jeannot Lapin :

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses pénates un jour
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
 Parmi le thym et la rosée.
 Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
 La belette avait mis le nez à la fenêtre.
 O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
 Dit l'animal chassé du paternel logis.
 Holà ! madame la belette,
 Que l'on déloge sans trompette,
 Ou je vais avertir tous les rats du pays.

Voilà le petit fanfaron qui commence par se fâcher : en cela
 il est bien dans son rôle d'étourneau ; il fait les plus grosses
 menaces du monde. Ameuter tous les rats du pays, ce ne doit pas
 lui être très facile.

La dame au nez pointu répondit que la terre
 Était au premier occupant.
 C'était un beau sujet de guerre,
 Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant.
 Et quand ce serait un royaume,
 Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi
 A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Et il est évident que, s'il y a des procureurs et des avoués dans le monde animal, la fouine au nez pointu doit bien être de ceux-là ; c'est une plaideuse, et elle s'appellerait la comtesse de Pimbèche, si elle était folle ; mais elle ne l'est pas.

Jean Lapin alléguait la coutume, l'usage ;
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

C'est l'animal charmant, mais un peu trop léger de cervelle, un peu trop gambadant d'esprit et de corps.

Le chat est prudent, fin, très avisé ; il accorde les différends « en croquant les plaideurs ». Le chat, qui n'a pas été peut-être étudié par La Fontaine avec autant de soin qu'il l'a été depuis, nous est surtout présenté par lui comme un chasseur, une bête de proie, de race féline, mais qui n'a pas assez de force pour ne pas avoir besoin de beaucoup de diplomatie, de ruse et de fourberie. De nos jours, nous avons pris l'habitude de le regarder un peu autrement, c'est-à-dire comme un être réfléchi, très méditatif et très sérieux ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on le voit aussi comme il nous est peint par La Fontaine. Où il se montre le plus machiavélique, c'est dans la fable *Le Chat et le Rat* :

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, rongeur-maille le rat,
Dame belette au long corsage,

Voilà un exemple merveilleux de l'art de La Fontaine comme peintre de l'extérieur des animaux.

Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rêts. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie.
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ;
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,

Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces nœuds.

Ce patelinage apparemment attendri est délicieux.

Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux...

Il n'y a rien qui soit plus capable de faire impression sur un être, quel qu'il soit, que des protestations d'inimitié contre ses ennemis.

...Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit au loin
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?

Comme le caractère du dévot est bien suivi ? —

Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a fuite la nécessité ?

Cela nous amène à parler du *rat*, que l'on n'a peut-être pas assez étudié chez La Fontaine. Il est poltron, mais très sage. Prenons la fable intitulée *le Chat et le vieux Rat*, qui peut être mise en parallèle avec la précédente ; dans celle-là, c'est un vieux routier qui se défie constamment des pièges du chat, et lorsque « maître Mitis » s'avise de former de sa petite personne un bloc blanc fait pour attirer les rats, il s'en écarte avec soin :

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au général des chats :
 Je soupçonne dessous encor quelque machine :
 Rien ne te sert d'être farine,
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

Dans plusieurs autres fables, ce rat nous apparaît avec le même caractère.

Il ne faut pas le confondre avec la *souris*. Celle-ci est pour La Fontaine un animal étourdi qui, après quelques petites mesures de prudence, tombe très facilement dans le piège. Ainsi dans la *Chatte métamorphosée en Femme* et le *vieux Chat* et la *jeune Souris*.

J'arrive au *renard*. Nous allons voir, mieux que jamais, la pénétrante psychologie de La Fontaine, si originale et si indépendante, qu'elle ne craint pas de contredire la tradition. Le renard avait, en effet, un caractère consacré par toute l'antiquité d'abord, et aussi par toutes les branches du roman de Renart. Dans cette œuvre du moyen âge, c'est toujours un fourbe qui dupe tout le monde depuis Noble, le lion, jusqu'à Ysengrin, le loup. La Fontaine lui a conservé ce trait : il est fin et rusé, il joue un très bon tour à son ami bouc, mais il est surtout flatteur. Cependant, il lui arrive d'être trompé : voyez le *Renard* et la *Cigogne* ; le renard s'en va,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

De même dans le *Coq* et le *Renard*, qui, à la vérité, me semble un peu invraisemblable ; que le renard soit trompé, je le veux bien, mais le coq n'est pas celui qu'il fallait choisir. Au bout du compte, le renard est machiavélique et rusé, mais il ne réussit pas toujours et tombe souvent dans ses propres pièges. C'est ce que La Fontaine nous montre fréquemment.

Le *singe* est des mieux suivis. C'est un animal qui, si nous ne nous trompons, doit être, plus spirituel qu'intelligent ; il est drôle, fait d'amusantes grimaces ; c'est un cabotin. Mais il y a trop de gambades dans ce petit être, pour que l'intelligence, qui demande un peu plus de réflexion, soit de son domaine. Dans le *Singe* et le *Dauphin*, il se laisse aller à un mouvement de vanité bien naturel à un animal qui semble appartenir au théâtre. Il se perd dans toutes sortes de conversations pour faire remarquer à quel point il est grand personnage, il finit par s'y empêtrer, par prendre le *Pirée* pour un homme, et le dauphin, animal grave et sacré, se débarrasse de lui. Dans le *Singe* et le *Léopard*, il s'agit de donner des représentations : voilà donc le singe parfaitement dans son rôle, et s'il a pour concurrent le léopard, il est sûr du succès : il

le sait et dit, avec cet esprit qu'on peut en effet supposer charlatanesque :

Venez, de grâce ;
 Venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du pape en son vivant,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler ;
 Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :
 Non, Messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Ce boniment est absolument dans le caractère de l'animal, tel, du moins, que nous pouvons le supposer à ses gambades et à ses malices. Voyez encore dans *le Renard, le Singe et les Animaux* ; le singe, qui a réussi à en imposer et à se faire élire roi, tombe devant la première difficulté diplomatique, et devient le Casandre de la farce.

La Fontaine montre donc son indépendance dans cette psychologie des animaux, mais, comme je l'indiquais tout à l'heure, il est un peu lié par la tradition. Les anciens, beaucoup moins observateurs que peut l'être un moderne d'abord, et surtout un moderne comme La Fontaine, ont donné des caractères aux animaux qui sont consacrés. Ce qui montre bien à quel point il est observateur et veut l'être, c'est que, lorsqu'entre ses mains l'animal change de caractère, il proteste contre son auteur et contre lui-même, il dégage sa responsabilité en faisant remarquer que ce n'est pas sa faute. Par exemple cette tortue que j'avais dépeinte d'après La Fontaine si sage et si avisée, la voilà un jour qui fait une ridicule folie : elle se laisse endoctriner comme on sait par deux canards. C'est absurde. La Fontaine tenait cela d'un de ses prédécesseurs ; aussi il nous prévient que ce n'est pas une tortue ordinaire, que c'est une exception.

Une tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir du pays.

Dès le premier vers, nous sommes avertis. Voyez encore dans *l'Ane et le Chien*.

Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.
 L'âne un jour pourtant s'en moqua :
 Et ne sais comme il y manqua,
 Car il est bonne créature.

On peut croire que les animaux, qui sont pourtant assez constants dans leur humeur, ont comme nous parfois quelques caprices. Voyez encore dans *le Loup et les Bergers*.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tel dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,
Une réflexion profonde.

Voyez encore cet avertissement que La Fontaine nous donne et se donne à lui-même dans *le Lion et l'Âne chassant* :

L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.

Il aime tant les animaux qu'il les défend surtout lorsqu'ils ont, d'après les auteurs qu'il suit, un petit défaut de plus qu'il n'est naturel de leur supposer. Ainsi, dans *le Loup et le Renard*, il défend le loup que, dans la plupart de ses fables, il présentait comme un animal toujours dupé.

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de malice ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus : et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet
A l'hôte des terriers.

Couvert par cette précaution, il continue son récit tel qu'il lui est livré par son auteur.

On voit donc avec quelle pénétration et quelle originalité La Fontaine peint les animaux. J'ai surtout insisté aujourd'hui sur La Fontaine peintre des défauts des animaux, il me reste à en parler comme peintre de leurs qualités.

II

Je n'ai encore montré La Fontaine animalier que comme peintre des animaux chez eux et j'ai parlé plutôt de leurs défauts que de leurs qualités. Il me reste donc à le considérer comme peintre des vertus des animaux, car il n'a pas oublié ce côté de la question. J'ai déjà dit que, dans beaucoup de ses fables, il ne songe absolument qu'à eux, et lui-même l'a déclaré par deux fois ; d'abord dans son prologue en vers : « Je me sers d'animaux pour instruire les

hommes » ; et puis en prose : « Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mes ouvrages. » Le but de La Fontaine est sans doute, — et il ne pouvait entièrement échapper à cette nécessité du genre, — de peindre les hommes, mais c'est avant tout d'étudier les animaux et d'en faire, non pas des caricatures, mais des précepteurs de notre race, aussi bien par leurs défauts que par leurs qualités. Les bêtes ont leurs vertus dont nous pouvons faire notre profit. Ne me prenez pas pour un philosophe du XVIII^e siècle ayant une tendance à dénigrer l'homme et voulant le ramener à l'animalité. Non ; mais il n'est pas mauvais de nous souvenir que notre origine, si elle n'est pas là, n'en est pas éloignée ; qu'il n'y a pas un abîme entre eux et nous et qu'ils peuvent nous donner quelques leçons. Quelles sont donc leurs vertus ? Celles qui sont la contre-partie des nôtres. Les nôtres sont acquises à force de volonté et de labeur ; les leurs sont innées, doucement accumulées par le temps, mais sans rien de laborieux, et ce sont ces vertus de patience, de simplicité, de résignation que La Fontaine a très bien vues. C'est ici que se rejoignent les deux points de vue auxquels j'ai tâché de me placer. La morale de La Fontaine un peu terre à terre, et qui a quelque chose d'un peu animal au fond est toute dans ces mots : patience, résignation, soumission à la fortune. Et en même temps les tendances de La Fontaine sont trop favorables aux animaux pour que les vertus qu'il enseigne ne soient pas celles que lui ont enseignées les bêtes : cette patience, cette résignation à la souffrance et à la mort, sont des vertus essentiellement animales.

L'animal est fondamentalement très tranquille, exempt d'inquiétude, de la préoccupation de chercher toujours le mieux et toujours une nouvelle fortune ; il se repose dans l'instinct. Qu'est-ce que l'instinct ? Personne ne peut le dire d'une façon bien précise. Aux personnes d'imagination, cela paraît une très vieille science acquise dans les temps préhistoriques qui a fini par se contenter d'elle-même, par se trouver complète et par ne pas se soucier de s'étendre plus loin. Figurez-vous l'homme ayant, dans le cours immense de la civilisation, à force de labeur et de peine, — qui sait si les animaux n'en ont pas fait autant ? — acquis une subsistance à peu près certaine, une sécurité à peu près complète du côté des animaux féroces et des forces naturelles, vivant dès lors en société d'une existence assez animale, mais en somme douce et tranquille, de cette existence justement que le bon Rousseau recommande à l'humanité lassée et éternée du XVIII^e siècle. Ayant acquis ce point, figurez-vous que l'homme s'arrête là, voilà l'animal. Il semble que les bêtes soient des

êtres qui aient été très savants autrefois, qui aient inventé la petite quantité d'arts qui leur est nécessaire et se soient alors arrêtés. Ce savoir désormais borné, c'est ce que nous appelons l'instinct ; c'est peut-être une science mêlée d'une infinie prudence et d'admirable quiétude. En somme, direz-vous, les animaux ne croient pas au progrès et n'y tiennent pas parce qu'ils en sont incapables. Pas du tout : quand on les étudie bien, on s'aperçoit de plus en plus qu'un danger nouveau, que n'a pas prévu un instinct primitif, ne les étonne pas et qu'ils trouvent contre lui un remède immédiat. L'instinct n'a pas pu prévoir les tramways ; cela est probable. Eh bien ! entre une fourmilière, — consultez *l'Évolution des idées générales* de M. Ribot, — et un arbre où les fourmis vont moissonner tous les jours et traire les pucerons, les hommes établissent un tramway ; il en résulte qu'elles sont écrasées à tout instant. Que font-elles alors ? Elles font des tunnels sous les rails. L'observateur bouche ces tunnels ; elles vont se lasser, peut-être se remettre à marcher sur les rails. Point du tout. Elles construisent de nouveaux tunnels à côté des autres, car rien ne les fera passer sur les rails. Cela est une science que l'instinct primitif ne leur a évidemment pas enseignée. C'est la transformation de l'instinct. Ne croyez pas qu'au xvii^e siècle les philosophes, même les plus opposés à l'intelligence des bêtes, s'y soient trompés. Pascal a très bien vu que l'instinct pouvait être progressif ; il l'a indiqué sobrement, en incise : « Les effets du raisonnement, écrit-il, augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal. Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. » Il est donc bien partisan de cette idée que l'animal ne progresse pas ; mais, comme il est très intelligent, il nous accordera quelque chose de fort important : « *La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse...* » La nécessité a pressé les fourmis ; la nature les a instruites à l'occasion de ce danger. « ... Mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. »

Cela est très juste. Les animaux ne songent qu'à leur conservation ; mais, une fois tout acquis pour cela, ils s'y tiennent avec tranquillité ; si quelque chose de nouveau vient à menacer leur vie, ils trouvent parfaitement une nouvelle idée pour pourvoir à leur sûreté. Ils sont donc capables de progrès quand il le faut. Insouciants du progrès pour lui-même, ils n'ont pas cette éternelle inquiétude du mieux, qui est peut-être une erreur pour nous et qui, en tous cas, est un danger. Sans aucun doute, il est une leçon que nous pouvons prendre chez les animaux, c'est une certaine défiance à l'égard de notre désir de changement.

Cette résignation est une de leurs vertus négatives ; mais ils en ont de positives que nous ferions bien aussi de leur emprunter. C'est ainsi qu'ils ont, au moins dans la sphère de leur espèce, un profond instinct de solidarité et de dévouement à la tribu. Il ne faut pas pousser trop loin, je le sais, la défiance de l'individualisme, mais il y a de plus grands dangers encore à s'y trop confier. Les animaux en ont horreur ; ils joignent même à l'esprit de solidarité qui peut passer pour un instinct mécanique, une espèce de bonté ou (puisque ce mot barbare est devenu plus clair) un véritable altruisme. Pascal a très bien marqué ce point que l'animal n'est pas méchant, qu'il n'a point de sentiment d'envie à l'égard de son semblable, qu'il ne cherche pas, sauf quand nous lui en donnons l'habitude, à surpasser ou à mépriser ceux de son espèce.

« Les bêtes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point son compagnon. Ce n'est pas qu'il n'y ait entre eux de l'émulation à la course, mais c'est sans conséquence ; car, étant à l'étable, le plus pesant et plus mal taillé n'en cède pas son avoine à l'autre comme les hommes veulent qu'on fasse. Leur vertu se satisfait d'elle-même. »

Enfin et surtout, alors même que l'animal n'est pas organisé pour faire partie d'une société, il a ce dévouement à l'espèce qui a pu servir de base à certains philosophes modernes pour une très belle morale. Les exceptions sont infiniment rares et s'expliqueraient probablement par des circonstances corruptrices toutes particulières : on peut dire d'une façon absolue que les animaux sont entièrement dévoués à la conservation et à la royauté de leur espèce, ils ont un merveilleux patriotisme spécifique.

Tels sont les êtres assurément vénérables par certains côtés et de toutes façons très aimables que La Fontaine a considérés pour les peindre, en artiste d'abord, en philosophe ensuite, et même en moraliste ; car il nous invite expressément à prendre d'eux quelques leçons. Ne s'écrie-t-il pas, dans un passage peu connu de son poème sur le *Quinquina* :

Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, *précepteurs des humains*,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains ?

Ce sont les animaux qui instruisent le bon Saint Malc dans un désert, et qui lui apprennent, au lieu de méditer et de gémir, à secouer son inaction et à travailler efficacement :

Il voit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
L'une poussait un faix ; l'autre prêtait son dos :
L'amour du bien public empêchait le repos.
Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort...

Voilà l'enterrement de la fourmi, que La Fontaine a plusieurs fois observé, comme on sait.

...notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité.
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre ;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire ;
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
L'exemple, le conseil, et le travail des mains,
Me pouvaient rendre utile à des troupes de saints.

Etc'est désormais à l'exemple de nos sœurs les fourmis, comme aurait dit Saint François d'Assise, que Saint Malc se décide à vivre. Plusieurs fables contiennent la même observation mise en lumière : *l'Aigle et l'Escarbot*, *la Colombe et la Fourmi*, surtout les *Compagnons d'Ulysse*. Dans celle-ci se pose d'une façon plus aiguë et plus mordante encore cette question si intéressante pour La Fontaine de l'animal opprimé par l'homme quoique meilleur que lui. On se rappelle les raisonnements de la couleuvre, du bœuf, de la vache et de l'arbre. Ici, comme il s'agit d'hommes qui sont devenus des bêtes, la discussion est plus précise. On connaît l'histoire : les compagnons d'Ulysse ont été changés par Circé en animaux de toutes sortes ; Ulysse, qui seul a échappé à la métamorphose, obtient de l'enchanteresse un philtre capable de rendre à ses compagnons la figure humaine et il court tout de suite le leur proposer. Il leur parle ainsi :

L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
 J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
 Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !
 Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
 Je ne veux point changer d'état.
 Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
 Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
 Ah ! vraiment nous y voici,
 Reprit l'ours à sa manière :
 Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
 Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
 Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
 Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
 Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route et me laisse.
 Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
 Et te dis tout net et tout plat :
 Je ne veux point changer d'état.

On le voit, les animaux n'ont pas cette inquiétude éternelle
 qui est un des tristes privilèges de l'humanité.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
 Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
 Camarade, je suis confus
 Qu'une jeune et belle bergère
 Conte aux échos les appétits gloutons
 Qui t'ont fait manger ses moutons.
 Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie.
 Tu menais une honnête vie.
 Quitte ces bois, et redeviens
 Au lieu de loup, homme de bien.
 En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
 Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
 Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas sans moi
 Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
 Si j'étais homme, par ma foi,
 Aimerais-je moins le carnage ?
 Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
 Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
 Tout bien considéré, je te soutiens en somme
 Que, scélérat pour scélérat,
 Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
 Je ne veux point changer d'état.

La Fontaine n'a pas conclu ; il a tourné court à la fin de sa fable ; mais vous voyez comme il a insisté, doucement, selon sa manière. La satire, ai-je dit, est ici plus aiguë et plus piquante, mais La Fontaine n'a pas le mordant de Swift. Il n'en a pas moins posé très énergiquement les hommes en face des animaux ; c'est à des animaux qui ont été des hommes, et qui par conséquent peuvent juger également bien de l'une et l'autre condition, qu'il a donné en ces vers éloquents un profond dégoût de l'humanité.

Je citerai encore, en me plaçant au même point de vue, la fable indienne ; j'appelle ainsi la fable le *Corbeau*, la *Gazelle*, le *Rat et la Tortue*. A partir du sixième livre, nous rencontrons des animaux doués d'excellentes qualités, ce qui est très acceptable, mais capables en outre de sympathie pour les animaux d'une autre espèce que la leur, ce qui est contraire à la vérité scientifique : ainsi, la Colombe et la Fourmi, dans la fable bien connue. Mais il faut remarquer l'origine de ces récits. C'est de Pilpay qu'ils dérivent pour la plupart. Les Hindous, en effet, ont fait constamment cette erreur. Pas plus que la Colombe et la Fourmi, le Corbeau, la Gazelle et la Tortue n'ont entre eux ces sentiments altruistes que nous peint La Fontaine. Cela est faux et fâcheux, car la fable est charmante ; elle fait penser au *Lapin et la Sarcelle* de Florian.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société !
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés !
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.

Petite leçon de la tortue très prudente et très avisée au rat qui est très bon aussi, mais qui a suspecté un instant la gazelle.

Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.

Toujours le petit trait à l'adresse de l'humanité ; ces animaux là ne lui ressemblent pas.

Le corbeau donc vole et revole.
 Sur son rapport les trois amis
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise
 Aux lieux où la gazelle est prise.
 L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
 Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
 Après la mort de la gazelle.
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
 Leur chère et fidèle compagne,
 Pauvre chevrette de montagne.
 La tortue y voulut courir :
 La voilà comme eux en campagne,
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
 Et la nécessité de porter sa maison.
 Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
 Coupe les nœuds du lac : on peut penser la joie.
 Le chasseur vient, et dit : qui m'a ravi ma proie ?
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
 Et le chasseur à demi fou
 De n'en voir nulle nouvelle,
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
 D'où vient, dit-il, que je m'effraye ?
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraye.
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
 Celle-ci, quittant sa retraite,
 Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
 L'homme de suivre, et de jeter
 Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
 Qu'il délivre encor l'autre sœur.
 Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.
 Filpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
 J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.
 Rongemaille ferait le principal héros,
 Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
 Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
 Que monsieur du corbeau va faire
 Office d'espion, et puis de messenger.
 La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
 Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
 Ainsi chacun dans son endroit
 S'entremet, agit et travaille.
 A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.

Cette fable, absolument délicieuse, dans un genre un peu senti-

mental et qui, un peu forcé, serait voisin de la fadeur, est en quelque sorte l'hosannah à l'animalité.

Ainsi, ce charmant poète nous laisse sur l'impression d'une douceur et d'une tendresse délicates enseignées par les animaux. Je ne conclurai pas longuement. Vous avez assez vu que notre poète a renouvelé presque complètement toutes les sources de poésie que la Renaissance avait ouvertes, la poésie narrative d'abord (il est le plus grand conteur qu'il y ait jamais eu), la poésie pittoresque ensuite, la poésie dramatique elle-même où il n'a point fait mauvaise figure, enfin et surtout la poésie philosophique qui avait été représentée par quelques courtes œuvres au xvi^e siècle et qu'il a pour ainsi dire réinventée. Ajoutez à tout cela son originalité particulière, qui est d'avoir senti la nature; ce sentiment avait existé très vif avant 1640, depuis il se refroidissait. La Fontaine lui a rendu une telle intensité qu'on aurait pu s'attendre à son époque, et grâce à lui, à une véritable renaissance de la littérature de la nature. Son originalité encore, c'est sa perfection d'écrivain qui est constante, sauf les cas où il s'ennuie d'une tâche qu'on lui a imposée. Son génie a des limites, mais qui sont très lointaines. Ce qui lui a manqué, c'est le haut lyrisme, parce qu'il était incapable, hors son sentiment de la nature, de sentiments profonds. Il a fait des vers d'amour et d'amitié qui sont très charmants; mais l'ardeur religieuse, l'enthousiasme patriotique, et tout ce qui détache l'homme de lui-même, et le transporte dans une sphère absolument supérieure lui a été étranger. Il reste qu'il a été le plus parfait des poètes à tous les degrés, sauf au plus haut, et dans notre littérature, un des plus grands représentants de l'imagination française et de la versification française considérée comme une pure musique et une véritable harmonie.

C. B.

Les Premières Œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME

Professeur à l'Université de Paris

En étudiant, cette année, les *Premières Œuvres dramatiques de Shakespeare*, nous aurons principalement deux objets en vue, dont le premier sera naturellement l'étude de la formation, et l'histoire du développement du génie du grand dramaturge anglais, en suivant l'ordre dans lequel ses pièces ont été produites.

Sans doute il est parfois malaisé d'en fixer la date exacte ; mais les témoignages des contemporains, les renseignements tirés de la pièce elle-même, les allusions qu'elle peut contenir à des circonstances extérieures, nous permettent généralement de déterminer à quel moment on la mit au théâtre, avec une précision suffisante. Il y a donc lieu de s'étonner qu'un si petit nombre d'éditions nous présentent les œuvres de Shakespeare dans leur ordre d'apparition à la scène, le plus naturel. Quelques-unes même de celles que l'on cite, — telles que l'édition de Knight, — renversent l'ordre naturel des œuvres, et se terminent par *Titus Andronicus*, qui est presque certainement la première œuvre de Shakespeare.

Le second objet de notre étude, complémentaire du premier, sera de montrer comment Shakespeare est arrivé dans le théâtre anglais, et à quel moment de son histoire.

Voilà sans doute longtemps qu'on n'ignore plus que Shakespeare n'a pas créé le théâtre anglais de toutes pièces ; mais c'est une question à laquelle il est toujours intéressant de revenir. Ce n'est en effet qu'en étudiant ce qu'il y avait avant Shakespeare, que l'on peut bien juger de ses mérites, et voir en même temps de quels défauts chez lui ses prédécesseurs sont quelquefois responsables. Deux exemples suffiront. Les critiques sont choqués de la grande tuerie qui termine *Hamlet*, et l'accumulation des horreurs y semble voulue, bien qu'on ne la retrouve nulle part ailleurs, sauf dans *Titus Andronicus* et dans le supplice de Gloster du *Roi Lear*. Or, ce dénouement n'est pas de Shakespeare. On voit, par une pièce allemande du xvi^e siècle, que l'histoire de Hamlet était un sujet populaire, à dénouement consacré, appartenant à

un genre bien connu, la « tragédie de sang ». Enfin, bien loin de se complaire à cette boucherie, Shakespeare a supprimé le meurtre inutile d'un valet, qui ne faisait que parfaire la collection des morts. — Autre exemple : bien des critiques ne veulent pas que *Titus Andronicus* soit de Shakespeare : il y a trop d'horreurs. On oublie simplement que c'est sa première œuvre ; et, comme tous les jeunes gens, il a commencé par imiter, et par imiter ce qu'il y avait de plus populaire, non pas les beautés, mais les défauts.

Mais c'est en France surtout qu'il importe le plus de refaire cette histoire. Voici pourquoi.

Pendant quatre siècles, du douzième à la moitié du seizième, le théâtre anglais et le théâtre français ont suivi une marche parallèle. Tous deux ont commencé par les Miracles et les Mystères, drames religieux aux sujets bibliques, les premiers plus restreints, les seconds plus vastes. Ils étaient nés des pompes religieuses, des processions des mages qu'on voyait à l'Épiphanie, des tableaux de l'ange Gabriel apparaissant à la Vierge, quand venait l'Annonciation, des représentations de la crèche qu'on donnait à Noël. Des chants, des paroles s'ajoutaient : de là le drame religieux. Les auteurs étaient des prêtres ; la langue, celle de la liturgie : le latin. La représentation sortit bientôt de l'église ; le prêtre céda la place aux laïques, et le latin à la langue vulgaire, ici le français et là l'anglais.

Qu'à leur origine l'histoire des deux théâtres soit la même, rien de plus naturel : c'était en Angleterre une importation des Normands, plus civilisés, plus affinés. Mais cela ne suffit pas pour expliquer la suite.

Elle fut encore la même dans les deux pays. Malgré l'intérêt de ces œuvres pour des gens naïfs, on sentit vite l'inconvénient de ce genre de spectacles : ils étaient monotones ; les sujets étaient trop connus, et on n'y pouvait rien changer. On employa alors de part et d'autre le même procédé : on introduisit dans l'action des développements dramatiques. Ainsi, dans un mystère anglais, où le sacrifice d'Abraham était représenté, l'auteur faisait s'engager, en anglais, en vers de huit syllabes, un dialogue entre Abraham et son fils. Le dénouement sans doute n'était pas changé ; mais le dialogue inventé par l'auteur ajoutait quelque chose de nouveau et de curieux. De même en France, dans un mystère où paraissent Adam et Eve, l'auteur inventait un dialogue entre Eve et le serpent.

Tout cela ne suffisait pas au peuple : il manquait à ces œuvres quelques éléments de distraction. Le procédé fut encore le même :

l'introduction d'un élément comique. En Angleterre, dans une œuvre qui a pour sujet le déluge, l'auteur donne à la femme de Noé un rôle de mégère bavarde, que la menace même du déluge ne peut interrompre, et de qui nous trouverons la trace jusque dans Shakespeare. En France, dans le *Mystère de saint Nicolas* de Jean Bodel, où des voleurs complotent d'enlever le trésor du saint, un dialogue de l'invention de l'auteur, et tenu par eux dans un cabaret, constituait une scène de la vie ordinaire et que le peuple devait goûter.

Ainsi, des deux côtés, le théâtre avait les mêmes caractères généraux ; toutes les classes de la société humaine, — et même surhumaine, — y étaient représentées, depuis les voleurs et les personnages vulgaires jusqu'aux saints, aux anges, et Dieu lui-même. Le lyrisme le plus élevé, et quelquefois le plus heureux, côtoie le réalisme le plus trivial, et tous les aspects du monde s'y trouvent unis. Même liberté dans le choix des lieux ; on nous promène par tout pays, on va jusqu'à suivre les apôtres dans toutes les contrées où ils ont porté leurs prédications. La facilité de la mise en scène, en Angleterre et en France, y prêtait beaucoup : un arbre représentait une forêt ; un bouquet était un jardin ; un fauteuil et une colonne formaient un palais.

Le but pourtant ne changeait pas ; ce n'était pas le plaisir, mais toujours l'édification. On lisait peu alors, et c'était par les mystères que se faisait l'éducation religieuse du peuple. En voici un témoignage du temps de Shakespeare : dans une conversation entre un pasteur et une de ses ouailles, celle-ci reste muette à toutes les questions, sauf quand elle entend parler du Christ, qui lui rappelle alors un mystère où elle l'avait vu mettre en croix.

Au x^ve siècle, le théâtre passe à un autre ordre d'idées, — et dans les deux pays en même temps. Au *miracle* et au *mystère* succède, sans les faire disparaître, la *moralité*, appelée *moral play* en Angleterre. Pourquoi ? C'est qu'à cet inconvénient des mystères, leur monotonie, s'en ajoutait un autre, encore plus grave, l'immensité des sujets.

Les mystères avaient des milliers de vers ; il fallait quelquefois quinze ou vingt jours pour les jouer. Ils exigeaient de l'auteur un tempérament dramatique robuste, — et des loisirs. On sentit le besoin de restreindre les œuvres, et on changea de sujets. Le théâtre quitta l'Eglise pour l'Ecole, et de religieux devint philosophique.

Il y avait une difficulté. Le drame religieux reposait sur des événements bibliques, avec des personnages de l'histoire sacrée, et sur la foi du spectateur. Mais sur quoi allait reposer le drame

philosophique ? Il y avait une solution, l'emploi de l'allégorie. Elle remplissait déjà le *Roman de la Rose*, la *Divine Comédie* de Dante, *Piers the Plowman* de Langland. On la mit sur la scène, et on représenta des vertus et des vices qui dialoguèrent, et il va sans dire que l'on accorda toujours aux vertus le dernier mot.

Ce nouveau genre n'était ni vivant ni animé : aussi sortit-on bien vite des abstractions, et voici comment. Un orateur anglais mettait en scène l'idée de *Free-will*, ou un français celle de *Bien-Avisé*, c'est-à-dire la prudence ; il leur fallait un costume ; on prit celui du temps, et l'abstraction entre déjà dans la réalité ; des détails de la vie courante s'y ajoutent naturellement, et le personnage devient bientôt de chair. Les *Moral Plays* anglaises devinrent alors des *Interludes* ou intermèdes, dont les personnages sont vivants, mais qui ne sont encore que des œuvres froidement dialoguées et sans forme précise, et non pas des pièces ; en ce qui concerne l'intrigue, aucun progrès n'est fait sur les mystères. Nous avons donc là une ébauche de théâtre, mais qui a besoin comme d'une forte secousse pour prendre une forme définitive.

Cette secousse féconde, c'est la Renaissance qui vint la donner, en s'éprenant de l'antiquité, de l'antiquité latine particulièrement, surtout en matière de théâtre. Cet événement se produisit dans les deux pays à la fois, comme le prouve la coïncidence des dates et ce fait que l'on imite les mêmes auteurs. C'est en 1531 en effet que paraît en Angleterre la première comédie régulière, c'est-à-dire divisée en actes et pourvue d'une intrigue : *Ralph Royster Doyster*, et en 1567 que paraît en France le *Brave ou Taillebras*, de Baïf ; et ces deux pièces sont empruntées au *Miles gloriosus* de Plaute. De même, pour la tragédie. La première en France est la *Cléopâtre* de Jodelle, en 1552, et en Angleterre le *Gorboduc* de Sackville et Norton. Le sujet est emprunté à Sénèque, et rien ne ressemblerait davantage à une analyse de la première qu'un compte rendu de la seconde : de longs monologues, des conversations interminables, et peu d'action ; les entr'actes seuls sont pleins d'intérêt, comme en témoignent les longs récits que viennent faire des messagers, pour faire connaître ce qui s'est passé loin des regards des spectateurs.

Cette renaissance fut suivie pour le théâtre d'une période de tâtonnements et d'incertitude où tous les genres se coudoyèrent. A l'imitation de Sénèque et de Plaute, succéda celle de la comédie italienne ; les genres intermédiaires, comme la tragi-comédie, parurent, ainsi que les pièces historiques.

C'est à partir de ce moment que l'histoire du théâtre dans les

deux pays se sépare complètement. L'Angleterre d'une part, attirée d'abord par l'antiquité, se reprend, et retourne aux traditions de l'ancien théâtre. Elle garda de l'antiquité la division en actes et l'adoption d'une intrigue suivie; mais, dans ce cadre latin, tout ce qu'il y avait dans les mystères, les miracles, les *moral plays*, les *interludes*, rentre graduellement : l'action remplace les longs discours; l'homme est représenté dans son milieu et dans toutes les situations de la vie; le ton redevient tour à tour lyrique et familier, l'homme et la nature entière occupent le théâtre. En France, au contraire, la matière se restreint, l'action se simplifie, le monde extérieur disparaît; le drame n'est que psychologique et ramené à l'âme des personnages. De là les unités, et la parçimonie du décor devenu inutile. La rupture avec le théâtre antérieur fut si complète que Boileau put croire que celui-ci n'avait jamais existé.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré,
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.

Or, il y avait cinq siècles que le théâtre existait en France, et c'était parce qu'ils étaient dévots que nos aïeux l'avaient encouragé.

C'est ce profond changement dans l'histoire du théâtre qui a rendu Shakespeare si difficile à acclimater en France. Quand on l'y introduisit au *xviii^e* siècle, on avait perdu toute notion d'un théâtre aussi libre; on le trouva barbare et extraordinaire parce qu'on ne lui connaissait plus rien d'analogue.

Cette séparation complète entre les deux théâtres, à quoi tient-elle? C'est d'abord qu'il y avait dans l'esprit français une tendance naturelle à moraliser. Puis, la France rompit, bien plus tôt que l'Angleterre, avec son ancien théâtre. L'élément comique et profane avait pris un tel développement dans le drame sacré, que, dès 1544, le Parlement de Paris, par scrupule religieux, en interdisait la représentation. En province il ne dura guère au delà de 1547. En Angleterre, au contraire, on le joua jusqu'en 1598, époque où Marlowe avait déjà donné son *Tamburlaine* et où Shakespeare allait faire jouer son *Titus Andronicus*. Quelques allusions dans ses œuvres prouvent que Shakespeare dut en voir représenter. Falstaff compare quelque part une puce sur le nez rouge de Bardolph à une âme noire dans l'enfer : c'est un souvenir des *Coventry Mysteries*, où la gueule rouge de l'enfer, au premier plan, jouait un grand rôle. Ailleurs, Hamlet parle de *to out Herod Herod*, nouveau souvenir des mystères où Hérode était le type du tyran inflexible. Dans *Richard III* aussi, Gloster se compare au *formal vice Iniquity*, qui n'est qu'un personnage des

Moral Plays, le démon des anciens mystères, qui, de chute en chute, devint le *clown* dans Shakespeare.

Une troisième raison plus importante encore explique la rupture qui eut lieu en France : c'est que les hommes nécessaires y parurent plus tard qu'en Angleterre ; l'incertitude de la période de tâtonnements se prolongea jusqu'en 1636, où le théâtre classique s'établit, avec le *Cid*. Avant, on n'avait eu, au lieu d'un Corneille de génie, que des Garnier, des Monchrestien, des Mairet, des Hardy, hommes de valeur sans doute, et qui firent œuvre utile, mais dont aucun n'avait assez de puissance pour laisser au théâtre une empreinte définitive. Cette empreinte, deux hommes de génie l'avaient donnée en Angleterre, Marlowe et Shakespeare. Bien qu'il mourût très jeune, le premier, sans qui Shakespeare n'aurait peut-être pas été ce qu'il fut, donna au théâtre quelques éléments essentiels, et, par-dessus tout, l'instrument, le vers dramatique. C'était le vers blanc. En l'adaptant au théâtre, Marlowe, qui était un universitaire, faisait acte de *scholar*. On prétend à tort que ce vers employé pour la première fois par Surrey dans sa traduction de l'*Énéide*, aurait été emprunté à l'Italie. Mais le vers de dix syllabes, encore muni de ses rimes, a été emprunté par Chaucer à la France ; plus tard, c'est sous l'influence probable de la versification latine, qu'il perdit ses rimes, car il apparaît d'abord dans deux œuvres traduites du latin. C'est ce vers qui fut adapté au théâtre dans *Gorboduc*, mais qui n'est pas encore le véritable vers blanc : c'est l'ancien décasyllabe qui n'a que perdu ses rimes, mais toujours invariablement arrêté à la dixième syllabe. Ce vers, Marlowe le prit, brisa son moule, et, lui donnant le mouvement et la vie, en fit le vers blanc, que Shakespeare et d'autres après lui devaient perfectionner encore.

Mais si ce vers, que transforma Marlowe, était le vers cher aux humanistes, si dans ses pièces la division en actes vient de l'antiquité, le fond de son œuvre et son inspiration sont de source purement anglaise. Le même phénomène se passa dans la littérature, qui s'est si souvent présenté dans l'histoire de la politique anglaise. De même qu'une réforme présentée par les radicaux fut souvent adoptée par les conservateurs qui l'appliquèrent avec mesure, de même alors le drame national, sans rien perdre de son originalité, s'appropriâ des éléments classiques.

Avec Marlowe et Shakespeare donc, s'affirme une séparation absolue entre le théâtre anglais et le théâtre français. Deux conceptions différentes de l'art y sont représentées, qu'une comparaison aidera à faire sentir. Il y a des peintres de portraits qui peignent avec leurs personnages le milieu dans lequel ils vivent ; d'autres, les font toujours se détacher sur un fond neutre ou

noir ; c'est que, dans la contemplation de la figure principale, l'entourage perd de son importance et peut disparaître ; et cette seconde conception de l'art est aussi vraie que l'autre, quoique vraie surtout d'une vérité de réflexion. De même au théâtre, où tant de conventions d'ailleurs sont nécessaires. Sous l'influence d'une émotion forte, il peut arriver que nous nous renfermions en nous-mêmes et que nous devenions étrangers à ce qui nous entoure : c'est la conception du théâtre classique. Il peut arriver aussi que, jetant les yeux sur la nature, nous soyons frappés de l'harmonie de son spectacle avec nos sentiments, ou de son indifférence : c'est la conception du théâtre de Shakespeare ; et ces deux formes de l'art, quoique différentes, sont également vraies.

En abordant le théâtre de Shakespeare, nous ne prétendons pas parler cette année des trente-sept pièces qu'il a écrites ; à peine en verrons-nous une dizaine. Ce ne seront pas celles qu'il est convenu d'appeler les grands chefs-d'œuvre, bien que quelques-unes, comme *le Songe d'une nuit d'été*, *Roméo et Juliette* et *Richard III*, fassent bonne figure à côté des plus grandes ; peut-être pourtant l'étude trop négligée de ces premières œuvres offrira-t-elle un intérêt réel ; et, dans ces œuvres où il y a sans doute des parties faibles, nous aurons l'occasion de nous rappeler ces vers de *Hamlet* :

See where the sun, in russet mantle clad,
Walks o'er the dew of yon high eastern hill.

Dans ces premiers ouvrages, ce que nous allons voir, ce n'est pas le soleil éclatant des grands chefs-d'œuvre, mais c'est déjà le soleil.

D.

L'ἈΘΗΝΑΪΩΝ ΠΟΛΙΤΕΪΑ du pseudo-Xénophon

Suite (1)

La Condition des esclaves à Athènes.

Cours de M. ALFRED CROISSET

Professeur à l'Université de Paris.

Nous continuons aujourd'hui l'étude du petit traité, attribué, mais à tort, à Xénophon, sur la *Constitution des Athéniens*. Plus on étudie cet ouvrage dans le détail, plus on est frappé de la profon-

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences*, 1896-97.

deur des vues qu'il renferme, et aussi de la ressemblance qui existe entre certaines idées exprimées par l'auteur et celles de Thucydide. Ce qui manque surtout à cet opuscule, c'est un plan. D'abord, un grand désordre y a été introduit par suite des erreurs évidentes des copistes. Ensuite, il n'y a pas de liaison bien nette entre les idées. Pourtant, nous pouvons en apercevoir la suite au moins dans ses grandes lignes. L'auteur définit d'abord l'esprit de la constitution athénienne. Après quoi, il formule et réfute à sa façon les objections que l'on peut adresser à cette constitution relativement à la condition des différentes classes, esclaves, métèques, alliés (1). Nous allons voir maintenant des observations d'un caractère plus spécial que celles que nous avons examinées jusqu'ici. Il y a donc là une sorte d'enchaînement logique entre les idées, sinon une composition parfaitement nette. Ensuite, le traité contient certains renseignements de détail sur l'organisation de l'armée et de la marine athéniennes, et enfin, quelques observations, un peu décousues, mais très intéressantes, sur un certain nombre de points qui touchent au fonctionnement de la constitution.

Nous allons examiner aujourd'hui les réflexions présentées par l'auteur de l'Ἀθηναίων πολιτεία sur la condition des esclaves à Athènes. Elles offrent, comme nous l'avons dit, un caractère beaucoup plus particulier que les considérations politiques qui ont fait jusqu'ici l'objet de notre étude. Les esclaves, dit l'interlocuteur, qui représente, comme on sait, le parti aristocratique, sont très mal disciplinés à Athènes, et c'est encore là une des choses qui choquent le plus les étrangers qui viennent des autres cités grecques. A Sparte, par exemple, un esclave n'est rien, et tout homme libre exerce un pouvoir absolu, non seulement sur ses propres esclaves, mais sur ceux de tous ses concitoyens. Un homme libre rencontre-t-il un esclave dans la rue, celui-ci s'empresse de céder le chemin, et l'homme libre peut même, à tort ou à raison, frapper l'esclave, sans que personne lui demande jamais compte de sa conduite. En un mot, tout esclave est en quelque sorte la propriété de tout le monde. A Athènes, c'est exactement le contraire qui a lieu. On y voit des esclaves riches, vêtus d'habits magnifiques. Le luxe que certains d'entre eux se plaisent à étaler fait un singulier contraste avec l'humilité de l'attitude et la pauvreté du costume des autres esclaves grecs. Aucun Athénien n'a le droit de frapper un esclave

(1) Les alliés forment bien une classe particulière dans la cité, puisqu'ils font partie de ce qu'on appelle l'empire maritime d'Athènes.

qu'il rencontre dans la rue. Peut-être n'existe-t-il à ce sujet aucune interdiction formelle ; mais tout homme libre qui userait de violence à l'égard d'un esclave serait blâmé par ses concitoyens. Nous avons, dans le passage de l'Ἀθηναίων πολιτεία où sont exposées ces réflexions, une preuve de la douceur de la condition des esclaves à Athènes, preuve d'autant plus certaine que le personnage qui parle ici n'est ni un apologiste d'Athènes, ni un défenseur des esclaves, mais au contraire un adversaire déclaré des institutions et un critique passionné des mœurs et des coutumes athéniennes. L'esclave, à Athènes, n'est vraiment plus un esclave au sens grec du mot.

Les expressions dont l'aristocrate se sert dans ce passage, méritent d'être signalées : « Les esclaves sont à Athènes dans une « indiscipline complète : tu n'as pas le droit, dans cette cité, de « frapper un esclave, et l'esclave ne te cédera pas le chemin. — « (Τῶν δοῦλων.... πλείστη ἐστὶν Ἀθηναίων ἀκολασία, καὶ οὐτε πατάξει « ἔξεστιν αὐτόθι οὔτε ὑπεκτάσεται σοι ὁ δοῦλος). » (I, 10).

Voici la réponse, non moins intéressante, de l'auteur. Il ne se fait pas le défenseur des esclaves ; lui non plus, il n'approuve pas la bienveillance des Athéniens à leur égard. Nous retrouvons dans cette réponse le procédé que nous avons déjà signalé à mainte reprise ; il se place toujours au même point de vue. Il est d'avis, lui aussi, que la seule règle de conduite qu'il convienne d'observer à l'égard des esclaves est celle des Spartiates. Mais il explique, à un point de vue tout scientifique, l'état de choses qui existe à Athènes par les raisons mêmes qui l'ont produit, et démontre que les rapports des Athéniens avec leurs esclaves sont en parfait accord avec le régime démocratique de la cité. Les considérations qu'il présente à ce sujet sont d'une justesse et d'une logique remarquables : « Pourquoi cet usage s'est-il implanté à Athènes, « je vais te le dire : si c'était une habitude (1) que les hommes « libres frappassent les esclaves, souvent on battrait un citoyen « en croyant battre un esclave ; car les gens du peuple, dans « cette cité, ne sont pas mieux vêtus que les esclaves et ne se « présentent pas sous un meilleur aspect. — (Ὅς δ' ἐνεκέν ἐστι τοῦτο « ἐπιχώριον, ἐγὼ φράσω · εἰ νόμος ἦν τὸν δοῦλον ὑπὸ τοῦ ἐλευθέρου « τύπτεσθαι....., πολλάκις ἂν οἰηθείς εἶναι τὸν Ἀθηναῖον δοῦλον ἐπάταξεν « ἄν · ἐσθιῆτά τε γὰρ οὐδὲν βελτίω ἔχει ὁ δῆμος αὐτόθι ἢ οἱ δοῦλοι..... καὶ « τὰ εἴδη οὐδὲν βελτίους εἰσίν). » (I. cit.) Cette observation ne manque pas d'intérêt. On voit par là que, dans la plupart des cités

(1) Νόμος a, à la foi, le sens de loi et celui d'habitude, comme le mot coutume dans le vieux français.

grecques, on distinguait facilement l'esclave de l'homme du peuple à certains signes extérieurs, l'esclave étant plus pauvrement vêtu et d'attitude plus humble. A Athènes, ces différences s'effacent. Quelle est la raison de ce fait ? Suivant l'auteur, elle est bien simple, et il l'expose dans le même passage. La liberté relative dont jouissent à Athènes les esclaves provient de ce que cette cité est avant tout une puissance maritime. Elle a besoin des esclaves pour ramer sur ses trirèmes, en compagnie des citoyens. C'est pourquoi il est nécessaire de les ménager. Et non seulement ils acquièrent par ce fait une certaine considération, mais ils touchent un salaire. Sans doute, cet argent ne revient pas en entier à l'esclave, ou du moins il n'en peut pas disposer tout à fait à sa guise, car ses droits sont limités par les droits supérieurs du maître. Pourtant, on lui laisse une certaine latitude dans l'emploi de sa fortune, notamment lorsqu'il veut se racheter. A ce propos, nous manquons de renseignements précis sur les lois qui réglaient les affranchissements. Ce qui est certain, c'est le fait lui-même : l'esclave pouvait recouvrer sa liberté, lorsqu'il avait amassé la somme nécessaire à son rachat. En outre, il peut employer son argent à se rendre la vie plus agréable. Aucun règlement n'interdit aux esclaves de vivre, s'ils le peuvent, dans les plaisirs (τρυφῶν), parfois même dans l'opulence (μεγαλοπρεπῶς διατᾶσθαι). C'est encore avec raison, dit l'auteur suivant sa méthode, que le peuple athénien agit ainsi. La raison de ce fait est celle que nous avons signalée tout à l'heure, et que l'auteur indique dans une phrase dont le texte est malheureusement altéré, mais dont le sens général est très clair : l'esclave est employé sur la flotte ; on l'affranchit parfois en récompense des services qu'il a rendus comme rameur : partant, on a tout intérêt à le ménager.

Certains passages d'autres auteurs nous aident encore à comprendre qu'un tel état de choses ait pu s'établir à Athènes. Les esclaves n'étaient pas seulement employés comme rameurs ; beaucoup d'entre eux exerçaient certains métiers : ils étaient commerçants en sous-ordre ou ouvriers. C'est ainsi que Démosthène faisait travailler des esclaves dans la fabrique d'armes dont il était propriétaire. Souvent, celui qui dirigeait ces sortes de maisons était lui-même un esclave, qui se trouvait ainsi occuper une situation intermédiaire entre celle de l'esclave et celle de l'homme libre. En droit, il restait esclave ; en fait, il devenait homme libre, par la manière indépendante dont il vivait, retirant de son travail des profits personnels, possédant la confiance du maître, maître lui-même d'autres esclaves. On l'affranchissait

généralement au bout d'un certain temps ; quelquefois même il recevait, en récompense de ses services, le titre de citoyen.

L'esclave entraît parfois très avant dans la confiance du maître. Ce fait se produisait surtout dans les maisons de banque, qui jouaient un très grand rôle à Athènes, grâce aux affaires considérables que le commerce maritime y attirait. Les banquiers étaient fort nombreux ; ils se recrutaient surtout parmi les métèques et les affranchis. Ils avaient pour employés des esclaves. Or, il était nécessaire que ceux-ci fussent parfaitement honnêtes ; car on écrivait peu à cette époque : les affaires se réglaient surtout par des engagements verbaux. Par suite, on pouvait être amené, s'il survenait quelque contestation, à invoquer devant les tribunaux le témoignage des esclaves témoins des arrangements. Ces sortes d'esclaves jouissaient donc forcément de la considération de leur maître, dans l'intimité duquel ils vivaient. Celui-ci finissait généralement par les affranchir et par les prendre comme associés. Ils devenaient banquiers à leur tour. Certains d'entre eux épousaient même la veuve de leur ancien patron. Nous avons plusieurs exemples de ce fait dans les orateurs attiques. Un des plus célèbres nous est rapporté par Démosthène, dans son plaidoyer pour le riche banquier Phormion. Le principal fondateur de la banque de Phormion était un certain Pasion, autrefois esclave. Plus tard affranchi, devenu citoyen, il se marie. Il prend comme esclave ce Phormion que défend Démosthène. Il l'affranchit, et lui lègue, à sa mort, sa banque et sa femme. Celle-ci avait des enfants de Pasion ; elle en eut d'autres de Phormion. De là des contestations au sujet de l'héritage : un procès s'ensuivit. Il est curieux de voir, dans cette affaire, à quel point l'affranchissement et la fortune pouvaient changer les sentiments des esclaves. Le fils du premier lit, Apollodore, élégant et débauché, oubliant qu'il n'était lui-même qu'un fils d'affranchi, allait jusqu'à reprocher à ses demi-frères d'avoir un esclave pour père. Dans plusieurs circonstances, il avait versé au trésor public des sommes importantes pour des triérarchies, des liturgies ; il jouissait d'une grande considération. Mais son luxe et ses largesses avaient fini par le ruiner complètement. En face de ce personnage, nous voyons le brave Phormion, le client de Démosthène, qui, lui, a gardé, au milieu de ses immenses richesses, l'apparence d'un ancien esclave, comme l'atteste l'orateur lui-même. Celui-ci, en effet, demande aux juges la permission de parler à la place de Phormion (1) : car Phormion est vieux, manque

(1) Démosthène parlait dans cette affaire en qualité de συνήγορος. On sait qu'il n'existait pas d'avocats à Athènes. Chacun devait plaider pour son propre

d'éloquence, ne sait pas même s'exprimer correctement en grec. Peut-être ce Phormion était-il originaire d'Asie, contrée qui fournissait à Athènes un grand nombre d'esclaves. Inhabile à parler, mais habile en affaires, ignorant, mais retors, comme beaucoup de personnages de sa condition, il était arrivé, par les seules ressources de son esprit, à l'indépendance et à la fortune. Ces deux générations, l'une d'esclaves, l'autre de fils d'esclaves, sont opposées dans le discours de Démosthène en une sorte de parallèle très piquant, avec un réalisme tout à fait imprévu : la première manque de culture, ignore complètement l'art de la parole ; la seconde produit des orateurs brillants, des élégants qui passent leur vie dans les plaisirs, se promènent en public vêtus de robes flottantes, environnés d'hétaïres. Les deux générations sont donc très différentes, quoique très rapprochées, et la seconde a complètement oublié la condition servile de la première, qui était celle de ses pères.

Nous trouvons, dans le *Contre Athénogène* d'Hypéride, un autre exemple du rôle très important que jouaient à Athènes les esclaves. Il s'agit d'un procès intenté par un jeune Athénien, peu intéressant d'ailleurs, à certain intrigant dont il était devenu la dupe. Une femme de ses amies lui avait persuadé d'entrer dans le commerce. Elle avait justement sous la main un négociant, propriétaire d'une boutique de parfumerie très bien achalandée, qu'il était tout disposé à céder. L'affaire fut bien vite conclue. Mais le jeune homme ne tarda pas à s'apercevoir que la maison dont il avait fait l'acquisition était pleine de dettes, et que ce malencontreux marché l'avait totalement ruiné. Or, cette boutique était gérée par des esclaves. C'est par ses relations avec des esclaves que le jeune homme avait été engagé dans cette affaire. Ces esclaves rentrent dans la catégorie de ceux dont nous parlions tout à l'heure, personnages en quelque sorte intermédiaires entre l'homme libre et l'esclave proprement dit.

Dans ces conditions, on comprend qu'il ne fût pas possible, à Athènes, de maltraiter les esclaves. Il existe encore une autre raison de ce fait, également signalée par l'auteur de l'Ἀθηναίων πολιτεία. C'est que l'esclave, possédant souvent une grande fortune, s'il avait été menacé de mauvais traitements, eût donné de l'argent pour les éviter. Mais alors cet argent eût échappé au maître, qui comptait le toucher comme prix de l'affranchisse-

compte devant les tribunaux. Mais on permettait parfois à des amis du demandeur ou du défendeur de prendre, après ceux-ci, la parole en leur faveur. Ce sont ces sortes d'avocats qu'on appelait *συνήγοροι*.

ment. C'est pourquoi le maître lui-même avait tout intérêt à préserver ses esclaves contre la violence de ses concitoyens (1).

Toutes ces raisons expliquent la supériorité remarquable de la condition des esclaves à Athènes sur celle que leur font les autres cités grecques. Mais ce sont là des considérations d'un ordre purement pratique. Et tel est, en effet, le caractère que cet opuscule présente d'un bout à l'autre. Par là il est bien de son pays et de son temps. Jamais, en effet, on ne trouva des esprits plus positifs qu'à Athènes, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, alors que s'était fait sentir l'influence des sophistes. Cependant, la condition particulièrement heureuse des esclaves à Athènes s'explique aussi par une autre raison, d'un ordre plus élevé, dont l'auteur de l'*'Αθηναίων πολιτεία* ne parle pas, mais qui est évidente, attestée par une foule de témoignages historiques et littéraires : c'est la douceur du peuple athénien, douceur relative sans doute, qui n'exclut pas, comme nous l'avons déjà vu, la cruauté dans le châtimement et dans la vengeance, mais qui frappait les contemporains, et dont Aristote, en particulier, a fait à plusieurs reprises l'éloge dans son *'Αθηναίων πολιτεία*. Cette douceur se manifeste, par exemple, dans les châtiments publics : certains coupables, que les autres cités punissent de la peine de mort, sont seulement frappés, à Athènes, de l'exil ou d'une amende. Il est certain que cette douceur de caractère fut pour beaucoup dans l'amélioration du sort de l'esclave, qui est tout à l'honneur de la démocratie athénienne. Sans doute, celle-ci comprit les avantages et les nécessités pratiques dont parle l'auteur de l'*'Αθηναίων πολιτεία*. Mais il est certain qu'elle obéit en même temps à des idées plus hautes. N'oublions pas que c'est à Athènes que furent prononcés les réquisitoires les plus énergiques contre l'esclavage et les plus nobles plaidoyers en faveur de la dignité humaine. On a distingué, au v^e siècle, ce qui est nature (*φύσις*) de ce qui est accident ou loi (*νόμος*). Le sophiste Alcidas a déclaré que « ce n'est pas la nature qui a fait l'esclave, c'est la loi ». Nous retrouvons plus tard les mêmes théories défendues par deux sectes philosophiques opposées, les stoïciens et les épicuriens. Epicure admet à ses leçons ses propres esclaves, et c'est un de ceux-ci, surnommé *Mus* (rat), qui dirige, après lui, son école.

Ainsi donc, l'auteur de l'*'Αθηναίων πολιτεία* n'a pas tort de pré-

(1) *'Αθ. πολ.*, I, 11 : « Ὅπου δ' εἰσὶ πλούσιοι δοῦλοι, οὐκ ἐστὶ ἐνταῦθα λυσίτελες τὸν ἐμὸν δοῦλον σὲ δεδιέναι· ἐν δὲ τῇ Λακεδαιμονίᾳ ὁ ἐμὸς δοῦλος σὲ δεδοικεν· ἂν δὲ δεδῖη ὁ σὸς δοῦλος ἐμέ, κινδυνεύσει καὶ τὰ χρήματα διδόναι τὰ ἑαυτοῦ ὥστε μὴ κινδυνεύειν περὶ ἑαυτοῦ. »

tendre que les Athéniens, en usant de bienveillance à l'égard de leurs esclaves, obéissaient à des considérations d'ordre pratique. Mais il faut ajouter, pour leur rendre pleine justice, qu'ils étaient en même temps guidés par des idées beaucoup plus nobles, toutes désintéressées, d'un caractère purement moral et philosophique.

O. H.

Les lieux communs dans les « Silves » de Stace

Leçon de M. GEORGES LAFAYE

Maitre de conférences à l'Université de Paris.

Sidoine Apollinaire dit que Stace, dans les *Silves*, « étend son sujet avec grâce en l'ornant de lambeaux de pourpre — multis iisdemque purpureis locorum communium pannis materias decenter extendit. » Il emprunte à Horace l'expression *purpureus pannus*, et il a soin de le faire remarquer : « Ut lyricus Flaccus in *Artis poeticæ* volumine præcipit ». Il écrit ceci à la fin d'une lettre à son ami Pontius Léontius ; l'épilogue est en prose ; tout le reste de la lettre est en vers. Il y décrit une maison de campagne que possédait Léontius au confluent de la Dordogne et de la Gironde, à Burgus (aujourd'hui Bourg-sur-Mer). Il craint que le développement ne paraisse disproportionné avec l'importance du sujet, et il cherche à s'en excuser. C'est que d'ordinaire, dans la poésie ancienne, les sujets de cette sorte n'étaient pas traités dans des œuvres de longue haleine, mais sous forme d'épigrammes ; Sidoine a peur d'avoir dépassé la mesure qui convient à ce genre : « Quod epigrammatum excesserit paucitatem. » C'est là le point important, celui qui nous éclaire sur la pensée de l'auteur ; il nous donne à penser que Stace, dans les *Silves*, représente une exception. Il appartient au petit nombre des poètes qui consacraient de longues pièces, en hexamètres, à traiter les sujets habituels de la poésie de circonstance. Ces sujets étaient en général assez minces ; on est fondé à croire que les poètes y adaptaient d'ordinaire le système suivi par Catulle et par Martial. La petite pièce sur la péninsule de Sirmio, dans le recueil de Catulle (xxx1) est un modèle du genre. Ainsi l'on avait d'un côté des épigrammes

courtes et châtiées; de l'autre, des poèmes très étendus, mais écrits avec une extrême rapidité. C'est là ce qui fit l'originalité de Stace, si tant est que ce soit là une originalité. Nous ne savons pas du moins que Stace ait eu des prédécesseurs; Lucain avait écrit des *Silves*, mais elles ne nous ont pas été conservées; en tout cas, ces prédécesseurs ne sont pas nombreux: sans cela on pourrait se demander pourquoi Sidoine Apollinaire cite Stace de préférence à tout autre. Avant Stace ces sujets étaient traités en distiques et en quatrains; mais Stace ne suivit pas cet usage, comme le dit Sidoine Apollinaire: « Omnes illas descriptiones non distichorum aut tetrastichorum stringit angustis ». Il dut obéir à une double nécessité: 1° il fut forcé, sinon d'improviser chacun de ces petits poèmes au sens propre de ce mot, du moins de les écrire très rapidement, en un ou deux jours tout au plus: c'est une des lois qu'on lui imposa. Les pièces dont se compose le recueil des *Silves* lui ont été demandées; ce n'est pas de son propre mouvement qu'il les a écrites; 2° il lui a fallu subir les lois de la poésie épique dans des sujets où cette poésie n'était pas habituelle; il lui a fallu employer les ornements ordinaires de l'épopée. Stace se tira de cette double difficulté à l'aide des *loci communes*; il a dû faire appel à des répertoires où l'on trouvait des développements tout préparés sur toutes sortes de sujets. Cette méthode avait ses inconvénients et ses avantages. Les uns et les autres se retrouvent dans les poèmes de Stace.

Le premier inconvénient, celui qui frappe tout d'abord, c'est le contraste, la disproportion de la matière et du développement. La matière est généralement maigre. Stace a vu une maison de campagne dans un site agréable, et il la décrit; ou bien il a appris le rétablissement d'un personnage qui était depuis quelque temps malade, et il célèbre cet heureux événement; ou bien encore il a été obligé de chanter la mort d'un lion apprivoisé de l'empereur. La matière est simple et familière: ce qui permet d'élever le sujet, c'est la qualité du personnage; mais il n'y a pas deux façons d'être malade. Cette disproportion entre la pauvreté du fond et l'étendue du développement, ceux qui écrivent des épigrammes l'évitent: Martial, par exemple, ne produit pas le même effet; en vingt vers, il dit tout ce qu'il avait à dire, sans recourir aux lieux communs; la forme et le fond sont d'accord.

Le second inconvénient du système adopté par Stace, c'est la monotonie; le procédé est presque toujours le même, et il est très apparent. Il y a un véritable abus de la comparaison. S'agit-il d'un personnage, d'un monument. Stace cherche les monuments, les personnages analogues qu'il pourrait citer, ou bien il

énumère les *contraires*. Ainsi certaines comparaisons sont amenées par la figure qu'on appelle les *semblables*, d'autres par celle qu'on appelle les *contraires* ; elles s'enchaînent de manière à former de longues énumérations. Les sources de ces lieux communs sont la fable et surtout la géographie, quelquefois l'histoire. Ces énumérations sont d'autant plus fréquentes que la composition est plus rapide ; plus le poète est pressé, plus il fait appel à sa mémoire pour qu'elle aide l'imagination trop lente. Comment Stace a-t-il pu trouver un si grand arsenal de développements tout préparés ? Il est probable qu'il devait avoir déjà des vers à moitié faits, des hémistiches inutilisés, résultat du long travail que lui avait coûté la composition de la *Thébaïde*. Une comparaison attentive des deux œuvres prouve que certaines formules, certaines expressions toutes prêtes ont pu être mises à profit dans les *Silves*. En outre, Stace devait avoir à son service des vers ébauchés, écrits pêle-mêle sur ses tablettes. Comme tous les professeurs romains, il devait avoir des cahiers qui lui servaient de répertoire. Nous avons conservé des ouvrages qui nous donnent une idée de ce que pouvaient être ces répertoires. Dans Hygin, dans les *Mythographes*, dans Valère Maxime, nous trouvons des morceaux très étendus qui nous offrent des exemples de ce genre de littérature. L'ouvrage de Valère Maxime n'est autre chose qu'un recueil d'histoire, où les faits sont classés de manière à servir d'exemple à un orateur dans l'embarras. Les *Fabulæ* d'Hygin renferment des chapitres comme ceux-ci : ch. 238, héros qui ont tué leurs fils, « *heroes qui filios occiderunt* » ; ch. 239, mères qui ont tué leurs fils, « *matres quæ filios interfecerunt* » ; ch. 240 femmes qui ont tué leur mari, « *quæ conjuges suos occiderunt* » ; ch. 241, maris qui ont tué leur femme, « *qui conjuges suas occiderunt* » ; ch. 242, hommes qui se sont donné la mort, « *qui se ipsi interfecerunt* » ; ch. 243, femmes qui se sont donné la mort, « *quæ se ipsæ interfecerunt* ». Tous ces matériaux sont destinés à alimenter ou des devoirs d'élèves, des *suasoriæ*, ou des pièces de vers. Le rapport de ces recueils avec les *Silves* est évident. La géographie tient une grande place chez Stace : Hygin lui consacre tout le chapitre 276 ; il y énumère toutes les grandes îles connues : Rhodes, la Crète, la Sicile, la Sardaigne ; dans le chapitre 223, il cite les sept merveilles du monde ; ailleurs ce sont des exemples tirés de l'histoire ; dans le ch. 221, il parle des Sept Sages. Pour Valère Maxime, nous avons vu déjà que son ouvrage n'était qu'un long répertoire d'exemples historiques, une sorte de morale en action. Reportons-nous maintenant aux *Silves* : sous les développements de Stace, on retrouve la présence de cahiers

du même genre ; de ces pièces on pourrait tirer des chapitres semblables à ceux d'Hygin. Examinons, par exemple, celle qui ouvre le premier livre : *Equus maximus Domitiani*. Stace se demande d'abord quel est l'auteur de ce colosse. Il procède sous forme d'interrogation. Est-ce Minerve ? Ce cheval est-il tombé du ciel ? Est-il l'œuvre des cyclopes ? Le titre du chapitre auquel ces exemples sont empruntés pourrait être les *Artisans légendaires*, ou les héros qui ont excellé à produire les œuvres d'art, à ciseler le bronze. Stace continue en disant : « Quel que soit l'auteur, le cheval dépasse tout ce qu'on raconte des chevaux les plus fameux », et il énumère tous ceux qui ont été chantés par les poètes ; le cheval de Mars, celui de Pollux, le cheval de Troie. On pourrait continuer cette analyse : on trouverait bien d'autres développements du même genre. Toute cette première pièce est faite d'énumérations juxtaposées et préparées à l'avance par le poète. Le plus grave inconvénient de cette méthode, c'est qu'elle engendre la monotonie et finit par fatiguer le lecteur.

Les *Silves* ne sont pourtant pas sans mérite ; il faut, en les jugeant, tenir compte des témoignages des anciens ; les ouvrages qui leur ont plu ne peuvent pas être dénués de valeur. Sur Stace nous avons d'abord le témoignage de Sidoine Apollinaire, qui l'a beaucoup imité. En Afrique, on a trouvé gravés sur une inscription funéraire des vers provenant des *Silves*. Les lapicides avaient donc des cahiers où ils faisaient entrer des extraits de Stace. Mais, dans cette partie de son œuvre, il a dû être goûté surtout par ses contemporains, qui ont pu apprécier ses pièces à la première audition, dans tout le charme de leur nouveauté ; elles ont beaucoup perdu avec le temps, puisqu'elles ont pour sujet un événement passager.

Le premier mérite de ces petites pièces, c'est la facilité avec laquelle elles ont été composées. C'est peu de chose, surtout à nos yeux ; mais ce mérite avait beaucoup plus d'importance pour des peuples qui sont sensibles au plaisir de l'oreille et se laissent aisément séduire par la beauté de la forme. Il faut prendre ces vers comme un exercice, un jeu ; il n'en faut pas surfaire l'importance ; mais on doit reconnaître qu'il y a là beaucoup de promptitude d'esprit et un talent remarquable. Stace est fier de ce talent d'improvisateur, malgré la modestie avec laquelle il en parle ; il appelle ces pièces : *libelli qui subito calore fluxerunt*, petits poèmes qui lui ont échappé dans la chaleur de l'improvisation. Ce qui fait le mérite de ces vers, c'est la *gratia celeritatis* : c'est par là qu'ils trouveront grâce et faveur. Si Stace parle ainsi, c'est donc qu'on admirait autour de lui ce genre de talent.

Il serait absurde de demander à Stace, auteur des *Silves*, la profondeur des pensées, la sincérité du sentiment, la gravité de l'émotion. Ces petites pièces ne comportent rien de semblable. Tous les apologistes, les auteurs de panégyriques ont fait comme Stace, même les plus grands, même ceux qui ont écrit à loisir : ils ont eu recours aux lieux communs. Pindare et Simonide se sont exposés au reproche de revenir trop souvent aux mêmes mythes ; cependant ils ont passé beaucoup plus de temps à préparer leurs sujets.

Quant à dire que Stace était un poète mercenaire, ce n'est pas un argument valable. Dans l'antiquité et même jusqu'au xviii^e siècle, c'était l'usage que le poète reçût un salaire du personnage qu'il célébrait ; Horace et Virgile vécurent des bienfaits d'Auguste : il n'y a rien là qui soit particulier à Stace et à son temps.

Le second mérite de Stace, c'est l'étendue de l'érudition. On en fait aujourd'hui bon marché ; on sait qu'elle ne coûtait guère à acquérir. Elle témoigne cependant d'une culture poussée très loin, d'une grande habitude des sujets poétiques. Les lieux communs de Stace sont très variés, entremêlés avec une extrême habileté ; il passe de l'un à l'autre avec une légèreté, une aisance parfaite.

En troisième lieu, il faut noter chez lui la noblesse et l'élégance dans l'expression des choses familières. Comme le dit Sidoine Apollinaire, « *materias decenter extendit* ». Le contraste de l'élégance de la forme avec la petitesse du sujet est quelquefois fâcheux ; mais l'alliance de la forme et du fond est souvent heureuse. C'est un genre de mérite qui survit dans la décadence. Aujourd'hui nous sommes moins sensibles à l'art de dire sous une forme noble des choses qui sont en elles-mêmes banales ; l'idée que nous nous faisons de la poésie est toute différente : on était encore très sensible à ce genre d'agrément au xviii^e siècle : c'était ce qui faisait le succès de certains poètes que nous goûtons beaucoup moins, d'Ovide, par exemple. Stace a l'art de répondre du charme sur un sujet vulgaire. Il écrit pour une société chez qui survit le sentiment aristocratique ; jusqu'à la fin de l'empire, on a entouré la noblesse d'un profond respect : la satire même de Juvénal en est la preuve. Cette idée qu'il n'y a pas de poésies sans un langage pompeux, magnifique, est inséparable du sentiment aristocratique. « *Nil ibi plebeium* », dit Stace, en parlant d'une salle de bains. On peut lui appliquer le mot à lui-même. Ses sujets ont souvent quelque chose de banal, et cependant on ne trouve rien dans la forme qui soit vulgaire. C'est ce qui explique l'effort qu'il fait pour ramener le sujet au genre épique. Il suppose

une action quand cela lui est possible. C'est ainsi que, dans la pièce sur le rétablissement de Rutilius Gallicus, il nous montre Apollon allant trouver Esculape et lui demandant la guérison du malade. Dans l'épithalame de Stella et de Violentilla, l'Amour va demander à Vénus de couronner les feux de Stella. Voilà une action, et Stace se retrouve dès lors à son aise : cela lui permet de varier les temps des verbes, de donner à son poème le tour de l'épopée. Ce retour au genre épique est parfois rendu possible par l'intervention du *deus ex machina*. Ce n'est là qu'un nouveau lieu commun, sans doute ; mais il ne faut pas s'imaginer que personne alors ne croit plus à la mythologie. On ne doit pas, en effet, juger de tout un siècle d'après quelques philosophes. Même au temps de Stace, il naît encore des fables, et les nouvelles sont souvent plus grossières que les anciennes. Cette mythologie même, il n'est pas jusqu'à la philosophie qui ne sache s'en accommoder. Lucrèce a beau la repousser, il n'en invoque pas moins Vénus avec un accent profondément religieux, en tête d'un poème où il prétend combattre les *religiones*. Le monde entier est couvert de temples, et l'on en construit sans cesse de nouveaux. Le paganisme vivra encore plusieurs siècles, et même malgré les efforts des empereurs chrétiens. Par conséquent les lieux communs tirés de la fable sont encore animés et facilement acceptés ; on y sent bien le procédé, mais il ne faut pas croire que tout cela était lettre morte ; les contemporains y trouvaient une certaine fraîcheur, un tour gracieux. Si Stace fait venir Apollon des Alpes, c'est que ce dieu était adoré avec ferveur dans la haute Italie ; ce culte, auquel il emprunte un ornement poétique, est donc encore très florissant : les inscriptions en font foi. Il y avait là un genre d'intérêt très réel pour les contemporains, mais auquel nous ne pouvons être sensibles aujourd'hui. Les grâces et l'enjouement que la mythologie donne à certains morceaux des *Silves* sont assez grands pour avoir pu séduire Sidoine Apollinaire et l'engager à suivre la même voie que Stace.

F. A.

Plan de dissertation

LICENCE ÈS LETTRES

Peut-on dire des *Sermons* de Bossuet ce que Voltaire dit des *Oraisons funèbres*, que c'est « un genre d'éloquence qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoique avec discrétion, quand on tend au sublime » ? (*Siècle de Louis XIV*, ch. xxxiii.)

Remarques préliminaires.— Cela touche à une théorie intéressante que Voltaire a été un des premiers à émettre. L'oraison funèbre et le sermon, tels que les entend Bossuet, et en général l'éloquence du xvii^e siècle, se rattache à la poésie lyrique. Certainement il y a beaucoup plus de lyrisme dans un sermon de Bossuet que dans une ode de Malherbe.

Qu'est-ce que la poésie lyrique ? C'est l'expression personnelle des sentiments éternels de l'humanité ; ce qu'elle chante, c'est l'incertitude et la misère de notre destinée ; que sommes-nous ? où allons-nous ? Ce sont là des questions auxquelles toutes les religions s'efforcent de donner une réponse. Elle chante encore la vanité de la gloire, de l'ambition, de l'amour, de tout ce qui est humain ; elle gémit sur l'homme isolé au milieu de la nature indifférente. Or quels ont été les thèmes favoris de l'éloquence au xvii^e siècle, sinon ces sujets mêmes ? La poésie et la religion se rencontrent ici sur un terrain commun. Rappelez-vous, dans le sermon *Sur la Mort*, le passage sur la destinée humaine : l'homme comparé à un acteur dans un drame aux multiples personnages ; sur la brièveté de la vie : qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans ; la vie naît continuellement de la mort, la mort est indispensable à la vie ; la nature nous reprend la matière qu'elle nous a prêtée. On trouve aussi le *rythme* dans Bossuet ; il y a dans les sermons comme une sorte d'orchestration confuse.

Après Bossuet la sèche analyse du xviii^e siècle laisse de côté le lyrisme, qui se rencontrait si souvent chez lui. Il y a de l'élégance, de la finesse, mais nulle émotion chez Voltaire. Le lyrisme se retrouve abondamment, en prose, chez J.-J. Rousseau ; mais, tandis que Bossuet, Bourdaloue et même Massillon trouvent le lyrisme dans ce qu'il y a de plus grand, Rousseau le cherche dans l'ex-

pression de la passion (V. *La Nouvelle Héloïse*). Comment le lyrisme reparait-il dans la poésie ? C'est grâce à l'influence exercée par Rousseau sur l'école romantique. Le sentiment qui inspire *le Lac*, de Lamartine, c'est l'impossibilité de fixer l'instant fugitif du bonheur, c'est, comme dans le *Sermon sur la Mort*, la brièveté de la vie, l'indifférence de la nature à l'égard de l'homme. (V. encore *la Tristesse d'Olympio* de V. Hugo, *le Souvenir d'A.* de Musset.)

PLAN.

I. — Il faut ramener ces différentes notions à la stricte définition qu'en a donnée Voltaire. Le sermon est une leçon de dogme et de morale ; il emprunte ses sujets aux sentiments les plus généraux, qui sont aussi la matière de la poésie lyrique.

II. — Comme la poésie, le sermon demande à la force de l'émotion personnelle de renouveler cette matière commune et de l'exprimer.

III. — La grandeur majestueuse est inséparable de toute vérité religieuse, comme de la haute poésie ; de là, des rapports nécessaires entre l'éloquence religieuse (sermons et oraisons funèbres) et le lyrisme, qui est la plus haute expression de la poésie, avec l'épopée qui en est une autre.

IV. — Que Bossuet est épique dans l'oraison funèbre et le sermon ; récits, portraits, etc. ; qu'il est lyrique dans l'oraison funèbre et le sermon : exemples.

V. — **Conclusion.** — De là cette théorie qui montre avec raison que le lyrisme subsiste dans la littérature française au xvii^e siècle par l'oraison funèbre et le sermon, en attendant qu'au xviii^e siècle l'éloquence lyrique de Rousseau dans le roman serve de transition à la reprise du lyrisme par la poésie romantique.

Sujets de devoirs mensuels

(Suite.)

ACADÉMIE DE PARIS — ANNÉE 1897-98

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand.

1^o VERSIONS.

Novembre 1897.

Schillers Urteil über Göthe.

Während wir anderd mühselig sammeln und prüfen müssen, um et was Leidliches langsam hervorzubringen, darf er nur leise an dem Baum schütteln, um sich die schönsten Früchte, reif und schwer, zufallen zu lassen. Es ist unglaublich, mit welcher Leichtigkeit er jetzt die Früchte eines wohlangewandten Lebens und einer anhaltenden Bildung an sich selber einerntet, wie bedeutend und sicher jetzt alle seine Schritte, sind, wie ihn die Klarheit über sich selbst und über die Gegenstände vor jedem eiteln Streben und Herumtappen bewahrt. Sie werden mir darin beipflahten, dass er auf dem Gipfel, wo er jetzt steht, mehr darauf denken muss, die schöne Form, die er sich gegeben hat, zur Darstellung zu bringen, als nach neuem Stoff auszugehen, kurz dass er jetzt ganz der poetischen Praktik leben muss. Wenn es einmal einer unter Tausenden, die darnach streben, dahingebracht hat, ein schönes vollendetes Ganzes aus sich zu machen, der kann nichts Besseres thun, als dafür jede mögliche Art des Ausdrucks zu suchen; denn wie weit et auch noch kommt, et kann doch nichts Höheres geben. Ich gestehe daher, dass mir alles, wass er bei einem längeren Aufenthalt in Italien für gewisse Zwecke auch gewinnen möchte, für seinen höchsten und nächsten Zweck doch immer verloren scheinen würde. Also bewegen Sie ihn auch schon deswegen, recht bald zurückzukommen und das was er zu Hause hat, nicht zu weit zu suchen.

(Brief an Meyer.)

Décembre.

Es schlief das Meer und rauschte kaum
Und war doch allen Schimmers voll,
Dor durch der Wolken Silberflaum
Vom lichten Monde niederquoll;
Im Blau verschwamm die ferne Flut,
Wie Bernstein flimmerte der Sand;
Ich aber schritt in erstem Muth
Hinunter und hinauf den Strand.

O was in solcher stillen Nacht
 Durch eine Menschenseele zieht,
 Bei Tag hat's keiner nachgedacht,
 Und spricht es aus kein irdisch Lied.
 Es ist ein Hauch, der wunderbar
 Aus unsrer ew'gen Heimat weht,
 Ein innig Schauen tief und klar,
 Ein Lächeln halb und halb Gebet.

Da spürst du still und körperlos
 Ein segnend Walten um dich her,
 Du fühlst, du ruhst in Gottes Schoß,
 Und wo du wandelst wallt auch Er ;
 Die Thränen all sind abgethan,
 Die Dornen tragen Rosenglut.
 Es taucht die Liebe wie ein Schwan
 Aus deines Lebens dunkler Flut.

Und was am schwersten dich bedroht,
 Dir zeigt's ein liebes Angesicht.
 Zum Freiheitsherold wird der Tod,
 Der deines Wesens Siegel bricht ;
 Du schaut in's Aug' ihm still vertraut,
 Von heil'gem Schauder nur berührt,
 Gleichwie ein Bräut'gam, den die Braut
 Zum seligsten Geheimniß führt.

Genug, genug ! Halt ein mein Lied !
 Denn was bei Nacht und Mondenlicht
 Durch eine Menschenseele zieht,
 Das sagt kein irdisches Gedicht ;
 Ein Hauch ist's, der da wunderbar
 Von Edens Friedenspalmen weht,
 Ein wortlos Schauen tief und klar,
 Ein Lächeln halb und halb Gebet.

(Geibel.)

Janvier 1898.

Verschiedenartige Geschichtsauffassung.

Das Buch der Geschichte findet mannigfaltige Auslegungen. Zwei ganz entgegengesetzte Ansichten treten hier besonders hervor. Die einen sehen in allen irdischen Dingen nur einen trostlosen Kreislauf ; im Leben der Völker wie im Leben der Individuen, in diesem, wie in der organischen Natur überhaupt, sehen sie ein Wachsen, Blühen, Welken und Sterben ! Frühling, Sommer, Herbst und Winter. « Es ist nichts neues unter der Sonne ! » ist ihr Wahlspruch ; und selbst dieser ist nichts neues, da schon vor zwei Jahrtausenden der König des Morgenlandes ihn hervorgeseufzt. Sie zucken die Achsel über unsere Zivilisation, die doch endlich wieder der Barbarei weichen werde ; sei schütteln den Kopf

über unsere Freiheitskämpfe, die nur dem Aufkommen neuer Tyrannen förderlich seien ; sie lächeln über alle Bestrebungen eines politischen Enthusiasmus, der die Welt besser und glücklicher machen will, und der doch an Ende erkühle und nicht gefruchtet ; in der kleinen Chronik von Hoffnungen, Nöthen, Missgeschicken, Schmerzen und Freuden, Irrthümern und Enttäuschungen womit der einzelne Mensch sein Leben verbringt, in dieser Menschengeschichte sehen sie auch die Geschichte der Menschheit.

Dieser fatalistischen Ansicht steht eine lichtere entgegen, die mehr mit der Idee einer Vorsehung verwandt ist, und wonach alle irdischen Dinge einer schönen Vervollkommenheit entgegen reifen, und die grossen Helden und Heldenzeiten nur Staffeln sind zu einem höheren gottähnlichen Zustande des Menschengeschlechtes, dessen sittliche und politische Kämpfe endlich den heiligsten Frieden, die reinste Verbrüderung und die ewigste Glückseligkeit zur Folge haben. Das goldne Zeitalter, heisst es, liege nicht hinter uns, sondern vor uns ; wir seien nicht aus dem Paradiese vertrieben mit einem flammenden Schwerte, sondern wir müssen es erobern durch ein flammendes Herz, durch die Liebe ; die Frucht der Erkenntnis gebe uns nicht den Tod sondern das ewige Leben.

(Heine.)

Février.

Einfluss der Ueberlieferung.

Das Edelste was wir besitzen haben wir nicht von uns selbst ; unser Verstand mit seinen Kräften, die Form in welcher wir denken, handeln und sind, ist auf uns gleichsam herabgeerbt. Wir denken in einer Sprache die unsere Vorfahren erfanden, in einer Gedankenweise an der so viele Geister bildeten und formten, zu der auch in andern Sprachen die schönsten Genien des Menschengeschlechts beitrugen, und uns damit den edelsten Theil ihres Daseins, ihr innerstes Gemüt, ihre erworbenen Gedankenschätze huldreich vermachten. Täglich geniessen und gebrauchen wir tausend Erfindungen, die aus alten Zeiten, ja zum Theil von den fernsten Gegenden der Erde zu uns gekommen sind, und ohne die wir ein freudenloses, dürftiges Leben führen müssten. Maximen und Sitten sind auf uns geerbt, die nicht nur das Gesetz der Natur, das dunkel in uns liegt, erhellen, sondern uns auch erwärmen, und Kraft geben uns über Bedrückniss und Gewohnheit hinaufzuschwingen, Vorurtheile abzuschütteln, und, indem wir andere Gemüter von demselben Licht des Wahren, Guten und Schönen durchdrungen fühlen, uns mit ihnen in Freundschaft und Thätigkeit weit inniger zu vereinigen als geist und sinnlose Körper sich je vereinigen könnten. Diese Kette von Wirkungen ist zu uns gelangt, sie hat uns umfasst und umschlungen ; wider Willen müssen wir an ihr halten und im Guten oder Bösen, thätig oder hindernd, auf Welt und Nachwelt fort wirken. Dies ist das unsichtbare, verborgene Medium, das Geister durch Gedanken, Herzen durch Neigungen und Triebe, die Sinne durch Eindrücke und Formen, bürgerliche Gesellschaften durch Gesetze und Anstalten, Geschlechter durch Beispiele, Lebensweise und Erziehung,

Liebende durch Liebe, Freunde durch harmonische Freundschaft knüpft, also dass wir in diesem bindenden Medium auf die Unsern, auf Andere, auf die Nachkommenschaft wirken müssen und fort wirken werden.

(Herder.)

Mars-Avril.

Der Schiffsjunge.

Das wilde, schäumende Ross,
Gejagt von der Sporen scharfem Stoss,
Auf krumm gewundener Reiterbahn
Mit seitwärts geneigtem Leibe stürmt :
So fliegt, wie die Flut sich senkt und türmt,
Das Schiff die Wellen hinab, hinan,
Vom mächtigen Seitenwinde gefasst,
Mit tief Bord über geneigtem Mast!
Es braust das Meer, es kracht und stöhnt
Des beladenen Fahrzeugs schwere Wucht
Auf seiner rastlos eiligen Flucht ;
Der Matrosen freudiges Hurrah ! tönt.
Der Steuermann am Ruder steht,
Das Rad mit gewaltigen Armen dreht,
Stets blickend scharf auf's zitternde Schwanken.
Der Bussole mit mancherlei frohen Gedanken,
Er überzählt sein Geldchen im stillen ;
Schon hört er am Strande die Fiedel klingen,
Wo blühende, lustige Dirnen springen,
Die gerne dem Seemann sind zu Willen.

Dort klettert ein Junge gar fink und heiter
Die Sprossen hinauf der schwankenden Leiter ;
Schon hat er erreicht in munterer Hast
Die höchsten Segel am stolzen Mast :
Den Lüftefänger, den Wolkenraser,
Den Mondespflücker, den Sternengraser :
Da bricht das morsche Tau entzwei,
Woran er geschwebt, — ein banger Schrei —
Er stürzt hinunter in's Meer,
Und über ihn stürzen die Wellen her.
Umsonst, Matrosen, ist euer Bemühn,
Den Jüngling zu retten, er ist dahin !
Wie hungernde Bestien stürzen die Wellen
Dem Opfer entgegen, sie schnauben und bellen ;
Schon hat ihn die eine wütend verschlungen,
Und über sie kommen die andern gesprungen,
Die um die Gierige neidisch schwärmen
Mit schäumendem Rachen und wildem Lärmen.
Die Sonne wiederum zu Himmel steigt,

Da ruhn die Winde, jede Welle schweigt,
 Und traurig steht der feiernde Matrose,
 Nachdenkend seinem wandelbaren Lose.
 Klar blickt der alte Mörder Ozean
 Dem Himmel zu, als hätt' er nichts gethan.

(Lenau.)

Mai.

Die Szene der beiden Königinnen in Maria Stuart.

Die Szene wird immer wirken auf den grossen Haufen, wie auf den feinen Beobachter; königliche Würde, die der Maria überall gegeben ist, verbindet sich hier mit der Leidenschaft des Weibes, das überall nur heftige Leidenschaften erregt, in wunderbarer Weise und steigert sich bis zum Aeussersten des Selbstgefühls; denn die empörte Maria schliesst mit dem Worte: « Ich bin euer König ». Die aus tiefster Demütigung bis zu dieser alles umher vergessenden Entzückung hinansteigende Leidenschaft ist die Aufgabe dieser Szene und eine der höchsten Aufgaben der Schauspielkunst. Die Darstellerin hat von der Höhe der Leidenschaft rückwärts einzustudieren, was sie in umgekehrter Folge darzustellen hat. Alles was sie ehe sie mit der Verzückung schliesst, in Ton, Miene und Gebärde leistet, muss die Höhe vorausahnen lassen und den Kampf versinnlichen, den die Maria, die sich demütigt, mit der Maria, die sich fühlt, stufenweise durchkämpft. Der heftigste Kampf, den der Dichter zu Anfang der Zankszene vorschreibt, besteht darin, dass Maria im Vollgefühl ihrer königlichen Berechtigung es zwar erkennt, dass ihre rettungslose Lage sie zur Demütigung zwingt, diesen Zwang aber nicht zu ertragen vermag. Daher der Eindruck des Stolzes, den sie auf Elisabeth macht. Sie versucht, sich zu beugen, aber sie betet die Gottheit an, die Elisabeth erhöhte. Das königliche Bewusstsein bricht immer durch und immer mächtiger und wird immer wieder und immer schwächer niedergekämpft. Der Dichter leiht ihr glühenden Zorn, aber zugleichedle Würde. Die Beleidigungen gegen die beglückte Gegnerin liegen in der Härte des Ausdrucks, den die Darstellerin nicht zu verstärken hat, es sei denn durch den Ton herabsehender Verachtung und zwar von der Höhe des voll ausbrechenden Gefühls königlicher Machtfülle.

Juin.

An die südlichen Dichter.

Nehmt dies mein Blumenopfer, heil'ge Manen!
 Wie Göttern biet' ich euch die eignen Gaben.
 Mit euch zu leben und den deutschen Ahnen
 Ist, was mir einzig das Gemüt kann laben.
 Halb Römer, stammt ihr dennoch von Germanen;
 So lasst mit deutscher Red' euch denn begaben
 Und heim euch führen an des Wohllauts Banden
 Zu nördlichen aus südlich schönen Landen.

Eins war Europa in den grossen Zeiten,
 Ein Vaterland, des Boden hehr entsprossen,
 Was Edle kann in Tod und Leben leiten.
 Ein Rittertum schuf Kämpfer und Genossen,
 Für einen Glauben wollten alle streiten,
 Die Herzen waren einer Lieb' erschlossen ;
 Da war auch eine Poesie erklingen,
 In einem Sinn, nur in verschied'nen Zungen.

Nun ist der Vorzeit hohe Kraft zerronnen,
 Man wagt es, sie der Barbarei zu zeihen.
 Sie haben enge Weisheit sich ersonnen :
 Was Ohnmacht nicht begreift, sind Träumereien
 Doch mit unheiligem Gemüt begonnm,
 Will nichts, was göttlich ist von Art, gedeihen.
 Ach, diese Zeit hat Glauben nicht, noch Liebe :
 Wo wäre denn die Hoffnung, die ihr bliebe ?

Das echte Neue keimt nur aus dem Alten,
 Vergangenheit muss unsre Zukunft gründen.
 Mich soll die dumpfe Gegenwart nicht halten ;
 Euch, ew'ge Künstler, will ich mich verbünden.
 Kann ich neu, was ihr schuft, und rein entfalten,
 So darf auch ich die Morgenröte kündigen
 Und streu'n vor ihren Himmelstheiligtumen
 Der Erde Liebkosungen, süsse Blumen.

(August Wilhelm von Schlegel.)

2° THÈMES.

Novembre 1897.

Les murmures de la forêt.

..... Cependant les arbres de la forêt font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts ; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes, mais des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douleur. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits. Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords ; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les champs qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir ; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux. Ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les

livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières ! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages !

(Bernardin de Saint-Pierre.)

Décembre.

La sociabilité du peuple français.

Ainsi qu'il convient à un peuple qui sert d'intermédiaire naturel pour les idées, le Français arrivé au plein développement de son être a, parmi les hommes, la vertu spéciale de la sociabilité : à cet égard, il est, de l'aveu de tous, celui qui approche le plus de la perfection. Un sentiment de bienveillance naturelle le porte vers son semblable, un esprit d'équité le guide dans ses relations avec tous ; il charme par ses prévenances, il retient par son amabilité ; en toutes choses il sait agir avec mesure et discrétion ; il aime à plaire par le costume et les manières, mais sans les outrer ; il excelle dans l'art de bien dire, et pourtant il fait valoir son esprit sans porter tort à celui des autres. Plus encore que le Français, la Française peut être considérée à cet égard comme représentant la plus haute expression du caractère national. A ses vertus de famille, l'ordre, l'économie, la prudence, la promptitude de décision dans les choses du ménage et les affaires, elle ajoute des qualités sociales qui lui donnent un charme tout particulier, le bon sens, le naturel, l'esprit, l'à-propos, elle ravit par sa conversation, et c'est à elle surtout qu'est dû l'attrait de la société française.

Il est rare que les étrangers ne se plaisent pas en France ; il est plus rare encore que des Français ne se sentent pas malheureux loin de leur patrie : il est peu d'hommes auxquels pèse plus durement le fardeau de l'exil.

(Élisée Reclus.)

Janvier 1898.

Sur la mort d'une cousine de sept ans.

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...

Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de honneur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
 Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
 Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour ;
 J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;
 Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
 Ne peut en voir en un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
 D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
 De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt ;
 Au milieu de cadeaux qui pleuvent pour étreindre,
 Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
 Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
 Sûr de ton avenir, je te pressais d'éclore,
 Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
 De tes petites mains je vis tomber le livre ;
 Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre.
 Hélas ! si j'avais su !

(Hégésippe Moreau.)

(A suivre.)

Soutenance de Thèses

M. LOUIS BERTRAND, *professeur de rhétorique au lycée d'Alger*, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, le mercredi 15 décembre.

THÈSE LATINE

Raphaelis Mengsii de antiquorum arte doctrina cujus momenti in Gallicos pictores fuerit.

THÈSE FRANÇAISE

La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle et les 1^{res} années du XIX^e, en France

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est indispensable : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au Collège de France et à la Sorbonne par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Jules Marthas, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. M... K... à R. — Nous ferons notre possible pour publier des extraits ou le résumé des thèses les plus intéressantes soutenues cette année, en Sorbonne ; nous commencerons, dans notre prochain numéro, par la thèse fort distinguée de M. Paulin Malapert sur les *Eléments du Caractère*.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la Revue, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Clugny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, *Études et portraits littéraires*, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Chaque volume se vend séparément.

Impressions de Théâtre, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50

Chaque volume se vend séparément.

Myrrha, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50

Seizième Siècle : *Études littéraires*, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50

Dix-Septième Siècle : *Études littéraires et dramatiques*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50

Dix-Huitième Siècle : *Études littéraires*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50

Dix-Neuvième Siècle : *Études littéraires*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50

Victor Hugo : *l'homme et le poète*, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2^e édition, broché. 3 50

Bernard Palissy, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50

Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50

Shakespeare et les Tragiques grecs, par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Bossuet, par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50

Hommes et Livres, *études morales et littéraires*, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édit., broché. 3 50

Aristophane et l'ancienne Comédie attique, par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50

Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain, par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50

La Comédie au XVII^e siècle, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50

Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br. 3 50

Le Théâtre d'hier, *études dramatiques, littéraires et sociales*, par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Essais de Littérature contemporaine, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50

Nouveaux Essais de littérature contemporaine, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (*Vient de paraître*), broché. 3 50

Les Africains, *étude sur la littérature latine d'Afrique*, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50

La Religion des Contemporains, par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (*Nouveauté*). 3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

CORNEILLE : « LE MENTEUR ».....

Gustave Larronmet,
*Membre de l'Institut.*LA VIE POLITIQUE A ATHÈNES : LES SOPHISTES ;
SOCRATE.....Alfred Croiset,
*Professeur à l'Université de Paris.*LA GUERRE CIVILE ENTRE SYLLA ET LES MARIA-
NISTES.....Paul Guiraud,
Professeur à l'Université de Paris.

LA RELIGION DE RABELAIS.....

H. Hauser,
*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand*PLATONISME ET ÉVOLUTIONNISME (*Leçon d'ouver-
ture*).....René Berthelot,
*Professeur à l'Université de Bruxelles.*SUIJETS DE DEVOIRS MENSUELS (*fin*).....

Académie de Paris.

PLAN DE DISSERTATION.....

Licence ès lettres.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, RUE DE CLUNY, 15

1897

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille érie de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Corneille : « Le Menteur »

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET,

Membre de l'Institut

La suite chronologique de nos études sur Corneille nous amènerait aujourd'hui à parler de *Cinna* et d'*Horace* ; mais, pour ne pas embarrasser l'avenir, nous nous entretiendrons du *Menteur*, c'est-à-dire de la seule grande comédie de notre poète. Je ne dirai pas que cette pièce soit aussi importante que le *Cid* ou même que les *Précieuses ridicules* ; mais elle est certainement considérable parce qu'elle achève de nous donner sur la nature de l'esprit de Corneille les renseignements que nous avons cherchés jusqu'ici à travers cette série de drames, qui tiennent le milieu entre la tragédie et la comédie. Deux points sont curieux à noter : d'abord le sujet du *Menteur*, comme celui du *Cid*, est emprunté à une pièce espagnole ; ensuite Racine aussi a fait une comédie, qui est excellente, les *Plaideurs*.

Nous avons dit que Corneille, après le *Cid*, choisit les sujets de ses tragédies dans l'histoire ancienne ; mais, parmi les Latins qu'il étudie de préférence, il y en a deux, Lucain et Sénèque, qui sont des Espagnols, originaires de Cordoue. D'ailleurs, il a trop le goût de l'emphase castillane pour ne pas revenir à cette littérature d'au delà les Pyrénées. C'est aux Espagnols que plus tard il empruntera *Don Sanche*, et c'est un de leurs grands poètes comiques, Alarcon, qui lui fournit, après *Pompée*, le sujet du *Menteur*. Esprit infiniment souple et curieux de formes nouvelles, il a com-

pris que la tragédie l'emporte en vigueur sur la tragi-comédie par tout ce qu'elle a perdu d'éléments comiques. L'idée lui vient maintenant de considérer à part ces éléments comiques dissociés, et c'est ainsi qu'il crée la comédie.

D'où vient que Corneille et Racine ont fait l'un le *Menteur* et l'autre les *Plaideurs* ? De ceci simplement, qu'ils avaient l'un et l'autre le tempérament dramatique. Il était inévitable que le côté plaisant des choses leur apparût. Le tempérament comique de Racine, c'est une certaine finesse mordante, une pointe de méchanceté même dans la mesure, où ce défaut s'allie aux qualités les plus exquisées du cœur. Le tempérament comique de Corneille, c'est la gaité d'un brave homme qui n'est pas dupe, et qui saura très bien démêler les intrigues d'un fourbe ou d'une coquette. Ne cherchons pas dans le *Menteur* cette ironie piquante qui, à travers les scènes bouffonnes de Petit-Jean et de Perrin Dandin, atteindra les institutions sociales et jusqu'à l'essence de la justice. Corneille s'attaque non point même à un travers de caractère, comme on a dit, mais à un simple jeu d'imagination, à un divertissement d'esprit, à cette forme du mensonge qui est la plus éloignée possible de la bassesse et de la vilénie.

Corneille se méprit d'abord sur le nom même de l'auteur qu'il imitait. Un ignorant lui avait mis entre les mains un recueil de pièces qu'il regardait comme le douzième volume de Lope de Véga. Celui-ci, retiré au couvent, ne s'inquiétait plus alors de la publication de ses œuvres ; il fallut qu'Alarcon réclamât ; il le fit avec une âpreté et une obstination particulières. Il était bossu et, disaient ses contemporains, il prenait assez volontiers la protubérance qui se dressait entre ses deux épaules pour le Parnasse. Il occupait la charge de rapporteur au Conseil des Indes de Madrid ; et l'on peut saisir là une analogie avec les fonctions de Corneille, avocat du roi à la Table de Normandie. La subtilité juridique qu'il transporta dans son théâtre dut contribuer à le faire aimer de notre poète. Mais le cadre très pittoresque et très espagnol dont il a entouré sa pièce, qui a pour titre la *Vérité suspecte*, fut certainement ce qui frappa le plus Corneille.

La scène se passe, en effet, sur cette promenade favorite des Espagnols qui est devenue aujourd'hui le Prado. Le Mançanarès est tout auprès, ce fleuve singulier qui coule quelquefois et qui, disaient les auteurs d'autrefois, n'avait de cours que pendant les hivers, afin de suivre l'usage des Universités de Salamanque et d'Alcala. Au milieu de ses rives est un bosquet où se donnaient des rendez-vous et des fêtes galantes. Avec le Madrid du *Salone*, Alarcon nous montre aussi le Madrid nocturne. Ce sont

des conversations, la nuit, entre une dame qui se trouve à son balcon et un gentilhomme qui est dans la rue : ainsi la galanterie et la convenance sont également sauvegardées. Le cavalier a pris soin de mettre des gens à lui aux deux bouts de la rue pour interdire le passage. Encore aujourd'hui, vous pourrez vous voir arrêtés par des gens fort polis, à manteaux couleur de muraille, qui vous engageront à faire un détour. Au nombre des incidents de la pièce, il ne peut manquer d'y avoir des duels. Les champions arrivent à cheval, escortés de leurs suivants, et ils croisent l'épée de manière à faire briller l'habileté de leur jeu aux yeux des dames du Prado ou sous la fenêtre de leur belle. Tel est le cadre de la comédie d'Alarcon. L'action qui s'y développe est une de ces intrigues fort complexes de mariages supposés qu'aiment toujours les Espagnols. Un jeune homme, frais émoulu de l'Université de Salamanque, arrive à Madrid accompagné d'un vieux serviteur, qui va guider ses pas. Un jour, à la promenade, une jeune femme, qui passe devant lui, fait un faux pas ; il se précipite ; la conversation s'engage, et voilà une intrigue en train. Le jeune homme, décidé à briller, déclare à la dame qu'il est un riche Péruvien et qu'il vient à Madrid dépenser galamment son argent. La dame lui répond que les questions de fortune lui sont indifférentes ; et, comme les intentions du cavalier sont honnêtes, elle lui fixe un rendez-vous au bas de son balcon. Le jeune homme s'est enflammé avec la rapidité de son âge. Sur ces entrefaites, son père vient lui proposer un mariage ; il déclare qu'il s'est marié en secret à Salamanque ; qu'il a eu une aventure d'étudiant avec une jeune fille de bonne famille, et qu'il en est résulté.... un fils. Le père se fâche un peu, puis il s'attendrit à la pensée qu'il est grand-père et dit : « Allons, il faut partir, allons chercher ta femme et ton fils. » Le tout est faux naturellement. Dans la suite, il se trouve que la dame rencontrée par le jeune homme est justement la femme que son père lui destine.

On le voit, ce menteur-là n'est pas bien méchant. Le hasard, puis une imagination trop prompte l'ont engagé dans un mauvais pas, et par malheur, son premier mensonge une fois commis, il se trouve entraîné à en commettre d'autres où il s'empêtre de plus en plus, tout en croyant se dépêtrer. Mais on ne peut dire que ce soit là un vice de caractère. En effet, à côté du mensonge intéressé et du mensonge criminel, qui ont pour but expressément de dérober quelque chose à autrui, il y a le mensonge de vanité pure qui ne nuit à personne. Une espèce très inoffensive du menteur, c'est, par exemple, le chasseur : il met un zéro après le

chiffre : cela n'a point d'autre importance. Les chasseurs, ses camarades, n'en sont pas dupes ; ils font comme lui, c'est une façon de tuer le temps. Enfin, il y a un menteur à qui nous devrions rendre grâces, car il nous vaut vraiment des moments de haute gaité : c'est l'homme qui a reçu un coup de soleil sur ses facultés inventives ; celui-là est incapable, lorsqu'il passe, de ne pas céder à sa douce manie ; il part d'un détail vrai ; mais, dès qu'il voit qu'il intéresse son auditoire, il veut l'intéresser davantage, et peu à peu nous voyons au grand jour le ballon qui gonfle, qui monte et nous remplit d'admiration. Ce menteur-là n'est d'aucun pays ; je crois qu'il y en a en Suède et en Norvège ; mais il est tout naturel que ce phénomène solaire s'observe de préférence sur les points de la terre où le soleil est le plus chaud.

En effet, nous avons dans notre littérature un charmant écrivain qui a porté dans la peinture de nos mœurs l'ironie la plus fine avec le souvenir du ciel de son pays et de la *galéjade* méridionale : c'est Alphonse Daudet. Prenez l'odyssée de Tartarin de Tarascon, et voyez les très nombreuses descriptions que l'auteur nous donne du mensonge : ce sont chaque fois de petits détails que l'imagination amplifie et qui ont, pour tout objet, de faire passer un moment agréable à ceux qui écoutent en donnant une bonne opinion de celui qui parle. Remarquez que jamais un méridional n'est dupe d'un méridional ; quand l'un a fini, l'autre reprend, et le premier l'écoute avec non moins de reconnaissance. Ainsi, si Corneille n'était point Normand, nous pourrions faire naître son personnage entre Marseille et Tarascon ; sa pièce n'est pas une comédie de caractère, c'est une fantaisie dans un tableau de mœurs vraies, avec un grand nombre de détails très comiques d'observation et de style. J'en ai indiqué le sujet en exposant celui de la *Vérité suspecte* : mais il y a cette grande différence que la scène se passe à Paris, aux Tuileries d'abord, ensuite sur cette Place Royale que Corneille nous a déjà fait connaître. Le décor est nettement marqué par le texte : c'est ainsi, par exemple, que le Menteur et son père le décrivent au second acte, sans doute d'après une toile de fond disposée par le décorateur.

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans,
J'y croyais ce matin voir une île enchantée :
Je la laissai déserte et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses,

Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
 Aux superbes dehors du Palais-Cardinal.
 Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
 Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
 Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
 Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
 Mais changeons de discours.

Voilà pour le cadre. Quant aux observations de mœurs, elles se succèdent, du commencement à la fin de la pièce, avec une sûreté et une précision que Molière ne dépassera pas et dont nous ne trouvons pas l'équivalent dans Racine. Remarquons d'abord la parfaite vraisemblance du sujet. Dorante arrive de Poitiers, où il a fait son droit. Il a étudié dans une de ces universités commodes et bienveillantes, où il suffisait de venir, à une époque quelconque de l'année, passer l'examen après avoir eu soin de déposer chez les professeurs des droits assez élevés ; ces droits représentaient l'essentiel de la préparation. C'est ainsi que Molière alla prendre ses grades à Orléans. Perrault nous raconte à ce sujet, dans ses *Mémoires*, une scène fort amusante. Il arrive avec des amis à Orléans, passé onze heures du soir ; ils se disent qu'il est un peu trop tard pour se présenter à l'Université. Cependant, ils songent qu'ils pourraient repartir le lendemain matin, et ils se rendent chez trois professeurs. Vous voyez la scène : les professeurs en robe et en bonnet de nuit, fort maussades d'être réveillés ; mais, lorsqu'ils apprennent qu'il y aura un supplément de droits, ils se réunissent dans une salle fumeuse et l'examen est expédié.

Dorante entre donc à Paris avec sa licence dans sa poche ; il est de bonne famille, il a de l'argent, les dents longues, il est dans les meilleures dispositions pour faire beaucoup de sottises. Il se rend tout de suite aux Tuileries. Là nous le voyons qui interroge son domestique. Ce Cliton n'est pas un vieux serviteur comme celui d'Alarcon, c'est un homme qui a eu déjà beaucoup de maîtres et qui est tout prêt à servir les fantaisies de Dorante. Il lui donne cette définition du demi-monde, que nous pourrions comparer à la tirade des *pêches à quinze sous*, un des morceaux les plus étincelants de Dumas fils.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
 Et tenez celles-là trop indignes de vous
 Que le son d'un écu rend traitables à tous :
 Aussi, que vous cherchiez de ces sages coquettes
 Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,
 Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.

Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles ;
 Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles,
 Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
 Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
 Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
 N'est pas incompatible avec un peu de vice.
 Vous en verrez ici de toutes les façons.
 Ne me demandez point cependant de leçons ;
 Ou je me connais mal à voir votre visage,
 Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
 Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins,
 Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse.....

C'est cela même qu'il lui faut. Nous entendons ensuite une description de Paris. Demandez-vous si un Théodore Barrière ou un Sardou écrirait un morceau plus brillant que celui-ci :

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez ;
 Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés.
 L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
 On s'y laisse duper autant qu'en lieux de France,
 Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
 Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
 Dans la confusion que ce grand monde apporte,
 Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
 Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
 Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
 Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
 Et vaut communément autant comme il se prise.
 De bien pires que vous s'y font assez valoir.
 Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
 Êtes-vous libéral ?

Êtes-vous libéral ? Êtes-vous disposé à dépenser sans compter ? Vous serez un parfait Parisien. Là-dessus, l'action s'engage comme dans Alarcon : une dame arrive, fait un faux pas, et la conversation se termine, non par un rendez-vous formel, parce que nous sommes en France où les mœurs sont un peu différentes, mais par l'espoir d'un rendez-vous. Deux jeunes gens surviennent, deux amis de l'Université ; l'un d'eux est sombre : on a donné sur la Seine une fête d'eau à une dame qu'il aime ; il se demande qui lui a joué ce méchant tour. La fête a été des plus brillantes. En l'écoutant conter, le menteur prend un air suffisant, si bien que l'autre finit par lui dire : « Mais vous connaissez ce cavalier ? » Dorante répond : « Mais, oui ! — Eh bien ! qui donc ? — Eh bien... c'est moi ! » Et il la raconte. Alcippe le prend assez mal ; ce sera l'occasion d'un duel. D'autre part, la jeune femme rencontrée

tout à l'heure par le Menteur et qu'il a crue d'humeur galante, est de celles avec lesquelles il n'y a qu'un motif valable, le bon. Ainsi engagée, l'histoire se poursuit avec la plus parfaite vraisemblance jusqu'au moment où notre personnage ne peut se dégager de ses mensonges autrement que par un aveu complet. Chemin faisant, il montre que son travers d'esprit se concilie fort bien avec toutes sortes de bonnes qualités.

Son valet, Cliton, est l'ancêtre de tous ces héros domestiques qui vont se succéder sans interruption jusqu'à ce Figaro de Beaumarchais, qui les incarne tous, et qui, dit-on, a tant d'esprit qu'il n'en a plus laissé à personne. Tous les valets de Molière : le Scapin des *Fourberies*, le Sganarelle du *Don Juan* et le Mascarille de l'*Etourdi* qui s'intitule *fourbum imperator*, sont de la famille de Cliton. Cliton a beaucoup vu, beaucoup retenu, il s'est fait une morale très élastique, il a résumé son expérience en deux ou trois aphorismes comme ceux-ci : il ne faut pas s'insurger contre les puissants ; il ne faut jamais désespérer. C'est la philosophie du peuple jusqu'au moment où, après n'avoir été rien, il voudra être tout. Ces valets ne résistent jamais en face à leur maître ; mais ils le jugent. Ils ne craignent pas, lorsqu'ils se sont engagés avec eux, par une complicité nécessaire, dans une situation dangereuse, de leur donner des avertissements presque courageux, comme fait le Sganarelle de *Don Juan*. En même temps, à la vue des qualités brillantes de leur maître, ils sont éblouis et tombent en admiration. Ainsi Cliton, après avoir blâmé les mensonges de Dorante, les écoute bouche bée avec cette stupéfaction d'un homme qui n'a jamais entendu de bonne musique et qui en entend pour la première fois. Devant ce Paganini de l'histoire inventée, que tout à l'heure il voulait interrompre, il finit par se mettre à genoux et baise pieusement le bord de son manteau ; dorénavant il le suivra avec une confiance aveugle. Ce caractère où l'esprit et la bonhomie, le sens pratique et la résignation se mêlent en doses exactement mesurées, c'est le chœur antique de la comédie grecque.

Quant à Géronte, il représente le vieillard de la comédie latine, mais transformé et doué d'un caractère vraiment vivant : c'est le gentilhomme de province venu à Paris pour achever l'éducation de son fils. Il descend de cette génération brave et forte qui a fait les guerres de religion aux côtés de Henri IV ; il recevra sa dernière incarnation dans le grand-père du Didier de Victor Hugo, qui traverse silencieusement l'action jusqu'au moment où il vient demander la tête de son fils. Le mensonge pour lui est un déshonneur ; entre une dupe et un fripon, c'est à la dupe qu'il

attribue le beau rôle. Transportez don Diègue dans la comédie : vous aurez Géronte ; c'est la même noblesse et la même force de caractère. Lorsqu'il adresse à son fils la fameuse question : « Êtes-vous gentilhomme ? » on croirait entendre le père de Rodrigue. Il joint à cette sévérité intransigeante beaucoup d'indulgence affectueuse ; et toutes les fois qu'on voudra faire entendre de ces conseils de vieillard, qui sont comme un vin vieux conservé pour les enfants, c'est à Géronte qu'on songera. Grâce à lui, ce qui domine dans la pièce de Corneille, c'est la force et l'autorité des sentiments de famille. Molière n'aurait certainement pas écrit, sans le *Menteur*, la scène fameuse de don Juan avec son père.

Sur un seul point Corneille a dévié : c'est dans la conclusion de l'intrigue. Alarcon s'en était très bien tiré, parce qu'il n'avait qu'à transporter sur la scène les mœurs de Madrid ; mais, en France, et pour bien des raisons dont le climat, si vous voulez, est la principale, ces intrigues nocturnes sont exceptionnelles. Les fenêtres d'abord ne sont pas grillées, et puis la police est organisée d'une autre façon. De là, au lieu du merveilleux cinquième acte d'Alarcon, ce dénouement si singulièrement embrouillé de Corneille, auquel lui-même déclarait ne rien comprendre. Mais c'est une tâche légère ; lorsque le *Menteur* touche à sa fin, nous sommes amplement satisfaits. Notons seulement qu'il faudra descendre jusqu'à Beaumarchais, qui, dans le prestigieux cinquième acte du *Mariage de Figaro*, a disposé comme Corneille plusieurs rendez-vous nocturnes, pour trouver dans notre théâtre, en attendant Scribe, des intrigues très savamment combinées et très ingénieusement démantelées.

Au sujet du *Menteur*, il y a une anecdote, concernant Molière, que nous ne pouvons manquer de rappeler. François de Neufchâteau prétend avoir trouvé dans le *Bolæna* la confidence que voici : « Je dois beaucoup au *Menteur*, disait Molière à Boileau. Lorsqu'il parut, j'avais bien envie d'écrire ; mais j'étais incertain de ce que j'écrivais ; mes idées étaient confuses, cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causaient les honnêtes gens ; la grâce et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il fallait toujours choisir un héros de bon ton ; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il fallait établir un caractère ; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie ; et celle où il est obligé de se battre par suite de ses mensonges, me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans le *Menteur*, j'aurais sans doute fait quelques pièces d'intrigues : l'*Etourdi*,

le *Dépit amoureux* ; mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*. — Embrassez-moi, dit Despréaux, voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie. »

Il est très probable que cette anecdote est controuvée : d'abord parce que François de Neufchâteau est de la fin du xviii^e siècle, ensuite parce que la comédie de Molière résulte d'une tout autre conception que cette pièce de Corneille. Cependant, nous pouvons dire qu'à certains égards, Corneille a rendu aux auteurs comiques le même service qu'aux auteurs de tragédie. Molière aurait été Molière si Corneille n'avait pas existé, de même que Racine aurait été Racine ; mais il n'en est pas moins vrai que, pour l'un comme pour l'autre, ce grand créateur de l'art dramatique avait ouvert les voies, il avait établi un certain niveau d'art qu'il faudra désormais atteindre pour exceller. Un autre écrivain, avec lequel les analogies de détail seraient plus frappantes, c'est Regnard. Sa langue est celle de Corneille, savoureuse, dure, riche en proverbes et en couleurs ; mais l'étude de mœurs qui est au fond de la pièce de Corneille est sacrifiée, dans Regnard, à une fantaisie toujours en réveil. Le *Menteur* contient des récits comparables à ceux du *Cid*, celui, par exemple, du mariage secret de Dorante à Poitiers. Il y a là une étude de psychologie des plus pénétrantes : il faut voir la manière dont le *Menteur* improvise, séance tenante, les détails de sa narration. Notons enfin, comme dans le *Cid*, ce don de frapper des proverbes qui distingue partout le style cornélien. Vous savez combien de vers du *Menteur* sont dans toutes les mémoires :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Vous avez l'appétit ouvert de grand matin.

Un cœur qui veut aimer et qui sait comme on aime
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Etc...

C. B.

La vie politique à Athènes : les Sophistes ; Socrate

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous continuerons à étudier, cette année, le sujet que nous avons commencé l'année dernière, la *Vie politique à Athènes*, c'est-à-dire, si nous voulons nous exprimer avec plus de précision, les jugements et les témoignages portés par les auteurs contemporains sur la démocratie athénienne. J'entre donc en matière sans autre préambule et me borne à rappeler en quelques mots les principaux points mis en lumière par notre étude, l'an passé. Nous avons jusqu'ici interrogé trois témoins : d'abord Thucydide, historien original, pénétrant, soucieux de la vérité ; puis cet aristocrate à l'esprit fin, clairvoyant, élevé au-dessus des préjugés de partis, qui est l'auteur de ce petit traité de la *Constitution d'Athènes*, classé d'ordinaire parmi les œuvres de Xénophon ; enfin nous avons interrogé encore la comédie attique dans la personne de son principal représentant, Aristophane. En rapprochant les textes provenant d'origines si diverses, on ne pouvait manquer d'être frappé de la concordance de vues qui s'en dégage. Thucydide, avec son impartialité bien connue, sa puissance d'observation, nous disait : « La démocratie athénienne est fort intelligente ; elle est capable des plus grandes choses ; ce qui lui manque, c'est un chef. Elle en a eu un dans Périclès, homme d'Etat dont les vues étaient de grande portée ; mais, après lui, elle tombe sous la coupe de chefs médiocres, égoïstes, incapables de s'élever au-dessus des vues de parti ». L'aristocrate, auteur de la *Constitution d'Athènes*, dit à peu près la même chose : « Il y a beaucoup d'intelligence à Athènes, et quand on croit que c'est par ignorance que le peuple fait de certaines choses qui nous paraissent peu raisonnables, c'est qu'il se laisse guider par des vues étroites, qui ne sont pas celles d'un homme d'Etat, par un instinct très sûr cependant de son intérêt ; il n'est donc pas douteux qu'il y a chez lui beaucoup d'intelligence. » Aristophane ne dit pas autre chose : « Si l'on prend les individus un à un, l'on est frappé de ce qu'il y a d'intelligence dans ce peuple ; mais, lorsqu'ils sont tous réunis

à l'assemblée, tout change ; ils écoutent des charlatans, de mauvais chefs et deviennent, en règle générale, dupes des beaux parleurs. Ce qui leur fait défaut, ce sont des chefs intelligents et honnêtes. » Dans ces trois jugements nous trouvons donc une conclusion identique : beaucoup d'intelligence diffuse dans les masses populaires, intelligence sans doute un peu superficielle, suffisante toutefois pour voir le bien et chercher à le réaliser, patriotisme dégénérant parfois en chauvinisme, mais au fond ne demandant qu'à bien faire, facilité à se laisser duper, nécessité d'avoir une bonne direction, tels sont les traits caractéristiques de la démocratie athénienne. L'accord de ces trois jugements prononcés par des bouches si différentes a quelque chose de remarquable. On a de nos jours exprimé cette idée qu'aucun régime politique n'a plus besoin d'une aristocratie intellectuelle qu'une démocratie. Dans une aristocratie, en effet, les traditions des ancêtres se conservent mieux, l'expérience pratique s'accumule et ne se perd pas. Un gouvernement aristocratique peut donc à la rigueur se passer de grands hommes d'Etat ; il pourra vivre et se maintenir sans eux. Dans une démocratie mobile comme l'était celle d'Athènes, le besoin de quelque chose de fixe était beaucoup plus urgent que sous n'importe quelle autre forme de gouvernement, et cet élément de stabilité, c'est dans l'intelligence et le bon sens individuel de ses membres qu'elle devait le trouver.

Au point où nous en sommes arrivés aujourd'hui, nous nous trouvons amenés à interroger d'autres témoins d'un ordre tout à fait différent. Nous devons à leur égard nous demander d'abord de quelle manière il convient de les interroger, et ensuite dans quelle mesure nous pouvons croire leurs jugements. Ces nouveaux venus sont nés au moment où paraissaient les ouvrages précédemment examinés. Les auteurs de ceux-ci, Thucydide et l'aristocrate anonyme se sont trouvés mêlés à la vie politique de la foule, ou du moins ont été, comme Aristophane, plus ou moins attachés à un certain parti, ont vécu des traditions de la cité, partagé les opinions d'une partie des citoyens. Mais, au temps de la guerre du Péloponèse, se forme dans Athènes une classe d'hommes qui se prétendent les représentants de la science ; ils s'intitulent *sophistes*. D'autres se contentent du nom plus modeste d'amis de la science, *φίλοσοφοι*. Nous allons donc nous trouver en présence de jugements différents de ceux que nous avons cités sur la démocratie athénienne. Nous n'allons plus entendre ce témoignage si unanime sur l'intelligence populaire. Parce qu'ils sont les représentants de la science, partage d'un petit nombre et par là même aristocratique, les sophistes, les philosophes vont nous

parler de l'ignorance du peuple. Avant d'écouter leurs témoignages, il faut voir ce que valent ces sophistes.

Nous savons combien les sophistes sont différents les uns des autres. De là viennent ces opinions si diverses sur la vraie nature de la sophistique, depuis l'opinion de Platon, qui ne voit dans les sophistes que de purs charlatans qui trompent la foule, jusqu'à celle de Grote qui, se faisant leur défenseur, les considère comme les représentants d'un positivisme scientifique digne d'attention et de respect. Cette extrême divergence d'opinions résulte de ce que, dans les doctrines sophistiques, on peut trouver des soutiens pour toutes les théories. Toutefois, quand on voit ce qui fait l'unité de cette sophistique, on arrive à une conclusion moins favorable que celle de Grote. On raisonne alors sur un fondement solide et l'on ne court pas le risque de s'égarer. Tous ces savants sont des négateurs de l'ancienne métaphysique, des recherches auxquelles se sont livrées les anciennes écoles, telles que celles d'Ionie et d'Elée ; tous déclarent que les recherches sur l'essence de la nature des choses sont vaines. Ils sont aussi d'accord sur un autre point important ; pour eux les doctrines fondées sur la tradition sont vaines, ne reposent pas sur un fond solide et ne méritent pas d'être prises en considération. C'est la négation complète de la tradition philosophique, religieuse et poétique. Ils se rencontrent également sur un troisième point, à savoir l'effort pour constituer une science qui soit pratique et qui permette à l'homme d'acquérir, surtout dans la vie des sociétés, une force, une influence prépondérante, de fonder certaines lois, une morale non plus sur la convention, *κατὰ νόμον*, mais selon la nature, *κατὰ φύσιν* ; telle est leur prétention à tous ; voilà le point où viennent aboutir leurs efforts : ils cherchent à établir une science de la vie privée et de la vie politique fondée sur la vraie nature et complètement indépendante des anciennes traditions. Cette morale *κατὰ φύσιν* n'est pour les sophistes pas autre chose que le droit du plus fort. C'est la théorie que l'on trouve exprimée dans le *Gorgias* de Platon. Gorgias ne va pas jusqu'au bout de ses théories ; il recule devant les conséquences qui en découlent. Polos va un peu plus loin sans arriver encore aux conclusions extrêmes. Calliclès, élève des sophistes, plus désabusé que ses maîtres, déclare que les autres ont tort de se montrer aussi timides et de ne pas oser tirer les conséquences des principes qu'ils ont posés ; il proclame donc qu'il n'y a d'autre morale que celle de la force, que le plus fort a tous les droits. Quelles que soient les maximes de détail, souvent très belles, que l'on rencontre chez divers sophistes, on peut dire que c'est là le fond de la doctrine sophistique en général.

En quoi consiste la force par excellence aux yeux de Calliclès et des autres ? Avant tout, dans le maniement habile de la parole. L'homme fort entre tous, c'est l'orateur capable de faire que l'argument le plus faible devienne le plus fort (τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν). C'est là le mot essentiel qui décèle le fond de la sophistique : faire de l'argument le plus faible l'argument le plus fort, voilà le comble et le degré supérieur de la force. Puisque la vérité n'existe pas en soi, puisque les efforts pour découvrir l'être en soi sont vains, puisque l'homme est la mesure de toutes choses et que rien n'existe que dans son esprit et sous la forme qu'il sait lui donner, l'homme fort, c'est celui qui par la parole communique à ces riens une apparence de vérité pour les faire triompher devant la foule.

Nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps au jugement des sophistes sur la démocratie contemporaine. Ils ne l'ont guère jugée ; ils avaient mieux à faire : c'était de la diriger, de l'exploiter. L'essentiel, pour le sophiste, c'est de réaliser en lui-même la force de l'orateur et du dialecticien, qui donne tout à celui qui la possède : puissance, richesse et gloire. C'est pour cela que les maîtres de la sophistique s'appliquent, avant tout, à faire de leurs disciples des orateurs à qui la parole procurera des avantages incontestables. Quant à la foule, ils la méprisent, elle ne possède pas la science ni la force dont ils se targuent ; la foule est faiblesse, eux sont la force. Mais ils ne s'arrêtent pas à nous dire quelles sont les qualités et les défauts de la foule ; ils s'en servent simplement pour assurer leur prépondérance. Nous n'avons donc pas grand parti à tirer de leurs ouvrages et leurs témoignages pourront nous paraître un peu suspects.

Quand on arrive à Socrate il en est autrement. Ses contemporains ont pu le confondre avec les sophistes, ne faire entre eux et lui aucune différence ; nous n'avons pas à nous en étonner outre mesure ; il avait avec eux quelques traits de ressemblance au moins extérieure. C'était un intellectuel qui discutait sans cesse et sur toute sorte de sujets, comme faisaient aussi les sophistes. C'est ce qui explique que les Athéniens aient pu se méprendre sur le caractère de Socrate. Quoi qu'il en soit, nous allons avoir à l'interroger sur la démocratie athénienne. Mais il y a des précautions à prendre pour ne pas nous égarer, pour ne pas nous tromper sur le sens à donner à ses jugements : il faut savoir à qui nous avons affaire avant d'entreprendre quoi que ce soit. Qu'est-ce donc que Socrate ? Comment en vient-il à nous parler de la démocratie athénienne ? Je n'ai pas à exposer ici l'ensemble des vues de Socrate, je me borne à rappeler la nature de son point de vue

pour juger toute chose. Pour lui, il n'est pas vrai que l'absolu n'existe pas ; mais il est convaincu que les métaphysiques anciennes, que les idées des poètes, les traditions religieuses de la cité ne sont pas quelque chose de tout à fait solide, parce que la méthode scientifique a manqué à ses prédécesseurs. Il n'y a de vrai que les résultats obtenus par la méthode dont il donne les règles. Cette méthode, c'est la *dialectique*. Elle consiste à analyser rigoureusement les idées de l'homme par un procédé d'interrogations et de réponses qui permettent à l'esprit de se rendre compte de toutes les notions que l'instinct, la conscience populaire met dans certains vocables. La science consiste à voir ce que cachent ces idées obscures, ces mots complexes. Quand la dialectique a fait son œuvre, on arrive alors à distinguer les idées, à les classer ; la science est donc un système d'idées nettes bien classées et dont les rapports des unes avec les autres apparaissent clairement à l'esprit. Quelles sont les conquêtes auxquelles on arrive avec cette science ? Ce n'est pas le naturalisme grossier et brutal de Calliclès : le droit, c'est la force. Socrate aboutit à une conclusion différente. Ce que fait la science, c'est de procurer à l'esprit une connaissance claire et solide de certaines idées qui sont déjà dans la conscience populaire, dans la tradition religieuse et poétique, dans certaines philosophies antérieures ; mais qui n'y sont pas scientifiquement. Ainsi la morale n'est pas le renversement de ces notions généralement acceptées, mais la substitution de la netteté à l'obscurité latente de notions mal définies. Il est clair qu'une telle méthode n'est pas à la portée de tous, et Socrate, le premier, déclare que, parmi cette élite de la jeunesse athénienne qu'il écoute, dans ce public si restreint, il y en a beaucoup qui ne sont pas faits pour la philosophie, et ceux-là, ils les renvoie à Prodicus ; c'est-à-dire qu'il les considère comme très capables de recevoir les enseignements de sophistes honnêtes et d'en tirer un utile parti, mais comme incapables d'arriver à la classification des idées générales, à cette science méthodique à laquelle il tend. La foule, même celle de l'assemblée ou celle de l'Aréopage, n'est pas capable de vérité, de science. Socrate va donc *a priori* juger la foule avec sévérité. Seul le philosophe possède la vérité, et cependant le philosophe lui-même n'existe pas ; il est dans un perpétuel devenir ; à mesure qu'il avance, le but recule sans cesse devant lui ; la science est toujours à faire. Le jugement de Socrate sera donc forcément sévère. S'en suit-il qu'il ne faille en tenir aucun compte ? Remarquez que Socrate parle en philosophe, non en homme d'État : il est en quelque sorte dans la cité de Dieu et non dans celle d'Athènes ; mais il ne

faut pas pour cela l'écartier comme incompetent. Dans le caractère même du jugement qu'il porte, il y a un principe d'impartialité. Sa sévérité en effet ne retombera pas plus sur la démocratie que sur l'aristocratie. Les aristocrates ne sont pas meilleurs dialecticiens que leurs rivaux. Ce n'est donc pas au nom d'un parti que Socrate condamnera la démocratie, ce n'est pas la haine d'une faction hostile qui lui dictera son jugement. Mais il y a encore autre chose à considérer. Le philosophe qui cherche à s'abstraire de la réalité contemporaine, qui ne connaît pas les hommes, mais seulement l'homme en général, est bien obligé, quand il construit ses théories morales et politiques, de regarder la réalité contemporaine ; il la juge de haut ; mais comme il sait voir, il sait y démêler des choses vraies, exactes, et celles de ses théories qui semblent le moins toucher à la terre ne sont souvent que la contre-partie des défauts qu'il a observés dans la réalité. En ce qui concerne Socrate, il ne faut jamais oublier qu'on a affaire à un vrai philosophe qui se préoccupe avant tout de choses fixes et immuables ; il ne faut pas oublier non plus que ses jugements ne doivent pas par suite être toujours pris à la lettre.

Mais il ne faut pas renoncer à étudier les témoignages que Socrate, abandonnant le domaine de la science pure, porte sur la réalité contemporaine, et cela, d'autant plus qu'il n'est pas hostile à la vie politique ; il admet très bien qu'on s'y mêle, sinon pour lui-même, du moins pour certaines personnes ; il ne condamne pas cet emploi des facultés intellectuelles. Ceux de ses disciples qui n'ont pas de dispositions pour la philosophie peuvent cependant avoir, il le reconnaît, des connaissances utiles à la cité et mériter d'être écoutés. Je voudrais montrer, par un certain nombre d'exemples précis, les relations qui existent entre les conseils qu'il donne aux jeunes gens de son entourage et les raisons pour lesquelles il prit ce rôle de conseiller tout en demeurant en dehors de la politique.

Sur les conseils qu'il donnait à ses jeunes auditeurs, nous trouvons un certain nombre de témoignages dans le troisième livre des *Mémorables*. Xénophon nous y montre Socrate en conversation avec Périclès le jeune, Glaucon et Charmide sur la politique. Dans tous ces entretiens, jamais *à priori* il ne détourne un jeune homme de se mêler à la vie publique ; il n'en dissuade un ou deux que par des raisons topiques : ils n'y feraient pas bonne figure. Périclès le jeune (*Mémor.*, III, 5) hésite à entrer dans la politique et dit à Socrate les raisons qui l'en détournent : il lui rappelle que les Athéniens sont indisciplinés, qu'il n'y a point d'accord entre eux, qu'ils ne songent qu'à leur intérêt particulier, ne se soucient pas le moins du monde de l'intérêt général. Socrate reconnaît la vérité

de ces reproches; oui, les Athéniens sont indisciplinés; oui, ils font trop de place à leurs préoccupations particulières; mais d'où cela vient-il? C'est qu'ils n'ont pas de chefs capables; ceux qui s'offrent à les conduire ne savent pas mieux que le peuple ce qui convient à la cité. « Tu dis que le peuple d'Athènes est indiscipliné; vois cependant avec quelle docilité, quelle sûreté admirable les choreutes exécutent les mouvements dans les chœurs tragiques. C'est qu'ils ont un chef qui leur enseigne ce qu'ils ont à faire. Mais à l'armée nous n'avons pas de généraux de métier, nous n'avons que des chefs élus par la foule, au hasard, sans que l'on sache au juste quelles sont leurs aptitudes; aussi ne sont-ils pour la plupart que de vrais improvisateurs (αὐτοσχεδιάζουσιν). Ce qui fait que les Athéniens n'obéissent pas, c'est que partout ils trouvent des hommes qui ne sont pas des techniciens, et qui se laissent conduire par l'inspiration du moment. » Cette conversation est intéressante à un double point de vue : 1° Socrate y reconnaît que la démocratie athénienne est une riche matière dont il y a beaucoup à tirer, mais à laquelle il faut un chef qui mette ses forces en valeur. Aussi engage-t-il Périclès à se procurer les qualités d'un bon stratège et à se mêler à la vie politique pour le bien de la cité; 2° cette conversation nous montre que Socrate comprend la vie politique comme exigeant un ensemble de connaissances précises sans lesquelles on n'arrive à rien.

La conversation de Socrate avec Glaucon (*Mémor.*, III, 6), qu'il détourne de la vie politique, n'est pas moins instructive. Ce jeune homme, riche, de haute naissance, à peine âgé de vingt ans, vise à devenir un chef de l'assemblée. Alcibiade est le type le plus brillant de l'espèce. Sans rien savoir, Glaucon veut être un orateur; un homme d'État, un chef du peuple. Socrate le loue ironiquement de son zèle pour le bien public; il feint de le prendre au sérieux, il suppose qu'il connaît les obligations que lui impose la carrière qu'il choisit. Glaucon répond évasivement. Socrate précise ses questions; il commence par la question des finances. « Dis-nous donc, demande-t-il, d'où se tirent aujourd'hui les revenus de l'État et quel en est le chiffre. » Glaucon avoue qu'il ne s'en est pas occupé. Socrate passe alors au chapitre des dépenses; l'embarras du jeune homme n'est pas moins grand. Enfin, par ses questions, Socrate l'amène à reconnaître que, sur tous les points précis qui constituent la science politique, il ne sait absolument rien de plus que le dernier homme du peuple, et il l'engage à attendre encore avant de songer à prendre en main les affaires de l'État.

Avec Charmide (*Mémor.*, III, 7), il parle et conclut différemment. Charmide a non seulement les mêmes avantages que Glau-

con, mais il a de plus les connaissances qui manquent à celui-ci et cependant il se tient à l'écart de la politique. C'est dans un sentiment opposé au précédent que Socrate l'interroge. « Pourquoi, lui dit-il, toi qui connais si bien les choses d'Athènes, l'administration de la cité, ses ressources, ce dont nous avons besoin pour grandir dans le monde grec, pourquoi ne daignes-tu pas faire partager aux autres ton expérience ? » Charmide avoue qu'il a sur la politique des idées justes et qu'il sait les défendre dans un entretien particulier ; mais il n'ose pas paraître devant le peuple ; lorsqu'il se trouve en présence de la foule, il n'est plus lui-même ; la peur paralyse son esprit. « Quelle est donc cette foule ? demande Socrate. Pour moi, j'y découvre des foulons, des cordonniers, des maçons, des gens de négoce, des pêcheurs, des paysans ; aucun de ces gens pris à part ne peut t'effrayer. D'où te vient donc cette timidité soudaine ? Pourquoi reculer devant une assemblée composée d'individus qui, pris à part, sont de beaucoup inférieurs à toi ? » Charmide se résout à vaincre sa peur et promet à Socrate de prendre la parole dans l'assemblée. Ainsi, pour Socrate, on ne doit pas se mêler de politique quand on ne sait rien, et s'en mêler au contraire lorsqu'on est bien instruit. Quand on est aussi bien doué que Périclès le jeune et que Charmide, on a tort de ne pas développer par le travail ses qualités naturelles pour en faire profiter la cité.

Tel est le langage tenu par Socrate. Ce n'est, il est vrai, qu'à travers les écrits de ses disciples qu'il nous est parvenu, et l'on peut se demander si Xénophon n'a pas, en ces trois chapitres des *Mémoires*, prêté à son maître ses propres idées. Assurément cela se produit pour certains points, et c'est ici en particulier le cas. Mais, dans l'ensemble des idées de Socrate, on ne trouve rien qui s'oppose à ce qu'il ait ainsi parlé. Comment cela se fait-il ? C'est que Socrate admet qu'à côté de la science il y a ce qu'il appelle des *opinions vraies*. Elles ne sont pas scientifiques, en ce sens qu'elles ne sont pas analysées rigoureusement ; mais néanmoins elles sont justes. Dans la vie pratique, l'ignorant ne fait pas autre chose, quand il a raison, que de se diriger suivant une de ces opinions vraies, résultat des traditions antérieures, et des idées ambiantes. Dans la vie pratique, il suffit, pour réussir et être utile à soi-même et aux autres, d'avoir ces opinions vraies. Il n'est pas nécessaire de savoir comment elles se relient aux principes en soi. Donc, au point de vue critique le plus sévère, nous ne pouvons écarter comme non socratiques, les idées que Socrate exprime dans les *Mémoires*. Quand il avait affaire à un disciple sans aptitudes pour la philosophie, il lui disait : « Je ne puis

rien t'apprendre; mais va trouver Prodicus; il ne connaît rien de la science de l'être, mais il est plein d'opinions vraies; il ne te conduira pas à la vérité absolue; mais il t'apprendra beaucoup de choses utiles. » Telle est donc la pensée de Socrate, tels sont les conseils qu'il donnait à la jeunesse. Nous verrons, la fois prochaine, quelle a été sa propre conduite et son opinion sur le rôle choisi par lui.

F. A.

La guerre civile entre Sylla et les Marianistes (83-82)

Cours de M. PAUL GUIRAUD,

Professeur à l'Université de Paris.

A son retour d'Asie, Sylla s'arrêta quelque temps en Grèce. Il avait déjà adressé au Sénat un rapport officiel où, après avoir résumé toute sa vie antérieure et rappelé les services qu'il avait rendus à l'Etat, il ajoutait : « En récompense, ma tête a été pros-crite, ma maison détruite, mes amis massacrés, ma femme et mes enfants obligés de se soustraire à la mort par la fuite. Heureusement, je vais bientôt arriver; je vengerai le mal qu'on m'a fait, celui qu'on a fait à la République, et j'en punirai les auteurs. Quant aux honnêtes gens, ils n'ont rien à craindre de moi. » (Appius, I, 77.) Le Sénat n'était pas habitué à un pareil langage, aussi s'empressa-t-il d'envoyer à Sylla une députation pour protester de son désir de tout arranger et lui offrir la garantie d'un sauf-conduit; puis, afin de montrer sa bonne volonté, il intima aux consuls l'ordre de suspendre leurs préparatifs militaires. Cinna promit d'obéir et n'en fit rien. Résolu à passer en Illyrie pour y retenir Sylla, il se rendit dans les ports de la mer Adriatique, où s'achevait la concentration des légions. Mais les troupes réunies à Ancône refusèrent d'abandonner l'Italie, et, comme il essayait de sévir contre les séditeux, il fut assassiné. On négligea de lui choisir un successeur, en sorte que son collègue Carbon resta seul consul jusqu'à la fin de l'année 84.

Dans l'intervalle, la réponse de Sylla était parvenue à Rome. Il y déclarait qu'il ne se réconcilierait jamais avec ses ennemis; il

consentait seulement à respecter leur vie, si le peuple jugeait à propos de les amnistier. Il exigeait qu'on lui rendit toutes ses dignités et tous ses biens, et il stipulait la même condition en faveur de ses amis. Il exhortait enfin le Sénat et le peuple à n'avoir aucune inquiétude ; car son armée serait bientôt là pour les protéger. Ce qu'il y avait de plus clair dans tout cela, c'est qu'il avait la ferme intention de garder ses légions jusqu'en Italie, jusqu'à Rome même (Appius, § 79). Au fond, il était bien excusable de songer à sa sûreté personnelle, et, à défaut des lois qui ne comptaient plus, de chercher un abri derrière ses soldats. Mais ses adversaires, en entendant la lecture de son ultimatum, crièrent au scandale, et les pourparlers furent rompus.

Peu après, Sylla débarqua à Brindes. L'effectif de ses troupes n'était pas très considérable. Il avait avec lui cinq légions, six mille cavaliers, et des auxiliaires recrutés en Macédoine et dans le Péloponèse, au total une quarantaine de mille hommes. Mais ces soldats étaient aguerris, fiers de leurs succès, pleins d'ardeur et de vaillance, et dévoués à leur général. Ils savaient que le moment approchait où Sylla partagerait avec eux les dépouilles de la république, et cette espérance les rivaient étroitement à lui. Je ne citerai qu'une preuve de leur zèle. Au moment de quitter la Grèce, ils se cotisèrent entre eux pour fournir au proconsul l'argent dont il avait besoin. Sylla d'ailleurs déclina leur offre et se contenta de leur recommander le respect de la discipline (Plut. § 27). Avec des troupes pareilles, un chef tel que lui pouvait accomplir des prodiges. Voici en effet de quelle façon les auteurs anciens nous dépeignent le personnage : « Au physique, un homme du Nord : les cheveux d'un blond doré, les yeux bleus et perçants, le teint blanc, mais parsemé de taches rouges qui lui donnaient, suivant l'expression des plaisants d'Athènes, l'aspect d'une mère saupoudrée de farine ; la colère l'allumait ; terrible au moral, c'était d'abord un viveur, lettré, ami des arts, mais plus dilettante que délicat. Il se complait dans la société des comédiens et des filles, dans les longues orgies, dans la grosse bouffonnerie. Parfois clément avec dédain, plus souvent cruel avec délices, toujours avide de plaisir et de gloire, il n'a au fond ni grandes idées ni passions profondes : aristocrate de naissance, patriote dans la limite de ses intérêts. C'est surtout une intelligence lucide, pratique, une volonté de fer, un talent militaire de premier ordre ; il a le génie de l'organisateur, le coup d'œil du stratégiste, une opiniâtreté invincible, un mélange de bravoure et de ruse qui l'a fait surnommer le lion renard. » (Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 151.)

Je n'ai pas le dessein de raconter tout au long la guerre civile que son arrivée déclencha sur l'Italie. Il y eut là une série d'opérations confuses et compliquées où il est difficile de se reconnaître et de trouver quelque intérêt. Je me bornerai à en indiquer les traits caractéristiques.

Sylla, nous dit Plutarque, eut à lutter « contre quinze chefs d'armée » ; mais ces chefs furent, pour la plupart, des gens médiocres. Sertorius, le plus remarquable de tous, fut de très bonne heure relégué en Espagne, dans une province excentrique, où ses talents furent à peu près perdus pour la cause démocratique. Les autres, même Carbon, n'étaient guère capables que de combattre en sous-ordre, et ils n'avaient au-dessus d'eux personne pour les diriger. Si Marius avait survécu, il aurait ou bien rempli ce rôle ou bien assuré au parti le prestige de sa gloire passée. Lui disparu, nul n'était en état de le suppléer. Lorsqu'on voulut opposer à Sylla un nom capable de frapper l'imagination populaire, on dut se contenter d'une doublure et élever au consulat un jeune homme inéligible, dont le seul mérite était d'être le fils adoptif de Marius.

Les adversaires de Sylla avaient encore un autre désavantage ; ils formaient une coalition d'éléments disparates qui juraient d'être ensemble et n'avaient entre eux rien de commun. Sans doute les démocrates dominaient dans cette faction ; mais à côté d'eux on apercevait des hommes d'une opinion toute contraire, leurs ennemis de la veille et du lendemain. Ce parti n'était pas seulement dépourvu de programme politique ; il n'avait même pas le droit de se dire le défenseur de la légalité ; car il avait violé autant de lois que Sylla, sans avoir pour excuse les titres que ce dernier avait acquis à l'indulgence et à la gratitude de tous. Contre le proconsul rebelle il se servait du Sénat, comme d'un instrument commode qu'il maniait à son gré ; mais beaucoup de membres de ce corps n'attendaient qu'une occasion de trahir les étranges alliés que les circonstances leur avaient imposés. Par prudence, ils prêtaient leur appui aux Marianistes, et intérieurement ils faisaient des vœux pour Sylla. Cela est si vrai qu'après la bataille de Sacriport, lorsque Rome tomba au pouvoir des Syllaniens, le préteur Damasippus, avant de s'enfuir, frappa de mort plusieurs sénateurs suspects (Velleius, II, 26).

Il semble que les Italiens auraient dû se prononcer en masse pour les Marianistes ; car, de tout temps et récemment encore, c'était dans le parti démocratique qu'ils avaient rencontré le plus de sympathies. Mais les populations de la péninsule, mises en demeure d'opter, se divisèrent. Sylla eut l'art de leur persuader

qu'il n'avait nullement le dessein de revenir sur les concessions qui leur avaient été accordées. Dès lors elles n'avaient aucun intérêt à s'engager dans une querelle qui ne les atteignait pas. On vit même les Marse et les Picentins se déclarer ouvertement pour Sylla. Les Samnites, les Lucaniens et les Etrusques, après de longues hésitations, s'armèrent contre lui ; mais il est visible qu'ils poursuivaient dans cette guerre un but particulier. Ils y cherchaient la revanche de la guerre sociale, le moyen de recouvrer leur indépendance ou de se dédommager tout au moins de leurs malheurs. A mesure que les hostilités se prolongeaient, leur haine contre Rome s'accroissait. En 82, à la fin d'octobre, ils s'élancèrent en masse vers la ville détestée. Le 1^{er} novembre, leur chef, Pontius Télésinus, leur montra la grande cité étendue devant eux. « Voici, s'écria-t-il, son dernier jour ; détruisons-la de fond en comble ; ces loups ravisseurs ne laisseront pas de liberté à l'Italie, tant que la forêt où ils se retirent ne sera pas rasée. » (Velleius, II, 27.) Les habitants, heureusement, firent une résistance désespérée, et Sylla, accourant du dehors en toute hâte, sauva sa patrie par la victoire de la porte Colline.

Ainsi les Marianistes, malgré les forces considérables dont ils disposaient, avaient en eux des causes de faiblesse qui présageaient leur défaite. Sylla avait amené d'Orient une armée numériquement bien inférieure aux leurs ; mais il vit bientôt se grouper autour de lui une foule d'adhérents. Impitoyable pour ceux qui le bravaient, il affichait une grande bienveillance à l'égard des paysans paisibles, des villes amies ou neutres, et on était tout étonné que son passage ne fût marqué par aucun excès, par aucune infraction à la discipline. Il se présentait partout comme un homme d'ordre, dont l'unique préoccupation était de mettre un terme à l'anarchie et de débarrasser la république de l'odieuse faction qui l'opprimait. Aussi rencontra-t-il, dès ses premiers pas, de nombreuses sympathies que la peur empêchait parfois d'éclater, mais qui, pour être encore timides, avaient néanmoins leur prix. Ce ne furent pas seulement des aristocrates qui se rallièrent à lui ; il gagna même des transfuges du parti démocratique, tels que le consulaire L. Philippus, Q. Lucretius Ofella, L. Valerius Flaccus, et P. Cethegus. La plus utile peut-être de toutes ces recrues fut le jeune Pompée. Quelques griefs, qu'il avait contre la faction dominante, le poussèrent vers Sylla. Il possédait de vastes propriétés dans le Picenum et presque toutes les cités du pays étaient dans la clientèle de sa famille. Bien qu'il eût à peine vingt-trois ans, il prit sur lui de lever des soldats, de nommer des officiers, et lorsqu'il eut formé trois légions complètement organisées, pour-

vues de matériel et de vivres, il les conduisit au proconsul, qui lui en confia le commandement. (Plut., *Pompée*, 6.)

Ce n'est pas tout ; par une tactique qui lui avait admirablement réussi contre Valerius Flaccus et Fimbria, Sylla s'appliqua pendant toute la durée de la guerre à débaucher les troupes ennemies. Au début des opérations, il avait pour adversaire devant Teanum, en Campanie, le consul Scipion. Il entra en pourparlers avec lui, nous dit Appius, qu'il espérait ou qu'il voulait sérieusement la paix, mais plutôt afin de jeter le trouble dans les esprits (§ 83). « On convint d'une entrevue, qui fut suivie d'une trêve. De part et d'autre on donna des otages. Cependant Sylla faisait traîner les négociations en longueur, sans que Scipion en prit de l'ombrage, car il avait demandé lui-même à consulter son collègue. Durant ces conférences, les camps étant fort rapprochés, les soldats des deux partis se mêlaient sans cesse. Les vétérans de Sylla avaient appris de lui l'art de corrompre leurs ennemis avant de les combattre. Ils montraient aux soldats de Scipion les dépouilles de l'Asie, l'or de Mithridate ; ils vantaient la douceur, la libéralité de leur chef. » Ces manœuvres eurent un tel succès qu'à la première attaque, « toute l'armée consulaire, composée de quatre légions, passa sans hésiter sous les drapeaux de Sylla, abandonnant son général. » (Mérimée, *Etudes sur l'Hist. rom.*, p. 168.) A chaque instant, ce sont des trahisons semblables que relatent les historiens. Dans la bataille de Sacriport, cinq cohortes d'infanterie et deux escadrons de cavalerie, jetant brusquement leurs enseignes, se rangèrent sous les ordres de Sylla (Appius, § 87). Ailleurs, c'est une légion entière qui va rejoindre le corps du Syllanien Metellus (§ 94). A la porte Colline, la défection de 3.000 soldats démocrates détermine la déroute. Tandis que l'armée de Sylla demeurait inébranlable, même dans l'adversité, celle de ses rivaux était une force sans unité, sans cohésion, d'une obéissance douteuse, d'une fidélité chancelante, toujours prête à se dissoudre, toujours sur le point de céder au mouvement de cupidité qui l'attirait vers l'autre camp.

Cette guerre fut atroce, comme le sont d'ailleurs toutes les guerres civiles. Chaque bataille, chaque siège était un massacre, et le vainqueur procédait ensuite à d'épouvantables exécutions. Sylla surtout les prolongeait par système autant que par goût. Contrairement à l'usage ordinaire, il était « plus cruel après la victoire que pendant l'action ». (Velleius, II, 23.) A Sacriport, 20.000 périrent, et 8.000 prisonniers Samnites furent exterminés de sang-froid. Une troupe de Syllaniens, s'étant emparée de Naples, tua tout le monde, sauf ceux qui purent s'évader ; à

Clusium, il n'y eut pas moins de 20.000 morts. A la porte Colline, les deux partis perdirent 50.000 hommes, et, trois jours après, tous les captifs, pour la plupart Samnites, furent percés de flèches sur le Champ-de-Mars. Du temple de Bellone où il était assemblé, le Sénat entendait leurs cris. « Ne faites pas attention, dit Sylla ; ce sont des mauvais sujets que l'on met à la raison » ; et il continua son discours d'un air calme et impassible. Après la capitulation de Préneste, on divisa les vaincus en trois groupes : les Romains, les Prénestins et les Samnites. Tous comparurent sans armes devant Sylla. Aux premiers, il déclara qu'ils avaient mérité la mort, mais qu'il les gracieait ; les autres, au nombre d'environ 12.000, furent égorgés ; on n'épargna que les femmes et les enfants.

Quand il ne resta plus dans toute la péninsule que quelques cités rebelles et quelques bandes éparses, partout traquées comme des brigands, Sylla fut le maître de la République ; il eut la toute-puissance parce qu'il avait seul une armée ; mais son pouvoir n'était qu'un pouvoir de fait. Il n'avait pas d'autre titre que celui de proconsul, et ce titre s'évanouissait dans l'enceinte de la ville. Le proconsul qui en franchissait les portes descendait par cela même au rang de simple citoyen. Pour gouverner l'Etat, il fallait donc à Sylla une magistrature qui pût être exercée dans l'intérieur de Rome. Or, de toutes les charges actuelles, la seule qui lui fût accessible était le consulat, puisque la qualité de patricien l'excluait du tribunat. Mais le consulat était loin de suffire à son ambition, tant à cause de sa courte durée qu'à cause des limites naturelles de sa compétence (collégialité, attributions du tribunat, prérogatives du Sénat, souveraineté du peuple). C'est ainsi que Sylla fut conduit à restaurer la dictature. Cette dignité était virtuellement abolie depuis l'année 202 ; mais il était facile de la remettre en vigueur, et c'est en effet à ce parti qu'il s'arrêta. Tel fut l'objet de la loi qui fut votée en novembre 82, sur la motion de L. Valerius Flaccus. Voici comment Mommsen en a reconstitué, sinon le texte authentique, du moins le sens général : « Tous les actes antérieurs de L. Cornelius Sylla sont ratifiés. Il aura le droit de prononcer en premier et dernier ressort sur la vie et les biens des citoyens, de disposer du domaine public, de reculer les frontières de Rome, de l'Italie et de l'Etat romain, de supprimer ou de fonder des cités en Italie, de statuer sur le sort des provinces et des pays de protectorat, de conférer l'*imperium*, de désigner les proconsuls et les propréteurs, d'appeler ou non les comices à pourvoir au remplacement des principaux magistrats, de décréter des lois nouvelles ; il sera seul juge

du moment où, sa tâche étant achevée, il renoncera à ses pouvoirs. » (V, 347.)

Jamais les Romains n'avaient confié à un homme une autorité pareille. C'était là une véritable abdication du peuple ; c'était le transfert complet de la souveraineté nationale entre ses mains. Si puissante qu'eût été la vieille dictature, elle n'était rien en comparaison de celle dont il était investi ; elle s'en distinguait, au contraire, sur quelques points essentiels.

Autrefois, le dictateur conservait sa charge pendant six mois au plus ; ce délai expiré, il se retirait ; on a même prétendu qu'il lui était interdit de demeurer en fonctions « après le terme des pouvoirs du magistrat ordinaire qu'il'avait proclamé ». (Mommsen, *Droit public*, III, 183.) Il n'en fut pas ainsi de Sylla. Celui-ci avait demandé qu'on le nommât, « non pour une période déterminée, mais jusqu'à ce qu'il eût réorganisé Rome, l'Italie et l'Empire tout entier » ; et le peuple, docile à ce vœu, l'élut « pour un temps aussi long qu'il voudrait, *ες ὅσον θέλοι* ». (Appien, I, 98, 99.)

Jadis le dictateur était institué pour accomplir un acte nettement spécifié. Si, par exemple, il était établi *seditionis sedandæ* ou *rei gerundæ causa*, il avait qualité pour poursuivre par tous les moyens l'objet indiqué ; mais il devait se renfermer dans les limites de son mandat. Cette règle ne s'appliqua point à Sylla. Il eut toute la plénitude du pouvoir exécutif, du pouvoir judiciaire et même du pouvoir législatif. Les textes sont à cet égard d'une clarté qui ne laisse place à aucune équivoque. « Les lois, la justice, le trésor, les provinces, les rois, le droit de vie et de mort sur les citoyens, tout cela, dit Salluste, fut concentré dans les mains d'un homme » (*Hist.*, I, § 13, Maurenbrecher) ; et Cicéron écrit : « Le peuple avait ordonné que sa volonté fût sa loi ». (*In Verr.*, III, 35, 82.) Mommsen (*Dr. publ.*, IV, 152) croit, il est vrai, qu'il soumit toutes ses lois aux comices ; mais ce fut par pure condescendance, et il semble bien que cette phrase d'un grammairien soit l'exacte vérité : « Si quid ad populum tulisset Sulla, valebat lege Cornelia ; si quid voluisset facere et non tulisset ad populum, hoc valebat lege Valeria. » (*Schol. de Cic.*, p. 435, Orelli.)

La nouvelle dictature n'avait, en somme, que le nom de commun avec l'ancienne. Était-ce de bonne foi ou pour tromper l'opinion que Sylla se couvrit d'un précédent dont en réalité il tint si peu de compte ? Je l'ignore. Toujours est-il que la loi Valeria frayait la voie à l'absolutisme de César plus qu'elle ne respectait la tradition. On peut dire que désormais l'empire est fait ou tout au moins annoncé. Il y a pourtant une différence sensible entre

la conception politique de Sylla et celle de César. César songea à créer, sous la forme monarchique, un régime définitif ; et il y a grande apparence que, s'il n'y réussit pas, ce fut faute de temps. Auguste reprit son projet et arrangea les choses de manière que la monarchie lui survécût. Sans aller jusqu'à l'hérédité, il eut soin que son gouvernement ne disparût pas avec lui, et qu'il se trouvât quelqu'un pour le continuer après sa mort. Le plan de Sylla fut tout autre. S'il fut aussi puissant que César ou Auguste, si son autorité personnelle fut, dans toute la force du terme, l'autorité d'un monarque, il la considéra toujours comme ayant un caractère anormal et provisoire. A ses yeux, la dictature ne fut qu'un expédient temporaire dont il se servit pour refondre la république.

Après l'adoption de la loi Valeria, il entra dans Rome. Était-ce la première fois depuis son retour en Italie, et faut-il penser que, par respect pour la légalité, il n'avait pas osé jusque-là dépasser les portes de la ville, se bornant à convoquer le Sénat ou le peuple hors des murs, dans le Champ-de-Mars, quand il avait besoin de leur parler ? Je pencherais volontiers vers cette hypothèse, bien qu'elle soit contredite par le témoignage d'Appien (§ 89). Quoi qu'il en soit, Plutarque nous raconte que, la nuit suivante, il lui fut impossible de dormir, tant sa joie était grande ! Il en avait consigné l'aveu dans ses *Mémoires* (Plut., *an seni gerenda si resp.*, 6). Sylla avait en effet atteint le comble de la prospérité et de la gloire, et, selon son habitude, il imputait son bonheur à la Fortune. Quelques jours après, à l'occasion de son triomphe, il prononça sur le forum une apologie de sa conduite, énumérant les faveurs du sort avec autant de soin que ses propres exploits, et il ordonna que dorénavant on lui attribuât, dans tous les documents officiels, le surnom de *Felix*. Quand il écrivait aux Grecs, il s'appelait lui-même *Epaphroditos* (favori d'Aphrodite, assimilée à la Fortune), et les deux jumeaux qu'il eut de sa femme Metella reçurent de lui les noms de *Faustus* (qui est de bon augure) et de *Fausta* (Plut., *Sylla*, 34).

PAUL GUIRAUD.

La religion de Rabelais

Conférence de M. H. HAUSER (1)

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vais toucher, dans cette conférence, à des choses très délicates, et pénétrer dans le domaine sacré de la croyance religieuse. Je le ferai avec un entier et profond respect de toutes les opinions sincères ; j'espère que, de votre côté, vous ne m'en voudrez pas de m'exprimer en toute liberté. Ce n'est pas dans le pays de Michel de l'Hospital qu'il est besoin de faire appel au sentiment de la tolérance.

I

La religion de Rabelais : voilà un titre qui a dû étonner plusieurs d'entre vous. Rabelais eut-il donc une religion ? Ce n'est guère, je l'avoue, sous la figure d'un théologien qu'apparaît généralement le joyeux curé de Meudon ; et ce que la plupart des lecteurs vont chercher dans son livre, ce n'est pas une réponse aux troublantes énigmes du monde et de la vie.

Une façon originale de résoudre la question, c'est d'en nier l'existence. Sous prétexte que les commentateurs de Rabelais ont commis des exagérations, qu'ils ont voulu faire de lui un apôtre, un précurseur, un prophète, on voudrait n'y voir qu'un bon vivant qui aimait à rire, un brave homme de médecin qui donnait à ses malades une cure de gaieté.

Il y a du vrai dans cette manière de voir. Rabelais lui-même, dans sa préface, nous a mis en garde contre les abstrauteurs de quintessence qui voudraient tout trouver dans son livre. Mais devons-nous absolument l'en croire sur parole ? N'oublions pas qu'à l'époque où vivait Rabelais, quand le roi lui-même n'était pas toujours assez fort pour arracher au bûcher les savants qu'il aimait, un écrivain pouvait avoir intérêt à envelopper ses pensées les plus hardies de voiles qui n'étaient transparents qu'aux yeux des seuls initiés. Rabelais lui-même n'a-t-il pas voulu nous dé-

(1) Cette conférence a été faite par M. Hauser au Musée de Riom. (*Extension universitaire.*)

router, puisque, dans cette même préface où il nous dit : Mon livre n'est qu'une suite de joyeuses baliverneries, il nous conseille également d'en extraire « la substantifique moëlle ».

Un critique de beaucoup d'esprit, mais qui perd parfois le chemin de la vérité à force de courir après le paradoxe, nous déclare qu'il n'a trouvé « nulle énigme, et sinon nulle profondeur, du moins nul abîme dans Rabelais... homme très peu singulier, très peu mystérieux et même assez peu profond ». Il me semble que M. Brunetière voyait plus juste lorsqu'il nous invitait à soulever le masque du grand rieur pour regarder son visage, et qu'il rappelait les vers célèbres de Victor Hugo :

Rabelais, que nul ne comprit :
Il berce Adam pour qu'il s'endorme
Et son éclat de rire énorme
Est un des gouffres de l'esprit.

M. Faguet lui-même, avec cette merveilleuse souplesse de pensée qui lui permet d'abandonner aussitôt ce que ses théories avaient d'excessif — n'a-t-il pas signalé « une scène grave et presque solennelle dans ce livre bouffon » ? N'a-t-il pas fait de Ponocrates « un professeur du xvi^e siècle qui ressemble beaucoup moins à un Budé ou à un Erasme, qu'à un Buffon, à un Darwin ou à un Spencer » ? Et pouvait-on accorder à Rabelais penseur un plus magnifique éloge ?

Au reste, quelle que soit l'opinion des modernes, les contemporains de Rabelais le prenaient au sérieux. Il existe sur cette question de la religion de Rabelais, deux textes célèbres du xvi^e siècle.

En premier lieu, Calvin, après avoir parlé de ceux qui, « ayant toujours méprisé orgueilleusement l'Evangile, sont tombés jusqu'à ce point de démence et de folie que non seulement ils vomissent d'exécrables blasphèmes contre le Fils de Dieu, mais, même pour ce qui regarde la vie de l'âme, ils pensent qu'il n'y a nulle différence entre eux, les chiens et les porcs », ajoute : « D'autres, comme Rabelais, avaient autrefois goûté à l'Evangile, mais ils ont été frappés du même aveuglement. »

D'un autre côté, Sébastien Castellion, voulant défendre contre Calvin le malheureux Michel Servet, s'écrit : « On pense que Servet est un homme de l'espèce de Rabelais..., de ces gens qui n'ont ni Dieu ni Christ ».

Calvin et Castellion ont-ils raison ? Est-il vrai de dire que Rabelais n'ait « ni Dieu ni Christ » ? Le *pantagruélisme* n'est-il qu'une métaphysique matérialiste, doublée d'une morale du plaisir ?

Les questions relatives aux opinions religieuses d'un grand homme sont le plus souvent des questions de date, et c'est ici ou jamais qu'il s'agit de « dater finement ». Le premier livre de *Pantagruel* (antérieur au *Gargantua*) est de 1532 ou 1533 ; le quart livre (je ne parle pas du cinquième, qui est apocryphe) est de 1552 : en vingt ans les esprits marchent, et celui de Rabelais n'était pas fait pour l'immobilité.

Le livre premier semble d'abord peu sérieux au point de vue religieux. L'auteur déclare irrévérencieusement qu'il s'est vendu en deux mois plus d'exemplaires de la *Chronique gargantuine* « qu'il ne se vendra de Bibles en neuf ans », et il parodie de façon bouffonne les généalogies de l'Ecriture, ces généalogies qui, aux yeux des hommes du xvi^e siècle, attestent la mission divine de Jésus. Cependant déjà, dans la belle et fameuse lettre de Gargantua à son fils, à l'apologie de la Renaissance est unie celle de l'Evangile restauré. Il y a autre chose aussi, dans la *Bibliothèque de Saint-Victor*, que les plaisanteries traditionnelles contre les moines de toute couleur. J'y note des allusions très claires aux querelles de Reuchlin contre Pfefferkorn, de Luther contre Jean Eck ; des attaques non dissimulées contre la doctrine des œuvres ; même déjà des attaques contre la papauté, témoin ce singulier traité *De auferibilitate papes ab Ecclesia*.

Mais le *Gargantua*, paru à Lyon en 1535, est d'un ton beaucoup plus sérieux. — Il ne faut pas, quand il s'agit de Rabelais, vouloir tout comprendre ; et je ne me charge pas d'interpréter les *Fan-freluches antidotées* ; évidemment Rabelais veut nous donner le change ; non seulement il cache sa pensée, mais il la disloque, et c'est folie de rechercher dans ce fatras burlesque les *disjecti membra poetæ*. Cependant il est impossible de ne pas voir une allusion au pape et aux indulgences dans :

Aucuns disaient que lécher sa pantoufle
 Etait meilleur que gagner les pardons,

et une allusion à Luther dans :

Mais il survint un affecté maroufle,

qui trouve

Une grand tare au fond de son aumusse.

Ponocrates soustrait son élève à l'influence néfaste des enseignants de vide, des *Matéologiens* : c'est le nom que les réformés donnaient alors aux théologiens de Sorbonne. Il lui fait lire chaque jour « quelque page de la divine Ecriture », il le mène ouïr « les concions des précheurs évangéliques » : or, en 1533-34, au moment même où Rabelais écrivait ces lignes, Gérard Roussel faisait, au Louvre même, des « concions » que toute la cour venait

entendre. Rabelais a dû assister à ces prêches ; car il paraît, à cette date, gagné, comme Marguerite d'Angoulême, à la doctrine de la grâce : « Dont j'ai connu », écrit Grandgousier à propos de Picrochole, « que Dieu éternel l'a laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, *qui ne peut être que méchant, si par grâce divine n'est continuellement guidé...* »

Les attaques contre les moines ne sont pas du tout, dans ce livre, de simples plaisanteries de défroqué, elles sont fondées sur des raisons chrétiennes et évangéliques. Rabelais ne reproche pas seulement au moine de ne pas labourer comme le paysan ; mais, dit-il, « *il ne prêche ni endoctrine comme le bon docteur évangélique* ». Les moines prient pour nous : mais quel besoin avons-nous qu'on prie pour nous ? « Tous vrais chrétiens, de tous états, en tous lieux, en tout temps prient Dieu, et l'Esprit prie et intercède pour iceux, et Dieu les prend en grâce ». C'est l'Esprit, notons-le, et non les saints, qui intercède en faveur du pécheur.

Le royaume de Grandgousier est une principauté où le souverain a établi la Réforme, et cette principauté, Rabelais, sans aucun doute, l'offre en exemple à François I^{er} : « Je m'ébahis », dit le prince aux pèlerins venus de France, « je m'ébahis si votre roi les laisse prêcher par son royaume tels scandales... La peste ne tue que les corps, mais *tels imposteurs empoisonnent les âmes* ». Et les pèlerins de s'écrier : « O que heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus édifiés et instruits en ces propos qu'il nous a tenus, qu'en tous les sermons qui jamais nous furent prêchés en notre ville. »

À la date où il écrivait ceci (sans doute 1534), Rabelais a donc, quoi qu'on en dise, touché de très près à la Réforme. D'ailleurs que signifierait, sans cela, cette affirmation de Calvin : « Rabelais, qui autrefois *a goûté à l'Évangile...* » Calvin s'y connaissait, je pense.

Les cinquante et un premiers chapitres de *Gargantua* appartiennent à une même inspiration, et cette inspiration est réformée. Mais, avant même de terminer son livre, Rabelais a reculé devant les conséquences de la doctrine. Les cinq derniers chapitres (Thélème) appartiennent à une inspiration toute différente. Opposant hardiment doctrine à doctrine, Rabelais, entre l'orthodoxie catholique et l'hérésie protestante, proclame une hérésie nouvelle, *l'hérésie de la Renaissance*.

II

Comment expliquer cette différence d'inspiration ? Ces cinq derniers chapitres ont-ils été composés un certain temps après

les cinquante et un premiers ? Les persécutions de 1535 ont-elles amené Rabelais à réfléchir sur ses propres idées ? Cela en valait la peine : on ne s'expose à mourir que pour des idées qui sont vraiment à soi.

Thélème est une réfutation vivante de ce dogme de la grâce que Rabelais soutenait jusque-là. Il se croit encore chrétien, comme le prouve l'inscription :

Ci-entrez vous qui le saint Evangile
En sens agile annoncez, quoi qu'on gronde...

On pourrait le croire encore réformé en voyant qu'il institue sa « religion [son couvent] au contraire de toutes les autres », qu'il y supprime murailles, cloches, pauvreté, obéissance et célibat.

Mais les rapports qui existent entre Thélème et le protestantisme sont purement négatifs. L'intérieur de l'abbaye est tout Renaissance, avec ses « belles grandes librairies en grec, latin, hébreu, français, toscan et espagnol », et ses galeries de peinture qui rappellent Fontainebleau. Si l'on n'y entend plus les cloches, c'est qu'on s'y gouverne « au dicté de bon sens et entendement ». Le « saint Evangile » qu'annonce Rabelais est un Evangile nouveau, fondé sur la raison et la liberté, l'Evangile de « franc vouloir ». Il accepte la « sainte parole », mais il en élimine l'élément fondamental, le dogme du péché originel ; il y substitue celui de la bonté originelle de l'homme.

« Fais ce que voudras », cette règle unique, qui remplace toutes les règles, n'a nullement pour effet de donner licence à tous les caprices ; au contraire, Rabelais affirme que, faisant ce qu'il veut, l'homme fera le bien. Il renverse par avance cette *Institution chrétienne* que Calvin écrit à l'heure même. La liberté réglée par la raison est nécessairement identique à la vertu ; et déjà Rabelais complète cette vue par celle de Jean-Jacques : « Iceux, quand par vile sujétion et contrainte sont déprimés et asservis, détournent la noble affection, par laquelle à vertu franchement tendaient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude ». Plus de règles, plus de vices. Thélème est une *anarchie* où toutes les volontés sont naturellement d'accord et spontanément bonnes, c'est-à-dire tout le contraire de ce que sera Genève.

En janvier 1536, Rabelais est à Rome ; sa correspondance d'alors ne le montre pas redevenu catholique, mais très préoccupé de ses intérêts temporels. Bien que, le 10 août, à Lyon, le cardinal de Tournon veuille le faire arrêter comme zwinglien, il est très prudent. Il supprime les hardiesses compromettantes dans

les rééditions de ses livres, et il éclate de colère lorsque Dolet, en 1542, lui joue le tour de publier à son insu ses œuvres non expurgées.

Il ose pour la première fois signer de son nom, « M^e François Rabelais, caloyer des îles d'Hyères », le tiers livre de 1546. Bien que ce livre ne contienne que de très rares passages sur la religion, l'auteur, dans le désarroi causé par la mort de François I^{er}, est accusé d'hérésie ; il s'exile à Metz, d'où le ramènera la protection des Chastillon, qui tourneront tous à l'hérésie.

Le quart livre est très violent contre Rome. Mais il ne faut pas oublier qu'il paraît en 1552, pendant une rupture entre Henri II et le Saint-Siège ; des projets de schisme, de patriarcat gallican étaient dans l'air, et Rabelais faisait sa cour en attaquant les papimanes.

Toujours est-il qu'il profite largement de la permission, et qu'il dépasse souvent les limites du gallicanisme. Il fait dire, par le défenseur des décrétales, que le pape est « Dieu en terre », et Pantagruel irrité s'écrie : « User ainsi du sacré nom de Dieu en choses tant ordes et abominables, fi ! j'en dis fi ! Si dedans votre moinerie est tel abus de paroles en usage, laissez le là, ne le transportez hors les cloîtres ». Il nous présente en l'évêque Homenaz un vrai suppôt de l'Inquisition, qui approuve le pape de faire la guerre, si c'est « contre les rebelles hérétiques protestants désespérés, non obéissants à la sainteté de ce bon Dieu en terre. Cela lui est non seulement permis et licite, mais commandé... Brûlez, tenaillez, cisaillez, noyez ces méchants hérétiques décrétalicides, décrétalifuges... » Et ce qui est grave, c'est que, après avoir ruiné les décrétales, Rabelais avance qu'elles sont la seule base du papisme : « Qui fait le Saint-Siège apostolique de Rome de tout temps et aujourd'hui tant redoutable dans l'univers ? — Belles décrétales de Dieu ».

Malgré tout, Rabelais ne peut regretter qu'une Réforme — biblique et antipapale — se soit produite. Le petit diable de Papefiguière avoue que Lucifer ne peut plus se nourrir d'écoliers, depuis qu'ils lisent « les Bibles et leur saint Paul », particulièrement « ès contrées boréales ».

III

Mais, en fait de Réforme, il n'aime pas celle de Genève. Au traité *des Scandales*, il répond par des invectives contre « les démoniacles Calvins, imposteurs de Genève ». Il déploie, dans le mythe de Physis et d'Antiphysie, toute l'hérésie de la Renaissance, et c'est ici qu'il devient difficile de faire de *Pantagruel* un livre

« simplement plaisant ». Toute imitée qu'elle soit de Calcagnini, l'allégorie est d'une réelle grandeur : Antiphysie, c'est toute religion qui prétend que contrarier et violenter la nature est « imitation du Créateur de l'univers » ; Physis, mère de Beauté et d'Harmonie, c'est la religion de Rabelais, singulièrement précisée et élargie depuis Thélème. C'est le *naturalisme*, si l'on entend par là une morale fondée toute sur la conformité de l'homme avec la nature, sur la libre adhésion de l'âme aux lois universelles. Cette doctrine ne vient pas de Genève plus que de Trente : « *Quid juris ?* » s'écrie Panurge, si nous trouvions enveloppés entre Andouilles et Carême-prenant ! »

Parti du libre-examen, mais du libre-examen appliqué aux lettres profanes et sacrées, Rabelais s'est cru réformé. Puis il a vu que la Réforme inclinait de plus en plus : 1° à rétablir une autorité fondée sur le caractère révélé des Ecritures ; 2° à construire toute morale sur le péché. Entre cet esprit et l'esprit de la Renaissance, Rabelais a fait son choix. Extérieurement il reste prêtre, bénédictin, peut-être curé de Meudon ; la vérité est qu'il croit à la puissance illimitée de la raison humaine, à l'infailible bonté de la nature libre, guidée par la raison.

Il est faux qu'il soit sans Dieu : son livre est, au fond, religieux. Il est faux qu'il nie l'immortalité ; il est faux même qu'il soit sans Christ : le grand Pan, le divin Servateur fait couler de grosses larmes sur les joues de Pantagruel. Il serait injuste de le confondre avec les purs libertins. Mais il est en réalité *anti-chrétien*, puisqu'il rejette la nécessité du péché et l'arbitraire de la grâce, qu'il fait de la vertu une création spontanée et incessante de la volonté humaine. Son Dieu, c'est la force grandiose qui anime toutes choses, c'est la vie universelle ; la vertu, c'est de se conformer aux lois de la vie. Et ainsi Rabelais rejoint Marc-Aurèle.

Rabelais est un stoïcien. Ce qui l'empêcha de fonder une doctrine aussi haute que celle de Marc-Aurèle, c'est qu'il est, — M. Faguet l'a fort bien dit —, un stoïcien gai. En présence de la vie universelle, faite de souffrances et d'iniquités, il est resté un bon vivant. Il ne s'est demandé ni comment la liberté humaine pouvait s'accommoder de la fatalité qui règle le monde, ni comment la vertu pouvait naître dans une nature où le mal triomphe chaque jour sous nos yeux. « L'angoisse métaphysique » n'habita jamais son vaste front. Ce n'était pas un bouffon, c'était tout simplement un optimiste, trop persuadé que rire est le propre de l'homme. Sa doctrine reste grandiose, elle met l'homme en communion avec tous les êtres et avec le grand

Être; mais elle est incomplète, parce qu'elle croit trop aveuglément à la toute-puissance de la raison, à l'excellence de la liberté.

Rabelais n'a pas eu la notion de l'effort qu'il faut faire pour être vertueux. Rabelais ne voit dans les choses aucun mystère, aucune raison de douter, de craindre, ni de souffrir. Versez dans ce très grand esprit quelques gouttes de tristesse, et vous en ferez un Renan ou un Taine, un ascète de la libre-pensée. Mais cette tristesse lui a manqué. « Malheur à ceux qui rient », disait le vieux Livre; et c'est pourquoi le *pantagruélisme*, étouffé sous le gros rire du moine défroqué où Rabelais s'est caricaturé lui-même et sous les hoquets de Panurge, n'a pu devenir une doctrine féconde comme le christianisme ou le stoïcisme, comme eux formatrice de belles âmes, génératrice de grandes actions.

H. HAUSER.

Platonisme et Évolutionnisme ⁽¹⁾

Leçon d'ouverture de M. RENÉ BERTHELOT,

Professeur de l'Université de Bruxelles.

Exercitium arithmeticae occultum nescientis se numerare animi.

LEIBNITZ.

Ὅσοι δὲ ὑπολαμβάνουσιν, ὥσπερ...
Σπεύσιππος, τὸ κάλλιστον καὶ ἄριστον μὴ
ἐν ἀρχῇ εἶναι διὰ τὸ καὶ τῶν φυτῶν καὶ
τῶν ζώων τὰς ἀρχὰς αἴτια μὲν εἶναι, τὸ
δὲ καλὸν καὶ τέλειον ἐν τοῖς ἐκ τούτων...

ARISTOTE.

MESSIEURS,

Je tiens, avant de commencer cette leçon, à remercier les professeurs de l'Université libre de Bruxelles de l'honneur qu'ils m'ont fait en m'appelant au milieu d'eux. J'ai été d'autant plus sensible à cet honneur que j'étais ici un étranger et que je succédais à un maître éminent, dont le départ a été universellement regretté, qui pendant cinquante ans a personnifié la philosophie à l'Université de Bruxelles, et qui a su, au cours de ce demi-siècle,

(1) Voir la Revue de l'Université de Bruxelles de décembre 1897.

attirer et retenir la sympathie et le respect de ses auditeurs par la sincérité de son enseignement, l'élévation de sa pensée, la largeur de sa tolérance et la noblesse d'une vie consacrée tout entière à la recherche désintéressée de la vérité.

C'est de logique et de morale, Messieurs, que nous devons nous occuper cette année. Mais toute logique, toute morale, supposent une métaphysique, explicite ou implicite, réfléchie ou irréfléchie. C'est de la doctrine métaphysique, qui nous servira à déterminer le plan de notre cours, qu'il nous faut parler d'abord. Et c'est à vous en donner une idée que je consacrerai la première partie de cette leçon.

La nature et le but de cet exposé nous tracent d'avance les limites où nous devons nous renfermer. Et d'abord, le temps restreint dont nous disposons nous forcera à nous en tenir à des affirmations sans preuves. Déjà, ne nous sommes-nous pas bornés à affirmer, sans la prouver, la nécessité d'une métaphysique pour le logicien et le moraliste ? — Ensuite, je ne vous exposerai de cette doctrine que ce qui est nécessaire pour fournir des idées directrices à notre logique et à notre morale. — Enfin, pour faire plus aisément saisir ma pensée, je me bornerai à la définir par rapport à des doctrines qui se rencontrent dans l'histoire, en particulier par rapport aux philosophies qui exercent aujourd'hui le plus d'influence ; et de ces philosophies je dégagerai seulement les affirmations qui, par leur accord ou leur opposition avec ma conception propre, peuvent aider à comprendre celle-ci.

Les doctrines dont l'influence est aujourd'hui la plus grande sont le rationalisme kantien et l'évolutionnisme spencérien. — Le point de vue de Kant est celui du rationalisme critique. Il y a, d'après Kant, des lois universelles et nécessaires que la pensée applique à n'importe lequel de ses objets par cela seul qu'elle le pense. Ces lois éternelles de l'esprit, le métaphysicien a pour tâche de les déterminer, et il n'a pas d'autre tâche. La métaphysique se ramène à une *critique de la raison*. — Le point de vue de Spencer est celui de l'évolutionnisme empirique. Le but de la philosophie première, pour lui, c'est de déterminer la *loi d'évolution* de l'univers temporel et spatial, le sens dans lequel celui-ci se transforme. L'ordre et l'harmonie, imparfaits et précaires d'ailleurs, qui règnent dans l'univers, la vie, la moralité, la raison sont des effets nécessaires et passagers de cette évolution.

Ce qui fait l'insuffisance du kantisme, c'est de n'avoir pas rattaché aux lois éternelles de la pensée la loi du développement temporel de l'univers ; Kant s'est borné à déterminer les carac-

tères qui, toujours et partout présents dans notre représentation des choses, sont liés à la nature même de l'esprit ; en ce qui concerne l'ordre plus ou moins imparfaitement réalisé dans les phénomènes, Kant admet la possibilité d'un principe de finalité, pour expliquer les harmonies de la vie ; il fonde directement la loi morale sur la raison pure ; et comme les conditions d'existence de la loi morale lui paraissent incompatibles avec les conditions d'existence de l'univers phénoménal telles que les définit la raison théorique, il admet, au delà du monde des apparences qui serait celui de la science, un monde de choses en soi, seul réel, en même temps qu'absolument irréprésentable, où se trouveraient réalisées les conditions de la moralité. — Nous admettrons, au contraire, que les harmonies vitales et la moralité ne trouvent pas dans les lois éternelles de la raison une explication et une justification directes ; que leur étude est une partie de la science du devenir ; qu'elles ne doivent être envisagées que comme des résultats nécessaires, imparfaits et passagers de l'évolution universelle, et qu'il faut nier l'existence d'un monde de choses en soi, échappant par hypothèse aux conditions de la pensée logique et de la connaissance sensible, et dont cependant la nature, la réalité, la possibilité même ne peuvent être définies que par des notions et des rapports empruntés à la connaissance sensible et à la pensée logique.

Inversement, ce qui fait l'insuffisance de la philosophie de Spencer, c'est que, les liaisons qui nous semblent nécessaires étant dans cette doctrine des associations empiriques formées, à un certain moment du temps, entre nos états de conscience, rien ne permet d'affirmer que l'évolution ne défera pas ce qu'elle a fait et que ces liaisons soient des nécessités logiques éternelles. Bien plus, dès que le philosophe veut raisonner sur les notions premières, il est condamné, d'après Spencer, à d'insolubles contradictions. — Nous admettrons, au contraire, qu'il y a des lois éternelles, constitutives de l'esprit lui-même, et ne le conduisant pas à des contradictions insolubles ; et nous admettrons que c'est à ces lois éternelles qu'il faut essayer de rattacher la loi de l'évolution. Adopter l'empirisme et l'agnosticisme de Spencer, ce ne serait pas seulement nous réduire à considérer comme une hypothèse indémontrable la réalité même d'une loi d'évolution valable pour l'avenir comme pour le passé et pour tous les espaces comme pour tous les temps, ce serait encore nous condamner à déclarer inconcevables les conditions qui fondent la possibilité de cette hypothèse, comme, par exemple, l'existence et l'infinité de l'espace et du temps.

Puisque d'une part il appartient au métaphysicien de déterminer les lois universelles que l'esprit impose à l'univers, définissable seulement comme un ensemble de représentations et de concepts, de phénomènes sensibles et de rapports logiques; puisque d'autre part il existe, à côté des lois éternelles, des lois d'évolution, et que celles-ci se rattachent aux précédentes, ne peut-on appeler notre doctrine un rationalisme évolutionniste? Ne peut-on dire plus brièvement encore, et ramassant en un mot ces deux idées, que c'est un hégélianisme?

Hegel, en effet, tout en rejetant la croyance à un monde de choses en soi différent du monde des phénomènes, soutient avec Kant que la tâche du métaphysicien et sa seule tâche, c'est de déterminer les lois nécessaires de la pensée. Et d'un autre côté il essaye d'établir que poser seulement, et sans plus, les lois éternelles de la pensée abstraite conduit l'esprit à des contradictions, que la position même de ces lois éternelles, que la position même de l'Idée, sous sa forme la plus générale et la plus indéterminée, implique nécessairement la notion d'une évolution de l'Idée dans le temps; bien plus, qu'elle implique la loi de cette évolution, loi qu'on ne saurait sans contradiction concevoir comme autre que ce qu'elle est. La métaphysique devient alors une *dialectique*. Par cela seul qu'il pense une certaine idée, l'esprit est logiquement forcé, pour éviter la contradiction, d'en penser une autre plus complexe; il est forcé en particulier, par cela seul qu'il a pensé la notion d'être en général, de penser la notion de temps. Et par cela seul qu'il pense un certain état de l'univers dans le temps, défini par son idée, l'esprit est forcé d'en penser un autre, défini par une idée plus complexe et plus riche, comme succédant nécessairement au précédent; la vie et la moralité en particulier sont à la fois des moments historiques du développement de l'univers temporel et des moments logiques de l'évolution de l'Idée; le dialecticien, du même coup, les explique historiquement et les fonde en raison.

Pourtant, ce serait donner de notre doctrine une définition incomplète et même en partie inexacte que de la nommer hégélienne. Un rationalisme, en effet, peut être ou qualitatif ou quantitatif; il peut être ou n'être pas un mathématisme. On peut admettre ou bien que les rapports entre idées doivent être conçus comme des rapports entre qualités hétérogènes, ainsi que le sont, par exemple, les rapports perçus entre la sensation du rouge et celle du bleu; ou bien que tout rapport entre des idées se ramène, en dernière analyse, à un rapport entre des qualités mathématiques, entre des concepts quantitatifs, comme les concepts du plus et du moins,

du nombre cinq et du nombre dix, du commensurable et de l'incommensurable, de la variable et de la limite, de la vitesse et de la lenteur. Or, chez Hegel, les relations entre les concepts ou moments de l'Idée, qu'enchaîne la dialectique, sont des relations d'hétérogénéité qualitative et ne sont pas ramenées à des rapports entre concepts mathématiques. — En même temps que la dialectique hégélienne est une dialectique toute qualitative, et à cause de cela même, la philosophie de Hegel n'est pas un évolutionnisme dans le sens déterminé, que nous avons, en commençant, donné à ce mot. En montrant que chacun des concepts par où se définissent les moments successifs du devenir universel est tel que le poser seul et définir par lui l'état dernier de l'univers serait se condamner à la contradiction. Hegel ne cherche pas à expliquer comment, par le seul jeu des causes efficientes, se serait produit le passage du simple au complexe, comment, par exemple, se serait fait mécaniquement le passage de la nature inorganique à la vie; les concepts nouveaux de plus en plus riches, qualitativement hétérogènes, par où il définit les moments successifs de l'évolution, apparaissent comme des fins qui, sous peine de contradiction, doivent se réaliser; mais la manière dont se fait cette réalisation, logiquement nécessaire, demeure inexpiquée. La doctrine de Hegel est un finalisme logique, un finalisme qualitatif. — Cette conception, où se reconnaît l'influence exercée sur Hegel par Aristote, nous la rejeterons. D'abord, parce que le finalisme, sous quelque forme que ce soit, est incompatible avec ce que nous avons appelé l'évolutionnisme. Ensuite, parce que notre rationalisme sera de nature mathématique.

Ce rationalisme mathématique, ce mathématisme, pouvons-nous le nommer du nom d'un philosophe? Dans une certaine mesure nous le pouvons, et nous dirons que c'est une théorie platonicienne. Peut-être le nom de Platon a-t-il ici, au premier abord, quelque chose de surprenant, et peut-être semblerait-il plus naturel de dire que notre thèse est pythagoricienne. Mais une étude attentive du pythagorisme et du platonisme montre que les Pythagoriciens étaient des savants et des hommes politiques, plutôt que des philosophes; que l'œuvre de Platon a été de justifier philosophiquement, en les rattachant à la nature même de la pensée, les postulats sur lesquels reposait la science mathématique de la nature et de la société qu'avaient essayé de constituer les Pythagoriciens; et que, par là, Platon a été conduit, transformant ces postulats eux-mêmes et envisageant les quantités non plus comme des choses, mais comme des rapports logiques, à changer en un idéalisme mathématique ce qu'on peut appeler le substantialisme

arithmétique de l'école pythagoricienne. — Qu'est-ce que la science ? A quelle condition la connaissance scientifique est-elle possible ? Tel est le problème central de la philosophie platonicienne. La science, pour Platon, c'est la connaissance des idées ; elle n'est possible que parce que, dans la diversité changeante des phénomènes sensibles, l'esprit saisit des idées, c'est-à-dire des rapports uns et identiques. Et les relations entre idées sont comprises quand elles sont ramenées à des relations entre concepts mathématiques. — Ce que signifie cette doctrine dans son application à l'étude de la nature physique, il suffit, pour s'en rendre compte, de savoir ce qu'est l'une des hypothèses de la science contemporaine, l'hypothèse mécaniste. Pour Platon, comme pour un grand nombre de savants contemporains, l'idée de la chaleur ou celle du son, l'idée du rouge ou celle du bleu, c'est l'idée de certaines relations quantitatives ; le rapport entre l'idée du rouge et celle du bleu, l'idée du son et celle de la chaleur se ramène au rapport entre les idées de divers genres de mouvements définissables mathématiquement par leurs vitesses et leurs directions. — Mais Platon ne se borne pas, comme l'ont fait et Descartes et après lui beaucoup de physiciens modernes, à appliquer cette théorie à l'étude des phénomènes spatiaux ; il l'applique à l'étude de l'âme et de la société. Il tente, par exemple, de définir numériquement les relations entre les modes divers de la connaissance et ramène les rapports de leurs idées aux rapports de quatre concepts mathématiques ; ce problème pour lui est du même genre que celui qui consiste à définir les rapports du point, de la ligne, de la surface et du solide. Il essaye de déterminer par un nombre le rapport entre le bonheur de l'homme le plus juste et le plus heureux possible et celui de l'homme le plus malheureux et le plus injuste possible ; ce problème pour lui est du même genre que celui qui consisterait à déterminer les rapports du son le plus aigu et du son le plus grave.

Cette conception de la science dérive, suivant Platon, de la nature même de l'acte de la pensée. La pensée n'est possible que dans certaines conditions qui sont liées à sa nature. Elle est constituée par certains rapports universels, éternels, uns et identiques avec eux-mêmes dans toutes les parties de l'espace et du temps, par certaines idées, qu'elle applique à tous les phénomènes temporels et spatiaux à tous ses objets, par cela seul qu'elle les pense ; et le devoir du philosophe est de déterminer dans leurs relations mutuelles ces idées, qui sont les concepts fondamentaux des mathématiques. Le mathématisme de Platon se justifie par une critique de la raison théorique, comparable jusqu'à un certain point à celle de Kant.

Le platonisme n'est pas seulement un rationalisme critique et mathématique ; c'est une dialectique, comparable jusqu'à un certain point à celle de Hegel. Platon a cherché à montrer qu'en posant les idées premières, constitutives de la pensée, les idées d'unité, d'identité, les postulats de la science mathématique, l'esprit est logiquement forcé de poser des idées de plus en plus complexes, en particulier les idées d'infini, de variation, de changement dans le temps, de phénomène sensible, et l'idée d'un certain ordre dans ce devenir, de la réalisation plus ou moins complète et de la fixité plus ou moins grande de certains rapports mathématiques entre les phénomènes sensibles : rapports réalisés d'ailleurs de plus en plus imparfaitement et de plus en plus rarement, à mesure qu'ils sont plus complexes : comme ceux qui constituent, par exemple, le système des astres et les corps vivants, ou comme ceux qui constituent la connaissance vraie, la vertu, la justice. Ainsi la dialectique platonicienne est inséparable de la thèse suivant laquelle les idées *participent* les unes des autres et de la thèse suivant laquelle les phénomènes sensibles *participent* des idées ; double participation dont l'existence est liée à la nature même de la pensée.

Ne pouvons-nous dire enfin que notre philosophie est platonicienne ? La doctrine de Platon n'est-elle pas un rationalisme critique, une dialectique, un mathématisme ? Mais Platon n'est en aucune manière évolutionniste. Il définit directement la relation entre l'ordre sensible qu'étudient le physicien ou le moraliste et les idées éternelles qu'étudie le géomètre. Il ne cherche pas comment, au cours du temps, cet ordre, ces ensembles de rapports de plus en plus complexes, ces proportions, qui constituent le système solaire, la vie, la vertu, la justice, se sont formés graduellement et nécessairement par le jeu seul des causes efficientes ; tantôt, lorsqu'il étudie les trajectoires régulières des astres, périodiquement identiques à elles-mêmes, il les explique directement par une finalité intérieure aux phénomènes sensibles ; tantôt, lorsqu'il traite de la société juste, de la cité idéale, la plus une et la plus stable possible, il déclare que la réalisation en dépend d'une rencontre très complexe de circonstances, d'un accident heureux, impossible à prévoir. En outre, le jeu naturel des causes efficientes, qui n'a pu produire à lui seul l'ordre du monde, ne saurait le détruire ; puisque l'ordre a son explication dans l'existence d'un principe éternel de finalité, il est éternel comme son principe même, et il ne saurait y avoir des alternatives perpétuelles d'évolution et de dissolution, dans l'espace infini, au cours du temps infini. Ce sont là autant de propositions que

nous ne pouvons admettre ; la doctrine platonicienne est un finalisme mathématique, et pour nous le finalisme est aussi inacceptable sous cette forme que sous toute autre ; la finalité est un fait à expliquer, ce n'est pas un principe d'explication.

Mais rien ne nous empêche, en conservant les idées directrices du platonisme, de rejeter cette dernière théorie et d'admettre que l'ordre sensible, toujours imparfait et précaire, et de plus en plus imparfait et précaire à mesure qu'il s'agit d'ensembles plus compliqués, s'explique sans recours à la finalité. Nous pourrions alors, — et nous nous en tiendrons à cette formule, — définir notre doctrine un platonisme évolutionniste.

Quelle conception maintenant devons-nous nous faire de la logique et de la morale ?

La logique a pour but d'étudier la méthode des sciences. Cette méthode varie suivant la nature de l'objet à connaître. L'objet de la science proprement dite, c'est toujours, en fin de compte, un ensemble de rapports mathématiques ou de rapports idéaux réductibles à des rapports entre concepts mathématiques. Les rapports mathématiques sont de plus en plus complexes, puis de plus en plus instables. Nous nous trouverons conduits à diviser les sciences en trois groupes, l'examen des méthodes scientifiques en trois parties. Nous devons considérer d'abord la méthode qui permet d'étudier les rapports mathématiques éternels en eux-mêmes, l'analyse mathématique. Puis nous passerons à ces groupes de rapports mathématiques réalisés dans le monde sensible, à tel moment du temps, dans telle partie de l'espace, groupes de plus en plus complexes et instables que nous appelons les systèmes stellaires, les énergies mécaniques, physiques et chimiques, les êtres vivants ; l'objet de la science devenant plus changeant et plus multiple, la méthode, comme l'objet, se transforme et se complique ; ce que l'esprit saisit immédiatement, ce ne sont pas des actions élémentaires, mais des résultantes, hétérogènes en apparence, et cela d'autant plus que les mouvements d'où elles résultent soutiennent des rapports plus nombreux et plus variés. L'analyse mathématique ne suffit plus ; et de l'astronomie à la physique, puis à la chimie, puis à la biologie, son importance relative devient moins grande ; la méthode devient avant tout expérimentale.

Dans un troisième groupe de sciences, nous rangerons la psychologie, les sciences sociales, l'histoire ; bref, ce qu'on nommait autrefois sciences morales et politiques. D'une part, dans ces sciences, et par là elles ressemblent aux précédentes, il s'agit, non d'idées universelles et éternelles, mais de rapports entre des

identités présentes seulement dans certaines parties de l'espace et du temps ; pour l'historien, comme pour l'astronome, c'est même d'événements particuliers et d'individus qu'il s'agit. Dans ces sciences, d'autre part, et par là elles se distinguent des précédentes, l'esprit étudie les êtres conscients en tant que tels. — La complexité et l'instabilité croissantes des rapports à étudier, la difficulté de plus en plus grande qu'il y a à les définir par des concepts fixes et distincts, et à lier ceux-ci en ensembles durables, en limitant considérablement ou en excluant complètement l'emploi de l'analyse mathématique et celui de l'expérimentation, amènent une nouvelle transformation des méthodes ; l'esprit procède surtout par des observations et des raisonnements portant autant ou plus sur des concepts qualitatifs que sur des concepts quantitatifs.

Ici d'ailleurs la tâche du logicien se complique, à cause de la nature de l'objet qu'étudient la psychologie et les sciences sociales, et pour des raisons que nous permet de comprendre le caractère évolutionniste de notre doctrine. D'une manière générale, les sciences se sont constituées d'autant plus tôt que leur objet était plus simple et plus durable, et l'ordre dans lequel nous venons de les énumérer répond jusqu'à un certain point à l'ordre de leur développement historique. Dès le temps des Grecs, les mathématiques étaient une science positive, c'est-à-dire consistant en propositions dont tous les savants reconnaissaient et dont ils n'ont pas cessé depuis de reconnaître la vérité. La physique est devenue une science positive au ^{xviii} siècle. L'accord sur les résultats ne va pas sans l'accord sur les méthodes, et ainsi notre tâche ne sera pas de rechercher quelle méthode convient aux mathématiques proprement dites ou à la physique ; ce sera seulement de déterminer la nature véritable des méthodes sur l'emploi desquelles mathématiciens ou physiciens sont d'ailleurs d'accord. Et déjà sans doute, la nature de la méthode étant liée pour chaque science à celle de l'objet, nous serons peut-être amenés, pour comprendre la nature des méthodes, en étudiant les notions fondamentales des mathématiques et de la physique contemporaines, à rechercher s'il n'y a pas lieu de transformer en les généralisant la notion de quantité dont on fait aujourd'hui usage en analyse et la notion d'équilibre dont on fait aujourd'hui usage en mécanique. Mais quand nous en viendrons à la psychologie et aux sciences sociales, nous reconnaitrons qu'à cause de la complexité et de la variabilité de leur objet, ce ne sont pas encore là, même aujourd'hui, des sciences positives consistant en un ensemble de vérités incontestées et possédant une méthode

dont la valeur serait universellement admise et qui permettrait d'accroître régulièrement le nombre des vérités acquises. Par suite, le rôle du logicien ne sera plus seulement d'analyser la nature des méthodes que les savants spéciaux s'accordent à employer ; ce sera de chercher à déterminer les méthodes qui conviennent à l'étude de ces objets nouveaux.

Si notre doctrine, dans la mesure où elle est évolutionniste, nous permet de nous expliquer ces difficultés, elle nous permettra, dans la mesure où elle est rationaliste, de comprendre d'autres difficultés, plus grandes encore, que soulèveront nos recherches sur la méthode en psychologie. Là plus que partout ailleurs, nous devons unir les considérations relatives à la méthode scientifique et celles qui se rapportent à l'objet de la science. Si la psychologie porte sur une classe particulière de phénomènes sensibles, et si par un côté elle est inséparable des sciences de la nature, par un autre côté elle est inséparable de la métaphysique. Déjà sans doute pour expliquer le succès des diverses méthodes scientifiques, pour définir les méthodes qu'il sera possible d'appliquer avec succès à l'étude de questions nouvelles, pour justifier la vérité, relative ou non, des résultats auxquels l'emploi de ces méthodes a conduit ou doit conduire les savants, nous serons amenés à poser des problèmes métaphysiques sur la valeur de la connaissance et la nature de l'univers. Mais la pénétration de la métaphysique dans la psychologie est plus profonde et plus intime ; il n'est pas possible, et cela à cause de la nature même de l'objet de la psychologie, à cause de la nature même de l'esprit, de constituer une psychologie entièrement positive et séparée de la métaphysique, comme il a été possible de constituer la physique ou la chimie à l'état positif. Le problème des rapports entre la conscience individuelle et finie d'une part, et d'autre part l'infini inconscient de l'espace, entre les concepts quantitatifs du savant d'une part et d'autre part ces qualités hétérogènes que sont nos sensations et nos affections, entre la conscience empirique ou sensible d'une part, simple multiplicité temporelle d'états particuliers dont les relations correspondent à des relations spatiales particulières, et d'autre part la pensée logique, la connaissance d'identités et de vérités qui dépassent l'instant et le lieu présents : voilà autant de problèmes métaphysiques qui sont liés les uns aux autres et au sujet desquels le psychologue, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, est obligé de prendre parti, même lorsqu'il entend se restreindre à la psychologie empirique, à la psychologie physiologique ou à ce qu'on peut appeler la psychologie sociologique.

Il est impossible de définir complètement la méthode de la psychologie en laissant de côté la métaphysique. Ainsi nous serons conduits, après avoir posé les problèmes métaphysiques auxquels aboutit la logique des mathématiques et celle des sciences physiques, à déterminer la méthode qui permet de les résoudre. Et ce sera le terme de nos études de logique.

La logique de la psychologie et des sciences sociales nous servira à passer à l'étude de la morale, dont elle définira la méthode. Le but de la morale pour nous, ce sera, au sens large du mot morale, d'étudier l'action chez les êtres conscients, ou, si nous prenons le mot dans un sens plus étroit, d'étudier l'action chez les êtres conscients qui vivent en société. Autant la définition que nous avons donnée de la logique est conforme à l'idée que s'en font actuellement un grand nombre de logiciens, autant la définition que nous venons de donner de la morale est contraire à l'idée que les moralistes s'en sont faite et s'en font maintenant encore le plus souvent. Il me suffira aujourd'hui de vous faire remarquer

que, pour nous, la morale ne différera pas des autres sciences en ce qu'elle déterminerait ce qui doit être fait, alors que toutes les autres sciences déterminent ce qui est. L'objet de la morale pour nous, ce sera d'étudier une classe particulière de rapports psychologiques; et la morale sera l'une des sciences qui étudient l'âme individuelle et les relations des âmes entre elles dans la société. — Elle cherche comment l'âme, et en particulier l'âme humaine, qui déjà elle-même est un équilibre très complexe et une très riche harmonie, crée en elle des équilibres de plus en plus complexes, des harmonies de plus en plus riches, ces équilibres, ces harmonies que nous appelons bonheur, sagesse, vertu, justice. Et notre doctrine, en morale comme en logique, sera évolutionniste en même temps que platonicienne; car nous essayerons de montrer que nécessairement, par l'effet de l'évolution naturelle et sociale de l'âme, il se réalise dans le monde quelque bonheur, quelque sagesse, quelque vertu, quelque justice. De sorte qu'après avoir étudié dans la logique par quels moyens progresse dans les âmes individuelles la connaissance de l'univers, nous verrons comment, en même temps que l'Esprit devient plus clairement conscient en elles, les âmes individuelles complètent l'univers en y déterminant des groupes de rapports de plus en plus variés, des équilibres nouveaux, des harmonies supérieures en richesse à celles que l'univers inconscient a réalisées en lui-même : plus complexe qu'un système solaire est l'âme d'un sage ou une société juste; ces harmonies, ces équilibres, d'ailleurs, sont de moins en moins parfaitement, de moins en moins souvent réalisés, de

plus en plus passagers et fragiles, à mesure qu'ils sont plus complexes et plus riches, et cela parce qu'ils ne sont pas les principes de l'existence, mais les résultats de l'évolution ; la vie est quelque chose de plus fragile et de plus rare qu'un système d'étoiles ; et plus rares et plus fragiles encore que la vie sont le bonheur, la sagesse ou la justice.

Et par là, de même que la logique nous aura amenés à ces questions dernières, d'ordre métaphysique : comment s'explique le succès des méthodes scientifiques et quelle en est la valeur ? Quel est le rapport, accord ou désaccord, de la pensée scientifique ou de la sensation irréfléchie avec la vérité ? L'esprit du savant, l'esprit humain, tout esprit conscient est-il ou non condamné à l'ignorance et, à l'erreur ? De même la morale nous amènera à ce problème final : dans quelle mesure la nature favorise-t-elle notre besoin de bonheur ou se conforme-t-elle à nos sentiments moraux ? Jusqu'à quel point cette harmonie suprême est-elle réalisée ? L'âme humaine, toute âme, est-elle ou non condamnée à la douleur et au mal ? Si la question du réalisme et de l'idéalisme est la question finale à laquelle aboutit la logique, le problème de l'optimisme et du pessimisme est le problème dernier où aboutit la morale.

RENÉ BERTHELOT.

Sujets de devoirs mensuels

(Fin.)

ACADÉMIE DE PARIS — ANNÉE 1897-98.

Février.

Le caractère du Barbare.

Il y a un sentiment, un fait, qu'il faut avant tout bien comprendre pour se représenter avec vérité ce qu'était un Barbare : c'est le plaisir de l'indépendance individuelle, le plaisir de se jouer, avec sa force et sa liberté, au milieu des chances du monde et de la vie ; les joies de l'activité sans travail ; le goût d'une destinée aventureuse, pleine d'imprévu, d'inégalité, de péril. Tel était le sentiment dominant de l'état barbare, le besoin moral qui mettait ces masses d'hommes en mouvement. Aujourd'hui, dans cette société si régulière où nous sommes enfermés, il est difficile de se représenter ce sentiment avec tout l'empire qu'il

exerçait sur les Barbares des ^{iv}e et ^ve siècles. Il y a un seul ouvrage, à mon avis, où le caractère de la barbarie se trouve empreint avec toute son énergie : c'est *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. Thierry, le seul livre où les motifs, les penchants, les impulsions qui font agir les hommes dans un état voisin de la barbarie, soient sentis et reproduits avec une vérité vraiment homérique. Nulle part on ne voit si bien ce que c'est qu'un Barbare et la vie d'un Barbare. Sans doute, ces tableaux sont un peu idéalisés. Il y avait, dans ce besoin passionné d'indépendance personnelle, un degré de brutalité, d'ivresse, d'apathie, qui n'est pas toujours fidèlement reproduit dans les récits de M. Thierry. Mais, malgré cet alliage de matérialisme, d'égoïsme stupide, le goût de l'indépendance personnelle est un sentiment noble, qui tire sa puissance de la nature morale de l'homme ; c'est le plaisir de se sentir homme, c'est le sentiment de la personnalité, de la spontanéité humaine dans son libre développement.

(Guizot.)

Mars-Avril.

De l'urbanité.

L'urbanité, ce mot tout romain, qui dans l'origine ne signifiait que la douceur et la pureté du langage de la ville par excellence (*Urbs*), par opposition au langage des provinces, et qui était proprement pour Rome ce que l'atticisme était pour Athènes, ce mot-là en vint à exprimer bientôt un caractère de politesse qui n'était pas seulement dans le parler et dans l'accent, mais dans l'esprit, dans la manière et dans tout l'air des personnes. Puis, avec l'usage et le temps, il en vint à exprimer plus encore, et à ne pas signifier seulement une qualité du langage et de l'esprit, mais aussi une sorte de vertu et de qualité sociale et morale qui rend un homme aimable aux autres, qui embellit et assure le commerce de la vie. En ce sens complet et charmant, l'urbanité demande un caractère de bonté et de douceur, même dans la malice. L'ironie lui sied, mais une ironie qui n'a rien que d'aimable, celle qu'on a si bien définie le sel de l'urbanité.

Avoir de l'urbanité, c'est avoir des mœurs, non pas des mœurs dans le sens austère, mais dans le sens antique : Horace et César en avaient. Avoir des mœurs, en ce sens délicat, qui est celui des honnêtes gens, c'est ne pas s'en croire plus qu'à personne, c'est ne prêcher, n'injurier personne au nom des mœurs. Les esprits durs, rustiques, sauvages et fanatiques, sont exclus de l'urbanité ; le critique acariâtre, fût-il exact, n'y saurait prétendre. Les esprits tristes eux-mêmes n'y sont pas admis, car il y a un fond de joie et d'enjouement dans toute urbanité, il y a du sourire.

(Sainte-Beuve.)

Mai.

La langue allemande.

Le grand instrument de l'unité nationale est la langue allemande, bel idiome sonore et puissant qui paraît rude et trop guttural aux Français

et aux Latins du midi, mais qui est cependant d'une grâce singulière dans la bouche des poètes, et rend avec des sons d'une émouvante harmonie les nuances les plus délicates du sentiment ; autant cette langue est violente et dure dans l'expression de la colère, autant elle peut se faire souple et caressante pour rendre toutes les émotions de l'âme. Un de ses grands avantages est celui de permettre à ceux qui la parlent la création d'un nombre indéfini de mots par le groupement des termes déjà usités ; mais cet avantage est payé chèrement ; car les nouvelles expressions ainsi formées, fort nombreuses et très riches en synonymes, n'ont jamais la précision des mots qui servent à une seule fin : ce sont comme des médailles mal frappées, dont l'inscription est d'une lecture difficile. Elles laissent souvent au langage quelque chose de vague et d'inachevé ; les mauvais écrivains ne les emploient que trop, ce qui contribue à leur donner ce style sans couleur, sans netteté, sans lumière, où l'on a souvent voulu voir un indice de profondeur. Même dans le langage usuel, on se sert, en des provinces éloignées les unes des autres, de mots composés différents, et les nouveaux venus ont toute une étude à faire pour se mettre au courant du parler de leurs compatriotes.

(*Élisée Reclus.*)

Juin.

Napoléon II.

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
 Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
 Que le ciel eût dit oui !
 Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
 Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres
 Comme un Mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
 Ils se disaient entre eux : « Quelqu'un de grand va naître !
 L'immense empire attend un héritier demain.
 Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme,
 Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
 Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? »

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
 Sentr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
 L'homme prédestiné ;
 Et les peuples béants ne purent que se taire,
 Car ses deux bras levés présentaient à la terre
 Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
 Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
 Frémirent, comme au vent frémissent les épis,
 Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
 Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
 Les canons monstrueux à la porte accroupis.
 Et lui ! L'orgueil gonflait sa puissante narine ;
 Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine
 S'étaient enfin ouverts !

Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve pruneUe,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
« L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! »

(Victor Hugo.)

3^e COMPOSITION FRANÇAISE.

Novembre 1897.

Par quels moyens dramatiques Schiller a-t-il réussi à faire absoudre Guillaume Tell du meurtre de Gessler ?

Décembre.

Le poème de « Hermann et DoroUée », comparé à la « Louise » de Voss.

Janvier 1898.

Marquer le caractère particulier des ballades de Schiller comparées à celles de Goethe.

Février.

L'« Iphigénie » de Goethe est-elle, comme on l'a dit, un caractère chrétien ?

Mars-Avril.

La thèse morale et religieuse du « Nathan » de Lessing.

Mai.

Le pessimisme de Lenau et l'optimisme de Geibel.

Juin.

Le sentiment de la nature chez Heine.

Plan de dissertation

LICENCE ÈS LETTRES

Discuter la théorie de Molière sur le but du théâtre (Critique de l'Ecole des Femmes, sc. vii) et rechercher si vraiment il n'a d'autre objet que de plaire.

Remarques préliminaires. — Il faut distinguer trois points :
1^o Les règles nous enseignent le moyen de donner ou d'enlever du

plaisir au public ; 2° celui-ci est juge de son propre plaisir ; 3° le but du théâtre est avant tout de plaire.

Voir, dans la scène vi, la réplique de Dorante : « Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie... Je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison que, entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule. » Molière admet donc que la nature du plaisir que donne le poème dramatique change avec le public auquel il s'adresse. De plus, au même public on peut donner des plaisirs de qualités différentes. Le même homme s'amusera à un vaudeville, à une farce, à une comédie, à un drame. Il y a donc des qualités dans le public comme des qualités dans le plaisir.

PLAN.

I. — Rappeler le passage de Molière et en préciser le sens par ce qu'il dit du parterre. Rapports du public et de l'auteur. Vérité initiale de la théorie de Molière : le théâtre a le plaisir pour *moyen*, sinon pour but ; car on n'obtient jamais du public qu'il aille s'ennuyer pour son plaisir.

II. — Mais il y a des qualités et des degrés du plaisir. Exemples : tragédie, drame, mélodrame, farce, vaudeville, comédie. Que le plaisir des genres supérieurs peut être le plus vif.

III. — La qualité du plaisir théâtral est commandée par celle de l'auditoire. Collaboration de l'auditoire et de l'auteur.

IV. — Que l'auteur forme son public et lutte avec lui. Batailles livrées par Molière lui-même, notamment dans *l'Ecole des Femmes* ; *Carrière*, d'Alexandre Dumas fils.

V. — Emprunter des arguments de faits au théâtre de Molière qui a toujours eu le plaisir pour but, mais des plaisirs de qualités différentes. Gradation : *Les Fourberies de Scapin*, *les Femmes savantes*, *le Misanthrope*.

Le Gérant : E. FROMANTIN.



dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Marthe, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. J... F... à C. — M. Boutroux ne commencera son cours que dans le courant de janvier.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

- Les Contemporains, *Études et portraits littéraires*, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50**
Ouvrage couronné par l'Académie française.
 Chaque volume se vend séparément.
- Impressions de Théâtre, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50**
 Chaque volume se vend séparément.
- Myrrha, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50**
- Seizième Siècle : *Études littéraires*, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50**
- Dix-Septième Siècle : *Études littéraires et dramatiques*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50**
- Dix-Huitième Siècle : *Études littéraires*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50**
- Dix-Neuvième Siècle : *Études littéraires*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50**
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50**
- Victor Hugo : *l'homme et le poète*, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2^e édition, broché. 3 50**
- Bernard Palissy, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50**
- Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50**
- Shakespeare et les Tragiques grecs, par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50**
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Bossuet, par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50**
- Hommes et Livres, *études morales et littéraires*, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50**
- La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édit., broché. 3 50**
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique, par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50**
- Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain, par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50**
- La Comédie au XVII^e siècle, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50**
- Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONDA, traduit de l'anglais par Mlle O. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br. 3 50**
- Le Théâtre d'hier, *études dramatiques, littéraires et sociales*, par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50**
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Essais de Littérature contemporaine, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50**
- Nouveaux Essais de littérature contemporaine, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (*Vient de paraître*), broché. 3 50**
- Les Africains, *étude sur la littérature latine d'Afrique*, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50**
- La Religion des Contemporains, par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (*Nouveauté*). 3 50**

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA CRITIQUE AVANT BOILEAU.....

L'ÈRE GIRONDINE.....

DU RÔLE DE SCARON DANS LA « QUERELLE DU
CID ».....

LE « MOLIÈRE » DE GOLDONI (Odéon)

SUJETS DE COMPOSITIONS.....

SOUTENANCE DE THÈSES.....

Emile Faguet,
Professeur à l'Université de Paris.
Desdevises du Dezert,
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand

A. Gasté,
Professeur à l'Université de Caen.
Francisque Sarcey.
Université de Lille.
En Sorbonne.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

13, RUE DE CLUNY, 13

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 tr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille érie de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La critique avant Boileau

Cours de M. ÉMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Je me propose d'étudier, cette année, le rôle et l'influence littéraires de Nicolas Boileau. Boileau est, d'une part, un critique, certainement le plus grand du XVII^e siècle et peut-être d'autres siècles ; d'autre part, c'est un théoricien littéraire, ce qui n'est pas la même chose. Il essaye de tracer les règles de l'art ou tout au moins les conditions dans lesquelles l'art peut et doit s'exercer pour aboutir. L'introduction naturelle et je crois nécessaire à une étude sur Boileau-Despréaux est donc un historique rapide de la critique littéraire en France depuis ses commencements jusqu'à Boileau lui-même, et ce sera là le sujet de cette leçon.

La critique en France n'est pas d'une origine très éloignée. On peut dire qu'elle est née en France plus tôt que dans tous les autres pays de l'Europe, si ce n'est, — et encore n'est-ce qu'une demi-exception, — en Italie. Elle ne remonte en vérité qu'au XVI^e siècle ; sa date de formation réelle, — tout à l'heure je me propose de reprendre un peu plus haut, — est certainement 1550. Avant 1550, je ne dirai pas qu'il n'y a rien en critique littéraire ; mais réellement il y a peu de chose. Jusque-là, la critique non seulement n'est pas une science, puisqu'elle n'en est pas une conscience, si je puis m'exprimer ainsi ; elle ne sait ni ce qu'elle est ni ce qu'elle doit devenir. Il est évident qu'elle existe, car aucun genre littéraire ne naît à une époque avancée de la littérature ; ils se

perdent tous dans les origines mêmes de l'humanité. Il y a donc toujours eu des ouvrages de critique ; mais ils ne sont pas nombreux avant 1550. Ce sont, par exemple, les réflexions que faisaient les *rhétoriciens*, c'est-à-dire les professeurs de versification française, sur leur art. Les rhétoriciens, dont je me contenterai de dire qu'ils commencent à Eustache Deschamps et finissent à Fabri, lorsqu'ils faisaient des traités sur l'art de dicter les chansons, ne donnaient que des règles de métrique. Cela est d'un très grand intérêt pour nous, amoureux de la poésie française ; mais ce n'est pas de la critique, en somme, c'est plutôt de la mécanique littéraire. Voilà à peu près tout ce qu'on a fait dans ce temps, c'est-à-dire à la fin du xiv^e siècle, dans le xv^e et au commencement du xvi^e. Quand j'arrive à Fabri (1524 ou 1526), je reconnais qu'il y a chez lui un peu plus que cela : il y a un petit essai de rhétorique qui n'est pas sans valeur. Il s'intéresse à des questions littéraires qui sentent bien la Renaissance. Mais quand nous sommes à Fabri, nous sommes à Marot ; et avec Marot déjà, un commencement de conscience et de réflexion littéraires apparaît. N'oublions jamais que Marot, si détesté, si méprisé par les beaux esprits de la Pléiade, rejeté par eux dans le moyen âge, n'est nullement un auteur de cette époque, mais le premier des auteurs de la Renaissance et le premier des humanistes français. Il est un premier Malherbe comme Ronsard en est un second, et comme le vrai Malherbe n'en est qu'un troisième. Marot, amoureux des poètes qui l'ont précédé, amoureux de Villon qu'il se donne la peine de traduire et de commenter à ses contemporains, n'en sent pas moins qu'une nouvelle période littéraire commence, et il étudie de très près Virgile, Ovide, Stace. En somme, il commence l'évolution à laquelle, — je le reconnais, — la Pléiade donnera toute sa force.

Mais s'il est bien le premier de cette grande et magnifique période classique, qui commence avec le xvi^e siècle et finit avec le début du xix^e, il faut avouer que ses réflexions portent sur des questions de restitution de textes, ou sur des affaires de rythmique et de grammaire. Il est l'homme qui, entendant un de ses ennemis se servir du mot *concluer*, s'écriera :

Ce vilain mot de « concluer »

M'a fait d'ahan le corps suer.

Donc, c'est surtout du côté des questions de forme que son instinct littéraire est porté ; il ne faut pas chercher chez lui autre chose.

De 1550 à Malherbe s'étend une période de critique littéraire, très intéressante, de premier ordre même, où nous serons forcés

de constater des lacunes essentielles, mais qui, certainement, marque un commencement d'investigation littéraire très originale. C'est, en un mot, la véritable naissance de la critique, à l'heure même où s'éveille la Renaissance. Remarquez, en effet, que nous avons ici Scaliger, l'empereur et le dictateur de la critique du temps. Beaucoup plus impérieux, et, je crois, beaucoup plus influent que Ronsard, il a surtout fait de la critique dramatique, ce qui ne doit pas nous surprendre, puisque le théâtre s'essayait alors et déployait une énergie extraordinaire. C'est surtout Aristote qu'il a voulu commenter et mettre à la portée des intelligences de son temps ; mais il le lisait mal, parce qu'il le lisait dans de mauvais textes. C'était un critique minutieux, s'attachant surtout aux détails de formes et de mécanisme et ne creusant pas jusqu'au fond les questions. Il se demandait ce qu'étaient la tragédie ou la comédie, et, ne considérant que l'aspect extérieur de ces deux genres, il se disait : la tragédie est une histoire qui se représente sur une scène et qui commence par être à peu près gaie et se termine très douloureusement ; la comédie, au contraire, est une pièce qui peut commencer tristement et qui finit d'une façon très gaie. Par conséquent, qu'est-ce que l'*Iliade* ? C'est une comédie ; les Grecs sont d'abord vaincus, la cause de la Grèce est perdue ; mais ensuite, lorsqu'Achille est revenu sur le champ de bataille et change la fortune, tout se termine par un triomphe et l'allégresse des Grecs. Au contraire, qu'est-ce que l'*Odyssée* ? Une tragédie, puisque le commencement en est agréable. Dans la télémaachie, qui en forme le début, il y a des passages gais ; mais le récit se termine par la défaite, par la tuerie des prétendants de Pénélope, par un dénouement à feu et à sang. On voit par là combien cet homme, intelligent pourtant, sait peu approfondir les choses. Lorsqu'il ne s'agit que de cadre, de lignes, de schémas, il est bien plus heureux ; il avait parfaitement indiqué ce que serait la tragédie française ; il avait dit : le drame est une histoire représentée sur une scène, mais de telle sorte qu'on la prenne à son moment de crise, un instant avant le dénouement, en nous rappelant d'abord tout ce qui a précédé par des conversations et ensuite en nous montrant la crise elle-même, — ce qu'il appelle le nœud, — et enfin le dénouement. Jeter le spectateur *in medias res*, deux ou trois heures avant la catastrophe, grouper toute l'action précédente en deux ou trois scènes, ne nous montrer que la crise, la détailler extrêmement, et enfin amener la catastrophe, ce n'est pas du tout la définition de la tragédie grecque, mais c'est bien celle de la tragédie française, et Scaliger avait vu cela du premier coup. L'observation est si vraie que

Napoléon, dont les propos littéraires sont empreints d'un très grand bon sens, rencontrant Schiller quelque part, lui dit : « Cela est très curieux ; votre tragédie, à vous, est une histoire ; la nôtre, c'est une crise. »

Ainsi donc, Scaliger, comme critique formel, pour indiquer le dessin d'une œuvre d'art, avait sa valeur. Notez que les auteurs du temps, sinon Garnier, du moins Jacques Grévin et les autres font, eux aussi, œuvre de critiques et exposent les idées qui ont présidé à leurs travaux. Les préfaces de Jacques Grévin sont d'un grand intérêt.

Pour ce qui est de la *Défense et Illustration de la langue française*, c'est une œuvre certainement considérable. Remarquons seulement ici qu'elle est le premier programme d'études complet, systématique, suffisamment harmonieux, qui nous ait été présenté en France. On peut la résumer ainsi : il faut écrire en français et non en latin, car nous avons une langue excellente, qu'il convient du reste d'enrichir ; il faut imiter les anciens, il faut viser au grand ; la littérature jusqu'à nous s'est trop maintenue dans le petit et dans le minutieux. De plus, il y a dans la *Défense* une théorie de l'invention. On peut, en effet, indiquer théoriquement les conditions où il faut se placer pour être capable d'avoir des idées, pour acquérir le meilleur tempérament littéraire possible, et c'est ce que fait l'auteur. C'est un petit traité, non pas de *Invention*, parce qu'il ne saurait y en avoir, mais de *auxiliis inventionis* ; et cela est nouveau. Voilà environ cent cinquante ans que de bons auteurs se bornaient à indiquer leurs petits procédés techniques. Celui-ci enfin va un peu plus loin, il met dans son traité quelque chose comme les premiers traits d'une esthétique.

Nous arrivons à Malherbe. Ce n'est pas un inventeur, c'est un excellent redresseur, un excellent rectificateur ou correcteur. Il est bien certain qu'après le grand mouvement un peu trop aventureux de la Pléiade, ces qualités de correcteur venaient à leur heure. Malherbe est un troisième Marot, comme Ronsard en est un second. La renaissance littéraire est à peu près rectiligne depuis Marot ; elle avance dans le même sens et dans la même voie jusqu'à Boileau ; c'est l'esprit classique qui se forme, qui se complète et qui finira par se nouer. La ligne est droite ; et cependant il y a des corrections et des redressements dont le plus grave se produit avec Malherbe. D'abord il continue Ronsard, et c'est sa plus grande œuvre, ensuite il le rectifie, et sur certains points il le contredit tout à fait. Il le continue, car, comme lui, il recommande de penser au grand, il a horreur des colifichets littéraires qui avaient repris après Ronsard et qui après Malherbe reprendront encore ; il a

horreur des petits genres, du mesquin, du frivole, et du trop spirituel en littérature. Il continue Ronsard comme imitateur de l'antiquité, avec plus de réserve, étant un peu plus fier de ses propres forces, et apportant en cette matière moins d'avidité, et en quelque sorte de gourmandise, que Ronsard.

Malherbe, c'est aussi Ronsard rectifié, c'est-à-dire que les défauts de ce poète, et surtout de son école, sont combattus par lui avec la plus grande énergie : l'obscurité, la prolixité, la négligence. Ce qu'il introduit, d'abord par son exemple, ensuite par ses leçons, c'est la clarté, la netteté du tour, cette ligne très forte et très fine qui sera l'idéal de tous les auteurs classiques en France. Ce qu'il rectifie encore dans Ronsard, c'est ce que j'appellerai l'imagination artificielle, laquelle est une des maladies littéraires les plus graves, et qui est endémique en littérature ; ce sont les fictions poétiques, les allégories par exemple. Représenter des qualités, des défauts, des vices ou des vertus comme des personnes, en faire des êtres qui seront toujours absolument froids, glacés et morts : voilà une des applications de l'imagination artificielle. Ainsi, il rencontre dans Desportes : « ayant pour équipage l'honneur, la chasteté, la constance et la foi... » ; voilà un personnage bien escorté, s'écrie Malherbe. Ajoutez qu'il répudie tout ce qui est lieu commun. Je sais bien que lui-même a donné dans ce travers ; mais, quand il rencontre un lieu commun trop développé et qui n'a pas la pudeur de se dissimuler, il éclate en fureur. Le lieu commun, pour lui, doit au moins être renouvelé, repensé à neuf, par ce seul fait qu'il est entré descendu dans le moule d'un nouveau cerveau. Tels sont les ennemis personnels de Malherbe. A quoi cela aurait-il dû l'amener ? A repousser la mythologie, le plus bel exemple d'imagination artificielle, et qui a été l'incurable maladie de la littérature classique. Je regrette que Malherbe n'ait pas combattu ce préjugé ; il est resté tout-puissant, il a été repris plus tard et honoré du suffrage de Boileau, ce qui l'a remis en honneur pour plus de cent cinquante ans.

Enfin Malherbe c'est Ronsard combattu sur certaines questions, par exemple sur celle de la langue. Malherbe déteste la langue factice, et celle de la Pléiade l'est sans aucun doute. Dans leur désir d'enrichir la langue, ces auteurs l'avaient bourrée de néologismes de toutes provenances, archaïsmes français, italianismes, provincialismes. Malherbe, bien que voulant une langue nouvelle, bien que proscrivant une foule de mots comme populaires et plébéiens. repoussée, malgré tout, les innovations dans le langage, et croit qu'il doit être repris à sa source, dans le grand courant du parler populaire. Au contraire, il est bien certain que Ronsard voulait

une langue qui ne fût pas facilement comprise du peuple ; et c'est évidemment Malherbe qui a raison.

Il est certain que tout cela est de la bonne critique ; mais ce ne sont encore pourtant que des questions de formes concernant la langue, la grammaire, la métrique. Nous n'arrivons toujours pas à des considérations un peu pénétrantes, capables de guider l'esprit et de jeter le littérateur sur une piste glorieuse, à un commencement d'esthétique, de vraie poétique. Nous n'avons ici ni une analyse de ce que peut être un esprit littéraire, ni une analyse des conditions nécessaires au génie, ni une analyse des rapports que doit avoir l'art littéraire avec la morale, par exemple, avec les choses sociales ou religieuses ; tout cela, c'est l'essence même de la critique. L'art littéraire n'est pas suffisamment complet lorsqu'il n'a pas analysé jusqu'en ses profondeurs une œuvre ou un génie littéraire, lorsqu'il n'a pas montré quelle est, dans la grande hiérarchie des arts et des sciences humaines, la place de la littérature. Avec Malherbe, nous sommes bien loin de cela. Oh ! dira-t-il, pour l'importance sociale des poètes, ils en ont autant qu'un joueur de boules. Le mot a sa petite valeur d'humilité chrétienne ; mais il indique une grave insouciance à l'égard du grand but que peut légitimement poursuivre la littérature, et aussi un dédain des questions vitales de la critique. Donc, avec Malherbe, nous ne quittons toujours pas les choses extérieures, les choses « d'écorce », comme dirait Montaigne.

De Malherbe à Pascal, on peut dire qu'en critique il n'y a à peu près rien. J'ai montré les singulières idées que Racan a sur le théâtre ; il ne le considère pas comme un genre littéraire, il ne croit pas que la poésie puisse y avoir sa place, et cela aux approches de 1640, — car il a vécu longtemps. Mais ses idées, ainsi que ses considérations sur l'églogue, n'ont pas grande valeur au point de vue de la critique. — Théophile de Viau, de son côté, n'est intéressant que parce qu'il s'est très bien connu et parce que, étant très indépendant, il a revendiqué avec décision son autonomie, sans rien d'insolent, d'ailleurs, ni d'impertinent. Il a dit très franchement qu'il ne fallait imiter personne ; il a fait une jolie satire des imitateurs et n'a pas cru pour cela que Malherbe fût méprisable : « Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui, » et, avec une certaine insouciance, il ajoute :

Je me contenterais d'égal en mon art
La douceur de Malherbe ou l'aideur de Ronsard.

Il n'a pas d'autre théorie littéraire que la liberté ; c'est insuffisant.

Je ne ferai pas non plus une très large mention de Balzac qui, lorsqu'on le lit de près, a véritablement peu d'idées littéraires. Cela paraît étonnant de la part de ce « président de la république des lettres » ; mais, quand on a tiré de lui une vue générale sur l'ordre et l'harmonie dans le discours, le reste n'est que réflexions sur telle expression qui n'est pas bonne, sur telle locution vicieuse, surannée, ou trop moderne, ou obscure. En somme, Balzac, qui a personnellement rendu d'immenses services à notre langue, n'a que des idées d'écrivain, d'ouvrier de style, ou plutôt des sensations très intéressantes à relever, car c'est à cette époque que se fait, avec Malherbe, Balzac et Boileau, l'aménagement de la langue française.

Méré, que je juge utile à considérer comme peintre des mœurs, fait comme un lien avec Pascal.

Dans Pascal, on trouve agitée à tout instant la question du bon goût : c'est un point sur lequel Méré revient, aussi, souvent ; il en a comme la démangeaison ; mais ses définitions, certes, ne sont pas bonnes. Il a ce sentiment que le bon goût n'est que le bon sens affiné ; mais il ne sait pas trop nous en donner l'analyse. Pascal pourtant n'a pas considéré Méré comme un sot, et c'est déjà presque un très bel éloge. En somme, il a été, lui si mondain et si affecté à certains égards, un des précurseurs du retour au naturel. C'est quelque chose que de ne point aimer Voiture à l'époque où vit Méré. Sa haine sans doute est une haine personnelle ; mais elle lui inspire aussi des leçons de goût fort justes. Ses observations sur les affectations, les équivoques et les rébus de Voiture, ont eu certainement leur influence et constituent un retour à la bonne et saine littérature.

Mais ceux-là sont des personnages bien secondaires, et c'est sur Pascal que je veux m'arrêter pour terminer, car je considère que ce que Boileau a de plus essentiel, c'est de Pascal qu'il le tient. Je suis persuadé que Boileau, si fougueux admirateur de Pascal et qui l'a beaucoup connu et fréquenté, lui doit beaucoup pour ce qu'il y a de plus solide dans sa doctrine littéraire. Mais, si grand génie que soit Pascal, il laisse derrière lui une grande lacune. Si on relit les *Pensées* sur la littérature, que M. Havet a réunies dans le chapitre VII, on verra qu'il y a là toute une rhétorique, mais pas de poésie, parce que Pascal méprise absolument l'art littéraire. Cet art, pour lui très chrétien, je ne dirai pas trop chrétien, mais chrétien d'une manière un peu rigoureuse et étroite, est un divertissement, et pour cette raison n'a pas grande valeur. Il dira, par exemple : quelle vanité que la peinture ! Il se moquera, et avec quelle vivacité, des procédés ordinaires des

poètes, et il aura peut-être le tort d'y voir toute la poétique :

« Masquer la nature et la déguiser. Point de roi, de pape, d'évêques ; mais auguste monarque, etc. ; point de Paris, capitale du royaume. Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il faut l'appeler capitale du royaume. » — Voilà les jeux de l'art littéraire absolument méprisables. Mais ceci n'est rien auprès du fragment terrible où l'on sent passer le vent froid de Port-Royal :

« Comme on dit beauté poétique, on devrait aussi dire beauté géométrique, et beauté médicinale. Cependant on ne le dit point ; et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et qu'il consiste en preuves, et quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison ; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie.

« On ne sait pas ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et, faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : siècle d'or, merveille de nos jours, fatal, etc. ; et on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaissent pas l'admireraient en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine : et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village. »

Quel mépris pénétrant et amer ! Pourtant tout cela encore signifie peu. L'art est, pour Pascal, un divertissement non seulement frivole, mais dangereux, et on connaît la page merveilleuse sur les inconvénients qu'on peut trouver dans l'art qui a le plus de puissance sur les hommes, le théâtre :

« Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soient plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour : principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. »

Pascal n'est pas un homme qui prend les questions par leur petit côté, il va droit au point le plus difficile à prouver : — Je vous dis, moi, que le théâtre est un amusement dangereux, non pas quand il est malhonnête, mais surtout quand il est honnête, « car plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont

capables d'en être touchées. Sa violence plait à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets, que l'on voit si bien représentés ; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui éteint la crainte des âmes pures, lesquelles s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi l'on s'en va de la comédie, le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie. »

Or l'art, divertissement dangereux, a été constitué par les hommes en théorie. Ils ont inventé des lois de ce divertissement et une certaine faculté de notre esprit pour en juger : ils ont inventé les règles et le goût. De ces règles, ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'y en a pas. Il n'y a pas de véritables règles littéraires, il n'y en a pas pour apprendre à plaire, et l'art ne veut que plaire. On a inventé le goût, cette faculté capable de discerner les vraies beautés littéraires ; mais il n'y a pas de goût, il y a des goûts : ce qui plait aux uns déplaît aux autres. Il y a une espèce d'inconstance générale qui empêche d'établir ce que c'est que le bon goût. Comment peut-on se former le goût ? Par les conversations. Mais, pour déterminer quelles sont les bonnes conversations, il faut déjà avoir du goût. Voilà un cercle d'où bienheureux qui pourra sortir.

Ainsi, le fond de la pensée de Pascal, c'est, premièrement, le mépris de l'art ; deuxièmement, la négation de l'art, qui pour lui n'est qu'une convention entre les beaux esprits ; troisièmement, la négation des théories littéraires qu'on veut instituer. Il n'est pas étonnant, par suite, qu'il n'y ait pas de poétique à tirer des *Pensées* de Pascal ; mais il y a une rhétorique. Il croit que l'on peut dresser les règles pour persuader, et il considère que c'est très important, parce qu'on peut persuader les vérités morales et religieuses qui permettent aux hommes de faire leur salut. Voilà donc un très grand critique ; mais on voit la lacune qu'il laisse derrière lui. Il reste à faire une poétique et, en s'inspirant de ce qu'il y a de puissant dans Pascal, à dresser une théorie littéraire plus complète que les précédentes. C'est ce que n'a pas réussi à faire, mais ce qu'a tenté Boileau.

En résumé, avant 1500, la critique ne comprend que des questions de rythme. De 1500 à 1550, elle y joint des questions de lan-

gue et de grammaire ; c'est déjà un peu moins superficiel. De 1550 à 1600, on soulève des questions de style et de forme ; cela pénètre un peu plus sous l'écorce. De 1600 à Pascal, on rectifie les théories de l'école précédente. Enfin, avec Pascal, les grands problèmes de la critique sont posés ; on s'inquiète, pour la première fois, des rapports de la morale et de la littérature, de la définition du goût et de la question de savoir s'il existe un art de plaire et un art de persuader, ou seulement l'un de ces deux arts. Maintenant, Boileau peut venir.

C. B.

L'ère girondine

Cours de M. DESDEVICES DU DEZERT

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand

Je me propose d'étudier, cette année, la période si mouvementée de l'histoire de la Révolution française qui s'étend du 1^{er} octobre 1791 au 31 mai 1793.

Elle est remplie tout entière par le duel à outrance du parti girondin et du parti jacobin ; elle se termine par la défaite de la Gironde, et le triomphe temporaire de la Montagne. Nous l'appellerons l'ère girondine. C'est une tâche délicate de raconter en public une période qui a vu le 20 juin et le 10 août, les massacres de septembre et l'exécution de Louis XVI, le soulèvement de la Vendée et l'organisation de la Terreur...

Je n'ai cependant pas hésité à entreprendre ce hasardeux voyage, parce que je sais que je puis compter sur votre sympathie, comme vous pouvez compter sur ma bonne foi.

L'histoire ne présente réellement de difficultés que pour l'homme de parti dont les idées préconçues se trouvent à chaque instant démenties par les faits, et qui s'acharne sans cesse à dénaturer et à déformer ces faits, pour les faire entrer bon gré mal gré dans le cadre étroit de ses conceptions *a priori*. L'homme de parti écrit l'histoire en vue de la glorification d'un principe, ou d'un homme politique, ou d'une classe sociale. Il l'écrit, non pas telle qu'elle s'est passée en réalité, mais telle qu'il voudrait qu'elle eût été. A chaque instant il quitte la plume de l'historien

pour prendre le ton du juge ; tous les hommes qui défilent devant lui, il faut qu'il les pèse, qu'il leur distribue l'éloge ou le blâme, qu'il les fasse passer à sa droite ou à sa gauche, qu'il leur donne la palme des élus ou le carcan des réprouvés. — Son critérium est aussi simple que possible : le personnage qu'il a devant lui représente-t-il ses idées religieuses, ou politiques ? Il lui prête toutes les vertus, le drapé dans une robe d'innocence et place le nimbe sur son front. A-t-il affaire au contraire à un adversaire : il le peint sous les couleurs les plus noires, en fait un monstre, un diable échappé de l'enfer.

Ce procédé peut convenir aux petits romans historiques qui s'éditent à la librairie Mame pour les distributions de prix ; il n'a, je n'ai pas besoin de vous le dire, aucune valeur scientifique, — à quelque parti qu'appartienne celui qui s'en sert —, et quel que soit son talent.

L'histoire est, au contraire, la chose du monde la plus aisée pour qui l'étudie telle qu'elle est, sans aveugles préjugés, sans vouloir y mettre l'esprit de système qui n'y est pas, l'édifiante morale qui lui fait souvent défaut.

L'histoire, c'est la vie — et par conséquent, c'est une énigme. La vertu n'y est pas toujours récompensée, le vice y reste souvent impuni. L'historien n'a pour tâche que de rechercher la vérité. Il a pour mission de dire ce qui s'est passé, et, quand il le peut, il essaie de montrer pourquoi les choses se sont passées ainsi. L'histoire vit avant tout d'exposition et d'explication.

C'est ce que j'essaierai de faire devant vous : je vous exposerai cette dramatique histoire telle que je la sais et telle que je la comprends. Je m'attacherai à vous la montrer dans sa redoutable complexité, dans son développement logique et ses contradictions, dans ses grandeurs et ses bassesses, dans ses lâchetés et ses héroïsmes.

Nous hasarderons parfois une explication des événements, nous ne la donnerons jamais que comme plausible ou probable, parce que les événements ont toujours quelques causes extérieures et sensibles que l'on peut espérer pénétrer, et beaucoup de causes lointaines, profondes et cachées, qui ont été souvent les plus puissantes, et que personne ne connaîtra jamais.

Il nous arrivera, bien des fois, de constater purement et simplement un fait sans nous aventurer à l'expliquer. Car dans cette période, plus que dans toute autre, abondent les faits extraordinaires qui semblent dépendre plutôt de quelque fatalité formidable que de la volonté des hommes.

Les barbares disaient jadis qu'ils se sentaient poussés à envahir

l'Empire par une force irrésistible qui les lançait malgré eux en avant. Les révolutionnaires aussi ont obéi à une poussée de ce genre, et dans la course folle de la Révolution, dans la fureur de la lutte, dans l'atmosphère embrasée de la bataille, se sont perdues, se sont abîmées les volontés, les responsabilités individuelles.

Et voilà pourquoi, après avoir exposé les faits, et expliqué les actes des hommes et la marche des événements, nous nous abstiendrons généralement de les juger. Ce n'est pas là, à notre avis, le métier de l'historien ; il nous semble qu'il y a, à prendre ce rôle, quelque pédantisme et une plus forte dose de naïveté. Juger un homme vivant est chose grave et déjà bien difficile ; juger un mort est chose presque impossible — et inutile. Un pareil jugement n'a jamais qu'une valeur subjective. J'aime mieux vous remettre les pièces du procès et vous laisser le soin de conclure.

Dès les premiers mois de 1791, l'Assemblée Constituante avait songé à se dissoudre.

Un décret du 27 mai avait convoqué les collèges électoraux pour le 3 juillet.

La fuite du roi, son arrestation, sa suspension avaient jeté un tel trouble dans les affaires que l'Assemblée s'était résolue, le 24 juin, à ajourner les élections à une date indéterminée.

Mais déjà les ambitions étaient partout éveillées. Par un décret du 17 mai 1791, l'Assemblée avait décidé qu'aucun de ses membres ne pourrait se représenter aux prochaines élections.

La cour avait cru gagner un grand point ; mais ce n'était pas elle qui devait profiter de l'impolitique désintéressement des Constituants. Les sociétés patriotiques, répandues sur toute la surface de la France, travaillaient à assurer la victoire jacobine, et rêvaient d'envoyer à l'Assemblée législative, à la place des Constituants déjà démodés, de jeunes et ardents députés qui n'auraient ni leurs préjugés, ni leurs scrupules.

A Clermont même, la tactique jacobine est aisée à découvrir.

Le 14 juillet 1791, les citoyens de Clermont adressent à l'Assemblée nationale deux pétitions pour demander que les élections aient lieu à bref délai.

Ces pétitions ont à peine eu le temps de parvenir à leur adresse que les impatients patriotes clermontois en rédigent une troisième (19 juillet).

C'est le premier magistrat de la ville, M. Couthon, premier juge au tribunal de district, qui l'écrit. Il menace tout bonnement l'Assemblée du courroux populaire, si elle ne cède pas sur-le-champ :

« Il est temps, Messieurs, que le peuple exerce sa souveraineté

« et vous fasse connaître sa volonté. Nous vous avons déjà déclaré
 « la nôtre par les deux pétitions du 12 juillet ; nous en réitérons
 « ici les principes, les sentiments et les résolutions ; et comme
 « les dangers de la patrie sont encore plus pressants, il est de
 « notre devoir de vous déclarer, Messieurs, que si *dans la quin-*
 « *zaine* votre décret qui suspend les assemblées électorales n'est
 « pas révoqué, nous emploierons les moyens que la loi donne à
 « un peuple souverain et libre pour parvenir à cette convocation.
 « Nous sommes *avec respect*, Messieurs, les citoyens libres de la
 « ville de Clermont-Ferrand (1). »

Ce respect révolutionnaire ne fut pas du goût de l'Assemblée nationale.

M. Bancal des Issarts, chargé de présenter la pétition, se vit refuser la parole, et le représentant Gaultier de Biauzat fulmina « contre les intrigants et les factieux qui avaient provoqué la « pétition pour attirer sur eux les regards de tout le département ». Il désigna nommément Couthon et Bancel à l'indignation des représentants, et la pétition des citoyens de Clermont fut renvoyée au *Comité des Recherches*, chargé de découvrir et de poursuivre les complots contre la sûreté de l'Assemblée.

Un feuillant se serait tenu pour battu ; jacobin, Couthon saisit l'occasion de faire de la réclame et publie, le 4 août, une protestation lyrique contre les accusations de Gaultier de Biauzat.

« Me dénoncer comme un intrigant, un factieux, un rebelle à
 « la loi ! moi qui abhorre toute espèce d'intrigues et de factions,
 « *qui n'existe que pour obéir à la loi* ; moi qui, par caractère, par
 « goût, par inclination, aime une vie douce et tranquille ; moi qui
 « passe mes jours dans l'exercice des fonctions paisibles de mon
 « état, et qui n'use des moments qu'il me laisse de libres que
 « pour aller au milieu des amis du peuple, qui seuls sont les
 « miens, remplir, avec la même décence, mes devoirs sacrés de
 « citoyen !... (2). »

Ce panégyrique, où se révèle si naïvement la grossière vanité du politicien, ne manquera pas son effet : le peuple nommera « son ami ».

D'autant que la loi est dure pour les mal pensants, et que les mœurs jacobines sont encore plus dures que la loi.

D'après la loi, tout citoyen âgé de 25 ans, jouissant de ses droits civils, domicilié depuis un an dans la commune, et inscrit

(1) FRANCISQUE MÈGE, *Correspondance de Couthon*, Clermont-Ferrand, 1872, in-8°.

(2) *Ibid.*

aux rôles de la garde nationale, était *citoyen actif*, à la seule condition de payer une contribution égale à 3 journées de travail (6 fr.).

Les citoyens actifs formaient les *assemblées primaires*, qui électionnaient les électeurs, à raison d'un électeur par 100 citoyens actifs. L'électeur devait avoir un revenu foncier égal à 150 ou 200 journées de travail (300 à 400 fr.), suivant qu'il vivait à la campagne ou à la ville.

Par une singulière inconséquence, le citoyen actif n'ayant pas 300 fr. de revenu foncier, qui ne pouvait pas être élu électeur, pouvait être élu député.

Le fonctionnement incessant des assemblées électorales, les désordres qui s'y commettaient, les insultes auxquelles les personnes les plus honorables y étaient en butte, avaient découragé bon nombre de gens de s'y présenter. Sur 4.300.000 citoyens actifs, il n'y avait, dès 1791, qu'une minorité à voter, et c'était la partie la plus ardente de la nation.

Le *Mercure de France* du 3 septembre 1791 déclare que « par les violences exercées sur les opinions, plus de la moitié des Français sont forcés de désertier les comices, abandonnés aux hommes qui ont le moins d'intérêt à l'ordre public, à la stabilité des lois, le moins de propriétés, le moins de part aux contributions publiques. »

De plus, la loi exige de chaque électeur le *serment civique* qui contient la formule d'adhésion à la Constitution civile du clergé. — 40.000 prêtres réfractaires, et des milliers de catholiques qui pensent comme eux sont écartés du vote par cette exigence de la loi. Le même serment civique empêche les réfractaires et les catholiques de prétendre se faire élire à l'Assemblée.

Pendant l'année qui précède les élections à la Législative, les sociétés jacobines font la guerre à toutes les sociétés adverses.

Les membres des clubs modérés sont insultés, menacés, battus, immolés parfois au courroux populaire.

Ce sont des attroupements, des cris séditieux, des coups de feu ; les jacobins envahissent les locaux des séances, jettent les meubles par les fenêtres, brûlent la maison, et quand les malheureux vaincus demandent justice, le maire répond que leur « incivisme » est notoire ; il les accuse de diviser la ville, de fomenter les troubles dont ils sont victimes ; et, pour rétablir la paix, il fait fermer le club constitutionnel, s'il n'a déjà été démoli.

Le jour de l'élection arrivé, les jacobins s'installent au bureau partout où ils peuvent ; ils en chassent « les aristocrates et les

« fanatiques dont la bouche n'est pas pure » et ne laissent voter que leurs amis.

Des violences de ce genre ont lieu « à Paris, à Bordeaux, à Brive, à Cambrai, à Perpignan, à Grenoble, à Aix, à Milhau, à Nîmes, à Mortagne, à Sainte-Colombe en Bourgogne, à Marseille, à Toulon, à Brest, à Tulle, à Cahors, à Dax ». (TAINE, *La Conquête jacobine*, Livre II, chap. 1.)

Admettons que ces violences ne soient pas générales ; elles sont toujours assez graves et assez nombreuses pour inspirer une vive terreur aux gens paisibles. — On crie à la lâcheté bourgeoise ! Il est des hommes prêts à faire bon marché de leur vie dans une bataille et qui frémissent d'horreur à la pensée d'être frappés par des ivrognes, traînés au ruisseau et dépecés vivants par des fous furieux.

D'ailleurs, si les faits de violence matérielle sont encore exceptionnels, il y a une chose générale et universelle : c'est la campagne de calomnies furibondes menée par la presse jacobine.

Que les journalistes aient recommandé aux électeurs d'écarter les aristocrates, les prêtres réfractaires, les réactionnaires de toute nuance, tous ceux qui sont suspects d'attachement à l'ancien régime... Cela se comprend ! C'est la guerre des idées ; mais que, pour mieux perdre ses adversaires, on les couvre de boue, c'est ce qui montre chez les moniteurs du peuple un état d'esprit des plus fâcheux.

Dans cet effroyable charivari, au milieu de ces hurlements, de ces glapissements, de ces sifflements de haine folle, Marat donne le *la normal* du délire. Tous ceux qu'il regarde comme des adversaires possibles, il cite leur nom dans son journal, il donne leur adresse, il les recommande à la méfiance de l'électeur, il les dépeint « comme des scélérats, des coquins, des tartufes, des « hommes sans mœurs, sans probité, banqueroutiers, mou- « chards, usuriers, mâtres filous ». — Tout le vocabulaire « des halles passe à caractériser ces ennemis de « l'Ami du « peuple. »

Le Père Duchesne n'est, bien entendu, pas plus conciliant : « Pas « d'hommes de l'ancien régime ! Rayez de votre catalogue les « ducs, les marquis, les robins, les maltôtiers, les financiers, les « banquiers, en un mot tous ceux qui ont fait métier de voler et « de gruger. — N'allez pas, non plus, vous laisser amorcer par « tous les enjôleurs des rues Saint-Denis, Saint-Honoré et du « Palais-Royal, par tous ces filous, jadis marchands des six corps, « aujourd'hui accapareurs d'argent. Ces b..... là trafiqueraient

« de votre liberté comme ils font de toute marchandise (1). »

Même spectacle dans les provinces, où la haine politique fait fermenter le vieux levain de dénigrement, de médisance, de jalousie, de rancune et de calomnie qui forme comme la lie de la vie provinciale.

L'Auvergne eut peut-être moins à souffrir de ce dernier mal que d'autres provinces de culture plus avancée. Vous savez qu'en 1787 Arthur Young ne put trouver un journal dans Clermont ; la Révolution ne paraît pas avoir amené en Auvergne, — au moins immédiatement, — la création de nombreuses gazettes.

Il parut à Riom, en janvier 1791, un journal du département du Puy-de-Dôme, — qui porte pour titre *Le Citoyen surveillant*, et qui se donna pour mission de surveiller la conduite des autorités constitutionnelles. — Ce journal (de 16 pages d'impression, format in-8°) paraissait tous les samedis, et le prix d'abonnement était fixé à 18 livres par année ; il était rédigé sous l'inspiration de M. Gaspard Beaulaton, avocat à Riom (2).

Ce journal est d'un ton excessivement modéré. On y lit des articles historiques, des rapports sur les opérations des administrateurs du département, des annonces de ventes d'immeubles et de biens nationaux, et un tableau des mutations de propriété. La polémique ne s'est faite dans ce journal qu'une très petite place. La seule tendance un peu révolutionnaire qu'on y pourrait remarquer est une approbation sans réserve de la Constitution civile du clergé. Mgr de Bonal y est assez malmené ; les curés jureurs y reçoivent force louanges, et les curés réfractaires y sont peints sous des couleurs beaucoup moins favorables. Le journal est un journal nettement patriote ; mais c'est aussi l'organe d'un pays où la politique ne fait perdre la tête à personne. C'est fort beau la liberté, c'est admirable d'avoir une Constitution ; mais il faut louer ses terres, vendanger, vendre son vin, arrondir son bien s'il se peut, bien placer ses fils et bien établir ses filles : voilà, — même sous le nouveau régime, — ce qui semble le plus intéressant à nos gens de la Limagne et du pays Brayaud, et avec la liberté, c'est la paix qui leur paraît le bien le plus enviable. Il n'est même pas très sûr qu'en leur esprit, encore un peu ancien régime, l'amour de la paix ne passe avant l'amour de la liberté.

C'est cet amour de la paix qui explique la colère que l'on ressent contre les prêtres réfractaires. Ces entêtés sont des brandons de discorde. Mon Dieu ! pourquoi mettre le trouble dans le pays,

(1) *Le Père Duchesne*, no 72.

(2) Archives du Puy-de-Dôme. — Mss. Beaulaton.

quand il serait si facile de lui donner la paix en prêtant serment à la loi nationale.

Cet amour de la paix, les passions révolutionnaires n'en triompheront que très tard, et n'en triompheront jamais complètement. Par crainte de Paris, on enflera un peu la voix et l'on se donnera des airs de sans-culotte ; mais, au lendemain du 9 Thermidor, on quittera avec plaisir ces façons empruntées et on reprendra sa voix naturelle.

De cette mansuétude, de ce profond esprit pacifique nous pouvons rapporter une preuve tout à l'avantage de nos compatriotes.

Il y avait à Clermont une Société des Amis de la Constitution siégeant au couvent des Jacobins. Au mois de janvier 1791, une partie de ses membres fait sécession et fonde une nouvelle société siégeant au couvent des Carmes. — Le bruit se répand aussitôt que la Société des Carmes est un nid d'aristocrates, d'ennemis de la Constitution. C'est l'ancienne Société des Jacobins elle-même qui intervient pour prendre la défense du nouveau club, *et certifier les sentiments patriotiques de la Société des Carmes* (1).

C'est là un fait de désintéressement politique très rare, et qui le serait peut-être encore plus aujourd'hui. Vous le voyez, par tous ces détails, l'Auvergne est un pays qui jouit alors d'un calme exceptionnel : on y respire encore une atmosphère de paix, et dans cette France qui bout comme une fournaise, l'Auvergne est encore un coin relativement frais. Et cependant, — malgré tout, malgré leur passion pour la paix, — les gens ont déjà la fièvre et sont agités de mille inquiétudes, qui grossissent chaque jour, et vont bientôt se changer en terreurs.

Les gentilshommes sont peu à peu chassés de la garde nationale. Le Conseil général destitue en une seule fois MM. Combarel, Machecaut, Bosredon et Rochelambert, et ne craint pas de les appeler *traîtres à la nation*, parce qu'ils ont pris part à une manifestation royaliste à Lyon. On n'est pas sûr que M. Machecaut ait été à Lyon ; on le dit parti pour un de ses châteaux de Bourgogne ; mais la Bourgogne est bien près de Lyon (2).

Les ministres du pouvoir exécutif continuent à envoyer des jeunes nobles aux écoles militaires. Ils se jouent de la nation, et le pacifique journaliste ajoute : « Si on ne peut les faire punir, *il faut au moins les vouer à l'exécration publique. C'est pour y concourir que nous avons publié ce fait* (3). »

(1) *Le Citoyen surveillant*, p. 29.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) *Ibid.*, p. 13.

Les biens nationaux se vendent parfaitement : un domaine à Combronde, estimé 37.000 livres, a été adjugé 51.000 ; un autre à Prompsat, estimé 19.000 l., a été acquis moyennant 37.000 l. Que l'on craigne après cela la contre-révolution ! *Chaque adjudicataire n'est-il pas un bon soldat pour la Constitution ? Reposons-nous sur SON PROPRE INTÉRÊT (1).* »

Parlant de la conduite de M. de Bonal, évêque réfractaire de Clermont, dont il reconnaît d'ailleurs la sage conduite et les vertus, le journaliste riomois ajoute des considérations générales sur les prêtres insermentés. « *C'est ainsi, dit-il, que, dans tous les temps, la religion a été pour des prêtres ambitieux la masque sacrilège de leur insatiable cupidité (2).* » Il faut savoir que c'est un modéré qui parle pour ne pas voir en ce langage une extrême violence. Beaulaton défend avec énergie comme un des droits « imprescriptibles de l'homme, le droit qu'a chacun de disposer de sa personne, d'aller et de venir où bon lui semblera, et même de sortir du royaume, s'il le juge convenable (3). » — Ce sont là d'excellents principes, mais tout opposés à ceux des directeurs de département, qui se déclarent résolus à ne donner de passeports que pour des causes légitimes et vérifiées. A chaque page du *Citoyen surveillant*, Beaulaton dénonce des traits de fanatisme, la conduite antipatriotique de tel ou tel curé, de tel ou tel laïque, les manœuvres frauduleuses dont sont victimes les amis de la Constitution. Il parle d'*aristocrates fieffés, de traitres à la patrie, de conspirateurs contre la liberté*. Il a découvert « une ligue impie et fanatique, dont l'espoir cruel est de ramener parmi nous ces jours d'horreur, qui, sous l'empire de l'ignorance et de la superstition, ont désolé la France (4). »

Le *Citoyen surveillant* publie comme recette de ménage un *Remède contre l'aristocratie* : « Vieux parchemin de noblesse mis en poudre, 1 gros. — Ongles d'un ci-devant procureur, râpés et mis en poudre, 4 grains. — Feuille des bénéfices réduite en cendres, 6 grains. — Opium, 3 grains — Eau du Léthé, une cuillerée. Délayer le tout dans le mortier d'un président au Parlement ; en former 3 bols qu'on prendra tous les matins à jeun pendant un an. Le malade n'usera que d'eau chaude pour toute boisson et tâchera d'éviter les lanternes. On aura soin de brûler ou purifier par le feu tous les ustensiles

(1) *Le Citoyen surveillant*, p. 23.

(2) *Ibid.*, p. 27.

(3) *Ibid.*, p. 37.

(4) *Ibid.*, p. 57.

« qu'on aurait employés à la fabrication de ce remède. Si c'est un patriote qui le compose, il faudra un masque de verre en préparant les différentes drogues, pour éviter la contagion (1). »

Et le *Citoyen surveillant* est un journal honnête, un journal modéré, presque un journal Feuillant. Jugez par là de la fureur avec laquelle les partis s'invectivent. Voyez la guerre civile se préparer par tout le royaume.

A Clermont, les élections sont calmes, mais elles sont interminables. On met cinq jours à élire douze députés. Les électeurs se réunissent dans la chapelle des Cordeliers, le 5 sept. 1791 (2). L'assemblée élit pour président M. Périer, évêque constitutionnel du Puy-de-Dôme, et, soi-disant pour aller plus vite, se fractionne en quatre bureaux qui s'installent dans quatre salles du couvent.

Chaque bureau perd une séance à nommer un président et trois scrutateurs.

On décide que les bureaux siégeront de six heures du matin à midi, et de deux heures à neuf heures du soir. Le lendemain, 6 septembre, M. Pacros, président du 2^e bureau, ouvre la séance par un petit discours de circonstance. « *C'est surtout, dit-il, pour les élections à l'Assemblée législative que l'urne doit être investie de toute la sainteté du serment.* » Et pour investir l'urne, on lit la formule du serment civique, et on la place, écrite en gros caractères, devant l'urne.

On appelle nominalemeut chaque électeur ; — chaque électeur écrit ou fait écrire son bulletin sur le bureau (ce qui compromet singulièrement le secret du vote), et le dépose lui-même dans l'urne en mettant la main droite sur la formule de serment et en disant : *Je le jure.* L'urne est ensuite scellée et portée à l'Assemblée générale où doit se faire le dépouillement du scrutin. Devinez combien il fallut de scrutins pour arriver à nommer les douze délégués et les quatre suppléants ? 29 scrutins, qui se prolongèrent jusqu'au 11 septembre !

A chaque scrutin, le nombre des votants diminue, il passe de 171 au premier scrutin à 64 au 29^e (dans le 2^e bureau) ; les législateurs tout-puissants qui vont renverser le trône et la Constitution sont les élus d'une poignée de citoyens.

Sont élus, Messieurs :

1 Maignet (2^e tour).

2 Abbé Gibergue (3^e).

(1) *Le Citoyen surveillant*, p. 76.

(2) Archives du Puy-de-Dôme.

- 3 Thévenin (4°).
- 4 Gaubert (7°).
- 5 Talier (8°).
- 6 Moulin (11°).
- 7 Soubrany (12°).
- 8 Couthon (14°).
- 9 Col (15°).
- 10 Cuel (16°).
- 11 Romme (19°).
- 12 Lamothe (21°).
- Suppléants : Bret (24°).
- Henri (26°).
- Barret du Coudu (28°).
- Chandezon (29°).

Parmi les douze députés du Puy-de-Dôme, quatre au moins devaient figurer parmi les plus terribles proconsuls de la Convention : Maignet, Couthon, Romme et Soubrany. — Et le Puy-de-Dôme était un département paisible et modéré.

La France envoya à l'Assemblée législative 745 députés, parmi lesquels on comptait 400 avocats.

Le plus grand nombre des députés avait moins de trente ans.

Soixante avaient moins de 26 ans ; presque tous étaient sans fortune. « Les dix-neuf vingtièmes des membres de cette législature, écrivait Mirabeau au comte de La Marck, n'ont d'autre équipage que des galoches et des parapluies. — On a calculé que tous ces nouveaux députés ensemble n'ont pas en biens fonds 300.000 livres de revenus. »

Ce qui est vraiment peu pour 745 personnes.

M. Taine s'indigne de ne voir dans la nouvelle Assemblée « pas un noble ou un prélat de l'ancien régime, pas un grand propriétaire, pas un chef de service, pas un homme éminent et spécial en fait de diplomatie, de finance, d'administration ou d'art militaire » (1).

Cette indignation nous semble un peu naïve. Dès l'instant, en effet, que la France acceptait, — on pourrait même dire acclamait, — la Révolution, elle eût complètement manqué de logique en nommant pour députés des prélats, — ennemis irréconciliables de la Constitution civile ; — des nobles, que la Révolution avait privés de leurs titres, de leurs armoiries, de leurs privilèges et de bon nombre de leurs droits utiles ; — de grands propriétaires, dont elle avait complètement changé les

(1) *La Conquête jacobine*, I, 95.

conditions de jouissance et qu'elle soumettait à des impôts nouveaux et onéreux ; — des chefs de service imbus des traditions de l'ancien régime, dont, — à tort ou à raison, mais très décidément, — elle ne voulait plus.

C'a été sans doute un malheur et un très grand que ce divorce absolu entre la France ancienne et la France nouvelle. Je le crois sincèrement, et je le déplore ; mais je crois qu'après la Constituante le fait était irrémédiable ; et si la France eût envoyé à la Législative les hommes dont parle M. Taine, elle eût marqué par là tout simplement qu'elle était lasse de la Révolution et qu'elle désirait revenir en arrière.

C'a été un mal aussi et un très grand qu'il lui ait été interdit de renvoyer à la Législative quelques-uns des grands talents qui avaient commencé leur éducation politique à la Constituante ; mais on ne peut lui reprocher de ne l'avoir pas fait, puisque les Constituants eux-mêmes s'étaient impolitiquement suicidés.

Ce qui fut encore un mal, c'est que la plupart des membres de l'Assemblée n'étaient guère que de jeunes rhéteurs, sans expérience, pleins d'enthousiasme et d'ambition, mais sentimentaux à l'excès, amis de la phrase retentissante, et dédaigneux de tout ce qui est vie pratique, calcul et diplomatie.

Cependant il ne faudrait pas exagérer l'importance de ces défauts, ni croire, par exemple, qu'il eût mieux valu que l'Assemblée fût composée en majorité d'esprits scientifiques.

Nous avons un esprit de cette sorte parmi les députés du Puy-de-Dôme : c'est Gilbert Romme, maire de Gimeaux, mathématicien éminent et déplorable politique.

Romme portait en tout l'esprit rigoureux et précis, mais étroit et formaliste, des gens habitués à ne raisonner que sur chiffres ; il avait la superbe des gens toujours sûrs de ce qu'ils disent, parlant par axiomes, et poussant en aveugles leur logique jusqu'aux extrêmes les plus étranges. M. de Barante en a fait un portrait un peu poussé au noir, mais ressemblant, en somme, et qui n'est pas beau : « Un fanatisme sombre, une affectation cynique de malpropreté, un orgueil démesuré, une conduite pure et désintéressée, mais souillée d'envie contre tous ceux qui avaient des talents, des richesses ou de la naissance ; une profession publique et continuelle d'irréligion et une intolérance ridicule d'opinion : voilà ce que j'ai remarqué en lui dans les relations qui m'ont mis quelquefois à même de le connaître (1). »

(1) DE BARANTE, cité par M. de Vissac, *Romme le montagnard*, Clermont, 1883, in-8°.

Un esprit du même genre est Condorcet, dont Taine trace l'amusante caricature que voici :

« Fanatique à froid, niveleur par système, persuadé que la méthode des mathématiques convient aux sciences sociales, nourri d'abstraction, aveuglé par ses formules, le plus chimérique des esprits faux. Jamais homme plus versé dans les livres n'a moins connu les hommes ; jamais amateur de l'exactitude scientifique n'a mieux réussi à dénaturer le caractère des faits... C'est lui qui, deux jours après le 20 juin, célébrait le bonnet rouge dont on avait affublé Louis XVI. « Cette couronne en vaut bien une autre, disait-il, et Marc-Aurèle ne l'eût pas dédaignée ! »

Quand les mathématiciens se mêlent de faire du lyrisme, ils dépassent les rhéteurs les plus audacieux. Eût-il été préférable de voir sur les bancs de l'Assemblée d'anciens fermiers généraux et d'anciens traitants, de gros industriels, de grands négociants, des gens de finances et d'affaires ? Il était impossible que les masses populaires songeassent à nommer ces hommes qui avaient si longtemps symbolisé ce que tout l'ancien régime présentait de plus odieux et de plus tyrannique : les traitants et les fermiers généraux.

Des industriels ? Des négociants ? — Mais la Révolution, grande broyeuse d'intérêts particuliers, les avait tous réduits à la portion congrue : plus de cour, plus de luxe, plus de dépenses ! Partis les beaux seigneurs étrangers, qui laissaient tomber une pluie d'or sur Paris ; partis les grands seigneurs français protecteurs des marchands de soieries, des joailliers, des marchands de jolivetés de toute espèce ! Et tous ces grands négociants, tristes comme leurs caisses vides, eussent si volontiers pactisé avec l'émigration !... goûté de si bon appétit aux millions de la liste civile !...

Les hommes d'affaires ?... Mais nous les connaissons ! Il serait cruel d'insister, n'est-ce pas ?

Avouons-le donc : aux législateurs moroses, aux infaillobles pontifes du droit jacobin, aux profonds calculateurs du *doit et avoir*, la France préférera toujours ces Girondins étourdis mais brillants, vides d'expérience mais pleins de foi, ces hommes charmants et insensés, pour lesquels les poètes seront toujours plus indulgents que les historiens, et qui personnifièrent avec tant d'éclat l'âme de la France en la grande année 1792.

En résumé, malgré la pression des comités, malgré les ostracismes, malgré les pusillanimités, c'est la France qui l'avait nommée, cette Assemblée d'écoliers politiques, c'est la France qui

les avait voulus jeunes, beaux parleurs, emportés, passionnés, hardis jusqu'à la folie.

Et puisque la France voulait s'en tenir aux Droits de l'homme et garder les conquêtes faites depuis trois ans, elle n'avait peut-être pas eu tort, après tout, de choisir de semblables mandataires, car la guerre, loin d'être finie, ne faisait à peine que commencer.

Le roi, nous le savons, n'avait avoué la Constitution que des lèvres et comptait bien ne la mettre en œuvre que pour la ruiner.

La reine n'attendait plus son salut que de l'intervention étrangère ; et si elle se berçait de l'idée que la présence d'une armée austro-prussienne sur la frontière française suffirait pour dompter la Révolution, c'était une illusion manifeste que les Français n'étaient nullement tenus de partager.

Les nobles fatiguaient de leurs intrigues et de leurs réclamations toutes les cours étrangères. M. le comte d'Artois, le prince de Condé pressaient le moment de l'invasion, et, moins naïfs que Marie-Antoinette, se réjouissaient à la pensée des vengeances qui accompagneraient le retour de l'ordre.

Au dedans du royaume, les prêtres réfractaires, brouillés désormais et peut-être à tout jamais avec la Révolution par la Constitution civile du clergé, prêchaient la résistance aux lois, et semblaient, comme les prophètes de la Bible, annoncer la guerre, la peste, la famine et la mort.

La majorité de la nation restait effrayée de sa victoire, et comme abasourdie par la chute presque soudaine et retentissante de l'ancien système.

Elle désirait passionnément conserver les libertés nouvelles, parce qu'elle entrevoyait qu'en l'avenir ces libertés se traduiraient par un accroissement de richesse et de bien-être.

Mais elle avait besoin d'un état-major pour la conduire au combat, — au besoin à coups de sabre, — et pour la guider dans la bataille ; et la lutte s'annonçait si dure, si désespérée, que c'était presque folie de compter sur la victoire ; et voilà pourquoi la France, qui voulait combattre, et qui voulait vaincre, mit des fous à sa tête ; et comme, après tout, les fous gagnèrent la victoire, on ne sait trop que conclure ; et l'on se demande s'il n'eût pas été fou d'être sage, et s'il ne fut pas sage d'être très fou. Mais ne recommençons pas l'expérience !

DESDEVICES DU DEZERT.

Du rôle de Scarron dans la « Querelle du Cid ».

Leçon de M. A. GASTÉ,

Professeur de Littérature française à l'Université de Caen.

On sait à quelles grossières injures ne craignirent pas de descendre, dans la *Querelle du Cid*, les ennemis de Corneille. On sait de plus que le glorieux poète fut menacé de coups de bâton. Voici, en effet, ce qu'on lit dans l'*Apologie pour M. Mairet contre les calomnies du sieur Corneille de Rouen* : « Monsieur Mairet devoit vous tailler en pièces après les actes d'hostilité que vous avoüez vous mesme avoir exercez premierement envers luy, tant par un mauvais rondeau, que par deux lettres subsécutives dont l'une esgratigne tous ses ouvrages, et l'autre sa fortune et son origine ; pour la dernière, on vous la pardonne aisément : nous savons bien que, n'ayant pas une circonstance qui puisse estre appliquée à mon amy, vous avez esté contraint de la luy donner (*attribuer*), pour satisfaire à la personne de condition qui dans votre bonne ville de Rouen

Vous menaça d'un chastiment
Contre qui l'âme la plus lasche
Fremiroit du ressentiment.
Ce fut au Jeu de Paume, en un coin, ce dit-on,
Où Dame CORNEILLE enfermée,
Tremblant sous la main du FAUCON,
Pour la dernière fois creut estre desplumée.
Le bruit mesme court un petit
Que la pauvrete en esmutit.

C'est grâce aux savantes recherches de M. Henri Chardon, dans son ouvrage: *La Vie de Rotrou mieux connue*, que nous connaissons le nom de la « personne de condition » qui, au Jeu de Paume de Rouen, aurait roué de coups le malheureux Corneille sans l'intervention de Scudéry : « Je vous donne advis que, sans la générosité de Monsieur de Scudery, qui se contente de vous avoir accablé de raisons, le *châtiment et la menace dont je vous parle eussent esté la mesme chose* ; et certes vous l'aviez bien mérité, etc... » — M. Chardon, dis-je, a parfaitement montré que le FAUCON qui avait fait trembler sous sa main (la main d'un

faucou(?)) la pauvre CORNEILLE, n'était autre que Jean-Louis FAUCON DE RIS, seigneur de Charleval, le poète normand bien connu, l'un des nombreux *passants* de Ninon de Lenclos, l'ami de Scarron et de Sarrazin, lequel lui adressa son fameux sonnet sur *Adam et Eve*.

Ce n'est pas seulement par Charleval que Corneille fut si odieusement insulté, c'est par Mairet lui-même, qui, enhardi, sans doute, par l'insolence de Charleval, osa écrire, *ou plutôt faire écrire*, à la fin de son *Apologie* : « Pour Monsieur Mairet, après les grands coups de plume et de bec qu'il a receus de vous et de vostre part, si l'on peut juger de l'indolence de son esprit par la modération de sa lettre, j'ose quasi vous estre garand de la débonnaireté de son humeur ; mais à tout hazard ne vous y fiez que de bonne sorte, et surtout gardez-vous bien de mettre sa patience à de nouvelles épreuves par de nouvelles calomnies, car *me hercle*, en telle verve le pourriez-vous prendre,

Qu'ayant beaucoup d'amis dans la ville où vous estes
Et des plus apparents,
Luy-mesme iroit vous voir et vous chanter goguettes
A la barbe de vos parents.

Assurez-vous que c'est un faux Bourguignon : je le connay comme si je l'avais nourri ; sur ma parole il serait homme à vous faire frasque sur frasque, pièce sur pièce et peripetie sur peripetie, nonobstant clameur de *haro* ou charte normande, et fussiez-vous armé de *Cids* jusques aux dents, si vous en avez ; espar-gnez luy donc par vostre silence une manière de visite qui vous surprendroit d'autant plus vilainement qu'il luy prendroit possible envie de vérifier sur les lieux certains mémoires qu'il a receus d'un gentilhomme de ses amis (Charleval, sans doute), qui vous connott jusques dans le foye, je ne veux pas dire jusques dans le cœur, de peur de mentir. »

Voilà donc de nouvelles menaces de voies de fait.

Mais ce n'est pas fini ! Excité, sans doute, par les rodomontades de Charleval et les vantardises de Mairet, un drôle se trouva pour adresser à Corneille le plus ignoble des pamphlets, je veux parler de la *Suite du Cid en abrégé, ou le triomphe de son auteur en dépit des envieux*. C'est une plaquette rarissime, que n'ont connue ni M. Marty-Laveaux, ni M. Emile Picot, et qu'on peut lire — exemplaire unique, je pense — à la Bibliothèque municipale de Caen. C'est M. H. Chardon qui, le premier, l'a fait connaître. Nous l'avons fait réimprimer pour la Société des Bibliophiles normands avec toute l'exactitude possible ; mais comme les publications de cette Société ne sont tirées qu'à cin-

quante exemplaires, nous croyons devoir la reproduire ici, pour l'édification des lecteurs de la *Revue des Cours et Conférences*.

En voici d'abord, le titre :

LA SUITTE
Du *CID*

EN ABREGE

OU

le Triomphe de son
auteur, en despit
des envieux.

A VILLIERS-COTRETS

Chez MARTIN BASTON, à l'enseigne du
*Vert-Galand vis-à-vis la rue des
Mauvaises Paroles.*

Voici maintenant le pamphlet, dans son intégrité :

AU LECTEUR. — Amy lecteur, le bienheureux succez du *Cid* qui ne fut jamais qu'une hapelourde, soit en espagnol, soit en françois accreut tellement la vanité naturelle de son traducteur, qu'il obligea M. de Scudéry, par ses insolences imprimées, à descouvrir les defaux de cette farce sérieuse par des observations qui sont généralement approuvées de tous les bons esprits désintéressés ; après cela le sieur Corneille, au lieu d'acquiescer aux arguments qui le convainquent, ou de respondre en habile homme, emprunta le génie et le style des harangères de Roüen, pour s'en servir genereusement comme il a faict contre quantité d'honnêtes gens, à cause seulement qu'ils sont amis de son correcteur ou partisans de ses raisons ; sa rage s'est particulièrement estendue sur les sieurs Mairet et Claveret, dont il attaque tous les jours la réputation et la naissance avec des impostures et des calomnies qui me font vous dire que cinquante coups de baston bien apliquez seront justement LA VÉRITABLE SUITTE DU *CID*. Adieu.

Advertissement en forme de prediction a tres bredouillant poete comique messire Mathurin Corneille, surnommé le Noble à la Rose.

RONDEAU

Vous le verrés cet hyver dans Paris,
Bien estrillé comme un cheval de pris,
Ce noble auteur que tout le monde huë :
Il enflera dessous la paume nuë

De deux ou trois qui l'ont bien entrepris.
 Là, comme un chat qui guette la souris,
 Mayret luy mesme et certains laquais gris
 L'attraperont au coin de quelque ruë.

Vous le verrez.

Alors, bon Dieu, que de pleurs et de cris
 Pour ces mauvais et medisans escrits
 Où l'imposture est partout reconnuë :
 Apres cent coups, si l'asne mord ou ruë,
 Ses aloyaux auront encore pis,

Vous le verrez.

AU MESME, RONDEAU.

Certainement il seroit bien changé
 Si d'encoulure il s'estoit deschargé
 Et retranché six grands doigts de l'oreille
 Ce gros cheval, dit Mathurin Corneille,
 Qui de maschoire est si bien partagé.
 Je ne sçay pas quel foin il a mangé,
 Mais on m'a dit qu'il avoit outragé
 Un qui bientôt luy rendra la pareille

Certainement.

Le gros Pegaze où diable a-t-il songé
 De faire ainsi contre tous l'enragé ?
 S'il n'est battu, ce sera grand'merveille.
 Desja partout le baston s'appareille,
 Dont son grand dos doitestre endommagé

Certainement.

L'HOROSCOPE DU MESME.

Vous estes advocat à la Table de marbre.
 D'où vient que vostre charge estant sujette aux bois,
 Un astre assez malin qui luit en forme d'arbre
 Menace vostre dos, en signes bien exprès,
 D'une influence de cotrets ?

BALLADE GENEALOGIQUE A CORNEILLE.

Esprit de fange, ame de savetier,
 Dont les parents ont mené la charrüe,
 Sans faire plus crier ton nom parmy la rüe,
 Reconnaiss ta bassesse et reprens leur mestier.
 Que si pour tes vers pleins d'amphase,
 Tu merites quelque loyer,
 Apollon qui veut t'employer
 Te retient pour panser Pégase.
 Accepte cet illustre employ
 Digne d'un faquin comme toy.

AU MESME, MADRIGAL.

On verra quelque jour ton audace estouffée
 Perdre l'insolence et la voix ;
 Et sa lyre en ce temps comme celle d'Orphée
 Te fera suivre par du bois.

Tout le monde conviendra avec nous qu'on ne pouvait aller
 plus loin dans la plate et grossière injure.

Reste à savoir à qui l'on peut attribuer l'*Apologie pour le sieur Mairet* et la *Suite du Cid en abrégé*.

Parlons d'abord de l'*Apologie*.

Il est à remarquer que, dans un des deux recueils des pamphlets pour et contre le *Cid* que possède la bibliothèque de Caen, les deux plaquettes intitulées : *L'auteur du vray Cid espagnol* et l'*Apologie du sieur Mairet*, sont en in-4°, tandis que les autres pamphlets sont en in-8°. — Dans mon *Introduction à la réimpression de L'auteur du vray Cid espagnol*, faite par les *Bibliophiles normands*, je crois avoir prouvé que cette pièce, signée *Baltazar de la Verdad*, et dont l'auteur est Mairet, avait été imprimée au Mans ou à la Flèche. Ce détail a ici son importance. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'au début de la Querelle du *Cid*, Mairet était chez son protecteur, le comte de Belin, soit au Mans, soit au château d'Averton près du Mans. Le comte de Belin, sorte de Mécène manceau, était également le protecteur de Rotrou et de Scarron. Comme je viens de le dire, l'*Apologie pour M. Mairet* est également en in-4°. — Il est assez curieux qu'au milieu d'un volume où se trouvent neuf pièces in-8° pour et contre le *Cid*, deux pièces in-4° aient été cousues l'une à la suite de l'autre. On peut donc supposer, sans invraisemblance, que, si les imprimeurs parisiens préféraient, pour ces pamphlets annoncés à haute voix et vendus par les colporteurs du Pont-Neuf, le format in-8°, les imprimeurs manceaux ou fléchois, peu au courant des habitudes de leurs confrères de Paris, étaient plus habitués à l'in-4°. Jusqu'à preuve du contraire, j'admets donc que, de même que l'*auteur du vray Cid espagnol*, le pamphlet intitulé : *Apologie pour M. Mairet*, a été imprimé au Mans ou à la Flèche, plutôt au Mans, puisque le bandeau initial se retrouve dans un recueil imprimé dans cette ville en 1647, par Hierosme Olivier.

Cherchons maintenant s'il n'est pas possible, probable même, que l'*Apologie par M. Mairet* doive être attribuée à l'un des amis de Mairet, habitant le Mans, à l'un des familiers du comte de Belin, — je veux dire à Scarron.

Scarron, si M. de Belin a seulement fait mine de désirer le voir défendre son protégé Mairet, Scarron a dû être très heureux d'obéir au « Mécène manceau ».

Je sais bien que plus tard, — quatorze ans plus tard — Scarron vantera, dans son *Roman comique* (II^e part. ch. 18), « l'inimitable M. Corneille ». Mais, en 1637, Scarron était jeune ; il n'avait que vingt-sept ans ; il était enchanté d'être, comme Mairet, le protégé du comte de Belin. Or, pour plaire au comte de Belin, est-il inadmissible qu'il ait, dans le désir de

défendre le poète attitré de son protecteur, attaqué Corneille?

Notons d'abord les passages où l'auteur anonyme de ce pamphlet se dissimule assez mal.

— Page 4 (pagination de l'original ou de la réimpression faite par les Bibliophiles normands): « Connaissant, comme je fay, la modestie de celui que je defens. » — L'auteur de l'*Apologie* avoue ici qu'il connaît intimement Mairet.

— Page 6. « S'il advient que je vous y rencontre (à Paris). » — Donc l'auteur n'est pas à Paris, quand il écrit son pamphlet.

— Page 9. L'auteur fait l'éloge des libéralités du comte de Belin. — Scarron, comme nous l'avons dit, est, aussi bien que Mairet, l'obligé de ce généreux protecteur des lettres.

— Page 32. « Adieu donc, M. Corneille, mon amy; si vous passez vostre quartier d'hyver à Paris, je ne manqueray pas de me donner la satisfaction de vous y voir. » — Rapprocher ce passage de celui de la page 6.

Ajoutons que l'auteur se décèle surtout par son style, et que l'*Apologie* rappelle souvent par le laisser-aller et par certaines expressions triviales, mais pittoresques, le *Roman comique* et les *Nouvelles tragi-comiques*.

— Page 7. « *Ventre d'un asne !* »

Ibid. « Vous ruez et mordez tout à la fois, comme le mulet de Messire Jean. »

Ibid. « Vous le regardez de haut en bas comme Jaquemart fait les passants. »

Comparez le *Virgile travesti* (épisode des Harpies, livr. III).

« Pour faire encore les bravaches,

« Armés comme des Jaquemars. »

Voyez aussi, au livre VII :

« Leurs personnes estoient chargées

« D'armes et de longs braquemars,

« Comme on en donne aux Jaquemars. »

— Page 8. « Vous lui faictes aussi grand tort, et peu s'en faut aussi grand mal que si vous lui coupiez la gorge avec un rasoir de pierre ponce empoisonnée. »

— Page 26. Un des amis de Corneille ayant trop impérieusement, parait-il, réclamé cent livres à l'imprimer du CIO, l'auteur de l'*Apologie* nous dira, d'une façon assez drôle et qui sent son Scarron d'une lieue :

« Un de vos meilleurs amis s'estant ingéré de demander en vostre nom la somme de cent bonnes livres pour le regain de ceste éclatante facétie, voulut s'acquitter de sa charge en termes impératifs, comminatoires et dignes de la majesté d'une si haute commission, de sorte qu'il se vit typographiquement imprimé dans la boîte, in-folio, c'est à dire tout de son long, en grand Saint-Augustin, de lettres grosses comme les deux poings,

D'un fort bourgeois de Paris
Qui n'est pas des plus petits. »

— Voilà bien une plaisanterie, à double détente, digne de Scarron. Le « Saint-Augustin » est, comme on sait, un terme d'imprimerie désignant un caractère très gros, qui servit à imprimer, en 1467, la *Cité de Dieu* ; et, en même temps, le mot Augustin rappelle le prénom de l'imprimeur bien connu, Augustin Courbé, chez qui parut, en 1637, l'édition *princeps* du *Cid*.

— Page 28. Dans les vers cités plus haut, et qui font allusion à la scène regrettable du Jeu de Paume de Rouen, où la *Corneille* faillit être plumée d'importance par la main du *Faucon*, on lit, à la fin :

Le bruit mesme court un petit
Que la pauvrete en *esmutit*.

Esmutit est un terme de fauconnerie, dont le sens est tout à fait *scarronesque* et ne peut guère s'énoncer que dans la langue qui « dans ses mots brave l'honnêteté ». Traduisons donc, comme il convient, — bien que cela soit peu convenable, — *esmutir* par *cacare*. On lit, en effet, dans le Dictionnaire de Furetière (édit. de 1727, tome II, verbo *émeutir*) : « Terme de fauconnerie. On ne le dit proprement que des oiseaux de proie, quand ils se déchargent le ventre, et on appelle les *émeuts* ce que les oiseaux voident... » Ce terme malpropre était familier à Scarron. On le retrouve au deuxième chant du *Virgile travesti* :

Plus d'un Grégeois en *emustit*,

ainsi qu'au troisième chant :

Une tempeste furieuse
Faisoit la forest retentir
Et tous nos vieillards *emutir*.

Le jeu de mots sur la *Corneille* tremblant sous la main du *Faucon*, et l'emploi du terme nauséabond *esmutir*, trahissent, ou je me trompe fort, la main de Scarron.

— Enfin, page 29, voici des « gâtés » burlesques, telles que personne, à cette date, si ce n'est Scarron, ne pouvait se les permettre :
« Soit que vous ayez trop de bile, ce qui paraît à la chaleur de

vos cholères immodérées, ou soit que vous abondiez en phlegme et en pituite, ce qui paroist à la froideur de vos écrits, et plus visiblement encore à cette indécisive rouspée qui distille en toutes saisons de l'alambic de vostre nez... »

— N'est-ce pas là du Scarron tout pur ? Nous croyons donc que Scarron, qui, à cette date (1637), était certainement au Mans, a prêté sa plume à Mairet pour rédiger son *Apologie*. Je dis qu'en 1637 Scarron était au Mans. En effet, c'est le 18 décembre 1636 que Scarron fut installé dans son canonicat. J'ajouterai qu'un procès qu'il dut surveiller ne fut terminé qu'en 1640.

Arrivons maintenant à la *Suite du Cid en abrégé*. Chose étrange ! on trouve, dans les pièces de vers de ce pamphlet plus que grossier, certaines expressions bien particulières, qui se rencontrent également dans le *Virgile travesti*.

Dans le premier Rondeau on lit ces deux vers :

Après cent coups, si l'asne mord ou ruë,
Ses aloyaux auront encore pis.

ALOYAUX, dans le sens de *flancs*.

Cf. *Virgile travesti*, au chant V.

Pour servir de but aux galères
Qui sur les campagnes amères
Devoient pour de riches joyaux
Faire suer maints aloyaux (même sens).

— On lit toujours dans le même Rondeau :

Vous le verrez cet hyver à Paris
Bien estrillé comme un cheval de prix.

Cf. *Virgile travesti* (ch. V).

Je vais l'estriller en cheval.

— Passons au *Madrigal* de la fin.

Et ta lyre en ce temps, comme celle d'Orphée,
Te fera suivre par du bois.

C'est-à-dire : « tu seras rossé. »

Cf. *Virgile travesti* (ch. V).

Vous n'êtes rien en bon français
Que gens qui méritez du bois.

C'est-à-dire qui méritez d'être rossés.

Nous sommes-nous trompé, en attribuant au jeune Scarron les deux vilains pamphlets intitulés *l'Apologie pour Mairet* et la *Suite du Cid* ? Nos lecteurs apprécieront.

— Nous n'ajouterons plus qu'un mot :

Il ne s'agit que d'un détail matériel ; mais ce détail nous paraît avoir son importance.

Le bandeau de la *Suite du Cid* (un petit Amour tenant de chaque main une corne d'abondance) se retrouve exactement dans deux livres imprimés au Mans, en 1667 et en 1678, *l'Invasion de la ville du Mans par les religionnaires*, et *Saint François de Paule ou la Charité triomphante*.

De plus, les caractères romains ou italiques et les lettres initiales (lettres fleuries) de la *Suite du Cid* sont IDENTIQUES aux caractères romains ou italiques et aux lettres initiales de l'*Apologie pour M. Mairet*. Si ces deux pamphlets ont été, comme tout semble le prouver, imprimés au Mans, n'est-il pas permis d'admettre, sans risquer de se tromper, qu'ils sont de la même plume, et que celui qui tenait la plume pour venger son ami Mairet et pour plaire à son protecteur, le comte de Belin, ne peut être que Scarron ?

Il faut conclure. La « guerre de plume », à laquelle Richelieu avait d'abord, — cela n'est pas douteux, — pris le plus grand plaisir, dégénérât en rixe digne de goujats. Il était temps qu'elle prit fin. Richelieu comprit, un peu tardivement, que ses amis et les amis du comte de Belin étaient allés trop loin, beaucoup trop loin. Aussi donna-t-il à Boisrobert des ordres formels pour avertir Mairet et ses amis de s'en tenir là. « Tant qu'Elle (Son Eminence) n'a connu dans les écrits des uns et des autres que des contestations d'esprit agréables et des railleries innocentes, je vous avoue qu'Elle a pris bonne part au divertissement ; mais quand Elle a reconnu que de ces contestations naissaient enfin des injures, des outrages et des menaces, Elle a pris aussitôt la résolution d'en arrêter le cours... D'ailleurs, craignant que des tacites (1) menaces que vous lui faites, vous ou quelqu'un de vos amis, n'en viennent aux effets qui tireraient des suites ruineuses à l'un et à l'autre, Elle m'a recommandé de vous écrire que, si vous voulez avoir la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez toutes vos injures sous le pied, et ne vous souveniez plus que de votre ancienne amitié que j'ai charge de renouveler sur la table de ma chambre à Paris, quand vous serez tous rassemblés. »

Pax vobiscum ! Et la meute des aboyeurs s'était tue au commandement, — un peu lent à venir, — du Maître attendant le verdict de l'Académie qui ne devait satisfaire personne, ni Corneille ni les ennemis de Corneille.

(1) Elles sont pourtant bien peu déguisées.

Le « Molière » de Goldoni

Conférence, à l'Odéon, de M. FRANCISQUE SARCEY.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons à nous occuper aujourd'hui du *Molière* de Goldoni. Vous savez le goût du directeur de l'Odéon, M. Ginisty, pour les curiosités archéologiques : il cherche à remettre en honneur les œuvres exotiques un peu oubliées. C'est ainsi que, l'année dernière, il avait fait représenter une pièce de Carlo Gozzi. Il a trouvé tout naturel cette année de donner une pièce de Goldoni, qui fut le rival de Carlo Gozzi ; et il a choisi *Molière*. La dernière fois, j'avais cru devoir donner quelques détails sur cette pièce, bien que, ainsi que je l'avais dit, elle fût très claire par elle-même et n'eût besoin d'aucune exégèse. La représentation de jeudi dernier m'a prouvé que ce soin était complètement inutile : la pièce a été saisie du premier coup ; elle a beaucoup amusé le public, et je pense qu'elle vous amusera de même. Nous n'en parlerons donc pas. Le *Molière* de Goldoni est simplement une pièce du genre anecdotique : c'est un à-propos comme ceux qu'on joue à l'Odéon et au Théâtre-Français les jours anniversaires des naissances de Molière, Corneille et Racine. Seulement, c'est un à-propos un peu plus étendu que les autres, et qui a formé une très jolie pièce. Vous n'avez aucunement besoin de moi : c'est surtout du poète que j'ai à vous parler.

Il est maintenant à peu près ignoré, car nous ne connaissons de ses œuvres, en France, que le *Bourru bienfaisant* ; il est surtout profondément inconnu de la génération présente. Je dirai tout de suite qu'il faut, pour apprendre Goldoni, lire ses *Mémoires*, qui sont très curieux et amusants : il y a raconté toute sa vie. La première et la troisième partie sont des chefs-d'œuvre. Puis, il faut consulter aussi et surtout un gros volume de M. Rabani, un de nos professeurs de l'Université, qui a fait sur Goldoni une de ces thèses amples, documentées, où toutes les questions qui se rattachent à l'œuvre et à l'écrivain sont traitées à fond : ce n'est que trop complet. Quand on a lu cela, on n'ignore plus rien de ce qu'a été Goldoni. Je ne tirerai de ce livre que la fleur, et ce qui peut intéresser un public de 1200 personnes.

Goldoni est né, en 1707, à Venise. Il n'y est pas resté toute sa

vie ; au contraire, il a voyagé constamment d'une ville à l'autre, menant dès son jeune âge une existence aventureuse, je dirais presque de bohème. Pour bien comprendre ce qu'il a été, il faut absolument se représenter ce qu'était l'Italie à cette époque, divisée en un grand nombre de principautés. Chaque ville (Venise, Plaisance, Parme, Naples, Milan, Florence, Lucques, Gênes) avait non seulement son gouvernement, mais sa physionomie particulière, ses mœurs, ses habitudes, sa population. De sorte que l'homme qui s'en allait ainsi de ville en ville, sans même avoir l'idée de devenir plus tard un auteur comique, ramassait le long de sa route une quantité de documents sur la vie humaine : car il se trouvait en relations avec toutes sortes de personnes qui, bien que présentant un caractère commun, puisque c'étaient toutes des Italiens, avaient cependant une individualité distincte. C'est ce qui arriva à Goldoni.

Son père était un petit médecin, reçu à ses examens on ne sait comment, et, paraît-il, de très médiocre importance à Venise. D'ailleurs, Goldoni le quitta de très bonne heure. Dès quatre ou cinq ans, il s'amusait déjà à manœuvrer de petits acteurs de bois, — détail que l'on a relevé pour tous les grands auteurs dramatiques, — et il improvisait de petites pièces enfantines. Dès treize ou quatorze ans, il se sauva de la maison paternelle avec une de ces troupes nomades qui sillonnaient l'Italie à cette époque ; puis il quitta ces acteurs, après avoir joué quelques petits rôles, et surtout des rôles de femmes. Il était très joli garçon, et il avait un esprit pétillant dès ce jeune âge. Je ne saurais mieux le comparer qu'au Chérubin de *Figaro* : c'est l'impression qui se dégage de toute sa personne.

Alors, il mène la vie la plus agitée et la plus impétueuse, mais avec l'insouciance et la sérénité d'un Vénitien. A cette époque, les mœurs étaient faciles et aimables en Italie : on ne songeait absolument qu'à s'amuser. Le peuple vivait sous des gouvernements très paternels, à cette époque : on n'était pas encore sous le joug de l'Autriche ; les mœurs s'étaient affadiées. Il faut lire à ce sujet les premières pages de la *Chartreuse de Parme*, de Stendhal, qui nous montrent l'état de l'Italie de 1760 à 1789. C'était un lieu de plaisirs, mais de plaisirs aimables. On travaillait un peu, parce qu'il faut bien gagner sa vie ; mais tout le monde, hommes et femmes, ne s'occupait que de distractions. Nous en avons les exemples les plus curieux dans les *Mémoires* de Goldoni. Il a fait de tous les métiers : c'était, alors, bien plus facile que de notre temps. Aujourd'hui, il faut avoir passé nombre d'examens, de licences, pour attraper le moindre poste. En ce temps-là, pourvu

qu'on fût homme d'esprit, qu'on se présentât bien, on trouvait toujours une petite cour, ou des gens disposés à accueillir un homme aimable ; on lui donnait un poste ; il y restait peu de temps, parce que c'était une sinécure. Et c'est ainsi que Goldoni a traversé une foule de professions, n'y séjournant qu'un ou deux ans, passant à d'autres exercices, emporté par son esprit volage.

Il raconte lui-même un certain nombre d'aventures, qui seraient tout à fait étonnantes si l'on ne savait ce que je viens de vous dire. Il est, à un certain moment, à Feltre ; il est coadjuteur du *provéditeur* du pays (je ne peux pas vous dire ce que c'est, parce que je ne le sais pas). Il est chargé de faire une expertise officielle à dix ou douze lieues de là, d'aller vérifier les comptes d'un fonctionnaire, qui avait probablement prévariqué : c'est pour lui l'occasion d'une promenade : il invite six amis et six dames. Notez que ce n'étaient pas des dames telles que vous pourriez les croire : c'étaient des femmes mariées, des femmes du monde. Ils s'en vont avec quatre domestiques, à cheval, de château en château, jusqu'à cette énorme distance de douze lieues. Ils font à peine quelques lieues par jour, s'arrêtent dans une maison de campagne, dansent toute la nuit, dorment sur un fauteuil, et repartent le lendemain. Ils arrivent ainsi, en huit ou dix jours, à l'endroit où Goldoni devait vérifier les comptes. Il ne s'en occupe naturellement d'aucune façon. On les reçoit très bien ; on danse de nouveau ; puis tout ce monde revient : « Je rentrai, dit Goldoni, près du *provéditeur*. Nous étions si fatigués que je restai huit jours dans mon lit, et la dame qui m'avait accompagné y demeura quinze..... » On trouva du reste qu'il s'était acquitté de sa mission de la façon la plus aimable du monde. L'important était de s'amuser : le *provéditeur* ne lui en demanda pas davantage.

A un moment, Goldoni va pour entrer dans Milan, et on lui dit que la guerre est déclarée, que les Français et les Allemands assiègent la citadelle. Il entre, et trouve toute la ville en fête, des tables dressées par tous les soldats, allemands, français et milanais, choquant leurs verres ; et, le soir, des danses avec toutes les dames de la ville. On avait conclu un armistice de trois jours. La citadelle était descendue dans la ville : pendant les trois jours, ce furent noces et banquets. Après quoi, les Milanais rentrèrent dans leur citadelle ; les Français et les Allemands revinrent à leurs canons : les uns et les autres se remirent à s'envoyer des boulets, mais sans inconvénients graves, sans insistance de mauvais goût. C'est ainsi qu'on s'amusait à cette époque.

Toutes ces populations étaient fanatiques de théâtre, ou du moins de musique. La musique était partout, et tout le monde s'en occupait : le clergé, qui n'avait pas la rigueur de mœurs d'à présent, était à la tête d'un grand nombre de ces amusements, et personne n'y voyait de mal. Goldoni, qui excelle en ces sortes de récits, nous raconte comment il fut envoyé chez un abbé impresario en même temps que chanoine, qui se nommait Vivaldi. Un des protecteurs de Goldoni, Grimaldi, qui savait sa facilité à tourner les vers, l'adresse à ce Vivaldi. Celui-ci faisait un opéra, et il y avait une scène qui n'allait pas. Goldoni arrive chez l'abbé, avec une lettre de recommandation ; l'abbé lisait son bréviaire ; Goldoni s'excuse, expose le but de sa visite, et finalement se charge de faire la scène, séance tenante ; il l'apporte en effet au bout de dix minutes. L'abbé est enthousiasmé, il appelle une chanteuse en renom, qui habitait alors chez lui ; la chanteuse félicite Goldoni, tout le monde s'embrasse, et l'abbé se remet à lire son bréviaire...

Tout en faisant des livrets d'opéra, Goldoni s'initiait aux difficultés du théâtre. Il nous a donné là-dessus une scène très comique, mais d'une instruction profonde. Il avait fait une espèce de tragédie intitulée *Amalasunte*, et obtenu des recommandations pour le comte de La Testa, directeur d'une troupe assez célèbre en Italie. Il y avait là un ténor, un « dessus » célèbre dans toute la péninsule ; une voix de haute, un « castrat » ; puis deux chanteuses. Tout ce monde fut réuni pour écouter la lecture de l'*Amalasunte*. Le « castrat » trouva qu'il y avait trop de personnages ; le « dessus » refusa de jouer à la première scène. Comme Goldoni commençait à être décontenancé, le comte l'emmena très aimablement dans son cabinet, où il lut sa pièce. Le comte lui apprit alors qu'il avait bien observé les règles ordinaires du théâtre, mais pas du tout celles de l'opéra ; qu'il fallait absolument que le « dessus », le contralto et la première chanteuse eussent chacun cinq grands morceaux : deux dans le premier acte, deux dans le second, un dans le troisième ; que les deux du premier devaient être passionnés ; ceux du deuxième, langoureux ; celui du troisième, brillant et neutre ; quant aux autres acteurs, qu'il fallait leur donner une petite cavatine sans importance. « Chaque fois qu'un opéra, ajoute-t-il, ne sera pas fait sur ce modèle-là, les acteurs ne voudront pas le jouer, et le public ne voudra pas l'entendre. »

Cela se passe exactement de même encore aujourd'hui. M. Grenet-Dancour me confia, un jour, qu'il voulait tourner du côté de l'opérette. Je venais de lire Dancourt (un autre Dancourt), et j'y avais

trouvé une pièce qui est une opérette toute faite : je la montre à Grenet-Dancour, puis je ne le revois plus. Un mois après, je le rencontre ; il a fait, me dit-il, le scenario ; il l'a porté à ces messieurs, à un directeur de théâtre : et la première chose qu'on lui a dite, c'est qu'avant tout une opérette doit commencer par un chœur. Quand le rideau se lève, il est indispensable qu'il y ait une douzaine de personnes qui chantent : elles exposent la pièce ; on n'entend d'ailleurs pas ce qu'elles disent. Si l'on modifiait cet arrangement, ce ne serait plus une opérette. « J'ai renoncé à l'opérette, me dit Grenet-Dancour, car il y a cette loi et beaucoup d'autres que je dois ignorer ; c'est ainsi que, peu à peu, on apprend son métier. »

Pendant toute cette première période de sa vie, Goldoni ne fit que des opéras ou des canevas pour la *commedia dell'arte*, qui faisait alors florès en Italie. Il s'y distingua bientôt, et on lui en demandait de tous les côtés. A cette époque, il fut engagé par un *impressario* pour faire les pièces d'une troupe dont il était comme le fournisseur. C'est à ce moment que Goldoni commença la réforme qui devait l'illustrer. Il avait quarante-deux ans ; il n'était connu que par quelques œuvres légères qui avaient répandu son nom dans quelques villes d'Italie ; mais il ne comptait pas encore, lorsqu'il eut une *idée*.

Je vous disais, tout à l'heure, que l'Italie ne connaissait que la *commedia dell'arte*. Vous savez tous ce que c'est, en gros, que cette comédie. On affichait dans les coulisses le scenario de la pièce qu'on allait jouer, avec les scènes dans l'ordre où elles devaient se suivre ; chaque acteur arrivait, lisait le scenario. On levait le rideau, et les acteurs improvisaient la scène dont ils ne connaissaient que le cadre, et cela jusqu'à ce qu'un autre vint les relever. C'était la comédie improvisée. Pour que cette comédie eût du succès, il fallait qu'on pût reconnaître les personnages dès qu'ils entraient, et qu'ils eussent des caractères généraux si marqués qu'on ne pût pas les confondre entre eux. En effet, il y avait, à cette époque, ce qu'on appelait les *quatre masques* : *Pantalon*, le bonhomme vénitien, gai, bon enfant, naïf aussi, qu'on bernait et qu'on raillait ; — le *Docteur*, venu de Bologne ; c'était le pédant gourmé, portant une robe et des attributs qui marquaient son importance ; — puis *Arlequin*. Vous croyez peut-être qu'il était fringant, que c'était un casse-cœurs ? Pas du tout : l'Arlequin italien était un badaud. Rappelez-vous le Pasquin des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, de Marivaux ; il s'est appelé Arlequin dans la comédie italienne. Ce personnage portait un masque qui lui couvrait la figure jusqu'aux lèvres. — Il y avait enfin *Brighella*, qui jouait le rôle peu honorable d'entremetteur. Quand ces quatre

masques entraient en scène, on savait ce qu'ils allaient dire, et on les attendait; les livrets étaient très simples, et étaient joués de la façon aussi la plus simple. Quant aux femmes, il n'y avait que l'amoureuse triste et l'amoureuse comique; Lelio était l'amoureux, Mais les femmes jouaient sans masque et n'étaient pas comiques. Je demandais, un jour, à Labiche pourquoi il ne faisait jamais un rôle de femme; — car il n'y en a pas dans son théâtre. — « Les femmes, me répondit-il, ne sont pas comiques : on ne peut pas se moquer d'elles, et elles n'aiment pas qu'on se moque d'elles. Je ne peux mettre sur la scène que de petites dindes, ou alors la classique belle-mère, grincheuse et acariâtre; mais il m'est impossible d'y mettre une jeune fille comique. » Dans notre théâtre moderne, il faut, pour cela, aller chercher Meilhac et Augier; — je ne parle pas des vivants. — Les femmes jouaient donc des rôles d'amoureuses; les hommes étaient tous des comiques. Certains acteurs avaient une réputation énorme : tel le fameux Sacchi, improvisateur merveilleux.

Ce genre a survécu même dans l'Italie contemporaine. « Vous seriez bien étonné, m'écrivait dernièrement de Naples un de mes jeunes camarades de l'*École normale*; on joue ici le répertoire français : par exemple, le *Gendre de M. Poirier*; et, au milieu de la représentation, il entre en scène subitement un homme masqué, qui joue le rôle d'Arlequin ou de Brighella, et qui a le droit de dire tout ce qu'il veut : il prend les acteurs à partie, leur reproche d'avoir mal joué, critique les situations, la pièce; il parle même de ce qui s'est passé au dehors dans la journée, de la Chambre et des débats politiques. Ce personnage est toujours le bienvenu : il a une grande verve, beaucoup d'humour; et tout le monde applaudit. Puis, la pièce reprend paisiblement son cours. On ne sait jamais s'il viendra; il n'est pas sur l'affiche : car les jours où l'on serait sûr qu'il ne viendrait pas, il n'y aurait personne à la représentation. C'est là un reste de l'ancien théâtre.

Tous les acteurs, à cette époque, portaient le masque et improvisaient la pièce qu'ils jouaient; c'est ce qu'on appelle maintenant des scènes *ad libitum*. Rappelez-vous les grandes opérettes de Meilhac et Halévy : dans la *Belle Hélène*, à la scène du jeu, les musiciens s'arrêtaient, et les acteurs débitaient librement toutes les *cascades* qui leur venaient alors à la tête, improvisant ainsi tout un dialogue. Puis la musique les interrompait, et la pièce continuait. Les auteurs susceptibles et nerveux étaient souvent fort ennuyés de cette tradition; Meilhac lui-même trouvait quelquefois qu'on allait trop loin. Comme il faisait, un jour, quelques observations aux acteurs : « Mais, Monsieur, s'écrièrent-ils, si

vous nous empêchez de parler un peu, qu'est-ce qui restera de votre pièce? » Meilhac fut absolument convaincu.

Au lieu de quelques scènes *ad libitum*, toutes ou presque toutes étaient traitées de cette façon dans la comédie italienne. Il y avait cependant quelques scènes apprises par cœur, et, en quelque sorte, connues d'avance. On n'était pas toujours en verve : aussi, chacun des acteurs avait-il ce qu'on appelait des *logoi topici*, des discours à placer, un certain nombre de ponts-aux-ânes, pour ainsi dire, de plaisanteries à débiter devant un public qui les savait déjà par cœur ; mais le public, jusqu'à ce qu'il en ait les oreilles littéralement pleines, est généralement enchanté d'entendre toujours les mêmes plaisanteries, absolument comme les enfants à qui l'on rabâche vingt fois un conte de Perrault, qui vous reprennent quand on se trompe, et qui toujours goûtent le même plaisir à l'entendre.

Il nous reste de ce théâtre quelques éclaboussures : dans Molière, par exemple, à propos de la grande tirade de Gros René sur les femmes : « Les femmes ne valent pas le Diable... », bien des personnes m'ont dit : cela ne veut rien dire du tout. C'est parfaitement vrai ; mais c'est précisément pour cela que c'est admirable. Molière a cristallisé, pour ainsi dire, et codifié un de ces *logoi topici* qui amusaient tant l'ancien public, et lui a donné la consécration des vers et d'un beau style. On en trouve encore quelques bribes également dans le *Don Juan* (la tirade de Sganarelle), qui a été joué à l'origine en masques.

Telle était la *commedia dell'arte*, une improvisation coupée par « ces *logoi topici* », une comédie qui avait jailli spontanément du terroir italien. Les Italiens ont un jeu de physionomie d'une extrême vivacité, le geste très mobile, un parler rapide et amusant ; mais avec tout cela on n'a pas de vraie comédie. Ce théâtre a été très fécond, mais est resté dans un genre très inférieur et très restreint : toujours des coups de bâton, un père trompé par l'amant de sa fille, la fille prenant la fuite, etc. A l'heure actuelle, il ne reste de tout cela qu'une douzaine de volumes de Gherardi, qui ne sont même pas très amusants.

Goldoni songea à supprimer cette *commedia dell'arte* et à remplacer l'improvisation par un texte écrit. Il eut tout le monde contre lui. D'abord le public : il est routinier ; les changements le gênent. Cependant on en serait venu à bout encore assez facilement, car il a quelquefois « la papillonne » ; mais ce qui fut bien plus difficile à vaincre, ce fut l'obstination des directeurs et des acteurs. Ceux-ci n'avaient jamais appris une ligne de texte, et refusèrent d'en apprendre. Quand on dit le texte d'un auteur, c'est

lui qu'on fait valoir ; tandis que, lorsqu'on improvise, on garde toute la gloire de l'improvisation. Qu'a donc fait Goldoni ? Il a écrit quelques comédies de caractère, ce qui ne s'était jamais fait, et ce qui était impossible pour ces comédies improvisées : car la comédie de caractère exige des traits particuliers qu'il faut réunir à l'avance. Goldoni écrivit le texte de l'acteur chargé du principal rôle, celui dont le nom paraissait sur l'affiche ; quant aux autres, ils improvisaient. De cet amalgame ne devait pas résulter une grande harmonie ; mais c'était un moyen terme, que le public acceptait : on lui donnait quelque chose de nouveau, et, en même temps, on ne le changeait pas trop de l'ancienne manière. Voyant qu'on l'accueillait avec une certaine faveur, Goldoni fit deux rôles écrits, puis trois, puis enfin il écrivit en entier des pièces qui eurent beaucoup de succès.

Alors, il imposa en quelque sorte cette révolution à l'Italie, et ce fut la première des deux dont on peut lui faire honneur. La seconde, sur laquelle nous avons peu de détails, c'est la moralisation du théâtre. Il paraît que la *commedia dell'arte* était très dévergondée, comme les mœurs elles-mêmes. Goldoni y introduisit la décence, et de telle façon qu'on en trouva trop : lui-même fut victime de cette révolution, et ne put plus hasarder un seul mot ni un seul geste. Plus tard, en voyant jouer une troupe française, à une scène où le jeune homme, qui allait épouser la jeune fille, se jetait dans ses bras et l'embrassait vraiment, Goldoni se leva, en criant : « Bravo, bravo, voilà la vraie comédie ! » C'était déjà le théâtre libre. « Je n'aurais pas osé, disait-il, essayer cela sur le théâtre italien. » Ce geste n'était plus permis par les mœurs du théâtre, et cependant il n'y avait pas de civilisation plus dissolue que celle de ce temps. C'est ainsi : on est souvent très immoral dans la vie ordinaire, et au théâtre on ne peut pas souffrir l'ombre d'un mot scandaleux. Maintenant, l'immoralité est au théâtre et dans la vie ; nous avons arrangé tout cela.

Je ne vous parlerai pas de ce nouveau théâtre pour une douzaine de raisons, dont la première est que je ne le connais pas du tout, car je ne parle pas l'italien. La traduction ne donne pas une idée nette d'une pièce. J'ai eu cette sensation, cette année, quand la Duse est venue. Je connaissais très bien la *Locandiera* ; je l'avais lue avec soin dans la traduction, mais j'étais tout à fait curieux de voir la pièce italienne. Il s'agit d'une jeune fille d'auberge, très jolie, courtisée par deux seigneurs, et qui se moque un peu de leurs prétentions séniles. Un troisième vient, qui fait semblant de mépriser les femmes : cela pique la jeune fille ; elle le rend amoureux ; et finalement elle épouse le garçon de l'auberge,

avec qui elle vivra très heureuse. Voilà la pièce. Mais ce dont rien ne peut donner une idée, c'est la vivacité, la mutinerie, la bonne grâce de tout cela. Il me semblait, en voyant jouer la pièce, être transporté dans une autre civilisation ; c'était un autre ciel, avec d'autres mœurs ; j'étais en Italie. La traduction ne me donnait rien de tout cela : c'est ce qui fait que ce que nous avons pu lire de Goldoni ou rien, c'est la même chose. Il n'en est pas pour les grandes œuvres comme pour les œuvres de second ordre : on peut, jusqu'à un certain point, pénétrer dans l'âme de Shakespeare ; le génie déborde sur les frontières, et la traduction en garde un reflet, mais Goldoni n'a pas fait de chefs-d'œuvre. Prenez Labiche et traduisez-le en anglais, — on l'a fait ; — je n'écouterai pas cela pour tout l'or du monde : d'abord je ne sais pas l'anglais ; mais toute cette gaité, tout cet esprit parisien, tout cela a dû périr dans le trajet. Tandis qu'il est telle de nos tragédies, dont il reste encore quelque chose, quand on la transporte à Londres : le génie est international.

Goldoni avait déjà cinquante ans lorsque son nom est arrivé en France. Il y avait, chez nous, à cette époque, un théâtre italien, qui datait de Louis XIV. Après avoir jeté un très vif éclat, — rappelez-vous le nom de Scaramouche, — ce théâtre était un peu tombé, parce que, plus nous allions, moins nous savions l'italien : on s'en était déshabitué ; de sorte que les Italiens avaient été obligés d'y annexer un répertoire français. Mais cela leur crevait le cœur ; ils sentaient le besoin de renouveler le répertoire, de ne plus donner que la *commedia dell'arte* ou même quelques comédies soutenues, comme en avait fait Goldoni. Ils le firent appeler par le surintendant du Théâtre-Français ; on lui promit une pension sur la cassette royale, et une somme de..., qu'on devait lui donner pour faire des pièces. Goldoni arriva en France et fut absolument séduit par la bonne compagnie parisienne, qui accueille tout le monde. Immédiatement, tout ce qui était français disparut devant lui : ce fut un de ces engouements pour l'étranger dont nous avons été témoins plusieurs fois et auxquels même nous avons contribué.

Choyé et adulé, Goldoni fut prié par les Italiens de leur faire une pièce ; mais Goldoni commençait à être un peu âgé ; et il avait toujours été paresseux, comme un Italien : « Pourquoi faire des pièces, disait-il, puisque je suis payé ? Elles n'auront peut-être pas de succès ». Il en fit une qui n'eut, en effet, aucun succès. Les Italiens furent de mauvaise humeur. C'est alors que Goldoni songea à écrire une pièce en français, pour la Comédie-Française : il fit le *Bourru bienfaisant* ; il y avait là-dedans quel-

que chose de piquant : la Comédie lut la pièce et l'accepta.

Ici se place une anecdote. Reçu par toute cette société de philosophes et de beaux esprits, Goldoni aurait bien voulu connaître Jean-Jacques Rousseau. Mais celui-ci n'était pas facile à aborder : il demeurait à un troisième, rue de la *Plâtrière*, grincheux, hérissé. Goldoni lui demande une entrevue, sous prétexte de prendre de lui quelques conseils ; Jean-Jacques accepte. Goldoni monte donc les trois étages, et trouve Rousseau occupé à copier de la musique : c'était le truc de Jean-Jacques ; tout, chez lui, était combiné, préparé à l'avance. Goldoni lui exprime ses regrets de voir un si grand homme perdre son temps à copier de la musique pour gagner sa vie : « C'est ce que je peux faire de mieux, répond Jean-Jacques : c'est de l'excellente musique ; je ne vois personne, je suis heureux. Et vous, que faites-vous ? » Goldoni lui apprend qu'il a fait une pièce en français pour le Théâtre-Français, et le dialogue suivant s'engage : « Vous ne la ferez pas lire, dit Rousseau stupéfait. — Mais elle a été lue ! — Ils ne la recevront pas. — Elle est reçue ! — En tout cas, elle ne sera pas jouée. — Elle est affichée pour après-demain ! — Vous allez avoir une rude chute. » Finalement, Goldoni promet d'apporter sa pièce à Jean-Jacques ; « Mais, ajoute-t-il, je ne la lui ai jamais portée, et voici pourquoi. En sortant, je rencontrai M. de M... qui me raconta qu'il était un ami de Jean-Jacques. Il lui avait même proposé de lui donner un logement dans sa maison, et, pour ne pas blesser sa susceptibilité, il lui avait offert de recevoir le loyer que Jean-Jacques payait pour son appartement de la rue de la *Plâtrière*. Jean-Jacques répondit qu'il n'était pas un mendiant et, en fin de compte, invita M. de M... à souper chez lui. M. de M..., surpris de cette invitation, voulut au moins avoir sa part dans le dîner et fit porter par son domestique six bouteilles de sa cave et une corbeille de fruits chez Jean-Jacques ; mais celui-ci se fâcha, et ne voulut garder qu'une seule bouteille, trouvant que cela était très suffisant pour deux convives. Après le repas, M. de M..., qui suivait la mode littéraire du temps, lut un premier des *Caractères*, qu'il avait faits, puis un second ; mais celui-ci se trouvait être précisément le portrait d'un être désagréable et grincheux. Jean-Jacques crut s'y reconnaître, et, furieux, ordonna à M. de M... de déguerpir. » Les deux hommes se brouillèrent irrémédiablement ; et Goldoni ajoute : « Voilà pourquoi je n'ai jamais lu le *Bourru bienfaisant* à Jean-Jacques. »

Le *Bourru bienfaisant* eut un succès énorme : d'abord, c'était une pièce très bien faite ; puis c'était une pièce comme on les aimait au XVIII^e siècle, une pièce à situations, où il n'y a presque

pas de dialogues ni de poésie. C'est un genre qui revient : ainsi *Misanthropie et Repentir* a eu un succès énorme. Tout le théâtre de Scriba repose de même sur l'ingéniosité de la situation, sans que le dialogue reluisse jamais par l'éclat du style. Scribe a inventé la phrase qui ne finit pas, « parce que, disait-il, dans la vie ordinaire, on ne les finit pas ». Telle était la pièce de Goldoni. C'est une suite de situations très attendrissantes, comme on les aimait : il n'y a que des gens sensibles qui s'embrassent tous au dénouement et pleurent dans le gilet les uns des autres. Le succès tenait surtout à ce que Goldoni était un Italien : « Tant qu'il sera Italien, il aura beaucoup de succès », dit Grimm. Goldoni fit une seconde pièce : on le jugea comme tout le monde, il n'était plus Italien, et la pièce ne réussit plus.

Mais Goldoni ne s'inquiétait ni des succès ni des chutes : il avait sa petite pension, il vivait à l'aise, avec douze cents francs de rente et quatre mille francs sur la cassette royale. La Révolution vint modifier un peu son existence ; mais la Convention lui conserva la pension royale. — Goldoni était un homme aimable, séduisant. Nous avons son portrait : c'est une bonne figure souriante de Vénitien joyeux. Il a passé dans la vie, n'ayant fait que des heureux et ayant toujours été heureux lui-même. Il va avoir un dernier bonheur : celui d'être joué sur cette scène et applaudir par vous.

Sujets de Compositions.

FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

Licence. — Novembre 1897.

COMPOSITION FRANÇAISE.

I. — Lettre de Philippe Desportes à Rénier pour le remercier d'avoir si chaudement défendu Ronsard et son école.

II. — Croyez-vous, — d'après ce que vous connaissez de l'histoire de notre littérature dans les trois derniers siècles, — que le génie français ait beaucoup à redouter de l'imitation des littératures étrangères ?

III. — L'abbé Rollin adorait les Anciens, mais il savait goûter les meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV, — La Bruyère entre autres.

Vous supposerez que, en 1721, après avoir lu les *Lettres persanes*, le bon Rollin écrit à un de ses amis et, très librement, lui dit son sentiment sur le livre à la mode.

COMPOSITION LATINE.

1. Qualis sit ars Virgilii in Bucolicis Georgicisque.
2. An recte Quintilianus de Seneca judicaverit?
3. Quale sit Taciti (vel, si mavis, Thucydidis) condendi historiam scribendique genus.

THÈME LATIN.

(MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, I), depuis : « Le portrait de Tarquin... » jusqu'à : « aujourd'hui chez les petits Tartares. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE.

- I. — Les lettres de Cicéron.
- II. — L'éloquence à Rome après Cicéron.
- III. — Stace et Martial.

THÈME GREC.

(MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, III, 10), depuis : « Dans les Etats despotiques... » jusqu'à : « s'il le veut et s'il l'ordonne. »

LITTÉRATURE RUSSE.

- I. — Pouchkine.
- II. — Ivan Tourguénief.
- III. — Léon Tolstoï.

PHILOSOPHIE.

1. Les inclinations sont-elles les causes ou les effets du plaisir et de la douleur ?
2. Le Beau n'a-t-il qu'une valeur subjective ?
3. Qu'est-ce que l'Idéalisme ?

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

1. Les dieux d'après les Épicuriens.
2. Le débat entre Locke et Leibniz sur l'origine des idées.
3. Le Cartésianisme de Spinoza.

HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- I. — La conquête de l'Angleterre par les Normands.
- II. — Le Parlement d'Angleterre jusqu'à l'avènement des Tudors.
- III. — Le règne d'Edward III.

HISTOIRE ANCIENNE.

- I. — Les réformes d'Agis et de Cléomène à Sparte.
- II. — Les Trente à Athènes.
- III. — Critique de la légende du retour de Héraclides.

DISSERTATION ALLEMANDE.

- I. — Frauencharaktere bei Schiller.
- II. — « Jede Person in seinen Romanen und Dramen behandelt Goethe, wo sie vorkömmt, als wäre sie die Hauptperson. »
In wiefern ist dieses Urteil Heine's berechtigt ?
- III. — Lessing's Ansichten über das Theater überhaupt.

THÈME ALLEMAND.

Lettre de Beaumarchais
au Lieutenant de police à propos de l'interdiction du *Mariage de Figaro*.

MONSIEUR,

Si la multitude de vos occupations vous permettait de vous rappeler que j'en ai beaucoup moi-même, et que depuis trois mois j'ai fait cinquante fois le chemin du Marais à votre hôtel sans avoir pu vous parler plus de cinq fois, pour obtenir la chose la plus simple, — une décision sur un ouvrage frivole, — vous auriez peut-être compassion du rôle pitoyable qu'on me force à jouer dans cette comédie. Si ce sont des dégoûts qu'on vous prie de me donner, je les ai bus jusqu'à la lie ; s'il s'agit d'une proscription absolue de tout ce qui sort de ma plume, pourquoi me faire attendre cet arrêt et me refuser tout moyen de savoir à quoi m'en tenir ?

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien me remettre mon manuscrit ; cette bagatelle n'est devenue importante pour moi que par l'acharnement qu'on a eu de m'en faire un tort public, sans vouloir permettre que le public en jugeât lui-même.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous, qui ne m'avez montré que de la bienveillance, n'ayez quelques regrets des désagréments qu'on vous oblige sans doute à me donner ; mais il est temps qu'ils finissent. Jamais affaire grave ne m'a causé tant de tracas que la plus folle rêverie de mon bonnet de nuit, qui est cette pièce. Le public de Paris et de province m'accable de lettres auxquelles je ne sais que répondre : je ne sais que dire aux comédiens qui me pressent et me reprochent une négligence que je n'ai point. Je vous supplie de me permettre de vous voir ce soir, et, en retirant de vos mains cet ouvrage proscrit pour le rendre à mon portefeuille, de vous assurer du très respectueux dévouement avec lequel je suis, etc.

CARON DE BEAUMARCHAIS.

VERSION ALLEMANDE.

Das Singenthal.

I

Der Herzog tief in Walde
Am Fuss der Eiche sass,
Als singend an der Halde
Ein Mägdlein Beeren las ;
Erdbeeren kühl und duftig
Bot sie dem greisen Mann,
Doch ihn umschwebte luftig
Noch stets der Töne Bann.

II

« Mit deinem hellen Liede, »
So sprach er, feine Magd
Kam über mich der Friede
Nach mancher stürm'schen Jagd
Die Beeren, die (du)... du bringest,
Erfrischen wohl den Gaum ;
Doch singe mehr ! Du singest
Die Seel' in heitern Traum.

III

Ertönt an dieser Eiche
Mein Horn von Elfenbein —

In seines Schalls Bereiche
Ist all das Waldthal mein ;
Soweit von jener Birke
Dein Lied erklingt rundum,
Geh' ich im Thalbezirke
Dir Erb' und Eigenthum.

IV

Noch einmal blies der Alte
Sein Horn ins Thal hinaus,
In fermer Felsenspalte
Verklang's wie Sturmgebraus ;
Dann sang vom Birkenhügel
Des Mädleins süßer Mund,
Als rauschten Engelflügel
Ob all dem stillen Grund.

V

En legt in ihre Hände
Den Siegelring zum Pfand :
« Mein Weidwerk hat ein Ende,
Vergabt is dir das Land. »
Da nicht ihm Dank die Holde
Und eilet froh Waldaus ;
Sie trägt im Ring von Golde
Den frischen Erdbeerstrauss. —

VI

Als noch des Hornes Brausen
Gebot mit finstrer Macht,
Da sah man Eber hausen
In tiefer Waldesnacht ;
Laut hellte dort die Meute,
Vor der die Hindin floh,
Un fiel hie blut'ge Beute,
Erscholl ein wild Hallo.

VII

Doch seit des Mädleins Singen
Ist ringsum Wiesengrün,
Die muntern Lämmer springen,
Die Kirschenhaine blühn,

Festreigen wird geschlungen
Im goldnen Frühlingsstrahl;
Und weil das Thal ersungen,
So heisst es Singenthal.

UHLAND

DISSERTATION ANGLAISE.

- I. — The character of Shylock.
II. — The poetry of Milton in *Comus*.
III. — The influence of Cowper on English Poetry.

VERSION ANGLAISE.

POPE. — *An essay on Criticism*. Chant II. Du vers 394 au vers 487.

THÈME ANGLAIS.

(DE STAHL. *De l'Allemagne*, chap. x. De la poésie), depuis : « Ce qui est vraiment divin... » jusqu'à : « ils ne peuvent rien inspirer. »

Soutenance de Thèses

M. RODOLPHE REUSS, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, ancien bibliothécaire de la ville de Strasbourg, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, le mercredi 22 décembre.

THÈSE LATINE

De scriptoribus rerum Alsaticarum historicis inde a primordiis ad saeculi XVIII exitum.

THÈSE FRANÇAISE

L'Alsace au XVII^e siècle.

ERRATA. — N^o 7 : Page 292, ligne 6, au lieu de *passé*, lire *parle*.
Page 296, ligne 31, — *Boleana*, — *Bolæana*.
Page 296, ligne 40, — *écrivais*, — *écrivais*.
Page 297, ligne 16, — *dure*, — *drue*.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. J... K... à L. — Nous accorderons volontiers un délai pour le paiement à MM. les proviseurs, principaux et directeurs d'écoles, qui, pour des raisons budgétaires, ont refusé la première traite qui leur a été présentée trop tôt.

Nous leur continuerons le service de la *Revue*, et attendrons patiemment le moment où ils voudront bien eux-mêmes régler l'abonnement.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, <i>Études et portraits littéraires</i>, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Chaque volume se vend séparément.	
Impressions de Théâtre, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
Chaque volume se vend séparément.	
Myrrha, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché.	3 50
Seizième Siècle : <i>Études littéraires</i>, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5^e édition, broché.	3 50
Dix-Septième Siècle : <i>Études littéraires et dramatiques</i>, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché.	3 50
Dix-Huitième Siècle : <i>Études littéraires</i>, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché.	3 50
Dix-Neuvième Siècle : <i>Études littéraires</i>, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5^e édition, broché.	3 50
Victor Hugo : <i>l'homme et le poète</i>, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2^e édition, broché.	3 50
Bernard Palissy, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché.	3 50
Shakespeare et les Tragiques grecs, par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Bossuet, par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Hommes et Livres, <i>études morales et littéraires</i>, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édit., broché.	3 50
Aristophane et l'ancienne Comédie attique, par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché.	3 50
Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain, par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Comédie au XVII^e siècle, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle O. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br.	3 50
Le Théâtre d'hier, <i>études dramatiques, littéraires et sociales</i>, par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Essais de Littérature contemporaine, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édition, broché.	3 50
Nouveaux Essais de littérature contemporaine, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
Les Africains, <i>étude sur la littérature latine d'Afrique</i>, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Religion des Contemporains, par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (<i>Nouveauté</i>),	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE JUGÉE PAR SOCRATE.

Alfred Croiset,
Professeur à l'Université de Paris.

LES PREMIÈRES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SHAKESPEARE (*suite*).....

Beljame,
Professeur à l'Université de Paris

MOUVEMENT DE RÉFORME ÉCONOMIQUE AU XVIII^e SIÈCLE.....

Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université de Paris.

LA CRÉATION DU CARACTÈRE PAR LA VOLONTÉ....

Paulin Malapert,
Professeur de philosophie au Collège Rollin.

LA NARRATION DANS LYSIAS.....

Plan de leçon,
Agrégation des lettres.

PLAN ET SUJETS DE DISSERTATIONS.....

Licence ès lettres.

SUJETS DE DEVOIRS.....

Université de Besançon.

OUVRAGE SIGNALÉ.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La démocratie athénienne
jugée par Socrate.

Cours de M. ALFRED CROISSET

Professeur à l'Université de Paris.

Socrate, comme nous l'avons vu précédemment, ne détourne pas *a priori* ses disciples d'entrer dans la vie politique ; il distingue ceux qu'il juge capables d'être de bons chefs de ceux qui ne sont que des ambitieux sans mérite, comme Glaucon. Pour ceux-ci, il les détourne de la politique ; il encourage au contraire les autres à s'en mêler. Cela est très important et nous montre bien que l'hostilité de Socrate contre la démocratie athénienne n'est pas absolue et irréconciliable. Cependant il faut considérer, à côté des conseils que Socrate donne aux jeunes gens de son entourage, la ligne de conduite qu'il adopte pour lui-même. Il faut y distinguer deux points : d'abord le respect absolu de la loi qu'il regarde comme une règle qui l'oblige ; puis l'idée qu'il se fait d'une loi supérieure à toutes les autres, et qui lui commande de ne pas prendre part au gouvernement de la cité, de rester aussi étranger que possible à la vie politique.

Le respect de la loi, Socrate le proclame à maintes reprises par la bouche de ses disciples Platon et Xénophon. Dans l'*Apologie* et dans les *Mémorables*, nous trouvons un certain nombre de témoignages très précis sur ce point. Par exemple, Socrate a servi comme hoplite, parce que la loi exige de tous les Athéniens le

service militaire ; il a même servi plusieurs fois, il a pris part à plus d'une campagne, notamment à celle qui aboutit à la défaite de Delium (424) et aux expéditions qui furent entreprises, pendant la seconde partie de la guerre du Péloponnèse, sur les côtes de Thrace. Les témoignages de l'*Apologie* et des *Mémorables* sur ce point sont entièrement d'accord. Dans l'*Apologie* (p. 28 e) Socrate dit que, lorsqu'il était hoplite, chaque fois qu'il s'est trouvé placé en quelque poste par la volonté de ses chefs, il a considéré comme un impérieux devoir de rester là où on l'avait mis, sans craindre le danger ni la mort ; il s'est soumis à la loi. Dans une autre circonstance, il agit encore de la même façon. Il était prytane, c'est-à-dire qu'appartenant comme sénateur à la fraction du conseil exerçant la prytanie, c'était lui qui, ce jour-là, présidait l'assemblée du peuple. Les circonstances étaient dramatiques, exceptionnelles. C'était le jour où le peuple voulait juger les dix généraux vainqueurs aux îles Arginuses, et qui, malgré leur victoire, lui étaient suspects et même odieux pour n'avoir pas relevé les morts, pour avoir laissé les cadavres errer sur les débris des vaisseaux sans leur donner la sépulture religieuse. Cette affaire avait soulevé des passions extrêmement violentes : on s'irritait contre les chefs, et le mouvement de l'opinion tendait à les traduire devant le tribunal pour les faire condamner à mort. C'est en effet ce qui advint, et ceux-là seuls furent sauvés qui s'enfuirent à temps. Socrate se trouva ce jour-là dans une situation difficile. Il se vit dans l'obligation de résister à la volonté du peuple ; car il était illégal de condamner en bloc un certain nombre de personnes pour un crime collectif ; il devait régulièrement y avoir autant de jugements distincts que d'accusés ; on devait entrer dans le détail des circonstances qui pouvaient justifier la conduite de chacun d'eux. Socrate refusa donc de mettre aux voix la condamnation des généraux ; il avait pour lui la loi et n'hésita pas à faire son devoir en face de la passion populaire. La mesure, grâce à lui, ne fut pas mise aux voix ; ce ne fut que le lendemain qu'elle fut votée, quand Socrate eut quitté sa présidence d'un jour. Quel fut le mobile de son opposition ? C'est la loi qui lui dicta sa conduite, la loi qui doit dominer la volonté changeante des assemblées populaires ; c'est à elle qu'il s'en tint. Ce fait est peut-être plus caractéristique que le précédent, puisqu'il y avait lutte entre la loi et la volonté éphémère du peuple. On peut citer une autre circonstance où Socrate fait également preuve de courage en obéissant à la loi. C'est sous le gouvernement des Trente : la démocratie est renversée, la faction oligarchique toute-puissante. Un jour, les Trente décident de faire mettre à mort

un certain Léon de Salamine. On charge Socrate avec quelques autres d'aller arrêter cet homme et de l'amener à Athènes pour le supplice. Socrate trouve la mesure illégale : les garanties accordées par la loi à tout citoyen ne sont pas respectées ; la loi est violée ; il refuse donc d'accomplir la mission dont on le charge. Dans l'*Apologie* Socrate dit qu'il est heureux pour lui que les Trente eussent été, bientôt après, renversés ; sans quoi il ne faut pas douter que sa mort n'eût suivi sa désobéissance.

Ainsi, sous un pouvoir oligarchique aussi bien que sous le gouvernement démocratique, la règle de Socrate est la même : respecter la loi, seule souveraine de la cité, au-dessus de magistrats éphémères comme les Trente, au-dessus de la volonté populaire elle-même.

Ce qui est encore plus frappant, c'est que, dans une matière qui paraît ne relever que de la conscience individuelle, en matière religieuse, Socrate proclame le même principe. En maints passages des *Mémorables* nous en trouvons le témoignage formel, et ce témoignage est confirmé par ce que dit Platon dans l'*Apologie*. Pour tout ce qui regarde sa conduite personnelle ou pour les conseils qu'il donne en matière religieuse, Socrate est pénétré de la nécessité d'obéir à la loi. Dans l'*Apologie* il nous est dit que Socrate sacrifiait aux dieux, qu'il s'acquittait scrupuleusement des rites institués par la loi et qui constituaient toute la religion des anciens : c'était une manière de s'associer à la vie religieuse de la cité. Tout le monde pouvait voir Socrate offrant des sacrifices, consultant les oracles et même les devins. A plusieurs reprises il conseille à ses disciples la même conduite. A l'un d'eux qui lui demande la meilleure manière d'honorer les dieux : « Il faut, lui répond-il, suivre les avis des personnes les plus sages, des êtres les plus anciens, de ceux qui ont le plus d'expérience, c'est-à-dire des cités, dont la vie a commencé depuis tant de siècles et qui savent mieux que les hommes ce que les dieux exigent et comment on satisfait leurs désirs. » De là cette maxime pratique pour tout ce qui regarde les dieux : « Il faut les honorer suivant la loi de la cité. » Comme c'est surtout les manifestations extérieures que vise la religion antique, l'intelligence du philosophe reste libre d'interpréter comme elle veut les cérémonies que la loi lui impose. Socrate peut attacher aux sacrifices qu'il offre une autre valeur que ne le font les citoyens d'Athènes. Ceux-ci considéraient les dieux comme des êtres humains d'une essence supérieure ; ils sont anthropomorphes. Pour Socrate, Zeus, Apollon et les autres ne sont que les différents noms d'une divinité supérieure qu'il identifie avec le Bien et qu'il adore au dedans de lui-même.

Il n'en est pas moins vrai que ce respect qu'il prescrit à ses disciples pour les pratiques religieuses de la cité est quelque chose de très curieux et qui s'appuie sur cette maxime générale qu'il faut respecter la loi.

Il y a dans sa vie un dernier cas où ce respect se montre avec un caractère vraiment héroïque. Ce respect va si loin, que même et surtout lorsqu'il le met en danger, Socrate s'y attache avec passion et opiniâtreté. Il est, à la fin de sa vie, condamné à mort, emprisonné. Ses disciples imaginent de le faire évader. C'était chose facile à Athènes avec un peu d'argent. Parmi les Onze, magistrats chargés de la prison, ou parmi les officiers sous leurs ordres, il y avait toujours quelque conscience vénale toute prête à ouvrir les portes. Socrate aurait pu fuir facilement ; plusieurs de ses amis voulaient le faire partir ; l'un d'eux, Criton, s'était entremis pour assurer la réussite de ce projet. Socrate n'avait qu'un mot à dire pour échapper à la ciguë. Dans le *Criton*, Platon nous le montre refusant invinciblement le salut qu'on lui offre. Pourquoi ? Parce que la loi s'y oppose. Or, toute sa vie il a proclamé que la loi était la souveraine de la cité, des individus ; ce n'est pas au moment suprême qu'il va renier la règle de toute sa vie. Vous savez avec quelle beauté Socrate fait parler les lois dans la fameuse prosopopée du *Criton* : « Il me semble, dit-il, que je les vois paraître elles-mêmes devant moi et qu'elles me tiennent à peu près ce langage : « Que vas-tu faire, ô Socrate ? Exécuter l'entreprise que tu prépares, est-ce autre chose que de ruiner entièrement, autant qu'il est en toi, les lois et la république ?... Quels sujets de plaintes as-tu contre nous, que tu fasses ainsi tous les efforts pour nous détruire ; et d'abord, n'est-ce pas à nous que tu dois la vie ?... Nous t'avons fait naître, nous t'avons nourri, nous t'avons élevé, enfin nous t'avons fait, comme aux autres citoyens, tout le bien dont nous avons été capables... et tu voudrais manquer au traité qui te lie à nous, t'oblige à nous obéir ?... » Après les avoir ainsi fait parler, il ajoute : « Comment voudrais-tu que je renonce à les écouter et que je démente par la fuite ma vie tout entière ? » Si les détails de cette admirable page sont de l'imagination de Platon, le fond de la pensée qu'elle exprime appartient bien à Socrate ; il est parfaitement d'accord avec ses maximes habituelles.

Ce respect absolu de la loi de la part de Socrate provoque en nous un certain étonnement. D'où vient, en effet, ce respect chez un homme qui ne se fait aucune illusion sur le défaut de conformité qui existe parfois entre la loi concrète, formulée par la volonté populaire, et cet idéal de justice absolu dont il porte l'idée

en lui-même et qui ne peut être le même que celui que le peuple cherche à réaliser. Dans les dialogues de Platon, quand il s'agit de définir le bien, nous trouvons cette idée souvent exprimée : le bien, c'est la loi. « Mais, dit Socrate, la loi est chose changeante, c'est l'œuvre de volontés humaines qui ne sont pas toujours d'accord avec elles-mêmes ; elle ne présente pas ce caractère immuable, absolu que nous cherchons dans l'idée de justice. Une chose n'est pas nécessairement juste par cela seul qu'elle est légale. » Ces idées sont aussi bien celles de Socrate que celles de Platon. On se demande sur quoi peut être fondé dans la pratique ce respect de la loi à laquelle Socrate, dans la discussion, ne reconnaît, comme philosophe, qu'une valeur purement relative. On doit bien avouer que, si c'est pour Socrate une règle de se conformer à la loi dans la pratique, il devait dans son for intérieur se réserver parfois comme une porte de sortie. Par exemple, quand il s'agit de sa mission divine, de la voix de son démon, quand il s'agit encore de la loi impérieuse pour lui d'aller répandant partout la vérité, il obéit à une loi divine, supérieure à la loi humaine, parfois en opposition avec elle. Donc, quoiqu'il prêche une soumission absolue à la loi, il y a chez lui cette réserve latente qu'il peut arriver qu'une loi divine mette celle-ci en échec. Mais c'est là un cas qui lui est personnel, ne regarde que lui ; d'ordinaire il proclame bien haut la nécessité d'obéir à la loi.

Une autre règle de conduite pour Socrate, c'est : obéissance à la loi, et rien de plus. La part de Socrate dans la vie collective de la cité sera celle-là : obéir ; il jouera un rôle tout passif ; quant à être un homme d'Etat, un orateur, il n'en veut pas entendre parler ; faire la loi, adresser au peuple des exhortations, des discours, sur ce point il est intraitable : il se tient résolument à l'écart. Pourquoi ? Il en donne des raisons de différentes sortes. Il y en a qu'on devine plutôt qu'il ne les donne lui-même comme déterminées. Par exemple, il parle à plusieurs reprises de l'ignorance du peuple, notamment quand il encourage Charmide à prendre part aux affaires publiques. Il le gourmande d'avoir peur du peuple. Le peuple n'est qu'un mot, qu'une idée abstraite ; il se compose d'individus ignorants, de fous, de cordonniers, et voilà ceux qui lui font peur. « Quand tu prends le peuple en général, comme idée abstraite, tu peux, je l'admets, ressentir quelque crainte ; mais, quand tu considères les individus en eux-mêmes, séparément, tu n'as plus raison de t'effrayer. » Cet entretien nous donne l'idée exacte que Socrate se fait du peuple et même des chefs qui le conduisent. Vous avez vu dans l'*Apolo-*

gie (1) quelle est sa surprise, quand l'oracle de Delphes l'a proclamé le plus sage des Grecs : » Comment, s'écrie-t-il, comment suis-je le plus sage, puisque je ne sais rien ? » Pour s'éclairer, il va trouver les principaux personnages du monde grec qui passent pour savants. Il s'adresse d'abord aux Sophistes, les interroge et remarque, au bout du compte, qu'ils ne savent rien du tout, qu'ils n'ont que des conceptions vagues, que des opinions non vérifiées par la dialectique. Après les Sophistes, il va trouver les politiques : « Vous qui vous mêlez de diriger l'Etat, leur dit-il, vous devez être des savants », et, après les avoir interrogés, il s'aperçoit qu'aucun d'eux n'a une connaissance vraiment scientifique des choses dont il parle habituellement. Ils n'ont que des idées toutes faites, des opinions préconçues, qu'ils n'ont point vérifiées à l'aide de la dialectique ; par conséquent les politiques ne sont pas plus savants que le peuple lui-même. Dans un autre passage très curieux de l'*Apologie* (2), il dit que, lorsqu'il observait l'assemblée du peuple, ce qui l'étonnait c'était de voir que des artisans, parce qu'ils étaient habiles dans leur art, connaissaient à fond leur métier, s'imaginaient être des politiques ; chez eux l'ignorance se compliquait d'une fatuité extraordinaire, ils ne savaient pas et étaient convaincus qu'ils savaient. Voilà ce que Socrate pense de la foule et de ses chefs, et il ne veut pas, quant à lui, avoir le ridicule d'aller enseigner aux autres ce qu'il ne sait pas lui-même.

Une autre raison, plus curieuse, plus profonde aussi de cette abstention politique a été développée par Platon dans l'*Apologie*. Cette raison, c'est l'intolérance du peuple et de ses chefs. Sa mission divine d'examiner les hommes et de les former à la vérité ; cette mission il ne pourrait l'exercer, s'il se mêlait de politique. Comme il cherche avant tout la vérité absolue, jamais il ne pourrait consentir à entrer dans les passions de la foule ; sa résistance l'exposerait à la mort, et 'si, avec un caractère comme le sien, il avait pris une part active à la politique, jamais il n'aurait pu vivre, comme il l'a fait, jusqu'à soixante-dix ans. Il développe cette idée dans un passage éloquent de l'*Apologie* (3) : « Sachez bien, ô Athéniens, que, si j'avais entrepris de m'occuper des affaires publiques, il y a longtemps que je serais mort, sans profit ni pour vous ni pour moi-même. Et ne vous mettez pas en colère contre moi parce que je vous dis en ce moment la vérité. Il n'est

(1) P. 22 a-d.

(2) P. 22 d.

(3) P. 31 d.

pas possible qu'un homme garde jamais la vie sauve, s'il est décidé à s'opposer sans cesse à vous, et ce serait la même chose s'il voulait s'opposer à toute autre foule que la vôtre. L'homme résolu à combattre dans l'intérêt de la justice doit de toute nécessité, s'il tient à vivre le temps nécessaire, rester dans une condition privée et s'abstenir des affaires publiques. » Voilà une grave raison, non moins forte que la première ; elle est aussi très intéressante. La démocratie, celle d'Athènes ou d'ailleurs, en un mot, toute assemblée d'hommes quelle qu'elle soit, sera toujours contraire à l'homme qui, exempt de passions, ne cherche que la vérité absolue, la justice en soi, et veut la faire triompher à tout prix. C'est à la suite de ce beau passage que Socrate cite les difficultés qu'il a lui-même rencontrées dans les rares circonstances où il ait eu à faire acte d'homme politique. Deux fois, parce qu'il a voulu défendre la justice, il a été dans le plus grand danger ; ce sont là des hasards auxquels il n'est pas sage de s'exposer souvent. Un philosophe n'a donc qu'une conduite à tenir : rester dans l'obscurité d'une vie privée.

Vous voyez maintenant le caractère des opinions de Socrate. Ce ne sont pas des jugements politiques au sens propre du mot ; il ne prononce pas la condamnation du peuple d'Athènes au nom d'un principe politique ; il est au-dessus des partis ; il est simplement philosophe et dans les jugements sévères qu'il porte, on ne peut voir des condamnations qui s'appliquent spécialement à la démocratie de son temps. Un autre gouvernement aurait pu encourir les mêmes reproches. Le gouvernement des Trente est jugé par lui avec la même rigueur que l'assemblée populaire. Socrate n'est donc pas un homme de parti ; il ne juge même pas les mérites relatifs des diverses formes de gouvernement ; il montre pour tous la même impartialité.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il y a un certain nombre d'affirmations de Socrate qui portent sur cette démocratie, qui sont des témoignages historiques de grande valeur, et dont il faut tenir compte après les avoir contrôlées il est vrai, par d'autres témoignages. Or, de ces jugements historiques de Socrate, qui nous apprennent quelques-uns des défauts essentiels du peuple athénien, il y en a plusieurs. Si on cherche à dégager de ce qu'on vient de voir un certain nombre de faits qu'on puisse considérer comme autant de témoignages formels, on voit qu'il y a cinq ou six points importants sur lesquels le philosophe constate des défauts qu'on peut regarder comme acquis. C'est d'abord l'incompétence technique de l'assemblée et de ses chefs même en matière politique ; les gens ne connaissent pas les questions dont ils ont

à délibérer. Il faut, à vrai dire, se défier de ce mot *connaître* dans la bouche de Socrate ; les conditions scientifiques de la connaissance, telle qu'il l'entend, sont si rigoureuses qu'à ses yeux elles ne se trouvent pas même réalisées chez lui. Il n'en reste pas moins que les artisans, qui savent le mieux le métier particulier qu'ils exercent, ne savent pas la politique dont pourtant ils se mêlent. Or, c'est un fait qui frappe dans l'histoire d'Athènes que cette incompétence de l'assemblée populaire, dont les membres n'ont jamais sérieusement réfléchi sur les questions qu'ils ont à résoudre. Dans l'oraison funèbre que Thucydide met dans la bouche de Périclès, au deuxième livre de son *Histoire*, il y a une contradiction apparente avec Socrate. Thucydide dit que, parmi les Athéniens, on trouve d'une part des politiques qui s'occupent exclusivement des affaires de la cité, et d'autre part des gens qui, bien que s'occupant d'autres métiers, ne demeurent cependant pas étrangers aux intérêts publics. Mais ce témoignage de Thucydide se trouve, nous l'avons dit, dans un discours que Périclès adresse au peuple pour glorifier la constitution athénienne au détriment de celle de Sparte. L'orateur ne pouvait parler autrement qu'il n'a fait. Si l'on cherche maintenant le jugement propre de l'historien, on voit qu'il diffère de celui-là. A force d'entendre discuter devant elle des questions politiques, la foule finit par en acquérir quelque habitude, elle se familiarise avec elles ; mais elle ne sait pas distinguer la valeur de ses chefs ; elle accepte les mauvais comme les bons ; elle suit aussi volontiers Cléon que Périclès : bien dirigée, ses votes sont excellents ; mal dirigée, ils sont exécrables ; elle ne distingue pas d'elle-même la bonne solution de la mauvaise ; il faut toujours qu'elle suive quelqu'un ; sa compétence ne va pas plus loin.

Une autre idée qui ressort des paroles de Socrate (1), c'est ce qu'il appelle l'*improvisation*. On devient général à l'improviste, après avoir été orateur, sans jamais avoir servi autrement que comme hoplite ; de même, on devient amiral sans autre expérience que celle d'un rameur ou d'un soldat de marine. Pour être homme d'Etat, aucune préparation n'est indispensable ; un jeune homme comme Glaucon peut se croire, à tort, des aptitudes politiques, s'imposer au peuple par la parole et l'entraîner après lui dans une foule de sottises.

Ce que Socrate constate encore, c'est l'individualisme effréné qui est l'un des maux les plus redoutables d'Athènes (2). Les citoyens

(1) *Mémoires*, III.

(2) *Ibid.* III, v. 15, 16.

ne songent qu'à leurs intérêts particuliers, à leurs affaires privées, aux procès qu'ils intentent ou dont ils ont à se défendre. Il faut voir tout ce que dit à ce sujet Périclès le Jeune dans l'entretien qu'il a avec Socrate. Celui-ci prend jusqu'à un certain point ce jugement à son compte. Il reconnaît la vérité de ces reproches ; mais il ajoute que, si le peuple d'Athènes est ainsi, c'est la faute des chefs qui le dirigent : s'il y avait de bons chefs, cet individualisme funeste à la cité disparaîtrait. Il voit donc le mal ; mais, en même temps, il imagine le remède capable de le guérir.

Autre constatation : Socrate blâme la tendance qu'a l'assemblée du peuple à se mettre au-dessus de la loi. C'est ce qui ressort du passage de l'*Apologie* où il rappelle la résistance qu'il opposa à la mise en jugement des dix généraux vainqueurs aux îles Arginuses. Ce jugement de Socrate est un véritable témoignage : assurément c'est un philosophe qui parle, mais dans le cas actuel c'est un philosophe qui s'appuie sur des faits où il a lui-même joué un rôle. Un des défauts de la démocratie athénienne a bien été de se mettre au-dessus de la loi et de confondre la souveraineté passagère de l'assemblée avec une souveraineté toute-puissante.

Le témoignage de Socrate est encore valable sur un dernier point : sur ce qu'il dit de l'intolérance du peuple, mal contestable de la démocratie de son temps. Quand un homme comme Socrate cherche à faire prévaloir la pure raison, la justice absolue, il se trouve en présence de gens aux passions aveugles, et pour qui les idées mêmes se tournent en passions, en présence d'une foule bien décidée à briser tous les obstacles, s'ils ne veulent pas céder.

Voilà donc un certain nombre de faits à recueillir comme témoignages historiques, à condition toutefois de les critiquer. Sans prêter à Socrate une hostilité particulière contre telle ou telle forme de gouvernement, il est incontestable que voilà des faits qui nous font mieux connaître la démocratie athénienne du v^e siècle et d'où l'on ne peut manquer de tirer cette conclusion intéressante : nous sommes à l'âge d'or de la démocratie à Athènes, et cependant nous voyons, par les témoignages prudemment interrogés de Thucydide, de l'auteur de la *Constitution d'Athènes*, d'Aristophane et de Socrate, qu'il y a déjà des germes de mal qui se cachent et qui peuvent devenir menaçants. Nous allons maintenant avoir à suivre dans le milieu du iv^e siècle le progrès de ces germes ; ils n'ont par malheur demandé qu'à se développer et les circonstances les y ont aidés largement. C'est ce qui a mené Athènes au désastre de Chéronée et assuré le triomphe de la Macédoine.

F. A.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME

Professeur à l'Université de Paris

II

Revenons aujourd'hui sur les débuts du théâtre anglais, et essayons, avec des indications précises et des documents, de remplir le cadre que nous nous sommes tracé.

Le théâtre, rappelons-le, est d'abord ecclésiastique, et presque liturgique. Sa langue était celle de l'Eglise, le latin ; de plus, on jouait les premières pièces à l'occasion des cérémonies religieuses, et enfin, les acteurs, aussi bien que les auteurs, étaient des prêtres. D'ailleurs il y a là moins des pièces que des indications de pièces ; à l'origine on ajoute seulement aux cérémonies des parties chantées et des dialogues.

Graduellement ces chants et ces dialogues se développèrent et produisirent les Miracles et les Mystères. Le latin fut remplacé par l'anglais. Le théâtre sortit de l'église pour s'établir sur la place publique. Sans doute, les tréteaux sont encore bien près de l'église, si près que c'est le temple qui sert de coulisses et où les acteurs rentrent s'habiller. Enfin un changement se produit qui émancipe complètement le drame : il cesse d'être écrit et joué par des prêtres ; il est composé par des laïques et pour des laïques. Ces laïques, ce sont les corps de métier, aidés de temps en temps par des « professionnels ». Non pas qu'il y eût déjà des acteurs ; ils ne parurent que plus tard, — et quant aux actrices, on sait qu'on ne les vit sur la scène que sous Charles II. Les professionnels des mystères, ce sont des jongleurs ou des ménestrels, d'ailleurs en très petit nombre.

Le zèle des corps de métier fut très remarquable. Il semble même que, dans certains cas, tel corps de métier réclamait telles attributions spéciales. Il n'y paraît pas, lorsque nous voyons le drame de la Création et de la Chute de Lucifer, joué par les Drapiers, ou l'histoire de Lot et d'Abraham représentée par les Barbiers, ou le Jugement Dernier par les Tisserands ; mais est-ce

bien l'effet d'un hasard si une scène aux Enfers se trouve jouée par les Cuisiniers, et le Déluge par les Porteurs d'Eau ? Il semble bien qu'il y ait là une intention plaisante, et que ces corporations aient réclamé ces sujets qui rappelaient leur profession. Cette scène aux Enfers dont nous venons de parler, est un sujet fréquent dans les Miracles, où elle s'appelait *The Harrowing of Hell*. Ce mot *harrowing* a perdu le sens précis qu'il avait alors ; il a la même racine que le verbe *to harry*, ravager : il s'agit en effet de Jésus-Christ qui vient chercher et enlever aux Enfers les âmes des justes.

Un trait particulier de tous ces Miracles, c'est qu'ils nous sont parvenus en de très grandes et vastes collections. Elles portent les noms des villes où l'on jouait ces drames religieux, ou de celles où l'on trouva les manuscrits. C'est ainsi que l'on a les *Chester Plays*, au nombre de vingt-quatre ; les *Townley Mysteries*, au nombre de trente, et quarante-deux *Coventry Mysteries* ; une autre collection, celle des *Digby Manuscripts*, est incomplète. Le nombre des mystères est donc considérable, et ils étaient très longs ; les représentations, nous l'avons déjà dit, duraient jusqu'à une et deux semaines. Ils englobaient d'ailleurs toute l'histoire du monde, depuis la Création jusqu'au Jugement Dernier ; tout s'y trouvait : le meurtre d'Abel, le Déluge, Abraham, David et la Sibylle, les Prophètes ; et la vie de Jésus-Christ tout entière, de sa naissance à sa mort et à son Ascension ; et le tout très en détail. Toutes les grandes villes avaient leurs représentations de mystères, et sans doute leurs collections. On en jouait non seulement à Chester et à Coventry, mais aussi à York, à Newcastle, à Leeds, à Lancaster, à Dublin et à Londres.

Comment représentait-on ces drames devant les spectateurs ? Nous les avons vu sortir de l'église et s'établir sur des tréteaux. Ce ne fut pas assez, et graduellement le théâtre devint nomade. La place où l'on jouait d'abord était quelquefois trop étroite pour contenir toute la ville, et il fallait que toute la ville y pût venir pour s'y instruire. On imagina alors d'installer le théâtre sur des chariots ou *pageants*, mot qui ne prit que plus tard le sens de *procession*. Ces chars, qui rappellent ceux que nous voyons maintenant, en France, aux jours de carnaval, passaient dans la ville, s'arrêtaient, jouaient une scène, et repartaient, pendant qu'un autre s'arrêtait à son tour pour jouer une autre scène ; et cela durait pendant plusieurs jours. Annoncées solennellement par des hérauts, les représentations commençaient à six heures du matin ; c'étaient des occasions de fêtes ; les fenêtres étaient pavisées ; et tout le monde voulait y assister : le peuple, la bourgeoisie, la noblesse, les princes et les rois.

La disposition du théâtre comprenait deux étages, quelquefois trois, le plus élevé représentant alors le ciel. Celui d'en bas était la loge des acteurs, le second était la scène.

Cette scène était souvent insuffisante à l'action. On voyait alors des cavaliers venir du dehors pour apporter leurs messages ; ou bien c'était le tyran Hérode qui, après avoir bien agité sa grande épée sur la scène, sautait dans la rue et y continuait ses exercices. Mais c'était le diable surtout qui aimait ces excursions : avec ses cornes et sa perruque rouge, il sortait de la gueule de l'Enfer, et sautait dans la rue en criant : « Ho ! Ho ! Out ! harrow ! » à la joie et aussi sans doute à la terreur des spectateurs.

Nous avons aussi des renseignements sur les costumes des personnages. Dieu avait toujours une barbe et des cheveux en or, et quelquefois son visage aussi était doré ; les anges avaient aussi les ailes et la figure dorées. Les âmes des bons paraissaient vêtues de blanc ; celles qui étaient damnées étaient vêtues de noir. On voyait aussi les Mages montés sur des animaux que les manuscrits appellent des *dromodaries*. Hérode était toujours vêtu en Sarrasin, et ne jurait que « par Mahomet ». Le théâtre du temps est plein d'anachronismes ; Shakespeare ne se fera pas faute d'en user. On sait qu'il y en a dans Rembrandt et dans Véronèse : le scrupule de la couleur locale est d'invention récente.

On est un peu plus dans le vague en ce qui concerne la mise en scène. Nous savons que, pour représenter un tremblement de terre, on avait recours à un tonneau : l'imagination des spectateurs avait sans doute beaucoup à faire. On voyait aussi la mer Rouge que traversaient les Hébreux ; et, mieux encore, Marie-Madeleine qui allait en barque de Palestine en France. On voyait aussi le « monde en feu ». Nous avons même des renseignements curieux dans les comptes du théâtre. Ainsi, pour mettre le monde en feu (*for setting the world on fire*), cela ne coûtait que 5 pence. On payait à un acteur pour imiter le chant du coq (*for cock-crowing*) 3 pence ; *for mending Hell*, 2 pence ; *item, for the painting of Hell-mouth*, 5 pence. Quant aux acteurs (*to the players for rehearsal*) on payait, à Dieu (*to God*) : 2 shillings et 2 pence ; *to Pilate his wife* : 2 sh. On payait *for worms of conscience*, 1 sh. 4 d. Enfin deux démons coûtaient 3 shillings, mais on avait quatre anges pour 2 sh.

Tout cela nous permet d'imaginer l'état d'esprit des spectateurs : ils avaient une grande naïveté, une foi profonde, et leur émotion devait être très sincère. Et, grâce à cette foi profonde des auteurs et des spectateurs, ce théâtre étrange et informe a pu arriver jusqu'à l'art et jusqu'à l'intérêt dramatique.

Un de ses premiers traits, c'est l'élément lyrique, hérité de la poésie religieuse. Il garda dans le théâtre une place importante, et se perpétua à travers le *xvi^e* siècle jusqu'au *xvii^e*, sous forme de poésie lyrique pure, en stances, soit simplement dans l'expression des sentiments.

Dans les *Miracles* et les *Mystères*, nous avons déjà l'une et l'autre forme, surtout la première. Ainsi, dans un mystère, Marie-Madeleine exprime en stances sa contrition, et son désir d'obtenir le pardon de Jésus-Christ. La langue est un peu informe, mais le sentiment est juste :

As a cursed creature closed all in care,
And a wicked wretch all wrapped in woe,
Of bliss was never no berde [*damsel*] so bare,
As I myself that here now go.
Alas! alas! I shall forfare [*perish*],
For the great sins that I have do [*done*],
Less that [*unless*] my Lord God some deal spare,
And his great mercy receive me to.

et elle termine chaque stance par ce refrain touchant :

Mary Magdalen is my name,
Now will I go to Christ Jesu;
For he is the Lord of all virtue;
And for some grace I think to sue,
For of myself I have great shame.

Ailleurs, le chant était tout indiqué, quand des bergers ou des enfants viennent saluer l'Enfant Jésus. La scène est intéressante et pleine de naïveté. Un berger offre à Jésus une balle ; un autre, un oiseau ; un autre encore, *a bob of cherries* (un bouquet de cerises). Les enfants ont un langage simple et charmant. L'un dit qu'il n'a rien à offrir, mais que pourtant voici un pipeau ; un autre offre *a bottle without a stopple, but it can hold a good pottle* (une bouteille sans bouchon, mais qui peut tenir une bonne mesure). Un autre, qui pense que l'Enfant Jésus doit être friand (*fond of sweet meat*), lui apporte son *nut-hook* (abat-noix).

Le lyrisme se retrouve dans une scène tout autre, qui faisait la terreur des spectateurs. Après le Massacre des Innocents, un des drames les plus émouvants d'alors, Hérode, plein de jactance, buvait et chantait, et raillait les malheureux qu'il avait tués. La Mort soudain venait par derrière et l'emportait avec deux ou trois des siens. Après quoi, elle faisait aux spectateurs la morale suivante :

Of King Herod all men beware,
That hath rejoiced in pomp and pride ;
For all his boast, of bliss full bare,
He lies now dead here on his side.

For when I come, I cannot spare,
 From me no wight can himself hide ;
 Now he is dead and cast in care,
 In hell put ever to abide ,
 His lordship is all lorn.
 Now he is as poor as I ;
 Worm's meat is his body,
 His soul in hell full painfully
 Of devils is all to-torn.

Mais, sauf cette dernière scène, ce ne sont là que des épisodes poétiques ; l'élément dramatique manque.

Il se trouve pourtant dans quelques scènes, dans une surtout, très touchante : le sacrifice d'Abraham. L'auteur était dans un embarras sérieux : il ne pouvait s'écarter du récit biblique, et le sujet ne pouvait être renouvelé que par l'invention dans les détails. L'émotion sincère de l'auteur lui permit de le faire avec bonheur. Au début de la scène, — tirée de l'une des *Chester Plays*, — Isaac ne témoigne d'abord que de la curiosité.

Isaac. Father, tell me, ere I go,
 Whether I shall be harmed or no.
Abraham. Ah, dear God, that me is woe !
 Thou breaks my heart in sunder.
Isaac. Father, tell me of this case,
 Why you your sword drawn has,
 And bears it naked in this place ;
 Thereof I have great wonder.
Abraham. Isaac, son, peace, I thee pray ;
 Thou breaks my heart in tway.

Abraham enfin avoue qu'il doit le tuer. Isaac s'étonne. A-t-il commis quelque faute ? S'il en est ainsi, dit-il :

With a yard you may beat me.

Ce qui ne fait qu'accroître la douleur d'Abraham. Isaac ajoute ces paroles touchantes :

Would God my mother were here with me !
 She would kneel down upon her knee,
 Praying you, father, if it maye be,
 For to save my life.

Abraham se trouve contraint de déclarer qu'il agit par l'ordre de Dieu. Isaac se résigne, non sans songer à la douleur de sa mère :

Father, greet well my brethren young,
 And pray my mother of her blessing ;
 I come no more under her wing ;
 Farewell for ever and aye !

Dans une autre collection, celle des *Townley Mysteries*, la même scène se retrouve. L'auteur ne connaissait pas la *Chester Play* ; mais il trouve dans son inspiration personnelle autant

d'émotion naturelle et profonde que le précédent. En voici un exemple ; c'est Isaac qui parle :

When I am dead, and closed in clay,
Who shall then be your son ?

Abraham. Ah Lord ! That I should bide this day !

Isaac. Sir, who shall do what I was won [*won't*] ?

Abraham. Speak no such words, son, I thee pray.

.....
He speaks so ruefully to me,
That water shoots in both mine een ;
I were liever than all worldly win [*gain*],
That I had fon [*found*] him once unkind,
But no default I found him in...
I am full wo [*woeful*] that we should twyn [*part*],
For he will never out of my mind.

Et l'auteur termine par ce trait sublime dans la bouche d'Abraham :

What shall I to his mother say ?

Le côté lyrique et dramatique, né du récit biblique, ne manque donc pas au mystère.

Le côté comique non plus. Il ne sort pas de la Bible, et quelquefois il est amené d'une façon bien étrange. Il n'est pas dû à l'introduction d'idées irréligieuses, comme parfois en France ; on voulait seulement attirer l'attention des spectateurs en variant l'intérêt. Les rôles comiques sont généralement dévolus aux personnages secondaires. Il n'empêche qu'il y a, en citant, des précautions à prendre ; la langue a toute la liberté du moyen âge. Ainsi, dans une scène où se prépare le mariage de saint Joseph avec la Vierge Marie, on parle de celle-ci avec le plus grand respect ; mais Joseph est traité en vieillard ridicule dont les compères se moquent ; et des commères tiennent sur la naissance du Christ de singuliers discours. Ce n'est pas irrespect, mais naïf souci d'instruire le spectateur. Ces sujets sont d'ailleurs l'exception. Il y a, dans les Mystères, des scènes comiques plus acceptables.

Nous en avons déjà vu une, celle de la femme de Noé, bavarde intarissable, que l'annonce du Déluge ne peut interrompre, et que ses fils sont obligés d'entraîner de force dans l'arche. En voici une autre, c'est Balaam qui parait « *equitando* », comme dit le manuscrit, et qui jure « par Mars ». Le roi Balacke fait ordonner à Balaam de venir le trouver. Celui-ci se met en route, et, son âne s'arrêtant, il s'écrie :

What the devil is this ? My ass won't go !

et le manuscrit porte en note : *et nota hic oportet aliquis transformari in speciem asinæ*. Et l'âne se met à parler.

Mais ce ne sont là que des incidents ; voici toute une scène : pendant la nuit de Noël, trois bergers causent : ils se plaignent de leur métier, de la froideur des nuits, du travail trop rude et du repos trop court, et du loup et des voleurs, — et surtout de leurs femmes. Survient un quatrième, Mak, d'assez mauvaise réputation. On l'accueille pourtant, on boit et l'on cause ; et l'on s'en va dormir. Mak seul feint de dormir, puis se relève, vole un bélier, et l'emporte. Arrivé chez lui, sa femme est ravie ; mais elle craint la potence ; il faut prendre des précautions : on met le bélier dans un berceau vide. Alors, les trois bergers, qui ont découvert le vol, arrivent. On les reçoit avec force démonstrations : veulent-ils se chauffer, boire, manger ? Ils veulent leur bélier. Les deux voleurs s'étonnent, s'indignent. Un berger se met à fureter. Qu'y a-t-il dans ce berceau ? — Notre petit enfant. — Je voudrais bien le voir, dit l'autre ; je vais lui donner 6 pence. — Oh ! non ! s'écrient-ils, « *When he is awake he weeps* ». — « *Me thinks he peeps* », dit le berger. Il soulève la couverture pour l'embrasser et s'écrie : « *What the devil is this ? A long snout !* » Et on enlève le bélier en disant : voilà l'héritier de Mak ! La femme essaie en vain de faire croire qu'il y a quelque sorcellerie là-dessous. On va en venir aux coups, quand les anges, en chantant le *Gloria in excelsis*, viennent interrompre la querelle. La péripétie est heureuse et fait un joli effet.

Telle est, à grands traits, l'histoire de ces miracles. Nous y avons rencontré les trois éléments lyrique, dramatique et comique. Mais les emprunts que nous venons de faire sont choisis parmi des milliers de vers où ils ne sont que des accidents heureux. Ce sont des tentatives, des épisodes dramatiques, mais des épisodes seulement. Il n'y a pas encore de théâtre véritable. Le mystère a été tué par l'immensité des sujets, et aussi par leur grandeur. C'étaient les plus grands que l'on pût choisir, et l'art informe du temps ne pouvait les traiter dignement. Ils avaient aussi l'exubérance et l'excès inévitables aux premières œuvres. Les *moral plays* vinrent élaguer ce qu'il y avait de trop touffu, jusqu'à ce que les *Intermèdes*, écartant les abstractions, nous offrisse des personnages vivants, animés de verve comique.

De cette étude, nous pouvons tirer une morale littéraire : c'est que les genres, et les écrivains, sans en excepter Shakespeare, commencent généralement par la surabondance et la profusion ; la simplicité et la mesure ne viennent que plus tard, et sont toujours des conquêtes à faire, qui demandent patience et longueur de temps.

}

D.

Mouvement de réforme économique au XVIII^e siècle.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS

Maître de conférences à l'Université de Paris.

I. — DANS LES ETATS DU MIDI.

Les précédentes leçons (1) ont montré quelles idées se formèrent, au XVIII^e siècle, sur le gouvernement de l'État et de l'Église et sur l'organisation économique. La tolérance, la liberté politique, la liberté du travail et du commerce, l'égalité de l'impôt furent inscrites désormais au programme des réformateurs. Il importe de voir dans quelle mesure ces désirs devinrent des réalités et comment se fit cette réforme, 1^o dans les pays du midi de l'Europe, 2^o dans les pays allemands, 3^o en France.

Les pays du midi comprenaient l'Espagne et l'Italie. Deux royaumes, en Espagne. En Italie, plusieurs États dont quelques-uns, Venise, Gênes, la Sardaigne, les États de l'Église demeurèrent étrangers au mouvement. Le Milanais était province autrichienne. Il ne restait donc que Naples, la Toscane, Parme, où les idées nouvelles pouvaient se développer.

Tous ces pays se ressemblent par des traits communs.

1^o Ils sont appauvris, réduits à l'état de pays purement agricoles, sans commerce et sans industrie. Ils reçoivent leurs approvisionnements de l'étranger où ils exportent les produits de leur sol.

2^o Ils sont sous la domination du clergé qui, plus qu'ailleurs, y est puissant et riche grâce à la juridiction d'Église, aux exemptions d'impôts, et au respect que le pouvoir laïque a eu pour lui jusque-là. Deux institutions y symbolisent la puissance de l'Église: le Saint-Office, qui permet au clergé de poursuivre les laïques sans avoir besoin de la force de l'État, et la Société de Jésus, qui dirige les fidèles dans le sens le plus favorable aux intérêts de la Société et du Saint-Siège. Les réformes auront donc deux objets: 1^o rétablir la prospérité matérielle; 2^o réduire le pouvoir du clergé, de

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences*, année 1896-1897.

l'Inquisition, des Jésuites. La guerre aux Jésuites et la destruction de leur Ordre est le fait de portée générale autour duquel se groupent les événements particuliers à chacun de ces pays.

C'est en Portugal que l'on assiste au plus vif combat. Province de l'Angleterre, au point de vue économique, le Portugal est, au point de vue politique, province des Jésuites; il faudra lutter contre les « monstres indigènes » et « les ennemis étrangers ».

La réforme est l'œuvre d'un seul homme : Pombal. Pombal a vécu en Europe, en Angleterre, à Vienne; il a lu les philosophes et les historiens. Il a exposé lui-même son plan et très clairement. Depuis 1656, le Portugal tolère l'importation d'étoffes anglaises; il s'est engagé à ne pas l'entraver par des prohibitions. Il donne en échange l'or des mines du Brésil, découvertes à la fin du XVII^e siècle, et ses vins qui, grâce au traité de Methuen, paient des droits inférieurs de 1/3 à la taxe que supportent les vins français. Cette dépendance économique provoque l'indignation de Pombal. Théoricien de l'école mercantile, il est surtout frappé de la pauvreté industrielle et commerciale d'un royaume où tous les négociants sont étrangers. Le Portugal n'a que ses vignes et ses mines; les vignes des provinces du nord ne rémunèrent plus assez le vigneron. Grâce à leur monopole, les Anglais achètent les vins à très bas prix et profitent d'un crédit de deux ans.

Pour rétablir la culture, le commerce, l'industrie, Pombal emploie les procédés de l'école mercantile; il crée des compagnies d'agriculture et de commerce, auxquelles il concède des monopoles; il ouvre une école de commerce. Il protège l'industrie en accordant la franchise de sortie aux produits manufacturés et en interdisant l'exportation des matières premières. Avant 1753, deux compagnies sont organisées : l'une pour le commerce des Indes orientales, Inde et Chine, l'autre pour le Brésil (Maranhão et Grand Para C^{ie}).

Mais ce n'était là qu'une moitié de l'œuvre. Pour ruiner l'autorité officielle ou morale du clergé, Pombal enleva au Saint-Office en 1751 le droit de condamnation, d'exécution, et défendit d'organiser des autodafés; désormais le jugement des juges inquisiteurs devra recevoir la sanction du gouvernement. Il doit lutter encore contre les Jésuites des missions de Paraguay; il fait partir les Jésuites accrédités auprès de la famille royale en qualité de confesseurs, il interdit aux autres de venir à la cour et demande à Rome une réforme de l'Ordre. Alors se produit l'attentat contre le roi. Les coupables déclarent qu'ils ont agi à l'instigation des Jésuites. Pombal demande au pape leur expulsion, le cardinal visiteur la prononce; on réunit les Jésuites et on les expédie à

Civita Vecchia; leurs biens sont confisqués au profit du Trésor, et comme ils avaient aussi le monopole de l'enseignement, on improvise des méthodes, on crée un personnel nouveau, on nomme des professeurs que l'on anoblit, on fait venir de nouveaux livres. L'Université de Coïmbre est réorganisée : elle comptait 6.000 étudiants ; mais ils ne travaillaient pas ; on les force à assister aux cours, leur nombre se réduit à 600. En même temps Pombal avançait des progrès tout modernes en créant l'enseignement des sciences.

Les mesures économiques, l'expulsion des Jésuites et l'organisation de l'enseignement laïque caractérisent les deux parties fondamentales de son œuvre. Le Portugal lui dut encore la rédaction d'un code ; il simplifia la perception de l'impôt en remplaçant les fermiers par un trésorier et des receveurs, il organisa une police qui fit cesser le brigandage. Il improvisa, en 1762, une armée de 60.000 hommes pour repousser les Espagnols. A la mort du roi (1777), le Trésor contenait près de 200 millions ; ce fait était sans précédent. Mais Pombal fut disgracié. Il avait cependant réussi à relever le vignoble portugais, à créer un mouvement de curiosité scientifique qui détermina l'apparition d'un grand nombre d'ouvrages d'érudition et d'histoire.

II. — La situation de l'Europe était la même que celle du Portugal avant que Pombal essayât de le régénérer. Ruinés par un régime déraisonnable de douanes et d'impôts, le commerce et l'industrie ont disparu. Chaque vente est frappée d'un droit qui paralyse le petit commerce, et l'on accroit les droits à la sortie sous prétexte que ce sont les étrangers qui paient, puisque ce sont eux qui achètent. Le pays est si épuisé qu'il ne peut plus fournir au gouvernement l'argent nécessaire pour l'armée et la flotte. Les Espagnols ne sont plus capables de se gouverner ; leurs hommes d'Etat sont des étrangers : Alberoni, Ripérda, Squilace.

Alberoni s'est efforcé de reconstituer la monarchie espagnole telle qu'elle était avant le partage ; il lui fallait donc augmenter les ressources du Trésor et les forces de l'armée et de la flotte.

La réforme commence avec Charles III, en 1759. Des Napolitains, Squilace, Grimaldi, le secondèrent d'abord. Puis il appelle à lui des Espagnols, d'Aranda, Campomanes, Florida Blanca. En industrie, il applique les principes de l'école mercantile, il attire des colonies d'étrangers. La banque de Saint-Charles est créée ; c'est en même temps une compagnie qui a le privilège d'extraire l'argent des mines, d'approvisionner l'armée et la marine, de payer les obligations à l'étranger ; mais elle manquait de garanties suffisantes et finit par tomber.

En matière commerciale, Alberoni suit les doctrines de la nouvelle école. En 1763, la liberté absolue du commerce des grains est reconnue ; à partir de 1778, les Espagnols peuvent librement commercer avec les colonies. L'initiative privée seconde en Espagne les efforts du gouvernement. Des sociétés économiques se fondent, le pays basque donne l'exemple. La Société de Madrid crée les écoles patriotiques gratuites pour apprendre aux jeunes filles le tissage et le filage. Plus de cinquante-quatre villes demandent l'autorisation d'imiter Madrid. Beaucoup de ces sociétés ont une fin ridicule ; mais une grande activité intellectuelle résulte de ce mouvement : jamais on n'a imprimé tant de livres de science en Espagne.

Comme en Portugal, une des grandes préoccupations du gouvernement est de réduire la puissance du clergé. Cependant Charles III était sans mauvais vouloir contre les Jésuites. Il fut amené indirectement à les attaquer. Son ministre Squilace, un napolitain, était mal vu des Espagnols ; ses mesures choquaient leurs usages ; il défendait le port des armes cachées, poursuivait les brigands, faisait éclairer Madrid avec 5.000 réverbères, d'où mécontentement et émeute. D'Aranda fut chargé d'une enquête. On crut reconnaître que le soulèvement était l'œuvre des Jésuites. Le roi prépara en secret le décret d'expulsion.

Avec le Saint-Office le roi dut procéder plus doucement, mais il est probable que d'Aranda voulait son abolition. En 1770, il obtient un décret qui défendait à l'Inquisiteur de juger les causes civiles ; peut-être allait-il parvenir à supprimer l'Inquisition, quand son dessein fut maladroitement divulgué par les Encyclopédistes. L'Inquisition fut maintenue, néanmoins elle s'adoucit. En 29 ans, l'on ne compte que quatre hommes condamnés au feu et brûlés. En 1784, les ministres obtiennent que tout procès, fait à un grand Espagne, à un officier ou à un juge, soit révisé par le roi.

On essaie, pour détrôner les Jésuites, d'organiser un nouvel enseignement ; mais l'Université de Salamanque refuse d'introduire des systèmes nouveaux. Dès lors on fonde des jardins botaniques pour favoriser les sciences malgré les Universités. Cette période fut marquée, en Espagne comme en Portugal, par un progrès des études historiques.

III. A Naples, la réforme est l'œuvre d'un juriste, Tanucci. D'abord professeur de droit à Pise, il devint conseiller d'Etat, surintendant des postes, premier ministre. Quand Charles partit pour l'Espagne, en 1759, il le laissa comme régent de son fils. Tanucci s'est peu occupé de réformes économiques ; toute son œuvre se résume dans sa lutte contre le clergé. Il a voulu diminuer le nombre des

ecclésiastiques, leur influence, leurs richesses, leurs privilèges : pour cela, il a fait des lois contre les acquisitions de mainmorte et a limité les ordinations. Après le départ de Charles VII, il supprima le Saint-Office et, après l'expulsion des Jésuites d'Espagne, il réunit ceux de Naples et les renvoya dans les États de l'Eglise.

IV. En Toscane, les réformes ont été plus compliquées. Elles commencent dès que la dynastie italienne est remplacée par un souverain étranger, François de Lorraine. Mais François est toujours absent, le mouvement est très lent ; avec Léopold il s'accélère, l'œuvre est menée activement ; l'artisan principal en est le ministre Neri. La réforme en Toscane est plus étendue que dans les autres États du Midi, car elle porte sur toute l'organisation économique, ecclésiastique, politique.

Au point de vue économique, la Toscane est ruinée ; Livourne conserve quelque activité ; mais le commerce y est fait par les étrangers. L'exportation monte à 870.000 liv. ; l'importation est moindre, l'argent sort du pays pour aller dans les caisses du grand-duc ; le numéraire est évalué à 28 millions. En Toscane comme ailleurs le commerce des blés est interdit, et les corporations y exercent leur juridiction. Neri veut la liberté. En 1766, il expérimente la liberté du commerce des blés et montre en 1767 que la Toscane, pays agricole, ne peut que gagner beaucoup à cette liberté. Une série de mesures prises de 1766 à 1775 établissent le libre commerce des grains, de la boulangerie, du bétail, de la boucherie. On autorise la recherche des métaux, la culture du tabac, l'exploitation des forêts. Les tribunaux des métiers sont abolis, une chambre de commerce est fondée en 1770 ; on supprime les monopoles et les douanes provinciales.

Les réformes ecclésiastiques sont surtout marquées par la suppression du Saint-Office. On diminue le clergé ; il comptait, en 1745, 27.486 membres ; en 1784, il n'en a plus que 22.000. Des couvents furent supprimés. Une assemblée d'évêques prépara, en 1787, un grand projet de réforme en treize titres ; il n'aboutit pas.

En matière d'administration on tente aussi bon nombre d'améliorations. La dette est réduite en remboursant les créances et en levant d'avance les impôts. Les impôts directs sont transformés en un seul impôt levé sur le revenu net. Les anciens tribunaux sont supprimés ; enfin, en 1786, on procède à une grande réforme de la loi criminelle (Beccaria).

V. On voit donc que, si les réformes diffèrent d'un pays à l'autre, il est un fait commun à tous ces pays : la lutte contre les Jésuites, qui a provoqué un événement général, l'abolition de l'Ordre. Les souverains du Midi ont commencé par expulser les Jésuites chacun

de son État. La lutte s'engageait en même temps en France, mais sur un terrain et avec des adversaires différents. En France le gouvernement reste en dehors du conflit. C'est le dernier épisode de la lutte entre Gallicans et Jésuites. La persécution commence à propos d'un procès de commerce ; les Parlements ouvrent la campagne et reprochent à l'Ordre ses doctrines et sa constitution. La cour laisse faire, quoique mécontente, parce qu'elle a besoin du Parlement pour enregistrer les édits de finance. Il y a là véritablement une guerre entre deux doctrines et deux partis religieux. Les Jansénistes l'emportent ; les doctrines et la Constitution de l'Ordre sont condamnées par tous les Parlements, ceux de Besançon et Douai exceptés. Le gouvernement essaie d'apaiser la querelle ; il demande de changer la disposition qui met la Société tout entière sous les ordres directs du Général résidant à Rome. Mais on refuse d'accorder à la France un vicaire spécial. Le gouvernement se décide à procéder contre l'Ordre, il veut intimider le pape Clément XIII ; et les ambassadeurs des cours d'Espagne, de France, de Naples, de Parme, qui sont liées par le pacte de famille, agissent de concert. La mort de Clément XIII retarda le dénouement ; les amis des Jésuites diminuaient, l'Ordre fut supprimé sans qu'on lui reprochât autre chose que ses empiètements dans les affaires temporelles. Les Jésuites, expulsés du monde catholique, se réfugièrent dans les Etats hérétiques et s'y maintinrent.

Tous ces mouvements ont des traits communs. Ils sont l'œuvre d'hommes d'Etat, imbus de principes absolutistes et laïques, qui veulent amoindrir l'Eglise, fortifier l'Etat. Indirectement ils réduisent l'intolérance religieuse sans que les libertés politiques s'accroissent. Ils sont préoccupés de multiplier les ressources de leur Etat et prennent des mesures économiques ; mais les uns (Espagne) appliquent les théories mercantiles, les autres (Toscane) sont les disciples des économistes. Dans quelle mesure leurs réformes se rattachent-elles au mouvement des idées ? Ces hommes d'Etat ont lu les philosophes et se croient leurs disciples. En fait, ceux d'Espagne agissent comme les ministres des pays les plus avancés auraient agi au xvii^e siècle, mais on les regarde comme des gens du xviii^e, parce qu'ils ont le goût du pouvoir laïque et la défiance de l'autorité ecclésiastique ; c'est par là qu'ils sont tous disciples de la « philosophie moderne ».

L.

La Création du caractère par la volonté

Extrait de la thèse de M. PAULIN MALAPERT (1).

Professeur de philosophie au Collège Rollin.

Notre caractère se fait ; mais pouvons-nous le faire nous-mêmes ? Voilà la grande question qu'il est impossible d'éluder.

Nous naissons avec une nature psychologique définie, tout au moins en puissance ; ce quelque chose de primitif, résultat du tempérament, de l'hérédité, de l'entrecroisement d'une infinité de causes inconnues et mystérieuses, dont l'effet seul est visible et dont l'action est contraignante, c'est notre caractère *inné*. Ce caractère inné subit, à son tour, mille influences diverses et se transforme incessamment ; nous avons ainsi un caractère *acquis*. Cette transformation est-elle fatale ? Peut-elle être assimilée au développement d'une formule, et l'homme, selon un mot célèbre, est-il « un théorème qui marche » ? Se fait-elle comme la croissance d'un végétal ? Est-elle la résultante nécessaire de causes nécessaires aussi ? Contre les fatalistes de toutes les écoles, nous estimons que cette évolution dépend ou peut dépendre de la réaction propre de l'individu, est ou peut être son œuvre, une création personnelle de sa volonté. Outre le caractère inné, et le caractère acquis, il peut y avoir un caractère *voulu*.

I. — Quelque chose en nous-mêmes est indépendant de nous, quelque chose vient de nous : telle est la double vérité que Kant et Schopenhauer ont voulu établir et en tout cas ont fortement mise en lumière, par leur théorie fameuse du caractère intelligible et du caractère empirique. Il vaut la peine de s'y arrêter un instant.

Considérées au point de vue de leur développement dans le temps, toutes les actions de l'homme, par cela même qu'elles font partie du monde des phénomènes, sont soumises à la loi d'universelle causalité et se doivent pouvoir expliquer par des causes naturelles nécessaires. En sorte que, si nous connaissions toutes

(1) *Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, Félix Alcan, 1897.

Cette thèse a été soutenue le vendredi 10 décembre devant la Faculté des Lettres de Paris, et nous sommes heureux de pouvoir en offrir un chapitre à nos lecteurs, grâce à l'amicale obligeance du jeune et distingué docteur. (N. de la R.)

les circonstances, tant externes qu'internes, dans lesquelles se trouve placé un individu, « nous calculerions sa conduite future avec autant de certitude qu'une éclipse de lune ou de soleil ». — L'ensemble de ces conditions internes avec leur efficacité propre et nécessaire, abstraction faite de toutes les circonstances extérieures, — ou, en d'autres termes, « la loi de la causalité intérieure » d'un être donné, voilà le *caractère empirique*. Il est, comme tel, soustrait aux prises de la volonté libre, ne peut être modifié, altéré, dirigé, employé par elle : son développement est fatal. Et le caractère empirique ne se révèle même à nous que par ce développement, par la série de ses manifestations phénoménales ; il est cette série, et, comme elle, ne peut être connu que par expérience. — Seulement ce caractère empirique, comme tout ce qui est « phénoménal », trouve sa suprême raison d'être dans une « chose en soi », dans un « noumène » ; — c'est à savoir dans le *caractère intelligible*. Ce caractère intelligible, à la vérité, ne peut être immédiatement connu ; nous n'en prenons pas conscience ; nous ne saisissons que ses expressions successives ; il est seulement « conçu d'après le caractère empirique, de la même manière que nous sommes obligés en général de donner par la pensée pour fondement aux phénomènes un objet transcendantal, quoique nous ne sachions rien de ce qu'il est en lui-même. » Nous pouvons pourtant en savoir quelque chose ; nous pouvons, si je puis dire, le déterminer négativement, en disant ce qu'il n'est pas. Étant situé en dehors de la sphère des phénomènes, « il n'est soumis à aucune condition de temps », ni par conséquent « à la loi de toute détermination du temps » ; d'un mot, il est en dehors de la causalité : il est libre, il est la liberté même. Ce caractère une fois donné, toute la conduite est nécessaire ; mais avant la naissance, ou mieux en dehors de toute naissance, par un acte de création intemporelle, chacun s'est fait librement ce qu'il doit être. « On dirait très bien, écrit Kant, qu'il commence *de lui-même* et spontanément ses effets dans le monde sensible, sans que l'action commence *en lui* ; et cela serait vrai sans que les effets dussent pour cela commencer d'eux-mêmes dans le monde sensible, parce qu'ils y sont toujours prédéterminés par des conditions empiriques dans le temps passé, mais cependant par le moyen seul du caractère empirique (qui est simplement le phénomène de l'intelligible), et qu'ils ne sont possibles que comme une continuation de la série des causes physiques. Ainsi donc, liberté et nature, chacune dans son sens complet, se trouvent en même temps et sans contradiction dans les mêmes actions, suivant qu'on les compare avec leur cause intelligible ou sensible. » [Kant,

Critique de la Raison pure, § 675-648 ; — cf. *Critique de la Raison pratique*]. Schopenhauer, qui accepte et reprend cette distinction, l'exprime en ces termes : « Il faut prendre le caractère intelligible en chacun de nous comme un acte de volonté extérieur au temps, donc indivisible et inaltérable ; cet acte, déployé dans le temps et l'espace, et selon toutes les formes du principe de raison suffisante, analysé et par là même manifesté, c'est le caractère empirique, qui se révèle aux yeux de l'expérience par toute la conduite et par tout le cours de la vie de l'individu dont il s'agit... Les actes d'un homme ne sont que la traduction répétée, variée seulement pour la forme, de son caractère intelligible. » (*Le Monde comme Volonté et Représentation*, livre IV, § 55, trad. Burdeau, I, p. 303.) — Au total, fatalité quant au devenir, liberté quant à l'être, voilà le caractère et voilà l'homme.

Cette grande et belle conception, le plus puissant effort qui ait été fait pour concilier la liberté que réclame la morale et le déterminisme que semble postuler la science, est, pourrait-on dire, vraie en ce qu'elle nie, fausse en ce qu'elle affirme (1). Elle intervertit l'ordre réel des choses. — Oui, il y en a en nous quelque chose de fatal. Oui encore, notre caractère est en un sens l'œuvre de la liberté. Mais la part de la fatalité en nous, c'est ce qui est inné, c'est le fond primitif de notre tempérament et de notre caractère, c'est cette matière première qui nous vient de la nature, dont nous ne pouvons pas faire qu'elle ait été autre, moins ingrate et moins rebelle. Loin d'être le produit de la raison et de la liberté, ce prétendu caractère intelligible est proprement ce qu'il y a de radicalement inintelligible, ce qui est réfractaire à toute explication, ce dont nous ne savons pas d'où il vient, et que la lumière de la conscience ne saurait même jamais complètement pénétrer. Il est vraiment empirique parce qu'il est donné comme un fait, qu'il ne peut être connu que par expérience et n'est jamais connu entièrement et en son fond. En ce sens, il est de la nature de l'homme de s'ignorer éternellement lui-même, parce qu'il ignorera toujours la série infinie des événements et des causes. — Et par contre, ce qui est créé par l'intelligence et par la volonté, ce qui est l'expression de la liberté, c'est le prétendu caractère empirique, c'est le développement de la nature, c'est la forme imprimée à cette matière qui nous résiste, où d'ailleurs nous trouvons notre point d'appui, et dans laquelle chacun doit, selon la

(1) Nous n'avons pas ici à la critiquer ; ce serait toute la philosophie kantienne, dont cette théorie est en quelque sorte le centre, qu'il faudrait discuter. On trouvera d'intéressantes indications sur ce point dans : Fouillée, *Liberté et Déterminisme* ; P. Janet, *La Morale*, etc.

belle expression antique, « sculpter sa statue ». Cette œuvre à laquelle nous conviela Morale, c'est à la Psychologie qu'il appartient de nous montrer qu'elle est possible et comment elle est possible.

Or c'est un fait d'expérience qu'un homme peut modifier sa conduite, qu'il peut refréner certains de ses penchants, qu'il peut exercer sur ses tendances un contrôle plus ou moins sévère, les soumettre à une discipline. Je n'ai pas évidemment à discuter le problème métaphysique de la Liberté. Pour l'instant, je me borne à constater que la Volonté (quelle qu'en soit la nature intime) est un pouvoir d'une nature particulière, grâce auquel nous sommes non l'esclave, mais au contraire, dans une large mesure, le maître de nos désirs, de nos habitudes, de nos tentations. Ainsi, comme le dit St. Mill, « notre caractère est formé *par nous* aussi bien que *pour nous*. » On se fait un caractère dans le cours de la vie, à force d'expérience et de réflexion. Et cela est si manifeste que Schopenhauer est bien forcé de le reconnaître : c'est ce qu'il nomme un caractère *acquis*, un caractère *artificiel*. Et voici alors comment il cherchera à concilier cette vérité de fait avec sa théorie de l'immutabilité du caractère. « Les motifs déterminent la forme sous laquelle se manifeste le caractère, c'est-à-dire la conduite, et cela par l'intermédiaire de la connaissance : or cette dernière est capable de changements ;... par suite la conduite d'un homme peut changer visiblement, sans qu'il soit permis de conclure de là à un changement dans son caractère. Ce que l'homme veut proprement, ce qu'il veut au fond, l'objet des désirs de son être intime, le but qu'ils poursuivent, il n'y a pas d'action extérieure, pas d'instruction qui puisse le changer : sans quoi nous pourrions à nouveau créer l'homme... Il n'y a pour agir du dehors sur la volonté qu'un moyen, les motifs. Mais les motifs ne sauraient changer la volonté en elle-même : s'ils ont sur elle quelque action, c'est uniquement sous la condition qu'elle reste ce qu'elle est. Tout ce qu'ils peuvent faire donc, c'est de modifier la direction de son effort, de l'amener, sans changer l'objet de sa recherche, à le rechercher par de nouvelles voies. » (*Le Monde comme Volonté et Représentation*, livre IV, § 55.) — Mais est-ce donc un fait négligeable que ce changement de direction de nos efforts ? Et quand saint Augustin abandonne la vie de plaisir pour se consacrer à Dieu, y a-t-il là un changement sans importance ? Changer de conduite est-ce donc insignifiant ? — Savoir ce que l'on poursuit, pourquoi on le poursuit, comment on y atteint, se montrer toujours pareil et conséquent et fidèle à soi-même, n'est-ce donc rien ? Est-ce la même chose, pour employer les

expressions de Schopenhauer, que de courir en zigzag, de tendre les mains comme les enfants à la foire vers tout ce qui nous fait envie, de poursuivre deçà delà des feux follets, ou au contraire suivre une ligne de conduite avec méthode et réflexion, aller sans hésitation, sans inconséquence, appliquer en chaque délibération des principes généraux et constants ? Et si tout cela peut être acquis, comment soutenir que « le caractère ne saurait changer » ? — Qui ne voit, d'autre part, combien est singulière cette conception métaphysique de la Volonté qui en fait je ne sais quelle mystérieuse entité, indépendante des motifs, qui agissent sur elle « du dehors » et ne peuvent la modifier ? — St. Mill, qui n'a nul souci de « sauver » la liberté, mais qui voit la question en psychologue, est bien plus près de la vérité ; et la page suivante est d'autant plus significative qu'elle se rencontre sous la plume d'un déterministe avéré. « Penser que nous n'avons aucun pouvoir de modifier notre caractère, et penser que nous n'userons pas de ce pouvoir si nous n'en avons pas le désir, sont des choses très différentes et qui ont un effet très différent sur l'esprit... Peu importe à quoi nous attribuons la formation de notre caractère, quand nous n'avons aucun désir de travailler à le former nous-mêmes ; mais il nous importe beaucoup que ce désir ne soit pas étouffé par la pensée que le succès est impossible, et de savoir que, si nous avons ce désir, l'œuvre n'est pas si irrévocablement achevée qu'elle ne puisse plus être modifiée. — Et, en effet, si nous y regardons de près, nous reconnaitrons que ce sentiment de la faculté que nous avons de modifier, *si nous le voulons*, notre propre caractère, est celui même de la liberté morale dont nous avons conscience... — La doctrine du libre arbitre, mettant en évidence précisément cette portion de la vérité que le mot Nécessité fait perdre de vue, c'est-à-dire la faculté que possède l'homme de coopérer à la formation de son propre caractère, a donné à ses partisans un sentiment pratique beaucoup plus approchant de la vérité que ne l'a généralement été, je crois, celui des Nécessitariens. Ces derniers peuvent avoir plus fortement senti ce que les hommes peuvent faire pour se former mutuellement leur caractère ; mais la doctrine du libre-arbitre a, je pense, entretenu chez ses défenseurs un sentiment plus vif de l'éducation et de la culture personnelles. » (St. Mill. *Système de Logique*, livre VI, ch. II, tr. fr., p. 424-425.)

Pour notre part, nous croyons sincèrement à la possibilité de cette culture personnelle, nous pensons qu'elle peut aller très loin, que son efficacité peut être singulièrement puissante, — et pourtant nous considérons comme fausse et étrangement dange-

reuse cette opinion, que la volonté peut exercer un pouvoir direct et absolu, à tout instant, sur nos sentiments, nos pensées, notre conduite, qu'elle peut, par une sorte d'acte pur, créer subitement le caractère. Cette excuse que se donnent tant de gens : on ne refait pas son caractère, — est une sottise ou un aveu d'impuissance. Mais s'imaginer qu'on peut le refaire tout à coup, au moment où l'on en sent le besoin, est une aussi grave erreur et une ridicule présomption. La liberté morale, c'est-à-dire la puissance de la volonté, n'est pas un don, c'est la récompense de pénibles efforts, d'un long et persévérant travail. Et comme la persévérance est la forme la plus rare du courage, comme il y a une foule d'hommes qui répugnent à l'effort et qui s'abandonnent, bien peu peut-être, parmi les innombrables individus humains, arrivent à l'affranchissement, à la prise de possession de soi-même, bien peu deviennent vraiment des caractères, c'est-à-dire, comme parle Novalis, « des volontés entièrement façonnées ». A prendre les choses de ce biais, on pourrait dire qu'il y a, en dernière analyse, deux grandes classes d'hommes : ceux qui ont *un* caractère, c'est-à-dire une nature dont ils sont les esclaves, quand ils ne le sont pas des circonstances et du milieu ; ceux qui ont *du* caractère, c'est-à-dire qui, se rendant maîtres de leur nature, s'élèvent au-dessus d'elle et la rapprochent d'un certain idéal qu'ils ont conçu.

II. — Cette œuvre suprême de la volonté, voyons donc dans quelle mesure et de quelle manière elle se peut réaliser.

Il y a en nous un fond sous-jacent, très résistant, très solide et qui semble dans une large mesure inaltérable ; il y a des parties de nous-mêmes qui sont si intimement, si profondément nôtres qu'elles ne se laissent pas entamer par les causes perturbatrices. La preuve en pourrait être cherchée dans les expériences hypnotiques. On a cru que, par la suggestion, il était possible de créer artificiellement et à volonté des personnalités nouvelles, des caractères déterminés. C'est le phénomène bien connu de l'objectivation des types. Mais il a fallu en rabattre. Outre que ces transformations sont essentiellement passagères, on a reconnu que l'hypnotiseur ne fait que donner une prépondérance relative à certaines tendances préexistantes, endormir momentanément certaines autres. Ou bien l'hypnotisé joue plus ou moins sincèrement et habilement un rôle qu'on lui propose, qu'on lui impose même si l'on veut ; il le joue d'autant mieux qu'il l'a mieux compris et qu'il s'accorde plus facilement aussi avec sa propre nature. Dans ces sortes de comédies qu'il joue aux autres et qu'il se joue à lui-même, son caractère se réfléchit et transparait. C'est ce que

nous montre encore la résistance des somnambules aux suggestions (1), et, au cas même où ils obéissent, la façon particulière dont ils accomplissent les actes suggérés, les raisons qu'ils leur trouvent, l'interprétation qu'ils en fournissent. — L'être virtuel, qui est au fond de nous-mêmes, que nous ne connaissons pas toujours complètement, qui peut se révéler sous une impulsion donnée (suggestion, passion, etc.), voilà qui ne semble guère accessible aux influences dont nous disposons.

C'est qu'en effet, cet être qu'exprime-t-il ? Je laisse ici de côté l'action si contraignante pourtant de l'éducation, du milieu social, je prends l'individu en lui-même, et, si l'on veut, au moment de sa naissance. Chaque homme qui vient au monde trouve pour ainsi dire inscrite dans son organisme physiologique et mental une sorte de fatalité intérieure. Il porte en soi la trace obscure de tous les actes, de toutes les pensées, de toutes les passions d'une longue série d'ancêtres ; en lui vit un mystérieux héritage non seulement physique, mais intellectuel et moral, que lui ont transmis toutes les générations précédentes. Dans cette œuvre qui se poursuit depuis des centaines, des milliers, des millions de siècles, de quelle efficacité peut être mon effort personnel ? Dépositaire pour quelques minutes de tout le passé de la race, de tout le passé de l'univers, éphémère représentant de cet éternel labeur, que suis-je et que puis-je ? Que vaut cette force infime qui est moi, en face de l'effroyable poids qu'il me faudrait vaincre ? Et si cette évolution de l'espèce est trop vaste pour se laisser embrasser d'un seul regard, considérons la famille qui nous est plus visible et présente ; voyons-y agir cette terrible puissance de l'hérédité. La théorie de Morel sur la dégénérescence, les tableaux lamentables que nous mettent sous les yeux les aliénistes, nous montrent comment une lésion psychique, une tare originelle se transmet, se transforme, évolue, avec une inexorable fatalité, dans la suite des générations. Les familles, comme les individus, ont leurs maladies, dont l'évolution plus ou moins lente est nécessaire, et qui, « après quelques générations débiles, amènent la mort de la race ». Admirables exemples, que ne manque pas d'invoquer l'école fataliste.

Et pourtant l'hérédité peut être une force salutaire. Le relèvement, la réaccession à la raison, à la santé morale peuvent aussi

(1) Sur ce point, voir : Pitres, *Les Suggestions hypnotiques* ; Bernheim, *De la Suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille* ; P. Richer, *Etudes cliniques sur la grande hystérie* ; Gilles de la Tourette, *l'Hypnotisme et les états analogues* ; Beaunis, *l'Expérimentation en psychologie*, etc.

être son œuvre. Le progrès du mal peut être enrayé. D'autres tableaux généalogiques, consolants ceux-là, nous montrent la famille se relevant peu à peu, remontant pour ainsi dire le courant qui l'entraînait à sa ruine, poursuivant et achevant l'œuvre, collective aussi, de sa restauration. Et l'homme qui, en apparence, a fait le moins, celui qui, sans se guérir lui-même, a du moins enrayé le mouvement de déchéance, qui a dit en quelque sorte à la maladie : « Tu n'iras pas plus loin », celui-là n'a-t-il pas été vraiment le Rédempteur de sa race ? Or cet effort sauveur, en quoi a-t-il pu consister ? Dans la discipline de soi. Écoutons Maudsley. « D'où quelle vienne, la folie est la déchéance de la volonté, la perte de la faculté de coordonner les idées et les sentiments ; donc le sage développement du contrôle de la volonté sur les sentiments et sur les idées fournit à l'homme une force qui lutte énergiquement en faveur de la santé... Plus le développement de la nature intellectuelle et morale est sincère et complet, plus l'individu se trouve protégé contre toute espèce d'infiltration de la dégénérescence morale. Négliger la culture continue et l'exercice de ses facultés intellectuelles et morales, c'est laisser son esprit à la merci des circonstances extérieures. Pour l'esprit comme pour le corps, cesser de lutter, c'est commencer à mourir... Il est probable que le nombre des fous diminuerait en une ou deux générations si les hommes cessaient de se tromper eux-mêmes et s'appliquaient à fortifier leur caractère en le mettant d'accord avec soi-même. » (*Le Crime et la Folie*, pp. 255-281.)

Revenons de la famille à l'humanité. Sans doute, l'effet visible de mon effort personnel m'échappe ici ; sans doute, mon œuvre individuelle est un infiniment petit dans l'œuvre universelle. Mais qu'importe, au point de vue moral, si je ne suis tenu que dans les limites de mon pouvoir, si, pygmée, je ne suis tenu qu'à une œuvre de pygmée. Songeons-y, d'ailleurs : à qui verrait la série infinie des causes et des effets, ce grain de sable que chaque homme apporte à l'édifice qu'élève péniblement l'humanité, ne paraîtrait pas de nulle valeur. Dans l'être futur qui sourdement s'élabore, et qui sera peut-être autant supérieur aux meilleurs d'entre nous qu'un Vincent de Paul l'est à un Caraïbe, se perpétueront nos vœux les plus purs, revivront nos pensées les plus hautes, nos espérances les plus nobles. Notre valeur propre se peut mesurer à ce que nous aurons tenté pour préparer cet avenir. En ce sens, on peut dire que les hommes qui arrivent à être, au sens le plus complet et le plus fort, des caractères, détiennent en eux le secret des destinées humaines.

III. — Si telle est l'œuvre, comment se peut-elle accomplir ? Où

trouver le point d'appui qui permettra à la volonté de soulever le monde ? A cela je réponds : dans la nature même. La volonté ne peut s'exercer dans le vide. Il lui faut une matière et il lui faut des instruments. Cette matière, c'est ma constitution physique et mentale innée ; son instrument, ce sont les lois qui régissent le monde mental, lois de succession et lois de réaction mutuelle ; c'est un déterminisme encore, mais dont elle se sert et qu'elle est capable de plier à son usage. La solidarité qui relie et enchaîne les actes de l'homme lui permet de se transformer. Et c'est le cas de redire le mot profond de Bacon : *non nisi serviendo imperat*.

Voyons comment. — Ce que nous sommes aujourd'hui dépend de ce que nous étions hier, et demain a sa condition dans aujourd'hui. L'homme est enchaîné, l'homme s'enchaîne lui-même : et là est le secret de sa libération. Car le présent n'est pas totalement contenu dans le passé ; sans doute ces idées, ces désirs, ces tendances, ces habitudes que je rencontre actuellement en moi, je ne puis les empêcher d'être là, de tendre à l'action dans la mesure de leurs forces ; seulement la manière particulière dont je les combine et les emploie, n'est pas pleinement expliquée par les éléments mêmes qui sont en présence : c'est dans cette synthèse vraiment personnelle et neuve que se rencontre ce je ne sais quoi d'original et d'irréductible, d'imprévisible aussi, qui constitue le vouloir et vraisemblablement aussi la liberté. Ainsi, c'est en ajoutant quelque chose au passé que le présent prépare le futur. Et par là même, comme tout acte mental laisse après lui quelque chose, comme il se conserve en une certaine manière et se prolonge indéfiniment, chacun de mes vouloirs est une force qui ne se perd plus, dont les effets se peuvent additionner et multiplier, devenir le principe d'une vie nouvelle. Du même coup, le passé lui-même se trouve transformé. Et si cela peut, au premier coup d'œil, paraître un paradoxe, c'est que nous sommes aveuglés par une fausse assimilation des phénomènes *internes* aux phénomènes *extérieurs*. En dehors de nous les faits se succèdent ; nous durons, — et ce n'est pas la même chose. En nous plaçant au point de vue physique nous pouvons dire que le passé est radicalement soustrait à nos prises, que nulle puissance humaine ou même divine ne saurait faire que ce qui a été n'ait pas été. Au point de vue psychologique, cette proposition n'est plus rigoureusement vraie. Dans la conscience, en effet, le passé se survit à lui-même ; d'une façon merveilleuse et mystérieuse, il est encore le présent et nous avons barres sur lui. Regardons, en effet. — Mes désirs, mes goûts, mes souvenirs, mes principes d'action antérieurement

acceptés et suivis sont *des facteurs* de ma décision actuelle, et à ce moment ils ont, chacun pour sa part, leur efficacité relative, leur vitalité propre. Sont-ils donc les uniques facteurs, non seulement nécessaires mais encore insuffisants, de ma volition ? N'y faut-il pas encore l'acte même de vouloir ? Or cet acte nouveau, cet effort, cette impulsion psychique, ce *fiat*, comme dit W. James, dont nous avons conscience, voilà qui confère à toutes ces conditions antécédentes une valeur autre, voilà qui leur impose, si je puis dire, un coefficient différent de celui dont ils étaient affectés. Ce n'est pas seulement une force antagoniste opposée désormais aux forces préexistantes, et qui par la suite modifiera leur résultante. Il se passe quelque chose d'autrement profond et d'autrement important. La résolution que je prends à cet instant peut et doit, non pas sans doute supprimer, annihiler les motifs et les mobiles préalablement existants, mais les altérer, modifier leurs rapports réciproques de subordination, déposséder ceux-ci d'une partie de leur puissance, confirmer ou accroître l'autorité de ceux-là. Ce n'est donc pas assez de dire que j'ai par là rendu possible un avenir qui sans cela n'eût jamais été ; il faut ajouter encore, si paradoxale que paraisse l'expression, que j'ai créé en moi un passé nouveau.

Si tel est ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de la Volonté, on voit par quel moyen l'homme peut arriver à transformer et les différents éléments dont se compose le caractère, et le mode de combinaison de ces éléments, la synthèse particulière qu'ils constituent. Ce n'est pas créer, mais c'est recréer. Il faut dire du caractère, ainsi compris, ce que Bacon dit de l'art : *Homo naturæ additus*. Et si la Vénus ou l'Apollon dépendent de la pierre de marbre, et du marteau et du ciseau, ils dépendent aussi du génie de l'artiste. S'il ne dépend pas de lui que la matière soit plus pure ou moins ingrate, les instruments plus délicats ou moins défectueux, du moins c'est de lui que vient l'emploi qu'il en sait faire, l'œuvre qu'il en tire. De même ce qui est l'œuvre de la volonté, c'est non pas notre nature, mais l'*usage* que nous en faisons. Seulement cet usage même contribue à développer une seconde nature qui ne se joint pas seulement, ne se superpose pas à la nature première, mais s'y substitue progressivement, tout au moins se combine avec elle pour donner naissance à un composé nouveau. On a donc eu raison de le dire : « Nos actes procèdent au moins autant de notre caractère que de notre initiative personnelle et volontaire. Or, notre caractère, notre nature est quelque chose de donné, quelque chose d'antérieur à notre causalité propre, qui lui emprunte bien souvent son ressort

et même sa direction. » (L. Lévy-Brühl, *l'Idée de Responsabilité*, p. 15.) Et en ce sens, comme se plaît à le répéter Schopenhauer, *operari sequitur esse*. Mais ce n'est là qu'une partie de la vérité. C'est qu'en effet, dans notre caractère inné, nous trouvons les moyens mêmes qui peuvent rendre possible l'affranchissement à l'égard de la nature; c'est à savoir une certaine capacité de réflexion, grâce à laquelle nous nous rendons compte de ce que nous sommes, de ce que nous pouvons, de la multiplicité des actes possibles, de leurs conséquences, de leur valeur pratique, sociale, morale, grâce à laquelle aussi nous pouvons apprécier, juger nos tendances diverses et par là même les opposer les unes aux autres, les corriger et les refréner mutuellement; c'est à savoir aussi un désir possible de certains biens autrement et mieux compris ou goûtés; c'est enfin ce pouvoir d'agir, qui est variable sans doute et dans son énergie native et dans ses effets spontanés, mais qui rend néanmoins toujours possible notre intervention personnelle, qui nous permet d'user par nous-mêmes de ces capacités naturelles. — Les causes aussi qui viennent du dehors agir sur notre caractère inné et dont la pression semble constituer une fatalité nouvelle s'ajoutant à la fatalité primitive, ces causes peuvent être des principes de délivrance aussi bien que d'esclavage. Le milieu social, par exemple (en même temps qu'il nous engage dans une direction définie), par la multiplicité même de ses sollicitations, par la foule d'exemples variés qu'il nous propose, d'idées qu'il nous suggère, de voies qu'il ouvre devant nous, d'horizons nouveaux qu'il nous révèle, nous met mieux à même de choisir. — L'habitude enfin conserve et consacre nos victoires comme nos défaites; elle nous confirme dans nos efforts et notre vaillance tout autant que dans nos défaillances et notre lâcheté. Il y a solidarité dans et pour la liberté, de même que dans et pour la nécessité. Et de cette façon, qui en partie procède de notre nature, change et pétrit cette nature. En ce sens il faut dire : *esse sequitur operari*.

La liberté peut donc soulever dans une certaine mesure cette chape de plomb qui pèse si lourdement sur nos épaules. C'est une liberté restreinte, à coup sûr, réelle toutefois. Ce n'est pas un pouvoir infini et sans rapport avec la réalité, comme celui que se plaisent à imaginer quelques métaphysiciens; c'est une puissance encore et la seule, après tout, que nous soyons en droit d'exiger. « La liberté, dit excellemment M. Renouvier, ne demande point une table rase. Elle modifie seulement ce qui est donné, comme ce qui est donné modifie la sphère où elle s'exerce. » (*Psychologie rationnelle*, II, p. 84.)

IV. — Sur quoi peut s'exercer cette action de la Volonté? — Sur tous les éléments de notre personnalité morale, sur toutes les fonctions psychiques, voire même sur notre organisme.

Nous pouvons modifier notre tempérament. Toute l'hygiène, — cette partie essentielle de l'éducation morale, — est fondée sur ce postulat. « La répétition fréquente des mêmes impressions et des mouvements qui s'y rapportent, écrit Cabanis, est capable de modifier beaucoup l'action des organes et même les dispositions primitives de la sensibilité. — Si donc les causes de certaines impressions agissent assez fréquemment, ou durant un temps assez long, sur le système, elles pourront changer ses habitudes et celles de ses organes; elles pourront conséquemment introduire les dispositions accidentelles ou les tempéraments nouveaux que ces habitudes constituent. Telle est la véritable source des *tempéraments acquis*..... Il faut donc entendre par *tempérament naturel* celui qui naît avec les individus, ou dont ils apportent les dispositions en venant au jour, et par *tempéraments acquis*, celui qui se forme chez les individus par la longue persistance des impressions accidentelles auxquelles ils sont exposés... — Les causes capables de changer ou de modifier le tempérament sont : les maladies, le climat, le régime, les travaux habituels du corps ou de l'esprit. » (Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral*, XII^e mémoire (1).) — Or le régime, les habitudes du corps et d'esprit, cela dépend de nous. Et par là nous pouvons modifier l'expression consciente la plus directe du tempérament, c'est-à-dire l'humeur. — Une éducation bien comprise, une hygiène intelligente et méthodique peuvent combattre avec succès chez les enfants la disposition à la tristesse. Plus tard, la tentative sera sans doute plus difficile, non pas impossible toutefois : car là nous trouvons des auxiliaires non seulement dans la médecine, mais dans l'intelligence et la volonté. « Rachel de Varnhagen, le Dr Johnson, Henriette Martineau, nous dit M. Fouillée, étaient nés avec un tempérament mélancolique; ils étaient de ces attristés qui voudraient fuir le battement incessant de la vie et dire à leur cœur : endors-toi ! Mais, par leur intelligence et leur volonté, ils firent une noble tentative pour triompher de leur tendance organique au découragement, et ils arrivèrent à vaincre cet ennemi caché de la paix intérieure. A la mélancolie de tempérament ils ont opposé la sérénité de caractère. » (*Tempérament et Caractère*, p. 103.)

Nous avons prise donc sur notre vie affective, et quant à sa vi-

(1) Cf. Cabanis, *ibid.*, 8^e mémoire, Influence du régime sur les habitudes morales.

vacité et quant à sa nature. On ne se donne pas, bien entendu, et par un simple acte de vouloir, la sensibilité dont on a été privé par la nature ; mais on avive celle qu'on a. Il y a une culture possible de la sensibilité ; on arrive à développer des goûts et des sentiments nouveaux ; on amollit un cœur dur, on rend plus tendre une âme sèche, plus chaude une âme froide. Cela est vrai surtout de la sensibilité morale. Les émotions élevées, les sentiments généreux, les aspirations nobles sont comme des fleurs délicates qui se flétrissent au moindre souffle et demandent à être cultivées avec des soins ingénieux et incessants ; on peut donc les laisser périr en soi ; mais on peut aussi leur créer une atmosphère plus pure, plus douce et plus égale, où elles éclore pour ainsi dire d'elles-mêmes. — De la même manière et inversement, nous pouvons modérer les mouvements excessifs de notre sensibilité, atténuer la violence de nos émotions, l'impétuosité de nos désirs et de nos passions : c'est une partie essentielle du gouvernement de soi-même ; c'est peut-être là, comme le remarque Bain, qu'on peut le mieux découvrir et mesurer « la puissance volitionnelle du caractère individuel ». « Ce qu'on appelle *force de volonté* est assez bien manifesté par le plus ou moins de contrôle exercé sur les manifestations émotionnelles. — (*Emotions et Volonté*, tr. fr., p. 355.) La volonté, en opérant directement sur les muscles qui servent à traduire extérieurement nos émotions, agit sur l'émotion intérieure elle-même et l'apaise. Nous pouvons par exemple provoquer volontairement le relâchement des muscles de la face, du cou, des membres, et par ce moyen faire tomber presque subitement un accès de colère naissant. Arrêter l'expression d'une émotion, c'est arrêter l'émotion ; de même que nous pouvons, en reproduisant les manifestations externes, réveiller une émotion apaisée. — Ce contrôle s'étend aussi aux actes auxquels nous pousse l'émotion ; sous l'impression de la colère, il nous est possible, sinon d'empêcher le cœur de battre plus précipitamment et les mâchoires de se contracter, du moins de nous abstenir de frapper. Cette demi-victoire rendra plus facile une victoire moins incomplète, et nous atteindrons peu à peu jusqu'aux profondeurs les plus cachées de la sensibilité. Enfin il est en notre pouvoir d'accomplir des mouvements et des actes diamétralement opposés à ceux que tend à produire l'émotion. Nous sommes capables, si nous le voulons, de marcher en avant quand la frayeur nous engage à fuir, de dire à notre corps ce que disait Turenne, et de vaincre la peur organique par le courage moral. L'intelligence joue son rôle et un rôle capital dans cette œuvre, puisqu'elle nous permet d'opposer des motifs appropriés aux cas différents : le

raisonnement peut triompher de la peur ou de la colère. Par une discipline rigide et infatigable on parvient ainsi à tempérer la turbulence et l'impétuosité de sa nature. « Washington, nous dit son biographe, avait un tempérament ardent, des passions vives, et dans un milieu où les causes de tentations et d'excitations se renouvelaient sans cesse, il fit de constants efforts pour en triompher, et eut plus tard la gloire d'avoir réussi ». Et plus loin : « Ses passions étaient violentes et parfois elles éclataient avec véhémence, mais il avait la force de les réprimer aussitôt. Son empire sur lui-même était peut-être le trait le plus remarquable de son caractère ». (Jared Spark's, *Life of Washington*, p. 7 et 534). — Et Tyndall, dans le beau portrait qu'il a tracé du caractère de Faraday : « Sous sa douceur et sa mansuétude se cachait le foyer d'un volcan. Il était vif et inflammable, mais il s'était dompté ; il n'avait pas laissé le feu se consumer en passions inutiles, il l'avait converti en un centre de rayons lumineux pour éclairer sa vie et celle des autres. » (*On Faraday as a discoverer*).

L'égalité d'humeur et le calme d'âme peuvent donc être chez certains un heureux don de la nature ; chez d'autres, ils sont une conquête de la volonté.

De toutes les fonctions psychiques, l'intelligence est celle à coup sûr que l'éducation peut le plus aisément transformer et développer ; c'est pourquoi c'est elle seule qu'on s'attache le plus souvent à cultiver. Et, pour ma part, tout en concédant volontiers que l'éducation intellectuelle n'est pas le tout de l'éducation, j'incline fort à croire que, si elle est bien comprise et bien conduite, elle demeure la partie essentielle de l'éducation morale. Entendons-nous en effet. Il ne saurait s'agir de la somme des connaissances acquises. A cet égard le pouvoir de l'éducation est évidemment limité par les capacités inhérentes à la nature de l'individu. « Il n'y a pas, comme dit Maudsley, d'éducation au monde qui puisse faire porter des raisins à un prunier ou des figues à un chardon. » Il n'y en a pas non plus qui puisse faire de tout homme un Shakespeare ou un Newton. Mais l'éducation peut porter à leur plus haut degré d'activité et d'épanouissement les virtualités de chaque nature. Surtout elle peut amener l'intelligence à s'exercer suivant un certain mode, à prendre des habitudes d'action. On peut corriger la mobilité brouillonne de l'esprit, on peut le soustraire à l'esclavage de la routine, on peut à l'automatisme substituer l'activité propre de la pensée. Or c'est là la véritable éducation de l'intelligence et elle est l'œuvre propre de l'individu autant que celle des éducateurs. Elle consiste essentiellement dans le développement des facultés d'attention et de réflexion. Ici encore une

part revient à la nature ; sous ce rapport, comme sous les autres, les hommes naissent diversement doués. Cela est vrai des animaux mêmes. Et c'est à leur capacité naturelle d'attention que se mesure leur aptitude à être éduqués. Il reste cependant qu'il y a là un germe qu'une culture appropriée peut développer dans une très large mesure. Au point de vue de la formation du caractère, cela est capital. Car, si la liberté est quelque part, c'est précisément dans le pouvoir de réflexion personnelle qu'elle se trouve. C'est lui, en effet, le véritable agent du progrès qui, « au règne des caprices, des impulsions passagères et discordantes, substitue par degré le règne des impulsions tenaces, en harmonie les unes avec les autres », qui, d'un mot, tend à former le *caractère*. C'est lui qui, permettant à la conscience de se fixer, d'arrêter le flot des impressions successives, d'appeler d'autres représentations, d'éveiller d'autres idées capables de s'opposer à l'impulsion actuelle, de se former des principes généraux et stables au niveau desquels devront se plier toutes les diverses tendances, c'est lui qui est l'essence même de ce qu'on nomme l'empire de la volonté et de la raison sur les passions. C'est grâce à lui que nous pouvons ne pas appartenir à « ce genre si commun des hommes *du torrent*, que la faiblesse ou le défaut d'exercice des fonctions réflexives rendent le jouet des événements et des idées, et qui, livrés sans défense aux idées qui les traversent, vivent et meurent sans s'être jamais témoignés à eux-mêmes comme en possession d'une certitude quelconque qui fut leur œuvre ». (Renouvier, *Psychol. rationnelle*, II, p. 135. — Cf. id., *ibid.*, II, p. 10-20, l'ingénieuse et profonde théorie de ce que M. Renouvier appelle le « vertige moral ».) C'est pourquoi le vrai but et le vrai moyen de l'éducation n'est pas de *suggérer* des croyances, de les imposer ou du moins de les faire pénétrer du dehors jusqu'à l'âme (1) ; si nobles, si généreuses qu'elles soient, elles nous resteraient dans une large mesure étrangères ; elles seraient encore pour nous un principe, je n'ose pas dire d'esclavage, mais de soumission. Ce qu'il faut, c'est développer chez l'enfant la puissance de se former à lui-même des croyances, dans la plénitude et l'intégrité de sa liberté et de sa raison. Il faut avoir foi et lui donner foi en l'efficacité souveraine de la lumière et de la vérité. Il faut, non pas pétrir et modeler son âme, mais la mettre en état de modeler et de pétrir par lui-même son propre caractère.

(1) V. la très intéressante thèse de M. Payot, *La Croyance*. Alcan, Paris, 1896.

La volonté devient ainsi créatrice d'elle-même ; je veux dire que la volonté, en tant que pouvoir d'agir, donne peu à peu naissance à la volonté comme principe dominateur, comme pouvoir de se gouverner, de se rendre maître de soi. Car le mot Volonté, comme le mot Liberté, se peut prendre en un double sens. On peut être « doué de Volonté » sans être « une Volonté », de même qu'on peut posséder une sorte de puissance de liberté sans être encore un agent vraiment libre. C'est pourquoi, dire, d'une part, comme nous l'avons fait, que l'acte volontaire est déterminé par mon caractère, qu'il est la réaction propre du « moi », et dire ensuite que le caractère est déterminé par la Volonté, ce n'est pas se contredire. La Volonté, en effet, c'est en dernière analyse la conscience que je prends de tout ce que je suis, de tout ce que je peux, de mes appétits et de mes désirs clairs ou confus, de ce résidu obscur qu'ont laissé après elles toutes mes joies et toutes mes peines passées, de tous mes souvenirs, de toutes les idées lentement emmagasinées en moi, de toutes mes habitudes de sentir, de penser et d'agir, et c'est aussi la conscience que j'ai de pouvoir combiner suivant un dessein constant et invariable cette masse d'éléments ; c'est la conscience de tout ce *moi agissant*. Par cela même qu'il devient conscient de soi, de sa puissance et de ses effets, qu'il se réfléchit, qu'il est transparent à lui-même, le moi devient une force nouvelle, un principe d'évolution et de progrès : il en arrive à se vouloir et à se faire. Mais, pour y parvenir, il est nécessaire d'abord de croire à la possibilité de l'œuvre ; il est nécessaire de la tenter. Pour mériter et conquérir la liberté, il faut d'abord se vouloir libre. « La première des lois pratiques, avant ce qu'on appelle un bon usage de la liberté, c'est l'usage même. » (Renouvier.)

Maintenant « se vouloir », au sens où nous venons de prendre ce mot, c'est avoir « du caractère », c'est, à ce qu'on pourrait appeler le caractère psychologique, substituer le caractère moral. « Au point de vue pragmatique, écrit Kant, la séméiotique universelle emploie le mot caractère dans un double sens, puisqu'on dit d'une part qu'un homme a *tel* caractère ou tel autre, et d'autre part qu'il a en général *du* caractère... Pouvoir dire absolument d'un homme : « Il a du caractère », ce n'est pas seulement avoir dit beaucoup de lui, c'est encore avoir fait son éloge... Avoir du caractère absolument, c'est posséder cette propriété de la volonté par laquelle le sujet s'attache à des principes déterminés qu'il s'est invariablement posés par sa propre raison. » (*Anthropologie*, II^e partie, section A.) Avoir un certain caractère c'est être, si l'on peut dire, le siège d'une association de phéno-

mènes et de besoins qui font que l'individu sent, pense, agit d'une certaine manière. Mais être un caractère, c'est être l'auteur, le directeur responsable de ce système de pouvoirs, de forces, de tendances. Dans le premier cas, nos états, nos actes sont bien *en nous* et *à nous*, et en un sens ils sont bien *nous*; dans le second cas, il sont *de nous* et *par nous*. Par l'effet de cette transformation du « naturel » en « caractère », l'« individu » devient « personne ». « Lorsque la Liberté, dit profondément M. Renouvier, fait son apparition dans un être donné, cet être, lié par mille rapports aux êtres et à ce que lui même était, à toutes les lois qui le constituent en le liant à soi et au monde, cet être acquiert une existence incomparablement plus propre; il se distinguait, il se sépare; il était lui, il devient par lui: de là une essence, ou, si l'on veut, une substance, dans le sens donné quelquefois à ces mots, un individu, et le plus individuel qui nous soit connu, l'individu humain, la personne humaine. » (*Psychol. rationnelle*, II, p. 367.)

C'est ainsi, enfin, que se réalise la véritable unité, sans laquelle on n'est pas un caractère. Être quelqu'un, c'est être un, pourrait-on dire, en modifiant légèrement le mot de Leibnitz (1). L'unité dans l'esprit, c'est la logique, l'accord de l'esprit avec lui-même; l'unité dans la conduite, c'est l'accord du vouloir avec lui-même, c'est, disaient les stoïciens, la vertu. Cette unité-là, elle est non pas extérieure et subie, mais intérieure et créée. Ce n'est pas celle qui résulte de la prédominance d'un instinct ou d'une passion; c'est celle qui vient de la constance avec laquelle on accepte d'invariables principes. Les caractères les plus solides, les caractères sur lesquels on peut compter, ce sont ceux qui se sont faits eux-mêmes à coups de volonté. C'est là ce que j'appelle Liberté. Celle-ci n'est donc pas imprévisibilité, bien au contraire. L'imprévisibilité, c'est l'esclavage. L'individu suggestible est esclave, et qui peut prédire sa conduite? L'homme passionné est esclave aussi, et qui peut prévoir où l'entraînera sa passion? L'homme maître de soi sait où il va, et cette cohérence, cette conséquence (*δμολογία*), c'est précisément l'expression de son indépendance à l'égard des choses et des hommes, à l'égard de tout ce qui ne dépend pas de lui. Il n'est pas revêtu d'une personnalité d'emprunt, variable au gré des événements. Sa personnalité n'est pas non plus l'individualité égoïste et basse, la tyrannie de l'instinct,

(1) « Tout ce qui n'est pas un être, n'est pas non plus vraiment un être. »
— « Ens et unum convertuntur. »

c'est la volonté de l'universel. Le caractère le plus élevé, c'est aussi le plus large ; le caractère le plus un, c'est le plus général et le plus généreux.

PAULIN MALAPERT.

La narration dans Lysias.

PLAN DE LEÇON (1).

Agrégation des Lettres.

La narration, chez un avocat, ne peut être qu'une narration oratoire, c'est-à-dire que le narrateur doit arranger son récit de façon à ce qu'une conclusion en sorte. Cette narration, qui prouve ce que l'orateur a le dessein de prouver, il y a plusieurs manières de la faire. Démosthène ne l'entend pas comme Lysias, Lysias ne l'entend pas comme Isée ou Isocrate, bien que, sur plusieurs points, il se rapproche de ce dernier. Pour étudier ce qu'est la narration chez notre orateur, il importe de se rappeler qu'en général Lysias est logographe et que, dans le *Discours contre Eratosthène*, il parle pour lui. Comment les logographes entendaient-ils la narration, et jusqu'à quel point les caractères de la narration ainsi entendue s'appliquent-ils au *Discours contre Eratosthène* ?

Le logographe, écrivant des discours pour les autres, doit faire abstraction du *moi* ; il doit accommoder son style au caractère des gens qu'il fait parler ; il faut que, dans ses discours, suivant le mot de Fénelon, « l'auteur s'oublie et nous permette de l'oublier » ; il faut qu'« au lieu d'un auteur, on trouve un homme », comme le veut Pascal. Certains genres littéraires, le drame par exemple, laissent à l'auteur une assez grande liberté, lui permettent de prendre parfois la parole sous le masque de ses personnages, sans que les spectateurs songent à le lui reprocher. Euripide, Voltaire sont souvent en scène dans leurs tragédies : c'est que, le théâtre reposant sur une foule de conventions tacites entre l'auteur et le public, une convention de plus ou de moins n'y tire pas à conséquence. Il n'en est pas de même de l'œuvre du logographe, do-

(1) Ce sont là de simples notes.

minée par des préoccupations toutes pratiques. Il doit peindre un individu, dans le discours qu'il écrit pour lui. Aussi doit-il se tenir très près de la vérité. Suivant qu'il a pour client un paysan ou un soldat, il est obligé de prendre un ton de voix particulier, pour ainsi dire, et de glisser dans son œuvre des traits de caractère heureusement choisis. C'est surtout dans la manière de présenter les faits que le logographe doit se montrer observateur des conditions. Lysias a-t-il eu cette souplesse de talent nécessaire pour faire parler ses clients avec naturel? Il l'a eue à un très haut degré. Il a compris que les conditions du genre où il s'exerçait lui imposaient une grande simplicité, qu'il fallait être persuasif et en même temps donner aux juges une bonne opinion de soi, en se présentant sous les traits d'un homme naïf et simple. Les deux grandes qualités de sa narration sont la vraisemblance et la netteté. Les anciens louent chez lui l'ἡθος, c'est-à-dire le don d'entrer dans le caractère du personnage qui plaide, ou le don de la sympathie quand il parle en son nom. Denys d'Halicarnasse, dans son jugement sur Lysias, lui fait honneur de cette qualité, et le compare à Isée ; chez Isée aussi, la narration est oratoire, mais de plus l'écrivain est retors, πανούργος, il apparaît comme un chicaneur subtil, qui sait démontrer son affaire. Lysias et Isocrate, au contraire, se recommandent par une extrême naïveté ; l'orateur semble être un homme candide, εὐθής, et l'on se dit, en l'entendant, que les choses ont bien dû se passer ainsi, et, de plus, que l'orateur est un bien honnête homme. Chez Lysias, la variété du ton est admirable. Son style, si simple, change de caractère suivant les personnes qui parlent. Dans son discours *pour des orphelins dépouillés*, l'orateur prend un ton sympathique et ému qui rappelle Térence ; ailleurs Mantithéos parle avec une raideur, une franchise toute militaire ; on croit entendre son langage loyal et sonore : « Ἐγὼ οὕτω σφόδρα ἐμυῶν πιστεύω, ὥστ' ἐλπίζω, καὶ εἴ τις πρὸς με τυγχάνει ἀγδῶς ἢ κακῶς διακείμενος, ἐπειδὴν ἐμοῦ λέγοντος ἀκούσῃ περὶ τῶν πεπραγμένων, μεταμελήσειν αὐτῷ καὶ πολὺ βελτίω με εἰς τὸν λοιπὸν χρόνον ἡγίσεσθαι (2) ». Il établit qu'il n'a pas été cavalier sous les Trente, qu'il s'est montré brave en toute occasion. « Οὐ γὰρ μόνον τὰ προσταττόμενα ἐποιοῦν προθύμως, ἀλλὰ καὶ κινδυνεύειν ἐτόλμων (17) ». Il a donc bien mérité de la cité. Dans le discours *sur le meurtre d'Eratosthène*, il fait profession de franchise : « Ἐγὼ τοίνυν ἐξ ἀρχῆς ὑμῖν ἅπαντα ἐπιδείξω τὰ ἐμυτοῦ πράγματα, οὐδὲ παραλείπων, ἀλλὰ λέγων τὰ ληθῆ (3) ». Il explique avec complaisance sa confiance en sa femme, confiance bien peu justifiée : « Ἐπεὶ δὲ γάρ μοι παῖδιον γίγνεται, ἐπίστευον ἤδη καὶ πάντα τὰ ἐμυτοῦ ἐκείνη παρέδωκα, ἡγούμενος ταύτην οἰκισίᾳ μεγίστην εἶναι. ἐν μὲν οὖν τῷ πρώτῳ χρόνῳ, ὡς Ἀθηναῖοι, πασῶν ἤν βελτίστη καὶ γὰρ οἰκονόμος δεινὴ καὶ φειδωλὸς

ἀγαθὴ καὶ ἀκριβῶς πάντα διοικοῦσα· ἐπειδὴ δέ μοι ἡ μήτηρ ἐτελεύτησε πάντων τῶν κακῶν ἀποθανοῦσα αἰτία μοι γεγένηται· ἐπ' ἐκφορὰν γὰρ αὐτῇ ἀκολουθήσασα ἡ ἐμὴ γυνὴ ὑπὸ τούτου τοῦ ἀνθρώπου ὀφθεῖσα, χρόνῳ διαφθείρεται· ἐπιτηρίων γὰρ τὴν θεράπαιναν τὴν εἰς τὴν ἀγορὰν βαδίζουσαν καὶ λόγους προσφέρων ἀπώλεσεν αὐτήν (6-9) ». Puis ce sont des détails sur la façon dont il avait aménagé son habitation, laissant à sa femme le rez-de-chaussée, de peur qu'elle ne fît une chute en descendant allaiter son enfant ; tandis que lui, Euphilétos, couchait au premier étage. La manière dont la femme assura son rendez-vous avec Eratosthène est expliquée longuement. Puis ce sont les révélations d'une vieille femme, les surprises du mari trompé, le flagrant délit découvert, le châtiment du coupable qu'il nous conte par le menu.

Ces détails familiers, qui donnent l'impression de la vie, ont leur importance dans des causes fort simples, comme celles qui se plaidaient du temps de Lysias. Le jury étant tiré au sort l'orateur n'a pas devant lui des juristes exercés, et il est bon de les intéresser au procès par une narration habile. De plus, le droit positif n'occupe qu'une place restreinte dans ces plaidoyers ; c'est surtout au bon sens des juges que l'orateur s'adresse ; souvent même il fait appel à leur propre intérêt. Aussi, dans le *Discours contre les marchands de blé*, les juges sont prévenus qu'une condamnation décidera les accapareurs à baisser leurs prix.

Enfin les personnes qui s'adressaient aux logographes plaidaient elles-mêmes leur cause ; il fallait tenir compte de leur culture souvent rudimentaire. Voilà pourquoi les plaidoyers de Lysias revêtent tous un caractère d'extrême simplicité.

Ce laisser-aller toutefois n'est qu'apparent, et chez Lysias l'art oratoire ne perd pas ses droits. Si la narration tient une très grande place dans ses discours, par exemple dans le plaidoyer *pour le soldat* ou *contre Simon*, il faut dire que cette narration a toutes les qualités nécessaires pour instruire et pour toucher.

Il y a trois manières de présenter une narration oratoire sous forme d'argument suivant les circonstances : ou bien les faits servent l'orateur, et il doit les tirer à lui, les présenter sous un jour favorable à la cause ; ou bien ils sont en partie pour lui, en partie pour l'adversaire : il convient alors de faire valoir les premiers, de glisser sur les autres ; ou bien enfin, la cause est franchement mauvaise : la seule ressource, dans ce cas, est de déplacer habilement la question et d'attaquer l'adversaire sur d'autres points. Lysias a mis en pratique ces trois méthodes. Dans le *Discours pour Mantithéos*, qui était accusé de lâcheté, il se contente de montrer que son client a donné des preuves de bravoure. S'agit-il de défendre Euphilétos, qui a tué Eratosthène ? Il montre

qu'Eratosthène a outragé un honnête homme et le couvre de ridicule. Mais on peut se demander si Eratosthène n'a pas été victime d'un guet-apens ; alors les mille détails de la narration servent à l'argumentation, et l'innocence d'Euphilétos devient évidente. Lysias ne dit même pas crûment qu'Eratosthène a été tué : « Voilà dans quelles circonstances il a subi le châtiment que les lois infligent au coupable ». Enfin, dans le *Discours contre Eratosthène* ou *Contre Agoratos*, il sort franchement du sujet. C'est la conduite des Trente qu'il flétrit ; il déplore l'asservissement, la misère d'Athènes sous leur domination, et tire parti de l'émotion que devait produire dans l'auditoire le rappel de si cruels souvenirs.

Si Lysias sait raconter les événements avec art, il ne néglige pas le pathétique. L'émotion se dégage du discours tout entier ; elle est éveillée par la bonhomie, la simplicité d'Euphilétos, ou la sincérité et la fierté légitime de Mantithéos, ou la chaleur discrète du défenseur des orphelins. Le style de Lysias étant très simple, le trait ému s'y détache, comme les couleurs vives se relèvent sur un fond un peu terne. Les faits parlent eux-mêmes : c'est Mélobios qui enlève les pendants d'oreille de la femme de Polémarque ; c'est l'enterrement si misérable de la victime d'Eratosthène, raconté avec une simplicité qui est une suprême habileté. Parfois, le ton s'élève et la narration devient franchement pathétique. C'est ce qui arrive dans le *Discours contre Diogiton*, où la mère des orphelins s'écrit en s'adressant à l'oncle qui les a dépouillés :

« Ἐπειτα σὺ ἐτόλμησας, ἔχων τοσαῦτα χρήματα, ὥς δισχίλλας δραχμὰς ὁ τούτων πατήρ κατέλιπε καὶ τριακοντα στατήρας, ἅπερ ἐμοὶ καταλειφθέντα ἐκείνου τελευτήσαντος ἐγὼ σοι ἔδωκα ; καὶ ἐκβαλεῖν τούτους ἡξιώμας θυγατρὸς ὄντας ἐκ τῆς οἰκίας τῆς αὐτῶν ἐν τριβωνίοις, ἀνυποδύτους, οὐ μετὰ ἀκολούθου, οὐ μετὰ στρωμάτων, οὐ μετὰ ἱματίων, οὐ μετὰ τῶν ἐπίπλων ἃ ὁ πατήρ αὐτοῖς κατέλιπε, οὐδὲ μετὰ τῶν παρακαταθηκῶν ἃς ἐκεῖνος παρὰ σοὶ κατέθετο · καὶ νῦν τοὺς μὲν ἐκ τῆς μητρυιᾶς τῆς ἐμῆς παιδεύεις ἐν πολλοῖς γρήμασιν εὐδαίμονας ὄντας · καὶ ταῦτα μὲν καλῶς ποιεῖς · τοὺς δ' ἐμοὺς ἀδικεῖς, ὥς ἀτίμως ἐκ τῆς οἰκίας ἐκβαλὼν ἀντὶ πλουσίων πτωχοὺς ἀποδείξαι προθυμῇ. Καὶ ἐπὶ τοιούτοις ἔργοις οὔτε τοὺς θεοὺς φοβῇ, οὔτε ἐμὲ τὴν σὴν θυγατέρα τὴν συνειδύειν αἰσχύνῃ, οὔτε τοῦ ἀδελφοῦ μέμνησαι, ἀλλὰ πάντας ἡμᾶς περὶ ἐλάττονος ποιῇ χρημάτων. (15, 16, 17.). »

Dans le *Discours contre Agoratos*, Lysias nous peint une scène de larmes qui se passe dans la prison : « Ἐπειδὴ τοίνυν, ὦ ἄνδρες δικασταί, θάνατος αὐτῶν κατεγνώσθη καὶ ἔδει αὐτοὺς ἀποθνήσκειν, μεταπέμπονται εἰς τὸ δεσμωτήριον ὁ μὲν ἀδελφὸν, ὁ δὲ μητέρα, ὁ δὲ γυναῖκα, ὁ δ' ἢ τις τῶν ἐκαστῶ αὐτῶν προσήκουσα, ἵνα τὰ ὕστατα ἀσπασάμενοι τοὺς αὐτῶν οὕτω τὸν βίον τελευτήσῃαν. Καὶ δὴ καὶ Διονυσόδωρος μεταπέμπεται τὴν ἀδελφὴν τὴν ἐμὴν εἰς τὸ δεσμωτήριον, γυναῖκα ἑαυτοῦ οὔσαν. Πυθομένη δ' ἐκίνη ἀφικνεῖται, μέλιν τε ἱμάτιον ἡμφιεσμένη, ... ὥς εἶκος τῶν ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς τοιαύτη

συμπορᾷ κεχρημένῳ. Ἐναντίον δὲ τῆς ἀδελφῆς τῆς ἐμῆς Διονυσόδωρος τὰ τε οἰκεῖα τὰ αὐτοῦ διέθετο ὅπως αὐτῷ ἑδόκει, καὶ περὶ Ἀγοράτου τουτουῖ ἔλεγεν ὅτι ἀΐτιος ἦν τοῦ θανάτου, καὶ ἐπέσκηπτεν ἐμοὶ καὶ Διονυσίῳ τουτωί, τῷ ἀδελφῷ τῷ αὐτοῦ, καὶ τοῖς φίλοις πᾶσι τιμωρεῖν ὑπὲρ αὐτοῦ Ἀγόρατον· καὶ τῇ γυναικὶ τῇ αὐτοῦ ἐπέσκηπτε, νομίζων αὐτὴν κυεῖν ἐξ αὐτοῦ, ἐὰν γένηται αὐτῇ παιδίον, φράζειν τῷ γενομένῳ ὅτι τὸν πατέρα αὐτοῦ Ἀγόρατος ἀέκτεινε, καὶ κτελεύειν τιμωρεῖν ὑπὲρ αὐτοῦ ὥς φονέα ὄντα (39, 40, 41, 42.).»

Néanmoins ce n'est pas là son ton habituel, et rien ne le montre mieux que le *Discours contre Eratosthène*.

Ici, il parle pour lui, et la cause est, à ses yeux, d'un intérêt capital, puisqu'il essaie de venger la mort de son frère. Rien ne l'obligeait à se faire accusateur, s'il n'était pas réellement ému ; il semble donc que, s'il en a jamais été capable, c'est dans ce discours qu'il va se rapprocher de Démosthène, et qu'il va user du πάθος, se montrer transporté, δεινότης, nous fournir un modèle du *pectus* des orateurs romains. Or, l'émotion est contenue dans ce plaidoyer. Les habitudes du métier de logographe se retrouvent chez Lysias, même quand il parle en son nom. Ce n'est pas la pratique des procès qui influe sur lui, puisque le *Discours contre Eratosthène* est antérieur aux autres. Mais il existait comme une sorte d'harmonie préétablie entre le métier de logographe et les goûts de notre orateur. Aussi ses œuvres ont-elles fixé la tradition du genre ; les logographes qui l'ont suivi ont bien vu qu'il n'y avait qu'une manière d'entendre leur métier, et que c'était celle de Lysias. Dans ce discours, où il défend des intérêts qui lui touchent de si près, il modifie à peine sa manière. Quoi qu'il en dise dans son exorde, il est un sophiste connu, et c'est par la vraisemblance, la modestie insinuante de sa narration qu'il va chercher à convaincre les juges. Il y a peu de discussions, peu de πάθος dans le discours, mais un exposé des faits qui nous dispose à croire l'orateur digne de toute sympathie. La scène de l'arrestation, avec l'histoire de la porte dérobée, les raisonnements prêtés aux personnages, les motifs bas qui font agir les Trente et que l'orateur ne fait qu'indiquer en passant, comme s'il ne leur attribuait aucune importance, tous ces détails concourent à produire un effet de vraisemblance et laissent une trace dans l'esprit du juge. Polémarque apparaît comme une victime innocente au milieu de toutes ces noirceurs, de toutes ces intrigues, et Lysias arrive à son but, sans les éclats de voix, les cris d'impatience qui échappent à Démosthène dans ses narrations, sans les réflexions dont l'auteur des *Philippiques* coupe son récit et où il satisfait le besoin irrésistible, qu'il a toujours, d'intervenir de sa personne au milieu des faits qu'il raconte. Le *moi* de Lysias, en effet, ne se montre pas ; ses discours sont comme impersonnels ; et il en résulte

qu'on ressent une vive sympathie pour cet homme qui s'étale si peu. Que l'on compare avec le *Discours contre Eratosthène* le discours de Démosthène sur l'affaire de *ses tuteurs*. C'est sa première œuvre, et là il n'a pas, comme Lysias, de frère à venger : on verra que, des deux discours, c'est celui de Démosthène qui est de beaucoup le plus ardent. Dans sa narration, le *πᾶθος* fait irruption ; la suite même des faits y est interrompue, car l'argumentation s'y mêle : au moment où Démosthène repasse les événements dans son esprit, la passion arrive et se traduit en exclamations emportées. Lysias, au contraire, a toujours l'imagination lucide d'un Fontenelle, de ces gens qui n'ont pas de nerfs, pas de sang, ou qui feignent de ne pas en avoir et savent présenter les choses sous le jour où ils veulent les montrer, avec juste assez de sensibilité pour ne pas paraître secs. C'est ainsi que la narration oratoire, telle qu'on l'ont comprise les logographes, reparait avec les mêmes caractères dans un discours où Lysias n'était pas logographe.

Sujets de dissertations françaises.

Licence ès lettres.

I. — Etudier cette pensée de Renan : « Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un très profond respect du passé. » (*Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. — *Préface*.)

II. — Dégager de la *Satire IX* les éléments d'une étude sur le caractère de Boileau.

(M. GAZIER.)

Plan de dissertation

LICENCE ÈS LETTRES.

Montrer que le courage civique est plus rare chez certains peuples que le courage militaire, et en donner les raisons.

Remarques préliminaires. — Ecartons d'abord un certain nombre d'exagérations. On dit quelquefois que, si le courage civique est plus rare que le courage militaire, c'est que celui-ci est

plus facile. Mais quel est celui qui exige le plus grand sacrifice de notre personne, qui nous force à étouffer le plus impérieux de nos instincts, le désir de ne pas mourir, l'attachement à la vie ? N'est-ce pas le courage militaire qui nous demande le plus grand effort ? — On a dit aussi que, sur le champ de bataille, l'homme ne s'apartient plus. Mais il est si peu vrai que le bruit des clairons et l'odeur de la poudre suffisent à donner le courage, qu'on voit souvent une foule de soldats lâcher pied devant l'ennemi. Ces auxiliaires du courage ne font pas le courage. On ne peut l'expliquer qu'en supposant la présence dans l'âme du soldat de certains sentiments, tels que le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie, l'enthousiasme, la fierté. — Peut-on soutenir davantage que, si le courage moral est plus rare, c'est parce que le courage militaire lui fait une concurrence qui l'éclipse ? Bien au contraire, le courage militaire apparaît comme la condition du courage civique, de telle sorte que, là où le premier disparaît, le courage civique disparaît aussi (exemple des nations tombées en décadence).

Mais il ne faudrait pas exagérer pour cela la rareté du courage civique. Sa forme la plus haute est sans doute l'énergie avec laquelle le citoyen maintient, défend au besoin sa liberté et ses droits. Mais il y a de ce sentiment des formes plus générales et plus accessibles. La plus commune est le courage avec lequel on s'attache à son opinion, à cette sorte de parole qu'on se donne à soi-même. Il faut savoir demeurer poli et courtois, ne pas étaler à tout propos ses convictions, attendre l'heure, mais savoir aussi faire connaître ce que l'on pense, le montrer au besoin par un silence significatif, et tout au moins refuser de souscrire aux théories que l'on croit fausses. Ce sentiment est de tous les temps. Alceste est un don Quichotte du courage moral.

En vérité, si le courage moral est plus rare que le courage militaire, c'est que, chez certaines nations, domine l'habitude de chercher sa règle de conduite non pas dans sa conscience ou dans les opinions des gens de bien, mais plutôt dans celles de la multitude mobile et capricieuse. Chacun a peur des récriminations malignes, chacun a peur du qu'en dira-t-on. Ce défaut est une des formes de la vanité, et on n'y échappe qu'en s'obstinant à respecter et à accomplir des devoirs qu'il n'est plus utile d'accomplir, parce qu'ils sont sacrifiés par la foule. Ce courage est surtout le respect de ses opinions, la fidélité dans ses actes aux principes de conduite que l'on croit vrais.

Plan.

I. — Définition du courage moral et du courage militaire. Le premier est avant tout le respect de ses opinions.

II. — Le courage moral n'est pas plus rare parce qu'il est plus difficile. Le courage militaire exige au contraire le sacrifice des instincts les plus profonds de notre nature.

III. — Le courage militaire est la condition de l'autre.

IV. — Analyser cette sorte de vanité qui, chez certains peuples, impose à chacun le respect exagéré et timide des opinions d'autrui. Le Français est de ceux-là. (Dans son livre de *l'Allemagne*, M^{me} de Staël signale cette peur instinctive qu'a le Français de se singulariser, de se sentir isolé et ridicule. Lutter contre cette mode, c'est faire preuve de courage moral.)

Sujets de devoirs.

LICENCE ÈS-LETTRES. — AGRÉGATION.

Université de Besançon.

Dissertation française.

La poétique dramatique de Molière — (d'après la Critique de *l'Ecole des Femmes*, *l'Impromptu de Versailles*, et quelques préfaces ou avertissements de Molière, sans aucune autre lecture).

Dissertation latine.

Qua sollertia Aenean suum Vergilius depinxerit, et si multi contra contenderunt, *explicabis*.

Conferantur et explanentur haec Horatiana : « O imitatores, servum pecus ! »

« Vos exemplaria Graeca nocturna versate manu, versate diurna. »

Thème latin.

La Bruyère, *Des Ouvrages de l'Esprit*, § 21. — Depuis : « Bien des gens vont jusqu'à sentir le mérite d'un mauvais écrit qu'on leur lit » : Edit. Hachette. Servois, p. 34.

Thème grec.

Discours sur l'Histoire universelle, III, 5. « Les Grecs naturellement pleins d'esprit ».

Grammaire.

Exposer brièvement la syntaxe des noms de lieu en latin.

Philosophie.

L'idée de substance, son origine et sa valeur objective.

ALLEMAND. — LICENCE ET CERTIFICAT.

Version. — Schiller : *Über anmuth und Würde*, à partir de : « So ist die Anmuth der Ausdruck einer schönen Seele », 30 lignes.

Thème. — Sainte-Beuve, à partir de : « Le premier dictionnaire de l'Académie définit simplement..... », 50 lignes.

Composition française. — Analyse du « *Trompeter de Sickingen.* »

AGRÉGATION.

Composition. — 1^{er} sujet : Shakespeare's Einfluss auf Schiller.
— 2^e sujet : Klopstock's Rolle in der Zukunftsgeschichte der deutschen Literatur.

Ouvrage signalé

A la Société d'Imprimerie et de Librairie (Librairie Lecène, Oudin et C^{ie}), 15, rue de Cluny, vient de paraître : **Quelques Vues générales sur le Romantisme français**, par M. Gustave ALLAIS, professeur à l'Université de Rennes ; un vol broché, 1 fr.

Sous ce titre, M. Allais publie quelques-unes de ses leçons à la Faculté des Lettres de Rennes, dans lesquelles il traite certains points précis de la vaste question du Romantisme français. Après avoir dégagé les éléments du Romantisme au XVIII^e siècle, M. Allais étudie le *pessimisme* des Romantiques sous ses trois formes principales : pessimisme passionnel, pessimisme byronien, pessimisme philosophique. Dans une dernière leçon intitulée : *Le Romantisme et l'idée de progrès en littérature*, il établit le bilan poétique et dramatique des XVII^e et XVIII^e siècles, et montre à quels besoins devait répondre le Romantisme, particulièrement au théâtre.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. P. H..., à T. — L'adresse de M. P. B. est 20, rue Barbet-de-Jouy.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires , par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Chaque volume se vend séparément.	
Impressions de Théâtre , par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
Chaque volume se vend séparément.	
Myrrha , par LE MÊME. Un vol. in-18, broché.	3 50
Seizième Siècle : Etudes littéraires , par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Victor Hugo : l'homme et le poète , par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
Bernard Palissy , par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle , par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Shakespeare et les Tragiques grecs , par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Bossuet , par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Hommes et Livres, études morales et littéraires , par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830 , par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édit., broché.	3 50
Aristophane et l'ancienne Comédie attique , par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain , par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Comédie au XVII^e siècle , par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Dante, son temps, son œuvre, son génie , par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle O. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br.	3 50
Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales , par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Essais de Littérature contemporaine , par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Nouveaux Essais de littérature contemporaine , par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique , par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Religion des Contemporains , par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (<i>Nouveauté</i>);	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

PLINE LE JEUNE. — SON ÉDUCATION.....

Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris.

LES ORIGINES DU DRAME ROMANTIQUE.....

Gustave Allais,
Professeur à l'Université de Rennes.

LA DICTATURE DE SYLLA (82-79).....

Paul Guiraud,
Professeur à l'Université de Paris.

LA PHILOSOPHIE DE KANT.....

Georges Dwelshauvers,
Professeur à l'Université de Bruxelles.

« LA BROUETTE DU VINAIGRIER » (conférence à l'Odéon).....

Jules Lemaitre,
de l'Académie française.

PLAN DE DISSERTATION.....

Licence de philosophie.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^o)

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an	{	France : 20 fr., payables 10 francs
		comptant et le surplus par 5 francs les
		15 février et 15 mai 1898.
		Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Pline le Jeune. — Son éducation.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Il nous reste de Pline le Jeune un assez long discours intitulé *Panegyrique de Trajan*, sa correspondance avec l'empereur de ce nom et neuf livres de *Lettres* à ses amis. C'est un bagage littéraire tout à fait mince. L'auteur met une sorte de coquetterie, dans ces différents petits ouvrages, à ne jamais traiter la même chose deux fois, mais il n'en garde pas moins en écrivant une seule et constante préoccupation qui répand sur l'ensemble une parfaite uniformité de ton et d'humeur, la préoccupation de paraître gracieux et spirituel. Il semble donc qu'il y ait bien peu à dire sur son compte ; j'espère cependant trouver, dans le sujet que j'ai choisi, la matière du cours de toute une année. Et, en effet, ce petit recueil des *Lettres* de Pline le Jeune nous donnera de très utiles renseignements, il nous fera connaître l'auteur lui-même, dont la vie présente le plus vif intérêt, parce qu'il a été, en son temps, un très grand personnage et de plus un beau caractère, sensible à tous les sentiments généreux, parce qu'il a été encore un orateur fort admiré et un écrivain d'une activité prodigieuse. Il nous fera connaître, d'autre part, une des époques les plus curieuses de l'histoire : car ces cinquante-deux années (61-113 ap. J.-C.) qu'a vécu Pline ont été extrêmement fécondes en révolutions et en transformations radicales. Ce demi-siècle a vu se succéder trois dynasties impériales : les dynasties

Julienne et Flavienne et celle des Antonins. Il a vu ces guerres civiles qui, dans la seule année 69, ont remplacé Néron par Galba, Galba par Othon, Othon par Vitellius, Vitellius par Vespasien. Rien de plus différent d'ailleurs que tous ces empereurs. L'un est un monstre et un fou, l'autre un vieillard sans force, l'autre un débauché cruel, Vespasien un soldat énergique. Le contraste existe même entre deux parties d'un seul règne. Les premières années du gouvernement de Domitien sont très heureuses, les dernières marquent le triomphe de la cruauté et de la folie. La société en même temps se transforme ; les Flaviens, ayant pour politique constante de diminuer l'influence du sénat, l'aristocratie, ainsi traquée et persécutée, décimée d'ailleurs par les proscriptions, dépouillée par les guerres civiles, n'a plus ni la force ni le souci de jouer un rôle dans la politique et laisse la place à une classe nouvelle, celle des provinciaux, qui, après avoir passé par les différents grades de la vie militaire, viennent à Rome briguer les fonctions civiles. Enfin, nous assistons à un réveil du sentiment religieux qui, au temps d'Auguste, était fort endormi ; la croyance au surnaturel et particulièrement à la magie devient très vive ; la religion nouvelle apportée d'Orient par les Juifs et les Chrétiens fait de grands progrès : la petite-fille de Vespasien lui-même, Flavia Domitilla, est chrétienne ainsi que son mari. Ajoutons encore un trait caractéristique de cette époque : les passions littéraires deviennent très ardentes et donnent lieu à des querelles qui occupent beaucoup tous les esprits. De tout cela, Pline le Jeune est un témoin excellent, justement parce qu'il n'a pas la prétention d'en témoigner à la postérité. Dans ses *Lettres* il peint non seulement, comme Juvénal, les misères, mais encore les vertus de son temps. Il nous parle de beaucoup d'événements et de beaucoup de personnes, surtout de lui-même. Il faut donc d'abord faire connaissance avec lui, savoir dans quel milieu il a été élevé et sous quelles influences de famille et d'amitiés il a vécu.

D'après un certain nombre de textes empruntés à Pline le Jeune et à d'autres auteurs, nous savons qu'il appartenait à une famille habitant aux environs du lac de Côme. Par son père Lucius Cæcilius Cilo, il faisait partie de la gens Cæcilia, qui paraît avoir été assez ancienne aux environs de ce lac. Ce qui le donne à penser, c'est que la pièce de Catulle qui porte le numéro 35, est adressée à un Cæcilius habitant ces parages, qui était un poète tendre et, dit Catulle, *sodali meo*, mon compagnon de plaisirs : « Je voudrais, dit-il, que ces vers allassent trouver mon ami Cæcilius pour lui dire de venir à Rome, où je suis, en abandonnant les

murailles et le lac de Côme ». Rien ne prouve que ce personnage soit un ancêtre de notre auteur, mais il est certain que depuis longtemps la famille de Cæcilius habitait là, était riche, et possédait *prædia paterna*, de vastes domaines. Une inscription nous parle d'un Cæcilius Cilo qui serait mort jeune et qui était le père d'un Cæcilius Secundus, lequel très probablement est notre Pline, car on sait qu'il s'appelait Cæcilius Secundus avant son adoption par son oncle Pline l'Ancien, et certains détails de cette inscription sont confirmés par ses *Lettres*.

Donc le père de Pline était riche et il l'a laissé de bonne heure orphelin. Quant à la famille de sa mère, la famille Plinia, c'étaient de riches propriétaires des environs de Côme. Nous savons par Suétone que Pline l'Ancien, son oncle maternel, était de Côme, *Novicomensis*. Pline, à plusieurs reprises, parle des propriétés qui venaient de sa mère, et il les désigne, comme celles de son père, par le mot *prædia*, qui indique des propriétés d'une grande étendue.

Dans l'inscription que je citais tout à l'heure, on constate un fait singulier : c'est que Cæcilius Cilo, par son testament, fit un legs aux habitants de Côme, puis des legs à ses deux fils et enfin à une femme qui n'est pas la mère de Pline, qui n'a pas par son nom le rang de citoyenne, qui est probablement d'origine étrangère ou affranchie. Elle est désignée sous le nom de *contubernali* ; c'est donc une épouse illégitime. D'où l'on est amené à conclure, avec Mommsen, qu'il y a eu querelle entre les parents de Pline, puis divorce, puisque sa mère n'est pas signalée dans le testament et a été remplacée par une étrangère. Cela a eu des conséquences pour l'éducation de Pline. Il est probable qu'à la suite de ces événements, il dut vivre plus avec la famille de sa mère qu'avec celle de son père. Dans ses *Lettres*, il est, à chaque instant, question de gens très liés avec la famille de sa mère ; mais il semble qu'il n'ait connu personne du côté des Cæcili. Nous voyons d'autre part qu'il était le neveu chéri de son oncle paternel, Plinius, qui l'a plus tard adopté par testament, et enfin nous constatons que, dans le temps où Pline l'Ancien est de séjour en Italie, à Rome ou dans les environs, il a toujours avec lui sa sœur et son neveu, ce qui semble indiquer qu'on a tout à fait rompu avec la famille paternelle. Ainsi, au moment de l'éruption du Vésuve, lorsque Pline l'Ancien, commandant l'escadre, s'installe à Misène, sa sœur et son neveu habitent la même demeure.

Le milieu dans lequel il a été élevé de bonne heure paraît avoir été un milieu de gens de bien, vivant à la campagne, ce qu'on pourrait appeler des gentilshommes campagnards. A voir

la façon dont Pline, dans ses *Lettres*, parle des travaux des champs, il est évident qu'on se trouve en face de quelqu'un qui s'est plu à la campagne, a su y vivre et s'y occuper ; il aime, à sa façon, il est vrai, un certain nombre d'occupations rustiques, ce qui étonne fort de la part d'un Romain. Il a en outre le sentiment de la nature, non comme J.-J. Rousseau, naturellement ; mais il aime la nature à laquelle il est habitué, comme Virgile. Virgile aime les paysages un peu froids et mélancoliques du Mincio, de la Cisalpine, avec des rivières bordées de roseaux. Pline a de même conservé très vivace le souvenir du paysage au milieu duquel il a grandi. Les paysages qu'il aime à décrire sont précisément de ceux qui rappellent les environs de Côme. Toutes les fois qu'il rencontre un lac, ou des cascades, ou des sources d'eau claire, il est ravi au point qu'il ne peut se dispenser d'écrire à ses amis pour leur en faire la description. Ainsi il nous dépeint les jolis paysages du lac Vadimon et du Clitumnus. Dans ses propriétés, il aime avoir des réductions de ces paysages qui l'enchantent par leur fraîcheur.

Mais ce n'est pas seulement en homme d'esprit qu'il goûte la campagne, il en connaît les travaux. Il ne comprend, dit-il lui-même, la vie du propriétaire qu'à la condition de s'intéresser à toutes ses possessions. Il faut connaître tous les pieds de vigne de ses champs et compter avec ses propres yeux tous ses plus petits arbres. Quand il parle d'une terre, il sait en apprécier la qualité et dire : celle-ci est d'excellent labour ; dans cette autre, le sol est bien moins bon. Les vendanges l'intéressent beaucoup. Il prend plaisir à voir les raisins en grappes, ces raisins qu'on cueille et qu'on porte soi-même au pressoir. Il ne s'occupe pas moins de ses coupes de bois.

Non seulement les choses de la campagne, mais les paysans aussi l'intéressent. Ainsi, il nous dit que, depuis qu'il est dans sa province, il est désolé de ne pouvoir rien faire ; il ne peut plus se donner à la littérature, parce qu'une nuée de paysans vient fondre sur lui : l'un lui demande une consultation, l'autre le prie de l'assister dans un procès ; puis ce sont les lamentations éternelles de tous ces braves gens sur le mauvais temps et la mauvaise année. « Ils abusent de mes oreilles : *Auriculis meis abutuntur* ». Assurément on n'aime pas la campagne de cette façon, si l'on n'y a pas vécu tout enfant, si l'on n'en a pas suivi les travaux et surtout connu les habitants.

Or la vie de la campagne, si abondante qu'on la suppose, est toujours relativement simple, car le nombre des fruits de la terre que l'on peut manger est parfaitement limité ; d'ailleurs,

dans l'antiquité, il y avait très peu de moyens de communications et, par suite, les grands richards, comme le père de Pline pouvait l'être, devaient se contenter d'une vie assez frugale. Pline a donc pu prendre dans ce milieu ces habitudes de simplicité et de frugalité qu'il a toujours eues. Dans la *Lettre 15* du livre I^{er}, nous avons un menu de Pline le Jeune, c'est une lettre à un de ses amis qui a manqué à un dîner ; il le gronde en lui disant : « Voilà, mon cher, ce que tu n'as pas eu ; il y avait pour chacun une laitue, trois escargots, deux œufs et un gâteau de miel avec de la neige. » On a cité quelquefois ce menu comme preuve de sa frugalité. Je n'ai pas besoin de dire que c'est un menu ironique, car il ne faut pas croire qu'il se contentait de cela. Non, il n'était point tout à fait aussi simple. Il est certain que Pline le Jeune, grand seigneur, homme de cour, obligé de recevoir, recevait très bien ses amis, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Il tenait table ouverte, avait une maison très honorablement montée, mais pas davantage. Et quand on compare la façon dont il vivait à celle de ses contemporains, il est certain qu'il y a une très grande différence. Quand on lit aujourd'hui ses descriptions de villas, où il paraît y avoir un luxe de pièces, un confortable extraordinaire, des salles à manger dans toutes les expositions pour toutes les saisons, on se dit : ce n'est pas là un homme simple. Dans une de ses maisons de campagne, par exemple, il y a deux salles à manger, l'une pour l'été sous un berceau de feuillage, où se trouve un bassin ; lorsqu'on déjeune, les plats sont placés sur le bassin et portés, par l'eau, d'un convive à l'autre. Mais il n'y a rien là en somme, d'extrêmement raffiné. Quand on compare cela aux villas de Stace, ou même de Varron et de Cicéron, on sait ce qu'il faut en penser. Ce qui fait le bonheur de Pline, ce sont les arbres bien taillés, les roses bien fleuries, l'herbe fraîche ; mais il n'y a là ni œuvres d'art ni statues ; c'est une abondance, une richesse relativement modeste, et la tradition et le goût certainement lui en sont venus de son enfance parmi les campagnards.

Ce milieu n'était pas seulement rustique et simple ; c'était aussi un milieu d'une très grande élévation morale : cela s'explique. On était loin de la corruption de Rome et de toutes les intrigues de ce monde cosmopolite qui s'agitait à la cour. On conservait là les vieilles traditions d'éducation, et de moralité. Pour connaître les caractères des gens composant ce milieu, il serait bon d'étudier les différents personnages que Pline a coudoyés dans son enfance. Nous en connaissons beaucoup ; je n'en citerai que quelques-uns. Je disais qu'il a beaucoup vécu avec son oncle Pline l'Ancien, qui très vraisemblablement lui a servi

de père. Malheureusement, si nous savons que ce Pline l'Ancien a beaucoup écrit, nous avons fort peu de renseignements sur son caractère. En étudiant sa carrière, nous pouvons peut-être nous en faire une idée. Comme beaucoup de provinciaux qui n'avaient pas de grandes protections, il s'était engagé, il avait servi dans la cavalerie assez honorablement pour qu'on lui eût donné les différents grades et ce qu'on n'attribuait qu'aux meilleurs officiers, les fonctions financières. Il a été intendant de l'empire, en Espagne, en Belgique, en Gaule et en Afrique. Au milieu de ses pérégrinations, il s'est trouvé rencontrer le plus honnête militaire du temps, ce qui est une preuve en sa faveur : ce soldat si honnête, devenu plus tard général, plus tard empereur, c'est Vespasien, un parfait représentant de l'ancienne discipline romaine. Une fois empereur, une des premières choses que fit Vespasien, ce fut d'appeler auprès de lui Pline l'Ancien, ce qui prouve en faveur de la conscience et de la valeur personnelle de celui-ci. Il en a fait son confident. Nous savons, par une lettre de Pline le Jeune, que Vespasien se levait de très bonne heure, et presque tous les jours appelait auprès de lui Pline l'Ancien pour traiter des questions intéressant l'Etat ; et, pour le récompenser de cette collaboration intime, il avait fini par lui donner la plus haute situation de l'empire : le commandement en chef de l'escadre de la mer Tyrrhénienne, qui stationnait dans le golfe de Misène. Voici un autre trait qui prouve encore en faveur de cet homme : c'est sa conduite au moment de mourir. Il était à Misène occupé à travailler, lorsque sa sœur et son neveu lui firent voir un nuage noir qui s'élevait au-dessus du cône du Vésuve : c'était l'irruption qui commençait. Immédiatement, il fait avancer une barque pour aller voir lui-même. Mais on lui dit que les populations accourent affolées. Alors il ordonne de préparer une galère, et, non plus en curieux, mais en fonctionnaire soucieux de remplir sa tâche, il va porter secours aux habitants et meurt victime de sa conscience professionnelle. C'était donc certainement un homme qui pouvait donner de bons exemples à un enfant.

A côté de ce Pline l'Ancien, nous rencontrons un autre personnage, qui a eu sur Pline le Jeune une influence au moins égale : c'est Virginius Rufus, qui était des environs de Côme. Sa famille était très liée avec la famille Cæcilia et surtout avec la famille Plinia. La terre de la famille Virginia et celle de la famille Plinia se touchaient : c'est Pline qui le dit lui-même. Leurs relations étaient si étroites, que, le jour où Pline devint orphelin, et qu'il fallut lui trouver un tuteur, c'est Virginius Rufus que l'on choisit. Pline parle

toujours de lui avec la plus grande affection. Virginus Rufus a suivi de très près d'abord l'éducation, ensuite la carrière de son pupille. Qu'était donc ce personnage ? Il mériterait de tenir une grande place dans l'histoire. Il avait débuté, comme Pline l'Ancien, par la vie militaire, mais il y était resté. Il avait fait sa carrière de la même manière que Vespasien, qu'Agricola, qui, lui aussi, né dans une province, cherchant à se faire connaître, s'est engagé de bonne heure, a fini par être général en chef et un personnage assez important pour donner de l'ombrage au prince. De même, Virginus a gravi tous les échelons de la vie militaire, il a combattu partout, en Espagne, en Gaule, en Germanie, en Asie. Nous le voyons légat de l'empereur en Germanie vers 67 ou 68. A ce moment il commence à se produire à Rome des mouvements révolutionnaires contre la tyrannie, vraiment insupportable, de Néron. Comme Néron n'a pas d'héritiers, toutes les ambitions sont éveillées à la fois, et de tous les côtés on voit poindre des candidats à l'empire. Parmi ces candidats est Galba, général en chef des légions d'Espagne. Ce Galba, voyant que les choses se gâtent à Rome, se met à travailler pour son compte. Il cherche des alliés autour de lui ; il offre en particulier à Virginus Rufus toutes sortes d'avantages. Là-dessus éclate la révolte des Gaulois conduits par l'Aquitain Vindex. L'armée gauloise, très nombreuse, très bien aguerrie, marche contre Virginus. Ils se rencontrent près de Besançon. Avant d'en venir aux mains, Vindex, qui s'est surtout soulevé contre Néron, demande une entrevue à Virginus. Ils tombent d'accord sur ce point que Néron est le plus méprisable des hommes, et Vindex propose au lieutenant romain de ne pas se battre et de marcher tous deux sur Rome. Virginus refuse une seconde fois ; mais, pendant ce temps, les soldats en viennent aux prises : 20.000 Gaulois sont massacrés, et l'armée romaine, victorieuse, proclame empereur Virginus Rufus et le menace de le tuer s'il n'accepte pas. Il répond, d'une façon très noble, qu'il n'est qu'un soldat, qu'il n'a pas à juger la constitution romaine ; tant que l'empereur vit, son loyalisme l'oblige à suivre ses ordres ; si l'empereur est renversé, il n'obéira qu'à celui qu'aura nommé le Sénat. Cette conduite paraît tout à fait singulière. Naturellement des gens comme Galba, Vitellius et autres, regardent d'un fort mauvais œil un désintéressement de cette espèce. Là-dessus éclate la révolution de 69 ; Néron est tué, Galba marche sur Rome ; il est tué à son tour ; il est remplacé par Othon. Othon est tué et remplacé par Vitellius. Nouvelle insurrection de l'armée de Virginus, qui refuse encore l'empire. Il revient alors à Rome, mal vu de Vitellius, mais très bien vu de Vespasien, et finit sa carrière, au bout de

vingt ans d'une considération universelle, tout le monde regardant avec un étonnement respectueux un homme qui a refusé l'empire. A sa mort, le Sénat, d'accord avec l'empereur, lui vote des funérailles nationales, et l'on choisit le plus grand orateur du temps pour faire son éloge : cet orateur était Tacite. Dans la première *Lettre* du livre II, écrite aussitôt après ces événements par Pline le Jeune, nous voyons dans le détail ce qu'a été cette très belle vie, et nous voyons aussi, — ce qui est important pour notre sujet, — la vénération que Pline le Jeune avait pour son tuteur. Rien ne peut mieux nous confirmer l'action morale que Virginius a dû avoir sur lui. Il nous dit que c'était le modèle des anciennes vertus ; en effet, c'était un de ces hommes dans le genre d'Agricola, de ces vieux Romains égarés dans l'époque impériale, qui ne pensaient qu'au devoir, et qui ne se mêlaient à aucune des intrigues politiques de la vie romaine.

Un troisième personnage a eu sur Pline une influence salutaire : c'est Corellius Rufus. Nous savons par Pline lui-même qu'il était très lié avec la famille Plinia ; sa sœur était une amie très intime de la mère de Pline. Ce Corellius, souffrant toujours de la goutte, ne put suivre la carrière militaire comme Virginius Rufus ou Pline l'Ancien, mais c'était aussi un homme du vieux temps, un homme de devoir, épris de légalité, de discipline. Pline nous dit quelque part que c'était *gravissimum, sanctissimum senem*. Ailleurs : « Je n'ai pas rencontré dans notre siècle un homme qui eût plus de grandeur d'intelligence que ce Corellius Rufus, sa mémoire est pour moi sacrée : *memoria sacrosancta est* ». Au point de vue du caractère, c'était plutôt, comme Agricola, un prudent, un de ces braves gens qui ont courbé le dos, ne pouvant faire autrement. Il aurait été prêt à marcher à la mort si Domitien l'y avait envoyé, mais il prêchait la patience : « Laissons passer ce règne, pensait-il, nous pourrions vivre sous de bons empereurs. » Avec une fermeté d'âme singulière, il faisait tous ses efforts pour s'attacher à la vie. Il disait, songeant à Domitien : « Je voudrais bien mourir, mais je voudrais survivre à ce brigand ». Malheureusement la maladie était cruelle. Un jour, il déclara à sa famille et à son médecin qu'il ne pouvait plus vivre ; et, malgré toutes les supplications, pendant quatre jours, il s'est laissé mourir. Nous voyons que Pline le Jeune a toujours réclamé ses conseils, qu'il n'a rien fait dans sa politique, durant les premières années de sa carrière, sans avoir recours aux lumières de Corellius Rufus.

D'autre part, Pline s'est trouvé, par les relations de sa famille, en contact avec un groupe d'hommes très curieux, les stoïciens de l'époque. On connaît le fameux Thraséas, cet homme que Néron

admirait, mais dont il avait peur. Telle était son autorité au Sénat, que, dans la province, on se demandait après chaque séance : qu'a dit Thraséas, ou plutôt qu'est-ce que n'a pas dit Thraséas ? Car son silence était plus terrible encore que sa parole. Pendant longtemps, Néron ne fit rien à cet homme, mais quand, après l'assassinat d'Agrippine, on vint lire au Sénat l'apologie du meurtre, Thraséas ne dit rien, mais il quitta sa place et sortit. Le résultat fut que, le soir même, il reçut de Néron l'ordre de s'ouvrir les veines. Il mourut stoïquement, discutant avec ses amis sur l'immortalité de l'âme, faisant même des plaisanteries sur son sang qui coulait. Sa femme Arria, fille de la célèbre Arria, ne voulut pas lui survivre. A côté de lui, vivaient Helvidius Priscus, Arulénus Rusticus, qui ont été condamnés à mort par Domitien. Tous ces hommes étaient fort liés avec la famille de Pline. Il avait comme ami intime Junius Mauricus, frère d'Arulénus Rusticus, auquel il a écrit quelques lettres ; il déclare que ce Junius, par ses exhortations, a maintenu sa jeunesse dans la bonne voie, et, en souvenir de l'influence si bienfaisante qu'il en avait reçue, il s'est attaché à la fille d'Arulenus Rusticus, s'est intéressé à elle après la mort de son père et a essayé de la marier.

A côté de ces influences morales, il faut noter l'influence littéraire, représentée surtout par Pline l'Ancien. Ce Pline fut le plus fécond de tous les Romains, sans en excepter Varron. Dans la *Lettre 5* du livre III, Pline le Jeune nous fait connaître à fond les goûts de son oncle. C'est un homme qui ne peut pas vivre une seconde sans faire de la littérature. Il en fait partout ; il dort peu : il en fait pendant la nuit. Le jour, il a des occupations diverses ; mais, dès qu'il a un instant, il travaille. Il a à côté de lui un lecteur, des copistes, des secrétaires, et dès qu'il rencontre un passage intéressant, il le dicte pour qu'on en prenne note ; et cela, d'un bout de la journée à l'autre ; qu'il soit en voyage, à table, à la cour, en ville, à la campagne, qu'il aille à un procès, partout il est accompagné de son copiste qui prend des notes ou qui lit. Il n'y a qu'un endroit où il ne travaille pas, c'est au bain, et encore, dit Pline le Jeune, je veux dire qu'il ne travaille pas quand il est dans l'eau ; mais, quand il sort de l'eau et qu'il se fait essuyer, il a un copiste qui lui lit. Pour voyager, il trouve que la meilleure manière est d'aller en litière, parce qu'à cheval il serait mal commode de lire. Son neveu, qui est encore jeune et qui aime à courir à la campagne, n'étant pas là, un jour, quand il le fallait, l'oncle le gronde en lui disant qu'il n'a pas travaillé, et qu'il n'a pas mis de bonnes heures à profit. Il est probable qu'auprès d'un autre neveu cette manie littéraire aurait eu peu de succès. Rien

qu'à voir un homme passer sa vie de la sorte, cela donne envie de ne pas faire de littérature. Songez qu'il composa un immense ouvrage et a encore laissé cent soixante livres de notes, écrites en petits caractères et des deux côtés. Mais il se trouve que ce neveu, par héritage, avait aussi le goût de la littérature. La passion de Pline l'Ancien a été contagieuse; son neveu ne l'a pas poussée tout à fait aussi loin que lui; mais il l'a eue très forte, lui aussi, car, pendant l'éruption du Vesuve, sa mère a été obligée de venir l'enlever à sa lecture de Tite-Live; il a fallu lui dire que la position n'était absolument plus tenable pour qu'il se dérangeât. Nous verrons bien d'autres preuves de son goût très vif de la littérature au cours de notre étude.

C. B.

Les origines du drame romantique

Leçon d'ouverture de M. GUSTAVE ALLAIS

MESSIEURS,

Avant d'aborder l'étude qui doit nous occuper cette année, il convient de résumer rapidement le cours de l'année dernière et de bien fixer nos idées en établissant ce qui a été acquis d'essentiel à notre discussion.

Notre objet était d'étudier l'histoire des origines et de la formation du drame romantique.

Mais ces mots « drame romantique » enferment une double idée : 1° l'idée d'une question spéciale de théâtre; 2° l'idée de la vaste question du romantisme en général. Dès lors s'imposait logiquement à nous un plan dont les deux parties devaient correspondre à ces deux questions mêmes : 1° donner une idée d'ensemble du romantisme; 2° étudier la question de théâtre.

Dans une *première partie*, nous nous sommes efforcés de faire comprendre ce que fut ce grand mouvement littéraire du romantisme.

Le romantisme fut, — avons-nous dit, — une littérature toute de sentiment et d'imagination; cette littérature avait déjà ses racines dans les œuvres de certains écrivains du XVIII^e siècle; mais elle a surtout emprunté ses caractères originaux, bien précis et déterminés, à l'état moral de la société française telle que l'avaient

faite les grands événements politiques de la Révolution, du Directoire, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, c'est-à-dire de trente années de l'histoire de France.

Ainsi, en dernière analyse, ce qui s'est présenté à notre esprit, ç'a été une étude psychologique et morale ; la question littéraire du romantisme s'est ramenée à une question de psychologie ; et il nous a paru nécessaire de comprendre et d'étudier l'état moral des gens du premier tiers de notre siècle, pour qui furent écrits des ouvrages tels qu'*Atala* et *René*, *le Génie du Christianisme* et *l'Allemagne*, les *Premières Méditations* et *Eloa*, *Hernani* et la *Confession*.

L'état d'âme de ces gens-là nous est apparu comme assez complexe ; nous y avons reconnu comme éléments caractéristiques : une grande délicatesse de sensibilité, une disposition passionnelle facile à s'exalter, un immense besoin d'amour humain et de foi religieuse, mais toujours avec la présence de ce ver rongeur : le doute. Et puis, je ne sais quelle vague tristesse intime, je ne sais quel profond et incurable ennui, cet ennui dont Chateaubriand a été la plus haute incarnation. Chez les uns, ce n'est qu'une mélancolie vague et douce ; chez les autres, c'est un âpre pessimisme, découragé ou révolté ; chez tous, une incroyable aptitude à souffrir, à se faire souffrir et à faire souffrir les autres. A tout cela ajoutez encore l'influence des écrivains du Nord, de Goethe, de Byron, influence nettement indiquée par Musset, et qui fut réelle : il nous semble que nous avons déjà les éléments essentiels qui constituent et caractérisent ce que nous pourrions appeler *l'état d'âme romantique* (1).

Par suite le romantisme, considéré au point de vue de l'analyse psychologique, pourrait se définir (si tant est qu'on ose avancer une définition approximative et assurément très imparfaite) : l'exaltation lyrique de la passion, de la souffrance et de la mélancolie. La note mélancolique et même pessimiste est d'ailleurs plus ou moins accentuée, mais elle se retrouve partout dans les œuvres des écrivains d'alors, à partir de Chateaubriand ; elle se fait reconnaître même chez les héros de théâtre, *Hernani* et *Didier*, *Antony* et *Chatterton*.

On comprend que des hommes ayant l'âme ainsi faite avaient besoin d'une littérature en rapport avec leurs dispositions morales. Avant tout, ce qu'ils demandaient aux œuvres des écri-

(1) Voir à ce sujet la *Revue des Cours et Conférences* de l'année dernière et notre brochure : « Quelques vues générales sur le Romantisme français. » (Société française d'imprimerie et de Librairie.)

vains, c'étaient des émotions nouvelles et fortes. Au théâtre, ils ne pouvaient plus se contenter des éternelles et fades imitations de la tragédie classique ; ce qu'il leur fallait, c'était quelque chose d'actuel, de vivant, d'émouvant, qui remuât le cœur et procurât à l'imagination de violentes impressions. Ces *desiderata*, le drame romantique essaya d'y répondre.

*
*
*

Dans une *seconde partie*, nous avons entrepris de faire à grands traits l'histoire des idées et tentatives ayant pour objet la rénovation du théâtre, depuis Voltaire jusqu'à M^{me} de Staël.

Nous avons vu comment la littérature française au XVIII^e siècle, et particulièrement la littérature dramatique, avait subi l'influence de l'Angleterre, du roman anglais, du théâtre anglais tant ancien que moderne (Shakespeare et les auteurs dramatiques de l'époque de la reine Anne).

Nous avons vu comment Voltaire, lui aussi, avait tout d'abord subi l'influence de Shakespeare, dont il avait vu jouer quelques drames lors de son séjour en Angleterre et dont il admirait alors la puissance et le grand souffle de passion. Il avait essayé de rajeunir la tragédie française en traitant des sujets plus modernes ; il s'était hasardé à introduire au théâtre des effets dramatiques ou scéniques à la façon de Shakespeare. Mais l'influence de Shakespeare sur Voltaire ne fut en somme que toute superficielle ; Voltaire était trop profondément classique de tempérament comme d'éducation ; il avait des habitudes d'esprit trop opposées à celles que satisfait le drame shakespearien ; il ne pouvait longtemps s'y plaire. Peu à peu, irrité de la vogue croissante de Shakespeare en France, à la suite de la traduction de *La Place* et des imitations de Ducis, il traita de plus en plus durement le dramaturge anglais ; et lorsque parurent, en juillet 1776, les deux premiers volumes de la traduction entreprise par Letourneur, Voltaire se laissa aller à la plus violente colère ; ce fut de sa part une véritable explosion de fureur, une rage inouïe, ne trouvant pas d'expressions assez injurieuses ni assez méprisantes contre ce barbare Shakespeare, ce « monstre », ce « sauvage », cette sorte de « Gilles » ou de Polichinelle fait uniquement pour amuser la foule, comme les bateleurs de la foire. L'incroyable colère de Voltaire, — qui nous semble aujourd'hui bien exagérée et quelque peu comique, à vrai dire, — dura deux mois ; rappelez-vous ses lettres de juillet-septembre 1776 et son « factum » contre Shakespeare lu en grande séance solennelle de l'Académie française, le dimanche

23 août, par d'Alembert. L'Académie tenait et tiendra longtemps encore pour le pur classicisme ; le parti shakspearien devra se faire jusqu'à Stendhal.

Nous avons vu d'autre part tout un courant d'idées se produire, représenté par Diderot, Sedaine, Beaumarchais, Séb. Mercier. Ces écrivains voulaient transformer totalement le théâtre tragique ; ils prétendaient y substituer « le drame bourgeois » et créer un théâtre réaliste qui aurait pris comme matière dramatique les événements de la vie ordinaire et familiale. Nous avons examiné les principales théories des *Entretiens sur le Fils naturel* et de la *Préface d'Eugénie*, et discuté certaines vues d'ailleurs fort intéressantes que nous en avons dégagées. Diderot et Beaumarchais (le Beaumarchais première manière, celui de 1760 à 1770) étaient persuadés que le « drame bourgeois » ouvrirait la carrière à un art plus vrai que la tragédie classique, qu'il inspirerait de plus vives sympathies et par suite aurait une plus grande portée morale.

En somme, toutes les tentatives d'innovation en fait de théâtre, soit inspirées de Shakespeare, soit imitées des dramaturges anglais contemporains, soit fondées sur une conception réaliste, échouèrent au XVIII^e siècle. Beaumarchais retourna, — et il eut raison, — à la franche comédie : c'était le genre qui convenait naturellement à son génie, et il s'y illustra, vous le savez, par deux œuvres immortelles : *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro*. — Quant à s'essayer à traiter des drames dans le genre shakspearien, c'est une idée qui était loin encore d'être mûre ; personne encore n'était capable de comprendre, de sentir vraiment la profondeur du génie de Shakespeare ; c'était trop tôt ; et, dans son opposition systématique à Shakespeare, Voltaire représente bien (voilà ce qu'il faut retenir au moins de toutes ses injures de 1776) le goût général de l'époque, c'est-à-dire des classes cultivées, de la bonne bourgeoisie instruite, des salons, de l'Académie, enfin des écrivains qui avaient l'estime du public.

Le goût pour Shakespeare eut une plus heureuse fortune en Allemagne, où Herder, à la même époque, faisait connaître et admirer à Goethe les œuvres du dramaturge anglais ; on sait que Goethe commença par imiter Shakespeare (*Götz de Berlichingen*, 1771). En France, on continua d'avoir et d'applaudir des tragédies traitées selon les traditions classiques, jusqu'au jour où les Français se trouvèrent peu à peu initiés aux beautés nouvelles de Goethe et de Schiller. Cette initiation fut surtout l'œuvre de M^{me} de Staël.



M^{me} de Staël : nous lui avons consacré deux leçons : c'était peu pour un sujet qui comporterait facilement quatre ou cinq leçons, à n'étudier, comme nous l'avons fait, que ses idées concernant le théâtre. Il y a, dans les différents chapitres qu'elle consacre à cette question (*De l'Allemagne*, 2^e partie, chap. xv-xxiv), beaucoup d'observations justes, intéressantes, parfois même assez profondes ; il faut en tenir compte, d'autant plus que bien des choses ont été dites par elle, que Victor Hugo plus tard s'est contenté de reprendre et d'amplifier, en les lui empruntant, et sans la nommer.

Rappelons brièvement celles des idées de M^{me} de Staël qui nous ont paru les plus dignes d'attention :

1^o D'abord cette idée vraiment philosophique, que l'art doit, comme toutes les choses vivantes, *évoluer*, c'est-à-dire se modifier, se transformer, s'adapter aux besoins nouveaux des hommes à qui il s'adresse. M^{me} de Staël n'emploie pas nos termes savants d'aujourd'hui ; mais elle n'en parle pas moins en philosophe quand elle énonce cette formule concise et suggestive : « Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié quand il ne change plus. » (*De l'Allemagne*, 2^e partie, chap. xv.)

2^o Le théâtre a pour but d'intéresser et d'émouvoir ; mais, pour y réussir, il est nécessaire de renoncer aux personnages de convention, aux « marionnettes héroïques » ; il faut peindre d'après nature ; il faut saisir et rendre l'homme tel qu'on l'observe dans la vie réelle ; il faut s'attacher enfin à représenter « cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit. » (*Ibid.*)

3^o Mais, pour peindre avec vérité la nature humaine, il faut rendre les nuances de la vie morale, ses fluctuations, ses bizarreries, ses incertitudes, ses contradictions ; car l'homme est un être complexe, ondoyant, où l'on trouve tous les contraires. Il faut être fidèle aux effets de contraste, tels qu'ils se produisent dans la vie ordinaire, et admettre dans une même œuvre le passage de l'héroïque au familier, du comique au tragique. Mais surtout il faut *élargir l'art*, c'est-à-dire non pas s'enfermer dans l'étude d'un moment unique, d'une crise morale, comme le faisait l'art classique, mais entreprendre de peindre le large développement d'un caractère ou l'évolution lente d'une passion ; en un mot, s'efforcer de traiter de grandes périodes de la vie morale et passionnelle des hommes, comme l'a fait Shakespeare.

4^o Ce qu'il faut encore, c'est renouveler le fonds de sujets qui

forment la matière du théâtre tragique, c'est-à-dire renoncer aux sujets tirés de l'antiquité. « Les sujets grecs sont épuisés », dit M^{me} Staël. Il faut donc aborder résolument l'histoire moderne, et surtout l'histoire nationale ; elle fournira aux auteurs dramatiques nombre de grands sujets où se mêlent les faits héroïques et les choses religieuses ; et ainsi les Français, comme autrefois les Grecs, y trouveront un double intérêt, national et religieux. Il sera possible dès lors de mettre en œuvre les beautés supérieures que renferme en soi la religion chrétienne et d'introduire le lyrisme dans l'action.

3^e Et quant aux règles techniques, comme, par exemple, celle des unités, tant pis si elles ne peuvent subsister avec toutes ces innovations ; les règles ne sont rien que des moyens pour exécuter des œuvres d'art ; si ces moyens sont surannés, s'ils ne sont plus en rapport avec les besoins des esprits, s'ils ne répondent plus aux nécessités nouvelles de l'art, ils doivent se modifier et s'assouplir ; jamais les règles ne doivent entraver l'art et le génie.

Toutes ces idées sont intéressantes ; elles dénotent beaucoup d'indépendance et une certaine hardiesse d'esprit. Le malheur, c'est qu'elles sont disséminées dans plusieurs chapitres du livre de l'*Allemagne*. Si elles étaient rassemblées, coordonnées et enchaînées en un seul chapitre bien construit, de façon à former réellement un corps de doctrine, toute cette théorie dramatique de M^{me} de Staël eût certainement été plus remarquée et eût exercé plus d'influence. Aujourd'hui même, certains lettrés, et des plus distingués, semblent n'y attacher qu'une importance médiocre (1) ; je ne suis pas de leur avis ; je trouve que M^{me} de Staël a beaucoup d'idées et que ces idées méritent d'être étudiées, parce qu'elles sont fécondes, parfois même profondes, et souvent combien plus justes et plus nettes que celles de la *Préface de Cromwell* !

* *

Entre M^{me} de Staël et Victor Hugo, une place assez considérable appartient à Stendhal dans l'histoire des origines et de la formation du drame romantique. C'est lui qui a fait entrer le théâtre dans la voie du romantisme et préparé les esprits à accueillir avec sympathie le drame de 1829-1830. M^{me} de Staël avait recommandé de s'inspirer des Allemands, Goethe, Schiller ; Stendhal,

(1) Voir M. Maurice Souriau, pages 30-38 de son excellente étude sur la *Préface de Cromwell* (1897). — Je ne fais d'ailleurs qu'indiquer ici les idées dramatiques de M^{me} de Staël ; l'étude de fonds viendra plus tard.

lui, préconisait l'imitation de Shakespeare. C'est à ce propos qu'il soutint une vive polémique contre l'Académie française (1823-1824). Dès lors, vous comprenez, Messieurs, pourquoi j'ai fixé comme limites à ce cours les dates de 1823 et de 1830 ; nous étudierons la marche lente et les progrès hésitants du romantisme au théâtre depuis la polémique de Stendhal jusqu'au triomphe définitif de la nouvelle école dramatique avec *Hernani*.

Mais, avant de parler de Stendhal, je voudrais appeler votre attention sur certaines données historiques qu'il me semble nécessaire d'étudier.

*
*
*

L'an dernier, je vous rappelais une loi, loi biologique, loi historique, qui est vraie pour tous les organismes vivants, individus, sociétés, institutions, écoles d'art, enfin pour tout ce qui vit ou est une manifestation de vie : c'est que *rien ne se produit tout d'un coup* ; tout est préparé, et parfois même de loin. Un fait semble survenir brusquement, d'une manière tout à fait imprévue ; mais l'imprévu de ce fait n'est qu'une apparence ; en réalité, ce fait a été préparé et amené peu à peu, par une transition lente, insensible, que personne ne remarquait, jusqu'au moment de l'éclat final où il est apparu en pleine lumière aux yeux de tout le monde (1).

Comme pour bien d'autres grands faits de l'histoire, histoire politique, histoire des institutions ou histoire de idées, nous avons vu cette loi générale se vérifier au sujet du romantisme ; les origines du romantisme, j'entends ses origines dernières, remontent jusqu'au milieu du XVIII^e siècle (Diderot et Rousseau).

Plus particulièrement, voulons-nous parler du drame romantique : nous trouverons qu'il ne s'est pas produit non plus d'un seul coup, et que bien des essais ont été tentés avant d'arriver au drame tel que l'a traité Victor Hugo.

Mais il y a plus encore : allons plus profondément ; et, s'il est vrai, comme je le pense, que l'histoire doit retrouver et faire ressortir l'enchaînement logique des faits, c'est l'histoire même qui m'autorise, Messieurs, à poser dès maintenant la formule que voici : le drame romantique n'est que *la tragédie classique transformée* ; il résulte, en somme, d'une longue évolution de la tragédie classique vers quelque chose de nouveau.

(1) Je trouve cette idée excellemment exprimée dans un article récent de M. Albert Sorel : « Rien en histoire ne s'explique que par enchaînement... Tout a sa suite et sa proportion dans les choses humaines comme dans le reste de la nature.... Si des événements de grande conséquence semblent parfois fortuits, c'est qu'on ne les voit point se préparer et venir, etc. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1898.)

Comprenons bien, Messieurs, ce que c'est que ce phénomène : l'évolution. Qu'est-ce que cette transformation d'un être, d'un organisme, de quelque chose enfin qui existe ? Transformation implique changement d'état, passage d'un état à un autre. — Mais l'état primitif était caractérisé par une certaine combinaison des éléments constitutifs de cet être ; peu à peu la combinaison première se modifie ; certains éléments perdent en valeur et disparaissent ; des éléments nouveaux apparaissent, remplacent ceux-là et arrivent à prédominer : c'est ainsi que, par une série d'états intermédiaires qui résultent de combinaisons variées et logiquement enchaînées, on aboutit à l'état final, très différent peut-être de l'état initial. — Donc, un double mouvement en sens inverse, de progression et de régression, d'élimination d'éléments usés et d'assimilation d'éléments nouveaux, mieux appropriés, qui viennent se substituer aux anciens : voilà, il me semble, Messieurs, où réside le mécanisme intime de la transformation de quelque chose de vivant, individu, société, genre littéraire.

Or, c'est là précisément ce qui s'est passé pour la tragédie classique dans sa lente évolution vers le drame romantique.

Il y a, vous le savez, certaines différences profondes qui séparent la tragédie et le drame ; je vous en rappelle les principales :

1° D'abord la nature des sujets : la tragédie les emprunte à l'antiquité, le drame aux temps modernes.

2° La question du comique et du tragique qui, dans les œuvres classiques, sont toujours considérés comme incompatibles et s'excluant l'un l'autre, au lieu que le drame moderne admet leur coexistence, — je ne dis pas leur mélange.

3° La fameuse loi des « trois unités », à laquelle la tragédie s'est toujours strictement assujettie, et dont le drame ne garde que l'unité d'action.

4° Le style, toujours noble dans la tragédie, et qui prend tous les tons dans le drame, selon les situations auxquelles il s'assouplit et s'adapte, tantôt noble, lyrique ou sublime, tantôt très familier.

Comme nous ne pouvons étudier la question dans toute sa complexité, nous nous en tiendrons au point de vue des sujets. Ce point de vue a bien son importance ; car il y a tels sujets qu'il serait impossible de traiter en tragédie, parce qu'ils ne rentrent pas dans les cadres traditionnels ni dans les conditions exigées par les « trois unités ». C'est ainsi qu'en 1823 les classiques avaient raison de soutenir à Stendhal que la tragédie ne pouvait traiter des sujets tels que *Macbeth*, *Othello*, *Charles VI*, *la Mort d'Henri VI*, etc.

Rien qu'à ce point de vue des sujets traités, il est curieux de

voir se dérouler l'histoire de la transformation progressive de la tragédie classique durant une soixantaine d'années, de 1765 à 1825 environ, c'est-à-dire depuis les dernières années de Voltaire jusqu'au moment des premières tentatives du romantisme au théâtre. Pendant cette période, on observe un *double courant contraire* : l'un, celui des traditionnistes, qui restent attachés aux sujets et aux personnages de l'antiquité, aux vieux cadres, aux vieilles formules, aux règles surannées, à toutes les habitudes enfin de la pure tragédie classique ; l'autre, celui des novateurs, encore peu hardis, mais qui déjà s'essaient à traiter des sujets nouveaux.

Ainsi, pendant que De Belloy donne *le Siège de Calais* (1765) et Ducis ses premières imitations de Shakespeare (*Hamlet*, 1769 ; *Roméo et Juliette*, 1772), Voltaire, assagi par l'expérience, revenu de ses audaces de 1730 et résolu à réagir contre celles des novateurs, écrit en 1770 une *Sophonisbe* et en 1772 *Atrée et Thyeste*. D'autre part, Sébastien Mercier, ce fougueux novateur dont rien ne pouvait arrêter l'esprit entreprenant et la verve primesautière, compose le premier de véritables drames historiques : *Jenneval*, *Jean Hennuyer*, *Louis XI*. Ducis qui, pour se concilier les bonnes grâces de l'Académie, avait écrit *Œdipe chez Admète* (1778), une fois devenu Immortel, revient à Shakespeare avec *le Roi Lear* (1783) et *Macbeth* (1784). La Harpe fait jouer un *Philoctète* (1783), un *Coriolan* (1784), une *Virginie* (1786). Sous la Révolution et le Directoire, le regain de faveur dont bénéficie l'antiquité classique amène sur notre scène tragique un encombrement désolant de figures archaïques : c'est, pour ne citer que les pièces les plus connues, le *Marius* et la *Lucrèce* d'Arnault (1791-92), le *Timoléon* de Marie-Joseph Chénier (1794), le célèbre *Agamemnon* de Népomucène Lemercier (1797). Mais n'oublions pas de dire aussitôt que Marie-Joseph Chénier fut aussi l'auteur de *Charles IX* (1789) et d'*Henri VIII* (1791) ; qu'Arnault composa *Oscar, fils d'Ossian* (1796), et *Blanche et Montcassin* (1798) ; enfin que Lemercier se montrera bientôt hardi novateur avec *Pinto* et *Christophe Colomb* et méritera d'être reconnu comme l'un des précurseurs authentiques du théâtre romantique.

Nous arrivons ainsi, Messieurs, au seuil même du XIX. siècle ; et dans le mouvement général de rénovation où va être lancée notre littérature, nous allons rencontrer un certain nombre d'œuvres dramatiques intéressantes à signaler ; quelques-unes, nous le verrons, marquent réellement une époque, une étape nouvelle dans l'évolution générale du théâtre tragique français.

GUSTAVE ALLAIS.

La dictature de Sylla (82-79).

Leçon de M. PAUL GUIRAUD,

Professeur à l'Université de Paris.

A peine dictateur, Sylla commença ses proscriptions ; quelques historiens disent même qu'elles précéderent le vote de la loi Valéria ; mais cette assertion me semble douteuse. Il apporta dans cette besogne l'esprit de méthode qui caractérise tous ses actes. « Proscrire », c'était afficher en public les noms d'un certain nombre d'individus, qui par cela même étaient mis hors la loi sans jugement et que chacun pouvait impunément tuer. On ne dressa pas une liste unique ; on procéda par séries, et plusieurs listes parurent successivement. Le nombre des victimes varie suivant les auteurs : d'après Valère Maxime, il s'éleva à 4.700 (IX, 2, 1). Pour activer les exécutions, on avait organisé une bande d'assassins largement rétribués ; la prime allouée, j'imagine une fois pour toutes, et non à raison de chaque tête coupée, était d'environ 12.000 fr. Défense était faite de recueillir un proscrit, fût-ce un frère ou un fils ; quiconque, en revanche, aidait les recherches recevait une rémunération. Parmi les morts, il y eut assurément bien des coupables, bien des gens qui avaient à se reprocher des crimes politiques et même des crimes de droit commun. Mais il y eut aussi une foule d'innocents, dont le seul tort était d'avoir un ennemi personnel. Les haines privées se donnèrent libre carrière, sans que Sylla essayât de réprimer ces excès. Beaucoup même périrent uniquement à cause de leurs richesses. Des malheureux furent égorgés parce qu'ils possédaient « une grande maison, un beau jardin, ou des sources d'eaux thermales ». Plutarque parle d'un citoyen inoffensif qui, ayant eu la curiosité de jeter les yeux sur la liste fatale, y aperçut son nom. « Hélas ! s'écria-t-il, c'est ma terre d'Albe qui me tue. » (Plut., *Sylla*, 31.)

Tous ces meurtres entraînaient la confiscation des biens. Une masse énorme de patrimoines tombèrent de la sorte entre les mains de l'Etat, qui les vendit aux enchères. Sylla se porta plus d'une fois acquéreur, ainsi que sa femme Métella, ses amis, ses officiers, ses soldats et ses affranchis. Il était dangereux d'entrer en concurrence avec eux : aussi la plupart des adjudications

atteignirent-elles un prix dérisoire, qui d'ailleurs ne fut pas toujours payé. Le fameux Chrysogonus eut pour 2.000 sesterces (440 fr.) des immeubles estimés 1.300.000 fr. (Cic. *Pro Sex. Roscio*, 2, 6). Au témoignage de Salluste (*Catil.*, 37), de simples troupiers arrivèrent à une opulence telle qu'ils pouvaient « vivre comme des rois ». Il y eut tant de spoliations que, malgré tout ce gaspillage, le Trésor encaissa 77 millions (Tite-Live, 89). Il se produisit alors un déplacement de propriétés analogue à celui qui amena chez nous, pendant la Révolution, la liquidation des biens nationaux. Pour mieux garantir aux acheteurs la possession de la terre, en même temps que pour consolider ses propres réformes, Sylla décida que les enfants et les petits-enfants des proscrits seraient exclus des fonctions publiques et bannis du Sénat. Mais cette précaution fut vaine. Rome, dans les années suivantes, fut perpétuellement troublée par la question des proscrits, comme la France l'a été, au début de ce siècle, par la question des émigrés.

Dans toute l'Italie, il y eut également des représailles à exercer. On recueillit soigneusement les noms de tous ceux qui avaient participé, de leur personne et de leur bourse, à la guerre civile, et on les punit en conséquence. On infligea aux cités rebelles un châtiment proportionné à la gravité de leurs fautes. Les unes perdirent seulement leurs murailles et leurs citadelles ; d'autres furent mises à l'amende ou accablées d'impôts. Il y en eut que l'on dépouilla des prérogatives inhérentes à la *civitas romana* et qui retombèrent à la condition de « villes latines ». Il y en eut même qui furent systématiquement dépeuplées et détruites. Sylla fut surtout impitoyable à l'égard du Samnium et de l'Etrurie : c'est là que la résistance avait été la plus énergique ; c'est là aussi que ses vengeances furent les plus terribles. L'expérience, disait-il, avait prouvé qu'il était impossible aux Romains d'avoir la paix tant que les Samnites formeraient un corps de nation (Strabon, V, p. 249). En vertu de ce principe, il travailla de son mieux à exterminer ce peuple « par le fer et par l'exil ». Il y réussit tellement bien qu'à l'époque d'Auguste les villes du Samnium n'étaient plus que de « misérables bourgades. » Les villes étrangères furent traitées avec la même sévérité. Florence, Fésules, Volaterræ, Arretium se virent rudement frappées, et Salluste, au moment de la conjuration de Catilina, nous signale dans ce pays une multitude d'indigènes forcés par la misère de se faire bandits (§ 28).

Les terres enlevées par Sylla, tant aux municipalités qu'aux particuliers, constituèrent, au profit de Rome, un vaste domaine

national qui servit à récompenser les soldats. Sur divers points, Sylla établit des colonies ; sur d'autres, il se contenta de procéder à des assignations individuelles. D'une manière ou d'une autre, il forma au total 120.000 lots. L'installation de tous ces vétérans dans les diverses contrées de la péninsule devait avoir pour effet de maintenir partout la tranquillité et l'obéissance ; mais, aux yeux de Sylla, c'était là aussi une mesure d'ordre économique. A l'exemple des Gracques, il voulait créer en Italie une classe de petits cultivateurs, et c'est pour ce motif qu'il interdit l'aliénation des lots. Mais ces mercenaires, accoutumés aux aventures de la guerre et à la vie des camps, avaient peu de goût pour l'agriculture : la prohibition tomba donc d'elle-même, d'autant plus qu'après la mort du dictateur nul ne se soucia de la faire respecter. Quelques années après, le territoire de la colonie de Préneste était déjà accaparé par une poignée de gros propriétaires (Tit. *De lege agrar.* II, 28, 78), et l'on apercevait parmi les brigands de l'Etrurie beaucoup de colons complètement ruinés.

Sylla ne se borna pas à massacrer ses ennemis et à enrichir ses troupes ; il accomplit encore un ensemble de réformes qui s'étendirent à toutes les branches de l'administration. Les *leges Corneliæ* ont, dans l'histoire de la législation romaine, une importance presque égale à celle des *leges Julix* de César et d'Auguste. Je ne les passerai pas toutes en revue ; j'indiquerai seulement les modifications que subit l'organisation de l'Etat.

Willems (*Le Sénat rom.*, I, 404) a calculé que, soit par les morts naturelles, soit par les proscriptions, le nombre des sénateurs se trouvait alors réduit à cent cinquante environ. L'effectif normal étant de trois cents, c'étaient donc cent cinquante sénateurs qu'il fallait nommer. Mais Sylla alla plus loin : il voulut que l'effectif légal fût désormais de six cents membres : d'où il suit qu'il eut à désigner quatre cent cinquante sénateurs, peut-être en plusieurs fournées. Ce fut lui qui choisit les tributaires des sièges vacants et des sièges nouveaux, et les noms ne furent soumis que pour la forme à l'approbation populaire. On ne sait pas exactement dans quelle catégorie de citoyens il les prit. Appien dit qu'il les tira de l'élite des chevaliers : ἐκ τῶν ἀρίστων ἱππέων (§ 100), et l'abréviateur de Tite-Live (§ 89) écrit pareillement : « *Senatum ex equestri ordine supplevit* ». Mais Denys d'Halicarnasse, qui est souvent bien renseigné, affirme qu'il appela au Sénat les premiers venus, τῶν ἐπιταχόντων ἄνθρώπων (V, 77), et cette phrase est corroborée par un texte de Salluste,

où nous lisons que la victoire de Sylla eut pour effet d'introduire dans ce corps de simples soldats (*Cat.* 37). Ces derniers, en tout cas, n'y furent qu'en très petite minorité ; et encore est-il probable qu'on réserva cette faveur à ceux qui possédaient le cens équestre. Jusque-là l'entrée au Sénat avait été subordonnée, non seulement à certaines conditions légales, mais encore au choix des censeurs. Sylla décida que tout questeur ferait, de droit, partie de cette assemblée ; et, afin que le nombre des questeurs fût à peu près en rapport avec le nombre des sièges annuellement disponibles, il le fixa à vingt. Mais on remarqua que tous les hommes libres de la période ultérieure, Cicéron, César, Caton, Clodius, pénétrèrent dans le Sénat par la seule gestion de la questure (*Droit public*, VII, 34). La censure cessa dès lors de dresser tous les quatre ans la liste sénatoriale, et, comme c'était là sa prérogative essentielle, elle fut, sinon abolie, du moins suspendue jusqu'en 70. Dans l'intervalle, les consuls et les préteurs héritèrent du surplus de ses attributions.

Le Sénat devait être, dans la pensée de Sylla, l'organe principal du gouvernement. Il recouvra deux privilèges, dont il avait joui jadis, mais qu'il avait depuis longtemps perdus. Nous avons vu que C. Gracchus avait donné aux chevaliers le monopole de la justice criminelle, et qu'une loi Plautia, de l'année 89, avait transféré aux comices par tribus la nomination des jurés, en déclarant tous les citoyens éligibles. Sylla rendit purement et simplement les tribunaux aux sénateurs. C'est pour ce motif qu'il fut obligé d'en porter le nombre à 600. Il y avait en tout huit jurys, et nous connaissons une circonstance où l'un d'eux fut composé de 32 membres (*Cic.*, *Pro Cluentio*, 27, 74). Si c'était là le chiffre ordinaire, le service judiciaire réclamait en moyenne 256 sénateurs et était par conséquent incompatible avec un effectif de 300. Cette réforme visait un but tout autre que l'amélioration de la justice ; et il tendait bien plutôt à livrer au Sénat le jugement des procès politiques où étaient impliqués les sénateurs, notamment des procès de concussion et de péculat. Juger toutes ces causes, c'était avoir la haute main sur toute l'administration, et voilà pourquoi le Sénat ne s'était jamais consolé d'avoir été dépouillé de cette juridiction par l'ordre équestre. En second lieu, Sylla, renouvelant une prescription de l'année 88, spécifia qu'aucun projet de loi ne serait présenté aux comices avant d'avoir reçu l'approbation du Sénat : c'était armer le Sénat d'un droit de veto préventif en matière législative, et restreindre singulièrement l'initiative des magistrats en même temps que la souveraineté populaire. La *lex Antonia de Termessibus* (71 av. J. C.)

nous indique de quelle façon s'exprimait l'avis préalable du Sénat. (C. I. L. I, 204.)

Par rancune autant que par conviction, Sylla déploya contre les chevaliers un vif acharnement. Ce ne fut pas assez pour lui de les frapper de déchéance par sa réforme judiciaire ; il s'attaqua encore à leurs intérêts pécuniaires. Un de leurs plus gros bénéfices était la ferme des impôts d'Asie. Sylla imagina un système d'après lequel les indigènes devaient eux-mêmes percevoir leurs taxes, sans l'intermédiaire des publicains. Ce système, il est vrai, fonctionna si mal qu'il fallut bientôt retourner à l'ancien état de choses ; mais la tentative du dictateur n'en est pas moins un curieux témoignage de sa profonde hostilité contre l'ordre équestre. Le même sentiment apparaît dans l'ordonnance de police qui arracha les chevaliers des places d'honneur, dont ils s'étaient récemment emparés au théâtre, pour les confondre avec la masse des plébéiens.

Sylla ne toucha directement aux prérogatives de la classe pauvre que sur un point ; il supprima, à ce qu'il semble, les distributions de blé. Pour tout le reste, il les laissa intactes. Il maintint la loi qui avait réparti les Italiens entre les trente-cinq tribus, et il se contenta de refouler les affranchis dans les quatre tribus urbaines. Il étendit le droit de cité à une masse de provinciaux. Il ne modifia en rien le mode de suffrage dans les comices ; il ne songea même pas à abroger la réforme démocratique de l'année 241 ; sa plus grande hardiesse consista à remettre les collèges sacerdotaux en possession du droit, dont ils étaient privés depuis 104, de se recruter eux-mêmes par voie de *cooptatio*. Ce fut par des moyens indirects qu'il amoindrit les pouvoirs du peuple. On a vu plus haut comment il avait limité sa compétence législative ; voici comment il imita sa compétence électorale.

La hiérarchie des magistratures fut déterminée avec plus de précision. Nul ne put aspirer à la préture avant d'avoir été questeur, ni au consulat avant d'avoir été préteur. Nul ne put être élu à une de ces trois charges que deux ans après avoir rempli la charge immédiatement inférieure, ni être réélu à la même charge qu'après un intervalle de dix ans. L'âge minimum de la questure fut fixé à 36 ans révolus, et celui du consulat à 42 (Mommsen, *Droit public*, II, 229-230). C'étaient là autant de précautions destinées à empêcher qu'un individu s'élevât trop vite aux plus hautes dignités de l'Etat ou s'y perpétuât. Sylla montra par un exemple éclatant le prix qu'il y attachait. Lucretius Ofella, un de ses meilleurs lieutenants, crut que

ces lois n'étaient faites que contre ses adversaires. N'étant encore que simple chevalier, il annonça hautement ses prétentions au consulat et se mit à solliciter les suffrages. Averti une fois par le dictateur, il n'en tint pas compte ; Sylla le fit tuer par un de ses satellites au milieu du Forum. Le peuple s'effraya d'abord, croyant peut-être que cet assassinat était le signal d'une réaction, d'une nouvelle guerre civile. On arrêta le meurtrier et on le conduisit au dictateur. « Sachez, Romains, dit-il, qu'il a agi par mon ordre, et que tel est le châtiment de ceux qui désobéissent aux lois. » Puis il leur conta cet apologue : « Un paysan labourait ; il avait de la vermine qui le tourmentait. Interrompant son travail, il secoua de son mieux sa tunique et l'épousseta comme il put. Deux fois il recommença, rien n'y fit. Il prit alors sa tunique et la jeta au feu. Parmi ceux qui m'écoutent, il y en a que j'ai mis deux fois à la raison. Gare à la troisième ! » (Mérimee, p. 219, d'après Appien, I, 101.)

Depuis les Gracques, c'étaient partout les tribuns de la plèbe qui avaient été les instigateurs des réformes et les agents des révolutions. Sylla s'efforça de les annihiler, afin d'ôter de la république cet élément de discorde. Par une innovation inouïe, il les déclara inéligibles à toute autre magistrature. C'était réserver celle-ci à des hommes sans ambition, sans considération, sans influence, et en écarter quiconque avait souci de son avenir politique. Le tribunat ne pouvait être dès lors que le refuge des fruits secs. Placés sous la haute surveillance du Sénat, qui avait la faculté de régler à son gré leur activité législative, les tribuns n'avaient plus que le droit, tout négatif, d'*intercessio*, c'est-à-dire le droit d'arrêter par leur veto l'effet des lois, des sénatus-consultes et des actes, même réguliers, de tous les fonctionnaires. On a la preuve que Sylla respecta en principe ce redoutable privilège (Mommsen, III, 355) ; mais il n'est pas moins certain qu'il y apporta quelques restrictions dont le détail nous échappe. C'est ainsi que, d'après Cicéron (*In Verr.*, I, 60, 155), un tribun fut cité en justice pour avoir enfreint la loi Cornelia par l'*intercessio*. En somme, de l'aveu de tous les historiens anciens, la puissance tribunicienne ne fut plus, après Sylla, que l'ombre d'elle-même (*imaginem sine re*, dit Velleius, II, 30), et on conçoit fort bien que son rétablissement ait été, à dater de ce moment, « le grand cheval de bataille des démocrates ».

Avant Sylla, les consuls et les préteurs étaient des militaires autant que des magistrats civils. Ils avaient la charge non seulement d'administrer la ville, de présider le Sénat et les comices, d'exécuter les lois et de rendre la justice, mais encore de com-

mander les armées et de conduire les guerres extérieures. Leur autorité s'appelait l'*imperium*, et il n'y avait pas de différence intrinsèque entre l'*imperium domi* et l'*imperium militiae*. D'ordinaire, l'un des deux consuls demeurait dans Rome, à la tête du gouvernement, et l'autre allait au dehors se placer à la tête des légions. Tel fut notamment le partage d'attributions qui eut lieu en 86 entre Cinna et Valerius Flaccus. Souvent même, quand les circonstances l'exigeaient, les deux consuls s'absentaient à la fois, et c'étaient les préteurs qui les suppléaient. Sylla changea tout cela. Depuis la guerre sociale et la loi Plautia Papiria, l'Italie n'était qu'un prolongement de Rome ; ce fut là le domaine propre du consul et des préteurs en fonctions. Au delà du Rubicon commençait le territoire provincial, divisé à cette époque en dix circonscriptions : Cisalpine, Narbonnaise, Espagne citérieure et Espagne ultérieure, Sardaigne, Sicile, Afrique, Macédoine, Asie et Cilicie. Ces districts étaient classés en deux catégories par le Sénat, non pas d'une façon arbitraire, mais suivant l'importance militaire qu'avait chacun d'eux. Il y avait deux provinces consulaires et huit prétoriennes, toutes réparties entre les ayants droit par le tirage au sort, quand ce n'était pas (du moins pour les premiers) par un accord amiable. (Sall., *Hist.*, II, 98 D.) Mais les gouverneurs désignés n'en prenaient possession qu'à l'expiration de leur magistrature urbaine : si, dans les temps ultérieurs, on dérogea parfois à cet usage, ce fut en violation de la loi. (Mommson, III, 100.) Ainsi l'Italie tout entière formait autour de Rome une sorte de périmètre de protection où n'étaient admises que les forces très restreintes confiées aux consuls et d'où se trouvaient rigoureusement bannies les grandes armées provinciales. Les proconsuls y gardaient leur *imperium* jusqu'aux portes de la ville ; mais ce n'était guère là qu'un pouvoir mort ; pour qu'il devint effectif, un décret du Sénat était nécessaire. (Voir, par ex., Sall., *Cat.*, 30.)

Il était impossible de diminuer l'autorité des gouverneurs de province, sous peine d'ébranler la domination même de Rome. Il fallait pourtant parer aux dangers que leur puissance pouvait faire courir aux libertés publiques. Nous savons qu'une loi Cornelia punissait les crimes de lèse-majesté, et qu'elle attribuait à ce mot un sens très large, si l'on en juge par cette définition, que Cicéron lui emprunte : *Exire de provincia, educere exercitum, bellum sua sponte gerere, in regnum injussu populi romani aut senatus accedere*. (In *Pisonem*, 21, 50.) Quiconque par conséquent franchissait les frontières de sa province avec une armée était coupable d'un attentat contre la sûreté de l'Etat et s'exposait à

une sentence d'exil. Ce n'est pas tout : si, en général, un proconsul ou un propréteur conservait son gouvernement pendant un an, le Sénat avait toujours le droit de le révoquer au cours de son mandat, ou, au contraire, de le proroger dans son commandement, en évitant de lui envoyer un successeur. Or habituellement les titulaires avaient intérêt à séjourner dans la province qui leur était échue, surtout si elle était riche, et il dépendait du Sénat de leur procurer des bénéfices considérables ou de les réduire à la portion congrue. Enfin, si l'on réfléchit que les magistrats concussionnaires étaient justiciables des jurys sénatoriaux, on devine quelle forte prise avait cette assemblée sur les administrateurs de tout le monde romain.

Telle est, dans ses grandes lignes, la constitution de Sylla. Elle avait pour but de maintenir la république, mais en lui donnant la forme aristocratique, en remettant ses destinées à un corps oligarchique, et en la protégeant à la fois contre les tendances anarchiques de la populace et contre l'ambition de ses chefs militaires. Il y a une contradiction évidente entre les moyens que Sylla employa pour se frayer le chemin du pouvoir suprême et les institutions qu'il essaya de fonder. Mais il n'eut pas un seul instant le dessein de faire du régime exceptionnel qu'il créa à son profit le régime définitif de l'Etat. Maître de Rome par l'épée, il prétendit établir un gouvernement civil, libre d'imposer à Rome la monarchie ; il prétendit consolider la république. Il ne se servit de son omnipotence que pour se jeter à la traverse du mouvement qui, par la démocratie et par l'armée, emportait la société romaine vers le despotisme. C'était peut-être une chimère que de chercher à l'arrêter ; mais il s'y appliqua de bonne foi.

Pour que le système nouveau entrât en vigueur, il y avait un obstacle à supprimer, c'était la dictature de Sylla lui-même. Sa puissance était incompatible avec ses réformes ; elle était un démenti infligé à ses propres lois. Tant qu'il serait dictateur, sa constitution devait rester à l'état de lettre morte. Il abdiqua donc spontanément, au début de l'année 79, non par lassitude du pouvoir, ni par mépris des hommes, mais par nécessité. Il parut un jour sur le Forum, et les Romains étonnés le virent congédier ses gardes et ses licteurs, déposer les insignes de sa charge, et demander à la foule si quelqu'un avait une réclamation à lui adresser, se déclarant tout prêt à rendre compte de ses actes. Personne n'ouvrit la bouche. Il descendit alors de la tribune, parcourut lentement la place, accompagné de ses amis, et entra à pied chez lui. Dans cette ville où il avait fait tomber tant de têtes et couler tant de sang, un enfant osa seul le poursuivre de

ses injures. Sylla le laissa crier à son aise ; mais, arrivé sur le seuil de sa porte, il dit à son entourage : « Ce gamin sera cause que, si jamais un autre parvient à la dictature, il n'y renoncera pas comme moi. » Et en effet il n'eut point d'imitateurs. (Appius, § 104.) Sa confiance hautaine était d'ailleurs peu dangereuse. Il était suffisamment défendu par les souvenirs que son nom évoquait, par ses créatures qui remplissaient le Sénat et les magistratures, par les dix mille esclaves qu'il avait affranchis et qui lui devaient tout, la liberté, le titre de citoyens et leurs biens, enfin par les cent vingt mille vétérans qu'il avait répandus dans toute la péninsule. Il se retira en Campanie, où il passa encore plusieurs mois occupé de chasse et de pêche, lisant les auteurs grecs, écrivant ses *Mémoires*, se livrant à la débauche, mais toujours attentif aux affaires de Rome, de l'Italie et du monde. Quelques jours avant sa mort, il s'amusa à rédiger une constitution municipale pour Pouzzoles. Son caractère ne perdit rien de son âpreté. La veille du jour où il expira, averti qu'un magistrat de cette ville refusait d'exécuter une délibération des décurions, il le manda auprès de lui et le fit étrangler par ses esclaves. Il mourut en 78, à l'âge de soixante ans.

PAUL GUIRAUD.

La philosophie de Kant

Cours de M. GEORGES DWELSHAUVERS (1)

Professeur à l'Université de Bruxelles.

Le cours, dont je donne ici le résumé, a été réduit par moi en un nombre moindre de leçons qu'il n'en a compris en réalité. Il a été rédigé après coup, d'après des notes. L'enseignement oral est différent de l'exposé philosophique écrit : c'est ce dont j'ai tenu compte. Suivant l'excellent procédé d'exposition de l'illustre professeur KUNO FISCHER, dont le nom doit, à plus d'un titre, figurer en tête de ces pages, j'ai fait un double exposé de chaque question que j'avais à traiter : un exposé analytique, occupant une première leçon, et, au début de la leçon suivante, un exposé

(1) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1895-96.

synthétique ayant pour but de réunir en un faisceau, d'une manière saisissante, l'ensemble des réflexions suggérées à l'auditeur par l'analyse.

Voici les principaux ouvrages que j'ai eus à ma disposition d'une manière constante, — comme manuels de chaque instant.

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX : l'Histoire de la philosophie de *Ueberweg* (la meilleure pour les recherches, indication des sources) ; le précis de l'Histoire de la philosophie de *Schwegler* (ces deux ouvrages en allemand) ; l'Histoire de la philosophie de *Fouillée* ; le volume sur Kant de l'histoire de la philosophie allemande de *Willm* ; les deux volumes de la belle Histoire de la philosophie moderne de *Kuno Fischer* (allemand, 3^e édit.) ; la Philosophie de Kant, de *V. Cousin* ; l'Histoire de la philosophie de Kant, de *Rosenkranz* (parue dans l'édition *Rosenkranz-Schubert*) ; Etudes d'histoire de la philosophie, de *E. Boutroux* (Alcan, 1897).

II. — Comme édition de Kant, l'édition complète, avec les notes, de *von Kirchmann*, et les volumes parus dans la Bibl. Reclam, édition *Kehrbach* (très commode comme format ; publiée avec soin ; donne la pagination de toutes les éditions essentielles). Il faut citer comme grandes éditions, l'édition *Rosenkranz-Schubert* et les deux éditions *Hartenstein* (la seconde, ordre chronologique).

III. — OUVRAGES SPÉCIAUX : 1^o les œuvres des philosophes cités dans les leçons ; 2^o *Lange*, Histoire du matérialisme, trad. franc. ; 3^o *Mabilleau*, Histoire de la philosophie atomistique, 1893 ; 4^o *Dühring*, *Cursus der Philosophie* ; 5^o *Riehl*, *Philosophischer Kriticismus* ; 6^o *Drews*, *Kant's Naturphilosophie*, 1894 ; 7^o *Schopenhauer*, *Kritik der kantischen Philosophie* (à la fin du vol. 1^{er}, dans la Bibl. Reclam) ; 8^o *Vaihinger*, *Commentar zu Kant's Kritik der reinen Vernunft* ; 9^o *Noiré*, *die Lehre Kants* ; 10^o *Spicker*, *Kant, Hume und Berkeley*. — Les autres ouvrages consultés seront cités dans le courant de ces pages.

IV. — REVUES : La collection complète de la *Revue philosophique* (j'ai lu non seulement les articles originaux, mais les moindres relevés bibliographiques ; je tiens à le dire pour rendre à chacun ce qui lui revient ; *Kantstudien*, d. *Vaihinger* (revue consacrée à l'étude du kantisme) ; les *Philosophische Monatshefte* (depuis 1880), véritable moniteur des Kantiens ; la *Zeitschrift für wissenschaftliche Philosophie* (depuis la même date) ; la *Zeitschrift für Philosophische Kritik* (idem) ; les *Philosophische Studien* de *Wundt* ; le cours de *M. Emile Boutroux* sur Kant dans la *Revue des Cours et Conférences* (Lecène, Oudin et Cie, 1894-95).

I

LA PHILOSOPHIE DE KANT.

Kant fut, pendant sa carrière de penseur, préoccupé de donner une base assurée à la science de la nature d'une part, à la morale et à la religion d'autre part. Cette base ne pouvait être le monde extérieur, le phénomène qui passe ; elle devait être l'esprit humain. Kant compare sa révolution philosophique à la révolution cosmologique de Copernic : toutes deux, elles déplacent le point de vue du penseur par rapport à l'objet.

La pensée de Kant n'est pas contradictoire dans son développement, mais graduelle. Il fut moraliste dès le début et s'intéressa en même temps aux sciences de la nature. Ce fut le maître qui eut le plus d'influence sur lui (d'après Borowski), le leibnizien Knutzen, qui lui prêta Newton, dont l'étude exerça une grande influence sur l'esprit de Kant. Les sciences de la nature le préoccupent dès ses premiers ouvrages ; au lendemain de sa *Critique de la Raison pure*, il écrira les *Principes métaphysiques des Sciences naturelles*, et son œuvre inachevée, sa dernière, concernera le passage de la métaphysique à la physique.

De même, d'autre part, l'idée morale et religieuse. Les preuves de l'existence de Dieu l'attirent dès sa *Théorie du Ciel* (1755) ; et il ne cessera pas de songer à ce problème, jusqu'à la découverte de sa preuve morale.

Il comprit la nécessité, pour établir une philosophie de la nature et une philosophie morale, de reviser la métaphysique. Il assista aux déchirements de cette science. Il subit d'abord l'influence de l'école de Leibniz, puis du criticiste anglais Hume (depuis 1762 environ) ; enfin il se forme lui-même et crée sa critique large et complète : voyant les défauts métaphysiques dogmatiques, il évite cependant et le scepticisme et l'abstention du positivisme ; il aborde de front les problèmes qui concernent la portée de l'esprit humain : c'est la période critique, dont on fixe le terme à la thèse de 1770, sur le monde sensible et le monde intelligible ; 1781 est le point culminant (1^{re} édition de la *Critique de la Raison pure*).

Kant établit alors la distinction fondamentale entre *phénomène sensible* et *chose en soi* ; ces deux grands objets de la pensée nous apparaissent d'une manière différente : les phénomènes se résument pour nous en des lois, ils sont liés par la *nécessité causale*. Si l'on faisait rentrer la chose en soi dans le phénomène, la chose

en soi serait aussi soumise à la nécessité causale, et le monde deviendrait un mécanisme. Les choses en soi devenant des phénomènes, elles n'auraient plus de réalité.

Les phénomènes subissent donc les catégories de notre entendement : la *liaison causale* en est un exemple. Or, l'intuition sensible et les lois de l'entendement qui en déterminent l'ordre ne conduisent qu'à la connaissance du fini (Rosenkrantz). Sur le fini on ne fonde pas de morale. Le phénomène n'a pas de réalité, la chose en soi seule en a.

Le phénomène se ramène aux formes de notre logique. Il se construit dans l'intuition sensible d'après les catégories de l'entendement, lesquelles sont basées sur les formes du *jugement* (opération de l'entendement). C'est donc notre entendement qui impose ses lois à la nature (*idéalisme transcendantal*). Les formes de notre perception du phénomène sont le temps et l'espace. Nous construisons les phénomènes dans le temps et l'espace, d'après les catégories de l'entendement. Ces catégories relèvent d'une unité : notre *aperception* qui établit la *synthèse*.

La chose en soi n'est pas à construire dans l'intuition ; elle n'est pas *connaissable*. Mais Kant ne la nie aucunement. Elle a, au contraire, pleine réalité (*Prolégomènes*, trad. franç., Hachette, p. 124-5). En résumé, la chose en soi seule est réelle ; mais notre connaissance ne peut s'y appliquer directement ; elle subit des formes (temps et espace) ; le phénomène seul, qui apparaît sous ces formes, est connaissable ; c'est la seule manière dont la chose en soi se montre à nous. Pour notre connaissance exacte, la chose en soi est donc limitative, elle indique où nous devons nous arrêter.

D'après la 1^{re} édition de la *Critique de la Raison pure*, les métaphysiques qui ont essayé de l'expliquer ont échoué. Les trois grands problèmes qui résument la chose en soi sont insolubles : 1^o l'âme : on peut démontrer aussi bien sa liberté, sa persistance, sa simplicité que le contraire ; 2^o le monde : est-il infini ou non ? 3^o Dieu : il ne peut être prouvé ; toutes les preuves sont tautologiques.

Ce que la raison *théorique* n'atteint pas nous sera révélé par la raison *pratique* ; la raison se sent libre. C'est un fait. Elle porte en elle sa loi : le devoir, la loi morale, l'impératif catégorique ; cette loi est *formelle* (on l'accomplit pour elle-même), *universelle*, *nécessaire*. Elle suppose un *progrès indéfini* et une *sanction* (d'où, comme postulats, l'*immortalité* et Dieu).

Raison théorique et raison pratique relèvent d'une même unité. La raison théorique s'éclaire d'un jour nouveau par la raison

pratique (introduction dans la nature de l'idée de *but* et de *valeur morale*).

Kant a résumé dans la conclusion de la *Critique de la Raison pratique* l'ensemble de ses préoccupations : le *ciel*, la *loi morale*. Tous deux se rapportent à notre *sentiment d'existence*. Par le premier mot, Kant désigne la nature, dans laquelle nous ne sommes rien et à laquelle nous retournerons. La loi morale, par contre, nous élève au-dessus de notre nature terrestre. Il faut séparer l'empirique du rationnel.

II

LA VIE DE KANT.

Kant eut une vie normale et calme. On cite sa régularité, la promenade qu'il faisait chaque jour à la même heure, le temps accordé aux repas, aux cours, au travail, à la conversation. Kant resta célibataire. Il se consacra entièrement à la philosophie. Il épargna ses forces, s'observa constamment et régla son existence : faible de constitution, il devait se ménager. Sa principale distraction était la conversation, enjouée et spirituelle chez lui. Il considérait comme une nécessité de voir des amis.

On cite comme traits extérieurs de lui ses habitudes d'adaptation de l'attention : il fixait un auditeur en commençant son cours, et il se trouvait gêné par quelque chose d'inaccoutumé dans la mise de celui-ci ; au crépuscule, pour réfléchir à l'aise, il fixait une tour, située à quelque distance de sa chambre de travail ; les peupliers d'un jardin ayant grandi de façon à lui enlever la vue de cette tour, il les fit enlever. De même il se trouvait incommodé par les chants des prisonniers, qui étaient relégués aux environs d'un de ses premiers domiciles.

Principales dates : 1° Kant, né le 22 avril 1724, à Königsberg, était d'une famille d'artisans. Son grand-père, *Écossais*, avait quitté sa patrie. Kant ne savait pas l'anglais. Il était bien Allemand ; sa mère était Allemande. On a fait remarquer qu'il était originaire, par son grand-père, du même pays que Hume, qui le mettra sur la voie du criticisme. Des onze frères et sœurs de Kant, il ne reste en vie qu'une sœur et un frère pasteur.

2° Ses parents subissent fortement l'influence du *piétisme* prussien (surtout l'influence de *Fr.-Alb. Schultz*). Cette influence donnera à Kant, pour toute sa vie, le respect de la religion dans ce qu'elle a de pur et d'élévé. A l'école de 1733 à 1740, il n'a rien d'un génie précoce. L'enseignement des mathématiques et des

sciences au collège étant inférieur à celui des langues anciennes, Kant se tourne vers celles-ci (ses quatre thèses latines montrent qu'il écrivait très convenablement en cette langue). Il profite de ces études pour exercer sa mémoire, faible au début. Kant s'y applique avec énergie. Il admire surtout *Lucrèce*.

3° A l'Université, le bon enseignement des sciences naturelles et mathématiques complète son instruction. Il subit, en cela comme en philosophie, l'influence de *Martin Knutzen* (Leibnizien-Wolfien, avec abandon de l'harmonie préétablie). Ses études universitaires ne sont pas exclusivement dirigées vers un but immédiatement pratique. Kant cherche avant tout à se créer un fondement scientifique complet. Au sortir de l'Université, il publie (1747) ses « Idées sur la véritable estimation des forces vives dans la nature ».

4° Sa situation pécuniaire le force à entrer comme précepteur dans la famille du pasteur Andersch d'abord, puis chez M. von Hülsen, enfin chez le comte Kayserling ; ici Kant s'habitue au ton distingué de la haute société. Conversation animée et spirituelle à laquelle il se fait. Cette période s'étend de 1746 à 1755.

5° Dissertations de 1754 : « La rotation de la terre » ; « La terre vieillit-elle ? » 1755 : « La théorie du ciel » (forte influence de Newton). Même année : thèses sur la « feu » et sur « les principes de la connaissance métaphysique » ; conformément à la loi, troisième thèse sur « la monadologie physique » (1756). Ces trois thèses en latin. De l'année 1756, trois études sur « les tremblements de terre », à l'occasion du terrible tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755. De 1757, le programme du cours de géographie physique.

La chaire de professeur extraordinaire de logique et de métaphysique, libre depuis la mort de Knutzen (1751), et demandée par Kant, est laissée inoccupée, la guerre de Sept Ans étant proche et ne permettant pas les dépenses nécessaires pour l'enseignement. La chaire de professeur ordinaire de logique et de métaphysique, qu'il demande en 1758, lui est refusée par le général russe von Korff, qui avait envahi la province et l'administrait momentanément. En 1762, quand Königsberg retourna à la Prusse, grâce à la paix, Kant avait encore publié une étude « sur le mouvement et le repos » (1758), « sur l'optimisme » (1759), des pensées « à propos de la mort prématurée de Jean-Fréd. von Funk » (1760), « sur la subtilité des quatre figures syllogistiques » (1762). Kant refuse alors une place qu'on lui offre de professeur d'art poétique. En 1766, il devient bibliothécaire, et en 1770 seulement, professeur ordinaire de logique et de métaphy-

sique (il venait d'être appelé en 1769 à Erlangen, en 1770 à Iéna. Il préfère Königsberg).

6° La période qui s'étend de 1763 à 1770 est très importante pour la transformation et l'épanouissement de la pensée de Kant. Il subit l'influence de Hume et celle de Rousseau. Hume, a-t-il dit, « l'éveille de son sommeil dogmatique ». Les extravagances de Swedenborg éveillent son esprit critique. Œuvres : — 1763 : sur Swedenborh ; sur les grandeurs négatives ; la seule preuve possible d'une démonstration de Dieu. — 1764 : sur un aventurier vivant à l'état de nature ; sur les maladies mentales : le sentiment du beau et du sublime ; les principes de la théologie naturelle et de la morale. — 1765 : un programme de cours. — 1766 : rêves d'un visionnaire éclairés par les rêves de la métaphysique. — 1768 : étude sur l'espace. — Enfin 1770 : la quatrième thèse : « sur la forme et les principes du monde sensible et du monde intelligible ».

Cette simple énumération aura donné une idée du travail intellectuel de Kant pendant cette période. En même temps, il faisait de nombreux cours sur les matières suivantes : mathématiques, physique, logique et métaphysique, droit naturel, morale, théologie naturelle, géographie physique (suivi par une nombreuse assistance), anthropologie. Il prenait des manuels (pour la logique, Baumeister ; plus tard, Meier ; pour la métaphysique, Baumeister, puis Baumgarten). Prenant texte d'un paragraphe du manuel, il se livrait, en entière liberté, aux développements qui se présentaient à son esprit. Il faisait refaire aux auditeurs tout le travail de réflexion qu'il avait accompli lui-même. Son enseignement n'avait rien de dogmatique ; il était très vivant (témoignage de Herder, à Königsberg, de 1762 à 1764) ; il disait que ce n'était pas tant la *philosophie* qu'il s'agissait d'apprendre que bien philosophe (trait de ressemblance avec Socrate ; on a cherché d'autres analogies entre les deux penseurs ; elles ne sont que des à-peu-près, et n'ont aucune valeur critique).

7° Depuis 1770, la carrière académique de Kant se poursuivait régulièrement (1780, membre du sénat académique ; 1786, recteur ; 1788, deuxième rectorat). Très exact dans l'accomplissement de ses fonctions professorales, il éprouva en 1794 des difficultés avec le gouvernement.

A Frédéric le Grand avait succédé le superstitieux Frédéric-Guillaume III.

Au ministère, un ancien prédicateur intolérant (Wöllner). L'édit forçant les professeurs qui parlent de religion de s'en tenir à la religion officielle atteint une étude de Kant, condamnée par le

gouvernement malgré l'avis de la Faculté de théologie de Königsberg. En 1794, Kant renonce au cours de théologie rationnelle ; en 1795, il ne fait plus que ses leçons de logique et de métaphysique ; il les abandonne en 1797. Ses forces décroissent rapidement. Toutes ses dernières années ne rappellent en rien la vivacité d'esprit de Kant jeune (témoignage de Fichte).

8° De 1770 à 1781 se prépare la *Critique de la Raison pure*. Les travaux publiés de Kant se font rares. Signalons, en 1771, une critique d'un ouvrage de Moscati sur la différence de structure de l'homme et des animaux ; en 1775, des différentes races humaines ; puis quelques critiques.

La *Critique de la Raison pure*, que Kant espérait avoir terminée beaucoup plus tôt, l'occupa pendant tout ce temps. Lorsque, en 1777, le ministre von Zedlitz lui proposa une nomination à l'Université de Halle, où son cercle d'action serait plus grand, et lui promit un traitement double, Kant n'accepta pas. Il refusa même une seconde fois, à cause de sa santé sans doute et de ses habitudes, mais aussi parce qu'il ne pouvait être troublé dans la préparation de sa grande œuvre critique.

III

VIE DE KANT (suite).

En 1781, paraît la *Critique de la Raison pure*. Vaihinger écrit : « On peut penser qu'une œuvre semblable ne pouvait naître qu'en un temps qui appartient à l'une des périodes les plus productives de l'histoire. » Il rappelle que 1781 est la date de la mort de Lessing, de l'apparition des *Brigands* de Schiller, la date aussi des édits de tolérance de Joseph II. L'année 1787, date de la seconde édition de la même *Critique*, distance d'un an la mort de Frédéric le Grand, et précède de deux ans la Révolution française. On pourrait ajouter que, depuis 1780, Goethe se livre à des travaux de sciences naturelles, et qu'en 1790 paraissent ses *Elégies romaines*, le plus beau recueil lyrique des temps modernes.

Le nom de Lessing ne doit pas être rappelé en vain dans cet ensemble ; car il fait pressentir la période qui doit le suivre. C'est lui qui, distinguant trois âges dans la vie, celui de l'enfant visant à la jouissance immédiate des choses, du jeune homme guidé par l'espoir d'un bien prochain, de l'homme guidé par la loi pure du devoir, essaye d'appliquer à l'humanité cette évolution ; si le premier âge de l'humanité peut être caractérisé par l'Ancien Testament, le second par le Nouveau Testament, un troisième âge

viendra où régnera l'évangile de la raison. Cela semble annoncer l'impératif catégorique de Kant. (Voy. 1^{re} leçon).

Vaihinger caractérise nettement le problème de la *raison pure*. Avant Kant, deux tendances règnent en philosophie : la tendance rationaliste et dogmatique (Descartes, Spinoza, Malebranche, Leibniz, Wolf) ; la tendance empirique et sceptique (philosophes anglais). La première déduit la connaissance des principes innés de la raison, sans le secours de l'expérience. Il y a des concepts abstraits et des propositions fondamentales. L'essentiel est la connaissance de l'élément transcendant. Cette philosophie est *spiritualiste* : la vérité réside dans l'esprit, surtout dans l'esprit absolu, Dieu. Ses partisans croient à la force probante de la philosophie déductive et à sa certitude mathématique.

L'autre, la philosophie empirique (Bacon, Hobbes, Locke, Hume), part de l'expérience, procède par induction, croit impossible de connaître le fond dernier des choses, renonce à l'élément transcendant. Tendance *réaliste* vis-à-vis de l'expérience, *sceptique* pour tout le reste.

Kant veut renverser le dogmatisme et réfuter le scepticisme.

Il se pose la question de l'essence de notre connaissance, question double : comment est possible la raison pure ? Comment l'expérience est-elle possible ? La première ne l'est que si les objets, sur lesquels elle porte, sont représentables pour notre esprit, ne fût-ce que dans leur forme (ce qui n'est valable que pour le phénomène). La seconde n'est possible que par l'action simultanée des sensations et des formes *a priori* propres au sujet. Kant examine donc les conditions de la connaissance.

L'exposé de notre première leçon aura fait comprendre la portée de l'œuvre. Cette œuvre ne peut être comprise que *par elle-même*. Les comparaisons tout *extérieures* que l'on a tentées pour en déterminer l'importance ne sont qu'un jeu d'esprit (ainsi la comparaison de Kant avec la Révolution, de Fichte avec Napoléon ; la comparaison de Kant avec Socrate, etc.).

L'ouvrage passa presque inaperçu dans le moment même. Ce fait, qui irrita Kant, ainsi que l'incompréhension des auteurs d'un compte rendu, poussèrent le penseur à refaire, sous une forme simple, accessible au grand public, et précise et scientifique à la fois, l'exposé des résultats des longues années de méditation d'où était sortie la *Critique*. Ainsi parurent, en 1783, les *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*.

Aussitôt après commence ce que nous pouvons appeler la période constructive de la pensée de Kant. Nous citerons : en 1784, les *Idées pour une histoire universelle* ; en 1785, les *Fonde-*

ments de la métaphysique des mœurs ; en 1786, « Que signifie s'orienter dans la pensée ? » et les Principes métaphysiques des sciences naturelles ; en 1788, la *Critique de la Raison pratique* (primat de la raison pratique, le Devoir) ; en 1790, la *Critique du Jugement* ; en 1793, la Religion dans les limites de la simple raison, quatre dissertations auxquelles se rattache l'épisode du démêlé, signalé dans la deuxième leçon, avec le gouvernement prussien ; en 1795, pour la paix perpétuelle ; en 1797, la Métaphysique des mœurs ; en 1798, le Débat des facultés, encore un écho du démêlé signalé ; même année, l'Anthropologie ; puis, publiées par des élèves : la Logique, en 1800 ; la Géographie physique, en 1802 ; la Pédagogie, en 1803. Signalons l'œuvre inachevée (édition arbitrairement dérangée, publiée par A. Krause, en 1888) : « De la transition des principes métaphysiques des sciences naturelles à la physique. » — Outre ces œuvres principales, de moindres études paraissent signées de Kant, ainsi que des monographies scientifiques (en 1785, les Volcans de la lune ; en 1794, Influence de la lune sur le temps).

(A suivre.)

GEORGES DWELSHAUVERS.

« La Brouette du Vinaigrier » de Mercier.

Conférence, à l'Odéon, de M. JULES LEMAITRE

de l'Académie française.

La vie et le personnage de Sébastien Mercier sont assez amusants. C'était un bon type, et dont l'espèce n'a pas disparu ; un type d'échauffé, d'outrancier, de faux homme de génie et de faux inventeur, — non sans probité du reste, ni sans esprit, ni même sans talent. Mais, avec tout cela, son cas est bien fait pour nous rendre modestes, et vous verrez comment.

Il naquit à Paris, en 1740. Il fut quelque temps professeur au collège de Bordeaux. Puis il revint à Paris faire de la littérature. Il composa d'abord des « héroïdes », parce que c'était un genre à la mode, et ses héroïdes ne valaient rien.

C'est alors qu'il trouva son chemin de Damas. C'était aux environs de 1770. On traduisait beaucoup le théâtre anglais. Mercier

s'en éprit, un peu aveuglement, comme d'autres, aujourd'hui, du théâtre scandinave. Il découvrit, à la suite de Diderot, le « drame », par opposition à la tragédie et à la comédie classiques.

Là-dessus, il écrivit un *Essai sur l'Art dramatique*. Il appelait Racine et Boileau les « pestiférés de la littérature ». (Les romantiques plus tard se contentèrent de les traiter de perruques.) Il disait que Racine « avait perdu la poésie française ». Il disait aussi que les *Contes* de Perrault valaient mieux que l'*Iliade*. Il raillait la tragédie, n'en voyait que les conventions, secouait les « règles », disait qu'il fallait emprunter ses sujets à l'histoire moderne, et surtout à la société vivante. Bref, il prêchait le modernisme et le réalisme.

Pour mettre ses théories en pratique, il écrivit *Natalie*, drame en 4 actes. La pièce fut reçue, mais indéfiniment ajournée par les Comédiens français. Mercier les poursuivit en justice et se fit recevoir avocat pour soutenir son procès, car c'était un esprit propre à tout et d'une effroyable facilité. Mais l'affaire traina et, finalement, fut enterrée.

Alors Mercier fit imprimer ses drames. On les joua en province, puis à Paris, à la Comédie italienne. Le *Déserteur* et la *Brouette du Vinaigrier* eurent un très grand succès. Le *Déserteur* plut beaucoup à Marie-Antoinette, qui crut que c'était du nouveau, cette charmante femme n'étant pas exempte de snobisme.

En 1770, Mercier fit paraître *L'an 2440, rêve s'il en fut*, prophétie sur l'évolution des mœurs, qui ne paraît guère en train de se réaliser, — et, en 1781 et les années suivantes, le *Tableau de Paris* en douze volumes, — qui est son œuvre la plus intéressante, et sur lequel je reviendrai.

La Révolution éclate. D'abord révolutionnaire exalté, Mercier rompt bientôt avec les Jacobins, car, avec un cerveau brûlé, il avait l'âme douce. Député à la Convention, il ne vote pas la mort du roi, mais seulement sa détention perpétuelle.

Après le triomphe de la Montagne, au 31 mai, il est de ceux qui signent une protestation contre les actes de cette journée. Il est incarcéré avec 72 de ses collègues. Il échappe à la guillotine et, après le 9 thermidor, reprend sa place dans l'Assemblée. Puis, en 1793, il passe au conseil des Cinq-Cents.

Il avait écrit contre la loterie, et il accepta, en 1797, une place de contrôleur dans cette administration. Il avait écrit contre les Académies, et il devint membre de la 2^e section de l'Institut (sciences morales)... Il ne craignait pas de se contredire, et peut-être ne s'apercevait-il pas de ses contradictions. Ce n'est d'ailleurs pas par là qu'il est original.

Professeur d'histoire aux Ecoles centrales, il ne cesse de travailler à étonner ses contemporains. Un jour, il accuse Voltaire d'avoir détruit la morale ; il fait son procès à la philosophie et s'élève contre la diffusion de l'instruction dans les masses, ce qui lui vaut le surnom, assez mérité, de « singe de Jean-Jacques ». Une autre fois il attaque dans son cours Locke, Condillac et les idéologues qu'il appelle les *idiologues*. Il soutient (pourquoi ?) que la terre est ronde et plate, et que le soleil tourne autour comme un cheval de manège. Il dénigre les arts et appelle les statues des « poupées de marbre ». — Il aurait voulu supprimer, disait-il, jusqu'au nom du Corrège, de Raphaël, de Titien, « dont les œuvres ont été si pernicieuses pour les mœurs ». — Il publie, en 1801, un livre intitulé : *Néologie, vocabulaire des mots nouveaux ou à renouveler*. Il conseille de renoncer totalement aux vers, chose puérile et artificielle. « Les prosateurs, dit-il, sont nos vrais poètes ». Il imagine une bibliothèque française, d'où il exclut Malebranche, Pascal et Bossuet : mais il y place Marmontel et Letourneur. — Enfin, pour ennuyer Lavater, l'homme des bosses du crâne, il prétend qu'on peut arriver à la connaissance de l'homme par la seule inspection des pieds. — Voilà quelques-uns de ses paradoxes. Ils sont faciles et ne sont pas très piquants. Et le pire, c'est qu'il y croyait. Dans le fond, c'était peut-être bien un imbécile.

Sous l'Empire, il resta républicain, prudemment, mais fermement. Il appelait l'empereur un « sabre organisé ».

Il mourut en 1814, quelques jours après le retour des Bourbons. — Il avait, pour ce qui le regardait, grande confiance dans la postérité. Il s'appelait lui-même « le plus grand livrier de France », et en effet son œuvre est volumineuse. Il disait que Greuze et lui étaient deux grands peintres. C'était d'ailleurs un fort honnête et fort brave homme.

Avant d'arriver à son théâtre, disons un mot de son *Tableau de Paris*.

C'est un énorme paquet de notes, — malheureusement sans aucun ordre, — sur Paris, sur sa vie, ses rues, ses spectacles, ses divertissements, ses mœurs et usages, ses métiers, ses professions et ses différentes classes sociales. Un mérite de l'auteur, c'est d'avoir fait la place très large au petit peuple, même à la populace, même aux bas-fonds, au monde du crime et de la prostitution. L'enquête, très décousue, paraît assez complète. Nous serions très heureux d'en posséder une pareille sur chaque grande période de l'histoire des mœurs.

Je feuillette, un peu négligemment, ce tableau de Paris (entendez de Paris aux alentours de 1780).

« Le peuple, dit Mercier, est mou, pâle, petit, rabougri. » Il ajoute : « On voit bien, au premier coup d'œil, que ce ne sont pas là des républicains. »

« Il n'y a plus d'hommes à bonnes fortunes ; nous n'avons plus même de *petits-maitres* ; mais nous avons l'*élégant*.... Sa fatuité est calme, tranquille, étudiée ; il sourit au lieu de répondre... Il parle de la retraite où il vit, de la chimie qu'il étudie, de l'ennui où il est du grand monde... Les femmes, de leur côté, n'épuisent plus les superlatifs... ; elles parlent avec une simplicité affectée... ; les événements les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légère exclamation ; les nouvelles du jour, narrées sans réflexions, et les expériences chimiques fournissent à l'entretien. » Bref, vers 1780, la mode, dans le monde, était à la science, et à un certain air dédaigneux et ennuyé. On « piochait » la simplicité et la froideur. A ce propos, une note curieuse. C'est sur la rentrée de Voltaire à Paris en 1778... : « Lorsque M. de Voltaire est venu en Paris, en 1778, les hommes du grand monde, experts sur ces matières, ont remarqué qu'après une si longue absence de la capitale, l'écrivain renommé avait perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, la louange ou le badinage ; il montait trop haut ou descendait trop bas ; il avait une éternelle démangeaison de paraître ingénieux à chaque phrase ; on voyait l'effort, et cet effort dégénérait en manie. » Cela veut dire qu'on eut beau l'acclamer et couronner son buste, on se moque de lui par derrière et on le « trouva « coco » ; et voilà l'envers de bien des apothéoses.

« La finance est alliée aujourd'hui à la noblesse... La dot de presque toutes les épouses des seigneurs est sortie de la caisse des fermes...

« La mode, dans les grandes maisons, est de dîner son épée au côté ; on s'esquive sans saluer... On reparait dans la maison huit ou dix jours après, sous peine d'impolitesse. »

« Les riches ne font plus bonne chère, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, et qu'ils ont le goût émoussé. Souvent le maître de la maison, au milieu d'une table délicieusement servie, boit tristement du lait. »

« Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des collèges et des couvents, certaines femmes ne s'aperçoivent presque pas qu'elles sont mères. »

« On déclame toujours contre les financiers, et moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'au-

jourd'hui, qui en font moins, payent pour leurs devanciers. »

« Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paraît avoir adopté les visions répandues dans un livre intitulé *les Erreurs et la Vérité*, ouvrage d'un mystique à tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie. » — Bref, le mysticisme était bien porté.

« On a aujourd'hui l'air d'un sot écolier quand on se met à déclamer contre les mystères et les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. » — Bref, l'impiété n'était plus à la mode.

« ... Le nombre des filles publiques, ne favorisant que trop le désordre des passions, a donné aux jeunes gens un ton libre qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes. » De sorte que, dans ce siècle si poli, on est grossier en amour. »

« ... Les mots proscrits de la langue (l'argot) sont positivement dans toutes les bouches, depuis les princes jusqu'aux crocheteurs. Les femmes aujourd'hui se les permettent. »

« Le second ordre de la bourgeoisie a des mœurs, et des mœurs plus pures peut-être que dans tout autre lieu du monde. »

« L'idole de Paris, c'est le joli... »

J'ai choisi ces quelques remarques dans le premier volume, — (et j'en aurais pu recueillir des centaines), — pour vous montrer que bien des choses n'ont point tant changé en 120 ans. — Si, de ce tableau des mœurs en 1780, on rapprochait un tableau des mœurs en 1898, je ne sais si les ressemblances ne l'emporteraient pas sur les différences.

Celles-ci, néanmoins, sont considérables, cela va sans dire. — Mercier constate, il est vrai, un adoucissement général des mœurs et reconnaît que beaucoup des abus de l'ancien régime étaient alors atténués dans la pratique. Mais cette société déjà plus humaine garde pourtant des cruautés que nous pouvons à peine concevoir (je vous renvoie aux chapitres sur les prisons, le bourreau et les supplices).

Ce qui est charmant, c'est le pittoresque de cet ancien Paris ; il l'emporte par là, et de beaucoup, sur le Paris d'à présent. Il est moins grand (900.000 habitants) et beaucoup moins propre et commode ; mais la vie, y étant plus resserrée et sur un plus petit nombre de points, y est plus grouillante, plus diverse, plus colorée. Les classes sociales, plus séparées par les lois et les institutions, y sont, dans la réalité, plus rapprochées et mêlées par les mœurs qu'elles ne le paraissent aujourd'hui. Notre Paris hygiénique et monumental, où les pauvres vivent si loin des riches, semble froid, dur, et bien peu familier et fraternel auprès de celui-là.

Il faut lire les chapitres sur la Courtille et Ramponneau, sur les Piliers des Halles, sur la Fête-Dieu et sur le Palais-Royal. Que ce vieux Paris devait être amusant !

Nous devons à Mercier un dernier éloge : son *Tableau de Paris* est tout pénétré de l'esprit de Jean-Jacques. Ce sont de continuelles dissertations d'hygiéniste, de sociologue et de philosophe de la nature. Cela le rend plus ennuyeux, mais bien estimable...

Passons au théâtre de Mercier.

L'évolution de la comédie, au XVIII^e siècle, est vraiment bien curieuse ; car, partie de la comédie proprement dite, celle de Molière, elle aboutit à la comédie larmoyante et à la tragédie bourgeoise et populaire ; en d'autres termes, elle va de la pièce qui fait rire à la pièce qui fait pleurer ; c'est-à-dire, tout simplement, de la comédie à son contraire.

De cette singulière évolution on suit parfaitement toutes les étapes ; et, d'une étape à l'autre, on voit la comédie se vider peu à peu de ce qui est comique. D'abord, tandis que Molière s'était contenté de marquer çà et là le sentiment de l'amour, en quelques traits sommaires, Marivaux fait de l'amour le sujet même de sa comédie, qui devient ainsi tendre et touchante autant que subtile. — D'autre part, Destouches invente, le malheureux ! la comédie didactique et pédagogique, écrite en style d'épître morale, et pour y maintenir quelque intérêt, cherche les effets pathétiques et, sentimentaux. — Puis La Chaussée, continuant Destouches, crée la comédie larmoyante, à peine mêlée encore de quelques scènes comiques. Laissant la peinture du monde et des ridicules mondains, il prend pour objet la vie intime, les douleurs domestiques. — Enfin Diderot s'empare de la nouveauté mise à la mode par La Chaussée et l'agrandit, — non par ses deux insupportables drames, le *Fils naturel* et le *Père de Famille*, mais par ses théories. Il fait le procès à tout notre théâtre. Il demande plus de vérité, (naturellement ! c'est toujours à plus de vérité qu'on a voulu ramener le théâtre, et cela cinq ou six fois par siècle). Il demande la suppression des mots d'auteur et des tirades, et l'exactitude du décor. Il y a deux points où il insiste surtout : 1^o il veut non plus des coups de théâtre, mais des tableaux, c'est-à-dire, à le bien entendre, une mise en scène plus semblable à la vie ; et 2^o il veut qu'on peigne, non plus seulement les caractères, mais surtout les conditions, c'est-à-dire, — à l'interpréter avec bienveillance, — des caractères encore (car que serait la condition toute seule, le juge en soi ? le négociant en soi ? etc...), mais des caractères

particularisés, localisés, modifiés par les circonstances de la vie réelle, dont la plus considérable est l'attache professionnelle. *Il veut, en somme, un théâtre réaliste.* (Cf. Gustave Lanson, *Littérature française*, pages 644, sqq.) Et je ne sais pourquoi (mais c'est un fait), voulant un théâtre réaliste, il a, pour sa part, accouché d'un théâtre exclusivement pleurard et déclamatoire et faux comme un jeton.

Or, tandis que la comédie, avec Destouches, Fagan, Lachaussee, Diderot, Saurin, Sedaine, se dirigeait vers le drame bourgeois et populaire, la tragédie, avec Crébillon, Voltaire, Ducis, s'acheminait au mélodrame historique. Ainsi, elles tendaient à se rejoindre; et, au lieu que le xviii^e siècle, parti d'une entière confusion des genres, était allé les débrouillant, les distinguant et les séparant de plus en plus, jusqu'à la tragédie pure de Racine et la comédie pure de Molière, — par un mouvement contraire, le xviii^e siècle avait travaillé à les rapprocher et à les mêler de nouveau. Car toute l'histoire n'est que retours et oscillations.

Ce drame réaliste, dont Diderot avait donné l'intéressante formule, c'est ce bon Mercier qui se charge de l'exécuter. Et le théâtre de Mercier est un exemple impayable de l'énorme différence qu'il y a quelquefois entre ce que nous croyons faire et ce que nous faisons.

La *Brouette du Vinaigrier* (1774), que vous allez voir tout à l'heure, ressemble un peu, et même beaucoup, à ces drames puérils et moraux que l'on jouait autrefois, dans les écoles primaires ou chez les Frères de la Doctrine chrétienne, à la distribution des prix.

Le commerçant Delomer a promis sa fille à M. Jullefort, homme à la mode et coureur de dots. M^{lle} Delomer se soumet, bien qu'elle aime secrètement le commis Dominique, pauvre et vertueux, dont elle est adorée. Mais — comme ça se trouve! — M. Delomer ayant subitement fait faillite, Jullefort se dérobe; sur quoi Dominique père, un bonhomme qui vend du vinaigre au détail, demande pour son fils la main de M^{lle} Delomer, et l'obtient: car, — comme ça se trouve encore! — le baril qu'il brouette dans les rues contient toute une fortune amassée sou par sou.

La *Brouette du Vinaigrier* est, je crois bien, la plus enfantine des pièces de Mercier. Pourtant on a bien fait de la choisir pour vous la mettre sous les yeux, puisque c'est celle qui eut le plus de succès. Elle dut ce succès, j'imagine: 1^o au réalisme de certains détails extérieurs; 2^o à l'idée, qui y est partout répandue, de l'égalité des hommes; et pourtant, ce qui triomphe au dénoue-

ment, ce n'est pas l'égalité, c'est l'argent, ce grand maître d'inégalité, puisque c'est l'argent qui rend possible le mariage de Dominique et de M^{lle} Delomer. Mais Mercier ne s'en est pas aperçu ; 3^e la pièce dût son succès au type du vieux vinaigrier ambulante, philosophe de la rue, sorte de Thomas Vireloque vertueux et décent, et qui fait songer à la fois à Franklin, au bonhomme Richard et même un peu au chiffonnier de Félix Pyat.

Toutefois le *Juge* (1774), *Natalie* (1775) et l'*Indigent* (1782) me paraissent un peu moins insignifiants, — moins agréables aussi, je le reconnais.

Voyons le *Juge*. — Un gentilhomme terrien veut contraindre un magistrat à lui donner gain de cause, contre toute équité, dans un procès qu'il a avec un paysan. Notez que ce seigneur est le bienfaiteur de ce juge : néanmoins celui-ci, après beaucoup d'angoisses, a le courage de faire son devoir. Heureusement le seigneur condamné est enfin touché lui-même et complètement retourné par la « naïve » éloquence de son adversaire le paysan, — un de ces vertueux villageois comme les concevaient alors les philosophes et les littérateurs ». Et puis, — comme ça se trouve ! — ce juge intègre est précisément le fils de ce gentilhomme impétueux, mais sensible, qui l'a eu d'un mariage secret ; et cela facilite encore le dénouement, mais n'a, du reste, aucune espèce de rapport avec l'idée de la pièce.

Voyons l'*Indigent*, drame en 4 actes, 1782. — De Lys, « riche jeune homme », cherche à séduire la pauvre et vertueuse ouvrière Charlotte, qui vit avec le tisserand Joseph, qu'elle croit son frère et qui la croit sa sœur. Mais, — comme ça se trouve ! — Charlotte est justement la sœur du jeune de Lys, et Joseph n'est que son cousin. Comment ? Il serait trop long de vous l'expliquer. Quand de Lys sait cela, il voudrait frustrer Charlotte de ce qui lui revient de l'immense fortune de son père. Mais un notaire sensible et vertueux déjoue ses manœuvres, l'amène par ses discours à de meilleurs sentiments, et marie Charlotte et Joseph.

Voyons enfin *Nothalie*, drame en 4 actes, 1775. — C'est une pièce assez compliquée, — une des premières que Mercier ait écrites, et peut-être la meilleure, — et celle qui ressemble le plus, d'une part au drame bourgeois selon Scribe, de l'autre au mélodrame populaire.

M. de Clumar, ancien capitaine de vaisseau, déjà vieux, a pour fille (du moins il le dit) Agathe, qui a dix-huit ans. Un voisin de campagne, Fondmaire, homme déjà mûr, aime Agathe, et la

demande en mariage; et Clumar la lui accorde, un peu malgré elle.

Or, Fondmaire a secrètement, à Paris, une ancienne maîtresse, de bonne famille, et qu'il a enlevée autrefois : Nathalie. Nathalie vient relancer Fondmaire ; elle a avec lui une explication à la suite de laquelle elle tombe en syncope et reste malade. Elle est soignée par la jeune Agathe, sa propre rivale ; elle trouve cette enfant charmante, si charmante que, ayant revu Fondmaire, elle lui dit : « Epousez-la, je vous rends votre liberté, je me sacrifie à votre bonheur, et j'entre au couvent ». Sur quoi Fondmaire est tellement ému d'admiration qu'il dit à Nathalie : « C'en est trop ! Femme sensible et vertueuse, c'est toi qui seras mon épouse ! »

Or, — comme ça se trouve ! — Nathalie est la fille de Clumar ; jadis enlevée par un séducteur, elle a été reniée et oubliée par son père. (Comment Clumar ignore que le séducteur de Nathalie est justement Fondmaire, et comment Fondmaire et Nathalie ignorent qu'Agathe est leur fille, cela nous entraînerait dans trop d'explications.) Le plus clair, c'est que Fondmaire eût épousé sa propre fille, si la Providence n'eût veillé. « O maître de nos destinées, c'est donc toi qui me ramènes ma fille ! » dit Clumar. « Par quelle voie merveilleuse, mon Dieu, m'as-tu conduit à ce moment ! » dit Fondmaire. Et tous deux ont raison de s'étonner.

Tels sont quelques-uns des drames de Mercier. Il faut maintenant considérer : 1^o par où ils ont réussi jadis et ce qu'ils sont quant à l'histoire des idées et des mœurs ; 2^o ce qu'ils sont dramatiquement et quant à l'histoire du théâtre.

Ils ont plu autrefois, par ce qui nous en paraît aujourd'hui le plus suranné et le plus fade, par ce qu'on appelait alors leur « philosophie ». Dans ces drames inspirés des théories de Diderot, Mercier a versé à flots la philosophie de Jean-Jacques, épaissie et vulgarisée. Ils sont pleins de lieux-communs de morale naturelle ; ils sont déistes et de tendances révolutionnaires ; ils proclament l'égalité des hommes ; ils prêchent la tolérance ; ils dénoncent les abus de l'ancien régime ; ils glorifient, le juge, le notaire, c'est-à-dire précisément l'espèce d'hommes qui représentera le Tiers-Etat à l'Assemblée constituante. Ils préparent 89, comme tout, à cette époque, le prépare.

De plus, comme presque toute la littérature du même temps, ils sont pleins d'une « sensibilité » qui nous semble affreuse, ridicule et répugnante, mais qui paraissait alors délicieuse et distinguée. Cette sensibilité-là n'avait souvent, de la sensibilité,

que le nom : c'était surtout l'application à *paraître* éprouver jusqu'à l'excès les émotions d'un caractère altruiste, parce qu'on tenait cet excès pour honorable. Il y avait donc là beaucoup d'artifice et de vanité, et, par suite, très peu de pitié et de bonté réelles, puisque cette vanité, ce souci de soi-même, cette préoccupation d'être, aux yeux des autres et à ses propres yeux, dans une posture qui vous fit honneur, étaient foncièrement contradictoires à l'idée de la véritable bonté, qui implique justement l'oubli de soi ou du moins l'effort de s'oublier. Et c'est pour quoi leur « sensibilité » n'empêcha nullement les hommes de la Révolution d'être souvent impitoyables. Puis cette sensibilité étant une mode et, par suite, étant affectée par les êtres les plus médiocres, revêtit rapidement une forme d'une inexprimable sottise. Et enfin, comme cette sensibilité passait pour noble, elle entraîna la « noblesse du style » comme la concevaient les sots, c'est-à-dire la plus emphatique, la plus incolore et la plus niaise phraséologie, un charabia sans nom. Par là, quelques-uns des écrivains du siècle dernier nous paraissent plus éloignés de nous, plus étrangers, plus iroquois que les précieux ou les burlesques du xvii^e siècle ou que les pédants du xvi^e. Vous verrez tout à l'heure des échantillons de ce style ; mais je vous préviens que les plus étonnants ne sont pas dans la *Brouette du Vinaigrier*. Les personnages de Mercier s'appellent couramment entre eux *homme sensible, créature vertueuse, noble épouse, respectable vieillard*. Dans *Jean Hennuyer*, drame sur la Saint-Barthélemy, l'évêque de Lisieux, parlant au lieutenant du roi, l'appelle : « Militaire féroce ».

Cette sensibilité vaniteuse, emphatique et bête, de la fin du xviii^e siècle, je ne sais pas, après tout, si l'on n'en retrouverait pas quelque chose, sous une forme qui nous paraît moins sottise, dans notre évangélisme des dernières années et dans notre « religion de la souffrance humaine » devenue, elle aussi, une mode... Mais ce qui est plus sûr, c'est qu'un peu de cette sensibilité banale, et sous la forme même qu'elle eut au xviii^e siècle, est demeurée longtemps dans notre mélodrame populaire.

Cela m'amène à mon second point (la qualité dramatique des pièces de Mercier et leur place dans l'histoire du théâtre).

Mercier voulait et croyait faire des drames *réalistes*. Voyons ce qu'il a fait.

Le réalisme, chez Mercier, est dans la condition sociale des personnages, dans leurs costumes, dans le décor et dans les accessoires : ainsi la brouette et le baril dans la *Brouette du Vinaigrier*, ainsi, dans l'*Indigent*, le tabouret dépaillé du tisserand Joseph et la table de toilette de l'élégant de Lys, ainsi les détails de procédure

dans le *Juge* et dans l'*Indigent* ; mais le réalisme n'est que dans ces détails extérieurs ; il est aussi absent que possible de tout le reste, action, sentiments et style, c'est-à-dire du drame lui-même.

Car, d'abord, dans ces pièces, le hasard règne en maître, je dis le hasard le plus invraisemblable. Ce ne sont, à la suite de mariages secrets, de naissances cachées, d'abandons, de dispersions de familles, que rencontres inopinées, entre des gens unis à leur insu par des liens naturels, et par suite, les dénouements sont tout en « reconnaissances », — comme d'ailleurs ceux de Voltaire (la tragédie, à cette époque, subissant une dégénérescence parallèle à celle de la comédie).

Ce n'est pas tout. Tandis que l'action est presque toute gouvernée par un hasard romanesque, les personnages sont entièrement subordonnés à l'action. Ils n'ont aucune vie propre, ce sont des ombres vaines qui déclament. Ils sont presque tous d'une vertu démesurée, monotone et insipide, et, quand ils sont méchants, ou moins bons, ils reviennent au bien avec une incroyable rapidité. Il n'est presque pas une de ces pièces où nous n'ayons vu de ces revirements moraux qui s'opéraient tout d'un bloc, comme au coup de sifflet d'un machiniste.

Or, tous ces caractères : réalisme purement extérieur ; action gouvernée par un hasard artificieux et providentiel ; subordination totale des personnages à l'action, et revirement soudain desdits personnages lorsque l'action l'exige ; et, par là-dessus, moralité fade, sensiblerie, emphase, optimisme grossier, — ce sont précisément, aujourd'hui encore, les caractères du mélodrame populaire. A coup sûr, le genre a fait des progrès depuis Mercier ; il s'est compliqué, on a su y triturer et y combiner les possibilités du hasard avec plus d'aisance et une plus grande sûreté de main ; mais enfin, — tandis que Mercier, tout plein de Diderot, pensait fonder le drame réaliste, — ce qu'il inaugurerait au nom de la vérité, c'est bien le mélodrame, c'est-à-dire justement le genre le plus dénué de vérité et le plus effrontément conventionnel ; bref, tout le contraire de ce qu'il avait vaguement dans l'esprit. Et cette aventure est plaisante.

En somme, Mercier était disciple avec de grands airs, et mou-ton de Panurge avec de terribles prétentions à l'originalité. Il se croyait novateur et en avance sur son temps, parce qu'il était « de son temps » avec émerveillement et intempérance. Pour avoir lourdement exagéré les idées de Jean-Jacques et quelques-unes des idées de Diderot, il se figurait les avoir inventées. C'était une espèce de Homais dévoré du besoin de paraître indépendant et hardi, de se montrer partout « à l'avant-garde ».

Il ne s'apercevait pas que, d'être aveuglément pour ce qu'on appelle la littérature de demain (un lendemain qui ne vient pas toujours), cela est extrêmement facile et ne prouve aucune force d'esprit. Et il ne savait pas non plus qu'un paradoxe, c'est bien quelquefois une vérité neuve, mais ce peut être aussi quelque niaiserie inspirée par la manie contredisante et à la portée du premier venu. Par ce contraste entre sa banalité réelle et sa prétention à l'originalité, Mercier prête beaucoup à sourire. Mais son exemple, le déchet de son œuvre (et ce déchet, c'est, peu s'en faut, son œuvre entière) peuvent du moins nous apprendre à ne pas nous laisser trop impressionner par les esprits de la même famille, s'il s'en rencontre autour de nous, par les gens qui, tous les matins, inventent la poudre et découvrent l'Amérique. — Et puis, je le répète, il était brave homme. Et il n'était pas tout à fait sans talent ; et, toutes les fois que, dans son *Tableau de Paris*, il s'est contenté de noter ce qu'il voyait, il mérite encore d'être lu. S'il survit un peu, ce n'est pas comme écrivain, ce n'est pas comme moraliste, ce n'est pas comme dramaturge, c'est comme reporter.

JULES LEMAITRE.

Plan de dissertation.

LICENCE ÈS LETTRES (*philosophie*).

La démonstration. — Dans quel domaine est-elle possible ? — Y a-t-il preuve sans démonstration ?

Remarques préliminaires.

La démonstration, c'est la déduction en matière certaine. Si le raisonnement n'est pas rigoureux, si les prémisses ne sont pas incontestables, il n'y a pas démonstration. Qu'est-ce que des prémisses incontestables ? Ce sont des prémisses évidentes *a priori*, d'une évidence soit analytique, soit synthétique.

Quel est le domaine de la démonstration ? Il est restreint, c'est le domaine des mathématiques. Encore faut-il que tout postulat soit exclu des mathématiques ; un axiome synthétique, quel qu'il soit, peut toujours être critiqué : or, ce qu'on appelle postulats, ce sont des vérités synthétiques auxquelles l'esprit est habitué comme à des vérités évidentes, mais dont il cherche en vain la raison. Si les mathématiques ont cherché à démontrer que deux parallèles ne se rencontrent pas, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, c'est qu'elles y voyaient des propositions synthétiques, et, si elles ne les ont pas démontrées, c'est qu'elles ne l'ont pas pu. — Donc le domaine de l'évidence est la science mathématique, mais dans la mesure où elle peut se passer de tout postulat, c'est-à-dire la science des nombres, l'arithmétique suivie de l'algèbre. Il n'y a que cette science qui

soit une mathématique pure, fondée sur des définitions *a priori* et sur des axiomes. — On peut admettre que la déduction se rapproche plus ou moins de cet idéal démonstratif. Après la science des nombres, viendraient la science de l'espace ou géométrie et la science du mouvement ou mécanique. On pourrait ainsi construire un tableau des sciences, en les classant selon que la démonstration y est plus ou moins mêlée d'éléments empruntés à l'expérience.

Après les sciences positives, examinons la métaphysique et la morale. Y a-t-il démonstration en métaphysique ? On l'a soutenu à propos de certaines idées, telles que l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. En tout cas, si l'on peut trouver pour la déduction des prémisses évidentes, il y aura démonstration métaphysique. Mais ces prémisses sont-elles données ? — Il y a aussi déduction en morale. Mais on ne peut pas arriver à des devoirs spéciaux, applicables à la vie pratique, sans introduire dans la déduction morale des arguments de fait. Donc, s'il y a déduction, on ne saurait dire qu'il y a véritablement démonstration, comme en mathématiques. La morale cherchera seulement à être aussi rigoureuse que possible.

Quant à la preuve inductive, elle est rendue possible par le principe de causalité. Mais ce principe peut-il conférer la certitude absolue à une loi ? Non ; car il est purement formel. Il y a sans doute dans la nature des connexions constantes et nécessaires, des associations inséparables ; mais les phénomènes sont indéterminés dans la formule du principe. Ce principe nous dit qu'il y a des lois et nous invite à les chercher ; mais il ne peut jamais garantir la nécessité absolue d'une loi. Il n'y a pas certitude en matière inductive, mais probabilité croissante. Il arrive un moment où le savant ne pense plus au doute spéculatif qui sépare encore son esprit de l'état de certitude complète, et alors il affirme.

Reste la preuve historique. Elle repose sur un fonds de documents ; mais ces documents doivent être critiqués. La critique des assertions documentaires suppose la critique de l'autorité et de l'authenticité des documents.

Plan.

I. — Théorie de la démonstration. — Sa définition. — Ses conditions et son domaine. — L'arithmétique est la science mathématique pure.

II. — Examen de cette thèse que la déduction avec prémisses incertaines, c'est-à-dire en matière probable (morale métaphysique), n'est pas démonstrative.

III. — Examen de la preuve inductive.

IV. — Examen de la preuve historique.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

Nous tenons à remercier MM. les Proviseurs et Principaux qui s'abonnent, de plus en plus nombreux, à la *Revue des Cours et Conférences* : c'est, en effet, la seule publication qui puisse également servir aux professeurs, aux répétiteurs et aux grands élèves.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

- Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires**, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Chaque volume se vend séparément.
- Impressions de Théâtre**, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 jésus ; chaque volume, broché. 3 50
Chaque volume se vend séparément.
- Myrrha**, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50
- Seizième Siècle : Etudes littéraires**, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12^e édition, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Victor Hugo : l'homme et le poète**, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 jésus ; 2^e édition, broché. 3 50
- Bernard Palissy**, par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle**, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Shakespeare et les Tragiques grecs**, par P. STAPPER. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Bossuet**, par G. LANSON. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- Hommes et Livres, études morales et littéraires**, par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789 1830**, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 jésus, 2^e édit., broché. 3 50
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique**, par A. COUAT. Un volume in-18 jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain**, par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- La Comédie au XVII^e siècle**, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- Dante, son temps, son œuvre, son génie**, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 jésus, br. 3 50
- Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales**, par H. PARIGOT. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Essais de Littérature contemporaine**, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Nouveaux Essais de littérature contemporaine**, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus (Vient de paraître), broché. 3 50
- Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique**, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
- La Religion des Contemporains**, par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 jésus, broché (*Nouveauté*). 3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

FEB 21 1898 ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

BOILEAU. — SA BIOGRAPHIE.....	Emile Faguet, <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LA PHILOSOPHIE DE KANT (II).....	Georges Dwelshauvers, <i>Professeur à l'Université de Bruxelles.</i>
LA RÉFORME ÉCONOMIQUE AU XVIII ^e SIÈCLE, EN FRANCE.....	Charles Seignobos, <i>Maître de Conférences à l'Université de Paris.</i>
MONTESQUIEU. — L' « ESPRIT DES LOIS ».....	Charles Dejob, <i>Maître de Conférences à l'Université de Paris.</i>
L'APPRENTI AUX XV ^e ET XVI ^e SIÈCLES.....	Henri Hauser. <i>Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.</i>
CHATEAUBRIAND. — « LES MARTYRS ».....	Plan de Leçon, <i>Agrégation des Lettres.</i>
SOUTÈNANCES DE THÈSES.....	En Sorbonne.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Chuny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an	{	France : 20 fr., payables 10 francs
		comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1898.
		Etranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau. — Sa biographie.

Cours de M. ÉMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris

Boileau est né le 1^{er} novembre 1636, à Paris. Sa biographie peut se diviser en cinq périodes distinctes : la première, de 1636 à 1660, comprend son enfance et sa jeunesse ; la deuxième, de 1660 à 1667, est une période très importante déjà, où il n'est cependant qu'un demi-critique ; la troisième, de 1667 à 1677, est la période la plus féconde de sa carrière ; il s'y montre véritablement grand critique. La quatrième période, de 1677 à 1705, comprend la vieillesse de notre poète : il produit moins, il devient un personnage officiel, il est historiographe du roi, et cela contribue, non à éteindre, mais à réprimer sa verve. Enfin, de 1705 à 1711, c'est véritablement la période de son déclin au point de vue littéraire.

Il était fils d'un greffier de la Grand'Chambre du Palais ; sa famille appartenait à la petite magistrature ; il était, comme il dit lui-même,

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers.

Il n'est pas bien sûr qu'il soit le quinzième enfant de son père. L'histoire proprement dite est muette sur beaucoup de points ; l'histoire littéraire, sur bien plus encore. Parmi ses nombreux frères, deux furent célèbres. Gilles Boileau, né en 1631, était avocat, surtout poète, encore plus critique ; il fut de l'Académie française d'assez bonne heure. Esprit frondeur et caustique, il était appelé, au Palais et à la ville, Boileau le Critique. Il avait

toujours un tome de Régnier dans sa poche. Voyez ce qu'il pensait d'un nommé Bouillon que j'ai déjà cité l'an dernier à propos de la querelle des deux *Joconde*. Ce Bouillon avait publié un poème intitulé la *Guerre des Fleurs* ; à ce sujet, Gilles Boileau écrivit la lettre suivante :

« Jene sais en quelle odeur la *Batterie des Fleurs* que vous m'avez envoyée est parmi les gens de votre cour ; mais, pour peu qu'elle leur plaise, je suis assuré qu'ils n'ont pas trop bon nez... Jamais je ne vis tant d'embarras et de désordre avec si peu d'intérêt, et jamais guerre ne fut plus légèrement ni plus injustement déclarée. Quel sujet avaient les violettes et les hyacinthes de se plaindre des lis et des roses ? Comment les lis et les roses leur pouvaient-ils faire ombrage, puisqu'ils ne se rencontrent jamais ensemble, et qu'ils viennent en diverses saisons ? Était-il besoin pour cela de remuer le ciel et la terre, et de faire agir autant de machines qu'il en fallut pour le siège de Troie ? Pourquoi Apollon se cache-t-il dans un nuage obscur pour brûler toutes les fleurs ? Comment pourrait-il brûler les roses et les myrtes sans brûler les violettes et les hyacinthes, ses bons amis?... Qu'avaient à faire Mars et Vulcain, puisqu'ils n'y font rien ? Pour quel sujet la marguerite cède-t-elle la gloire au rosier ? »

Il y a là une certaine verve, un emportement de critique qui semble bien être un trait de famille. Scarron et Gilles Boileau se harcelaient sans cesse d'épigrammes ; ils ne pouvaient se souffrir ; et Scarron, avec sa verve plus forte, n'a pas été pour rien, d'abord dans un certain décri qui a fini par entourer le nom de Gilles Boileau, ensuite dans une certaine rancune de Nicolas contre Scarron, encore que Nicolas n'aimât pas son frère. Dans une satire sous forme d'épître à M^{lle} de Scudéry, Scarron attaqua Gilles d'une façon très spirituelle. Une autre fois, dans sa jolie *Satire III*, il le tourne en ridicule avec une verve des plus mordantes.

Vis-à-vis de son frère, la situation de Gilles n'était pas beaucoup meilleure. On connaît l'épigramme de Nicolas sur lui :

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés ;
Il a cent belles qualités !
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère,
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poète agréable, un très bon orateur :
Mais je n'y trouve point de frère.

Cela est assez vrai et assez dur. Notre poète avait été plus dur encore contre ce frère aîné dans des vers de sa *Satire I^{re}*, qu'il a supprimés. Fâché que Gilles fit des démarches auprès de Chapelain pour être pensionné, il écrivit ceci :

Enfin je ne saurais, pour faire un juste gain,
Aller bas et rampant fléchir sous Chapelain.
Cependant pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frère en un besoin va renier son frère.

Jacques Boileau, plus âgé aussi que Nicolas, né en 1635 et mort après lui, en 1716, est plus souvent nommé l'abbé Boileau. C'était un esprit caustique, vif, légèrement pasquin. Il y a cette différence entre Gilles et Jacques, que le premier est surtout un critique mordant et âpre, tandis que le second a une tendance au bouffon. Sainte-Beuve a parlé de ce Jacques Boileau avec beaucoup de finesse et d'à-propos, et il nous rapporte sur lui une anecdote amusante. Un jour, le grand Condé, passant par la ville de Sens, fut complimenté par les corps et les compagnies de la ville; mais, caustique comme il l'était, il se moqua de tous ceux qui lui firent des compliments.

« Son plus grand plaisir, dit Sainte-Beuve, était de faire quelque malice aux complimenteurs en ces rencontres. L'abbé Boileau, qui était alors doyen de l'église cathédrale de Sens, fut obligé de porter la parole à la tête de son chapitre. M. le Prince, voulant déconcerter l'orateur, qu'il ne connaissait pas, affecta d'avancer sa tête et son grand nez du côté du doyen pour faire semblant de mieux écouter, mais en effet pour le faire manquer s'il pouvait. Mais l'abbé Boileau, qui s'aperçut de la malice, fit semblant d'être interdit et étonné, et commença ainsi son compliment avec une crainte affectée : « Monseigneur, Votre Altesse ne doit pas être surprise de me voir trembler en paraissant devant Elle à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, car, si j'étais à la tête d'une armée de trente mille hommes, je tremblerais bien davantage ». M. le Prince, charmé de ce début, embrassa l'orateur sans le laisser achever; il demanda son nom, et, quand on lui eut dit que c'était le frère de M. Despréaux, il redoubla ses caresses et le retint à dîner. »

C'est ainsi que Boileau enfant est encadré dans sa famille : tout autour de lui nous voyons des représentants de cet esprit caustique, gaulois et alerte que, pour sa part, il sut tempérer par beaucoup de bon sens. Son enfance fut assez triste et malade. Il perdit sa mère à cinq ans. Il fut mis au collège d'Harcourt, dont il suivit les cours comme externe, nous dirions aujourd'hui comme demi-pensionnaire. M. Sévin, son professeur de troisième, crut lui découvrir la vocation poétique et l'encouragea à faire des vers. Il étudia en droit, puis en théologie; il n'aimait pas le barreau, et il est à remarquer que c'est dans sa première *Satire* même qu'il a écrit, contre les mœurs du Palais et de la basoche,

une mercuriale évidemment fort caractéristique à cette date de 1660.

Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?
 Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthole,
 Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau,
 D'une robe à longs plis balayer le barreau ?
 Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
 Moi, que j'aie crié dans ce pays barbare,
 Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
 Errer dans les détours d'un détail de lois...

Il est à remarquer que le style des premières satires est beaucoup moins soigné que celui des autres ; mais il a quelque chose de franc et de vigoureux qui sent la première jeunesse et qui n'est pas à dédaigner. Il a l'éloquence du style de Juvénal, toutes proportions gardées.

Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes !
 Où Patru gagne moins qu'Huot et le Mazier,
 Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier !
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
 Arnauld à Charenton devenir huguenot,
 Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Ce n'était décidément pas une vocation de basochien que la sienne. D'ailleurs, comme il nous le dit lui-même, il commençait à rimer furtivement. C'est ce qu'il nous apprend, dans l'*Épître V*, en ces termes :

J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
 Ma famille en pâlit, et vit en frémissant
 Dans la poudre du greffe un poète naissant :
 On vit avec horreur une muse effrénée
 Dormir chez un greffier la grasse matinée.
 Dès lors à la richesse il fallut renoncer.

La mort de son père, qu'il perdit à vingt et un ans, — et non à seize, comme on l'a pu croire, — lui enleva ce frein, cette sorte de respect humain et familial qui l'empêchait de se livrer à ses propres goûts, et le décida à n'être plus avocat même de titre. Cet âge de vingt et un ans, absolument fixé par les recherches de l'érudition, semble contredire ce qu'il écrit dans l'*Épître X* :

Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
 Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
 Réduit, seize ans après, à pleurer mon vieux père...

Mais il ne faut pas prendre à la lettre l'expression *dès le berceau*. Il s'abandonne donc complètement à sa vocation poétique dès

1659. Quelques vers de lui avaient déjà couru sous le manteau. C'est en 1658 qu'il réunit ce qu'il avait écrit : ses sept premières *Satires* et l'*Épître au Roi*. En 1660, avait paru la *Satire I*, le *Départ du Poète*, satire d'un caractère tout général sur Paris, sur le peu de fortune que pouvait acquérir un poète ou un littérateur dans Paris, sur l'ingratitude des contemporains à l'égard des auteurs. En 1660, il écrit aussi la *Satire VI* sur les *Embarras de Paris* ; en 1663, vient la dissertation sur le *Parallèle de la Joconde de M. Bouillon et de celle de M. de La Fontaine*. Aussi, en 1663, il écrit la *Satire VII* sur le genre satirique, les stances à Molière sur l'*École des femmes*.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Les vers sont très faibles, mais l'intention en est bonne, et le goût sûr de Boileau se montre déjà. Il a été un des premiers admirateurs et un des premiers amis de Molière. En 1664, il donne la *Satire II*, adressée au même Molière, sur la *Rime* ; elle est déjà assez intéressante au point de vue des idées littéraires de Boileau. Sous prétexte de badinage, Boileau y traite cette question fort curieuse de l'imagination artificielle, dont Malherbe avait déjà parlé et qui consiste à faire des vers avec des expressions toutes faites : c'est absolument ce qu'avait dit Pascal du « jargon poétique ».

En 1664, il nous donne la *Satire IV* : les *Folies humaines*. C'est une satire tout à fait générale et assez faible comme toutes celles du même genre. Dans la même année paraît : les *Héros de romans*, fantaisie satirique contre M. Scudéry que Boileau fait lire à ses amis, mais qui ne fut publiée que beaucoup plus tard.

Le *Discours au Roi* vient ensuite, en 1665, puis la *Satire III* le *Repas ridicule*, la *Satire V* sur la *Noblesse*. En 1666, il publie les sept premières *Satires* augmentées du *Discours au Roi* avec une préface. En 1667, il a une affaire assez grave, qui eut beaucoup de retentissement à cette époque, qui a donné, comme tous ses autres démêlés, un coup de fouet à son génie, et l'a comme engagé dans cette troisième période, la plus brillante de sa vie littéraire : c'est l'affaire Cotin. Aussitôt que parurent les sept premières *Satires*, accompagnées du *Discours au Roi*, qui n'était pas du tout inutile et qui servait comme d'un paratonnerre à cet ouvrage, Cotin, se sentant soutenu par tous les poètes attaqués par Boileau, commença une campagne contre lui.

Il publia une *Satire des Satires* en 1667, sans nom d'auteur et qui est très difficile à trouver, mais dont heureusement il y a quelques fragments dans l'édition de Boileau par Brunetière, et aussi dans cet autre ouvrage de Cotin : la *Critique désintéressée sur les Satires du Temps*. La *Satire des Satires* est du reste, jusqu'à un certain point, négligeable, puisque toutes les idées en sont répétées dans la *Critique désintéressée sur les Satires du Temps*; il suffit d'en dire qu'elle porte toujours sur cette accusation, que Boileau n'est « qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace ». C'est précisément ce qu'avait exprimé, plus joliment que Cotin, le spirituel Saint-Pavin dans le sonnet suivant (Saint-Pavin s'était vu désigné dans les vers que j'ai cités) :

Despréaux grimpé sur Parnasse,
Avant que personne en sût rien,
Trouva Régner avec Horace
Et rechercha leur entretien.
Sans choix et de mauvaise grâce

Il pilla presque tout leur bien,
Il s'en servit avec audace
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poètes,
Dans ses satires indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité je lui pardonne :
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Cette fin de sonnet est excellente et est devenue proverbe.

Cotin, qui a du mérite, qui connaissait l'hébreu, le syriaque et toutes les langues de l'Orient, était en même temps très méchant. Boileau l'avait accusé de quelque chose qui ne se pardonne pas : de n'avoir personne à ses sermons. Dans sa riposte, Cotin fut perfide, car son dessein n'a pas été de prouver que Boileau était un mauvais plaisant et un satirique négligeable, mais qu'il était un criminel d'Etat et qu'il fallait le mettre à la Bastille, car il attaquait tout ce qu'il y a de plus respectable. Par exemple, Boileau, dit Cotin, nous écrira que la raison est le pire de tous nos maux, et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce que c'est elle qui, nous arrachant aux plaisirs, « d'un remords importun vient brider nos désirs. » Je vous laisse à penser, après une si belle morale, combien la vie humaine, la vie civile, la vie des honnêtes gens est obligée à un si raisonnable censeur. « Boileau, dit encore Cotin ose écrire :

Le vice à Paris s'érige en souverain
Et va la mitre en tête et la crosse à la main.

Je vous laisse à penser sur qui cela peut tomber ; le satirique moderne décrie le gouvernement et décrie la religion. On me dira que c'est sous le nom d'un autre qu'il parlait ici, mais cela n'est qu'un artifice bien connu ; pas une dupe ne s'y prend. Cela a été le procédé de Vanini et ça n'a pas empêché le Parlement de Toulouse de le condamner ». Or, Vanini a été condamné au feu ; c'est un peu cela indirectement que Cotin demande pour Boileau. Il est utile de savoir ces détails pour ne pas s'étonner de la réponse de Boileau qui est dans la *Satire XI*.

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Ailleurs Cotin écrit encore : « Pour détruire la Providence, il introduit un impie dans ses dialogues, scandalisé des désordres du monde et de l'injustice dominante..... Cette subtilité est si grossière que pas un sage ne s'y prend ; et quand le débauché

Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse,
Et riant hors de là du sentiment commun,
Prêche que trois sont trois et ne font jamais un,

on voit par cette impiété raisonnée, que le censeur ne réfute point, quelle est la pensée du poète. » Voilà Boileau accusé formellement de ne pas croire à la sainte Trinité.

Il y a de plus une digression sur cette *Satire des Satires* qui était précisément de Cotin, mais qu'il n'avait pas signée. Cotin loue singulièrement l'auteur de cet ouvrage, et le félicite entre autres d'avoir relevé les injures de Boileau contre la royauté. C'est à propos de ces vers du *Discours au Roi* :

Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité
Et retient les méchants par la peur des supplices,
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

Voilà un homme, s'écrie Cotin, qui se met de sa grâce en pleine égalité avec Louis XIV,

« Tant cet audacieux mêle mal à propos
Les louanges d'un fat à celles d'un héros. »

C'est ainsi que Cotin poursuit avec la dernière âpreté le satirique. Boileau répliqua par deux petits ouvrages qui sont : le *Discours en prose sur la Satire* et la fameuse *Satire IX*, qui est surtout une réponse à Cotin. Le premier de ces écrits est sérieux, grave, d'un ton élevé. Boileau a bien compris qu'on a toujours deux publics dans ces sortes de querelles littéraires : un public qui ne veut que s'amuser à voir s'échanger de vigoureux

coups, et le public qui demande des raisons, et des raisons solides. Il nous dit d'abord qu'il s'attendait bien, en écrivant cette satire, à un certain tumulte : « Quand je donnai la première fois mes satires au public, je m'étais bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savais que la nation des poètes, et surtout des mauvais poètes, est une nation farouche qui prend feu aisément ; et que ces esprits avides de louanges ne digéreraient point facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire, à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité, qui se voyait attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages.

« Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvaient être spectateurs indifférents, ont mieux aimé prendre parti et s'affliger avec les ridicules, que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï et sans exemple, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères les satiriques, j'ai été un poète fort retenu.

« Et pour commencer par Lucilius, inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'était pas seulement des poètes et des auteurs qu'il attaquait : c'était des gens de la première qualité de Rome ; c'était des personnes consulaires. Cependant, Scipion et Lélius ne jugèrent pas ce poète, tout déterminé rieur qu'il était, indigne de leur amitié ; et vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Métellus, qu'il avait joués dans ses *Satires*, et ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les ridicules de la République.

*Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluere Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus ?*

En effet, Lucilius n'épargnait ni petits ni grands : et souvent, des nobles et des patriciens, il descendait jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivait dans une république, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivait sous un empereur, dans les commencements d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en d'autres temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses *Satires* ? Et Fabius le grand causeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidiénus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. Oh ! la belle réponse ! Comme si ceux qu'il attaque n'étaient pas des gens connus d'ailleurs ; comme si on ne savait pas que Fabius est un chevalier romain, qui avait composé un livre de droit ; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste ; que Nasidiénus Rufus était un ridicule célèbre dans Rome ; que Cassius Nomentanus était un des plus fameux débauchés de l'Italie !

« Examinons encore Perse, qui écrivait sous le règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poètes de son temps, il attaque les vers de Néron même. Cependant on ne remarque pas que Néron, tout Néron qu'il était, ait fait punir Perse.

« Pour Juvénal, qui florissait sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent ; mais, à l'égard des auteurs, il ne les va pas chercher hors de son siècle. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus, et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Télèphe* de cet autre, et tous les poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitaient leurs vers au mois d'août, et *Augusto recitantes mense poetas*.

« Voulez-vous qu'on quitte l'antiquité et qu'on vienne aux modernes, sous prétexte que les mœurs de notre temps ne permettent plus ce que permettaient celles des anciens ? Régnier, qui est presque notre seul satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célèbre joueur, qui assignait ses créanciers sur sept et quatorze, et du sieur de Provins, qui avait changé son balandran en manteau court, et du Cousin, qui aban-

donnait sa maison de peur de la réparer, et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres. Que répondront à cela mes censeurs ? »

Et j'ajouterai, nous dit encore Boileau pour finir, que même des gens qui n'étaient pas satiriques de profession, se sont permis de citer des noms propres :

« Que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une églogue, où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son temps en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Tel est en résumé le *Discours sur la Satire*. Quant à la *Satire IX*, j'y relève seulement, pour le moment, tout ce qui est contre Cotin et tout ce qui répond aux reproches tout à fait précis de cet abbé. Dès le commencement, voici une allusion à Cotin :

On croirait à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Cotin des vertus et des vices.

En effet, Cotin avait dit : *tertius e cælo cecidit Cato*, il nous est tombé du ciel un nouveau Caton. Un peu plus loin, Boileau écrit encore :

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.

Et puis encore :

Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace ;
Avant lui Juvénal avait dit en latin :
« Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin. »

C'est très particulièrement venimeux. Il continue plus loin :

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.

Mais le passage le plus important, parce que Boileau y entre dans le fond du débat, c'est celui dont j'ai parlé déjà tout à l'heure.

Bon, mon Esprit ! courage ! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas qu'une troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,

Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

Tous ces mots, relevés par Cotin avec une malice perfide n'étaient en effet que des boutades de jeune satirique.

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages
Et de ce nom sacré *sanctifier* vos pages ;

(observation un peu naïve de Boileau, assez contraire à la modestie obligatoire)

Qui méprise Cotin n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi ! répondrez-vous, Cotin nous peut-il suivre ?
Et par ses cris enfin que saurait-il produire !
Interdire à nos vers dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
Et sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.

Voilà encore une précaution, mais présentée avec beaucoup de talent et de dignité.

Dans le *Discours sur la Satire*, et surtout dans la *Satire IX*, il est à remarquer que, malgré le feu du combat, notre poète sait parfaitement éviter les mots violents, qu'on est sujet à regretter plus tard et qui nous font de véritables affaires. Il était de cette nature d'esprits auxquels il n'est pas mauvais qu'il arrive quelque aventure pour avoir plus de talent, et pour que leur talent paraisse dans toute sa force et dans tout son feu.

C. B.

La philosophie de Kant

Cours de M. GEORGES DWELSHAUVERS (1)

Professeur à l'Université de Bruxelles.

IV

LES PREMIERS MAÎTRES DE KANT.

La philosophie de Leibniz avait été mise en système par *Wolf*, un esprit à tiroirs et à catégories (1679-1754). Son grand mérite est d'avoir, en écrivant en allemand, fixé la terminologie philosophique dans cette langue ; Kant conservera les termes par lesquels il désigne les facultés mentales, les opérations de l'esprit, etc., sans garder autre chose que le *mot* lui-même. Pour *Wolf*, la philosophie est la science de ce qui est rationnellement possible. Elle se base sur le *principe de contradiction* : a. la chose dont le contraire est impossible appartient à la nécessité ; b. la chose dont le contraire est possible appartient au hasard, et sur le *principe de raison suffisante* (si une chose contient l'explication de l'existence d'une autre, elle en est la cause). Aussi bizarre que cela nous paraisse, les rationalistes allemands confondaient le *principe logique* et la *cause réelle*. Dès lors, il suffit de dégager logiquement le contenu des idées pour arriver à une certitude rationnelle. Les sciences expérimentales ne sont là que pour fournir des exemples.

Le raisonnement philosophique devient ainsi un trompe-l'œil. Il prend abusivement la forme du raisonnement mathématique. Un exemple (cité par Schwegler). Dans les *Principes de l'Art de construire*, 8^e proposition, *Wolf* écrit : « Une fenêtre doit être assez large pour que deux personnes puissent s'y pencher commodément de front. » Et voici la démonstration : on a l'habitude, le plus souvent, de se mettre à la fenêtre avec quelqu'un d'autre pour regarder au dehors. Or, d'après le § 1^{er}, l'architecte doit se conformer en tout aux intentions du propriétaire de la maison. Donc, la fenêtre doit être assez large pour que deux personnes puissent s'y pencher commodément de front.

Cela rappelle ce professeur belge qui demandait à un élève, à

(1) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, de 1895-96.

l'examen de philosophie : « Que faut-il pour fermer une porte ? — Il faut... qu'elle soit ouverte au préalable. — Non ! il faut d'abord qu'il y ait une porte. »

Wolf eut des démêlés avec la religion, surtout avec les piétistes (1723). Il dut même quitter Halle, où il enseignait. La réconciliation eut lieu grâce à Fr.-A. Schultz, piétiste lui-même et disciple si assidu de Wolf, que celui-ci disait de lui que c'était l'homme qui l'avait le mieux compris. Il disait aussi que Wolf avait fait entrer tant de philosophie dans la théologie, « qu'on était tenté de croire que le Christ et ses apôtres avaient étudié sous Wolf, à Halle. »

Je tiens les détails que je rapporte sur Schultz et sur Martin Knutzen de l'article de Nolen, paru en 1879, dans la *Revue philosophique*. Je résume donc ici les données principales de cet article.

1. *Fr.-Albert Schultz*, pasteur à Königsberg en 1731 (Kant avait sept ans, Schultz trente-neuf), devient, en quatre ans, professeur de théologie, membre du Sénat universitaire, directeur du *Collegium friedericanum* où Kant fit ses humanités, conseiller ecclésiastique, inspecteur général des églises, des écoles et des hospices de la Prusse, conseiller de Frédéric-Guillaume I^{er}. *Piétiste* (le salut vient de la vertu plus que des sacrements ; l'âme doit lutter par son austérité contre les mauvais principes ; nous devons fuir les occupations mondaines, les spectacles). Son influence, comme tel, est directe dans les familles et dans l'enseignement. Kant la subit chez lui, au collège, à l'Université. La dévotion excessive le froisse, mais son esprit reste empreint de *religiosité*. C'est dans l'influence de Schultz qu'il faut trouver les germes de la *Critique de la Raison pratique*. Schultz soutint toujours Kant ; quand, en 1758, celui-ci demandait une chaire de professeur de logique et métaphysique (voy. 2^e leçon), Schultz l'interrogea en ces termes : « Craignez-vous encore Dieu du fond de votre cœur ? »

2. *Martin Knutzen*, un jeune disciple de Schultz, eut, *directement et indirectement*, une influence considérable sur Kant. Tout jeune, ayant fait sa thèse doctorale sur l'accord de la raison et de la foi, sujet cher à Schultz (1732 ; il était né en 1713), il devint professeur de logique et de métaphysique (1734). Ses principaux ouvrages sont : en 1733, de l'*Impossibilité de l'éternité du monde* ; en 1735, des *Rapports de l'esprit et du corps par l'influxus physicus* (Leibniz admettait l'harmonie préétablie entre les monades, éléments simples ayant force représentative, mais fermés à toute influence extérieure ; Knutzen, par contre, admettait l'influence

physique) ; en 1740, *Démonstration philosophique de la vérité de la religion chrétienne* ; en 1747, *Logique*. Il meurt à trente-huit ans, en 1751, alors qu'il travaillait à une métaphysique.

De 1740 à 1747, il fit des cours sur les objets suivants : logique, métaphysique, psychologie rationnelle, philosophie de la nature, morale, droit naturel, rhétorique, mnémonique, théorie des erreurs, mathématiques, algèbre, analyse infinitésimale ; il faisait plus de quatre heures de leçons par jour.

Son œuvre capitale, de 1735, « les Rapports entre l'esprit et le corps », paraît en deuxième édition, en 1743, sous le titre de *Systema causarum efficientium*. Leibniz avait fait une hypothèse moniste : pour lui, tout l'univers se composait de monades (espèces de « points indivisibles », si l'on peut joindre ces deux mots) ; ces monades n'avaient pas d'ouverture vers le dehors, ne recevaient pas d'impressions ; elles portaient en elles leur représentation de l'univers, rudimentaire chez les inférieures, complète dans la monade supérieure qu'est l'âme. Arrivé au problème de l'accord de l'âme et du corps, reparaissait chez Leibniz le dualisme cartésien ; le corps était considéré comme une unité ; l'âme comme une autre unité ; entre les deux existait une harmonie préétablie ; l'un était sans action sur l'autre ; mais cette harmonie permettait qu'à tout désir de l'âme correspondit un mouvement du corps. Knutzen abandonne l'harmonie préétablie, et constate que, puisque les monades ne sont pas animées de principes opposés, les inférieures et les supérieures ne diffèrent que de degré, l'action réciproque doit être admise. Cette thèse semble influencée par l'idée du *dynamisme universel*, prise à Newton.

Nous disions : Knutzen influença Kant directement et indirectement : indirectement, en lui prêtant Newton.

3. *Newton*. — C'est la nécessité d'une bonne méthode, d'une préparation scientifique qui conduit Kant à Newton. L'influence de Newton le pousse vers les sciences, auxquelles il s'intéressera jusqu'à la fin de sa vie. Drews prétend que toute la réforme philosophique de Kant est partie de son désir d'assurer une base métaphysique certaine aux sciences. Dès son premier livre, Kant se rallie à Newton, et substitue à l'inertie, aux tourbillons ou à l'intervention de Dieu dans la mécanique céleste, l'attraction newtonienne. Descartes avait imaginé des tourbillons de matière subtile avec le soleil et les planètes au centre, pour notre système. (LAPLACE, *Exposition du système du monde*. Œuvres, T. VI.) — Newton applique, en 1666, à la pesanteur d'un corps la loi relative à l'attraction entre planètes, diminuant en raison du carré de

la distance, et il établit en principe que « chaque molécule de matière attire toutes les autres, en raison de sa masse, et réciproquement au carré de sa distance à la molécule attirée (*ibid.*). »

Newton exerça aussi sur Kant une influence nette par sa méthode (UEBERWEG, t. III, p. 131) ; Newton conseille à la physique de se garder de la métaphysique ; il rejette les formes substantielles, les qualités occultes, etc. Il faut commencer par l'analyse, remonter des effets aux causes. La pesanteur universelle se déduit de l'expérience.

V

LES IDÉES SUR LA VÉRITABLE ESTIMATION DES FORCES VIVES (1747).

Ce premier livre de Kant peut être considéré comme le résultat de ses études à l'Université, études qu'il avait dirigées lui-même, *en entière liberté*, n'ayant pas pour but de sacrifier son indépendance à quelque métier lucratif.

La question traitée dans ce livre n'a plus pour nous qu'une valeur historique. Quatre ans avant Kant, d'Alembert avait, par son *Traité de Dynamique*, mis fin à la querelle entre les partisans des *forces mortes* et des *forces vives*.

1. Voici l'état *actuel* de la question. Nous appelons *force vive* la capacité d'un corps en mouvement à produire un travail, c'est-à-dire à vaincre la résistance constante qui s'oppose à son mouve-

ment. Pour la mécanique actuelle, cette forme se formule $\frac{1}{2} m v^2$:

demi-produit de la masse par le carré de la vitesse. — Galilée avait formulé la loi de persistance du mouvement ; sous l'influence d'une force agissant d'une manière constante, la vitesse v d'un corps en un temps t est $v = g \cdot t$; le chemin s parcouru par le

corps dans le temps t est $s = \frac{v}{2} \cdot t = \frac{g}{2} \cdot t^2$. — La vitesse acquise

pendant l'unité de temps est proportionnelle à $\frac{k}{m}$, où k est la force,

m la masse.

En prenant comme unité de force la grandeur de force qui communique à l'unité de masse dans l'unité de temps l'unité de vitesse, on a

$$v = \frac{k}{m} \cdot t \text{ et } s = \frac{1}{2} \cdot \frac{k}{m} \cdot t^2$$

ou

$$mv = k.t \text{ et } \frac{1}{2} m v^2 = k. s$$

(Voy. WUNDT, *Logik.*, 1^{re} édit., II, p. 258.)

La capacité de travail communiquée ainsi par une force à un mobile a été appelée par Leibniz *force vive* (1686), par Thomson et Tait *énergie cinétique*.

Si un corps est maintenu dans une position par une force qui agit en sens contraire de la tendance de ce corps, le travail, que le corps est capable de réaliser quand cette force n'agit plus sur lui, s'appelle *énergie potentielle* ou *énergie de tension*.

La somme de l'énergie potentielle et du mouvement, dans un système donné, reste constante : *Principe de la conservation de l'énergie* (R. Mayer, 1842; Helmholtz, 1847). L'énergie totale d'un système ne peut être modifiée que par des forces extérieures au système.

2. *Forces vives et Forces mortes* au point de vue historique (conf. D'ALEMBERT, *Traité de Dynamique*, 1743, et le résumé du même auteur à l'article *force vive*, dans l'Encyclopédie; nous avons consulté ce dernier). — *Force morte* : simple tendance au mouvement. Mesure : mv , c'est-à-dire masse $\times$ vitesse virtuelle. — *Force vive* : force d'un corps qui se meut d'un mouvement continuellement ralenti par les obstacles, en passant par des degrés successifs, jusqu'à extinction (tandis que la force morte naît et meurt au même instant). Mesure : mv^2 .

Le problème se réduit à ceci : la *force* d'un corps, qui a une certaine vitesse, devient-elle double ou quadruple, quand la *vitesse* devient double? Leibniz répond : quadruple. Un corps jeté de bas en haut monte, par exemple, de 15 pieds; le même corps jeté avec une vitesse double montera à 60. — Jean Bernouilli (discours sur les lois de la communication du mouvement, 1726) y ajoute de nombreuses preuves.

Les adversaires des forces vives font entrer dans le problème un élément qui n'y est pas, le *temps*, et disent que, si le corps parcourt quatre fois plus d'espace avec une vitesse deux fois plus grande, il faut non pas faire la force proportionnelle à l'espace, mais diviser l'espace par le temps.

Toute cette question, qui tourne autour de la détermination de la force, ne peut, d'après d'Alembert, « consister que dans une discussion métaphysique très futile ou dans une dispute de mots plus indigne encore d'occuper les philosophes. »

3. Kant veut substituer, dans la *première partie* de son livre, le

terme *vis activa* à force motrice ; le mouvement est chose extérieure ; le terme de force motrice, il serait difficile de l'appliquer aux influences qui s'exercent sur l'âme.

Les choses sont en relation entre elles (Kant, à l'exemple de son maître Knutzen, abandonne, quoique leibnizien comme celui-ci, l'hypothèse de l'harmonie préétablie). Les substances ont la force d'agir en dehors d'elles, et l'espace n'est que leur mode de relation.

Leibniz en métaphysique, Descartes en physique n'iaient l'action à distance. Knutzen l'admet ainsi que Kant. Kant introduit ici dans le problème l'idée du *dynamisme universel*, empruntée à Newton.

La *deuxième partie* du livre est consacrée à l'examen des propositions des leibniziens sur les forces vives, et aux discussions de ceux-ci avec les cartésiens. — Dans la *troisième partie*, Kant cherche à établir une nouvelle estimation des forces vives. Il signale une distinction entre un corps tel qu'il est envisagé par les mathématiques, et le concept de corps pour les sciences de la nature. Pour les premières, la force résidant dans le fait de la communication du mouvement, on conçoit que la formule mv ait été adoptée. Mais le corps, dans la nature, a une tendance spéciale à conserver l'état dans lequel il se trouve ; celle-ci se développe en ligne droite dans un sens, et la force qui imprime la vitesse également en ligne droite ; on obtient ainsi pour l'effet total de la force un carré.

De plus, le mouvement doit être *libre* : c'est par la vitesse acquise que la force se dégage et acquiert sa *vivification*.

4. Abstraction faite de l'intérêt historique que peut avoir ce livre, il est, spécialement pour le développement de la pensée de Kant, caractéristique à ces trois points de vue : la *méthode*, l'insistance que met Kant à faire ressortir la nécessité d'une bonne méthode pour le savoir humain ; son adhésion ensuite au *dynamisme* de Newton (combattu même par Leibniz au nom de la loi de continuité) ; enfin la *préface*, en tête du traité, préface remarquable par son esprit d'indépendance. Nous citons les passages suivants (d'après l'édition *von Kirchmann*) : « Je me suis tracé d'avance la voie que je veux suivre. Je la parcourrai, et rien ne m'empêchera d'aller jusqu'au bout (p. 9)... » — « On pourrait sans crainte considérer pour rien l'autorité d'un Newton ou d'un Leibniz, si cette autorité s'opposait à la découverte de la vérité, et l'on n'a pas à obéir à autre chose qu'à la conviction de l'entendement (p. 5). »

(A suivre.)

GEORGES DWELSHAUVERS.

La réforme économique au XVIII^e siècle.

II. — En France

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Les souverains d'Autriche essayèrent de réorganiser leur monarchie d'après les théories du XVIII^e siècle en établissant la tolérance religieuse, la liberté individuelle et, d'après les conceptions particulières à certains philosophes, en organisant une administration uniforme, régulière, toute-puissante, qui ne tint aucun compte ni des institutions anciennes consacrées par la coutume, ni des droits des états provinciaux. Léopold dut renoncer en partie à la réforme pour avoir le consentement des Etats, mais il conserva les fondements d'un Etat monarchique administré par des fonctionnaires. On fit également des tentatives de réforme dans les Etats romans du Midi de l'Europe et dans les Etats allemands. Nous allons voir qu'il se produisit en France un mouvement analogue, mais il fut beaucoup moins marqué, parce que la France, qui a produit presque tous les écrivains réformateurs, n'a eu aucun souverain et que très peu d'hommes d'Etat qui fussent désireux de réformer le gouvernement. Il n'y eut donc que des tentatives très courtes, très éloignées et qui toutes avortèrent. Elles commencent dès la mort de Louis XIV et se poursuivent jusqu'au renvoi de Necker ; celles qui sont postérieures sont le prélude de la Révolution. Il faut donc étudier dans son ensemble la période qui comprend le règne de Louis XV et celui de Louis XVI jusqu'à 1781.

Les documents sont de trois espèces : récits, pièces de circonstance, pamphlets et actes. Les récits sont en général des mémoires ; la plupart sont réunis en collection, mais quelques-uns sont publiés à part (Luynes, Marais, Bernis). Ils décrivent surtout les intrigues de la cour et les luttes du Parlement contre le gouvernement. Les Mémoires des ministres renferment des détails sur les principales mesures du gouvernement.

Le nombre des pamphlets, pièces de circonstance dont beaucoup sont en vers, est considérable. On les cite beaucoup, mais il n'y a presque rien à en tirer ; on ne sait pas dans quelle mesure

ils représentent l'opinion. Les seuls importants sont ceux qui par l'abondance des exemplaires purent influencer sur l'opinion ; ils sont d'ordinaire l'œuvre d'écrivains comme Voltaire.

Les actes officiels sont encore très imparfaitement connus. Les édits sont intéressants par leurs préambules. On trouve les actes de Turgot dans Daire, des citations de correspondance administrative dans Jobez, des extraits dans Tocqueville. On n'a pas encore publié la correspondance des intendants, ni les papiers des ministres, ni les registres des cours. Pour l'histoire des mœurs et de la société à Paris, on n'a que les derniers volumes des arrêts de la Bastille. Il reste encore à consulter les archives du Châtelet. La publication des documents est donc loin d'être achevée. Par contre, les travaux sont plus avancés que pour le reste de l'histoire de France. Le XVIII^e siècle attire les travailleurs, il ne demande aucune connaissance spéciale, pas de paléographie, très peu de critique. C'est une étude qui répond à des préoccupations contemporaines. Sur cette période portent quelques-uns des meilleurs ouvrages de notre histoire. Il y a peu d'histoires générales du XVIII^e siècle ; les événements sont trop morcelés ou décousus pour donner envie de les traiter d'ensemble (Verlacq, Jobez, Henri Martin). On trouve des tableaux d'ensemble du gouvernement dans Tocqueville, Taine, Boiteau. Les bonnes monographies sont nombreuses. Nous ne ferons pas un récit des règnes de Louis XV et de Louis XVI ; nous marquerons seulement les traits caractéristiques de la monarchie telle que Louis XIV l'a léguée à ses successeurs, en indiquant les questions qui se sont posées, comment elles se sont posées, quelles luttes elles ont provoquées et par quelles mesures on a essayé de les résoudre.

I

Il faut se représenter la monarchie telle que l'a faite le règne de Louis XIV, et étudier l'administration pour distinguer les pouvoirs et les organes d'origine différente qui dirigent le pays et concentrent la vie politique. Cette analyse doit être faite en remontant à l'origine de chacun des pouvoirs, des corps politiques, pour comprendre pourquoi ils sont en lutte. Le procédé d'exposition le plus clair n'est pas d'examiner l'une après l'autre les diverses branches de l'administration pour voir quels sont les organes qui dans chacune d'elles exercent le pouvoir. Il est plus clair d'indiquer dans quel ordre se sont formés ces organes.

Il y a des pouvoirs politiques de trois époques différentes ; leurs caractères sont bien tranchés et s'expliquent par leur origine et

leur rapport avec le pouvoir royal. Ils forment donc trois couches d'institutions superposées.

1^o Du moyen âge datent la noblesse, le clergé, les villes, c'est-à-dire les anciens propriétaires du pays, les anciens pouvoirs sociaux. Ils ont eu le pouvoir financier, le vote des impôts, quand la monarchie royale se formait ; ils l'ont perdu, mais il s'est formé des débris jusqu'à la fin de la monarchie ; dans quelques provinces éloignées, les Etats provinciaux continuent à voter et à répartir l'impôt de leur province. Ce droit n'a été conservé que par quelques pays, les pays d'Etats, c'est ce qui rappelle le plus profondément l'ancienne France. La plus grande partie du royaume a passé sous le régime du despotisme financier ; quelques pays ont encore le régime du xiv^e siècle.

Le clergé en corps a gardé ce même droit de voter son impôt, en vertu des canons qui défendent aux laïques de toucher aux biens de l'Eglise. Le clergé de France continue donc de voter l'impôt sur ses domaines sous forme de dîme ; il a encore une assemblée tous les cinq ans, où il vote et délibère.

La noblesse et les villes ont perdu toute participation à l'administration dans les pays d'élection. Mais, de leur ancien droit, il leur est resté un privilège. L'impôt ancien, la taille, ne porte ni sur eux ni sur leurs biens.

Les nobles ont de plus l'avantage d'être une classe supérieure, dont le roi lui-même est membre et qui est admise dans son entourage. Bien qu'il n'y ait pas de loi formelle, l'usage leur réserve presque toutes les charges honorifiques et les emplois lucratifs. Les anciens propriétaires ont ainsi le premier rang dans la société, le privilège de ne pas contribuer aux dépenses du gouvernement, et ils forment encore deux sortes de corps : l'assemblée du clergé et les Etats.

2^o Au xv^e et au xvi^e siècle, s'est formée la 2^e assise, les possesseurs d'offices, à l'origine simples agents du roi, mais à qui le roi a vendu leurs fonctions. Il a vendu ainsi et transformé en offices toutes les fonctions de justice et des finances, sauf les impôts indirects qui sont affermés. Ainsi se sont formées les cours supérieures (souveraines), Parlement, Chambre des Comptes, des Aides, Grand Conseil, toutes les cours inférieures de justice ordinaire ou fiscale (généralités, élections, greniers à sel), tous les offices accessoires (procureurs, greffiers, notaires). La vénalité des charges a changé leur condition ; au lieu de serviteurs, ils sont devenus propriétaires. Ils sont indépendants du gouvernement, qui est censé leur conférer leur pouvoir, et ils s'habituent à se sentir membres d'un corps bien plus que fonctionnaires du gouvernement. Cette classe de la

société et ces organes du pouvoir ont été définitivement fixés sous Louis XIV. Leur nombre ne s'est plus accru ; on avait vendu trop de charges, les prix ont baissé depuis le fin du siècle ; il n'y a plus de créations nouvelles, même dans les moments d'embarras, et l'on a supprimé des charges anciennes.

3^e La 3^e assise est formée par les agents du pouvoir créés par le roi devenu absolu. Pour le gouvernement central il a établi des secrétaires d'Etat qui dirigent les affaires générales (au lieu des grands dignitaires et des princes) et un conseil d'Etat pour décider les affaires litigieuses et préparer les édits et ordonnances. Pour l'administration provinciale, il a établi des intendants qui ont absorbé tout le pouvoir, sauf les jugements qu'ils n'ont pu enlever aux cours. Dans la police de Paris il a créé un service particulier, avec un lieutenant de police, qui met dans sa main tous les habitants de la capitale et permet au gouvernement de faire arrêter à son gré quiconque lui déplaît, sans avoir à en rendre compte devant les tribunaux réguliers. Le trait commun à tous ces fonctionnaires, les plus puissants de tous, c'est d'être des agents directs, nommés par le roi, révocables par lui à son gré. Les anciens fonctionnaires étant devenus propriétaires, il s'est fait des fonctionnaires nouveaux qui restent des instruments. Tout cet appareil de gouvernement est construit sous Louis XIV. Il s'est perfectionné et régularisé dans la 2^e partie de son règne. L'intendant a nommé dans sa province plusieurs subdélégués. Le ressort du subdélégué s'est fixé ; il y a eu des subdélégations qui d'ordinaire sont les origines des arrondissements. Les intendants ont travaillé, pour leur commodité et par esprit de symétrie, à effacer les différences d'organisation entre les diverses parties de leur province, à établir des règlements, des pratiques uniformes.

L'uniformité attribuée aux hommes de la Révolution a été préparée par les intendants (Tocqueville). Ce phénomène n'a rien d'étrange ; on le retrouve dans toutes les monarchies absolues, c'est la tendance naturelle de quiconque administre, à chercher à établir les règles les plus simples (c'est l'esprit du droit romain) ; il faut de fortes traditions pour contrebalancer ce penchant naturel. Les nouveaux organes du pouvoir central tendent donc à établir l'unité d'administration. Ils ont réussi à se rendre maîtres du pouvoir. Law déjà l'a constaté. Les 30 commissaires sont les vrais chefs de l'administration.

Il y a donc en France trois sortes de pouvoirs d'origine diverse : Etats et assemblées du clergé, cours souveraines, ministres et intendants, qui n'opèrent pas de concert, qui n'ont ni mêmes

intérêts ni mêmes traditions, et qui entrent en conflit dès qu'il se pose une question difficile.

II

Quelles sont les questions qui se posent au XVIII^e siècle et servent d'occasion aux luttes ?

Toutes ont été posées dès le règne de Louis XIV. Le règne de Louis XV les a à peine fait avancer.

1^o Le roi ayant le droit de choisir les ministres et de déléguer l'autorité absolue à qui il veut, qui sera choisi ? Qui aura la possession du pouvoir ? La question se pose chaque fois que le précédent ministre meurt ou tombe en disgrâce. La succession est l'objet de luttes à la cour, où les femmes dominent.

La cour a été organisée par Louis XIV et n'a pas changé. On a conservé le personnel, la division en services, le cérémonial. La seule différence, c'est que le roi ne remplit plus ses devoirs de représentation qu'avec ennui, par métier. Dès qu'il le peut, il se retire dans une habitation plus simple, où il vit à sa guise. Louis XV et Louis XVI ont été grands chasseurs. Louis XV a rédigé un mémoire sur ses meutes et ses chiens. Louis XVI note les pièces abattues. Louis XV se plaît à se faire narrer des histoires et Louis XVI à tourner.

2^o Louis XIV a persécuté tous les dissidents : protestants et jansénistes. Les édits contre les protestants, la bulle *Unigenitus* sont devenus des lois de l'Etat, presque des lois fondamentales. Mais la persécution est difficile à exercer d'une façon continue. Faut-il la suspendre ou la reprendre ? La question se pose à plusieurs reprises.

3^o Louis XIV a fait des dépenses telles qu'il a fallu élever démesurément la taille et créer la capitation et l'impôt du dixième des impôts provisoires. Il a laissé un tel déficit qu'on a dû conserver les impôts nouveaux ; mais la taille est assise de façon à ne porter que sur les plus pauvres (Vauban, Boisguilbert). Faut-il lui laisser cette assiette ou en établir une autre en faisant porter l'impôt sur les riches ? La question se pose souvent, surtout quand on a besoin d'augmenter les recettes.

4^o Louis XIV a établi une police des blés. On est convaincu que le gouvernement doit prendre des mesures pour empêcher la famine, si fréquente au XVII^e siècle. On part de cette hypothèse admise que la France, étant un pays de blé, en produit plus qu'il n'en faut pour sa consommation (deux ou trois fois). Donc, s'il ne sort pas de blé, il doit y en avoir assez pour nourrir le peuple. Il suffit d'empêcher d'exporter ou d'accaparer. Pour cela, il faut une

administration ; Louis XIV l'a constituée. Doit-on conserver ce système ou établir la liberté du commerce des grains ?

Telles sont les principales questions qui se posent au XVIII^e siècle ; elles ont soulevé presque toutes les luttes, provoqué presque tous les événements.

A la lutte pour la possession du pouvoir se rattachent toutes les intrigues de cour. A la mort de Louis XIV, lutte entre le duc d'Orléans et les princes légitimes. Le duc l'emporte à l'aide du Parlement et devient Régent (Saint-Simon) ; il laisse le pouvoir à son agent Dubois. Ensuite paraît le parti du duc de Bourbon avec Fleury. Fleury reste maître avec d'Aguesseau et Chauvelin. Après sa mort, commence le règne des femmes (Châteauroux, Pompadour, du Barry). Sous M^{me} de Pompadour, deux ministères, Machault-d'Argenson et Bernis-Choiseul. Cette domination des femmes caractérise les trente dernières années de Louis XV.

Sous Louis XVI, lutte entre le parti Choiseul et Maurepas ; puis Louis XVI tombe sous la domination de Marie-Antoinette et du parti de la Cour.

Le public s'intéresse vivement à ces intrigues et à ces luttes. La vie de cour réagit sur la société (voir Demointerres, Goncourt, Rocquain, Aubertin).

Les luttes religieuses se divisent en deux branches : 1^o Persécution contre les protestants, surtout en Poitou et dans les Cévennes ; il y a des temps d'arrêt sous le Régent ; à la fin de Fleury, recrudescence des rigueurs : les prêches sont dispersés, les assistants sont condamnés aux galères, les pasteurs à mort, les enfants sont enfermés. 2^o Querelles entre Jansénistes et Jésuites. Le Parlement est janséniste, il n'a enregistré la constitution qu'à grand'peine, il prétend empêcher le clergé de traiter les Jansénistes en hérétiques. La lutte a été vive à deux époques : 1730-32 (Saint-Médard) et 1750-56 (billets de sacrements). Le Parlement prétend que le fidèle a le droit d'exiger l'extrême-onction et poursuit les curés qui la refusent. Le gouvernement prend parti contre le Parlement, mais sans grande énergie, parce qu'il en a besoin. On a eu l'idée de mettre tout d'accord en donnant raison aux Jésuites et en persécutant les protestants (Turgot).

Puis la lutte change d'objet, quand les parlements trouvent un prétexte à attaquer directement les Jésuites. L'expulsion des Jésuites qui, dans les Etats du Midi, a été le fait du gouvernement, est, en France, le dernier épisode de la lutte des Jansénistes. Ce n'est pas par un édit, mais par un arrêt judiciaire, qu'a commencé et que s'est terminée la lutte. Le gouvernement a été entraîné.

3^o Pour les finances, il y a eu d'abord un essai de réforme d'en-

semble : le système de Law. Law veut remplacer l'argent par du papier. Il veut payer toutes les dettes en rachetant toutes les créances; la Compagnie n'accepte que du papier d'Etat. Puis il se charge de racheter toute la dette, rembourse en billets et en actions. Il veut que tout le numéraire revienne aux mains du gouvernement. Il commet deux fautes : il emploie la force pour obliger les particuliers à apporter les métaux ; il confond la Banque et la Compagnie. La chute du système a pour résultat de discréditer les tentatives de réforme. Fleury revient à la routine. On rétablit les impôts ; les fermiers généraux sont les colonnes de l'Etat. Dès lors les guerres seules amènent des changements dans les finances. Machault, pressé par les besoins d'argent, essaie d'atteindre les privilégiés par un vingtième et par la loi sur la mainmorte. Le roi interdit les fondations, mais avec une exception pour celles qui seront faites en rentes ou papiers d'Etat.

La question des finances se mêle à la question religieuse ; le gouvernement est l'adversaire des Parlements; mais il a besoin de les ménager pour obtenir l'enregistrement des emprunts nécessités par la guerre de Sept Ans. Il laisse donc les Parlements poursuivre les Jésuites afin qu'ils consentent à enregistrer les édits.

A la fin du règne, Terray emploie des moyens désespérés : il suspend les paiements. Ce règne finit donc, comme celui de Louis XIV, par la banqueroute. Le régime est resté le même.

4^e Sur la question des blés, on a hésité. Machault crée une administration des grains (Riollay). C'est là l'origine de la croyance populaire au pacte de famine. Le gouvernement, pour empêcher la disette, a été amené à faire le commerce du blé. Tout commerçant en blé est regardé comme un accapareur et coupable de la disette. La France, ayant trop de blé, ne peut souffrir de la disette que par des manœuvres.

Aucune de ces questions n'a été résolue. La lutte a continué entre les pouvoirs d'origine différente : gouvernement et Parlement, Parlement et clergé. La lutte revêt toujours la même forme. Le Conseil du roi fait un édit qui déplaît au Parlement, le Parlement rend un arrêt qui déplaît au roi; le roi riposte par un arrêt de Conseil qui le casse. Le conflit éclate. Le roi fait porter son édit à enregistrer ; le Parlement proteste de son dévouement, mais déclare qu'il ne veut pas enregistrer. Le roi insiste, réunit un lit de justice. Le Parlement rend un arrêt et refuse d'exécuter. La crise devenant plus aiguë, le Parlement emploie un moyen extrême. Comme au xvii^e siècle, ce sont les magistrats des Enquêtes et des Requêtes, les plus jeunes, qui poussent à l'opposition ; ils déclarent que les Chambres resteront assemblées jusqu'à

ce que le roi ait écarté la réclamation. La justice est arrêtée. Le roi essaie de faire juger par des sections du Conseil. Le procureur et les avocats refusent d'exercer. Le roi est indécis. Tantôt il cède, tantôt il a recours à la force ; il emprisonne les récalcitrants, qui finissent par plier à demi. La situation des Parlements est très fausse. Ils n'ont aucun droit pour refuser une mesure décidée par le roi ; ils sont obligés de protester de leur respect et de leur soumission. Leur seul droit est de faire des remontrances. Louis XV ne le conteste pas. Mais ils prétendent contrôler les édits, refuser ceux qui leur paraissent contraires aux lois fondamentales. Les parlementaires étant les seuls hommes en France qui soient indépendants du roi, ils se considèrent comme les représentants de la nation et les dépositaires du droit public. Ils ont imaginé deux fictions : ils déclarent que la volonté du roi n'est pas sa vraie volonté, et que les édits nouveaux ne doivent pas être en contradiction avec les lois fondamentales. Quelles sont-elles ? Le roi prétend que la seule loi fondamentale est l'obéissance. Le Parlement regarde comme son domaine tout ce qui est finance ou privilège. Sa force lui vient de l'appui qu'il trouve dans tout le monde du Palais, dangereux en cas d'émeute, et des autres cours de province, car le Parlement agit au nom de toutes les classes du Parlement, comme si tous les Parlements de France ne formaient qu'un seul corps.

Les occasions de conflits furent d'abord le système de Law, puis les Jansénistes et les Jésuites, enfin d'Aiguillon (conflit entre le gouvernement et un Parlement de province).

Le roi a supporté la résistance jusqu'à ce moment. Alors Maupeou est parvenu à détruire le Parlement. (*Journal historique. Mémoires de Maupeou.*) La question est bien posée dans l'édit de décembre 1770. Les Parlements refusent de se soumettre. Maupeou exile les conseillers ; mais, au lieu de les envoyer dans leurs terres, il choisit les endroits les plus inaccessibles et la saison d'hiver. Puis il confisque leurs charges et fait juger par le Conseil du roi. La dispersion du Parlement était une vengeance où ont trempé les Jésuites : de là son impopularité. Mais Maupeou a voulu gagner l'opinion et a profité de la destruction du Parlement pour faire une réforme. Il a créé des Conseils supérieurs non vénaux, sans épices, et divisé le ressort du Parlement de Paris. Cette mesure fut bien accueillie par Voltaire, mais l'on trouve tout d'abord peu de conseillers qui acceptèrent : c'est par pure sensibilité que Louis XVI reprit les Parlements.

L.

Montesquieu. — Deux livres de l' « Esprit des Lois ».

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Le XVIII^e siècle a eu le tort de croire que le goût des lettres pouvait suppléer à l'amour de la patrie et au respect de la morale ; mais il n'a pas eu le ridicule de croire qu'il pouvait suppléer à l'activité commerciale. Montesquieu traite du commerce dans le XX^e et le XXI^e livre de l'*Esprit des Lois*. Quesnay, Gournay, Dupont de Nemours, d'autres encore ont montré des vues perspicaces sur la question du commerce. Diderot, collaborant à l'*Encyclopédie*, se réserve la description des métiers. Voltaire professe que les progrès du commerce sont une partie des progrès de la civilisation. Dans ses *Lettres anglaises*, il demande qui est le plus utile à la société, d'un marquis ou d'un négociant ; enfin il dédie sa tragédie de *Zaïre* à Falckenäer, un négociant anglais. Les avantages du commerce ne font pas oublier à Montesquieu la hauteur habituelle de ses vues philosophiques. Pour lui, si le négoce présente des avantages, si les peuples doivent s'y appliquer résolument, ce n'est pas parce qu'il constitue un ressort moral de grande valeur. Ainsi, le peuple romain a su, pendant 500 ans, se faire respecter ; dès 250, on pouvait prédire sa gloire future ; or il possédait peu d'or et d'argent. Donc, si le commerce ne procurait que le bien-être, on pourrait, à la rigueur, s'en passer. Et même il est constant que, du jour où l'on acquiert la richesse, certaines vertus disparaissent presque fatalement, l'hospitalité par exemple. Chez certains peuples pauvres, en effet, il peut arriver que l'étranger soit attaqué ; mais, s'il parvient jusqu'au foyer d'un de ses agresseurs, il est regardé comme un hôte sacré et ses jours sont respectés. A cet égard, la peinture que Tacite nous a laissée des Germains est fort curieuse. Montesquieu a compris que, si l'esprit du commerce unit les nations, il n'unit pas de même les particuliers. « Nous voyons, dit-il, que, dans les pays où l'on n'est affecté que de l'esprit de commerce, on trafique de toutes les actions humaines et de toutes les vertus morales ; les plus petites choses, celles que l'humanité demande, s'y font ou s'y donnent pour de l'argent. L'esprit de commerce

produit parmi les hommes un certain sentiment de justice exacte, opposé d'un côté au brigandage et de l'autre à ces vertus morales qui font qu'on ne discute pas toujours ses intérêts avec rigidité et qu'on peut les négliger pour ceux des autres. » Faut-il donc croire que le commerce est incompatible avec les qualités qui font l'honnête homme ? Non. Il y a, certes, des négociants de mauvaise foi, car la perfidie est un vice humain ; mais le négociant intelligent comprend qu'il faut vendre bon marché et bon. Le véritable avantage du négoce est de rendre les hommes plus pacifiques. « Le commerce guérit des préjugés destructeurs ; et c'est presque une règle générale que, partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce, et que, partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces. Qu'on ne s'étonne donc point si nos mœurs sont moins féroces qu'elles ne l'étaient autrefois. Le commerce a fait que la connaissance des mœurs de toutes les nations a pénétré partout : on les a comparées entre elles, et il en est résulté de grands biens. » Il n'y a pas de plus grand honneur pour un écrivain que de faire un lieu commun d'une vérité dont on ne s'était pas aperçu jusqu'à lui. Avant le XVIII^e siècle, on ne comprenait pas encore assez les bienfaits de la paix ; Montesquieu exprimait donc une idée utile et neuve, quand il écrivait : « L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes : si l'une a intérêt d'acheter, l'autre a intérêt de vendre ; et toutes les unions sont fondées sur des besoins mutuels. » Il n'en reste pas moins que le commerce présente un grave inconvénient : celui d'amollir les cœurs. Quel serait le remède ? Il faudrait qu'une nation ne fût pas née marchande, mais qu'elle le devint par sagesse et sur le tard. Voltaire dit quelque part : les Anglais sont le seul peuple grand négociant qui ne l'ont pas été tout d'abord. Les Carthaginois, les Vénitiens, les Hollandais, au contraire, ont grandi par le commerce, et il ajoute que ç'a peut-être été un grand bonheur pour l'Angleterre de s'être adonnée au commerce non pour fonder, mais pour accroître sa puissance. Montesquieu a bien vu qu'il est des circonstances où le commerce peut nuire à une nation. Pour ce qui regarde la France, il s'applaudit que le négoce soit interdit par l'usage à deux classes privilégiées : il dit que la constitution sous laquelle elle vit réclamant la richesse de deux ordres dont l'un rend la justice et l'autre sert à l'armée, l'esprit mercantile ne peut être introduit dans ces deux ordres. « En France, cet état de la robe qui se trouve entre la grande noblesse et le peuple, qui, sans avoir le brillant de celle-là, en a tous les privilèges : cet

état qui laisse les particuliers dans la médiocrité, tandis que le corps dépositaire des lois est dans la gloire : cet état encore dans lequel on n'a de moyen de se distinguer que par la suffisance et la vertu ; profession honorable, mais qui en laisse toujours voir une plus distinguée : cette noblesse toute guerrière, qui pense qu'en quelque degré de richesse qu'on soit, il faut faire sa fortune, mais qu'il est honteux d'augmenter son bien, si on ne commence par le dissiper ; cette partie de la nation, qui sert toujours avec le capital de son bien ; qui, quand elle est ruinée, donne sa place à une autre qui servira avec son capital encore ; qui va à la guerre pour que personne n'ose dire qu'elle n'y a pas été ; qui, *quand elle ne peut espérer les richesses, espère les honneurs, et, lorsqu'elle ne les obtient pas, se console, parce qu'elle a acquis de l'honneur* ; toutes ces choses ont nécessairement contribué à la grandeur de ce royaume. » On ne saurait trop admirer cette fierté de Montesquieu qui lui fait apprécier avec tant de grandeur le sacrifice de la noblesse.

Le commerce, aux yeux de Montesquieu, est donc utile avec quelques restrictions ; encore faut-il distinguer entre les différentes sortes de commerce. Montesquieu ne confond pas le commerce de *luxe*, qui convient aux monarchies, avec le commerce d'*économie*, qui est propre aux Etats libres. Le commerce de luxe a pour objet d'apporter à la nation qui le fait tout ce qui peut servir à son orgueil, à ses délices et à ses fantaisies. Le commerce d'*économie* procure les objets indispensables et fournit aussi les autres nations. Ce n'est pas le moins hardi des deux, car, dans les monarchies, le commerce n'est jamais assez sûr du gouvernement, de l'équité publique ; les caprices, l'avidité des gouvernants inquiètent souvent le négociant. Cette défiance, Montesquieu la pousse si loin que, d'après lui, les banques courent des dangers sur le territoire des monarchies. On peut lui objecter que l'esprit du peuple est aussi versatile que celui des souverains et qu'il peut donner des inquiétudes aux commerçants.

Le commerce d'*économie* peut encore travailler à perte. Par exemple, une nation, ayant besoin d'une marchandise d'un pays qui lui serve de fonds pour se procurer les marchandises d'un autre, se contente de gagner très peu et quelquefois rien sur les unes, dans l'espérance ou la certitude de gagner beaucoup sur les autres. « Ainsi, lorsque la Hollande faisait presque seule le commerce du midi au nord de l'Europe, les vins de France, qu'elle portait au nord, ne lui servaient, en quelque manière, que de fonds pour faire son commerce dans le nord. On sait que souvent, en Hollande, de certains genres de marchandises venues de

loin ne se vendent pas plus cher qu'ils n'ont coûté sur les lieux mêmes. Voici la raison qu'on en donne : un capitaine, qui a besoin de lester son vaisseau, prendra du marbre ; il a besoin de bois pour l'arrimage, il en achètera ; et pourvu qu'il n'y perde rien, il croira avoir beaucoup fait. C'est ainsi que la Hollande a aussi ses carrières et ses forêts » La pêche de la baleine se solde à déficit, « mais ceux qui ont été employés à la construction du vaisseau, ceux qui ont fourni les agrès, les appareils, les vivres, sont aussi ceux qui prennent le principal intérêt à cette pêche. Perdissent-ils sur la pêche, ils ont gagné sur les fournitures. »

Pour Montesquieu, le gouvernement ne doit pas s'ingérer dans les affaires des particuliers. Fénelon dit le contraire, mais il a tort, car régler le commerce de trop près, c'est toucher à la liberté. Aussi, à Salente, Mentor édicte-t-il des règlements désastreux. Chaque négociant doit remettre au gouverneur son bilan. Fénelon veut encore qu'on introduise la coutume d'exposer seulement l'argent d'autrui et pas plus de la moitié du sien. Ces utopies ne se trouvent pas chez Montesquieu. Il ne va pas jusqu'à préconiser le libre échange ; mais il demande la liberté du commerce, c'est-à-dire le droit pour un peuple de négocier avec un autre. Or, on n'était pas de son temps unanime à la concéder. Le Japon ne commerçait alors qu'avec les Chinois et les Hollandais. La France avait décidé que les Hollandais n'apporteraient chez elle que des marchandises hollandaises et sur des vaisseaux hollandais. Les Espagnols avaient décrété en 1740 la peine de mort contre quiconque introduirait dans la Péninsule des marchandises anglaises. Enfin, chaque nation se réservait de commercer avec ses colonies. Sur ce dernier point, il est vrai, Montesquieu cède au préjugé. « On a établi que la métropole seule pourrait négocier dans la colonie ; et cela avec grande raison, parce que le but de l'établissement a été l'extension du commerce, non la fondation d'une ville ou d'un nouvel empire. » Mais il réfute fort bien ceux qui confondent la liberté du commerce avec la liberté de faire ce que l'on veut. « Ce qui gêne le commerçant ne gêne pas pour cela le commerce. C'est dans les pays de la liberté que le négociant trouve des contradictions sans nombre ; et il n'est jamais moins croisé par les lois que dans les pays de la servitude. » Il constate que les négociants empêchés s'entendent et imposent leur prix. Le devoir du gouvernement, selon lui, est de débarrasser le commerce de toute entrave. Il veut que la justice commerciale soit expéditive. « Les affaires du commerce sont très peu susceptibles de formalités : ce sont des actions de chaque

jour, que d'autres de même nature doivent suivre chaque jour. Il en est autrement des actions de la vie, qui influent beaucoup sur l'avenir, mais qui arrivent rarement. » Enfin, Montesquieu veut que la probité soit respectée ; on doit frapper ceux qui y manquent, et il admet la contrainte par corps. « Dans les affaires qui dérivent des contrats civils ordinaires, la loi ne doit point donner la contrainte par corps, parce qu'elle fait plus de cas de la liberté d'un citoyen que de l'aisance d'un autre. Mais, dans les conventions qui dérivent du commerce, la loi doit faire plus de cas de l'aisance publique que de la liberté d'un citoyen ; ce qui n'empêche pas les restrictions et les limitations que peuvent demander l'humanité et la bonne police. »

Dans le XXI^e livre, Montesquieu fait l'histoire du commerce dans l'antiquité et les temps modernes. C'était alors une entreprise hardie, car on ne disposait que d'un petit nombre de renseignements. Aujourd'hui, une foule d'inscriptions, découvertes depuis Montesquieu, facilitent singulièrement la tâche de l'historien. Cependant, il explique fort bien une foule d'événements. Il montre comment les colonies grecques, les conquêtes d'Alexandre, les explorations géographiques ont étendu le négoce. Ce livre est semé de vues fines et de vues philanthropiques. Parmi les premières, il faut ranger cette remarque de Montesquieu : à savoir que le commerce comprend aujourd'hui plus d'objets que dans l'antiquité, car jadis les échanges se faisaient entre peuples habitant les mêmes climats. « Par exemple, les boissons du midi portées au nord forment une espèce de commerce que les anciens n'avaient guère. Aussi la capacité des vaisseaux, qui se mesuraient autrefois par muids de blé, se mesure-t-elle aujourd'hui par tonneaux de liqueur. Le commerce ancien que nous connaissons, se faisant d'un port de la Méditerranée à l'autre, était presque tout dans le midi. Or, les peuples du même climat, ayant chez eux à peu près les mêmes choses, n'ont pas tant besoin de commercer entre eux que ceux d'un climat différent. Le commerce en Europe était donc autrefois moins étendu qu'il ne l'est à présent. » On sent l'habitant d'un grand port de commerce dans les explications techniques que Montesquieu nous donne sur la vitesse relative des navires. Les flottes juives mettaient, paraît-il, trois années pour se rendre en Afrique et en revenir. « On peut comparer, dit Montesquieu, ces navires des Indes à ceux de quelques nations d'aujourd'hui dont les ports ont peu de fond : tels sont ceux de Venise, et même en général de l'Italie, de la mer Baltique et même de la province de Hollande. Leurs navires, qui doivent en sortir et y

rentrer, sont d'une fabrique ronde et large de fond ; au lieu que les navires d'autres nations qui ont de bons ports sont, par le bas, d'une forme qui les fait entrer profondément dans l'eau. Cette mécanique fait que ces derniers navires naviguent plus près du vent, et que les premiers ne naviguent presque que quand ils ont le vent en poupe. Un navire qui entre beaucoup dans l'eau navigue vers le même côté à presque tous les vents : ce qui vient de la résistance que trouve dans l'eau le vaisseau poussé par le vent, qui fait un point d'appui, et de la forme longue du vaisseau qui est présenté au vent par son côté, pendant que, par l'effet de la figure du gouvernail, on tourne la proue vers le côté que l'on se propose, en sorte qu'on peut aller très près du vent, c'est-à-dire très près du côté d'où vient le vent. Mais quand le navire est d'une figure ronde et large de fond, et que par conséquent il enfonce peu dans l'eau, il n'y a plus de point d'appui, le vent chasse le vaisseau qui ne peut résister, ni guère aller que du côté opposé au vent. D'où il suit que les vaisseaux d'une construction ronde de fond sont plus lents dans les voyages : 1^o ils perdent beaucoup de temps à attendre le vent, surtout s'ils sont obligés de changer souvent de direction ; 2^o ils vont plus lentement, parce que, n'ayant pas de point d'appui, ils ne sauraient porter autant de voiles que les autres. »

Les vues philanthropiques font le plus grand honneur à Montesquieu. Après l'invasion des Barbares, dit-il, le commerce périt en Europe, et on vécut des droits d'aubaine et de naufrage. Les peuples du nord s'enrichissaient de tout. « Etablis avant leurs conquêtes sur les côtes d'une mer resserrée et pleine d'écueils, ils avaient tiré parti de ces écueils mêmes. » Si un étranger mourait dans les Etats d'un seigneur, la succession par droit d'aubaine revenait au seigneur. Montesquieu s'est élevé contre ces « droits insensés », et l'Assemblée nationale les a supprimés. Plus loin il fait observer qu'à une époque on regardait comme illégitime de demander l'intérêt de l'argent prêté, et il montre les conséquences de cette opinion. « Par là, le commerce, qui n'était que la profession des gens vils, devint encore celle des malhonnêtes gens ; car, toutes les fois que l'on défend une chose naturellement permise ou nécessaire, on ne fait que rendre malhonnêtes ceux qui la font. Le commerce passa à une nation pour lors couverte d'infamies ; et bientôt il ne fut plus distingué des usures les plus affreuses, des monopoles, de la levée des subsides, et de tous les moyens malhonnêtes d'acquérir de l'argent. Les Juifs, enrichis par leurs exactions, étaient pillés

par les princes avec la même tyrannie : ce qui consolait les peuples et ne les soulageait pas... Cependant on vit le commerce sortir du sein de la vexation et du désespoir. Les Juifs, sortis tour à tour de chaque pays, trouvèrent le moyen de sauver leurs effets. Par là ils rendirent pour jamais leurs retraites fixes ; car tel prince qui voudrait bien se défaire d'eux ne serait pas pour cela d'humeur à se défaire de leur argent. Ils inventèrent les lettres de change ; et, par ce moyen, le commerce put éluder la violence et se maintenir partout, le négociant le plus riche n'ayant que des biens invisibles, qui pouvaient être envoyés partout, et ne laissaient de trace nulle part. »

L'Esprit des Loix eut 22 éditions en 18 mois et fut traduit en toutes les langues. Un tel succès fait honneur au dix-huitième siècle, car l'ouvrage est d'une lecture difficile. En effet, l'auteur y a mis de la confusion. Il veut : 1° expliquer le présent ; 2° montrer comment on peut faire durer une institution donnée ; 3° montrer comment on peut la modifier. C'est tenter beaucoup de choses à la fois dans un même livre. Aussi les réponses semblent-elles se contredire : par exemple, Montesquieu pense que le christianisme a des privilèges légitimes ; et ailleurs, il dit que c'est une invention des hommes. Puis l'exposition des idées n'est pas toujours claire, parce que l'auteur donne parfois dans la recherche ou dans l'abstraction. Quand donc on dit que le XVIII^e siècle a été un siècle frivole, on ne dit pas toute la vérité. Sans doute, les auteurs devaient des concessions au goût du jour ; ils jetaient à peines mains l'esprit, la témérité, l'indécence ; mais, avec cet attrait, les ouvrages les plus profonds se répandaient dans le grand public. Il faut reconnaître que nous avons perdu de ce côté. Au XVIII^e siècle, les sciences, la botanique, la physique, étaient connues du grand monde. Les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand exigent, pour être comprises, des connaissances scientifiques assez étendues. De nos jours, au contraire, les revues répandent des idées de seconde main : il en résulte que le grand public acquiert facilement une instruction superficielle ; mais la communication directe, qui existait naguère entre le génie et lui, n'existe plus.

A. S.

L'apprenti au XV^e et au XVI^e siècle.

Leçon de M. HENRI HAUSER

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand

Nul ne peut, en principe, devenir compagnon, c'est-à-dire ouvrier, s'il n'a été, pendant un temps plus ou moins long, apprenti chez un maître du métier.

Quelles conditions faut-il remplir pour être apprenti ? D'abord des conditions d'âge. Mais l'âge, à partir duquel on peut entrer en apprentissage, varie beaucoup. Il n'est pas indiqué par les statuts de toutes les corporations. A Saint-Omer, suivant les métiers, il oscille entre 12 et 18 ans. A Paris, en 1559, nous voyons que, chez les teinturiers de soie et de toiles, l'apprenti a généralement plus de douze ans. Les libraires-imprimeurs exigent, naturellement, que l'apprenti sache lire et écrire, parfois même qu'il sache le latin. Il n'y a pas de limite d'âge maxima.

On devient apprenti en vertu d'un contrat. Le contrat d'apprentissage était-il toujours écrit ? Cela est peu vraisemblable. Certains métiers exigent un contrat écrit (ce n'était donc pas une chose qui allât de soi) ou du moins passé en présence des maîtres. Déjà, dans le *Livre des Métiers*, pour les femmes fileuses de soie, on disait que le contrat devait être écrit, passé en présence des jurés, et conservé par eux. Les Boursiers de Toulouse veulent que le contrat soit passé en présence des bayles. Les chandeliers de Paris, en 1464, exigent qu'il soit remis aux jurés :

« Chacun maître dudit métier qui aura pris aucun apprenti sera tenu de lever et porter la lettre de son dit apprentissage aux dits jurés et gardes dudit métier, dedans un mois après qu'il aura pris ledit apprenti et que icelle lettre sera passée, pour icelle enregistrer devers eux. »

En 1543, l'ordonnance qui réorganise le métier des orfèvres pour toutes les villes jurées du royaume, exige même que le contrat soit notarié : « Que tous maîtres orfèvres... seront dorénavant tenus, en prenant apprenti, iceux faire obliger par devant notaires ou tabellions..., et les lettres de ladite obligation seront tenus lesdits maîtres, dedans le jour qu'elles seront

passées ou dedans trois jours après pour le plus tard, mettre es mains des jurés dudit métier des villes où ils sont demeurants, pour être enregistrées par lesdits jurés. »

Le contrat notarié est de plus en plus fréquent à mesure qu'on avance dans le xvi^e siècle : sans doute que les contrats ordinaires étaient plus souvent violés. Les cordonniers de Paris (1574) exigent un acte authentique. Les ceinturiers (1595) permettent au maître de tenir l'apprenti un mois « sans obliger » ; mais, ce temps d'essai passé, le contrat devra être enregistré. Ces formalités sont particulièrement exigées dans les industries du livre. Sur ce point, le *Règlement des libraires-imprimeurs-relieurs de Paris* (1618) résume toute la législation du xvi^e siècle : défense de prendre apprenti sans contrat notarié ; le maître fera aussitôt immatriculer l'apprenti sur le registre du syndic, à peine de nullité.

Comment étaient rédigés les contrats d'apprentissage ? Quelles clauses contenaient-ils en général ? Vous trouverez quelques-uns de ces contrats dans l'excellente *Bibliographie lyonnaise* de M. Baudrier. Je lui emprunte l'acte par lequel, en 1581, « Pierre Gribolloy, maître menuisier, loue et afferme, pour lui et les siens, à Jean Joly, maître imprimeur, Abraham Gribolloy, son fils, ici présent et volontaire, pour servir ledit Joly en l'art de la composition de l'imprimerie pour le terme et temps de sept ans consécutifs... Pendant lequel temps ledit Joly promet bien et dûment apprendre, et en outre de le nourrir de dépens de bouche, coucher et chauffer honnêtement. L'apprenti promet de le servir en toute fidélité et prudhommie. P. Gribolloy promet entretenir son fils de chausses et habillement, et en outre s'engage à donner à la femme dudit Joly, à chaque fête de Pâques, un costume de serge. »

Voici, d'ordinaire, ce que doit contenir un contrat d'apprentissage :

1^o Le nom des contractants. — En dehors de l'apprenti, dont le libre consentement est mentionné, le nom de ses répondants, s'il est mineur, ce qui est généralement le cas. Jacques Barjon, marchand de Tarentaise, place son fils chez un imprimeur de Lyon. Louis Baillet, compagnon imprimeur, afferme son frère à un orfèvre ; Claude Cayne, apprenti lui-même « en l'art d'imprimerie », loue sa sœur à la femme d'un compagnon imprimeur « pour apprendre à faire boutons, coudre, crochets de robes, crochets de ceintures et autres œuvres », pour cinq ans. — Parfois le répondant est une institution charitable. A Lyon, par exemple, ce sont les recteurs de l'Aumône qui placent leurs

« adoptifs » comme apprentis chez des relieurs ou des imprimeurs.

2° Souvent le nom des témoins. — En 1544, Duter, imprimeur lyonnais, est témoin « au contrat d'apprentissage passé à Genève entre Antoine Grivet, de Maringues en Auvergne, résidant à Genève, et Jean Michiel, habitant de Genève.

3° La cause du contrat, généralement appelée sous cette forme : « Pour apprendre l'art de... »

4° La durée. — Dans les métiers jurés, cette durée est fixe, ou bien varie entre deux limites fixes. Dans les métiers libres, au contraire, elle est purement conventionnelle : en fait elle est de sept ans, de cinq ans (le plus fréquemment), de quatre, trois ou même deux ans.

5° Les conditions du contrat. — En premier lieu les charges des pères ou tuteurs des apprentis : en 1559, l'Aumône de Lyon place pour deux ans, comme apprenti chez un libraire-relieur, Jacques Jacquier, religieux observantin, moyennant trente livres tournois payables par l'Aumône, moitié comptant, moitié à la fin de la première année. A Toulouse, la redevance est fixée en blé, pain et argent. Généralement le trousseau est à la charge des répondants.

Viennent ensuite les obligations réciproques du maître et de l'apprenti.

Les devoirs du patron sont au nombre de deux : bien traiter son apprenti, le bien instruire dans le métier. Alexandre Marcilly, chez lequel l'Aumône de Lyon place pour trois ans, comme apprenti libraire, Jérémie Grammatica, « sera tenu le nourrir et alimenter d'habits et nourriture de bouche, et lui apprendre son état. »

Les maîtres s'acquittaient souvent fort mal de cette dernière obligation. En 1566, les pâtissiers de Paris défendent d'envoyer les apprentis vendre des gâteaux par la ville, car « c'est la perdition des apprentis qui ne peuvent apprendre leur métier ». Les statuts de Saint-Omer obligent le maître à « apprendre l'apprenti suffisamment son métier ».

C'est pour permettre à l'enseignement professionnel d'être sérieux que la loi limite le nombre des apprentis, chaque maître ne pouvant en instruire qu'un ou deux à la fois, sauf si sa femme sait le métier ; que souvent elle n'autorise la veuve à conserver les apprentis du défunt que si elle a un compagnon capable de les instruire, ou si elle se remarie à un maître ou compagnon du métier ; qu'elle allonge le temps d'apprentissage.

En 1531, les tondeurs de Paris constatent que leur industrie

a pris un très grand développement par suite de l'apport à Paris de draps de toute provenance et de toute qualité, « et que impossible est de rendre apprentis suffisants audit métier en si peu de temps » : ce temps est porté de deux à trois ans. Cette mesure, prise à la requête des « mattres et varlets », semble en effet conforme à l'intérêt de tous les membres du métier. Mais dans quelques communautés où les mattres sont en réalité des ouvriers, ils craignent, en instruisant les apprentis, de se donner des concurrents. A Amiens, les mattres emploient les apprentis uniquement à tisser des petits camelots ; ils les mettent par là hors d'état de faire le chef-d'œuvre, qui est « une pièce de satin commun et large ». En 1578, une ordonnance de l'échevinage les contraint à faire travailler l'apprenti aux satins, au moins un an sur trois.

Dans les communautés unies, le mattre est souvent tenu d'enseigner à son apprenti les divers métiers de la communauté, afin qu'il puisse choisir celui qu'il préfère, ou même passer librement de l'un à l'autre. Dans la draperie de Rouen, on doit lui apprendre les métiers de « tistre, fouler, lanner et tondre ».

Le mattre ne peut céder son apprenti à un confrère (cartiers de Paris, 1594) sans en aviser les jurés.

Le devoir de l'apprenti est de « bien servir et obéir, servir en toute fidélité et prudhommie ». Parfois il s'y engage par serment : à Rouen, l'apprenti drapier va jurer, mené par deux boujonneurs, l'un lanneur et l'autre tisserand. — Il ne doit pas travailler à gages pour autrui (tonneliers de Paris, 1539).

La loi prévoit et réprime les violations du contrat. L'absence de l'apprenti, à Saint-Omer, est punie de cent sols d'amende ; si elle dépasse deux mois, elle entraîne, chez les dinands de cette ville, la résiliation du contrat. Chez les tailleurs parisiens, l'amende était de 5 sols ; elle est portée à 10 sols parisis en 1467. Dans la librairie parisienne (1618), l'apprenti qui s'absente du logis de son mattre est tenu de le servir le double du temps de son absence ; en cas de récidive, il doit renoncer au métier. Chez les ceinturiers, une absence de six mois oblige au recommencement intégral du temps d'apprentissage. Chez les chaudronniers (1470), il a le choix entre payer ou remplacer le temps écoulé.

Une législation particulièrement sévère est appliquée, en 1543, aux apprentis orfèvres, qui étaient, parait-il, coutumiers de semblables escapades : « Plusieurs apprentis orfèvres, n'ayant égard à l'obligation du service qu'ils doivent faire à leurs mattres, quand bon leur semble, ou qu'ils sentent qu'ils pourront faire leur profit de ce qu'ils peuvent avoir appris et compris au métier,

s'enfuient ou délaissent le plus souvent leursdits maîtres, ne voulant parachever le temps de leur apprentissage. » En ce cas, « les maîtres seront tenus rapporter lesdites lettres de leurs apprentis et icelles remettre es mains desdits jurés et leur déclarer le jour que les susdits apprentis s'en seront fuis, pour en être fait bon et loyal registre », et ils pourront les remplacer par d'autres. Si les fugitifs reviennent, ils devront refaire leur temps chez leurs maîtres ou autres de la ville, sans aucun salaire.

Chez les pâtisseries de Paris (1566), « si lesdits apprentis s'absentent hors de la maison de leurs maîtres par l'espace de trois mois, en ce cas leur brevet [leur contrat] sera cassé et annulé, et défenses seront faites à tous maîtres dudit métier, tant de cette dite ville de Paris que faubourgs d'icelle, de les prendre et retenir en leurs maisons pour y besogner de leur dit état [il y avait donc des maîtres qui attiraient à eux l'apprenti en rupture de contrat], ains seront tenus de les renvoyer à leurs dits maîtres pour parachever avec eux leur temps et leur apprentissage. »

6^o Le contrat, brevet ou lettre d'apprentissage mentionne souvent un droit d'entrée. Chez les pâtisseries de Paris, en 1440, les apprentis n'étaient tenus « de rien payer d'entrée audit métier » ; en 1566 on les oblige à payer 5 sols parisis au roi, 5 sols à la confrérie ; chez les huiliers-chandeliers (1464) la taxe est de 30 sols, de 5 chez les faiseurs d'esteuf. Les droits fixés en 1456 pour les cervoisiers de Rouen sont doublés en 1507. Chez les savetiers de Toulouse, c'est un franc d'or et une livre de cire (pour la chapelle de la confrérie) ; une livre de cire chez les boulangers du Mans.

Une quittance d'apprentissage, c'est-à-dire un certificat de sortie, est généralement exigée de l'apprenti qui veut se présenter à la maîtrise, ou même exercer le métier comme compagnon. Cette quittance doit constater : 1^o l'exécution matérielle du contrat (durée, droits d'entrée, loyer) ; — 2^o la satisfaction du maître.

Chez les libraires-imprimeurs, le certificat devra être écrit au dos du brevet ou contrat. L'apprenti devra le présenter au syndic, qui en fera mention au registre.

Certains maîtres, dans un but de lucre, devaient refuser de donner quittance à leurs apprentis, car l'édit de 1581 prescrit qu'ils « seront tenus de leur bailler certification passée par devant notaire ou acte public, à la première requête qui leur en sera faite, sous peine de dix écus d'amende.

Certains métiers accordent une dispense totale de l'apprentissage contre l'engagement de servir un certain temps comme compagnon. Chez les teinturiers en soie et toiles de Paris, on peut

éviter les quatre ans d'apprentissage à condition de servir huit ans. Dans les métiers où le temps d'apprentissage varie entre certaines limites, et surtout dans les métiers libres, on peut résilier le contrat par anticipation en raison de bons services ; mais le maître, suivant les cas, paie à l'apprenti ou reçoit de lui une indemnité.

Antoine Blanc, imprimeur à Lyon, délie Gabriel Daujourdhuy, adoptif de l'Aumône, de l'apprentissage auquel ce dernier était tenu pour cinq ans, « combien que le temps ne soit encore expiré ; laquelle quittance ledit Blanc lui passe pour et moyennant le prix et somme de 3 écus soleil, audit Blanc payée par l'un des recteurs de ladite Aumône ». Cette quittance confère à Daujourdhuy tous les droits de l'apprenti : « Et moyennant ce, ledit Blanc a permis et permet audit Daujourdhuy de pouvoir travailler dudit état d'imprimerie en tous lieux et places que bon lui semblera ».

Mais cette libération anticipée pouvait avoir des inconvénients ; des maîtres se faisaient des revenus en vendant des dispenses aux jeunes gens riches. Cette pratique est défendue à Amiens en 1578 et en 1582. Chez les libraires-imprimeurs de Paris, en 1618, elle est frappée d'une amende de 1000 livres tournois. Déjà d'ailleurs l'ordonnance générale de 1582 avait établi « que doresnavant tous jeunes hommes qui voudront apprendre métier... seront tenus de faire leur apprentissage durant le temps porté par les statuts, sans que les maîtres les en puissent dispenser ou diminuer ledit temps, en faveur des prix extraordinaires et excessifs qu'ils leur pourraient faire payer ». Encore cet apprentissage doit-il se faire « sous un même maître ou sa veuve sans intermission ». En cas de décès de ses maîtres, l'apprenti sera régulièrement autorisé à continuer chez un autre.

Le nombre des apprentis que peut avoir chaque maître est très variable. Un seulement chez les faiseurs d'esteufs, bonnetiers, sergetiers, etc., de Paris, les joueurs d'instruments, passementiers, drapiers de Rouen, les parcheminiers de Toulouse, les boulangers de Saint-Denis et du Mans ; deux chez les foulons, tissutiers de Paris, boursiers, chapeliers de Toulouse, apothicaires de Lyon ; six chez les huchiers-menuisiers de Paris, le tout sous peine de fortes amendes.

Chez les teinturiers de soie et toiles, le maître aura deux apprentis à quatre ans, mais ne pourra prendre le second que deux ans après le premier. Le maître cartier n'aura qu'un apprenti, s'il n'a que cinq ou six compagnons, sinon deux.

Ce nombre est illimité dans certains métiers féminins, par exemple les lingères de Paris. Il est illimité en principe dans les

métiers libres. L'édit du 28 déc. 1541 maintient les maîtres imprimeurs de Lyon dans le droit d'avoir autant d'apprentis qu'il leur convient ; de même ceux de Paris. Ce n'est qu'en 1571 que Charles IX décide qu'il y aura « deux apprentis seulement à chaque presse, l'un à la presse et l'autre à la casse, sinon que les compagnons fussent d'accord de recevoir plus de deux apprentis ». En 1618, les imprimeurs à deux presses n'ont que deux apprentis, les autres trois au maximum, les libraires un seul.

Mais il est avec ces règles plus d'un accommodement. D'abord, on autorise généralement le maître, pendant la dernière année ou les six derniers mois d'un de ses apprentis, à prendre un apprenti supplémentaire. En 1553, un édit permet aux maîtres parisiens « d'avoir un second apprenti, pourvu qu'ils le prennent du nombre des pauvres enfants qui sont nourris dans l'Hôpital de la Trinité » : c'est un moyen de faciliter le placement des enfants assistés, comme cela se faisait à Lyon. Les fils de maîtres ne comptent pas dans le nombre légal des apprentis s'ils servent chez leurs parents ; mais ils comptent si on les place chez un confrère.

Les maîtres cherchent à violer les règlements limitant le nombre des apprentis, pour deux raisons. D'abord pour s'enrichir, « à cause de la redevance en blé, pain et argent » payée par chaque apprenti, disent les parcheminiers de Toulouse. Et surtout pour abaisser le prix de la main-d'œuvre en employant une main-d'œuvre non payée. Chez les imprimeurs, au moment des grèves de 1539-42, on met les apprentis à tous travaux, et ils sont, pour chaque presse, plus nombreux que les travailleurs salariés. Chez les paveurs de Paris, en 1561, les maîtres ne prennent que des apprentis et des manœuvres, renoncent complètement aux compagnons réguliers. Un maître avait seize apprentis, d'autres six ou huit. Les compagnons se plaignent au Châtelet ; les maîtres objectent « le prix excessif des journées que les compagnons exigeaient ». Nous ignorons l'issue du procès ; mais nous nous trouvons bien ici en présence d'une coalition de patrons ayant pour objet de faire baisser artificiellement le prix de la main-d'œuvre.

Les apprentis étaient souvent victimes des hostilités entre patrons et ouvriers. Les compagnons imprimeurs de Lyon, en 1539, les rouaient de coups. On les rendait responsables d'une situation dont ils n'étaient pas les auteurs ; dans les luttes entre le capital et le travail, ils étaient une arme aux mains des patrons.

H. HAUSER.

Chateaubriand. — Introduction à l'étude des « Martyrs ».

Plan de leçon pour l'Agrégation.

Pour étudier les *Martyrs*, il est bon de lire le volume de Sainte-Beuve intitulé : *Chateaubriand et son groupe littéraire*. C'est un livre haineux ; mais il renferme des analyses pénétrantes, qui permettent d'établir un parallèle entre les beautés et les défauts des *Martyrs*, de faire la part du plus ou du moins dans l'ouvrage.

Chateaubriand, dans les *Martyrs*, a voulu faire revivre les antiquités de la Gaule ; il les a groupées autour de noms légendaires ; il a fait un usage assez libre de l'histoire et de la chronologie ; néanmoins, son livre est un poème national, où la vieille France, le christianisme, la civilisation gallo-romaine sont exaltés. Dans ce poème, Chateaubriand a mis en œuvre des souvenirs personnels. En effet, il a vécu à Saint-Malo, sur les grèves de Bretagne ; il a senti là la poésie de la mer, et c'est pourquoi il a donné une si grande place à la mer dans ses ouvrages. Le VI^e livre des *Martyrs* renferme la description d'une tempête d'équinoxe ; pour apprécier cette description, lisez les deux chapitres des *Mémoires d'Outre-Tombe*, où il raconte son enfance, qu'il passa, comme il dit, « à jouer avec la mer et le vent ». Ces deux chapitres montrent comment et dans quelle mesure Chateaubriand transforme la réalité. En outre, l'auteur des *Martyrs* a été soldat. Il a émigré par point d'honneur et a servi dans l'armée du vieux prince de Condé, général médiocre ; il a assisté à cette partie de la campagne de France que Goethe a racontée ; après un siège trop long devant Verdun et Thionville, les émigrés furent arrêtés et s'enfuirent dans les provinces espagnoles de la Belgique. Chateaubriand gagna Bruxelles ; puis, malade, souffrant de la petite vérole, il passa en Angleterre dans un dénuement affreux. Mais il a vu la guerre et en a reçu des impressions profondes. Les *Martyrs* en font foi, et, sur ce point encore, il a fait une transposition artistique de la réalité.

Il voulait relier la France du début de l'Empire avec la vieille France et ranimer le sentiment du christianisme. C'avait été déjà l'idée du *Génie du Christianisme*. Dans les *Martyrs*, il a recommencé *Télémaque*. Dans quelle mesure son ouvrage est-il original ?

Dans quelle mesure est-il un pastiche ? Le jugement de Sainte-Beuve est sévère : « Tout le début des *Martyrs* se sent de l'appareil épique obligé ; c'est imité, traduit, c'est du pastiche fait avec talent ». On a tort de préférer, *a priori*, *Télémaque* aux *Martyrs*. Il y a plus d'aisance, de fluidité, de grâce aimable dans *Télémaque*, mais les *Martyrs* sont une œuvre plus forte. Le caractère des deux époques se définit dans ces deux livres. *Télémaque*, c'est le style Louis XVI avec sa grâce un peu mignarde, tel qu'on le trouve chez Chénier, chez Bernardin de Saint-Pierre et les artistes du temps. Le style de Chateaubriand ressemble à celui de David ; leurs peintures à tous deux ressemblent à des bas-reliefs : elles se recommandent par l'énergie, par un procédé de composition vigoureux qui insiste sur le dessin. Il serait intéressant de comparer Chateaubriand et David dans leur imitation de l'antiquité.

En écrivant le poème des *Martyrs*, Chateaubriand a été un initiateur. Augustin Thierry, dans la préface de ses *Récits des Temps mérovingiens*, dit qu'avant de le lire, l'histoire lui paraissait terne ; mais ensuite, une vision nette et colorée flotta toujours devant ses yeux, et il s'attacha à l'exprimer dans son œuvre. Dans quelle mesure ce témoignage, contesté par Sainte-Beuve, est-il vrai ? Que vaut ce procédé, qui ressuscite au moyen de l'érudition des choses mortes ? Comment l'inspiration personnelle s'allie-t-elle à l'érudition chez Chateaubriand ? Il y a, dans les *Martyrs*, une bataille : a-t-elle une couleur antique ou moderne ? Chateaubriand avait un souvenir présent des batailles de l'Empire ; où a-t-il vu les guerres de l'antiquité ? Ici, ses modèles ne sont plus Homère et Virgile, mais Tacite et César. Il a lu la *Germanie* et le récit des expéditions de Germanicus ; dans ses *Études sur l'Histoire de France*, il cherche à imiter la concision de Tacite. Voyez aussi son *Discours de réception à l'Académie*, où il succède à Chénier. En même temps il se souvient des bulletins de la grande armée ; il y a un reflet du style de Napoléon I^{er} dans les *Martyrs*.

Sainte-Beuve établit un parallèle intéressant entre trois morceaux : Eudore en Germanie, le récit que fait Vauvenargues de la campagne de Prague, et un passage de Vigny dans *Servitude et Grandeur militaire*. Vigny, parlant de la beauté de la gloire militaire, dit que l'héroïsme du soldat est fait de sacrifices continuels sur lui-même, sur son bien-être, et ne consiste pas seulement dans le risque de sa vie. Vauvenargues, au n° 223 des *Réflexions et Maximes*, écrit : « Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie. » Dans le *Discours sur la Gloire*,

il exalte ainsi ses souvenirs d'officier, du temps qu'il était en Moravie : « Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve, où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit, et pénètre dans vos habits, vous dites : heureux qui peut dormir sous une cabane écartée, loin du bruit des eaux ! Le jour vient ; les ombres s'effacent et les gardes sont relevées ; vous rentrez dans le camp ; la fatigue et le bruit vous plongent dans un doux sommeil, et vous vous levez plus serein pour prendre un repas délicieux. Au contraire, un jeune homme, né pour la vertu, que la tendresse d'une mère retient dans les murailles d'une ville forte, pendant que ses camarades dorment sous la toile et bravent les hasards, celui-ci, qui ne risque rien, qui ne fait rien, à qui rien ne manque, ne jouit ni de l'abondance, ni du calme de ce séjour ; au sein du repos, il est inquiet et agité ; il cherche les lieux solitaires ; les fêtes, les jeux, les spectacles ne l'attirent point ; la pensée de ce qui se passe en Moravie occupe ses jours, et, pendant la nuit, il rêve des combats et des batailles qu'on donne sans lui. »

Sainte-Beuve, toujours dans son livre sur *Chateaubriand et son groupe* (chapitre I, p. 408), distingue trois sortes d'épopées et comme trois âges de la production épique : l'épopée populaire qui est l'expression d'une civilisation, et dans laquelle viennent se condenser une série de légendes ; l'épopée savante à la façon de Virgile, et enfin une troisième sorte de poème, où l'auteur s'efforce de soutenir une thèse : c'est dans cette dernière catégorie que Sainte-Beuve range les *Martyrs*.

La division est spacieuse, mais elle n'est pas très forte. On peut en effet appliquer à l'œuvre de Virgile la critique que Sainte-Beuve applique à Chateaubriand et faire rentrer l'*Enéide* dans la troisième catégorie qu'il établit. Virgile n'aurait-il pas pu se dire : « Je veux exalter le caractère romain ; je veux montrer qu'il est digne du commandement, de la conquête du monde, et je vais reprendre la légende d'Enée » ? Néanmoins cette classification est d'un grand intérêt.

Sainte-Beuve juge encore sévèrement la description de la bataille. « Elle a, dit-il, de la grandeur. L'auteur y a rassemblé des noms plus ou moins historiques qui ne se produiront réellement que plus tard : Pharamond, Clodion, Mérovée. Le canevas des *Martyrs* est tiré de ces anachronismes. C'est son procédé habituel de tout rapprocher ainsi, de grouper, bon gré mal gré, tout ce qui est frappant : il le fait pour ses images dans ses tableaux, il le fait pour les personnages dans cette poétique histoire ; il supprime les intervalles. Je crois voir un jardinier qui ferait une pépinière toute composée de grands chênes et de cèdres. Quant à

ce qui est des Francs, c'est un des endroits où ce genre de rapprochement et d'anachronisme a le moins d'inconvénients : dans ce terrible combat, digne de l'*Iliade* et des derniers livres de l'*Énéide*, il y a de grandes images ; il y en a de maniérées à force de vouloir paraître antiques. Par exemple, quand la légion chrétienne s'avance au secours des Romains qui pliaient : « Les Romains qui fuyaient tournent le visage : l'espérance revient au cœur du plus faible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin paraît dans l'est, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un si doux éclat sur la nature ; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie ; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte ; il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Eternel ». Il est bien d'entremêler les images de la vie pastorale au milieu des combats : « Homère le fait quelquefois avec un singulier bonheur en nous peignant la mort de ses guerriers. Une scène de pasteurs en relief sur le bouclier d'Achille nous ravit ; mais il ne faut pas qu'on l'on voie le calcul et le jeu de scène, car à l'instant l'effet qui résulte d'une surprise agréable et naturelle est manqué. Et ici la recherche du contraste saute aux yeux. » — « Tout est voulu dans les *Martyrs* », dit encore Sainte-Beuve. Mais aucune poésie n'offrait à Chateaubriand des modèles de ce genre : il use de son droit en traitant le sujet à sa fantaisie. La mauvaise humeur du critique perce encore dans le passage où il montre le parti que Chateaubriand a tiré d'un épisode de Tacite : « Au moment où le camp des Barbares est forcé, un seul ennemi se présente aux Romains : les femmes germanes se ruent au-devant d'eux, se donnant à elles-mêmes la mort. Le poète s'est ainsi inspiré magnifiquement du passage de Tacite : « Et in proximo pignora, unde feminarum ululatus audiri, unde vagitus infantium : hi cuique sanctissimi testes, hi maximi laudatores. » — Et la suite : « Memoriae proditur quasdam acies inclinatæ jam et labantes a feminis restitutas constantia precum et objectu pectorum... » Cet *ululatus* des femmes barbares retentit à cette heure terrible et suprême de la mêlée : il y a pourtant excès dans l'image et oubli du terrible à en montrer quelques-unes qui « arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit et le ramènent au combat ». Sans doute, ici, Chateaubriand a mêlé son inspiration personnelle à la réminiscence de Tacite. On ne voit pas un Sicambre rasé ramené au combat par la barbe ; mais les longues moustaches des Francs offraient assez de prise à une main conjugale pour que la vraisemblance du récit soit sauvegardée.

Augustin Thierry s'est montré admirateur de cette description dans la préface que nous avons citée : « En 1810, dit-il, j'achevais mes études au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputions le livre ; il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là, je feignis de m'être fait mal au pied, et je restai seul à la maison. Je lisais ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'études, et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. J'éprouvai d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination ; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'Empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la Ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie et de sa rencontre avec une armée de Francs. J'avais lu, dans une histoire de France à l'usage des élèves de l'Ecole militaire, notre livre classique : « Les Francs ou Français, déjà maîtres de Tournay et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus jusqu'à la Somme... Clovis, fils du roi Childéric, monta sur le trône en 481 et affermit par ses victoires la monarchie française. » Toute mon archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de cette même force que j'avais apprises par cœur. *Français, trône, monarchie* étaient pour moi le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces terribles Francs de M. de Chateaubriand, *parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, de ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, de cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et de corps demi-nus*. A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Francs eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétais à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée... » Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune conscience de ce qui venait de se passer en moi ; mon attention ne s'y arrêta pas ; je l'oubliai même

durant plusieurs années ; mais, lorsqu'après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en est pas un qui ne doive lui dire, comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore, e tu maestro. »

Mais Sainte-Beuve trouve que A. Thierry « a raconté un peu complaisamment l'effet qu'il reçut dans la première jeunesse » de la scène en question. Il va lui apprendre la nature des émotions qu'il a ressenties, et il les discute. « M. A. Thierry est assurément seul juge de ses impressions ; pourtant on pourrait bien demander ce que c'est qu'une impulsion qu'on reçoit et qu'on oublie durant plusieurs années ; et alors cela peut-il s'appeler une impulsion décisive ? — La Gaule des *Martyrs*, en un mot, pouvait conduire aussi bien, si l'on n'y prenait garde, à la *Gaule poétique* de Marchangy ». C'est le comble de la perfidie. Sans doute les *Martyrs* pouvaient conduire à la *Gaule poétique* ; mais faut-il condamner le romantisme parce qu'il a conduit aux pourpoints abricot et au style troubadour ? — « Il fallait, continue Sainte-Beuve, un autre effort, parti d'une autre école, pour dégager le véritable esprit historique. M. Thierry, disciple de Walter Scott en même temps que du très peu féodal Saint-Simon, le savait mieux que personne — (et pourtant W. Scott n'a-t-il pas conduit au mauvais mélodrame romantique ?) ; — mais, quand il écrivait cela, il en était, et l'on en était, avec M. de Chateaubriand, à un prêté rendu universel de louanges et de compliments. C'était le moment où Béranger lui-même tâchait de faire croire cette chose prodigieuse, que, sans le *Génie du Christianisme*, il n'aurait pas fait ses jolies chansons, sans compter qu'en se donnant Chateaubriand pour parrain, et en reniant Voltaire, son air d'originalité s'en accommodait mieux. » Sainte-Beuve fait de la sorte quatre victimes d'un coup : Augustin Thierry, Chateaubriand, Béranger et Voltaire par ricochet.

Le jugement d'ensemble qu'il porte sur les *Martyrs* est bien curieux : « Si j'avais à juger dans leur ensemble les *Martyrs*, je dirais que c'est un poème composite, où toutes les beautés païennes et chrétiennes sont artificiellement ramassées dans un

étroit espace ; c'est de l'art qui me rappelle exactement celui de la villa d'Adrien, dans laquelle cet empereur, passionné pour le beau, avait réalisé ses impressions de voyage en pierre et en marbre, dans des proportions moindres, mais encore grandioses. « Au bout d'un petit bois d'ormes et de chênes verts, a dit M. de Chateaubriand décrivant cette villa, on aperçoit des ruines qui se prolongent le long de la *Vallée de Tempé* : doubles et triples portiques, qui servaient à soutenir les terrasses des *fabriques* d'Adrien. » *Fabriques*, en effet, mais d'un empereur artiste qui possédait le monde, qui installait ses antithèses grandioses sur toutes les collines et dans un vaste enclos. Tel est pour moi l'effet des *Martyrs* ; et, pas plus que dans la villa Adriana, il n'y manque de ces grands aspects mélancoliques qui, le soir, au milieu des ruines, à travers les échappées de nature, aux rayons du soleil couchant, nous rendent l'impression d'un paysage du Poussin, mais d'un paysage baigné dans l'or. Le poème des *Martyrs*, comme la villa d'Adrien, atteste une troisième époque de la restauration des arts ; et je dirai du poète ce que lui-même a dit de l'empereur : « Adrien fut un prince remarquable, mais non un des plus grands empereurs romains ; c'est pourtant un de ceux dont on se souvient le plus aujourd'hui. Il a laissé partout des traces ». Tel aussi a été Chateaubriand, *non pas un des tout premiers ni même des seconds en beauté, mais un de ceux qui viennent immédiatement après ceux-là*, et qui, en toute carrière, laisseront le plus de traces d'eux-mêmes et le plus de souvenirs sur cette pente de la décadence, sous les regards d'une postérité qui ne saura plus bien où est le beau. »

Malgré le talent de Sainte-Beuve, talent qui confine au génie, il faut avouer que des passages comme celui-là justifient le jugement d'un de ses contemporains, qui voyait en lui comme la « femme de ménage de la littérature », ayant le goût du commerce et l'habitude de dénigrer les maîtres de la maison où elle sert. Néanmoins son livre sur Chateaubriand est précieux pour la connaissance des *Martyrs*. Il ne sera pas non plus sans intérêt de feuilleter les notes que Chateaubriand a prises sur la réalité. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont comme un carnet de dessins, dont l'artiste s'est servi plus tard pour peindre ses grands tableaux. On en peut dire autant d'un livre généralement peu lu : les *Natchez*. Chateaubriand est là tout entier, avec ses qualités et ses défauts ; il y fait de longues descriptions en un style qui rappelle Delille et Saint-Lambert, avec des métaphores et des périphrases surprenantes. On saisit là un art qui se cherche, qui tâtonne, un art diffus et complaisant encore pour lui-même.

Il y a une revue militaire dans les *Martyrs*; il y a aussi une revue des troupes de La Fayette et de Rochambeau dans les *Natchez*; mais ici le mauvais goût est visible; là Chateaubriand peint avec une sobriété de couleurs admirable. Rien ne nous éclaire mieux que de telles comparaisons sur les progrès de son génie. Enfin il ne faut pas négliger de consulter les références que donne Chateaubriand lui-même à la fin de son livre et où il cite les textes dont il a tiré parti.

Sujets de leçons.

1. — Jusqu'à quel point les *Martyrs* ont-ils justifié l'ambition de Chateaubriand, qui voulait en faire un poème national ?

2. — Quel usage a fait Chateaubriand de ses souvenirs personnels dans le VI^e livre des *Martyrs* ?

3. — Chateaubriand imitateur du romantisme.

4. — Chateaubriand et l'art de l'Empire, David et Gros.

5. — Du procédé descriptif dans Chateaubriand. Etudier à ce point de vue la revue militaire des *Martyrs* en la rapprochant de celle des *Natchez*.

6. — Discuter le témoignage de reconnaissance rendu à Chateaubriand par A. Thierry dans la préface des *Récits mérovingiens*, et rechercher dans quelle mesure Chateaubriand a été l'initiateur des *Études historiques*.

7. — Les *Martyrs* et l'Épopée antique. Part d'Homère, de Virgile et de Lucain dans l'inspiration de Chateaubriand.

8. — L'érudition et l'inspiration, l'archéologie et l'évocation, la sincérité et le procédé dans les *Martyrs*.

9. — Chateaubriand et Le Tasse. Analogies entre la poésie de la Renaissance et celle du romantisme.

10. — Fénelon et Chateaubriand, les *Martyrs* et *Télémaque*.

11. — Discuter, à propos des *Martyrs*, la classification de Sainte-Beuve sur les divers âges de l'épopée.

12. — Les souvenirs militaires de Chateaubriand. Les rapprocher de ceux de Vauvenargues.

13. La poésie de la vie militaire dans Chateaubriand. Chateaubriand et A. de Vigny.

14. — Peut-on appliquer au VI^e livre des *Martyrs* ce que dit Sainte-Beuve de leur début : « C'est l'appareil épique obligé; c'est imité, traduit, c'est du pastiche fait avec talent » ?

15. — Chateaubriand et les historiens anciens, Tacite, César. Analogies entre le génie de Chateaubriand et celui de Tacite.

Soutenances de Thèses.

I

M. ERNEST ZYROMSKI, *maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux*, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, le mercredi 12 janvier.

THÈSE LATINE

De A. Chenerio poeta quonam modo græcos poetas sit imitatus et recentiorum affectus expresserit.

THÈSE FRANÇAISE

Lamartine poète lyrique.

II

M. MARIUS COUAILHAC a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, le vendredi 14 janvier.

THÈSE LATINE.

Doctrina de idæis divi Thomæ divique Bonaventuræ conciliatrix. ☞

THÈSE FRANÇAISE.

La liberté et la conservation de l'énergie.

III

M. HENRI DEHÉRAIN a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 19 janvier.

THÈSE LATINE.

Quid Schenis Eddin El Dimashqui geographus de Africa cognitum habuerit.

THÈSE FRANÇAISE.

Le Soudan Egyptien sous Mehemet-Ali.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. J... K... à R. — Nous cherchons à varier le plus possible la composition des numéros, pour plaire également à tous les catégories de nos lecteurs.

M. P. D..., à Toulouse. — Merci de tous vos éloges. Quant au cours dont vous parlez, il n'est pas ce que vous semblez croire et ne présenterait aucun intérêt pour nos lecteurs ; vous pouvez vous en rapporter à nous. Nous avons reçu la première leçon de M. Boutroux, et nous allons la publier incessamment.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la Revue, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires , par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Chaque volume se vend séparément.	
Impressions de Théâtre , par LE MÊME. Neuf vol. in-18 jésus ; chaque volume, broché.	3 50
Chaque volume se vend séparément.	
Myrrha , par LE MÊME. Un vol. in-18, broché.	3 50
Seizième Siècle : Etudes littéraires , par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série , par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Victor Hugo : l'homme et le poète , par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
Bernard Palissy , par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle , par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Shakespeare et les Tragiques grecs , par P. STAFFER. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Bossuet , par G. LANSON. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
Hommes et Livres, études morales et littéraires , par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830 , par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édit., broché.	3 50
Aristophane et l'ancienne Comédie attique , par A. COUAT. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain , par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
La Comédie au XVII^e siècle , par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
Dante, son temps, son œuvre, son génie , par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. AUGIS. Un volume in-18 jésus, br.	3 50
Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales , par H. PARIGOT. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Essais de Littérature contemporaine , par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Nouveaux Essais de littérature contemporaine , par LE MÊME. Un volume in-18 jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique , par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
La Religion des Contemporains , par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 jésus, broché (<i>Nouveauté</i>).	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

TACITE. — L'ORATEUR, L'HOMME D'ÉTAT, L'HISTORIEN (*leçon d'ouverture*).....LA DOCTRINE DE PASCAL (*leçon d'ouverture*)...

LES PREMIÈRES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SHAKESPEARE (III).....

LA RÉFORME ÉCONOMIQUE AU III^e SIÈCLE. — TURGOT ET NECKER. — LES RÉFORMES EN AUTRICHE ET EN PRUSSE.....

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE.....

PLAN DE DISSERTATION.....

SUJETS DE DEVOIRS.....

Gaston Boissier,
*De l'Académie française.***Emile Boutroux,**
*Professeur à l'Université de Paris.***Beljame,**
*Professeur à l'Université de Paris.***Charles Seignobos,**
*Maître de Conférences à l'Université de Paris.***Maurice Souriau,**
*Professeur à l'Université de Caen.***Licence ès lettres.**
Universités de Paris et de Caen.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^e)

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an	{	France : 20 fr., payables 10 francs
		comptant et lesurplus par 5 francs les
		15 février et 15 mai 1898.
		Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Tacite. – L'orateur, l'homme
d'Etat, l'historien.

Leçon d'ouverture de M. GASTON BOISSIER

de l'Académie française.

Nous devons étudier, cette année, les *Histoires*, de Tacite. On sait qu'elles précèdent chronologiquement les *Annales* ; mais, comme celles-ci traitent de sujets antérieurs à celui des *Histoires*, nous avons pensé qu'il était préférable d'expliquer d'abord les *Annales*, de manière à suivre l'ordre des faits et non celui des œuvres. Il importe donc, dès le début de ce cours, de revenir sur la vie même de Tacite, afin de suivre, à travers cette période tourmentée et tragique de l'histoire de Rome, la formation graduelle de son talent, qui est, en un sens, l'expression de la société où il s'est développé, et de comprendre ainsi dans quelles dispositions d'esprit, dans quelles conditions très spéciales de pensée et de vie il a dû composer son premier ouvrage historique. Aussi bien est-ce le meilleur moyen de rendre compte des jugements qu'il a portés sur les événements et sur les hommes de son temps. Il est impossible de séparer ici l'homme et son milieu, le génie de Tacite étant comme façonné par la pression des circonstances.

Partons de l'époque précise où il aborde la vie publique. Il n'a encore que vingt ou vingt et un ans. Qu'est-il alors à Rome, quelles sont ses occupations, quels sont ses goûts, ses projets ? Il nous est resté sous son nom un ouvrage qui nous le fait bien con-

naître, c'est le *Dialogue des Orateurs*. Les renseignements qu'il nous fournit sont peut-être incomplets, mais ils suffisent à nous donner de la figure et du caractère de Tacite jeune homme les traits essentiels. Et, à ce propos, remarquons que le *Dialogue*, comme tous les ouvrages de Tacite en général, ne nous est parvenu que par un seul manuscrit : on a donc le droit de se demander si des œuvres ou des parties d'œuvres importantes n'ont pas été perdues, si les textes que nous possédons nous ont été conservés dans leur état primitif, et si par suite les documents disparus ne modifieraient pas le jugement que nous nous croyons autorisés à porter sur l'auteur. Quoi qu'il en soit, l'authenticité du *Dialogue* nous paraît incontestable. Mais ce qu'il est difficile de fixer exactement, c'est l'époque de son apparition. Pourtant l'hypothèse d'après laquelle Tacite l'aurait écrit dans sa jeunesse et publié seulement quelques années plus tard, après l'avoir retouché et même transformé, est une hypothèse plausible. Ce serait donc une œuvre de sa première jeunesse, capable, telle que nous la possédons, de nous aider à comprendre ce qu'était Tacite à cette époque. Si l'on en croit le *Dialogue*, ses débuts dans la vie auraient été ceux d'un esprit brillant et distingué, formé par une culture sérieuse, original et curieux, et dont la curiosité très étendue se portait à la fois sur une foule de sujets d'études. — Remarquons justement qu'un des traits saillants du *Dialogue* est cette abondance d'idées et de vues de détail, dont la dialectique un peu touffue a le tort de détourner à chaque instant l'attention du sujet principal pour la disperser sur des questions secondaires. Mais ce qui nous séduit encore chez ce jeune homme qui commence à penser et à écrire, c'est une extrême décision, une admirable netteté de critique et de jugement, une sorte de franchise qui s'exalte : tous les sujets qu'il aborde, il les traite sans hésiter, et toujours avec conviction, avec passion. Il y a peu d'idées qu'il n'ait fait qu'effleurer. Mais s'il est ardent et passionné, il n'en garde pas moins, d'un bout à l'autre de cette discussion littéraire qu'il imagine, un ton grave et soutenu : nous voyons déjà poindre en lui, dès ses débuts d'écrivain, celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens de l'antiquité. Sans doute il juge sévèrement son temps, son langage est empreint d'un pessimisme qu'il ne cherche pas à dissimuler, et, en regrettant le passé, il fait le procès du présent, sans exagération, mais avec une foi résolue d'historien philosophe. Il signale des défauts, des marques inquiétantes de corruption et de décadence dans l'organisation de la famille romaine, dans l'éducation, qui, au lieu de cacher aux enfants ce qu'il y a de blâmable dans la conduite des parents, leur met sous les yeux des spec-

tacles de débauche, et qui, au lieu d'être confiée à des précepteurs soigneusement choisis à Rome, est abandonnée au caprice d'étrangers ou de simples affranchis. Il juge donc son époque sans pitié et il la condamne hardiment. Et cependant ses passions et ses haines savent se contenir, nous ne trouvons pas encore trace chez lui de cet emportement généreux, de cette éloquence brutale qu'il ne pourra pas s'empêcher de témoigner plus tard, après une vie de dangers et d'émotions terribles.

Ainsi ce que le Dialogue nous présente, c'est un portrait de Tacite au moment où il entre dans la vie publique, au moment où il commence à plaider. Ce portrait complète et précise sur certains points le jugement que nous pouvons porter sur son talent oratoire d'après les renseignements que nous fournissent quelques écrivains de l'antiquité. Sans doute nous pouvons nous faire aussi une idée du genre de son éloquence en consultant les discours dont il a semé ses ouvrages historiques. Mais comment l'appréciait-on au forum, dans les basiliques, au sénat? Nous ne le savons pas. On sait seulement que, dès son entrée au barreau, Tacite remporta de brillants succès et conquiert rapidement une grande renommée. Ça et là, dans les œuvres des contemporains, quelques mots, quelques allusions nous l'apprennent. Nous avons entre autres témoignages celui de Pline le Jeune, son ami intime : dans une de ses *Lettres*, il nous dit que le sénat est resté pendant trois jours assemblé pour discuter une affaire très grave, et que dans cette discussion Tacite a pris la parole : « Le sénat, dit-il, se rassembla le lendemain. Salvius Liberalis parla pour Marius. Cet orateur a l'esprit délié... Tacite lui répondit avec beaucoup d'éloquence, et ce qui est le caractère spécial de sa parole, d'une manière grave, *σεμνῶς*. » (Plin. *Lett.* 2, 11.) — Mais ces brèves appréciations, ces traits que nous trouvons dispersés au hasard du récit, ne suffisent pas à nous faire connaître l'orateur. Le Dialogue est plus précis. Les sentiments de Tacite s'y révèlent à tout propos ; c'est lui, au fond, qui parle toujours, c'est lui qui développe et discute ses propres théories par la bouche des personnages qu'il met en scène. C'est ainsi que, sur la question de savoir s'il a été heureux dans son métier d'avocat, si au moins il l'a pratiqué avec plaisir, peut-être avec passion, le Dialogue nous fournit d'utiles renseignements. Il est certain que Tacite, tout jeune encore, aimait et admirait l'éloquence, qu'il s'y livrait tout entier, et que les succès flatteurs qu'il remportait au barreau ou au sénat étaient pour lui une source de joies profondes, de véritables ivresses. Le Dialogue ne renferme-t-il pas un éloge enthousiaste de l'art oratoire? Sans doute il est placé dans la bouche de M. Aper, et Tacite a soin

d'approprier à son caractère les paroles qu'il lui fait prononcer ; mais, sur un pareil sujet, ses idées étaient trop arrêtées pour qu'il ait pu en faire abstraction et les sacrifier à des idées qui n'eussent pas été les siennes.

Il est incontestable que, lorsqu'Aper parle du plaisir que cause l'improvisation, c'est Tacite lui-même qui parle en son propre nom, l'esprit comme hanté par les souvenirs de ses premiers succès. Lorsqu'il analyse cette sorte d'intérêt dramatique, cette émotion spéciale avec laquelle l'orateur suit peu à peu l'effet produit par sa parole sur la foule accourue pour l'écouter, c'est encore Tacite qui parle, en homme qui a connu ces satisfactions de l'amour-propre et les a pleinement goûtées. Tout ce passage déborde d'enthousiasme et de vanité ; on y sent la passion satisfaite, la fierté du jeune orateur grisé par les applaudissements et les acclamations : « Quoi de plus doux pour un esprit libre, généreux et né pour les plaisirs honnêtes, que de voir sa maison toujours fréquentée et remplie d'un concours de personnes du rang le plus élevé, et de savoir que ce n'est ni votre argent, ni votre héritage, ni quelque place dans l'administration, mais votre propre mérite que l'on recherche ? Bien plus, ce sont des vieillards sans enfants, des riches, des puissants, qui le plus souvent viennent trouver le jeune avocat pauvre, pour lui confier leurs intérêts et ceux de leurs amis. Jamais le plaisir que donnent de grandes richesses et une haute puissance fut-il aussi vrai que celui de voir des hommes anciens et vieux, que Rome entière appuie de sa faveur, dans l'abondance complète de toutes choses, avouer que ce premier des biens, l'éloquence, leur manque ? Il sort, et déjà quel cortège de personnes en toge ! quel appareil au dehors ! quelle vénération dans le sanctuaire de la justice ! quelle joie dès qu'il se lève et parle au milieu du silence, tous les regards fixés sur lui ! lorsque la foule attirée fait cercle, et reçoit toutes les impressions dont il s'affecte lui-même !... Apporte-t-il une harangue méditée avec soin, sa diction est mesurée, son triomphe est calme et assuré... » Mais la jouissance vient particulièrement de l'audace et d'une témérité inattendue (*extemporalis audaciæ atque ipsius temeritatis, vel præcipua jucunditas est*). Car, dans les œuvres de l'esprit, ainsi qu'en un champ, quoique bien des fruits soient produits par les semences et le travail, toutefois nous admirons davantage ceux qui naissent d'eux-mêmes. » (*Tac. Dial. des Or.*, ch. vi.) — Ne semble-t-il pas, si l'on en croit ce passage, que ses succès oratoires ont dû lui tenir au cœur ? Il attribue ici à Aper des sentiments qu'il éprouve lui-même. A vrai dire, il n'a jamais pu se résigner à renoncer à des occupations et à des

études qui flattaient son amour-propre en lui ménageant l'estime de la société distinguée de Rome. Avait-il vraiment un tempérament d'orateur? Il est resté surtout pour nous l'auteur des *Annales* et des *Histoires*. Quoi qu'il en soit, l'art oratoire a absorbé non seulement sa jeunesse, mais sa vie entière. Plus tard, lorsqu'il se mit à écrire l'histoire, on continuait à Rome à le considérer comme un homme politique et comme un des grands orateurs du sénat. Il passait même pour une sorte de théoricien de l'art qu'il pratiquait avec tant de talent, et nous savons qu'il avait fini par grouper autour de lui un certain nombre de jeunes gens qui le suivaient et s'intruisaient en l'écoutant. Pline, cherchant un professeur pour une des écoles qu'il avait fondées dans son pays, à Côme, s'adresse à Tacite, et lui demande si dans la foule des jeunes provinciaux qui viennent suivre ses leçons, il ne pourrait pas trouver le maître distingué dont il a besoin. (*Lett.* 4, 13.) — Et Quintilien ne fait qu'applaudir à une réputation depuis longtemps établie, lorsque, dans le dixième livre de son *Institution oratoire*, il écrit : « Ceux qui écriront après moi auront une ample et digne matière à louer les orateurs justement renommés qui honorent aujourd'hui le barreau : car nous en avons de vieux, dont le talent consommé rivalise avec celui des anciens ; et nous en avons de jeunes, qui, pleins d'activité, marchent à la perfection sur les pas de leurs aînés. » (10, 1.) Il pense certainement ici à Pline et à Tacite.

Mais Tacite avait eu déjà une jeunesse illustre. La situation importante qu'il avait prise au forum, son activité quelque peu intrigante, sa réputation d'orateur brillant et habile le faisaient rechercher de la noblesse romaine qui tenait à se concilier les hommes à la mode. Cette gloire, qu'il avait conquise si vite, lui ménagea de précieuses relations, et il dut à ces relations un beau mariage. Il épousa tout jeune encore la fille d'Agricola et entra ainsi dans une des plus grandes familles de Rome. Agricola, celté d'origine, né à Fréjus, appartenait à la noblesse équestre ; son père, qui avait été sénateur, avait laissé le souvenir d'un parfait honnête homme, et c'était un mérite qui devenait rare à cette époque ; on se rappelait qu'ayant reçu de Caligula l'ordre d'accuser et de condamner un innocent, il avait refusé d'obéir et avait été condamné à mort. Agricola était surtout un soldat, il passait pour le meilleur général de Rome. Et justement, au moment même où Tacite épousait sa fille, il dirigeait une expédition en Angleterre, et nous savons que la conquête de cette île fut un de ses plus grands exploits.

Mais sa réputation lui valut un autre succès : il entra dans les

fonctions publiques. Et, à ce propos, indiquons brièvement de quelle manière on s'y préparait, de quelle manière on les obtenait. C'était une date importante, un événement grave dans l'existence du jeune Romain qui avait un peu d'ambition. Remarquons, en effet, que tous les jeunes gens distingués de Rome songeaient de très bonne heure à la politique. La grande préoccupation de tous ceux qui travaillaient pour se faire un nom dans l'éloquence, était le désir d'entrer dans la hiérarchie des charges publiques. Et non seulement ils le désiraient, mais même sur ce point les habitudes et les traditions étaient si fortes, qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Il eût été ridicule de chercher à se dérober aux honneurs de la vie publique. Comment y arrivait-on ? Autrefois il fallait briguer la faveur du peuple, et toutes les charges étaient données au suffrage universel ; mais, depuis Tibère, les comices électoraux avaient été supprimés ou plutôt transportés du peuple au sénat. Caligula, par haine de Tibère, avait bien essayé de les rétablir, mais le jour où il les réunit, personne ne vint. Le peuple avait perdu l'habitude et le goût de voter. Il fallut rendre ce droit au sénat. En réalité celui-ci ne possédait qu'une sorte d'investiture, l'empereur se réservant le choix d'un très grand nombre de fonctionnaires. L'empereur avait, en effet, ses candidats : il les recommandait par une lettre qu'il envoyait au sénat, et on les élisait toujours. Il n'y avait de discussion possible que pour les charges qu'il ne réclamait pas. C'est pourquoi on distinguait deux sortes de magistrats : ceux qui étaient élus par suffrage et ceux qui étaient nommés par l'empereur.

Quant à Tacite, il arriva de bonne heure aux fonctions publiques. Il nous le dit lui-même : « *Dignitatem nostram a Vespasiano inchoatam, a Tito auctam, a Domitiano longius provectam* ». Il fut fait questeur par Vespasien, tribun (ou édile) par Titus, préteur par Domitien. On pouvait être questeur à vingt-cinq ans, et il est vraisemblable que Tacite l'a été environ à cet âge. C'était cependant pour un jeune homme un emploi difficile à obtenir. Les concurrents étaient nombreux, et il n'y avait que vingt places à donner. Il était ensuite plus facile de se faire nommer tribun, car il n'y avait que seize tribuns, et lorsqu'on avait été questeur, on arrivait toujours au tribunat. Toute la difficulté, on le voit, consistait à franchir le premier degré de la hiérarchie, et la plupart de ceux qui réussissaient, étaient candidats de l'empereur. On ne peut expliquer que Tacite soit arrivé de si bonne heure, qu'en admettant qu'il était, lui aussi, candidat impérial (*candidatus Cæsaris*). D'ailleurs le texte que nous avons cité semble bien

l'indiquer. Ajoutons que les empereurs, dans le choix qu'ils se réservaient, montraient d'ordinaire une préférence marquée pour les jeunes gens de talent, tandis que le sénat se déclarait plutôt pour les descendants des grandes familles, pour ceux que Pline appelle les derniers survivants du régime républicain (*posteris libertatis*). Il importait surtout au prince d'avoir sous la main des fonctionnaires distingués. Les vingt questeurs étaient, en effet, destinés à gouverner le monde entier. Il n'y avait en réalité que vingt fonctionnaires nommés chaque année, et il y a lieu de se demander comment ce gouvernement a pu posséder une organisation si complète et si forte avec si peu d'agents. On voit par là même combien il était important de faire de bons choix. Et, à vrai dire, tous les empereurs ont su bien choisir, même les plus mauvais, comme Domitien : sous son règne, les provinces furent admirablement gouvernées. Tibère lui-même a laissé le souvenir d'un justicier terrible, impitoyable pour les malversations des magistrats provinciaux. Nommé questeur sous Vespasien, vraisemblablement à la fin du règne, Tacite arriva à la préture sous Domitien. C'était une fort belle situation. On ne pouvait pas obtenir cet honneur avant trente ans. Tacite ne dépassait guère cet âge. On voit qu'il avait marché très vite, bien qu'il fût un homme de noblesse récente (*novus*). Il avait même été revêtu d'une grande charge sacerdotale ; il faisait partie du collège des pontifes qui étaient chargés de surveiller à Rome les cultes étrangers (*quindecimviri sacris faciundis*). Il occupe dès lors une des premières charges de l'Etat.

En réalité, il devait se déclarer très satisfait d'une existence si bien remplie. Aussi sommes-nous certains qu'il était alors un des plus ardents partisans du pouvoir impérial. Impérialiste, il l'a toujours été en théorie. On connaît la belle phrase qu'il met dans la bouche de Galba, au moment où celui-ci adopte Pison : « *Si immensum corpus imperii romani stare ac librari sine rectore posset...* » Pour lui, ce corps immense ne peut pas se tenir en équilibre sans la main d'un maître qui le dirige. Au début des *Annales*, ne dit-il pas aussi d'Auguste, au moment où il établit l'empire : « *Pacis interfuit*, (sa domination fut le seul moyen de rétablir la paix) » ? — L'empire lui paraissait donc nécessaire pour maintenir la ferme organisation et la prospérité de la domination romaine. Mais, dans la seconde moitié de sa vie, son attachement au pouvoir impérial paraît cependant ébranlé, il se montre plus sensible aux inconvénients et aux abus de ce pouvoir ; aussi ne reconnaît-il plus désormais dans le despotisme qu'une de ces nécessités douloureuses auxquelles on se résigne sans enthousiasme.

Celui de ces deux hommes que nous présente le *Dialogue des Orateurs*, c'est l'impérialiste militant et convaincu, celui qui accepte de bon cœur une domination qu'il croit utile au triomphe de la civilisation et de la puissance romaines. Il déclare bien que l'éloquence n'arrive à produire tous ses résultats et à porter tous ses fruits que dans les cités libres, par exemple à Rome autrefois, au temps des troubles civils. Il croit que la grande éloquence est toujours contemporaine des grands désordres, qu'au contraire, lorsque l'État est pacifié et tranquille, elle brille d'un moins vif éclat. Il faut donc choisir entre le désordre, l'agitation, l'anarchie qui fournissent une riche matière au talent des orateurs, et d'autre part l'ordre public, où l'éloquence est étouffée. Pour lui, il avoue qu'il préfère la paix, quoiqu'un pareil régime rende impossibles les grands procès qui font les vrais orateurs. « Aujourd'hui que la république est bien ordonnée, dit-il (*composita et quieta et beata respublica*),... qu'est-il besoin de longues discussions dans le sénat, si les bons esprits sont aussitôt d'accord ? A quoi servent tant de harangues au peuple, quand les délibérations sur l'État ne sont pas livrées à l'ignorance de la multitude, mais à la sagesse d'un seul ? Pourquoi ces voix toujours accusatrices, quand le délit est si faible et si rare ? Pourquoi d'aigres défenses excédant toutes limites, lorsque la clémence du juge court au-devant de l'accusé en péril ?... Maintenant, puisque personne ne peut obtenir à la fois une grande renommée et une grande tranquillité, que chacun use des biens que lui offre son siècle, sans dénigrer les autres époques. » (*Dial. des Or.* 41.) C'est une véritable apologie du gouvernement impérial. Tacite ne semble pas regretter la liberté féconde des siècles précédents.

Telles sont ses dispositions d'esprit et ses opinions politiques jusqu'au moment où il commence à écrire l'histoire. Mais alors il change brusquement. Préteur, il est arrivé à l'apogée de sa vie politique ; il a présidé, auprès de l'empereur, la cérémonie des jeux séculaires. L'année suivante, il quitte Rome. Nous le savons par quelques mots de la *Vie d'Agricola* : « Quant à moi, dit-il, quant à ta fille, outre l'amertume de la perte d'un père, notre affliction s'accroît de n'avoir pu assister à ta maladie, ranimer ta vie défaillante, nous rassasier de ta vue, de tes embrassements. » (45.) Il se trouvait retenu loin de Rome pour le service de l'État. C'était, en effet, la règle qu'après la préture on fût envoyé en province. On avait le choix entre deux situations. On pouvait être placé à la tête d'une légion comme « *legatus legionis pro prætore* » : à l'origine, les légions avaient été commandées par six tribuns qui se succédaient de deux mois en deux

mois ; mais César avait réformé ce mode de commandement en se faisant attribuer par le peuple un certain nombre de « legati », autant qu'il y avait de légions ; dès lors les tribuns militaires étaient devenus de simples colonels, et le « legatus » était un général. Mais on pouvait aussi être envoyé dans une province avec le titre de « legatus provinciæ pro prætore » et la mission de l'administrer. Tacite a-t-il été nommé « legatus legionis » ou « legatus provinciæ » ? Comme il connaissait très bien la Germanie, — son ouvrage en fait foi, — on a supposé avec beaucoup de vraisemblance qu'il avait pu être nommé « legatus provinciæ Belgicæ », la Belgique étant voisine de la Germanie. Quoi qu'il en soit, il revint à Rome deux ans après la mort de son beau-père. Là, il assista aux trois dernières années du règne de Domitien. Ce furent trois années terribles. En si peu de temps, il connut tout ce que la tyrannie peut avoir de plus affreux. Domitien a été un des plus détestés de tous les empereurs romains : à la fois intelligent et méchant, il faisait le mal avec des raffinements d'hypocrisie et de cruauté. Son système de gouvernement consistait surtout à faire condamner par le sénat tous ceux dont il voulait se débarrasser et à ne jamais condamner lui-même personne en son propre nom. Au fond, c'était pour lui un moyen de mettre dans tout son jour la lâcheté du sénat. Les plus honnêtes citoyens de Rome, les sénateurs les plus distingués, tous ceux que leur nom ou leur position importante dans l'Etat mettait trop en vue, montraient devant les caprices de Domitien la plus basse adulation. Et Tacite lui-même, malgré le dégoût que lui inspiraient toutes ces intrigues, était obligé, pour vivre, de flatter lui aussi le maître et d'applaudir comme les autres à ses fantaisies d'artiste malfaisant. Il s'y était résigné. Mais cette résignation douloureuse avait dû l'attrister profondément. Il n'était pas de ceux qui votaient avec enthousiasme les propositions et les arrêts de l'empereur. Nous devons croire qu'il s'abstenait de paraître au sénat, toutes les fois qu'il pouvait le faire sans danger, et qu'en général il a dû employer tous les moyens pour qu'il rejallât sur lui le moins de cette corruption et de cette honte dont il souffrait. Mais il fallait se sauver, il fallait vivre. Il a éprouvé, pendant ces trois années de despotisme, le pire malheur où un homme puisse tomber.

Il en est sorti très changé. Et lorsqu'un coup de poignard débarrassa l'empire de Domitien, il a dû se sentir soulagé d'un poids qui l'étouffait. C'est alors précisément qu'il devient historien. La vérité est qu'à ce moment il se produisit à Rome une crise d'une violence extrême, qui a pour ainsi dire remanié et renouvelé tous

les caractères. Après cette période d'oppression affreuse, tous les esprits éprouvaient un immense besoin de détente, et la nouvelle de la mort de Domitien provoqua partout l'allégresse, l'enthousiasme, une sorte de joie triomphante de s'appartenir et de vivre en paix. C'est à cette époque qu'en même temps deux hommes, arrivés à la maturité de l'âge, sentent, par suite d'une si violente émotion, se révéler en eux un talent nouveau : Tacite, qui jusqu'à n'avait été qu'un avocat ; Juvénal, qui n'avait été qu'un déclamateur. L'un se met à écrire l'histoire, l'autre devient poète.

Nous trouvons chez les écrivains contemporains l'écho de ce grand événement. C'est ainsi que dans plusieurs lettres de Pline, écrites pourtant quelques années après cette révolution, règne une profonde émotion, qu'il ne peut cacher ; il dit qu'on se réunissait, qu'on faisait des lectures publiques, pour prononcer des discours sur les crimes de Domitien. Ailleurs il nous raconte qu'un jour il était allé voir un de ses amis perdu de goutte et qui souffrait horriblement : « Pourquoi, lui dit-il, penses-tu que je supporte ces douleurs, si ce n'est pour avoir le plaisir de survivre un seul jour à ce coquin ? » Et, en effet, après la mort de l'empereur, il se tua, ayant eu cette joie suprême qu'il convoitait. On voit où en était arrivé cet accès d'empportement, cette frénésie de bonheur. C'est à cette révolution et à l'effet moral qu'elle produisit à Rome que nous devons les *Histoires* et les *Annales* de Tacite. Sans doute, si Tacite est devenu historien, c'est qu'il avait toujours eu un goût très vif pour les études historiques ; pendant sa jeunesse, il réfléchissait déjà sur les événements et cherchait à se faire une opinion personnelle. Mais, pendant les quinze années du règne de Domitien, pendant cette longue période qu'il appelle avec effroi « grande mortalis ævi spatium », éloigné de la vie active devenue impossible, il n'avait fait que nourrir sa rancune, sans parler. paraissant peu au sénat, travaillant surtout à rester effacé et à se faire oublier. Pendant ces années d'oisiveté et d'isolement, il a dû préparer des projets, faire des recherches, réfléchir, ébaucher des œuvres nouvelles, et c'est lorsque l'Etat recommença à vivre, qu'il voulut regagner le temps perdu en se mettant à écrire l'histoire. Il avait le sentiment que l'éloquence n'était plus et ne pouvait plus être que médiocre, sans éclat, incapable par suite de satisfaire son ambition. L'histoire, au contraire, ouvrait à sa curiosité un champ immense de travail et de succès. Il consacra la fin de sa vie à ces études nouvelles qui le séduisaient.

A. D.

La doctrine de Pascal

Leçon d'ouverture de M. ÉMILE BOUTROUX

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons étudié, l'an dernier, la vie de Pascal ; nous avons cherché à faire l'histoire de sa pensée et de son âme. Sommes-nous quittes envers lui ? Ne nous reste-t-il pas à étudier, pour elles-mêmes, ses idées et sa doctrine ?

Plusieurs diront que c'est l'homme surtout qui importe ; que les doctrines ne sont que des idées issues du tempérament et des influences, et reliées entre elles plus ou moins artificiellement, qu'elles ne prennent une valeur que dans leur rapport avec celui qui les a conçues.

Je ne puis admettre qu'il en soit ainsi. C'est faire tort aux idées que de les réduire à de pures expressions, à des reflets sans réalité.

Les idées ont une existence : elles valent par elles-mêmes, et elles sont des causes. Elles sont des êtres, et cela d'autant plus qu'elles sont plus systématiques. Il en est d'elles comme d'une armée : leur cohésion fait leur force. D'autre part, l'homme en général et à plus forte raison un grand homme n'est pas pour l'homme un simple objet de curiosité : c'est nous-mêmes, ou ce que nous voudrions être. Un grand homme est, avant tout, un homme qui a réalisé de grandes idées, y consacrant, y adaptant son existence tout entière. Faire ses idées à sa mesure, c'est le trahir : il a entendu se surpasser. Pascal, en particulier, s'est appliqué à franchir les bornes de sa personnalité. Sa vie a été de plus en plus une humble soumission à ce qu'il a cru être le vrai. Nous lui ferions injure en négligeant d'étudier ses doctrines pour elles-mêmes. Nous tomberions aussi dans le dilettantisme. Car l'objet de cette doctrine, ce sont les intérêts essentiels de notre vie.

. De le
Fabula narratur.

comme dit Horace. Etudions donc et examinons cette doctrine, non sans avoir recours à la biographie, autant qu'elle pourra nous aider à la mieux comprendre.

Nous essaierons aujourd'hui d'en présenter un tableau d'ensemble, afin de mieux saisir par la suite les rapports qu'ont eus

entre elles les doctrines particulières dans ce génie mathématique et systématique.

On ne trouve pas, chez Pascal, un exposé suivi de l'ensemble de sa doctrine. Je vous demande la permission de vous le présenter aujourd'hui d'après l'impression qu'a produite sur moi la lecture de ses œuvres. C'est dire que cette exposition a quelque chose d'hypothétique et de provisoire et a simplement pour objet de déterminer le champ dans lequel auront lieu nos recherches.

I.

Il semble que le centre des méditations de Pascal soit l'étude de l'homme. Quand une fois cet objet lui fut apparu, dans sa beauté et dans ses mystères, il n'en put détacher son regard. L'homme, à ses yeux, est fait de contradictions. Plus il se considère, plus il en découvre. Observez ses désirs : il y est dupe de lui-même. Ce chasseur, qui se fatigue à poursuivre un gibier, n'en voudrait pas, si on le lui offrait. On désire sans but, pour désirer. S'agit-il de votre science ? Elle ne peut se fixer et s'accorder avec elle-même. Rien de plus divers que les systèmes de philosophie. Ils ne visent qu'à se détruire les uns les autres. Et cependant l'homme cherche toujours. Il en est de même de la justice. En principe, elle est le contraire de la force ; et cependant, impuissants à la réaliser, nous avons décrété que la force elle-même serait la justice. Et nous respectons le droit de l'épée, le droit de la noblesse et le droit de ce qui est établi. Enfin venons à notre « moi ». Quoi de plus inexplicable ? L'égoïsme est notre nature ; nous ne voulons, nous n'aimons que nous, nous nous cherchons dans toutes nos entreprises. Or, rentrons dans notre chambre, et restons-y, seul avec nous-même. Nous ne pourrions supporter cette compagnie, elle nous sera le plus pénible des supplices. Nous chercherons le divertissement, c'est-à-dire la fuite de nous-mêmes, véritable objet de toutes les démarches par lesquelles nous croyons nous vouloir.

De cette constatation naît un problème inévitable. D'où viennent ces éternelles contradictions ? Peut-on les expliquer ? Peut-on les faire disparaître ? Découvrir le fond de l'âme humaine de manière à y rétablir l'harmonie, tel est l'objet que se propose Pascal.

Dans le travail de sa pensée on peut distinguer deux moments : l'un où il remonte analytiquement des termes du problème à la solution, l'autre où il descend synthétiquement de la solution au problème, de manière à le résoudre dans toutes ses parties.

II.

Étudions d'abord ce que j'appelle la marche analytique de sa pensée.

Ne pourrait-on pas, se demande Pascal, ramener les multiples contradictions de la vie humaine à une contradiction fondamentale, raison de toutes les autres ? Si l'on y prend garde, au fond de toutes les contradictions qui se manifestent en nous, il y a deux éléments qui se retrouvent invariablement : d'un côté un élément de grandeur, de l'autre un élément de bassesse. Mon désir est infini, cela est grand ; mais je ne puis jamais me satisfaire : cela est impuissance. Chercher la vérité, c'est une noble tâche ; mais s'abîmer dans les opinions contradictoires, cela est misérable. Donner à la force le masque de la justice, cela est bas ; mais avoir l'idée de la justice, et n'y vouloir renoncer à aucun prix, c'est un titre de grandeur. Enfin s'aimer et ne pouvoir se supporter soi-même, c'est se vouloir parfait et se trouver plein de vices.

Grandeur et misère consistant, en définitive, dans une disproportion énorme entre le vouloir et le pouvoir : voilà l'homme.

Pouvons-nous lever cette contradiction ?

Les philosophes s'y sont évertués. Ils ont proposé maint système. Tous ces systèmes peuvent se ramener à deux, le stoïcisme et le pyrrhonisme. Les stoïciens jugent du pouvoir de l'homme par son devoir : de ce que l'homme sent qu'il est fait pour la perfection, ils croient qu'avec ses forces matérielles il y peut atteindre. Les pyrrhoniens au contraire, constatant la faiblesse de l'homme, lui prescrivent de renoncer à tout ce qui dépasse son pouvoir naturel.

De la sorte les deux systèmes s'accordent à supprimer l'un des deux termes du problème. Les stoïciens nient la mission de l'homme ; les pyrrhoniens, sa grandeur.

Mais ce sont là des solutions inacceptables. Grandeur et bassesse sont deux réalités également certaines, et, loin que l'on puisse supprimer l'une ou l'autre, chacune des deux n'existe qu'en vertu même de la réalité de l'autre. Elles sont contraires, et elles sont solidaires. C'est parce que nous cherchons la vérité que nous tombons dans les erreurs de la science. C'est parce que nous voulons réaliser la justice que nous créons le droit de la force. Et, réciproquement, c'est parce que nous nous connaissons misérables que nous sommes grands : un arbre ne se connaît pas misérable. Nos misères sont misères de grand seigneur.

Nous sommes ici en face d'un problème que la raison humaine est incapable de résoudre. C'est là une contradiction qui dépasse sa logique. Car les deux termes y sont également positifs et réels alors que, selon la logique, de deux propositions contradictoires l'une est nécessairement vraie, l'autre fausse. Et si les deux termes étaient jugés simplement contraires entre eux, ils pourraient bien être faux tous deux, mais non vrais.

Ne pourrions-nous, du moins, renoncer à résoudre le problème? Le sage Montaigne me conseille de reposer ma tête sur le doux oreiller de l'indifférence. Mais c'est là encore une solution impossible, car ce n'est pas d'une curiosité spéculative qu'il s'agit, mais bien de notre vie, de notre paix intérieure, de notre accord avec nous-même. En fait, chacune de nos actions est un choix, une solution donnée au problème, soit dans le sens du devoir, soit dans le sens du pouvoir; soit en conformité avec la partie haute, soit en conformité avec la partie basse de notre nature. Et le choix de l'oreiller de l'indifférence serait la dernière bassesse et le renoncement total au meilleur de nous-même.

Insoluble et inéluctable, tel est le problème que nous donnons à nous-mêmes.

Il ne reste qu'une voie. Au lieu de chercher par nous-même la solution, ne pourrions-nous la chercher en dehors de nous, dans quelque révélation surnaturelle? Ainsi fait un enfant qui, incapable de trouver la solution d'une difficulté, s'adresse à une personne plus instruite que lui. Or les religions nous offrent précisément des révélations tenues pour surnaturelles. Parmi ces religions se trouve la religion chrétienne. Et voici ce qu'elle nous enseigne.

L'homme a passé par deux états tout à fait distincts: d'abord un état de perfection, puis, à la suite d'une faute qui l'a fait déchoir, un état de corruption. Ces deux états contradictoires ont été réunis dans un être incompréhensible, qui est Jésus-Christ. Jésus-Christ est l'Homme-Dieu. Il est chargé des péchés de l'homme, et il est la sainteté sans mélange. En lui le mal a changé de nature. Il était la déchéance sans remède. Jésus-Christ, en en portant la peine, met le salut à la disposition du pécheur. La souffrance, la misère, la bassesse, en Jésus-Christ, deviennent instrument de rédemption. Si nous souffrons avec lui et en lui, notre souffrance est efficace et elle nous sauve.

Si nous confrontons cet enseignement avec le problème qui nous est donné, nous voyons qu'il le résout de tout point.

La misère que nous constatons en nous, c'est la suite du péché originel. La grandeur, c'est la trace de notre vie première. Enfin la solution que nous poursuivons, à savoir le rétablissement de

l'harmonie dans notre nature humaine, cette solution, Jésus nous l'offre. Car la difficulté consistait dans l'impossibilité d'éliminer le mal qui fait partie intégrante de notre nature. Mais par Jésus le mal devient instrument du bien ; la souffrance, punition du péché, est érigée en mérite.

III

De ce principe, Pascal redescend en quelque sorte synthétiquement aux différentes parties de la condition humaine.

Quelle lumière en résulte pour la connaissance de nous-mêmes ?

Il y a, en réalité, trois ordres de choses et comme trois mondes : en bas, le monde matériel ou les corps ; en haut, le monde de l'amour ou des choses divines ; entre les deux, le monde des esprits, auquel l'homme appartient par son essence, tout en ayant un rapport avec les deux autres.

La faculté essentielle de l'homme, c'est l'esprit ou entendement, situé dans la région intermédiaire. Or cette faculté ne se suffit pas ; elle n'a pas de principe en elle-même qui lui permette de s'exercer légitimement, indépendamment des deux autres mondes. L'homme ne peut penser et raisonner sans données ; et ces données, il doit les emprunter au monde des corps ou aux choses divines. Pour connaître les corps, il a les sens ; pour se tourner vers Dieu, il a le cœur.

Telle est la saine méthode. Mais le péché a interverti ce bel ordre. L'homme naturel se dirige à contre-sens. Il s'adresse aux sens et au raisonnement pur, pour connaître les choses divines, et, quand il s'agit de chercher les lois du monde matériel, il consulte l'agrément, le sentiment, l'autorité. Voilà l'origine des éternelles contradictions de notre science et de notre vie. Nous usons des choses comme nous devrions faire de Dieu, et réciproquement.

Quel est le remède ? Il n'en est qu'un, c'est de nous *unir à Dieu*. Comment cette union est-elle possible ?

Il est inadmissible que le mérite humain appelle la grâce divine par une sorte d'incantation ; il ne faut pas croire davantage que la volonté divine rende inutile l'effort humain ; ce sont là deux erreurs résultant de ce qu'on pose Dieu et l'homme comme deux quantités distinctes situées dans l'espace. Les uns additionnent l'action humaine et l'action divine, ce qui est absurde, puisque le fini et l'infini sont hétérogènes. Les autres anéantissent le fini devant l'infini, ce qui est une erreur, puisque Dieu a voulu que le fini existât. Le lien qui unit l'homme à Dieu n'est pas un lien matériel : c'est un lien d'amour, qui laisse subsister la personne,

alors qu'il la fonde avec son objet. Ce mystère se consomme en Jésus-Christ.

Donc l'homme, qui cherche son salut en Jésus-Christ, souffre et s'efforce. Il cherche en gémissant, il renonce aux plaisirs, il lutte, il déploie tout l'effort dont il est capable. Cet effort douloureux est l'expression même de l'opération de la grâce, laquelle seule peut lui donner du prix.

Par quels moyens l'homme peut-il parvenir à la régénération ? Ces moyens sont au nombre de trois :

1^o La Raison. — Il faut qu'elle travaille, sous l'idée de la vérité, à anéantir ses propres inventions. Ne craignons pas de la froisser par ses propres armes, de mettre aux prises les divers systèmes philosophiques, de faire éclater leur perpétuelle contradiction et d'abaisser ainsi la superbe de ceux qui prétendent connaître la vérité par eux-mêmes.

2^o La Coutume. — Une réfutation purement logique ne saurait suffire. Il faut modifier nos facultés elles-mêmes, et pour cela la coutume, la pratique est nécessaire. « Prenez de l'eau bénite, dit Pascal, cela vous abêtera et vous fera croire ». Non que la croyance ne doive être que le résultat de la routine. Mais il ne suffit pas que je comprenne la nécessité de croire pour que je croie en effet. La vraie foi est la foi du cœur. Et mon cœur est endurci par ma raison raisonnante et corrompue. Il me faut briser par la pratique la prétention de ma raison, m'abêtir, c'est-à-dire m'accoutumer à penser simplement, naïvement, docilement. Il faut que je me fasse petit enfant, si je veux que la foi descende dans mon cœur.

Plus spécialement, il y a en nous trois concupiscences qu'il importe de combattre ainsi par la pratique et par l'habitude.

a) Celle de la chair : le remède contre elle est l'ascétisme.

b) Celle de l'esprit. A la vaine curiosité, au raisonnement indiscret il faut opposer l'habitude d'accepter docilement les faits, là même où ils paraissent choquer notre raison. La science elle-même a ses mystères, devant lesquels le vrai savant s'incline. Les principes des mathématiques se dissoudraient si l'on voulait les comprendre avec sa raison. Il faut, par l'abnégation et le renoncement philosophique, ouvrir son esprit aux preuves.

c) Celle de la volonté. Cette concupiscence est proprement l'orgueil, le besoin d'excellence, l'instinct d'indépendance et de désobéissance. Il faut détruire ce vice en s'humiliant, en vivant avec les petits, les pauvres et les déshérités, et en devenant l'un d'eux. Jésus-Christ a aimé la pauvreté.

3^o Les inspirations. Raison et coutume ne peuvent que préparer l'âme. La lumière et la force viennent de Dieu. Par les humiliations

nous nous offrons aux inspirations, qui seules font le vrai et salutaire effet. Pendant qu'il cherche et qu'il souffre, Dieu est là qui suscite et bénit cette recherche douloureuse. « Console-toi, dit Jésus-Christ, — tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

Quel est le terme de ce retour vers Dieu, que produisent en nous la raison, la coutume, les inspirations ?

Est-ce, dès cette vie, la joie, la béatitude ? Il ne se peut ; car, tant que nous vivons sur terre, notre nature corrompue subsiste avec sa pente vers le mal et doit être combattue par nos douloureux efforts. Est-ce donc uniquement la souffrance ? Non, car nous commençons à nous unir à Dieu qui est notre bien. Le véritable Dieu de l'homme, c'est Jésus-Christ. Vivant en lui, nous participons à son être. Or son être est double : humanité et divinité, infirmité et grandeur. Et en lui la misère est convertie en instrument de régénération. Ascétisme et joie proportionnelle, chacun des deux intimement lié à l'autre : telle est, ici-bas, la forme excellente de la vie humaine.

IV

Voilà, dans ses grandes lignes, la doctrine de Pascal. Quel en est le caractère ?

Plusieurs diront : ce n'est point là une philosophie, c'est simplement l'expression d'une vie, des mouvements divers d'une âme tourmentée. Mais une telle explication est pour le moins insuffisante, car ces idées se présentent à nous comme un système d'idées très bien coordonné. C'est, simplement, diront d'autres interprètes, une conception de la vie déduite de la théologie chrétienne. Tout ce système est purement religieux. — Le point de départ pourtant, est une étude philosophique de l'homme. D'un bout à l'autre Pascal raisonne et prouve par des arguments logiques.

Ne serait-ce pas, dès lors, une véritable philosophie ? — Mais l'originalité de Pascal est précisément le dessein d'abolir la philosophie, de ruiner cette spéculation intermédiaire entre la religion et la science, qui prétend s'appuyer sur la seule raison, comme si la raison possédait des principes, tandis qu'elle n'est qu'un outil de déduction.

On insistera et on dira :

En quoi la forme systématique empêche-t-elle que la doctrine de Pascal ne soit, au fond, que l'expression de son tempérament et de sa vie ? Nos idées ne sont jamais autre chose. Nous faisons

la théorie de nos penchants et de nos actions. Les plus beaux systèmes ne sont que des faits réduits en abstractions.

Ou bien, si l'on tient pour l'interprétation théologique, on dira : la raison, certes, joue ici un rôle, mais elle s'emploie à se détruire elle-même, à se prouver qu'elle n'est rien, qu'elle doit s'effacer devant la Révélation.

Enfin, pour prouver que le système est bien une philosophie, on alléguera : qu'est-ce au fond que la théologie, la religion, la foi ? Ce n'est sans doute qu'une connaissance enveloppée, une vue encore synthétique et indistincte des choses, une perception confuse, comme dit Leibniz. Théologique dans ses solutions, la doctrine de Pascal demeure, en ces parties mêmes, une philosophie, à savoir une explication des choses qui, développée, deviendra rationnelle.

De ces trois opinions, laquelle choisir ? La chose est embarrassante. Mais est-il bien sûr que nous soyons obligés de choisir ? Chacune de ces trois opinions se présente comme exclusive des autres. Elle l'est au point de vue logique. Mais la réalité ratifie-t-elle cet exclusivisme ? L'action, la pensée, le cœur, ces trois choses, dans la vie réelle, ne concourent-elles pas ? Je ne sais comment elles se concilient. Mais c'est un fait qu'elles coexistent et qu'elles s'unissent. Et ne se sont-elles pas unies en particulier chez Pascal, qui a dit : trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration. Ne cherchons donc pas si la doctrine de Pascal est exclusivement une manifestation de ses actes, une philosophie, une doctrine religieuse. Nous lisons chez Pascal, à propos du style, cette phrase célèbre : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi ; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » L'impression que son œuvre produit sur nous n'est-elle pas analogue ? Les uns nous annoncent un saint ; les autres, un théologien ; d'autres, un philosophe. Mais nous trouvons quelque chose de plus étonnant et de plus ravissant que ces perfections abstraites : un être en qui la puissance d'une faculté n'est pas l'insuffisance des autres, mais qui concilie, à un degré également éminent, la vie, la pensée et le cœur, dont l'union est l'essence de l'homme.

F. B.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

III

Cours de M. BELJAME

Professeur à l'Université de Paris.

Ce n'est pas brusquement et sans transition que nous passons des *Miracles* aux *Moralités*. (Les *Miracles*, d'ailleurs, ne disparurent pas à l'apparition des *Moralités* ; ils subsistèrent jusqu'à la fin du xvi^e siècle ; et nous ne sommes encore qu'au quinzième.)

Les deux grands défauts qui pesaient sur les *Miracles*, l'immensité et la monotonie des sujets, avaient été sentis de bonne heure. On avait essayé de remédier au premier en restreignant la matière et en choisissant des sujets comme *Esther*, *Darius*, la *Conversion de Saül*, *Marie-Madeleine*, l'*Incrédulité de saint Thomas*, etc. ; au second, en mettant en relief les personnages non religieux comme Hérode et Pilate ; les deux inconvénients subsistaient : le dénouement était toujours prévu, le sujet toujours religieux. Heureusement, à côté de l'église, il y avait l'Ecole, qui voulut enseigner la philosophie par le théâtre, comme la première avait prétendu par le théâtre enseigner la religion. Il y avait toutefois une grave difficulté : la Bible avait fourni des personnages vivants, et leur histoire fournissait aisément une intrigue, ou au moins un récit en action. On avait ainsi, sans sortir des Ecritures, tous les éléments nécessaires à la représentation. La philosophie au contraire, pour personnages, n'avait que des idées abstraites, et pour sujets, que des dissertations.

Comme nous le savons déjà, on fit appel à l'allégorie, qui régnait dans le *Roman de la Rose*, la *Divine Comédie*, et *Piers the Plowman*, qui se trouve d'ailleurs dans la Bible, dans le *Livre des Proverbes*, par exemple, et que les *Miracles* n'avaient pas dédaignée, puisque nous y avons rencontré la Mort, la Paix, la Justice, la Vérité, etc. L'allégorie devint le procédé général des moralités. Elles eurent pour personnages toutes les qualités et tous les défauts, tous les vices et toutes les vertus : Persévérance, Imagination,

Science, Hypocrisie, Bon Conseil, Monde, Genre Humain, etc. On en retrouve encore le souvenir dans le drame anglais, dans le *Faustus* de Marlowe par exemple, où paraissent les sept péchés capitaux. Le procédé, on le devine, était assez froid et assez pauvre. Les moralités ont presque toutes un cadre analogue, et dont voici un exemple :

Every Man (c'est-à-dire : Nous Tous) est appelé devant le tribunal de Dieu pour se justifier. C'est chose difficile, car il est abandonné de *Fellowship*, de *Jollity*, de *Discretion* (la prudence) et de *Five Wits* (l'Intelligence) ; il ne lui reste que *Good-Deeds* (ses bonnes actions) et *Knowledge* (la Science) sa sœur. Celle-ci le présente à la *Confession*, laquelle lui impose une pénitence qui se fait sur la scène, et *Every Man* est reçu au paradis. Ce sujet se retrouve dans une autre moralité : *Lusty Juventus*.

Il ne semble pas qu'il y ait là progrès dramatique sur les *Miracles*. Il y a pourtant un pas fait en avant, comme en témoigne un personnage d'une de ces moralités : *Hick Scornor* (c'est-à-dire Richard le Railleur). C'est un personnage vivant ; le seul à peu près, car il est entouré de Pitié, de Contemplation et de Persévérance : la moralité s'ouvre par un monologue de la Pitié, qui se présente elle-même :

For I say to you, my name is Pity,
That ever yet hath been man's friend.
In the bosom of the second person in Trinity
I sprang as a plant, man's miss [*faults*] to amend.

Survient Contemplation, qui se présente dans les mêmes termes et dit :

For I am perfect Contemplation,
And brother to holy church that is our Lord's wife.
John Baptist, Anthony, and Jerome, with many mo,
Followed me here in holt, heath, and in wilderness ;
I ever went with them where they did go,
Night and day towards the way of righteousness.

Elle est venue en Angleterre pour prêcher la sagesse de Dieu aux hommes. Pitié l'aperçoit, la salue, et, comme elle n'a pas entendu le monologue de Contemplation, elle lui demande qui elle est ; et Contemplation recommence ses propres litanies :

Indeed I am called Contemplation,
That useth to live solitarity, etc.

Elle vient de la part de Persévérance, qui apparaît un instant après, et dit, sans varier la formule :

For I am nam'd good Perseverance,
That ever is guided by virtuous governance ;

I am never variable, but doth continue,
Still going upward the ladder of grace, etc.

Ces présentations faites, Pitié demande à Persévérance des nouvelles du monde. Elles sont bien mauvaises : il y a beaucoup de gens pauvres et peu de gens charitables ; on ne veut rien faire pour son prochain ; les mariages même se font de façon bien singulière :

Men marry for good [*money*], and that is damnable,
Yea, with old women that is fifty and beyond.

Contemplation insiste et demande en quelle estime elle est tenue. Pitié avoue franchement :

In good faith, people have now small devotion ;
And as for with you, brother Contemplation,
There meddleth few or none.

CONTEMPLATION.

Yet, I trust that priests love me well ?

PITY.

But a few, i-wis, and some never a deal.

CONTEMPLATION.

Why, sir, without me, they may not live clean.

PITY.

Nay, that is the least thought that they have of fifteen.

Tout cela les afflige beaucoup, et les trois amies se retirent en se lamentant, — laissant la scène libre. Entre *Free-Will* (la Licence), personne peu recommandable, et qui a peu de scrupules sur les façons d'acquérir l'argent et de le dépenser. Il est rejoint par son digne ami Imagination, très familier avec le carcan (*Stocks*) et *Newgate*, toujours prêt aux mauvais coups, et aimant les raconter. Il en raconte quelques-uns, lorsqu'arrive enfin leur ami *Hick Scorner*, qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps, et qu'ils croyaient pendu. Non, il a seulement voyagé ; il est allé par tout le monde, en Chaldée, en Libye, dans le Northumberland, en France, en Espagne, en Calabre, et même dans le pays de Rumbelow, contrée très connue des drames du temps, et qui se trouve près de l'Enfer. En voyage, il a eu une aventure : il était sur un navire où voyageaient tous les vices : la Bombance, le Mensonge, la Paresse, etc. ; ils en croisèrent un autre qui ne portait que des vertus : la Vérité, la Patience, le Mariage, etc., et ce dernier navire a sombré, tandis que l'autre est arrivé à bon port. Imagination s'en réjouit et s'écrie :

Lo, now, my heart is glad and merry ;
For joy now let us sing « Derry, derry. »

Et l'on propose une expédition nocturne. Mais nos coquins ne

s'entendent pas longtemps; aux mots d'amitié succèdent les gros mots, et aux gros mots les grands coups. Au bruit, Pitié accourt et veut mettre le holà. Sa présence en effet apaise la querelle, et d'une manière assez plaisante, car les trois drôles se remettent d'accord pour l'injurier; enfin ils la prennent, la lient, la mettent aux *stocks*, et la laissent ainsi seule en scène. Pitié console sa solitude en se plaignant des hommes et du siècle, dans un long monologue qui a pour refrain : « *Worse was it never* ». Et il en est ainsi depuis le xv^e siècle ! — Par bonheur, Persévérance et Contemplation arrivent et la délivrent; elle raconte son aventure et les laisse pour se remettre à la recherche de ses bourreaux pour les convertir à la vertu. L'un d'eux reparait : c'est *Free-Will*; Persévérance et Contemplation entreprennent aussitôt sa conversion. Il répond d'abord par des plaisanteries grossières, puis dit tout à coup :

Why, what would you that I should do ?

CONTEMPLATION.

For to go toward heaven.

FREEWILL.

Marry, and [if] you will me thither bring,
I would do after you.

Et voilà une conversion faite. Sur quoi arrive Imagination, que l'on somme de rentrer dans l'Eglise. Il ricane d'abord, puis dit soudain :

I will do, sir, even as you will.

Et de deux ! L'auteur nous épargne la conversion, aussi rapide probablement, de Hick Scornor, que nous laissons aux soins de Pitié dans la coulisse. Et la pièce finit par ces vers pieux :

Of all our mirths here we make an end.

Unto the bliss of heaven Jesus your souls bring.

Amen.

C'est, on le voit, une conclusion digne d'un sermon, — ou d'un Miracle.

En apparence, le drame n'a rien gagné. Comme dans les *Miracles*, le dénouement est prévu : les vertus ne peuvent déceimment avoir le dessous. Les limites du genre sont aussi bien étroites; l'allégorie prête peu aux modifications qui pourraient renouveler la matière; les abstractions sont toujours froides : les vertus sont bien monotones, et leur nombre n'est pas illimité. Par bonheur, les vices sont plus nombreux et prêtent à quelque variété.

Ce furent les vices qui sauvèrent les Moralités, et voici

comment. Il est assez difficile de trouver dans la réalité des modèles vivants qui puissent représenter les vertus. La tâche est beaucoup plus facile quand il s'agit de peindre les vices. En outre, on peut leur attribuer sans peine le langage du commun, et les faire parler de choses journalières. Il peut en résulter la création de personnages vivants. Que l'on prenne déjà *Free Will* et *Imagination* et qu'on leur donne des noms ordinaires, nous aurons des personnages de comédie. Hick Scornor en est un tout à fait; et, avec lui, nous sommes sortis de l'abstraction.

Nous en sortons définitivement pour entrer dans le réel et la vie, en passant des *Moralités* aux *Interludes*. Ce nom d'*Interludes* ou Intermèdes vient de ce que l'on jouait ces œuvres non plus sur des chars, mais dans les intervalles des grands banquets ou des grandes fêtes.

Avec les Intermèdes nous avons la satisfaction de sortir de l'anonymat. Nous rencontrons, dès l'abord, un nom et un homme, John Heywood, — et même une biographie. John Heywood naquit au début du xvi^e siècle, et fit ses études à Oxford. Très lié avec le chancelier Thomas More qui le recommanda à Henri VIII, il dirigea les représentations théâtrales de la cour. Très catholique, il eut des difficultés avec le successeur de Henri VIII, fut dans une situation très prospère sous le règne de Marie, et fut obligé de quitter l'Angleterre sous Elisabeth. Il mourut à Malines. On a de lui des épigrammes dont voici un exemple :

So many heads so many wits, nay nay,
We see many heads and no wits sorre day.

Mais les meilleures sont dans ses pièces. Il a laissé aussi un poème sur « La Mouche et l'Araignée » en 98 chapitres et en longs vers, où la Mouche, c'est-à-dire l'Eglise catholique, est prise dans la toile d'une araignée qui représente les protestants. La servante, ou la reine Marie, tue l'araignée et détruit la toile. C'est une allégorie digne des *Moralités*. On trouve encore l'allégorie dans ses pièces : c'est, par exemple, un débat froid et sans intérêt entre la sottise et l'esprit ; ou encore « La Comédie de l'Amour », plus compliquée sans être plus intéressante. On y voit : un homme qui aime et qui n'est pas aimé ; une femme qui est aimée et qui n'aime pas ; un amant heureux, et enfin un homme qui n'aime pas et n'est pas aimé. Les deux premiers se jugent les plus malheureux des mortels, et les deux derniers se croient les plus heureux. C'est ce que confirme un jugement qui suit leur discussion. Nous sommes encore en pleine *Moralité*.

Mais Heywood sortit de cette ornière. Il mit en scène des personnages empruntés à l'observation journalière, les bonnes gens

(ou les mauvaises gens) de son temps : un colporteur, un pèlerin, un curé, un marin soumis, une femme qui commande. On retrouve chez lui des traits de Chaucer dont il est l'élève ; et il faut seulement s'étonner que l'influence du peintre et de l'observateur qu'il y a dans l'auteur des *Canterbury Tales* se fasse sentir si tard sur la comédie. Une œuvre de Heywood va nous montrer le progrès considérable réellement fait sur les Moralités ; c'est l'Intermède de « The Four P's », jouée vers 1540. Ces quatre P sont un « *Palmer* » ou pèlerin de métier, un « *Pardoner* » ou vendeur d'indulgences, un « *Pedlar* » ou colporteur, et un « *Pothecary* » ou apothicaire. La pièce s'ouvre par un monologue du pèlerin qui raconte longuement, mais vivement, les Lieux Saints qu'il a visités au cours de ses voyages ; Jérusalem, l'Arménie, où il a vu l'arche de Noé, Sainte-Anne de Buxton dans le Derbyshire, et toutes les châsses de saints qu'il a contemplées. Le *Pardoner*, qui survient, l'interrompt comiquement par ces mots :

And when you have gone as far as you can,
For all you labour and ghostly intent,
You will come home as wise as you went.

Le *Palmer* s'offense d'un pareil discours : « Eh quoi ! monsieur, méprisez-vous les pèlerinages ? » Non pas, répond le *Pardoner* ; seulement il y a naïveté à aller chercher son salut si loin, quand on peut l'avoir à sa porte en s'adressant à lui.

For at you door myself doth dwell,
Who could have saved your soul as well.

Sans doute, dit le *Palmer* ; mais comment savoir si vos indulgences sont authentiques ?

Right seldom is it seen, or never,
That truth and pardoners go together.

— Et les pèlerins ? s'écrie le *Pardoner*. A beau mentir qui vient de loin ; est-on jamais sûr qu'ils ont vu tout ce qu'ils racontent ? — Cette discussion est interrompue par l'entrée de l'apothicaire. Pour lui, *palmers* et *pardoners* sont également des coquins fieffés ; à l'apothicaire seul revient l'honneur d'envoyer les gens au ciel, — les pendus exceptés, pourtant. Les deux autres font observer que cela ne sert à rien si l'on n'est pas en état de grâce, ce que l'on n'obtient que par leur ministère. — A quoi bon être en état de grâce, si l'on ne meurt pas ? réplique l'apothicaire ; mon intervention est nécessaire.

Enfin arrive le colporteur avec ses ciseaux, colliers, pommades, qu'il leur offre en vain. Il se console vite de son insuccès ; la compagnie lui platt ; il dépose son ballot, et propose une chanson ;

après quoi la discussion reprend de plus belle. Le *Pardoner* énumère ses reliques : il a la mâchoire de la Toussaint, le gros orteil de la Trinité, un os de la Pentecôte, etc. L'apothicaire riposte par les vertus curatives du *Diaponpholicus*, de l'*Alikababus* qui guérit les chiens de la gale, et de bien d'autres remèdes. On prend enfin le colporteur pour arbitre entre le *Pèlerin*, le *Pardoner* et l'apothicaire. A lui de dire laquelle des trois professions est supérieure aux autres. Celui-ci allègue son incompétence : la question est si délicate. Sur un point pourtant il pourrait juger avec compétence : c'est l'art de mentir, et il propose un tournoi de mensonges. Après quelques réserves du pèlerin, on accepte, et l'apothicaire commence. Il raconte une guérison miraculeuse qu'il fit en l'an mille. Sans insister sur les procédés employés, et dont M. Purgon hériterait, disons du moins que non seulement la malade fut guérie, mais que les murs d'un château fort placé sur une colline à dix milles de là furent renversés, que la garnison épouvantée s'enfuit pêle-mêle, et que les corps des fuyards comblèrent une rivière. Le *Pardoner* parle à son tour. Il raconte qu'une de ses amies, Margery Corson, ayant disparu, il partit la chercher en Purgatoire. On ne l'y connaissait pas. C'est singulier, se dit-il : elle n'est sûrement pas au Paradis, et je lui donne tant d'indulgences qu'elle ne peut être en Enfer ; allons pourtant voir. — Il arrive ; c'était fête en Enfer. Il sent la bonne odeur de cuisine ; il aperçoit les diables, tout en toilette, la queue bien peignée, et pommadés au beurre frais, et *playing at racket*. Le diable lui-même *is sitting in his jacket*. Le *Pardoner* retrouve en lui une vieille connaissance : ce diable avait en effet joué en personne dans les Miracles de Coventry. Le *Pardoner* explique alors sa visite : il est venu chercher quelqu'un. — Pour l'emmener ? — Mais oui. — Impossible, cela ne se fait pas, dit le diable ; qui donc est-ce ? Le *Pardoner* nomme Margery Corson. Que ne le disiez-vous ? s'écrie l'autre ; j'ai cru qu'il s'agissait d'un homme. Prenez-la vite ; en voulez-vous vingt autres ? Une seule femme nous donne ici plus de mal que vingt ou trente hommes. Et depuis ce temps, ajoute le vendeur d'indulgences, comme compensation, il va au ciel vingt femmes pour un homme.

Et le pèlerin ajoute tranquillement, par manière de réflexion :

Whereby much marvel to me ensu'th,
That women in hell such shrews can be,
And here so gentle as far as I see.
Yet I have seen many a mile,
And many a woman in the while.
No one good city, town, or borough
In Christendom but I have been thorough ;

And this I would you should understand,
 I have seen women five hundred thousand,
 And oft with them long time have tarried ;
 Yet in all the places where I have been,
 Of all the women that I have seen,
 I never saw nor knew in my conscience
 Any one woman out of patience.

Le Pedlar éclate :

By the Mass ther eis a great lie!

PARDONER

I never heard a greater, by our lady!

PEDLAR

A greater ! hay, know ye any so great ?

C'est ainsi que le Palmer remporte le prix.

Il y a là, sans doute, un genre de plaisanterie auquel le moyen âge nous a habitués, et l'œuvre est moins une pièce qu'un dialogue animé, où manque l'action. Mais les personnages sont si vivants que l'on croit les voir, et parlent une langue alerte, pleine de naturel. La pièce contient aussi de véritables trouvailles de comédie. La façon dont se termine la gageure a pu faire dire qu'il y avait du génie dans Heywood.

Ainsi, la comédie n'existe pas encore, mais nous avons des éléments précieux dont elle se servira. Le terrain est préparé : la comédie peut venir.

D.

La réforme économique au XVIII^e siècle.

Turgot et Necker.

La réforme en Autriche et en Prusse.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS.

Maitre de Conférences à l'Université de Paris.

Les réformes étaient très difficiles à faire. Il s'agissait surtout d'établir la tolérance et l'équilibre financier. Tous les corps anciens, parlements et clergé, étaient opposés à la tolérance ; les privilégiés, les cours et les parlements ne voulaient pas de

l'équilibre financier. Louis XVI était plein de bons sentiments ; mais on ne peut le regarder comme un souverain réformateur. Arrivé très jeune au pouvoir, il a commencé par appeler Maurepas, qui par hasard a admis aux affaires deux hommes d'État réformateurs, Malesherbes et Turgot.

La tolérance était devenue plus facile depuis la destruction des Jésuites et des parlements. Elle a été établie de fait, non pas en droit. On n'a pu décider Louis XVI à renoncer au serment du sacre. La question a été supprimée.

La réforme financière fut tentée par Turgot qui, partisan de la tolérance, voulait une égale répartition de l'impôt et l'admission des propriétaires à l'administration. Il n'a pas cherché à réaliser son plan d'un seul coup. Il a fait de petites réformes de détail. Comme contrôleur général, il avait à administrer un budget en déficit, et voulait l'équilibrer par l'économie. Il était au contrôle général dans les conditions les plus difficiles. Il avait contre lui tous les pouvoirs, toutes les influences, tous ceux qui étaient intéressés à ce qu'il n'y eût pas de réforme : la cour qui ne voulait pas de l'économie, la noblesse et le Parlement ennemis de l'impôt, le clergé, le parti de Choiseul et de Marie-Antoinette. Pour lui étaient quelques écrivains sans influence sur le gouvernement, et le roi qui le soutenait par sentimentalité. Son ministère est plutôt un épisode de l'histoire des doctrines économiques que de l'histoire du gouvernement. On l'accusait d'être systématique, et d'avance on le méprisait. En fait, il n'a pas cherché à faire de réforme brusque ; il a au contraire pris, en homme d'affaires pratique, une série de petites mesures. Il n'a pu introduire les réformes que par lambeaux. C'est, en 1774, la liberté du commerce des grains ; deux ans après seulement, il fait accepter au roi six édits qui ne sont eux-mêmes que des fragments d'une réforme générale, et présente un mémoire sur l'administration par les assemblées.

Parmi ces six édits, deux sont importants, parce qu'ils touchent à une question de principe et que les considérants en sont très nets.

L'un, sur les maîtrises, établit la liberté du travail. L'autre remplace la corvée par un impôt levé sur toutes les propriétés. La question est peu importante en elle-même : il ne s'agit pas de corvée dominicale, mais des journées de prestation ; l'intérêt est dans le principe qui s'affirme de l'impôt payé par tous : aussi la discussion s'est-elle concentrée sur le principe (objections du garde des sceaux de Miromesnil.) Les réformes ont été accueillies comme des mesures révolutionnaires. Le Parlement a fait des

remontrances et n'a enregistré qu'en lit de justice. On a un mémoire adressé au roi pour justifier les réformes. Vers ce temps Turgot présentait le mémoire sur les municipalités (rédigé par Dupont). Soulaire prétend l'avoir trouvé dans les papiers dispersés en 1792; il renferme des notes de Louis XVI, pleines de mauvaise humeur.

Il est certain que dès 1776 le roi ne soutient plus Turgot : il le prend pour un théoricien maladroit, Turgot ayant refusé de dresser un budget fictif. Marie-Antoinette lui est hostile, peut-être aussi parce qu'il a refusé de payer un acquit-à-caution. Il a donc été remplacé, et le système ancien est rentré en vigueur.

Quelques années plus tard, Necker a cherché, non à faire une grande réforme, mais à mettre de l'ordre dans les affaires et à inaugurer la publicité.

C'était au moment de la guerre d'Amérique : le déficit annuel dépassait cent millions, il le dissimula. Il reprit l'idée de Turgot sur les assemblées, et choisit pour l'expérimenter les pays les plus morts, ceux où l'on ne risquait pas d'exciter l'opposition : le Berry et la Haute-Guyenne (Montauban). C'était seulement un essai timide. La réforme fut abandonnée. Le régime des privilèges sembla se consolider.

La monarchie de Louis XIV était la plus solidement construite des anciennes monarchies absolues ; c'était celle où il était le plus difficile de faire des réformes. Or le peuple français était le peuple le plus convaincu de leur nécessité.

Aucune des questions qui avaient été soulevées durant le XVIII^e siècle n'étant résolue, les difficultés financières s'accrurent jusqu'au moment où le gouvernement, renonçant à les résoudre, se vit forcé de convoquer la nation.

Les réformes en Autriche et en Prusse

A. — Les réformes en Autriche

En Allemagne, les petits Etats tentèrent bien quelques essais de réforme ; Bade et Mayence étaient favorables aux physiocrates ; mais le terrain était trop restreint. C'est en Autriche que se firent les réformes les plus importantes.

Le gouvernement de l'Autriche reposait sur le principe du pouvoir absolu et des privilèges traditionnels de la noblesse et du clergé. Au XVIII^e siècle, le gouvernement central avait travaillé

à établir l'ordre, à régulariser l'administration, à fortifier son pouvoir aux dépens des anciennes administrations provinciales, mais sans plan d'ensemble, et tout en conservant les débris des pouvoirs locaux. Il s'était arrêté à mi-chemin et avait préparé ce dualisme : à l'ouest, les Etats centralisés, gouvernés par la cour de Vienne ; à l'est, le royaume de Hongrie gouverné par un personnel distinct de fonctionnaires indigènes, les représentants de la noblesse à la Diète et aux Comitats, pour qui le latin était la langue officielle. Les provinces espagnoles forment chacune un État séparé avec son conseil et son gouvernement.

Marie-Thérèse représente cette conception confuse de l'organisation. Elle a à la fois une idée très haute de son droit absolu et le respect de la tradition et des privilèges. Elle a le goût de la simplicité militaire comme les souverains du xvii^e siècle et l'habitude du cérémonial des cours du xviii^e. Elle entretient un personnel nombreux, 1200 chambellans, des maisons coûteuses ; elle donne de grandes fêtes.

Joseph arrive au pouvoir avec un caractère plus net et des idées plus logiques. Il a été élevé honnêtement ; il est rempli de l'idée de ses devoirs, il a lu les philosophes et s'est pénétré de sa mission de souverain. Il a commencé par n'être qu'un empereur, c'est-à-dire un souverain sans pouvoir ; sa mère l'a associé au gouvernement, et lui a laissé une bonne part de pouvoir, surtout en matière de guerre et de diplomatie. Kaunitz et lui ont mené la politique extérieure avec quelques difficultés, qui parfois effrayaient Marie-Thérèse.

Pour le gouvernement intérieur, Marie-Thérèse l'a toujours consulté et a désiré qu'il fût de son avis. Mais ils sont souvent en désaccord. Joseph lui écrit avec beaucoup de respect et demande souvent à se retirer ; sa mère le supplie de n'en rien faire ; son influence est moins grande qu'en diplomatie.

Dès la mort de sa mère, Joseph annonce l'intention de changer le régime de la monarchie. Il réforme la cour, réduit ses dépenses, renvoie une partie du personnel. La séance d'investiture a lieu en 1763. Déjà il avait scandalisé le maître des cérémonies par son costume. Désormais, il vit en souverain militaire, comme les rois de Suède et de Prusse ; sa vie est très rude. Il a voulu faire en conscience son métier de souverain ; et ses dix années de règne ont été une période d'innovations continuelles. Il a pris à tâche de réformer toute l'organisation. Toutes les institutions reposaient sur la tradition ; il voulait les établir sur la raison. Il a donc essayé des réformes dans l'Eglise, le gouvernement et l'organisation économique.

1. — Dans l'Eglise. — Il opère en raison de plusieurs principes d'origine très différente et qui se sont mêlés dans son éducation. Disciple des philosophes, il veut la tolérance. Souverain autrichien, il prétend avoir une Eglise indépendante de Rome. Souverain absolu, il se croit appelé à réformer lui-même l'Eglise de son Etat. Il n'est pas voltairien, il est chrétien et même catholique ; il veut que sa religion soit celle des catholiques ses sujets. Il y a donc trois parties faciles à distinguer dans son œuvre ecclésiastique : 1° il cherche à établir la tolérance ; 2° il tente de créer une Eglise autrichienne ; 3° il essaie de réformer l'Eglise catholique de ses Etats.

1° Il avait toujours été partisan de la tolérance. Quand sa mère résolut de persécuter les paysans de Moravie qui se déclaraient protestants ; il prit leur défense, et Marie-Thérèse s'arrêta. A son avènement il décréta officiellement la tolérance ; mais elle était si contraire aux habitudes que beaucoup de fonctionnaires résistèrent ; des évêques protestèrent. Les paysans crurent que l'empereur n'était plus catholique. Il accorda aux Juifs une patente pour chaque province avec des restrictions dans les corps de métiers. Pourtant ce n'était là que la tolérance, non pas l'égalité. La religion catholique reste la religion dominante ; les mariages sont bénis par les curés ; ils font les séparations. Dans les mariages mixtes, les enfants, si le père est catholique, sont tous de la religion du père.

2° Joseph a voulu créer un clergé national indépendant de tout supérieur étranger ; organiser une sorte d'Eglise autrichienne. Il défend aux Ordres autrichiens de communiquer avec leurs généraux à Rome et les couvents étrangers, si ce n'est par l'intermédiaire de l'ambassadeur autrichien à Rome. Il interdit aux clercs de fréquenter le *Collegium germanicum*. Il renouvelle le *placitum regium* ; défend de publier aucune bulle du pape ou les ordonnances des supérieurs étrangers. Il ordonne d'enlever des livres de liturgie les deux bulles : *In cæna Domini* (sur les dispenses réservées au Saint-Siège), et *Unigenitus* (sur la censure ecclésiastique). Il veut accroître le pouvoir de ses évêques, leur ordonne d'accorder les dispenses de mariage de plein droit ; ils devront jurer à l'empereur. Il s'agit donc d'augmenter, non la liberté de l'Eglise, mais le pouvoir de l'Etat.

3° Joseph a voulu réorganiser son Eglise. Plusieurs choses lui déplaisaient. Le grand nombre des couvents inutiles ; l'instruction insuffisante des prêtres, l'organisation des paroisses qui était très ancienne et ne répondait plus aux besoins du moment ; enfin certaines formes naïves qui choquaient les utilitaires du

xviii^e siècle : processions, confréries, ex-voto, images. Il songea donc à purifier et à réformer son Église; mais, au lieu de s'adresser au pape, il procéda de son autorité propre. Il commença par les couvents, en deux opérations, l'une de 1782, l'autre de 1785. Le pape vint après la première et fut reçu avec beaucoup de politesse. Joseph écrivit à son frère, lui envoya la note de tous les actes du Saint-Père et se déclara pressé de le voir partir. Le voyage ne l'empêcha donc pas de continuer les suppressions. L'argent qu'elles produisirent fut réuni en un fonds de religion ; mais beaucoup de biens furent mal vendus; beaucoup d'objets profanés, gaspillés, vendus à des Juifs. Il supprima ainsi 642 confréries.

Pour former un clergé selon son idéal, il créa des établissements spéciaux, un séminaire général dans chaque province. Les divisions ecclésiastiques furent remaniées, 5 évêchés créés ainsi que de nouvelles paroisses. Les processions, les chemins de croix, les ex-voto furent interdits ; il songea même à un schisme. Dans l'ensemble, il opéra en souverain absolu, philosophe et cependant catholique.

II. — Dans ses réformes politiques, il fut conduit par deux principes : le respect de la liberté privée et le mépris des droits politiques des sujets. Il veut que ses sujets jouissent sans restriction de leurs droits naturels, et il n'admet pas qu'ils aient un avis à donner dans les affaires de gouvernement. C'est au souverain et à ses fonctionnaires qu'il appartient de régler le gouvernement politique ; ils savent mieux où est le bien du pays et le désirent plus sûrement que les sujets représentés par les Etats provinciaux. Cette opinion s'explique bien en Autriche où les représentants sont les classes privilégiées. Joseph gouverne d'après ses idées sur le bien public, sans tenir compte des réclamations des Etats. Comme les philosophes du xviii^e siècle, il voit mal les différences entre les hommes, et croit qu'il y a des institutions absolument bonnes pour tous les hommes sans distinction. Il aime les règlements uniformes, et applique les mêmes mesures dans tout son empire. Il n'a aucun respect pour les institutions traditionnelles, les trouve déraisonnables et compliquées ; il recherche les procédés simples, conformes à la raison. Son système consiste donc à établir la liberté privée en supprimant ce qui reste de droits politiques pour soumettre tous les sujets à un régime uniforme, régulier, simple. Il agit ainsi que feront les hommes de la Constituante.

En matière privée, il abolit le servage des paysans. Il croit que les paysans étaient propriétaires avant les seigneurs. Il a fait rédiger un code pénal nouveau (1787), qui abolit la peine de mort,

les crimes de sorcellerie, d'apostasie, un code d'instruction qui défend aux juges d'employer des artifices pour faire parler les prévenus. Il a même proclamé la liberté de la presse, et l'a soutenue contre lui ; il a voulu établir l'égalité devant la loi : un colonel est condamné au pilori.

En matière d'administration, il a bouleversé toute l'organisation de l'Autriche. Il ne voulait pas laisser de pouvoir aux Etats, ni d'autonomie aux provinces. Il a fait apporter à Vienne le chapeau archiducal, les insignes de la royauté de Bohême et la couronne de Hongrie. Il enlève aux Etats leurs attributions, détruit les municipalités, met à leur place des fonctionnaires et des *Stadtrath* nommés par le gouvernement. Il a divisé le pays en 43 gouvernements subdivisés en cercles et en communes. Chacun d'eux a son autorité pour l'administration, la justice, l'armée. Il conserve pourtant le dualisme ; il veut avoir un corps de fonctionnaires et supprimer ce qui rend les provinces différentes.

III. — Pour l'organisation économique, Joseph est à la fois partisan du système prohibitif et physiocrate. Il a donné la liberté du travail, établi des prohibitions pour encourager les manufactures. Il a voulu établir un impôt unique d'après le revenu de la terre, sans tenir compte des privilèges. Pour l'établir il fallait un cadastre. La commune fut déclarée responsable. Le budget fut en équilibre jusqu'en 1788. La guerre de Turquie le déséquilibra ; elle coûta 250 millions.

Les réformes de Joseph ont un caractère net et original. Aucun souverain du temps n'a été aussi imbu d'idées théoriques et n'a mis autant de conscience à les appliquer. Joseph est tout à fait le philosophe sur le trône. Comme les philosophes, il a le mépris de la tradition et la passion des réformes d'après des principes rationnels. Comme eux, il ignore les différences entre peuples, les usages, les goûts ; il aime les institutions simples et uniformes. Comme eux, il a le besoin de tolérance religieuse et de liberté privée et le goût du gouvernement central, la confiance dans les fonctionnaires, la méfiance des pouvoirs provinciaux, intéressés et bornés. Il a le culte de l'humanité. Joseph a créé plusieurs institutions de bienfaisance (sourds-muets, hôpital de Vienne, enfants trouvés, asile d'aliénés, etc.).

Cette façon de procéder lui a valu d'abord l'estime de ses sujets, mais bientôt a soulevé des résistances : elles ont été plus fortes dans les pays qui avaient conservé une autonomie plus grande (Belgique et Hongrie). En Hongrie, le recensement, l'impôt, l'introduction de l'allemand, — faite non par germanisme, mais par goût de l'uniformité, — ont mécontenté le peuple. La

résistance commença quand l'armée s'engagea en Hongrie (1788-89) ; les Comitats refusèrent des recrues et des fournitures.

La tentative de réforme avait été trop radicale pour être acceptée par les provinces. Peut-être Joseph aurait-il réussi à l'imposer, s'il avait concentré ses forces contre l'opposition. Mais il avait en même temps une politique de conquête. La guerre turque lui a ôté la force de vaincre l'insurrection. Il s'est résigné à céder ; quelque temps avant sa mort, il a révoqué ses ordonnances à propos de la Hongrie.

Léopold, qui lui succéda, fut aussi un philosophe et un réformateur ; mais il était constitutionnel et non absolutiste. Il voulait gouverner avec l'assentiment de ses sujets ; il commença donc par convoquer partout les Etats, révoqua les ordonnances de Joseph et promit de discuter avec eux les réformes. Les Etats ne voulaient d'aucun progrès. Léopold fit un compromis, supprima les mesures qui causaient le plus d'irritation, conserva les autres. L'Autriche devint une monarchie de plus en plus centralisée, où les conditions commencèrent à s'égaliser. Le dualisme seul ne put être déraciné.

B. — Les réformes en Prusse

Il importe de montrer seulement les principes du gouvernement de Frédéric et le caractère de ses mesures.

I. — Sa personne et ses principes sont bien connus. Il est général, philosophe, amateur de musique et de poésie. Il n'a aucun goût pour le faste, et les cérémonies comme les souverains du xvii^e siècle. Il aime la vie simple et retirée. Il n'a pas de cour, vit à Potsdam et à Sans-Souci, seul, occupé d'affaires, ou passe son temps en campagne et en courses. Mal vêtu, mal meublé, il n'a d'autre luxe que ses tabatières ; il ne rappelle en rien les souverains fastueux, à l'espagnole ; c'est un souverain militaire et homme d'affaires.

Ses principes sont très clairs ; souvent exposés dans ses œuvres et dans sa correspondance, ils concordent avec ses actes. Il est philosophe, méprise la tradition et veut le goût conforme à la raison, qui est l'application de ses idées personnelles sur le gouvernement. Il est exclusivement voltairien.

En matière ecclésiastique son indifférence religieuse est totale, il n'est pas même déiste. Il accordera donc une tolérance complète, à la condition que l'ordre n'en souffre pas.

En matière laïque il est, comme Voltaire, partisan des institutions établies, de la noblesse et du pouvoir absolu. Il regarde les nobles comme des officiers plus sûrs et meilleurs. Il empêche les

bourgeois d'acquérir des biens nobles, tient à la séparation de la nation en trois classes. Il ne comprend qu'une forme de gouvernement, celle qui concentre tous les pouvoirs dans la main du souverain. Il ne veut pas de corps politiques élus, pas de ministres indépendants, mais une monarchie absolue, bureaucratique. Le souverain doit remplir lui-même les fonctions de chef. Il n'est que le premier serviteur de l'Etat, non de la nation. C'est l'idée de Louis XIV, dépouillée de la consécration divine, laïcisée. En fait, il a toujours rempli les fonctions de premier ministre et de général en chef, il a mené une vie de fatigues et a dépensé son activité au service de l'Etat.

En matière économique, il veut que son royaume soit aussi peuplé et aussi riche qu'il peut l'être. Il continue la politique de colonisation de ses prédécesseurs sans idées théoriques ; il connaît mal les économistes, préfère les praticiens, adopte les mesures pratiques expérimentées dans d'autres Etats. Il est de l'école mercantile et veut empêcher la sortie de l'argent. Despotisme éclairé, laïque, gouvernement centralisé, aristocratique, bureaucratique ; tolérance et prépondérance de l'Etat ; régime économique de protection, voilà ce qu'il veut.

II. — Ses mesures sont à peu près conformes à ses principes. L'Etat prussien est tout organisé pour la plus grande économie et pour l'armée, d'après le principe de la tolérance et du pouvoir absolu, sans séparation du pouvoir, tout aboutissant à la personne du roi. Ce mécanisme a été créé par son père : il le conserve et l'utilise par la guerre et la diplomatie, et l'étend aux pays conquis. Il essaya d'innover à propos des écoles et de la justice. Il voulait des maîtres, des règlements généraux ; il fit plus de déclarations que de besogne. En fait de justice, il a les idées de Voltaire, le mépris des Jésuites qui se servent des vieilles formes et traînent les procès en longueur. Il s'y joint le mépris du soldat et du noble pour l'homme de robe et de plume. Il veut une réforme de la procédure et du droit pour diminuer les frais et la durée des procès ; il s'est entouré de Jésuites novateurs. Son désir est de supprimer l'avocat qui a intérêt à embrouiller l'affaire et à tromper le juge dans l'intérêt du client et veut, à sa place, un fonctionnaire chargé d'aider le juge. Il voudrait voir le droit précis, clair, intelligible pour tous, et remplacer les coutumes et ordonnances réunies dans un livre unique officiel. Un code fut rédigé dès 1748 (procédure civile) ; il ne fut pas adopté en entier. Repris après la guerre, il aboutit au Landrecht, en 1794. Il maintient la division en classe, les justices patrimoniales, les conditions des paysans, établit le droit absolu de l'Etat en tutelle. Il intervient directement

dans la justice, se fait envoyer les jugements et les change quand ils lui paraissent trop durs ou injustes.

2^e En matière ecclésiastique Frédéric garde, le principe prussien, l'égalité des confessions reconnues ; il veut même attirer des musulmans en Prusse. Des difficultés particulières apparaissent après l'acquisition de deux provinces catholiques. Il laisse au clergé ses droits ; mais il réserve le pouvoir absolu de l'Etat et exige un serment d'obéissance. Une clause relative à l'absolution ayant paru inacceptable au chapitre de Breslau, il le menaça de l'expulsion.

3^e En matière économique il continue la politique de son père, donne des secours aux paysans ruinés, aux villes incendiées, fait bâtir des maisons, cherche à attirer des colons. Il veut augmenter la richesse, empêche l'argent de sortir ; il emploie les procédés de Colbert, crée des manufactures d'Etat, encourage l'industrie du papier, surtout celle de la laine, car le coton fait sortir l'argent du royaume.

Il établit la protection et les prohibitions ; il veut une banque, s'adresse à l'Italien Cabrabigi, fonde une assurance, une compagnie de commerce avec monopole, une banque ; mais ces institutions marchent mal ; ses ministres, plus avancés que lui, étaient partisans de la liberté du commerce. Frédéric déclare qu'ils ont été achetés.

En matière fiscale Frédéric a gardé le régime prussien, qui repose sur l'impôt foncier des campagnes, l'accise des villes. Mais il veut faire produire davantage à l'accise. Il a causé avec Helvétius et veut des Français pour établir le système français des fermes. Il en vient qui lui conseillent la régie devenue à la mode. Il admire et accepte. La régie est organisée par des Français ; les farines sont dégrevées, on taxe le vin et la viande. Le personnel est en partie français. La vente du tabac, les postes sont organisés à la française avec monopole de l'Etat.

Le régime de Frédéric est établi sur les fondements de l'ancien Etat prussien, qui, étant de construction récente, était plus moderne. Les modifications sont secondaires. Les mesures économiques sont inspirées par la pratique des Etats plus civilisés, dans l'esprit du xvii^e siècle. La conception des rapports avec l'Eglise, la conception de la justice sont dans l'esprit du xviii^e siècle ; par là Frédéric représente bien le despotisme éclairé.

L.

Bernardin de Saint-Pierre, d'après sa Correspondance inédite.

I. La Chaire normande. — II. Bernardin de Saint-Pierre et ses critiques : Aimé Martin, Arvède-Barine, de Lescure, G. de Pompéry, F. Maury. — III. Les manuscrits de la Bibliothèque du Havre. — IV. Conclusion (1).

Leçon d'ouverture de M. MAURICE SOURIAU

Professeur à l'Université de Caen.

Avant de vous tracer le plan du cours de cette année, permettez-moi de jeter un coup d'œil en arrière sur ce qui a été fait, à Caen, dans l'ordre d'études régionales qui nous intéresse.

Dernièrement, un publiciste qui poursuit une enquête très intéressante sur Jersey et Guernesey (2), nous reprochait de ne rien faire pour ramener à nous les jeunes gens des meilleures familles anglo-normandes, qui venaient autrefois ici, et qui nous ont quittés. La Société des Amis de l'Université de Normandie en provoquant la création de cette chaire, le Conseil de l'Université en fondant un cours de droit coutumier normand, ont montré qu'ils se préoccupaient de nous conserver la clientèle d'étudiants qui appartient à notre sphère d'influence. Nous nous occuperons activement de cette partie de notre besogne.

Pour nous en tenir aujourd'hui à notre travail intérieur, la chaire de littérature normande aurait tout à gagner d'une collaboration plus étroite entre le professeur et les étudiants. Sous forme de travaux pour la licence, nous devrions réaliser une œuvre collective qui appartient de droit à notre Université : nous pourrions publier une série de monographies sur les disciples de Malherbe ; composer un travail d'ensemble sur l'école de Malherbe ; et vous voyez quel en serait l'intérêt, car, même en laissant de côté le plus illustre des élèves du maître, Racan, sur lequel il n'y a plus rien à

(1) Cette leçon n'ayant pas été lue, les pages qui suivent n'en sont pas la reproduction exacte : elles ont été écrites d'après des notes de cours.

(2) M. Oscar Havard, *les îles anglo-normandes et l'alliance russe*, dans le *Figaro* du 31 octobre 1897.

essayer, un travail définitif devant, paraît-il, être bientôt publié sur lui, il resterait encore Arbaud de Porchères, Colomby, Du Moustier, Maynard, Patrix, de Touvant, physionomies curieuses, écrivains originaux, pour lesquels une petite thèse de licence conviendrait fort bien. En attendant que l'Université de Caen soit assez riche pour s'offrir une Bibliothèque, ces travaux pourraient se publier, sous forme d'articles, dans une excellente revue qui m'a offert l'hospitalité pour de semblables études, *la Normandie artistique et littéraire*, où ont déjà paru, dans ces conditions, un travail de M. Genet sur la correspondance inédite de Casimir Delavigne, un fort curieux article de M^{lle} L. Hilger sur Edgar Quinet à Heidelberg, d'après des documents inédits.

II

C'est encore pour les étudiants uniquement que je ferai, cette année, un cours qui comprendra une critique très minutieuse des sources pour une étude sur Bernardin de Saint-Pierre. Quant à ce qu'on appelle le « grand public », je serais certainement très heureux de voir également ici les quelques personnes qui s'intéressent encore aux choses littéraires. Je les prévienne simplement que j'entends parler en toute liberté des questions passionnées et troublantes qui peuvent se présenter soit dans les œuvres, soit dans la vie de Bernardin, et cela avec tout l'appareil scientifique actuel, citations, références, étude des manuscrits, etc.

Sans énumérer les simples articles, depuis les *Causeries du Lundi*, jusqu'aux récentes publications du lieutenant-colonel Largemain dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, il y a sur Saint-Pierre cinq études qui comptent, et que nous allons rapidement critiquer. Le *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, écrit par son secrétaire, Aimé Martin, n'a plus très bonne réputation. Sainte-Beuve le premier lui a reproché d'avoir tracé un portrait romanesque de son maître, et d'avoir péché par excès d'enthousiasme. Ce second reproche ne porte guère, car, comme on est très rarement un grand homme pour son secrétaire, et surtout pour celui qui a épousé la veuve dudit grand homme, l'enthousiasme d'Aimé Martin prouve d'abord qu'Aimé Martin était une bonne âme, et ensuite que Bernardin de Saint-Pierre savait exciter, dans son intérieur même, ces admirations profondes et un peu naïves qui venaient à lui, nous le verrons, de tant d'étrangers et d'inconnus. Et quant au premier reproche, il est certes très fondé ; il montre qu'avec son étonnant flair de critique, Sainte-Beuve a deviné ce qu'il ne pouvait guère

prouver, ce que nous savons exactement, maintenant que nous possédons les documents mêmes qu'Aimé Martin a utilisés pour écrire cette histoire, qui est une véritable falsification. C'est en effet à la bibliothèque du Havre que se trouvent ces manuscrits de notre auteur, ces papiers qui ont servi à Aimé Martin pour imaginer une biographie de Saint-Pierre qui ressemble à peu près autant à la réalité que *les Trois Mousquetaires* à une histoire sérieuse de la France sous Richelieu. Surtout la partie anecdotique de la vie de Bernardin a été bizarrement brodée. Ainsi, l'arrivée du héros à Saint-Petersbourg, au sortir de la maison hospitalière, où il s'était arrêté avec quelques compagnons de traversée, est ainsi travestie par Aimé Martin :

« Son épée sous le bras, il se dirige le long d'un quai de granit que doraient encore les derniers rayons du soleil. Chemin faisant, il admirait ce peuple à longue barbe qui marchait d'un air grave et préoccupé ; et, faisant un retour sur lui-même, il se mit à songer avec douleur à son isolement. Dans cette multitude qui se renouvelait sans cesse, il ne se trouvait pas un seul être qui n'eût une maison, des amis, des parents, qui ne fût aimé, qui ne fût attendu. Lui seul était sans asile, lui seul n'était ni attendu, ni aimé : solitaire au milieu de la foule, il aurait pu mourir sans y laisser un regret, sans y faire couler une larme. Ah ! pour savoir combien la patrie est douce, il faut avoir erré sur une terre étrangère ! Depuis longtemps il marchait enseveli dans ces pensées mélancoliques, lorsqu'il s'entendit appeler par une personne dont la voix ne lui était pas inconnue (1). »

Jamais ce Bernardin sentimental et pleurnicheur n'eût fait ni ses voyages, ni ses livres. Combien plus énergique est le véritable récit qu'Aimé Martin a eu sous les yeux, qu'il a cru embellir, et qui figure dans l'auto-biographie que Bernardin a écrite en 1809 à la demande du peintre américain Peale : « Mettant mon épée sous mon bras, et ma confiance en Dieu, je m'acheminai hardiment sur les larges et longs quais de Saint-Petersbourg, où je n'avais jamais mis le pied. J'avais fait environ cinq cents pas, ne sachant où j'allais, lorsque j'entendis marcher à grands pas derrière moi... (2). »

Il en est de même pour les documents reproduits par Aimé Martin. Avec la légèreté scientifique d'autrefois, il a cru avoir le droit de tronquer les lettres qu'il citait, de les corriger au point de vue du style, et c'est ainsi qu'il a défiguré une lettre du meilleur ami de Bernardin, M. de Taubenheim, transformant en un style

(1) *Vie de Bernardin*, dans ses *Œuvres posthumes*, II, xiii.

(2) Bibliothèque du Havre, manuscrit cxli, liasse I, folio 2-3

correct et plat les curieuses incorrections de l'excellent homme. Voici, pour faciliter la comparaison, les deux textes côte à côte :

DIGNE AMI,

Quel ravissant et délicieux plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles, et d'apprendre que vous êtes de retour à Paris en bonne santé ; mais comment est-il possible, mon cher et très cher ami, qu'avec vos talents vous n'ayez pas fait fortune ? Non ! plus j'y pense, plus je suis convaincu que la fortune est mal distribuée, et qu'elle oublie au partage ceux qui en sont dignes. Vous en êtes un bien douloureux exemple, car si jamais quelqu'un a mérité ses faveurs, c'est vous, mon bon ami, et j'ai la persuasion qu'enfin on rendra justice aux qualités que j'ai admirées, et que j'admirerai toute ma vie en vous. Ah ! que j'aspire au bonheur de voir l'accomplissement de mes ardents desirs à votre sujet ! Ne tardez pas, mon cher ami, de me procurer cette joie, dès que vous serez à même de le faire.

Je vous remercie du fond de mon âme de ce que vous m'avez rapporté votre précieux souvenir, et une amitié dans laquelle j'ai mis toutes mes délices (1).

MONSIEUR ET DIGNE CHER AMI,

Quel ravissant et délicieux plaisir pour moi de recevoir vos chères nouvelles du 28 juin, et de vous savoir retourné en bonne santé à Paris ! Mais comment est-il possible, mon cher et très cher ami, que vous avec vos talents et avec votre mérite, ayez manqué à faire fortune ? Non, plus que j'y pense, plus je deviens convaincu que la fortune est mal distribuée, et que ceux qui en sont dignes sont illégitimement oubliés au partage. Vous en êtes un évident exemple. Car si jamais quelqu'un aurait mérité de monter à un emploi, par lequel il y eût eu fait des heureux, c'était vous, mon digne ami. Et je ne démords pas de la sûre persuasion qu'encore il sera impossible que le sort ne rende pas justice aux qualités que j'ai admirées et que j'admirerai toute ma vie en vous. Ah ! que j'aspire à la satisfaction d'être averti du remplissement de mes ardents desirs à votre sujet ! Ne tardez pas, mon cher ami, de me procurer cette joie dès que vous serez, comme je l'espère, à même de le faire.

Je vous embrasse du fond de mon âme, de ce que vous m'avez rapporté votre précieux souvenir, et une amitié dans laquelle je mets effectivement mes délices (2).

De toute cette biographie, on ne peut donc accepter comme certainement vrai que ce qui se trouve également dans les manuscrits du Havre ; ou, pour mieux dire, il est préférable de laisser résolument de côté cette source suspecte.

Le livre de M^{me} Arvède Barine, dans la collection des Grand

(1) Texte publié par Aimé Martin dans la *Correspondance de Bernardin de Saint-Pierre*, IV, 444.

(2) Texte original, mss. CLIII, fol. 5-6.

Ecrivains, a été composé en grande partie à l'aide de ces documents viciés ; et c'est d'autant plus fâcheux que les jugements purement littéraires, fondés sur la lecture des œuvres de Saint-Pierre, sont vifs, alertes, piquants et justes.

Mieux documentée, l'étude de M. de Lescure, dans les *Classiques populaires*, nous fait connaître un certain nombre de publications intéressantes sur Bernardin, et en particulier le livre curieux de M. de Pompery, descendant d'une des plus spirituelles correspondantes du chevalier de Saint-Pierre (1). Il est fâcheux que M. de Pompery ait ignoré l'existence de la correspondance inédite de Bernardin de Saint-Pierre au Havre : elle lui aurait permis de corriger les copies faites à la hâte et mal faites, qu'il a trouvées dans ses papiers de famille et publiées ; de compléter sa publication, fort instructive d'ailleurs.

Reste l'étude de M. Maury, qui constitue la contribution la plus importante que l'on ait apportée à la connaissance de l'œuvre de Bernardin (2) ; écrit dans un style curieux, bourré de faits nouveaux, cet énorme volume décourage d'abord quiconque songe à reprendre l'étude de Saint-Pierre. Pourtant j'ai cru qu'il était nécessaire de recommencer toute la partie qui s'appuie sur les manuscrits de la Bibliothèque du Havre, parce que ces papiers constituent une véritable mine, et qu'elle n'a pas encore été exploitée avec des procédés véritablement scientifiques.

M. Maury n'indique pour ses références que la date des lettres, ce qui ne permet guère de se reporter aux manuscrits cités, car il y a au Havre plus de vingt-cinq dossiers, dont je dirai, pour en donner une idée, que le poids total doit dépasser largement cinquante kilos, et dont le classement n'a pas été même tenté depuis Aimé Martin.

De plus, la lecture des documents paraît avoir été faite avec une rapidité qui exclut toute précision : je n'en citerai qu'un exemple : parmi ses nombreux admirateurs et amis, Bernardin comptait un M. Girault et sa sœur, personnes fort intéressantes toutes deux, M^{lle} Girault surtout, dont les lettres allaient reconforter Bernardin dans ses plus lointains voyages : c'est ainsi qu'elle lui écrivait, à l'Ile-de-France, en parlant de sa mort prochaine : « Je ne crois pas être fort loin du but ; je ne vous dirai pas que je le vois sans effroi ; mais je vous dirai avec vérité que, depuis un mois que

(1) E. de Pompery, *Un coin de Bretagne pendant la Révolution. Correspondance de M^{me} Audouyn de Pompery avec son cousin et Bernardin de Saint-Pierre*. (Lemerre, 1884. T. 1, p. 1-31.)

(2) *Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*. Hachette, 1892.

j'étouffe continuellement, et que j'éprouve des douleurs d'entrailles très aiguës, je commence à me familiariser avec l'idée de la mort. Si je voyais à mon frère un état fait, il me semble que je la demanderais à Dieu comme une grâce... La Providence fait tout pour le mieux... (1). »

Or, à la page 86 de son livre, M. Maury cite, comme tiré d'une lettre inédite de cette même M^{lle} Girault, un passage d'un scepticisme ironique et froid, où l'idée de Providence est dédaigneusement abandonnée aux esprits faibles ; puis M. Maury s'étonne que le pieux Bernardin ait pu entretenir de bons rapports avec une pareille impie, et il donne comme explication ceci : « C'est que sa misanthropie, comme celle de beaucoup d'Alcestes, n'enveloppait qu'une moitié du genre humain, qu'il réservait pour l'autre des facultés d'aimer d'autant plus ardentes qu'elles étaient économisées, et qu'en parcourant les lignes impies, il voyait surtout les jolis doigts qui les avaient tracées, le beau regard qui s'y était reposé. » Il y a une autre raison, beaucoup plus simple : c'est que M. Maury a mal lu le texte : il n'a pas vu qu'il était écrit et signé par le frère, franc matérialiste, qui, dans cette longue lettre où il raconte à son ami la révolution de Pologne, parle de la conduite des choses humaines en diplomate désabusé.

Une erreur de lecture est sans doute péché véniel : il n'est pas toujours facile de déchiffrer l'écriture des correspondants de Saint-Pierre, ni même celle de Bernardin lui-même. Ce qui est plus grave, c'est une longue citation de la page 125, que M. Maury donne comme tirée de la « lettre inédite de Bernardin de Saint-Pierre à M^{me} Necker ». Cette lettre existe en effet dans les papiers de la bibliothèque du Havre, aux folios 1-9 du mss. cxix ; mais les lignes reproduites n'y figurent pas ; la citation de M. Maury peut donc appartenir à une autre lettre à M^{me} Necker, lettre que je n'ai encore pu découvrir dans ces manuscrits ; mais elle ne se trouve certainement pas dans le long mémoire apologétique que Bernardin avait adressé à la femme du tout-puissant contrôleur.

Cette partie de l'étude de M. Maury n'est pourtant pas sans utilité : elle permet d'apercevoir l'intérêt qu'il y aurait à dépouiller à fond la correspondance inédite conservée à la bibliothèque du Havre.

III

J'ai pu le faire, grâce à la parfaite bienveillance que j'ai trouvée pour ces recherches auprès de la municipalité du Havre. M. Marais,

(1) Mss. cxxxvi, liasse I, fol. 76.

maire de la ville, a bien voulu autoriser le dépôt, à la bibliothèque municipale de Caen, de ces précieux documents, ainsi que le fait la Nationale pour ses manuscrits les plus importants. Il m'a ainsi facilité ma besogne : je suis heureux de lui en exprimer publiquement mes remerciements. Je dois adresser également l'expression de ma gratitude à M. Bléry, conservateur de la bibliothèque municipale, dont j'ai pu apprécier l'érudition sûre et l'obligeance parfaite. Grâce au concours de la ville du Havre, je pourrai édifier un monument solide à la mémoire de son plus glorieux enfant. Car je commence à pouvoir apprécier la valeur du trésor qui m'a été ouvert. Outre de très nombreux brouillons ou minutes des lettres de Bernardin, dont j'ai pu contrôler l'exactitude en les comparant aux quelques pages qui ont déjà été publiées d'après les rédactions définitives, on trouve dans les manuscrits du Havre une correspondance immense : Bernardin de Saint-Pierre gardait tout ce qu'on lui écrivait, jusqu'à une supplique de pauvre honnête demandant des secours, qui commence par cette prière originale : « Lisez tout bas ! » Ces lettres, venues de tous les points de la France et de l'Europe, d'amis ou d'ennemis, de flatteurs ou de critiques, nous permettent de reconstituer autour de Bernardin ce que j'appellerai, faute de mieux, l'atmosphère morale où son talent s'est développé. Nous parviendrons ainsi à connaître exactement non plus le Bernardin légendaire, le faux patriarche doucereux qu'Aimé Martin a vulgarisé, mais l'homme de combat, qui, après avoir lutté contre les difficultés du début, a livré bataille toute sa vie à ceux qui ne partageaient pas ses croyances. Nous apprendrons aussi à mieux apprécier nos pères du dix-huitième siècle finissant. Je ne vous cacherai pas que j'ai éprouvé, en dépouillant cette correspondance, une inquiétude un peu mélancolique : ces gens-là n'auraient-ils pas valu mieux que nous ! Générosité, sensibilité vraie, tendresse, douceur, empressément, facilité d'admiration, tels sont les sentiments qui remplissent ces innombrables lettres. Et sans doute c'étaient les meilleurs parmi les contemporains et disciples de Jean-Jacques qui écrivaient à cet excellent Bernardin. Pourtant je me demande si, étudiées à fond, les correspondances que Jules Simon, Renan ou Loti ont reçues de leurs admirateurs et admiratrices, permettraient de dégager une semblable impression d'ensemble ; si nous, hommes du dix-neuvième siècle à son déclin, nous ferions très bonne figure auprès des fin-de-siècle d'il y a cent ans !

C'est grâce aux lettres de ces braves gens, de ces hommes de bonne volonté qui pullulent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et qui en font le charme, que nous remplirons ce

cours, et ce sera uniquement à l'aide de ces documents inédits que nous présenterons d'une façon entièrement nouvelle les trois époques de Bernardin de Saint-Pierre :

I. Années d'épreuves : voyages en Europe. — La princesse Marie. — M. de Taubenheim. — Voyage à l'Île de France : M^{me} Poivre.

II. Bernardin et l'ancien Régime. — Les philosophes. — Jean-Jacques Rousseau. — *Etudes de la Nature. Paul et Virginie.* M^{me} Necker.

III. Bernardin et la Révolution. — *Vœux d'un Solitaire.* — Les Théophilanthropes. — *La Chaumière indienne.* — Bernardin à l'Ecole normale. — *Harmonies.* — Napoléon. L'Institut. *L'Amazonie.*

IV.

Peut-être, de l'ensemble de ces études, se dégagera-t-il pour mes étudiants une conclusion morale : la vie de Bernardin de Saint-Pierre, bien considérée, est une école d'énergie. On y voit que l'effort individuel ne donne son maximum que quand les circonstances lui sont peu favorables, presque contraires. Par ce temps d'encombrement des carrières, et surtout d'encombrement à l'entrée des carrières, dans l'Université plus encore qu'ailleurs, il n'est pas mauvais pour des jeunes gens de constater que les plus grands ont été obligés de lutter, de pâtir ; que, pour les hommes, comme dans le monde animal, la sélection naturelle sévit, ne laissant réussir que les plus énergiques et les meilleurs.

Après l'effort, la récompense ; c'est encore la vie de Bernardin qui nous l'apprend, se terminant dans les joies pures, l'apaisement, la sérénité finale. B. de Saint-Pierre a été un sage, dans le goût de La Fontaine, nous indiquant la voie de la sagesse du côté où J.-J. Weiss la découvrira à son tour, vers la fin de sa vie, dans l'impasse du Chemin-Vert : « Je suis un bien grand fou, dit ce disciple pratique de Bernardin, d'avoir passé ma vie ailleurs que dans quelque maisonnette semblable à celle où je vis aujourd'hui... De tous côtés je vois les feuilles, j'entends les oiseaux ; l'ombre est douce, le soleil éblouissant,... la lune adorable et tendre, les bois calmes et remplis de bonheur. Il n'est pas encore trop tard pour m'apercevoir que j'étais né pour être le vieillard de Tarente, planter des raves, et me nourrir des fraîches laitues, et des fraises parfumées cueillies de ma propre main (1). » Il y a,

(1) Cette lettre, exquise en sa fraîcheur, a été publiée pour la première fois dans le *Journal des Débats*, n° du 30 novembre 1897.

comme l'a dit heureusement un poète moderne, un coin vert dans la littérature française ; dans ce coin, l'œuvre de B. de Saint-Pierre est une de celles qui répandent le plus de fraîcheur. Elle n'a pas trop perdu, dans le déchet inévitable que cause aux précurseurs l'encombrement des chefs-d'œuvre venus après eux. Le grand écrivain normand fait partie de notre histoire littéraire en bonne place, pour l'ensemble de ses travaux ; il est resté populaire à cause de son chef-d'œuvre, partout, même dans sa petite patrie ; et l'on peut encore répéter comme un jugement définitif ce qu'une de ses admiratrices, M^{me} de Boisguilbert, lui écrivait après son *Paul et Virginie* : « Vous ne pouvez, Monsieur, vous appliquer le proverbe que nul n'est prophète dans son pays. Vous ne rendriez pas aux Normands la justice qu'ils méritent. Je sais que vous avez beaucoup de partisans à Rouen, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même partout où votre ouvrage est connu (1). » J'espère que ce sera l'avis de mes auditeurs de Caen, et de mes lecteurs.

MAURICE SOURIAU.

Plan de dissertation.

LICENCE ÈS LETTRES

Discuter cette maxime de La Rochefoucauld : « *Nul ne mérite d'être loué de sa bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent que paresse ou impuissance de la volonté.* »

Remarques préliminaires. — Tout d'abord il est manifeste que cette maxime contient une part d'exagération dédaigneuse et fausse. Elle est empreinte d'une amertume que traduisent toutes les maximes du même auteur. Quelles sont les causes de cette amertume ? — On pourrait dire que ce désenchantement a été inspiré à La Rochefoucauld par le milieu même où il a vécu et qu'il a observé ; ce qu'il connaît le mieux de son siècle, c'est ce monde d'intrigants qui s'agitent et conspirent autour de lui, c'est cette petite coterie de gens d'esprit, intelligents mais

(1) Mss. cxxxii, fol. 63.

égoïstes, qui, en faisant de la politique comme ils faisaient de la littérature, ont amené la France à deux doigts de sa perte, au temps de la Fronde. D'ailleurs, pour analyser le caractère de l'intrigant, son égoïsme et sa vanité, il n'avait qu'à s'observer lui-même ; il en est un des types les plus curieux ; car, s'il est un de ceux qui comprennent le mieux les griefs qu'on peut présenter contre le pouvoir d'un seul, il reste, au fond, très indifférent au triomphe ou à l'échec de cette opposition à l'autorité absolue. — Mais cette raison ne suffirait pas. Il y a aussi dans le pessimisme malicieux de La Rochefoucauld un calcul littéraire. C'est un auteur très fin qui se juge lui-même, qui pèse l'originalité de ses pensées, et qui, s'apercevant qu'elles sont au fond très banales, essaie de les rajeunir en y mêlant un grain d'erreur. Cette pensée, qu'il n'y a pas de bonté chez l'homme qui n'ose pas faire son devoir, était déjà connue de l'antiquité, qui, on le sait, ramenait la morale à la force du caractère (*fortitudo*). La trouvant démodée, La Rochefoucauld essaie de la rendre originale en la rendant quelque peu paradoxale.

Or, dans cette maxime, où est l'erreur ? — Ce que La Rochefoucauld veut dire, ce n'est pas que la bonté véritable s'apprend à l'école de la méchanceté ; il ne croit pas qu'il n'y ait de bon que l'homme qui a commencé à être méchant. — Il ne faut pas dire non plus qu'ici l'exagération consiste à avoir dédaigné, comme plus facile, la bonté naturelle et instinctive, et à n'avoir voulu estimer que la bonté acquise. Ce serait confondre la bonté, ce sentiment général qui s'adresse à tous les êtres, quels qu'ils soient, qui en ont besoin, qui va même quelquefois au-devant de leurs désirs, avec l'amour sous toutes ses formes, l'amour maternel par exemple. L'amour est, en effet, un sentiment instinctif, que, seules, quelques rares personnes sont capables d'éveiller en nous, tandis que la bonté, s'adressant à tout le monde, à des indifférents, est trop générale pour ne pas exiger de nous un sacrifice voulu, réfléchi, souvent douloureux.

Où est donc l'erreur ? — Elle consiste à avoir substitué au mot d'énergie, que nous aurions employé, cette périphrase « la force d'être méchant ». Par là l'auteur nous incline à admirer, tout au moins à apprécier les méchants, à croire qu'il faut autant et plus d'énergie peut-être pour être méchant que pour être bon. N'y a-t-il pas des personnes qui ne voudraient à aucun prix ressembler à certaines autres, et qui éprouvent pourtant une sorte de respect ou d'admiration pour des hommes qu'elles devraient mépriser ? On applaudit secrètement à leur hardiesse, qu'on nomme courage. Et notre littérature romantique n'est-elle pas précisé-

ment remplie de cette idée qu'un des plus beaux spectacles qu'on puisse avoir ici-bas est celui de la scélératesse ? Beaucoup d'écrivains, comme La Rochefoucauld, ont été dupes de cette fausse grandeur. Il est vrai que, pour accomplir certains crimes, il faut être capable d'une certaine audace. Mais n'y a-t-il pas aussi beaucoup de crimes qui témoignent de la lâcheté ? D'ailleurs, le criminel audacieux lui-même montre de la lâcheté, soit en agissant dans l'ombre, soit en se couvrant de prétextes. Les faiseurs de coups d'Etat prétendent toujours défendre l'ordre public ou même la liberté. Ne soyons pas dupes des grands airs que peut prendre le vice.

Plan.

I. — Cette maxime est empreinte d'une amertume qui tient : 1° au caractère de l'auteur et au milieu où il a vécu ; 2° à un calcul littéraire.

II. — Que cette maxime est paradoxale, et en quoi consiste ici le paradoxe ou l'erreur. Discuter cette pensée qu'il faut autant d'énergie pour être méchant que pour être bon. Exemples de ce préjugé.

III. — Il faut plus de courage pour accomplir le bien que pour accomplir le mal. La conscience parle bas et les passions crient. Nos vices nous offrent une jouissance immédiate ; la vertu, une jouissance plus éloignée.

IV. — CONCLUSION. — La bonté n'est jamais paresse ou impuissance de la volonté. Il n'y a pas de bonté sans énergie.

Sujets de devoirs

I. — UNIVERSITÉ DE PARIS.

AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

1° Sur Descartes.

1. Qu'est-ce que la philosophie selon Descartes ?
2. L'induction et la déduction.
3. Le doute méthodique.
4. Le : *Cogito, ergo sum.*

5. Rôle historique du « Cogito, ergo sum » de Descartes.
6. La connaissance de l'âme.
7. Du cercle vicieux reproché à Descartes.
8. La preuve dite ontologique de l'existence de Dieu selon Descartes.
9. La preuve de l'existence de Dieu tirée de la réalité objective de l'idée d'un être parfait.
10. Le rôle du principe de causalité dans la métaphysique cartésienne.
11. La théorie cartésienne de l'erreur.
12. Du libre arbitre selon Descartes.
13. De la substance selon Descartes.
14. De la distinction de l'âme et du corps selon Descartes.
15. De la connaissance des choses sensibles selon Descartes.
16. Le rapport de la métaphysique à la physique dans la philosophie de Descartes.

(M. Boutroux.)

2° La philosophie épicurienne.

1. La canonique d'Epicure.
2. La physique id.
3. La morale id.
4. Les dieux d'après Epicure.

(M. Brochard.)

II. — UNIVERSITÉ DE CAEN

PHILOSOPHIE

Le déterminisme est-il compatible avec la loi morale ?

HISTOIRE

1. Les guerres Médiques.
2. L'évolution de la démocratie athénienne.

DISSERTATION FRANÇAISE

1. *Agrégation.* — Ce que Molière reproche aux médecins de son temps.
2. *Licence.* — « (L'instructeur de la jeunesse) doit souvent interroger son escholier, le faire parler et dire son avis sur tout

ce qui se présente. Cecy est au rebours du style ordinaire, qui est que le maistre parle tousjours seul.... » (P. Charron, *De la Sagesse*, III, xiv, 28) (Cf. Montaigne, I, 25).

DISERTATION LATINE

Licence. — Poetarum de natura ingenioque permulta inveniuntur apud veteres ; qui quemadmodum vim poeticam conceperint, inspiciendum.

VERSION LATINE

Pline : Hist. nat., XXXVI, 24, 1-4.

THÈME LATIN.

Agrégation. — Pascal : *Pensées*, éd. Havet; IV, 1. « On charge les hommes... »

Licence. — Montesquieu : *l'Esprit des Loix*, III, 5. « Dans les monarchies... »

THÈME GREC.

La Fontaine, Préface des *Fables* : « Mais ce n'est pas tant par la forme... »

GRAMMAIRE ET PHILOGIE.

Agrégation

1. Étudier au point de vue grammatical les vers 14-30 d'*Œdipe Roi*.

2. Horace. Étudier l'*Epttre VIII (Celso gaudere)*.

3. Étudier au point de vue de la syntaxe le chapitre I de La Bruyère jusqu'à : *La même justesse d'esprit*.

4. *Les Tragiques*, Livre V. Étudier au point de vue de la versification, depuis *Les yeux des bienheureux*, jusqu'à *Ni la paix en son cœur*.

GÉOGRAPHIE

1. *Agrégation.* — La Palestine.

2. *Licence.* — Les lignes de navigation dans le Pacifique.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrairait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Marthas, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ses noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. R... G..., à F. — Nous commencerons, dans le prochain numéro, la publication du cours de M. GASTON DESCHAMPS sur *Victor Hugo*.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires , par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Chaque volume se vend séparément.	
Impressions de Théâtre , par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché.	3 50
Chaque volume se vend séparément.	
Myrrha , par LE MÊME. Un vol. in-18, broché.	3 50
Seizième Siècle : Etudes littéraires , par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et dramatiques , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Huitième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série , par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
Victor Hugo : l'homme et le poète , par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
Bernard Palissy , par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle , par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Shakespeare et les Tragiques grecs , par P. STAPFER. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Bossuet , par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Hommes et Livres, études morales et littéraires , par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789 1830 , par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édit., broché.	3 50
Aristophane et l'ancienne Comédie attique , par A. COUAT. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain , par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Comédie au XVII^e siècle , par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
Dante, son temps, son œuvre, son génie , par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle O. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br.	3 50
Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales , par H. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
Essais de Littérature contemporaine , par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
Nouveaux Essais de Littérature contemporaine , par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique , par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
La Religion des Contemporains , par l'abbé OL. DELFOUR. Un vol. in-18 Jésus, broché (<i>Nouveauté</i>).	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAIT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

- BOILEAU. — SA BIOGRAPHIE (*suite*).....
Emile Fagnet,
Professeur à l'Université de Paris.
- PLATON. — SON OPINION SUR LA CONSTITUTION
 ATHÉNIENNE.....
Alfred Croiset,
Professeur à l'Université de Paris.
- PLINE LE JEUNE. — SES ÉTUDES.....
Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris.
- LA RÉFORME ÉCONOMIQUE AU XVIII^e SIÈCLE —
 LA QUESTION D'OCCIDENT.....
Charles Seignobos,
Maitre de Conférences à l'Université de Paris.
- LA PHILOSOPHIE DE KANT (III).....
Georges Dwelshauvers,
Professeur à l'Université de Bruxelles
- SUJETS DE DEVOIRS.....
Université de Clermont-
Ferrand.
- OUVRAGES SIGNALÉS.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarant-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau. — Sa biographie (Suite)

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous voici arrivés à la troisième partie de la vie de Boileau, que je fais commencer à l'année 1667, c'est-à-dire à la *Satire IX* et à la première querelle avec Cotin. Cette période de dix ans, 1667-1677, est certainement la plus curieuse, et, de toutes les façons, la plus importante de la vie littéraire du poète. De satirique un peu au jour le jour, un peu populaire et un peu jeune qu'il était, il devient un critique et un grand critique.

1667 est aussi la date de la *Satire VIII*, satire de moralité générale sur les sottises humaines. En 1668 paraît le *Discours en prose sur la satire*, qui est une sorte de reprise de la *Satire IX*. En 1669, il compose l'épître qui, dans ses œuvres définitives, a pris le nom d'*Épître I*, c'est l'*Épître au Roi*, mélange de flatteries et de conseils judicieux. La même année, il donne l'*Épître II* qui n'est qu'un cadre à une petite fable : l'*Huitre et les Plaideurs*. De 1669 à 1674 il travaille à l'*Art poétique*, qui est la grande manifestation critique de notre poète. Il donne en même temps, en 1672, l'*Épître IV*, au Roi, sur le *passage du Rhin* ; puis, de 1672 à 1674, les quatre premiers chants du *Lutrin*, résultat d'une gageure avec M. de Lamoignon. En 1673, c'est l'*Épître III*, au grand Arnaud, sur la *fausse honte*. En 1674 paraît la deuxième édition des œuvres complètes de Boileau composées jusqu'alors : neuf *Satires*, six *Épîtres*, l'*Art poétique*, quatre chants du *Lutrin*, et la traduction du *Traité du Sublime* de Longin. Dans la préface de cette édition,

très importante, Boileau parle de deux dialogues qu'il se réserve de donner plus tard ; il ne les publiera qu'à la fin de sa vie : c'est le dialogue des *Héros de Romans*, satire en prose contre M^{lle} de Scudéry, et le petit dialogue sur les *Modernes qui font des vers latins*, question qui a beaucoup intéressé les hommes du temps. (Qu'on se rappelle l'affaire de Santeuil, qui est blâmé de mettre dans ses vers latins, lui prêtre, des dieux et des déesses ; Bossuet lui-même a exprimé son avis sur la question.) Il faut écrire, selon Boileau, suivant en cela l'avis de Du Bellay, en français pour les Français. En 1673 paraissent l'*Épître IX* au marquis de Seignelay et l'*Épître VIII* au Roi ; en 1677, l'*Épître VII*, à Racine, sur l'*utilité des ennemis*, à propos de la cabale montée contre *Phèdre*. La même année est publiée l'*Épître VI*, à M. de Lamoignon, sur les *plaisirs de la campagne*.

Ici se termine cette période qui est caractérisée par une très grande production littéraire et par de très grands progrès de la pensée de Boileau, bien qu'elle ne soit guère marquée par d'importants faits biographiques ni par des querelles avec des adversaires.

De 1677 à 1703, s'étend la quatrième période de la vie de Boileau, la troisième de sa vie littéraire, moins féconde que la précédente. Pourtant, il s'est fait une haute situation littéraire et il a dès lors tout l'avantage pour la défendre contre les générations nouvelles. En 1677, il est nommé historiographe du roi, situation particulière, qui semble imposer une certaine réserve à son esprit critique. De 1681 à 1683 paraissent le cinquième et le sixième chant du *Lutrin*. Le cinquième surtout est très important, puisque c'est un véritable ouvrage de critique littéraire ; quant au sixième, il l'est très peu et n'a pas grande valeur. En 1683, Boileau est nommé académicien. Pour cette élection, il s'est trouvé en conflit avec La Fontaine. Il n'est pas contestable que, se trouvant en présence de La Fontaine, il ne lui ait d'abord promis de ne pas se présenter, s'inclinant devant le talent du grand fabuliste et devant la différence d'âge. Mais il est incontestable aussi qu'il s'est présenté et qu'il n'a été admis à l'Académie que parce que le roi a voulu qu'il le fût. Je ne puis croire que Boileau, la droiture et la loyauté mêmes, ait commis une indélicatesse. Mais nous sommes obligés de suppléer par une hypothèse aux renseignements. Il a pu venir un ordre du roi, qui ne voulait pas que La Fontaine fût nommé. Toujours est-il que Boileau n'eut que sept voix contre quinze données à La Fontaine. Le roi ne voulut pas ratifier l'élection ; c'est ce qu'on appelait, d'un mot très fort, l'exclusion, laquelle n'était promulguée pourtant par aucun acte

officiel. L'élection fut donc recommencée et Boileau fut nommé. Après cela, le roi fit savoir qu'on pouvait élire M. de La Fontaine, qui avait promis « d'être sage ». Le discours de réception de Boileau fut un modèle de politesse et de courtoisie, mais en même temps de franchise. Il dit aux académiciens : je vous remercie ; l'honneur que vous m'avez fait est immense. Pourtant je sais bien que ce n'est pas vous qui m'avez nommé, c'est le roi ; je lui en exprime ici toute ma reconnaissance. D'ailleurs, je suis si honoré d'être parmi vous, que je serai le plus soumis, le plus respectueux, le plus docile des académiciens. Ce ton est à la fois courtois et hautain, c'est celui d'un soldat de lettres « qui sait mal farder la vérité ». Après ces compliments, Boileau se demande : « Quel peut être mon titre à être placé parmi vous ; je sais bien, Messieurs, et personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité, que la politesse, le savoir, la connaissance des belles-lettres ouvre chez vous l'entrée aux honnêtes gens, et que vous ne croyez point remplacer indignement un magistrat du premier ordre, un ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un poète célèbre, un écrivain illustre par ses ouvrages et qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son mérite lui donne sur le Parnasse. Mais, en qualité même d'homme de lettres, que puis-je vous offrir qui soit digne de la grâce dont vous m'honorez ? Serait-ce un faible recueil de poésies qu'une *témérité heureuse*... » (avec les restrictions obligatoires de modestie, Boileau caractérise très bien ses œuvres), « et quelque adroite imitation des anciens ont fait valoir, plutôt que la beauté des pensées, ni la richesse des expressions ? Serait-ce une traduction si éloignée de ces grands chefs-d'œuvre que vous nous donnez tous les jours, et où vous faites si glorieusement revivre les Thucydide, les Xénophon, les Tacite et tous ces autres célèbres héros de la savante antiquité ? Non, Messieurs, vous connaissez trop bien la juste valeur des choses, pour payer d'un si grand prix des ouvrages aussi médiocres que les miens et pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainsi dire, sur un si léger fondement, un honneur que la connaissance de mon peu de mérite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

« Quelle est donc la raison qui vous a pu inspirer si heureusement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir, et j'ose me flatter que je ne vous ferai point souffrir en la publiant... » (il y a une petite épigramme bien légère qui se glisse sous ces fleurs...) « la bonté qu'a eue le plus grand prince du monde, en

voulant bien que je m'employasse avec un de vos plus illustres écrivains à raniasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles ; cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a *entièrement* déterminés en ma faveur. Oui, Messieurs, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre académie, vous n'avez pas cru qu'il fût de votre équité de souffrir qu'un homme destiné à parler de si grandes choses fût privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre école que la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir que, lorsqu'il s'agit de votre auguste protecteur, quelque autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zèle ne vous laisse plus voir que le seul intérêt de sa gloire... » — Vous aviez ; semble-t-il dire, toutes les raisons du monde de m'exclure, et vous en aviez peut-être le désir ; mais vous n'avez plus rien écouté, lorsqu'il s'est agi de la gloire et, — ce que Boileau ne peut pas dire, — lorsqu'il s'est agi du désir du roi. — « Comme la simplicité de l'histoire, toute ennemie qu'elle est de l'ostentation et du faste, a pourtant son art, sa méthode, ses agréments, où pourrai-je mieux puiser cet art et ces agréments que dans la source même de toutes les délicatesses, dans cette académie, qui tient depuis si longtemps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de notre langue ? C'est donc, Messieurs, ce que j'espère aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux si, par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matières, je peux vous engager à ne me rien cacher de vos connaissances et de vos secrets ! Plus heureux encore si, par mes respects et par mes sincères *soumissions*, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnaissance que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait. »

Ce discours, qui a été évidemment soigné de très près, où rien ne prête à la critique, où rien ne marque une liberté trop grande de langage, est pourtant l'exacte, la précise traduction des faits qui avaient amené l'élection de Boileau à l'Académie française.

De 1683 à 1693 s'étend pour lui une période infiniment peu productive en apparence, parce qu'elle est remplie par la querelle de notre auteur et des frères Perrault. C'est la querelle des anciens et des modernes. Je n'en parlerai maintenant qu'autant qu'il est utile pour cette biographie de Boileau. La querelle porte sur trois questions ; la première est celle des progrès de l'humanité au point de vue philosophique ; la seconde est celle de la supériorité en littérature des peuples qui ont le bonheur d'être

chrétiens sur les païens, c'est le point de vue religieux. Enfin la troisième question est celle de la supériorité des modernes, par la raison surtout qu'ils sont supérieurs, et aussi parce que les connaissances s'accumulent et que par conséquent les modernes sont mieux munis que les anciens même pour produire des ouvrages d'esprit ; c'est la question scientifique et littéraire. Je ne m'occuperai aujourd'hui que des faits et des détails de la lutte. Il faut d'abord reprendre un peu plus haut ; la première escarmouche de Boileau avec la famille Perrault remonte entre les années 1670 et 1672. Les trois frères, Claude, Pierre et Charles Perrault étaient des hommes très intelligents, très distingués et très actifs. Claude Perrault est le fameux médecin devenu architecte, l'architecte de la colonnade du Louvre. Quoique Boileau l'ait nié avec l'hyperbole naturelle aux satiriques, Claude Perrault l'avait soigné dans sa jeunesse. Nous le voyons en effet par la première réflexion de Boileau sur Longin : « M. Charles Perrault m'a prié de si bonne grâce lui-même de lui montrer ses erreurs qu'en vérité je ferais conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espère donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ses remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnaître les grands services que feu Monsieur son frère le médecin m'a, dit-il, rendus en me guérissant de deux grandes maladies. Il est certain pourtant que Monsieur son frère ne fut jamais mon médecin. Il est vrai que, lorsque j'étais encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre assez peu dangereuse, une de mes parentes, chez qui je logeais et dont il était le médecin, me l'amena, et qu'il fut appelé deux ou trois fois en consultation par le médecin qui avait soin de moi. Depuis, c'est-à-dire trois ans après, cette même parente me l'amena une seconde fois et me força de le consulter sur une difficulté de respirer que j'avais alors et que j'ai encore ; il me tâta le pouls et me trouva la fièvre, que certainement je n'avais point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étais menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela fut que ma difficulté de respirer ne diminua point, et que, le lendemain, ayant marché mal à propos, le pied m'enfla de telle sorte que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde. » Il reste que Claude Perrault avait soigné Boileau et que Boileau aurait pu le ménager. D'autre part, Claude Perrault était le grand ami de Quinault, et ce fut une des raisons pour lesquelles il prit à partie Boileau dès ses premières *Satires* :

«... Je n'entendis plus parler de lui depuis cette consultation, sinon lorsque mes satires parurent, qu'il me revint de tous côtés que, sans que j'en aie jamais pu savoir la raison, il se déchainait à outrance contre moi, ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des auteurs, mais d'avoir glissé dans mes ouvrages des choses dangereuses et qui regardaient l'Etat. » On le voit, c'est l'incrimination de Cotin, répétée par beaucoup de gens, à la suite des vers un peu hyperboliques de la première *Satire*. Boileau continue en rappelant cette métamorphose de Perrault médecin en architecte, dont il a parlé, comme on sait, au quatrième chant de son *Art Poétique*. C'est une vengeance assez médiocre, écrit lui-même Boileau, de toutes les infamies qu'il avait dites sur moi. Claude Perrault, en effet, avait insinué que le fameux roi Midas aux oreilles d'âne indiquait Louis XIV. Il y a de quoi frémir à penser jusqu'où une telle bourde bien soutenue pouvait mener. Mais Boileau redoubla le coup en composant la fameuse épigramme :

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
 Laissant de Galien la science infertile,
 D'ignorant médecin devint maçon habile :
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
 Lubin, ma muse est trop correcte :
 Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
 Mais non pas habile architecte.

A cela Claude Perrault répondit par une fable intitulée le *Corbeau guéri par la Cigogne*. — La Cigogne, un jour, retira un os de la gorge du Corbeau.

Mais d'un bienfait d'un si grand poids
 Voyez le fruit qui lui succède :
 Un jour le glouton envieux
 La vit sur une métairie
 Bâtir un nid grand, spacieux,
 De la plus belle symétrie
 Qui se fit jamais sous les cieux.

(Entendez la colonnade du Louvre).

Quoi donc ! dit-il avec furie,
 Je ne saurai que croasser,
 Que déchirer, mordre et pincer,
 Aux passants dire des injures
 Et les plus vilaines ordures,
 Et la cigogne en même temps,
 Portant bonheur à sa patrie,
 Des gens de bien sera chérie ! etc...

Telle fut la réponse de Claude Perrault. On voit qu'elle n'a rien de bien remarquable.

Les relations entre Boileau et Pierre Perrault furent de plus courte durée ; ce dernier se borna à une épigramme qu'il inséra, en 1678, dans une préface à sa traduction du *Seau enlevé*, de Tassoni.

Les relations entre Boileau et Charles Perrault furent beaucoup plus longues. La première épigramme entre eux remonte à 1686. C'est à cette époque que Charles Perrault publia son fameux poème chrétien dont Boileau s'est tant moqué, le *Saint Paulin*, et dans la préface il glissa cette phrase : « Le ciel et les enfers, les démons et les anges peuvent être le digne objet des travaux du poète. » Cela était une critique de la théorie de Boileau sur le merveilleux chrétien. Enfin, le 27 janvier 1687, à l'Académie française, dont il faisait partie aussi bien que Boileau, il lut un poème intitulé le *Siècle de Louis le Grand*. Je me bornerai ici à en résumer les idées. Ce poème prétendait prouver que le xvii^e siècle, au point de vue littéraire, aussi bien qu'au point de vue militaire, valait, à lui seul, mieux que tous les siècles de l'antiquité. Il ne le prouvait pas, car la chose est trop difficile à prouver, mais il le démontrait, ce qui n'est pas la même chose, par des parallèles. Pendant toute cette lecture, très approuvée de l'Académie, car tous les documents confirment que les partisans des Modernes étaient alors en immense majorité dans la Compagnie, Boileau, Racine et quelques autres se désespéraient. Boileau, nous dit-on, s'agitait sur son fauteuil comme un Alceste. Le mot est très juste, « car, dit Brossette, M. Boileau m'a souvent dit que Molière lui avait avoué qu'il avait pris sur lui le modèle de l'Alceste des premières scènes ». Huet disait à Boileau : « Il me semble que, s'il s'agit des anciens et des modernes, cela nous regarde plus que vous ». Cela voulait dire : vous n'êtes pas très savant ; c'est une épigramme d'évêque. La Fontaine rêvait, nous dit Charles Perrault ; il n'en est pas moins vrai que de cette rêverie sortit l'admirable *Épître à Huet*, qui est, à mon sens, le dernier mot sur la question. Quant à Racine, il écoutait avec beaucoup de douceur, et, à la fin, il s'approcha de M. Perrault et le félicita de tout son cœur du jeu d'esprit qu'il avait si agréablement soutenu. Perrault protesta de toutes ses forces et déclara qu'il était parfaitement sérieux. Vous devinez la réponse de Racine : « Voyons, voyons, Monsieur, vous êtes un homme de beaucoup trop d'esprit pour défendre sérieusement de pareilles idées ». C'était la façon de critiquer d'Ernest Renan. Quant à Boileau, il répandit sa colère en un grand nombre d'épigrammes et de brocards. Ses épigrammes sont méchantes, car elles sont écrites par un homme qui ne sait pas garder son sang-froid :

Clio vint, l'autre jour, se plaindre au dieu des vers
 Qu'en certain lieu de l'univers
 On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
 Les Homères et les Virgiles.
 Cela ne saurait être ; on s'est moqué de vous,
 Reprit Apollon en courroux :
 Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
 Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?
 — C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous
 — Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

Ce n'est pas spirituel, c'est enragé. La suite est de même ; cependant la seconde est déjà dans le genre burlesque et indique moins de colère. Elle doit son mérite au caprice des rimes, comme l'a dit Boileau.

J'ai traité de Topinamboux
 Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,
 Qui de l'antiquité si follement jaloux,
 Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue ;
 Et l'Académie, entre nous,
 Souffrant chez soi de si grands fous,
 Me semble un peu *Topinamboue*.

Cette épigramme ressemble un peu à celles de Voltaire, car Voltaire aime beaucoup le burlesque. Cette autre est aussi très mordante :

Ne blâmez pas Perrault de condamner Homère,
 Virgile, Aristote, Platon.
 Il a pour lui monsieur son frère
 G..., N..., Lavau....

Ce Lavau est peut-être l'auteur du fameux sonnet adressé aux Topinamboux.

.... Caligula, Néron,
 Et le gros Charpentier, dit-on.

Citons enfin cette dernière :

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
 Et tous ces grands auteurs que l'univers révere,
 Traduits dans vos écrits vous paraissent si sots ?
 P***, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
 Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
 Vous les faites tous des Perraults.

On voit à quel point il est en colère : et c'est cela que je tenais à montrer.

La querelle se continua par une petite brochure de Fontenelle, intitulée *Digression sur les Anciens et les Modernes*, et surtout par les *Parallèles des Anciens et des Modernes* de Charles Perrault, de 1688 à 1697. C'est cet ouvrage qui a irrité Boileau pendant près de dix ans et a été la cause de ses *Réflexions sur Longin*. Pendant

ce temps-là, le *Mercurie galant*, dirigé par le parti des Modernes, c'est-à-dire par Thomas Corneille, Fontenelle, de Visé, attaquait peu Boileau, mais encensait continuellement Perrault. De là l'épigramme contre le *Mercurie galant*, qui n'est pas mauvaise :

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
 Apollon, le dieu des beaux-arts,
 Les Ris mêmes, les Jeux, les Grâces et leur mère,
 Et tous les dieux, enfants d'Homère,
 Résolus de venger leur père,
 Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
 P^{er}, craignez enfin quelque triste aventure.
 Comment soutiendrez-vous un choc si violent ?
 Il est vrai, Visé vous assure
 Que vous avez pour vous *Mercurie*,
 Mais c'est le *Mercurie galant*.

C'est un peu dans le même genre que l'épigramme de La Bruyère :
 « Le H. G. est immédiatement au-dessous de rien ».

Telles ont été les principales phases de la querelle entre Charles Perrault et Boileau, jusqu'à l'aventure de la *Satire contre les Femmes*, parue en 1693. Charles Perrault était tacticien et batailleur très habile ; il vit tout de suite le parti qu'il devait tirer de cette satire de Boileau. Il pouvait par là mettre de son côté les femmes du temps et avoir ainsi dans les salons littéraires un appui qui n'était pas à dédaigner. Quoique se sachant bien inférieur à Boileau comme poète, il entreprit une réponse à la *Satire X*, et publia, en 1693, l'*Apologie des Femmes*. Le procédé qu'il emploie est des plus simples ; c'est celui de Colin : prendre à la lettre toutes les hyperboles du satirique et les présenter comme étant des articles de conviction de l'auteur. Ainsi, parce que Boileau avait dit qu'il pouvait, à la rigueur, compter jusqu'à trois ou quatre femmes de bien dans Paris, Perrault écrit : voyez l'épouvantable blasphème de Boileau contre les femmes ! Parce que Boileau n'a vu dans le monde que des femmes perdues, il en conclut que Boileau était un libertin, ce qui a dû faire sourire singulièrement les contemporains.

Chacun, en quelque endroit que le hasard le porte,
 Ne rencontre et ne voit que des gens de sa sorte ;
 Faut-il donc s'étonner que des âmes perdues,
 Jugeant ce siècle entier par celles qu'ils ont vues,
 Affirment qu'il n'est plus que des femmes perdues.

Après cela, vient un éloge du mariage et des portraits de femmes, qui s'opposent à ceux de Boileau : la femme charitable, la mère de famille, assez joliment dépeintes, puis un portrait de Boileau qui a beaucoup de vraisemblance :

Peut-on ne pas savoir que la civilité
 Chez les femmes naquit avec l'honnêteté,
 Que chez elles se prend la fine politesse,
 Le bon air, le bon goût et la délicatesse ?
 Regarde d'un peu près celui qui, loup-garon
 Loin du sexe a vécu renfermé dans son trou,
 Tu le verras grossier, maladroit et sauvage,
 Farouche dans ses mœurs, rude dans son langage,
 Ne pouvoir rien penser de fin, d'ingénieux,
 Ne dire jamais rien que de dur ou de vieux.
 S'il joint à ce talent l'amour de l'antiquaille,
 S'il trouve qu'en nos jours on ne fait rien qui vaille
 Et qu'à tout bon moderne il donne un coup de dent,
 De ces dons rassemblés se forme le pédant
 Le plus fastidieux, comme le plus immonde
 De tous les animaux qui rampent dans le monde.

C'est ce trait et ce trait seul qui atteint Boileau ; sa réponse fut excellente. A pédant, pédant et demi ; je m'en vais, se dit-il, lui montrer ce que c'est qu'un vrai pédant, de par Régnier lui-même. Voyez en effet ce qu'il écrivit dans sa *Réflexion V*, sur Longin.

« Mais, à propos d'un auteur pédantesque, peut-être ne serait-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là et ce que c'est proprement qu'un pédant ; car il me semble que M. Perrault ne conçoit pas très bien toute l'étendue de ce mot. En effet, si l'on en doit juger par tout ce qu'il insinue dans ses *Dialogues*, un pédant, selon lui, est un savant nourri dans un collège et rempli de grec et de latin, qui admire aveuglément tous les auteurs anciens ; qui ne croit pas qu'on puisse faire de nouvelles découvertes dans la nature ni aller plus loin qu'Aristote, Epicure, Hippocrate, Pline ; qui croirait faire une espèce d'impiété s'il avait trouvé quelque chose à redire dans Virgile ; qui ne trouve pas simplement Térence un joli auteur, mais le comble de toute perfection ; qui ne se pique point de politesse, qui non seulement ne blâme jamais aucun auteur ancien, mais qui respecte surtout les auteurs que peu de gens lisent, comme Jason, Barthole, Lycophron, Macrobe, etc...

« Voilà l'idée du pédant qu'il paraît que M. Perrault s'est formée. Il serait donc bien surpris si on lui disait qu'un pédant est presque tout le contraire de ce tableau ; qu'un pédant est un homme plein de lui-même qui, avec un médiocre savoir, décidera hardiment de toutes choses, qui se vante sans cesse d'avoir fait de nouvelles découvertes, qui traite de haut en bas Aristote, Epicure, Hippocrate, Pline, qui blâme tous les auteurs anciens, qui publie que Jason, que Barthole étaient deux ignorants, Macrobe

un écolier, qui trouve à la vérité quelques endroits passables dans Virgile, mais qui trouve aussi beaucoup d'endroits dignes d'être sifflés ; qui croit à peine Térence digne du nom de joli ; qui, au milieu de tout cela, se pique surtout de politesse, qui tient que la plupart des anciens n'ont ni ordre ni économie dans leurs discours ; en un mot, qui compte pour rien de heurter sur cela le sentiment de tous les hommes.

« M. Perrault me dira peut-être que ce n'est point là le véritable caractère d'un pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'est le portrait qu'en fait le célèbre Régnier, c'est-à-dire le poète français qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. C'est dans sa dixième *Satire* où, décrivant cet énorme pédant qui, dit-il :

Faisait pour son savoir comme il faisait entendre
La figue sur le nez au pédant d'Alexandre ;

il lui donne ensuite ces sentiments :

Qu'il a pour enseigner une belle manière,
Qu'en son globe il a vu la matière première ;
Qu'Epicure est ivrogne, Hippocrate un bourreau,
Que Barthole et Jason ignorent le barreau ;
Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre être sifflé des pages ;
Que Pline est inégal, Térence un peu joli ;
Mais surtout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque auteur il trouve de quoi mordre :
L'un n'a point de raison et l'autre n'a point d'ordre ;
L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or, il vous prend Macrobe et lui donne le fouet.

« Je laisse à M. Perrault le soin de faire l'application de cette peinture et de juger qui Régnier a décrit par ces vers. »

C. B.

Platon. — Son opinion sur la constitution athénienne.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Quand il s'agissait de Socrate, on pouvait se demander si l'on avait bien sa pensée exacte. Comme elle ne nous est parvenue que par les œuvres de ses disciples, ceux-ci pouvaient l'avoir plus ou moins travestie, en y ajoutant leurs idées personnelles. Avec Platon, la même difficulté ne se présente pas ; il a, en effet, beaucoup écrit, et, par une circonstance unique, nous avons encore aujourd'hui tous ses ouvrages ; nous sommes donc assez bien munis par la tradition pour répondre aux questions qui peuvent être posées sur sa véritable pensée.

Des questions qu'il nous faut d'abord éclaircir, la première est une question de date. Platon se rattache étroitement à Socrate dont il continue et développe la philosophie ; seulement les œuvres qui portent témoignage de sa pensée appartiennent à une époque toute différente de celle où a vécu Socrate. Socrate appartient à la deuxième période de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire à une époque où la démocratie se montre pleine d'énergie, de force, d'audace ; au contraire, Platon, qui écrit entre 390 et 350 environ, appartient à un temps qui voit commencer le déclin de la démocratie athénienne et que termineront bientôt les plaintes de Démosthène ; les défauts que cet orateur combatta sont justement le contraire des qualités qui faisaient, au v^e siècle, la force d'Athènes ; on montrait alors trop d'activité, on se lançait parfois en téméraires dans de dangereuses entreprises ; au iv^e siècle, on demeure dans l'inertie, on n'a rien tant à cœur que de garder les avantages de la paix : de là cette mollesse apathique contre laquelle Démosthène s'élève avec tant de vivacité. Etant donné ce changement opéré dans les mœurs publiques entre le temps de Socrate et celui de Platon, on pourrait s'attendre à trouver chez le disciple un jugement tout différent de celui du maître. Il n'y a cependant pas lieu de les séparer l'un de l'autre par un abtme. Le fait s'explique aisément : c'est que Platon ne regarde pas de très près la démocratie et les choses pratiques de son temps ; il vit

dans le monde de la spéculation, et l'idée qu'il se fait de la démocratie est une image générale, sans traits particulièrement accusés, qui s'applique aussi bien à son époque qu'à l'époque antérieure. Les nuances par lesquelles un historien distinguerait ces deux périodes de l'histoire d'Athènes, Platon ne les voit pas et ne les note pas dans ses ouvrages.

Cette première observation en entraîne une seconde, beaucoup plus grave. Si Platon n'y regarde pas de très près, c'est que ce n'est pas son affaire ; il dédaigne tellement la réalité contemporaine, qu'on peut se demander, pour lui comme pour Socrate, s'il est un bon témoin à interroger. Platon est beaucoup moins mêlé que son maître à la vie du peuple. Socrate était toujours là où il y avait le plus de monde ; dès le matin, il se rendait à l'agora, engageait des conversations au hasard de ses rencontres ; entre son âme et celles de ses contemporains il y avait de fréquents contacts. La vie de Platon se passe dans un cercle plus restreint, au sein d'une école, dans les jardins de l'Académie ; c'est dans ce milieu fermé que s'exerce son activité purement intellectuelle. On peut donc se demander si c'est là un homme à consulter sur les choses de son temps. Il y a dans ses œuvres plusieurs passages qui fortifient cette impression et augmentent nos doutes. Dans ces passages, il nous dit, avec l'outrance paradoxale qui lui est familière, avec une ironie pleine de charme, à quel point cette réalité qui l'entoure lui est indifférente et combien le divorce est profond entre le philosophe et l'homme réel. Pour bien montrer l'importance de ce sentiment chez Platon, il convient de citer un passage du *Théétète* (p. 174), où Socrate développe cette idée que le philosophe n'est pas un homme pratique, et raconte à Théodore la petite fable qui est devenue l'original de *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*. C'est à Thalès que Platon rattache l'anecdote. « On raconte de ce philosophe, dit Socrate, qu'un jour, tout occupé de l'astronomie et regardant là-haut, il tomba dans un puits, et qu'une servante de Thrace, d'un esprit agréable et facétieux, se moqua de lui, disant qu'il voulait savoir ce qui se passait au ciel, et qu'il ne voyait pas ce qui était devant lui et à ses pieds. » Après avoir rapporté ce trait, Socrate ajoute, avec une sérénité et une conviction frappantes : « Le bon mot peut s'appliquer à tous ceux qui font profession de philosophie ». Ainsi il ne repousse pas, pour son propre compte, cette plaisanterie ; au contraire, il l'accepte et il l'explique ; il relève l'injure qu'elle contient : « En effet, dit-il, non seulement un philosophe ne sait pas ce que fait son voisin, il ignore presque si c'est un homme ou un autre animal ; mais ce que c'est que l'homme et quel caractère le distingue des

autres êtres pour l'action ou la passion, voilà ce qu'il cherche et ce qu'il se tourmente à découvrir. » Dans ce passage si plein d'ironie en même temps que de hauteur de pensée, la distraction sublime du rêveur est exprimée avec une force extrême. Après avoir obtenu l'assentiment de Théodore, Socrate reprend son idée et la développe avec insistance ; c'est alors que se place un passage célèbre sur la condition du philosophe, étranger en quelque sorte au milieu de ses concitoyens, prêtant à rire, non seulement aux jeunes servantes de Thrace, mais à tout le peuple, son peu d'expérience le faisant tomber à chaque pas dans le puits de Thalès et dans mille perplexités, et sa gaucherie faisant croire à sa sottise. Si par hasard les circonstances l'obligent à paraître dans l'assemblée ou devant les tribunaux, le vrai philosophe, ignorant dès sa jeunesse le chemin de la place publique, ne sait où est le tribunal, où est le sénat, et les autres lieux de la ville où se tiennent les assemblées. — Les traits de mœurs sont nombreux en cette page. Dans la vie athénienne on fait communément deux choses : ou bien l'on s'injurie, et Dieu sait si les Athéniens étaient des virtuoses dans l'art de lancer l'insulte ; ou bien on adresse des éloges dithyrambiques à ceux de son parti. Dans les deux cas, le philosophe est également dépaycé, et Platon en donne spirituellement la raison : « Si on lui dit des injures, il ne peut en rendre, ne sachant de mal de personne, et n'y ayant jamais songé ; ainsi, rien ne lui venant à la bouche, il fait un personnage ridicule. » L'observation est fine et juste ; l'imagination la plus active et la mieux exercée ne peut travailler que sur des données réelles ; il lui faut un point d'appui dans la vie ordinaire. Lorsque l'on passe des injures aux éloges, le moment n'est plus le même, et cependant le philosophe garde la même gaucherie : « Lorsqu'il entend les autres se donner des louanges et se vanter, il se met à rire tout de bon et on le prend pour un extravagant. Fait-on devant lui l'éloge d'un tyran ou d'un roi, il se figure entendre exalter le bonheur de quelque pâtre, porcher, berger ou bouvier, parce qu'il tire beaucoup de lait de ses troupeaux ; seulement il pense que les rois ont à faire paître et à traire un animal plus difficile et moins sûr... Dit-on en sa présence qu'un homme a d'immenses richesses, parce qu'il possède en fonds de terre dix mille arpents ou davantage, cela lui paraît bien peu de chose, accoutumé qu'il est à considérer la terre entière. Si les admirateurs de la noblesse disent qu'un homme est bien né parce qu'il peut prouver sept aïeux riches, il pense que de tels éloges viennent de gens qui ont la vue basse et courte, et n'ont pas l'habitude d'embrasser la suite des siècles

ni de calculer que chacun de nous a des milliers innombrables d'aïeux et d'ancêtres, parmi lesquels il se trouve une infinité de riches et de pauvres, de rois et d'esclaves, de Grecs et de Barbares. Dans toutes ces occasions, le vulgaire se moque du philosophe, qui tantôt lui paraît plein d'orgueil et de hauteur, tantôt aveugle pour ce qui est à ses pieds, et embarrassé sur toutes choses ». Mais, comme le dit Socrate, « pendant ce temps-là son âme, regardant tous ces objets comme indignes d'elle, se promène de tous côtés, mesurant, selon l'expression de Pindare, et les profondeurs de la terre et l'immensité de sa surface ; s'élevant jusqu'aux cieux pour y contempler la course des astres, portant un œil curieux sur la nature intime de toutes les grandes classes d'êtres dont se compose cet univers, et ne s'abaissant sur aucun des objets qui sont tout près d'elle. »

Dans le *Gorgias* (p. 482 c), on retrouve un passage analogue à celui du *Théétète*, dont il diffère par la forme, mais dont il reproduit au fond les idées ; il s'agit du discours de Calliclès. Socrate vient de démontrer contre Gorgias et contre Polus, son disciple, qu'étant données leurs prémisses, on ne peut conclure, comme ils le veulent, que l'homme qui sait habilement se servir de la parole, mais ne connaît ni le bien, ni la justice, est heureux ; car cette ignorance l'expose à commettre des crimes, et l'homme coupable de crimes ne peut être heureux. Calliclès alors prend la parole pour dire que c'est un préjugé de croire qu'en dehors de la morale, il n'y a pas de bonheur ; l'homme qui possède le talent de la parole, qui domine dans l'assemblée, peut faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, celui-là est un homme heureux. Ce qui est surtout à remarquer ici, c'est l'introduction de ce discours. Ennuyé des subtilités de la discussion, Calliclès exprime franchement son opinion : « J'avoue, Socrate, que la philosophie est une chose amusante, lorsqu'on l'étudie avec modération dans la jeunesse. Mais, si l'on s'y arrête trop longtemps, c'est un fléau. » La philosophie n'est donc pour lui qu'une occupation puérile, bonne tout au plus à former les jeunes gens à la discussion, une sorte de gymnastique de l'esprit. « Quelque beau naturel que l'on ait, poursuit-il, si l'on pousse ses études en ce genre jusque dans un âge avancé, on reste nécessairement neuf en toutes les choses qu'on ne peut se dispenser de savoir, si l'on veut devenir un homme comme il faut, et se faire une réputation. Les philosophes n'ont, en effet, aucune connaissance des lois qui s'observent dans une ville ; ils ignorent comment il faut traiter avec les hommes dans les rapports publics ou particuliers qu'on a avec eux ; ils n'ont nulle expérience des plaisirs et des passions

humaines, ni, en un mot, de ce qu'on appelle la vie. » Il revient encore sur cette idée qu'il n'est pas honteux pour un jeune homme d'étudier la philosophie, mais que c'est une chose ridicule que de philosopher encore, lorsqu'on est sur le retour de l'âge. Assurément Socrate ne prend pas tout ce discours à son compte ; mais il admet très bien qu'il y a, entre l'homme politique et le philosophe, mésintelligence absolue.

D'après ces deux passages on voit quelle est l'objection préliminaire qu'on indiquait en commençant. Le philosophe, d'après Platon, vit dans un monde éternel et ne s'occupe pas des choses au milieu desquelles la contingence l'a placée ; il est ailleurs et non dans Athènes. Une question se pose donc tout de suite : dans quelle mesure pouvons-nous l'interroger sur la démocratie athénienne, bien que, de son aveu, il s'occupe de tout autre chose et méprise ce sur quoi on prétend le consulter ?

On peut, jusqu'à un certain point, répondre à l'objection et prouver qu'on peut se fier dans une certaine mesure à Platon. La raison en est que les utopistes sont beaucoup plus près de la terre qu'il ne le croient eux-mêmes, beaucoup plus même qu'on ne le croit généralement. L'utopiste, pour construire son système idéal, est obligé de prendre un point de départ dans la réalité ; c'est la série des impressions qu'a fait naître en lui le spectacle des choses réelles, qui a inspiré à Platon sa république imaginaire ; consulté avec prudence, un utopiste peut donc fournir des témoignages importants. Il faut ajouter autre chose, quand on parle de Platon. S'il y a en lui une haute et puissante imagination alliée à une des raisons les plus abstraites en même temps que les plus hardies que l'histoire de la philosophie nous présente, il y a aussi quelque chose de plus : Platon est un homme d'infiniment d'esprit et un observateur attentif et pénétrant ; il a le don de voir les gens au milieu desquels il vit ; lui, qui nous disait que le philosophe ne sait pas ce qu'est son voisin, et qui se montre si indifférent pour ce qui intéresse la partie corporelle de son être, ce Platon fait vivre devant nos yeux un grand nombre de ses contemporains. Quand on rencontre un Gorgias avec sa noblesse, son beau langage, sa dignité, un Protagoras avec des traits analogues, mais cependant distincts, un Polus aux phrases habilement balancées, un Calliclès audacieux, hautain, cynique, un Phédon, un Théétète, etc., quand on rencontre tous ces personnages bien différents les uns des autres, ayant chacun leur vie propre, on est forcé de reconnaître que Platon, bien que laissant sa raison s'égarer à travers les espaces infinis, était plus capable que le philosophe dépeint dans le *Théétète* de savoir ce qu'é-

tail et ce que faisait son voisin. S'il étudie et analyse les idées générales, le beau, le bien ; il est aussi capable de voir en artiste et de traduire aux yeux d'autrui sa vision. Platon ne peut manquer d'avoir été, sur bien des points, un témoin clairvoyant ; il était trop artiste pour ne pas laisser paraître dans ses écrits l'image plastique des choses contemporaines.

Cela dit, avant d'entrer dans le détail des questions politiques, commençons par demander à Platon son impression d'ensemble. Dans plusieurs passages nous trouvons sur ce point des témoignages intéressants ; deux d'entre eux surtout paraissent résumer de la façon la plus forte cette impression générale. Ils sont particulièrement intéressants, parce qu'on y trouve la preuve de cette complexité de nature qu'on a signalée chez Platon, qui est à la fois artiste et philosophe. Comme philosophe, il se montre sévère ; mais il est gagné comme artiste par certains côtés séduisants, certains charmes de ces mêmes hommes, de ces mêmes choses que sa raison condamne. Les deux passages en question se trouvent dans les *Lois* ; ils sont l'un et l'autre d'une grande beauté. Le premier renferme la condamnation ; il exprime la pensée de Platon comme philosophe, jugeant au nom des principes : c'est celui où il dit (III, p. 701 a) que le gouvernement d'Athènes n'est ni une aristocratie, ni même une démocratie bien réglée, mais que le vrai nom qui lui convient c'est celui de *théatocratie*. L'expression est jolie, et elle est devenue célèbre. Platon l'explique par tout ce qu'il dit auparavant. Au fond, le gouvernement d'Athènes, c'est l'anarchie pure ; aucune raison, aucun principe général ; ce sont des motifs individuels qui décident des votes de la foule. L'Athénien, qui est un des interlocuteurs du dialogue, prend pour exemple ce qui se passe au sujet de la musique, et par musique il faut entendre ici, comme d'ordinaire chez Platon, non seulement ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom, mais encore la poésie, le drame, la littérature tout entière. A l'origine, il y avait en Grèce et à Athènes des genres musicaux bien définis : c'étaient les Péans en l'honneur d'Apollon, les dithyrambes consacrés à Bacchus, les hymnes où l'on racontait les histoires des dieux. Chaque genre avait ses formes, ses lois ; dont on ne s'écartait pas. Ceux qui jugeaient les œuvres étaient des connaisseurs, des hommes versés dans la science de la musique. Mais peu à peu les choses ont changé ; on a brouillé tout, on a mêlé dans une même œuvre tous les genres, on a composé des hymnes, des dithyrambes, des péans, où l'on ne retrouve rien de la régularité qui avait été si longtemps obligatoire. Ces nouveautés extravagantes réussirent grâce aux jugements de la foule ; la seule règle qui subsistât dans les actes, ce fut

le plaisir, le goût du peuple ; « il apprit à ne reconnaître rien de légitime en musique, et à oser se croire en état d'en juger lui-même, d'où il arriva que les théâtres, muets jusqu'alors, élevèrent la voix, comme s'ils connaissaient ce qui est beau en musique et ce qui ne l'est pas, et que le gouvernement d'Athènes, d'aristocratique qu'il était, devint une mauvaise théâtrocratie ». C'est le parterre qui juge et qui substitue son goût à toutes les règles ; le plaisir individuel devient la loi suprême. Cela n'est qu'un exemple ; ce qui se passe au théâtre s'est reproduit dans tous les ordres de choses. Dans le gouvernement, les affaires politiques les plus graves, on ne trouve plus que des instincts ; la foule juge suivant son intérêt souvent mal compris, et c'est là ce qui fait la loi ; il n'y a plus rien qu'un chaos de haines, d'amours, de passions, dont pas une seule n'est fondée en raison : de là cette anarchie qu'est devenue la constitution athénienne.

Ce jugement est des plus sévères ; mais, dans l'autre passage, Platon semble se contredire ; on y sent tout ce qu'il trouve de charmant et de séduisant comme artiste dans ce qui choque si fort sa raison comme philosophe. Il y a là quelque chose d'analogue à son propre jugement sur Homère ; il lui fait maints reproches, lui en veut d'avoir représenté les dieux sous les plus fausses couleurs ; il le chasse de sa république ; mais il le couronne de fleurs. Ce n'est pas une simple concession qu'il fait en cela au goût contemporain, on sent, à la façon dont il parle d'Homère, dont il le cite accidentellement, presque sans le vouloir, combien il est nourri de la poésie homérique ; il aime infiniment Homère, et néanmoins il le condamne. Il en est de même pour Athènes et pour sa constitution : pour Platon le gouvernement d'Athènes est une théâtrocratie ; mais comme tout change d'une exquise manière, et comme le philosophe laisse transparaître son tendre amour pour sa patrie, lorsqu'au premier livre des *Lois* il introduit le Spartiate Mégillos ! Ce Spartiate est à Lacédémone le *proxène* (1) des Athéniens, et c'est justement sur cette situation du proxène qu'il s'arrête (p. 642) : son discours est plein d'observations exquises : « Etranger athénien, tu ne sais peut-être pas que ma famille est chargée à Lacédémone de l'hospitalité publique envers Athènes. C'est apparemment une chose ordinaire à tous les enfants, lorsqu'ils viennent à apprendre qu'ils sont les proxènes d'une ville, de se sentir de l'inclination pour elle et de la regarder

(1) Le proxène est l'hôte public d'une cité étrangère ; il joue, à l'égard des citoyens venus de cette ville dans sa patrie, le rôle d'un ambassadeur ou d'un consul ; il les reçoit, leur vient en aide, les défend en justice, prend en mains leurs intérêts et ceux de leur pays.

comme une seconde patrie, après celle qui leur a donné le jour. C'est un sentiment que j'ai moi-même éprouvé. Dès ma plus tendre jeunesse, quand j'entendais les Lacédémoniens louer ou blâmer les Athéniens, et quand on me disait : Mégillos, votre ville nous a bien ou mal servis en cette rencontre ; je prenais sur-le-champ le parti de tes concitoyens contre ceux qui en parlaient mal ; et j'ai toujours conservé pour Athènes toute sorte de bienveillance. Et maintenant encore l'accent attique de votre voix a pour mon oreille une douceur particulière ; et ce mot, passé en proverbe, que les Athéniens, quand ils sont bons, le sont au plus haut degré, m'a toujours paru la vérité même. Ce sont en effet les seuls qui ne doivent point leur vertu à une éducation forcée ; elle naît en quelque sorte avec eux ; ils la tiennent des dieux en présent ; elle est franche, et n'a rien de fardé. »

Voilà ce que le Spartiate Mégillos pense d'Athènes ; il est convaincu qu'un Athénien qui est bon est supérieur à n'importe lequel des bons citoyens des autres villes. C'est Mégillos qui parle ; mais c'est Platon qui le fait ainsi parler ; pour trouver cette délicatesse dans l'éloge, il faut qu'il pense ce qu'il lui fait dire, et c'est ainsi qu'il se contredit lui-même. Platon est Athénien par son imagination comme par sa raison ; cette tendresse qu'il a pour sa patrie le fait tressaillir au nom de cette Athènes, dont il n'aime et ne peut aimer certains principes. Il y a là une contradiction charmante qui nous montre la nature riche et vivante de Platon, nous fait saisir en lui du même coup le philosophe et l'artiste. La tendresse n'enlève rien ni à sa clairvoyance ni à sa sévérité ; elle ne lui permet peut-être que de souffrir plus vivement des imperfections qu'il remarque dans sa chère Athènes.

Nous savons maintenant quelle a été exactement l'impression générale produite sur Platon par la démocratie contemporaine ; il nous reste à voir, la fois prochaine, ce qu'il a pensé des divers points de détail.

F. A.

Pline le Jeune. — Ses études

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Il est intéressant de savoir quelles études a faites Pline le Jeune, quelle a été l'éducation de son esprit, quelles premières influences il a subies. *A priori*, la question est assez difficile à traiter. Pline n'a pas été avare de confidences : c'est un des auteurs anciens qui nous parle le plus de lui-même, mais je ne sais pourquoi il nous parle très peu de ses études. Cependant quelques documents nous renseignent à ce sujet.

A-t-il eu un précepteur particulier ou a-t-il étudié dans une école publique ? Il est nécessaire de distinguer les deux périodes qui partagent l'éducation et l'instruction d'un jeune Romain. La première période comprend les études littéraires proprement dites, c'est-à-dire celles qu'on faisait avec le professeur de littérature appelé *grammaticus* ; la seconde période, correspondant à notre rhétorique, était un apprentissage du métier d'avocat ou d'orateur. Commençons par les études littéraires proprement dites de Pline le Jeune. Quoiqu'il ne le dise pas d'une manière très nette, je crois qu'il y a beaucoup de raisons de penser qu'il les a faites dans sa famille avec un précepteur particulier. Il y a pour cela des raisons morales et des raisons matérielles. On sait que les écoles romaines, en général, avaient une très mauvaise réputation, et je suis obligé d'avouer qu'elles la méritaient : elles la méritaient, d'abord, en raison de l'immoralité des maîtres. Ces maîtres, qui, dès l'origine, étaient venus à Rome de Grèce ou d'Orient, étaient pour la plupart de condition fort misérable, pour la plupart aussi de naissance servile. C'étaient des épaves du monde oriental qui avaient circulé dans tout l'empire en quête d'un gagne-pain, en général des professeurs qui, ne pouvant avoir de succès en Grèce, essayaient de réussir auprès des Romains, moins difficiles que leurs propres compatriotes. C'étaient donc des aventuriers qui avaient roulé un peu partout, si bien qu'on ne peut pas se figurer ce que s'était montré ce personnel à l'origine et ce qu'il devait devenir à la longue avec la dépravation croissante des mœurs. Nous en avons quelques spécimens dont nous parlent les anciens. Ainsi, nous connaissons un certain Servius

Nicanor, du temps de Sylla, qui, après avoir enseigné quelque temps à Rome, fut obligé de s'exiler en Sardaigne *ob infamiam quamdam*, on ne sait pour quelle infamie, et un autre de la même époque, nommé Curtius Nicias, qui ajoutait à ses revenus de professeur en se faisant le colporteur de la correspondance amoureuse de Memmius, l'ami de Lucrèce, un parfait débauché. Sous l'empire, c'était pis encore ; pour s'en rendre compte, il faut se reporter à certains passages de Juvénal, de Tacite, de Quintilien, et enfin à ce passage de Sénèque qui dit : « *Grammaticos et professores, turpissimos omnium hominum et flagitiosissimos* ». L'un d'eux, un certain Remmius Palémon, d'origine servile, qui était très spirituel et très habile, avait la vogue ; c'était un homme de mœurs inavouables, et cela était tellement fort que Tibère et Claude, qui ne pouvaient guère se montrer difficiles en fait de morale, en étaient scandalisés et disaient : « C'est la dernière personne à qui il faudrait confier ses enfants. » C'était cependant à lui que les plus grands personnages de Rome confiaient les leurs.

Non seulement le milieu des écoles n'était pas très sain du côté des maîtres, mais il ne l'était pas non plus du côté des élèves. Ici on touche à la question de la décadence complète de l'éducation domestique. Cette décadence tient à beaucoup de causes : il y avait beaucoup de familles de parvenus ; les pères, n'ayant pas été élevés, ne se souciaient guère de faire élever leurs enfants ; de plus un très grand désordre régnait dans les familles, les unions n'étant ni régulières, ni durables ; l'aristocratie de naissance se mêlait à l'aristocratie d'argent, aux affranchis, aux étrangers : cela faisait un mélange de traditions qui aboutissait à la confusion la plus complète. Préoccupés de leurs plaisirs, ces gens ne prenaient point garde de cacher à leurs enfants leurs amusements ; je ne parle pas des amusements vicieux, — inutile d'y insister, — mais il y avait des plaisirs frivoles qui étaient d'un très mauvais exemple pour les enfants. Dans un grand nombre de familles, on ne s'occupait que de bien boire et de bien manger ; dans d'autres, surtout de ce qui devait accompagner les festins, c'est-à-dire des réceptions d'acteurs, d'histrions et autres gens d'un monde très interlope. Tout cela, se mêlant à la passion du jeu, des gladiateurs, des courses de chevaux, du cirque, contribuait à la ruine de l'éducation domestique. Nous en voyons la preuve par une foule de détails. Un des interlocuteurs du *Dialogue des Orateurs* fait remarquer qu'une des principales causes de la décadence de l'éloquence, c'est que les parents élèvent mal leurs enfants et qu'au lieu de les amener par une pente insensible à ces

études difficiles de l'art oratoire, on les entretient pendant des années dans des goûts frivoles, si bien que, le jour où ils tombent entre les mains du professeur de rhétorique, ils sont incapables de rien comprendre. Il insiste surtout sur le goût des histrions, des acteurs, des chiens, des animaux rares. Un certain contemporain de Pline avait un fils qu'il gâtait beaucoup ; cet enfant vint à mourir ; on trouva qu'il avait pour se distraire de petits poneys gaulois, des chiens de toutes tailles, des rossignols, des merles, que le père par ostentation fit massacrer sur le tombeau de son fils. Quintilien nous parle du même sujet de cette façon : « Plût au ciel que nous ne fussions pas nous-mêmes, les parents, les auteurs de la corruption de nos enfants ; nous leur laissons dire toutes les paroles qu'ils veulent, nous nous réjouissons quand ils ont dit quelque mot licencieux. Nous accueillons avec des rires et des baisers des mots qu'on ne devrait même pas supporter chez les mignons d'Alexandrie ; c'est de nous qu'ils ont appris ces mots. Ils voient nos maîtresses ; les festins retentissent devant eux de chants deshonnêtes ; les malheureux connaissent tous les vices avant de savoir que ce sont des vices, ils n'apprennent pas le mal à l'école, ils l'apportent avec eux. » Et remarquez qu'il défend l'école publique ; que serait-ce s'il l'attaquait ? Quintilien ajoute : l'école publique n'est pas une école d'immoralité ; l'école d'immoralité, c'est la famille. Il n'empêche qu'il est facile de conclure de ce passage que l'école publique, par suite, était peu morale.

Quelques parents, je le sais bien, ont su trouver le moyen de tout concilier, comme une certaine Junia Quadratilla, dont il est question dans les *Lettres* de Pline. C'était une grand'mère restée seule au monde avec un petit-fils. Comme elle s'ennuyait horriblement et ne savait que faire, elle attira chez elle des histrions, des bateleurs ; sa maison devint bientôt comme une succursale du cirque. C'était une personne de soixante-dix ans, et elle tenait à ce que son petit-fils ne sût rien ; quand les histrions devaient venir, elle le faisait passer dans sa chambre pour étudier, si bien qu'il arriva à l'âge d'homme, écrit Pline, sans avoir vu, dans la maison de sa grand'mère, aucun visage suspect. Or un jour, se trouvant au cirque avec Pline, il lui dit : c'est la première fois que je vois les bouffons de ma grand'mère. Il connaissait donc au moins leur existence et il est probable qu'en fait il n'avait plus grand-chose à apprendre sur ce point.

De là une hésitation toute naturelle, dans les familles honnêtes, à envoyer leurs enfants à l'école publique. Toutes celles qui pouvaient le faire, aimaient encore mieux renoncer aux avan-

tages pédagogiques de l'école et préserver la vertu de leurs enfants le plus longtemps possible. Ainsi la famille de ce Corellius Rufus, dont la sœur était l'amie intime de la mère de Pline, avait des précepteurs particuliers pour les enfants ; Pline est chargé, à une certaine époque, de choisir un professeur de rhétorique pour le fils, et il dit expressément dans une lettre : « Jusqu'ici votre fils a eu des précepteurs particuliers, il est temps maintenant de le mettre dans les écoles publiques. » Etant données les mœurs simples de la famille de Pline, il est très vraisemblable qu'il a dû être élevé de la même manière. Cette conjecture d'ailleurs est appuyée par d'autres arguments.

On pourrait objecter qu'il y a eu d'autres familles, non moins préoccupées de la morale, qui ont cependant envoyé leurs enfants à l'école, et en particulier la famille la plus morale, la plus sainte de Rome, celle de Perse, qui avait un enfant charmant, dont on disait qu'il avait une *verecundia virginalis*. On l'a envoyé à l'école, et à laquelle ? A celle de ce Remmius Palémon, le plus infâme de tous les professeurs. Mais à cela il y avait des raisons matérielles.

Pline et sa famille ont dû passer un certain nombre d'années dans la région de Côme, où il était né. Des détails, qu'il nous donne sur sa première enfance, prouvent qu'il n'a pas fait que traverser son pays natal, au moment des vacances, par exemple, mais qu'il y a vécu d'une façon suivie et qu'il le connaît à fond. Du reste, il est assez naturel que sa mère soit restée là-bas ; elle y a été abandonnée de bonne heure par son mari et y est restée veuve peu de temps après. Elle avait de grandes propriétés à gérer : il n'est pas probable qu'elle ait abandonné tout cela pour aller à Rome, d'autant plus que le moment n'était pas bien choisi. Quand Pline est en âge d'étudier, en 66, 67 ou 68, c'est l'époque des débauches néroniennes. Lorsqu'il a treize ans, commence la révolution qui substitue à Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, tout cela en dix-huit mois. Il est peu vraisemblable que la mère de Pline soit venue seule, avec son enfant, se jeter dans une ville pleine de dangers. — Mais, dira-t-on, son frère, Pline l'Ancien, aurait pu lui servir d'appui. Nous savons, par certains détails de son *Histoire Naturelle*, qu'il a été absent de Rome et occupé par ses fonctions financières en Gaule narbonnaise, en Belgique, en Afrique peut-être, jusque vers 75, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pline le Jeune a eu quatorze ans. Il est probable que, si la mère de Pline a emmené son fils à Rome, c'est à ce moment seulement.

Quant au tuteur de l'enfant, Verginius Rufus, sur les conseils duquel elle aurait pu encore s'appuyer, il était aussi absent de

Rome. Il n'y avait donc pas de raisons pour qu'elle quittât toutes ses propriétés, tous ses intérêts, et vint dans une ville où elle aurait été comme perdue et sans aucun appui.

Or, si Pline est resté pendant toute son enfance à Côme, la question à résoudre est résolue par le fait qu'il n'y avait pas d'école publique dans cette ville. Nous le savons par la *Lettre 13* du livre IV : il raconte à son ami Tacite qu'il vient de faire un petit voyage à Côme, — ceci, vers l'an 102 ou 103. Comme [il était, à cette époque, un favori de l'empereur, un grand personnage à Rome, ses compatriotes étaient très fiers de l'acclamer, et, quand il apparaissait, on venait en foule pour le saluer. — Parmi ceux qui se présentent est un des habitants de Côme, accompagné de son fils ; Pline demande à l'enfant : « Eh bien ! tu travailles, *studes* ? — Oui. — Et où travailles-tu ? — A Milan... Etonnement de Pline : — Pourquoi ne travailles-tu pas à Côme ? Alors le père : — Nous ne pouvons pas le faire travailler à Côme, parce qu'il n'y a pas d'école. Là-dessus Pline très ennuyé dit au père : — Comment ! vous n'êtes pas honteux de n'avoir pas une école ici ; mais vous devriez vous réunir tous pour en établir une. Mettez-vous à plusieurs ; pour vous donner du courage, je vous offre le tiers de la dépense. » Pline explique alors pourquoi il n'offre que le tiers de la somme, quand il pourrait l'offrir tout entière : c'est parce que ses compatriotes ne s'intéresseraient pas autant à l'affaire et n'auraient pas à cœur de choisir de bons professeurs. Cela se passait trente-deux ou trente-trois ans après le moment où Pline avait commencé ses études. C'est donc avec des précepteurs domestiques qu'il a étudié.

D'ailleurs son éducation n'a pas dû être différente de celle qu'on donnait alors dans les écoles publiques. Quel élève fût isolé ou mêlé à d'autres, la pédagogie du *grammaticus* était toujours la même, parce que le but de son enseignement était déterminé d'avance d'une façon très particulière. On est tenté de faire une comparaison très naturelle avec nos études, et l'on se dit : c'est notre enseignement secondaire. Oui, cela y correspond, en ce sens que ces études se faisaient entre dix et quinze ans. Mais chez nous l'enseignement secondaire a un but désintéressé ; il se propose, étant donné un esprit qui n'est pas formé, de le façonner, de l'assouplir, de manière qu'il soit en état, plus tard, de travailler lui-même à tout ce qu'il voudra. Peu importe ce qu'on lui apprendra. Tel élève, qui sortira du collège ne sachant que du grec et du latin, pourra être plus tard distingué en physique ou en chimie. On ne lui a rien enseigné de pratique, mais il a appris à travailler. C'est là le principe de notre enseignement secondaire. Ce point de vue désintéressé n'est pas du tout celui auquel se place le

grammaticus latin ; celui-ci a un but pratique : son école est une école préparatoire à une autre, qui est l'école de rhétorique, parce que c'est l'éloquence qui est le but suprême des études, depuis que l'enseignement romain s'est constitué, c'est-à-dire une ou deux générations avant Cicéron. On était en pleine république, et, à ce moment-là, la carrière politique n'était possible qu'autant qu'on savait parler, qu'on était orateur. Il s'ensuit que toutes les familles qui avaient pour leurs enfants quelque ambition devaient les mettre en état de devenir orateurs. De là est dérivé tout un système d'éducation avec préparation première à l'école de la rhétorique. Cela a duré tout le temps de la République. Lorsque l'empire est survenu, il s'est trouvé qu'il a pris possession des Romains juste au moment où, après toutes sortes d'oscillations et d'essais, les maîtres étaient arrivés à trouver un type d'enseignement admirablement approprié à l'état d'orateur. Il en est résulté que les maîtres n'ont pas changé leur système, alors même que l'éloquence ne pouvait plus s'exercer. On a continué à préparer des orateurs comme si l'on en avait toujours besoin, de sorte qu'aucun peuple, n'en a formé autant, et plus on avance dans l'histoire de l'empire, plus on trouve une préparation oratoire serrée et attentive. A l'époque de Cicéron, on se contentait de prendre l'élève à partir de douze, treize, quinze ans ; à l'époque où nous sommes, on commence en nourrice. Quintilien nous dit qu'il est très important de bien choisir la nourrice de l'enfant, car, si elle parlait mal, il ne pourrait être orateur. Un siècle plus tard, on commencera encore plus tôt. Un certain Sinésius, quand il est certain d'avoir un fils, fait donner à sa femme des leçons de diction pour être sûr de former un bon orateur.

La tâche du *grammaticus* était donc d'apprendre aux enfants à bien prononcer les lettres ; il recommençait l'alphabet, il recommençait la grammaire grecque et la grammaire latine ; puis on faisait des lectures d'auteurs, non pas pour savoir ce qu'ils avaient pensé, — la question des idées était secondaire, — mais pour savoir comment ils s'étaient exprimés ; tout était subordonné au style, et, comme le style oratoire n'est pas celui de la conversation, a plus de recherche et d'élégance, on s'attachait surtout aux poètes ; on donnait aussi aux élèves de petits exercices oraux, des compositions en prose et beaucoup de devoirs de poésie grecque et latine. Nous savons, par un seul fait que nous cite Pline, qu'il a dû avoir, lui aussi, cette éducation. Il nous raconte que, vers l'âge de quatorze ans, il a composé une tragédie grecque. Cela suffit, car, s'il a composé une tragédie grecque, c'est qu'il a suivi le cours d'études des *grammatici*, où l'on poussait le plus possible à

faire des vers grecs. Au reste, cette tragédie de Pline ne devait pas être quelque chose de bien extraordinaire ; au moment où il nous en parle, il ne se souvenait même plus du sujet. Mais, s'il l'a faite à quatorze ans, il est sûr qu'à cet âge il n'était pas encore entré dans l'école du *rhetor*, et cela nous conduit à l'année 74 ou 75, qui est l'époque où Pline l'Ancien paraît être revenu à Rome, de sorte que Pline le Jeune est arrivé à point, avec son oncle, pour commencer la seconde période de ses études, les études oratoires.

Pour celles-ci, il n'est pas possible de songer à une éducation privée ; Pline eut certainement une éducation publique. C'était une nécessité, d'abord pour l'élève, d'aller dans une école de rhétorique publique. Quintilien nous dit qu'il est impossible de faire son apprentissage oratoire tout seul ; il faut, dit-il, que l'enfant s'habitue de très bonne heure à se présenter, à parler devant un certain nombre de personnes. C'est nécessaire aussi pour le maître. Un des grands enseignements du professeur de rhétorique consistait à donner à ses élèves des exemples. Il y en avait un qui plaidait le pour, un autre le contre, et le professeur corrigeait. Eh bien ! dit Quintilien, représentez-vous un professeur de rhétorique qui parle devant un élève seul, dans une chambre ; concevez-vous qu'il pourra faire de l'éloquence ? Jamais il ne déclamera avec le ton, avec les gestes, avec la démarche, avec l'agitation de corps et d'esprit d'un orateur, et une partie de son enseignement sera perdue. Il était donc nécessaire qu'après l'éducation du *grammaticus* qui pouvait se donner en chambre, on passât dans une école de rhétorique publique. Tout le monde en était convaincu. Quand le fils de Corellia arrive à l'âge de faire son apprentissage oratoire, elle s'adresse encore à Pline pour qu'il lui indique une école, et Pline lui dit : « Vous avez raison, il est temps que ses études sortent du seuil de la maison paternelle. » La mère de Pline ne s'est pas plus soustraite à cette nécessité que Corellia. Nous savons que Pline a suivi les cours d'un *rhetor* et s'est assis sur les bancs de l'école publique avec d'autres élèves. Pline est chargé par Arulenus Rusticus de lui désigner pour son fils une bonne école : il va donc faire l'essai de plusieurs écoles. Il entre dans l'une d'elles, nous dit-il. « Je m'assieds au milieu des jeunes gens, *juvenes*, comme j'avais coutume (*juvenes* indique toujours les élèves de rhétorique, non les élèves du *grammaticus*, *pueri*).

Tous les jeunes gens qui voulaient être orateurs suivaient à la fois l'enseignement d'un professeur de latin et l'enseignement en grec d'un professeur de grec. Pline a suivi le cours de grec de Nicetas Sacerdos, sorte de déclamateur dont il est question dans le *Dia-*

logue des Orateurs, et l'enseignement latin donné par Quintilien. A cette époque, vers 75 ou 76, Quintilien, qui a commencé son enseignement en 70, n'est pas encore très loin de ses débuts ; mais il est très en vue ; beaucoup de ses élèves lui font déjà honneur. De plus, il représente à la fois l'enseignement officiel et l'enseignement à la mode : il est le premier qui ait reçu un traitement régulier, ce qui était une garantie de moralité : il n'était pas obligé de faire toutes sortes de métiers pour ajouter à ses revenus. Il était le premier avocat de Rome. Tout cela lui a attiré la confiance de la famille de Pline. Nous verrons comment Pline s'est comporté dans la classe de Quintilien, et quelles connaissances il a tirées de cet enseignement.

C. B.

La réforme économique au XVIII^e siècle.

La question d'Occident.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS.

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Nous nous proposons d'étudier les rapports qui ont uni, au XVIII^e siècle, les principaux Etats de l'Europe où furent opérées des réformes, et de rechercher quels principes ont dirigé la diplomatie de ces Etats pendant cette période, quels résultats ont amenés les négociations et les guerres.

Les questions que pouvaient débattre en commun les Etats européens se groupent sous trois chefs ; on peut considérer aussi trois théâtres d'action pour la diplomatie et les armées.

1^o Distribution des territoires et de l'influence dans l'Europe occidentale et centrale. — Question d'Occident.

2^o Possession des territoires d'outre-mer. — Question coloniale.

3^o Partage des régions de l'Europe orientale. — Question d'Orient.

La question coloniale peut être étudiée à part, mais elle n'est pas absolument distincte de la question d'Occident ; la diplomatie a mêlé l'une à l'autre ; les mêmes opérations militaires ont, en plus d'un cas, préparé leur solution.

QUESTION D'OCCIDENT.

Peu de questions ont été aussi étudiées. Les documents étaient faciles à trouver et à lire. La diplomatie est parfaitement organisée au XVIII^e siècle ; des archives renfermaient les rapports, instructions et mémoires. Une très petite partie seulement en a été publiée, mais irrégulièrement et selon les convenances des historiens ; elle suffit néanmoins pour éclairer la question dans ses traits généraux. Les documents que fournit chaque cour sont en effet contrôlés par ceux que donnent les autres pays. Il n'existe pas de recueil d'ensemble et il est souvent difficile de distinguer les documents contemporains des ouvrages. Les collections les plus considérables sont les lettres de Marie-Thérèse et de Joseph, les papiers et les mémoires de Frédéric. Les récits relatifs à cette époque ont moins d'importance que ceux qui ont trait à des époques plus anciennes, car nous possédons les documents contemporains ; on peut néanmoins accorder une valeur particulière à l'*Histoire de mon Temps* de Frédéric et aux *Mémoires* de de Bernis. Ces documents ont été bien utilisés. L'histoire du XVIII^e siècle a été renouvelée depuis trente ans, surtout en Allemagne. Les négociations et les guerres, la guerre de Sept Ans notamment, ont fourni matière à de nombreuses monographies. Les travaux français les plus remarquables sont ceux de d'Haussonville, de Broglie, Vandal. On peut consulter pour les guerres : Galitzyn, Pajol, Martin, Garden.

La carte politique de l'Europe a été déterminée par les traités d'Utrecht au XVIII^e siècle, par le congrès de 1815 au XIX^e. La distribution des territoires a très peu changé depuis cette époque ; l'équilibre européen s'est peu modifié. D'après les hommes d'Etat anglais, il y a en Europe trois grandes puissances. L'Angleterre et la France se font équilibre hors d'Europe, la France et l'Autriche en Europe. L'Espagne et la Hollande ne sont plus que des puissances de deuxième rang. L'Allemagne et l'Italie restent morcelées ; dans ces deux pays, l'Autriche possède des provinces considérables ; mais deux rois nouveaux, ceux de Prusse et de Sardaigne (Sicile), l'y tiennent en respect. Il y a quatre puissances maritimes ; mais la Hollande est à la remorque de l'Angleterre. L'équilibre sur le continent a pu se rétablir ; sur mer, il commence à se rompre en faveur de l'Angleterre.

De 1714 à 1789 il s'est posé trois questions continentales dans l'ordre suivant.

1^o L'Espagne a été dépouillée au profit de l'Autriche et s'efforce

de reconquérir les provinces perdues (1715-1748). Y parviendra-t-elle ?

2^e Le roi de Prusse est devenu un souverain puissant ; il a conquis la Silésie. La gardera-t-il ? C'est l'origine des trois guerres de Silésie. En même temps se pose pour l'Angleterre, la France et l'Espagne, la question des colonies. A qui appartiendront les colonies de l'Amérique du Nord et de l'Inde et le commerce espagnol ? Les deux questions, indépendantes en fait, sont unies par les diplomates. Parallèlement aux trois guerres de Silésie se font les deux grandes guerres franco-anglaises (1740-1763).

3^e Joseph d'Autriche veut se débarrasser d'une province espagnole, les Pays-Bas, et acquérir la Bavière. Y parviendra-t-il ? D'où les deux affaires de Bavière (1778-1785).

1. — La première question est la question relative aux anciennes possessions de l'Espagne. La cour d'Espagne a renoncé aux Pays-Bas, mais non aux provinces d'Italie. Charles VI, plus Espagnol qu'Allemand, a constitué un gouvernement spécial pour gouverner ses nouvelles provinces. Philippe V, veuf, a épousé une princesse italienne, Elisabeth Farnèse. M^{me} des Ursins l'a choisie pour avoir un instrument docile. Elisabeth a des fils et veut les pourvoir. C'est la politique de famille. Elle pousse le roi à reprendre les provinces italiennes pour les donner à ses enfants. Pour réaliser cette ambition, le gouvernement espagnol a fait quatre guerres successives.

1^o Alberoni a voulu reconquérir les provinces ; dès 1717, une flotte part de Barcelone. Mais tous les grands Etats sont d'accord pour désirer le maintien des traités. Le gouvernement français est dirigé par le Régent, qui a signé un traité d'assurance mutuelle avec le gouvernement anglais (10 oct. 1716). On lui promet des troupes si Louis XV meurt. L'Espagne a donc contre elle toutes les grandes puissances qui composent la quadruple alliance. Alberoni essaie de leur tenir tête ; il fait appel aux aventuriers et recherche l'appui de Charles XII, de Pierre le Grand, du prétendant. Mais il reste seul ; sa flotte est détruite. L'unique résultat est la conquête de la Sicile sur le roi de Savoie.

2^o Alberoni a été exilé ; un autre étranger, Riperda, continue son œuvre. Il tente d'obtenir le secours de l'Autriche (1725) ; on promet à Charles d'accepter la Pragmatique et d'accorder à la compagnie d'Ostende le traitement des nations les plus favorisées. La dynastie protestante d'Angleterre sera chassée. Ces deux Etats attirent dans leur alliance Catherine de Russie ; un traité est signé à Vienne (1725). L'Angleterre l'apprend et forme une coalition avec les autres Etats d'Europe : France, Prusse, Hollande, Suède,

Danemark. L'Espagne commence la guerre en 1727 par le siège de Gibraltar. L'Empereur veut envahir la Hollande ; la Russie fait des préparatifs. L'Angleterre arme trois flottes. Mais ni Walpole ni Fleury ne veulent la guerre ; Catherine meurt. L'Autriche et l'Espagne se résignent à la paix. Philippe comptait sur une révolution en Angleterre. Fleury réussit à conclure le traité de Séville (1729). Ripperda avait été disgracié en 1726.

3^e Le gouvernement espagnol a compris que le seul allié utile était la France. Les négociations diplomatiques ont eu pour effet d'isoler l'Empereur. La succession de Pologne fut le prétexte de la guerre ; Fleury soutint à peine Stanislas. Mais le parti de la guerre, représenté depuis 1727 par Chauvelin, décida la guerre contre l'Autriche. L'Espagne, la Sardaigne, la France attaquèrent l'Autriche de concert en Italie et sur le Rhin. Sur les conseils du prince Eugène, Charles se résigna à la paix ; il céda la Lorraine, Naples et des parties du Milanais contre la Toscane et Parme. L'Angleterre n'avait pas bougé ; quand on lui rappela ses promesses, elle déclara ne pouvoir agir sans la Hollande.

4^e La dernière guerre coïncide avec les guerres de Silésie. Il s'agit de pourvoir le deuxième fils d'Elisabeth. L'Espagne unie à la France attaque le Milanais ; elle a contre elle le roi de Sardaigne. A la paix, elle obtient Parme et Plaisance.

II. — La deuxième question à considérer est la question de Silésie ; il s'y joint la lutte entre la France et l'Angleterre, mais les deux guerres ont éclaté séparément.

Les Anglais désirent la guerre. Ils se plaignent de vexations que leur font subir, aux colonies, les autorités espagnoles. Les Espagnols réclament le droit de visite en pleine mer. Les Anglais veulent être autorisés à couper du bois de campêche et à embarquer du sel. Le gouvernement espagnol sait qu'il peut compter sur la France, et, dès 1733, le *pacte de famille* a été secrètement conclu contre la suprématie maritime de l'Angleterre. Walpole est forcé de déclarer la guerre en novembre 1739. En Allemagne, Frédéric profite de la mort de Charles VI pour réclamer quatre duchés de Silésie. Il obéit en cela aux instructions contenues dans un mémoire de 1670, où le grand Electeur impose comme un devoir à son héritier de réclamer ces domaines à l'extinction de la branche masculine des Habsbourg. Frédéric envahit la Silésie et la conquiert sans peine, Breslau n'a pas de garnison et les troupes autrichiennes sont en très mauvais état.

Les deux guerres pouvaient rester séparées, les diplomates français les ont unies. A ce moment, le parti de la guerre entraîne Fleury, que l'âge affaiblit ; on déclare que le moment est venu

d'abaisser la maison d'Autriche, on va donc reprendre la politique traditionnelle et sentimentale. Belle-Isle veut devenir maréchal.

La France a profité de la faiblesse des armées autrichiennes pour encourager les princes allemands et l'Espagne à démembler la monarchie. Cet encouragement suffisait. L'Electeur de Bavière avait été destiné, par son père, à l'Empire. Il avait épousé une fille de Joseph I^{er}, et, dès la mort de Charles VI, son ambassadeur invoqua, pour appuyer ses réclamations, le traité de 1547. Il semble que Fleury ait voulu se borner à pousser les princes allemands et à leur donner des subsides ; mais Belle-Isle l'engagea malgré lui. Il signa un traité avec la Saxe, il en fit conclure un autre par la Bavière et l'Espagne, à Nymphenbourg ; mais la France n'y adhérerait pas, Fleury avait résolu de s'en tenir au traité de 1738. Belle-Isle revint d'Allemagne mécontent et gagna le roi à ses vues. Il s'agit d'un démembrement complet. L'Electeur de Bavière sera empereur, il aura la Bohême, les États allemands, la Saxe, la Moravie, la Haute-Silésie, la Prusse, la Silésie, l'Espagne, le Milanais. Frédéric aurait préféré garder la Silésie grâce à un accord avec Marie-Thérèse ; il avait demandé cela à l'Angleterre ; mais Georges II se laissa aller, comme Belle-Isle, à la politique de sentiment ; il aimait le métier des armes et voulait diriger une guerre. Ses ministres obtinrent de l'argent du Parlement : il prit donc la défense de la Pragmatique. Deux ligues furent alors en présence. Les généraux français empêchèrent l'empereur de pousser la guerre avec vigueur. Marie-Thérèse se décida à céder la Silésie à Frédéric. En juin 1742 finit la première guerre de Silésie. La guerre change alors de caractère. La ligue, composée de l'Autriche, de l'Angleterre, de la Sardaigne, est la plus forte. Les Bavaois et les Français sont repoussés. Marie-Thérèse songe à se venger ; elle reprendra à l'Espagne la Sicile, à la France l'Alsace, à l'empereur la Bavière. Une armée pragmatique est en Pays-Bas ; l'armée autrichienne envahit l'Alsace en 1744.

2^e La deuxième guerre de Silésie commence. Marie-Thérèse, se sentant très forte, veut reconquérir la Silésie ; elle négocie un traité avec la Saxe. Frédéric se voit menacé ; il renouvelle l'alliance avec la France en juin 1744, avec l'empereur, et déclare qu'il va soutenir l'empereur et les libertés de l'Allemagne. Il envahit la Bohême ; les Autrichiens quittent l'Alsace.

La guerre se poursuit alors entre la Prusse, l'Autriche, la Saxe d'un côté, entre la France et l'Angleterre de l'autre. L'empereur traite. Frédéric et Louis XV sont isolés. Frédéric, par ses victoires en Silésie et en Saxe, force Marie-Thérèse et la Saxe à faire la paix à Dresde, 25 décembre 1745. Louis XV est encouragé par la du-

chesse de Châteauroux ; il a un général, le maréchal de Saxe ; les Pays-Bas sont à peine défendus, il les conquiert, envahit la Hollande. La guerre n'a plus aucun objet. On ne peut démembler ni l'Autriche, ni la France. L'Angleterre est fatiguée.

3^o Marie-Thérèse a donc été obligée de renoncer à la guerre ; elle ne pouvait se passer, pour la faire, des subsides de l'Angleterre. Mais, loin d'abandonner le projet de reprendre la Silésie, elle s'y attache avec opiniâtreté et fait de la politique de sentiment. Or, à ce moment, plusieurs des grands États d'Europe sont gouvernés par des femmes et prêts à suivre ce genre de politique. Frédéric s'est rendu odieux par son cynisme et sa franchise ; il veut seulement garder sa conquête et vivre en paix. Il n'est pas conquérant par tempérament ; mais il a soulevé contre lui l'opinion des cours. Marie-Thérèse a continué de négocier et a maintenu son alliance avec la Russie et la Saxe, qui sont le principal élément de la coalition. Les trois cours préparent l'abaissement du roi de Prusse ; la Russie a promis 80.000 hommes.

Mais, avant que cette coalition soit prête à agir, la guerre recommence entre les deux grands États maritimes, à propos du Canada.

L'Angleterre, craignant pour le Hanovre, travaille au maintien de la paix en Allemagne. Elle négocie la neutralité avec Frédéric, qui l'accepte. La France a intérêt à laisser l'Autriche s'engager dans une guerre qui lui laisse la disposition de toutes ses forces pour la guerre sur mer ; mais elle tient à attaquer le Hanovre et demande à Frédéric de conclure une alliance. Le traité n'est pas renouvelé ; mais Frédéric n'a plus à s'inquiéter ; il ne se croit pas non plus menacé par la Russie. L'ambassadeur a donné de l'argent au ministre Bestujev et déclare qu'il est sûr des Russes.

Marie-Thérèse et Kaunitz veulent la guerre et décident de ne pas défendre les Pays-Bas. Elisabeth propose d'attaquer ; Marie-Thérèse tient à s'assurer auparavant les ressources nécessaires. Deux puissances pouvaient les lui fournir. L'une d'elles, l'Angleterre, est son ancienne alliée ; mais elle a traité avec Frédéric. On a essayé de gagner l'autre, la France ; mais l'ambassade de Kaunitz a duré trois ans et n'a abouti qu'à un espoir de neutralité. Mais, le 25 août 1755, Kaunitz et Marie-Thérèse déclarèrent que le moment d'abaisser la Prusse était venu ; il faudrait toutefois que la France consentît à un traité de subsides. On demande à Louis XV de commencer des négociations. Sur les conseils de M^{me} de Pompadour, on désigna Bernis pour les ouvrir, elles durèrent tout l'automne et tout l'hiver. Le 1^{er} mai 1756, furent signés les premiers traités de Versailles. Frédéric se trouva isolé ;

il acheta les secrétaires de l'ambassade autrichienne à Berlin et de la chancellerie de Dresde et apprit ainsi les projets de la Russie et de l'Autriche. Sûr d'être attaqué au printemps de l'année 1757, il se décida à occuper la Saxe, à attaquer l'Autriche avant que la coalition fût prête. L'occupation de la Saxe privait d'un membre la coalition, mais ce fut le prétexte d'une union entre la Russie, la Saxe, les princes allemands, la Suède, la France. Le gouvernement français se décida à transformer le traité qui l'unissait à l'Autriche et promit de se mettre à son service jusqu'à ce qu'elle eût réalisé son dessein, 2 mai 1757. Les deux projets du traité nous montrent que le gouvernement français a cédé sur tous les points. Par contre, Frédéric reçut les subsides de l'Angleterre.

Les opérations militaires de la guerre de Silésie se déroulent sur deux théâtres : les Etats de Frédéric et le Hanovre ; elles sont indépendantes dans la campagne de 1757-1758. Frédéric, vaincu en Bohême, est forcé de se retirer avec une armée assez atteinte. Ses Etats sont envahis par quatre côtés. Les Suédois ne sont pas des ennemis sérieux. Les Russes sont commandés par Apraxins, courtisan timide, qui a peur d'être compromis par ses victoires. L'armée de l'Empire est un ramassis de malheureux, sans souliers, et sans vivres ; l'armée de Soubise, à laquelle elle est jointe, n'ose pas avancer. C'est l'année des grandes victoires, de Leuthen et de Rosbach. L'Angleterre se décide alors à conclure un traité de subsides, le 11 avril 1758 : elle accordait à la Prusse 670.000 livres par an. L'armée d'observation devient armée d'opération. Malgré les victoires de Frédéric, les Russes prennent la Prusse orientale et envahissent la Marche. Frédéric est surpris, la nuit, à Hochkisch.

La cour de France ne pouvait continuer à lier ainsi son sort à celui de l'Autriche. Bernis offrit de céder la place à Choiseul en promettant de travailler avec lui. Louis XV accepta ; mais, dès que Choiseul fut nommé ministre, Bernis essaya de conseiller la paix, et le roi l'exila dans une de ses abbayes.

Kaunitz refusait de rien changer au traité ; cependant, sur les instances de Choiseul, on revint au traité de 1756. Désormais la France n'est plus engagée à faire la guerre aussi longtemps qu'il plaira à l'Autriche, mais à fournir 24.000 hommes et 7 millions et demi.

L'année 1759 est encore, pour la fortune de Frédéric, un moment critique. Les Autrichiens ont opéré de concert avec les Russes, et, pour la première fois, Frédéric a vu son armée en désordre ; il se croit perdu. Mais les Russes et les Autrichiens ne s'entendent plus ; les armées se replient à l'approche de Frédéric, que l'on commence à craindre. La France cherche à obtenir la paix ; l'Autriche et la

Russie refusent. La Russie exige la cession de la Prusse. Le seul ennemi actif est l'Autriche. Les armées opèrent en Saxe et en Silésie. Frédéric lutte avec 90.000 hommes contre 120.000 Autrichiens et 60.000 Russes.

La fin de l'année 1761 marque, pour la Prusse, la fin d'une troisième période de revers. Frédéric a passé le temps de cette campagne à défendre son camp de Schweidnitz. Les Russes ont pris Colberg. Il n'a plus ni hommes ni argent. Le nouveau ministre anglais l'a abandonné. Il est sauvé par la mort d'Elisabeth.

Dès lors, la coalition se disloque. La France s'est désintéressée de la guerre d'Allemagne. Choiseul a fini par comprendre que la France doit concentrer ses forces sur mer. Le roi d'Espagne était resté en dehors de la guerre. En octobre 1759, Charles III se montre prêt à soutenir la France. Il présente ses griefs à l'Angleterre, prépare une flotte de 35 vaisseaux, et envoie Grimaldi à Paris en février 1761. Les Espagnols tiennent à entrer en guerre avant que la France ait fait la paix ; ils s'imaginent n'avoir rien à perdre. Pitt voit avec plaisir l'Espagne s'engager dans une guerre qui livrera ses colonies aux Anglais. Les cours de France et d'Espagne concluent le *pacte de famille*. Pitt conseille de commencer immédiatement la guerre ; on refuse, il quitte le ministère. Frédéric profite du départ des Russes ; il envoie des troupes en Franconie pour détacher de la coalition les princes allemands. L'Autriche isolée se décide à la paix.

Ainsi finit la troisième guerre de Silésie. Frédéric rentre, après sept ans d'absence, dans sa capitale « où, dit-il, il ne connaît plus que les murs ».

III. — Les affaires de Bavière sont moins compliquées que les affaires relatives à la Silésie. L'Autriche a renoncé à ressaisir la province perdue. Joseph II, empereur en 1765, est très ambitieux ; sans doute il veut le maintien de la paix en Allemagne ; mais il a résolu d'agrandir l'Autriche et songe à la Bavière. Ce pays a été conquis deux fois par les Habsbourg, deux fois ils ont dû le rendre ; or, Kaunitz a déjà discuté le projet de l'échanger à l'amiable contre les Pays-Bas. Joseph compte sur la neutralité de l'Europe. La guerre de Sept Ans a établi entre les cours d'Autriche et de France une amitié qui dure encore. Marie-Antoinette est venue en France ; Joseph arrive à Versailles en 1777 ; mais le ministère a changé de direction. Vergennes se méfie de l'Autriche ; Joseph passe pour un esprit brouillon. Subitement, le duc de Bavière meurt. Les Autrichiens renoncent au projet d'échange, ils préfèrent se contenter de la Basse Bavière et l'avoir en toute propriété ; Joseph la fait occuper. Il voit la France et l'Angleterre aux prises, et croit

que le champ est libre. Mais Frédéric se présente en défenseur des libertés de l'Empire ; il entre en Bohême, son armée est refaite ; au contraire, celle de Joseph est désorganisée ; l'empereur fait appel aux Russes ; mais le ministre Laudon perd tout sang-froid, et Joseph, désespéré, songe à se sauver en Italie. Frédéric et son frère Henri auraient dû opérer leur jonction ; le mauvais temps, la maladie les forcèrent à la retraite. Un congrès fut tenu à Teschen. L'Empereur dut rendre sa conquête et indemniser la Saxe.

Joseph, devenu souverain, tenta de nouveau d'obtenir la Bavière en échange des Pays-Bas et voulut imposer sa volonté aux Hollandais. La France prit parti pour eux ; mais Joseph semblait résolu à la guerre et Vergennes consentait à favoriser la réalisation de ses projets, quand les autres ministres déclarèrent qu'il fallait consulter la Prusse. L'échange ne pouvait plus avoir lieu. Frédéric organisa une ligue des États allemands ; elle demeura sans action, mais c'était un symbole : les princes, jusque-là alliés de l'Empereur, apparaissaient groupés autour de la Prusse. Joseph dut abandonner une partie de ses prétentions.

Telles sont les grandes questions politiques du XVIII^e siècle. Les résultats que l'on a obtenus, en essayant de les résoudre, sont peu considérables.

La reine d'Espagne a acquis pour ses fils Naples et Parme, grâce à l'alliance de la France. La France a gardé la Lorraine. Le roi de Prusse a conquis dès l'abord la Silésie et l'a gardée, après avoir soutenu trois guerres. L'Autriche a essayé d'acquérir la Bavière et n'a obtenu que l'Innviertel ; sa politique a été très active, mais rien ne lui a réussi.

La France a suivi, pendant vingt-cinq ans, une politique pacifique, qui lui a valu une annexion considérable. Pendant la deuxième moitié du siècle, sa politique est une politique de sentiment. Louis XV veut agir « en roi, non en marchand » ; il songe à abaisser la maison d'Autriche sans essayer d'acquérir les Pays-Bas, à punir Frédéric, à unir dans un pacte commun les membres de la famille de Bourbon. Il a donc négligé la guerre d'outre-mer. Les deux puissances qui ont grandi sont, l'une, l'ennemie de la France, l'Angleterre ; l'autre, l'adversaire de l'Autriche, la Prusse.

L.

La philosophie de Kant

Cours de M. GEORGES DWELSHAUVERS (1),

Professeur à l'Université de Bruxelles.

VI

LA THÉORIE DU CIEL.

En 1754, Kant avait, dans une étude parue dans les *Königsberger Frage-und Anzeigungsnachrichten*, nos 23 et 24 (« La terre a-t-elle subi des transformations dans sa rotation ? » tel est le titre de l'article), annoncé sa *Théorie du Ciel* sous le titre provisoire : « Cosmogonie ou Essai de dériver l'origine de l'univers, la formation des corps célestes et les causes de leur mouvement, des lois générales du mouvement de la matière, d'après la théorie de Newton », titre qui expliquait le but de l'œuvre, mais a été abandonné pour celui-ci : « Histoire naturelle générale et Théorie du ciel, ou Essai sur la constitution et l'origine mécanique de tout l'univers, traité d'après les principes newtoniens » (1755).

Cet ouvrage passa inaperçu de ses contemporains (cause matérielle : pendant la publication, faillite de l'éditeur Petersen). En 1761, Lambert, dans ses *Lettres cosmologiques*, fait une hypothèse semblable à celle de Kant, sans avoir eu connaissance de la *Théorie du Ciel*, et Laplace, dans son *Exposition du système du monde*, n'en fait pas mention non plus. L'importance de l'œuvre de Kant a été mise en lumière par Humboldt (*Kosmos*, I, 90), Helmholtz (*Sur l'action réciproque des forces dans la nature*, 1854), Zöllner (*Nature des comètes*, 1872, p. 460-3), Schopenhauer (*Parerga*, II, 148), Liebmann (*Phil. Monatshfte*, IX), Drews, (*op. cit.*). — Milhaud (*Rev. philos.*, mai 1895) semble n'avoir pas compris le point de vue auquel il faut se placer.

Copernic avait renversé la conception cosmologique de Ptolémée ; Kepler avait formulé les trois lois qui ont gardé son nom ; Newton avait découvert la formule de la gravitation universelle. Mais aucun d'eux n'avait cherché à expliquer l'origine de cet ordre de choses. Newton savait que les six planètes alors connues et leurs dix satellites sont à peu près sur le même plan,

(1) Voir les nos précédents de la *Revue des Cours et Conférences*, 1897-98.

celui de l'équateur solaire hypothétiquement prolongé, et que le mouvement de translation des planètes autour du soleil se produit dans le même sens que la rotation du soleil sur lui-même. Mais Newton s'arrêtait là, et à la question relative à l'origine, il répondait : c'est Dieu qui l'a décidé ainsi.

« Donnez-moi de la matière », écrit, par contre, Kant, « et je vous construirai un monde » (Éd. Kehrbach, p. 14) ; et « je veux vous montrer comment un monde en naîtra » (*ibid.*, 15) ; mais personne, ajoute-t-il, n'oserait dire cela du moindre être de la nature organique (remarque frappante pour l'histoire du développement des sciences).

L'attraction et la répulsion formeront la base de la construction de Kant. A l'origine, la matière est pour lui en état chaotique, mais il y a entre les éléments premiers qui la composent des différences de *pesanteur* : l'état de repos ne peut donc durer qu'un indéfinissable instant, les éléments de plus forte densité attirant les autres. Dans leur précipitation, les éléments se heurtent et se repoussent, et si les uns vont droit aux centres qui les attirent, les autres sont entraînés en des mouvements circulaires, qui peu à peu se règlent et se régularisent. La même chose a lieu pour les étoiles fixes.

Au delà des planètes connues, il y en a d'autres de plus grande excentricité ; celles-ci forment transition vers les comètes, d'excentricité beaucoup plus large.

Les systèmes stellaires ont eu un commencement, ils auront une fin ; et du nouveau chaos dans lequel ils retomberont naîtra un monde rajeuni.

Les êtres de raison aussi s'adaptent aux conditions matérielles des astres, et l'âme ira, en se perfectionnant de plus en plus, à la découverte d'autres mondes que ceux auxquels elle est transitoirement attachée. Elle est immortelle, comme Dieu qui est présent partout. Nous voyons donc que l'interprétation mécaniste de la formation des mondes, loin de conduire Kant au scepticisme et à l'irréligion, élargit son concept de Dieu : « Il y a un Dieu, précisément parce que la nature ne peut elle-même, dans le chaos, agir autrement que selon des lois et avec ordre (p. 13). » L'ordonnance de la nature révèle la *constance* de l'ordre divin. Kant reconnaît l'accord entre son système et la religion (p. 6).

Nous trouvons donc dans la *Théorie du Ciel* cette triple donnée métaphysique : 1^o explication scientifique et naturelle des phénomènes ; 2^o unité de la nature ; 3^o système de causes finales.

VII

KANT COMME SAVANT.

Je résume ici, d'après le beau livre de Drews, les caractères essentiels de l'œuvre purement scientifique de Kant.

1. *Physique générale.* — Le tremblement de terre qui détruit Lisbonne en 1755 donne à Kant l'occasion d'étudier la question du feu souterrain. C'est à l'existence de celui-ci qu'il attribue le phénomène. Le grand mérite de Kant en ceci (et par là il se rattache bien au XVIII^e siècle) est de vouloir remplacer par une explication naturelle ce que d'autres représentaient comme l'œuvre de vengeance de Dieu. Et il serait plaisant, en effet, que le même grand mouvement naturel qui détruisit Lisbonne ait fait jaillir à Teplitz des eaux minérales, et assuré la prospérité à des gens qui n'avaient rien fait pour la mériter.

En 1754, Kant examine le retard dans la rotation de la terre et argumente ainsi : le mouvement de l'océan, de l'est à l'ouest, se produit dans le sens contraire de la rotation ; celle-ci étant un mouvement libre, la plus petite quantité qu'il perd est perdue réellement pour lui ; et il admet 86 secondes de retard pour 2.000 ans (Mayer : 1/16 de sec. pour 2.500 ; Hansens en 1863 depuis 150 av. J.-C., augmentation du 84^e de sec. pour le jour stellaire).

Dans son article : « La Terre vieillit-elle ? » (1754), Kant examine les causes de cette question au point de vue du grand public, et expose les données du problème, tel qu'on le formulait alors.

Méditations sur le feu (thèse latine, 1755) : grâce à une matière répandue entre les molécules des corps, matière élastique qui se dégage sous l'action extérieure, le volume des corps augmente par la chaleur. Celle-ci consiste en mouvements ondulatoires et vibratoires de cette matière, que Kant fait semblable à l'éther.

Dans sa *Théorie des vents* de 1756, il signale l'influence de la température sur le déplacement des masses d'air et explique les moussons par la rotation terrestre. Dans les *Volcans de la lune* (1785), il admet que la croûte terrestre s'est formée par refroidissement ; le feu intérieur est toujours là, et provoque la naissance de puissantes bulles d'air qui creusent l'écorce terrestre et provoquent des tremblements de terre.

2. *Géographie et Anthropologie* (*Cours de géographie* publié par Rink, 1802 ; *Anthropologie*, 1798 ; programme de cours de 1757 ; introduction, au cours, 1765-66 ; *Races humaines*, 1775 et 1785 ;

les Principes téléologiques en philosophie, 1788. « La géographie physique doit devenir une géographie physico-morale et politique ». L'étude des rapports naturels des pays et de la vie humaine « est la base même de l'histoire ». Ces rapports font comprendre les différences des mœurs selon les lieux habités par l'homme. Par cette synthèse entre l'homme et la nature, on arrivera à l'unité du savoir. Pour y arriver, il faut suivre le développement des choses à travers les temps (idée de l'évolution chez Kant). Cette idée n'est pas exclusivement propre à Kant ; Drews omet de signaler que Montesquieu était allé tout aussi loin (*Esprit des Lois*, liv. XIV et suiv.). Drews force, du reste, la note, afin de représenter Kant comme le père du transformisme. Si Kant admet que « variété et espèce ne se distinguent pas » et reconnaît l'adaptation, rien ne démontre qu'il ait soupçonné ce que Darwin et Haeckel ont découvert. Kant procède par généralisation et part de faits rapportés, non de recherches personnelles dans cet ordre d'idées-ci. Il croit, du reste, à la fixité des espèces.

Il reconnaît les phénomènes de sélection et d'hérédité. Il repousse l'explication physico-mécanique des phénomènes et admet un plan dans la nature ; mais cette question relève de la métaphysique, et ce sont, d'après Drews, les nombreuses questions métaphysiques que Kant rencontre dans les sciences qui le poussent à réformer la métaphysique, précisément pour mieux asservir les principes de ces sciences (thèse très nettement marquée chez Drews).

VIII

LE PREMIER ESSAI PHILOSOPHIQUE DE KANT.

La thèse latine de 1755 : *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ nova dilucidatio* (Ed. V.-K., Kleine Schriften zur Logik u. Metaphysik, 3^e partie, p. 1-51) traite du principe de contradiction, du principe de raison suffisante, du principe de succession et de coexistence. But : accord à établir entre la théorie de la nature et la théorie de la connaissance. — Leibniz admettait les deux premiers, l'un portant sur les vérités de pensée, l'autre sur les vérités de fait. Mais, en disant : « Tout ce qui existe doit avoir sa raison », le rationalisme confondait le rapport de principe à conséquence avec celui de cause à effet réel.

1. Kant n'admet pas qu'il n'y ait logiquement qu'un seul principe premier (celui de contradiction par exemple). Les vérités affirmatives ne dérivent pas d'un principe à forme négative, et réciproquement. Donc, deux principes. Mais l'identité seule s'applique à Dieu, exempt de contradiction.

2. Au terme « raison suffisante », il substitue *raison déterminante*. Il distingue : *ratio antecederet determinans* (*ratio cur, ratio essendi vel fiendi*), et *ratio consequenter determinans* (*ratio quod, ou ratio cognoscendi*) : l'occultation des satellites de Jupiter est la raison *logique* (*r. cognoscendi*) de la vitesse de propagation de la lumière ; mais les propriétés de l'éther en sont la raison *antécédente* (*ratio cur*).

« Rien n'est vrai sans raison suffisante », prop. 5). Aucune chose ne peut être cause à elle-même, pas même Dieu qui échappe à la liaison causale. L'existence de Dieu est de nécessité absolue ; sans lui, aucune existence ne serait réelle. Mais, s'il précède toute la série des causes, il n'en est pas moins vrai que dans le monde chaque chose est déterminée par une autre chose.

Mais alors, objectera-t-on, comment expliquer la *volonté libre*, qui se détermine elle-même ? — Polémique avec Crusius (dialogue entre Cajus et Titius). Il faut distinguer entre les motifs d'ordre *mécanique* (à réaction immédiate) et les motifs d'ordre *interne*. La volonté n'agit pas sans motif. Quand je dis : « J'agis selon mon bon plaisir », mon bon plaisir *est un motif* d'ordre interne. Dans le dialogue, Kant objecte à Crusius ceci : tu veux agir par liberté ; or, devant faire tel ou tel acte, tu t'aperçois que, si tu agis bien, c'est à cause de ton éducation, de tes convictions morales ; autant de motifs ! Pour y échapper, être libre, il te faudrait donc agir mal (contrairement à tes motifs déterminants). Kant posera tout autrement le problème dans ses *Critiques*, et distinguera entre la volonté soumise à la liaison causale comme volonté *phénoménale*, et la volonté libre ou volonté *intelligible* (chose en soi). Dans la question du *mal moral*, Kant suit Leibniz.

Corollaires : rien dans l'effet qui ne soit dans la cause, et rien de plus dans l'effet que dans la cause ; la quantité de réalité ne se modifie pas (Leibniz : aucune représentation ne naît ; les représentations se développent).

3. Avec le *principe de succession* apparaît dans le livre de Kant la critique de Wolf (toute chose portant en elle-même la raison de ses changements) et l'influence de Newton : « Les substances ne subissent de transformation que lorsqu'elles sont en rapport entre elles ». De là, les modifications de l'âme proviennent des objets extérieurs (contre l'*harmonie préétablie*) ; Dieu est libre de toute modification. Le *principe de coexistence* établit que c'est grâce à l'entendement divin, lieu de toute existence, que les substances finies ont des rapports entre elles.

Pour expliquer les rapports entre les substances, Spinoza en avait fait des *modes de Dieu* ; Leibniz avait imaginé l'*harmonie*

préétablie ; Kant, par contre, admet leur influence réciproque, mais garde le plan divin (*Comment. de v. K.*) ; c'est un amoindrissement successif au profit des réalités.

Applications : 1° Dieu eût pu créer d'autres univers que le nôtre, établir entre les substances des rapports différents de ceux qui existent ; 2° le concept d'espace est donné par le mode de relation réciproque des substances, qui est l'*attraction* de Newton ; 3° il y a une action réciproque entre corps et âme, en vertu du dynamisme universel.

IX

MONADOLOGIE PHYSIQUE, MOUVEMENT ET REPOS,
GRANDEURS NÉGATIVES.

1. *Monadologie physique*. — Comment accorder l'existence de monades indivisibles et la divisibilité de l'espace à l'infini ? En plaçant l'espace en dehors des monades et refusant à l'espace un caractère substantiel ; l'espace n'est que la forme des rapports entre les substances ; il n'est que la *sphère d'action* des substances, l'étendue dans laquelle s'exerce l'action des substances. Pour Kant, l'espace est donc objectif alors (il sera, dans la *Critique de la Raison pure*, une forme subjective de notre sensibilité).

2. *Mouvement et repos* (1758). — Le mouvement ou changement de lieu est toujours *relatif*. Si une bille se meut vers une autre qui est en repos, celle-ci peut toujours être considérée comme se mouvant dans le sens contraire au mouvement de la première ; l'espace ambiant peut être considéré comme se mouvant avec elle ; et, après le choc et l'arrêt apparent, on peut supposer que l'espace continue son mouvement. Les deux corps, arrêtés, seront donc en mouvement contraire à celui de l'espace.

3. *Essai d'introduire dans la philosophie le concept de grandeur négative* (1763). — On sent se préciser, dès la *préface* (très caractéristique), la pensée de Kant. Il s'y attache à montrer que l'introduction des mathématiques dans les sciences pousse celles-ci en avant ; que la métaphysique eût dû admettre et la divisibilité à l'infini et l'infiniment petit, et les grandeurs négatives que Crusius confond avec la négation en logique ! Quant à ces *pseudo-formules* mathématiques employées par les métaphysiciens, à ces raisonnements *apparents*, leur valeur est nulle.

L'*opposition logique* porte qu'une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps. Elle aboutit à la *négation*.

L'*opposition réelle* admet deux forces de sens contraire agissant

sur un corps. Résultat : quelque chose de positif (l'équilibre du corps à l'état de repos).

Le rationalisme ne connaît que l'opposition logique.

L'impénétrabilité n'est pas la négation logique de l'attraction ; le pôle négatif n'est pas la négation logique du pôle positif.

Un mouvement qui semble disparaître (négation apparente) ne cesse pas sans une compensation : transformation toujours amenée par des causes. Cela vaut même pour l'esprit. Ici aussi il faut des causes (*internes* dans ce cas).

Outre l'opposition réelle, il faut noter l'opposition possible (*potentielle*). *Plus* et *moins* ne sont que des signes ; et en soustrayant dans les transformations de l'univers, la somme de celles qui portent le signe *moins* de la somme de celles qu'affecte le signe *plus*, on obtient la somme du positif, qui ne peut ni augmenter ni diminuer. Pour arriver à ce résultat, il faut bien reconnaître que les forces semblent se produire par une seule et même matière (Kant admet une *Mittelmaterie* pour le magnétisme, l'électricité, la chaleur). Drews voit ici en Kant le précurseur de la théorie mécanique de la chaleur.

Signalons encore l'importance, au point de vue de l'idée kantienne, qui s'attache à la distinction entre *opposition logique* (ne donnant que « le fondement de l'impossibilité ou de la nécessité de la détermination d'un concept par un prédicat ») et *opposition réelle*. « Raison logique et causalité ne sont donc pas la même chose. » (Influence de Hume, d'après Zeller et K. Fischer ; développement naturel de la pensée de Kant, d'après Paulsen et Drews.)

X

LE CRITICISME AVANT KANT.

(RIEHL, *Der philos. Kriticismus*, I, Leipzig, 1876.)

Locke, examinant la source de nos concepts, nie les *idées innées* ; Hume, examinant la portée de l'entendement, nie la *connaissance métaphysique* ; Kant, examinant la *possibilité des connaissances synthétiques* indépendamment de l'expérience, ruine la *métaphysique* et pose les fondements d'une *théorie générale de la science* (Riehl, p. 2).

Par un rapprochement plus spirituel que réel, Riehl compare leur rôle philosophique à celui de Démocrite, qui reconnaît que nos sensations sont des signes conventionnels par rapport aux qualités des choses, de Protagoras établissant la relativité des

connaissances humaines, et de Platon, sceptique quant à l'essence de ces connaissances.

1. Analysant l'œuvre de Locke, Riehl rappelle que ce philosophe dérivait le contenu de la pensée de l'intuition sensible : nous avons la *sensation* (sens externe) et la *réflexion* (sens interne, reflet de la sensation). Locke combat les idées innées, mais admet l'activité formelle de l'entendement.

Locke appelle *idées* les éléments simples de nos représentations. Ces éléments ne peuvent être ni détruits, ni créés. L'entendement les combine.

Les *sensations* nous donnent les qualités des choses : il y a des qualités *primaires* (inséparables des choses elles-mêmes : solidité, forme, etc.), et des qualités *secondaires*, qui varient avec les circonstances (couleur, chaleur, etc.).

La sensation est la *limite* de notre connaissance. Ce qui n'est pas représentable par les sens ne peut être connu.

Comment expliquer alors les éléments qui résultent de l'activité formelle de l'entendement (espace, temps, infinité, substance, etc.) ? — En les réduisant à la sensation. L'*espace* se ramène à l'appréciation de la distance ; le *temps* résulte de la distance entre nos représentations qui viennent et s'éloignent. Nous appliquons notre mesure au temps et à l'espace. L'*infini* se réduit à la possibilité d'augmenter ou de diminuer un nombre donné.

C'est contre la *substance* qu'il dirige surtout son effort. La substance n'est qu'un substratum supposé par nous sous les phénomènes. Ce concept n'est pas dans l'expérience. Il se base sur l'union que nous établissons entre deux éléments, qui ont eu quelques moments de coexistence. Ce concept n'augmente en rien notre savoir. Plus nous pénétrons dans l'explication réelle d'une chose, plus le concept de substance recule.

Tout cela montre que Locke a tenté une explication *psychologique* de nos faits de conscience et l'a voulu baser sur l'observation interne.

2. *David Hume*, faussement appelé *sceptique*. — Son but est « la positivité de la pensée » ; sa méthode, le scepticisme (thèse de Dühring, von Kirchmann, Riehl). Hume dit que la nature nous a déterminés à juger aussi bien qu'à respirer ou à sentir (donc, contre le scepticisme). Mais ce qu'il combat, c'est le « raisonnement pur », qui est improductif.

Il n'y a pas d'absolu, et le bien abstrait n'existe pas. Toutes nos idées reposent sur l'*habitude*.

Double source de la connaissance humaine : l'*expérience* et l'*association*. 1° L'*expérience* : elle comprend les *impressions actuelles*

et leurs *représentations dans la mémoire* (— impressions effacées) ; puis les *impressions dérivées* (soit directement, c'est la *sensibilité* ; soit par un moyen terme, c'est l'*action* et la *passion*) ; enfin les *concepts*, qui ne sont que les copies d'impressions extérieures. Les concepts n'ont de réalité que pour autant qu'ils possèdent des impressions qui leur correspondent ; l'impression est donc le criterium de la réalité. — 2° L'*association* : elle unit une impression fraîche à une impression antérieure ; ou impressions et concepts. Elle a trois formes : la *similitude* (union de représentations semblables : un bon portrait rappelant quelqu'un que l'on connaît) ; la *contiguïté* dans le temps et l'espace ; la *causalité*.

L'unité de la personnalité provient de l'union des représentations. (Côté simpliste, mécaniste de cette critique ; elle ne justifie pas l'analyse psychologique des faits conscients ; elle ne tient compte ni de la personnalité, ni de la constance de l'élément formel dans l'esprit.)

3. La critique de Hume vise surtout la *causalité* (c'est ce qui a frappé Kant, et c'est ici le Hume qu'il connaît et dont il combattra ce qu'il appelle le scepticisme). Hume combat avec raison le rationalisme qui confondait cause réelle et cause logique. La connaissance des faits repose entièrement sur la liaison causale. Cette liaison n'est pas donnée *à priori*, car rien dans les purs concepts ne nous indique quelle est la cause, ni quel est l'effet d'un phénomène donné : le concept de pain ne donne pas *à priori* celui de nutrition. Il faut l'expérience pour cela. Autre exemple : en mécanique, on ne mesure la force que d'après ses effets observés.

La causalité se base donc uniquement sur l'observation, et celle-ci ne comporte que la *constance* dans la liaison des phénomènes. De cette constance provient l'habitude, et, subjectivement, la conscience. Cela se ramène donc à la *contiguïté* et à la *succession*.

La causalité n'est donc pas une idée de raison, mais une question d'habitude. Comment expliquer notre recherche incessante de la causalité ? Par un *instinct* (en harmonie avec le *réel*, et bien plus puissant que tous les raisonnements métaphysiques). Cet instinct est à ranger avec notre instinct de nutrition ou de locomotion.

Les signes distinctifs des liaisons causales sont donc : la contiguïté dans le temps et dans l'espace ; la priorité de la cause ; la constance de la relation de cause à effet.

Riehl dégage dans cette analyse les points de contact entre Hume et Kant : 1° séparation de la connaissance réelle et de la pensée idéale ; 2° la causalité est un principe de la pensée réelle, non de la pensée logique ; 3° la causalité n'est pas démontrable *à priori* ; 4° elle a comme signe objectif la constance.

Kant range la causalité dans les *analogies* de l'expérience ; mais il en cherche la constance dans la forme intelligible de l'expérience possible.

4. A ce moment du développement de sa pensée philosophique, Kant subit donc l'influence *directe et positive* de Hume comme criticiste de la causalité ; il subit encore comme influence *négative* un sentiment de répulsion pour les extravagances de Swedenborg et des visionnaires. Enfin, il apprend à connaître le penseur qui, dans le domaine moral, méritera à ses yeux la même estime que Newton dans les sciences physiques ; je veux dire J.-J. Rousseau.

La seconde partie de ces leçons, remise à plus tard, commencera par l'étude de ces influences nouvelles et par l'analyse d'un livre caractéristique pour ce moment de l'évolution de Kant : *Les Rêves d'un visionnaire éclaircis par les rêves de la métaphysique* (1766).

(A suivre.)

GEORGES DWELSHAUVERS.

Sujets de devoirs

Université de Clermont-Ferrand

AGRÉGATIONS, LICENCES, CERTIFICAT.

Compositions françaises.

AGRÉGATION DES LETTRES.

1^o Marquer les différences des génies oratoires de Bossuet et de Bourdaloue, d'après les textes inscrits au programme.

2^o Caractériser le génie poétique de Michelet, d'après le livre VII de l'*Histoire de France*.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

1^o Démontrer, d'après les *poésies choisies* de Ronsard, que sa muse, en français, n'a parlé ni grec, ni latin.

2^o Définir, d'après le *Livre des Fers*, l'originalité poétique d'Agrippa d'Aubigné.

LICENCE.

1. Etudier le chapitre sur les *Beaux-Arts* dans le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire

2. Prouver que Chateaubriand a renouvelé la critique française dans le *Génie du Christianisme*.

3. Apprécier le *Samson* d'Alfred de Vigny (Toulouse).

Compositions latines.

AGRÉGATION DES LETTRES. — DISSERTATION LATINE

Quo animo veteres romanæ religionis cæremonias Ovidius in Fastis enarraverit, perpenderit, disquiretis.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE. — THÈME LATIN.

Pascal, *Pensées IV* (édit. Havet) : « Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer,..... et non la prise, qu'ils recherchent. »

LICENCE ÈS LETTRES. — DISSERTATION LATINE.

Quid sentias dices de hac Quintiliani sententia : « In comœdia maxime claudicamus. »

(*Inst. orat.* X, 1, 99.)

THÈME LATIN.

La Harpe, *Cours de littérature*, II^e partie, introduction :

« Quoiqu'on ait observé avec raison..... les autres enfoncés dans les disputes de l'école. »

Compositions grecques.

AGRÉGATION.

Montaigne, *Essais* II, c. XXVII. Couardise, mère de la cruauté ; 1^{er} alinéa, c.-à-d. jusqu'à « Chacun sent bien qu'il y a plus de braverie... »

LICENCE.

Décadence des Hellènes.

Le meilleur moyen de mesurer l'importance du changement qui s'est opéré, c'est de lire les traités qui furent conclus autrefois sous nos auspices à côté de ceux qui figurent aujourd'hui sur les stèles. On verra qu'alors nous limitons l'empire du roi, nous lui

imposons certains tributs, nous lui interdisions la mer. Aujourd'hui, c'est lui qui régent la Grèce et trace à chacun son rôle. Il n'a plus qu'à installer ses officiers dans nos villes. Sauf ce point, que lui manque-t-il ? N'est-il pas l'arbitre de la guerre et de la paix ? N'est-il pas devenu le maître de la situation ? Ne prenons-nous pas la mer pour recourir à lui comme à notre maître et nous plaindre à lui les uns des autres ? Ne l'appelons-nous pas le Grand Roi, comme si nous étions nés ses esclaves ? Et dans les guerres que nous nous faisons entre nous, ne mettons-nous pas notre espoir de salut en celui-là même qui serait heureux de perdre les deux partis également ?

PHILOSOPHIE.

De l'existence des autres hommes et de la manière dont nous la connaissons.

La déclinaison des atomes dans la philosophie épicurienne.

HISTOIRE.

Histoire ancienne et du moyen âge.

1. Les conciles antérieurs au ^{vi}e siècle.
2. Les martyrs.
3. Les apologies du Christianisme antérieurement à Constantin.

Histoire moderne.

Règne de Philippe IV en Espagne.

Le traité de Nimègue marque-t-il vraiment l'apogée du règne de Louis XIV ?

L'armée française en 1789.

GÉOGRAPHIE.

Les fleuves d'Asie.

Les régions aurifères du globe.

Le Brésil.

Langues vivantes. — ALLEMAND.

Dissertation allemande. — Das deutsche Kirchenlied von Luther bis Klopstock.

Dissertation française (certificat d'aptitude). — Parallèle entre Lessing et Voltaire.

Thème. — Fénelon, *Dialogue des morts*, LXXIV, Richelieu et Mazarin : « Un gouvernement n'est point faible..... ils eussent été mes amis. »

Version. — Goethe, poésies lyriques, *Scfahrt* :

« Lange Tag' und Nächte... Seinem Göttern. »

ANGLAIS

Dissertation anglaise. (Licence Toulouse.)

Johnson's style.

Dissertation française (Certificat). — Thackeray a-t-il rendu justice à Steele dans *Henry Esmond* ?

Version. — Johnson : Pope and Dryden. Morceaux choisis d'Eichhoff, 3^e série, p 115, jusqu'à « Poetry was not the sole praise of either... »

Thème. — André Chénier. Morceaux choisis de Marcou. Poètes, p. 124. De « Oh ! que ne suis-je enfant... » à « de mes chevreux la trace hasardeuse. »

Ouvrages signalés.

Auteurs philosophiques grecs, études analytiques et critiques, par M. E. RAYOT, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis, librairie Paul Delaplane, Paris, 1898.

Auteurs grecs, latins, français, études critiques et analyses, par M. LÉON LEVRAULT, 3 vol., librairie Paul Delaplane, Paris, 1898.

Les écoles d'Antioche, essai sur le savoir et l'enseignement en Orient au IV^e siècle, par M. ALBERT HARRENT, librairie Fontemoing, Paris, 1898.

Dictionnaire des Idées suggérées par les mots, par M. PAUL ROUAIX, professeur au lycée Henri IV, librairie Colin, Paris, 1898.

Les candidats à la licence et à l'agrégation trouveront, dans ce dictionnaire, véritable *thesaurus* de la prose française, un ensemble de plus de 100.000 mots ou expressions (substantifs, verbes, qualificatifs), c'est-à-dire tous les mots de la langue française classés et groupés d'après le sens. C'est ainsi qu'au mot « style », par exemple, outre les synonymes et analogues, outre les verbes, figurent près de 200 termes qui caractérisent la manière d'écrire. En résumé, c'est un livre indispensable pour tous ceux qui s'occupent d'écriture (dernier sens). Faire l'éloge du volume serait faire en même temps celui de l'auteur, si l'auteur n'était ici bien au-dessus de l'œuvre. Le très sympathique et très distingué professeur, qu'est M. Paul Rouaix, a daigné, pour une fois, descendre des régions élevées de l'art, où il est passé maître, pour nous faire profiter de son érudition, qui est si copieuse et si riche, que, dernièrement encore, M. Paul Rouaix était publiquement qualifié de « bénédictin en redingote noire ». Qu'il veuille bien recevoir ici nos amicales félicitations et les souhaits sincères que nous formons pour le succès légitime de son *Dictionnaire des Idées*.

N. F.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par M. G. Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. R... F..., à M. — Nous publierons, dans le prochain numéro de la *Revue*, la première des Conférences de M. Lintilhac à l'Odéon.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'une bande de la *Revue*, car les auteurs ne sont pas responsables de la perte de leurs manuscrits. Ces corrections sont faites à LECÈNE, OUDIN & C^{ie} 15, rue de Cluny, 15

1898

. droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

- Les Contemporains, *Études et portraits littéraires***, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Chaque volume se vend séparément.
- Impressions de Théâtre**, par LE MÊME. Neuf vol. in-18 Jésus ; chaque volume, broché. 3 50
- Chaque volume se vend séparément.
- Myrrha**, par LE MÊME. Un vol. in-18, broché. 3 50
- Seizième Siècle : *Études littéraires***, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Dix-Septième Siècle : *Études littéraires et dramatiques***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Huitième Siècle : *Études littéraires***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Dix-Neuvième Siècle : *Études littéraires***, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 12^e édition, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série**, par LE MÊME. Un fort volume in-18 Jésus, 5^e édition, broché. 3 50
- Victor Hugo : *l'homme et le poète***, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 Jésus ; 2^e édition, broché. 3 50
- Bernard Palissy**, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle**, par LE MÊME. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Shakespeare et les Tragiques grecs**, par P. STAFFER. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- Bossuet**, par G. LANSON. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Hommes et Livres, *études morales et littéraires***, par LE MÊME. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830**, par MAURICE ALBERT. Un vol. in-18 Jésus, 2^e édit., broché. 3 50
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique**, par A. OOUAT. Un volume in-18 Jésus, 2^e édition, broché. 3 50
- Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain**, par AUGUSTE EHRHARD. Un vol. in-18 Jésus, broché. 3 50
- La Comédie au XVII^e siècle**, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- Dante, son temps, son œuvre, son génie**, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle O. AUGIS. Un volume in-18 Jésus, br. 3 50
- Le Théâtre d'hier, *études dramatiques, littéraires et sociales***, par P. PARIGOT. Un volume in-18 Jésus, broché. 3 50
- souhaité par l'Académie française.*
- Ides dées.** contemporaine, par G. PELLISSIER. 3 50
- contemporaine, par LE MÊME. 3 50
- latine d'Afrique, par PAUL 3 50
- Cl. DELFOUR. Un 3 50

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMP.

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

LA DOCTRINE DE PASCAL. — LA PHYSIQUE.....	Emile Boutroux, <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LES PREMIÈRES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SHAKESPEARE (IV).....	Beljame, <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LA FONTAINE EST-IL UN PSYCHOLOGUE, UN PENSEUR ?.....	Charles Dejob, <i>Maître de Conférences à l'Université de Paris.</i>
L'« ECOSSAISE » DE VOLTAIRE (Odéon).....	Eugène Lintilhac, <i>Professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand.</i>
CYRANO DE BERGERAC (Conférence).....	H.-M. Bernardin, <i>Professeur de rhétorique au Lycée Charlemagne.</i>
SOUTENANCE DE THÈSES.....	En Sorbonne.
SUJETS DE DEVOIRS.....	Universités de Caen et de Rennes.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an	{	France : 20 fr., payables 10 francs
		comptant et lesurplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1898.
		Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La doctrine de Pascal. — La physique

Cours de M. ÉMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

L'étude des doctrines de Pascal n'est pas pour nous affaire de curiosité. En même temps que nous cherchons à approfondir la pensée d'un grand homme, nous nous proposons de penser à sa suite et sous son influence, de manière à avancer dans la connaissance de la vérité. C'est pourquoi nous ne nous contenterons pas d'une analyse, mais nous essaierons de pénétrer le sens profond des doctrines et de les critiquer de manière à en dégager l'élément durable.

Comment diviser les doctrines nombreuses et diverses que nous rencontrons dans Pascal ? Je les répartirai en trois groupes : 1° les doctrines relatives aux sciences (mathématiques, physique) ; 2° les doctrines relatives à l'homme (considéré au point de vue naturel ; 3° les doctrines relatives à la religion et à Dieu.

Pour ce qui est des doctrines relatives aux sciences, à ce qu'on pourrait appeler la philosophie de la science selon Pascal, nous parlerons d'abord de ses idées sur la physique, ses travaux de physique étant antérieurs à ses plus importants travaux de mathématiques.

Sur ce point les textes essentiels sont les suivants :

- a) Préface sur le *Traité du Vide* (vraisemblablement de 1647).
- b) *Traité de l'Équilibre des liqueurs* et de la *Pesanteur de la masse de l'air* (composés tous deux en 1631).
- c) Plusieurs textes des *Pensées*.

I

A) Le premier problème que nous rencontrons est celui de la méthode en physique.

La méthode dépend de l'objet de la science que l'on a en vue. Or, il y a deux sortes de choses que l'homme peut se proposer d'étudier : 1° les faits et les institutions divines ou humaines ; 2° les vérités cachées à découvrir. Les faits et les institutions sont les objets de l'histoire et de la théologie ; les vérités à découvrir sont l'objet de la physique et des mathématiques : s'il s'agit de rechercher les causes des phénomènes, le problème est physique ; s'il s'agit de déduire les conséquences de principes posés comme certains, le problème est mathématique. Quelles sont les méthodes qui conviennent à ces diverses sciences ?

Les faits et les institutions nous sont transmis par la mémoire des hommes et sont connus en dernière analyse par le témoignage. D'où, la méthode qui convient à l'histoire et à la théologie est la méthode d'autorité. Mais, pour les vérités à découvrir, l'autorité n'a aucun poids. Ici, au contraire, il faut mettre en jeu les sens et le raisonnement ; la preuve ne peut venir que des faits ou de la vérité eux-mêmes.

Telle est, dans l'un et l'autre cas, la méthode naturelle. Mais la raison humaine, qui est corrompue, intervertit ce bel ordre. Nous voyons les hommes demander des preuves rationnelles pour les choses divines, tandis qu'ils obéissent aveuglément à l'autorité d'Aristote ou de la Bible relativement à la connaissance du monde matériel. — C'est là une aberration qu'il faut dénoncer. Les intérêts de la science, comme de la piété, exigent que chaque faculté soit appliquée à son objet propre.

Examinons maintenant la méthode qui convient à la physique.

Cette science repose essentiellement sur l'expérience. « Les expériences sont les seuls principes de la physique. » Ce n'est pas à dire pour cela que les sens y soient seuls intéressés.

La raison y a sa part. Son rôle sera d'interpréter les expériences, car les lois n'apparaissent pas d'elles-mêmes ; il faut, véritablement, les découvrir. La méthode scientifique est essentiellement active. Et même, nous ne pouvons douter que la logique ne règne dans le monde : d'où, le manque de cohérence dans les théories est une marque assurée d'erreur. Par exemple l'inconstance de pensées du P. Noël dans ses explications de la suspension de la colonne de vif argent suffit pour nous montrer qu'il est en dehors de la vérité.

Quel est le détail des opérations de la méthode expérimentale ?

1^o Le point de départ est un *fait*, et non une idée, si séduisante ou évidente qu'elle paraisse. 2^o Puis vient la conception d'une hypothèse propre à expliquer le fait. 3^o Cette hypothèse, si conforme aux termes du problème, si convenable qu'elle paraisse, ne peut être considérée que comme une vue de l'esprit. C'est une explication possible, ce n'est pas encore l'explication nécessaire et vraie. Il faut la contrôler au moyen des faits, et, pour cela, imaginer des expériences. Ces expériences doivent être calculées de manière à éliminer toutes les autres explications que l'on pourrait fournir du phénomène. La vérité ne se trouve pas d'emblée, elle se dégage.

C'est précisément cette méthode que Pascal appliqua dans ses recherches sur la pesanteur de l'air. Le fait était la suspension de la colonne de mercure. Torricelli avait donné une explication possible. Il restait à démontrer que c'était l'explication nécessaire. Pour y parvenir, Pascal imagina sa fameuse expérience du Puy-de-Dôme, d'où résulta la transformation en loi expérimentale de ce qui jusqu'alors n'était qu'une hypothèse.

L'établissement de la loi par l'expérimentation est le premier moment de la méthode ; la recherche des rapports de la loi avec les lois connexes est le second. Cette recherche a lieu par la combinaison de l'expérimentation avec la déduction. D'une part on déduit, de la loi trouvée, toutes les conséquences qu'elle comporte : par exemple, de la loi de la pesanteur de l'air, tous les faits que l'on expliquait par l'horreur du vide. D'autre part on déduit, s'il est possible, la loi trouvée elle-même d'une loi plus générale : par exemple, la loi de la pesanteur de l'air, de la loi plus générale de l'équilibre des liqueurs.

Quelles sont les conséquences de cette méthode ?

D'une part, le savant est prêt à accepter tout ce que lui donne l'expérience. Il ne dicte pas de lois à la nature, il se laisse instruire docilement par elle. Si l'expérience montre que la nature, tout en abhorrant le vide, le tolère, il se tiendra à cette doctrine. Pour qu'il l'abandonne, il lui faut des expériences détruisant entièrement l'apparence de l'horreur du vide. Et non seulement le savant accepte tout ce que lui donne l'expérience, mais il n'accepte que cela. Il se garde des hypothèses invérifiables, telles que la matière subtile des cartésiens.

D'autre part, le savant tient pour véritablement certain ce que l'expérience établit. L'expérience atteint au vrai, et non pas seulement au vraisemblable.

Telle est la doctrine. Pascal s'y tient-il ?

Comment démontre-t-il la légitimité de l'induction ? Il reprend sur ce point la théorie dite aristotélicienne : l'induction est légitime, quand elle repose sur la générale énumération de toutes les parties et de tous les cas différents. — Est-ce là une condition réalisable ? Les anciens, à coup sûr, ne la réalisaient pas, alors qu'ils affirmaient que la nature a horreur du vide. Nous-mêmes, parvenons-nous à la réaliser ? Pascal ne traite pas la question, mais il nous interdit expressément de comprendre dans nos affirmations les cas que nous ne connaissons pas. Ne s'ensuit-il pas que la certitude expérimentale n'est jamais qu'une probabilité plus ou moins haute ?

Ce doute se marque encore dans les *Pensées*. Les choses se tiennent toutes et elles sont en nombre infini. Pour en connaître une il faudrait les connaître toutes, ce qui est impossible. Les éléments des choses sont infiniment petits, leur somme infiniment grande. Nous flottons entre ces deux infinis, incapables d'ignorer et de savoir absolument. Que devient la certitude en matière physique ?

B) Telle est la théorie de la méthode. — Quelles en sont les conséquences en ce qui concerne la marche de la science ?

La science physique est faite d'expériences. Or c'est le propre des expériences de multiplier continuellement. La science de la nature doit donc être en continuel progrès. En cela elle diffère de l'histoire ou de la théologie. Innover, en théologie, est forcément hérétique ; en physique, cela est permis et nécessaire. « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement..... Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient l'enfance des hommes proprement ; et, comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérerons dans les autres. » C'est grâce à ce progrès que nous différons des animaux ; l'instinct est fixe, la raison humaine avance sans cesse. Nous ne sommes produits que pour l'infinité.

Ces considérations déterminent l'attitude qui nous convient vis-à-vis des anciens. Ni superstition, ni mépris. Ils sont pour nous ce que nous serons pour nos descendants. C'est grâce à eux que nous pouvons les dépasser. Ils ont eu la science que comportait la somme de faits alors connus.

Ce progrès est-il sans limites ? Arriverons-nous à la connaissance complète ? Ici encore, la pensée de Pascal se développe d'une manière qui peut sembler inattendue.

La nature agit par allées et venues, *per itus et redivus* : c'est comme la mer qui a son flux et son reflux, qui passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins. Prise du moins dans son ensemble, la marche de l'humanité est-elle un progrès ? Certes elle avance, mais approche-t-elle du but. Placé entre deux infinis, elle est toujours à égale distance du point de départ et du point d'arrivée.

Telle est la doctrine du progrès dans Pascal.

C) Il nous reste à rechercher quelle conception de la nature Pascal déduit de ses théories physiques.

Lors de ses premiers travaux, Pascal ne voit dans la nature que des faits. Il admet tout ce que donne l'observation et ne cherche rien au delà. Les qualités occultes elles-mêmes, il ne les repousse pas *a priori*. Il consent que l'on attribue à la nature l'horreur et même l'intolérance du vide, si l'expérience le prouve. Bientôt Pascal devient plus affirmatif : il lui répugne d'attribuer à la nature une part de sentiment. Comme elle n'est point animée, elle ne peut avoir ni d'horreur ni de sympathie. Ces expressions et les termes analogues ne sont que des métaphores. Un phénomène est causé par un autre phénomène ; il n'y a pas, dans le monde physique, de causes intérieures, il n'y a que des rapports extérieurs. Ainsi s'exprime Pascal à la suite de l'expérience de l'équilibre des liqueurs.

Jusqu'ici il est anti-cartésien. Il reproche à Descartes ses hypothèses. Mais, dans la dissertation sur l'*esprit géométrique*, il affirme, en parfaite conformité avec le mécanisme cartésien, que ces trois choses : mouvement, nombre, espace, comprennent tout l'univers. Il est vrai qu'on lit dans les *Pensées* que cela n'est vrai qu'en gros, et que l'homme ne doit pas songer à dire quels mouvements sont au fond des choses et à composer la machine : cela est ridicule et incertain. Et Marguerite Périer nous rapporte qu'il ne pouvait pardonner à Descartes l'effort qu'il avait fait pour se passer de Dieu dans sa philosophie, ne lui accordant, à contre-cœur, qu'une chiquenaude.

II

Essayons maintenant de présenter quelques observations sur cette doctrine.

A) Comme nous l'avons dit, Pascal débute par l'affirmation d'une certitude physique, fondée sur les données des sens : assertion grave et contraire aux traditions. Les anciens n'admettaient point de science de ce qui passe, du monde que nous donne la

sensation. Cherchant un roc solide, Descartes avait écarté les données des sens pour se fixer à la pensée. C'est à la raison qu'appartenait la certitude : les sens ne pouvaient connaître que dans la mesure où ils s'appuyaient sur elle. Pour les anciens la métaphysique comportait la certitude, en tant que dirigée vers l'être ; la physique ne pouvait y prétendre, puisque son objet était changeant et imparfait. Descartes n'avait pu fonder une science certaine des choses matérielles qu'en ramenant la physique aux mathématiques et en appliquant celles-ci à des vérités éternelles. Pascal, avec les modernes, retourne les choses. C'est le fait donné par l'expérience qui est la base de la certitude. Les idées n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont garanties par les faits. La raison, en physique, doit suivre les sens.

Renversement de grande importance, qui assure l'indépendance de la science de la nature, et met en péril l'autonomie et la suprématie de la métaphysique.

Pascal se tient-il à cette doctrine ou sa pensée la franchit-elle ? Il nous a semblé qu'il ne l'établit que d'une manière insuffisante, et qu'il en fait fi dans les dernières années de sa vie.

Et l'histoire montre qu'en effet la doctrine d'une certitude expérimentale ne va pas sans difficultés.

L'induction aristotélicienne *per enumerationem simplicem* est visiblement insuffisante pour fonder une certitude, et les anciens avaient une raison d'admettre que toute règle comporte des exceptions. Aussi voyons-nous Bacon et John Stuart Mill s'efforcer de réformer la théorie de l'induction, de manière à justifier la prétention des modernes à obtenir par elle des connaissances certaines. — Bacon dit que l'induction est sûre quand elle ne cherche pas les causes immédiatement par la voie affirmative, mais quand elle va aux affirmations par les négations, quand elle procède *per exclusiones et rejectiones debitas*. Mill comprend que le véritable problème n'est pas touché, et il introduit son axiome de causation universelle. Mais cet axiome lui-même il le fait reposer sur l'*inductio per enumerationem simplicem*, et ainsi nous voici au rouet. M. Lachelier cherche le fondement de l'induction dans les principes de causalité et de finalité, conçus comme les conditions de l'unification des phénomènes par la pensée. Mais est-il certain que les choses se prêtent à être pensées en ce sens, à être ramenées à l'unité d'une conscience ?

Pour fonder une science certaine des choses physiques, les modernes ont ouvert une autre voie que celle de l'induction aristotélicienne : la voie cartésienne de la physique mathématique. Les mathématiques, en s'unissant à l'expérience, ne peuvent-elles lui

conférer leur certitude ? Doctrine profonde. Mais, de plus en plus, on se demande s'il y a coïncidence entre l'espace, le temps et le mouvement réels, et l'espace, le temps et le mouvement du mathématicien, et si les mathématiques et la physique se fondent ou se juxtaposent.

B) Dans sa théorie du progrès, Pascal est très moderne. Il semble se ranger du côté des sophistes et d'Epicure, qui mettaient l'excellence devant nous et non derrière. Doctrine très grave, qui s'était formée en opposition aux croyances religieuses selon lesquelles les hommes sont d'autant plus parfaits qu'ils sont moins éloignés de l'instant où ils sont sortis des mains divines.

Mais la doctrine de Pascal veut être réduite à ses termes précis.

Pour certains philosophes, Condorcet par exemple, le progrès est une loi naturelle, un fait qui se produit nécessairement. De plus, le progrès intellectuel détermine le progrès moral. — Or chez Pascal, il n'est question que du progrès intellectuel et nullement du progrès moral. De plus, il y a ici une distinction à faire.

Quand Pascal parle de progrès intellectuel, il ne désigne point par là, comme Condorcet ou même comme Descartes, un accroissement, un perfectionnement de l'intelligence et de la raison humaines. Nos facultés demeurent les mêmes ; c'est seulement la somme de nos connaissances qui s'accroît sous l'action du temps. Elle ne s'accroît d'ailleurs que par notre travail, lequel ne se produit nullement avec la fatalité d'un phénomène naturel. Enfin, si avancée que soit notre science, nous avons vu que, pour Pascal, elle reste toujours à la même distance du terme (la science absolue), puisque ce terme est l'infini.

Et quoi de plus juste que l'embarras de Pascal. La notion de progrès est moins claire qu'il ne semble au premier abord. Addition n'est pas, de soi-même, progrès véritable. Il faut savoir vers quelle fin on marche.

Dira-t-on que le progrès c'est ce qui tend à la conservation de l'homme ? C'est en restreindre singulièrement la portée, et c'est encore rester dans le vague, car tout ne mérite pas également d'être conservé dans la nature humaine. L'animalité en est une pièce, et s'il ne peut s'agir de la détruire, il peut être question de la régler. Le progrès, ce serait la marche vers le bien véritable, vers Dieu. Mais Dieu est infini. Comment donc nous en approcher ?

Prendre Dieu même pour fin, directement, nous est impossible. Mais nous pouvons le chercher à travers des expressions qui aient quelque rapport à sa perfection, tout en s'adaptant aux conditions de notre être. Nous devons nous proposer, en ce sens, un

idéal réalisable. Puis nous y devons tendre sans, pour le présent, regarder au delà. Ce but atteint, nous nous proposerons un objet nouveau, plus relevé, et ainsi de suite. Il faut que l'homme cherche, mais il faut qu'il trouve. Une vraie joie est la condition de la vie, et un effort toujours déçu ne peut engendrer que tristesse et découragement.

C) Pour ce qui est de la conception de la Nature, nous avons vu Pascal éliminer promptement toute faculté occulte et se rallier à la philosophie mécaniste. Il suit ici le courant de son siècle, qui destitue la nature de toute âme et de toute vie à la fois par esprit scientifique et par esprit religieux. Les qualités occultes répugnent au savant, et les divinités cachées sous la matière scandalisent le chrétien. Science et religion s'entr'aident pour réduire la nature à l'état de pure machine.

Cependant, Pascal a, dans une certaine mesure, dépassé ce point de vue en attribuant à la nature l'infinité, comme une image de l'infinité divine. Dans l'histoire de la science, cet infini, attribué aux choses, a été la première atteinte portée au mécanisme. Peu à peu ont reparu les virtualités, les propriétés, les qualités considérées comme irréductibles, et le mécanisme est apparu comme une méthode excellente, la meilleure peut-être pour penser la nature, mais non plus comme une forme que nous ayons le droit de lui imposer *a priori*.

« Le livre de la nature, disait Galilée, est écrit en triangles, carrés, cercles et autres figures géométriques. » Nous pensons encore, avec le grand physicien, que la connaissance de ces caractères nous aide grandement à le lire. Mais cette langue, nous pensons que c'est nous-mêmes qui en sommes les auteurs et qui y ramenons celle de la nature. En sorte que, si nous voulons conjecturer ce que peuvent bien être, dans leur fond, les êtres dont se compose la nature, c'est en nous-mêmes, dans notre volonté et notre conscience, qu'il nous en faut chercher le modèle.

Pascal, physicien, se jette d'abord avec ardeur sur les idées mises en avant par les modernes : certitude physique, progrès, mécanisme. Puis, approfondissant ces idées, il y trouve des obscurités, il se prend à douter de leur valeur. La considération de l'infini vient tout remettre en question. Faute de l'avoir contemplé, dit-il, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. La science n'est plus qu'un point. Autour d'elle, l'immensité. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». Certitude dans la science de la nature, progrès indéfini, réduction

des choses à un mécanisme inerte, que fallait-il de plus pour contenter l'homme? Ses facultés y trouvaient, semble-t-il, une pleine satisfaction. Mais il porte en lui l'idée d'une perfection plus haute, en comparaison de laquelle celle-là s'évanouit. « L'homme passe infiniment l'homme ».

F. B.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME,
Professeur à l'Université de Paris.

IV

Nous arrivons à la première pièce régulière du théâtre anglais, *Ralph Roister Doister*, écrite vers 1451, intermède ou comédie, car l'auteur, Nicholas Udall, lui donna ces deux noms. Nous savons d'ailleurs que les différents genres dramatiques subsistèrent longtemps côte à côte. C'est la première œuvre portant le nom de comédie, et non sans raison, car c'est la première qui soit divisée en actes et en scènes, et pourvue d'une intrigue régulière.

Sur celui qui l'a écrite, Nicholas Udall, nous avons quelques renseignements précis. C'était un *scholar*, qui fit ses études à l'Université d'Oxford, où il obtint les grades de *Bachelor of Arts* et de *Master of Arts*. Il s'exerça de bonne heure à écrire des vers, dialogues et chansons pour les *pageants* du temps, devenus des processions que rappelle encore le *Lord Mayor's Show* moderne. Vers 1534, il devint directeur du collège d'Eton. Il dut à ses opinions religieuses de n'y pas rester longtemps. On l'accusa d'avoir consenti à faire retirer des images religieuses de la chapelle, et on profita d'un vol qui y fut fait, pour l'accuser de complicité ; il dut se retirer. Il laissa à Eton des souvenirs de pédagogue qui font de lui le digne ancêtre du maître de Dryden, le Dr Busby, « *of birchen memory* ». Nous avons en effet des vers sur Udall ; c'est un écolier qui parle :

From Paul's I went, to Eton sent,
To learn straightways the Latin phrase,
Where fifty three stripes given to me
At once I had ;

For fault but small, or none at all,
 It came to pass thus beat I was ;
 See, Udall, see the mercy of thee
 To me poor lad.

Pareille amitié pour les lettres et les châtimens font de lui un universitaire complet. Nommé vicaire à Braintree, Essex, il resta fidèle aux lettres, et publia un volume de « *Flowers of Latin Speaking* » empruntées à Térence, et traduisit diverses œuvres d'Erasmus. Il eut pour collaboratrice la princesse Mary, qui le chargea plus tard de diriger les représentations de la cour, et d'écrire des Interimèdes. Il devint, grâce à elle, *Master*, ou directeur de *Westminster School*, et mourut peu après.

Il était resté toute sa vie fidèle à l'enseignement et à l'art dramatique. Il essaya de les combiner dans sa comédie, qui fut très probablement écrite pour l'instruction de ses élèves, — soit d'Eton, — soit plutôt de Westminster. On sait que l'usage s'est conservé de jouer des pièces latines ou grecques dans les collèges et les universités d'Angleterre. Udall eut l'idée de donner une pièce d'origine latine, mais sous forme anglaise. Ce qui semble bien indiquer qu'elle était destinée à ses élèves, c'est qu'il a pris soin d'en proscrire toute licence :

Scurrility we utterly refuse,
 Avoiding mirth wherein there is abuse,

dit-il dans son prologue.

Cette pièce si intéressante à tant de titres, il s'en est fallu de bien peu qu'elle ne parvint pas jusqu'à nous. Aucun exemplaire n'en était connu, quand, en 1818, le Révérend T. Briggs en découvrit un. Il le fit reproduire à trente exemplaires, et offrit l'original à la bibliothèque d'Eton. C'est encore le seul que l'on possède. D'autres œuvres écrites par Udall sont totalement perdues. Des « *plures comedie* » qu'on nous dit qu'il avait composées, d'une tragédie « *De Papatu* », d'une autre « *Ezechias* » qui fut jouée à Cambridge par les étudiants de King's College, rien ne nous est parvenu. A la comédie qui nous reste, le titre manque ; nous n'aurions donc ni le nom de l'auteur, ni la date de l'œuvre, si des témoignages contemporains ne nous venaient en aide. Dans « *The Rule of Reason, Containing the Art of Logic* », par sir Thomas Wilson, édition de 1553, nous trouvons, au sujet de l'*ambiguïté*, que l'auteur recommande d'éviter : « An example of such doubtful writing, which by reason of pointing may have double sense and contrary meaning, taken out of an interlude by Nicholas Udall. » Et il cite une lettre de proposition de mariage qui paraît en effet assez étrange, ponctuée ainsi :

If you mind to be my wife,
 You shall be assured for the time of my life
 I will keep you right well from good raiment and fare ;
 You shall not be [kept] but in sorrow and care ;
 You shall in no wise live at your own liberty ;
 Do and say what you lust [choose], you shall never please me ;
 But when you are merry, I will be all sad ;
 When you are sorry, I will be very glad.
 When you seek your heart's ease, I shall be unkind ;
 At no time in me shall you much gentleness find, etc.

Alors qu'on a voulu dire :

If you mind to be my wife,
 You shall be assured for the time of my life
 I will keep you right well — from good raiment and fare
 You shall not be kept — but in sorrow and care
 You shall in no wise live — at your own liberty
 Do and say what you lust — you shall never please me
 But when you are merry — I will be all sad
 When you are sorry — I will be very glad
 When you seek your heart's ease — I will be unkind
 At no time — in me you shall much gentleness find.

Ce passage se retrouvant dans *Ralph Roister Doister*, nous en devons conclure que cette pièce est de Nicholas Udall, qu'elle est de quelque temps antérieure à 1553, probablement de 1551, et qu'elle était populaire. Les vers cités font partie d'une lettre qu'écrivait le principal personnage. Ils sont d'un comique un peu laborieux, mais que Shakespeare lui-même ne dédaigna pas. Il y en a un souvenir dans le *Songe d'une Nuit d'Été* (acte v, sc. 1), où les artisans qui viennent lire au duc Thésée le prologue de leur tragédie, changent le sens du texte en se trompant sur la ponctuation. D'où cette remarque de Thésée :

This fellow doth not stand upon points.

C'est une nouvelle preuve de la popularité de *Ralph Roister Doister*.

Un des traits les plus intéressants de la pièce de Udall, c'est l'imitation de l'antiquité. C'est la première fois que nous la trouvons ; elle est avouée par l'auteur, qui cite Plaute et Térence dans son prologue. Nombre de traits sont empruntés au *Miles gloriosus* du premier. Chez Udall, comme chez Plaute, le héros se plaint de sa beauté :

Nimia est miseria polchrum esse hominem nimis (v. 68)

dit Pyrgopolinice, et l'autre :

Why did God gave me such a goodly person ? (1, 2)

Dans Plaute on se demande quand le héros passe :

Rogitabant : Hiccin Achilles est, inquit, tibi ? (v. 61)

et dans Udall :

Who is this (sayth one) sir *Launcelot du Lake* ?
Who is this, great *Guy of Warwick*, sayth another ? (1, 2)

Et chacun a un bouclier éclatant pour éblouir ses adversaires.
Dans Plaute encore, un ami dit au héros :

edepol, vel elephante in India
Quo pacto pugno perfregisti brachium !

PYRGOPOLINICES — Quid brachium ? — Illud dicere volui femur (v. 25)

Et dans Udall :

MERRYGREEK. — Yea, and the last elephant that ever he saw,
As the beast passed by, he start out of a buske,
And even with pure strength of arms plucked out his great
[tuk (1, 4;

L'imitation est si évidente, que l'auteur s'oublie jusqu'à mettre en note, au lieu de : il appelle ses compagnons, « *Evocat servos militis* ».

En outre, *Ralph Roister Doister*, fanfaron de courage et de bonne fortune, est le même personnage que le *Miles gloriosus*, et son compagnon *Merrygreek*, qui le flatte et l'abuse, est imité du parasite de Plaute. Mais, en dehors de ces deux caractères et des traits que nous avons relevés, la pièce n'emprunte rien à l'antiquité dans son intrigue et est absolument originale. En voici d'ailleurs l'exposé : encouragé par son compagnon *Merrygreek*, *Ralph Roister Doister* fait la cour à une belle veuve, *Christian Custance*, et lui écrit la lettre qu'on a vue, ou plutôt la fait écrire par un écrivain public. Il la porte à la nourrice de la veuve, *Magde Mumblecrust*, à qui il raconte ses hauts faits, et qui se charge de la remettre. *Christian Custance*, qui est une honnête femme, et fiancée à un brave négociant, *Gawin Goodluck*, alors en voyage, ne lit même pas la lettre. *Ralph Roister Doister* est mécontent. Il envoie alors une bague et des bijoux qui ne sont pas mieux reçus. Nouvel embarras du héros qui envoie *Merrygreek* en ambassade plaider sa cause auprès de la veuve, mais sans succès. *Christian Custance*, fatiguée de ces importunités, répond très vertement, et *Merrygreek* se fait un malin plaisir de rapporter cette collection d'épithètes à *Roister Doister* :

You shall not (she saith) by her will marry her cat.
You are such a calf, such an ass, such a block,
Such a lilburne, such a hoball, such a lobcock.

Le sens de ces trois dernières appellations est un peu obscur aujourd'hui ; mais les trois autres sont suffisamment claires. *Ralph Roister Doister* est au désespoir .

- Well, what shall I do now ?
 M. — In faith, I cannot tell.
 R. — I will go home and die.
 M. — Then shall I bid toll the bell ?
 R. — No.
 M. — God have mercy on your soul, ah, good gentleman,
 That e'er you should thus die for an unkind woman !
 Will you drink once ere you go ?
 R. — No, no, I will none.
 M. — How feels your soul to God ?
 R. — I am nigh gone.

Et là-dessus Merrygreek entonne plaisamment, mais un peu longuement, l'office des morts. Mais son ami se sent renaitre à l'idée d'une nouvelle tentative possible : il va faire appel à la musique, et donne une aubade à sa belle. Celle-ci, outrée, sort, et les apostrophe vivement ; n'a-t-elle pas déjà fait une réponse nette ?

- C. — I sent him a full answer by you, did I not ?
 M. — And I reported it.
 C. — Nay, I must speak it again.
 R. — No, no, he told it all.

Il trouve évidemment que c'est assez d'entendre une fois pareil chapelet d'épithètes. Malgré ce nouvel insuccès, il essaye de démontrer à Christian Custance qu'elle a tort de le mépriser, lui si beau, si brave, et qui écrit si bien. Idée malheureuse ! Christian Custance s'est décidée à lire la lettre, — avec la mauvaise ponctuation ; elle en est indignée. Roister Doister s'étonne ; il n'a jamais écrit pareille chose. On va chercher l'écrivain qui lit la lettre à son tour, — comme il faut, — et notre galant est enchanté. Il se tourne alors vers Merrygreek qui avoue l'avoir lue de la mauvaise façon. Fureur de l'autre, qui s'élance pour frapper Merrygreek ; mais celui-ci se fâche, et Roister Doister déclare qu'il plaisantait seulement. Merrygreek insiste et devient menaçant ; Roister Doister alors lui reproche amicalement son mauvais caractère.

Ses affaires pourtant sont au plus mal, et il se lamente ; mais Merrygreek trouve un nouveau procédé :

- Rather play the man's part, and do love refrain.
 If she despise you, e'en despise you her again.
 R. — By goss and for thy sake I defy her indeed.
 M. — Yea, and perchance that way you shall much sooner speed;
 For one mad property these women have, in fey,
 When you will, they will not : will not you, then will they.
 You shall see her anon come on her knees creeping.....
 R. — But what an she come not.
 M. — In faith then farewell she.
 Or else, if you be wroth, you may avenged be.
 R. — By cocks precious potstick, and e'en so I shall ;
 I will utterly destroy her, and house and all.

Et il se prépare à diriger contre la maison de la rebelle une attaque en règle. C'est ici qu'a lieu le retour habilement préparé de Goodluck. Il envoie d'abord aux renseignements son domestique. Sim Suresby, qui, à quelques allusions qu'il entend, croit que son maître court de réels dangers. Quant à Custance, inquiète de tout le bruit qui se fait autour d'elle, elle consulte un ami de son fiancé, Tristian Trusty. Celui-ci, comprenant de quoi il s'agit, lui conseille d'accepter le combat qui se prépare. Roister Doister entre fièrement en campagne, et Custance, en feignant de fuir, porte son courage à son comble. Mais bientôt les domestiques sortent et notre héros reçoit des nasardes, de tout le monde et de Merrygreek, dont les coups s'égarent à dessein. Roister Doister bat donc en retraite. La pièce se termine par un dénouement excellent : l'arrivée de Goodluck, qui, voyant à quel ridicule personnage il a affaire, s'accommode d'un semblant d'excuse, et l'invite avec son compagnon Merrygreek à prendre part à un repas général.

Telle est cette pièce, la première du théâtre anglais régulièrement divisée en actes et scènes, avec une intrigue bien exposée, bien nouée, et bien dénouée ; intéressante surtout en ce que son fond est purement anglais : l'intrigue et les personnages sont anglais ; et la langue et le style viennent directement des Intermèdes.

De cette inspiration anglaise sortit bientôt une autre pièce, une farce appelée *Gammer Gurton's Needle*, jouée probablement vers 1566, et qui, sauf la division en actes et en scènes, ne doit rien à l'antiquité. Elle est d'un auteur anonyme, « *Mr J. S. Master of Arts* » qui l'appelle une comédie. On a voulu l'attribuer à John Still, évêque de Bath et de Wells ; mais, outre qu'il n'avait que vingt ans quand la pièce fut écrite, et qu'il insista plus tard pour l'interdiction des représentations dramatiques dans les collèges, il était protestant, et la pièce est, dans son fond, de provenance catholique. Le fait qu'on y trouve un curé tourné en ridicule ne prouve rien là contre. C'était chose constante au moyen âge, qui, tout en respectant sincèrement la religion, raillait volontiers les prêtres.

Gammer Gurton's Needle est un chef-d'œuvre de gâté et d'observation. La grand'mère Gurton est une bonne vieille qui s'occupe de son ménage, et vit entre son domestique Hodge, sa servante *Till*, son petit laquais Cock, et son chat. Un accident grave est arrivé : elle raccommode la culotte de Hodge, quand elle aperçoit le chat qui avait mis la tête dans le pot au lait : elle se leva pour le corriger, et perdit son aiguille :

« Sa belle, longue, droite aiguille.
Pointue au bout et droite comme un pilier. »

C'est grave. Elle appelle Cock, et lui dit d'aller voir derrière la marmite en cuivre ; il y a un soulier ; dans ce soulier il y a un bout de chandelle blanche ; qu'il l'apporte et l'allume, et on retrouvera l'aiguille. On l'apporte et on l'allume ; et on ne retrouve pas l'aiguille. La pauvre Gurton est prête à pleurer.

Hodge arrive, mouillé, affamé, et bien ennuyé : il est arrivé à la culotte qu'il porte le même accident qu'à l'autre, si bien qu'il est obligé à ne « présenter que son devant au monde » ; or, il espère, quand dimanche viendra, revoir une jeune personne qui lui a souri le dimanche d'avant. Dans l'état où est sa garde-robe, il sera forcé de rester au logis. Il compte sur le déjeuner pour se consoler, mais le lait a disparu, mangé par le chat, et le jambon aussi. Il lui faut manger du pain sec.

Ce n'est pas le chat qui a pris le jambon, mais *Diccon the Bedlam* ou Richard le Rôdeur. (Il est fait allusion dans le *Roi Lear* à ces pauvres diables qui erraient depuis la fermeture des maisons religieuses, et dont quelques-uns contrefaisaient la folie). Mendiant et voleur, il se mêle à toutes les aventures pour en tirer profit. Il s'emploie à compliquer celle-ci, se rend chez la voisine, M^{me} Chat, et lui apprend qu'elle est accusée par la grand'mère Gurton de lui avoir volé un coq et de l'avoir fait rôtir. Il raconte ensuite à Hodge qu'il a eu avec le diable une conversation où revenaient sans cesse les mots « *chat, cat, rat* », d'où il faut évidemment conclure ou bien que le chat a avalé l'aiguille, ou que M^{me} Chat l'a volée, ou que le Dr Rat, curé du village, l'a trouvée ; mais on ne sera fixé que demain. Mais Hodge est trop impatient pour attendre. Il va trouver la grand'mère Gurton, et lui assure que le diable lui a parlé : il y a quelque chose de louche du côté de M^{me} Chat : il l'a vue ramasser quelque chose. Les deux voisines ont une entrevue ; les quiproquos amènent une querelle qui finit par un combat où la grand'mère Gurton a le dessous. Hodge se rappelle alors que, d'après le diable, le chat aurait avalé l'aiguille : il n'y a qu'à lui ouvrir le corps ; mais la grand'mère Gurton se récrie. En désespoir de cause, on va chercher le curé, le Dr Rat.

Il était à boire de l'excellente ale au cabaret, et voici qu'on le dérange !

A man had better twenty times be a bandog and bark,
Than here among such a sort be parish priest or clerk...
I had not sit the space to drink two pots of ale,
But gammer Gurton's sorry boy was straightway at my tail ;
And she was sick, and I must come, to do I know not what ;
If once her fingers's end but ache, — trudge, call for Dr Rat.
And when I come not at their call, I only thereby lose,
For I am sure to lack therefore a tithe-pig, or a goose.

I warrant you, when truth is known, and told they have their tale,
The matter whereabout I come is not worth a halfpenny worth of ale.

Hodge lui expose sa situation, en style heurensement approprié à son caractère :

My gammer Gurton here, see now,
Sat down at this door, see now,
And as she began to stir her, see now,
Her needle fell to the floor, see now, etc.

Sur l'avis de Hodge, le curé va voir si M^{me} Chat ne détient pas l'aiguille. Mais Diccon lui conseille d'entrer, pour la surprendre, non par la porte, mais par un trou fait au mur. Il a soin en même temps de prévenir M^{me} Chat que Hodge guette ses poules, et, quand le curé passe la tête par le trou du mur, il reçoit de M^{me} Chat une volée de coups de bâton. Le D^r Rat crie et proteste ; on va chercher le *bailli*, on lui explique l'affaire. Ce curé qui s'introduit chez les voisins par un trou au mur ne paraît pas clair au représentant de l'autorité. Je suis sûr, lui dit-il,

I am sure your learning shines not out at your nose.

M^{me} Chat assure que c'est Hodge qu'elle a battu ; mais sa tête est indemne. Le *bailli* découvre enfin que Diccon est le grand coupable. On lui fait promettre d'être sage à l'avenir. Il ratifie sa promesse d'un grand coup donné à Hodge dans le dos, — très bas. Hodge pousse un cri terrible :

God's heart, thou false villain, dost thou bite me ?

BAILY. — What, Hodge, does he hurt thee, ere ever he be begin ?

HODGE. — He thrust me into the buttock with a bodkin or a pin —

et il porte la main à la partie atteinte ; puis :

I say, gammer, gammer.

GAMMER. — How now, Hodge, how now ?...

HODGE. — Your needle, gammer, your needle !...

Et c'est ainsi que l'on retrouva l'aiguille de la grand'mère Gurton.

Ces deux pièces sont à lire. Les historiens de la littérature glissent volontiers sur la seconde ; ils la trouvent trop libre. Le langage y est souvent libre en effet, mais sans intention grossière. C'est affaire de vérité et d'observation, comme dans Shakespeare et Ben Jonson, mais les écarts de mots sont ici peut-être plus fréquents en raison du milieu choisi. C'est une pièce qui se tient très bien avec des incidents amusants, un style naturel, et des personnages très vivants.

Nous allons maintenant quitter la comédie quelque temps pour la tragédie. Nous y retrouverons les mêmes influences de l'anti-

quité et du génie national. La tragédie, comme la comédie, va adopter le moule antique pour mettre en relief sa propre inspiration anglaise ; et celle-ci d'autre part ne se laissera pas absorber. La tradition nationale se maintiendra jusqu'à Shakespeare, et dans Shakespeare.

D.

La Fontaine est-il un psychologue ?

La Fontaine est-il un penseur ?

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

On a réfuté, depuis longtemps, le paradoxe de Taine d'après lequel il faudrait voir, dans l'œuvre de La Fontaine, un acte d'opposition dirigé contre l'institution monarchique. On a fait observer que le poète, comme tous ses contemporains, sait louer et flatter Louis XIV, et que, s'il ne craint pas de signaler parfois l'orgueil du souverain pouvoir, il se moque aussi de l'insolence des petits et essaie de les contenir dans la modeste position où leur siècle les a placés. Ce n'est donc ni un révolté, ni un mécontent ; de bonne foi il se résigne à accepter telle qu'elle est, avec tous ses défauts dont il serait trop difficile de la corriger, avec ses mœurs, son régime politique et le code de ses conventions sévères, la société aristocratique qui l'entoure. N'attribuons pas à l'œuvre la prétention de traduire un idéal ou un rêve que l'homme n'a peut-être jamais formé. Et, à vrai dire, les *Fables* nous présentent une telle somme de vérités, sinon originales, du moins usuelles et acceptées par tous les esprits, elles nous les présentent sous une forme si saillante et les gravent si bien dans la mémoire avec la marque propre du génie qui les a conçues, que nous sommes obligés, pour apprécier l'œuvre et l'homme à leur juste valeur, de nous tenir en garde contre nous-mêmes en nous préservant du charme trompeur qui s'attache à ces formules retrouvées par le souvenir. Notre critique ne sera impartiale que si elle se prémunit contre cette tentation qui la jetterait dans l'erreur. On s'expose, croyons-nous, en interprétant un ouvrage au lieu de l'expliquer, à s'imaginer

l'écrivain plus « penseur » qu'il n'a été et qu'il n'a voulu être. Et précisément c'est à cette erreur qu'on s'expose, lorsqu'il s'agit d'un jugement à porter sur La Fontaine. Lui attribuer une conception originale de la société et de la vie, c'est lui prêter une doctrine à laquelle il n'avait jamais songé. Demandons-nous donc quelle est la méthode à suivre pour trouver dans les *Fables* ce que leur auteur a voulu y mettre, et rien de plus.

Nous examinerons d'abord un opusculé qui appartient à première vue à un genre tout spécial, mais, malgré tout, assez analogue à celui où La Fontaine a dépensé la meilleure part de son talent. On le considère souvent comme un ouvrage sans aucune portée littéraire ou morale, et dont le fond serait aussi insignifiant que la forme en est agréable et aisée. Nous allons montrer au contraire qu'il s'en dégage une philosophie dangereuse et fausse, et reconnaître que déjà, dans ce simple divertissement d'un ancien, se trouvent signalés, affirmés très nettement quelques préjugés qui n'ont pas cessé d'être à la mode dans certaines classes de la société. Ce sont les *Dialogues des Morts* de Lucien, œuvre brillante, écrite avec une verve légère et souple, mais qui, sous le voile de la fiction, excelle à nous montrer, à nous peindre, dans leurs habitudes et dans leurs prétentions d'artistes dédaigneux, tout ce petit cercle des gens de lettres, dont Lucien lui-même était un des membres les plus célèbres. Prenons au hasard un de ces dialogues, le dixième par exemple. Caron reçoit dans sa barque les ombres des morts, et, effrayé par la foule qui se presse pour passer, il craint que la barque ne chavire ; il invite donc chacun de ceux qui veulent traverser le Styx à se défaire de tout ce qu'il apporte avec lui, à déposer sur le rivage son corps, les fardeaux dont il est chargé, ses vices, ses travers. Dans le nombre, Mercure aperçoit un tyran, Lampichus. Il l'apostrophe sévèrement et l'oblige à se dépouiller lui aussi :

MERC. — Monte, Ménippe, le plus brave des hommes... Et toi, avec ce manteau de pourpre, ce diadème et ce regard farouche, qui es-tu ?

LAMP. — Lampichus, roi des Géions.

MERC. — Et pourquoi, Lampichus, te présenter avec tout cet attirail ?

LAMP. — Eh quoi ! fallait-il, Mercure, qu'un roi vint ici tout nu ?

MERC. — Un roi, non ; mais bien un mort. Dépose donc ces vêtements.

LAMP. — Eh bien ! voilà mes riches ornements par terre.

MERC. — Dépouille encore ton orgueil et ton mépris ; ils surchargeraient la nacelle s'ils y montaient avec toi.

LAMP. — Mais laisse-moi, du moins, porter mon diadème et mon manteau royal.

MERC. — Nullement ; il faut les quitter aussi.

LAMP. — Soit. Que faut-il de plus ? Je me suis défait de tout.

MERC. — Défais-toi encore de ta cruauté, de ta folie, de ta colère.

LAMP. — Hé bien, me voilà nu.

MERC. — Monte à présent.

(*Dial. des Morts, x.*)

Cette scène, vivement contée, n'est pas seulement l'invention d'une fantaisie malicieuse, mais nous y trouvons beaucoup de finesse, une analyse de caractère qui procède trait par trait, un certain « réalisme » même dans la peinture de cet orgueil obstiné qui proteste et souffre, lorsqu'il est obligé de se taire, de se cacher. Dans un autre dialogue, Lucien met très joliment en scène un autre ridicule de l'humanité. Ici encore l'observation est délicate et précise. Il s'agit de ces hommes trop violents qui, dès qu'on flatte habilement leurs passions, se soumettent sans hésiter aux volontés et aux caprices d'autrui, de ces foules exaltées aussi, qui, en temps de révolution, se jettent par fanatisme sur un innocent qu'elles portent ensuite en triomphe. Lucien signale et étudie cette mobilité de caractère et d'humeur. Cette fois, le ton est plaisant, du comique le plus enjoué et le plus alerte. Le personnage qu'il fait parler et dont il fait rire est Protésilas : celui-ci a été tué en abordant le premier sur le rivage de Troie ; il en est désolé, et dans sa colère il cherche une victime ; à chaque instant, on va voir cette colère changer d'objet, se porter successivement de l'un à l'autre. Le travers est bien humain.

ÆAQUE. — « Pourquoi, Protésilas, te jeter ainsi sur Hélène, et l'étrangler ?

PROTÉSILAS. — C'est qu'elle est la cause de ma mort. Pour elle, j'ai quitté mon palais avant qu'il fût achevé, et j'ai réduit ma jeune épouse à un triste veuvage.

ÆAQUE. — Accuse Ménélas, lui qui, pour une telle femme, vous a conduits tous à Troie.

PROTÉSILAS. — Tu as raison, et c'est à lui qu'il faut que je m'en prenne.

MÉNÉLAS. — Non pas à moi, mais bien plutôt à Paris, qui, violant tous les droits de l'hospitalité, a enlevé ma femme, et s'est enfui avec elle ; il mérite d'être étranglé par tous les Grecs et les barbares dont il a causé le trépas.

PROTÉSILAS. — Oui, cela vaut mieux. Ah ! funeste Pâris ! tu n'échapperas pas à mes mains.

PARIS. — Ta conduite est injuste, Protésilas... Comme toi, ne suis-je pas un sujet de l'amour, dévoué au même dieu ? Tu sais comme il nous soumet malgré nous...

PROTÉSILAS. — Tu as raison : ah ! que ne tiens-je ici l'Amour ! »

Mais ce qui fait surtout l'intérêt des *Dialogues des Morts* de Lucien, ce ne sont pas ces traits, ces détails d'observation judicieuse et pénétrante, c'est le fond même de l'œuvre ; et le fond de l'œuvre est une véritable thèse, que chaque dialogue développe à sa manière. Cette doctrine consiste à soutenir que non seulement la beauté, la richesse, les plaisirs, la puissance, mais la gloire même que donnent les grandes actions, la sagesse et la vertu, ne sont que de vaines fictions qui ne nous suivent pas dans l'autre monde et qui ne servent qu'à nous inspirer un blâmable attachement pour la vie terrestre. Or cette idée, nous la connaissons. C'est la doctrine des apôtres, celle du christianisme naissant, et il faut avouer qu'à cette heure de crise l'humanité devait l'accepter comme la condition essentielle de sa civilisation et de ses progrès. Pour qu'elle pût devenir charitable, il fallait qu'on lui inspirât le dégoût de tous ces biens qu'elle se disputait et dont la mort nous dépouille, comme Caron dépouille les ombres sur les bords du Styx. Le monde ancien avait eu deux idoles : les jouissances de toute nature et la sagesse. De là résultait le mépris des pauvres et des humbles, et ceux-ci ne furent remis en honneur que le jour où, de parti pris, on cessa de croire à ces richesses qu'ils ne possédaient pas. On le voit, dans cette œuvre qui aurait pu n'être qu'un exercice d'école banal et superficiel, nous avons reconnu un certain nombre d'idées et de croyances sur lesquelles l'humanité transformée et comme rajeunie devait vivre pendant plusieurs siècles. Il est donc arrivé que, sans le savoir, Lucien a été un des premiers collaborateurs du christianisme. Certes, ce serait une erreur grossière de croire que ses admirateurs et ses disciples aient pu devenir un jour des chrétiens, car les maximes qu'il professe et qui ressemblent à celles des apôtres, prennent pourtant dans sa bouche une signification spéciale. S'il prétend rompre avec les règles traditionnelles de la sagesse et de la philosophie antiques, il n'en est pas moins vrai qu'il reste malgré tout étranger au courant nouveau de civilisation qui agite la société autour de lui. Son esprit garde, nette et forte, la marque de la culture païenne dont il est nourri, il est l'élève dédaigneux et blasé d'un art à son déclin. N'est-ce pas lui qui fait dire à Alexandre :

« Aristote a été le plus détestable de tous mes flatteurs : c'était un pur charlatan » ? Dans un autre dialogue, quelqu'un demandant comment Socrate est entré dans les Enfers, on lui répond : « De loin il faisait le brave, mais quand il vit ce que c'étaient que la mort et le séjour des ombres, il recula ; il fallut que Cerbère le mordit au talon ». Lucien nous les présente donc comme deux hypocrites. Ce n'est pas le jugement que Bossuet devait porter plus tard sur les représentants de la sagesse païenne. A la fin de l'oraison funèbre du prince de Condé, s'il exclut du partage du royaume éternel les plus grands sages du paganisme, c'est que leur philosophie était, dit-il, incomplète et coupable, car d'une part elle procédait surtout du respect de soi-même et d'autre part elle ne faisait pas à Dieu et à la religion leur part. Or, pour lui, ce n'est pas seulement pour pouvoir se regarder avec plus de complaisance qu'il faut pratiquer la vertu, et on ne réussit à la pratiquer que dans la mesure où Dieu nous aide de sa grâce. La doctrine répond à un état de civilisation profondément différent. On ne reconnaît plus ici le langage de Lucien. L'auteur des *Dialogues des Morts* ne prétendait pas substituer un idéal plus parfait à l'idéal ancien, mais simplement discréditer l'idéal ancien. Son système de pensée se résume tout entier dans l'ironie. Il se moque de tout ce qui a conduit à la célébrité les sages et les héros : il ne voit dans la vertu et dans la gloire que des chimères dont il est temps que l'humanité se désabuse. Ses deux héros à lui, ce sont Ménippe et Diogène, et ceux-ci n'avaient recherché la pauvreté que pour avoir le droit de mépriser tous ceux qui continuaient à tenir à ces biens dont ils se dépouillaient. Une seule chose est vraiment utile et désirable ici-bas : c'est le talent, qui permet à l'artiste, par égoïsme ou par orgueil, de dédaigner le commun des hommes, dont la vie est continuellement en proie aux désirs. Le monde se partage en gens instruits et en ignorants, en gens d'esprit et en sots. Quant aux idées et aux doctrines, elles n'ont jamais que la valeur que l'ont veut qu'elles aient, ce sont des matières à développement, que tel homme présente bien, que tel autre présente mal. Ne travaillez pas, désintéressez-vous de l'effort heureux ou malheureux de ceux qui travaillent. Vous sourirez alors de la pauvre humanité dont l'existence n'est qu'une course à l'argent et aux honneurs. Illusions que tout cela. Soyez des dilettantes : le dilettantisme est la doctrine des gens éclairés.

Nous retrouvons les mêmes idées, exprimées sous une forme plus précise encore, presque systématique même, dans un autre dialogue de Lucien, *Hermotime* ou le *Choix des sectes*. Ici un discoureur très subtil entreprend de déniaiser un pauvre mal-

heureux, tout féru de la doctrine du Portique et qui se jure de passer son existence entière à l'approfondir et à la pratiquer. Il répond à ses arguments de disciple convaincu par des objections, qui, peu à peu, font pénétrer dans cette âme le doute cruel et désenchanté de l'homme qui a trop vécu. Le jeune homme essaie de résister, et expose, pour se justifier, toute la science apprise : il croit à un idéal, cet idéal a fait jusque-là toute la joie de sa vie, il s'y attache, il y tient comme à lui-même. Mais on lui assure que son maître est un fourbe, qui cherche à gagner de l'argent pour se livrer à la débauche. Et, à la fin, nous le voyons se résigner, impuissant, tout meurtri, regrettant la paix de ses illusions étouffées. Oui, il est persuadé maintenant : la philosophie se réduit à un jeu ridicule, et tous les systèmes sont en dernière analyse ou faux ou également vrais. « Ne t'imagines pas, mon cher, lui dit Lycinus, qu'excité par une haine particulière contre les stoïciens, j'aie préparé ces raisonnements contre le Portique ; tout ce que j'ai dit regarde tous les philosophes en commun... » Et dans la réponse résignée du jeune philosophe se traduit toute la douleur de celui qui reconnaît brusquement la vanité des choses auxquelles il a cru. Il pleure, il gémit sur le temps perdu, sur les efforts restés inutiles, et là le ton devient d'une tristesse poignante : « Tu as raison, Lycinus, et je m'en retourne de ce pas, précisément dans le dessein de me défaire de tout ce costume. Tu ne me verras plus ni cette longue barbe hérissée, ni cette rigidité de mœurs ; tout en moi sera libre et aisé ; peut-être même vestirai-je la pourpre, afin d'apprendre à tout le monde que je n'ai plus rien de commun avec ce radotage ridicule, et plutôt à Dieu que je pusse vomir toutes les inepties que j'ai entendues dans les écoles. » Dès lors, cet homme, qui avait besoin de croire, va tomber dans tous les excès dont Lucien était préservé par sa nature délicate et réfléchie. Il va dépouiller non seulement le costume de la secte, mais ses pratiques, ses préjugés, ses vertus. Lucien s'en aperçoit bien. « Mais tant pis pour ce pauvre sot, se dit-il, qui a besoin d'être stoïcien pour être vertueux ! » Il donne sans doute raison au sceptique blasé et railleur. On voit tout ce qu'il pouvait y avoir de sécheresse de cœur, d'indifférence méchante chez cet homme qui n'aurait jamais volé une obole. C'est la lâcheté d'un homme d'esprit érigée en système.

Et d'ailleurs ce besoin d'analyse qui tourne à la cruauté, cet excès de finesse et de dédain, ont-ils rendu Lucien plus intelligent que ses contemporains ? L'histoire de sa vie et de son esprit nous montre que ce fut un homme d'une intelligence

très limitée. S'il a réussi à se débarrasser des antiques erreurs, des préjugés des siècles finis, il ne voit pas les vérités nouvelles qui naissent autour de lui. Or une révolution profonde se prépare à ce moment dans le sein de la société païenne. Le monde va appartenir aux croyants et aux saints ; le christianisme triomphera en moins d'un siècle. Et quoiqu'il vive en Orient, dans les contrées où la religion chrétienne a pour ainsi dire cause gagnée, que pense-t-il de son avenir ? Il la regarde comme une mode ridicule, comme un engouement dont les esprits se lasseront bientôt. Toutes les vieilles sectes, qui sont en train de disparaître, l'occupent beaucoup plus, même celles dont il se moque. Ainsi, lorsqu'il s'agit de juger son temps, c'est un des moins éclairés, puisqu'il croit à la réalité de dogmes détruits et ne devine pas le mouvement de civilisation qui se prépare.

On reconnaît ici combien nous sommes loin de La Fontaine. L'ouvrage de Lucien contient une philosophie superficielle et dangereuse ; mais cette philosophie l'inspire à chaque instant ; elle s'étale dans le cadre trop étroit de ses dialogues, qui nous montrent toute la sagesse antique en arrivant à se mépriser elle-même et se gâtant pour ainsi dire par un excès d'analyse. Cependant le genre traité par Lucien est aussi un genre secondaire ; ses dialogues consistent, comme les fables de La Fontaine, dans une série de scènes, de portraits, de tableaux, de petits romans. Dès lors, si l'on cherche, au fond des deux œuvres, les principes d'une doctrine nette et arrêtée, on s'apercevra aisément qu'ils manquent à celle de La Fontaine, et, toute distance gardée entre les deux esprits, on sentira ce qu'il y a par là de profondément différent chez l'auteur des *Dialogues*, dont le scepticisme obstiné fait réfléchir, et chez l'auteur des *Fables*, qui est un conteur et un écrivain de talent avant d'être un penseur.

Le même procédé de comparaison nous servira aussi à montrer que La Fontaine n'était pas davantage un profond psychologue. Cette fois nous comparerons aux *Fables* de La Fontaine les *Dialogues des Morts* de Fénelon.

Sans doute La Fontaine peint d'une manière très juste et très saillante les caractères des personnages qu'il fait agir et parler devant nous ; il nous en offre une étude vraiment vivante ; mais, en somme, tous ces caractères se réduisent à un trait essentiel, et c'est peut-être ce qui en fait justement la netteté et la vie. On nous montre tantôt la crédulité du corbeau, tantôt la flatterie adroite du renard, tantôt l'orgueil du chêne. Chez Fénelon, au contraire, les types d'hommes célèbres qu'il met en scène sont dessinés, sans cesse enrichis par une curiosité qui saisit à la fois

une foule de traits différents, et c'est pourquoi ses âmes sont bien plus étudiées, bien plus compliquées aussi que les âmes rudimentaires de La Fontaine. Sachant par exemple que Sixte-Quint a été un prêtre fameux, mais plutôt encore un homme d'ordre et un administrateur énergique, Fénelon nous représente en lui un homme qui sans doute porte de rudes coups à ses adversaires, mais qui, lorsqu'il est vaincu par eux, reconnaît et apprécie sincèrement leur valeur, affecte même pour eux plus d'estime et de sympathie que pour ses collaborateurs, gens médiocres, incapables souvent d'exécuter avec intelligence les ordres reçus. Il aime à rencontrer le mérite jusque chez ses ennemis, heureux de trouver à qui se mesurer. C'est ainsi qu'il ne craint pas de dire à Henri IV :

« J'aime les gens vigoureux, et qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous et qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la Ligue, ménagé la noblesse, tenu la balance entre les catholiques et les huguenots. Un homme qui sait faire tout cela, est un homme, et je ne le méprise point comme son prédécesseur, qui perdait tout par sa mollesse, et qui ne se relevait que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurais reçu à l'abjuration sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguette, et pour déclarer que vous receviez la couronne de roi Très Chrétien de la liberté du Saint-Siège. »

Mais il a glissé à la fin, en politique très habile, une condition qui choque Henri IV. Celui-ci, avant tout prince gallican, lui répond : « C'est ce que je n'eusse jamais accepté ; j'aurais plutôt recommencé la guerre ». Sixte-Quint s'écrie alors : « J'aime à vous voir cette fierté » (*Dial. des Morts*, LXX.).

Voilà un type bien plus compliqué, bien plus curieux, que les caractères d'animaux dépeints par La Fontaine.

Prenons un autre exemple. Une des fables les plus charmantes de La Fontaine est celle du *Rat retiré du monde*. Le thème en est fort simple. Un rat s'est taillé un ermitage au milieu d'un fromage de Hollande, et là, il vit isolé du monde ; la paresse le rend gros et gras. Mais voici que le malheur fond sur ses frères ; dans leur détresse, ils lui envoient des messagers, le suppliant de faire au moins quelque chose pour soulager la misère des siens : « Mes amis..., répond-il, les choses d'ici-bas ne me regardent plus ». Sans doute, c'est une jolie fable, alerte, pleine d'art et de vie. Mais, au total, que savons-nous sur le rat et sur son peuple qui

souffre ? Que celui-ci est malheureux, que le rat est égoïste, et c'est tout. Voyons au contraire ce que Fénelon nous présente, comme étude de caractères, dans un dialogue dont le sujet offre une grande analogie avec celui de la fable. Ebroïn vient d'être vaincu, déposé et enfermé dans un monastère, où il rencontre précisément son ancien adversaire, qu'il y avait enfermé autrefois, Léger. Ces deux caractères sont nettement et fortement tracés. Ebroïn nous apparaît comme un homme qui se dupe lui-même sur ses propres sentiments et qui essaie de duper les autres. Quant à Léger, il est sans doute un égoïste, comme le rat de La Fontaine, mais son égoïsme s'explique par un sentiment bien humain, le ressentiment contre un rival qui avait été son vainqueur autrefois et qu'il voit maintenant vaincu. Nous assistons, pour ainsi dire, à la formation d'une personne et d'une passion qui la résume tout entière. Le fond de ce dialogue a donc vraiment une valeur psychologique, une vérité d'observation.

EBR. — La nature a ici je ne sais quoi de brut et d'affreux, qui plaît et qui fait rêver agréablement.

LÉG. — Toutes ces choses sont bien fades à qui a le goût de l'ambition, et qui n'est point désabusé des choses vaines. Il faut avoir le cœur innocent et paisible pour être sensible à ces beautés champêtres.

EBR. — Mais j'étais las du monde et de ses embarras, quand on m'a mis ici.

LÉG. — Il paraît que vous en étiez fort las, puisque vous en êtes sorti par force !

EBR. — Je n'aurais pas eu le courage d'en sortir ; mais j'en étais pourtant dégoûté.

LÉG. — Dégoûté comme un homme qui y retournerait encore avec joie, et qui ne cherche qu'une porte pour y rentrer. Je connais votre cœur ; vous avez beau dissimuler ; avouez votre inquiétude ; soyez au moins de bonne foi (*Dial. des Morts*, LIV.).

On voit toute la différence qu'il y a entre un écrivain psychologue comme Fénelon, et un écrivain qui a seulement l'esprit juste comme La Fontaine. Nous n'avons pas d'ailleurs la prétention de soutenir que les *Dialogues* de l'un puissent être rapprochés des *Fables* de l'autre, ni qu'il y ait autant de talent, autant d'art chez Fénelon que chez La Fontaine. Chez celui-là nous sentons, à chaque instant, l'intention de corriger le duc de Bourgogne d'un défaut ou celle de lui inculquer quelques principes de morale politique, et l'œuvre entière est gâtée par l'abus d'un procédé aussi monotone et aussi factice. Au contraire, chez le fabuliste, tout est

vivant, parce que, si nous sentons souvent la leçon qui va venir, nous ne voyons jamais l'auteur lui-même la donner; il nous montre ses personnages dans une attitude tellement significative, que, quoiqu'il ne dise pas toujours d'avance : voici ce que ma fable va établir, nous le devinons à mesure que la scène ou le drame se déroule. Et cependant La Fontaine n'est pas un psychologue. S'il a consacré à la fable presque toute sa vie, c'est qu'il y sentait un genre qui n'exigeait pas des qualités supérieures à celles qu'il possédait, qui n'exigeait pas, par exemple, la pénétration de pensée et la finesse d'observation, nécessaires pour remplir le programme tracé dans l'autre genre par Fénelon. Pourquoi voudrait, dans un dialogue, nous peindre des hommes d'Etat, embrasser toute leur carrière, les succès et les échecs de leur politique, leurs moyens d'action, rattacher à ces acteurs principaux les hommes qu'ils ont employés ou combattus, et tirer de cette étude une leçon, une doctrine, ou simplement une conclusion générale, ce ne serait pas trop, croyons-nous, des dimensions d'un dialogue de Platon, de la profondeur d'esprit d'un Montesquieu ou d'un Machiavel. A ce genre La Fontaine préfère celui des fables, qu'il sent à sa portée. D'ailleurs il comprend aussi qu'il y a deux formes de son talent dont il ne trouverait plus l'emploi : le talent du narrateur, que les vrais psychologues possèdent peu, non pas qu'ils méprisent les faits, mais parce qu'ils les parcourent avec rapidité et les résument au lieu de s'attarder dans le récit ; — le talent du poète qui sait à merveille sentir et peindre la nature, et celui-là aussi se rencontre rarement chez un vrai penseur ; car, s'il y a autre chose dans la nature que des tableaux, si elle parle encore à nos sentiments et à notre imagination, il n'en est pas moins vrai qu'elle inspirera plutôt un poète abondant et rêveur, comme Lamartine, qu'un esprit qui raisonne sur des idées précises et fortement enchaînées par une logique rigoureuse.

A. D.

L' « Écossaise » de Voltaire.

Conférence, à l'Odéon, de M. EUGÈNE LINTILHAC (1),

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.

MESDAMES, MESSIEURS.

L'*Écossaise* va solliciter votre attention par un double intérêt. L'un est inhérent aux circonstances extraordinaires de la composition et de la représentation de cette pièce ; l'autre sortira directement des mérites dramatiques de la pièce elle-même. Mais ils ont besoin, l'un et l'autre, le second comme le premier, d'être ravivés par des commentaires. Ceux-ci vous donneront le recul tout à fait nécessaire pour s'aviser du premier de ces deux intérêts, l'historique, et goûter pleinement l'autre, le théâtral. Au reste, le premier piquera votre curiosité, et le second la soutiendra.

Le premier gît dans ce fait que l'*Écossaise* est une pièce du genre dit aristophanesque, c'est-à-dire qu'une personne alors vivante y est caricaturée et fait les frais de la satire. Je sais bien que l'intérêt de ces personnalités, étant proportionnel à celui des personnes aux prises, vieillit vite. Cependant, quand il s'agit de Voltaire d'une part et de Fréron de l'autre, son principal adversaire dans une lutte dont l'enjeu était le gouvernement de l'opinion, en un temps où celle-ci s'essayait à gouverner tout, l'intérêt n'en saurait jamais être suranné ; car il cesse d'être anecdotique et devient un chapitre de l'histoire de l'esprit en France. J'y insisterai donc.

Le second intérêt, celui qui sortira de la représentation de la pièce, ne se passe pas davantage de commentaires, car il était si neuf alors qu'il a donné naissance à un genre : ce genre n'est rien moins que le drame populaire, celui auquel nous devons la *Closerie des Genêts*, les *Deux Gosses* et la *Joueuse d'Orgue*. C'est ce que je vous démontrerai en second lieu et dont la démonstration commandera votre attention et, au besoin, votre respect pour cette mère Gigogne du *Mélo* qu'est l'*Écossaise*, cette soi-disant comédie plus fameuse que connue.

Je commence donc par l'intérêt que j'ai qualifié d'historique.

C'était en 1760 : la lutte était à son paroxysme entre les phi-

(1) D'après le compte rendu sténographique.

losophes et les écrivains défenseurs de l'autel et, par suite, du trône, qui lui était adossé. L'armée philosophique qui avait Voltaire pour généralissime, — de parade un peu, — Diderot et d'Alembert pour stratégestes et grands manœuvriers, l'*Encyclopédie* pour machine de guerre, tous les esprits libres pour sergents de bataille et tous les mécontents pour soldats ou pour francs-tireurs, montait à l'assaut de presque toutes les institutions de l'ancien régime, d'ailleurs fort démantelées. En d'autres termes, on pouvait dire déjà de la monarchie, comme Jeanne Bécu du café du roi : elle f... ichait le camp.

Mais, si moralement il n'y avait plus de roi en France, il y avait une reine, l'opinion publique; celle-ci était capricieuse certes, mais d'une souveraineté si évidente que le pouvoir officiel lui faisait sa cour comme les philosophes.

La preuve en est dans notre sujet même. Au commencement de cette année 1760, une comédie avait été jouée au Théâtre Français, qui bafouait les coryphées du parti philosophique. Or cette comédie, intitulée *Les Philosophes*, avait été commandée à l'auteur, le fait est avéré, par le ministre lui-même, M. de Choiseul. Le pouvoir en était là : il ne comptait plus sur les interdictions de l'*Encyclopédie* et autres coups d'autorité. Il jetait ses armes pour manier celles de ses adversaires, et poussait l'imprudence jusqu'à descendre, pour se mesurer avec eux, dans leur arène favorite, le théâtre. Il machinait ses coups d'État dans les coulisses de Molière, et il faisait d'un gazetier l'exécuteur de ses hautes œuvres. Voilà bien, pour le coup,

Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Pourtant la manœuvre avait paru réussir d'abord. Cette comédie fameuse des *Philosophes* avait eu les rieurs pour elle. Œuvre d'un certain Palissot, journaliste mercenaire, elle était un pastiche, mince d'invention, des *Femmes Savantes*, ce cadre favori de la satire littéraire au théâtre (voyez le *Monde où l'on s'ennuie* et, hier encore, *Petites Folles*) ; mais elle contenait à l'adresse des philosophes quelques traits assez malins, d'autres très perfides. On y voyait Crispin parodier l'homme de la nature, cher à Jean-Jacques, en marchant à quatre pattes et renchérir d'avance sur nos végétariens en déjeunant philosophiquement d'une laitue crue, qu'il tirait de sa poche.

Diderot, sous le nom de Dortidius, et sa séquelle y étaient représentés comme prêchant cauteleusement le vol et la course à la dot, et dégradant les plus nobles instituts, ainsi que dira Figaro ; bref, comme des anarchistes, ainsi que nous disons

aujourd'hui. Je n'exagère pas, Messieurs, car je retrouve justement le mot dans Geoffroy, à propos de l'*Écossaise* et des *Philosophes*. « Nous leur avons obligation de l'anarchie, que leur alcoran favorise et consacre ». Grâce à la cabale, à une suprême levée de boucliers du ban et de l'arrière-ban du parti anti-philosophique, le succès avait été prodigieux, inouï, supérieur à celui du *Cid*, au témoignage de Fréron du moins, avant-courrier de celui qu'allait remporter le *Mariage de Figaro*.

Il était urgent, pour le parti philosophique, d'opérer une diversion. Or, ni le froid d'Alembert, ni le prédicant auteur du *Père de famille* n'étaient capables de faire changer de côté aux rieurs. La besogne revenait donc à Voltaire. Il tailla encore sa plume et, en une huitaine, bâcla l'*Écossaise*.

Il n'y laissait pas ses coups s'égarer sur Palissot, un homme de paille, et qui d'ailleurs avait eu l'adresse d'excepter de sa satire le seigneur de Ferney. Il alla droit à un journaliste, qui était alors et à la fois le prince de la critique courante et le chef littéraire du parti anti-philosophique, à celui qui avait le mauvais goût de trouver à redire aux productions littéraires et dramatiques de Voltaire et qui exerçait assez d'influence sur l'opinion publique pour en disputer une part notable à la propagande philosophique, à celui dont il fallait briser la plume particulièrement cuisante au chatouilleux patriarche de Ferney, et prendre d'assaut le journal, cette bastille littéraire formidable aux frères et amis, à Fréron enfin, lequel fut drapé comme vous allez voir.

Mais, avant de vous montrer Fréron d'après Voltaire, il est de toute justice que je vous le montre un peu d'après la vérité : car les deux ne se ressemblent guère.

Fréron n'était rien moins que le condottiere du journalisme, et que le vil sycophante, en style du temps, — nous dirions aujourd'hui le maître chanteur, — qui va vous être présenté sur la scène de l'Odéon.

Il était encore moins le noir voyou de plume et de mœurs que Voltaire s'est acharné à nous caricaturer dans cent endroits, notamment, et en cette même année 1760, dans les *Anecdotes sur Fréron*, que Grimm, qui était pourtant un frère, appelle « un tas d'ordures », et dont Voltaire niera jusqu'à son dernier jour qu'il fût l'auteur, l'étant d'ailleurs ; dans un passage enragé du *Pauvre Diable* qui défie la citation et dans d'innombrables épigrammes dont je ne vous citerai que la plus connue :

Certain jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron !
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

Non, ce Fréron n'était même pas le cuistre qu'avait été son prédécesseur, l'abbé Desfontaines. Sainte-Beuve a salué en lui le père d'une partie de la critique moderne, de la critique dramatique en particulier, celle de l'école du bon sens qui va, par Geoffroy, son élève et successeur direct à l'*Année littéraire*, jusques à qui vous savez. Critique à sérule, soit, mais qui maniait cette sérule avec une certaine grâce. Vous en serez juges par deux échantillons, pris au cœur de notre sujet.

Ce sont deux portraits de Voltaire que je cueille dans la revue hebdomadaire de Fréron, la *malsemaine*, comme l'appelait Voltaire, l'*Année littéraire* de son vrai nom, à qui tous ceux qui ont eu à étudier de près la littérature du dernier siècle doivent beaucoup, croyez-m'en. L'un est de 1752, c'est-à-dire antérieur de huit ans à l'*Ecossaise*. Le voici. Il vient, à propos de Ninon de Lenclos :

« S'il y avait parmi nous, Monsieur, un auteur qui aimât passionnément la gloire, et qui se trompât souvent sur les moyens de l'acquérir ; sublime dans quelques-uns de ses écrits, rampant dans toutes ses démarches ; quelquefois heureux à peindre les grandes passions, toujours occupé de petites ; qui sans cesse recommandait l'union et l'égalité entre les gens de lettres, et qui, ambitionnant la souveraineté du Parnasse, ne souffrit, pas plus que le Turc, qu'aucun de ses frères partageât son trône ; dont la plume ne respirât que la candeur et que la probité, et qui sans cesse tendît des pièges à la bonne foi : qui changeât de dogme, selon les temps et les lieux ; indépendant à Londres, catholique à Paris, dévot en Austrasie, tolérant en Allemagne ; si, dis-je, la patrie avait produit un écrivain de ce caractère, je suis persuadé qu'en faveur de ses talents, on ferait grâce aux travers de son esprit et aux vices de son cœur.

« Il en est de même des femmes galantes qui savent allier le génie, l'étude et la volupté ; elles sont respectées, malgré leurs faiblesses etc... (à propos de Ninon). »

N'est-ce pas gentiment égratigné et d'une jolie écriture ? Puis voici quelques traits d'un second portrait :

« Sadi (dans l'espèce, c'est Voltaire) copiait sans pudeur tous les auteurs qui lui tombaient sous la main : les Arabes Bédouins ne dépouillent pas les caravanes avec tant d'audace. Après s'être enrichi de vols et de plagiat, il finit, comme l'Avare de Plaute, qui surprend sa main gauche volant sa main droite : il se pillait lui-même. Nous avons plus de vingt volumes de Sadi, et il n'y en a pas un qui nous offre une idée neuve ; il n'avait d'imagination que dans l'expression..... (Comparer le mot de Marivaux.

« Voltaire, c'est la perfection *des idées communes* »)... On se gardera bien de l'inscrire parmi les historiens..... (*suivent les raisons plus ou moins tirées*). Quel nom donc lui donner ? Celui de philosophe ? Sadi philosophe ? On aurait couvert de huées quiconque l'eût appelé ainsi. Bel-esprit, et quoi encore ? Bel-esprit, tel est le nom que les écrivains persans s'accordent à donner à Sadi.... »

« Sadi a répandu dans ses ouvrages un vernis de morale et d'humanité qui en impose en faveur de l'écrivain ; on serait tenté de croire que c'était l'âme la plus sublime et la plus sensible, l'âme d'un demi-dieu ; cependant toutes les histoires du temps le représentent sous des traits bien opposés. On prétend qu'en sa conduite il ne fut qu'un homme et un très petit homme (*suivent des traits à l'appui, drus et durs*)... La même journée voyait dans Sadi vingt hommes différents : toujours en contradiction avec son cœur et son esprit, il haïssait le soir ce qu'il avait aimé le matin, ou plutôt sa vie était une éternelle fureur ou un éternel dégoût. Sa sensibilité allait jusqu'à la petitesse de la créature la plus faible. C'était surtout dans les querelles littéraires (*ceci est de cinq mois après l'« Ecossaise », contemporain des « Anecdotes » etc.....*) qu'il donnait au monde des scènes puériles d'emportement et de déraison. On ne voyait plus en lui qu'un homme ivre, s'abandonnant à tous les écarts de la tête la plus dérégulée..... Sadi ne bégaya plus que de mauvais vers, et ne fit que se répéter de plus en plus mal. Il vantait continuellement les délices de son ermitage, où il était dévoré d'ennui, le bonheur qu'il ne goûtait pas, la maison de campagne qu'il appelait son château, et son exil qu'il décorait du beau nom de repos philosophique..... Les gens de bien le plainquirent d'avoir été aussi malheureux avec ses talents, de la fortune et de la réputation. »

Celui-là est tout aussi bien écrit que le premier, tout aussi sagace dans son âpreté, et, s'il vous paraît d'une autre encre, veuillez considérer qu'il est de la fin de 1760, postérieur à l'*Ecossaise*, aux enragées satires que j'ai indiquées, aux indicibles injures qui, si vous vous y reportez, grâce à une table des œuvres de Voltaire, vous feront trouver Fréron d'une modération prodigieuse.

En tout cas, cela suffit à vous montrer que ce Fréron, bien loin d'être le fripier d'écrits et le bousilleur que dit et redit Voltaire, avait un joli brin de plume, et, dans l'exercice de ses fonctions de critique, une modération relative.

Je dis relative. Ainsi on a voulu expliquer et presque légitimer (encore ce trait) le déchaînement de Voltaire dans l'*Ecossaise* par ce fait que, l'année d'avant, Fréron avait consacré un éreinte-

ment soigné à une comédie intitulée la *Femme qui a raison*, et qu'il avait critiqué *Candide*, très finement d'ailleurs. Mais la *Femme qui a raison* est un informe et indécent avorton ; et, dans *Candide*, savez-vous comment l'auteur parlait de Fréron ? Oyez ce début : « Quel est, demande *Candide* à l'abbé qui le pilote au théâtre, quel est ce gros cochon de critique qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des auteurs qui m'ont fait tant de plaisir ? — C'est un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres... un folliculaire, un Fréron ».

Quant à l'homme, il n'était pas du tout le besogneux et plat folliculaire que va vous profiler Voltaire. Il était fort bien à la cour, où il avait ses grandes et petites entrées ; ouvertement protégé par le roi Stanislas et par sa fille, la reine de France, dont il fut même en passe d'être le secrétaire des commandements ; et cela, après l'*Écossaise*, s'il vous plaît, et en dépit des autres pamphlets que Voltaire prodiguait pour le desservir. Sa revue lui rapportait quarante mille francs de ce temps-là, c'est-à-dire, plus de cent mille du nôtre. Nous savons d'ailleurs qu'il était serviable et qu'il secourait les siens, quitte à être payé d'ingratitude, à l'ordinaire.

N'y a-t-il pas des ombres à ce tableau ? Mon Dieu si ! Il était mauvais payeur et constamment en procès au Châtelet avec ses fournisseurs, tout comme un grand seigneur. Il était trop bon biberon, en breton bretonnant qu'il était. Il aimait d'ailleurs à avoir sa table aussi ornée de jolies femmes que de grands crus. C'était une joyeuse société que celle de Fréron, mais fort épicurienne et un peu débraillée, comme l'amphitryon. Au reste, le ton y restait critique, et on n'y entrait qu'après des sortes d'initiations qui étaient de vraies brimades. Celles-ci étaient célèbres, et c'est même pour elles que les mots *mystifier* et *mystification* furent créés par Fréron et ses complices.

J'insiste là-dessus pour vous blanchir un peu un homme que Voltaire a vraiment trop noirci, et qui, en somme, est un des plus gros patrons de la critique dramatique, notre ancêtre direct. J'aurais bien, pour le faire connaître et vous prouver qu'un homme si gai ne pouvait être un méchant homme, une anecdote caractéristique. Mais je crains qu'elle ne le soit trop, et je renvoie votre curiosité à l'une des deux meilleures études sur Fréron, l'autre étant celle de M. Soury, à celle de Ch. Nisard, où elle se satisferait amplement (1).

(1) N'étant plus tenu, par écrit, à l'étroite bienséance de la parole publique, je risquerai ici cette anecdote, qui est tirée de l'*Espion anglais*. Elle

Tout compte fait, et c'est ce qu'a fort bien vu M. Jules Soury, le plus grand tort de Fréron fut de n'être qu'un critique littéraire,

reste dans les limites de ces farces dont nos pères, depuis toujours, jusques et y compris le grand roi et sa cour, riaient à belles dents. Au surplus, je la mets sous le patronage non seulement des matassins de Molière et du Laripète d'Armand Silvestre, de la gravité de M. Charles Nisard, qui n'a pas dédaigné de la rapporter plus au long que je ne le ferai.

Il était alors un petit auteur que l'on appelait le petit Poinset qui, par grand hasard, fit un jour un bon petit art le *Cercle*, au reste si vaniteux qu'il en était sot et que l'on disait couramment « bête comme Poinset ». Or un jour Palissot, l'auteur des *Philosophes*, ami de Fréron et son collaborateur à l'*Année littéraire*, s'en vient trouver le petit Poinset et lui tient à peu près ce langage : « Mon cher confrère, Fréron est au plus mal. Pour que sa revue ne périlise pas après lui, il a cherché qui lui succédât, avec une autorité efficace. Son choix s'est arrêté sur vous et il me dépêche pour vous emmener sur-le-champ à son lit de mort, où il veut vous faire de bouche ses suprêmes recommandations et confidences. »

Poinset s'étonne un peu, et suit Palissot. A l'arrivée chez Fréron, une compagnie aussi nombreuse qu'attristée se lève avec force signes de déférences, à la muette, à l'adresse de Poinset qui fait jabot. Mais une alcôve est au fond de la pièce. C'est là, en un recoin obscur, que Fréron exhale des soupirs si profonds qu'ils semblent devoir être les derniers. Poinset s'avance. Un médecin est au chevet qui fait mine de tâter le pouls du moribond, dont la face s'entrevoit dans la pénombre horriblement tuméfiée, les traits absolument effacés dans la bouffissure du reste.

Sur un geste d'étonnement du visiteur, le médecin explique le cas, des tumeurs, des hémorroïdes linguales qui ont déformé les traits. Cependant de la face hypertrophiée partent des sons distincts, mais inarticulés. Nouvel étonnement de Poinset que le médecin dissipe en lui expliquant doctoralement que c'est là une suite du mal, mais qu'il a, lui, la clef de ce langage embarrassé du pauvre Fréron et qu'il va être son interprète. Et le dialogue s'engage, avec force « Cher maître ! » émus de Poinset, en réponse au langage du malade de plus en plus inarticulé, mais dont l'homme de l'art donne gravement, au fur et à mesure des sons exposés ou sibilés, une traduction pathétique.

Ce pathétique est même tel, il porte à un tel comble l'émotion du néophyte, et d'autre part l'honneur de ces confidences suprêmes du grand critique flatte si délicatement sa vanité d'auteur, aussi hypertrophié que la face de Fréron, qu'il se jette sur celle-ci, l'accôle et l'arrose de ses larmes.

On apporte alors des lumières pour éclairer un tableau si touchant, mais quel tableau !

Cette face de Fréron qui resplendit là soudain, humide encore des larmes de Poinset :

Comme un soleil levant dessus notre horizon,

ce n'est qu'une lune, la post-face du joyeux compère qui se retourne en s'exclamant : « Et maintenant à table, mon cher confrère et ami ! Monsieur Poinset, vous êtes mystifié, c'est-à-dire initié, et vous voilà des nôtres ». Et la société compta une tête à nasardes de plus.

Grosse était la farce certes, et peut-être de moine moinant de moinerie, comme disait Rabelais, mais elle était d'une gaieté drue, et, étant si haute en couleurs, elle a du moins le mérite de chasser les vilaines images de Fréron, dont Voltaire a voulu salir la mémoire de la postérité.

trop occupé à éplucher la forme, au reste d'une érudition fort sujette à caution et surtout absolument incapable de comprendre quelle grave partie se jouait, au fond, entre la soi-disant *philosophie* et l'ancien régime, dont il était pourtant le défenseur attitré. A l'enthousiasme et à la poésie qui bouillonnaient par exemple dans le cerveau fumeux d'un Diderot ou que distillait la tête bien faite d'un d'Alembert et dont une foule s'enivrait formidablement, il ne comprenait rien, non plus qu'à la portée pratique de la croisade encyclopédique. Il ne voyait là qu'une fronde des esprits mettant en péril les formules et les bienséances classiques, au secours desquelles il se portait diligemment et exactement, croyant avec cela sauver le reste, content de bien fermer à clé une maison à laquelle on mettait le feu. Aussi, quand l'incendie éclata, vainqueur, quand il apprit, un soir, à la Comédie Française, en 1776, que le privilège était retiré à sa revue, il en mourut d'étonnement, à son poste d'ailleurs.

Voilà la critique que fut Fréron, narquois et judicieux, mais à œillères, bien renté et bien vivant, un peu débraillé certes, mais au fond brave homme et à la charge duquel je ne trouve aucune vilénie.

(A suivre.)

EUGÈNE LINTILHAC.

Cyrano de Bergerac

Conférence faite à la Société industrielle d'Amiens

par M. N. M. BERNARDIN,

Professeur de rhétorique au Lycée Charlemagne.

MESDAMES, MESSIEURS.

Dès que M. le président de la *Société industrielle d'Amiens* m'eut fait l'honneur de m'inviter à venir parler devant vous, il m'a semblé que je ne saurais trouver un sujet de causerie plus actuel que *Cyrano de Bergerac*. Tous certainement vous voudrez aller voir ou du moins lire la comédie héroïque de M. Edmond Rostand : il vous intéressera donc, avant d'applaudir le héros de théâtre, de connaître le personnage réel, et de savoir ainsi quelle est, dans la pièce acclamée, la part de la vérité historique, la part de l'imagination créatrice du poète. C'est ce que je veux essayer de vous montrer le plus succinctement possible, de manière à ne

pas trop lasser votre attention bienveillante. D'abord je replacerai Cyrano de Bergerac au milieu de son époque ; puis je vous dirai ce qui constitue l'originalité de ses œuvres ; enfin je vous ferai voir combien M. Rostand, usant de la liberté légitimement accordée aux poètes, a idéalisé la figure de son héros.

Sur la vie de Cyrano je serai bref, pour plusieurs raisons, dont la meilleure est que nous n'en connaissons presque rien ; la biographie se réduit, en effet, à quelques pages dans la thèse que M. Brun a récemment consacrée à notre personnage.

Il est du moins établi aujourd'hui que Savinien de Cyrano, dont on a fait longtemps le Gascon le plus gascon de la Gascogne gasconnante, n'était pas Gascon le moins du monde. Il est né à Paris, où il fut baptisé, en l'église Saint-Sauveur, le 10 mars 1619, et il a grandi bien loin de la Garonne, sur les bords moins vantés, et aussi moins vantards, de l'Yvette, dans le petit fief de Bergerac, entre Chevreuse et Rambouillet, que son père tenait du duc de Chevreuse. Son premier maître fut un curé de campagne, ignorant et pédant, qu'il a peint en trois mots : *un dne aristotélique*. Il ne gagna guère au change, quand, à douze ans, il passa, au collège de Dormans-Beauvais, à Paris, sous la férule du vieux Jean Grangier, latiniste habile, mais cuistre brutal et libidineux, que le scandale de son mariage mit en évidence en 1636, et auquel son élève devait donner l'immortalité du ridicule.

La jeunesse de Cyrano fut d'autant plus indépendante que son enfance avait été plus comprimée. A peine sorti de sa geôle, en 1637, il se rua dans les plaisirs avec une telle fougue que son père s'empressa de l'enrôler dans la compagnie de l'intrépide et excellent capitaine Carbon de Castel-Jaloux, une compagnie extraordinaire, presque entièrement composée de Gascons. Avec elle il défendit, en 1639, contre l'invasion allemande la ville de Mouzon, près de Sedan, et, dans une sortie, il fut percé de part en part d'une balle de mousquet. A peine guéri de cette blessure, il vint assiéger Arras, en 1640, avec les gendarmes du prince de Conti. Il reçut cette fois un coup d'épée dans la gorge. Souffrant beaucoup de ses deux blessures, et pris d'ailleurs d'une ardente passion pour l'étude, Cyrano de Bergerac renonça dès lors au métier de la guerre.

Justement un maître des requêtes, François Lhuillier, venait d'appeler à Paris, pour parfaire l'éducation de son fils naturel, un célèbre philosophe épicurien, Gassendi, rival de Descartes, qui lui écrivait : « O chair ! », et auquel il répondait : « O esprit ! » Gassendi admettait aux leçons qu'il donnait au jeune Chapelle quelques-uns des amis de son élève, La Mothe le Vayer le fils, Ber-

nier, Hesnault, et le fils d'un brave tapissier, Jean Poquelin ; vous avez deviné Molière. Cyrano s'introduisit dans ce petit cénacle d'esprits distingués, et, comme tous ses autres élèves, Gassendi l'a marqué profondément de son empreinte.

Heureux ceux qui, en 1640, avaient, comme Cyrano, vingt et un ans ! Ah ! la belle, la charmante époque, Mesdames, que celle de Louis XIII ! Aux Italiens, qui ont franchi les Alpes à la suite de Marie de Médicis, nos Français ont emprunté le goût d'une élégance recherchée, sans tomber comme eux dans les délicatesses d'une subtilité inintelligible ; aux Castillans, qui ont accompagné Anne d'Autriche au delà des Pyrénées, ils ont pris leur fierté héroïque, tout en se gardant soigneusement de leur morgue empesée et de leur ennui compassé ; et ce mélange de l'élégance italienne, de la fierté espagnole et de la bonne humeur française a fait d'eux quelque chose de particulier, d'unique dans notre histoire, et ce quelque chose est délicieux. Sans doute elle est un peu folle, cette aimable noblesse, à qui ses vingt ans rieurs et pétillants montent à la tête comme une pointe d'ivresse : il lui arrive parfois, comme aux *vauriens* qui forment le conseil de Monsieur, frère du roi, de brûler pendant la nuit plus d'un auvent de savetier ou de voler le manteau des bourgeois attardés sur le Pont Neuf ; mais, dans ses folies mêmes, elle conserve sa grâce : elle a non seulement le charme, qui fait tout pardonner, mais deux choses qui font qu'on l'aime : le respect de la femme et une bravoure héroïque. C'est le temps des sérénades sous les balcons et des échelles de soie qui en descendent sous le sourire silencieux de la lune, complice des amants ; mais comme il a vite fait, le galant chanteur, de rejeter sa guitare et de tirer son épée contre quiconque oserait seulement mettre en doute la beauté de sa dame ! Le duc d'Enghien se trouve mal en disant adieu à Mlle du Vigean ; mais, revenu à lui, il monte en selle et va gagner la bataille de Nordlingen ; ce héros de roman, qui s'appelait le duc de Guise, s'est fait peindre par le miniaturiste du Guernier un livre d'heures bien profane pour un ancien archevêque, car les saintes y sont représentées sous les traits des plus belles dames de la cour ; mais voici que, avec une audace égale à celle d'Alexandre ou de César, il traverse sur une légère felouque toute la flotte espagnole, au milieu d'une canonnade furieuse, pour se jeter seul dans Naples assiégée et conquérir un trône à celle qu'il aime. Cette généreuse noblesse, qui, mûrie et assagée, formera l'incomparable cortège de Louis XIV, n'a qu'une idée alors : courir à l'amour et à la gloire par le chemin que lui avait montré le panache blanc de Henri IV ; et l'auteur de l'épopée des *Trois Mousquetaires*

l'a merveilleusement synthétisée dans cet intrépide, spirituel et charmant d'Artagnan.

Or, Cyrano, Mesdames, c'est d'Artagnan poète. Nul ne sait mieux que lui parler d'amour et soupirer, l'œil mourant, des rimes tendres et langoureuses. Mais qu'une parole mal sonnante frappe son oreille, son œil se ranime et lance des éclairs, cet œil si perçant qu'il fascinait un milan dans son vol, l'étourdissait et le faisait tomber à terre, au témoignage non seulement de Carbon de Castel-Jaloux, un Gascon, mais de M^{me} de Neuville et de l'abbé Pierquin ; le poète se redresse, met flamberge au vent, et charge ses adversaires, quel qu'en soit le nombre ; car il s'est naturalisé Gascon en s'enrôlant parmi les cadets de Gascogne, et il les épouvante eux-mêmes de sa bravoure. Un soir, son ami Linières vient lui demander l'hospitalité, car cent assassins, soudoyés par un de ses ennemis, l'attendent devant sa maison : « Prends une lanterne, dit Cyrano, et suis-moi ; je vais moi-même faire ta couverture ». Et le lendemain Jean de Cuigy, seigneur de Clamart, avocat au Parlement, peut conter au maréchal de Gassion stupéfait qu'à lui seul Cyrano a tué deux des spadassins, en a blessé sept et mis tous les autres en fuite. N'est-ce pas, Messieurs, que d'Artagnan n'eût pas fait mieux ?

Après cet exploit, le maréchal de Gassion voulait s'attacher Cyrano de Bergerac ; mais le poète ne put se résoudre à aliéner sa fière indépendance. Pourtant, après les temps si durs de la Fronde, durant laquelle il avait pris courageusement parti pour Mazarin, il dut se résigner, dans sa pauvreté, à entrer au service du duc d'Arpajon. Mais vous ne serez pas surpris qu'il ait été un fort mauvais « domestique », comme on disait alors. Aussi, quand Cyrano, victime peut-être d'une tentative d'assassinat, eut, un soir, reçu sur la tête une lourde pièce de bois tombée d'une maison, le duc le fit-il inviter à quitter son hôtel. Le blessé accepta l'hospitalité d'un conseiller du roi, Tanneguy Regnault des Bois-Clairs. Il agonisa quatorze mois dans sa maison.

C'est alors que son ami dévoué, Le Bret, entreprit de ramener à Dieu le poète épicurien, aidé dans sa pieuse tâche par la tante de Cyrano, sœur Saint-Hyacinthe, prieure du couvent des Filles de la Croix, par la supérieure de la communauté, la vénérable Mère Marguerite de Jésus, et par une cousine du moribond, la toujours belle et gracieuse Madeleine Robineau, qui, après la mort de son mari, Christophe de Champagne, baron de Neuville, tué devant Arras au côté de Cyrano, avait renoncé au monde, et vivait, sans avoir cependant pris le voile, dans les austérités de la pénitence et l'édification des bonnes œuvres. Le saint complot réussit, et

quand Cyrano eut achevé de mourir en septembre 1635, à 36 ans, la mère Marguerite de Jésus put faire inhumer avec une grande pompe dans la chapelle du couvent le libertin converti.

Cyrano de Bergerac laissait quatre ouvrages, qui, mieux que les rares détails conservés par son biographe, nous font connaître l'homme, son caractère et le tour de son esprit. Ce sont des *Lettres*, une comédie : *le Pédant joué*, une tragédie : *la Mort d'Agrip-pine*, enfin des voyages extraordinaires, — je me sers à dessein de ce titre, qui vous est familier et justement cher⁽¹⁾ ; — des voyages extraordinaires dans l'*Autre Monde*, sorte d'histoire des *Empires de la Lune* et de la *République du Soleil*.

L'originalité de ces quatre ouvrages est incontestable ; mais elle est moins grande qu'on ne l'a dit généralement, et surtout elle n'est pas là où on l'a cherchée. Je ne vois presque rien de personnel dans les idées de Cyrano, tandis que je vois fort bien ce qu'il doit à l'hôtel de Rambouillet et aux précieuses, ce qu'il doit à Scarron et aux burlesques, ce qu'il doit à Gassendi et aux épicuriens.

Au commencement du xvii^e siècle, tout était tourné à la grandeur ; la force abondait dans une génération rude et grossière, dont le métal avait été trempé au feu des guerres civiles. Ces soldats ignoraient la douceur et la grâce ; la marquise de Rambouillet entreprit de les leur donner. Dans son hôtel agréablement transformé et où l'on vit le premier salon, elle sut réunir tout ce qu'il y avait de distingué dans la cour et dans le monde des lettres ; elle y tint école de politesse, cultivant et développant autour d'elle une délicatesse de langage et de sentiments, — car les deux se tiennent, — qui était toute nouvelle en France, et pour laquelle Balzac a créé le mot d'*urbanité*. Cette société oisive et bientôt raffinée, tout imprégnée de ce délicieux roman de l'*Astrée*, où d'Urfé avait élevé l'amour pur, l'amour platonique, presque à la hauteur d'une religion, n'eut bientôt plus qu'une occupation, parler d'amour ; je ne dis pas « aimer », mais « parler d'amour » ; car on ne connut guère à l'hôtel de Rambouillet, dans les alcôves et dans les ruelles des précieuses, que ces amours de tête, où l'esprit a plus de part que le cœur, ces amours peu profonds, qui, suivant la gracieuse expression du vieux Théocrite, se jouent avec des fleurs et des boucles de cheveux. On y madrigalisait donc sans répit ni trêve, finement, ingénieusement, spirituellement, sur tout, même sur ce qui paraissait le moins s'y prêter ; et peu importait souvent à la précieuse, qui recevait le

(1) M. Jules Verne habite Amiens.

madrigal, la sincérité du sentiment, pourvu qu'il fût exprimé d'une façon recherchée, nouvelle, et avec des pointes inattendues. Littérature aujourd'hui fanée, flétrie, jaunie, presque ridicule ; n'en rions pas cependant ; car, si nous nous penchons sur ces pétales depuis si longtemps décolorés et séchés, nous sentons parfois monter à nos narines, distinct encore bien que très affaibli, le parfum divin des roses.

A côté des précieux, les burlesques, d'après la loi constante qui veut que l'homme rie de ce qui vient de le faire pleurer d'admiration ou de tendresse, qu'il place la caricature à côté du portrait, qu'il compose, après l'*Iliade*, le *Combat des Rats et des Grenouilles*, qu'il sculpte des figures inconvenantes ou grotesques sur le portail de cette admirable cathédrale gothique que vient d'élever sa foi respectueuse, et qu'il oppose au Cid le capitaine Matamore. Comme, dans la sérénade de *Don Juan*, l'accompagnement moqueur forme un curieux contraste avec l'ardeur passionnée des paroles, les burlesques s'amusèrent à placer des pointes bouffonnes en regard des pointes galantes des précieux, et travestirent leurs madrigaux sous un déguisement de carnaval ; puis la verve effrontée et cocasse du burlesque défigura les sujets les plus sérieux ; ses chatouillements irritants secouèrent la poésie d'un fou rire, et ce rire nerveux et contagieux, gagnant de proche en proche tous les genres, jusqu'aux plus austères, la France pendant la Fronde présenta à l'Europe étonnée le spectacle pénible d'une littérature épileptique et grimaçante. Illisibles sont aujourd'hui les poésies burlesques de ce Jean-Baptiste L'Hermite, par exemple, qui éleva la Molière, ou de ce d'Assoucy, qui, malgré la platitude triviale de ses œuvres, s'intitulait emphatiquement l'empereur du burlesque ; et il ne resterait presque plus rien de toute cette littérature, sans l'originalité, la fantaisie, l'imprévu, le pittoresque de Scarron, cet éternel railleur, qui voyait toute chose par son côté plaisant, même la souffrance, et dont la gaieté vive et jaillissante retombait en cascades de rire.

Par leur raillerie à outrance, qui ne respecte rien, les burlesques se rejoignent aux libertins. Car, en dépit de tout ce qu'on a dit, le libertinage, — et par ce mot on entend alors la liberté de penser, par celui de libertins les esprits forts, — le libertinage existait parfaitement au *xvii^e* siècle, et il y eut même un groupe de libertins assez important pour que l'on saisisse parfaitement, grâce à eux, la chaîne qui relie l'athéisme du *xviii^e* siècle au scepticisme du *xvi^e*. Sous Henri IV, monarque peu sévère en matière de foi et dont la conversion avait été toute politique, le libertinage avait pu s'afficher sans péril ; mais, sous les deux régents,

l'italienne et l'espagnole, comme sous Louis XIII, qui avait voué son royaume à la Vierge, il ne fit pas bon manifester trop hautement des opinions peu orthodoxes : Vanini fut brûlé à Toulouse, Fontanier, Claude Petit, d'Ambreville à Paris, et seule la protection du duc de Montmorency valut au poète Théophile de n'être brûlé qu'en effigie. On conçoit qu'à la flamme de ces bûchers les disciples de l'épicurien Gassendi, Chapelle, le voyageur Bernier, Hesnault, qui avait trois systèmes pour nier l'immortalité de l'âme, n'aient pas osé, plus que le poète des Barreaux, livrer à l'impression certaines œuvres très hardies ; mais ils les avaient écrites.

Vous le voyez donc, Messieurs, la préciosité, le burlesque, le libertinage, que nous trouvons dans les *Lettres*, les *Voyages* et la tragédie de Bergerac, ne constituent pas son originalité ; car, sur tous ces points, il n'a fait qu'imiter de nombreux modèles. Je ne suis pas non plus très frappé de ce goût de réalisme qu'on a tant vanté dans sa *Mort d'Agrippine*, parce que j'admire beaucoup plus la curieuse tentative qu'avait déjà faite dans ce genre son maître et ami, Tristan L'Hermite, avec sa *Mort de Sénèque*, une belle tragédie, aux allures shakespeariennes ; je ne m'extasie pas sur la science que témoigne l'*Autre Monde* de Bergerac, parce qu'il y a simplement vulgarisé les théories de Descartes ; ni sur la nouveauté de la conception, parce qu'il l'a prise, — et aussi plus d'un détail, — dans le *Francion* et dans le *Berger extravagant* de Ch. Sorel ; ni sur la fantaisie de la *République des Oiseaux*, parce qu'elle est loin d'égaler l'éclatante fantaisie de la comédie d'Aristophane ; je ne me récrie pas sur la verve avec laquelle ce brave à trois poils a, dans son *Pédant joué*, malmené les faux braves en la personne de Chasteaufort, parce que son capitaine est tout simplement taillé, — et assez mal, — sur le patron qui avait déjà servi à Maréchal, à Cornille, à Desmarest de Saint-Sorlin, à Rotrou, à Scarron, à Tristan, pour leur Fracasse, leur Tranche-Montagne, leur Brisemur, leur Fierabras, leur Rodomont, tous fils du *Soldat fanfaron* de Plaute, et que l'acteur Bellemore incarnait alors avec une étonnante vérité.

Et cependant je dis que Cyrano de Bergerac est original. C'est que la poésie, suivant un mot de M. Brunetière, est la réfraction des choses à travers un tempérament. Ainsi, pour être imités de ses contemporains, le libertinage, le burlesque et la préciosité de Cyrano ne lui en appartiennent pas moins en propre, parce qu'ils reflètent son caractère très particulier et qu'ils s'expriment dans son style très personnel : il y a mis la double marque de sa belle bravoure et de son inépuisable imagination.

Il fallait la hardiesse de Cyrano pour oser alors nier, même

indirectement et par la bouche d'un acteur, l'immortalité de l'âme :

Une heure après la mort notre âme évanouie
Sera ce qu'elle était une heure avant la vie ;

pour oser, même sous le couvert du paganisme, nier l'existence de la divinité : Terentius est épouvanté des crimes qu'a commis et s'apprête à commettre son ami Sejanus, et il lui montre la justice divine prête à s'abattre sur lui :

- Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre.
S. — Il ne tombe jamais en hiver sur la terre :
J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux ;
Ensuite je ferai ma paix avec les cieux.
T. — Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.
S. — Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.
T. — Qui les craint, ne craint rien.
S. — Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont point fait
Des plus fermes États ce fantasque soutien, [l'homme,
Va, va, Terentius, qui les craint ne craint rien.
T. — Mais, s'il n'en était point, cette machine ronde...
S. — Oui, mais, s'il en était, serais-je encore au monde ?

Il fallait, d'autre part, l'imagination prodigieusement féconde de Cyrano pour tirer d'une seule situation un nombre infini d'effets comiques, comme dans la scène fameuse du *Pédant joué*, dont un mot, souvent répété : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? », est resté proverbe. Molière, dans ses *Fourberies de Scapin*, n'a eu qu'à condenser cette jolie scène et à l'écrire dans un style plus ramassé et plus théâtral, pour en faire un immortel chef-d'œuvre. J'ajouterai qu'il a trouvé également en germe dans le *Pédant joué* le célèbre récit qu'il a mis dans la bouche de Zerbini au troisième acte de sa comédie ; et ses paysans ne sont pas plus vrais que le Mathieu Gareau de Bergerac.

Mais c'est surtout dans les *Lettres* de Cyrano que se reflète son caractère et que se manifeste, avec sa connaissance approfondie de la rhétorique, sa singulière fertilité d'invention. Nul n'a su comme lui exécuter sur un thème donné d'étourdissantes variations, et présenter dix fois la même pensée dans une série d'images aussi imprévues que diverses. Trois ans après sa mort, ses *Lettres* étaient traduites en anglais, et le traducteur écrivait dans sa *Préface* : « Les productions de M. de Cyrano abondent en pensées antithétiques et en scintillements d'esprit ; elles sont piquantes, aiguës, étincelantes, comme les fragments d'un pilier de

glace brisé, quand le soleil luit sur eux (1). » On ne saurait mieux dire ; ce style éblouit, aveugle ; il étonne tellement le goût que celui-ci n'a pas sur l'instant l'idée de se fâcher, comme souvent il en aurait le droit. La lettre à Montfleury est à cet égard caractéristique entre toutes.

Il y avait alors à l'Hôtel de Bourgogne plusieurs comédiens tellement obèses qu'ils auraient déjà pu former une Société des Cent Kilos ; mais le plus gros, le mieux entripaillé de tous, comme dira Molière, était le pauvre Montfleury, obligé de retenir son ventre énorme par deux larges ceintures, qui lui donnaient l'air d'un tonneau à deux cerceaux. Mécontent de l'acteur, Cyrano lui interdit de paraître d'un mois sur le théâtre, par une épître extraordinaire, dont voici quelques passages :

« On saura donc en premier lieu que la Nature, qui vous ficha une tête sur la poitrine, ne voulut pas expressément y mettre de col, afin de le dérober aux malignités de votre horoscope ; que votre âme est si grosse qu'elle servirait bien de corps à une personne un peu déliée ; que vous avez ce qu'aux hommes on appelle la face si fort au-dessous des épaules, et ce qu'on appelle les épaules si fort au-dessus de la face, que vous semblez un saint Denys portant son chef entre ses mains. Encore je ne dis que la moitié de ce que je vois ; car, si je descends mes regards jusqu'à votre bedaine, je m'imagine voir aux limbes tous les fidèles dans le sein d'Abraham, sainte Ursule qui porte les onze mille vierges enveloppées dans son manteau, ou le cheval de Troie farci de 40.000 hommes... Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échiner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau ? Non, non, je serai moi-même votre Parque, et ce serait déjà fait de vous, si j'étais bien délivré d'un mal de rate, pour la guérison duquel les médecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences ; mais sitôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissements et que je serai las de vivre, tenez pour tout assuré que je vous enverrai défendre de vous compter entre les choses qui vivent. »

Messieurs, un critique a cru pouvoir expliquer tout Victor Hugo par son œil ; il serait moins paradoxal d'expliquer Cyrano par son nez. Dans un visage agréable et intelligent, la Nature avait placé un nez sans exemple, plus qu'humain, éléphantescue, et cette protubérance singulière nous fait comprendre la susceptibilité et

(1) Cité dans l'ouvrage de M. Brun.

la jactance de celui qui la portait, comme aussi le tour ironique de son esprit. C'est pour faire respecter son nez que Cyrano fut un bravache, et plus tard, fier de ses duels innombrables et toujours heureux, il prétendit imposer à l'admiration des hommes l'énormité de son appendice nasal : « A la longueur du nez, écrit-il dans son *Autre Monde*, se mesurent la vaillance, l'esprit, la passion, la finesse ; le nez est le siège de l'âme. » Ah ! Messieurs, quelle grande âme devait avoir Cyrano ! Et d'autre part, plus d'une fois le poète dut surprendre un sourire furtif sur les lèvres d'une femme, amusée du contraste que formait avec ses tendres discours son nez de Polichinelle. C'est de peur de paraître ridicule qu'il se fait volontairement bouffon ; mais il semble que parfois son rire sonne faux et trahit une mélancolie secrète, et je croirais volontiers que c'était au fond un triste, le poète qui écrivait un jour : « Si le bonheur d'être pleuré accompagne mes cendres, les pierres de mon tombeau seront légères dessus elles. »

Voilà, Mesdames, quelle fut l'époque de Cyrano ; voilà quel il fut lui-même ; voilà quelle est son œuvre ; et ce n'est pas un des moindres mérites de M. Rostand d'avoir scrupuleusement respecté, presque partout, dans sa comédie héroïque, le triple caractère de l'époque, du personnage et de son œuvre. Tout ce que je viens de vous en dire, vous le retrouverez en effet dans cette pièce si touffue, si vivante, si pittoresque : tout, l'espiègle gaminerie des pages pêchant à la ligne la perruque des bourgeois effarés, la lettre à Montfleury mise en action en pleine salle de l'Hôtel de Bourgogne, la déroute honteuse des spadassins apostés pour tuer Linières, les sérénades sous les balcons tout fleuris et embaumés de jasmin et les madrigaux galants qui montent, d'une aile légère, jusqu'à l'oreille experte des précieuses, le début du voyage dans la lune resserré en une scène épisodique d'une verve étourdissante, les cadets de Gascogne, vantards et héroïques, qui sont ridicules lorsqu'ils crient :

Le canon des Gascons ne recule jamais,

mais qui se font tuer au poste d'honneur, autour du petit mouchoir de dentelle, parfumé d'iris, que leur galanterie a demandé pour drapeau à la baronne de Neuville, enfin la Mère Marguerite de Jésus et ses religieuses, complotant avec le bon Le Bret pour ramener à Dieu l'honnête libertin. Oui, toute l'époque, avec son héroïsme gai, sa courtoisie raffinée, son amusant burlesque, et la charité évangélique de ces âmes d'élite, que va grouper autour de lui l'admirable Vincent de Paul, toute l'époque, ressuscitée dans sa jeunesse ac-

tive, forme un cadre d'une étonnante richesse à la figure plus étonnante encore de Cyrano lui-même, et, dans cette figure, à ce nez phénoménal, véritable centre de la pièce, d'où tout part et où tout ramène, pivot solide sur lequel tourne l'action. M. Edm. Rostand en a fait une description véritablement merveilleuse ; et non seulement elle joint à la prodigieuse invention verbale du vrai Cyrano une vivacité d'allure et une virtuosité de facture toutes modernes, mais elle a le mérite de poser tout de suite le personnage : bouffon et héroïque. Il ne manque qu'un trait au caractère tel que l'a conçu M. Rostand, — lequel a fait de cette mélancolie que nous avons cru surprendre dans les *Lettres* de Cyrano un des éléments essentiels de sa pièce, — et ce trait, c'est encore le nez de Cyrano qui va nous le révéler. Quelquefois il arrive au poète, par un beau soir d'avril, de s'attendrir, de se sentir au cœur un désir d'amour, et de se figurer qu'il peut être aimé lui aussi :

Je m'exalte, j'oublie,... et j'aperçois soudain
L'ombre de mon profil sur le mur du jardin.

Cette mélancolie, fugitive et à peine saisissable dans le vrai Cyrano, va transfigurer et idéaliser le Cyrano de théâtre ; elle permettra à M. Rostand d'en faire, dans une intrigue entièrement imaginée et toute romanesque, une sorte de ridicule à la fois et sublime don Quichotte de l'amour.

Cyrano aime secrètement et sans espoir sa belle cousine, Madeleine Robin. Il a pour rival l'élégant Christian de Neuville, dont le joli visage a séduit Madeleine ; mais Christian est un sot, et jamais la précieuse ne donnera sa main qu'à un bel esprit. Pour unir les deux beaux jeunes gens dont les cœurs sont d'accord, le désintéressé, le dévoué Cyrano impose silence à sa jalousie inavouée ; c'est lui qui écrit les lettres de Christian à Roxane (c'est le nom qu'a pris la précieuse Madeleine) ; c'est lui qui apprend à Christian ses déclarations, lui dont la voix troublante parle pour Christian dans l'ombre de la nuit sous le balcon de Roxane, et il trouve une joie amère à se dire, tandis que Roxane ravie tend ses lèvres à celles de Christian pour le baiser des fiançailles : sur la bouche d'un autre,

Elle baise les mots que j'ai dits tout à l'heure.

Cinq minutes après son mariage, Christian a dû partir avec Cyrano pour le siège d'Arras. Deux fois par jour, il traverse au péril de sa vie les lignes espagnoles pour faire parvenir à Roxane les lettres qu'il lui écrit sous le nom de Christian. Profondément remuée par la tendresse ardente que respirent ces lettres, Roxane accourt au camp, et se jette dans les bras de son mari :

Je viens te demander pardon.....
 De t'avoir fait d'abord, dans ma frivolité,
 L'insulte de t'aimer pour ta seule beauté ;
 Car ce n'est plus que pour ton âme que je t'aime.

Mais Christian devine tout à coup le secret de son ami, et ne veut plus accepter un si héroïque sacrifice. Cyrano, éperdu à la pensée qu'il peut être aimé pour la seule beauté de son âme, va donc tout révéler à Roxane, quand on apporte le corps de Christian, qui a voulu se faire tuer par l'ennemi. La pitié brise le cœur de Cyrano ; il abusera pieusement l'agonie de Christian et la douleur de Roxane. Il se penche sur le moribond :

J'ai tout dit : c'est toi qu'elle aime encore,
 et, tandis que Roxane pleure, il consomme irrévocablement son renoncement sublime :

R. — N'est-ce pas que c'était un être exquis, un être
 Merveilleux ? — C. — Oui, Roxane. — R. — Un poète inouï,
 Adorable ? — C. — Oui, Roxane. — R. — Un esprit sublime ? —
 [C. — Oui,
 Roxane. — R. — Un cœur profond, inconnu du profane,
 Une âme magnifique et charmante ? — C. — Oui, Roxane. —
 R. — Il est mort ! — C. (à part). — Et je n'ai qu'à mourir
 [aujourd'hui,
 Puisque, sans le savoir, elle me pleure en lui !

L'idée de cette scène est superbe ; mais le pathétique n'en égale pas encore celui du dernier acte, dont la beauté se soutient difficilement sans larmes. Et je reconnais bien que ce cinquième acte n'est pas dans la note de l'époque, qu'il est pénétré d'une mélancolie que n'a point connue le *xvii^e* siècle, et que le poète qui l'a écrit a rêvé sur le *Lac* de Lamartine et pleuré aux admirables *Nuits* de Musset ; mais que le plaisir de la critique ne nous ôte pas celui d'être touchés d'une si belle chose !

Nous retrouvons, quatorze ans plus tard, Cyrano dans le parc du couvent des Dames de la Croix, où la veuve de Christian est venue chercher un refuge auprès de la Mère Marguerite de Jésus et de ses filles,

Comme un grand oiseau noir parmi des oiseaux blancs.

L'automne a jauni les arbres, et les feuilles mortes tombent, tombent silencieusement autour du métier à broder de la recluse, tandis qu'elle écoute les nouvelles mondaines que Cyrano lui vient conter chaque samedi ; et elle est si absorbée dans son travail et surtout dans sa pensée qu'elle n'a pas remarqué les linges ensanglantés qui entourent la tête de son vieil ami. Cyrano va mourir, et il a voulu la revoir une fois encore ; pour lui cacher jusqu'à la dernière minute sa fin prochaine, il rit, il plaisante ; enfin il

prie Madeleine de lui laisser lire la dernière lettre qui lui ait été écrite par Christian, — c'est-à-dire par lui, — une heure avant le combat où les cadets de Gascogne s'attendaient à périr, lettre que Roxane a trouvée sur le corps de Christian, toute tachée de larmes et de sang, et que depuis elle porte toujours sur son cœur : il désire, ce grotesque et touchant Cyrano, dire encore une fois à la bien-aimée, sous le couvert d'un autre, combien il l'adorait. Et tandis qu'il lit avec tout son cœur, Roxane s'étonne :

Comme vous la lisez,
Sa lettre !
Comme vous la lisez, cette lettre !

Le jour tombe, l'ombre augmente, et Roxane, qui enfin a compris, met la main sur l'épaule de Cyrano :

Comment pouvez-vous lire à présent ? Il fait nuit.

Puis, tandis que le poète baisse la tête comme un coupable, elle continue : « Ainsi, les lettres, c'était vous ; la voix dans la nuit, c'était vous ; l'âme, c'était la vôtre ; vous m'aimiez ! » Et le pauvre Cyrano, qui veut encore nier, laisse involontairement échapper son secret dans ce vers adorable :

Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas.

Mais voici que Ragueneau, le pâtissier poète, accourt indigné conter à Cyrano que Molière, dans ses *Fourberies de Scapin*, lui a volé deux scènes du *Pédant joué*. Ragueneau est en avance de quinze ans ; mais l'anachronisme volontaire que commet ici M. Rostand, lui est nécessaire pour compléter l'idée qu'il veut donner de son héros ; écoutez la réponse du mourant :

Oui, ma vie,
Ce fut d'être celui qui souffle, et qu'on oublie !...
C'est justice, et j'approuve au seuil de mon tombeau :
Molière a du génie, et Christian était beau.

Le délire le prend ; il met l'épée à la main, comme s'il voulait combattre jusqu'à la Mort, cette camarade :

Il y a malgré vous quelque chose, ...
Quelque chose que sans un pli, sans une tache,
J'emporte malgré vous, et c'est.

(*L'épée s'échappe de ses mains, il chancelle, tombe dans les bras de Le Bret et de Ragueneau*)

ROXANE, se penchant sur lui et lui baisant le front,
C'est ?

CYRANO rouvre les yeux, la reconnaît et dit en souriant :
Mon panache.

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'enthousiasme avec lequel, dans la nuit du 27 au 28 décembre 1897, à la fin de la

répétition générale, fut acclamé par toute la salle le nom de M. Edmond Rostand. Et ces applaudissements s'adressaient sans doute à la personne, sympathique à tous, d'un très jeune et très modeste poète, à la valeur dramatique et littéraire de son œuvre étincelante, et aussi à son incomparable interprète, qui a donné à l'auteur ce bonheur rare, presque unique, de voir sur le théâtre la réalité égaler le rêve de son imagination ; mais ces applaudissements avaient encore une autre portée. Ce que nous saluions tous avec transport, c'était une aube, c'était une espérance : il surgissait donc enfin, le poète, dont le franc et incontesté succès allait disperser l'impuissante, mais encombrante phalange des esthètes chevelus, qui fabriquent des vers amorphes, myrio... pattes, assonants et assommants ; à travers les tristes et froids brouillards, qui de la Baltique sont descendus sur nous, nous voyions donc enfin percer le chaud et joyeux soleil de France, et dans l'azur reconquis cette chanson qui montait claire et gentille, c'était bien à nouveau celle de l'alouette gauloise ; sur notre scène, où l'on ne tenait plus guère que des propos crus d'atelier ou des discours orduriers de corps de garde, voilà que nous entendions tout à coup, comme au temps des vieux classiques ou des jeunes romantiques, de beaux vers exprimant des pensées élevées et généreuses, présentant des exemples nobles et héroïques ; nous retrouvions un héros à panache, après avoir subi tant de vilains personnages, nous expliquant d'une voix avinée comme quoi ils avaient « leur plumet » ou « leur pompon ». Et nos acclamations sans fin remerciaient le jeune poète, qui, pour lui emprunter une comparaison, semblable à l'aile d'un grand moulin, enlevait notre littérature à la boue fétide dans laquelle l'avait tenue vautreée l'école stercoraire, pour l'emporter dans l'air pur, dans les hauteurs sereines, vers les étoiles.

N. M. BERNARDIN.

Soutenance de thèses

M. HENRI POTEZ a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le mercredi 9 février.

THÈSE LATINE,

Qualis floreret apud Duacenses Res Poetica, Gallice scripta, quum universa schola a Philippo Secundo condita vigere inciperet.

THÈSE FRANÇAISE.

L'Élégie en France avant le Romantisme.

Sujets de Devoirs.

Université de Caen (Suite)

ANGLAIS

Dissertation anglaise (*Agrégation et Licence*). — English Prose. Its chief characteristics as compared with French prose.

Thème anglais. — Musset, *Nuit de Mai*. Lorsque le pélican... jusqu'à : O Muse.

Dissertation française (*Agrégation*). — En quoi l'influence de Marlowe est-elle reconnaissable dans le *Richard III* de Shakespeare ?

Certificat. — Du rôle de la dictée dans l'enseignement de la langue anglaise.

Version. — Byron, *Manfred*, acte II, scène II, les 32 premiers vers.

ALLEMAND

Dissertation (*Agrégation et Certificat d'aptitude*). — Trouvez-vous, dans les drames de jeunesse de Schiller, l'indice d'un véritable génie dramatique ?

Thème. — Rousseau. *Confessions*, l. VI (au commencement), depuis : « Rien de tout ce qui m'est arrivé... », jusqu'à « cependant l'air de la campagne. »

Version. — Goethe. *Faust*. Wald und Höhle, le Monologue de Faust jusqu'à l'entrée en scène de Méphistophélès.

Université de Rennes

SUJETS DE DISSERTATION FRANÇAISE

Licence

1. Etudier et discuter cette pensée de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. »

2. Montrer que, pour Montaigne, la véritable valeur de l'instruction est une question, non pas de *quantité*, mais bien de *qualité*, c'est-à-dire de méthode et de progrès moral.

3. Le « divertissement » dans la vie morale de l'homme, d'après les *Pensées* de Pascal.

(Sujets proposés par M. Gustave Allais.)

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. K... L..., à R. — Nous allons publier incessamment le cours de M. Gaston Deschamps sur *Victor Hugo* ; le retard ne vient pas de nous.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université ; quelques-uns même sont membres des jurys d'examens.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

JULES LEMAITRE de l'Académie française.	Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. Six volumes in-18 Jésus ; chaque volume broché.	3 50
—	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i> Chaque volume se vend séparément.	
—	Impressions de Théâtre. Neuf volumes in-18 Jésus ; chaque volume broché.	3 50
—	Chaque volume se vend séparément.	
ÉMILE FAGUET	Myrrha. Un volume in-18, broché.	3 50
—	Seizième Siècle : Etudes littéraires. Un fort volume in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et drama- tiques. Un fort vol. in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-huitième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 Jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i> Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série. Un fort vol. in-18 Jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
ERNEST DUPUY	Victor Hugo : l'homme et le poète. Un vol. in-18 Jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
—	Bernard Palissy. Un volume in-18 Jésus, broché	3 50
—	Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
P. STAPFFER	Shakespeare et les Tragiques grecs. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
G. LANSON	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i> Bossuet. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
—	Hommes et Livres, études morales et littéraires. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
MAURICE ALBERT	La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
A. COUAT	Aristophane et l'ancienne Comédie attique. Un vol. in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
AUGUSTE EHRHARD	Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain. Un vol. in-18 Jésus, broché.	3 50
VICTOR FOURNEL	La Comédie au XVII^e Siècle. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
M^{lle} C. AUGIS	Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONS, traduit de l'anglais par M ^{lle} C. Augis.	3 50
H. PARIGOT	Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
G. PELLISSIER	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i> Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 Jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
—	Nouveaux Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 Jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
PAUL MONCEAUX	Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique. Un volume in-18 Jésus, broché.	3 50
ABBÉ CL. DELFOUR	La Religion des Contemporains. Un volume in-18 Jésus, broché. (<i>Nouveauté</i>)	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

BOILEAU. — SA BIOGRAPHIE (<i>fin</i>).....	Emile Faguet, <i>Professeur à l'Université de Paris.</i>
LA POLOGNE AU XVIII ^e SIÈCLE.....	Charles Seignobos, <i>Maître de Conférences à l'Université de Paris.</i>
LA PHILOSOPHIE DE KANT (<i>suite</i>).....	Georges Dwelshauvers, <i>Professeur à l'Université de Bruxelles.</i>
L'« ECOSSAISE » DE VOLTAIRE (<i>fin</i>).....	Eugène Lintilhac, <i>Professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly.</i>
SOUTENANCE DE THÈSES.....	En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

13, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FILOZ

Boileau. — Sa biographie (*Fin*).

Cours de M. EMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous en étions arrivés, dans la querelle entre Boileau et Perrault, à la réconciliation amenée par le grand Arnauld, en 1674. Les deux adversaires avaient, chacun de leur côté, consulté le célèbre docteur, alors exilé en Hollande, sur ce point particulier de leur débat qu'était l'affaire de la *Satire sur les Femmes* et de l'*Apologie des Femmes*. Après mûre réflexion, Arnauld répondit par une dissertation intitulée *Lettre à M. Perrault* et destinée à la publicité. Cette lettre, très curieuse, très sage, d'un bon sens très ferme et d'une doctrine, à mon avis, fort respectable, était tout à fait favorable à Boileau. Arnauld le disculpait des accusations de Perrault, démontrait que Boileau n'avait pas parlé mal du mariage, qu'il n'avait pas blessé la pudeur, enfin que c'était le droit du moraliste de toucher à certaines questions délicates, pourvu qu'il ne choquât pas les convenances. En terminant, il faisait un appel à la réconciliation. Il faut, disait-il, s'entre-pardonner comme le Seigneur a pardonné, car il n'y a que l'amour-propre qui nous rende possible la connaissance de nos défauts, et il y a plus d'amour-propre là où il y a plus de charité.

Les amis d'Arnauld, de Perrault même et de Boileau, avant de faire imprimer cette lettre, voulurent la montrer au docteur infailible de l'époque, à Bossuet. Il n'approuva pas la lettre d'Arnauld et le prit de très haut, comme il avait l'habitude de le faire dans les questions de littérature et de morale. Il n'aimait

point les incursions des littérateurs dans le domaine de la morale. Pour ma part, je suis un peu de l'avis de Bossuet et je trouve qu'au fond il y a plus de dangers que d'avantages à ce que les littérateurs se fassent moralistes. Bossuet donc déclara que la satire est incompatible avec la religion chrétienne, et qu'en particulier la *Satire X*, de Despréaux, était contraire aux bonnes mœurs. Arnauld ne connut pas cette observation de Bossuet ; il avait quatre-vingt-deux ans : la lettre à Perrault fut son dernier ouvrage. Il mourut le 8 août 1694. La décision de Bossuet est du 6 août, et le télégraphe n'existait pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que Boileau fut enchanté d'être défendu par Arnauld. Dans l'*Épître X*, il y fait allusion avec ce vers :

Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.

Il écrivit d'ailleurs à Arnauld en ces termes :

« Je ne saurais, Monsieur, assez vous témoigner ma reconnaissance de la bonté que vous avez eue de vouloir bien permettre qu'on me montrât la lettre que vous avez écrite à M. Perrault sur ma dernière satire. Je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait un si grand plaisir : et quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne saurais lui en vouloir de mal, puisqu'elles m'ont attiré une si honorable apologie... » Suivent quelques particularités sur la vie de Boileau, qui sont très intéressantes. « ... Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre lettre, mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez sincèrement votre ami. N'en doutez pas, Monsieur, je le suis ; et c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer... », entre autres, le P. Bouhours, « ... et que j'estime et honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, et ils séjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis ; mais la première convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, et l'écho des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La vérité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie et de l'étendue de vos connaissances ; mais je leur soutiens, moi, que ce sont là vos moindres qualités, et que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre âme et la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris : car je ne démords point sur cet article... »,

— Boileau n'a pas l'habitude de démordre sur quoi que ce soit, — « ... non plus que sur celui des *Lettres au Provincial*, que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage de prose qui soit en notre langue. »

Telle est une partie du remerciement de Boileau à Arnauld ; nous en verrons un autre passage tout à l'heure.

Ce n'était pas tout de remercier Arnauld, il fallait profiter de ses conseils, et c'était certainement ce à quoi le docteur tenait le plus. Boileau fit donc ses conditions : « La lettre du grand Arnauld sera publiée ; M. Boileau assurera du reste M. Perrault de toute son estime et qu'il le tient pour un très galant homme ». Ces propositions furent portées à Perrault par l'abbé Tallemant et par Racine ; elles ne furent pas acceptées, Perrault désirait davantage : il voulait non seulement une lettre cordiale, mais une lettre d'adoucissement aux *Réflexions sur Longin*. Boileau s'y décida, mais un peu plus tard.

Sa lettre à Arnauld nous raconte toutes les négociations : « Une preuve de ce que je dis, c'est qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait lecture, que, frappé des salutaires leçons que vous nous y faites à l'un et à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendrait qu'à lui que nous ne fussions bons amis ; que, s'il voulait demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageais à ne plus rien écrire dont il pût se choquer, et lui ai même fait entendre que je le laisserais tout à son aise faire, s'il voulait, un monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains et les Cotins au-dessus des Homères et des Virgiles. Ce sont les paroles que M. Racine et M. l'abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, et a exigé de moi, avant toutes choses, pour ses ouvrages, une estime et une admiration que franchement je ne lui saurais promettre sans trahir la raison et ma conscience. Ainsi nous voilà plus brouillés que jamais, au grand contentement des rieurs, qui étaient déjà fort affligés du bruit qui courait de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous fasse beaucoup de peine ; mais, pour vous montrer que ce n'est pas de moi que la rupture est venue, c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, je vous déclare, Monsieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous souhaitez que je fasse pour parvenir à un accord, et je l'exécuterai ponctuellement, sachant bien que vous ne me prescrirez rien que de juste et de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au traité que je ferai ; mais c'est une condition *sine qua non*. Cette condition est que votre lettre verra le jour et qu'on ne me privera point, en la suppri-

mant, du plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie. Obtenez cela de vous et de lui, et je lui donne sur tout le reste la carte blanche. » Après avoir bataillé longtemps encore, il fut enfin décidé que la lettre d'Arnauld serait publiée dans la grande édition des ouvrages de Boileau qui devait être prochaine ; que Boileau écrirait une lettre dans laquelle il manifesterait sa grande estime pour Perrault et lui accorderait quelques adoucissements à ce qu'il y avait d'aigre et de dur dans les *Réflexions sur Longin*. On y mit le temps, car la lettre de Boileau ne parut qu'en 1700 ; mais la réconciliation se fit avant, sur la simple promesse que cette lettre serait écrite. On ménagea une entrevue entre les deux adversaires ; ils se serrèrent la main ; Boileau fit une épigramme pour consacrer en quelque sorte cette date importante.

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser :
Perrault l'anti-pindarique
Et Despréaux l'homérique
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux, l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du parterre.

C'était Pradon qui payait les frais de la réconciliation.

Je reviens à présent au point où nous en étions restés, c'est-à-dire en 1687, en reprenant désormais l'ordre chronologique des ouvrages. De 1690 à 1694 parurent, comme j'ai déjà dû le dire, les *Réflexions sur Longin*, qui furent d'abord une suite de livres contre Perrault et qui prirent bientôt un caractère de critique plus générale. En 1694, c'est la *Lettre à Arnauld* que je viens de citer et son *Építaphe*, seul poème où Boileau ait montré du génie vraiment poétique. Cette építaphe est excellente, surtout dans ses derniers vers :

Au pied de cet autel, de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit ;
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,

Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
 Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
 N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
 Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
 A ces loups dévorants n'avait caché les os.

C'est admirable ; le mouvement oratoire finit par devenir lyrique. C'est la plus belle épitaphe que je connaisse. Boileau était encore tout plein du feu que la reconnaissance avait mis dans son cœur. En 1695, paraissent l'*Épître X à ses Vers*, l'*Épître XI*, toute morale, à son Jardinier, l'*Épître XII*, dissertation sur l'*Amour de Dieu*. Ceci nous amène aux démêlés, qui ne furent jamais bien violents, mais qui eurent cependant quelque aigreur, entre Boileau et les Jésuites. Boileau était janséniste, cela n'est pas douteux ; il adorait Pascal, Arnauld ; mais c'était un homme de sens très équilibré ; il déclare lui-même, dans ses lettres, qu'il est un molinojanséniste, ce qui veut dire qu'il avait des amis dans les deux camps. Pourtant, comme penseur, il avait pris position assurément dans le camp janséniste. On connaît là-dessus quelques anecdotes, dont l'une d'elles a eu la gloire d'être contée par M^{me} de Sévigné, dans une lettre en date du 15 janvier 1690. Voici le passage :

« Il y avait là (à un dîner chez M. de Lamoignon) un monsieur de Troyes, M. de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes ; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit ? Il ne voulut pas le nommer ; Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit ». Despréaux lui répondit en riant : « Oh ! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré ». Le Jésuite reprend et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotale riso amaro*. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point ». Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez, eh bien, c'est Pascal, morbleu !... — Pascal, dit le Père, tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être... — Le faux ! dit Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le Père répond (assez judicieusement à mon avis) : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échappe et, criant comme un fou : « Quoi, mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de

ses livres qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ?... — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer... — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu !... Distinguer, distinguer, si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » Et prenant Corbinelli par le bras, s'en va au bout de la chambre ; puis, revenant en courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, et s'en alla rejoindre la compagnie. »

Louis Racine fait là-dessus cette réflexion naïve : « J'ignore si M^{me} de Sévigné n'a point orné son récit. »

On sait encore qu'avec le P. Bouhours, Boileau s'acharna, un jour, à lui dire de même : « Non, mon Père, vous ne m'en ferez pas démordre, le plus beau livre qui ait jamais été écrit, ce sont les *Provinciales*. »

Le *Journal de Trévoux*, qui a été l'organe des Jésuites à cette époque et au XVIII^e siècle, charge Boileau continuellement. Il lui attribue, sur un bruit qui a beaucoup contrarié notre auteur, des satires impies. Une, entre autres, contenait ces vers :

Combats Mariana, peut-on le trop combattre ?
La France saigne encor du meurtre d'Henri IV.
Suspend pour un moment ton glorieux emploi,
Venge Dieu, venge Arnauld, ton roi, l'Eglise et toi.

Les vers ne sont pas mauvais. Boileau protesta par des lettres au P. d'Olivet et à Brossette.

A propos de l'édition de Boileau publiée à Amsterdam en 1701, où se trouvent notés les vers latins qu'il a imités, le *Journal* publia ces lignes méchantes : « En parcourant ce volume, on trouve que les pages sont plus ou moins chargées de vers latins imités, selon que certaines pièces de M. Despréaux ont été communément plus ou moins estimées ». Après quoi il était dit « qu'on n'en trouvait point dans la dixième *Satire contre les Femmes*, ni dans l'*Épître sur l'Amour de Dieu* ». Boileau répondit à ces attaques par des épigrammes. Quelques-unes sont à citer ; elles ne sont pas très bonnes d'ailleurs, comme la plupart de celles qu'il a faites. En voici une :

Mes Révérends Pères en Dieu
Et mes confrères en satire,
Dans vos écrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace ?
Grands aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,

Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.

Apprenez un mot de Régnier,

Notre célèbre devancier :

Corsaires attaquant corsaires

Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

Cette épigramme peu brillante ne dut pas être infiniment dés-agréable aux Jésuites. Ils en firent une de leur côté, où ils prétendaient que l'*Épître sur l'Amour de Dieu* était un des rares ouvrages de Boileau qui ne fussent imités des anciens.

Cette épître avait inspiré bien des craintes à ses amis, d'abord parce qu'il traitait là un sujet un peu étranger à sa manière ordinaire et où il était très possible qu'il fit quelque faux pas, et de plus parce qu'on se doutait bien que cette *Épître sur l'Amour de Dieu* devait être une nouvelle *Provinciale*. Aussi Boileau prit-il toutes sortes de précautions. Il fit d'abord lire son poème au R. P. de la Chaise par Racine. Ce Révérend Père se montra plutôt défiant : Racine n'eut pas de succès. Boileau n'abandonna pas la partie et se décida à aller voir lui-même le P. de la Chaise, accompagné de son frère le docteur. Nous avons heureusement une lettre de Boileau à Racine, dans laquelle cette entrevue piquante est racontée.

« Je crois que vous serez bien aise d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite que nous avons, suivant votre conseil, rendue ce matin, mon frère le docteur de Sorbonne et moi, au R. P. de la Chaise. Nous sommes arrivés chez lui vers les neuf heures, et sitôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçus avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment sur l'état de ma santé, et a paru fort content de ce que je lui ai dit que mon incommodité n'augmentait point... » Boileau commençait à être sourd. « Ensuite il a fait apporter des chaises, s'est mis tout proche de moi afin que je le pusse mieux entendre, et aussitôt, entrant en matière, m'a dit que vous lui aviez lu un ouvrage de ma façon, où il y avait beaucoup de bonnes choses, mais que la matière que j'y traitais était une matière fort délicate, et qui demandait beaucoup de savoir, qu'il avait autrefois enseigné la théologie, et qu'ainsi il devait être instruit de cette matière à fond ; qu'il fallait faire une grande différence de l'amour *affectif* d'avec l'amour *effectif* ; que ce dernier était absolument nécessaire, et entraînait dans l'attrition ; au lieu que l'amour affectif venait de la contrition parfaite, et qu'ainsi il justifiait par lui-même le pécheur, mais que l'amour effectif n'avait d'effet qu'avec l'absolution du prêtre... ». C'est la doctrine parfaitement orthodoxe et toujours en vigueur « En-

fin, il nous a débité en très bons termes tout ce que d'habiles auteurs scolastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'amour de Dieu, absolument parlant, n'est point nécessaire pour la justification du pécheur. Mon frère applaudissait à chaque mot qu'il disait, paraissant être enchanté de sa doctrine et encore plus de sa manière de l'énoncer. Pour moi, je suis demeuré dans le silence. Enfin, lorsqu'il a cessé de parler, je lui ai dit que j'avais été fort surpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, et qu'on lui eût donné à entendre que j'avais fait un ouvrage contre les Jésuites, ajoutant que ce serait une chose bien étrange si soutenir qu'on doit aimer Dieu s'appelait écrire contre les Jésuites; que mon frère avait apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains, qui soutenaient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon épître, que, pour être justifié, il faut indispensablement aimer Dieu; qu'enfin j'avais si peu songé à écrire contre les Jésuites, que les premiers à qui j'avais lu mon ouvrage, c'étaient six Jésuites des plus célèbres, qui m'avaient tous dit qu'un chrétien ne pouvait avoir d'autres sentiments sur l'amour de Dieu que ceux que j'énonçais dans mes vers. J'ai ajouté ensuite que depuis peu j'avais eu l'honneur de réciter mon ouvrage à monseigneur l'archevêque de Paris, et à monseigneur l'évêque de Meaux, qui en avaient tous deux paru, pour ainsi dire, transportés; qu'avec tout cela, néanmoins, si Sa Révérence croyait mon ouvrage périlleux, je venais présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisit de mes fautes. Enfin, je lui ai fait le même compliment que je fis à monseigneur l'archevêque, lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui était que je ne venais pas pour être loué, mais pour être jugé; que je le priais donc de me prêter une vive attention, et de trouver bon même que je lui répétasse beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition, et je lui ai lu mon épître très posément, jetant, au reste, dans ma lecture toute la force et tout l'agrément que j'ai pu. J'oubliais de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité qui l'a assez agréablement surpris : c'est à savoir que je prétendais n'avoir fait autre chose dans mon ouvrage que mettre en vers la doctrine qu'il venait de nous débiter, et l'ai assuré que j'étais persuadé que lui-même n'en disconviendrait pas. Mais, pour en revenir au récit de ma pièce, croiriez-vous, Monsieur, que la chose est arrivée comme je l'avais prophétisé, et qu'à la réserve des deux petits scrupules qu'il vous a dits, et qu'il nous a répétés, qui lui étaient venus au sujet de ma hardiesse à traiter en vers une matière si délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier : *Pulchre!*

bene ! recte ! Cela est vrai, cela est indubitable ; voilà qui est merveilleux ; il faut lire cela au roi ; répétez-moi encore cet endroit. Est-ce là ce que M. Racine m'a lu ?... » Ceci est très important ; cela veut dire que Racine avait mal lu, Boileau au contraire lisait admirablement. «... Il a été surtout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés, et que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable :

Cependant on ne voit que docteurs, même austères,
Qui, les semant partout, s'en vont pieusement,
De toute piété, etc.

Il est vrai que je me suis heureusement avisé d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez point approuvés, et que mon frère juge très à propos de rétablir. Les voici ; c'est en suite de ces vers :

Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi....
Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne :
« Qui m'aime, c'est celui qui fait ce que j'ordonne. »
Faites-le donc, et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa faveur souvent la plus sainte âme éprouve.
Courez toujours à lui ; qui le cherche le trouve :
Et plus de votre cœur il paraît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne saurais vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire, il a entendu la prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le Révérend Père, que, sans une visite que, dans ce temps-là, monsieur son frère lui était venu rendre, il ne nous laissait point partir que je ne lui eusse récité aussi les deux autres nouvelles épîtres de ma façon que vous avez lues au roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à sa maison de campagne, et il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voyez donc, Monsieur, que, si je ne suis pas bon poète, il faut que je sois bon récitateur. » Avec toutes ces approbations, l'*Épître XII* fut publiée.

En 1698, parut la *Satire XI sur l'Honneur*, à M. de Valincour ; en 1700, la lettre de réconciliation à Perrault ; en 1705, la *Satire XII sur l'Équivoque*, qui est un nouvel ouvrage contre les Jésuites, avec un grand discours préliminaire et toutes les armes d'un sérieux combat. Boileau eut encore quelques difficultés avec les journalistes de Trévoux, comme il nous l'indique dans une lettre à Brossette :

« Je vous dirai pourtant qu'il ne me serait pas difficile de trouver de méchantes raisons pour pallier mon crime, puisqu'il n'est

imaginable combien, depuis très longtemps, je me suis trouvé occupé de la méchante affaire que je me suis faite par ma *Satire contre l'Équivoque*, qui est l'ouvrage que je vous avais promis de vous communiquer. A peine a-t-elle été composée que, l'ayant récitée dans quelques compagnies, elle a fait un bruit auquel je ne m'attendais point; la plupart de ceux qui l'ont entendue ayant publié et publiant encore, je ne sais pas sur quoi fondé, que c'est mon chef-d'œuvre. Mais ce qui a encore bien augmenté le bruit, c'est que, dans le cours de l'ouvrage, j'attaque cinq ou six des méchantes maximes que le pape Innocent XI a condamnées; car, bien que ces maximes soient horribles et que non plus que ce pape, je n'en désigne point les horreurs, MM. les Jésuites de Paris, à qui on en a dit quelques endroits, qu'on a retenus, ont pris cela pour eux, et ont fait concevoir que d'attaquer l'équivoque, c'était les attaquer dans la plus sensible partie de leur doctrine. J'ai eu beau crier que je n'en voulais à personne qu'à l'équivoque même, c'est-à-dire au démon qui seul, comme je l'avance dans ma pièce, a pu dire qu'on *n'est point obligé d'aimer Dieu*; qu'on peut placer sans usure son argent à tous deniers; que tuer un homme pour une femme n'est point un mal, etc., ces messieurs ont déclaré qu'ils étaient dans les intérêts du démon, et sur cela m'ont menacé de me perdre, moi, ma famille et tous mes amis. Leurs cris n'ont pourtant pas empêché que monseigneur le cardinal de Noailles, mon archevêque, et monseigneur le chancelier, à qui j'ai lu ma pièce, ne m'aient jeté tous deux à la tête leur approbation et le privilège pour la faire imprimer, si je voulais; mais vous savez bien que naturellement je ne me presse pas d'imprimer, et qu'ainsi je pourrais bien la garder dans mon cabinet (c'est-à-dire dans mon secrétaire), jusqu'à ce qu'on fasse une nouvelle édition de mon livre. On en sait pourtant plusieurs lambeaux; mais ce sont des lambeaux, et j'ai résolu de ne la plus dire qu'à des gens qui sûrement ne la retiendront pas. La vérité est qu'à la fin de ma satire j'attaque directement messieurs les journalistes de Trévoux... » Cela est parfaitement vrai, et voici le passage. Il crie à l'équivoque :

Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
 Dans ces pays par toi rendus si renommés;
 Porte-la dans Trévoux, à ce faux tribunal
 Où, de nouveaux Midas un sénat monacal,
 Tous les mois, appuyé de ta sœur l'ignorance,
 Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa séance.

Les vers ne sont pas fameux, mais ils sont durs. « La vérité est qu'à la fin de ma satire j'attaque directement les journalistes de

Trévoux, qui depuis notre accommodement m'ont encore insulté en trois ou quatre endroits de leur journal ; mais ce que je leur dis ne regarde ni les propositions ni la religion ; et d'ailleurs je prétends, au lieu de leur nom, ne mettre dans l'impression que des étoiles, quoiqu'ils n'aient pas eu la même circonspection à mon égard. Je vous dis tout ceci, Monsieur, sous le sceau du secret, que je vous prie de me garder, etc. »

La satire, ayant paru, eut un certain succès, qu'elle dut à l'animosité plutôt qu'à sa valeur littéraire.

C'est le dernier ouvrage de Boileau. Vers cette époque, sa santé s'altéra. Nous avons vu qu'en 1687, il avait une extinction de voix, à peu près ce que nous appellerions une laryngite chronique ; plus tard, il perd l'ouïe. Les souffrances lui donnèrent une certaine humeur chagrine et morose, que nous sentons bien dans ses lettres. Ainsi, il écrit en 1700 à son bon ami de Lyon, Brossette :

« Je suis ravi de l'Académie qui se forme en votre ville. Elle n'aura pas grand'peine à surpasser en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux ou trois hommes près, que de gens du plus faible mérite, et qui ne sont grands que dans leur propre imagination. C'est tout dire qu'on opine du bonnet contre Homère et contre Virgile, et surtout contre le bon sens. » L'hyperbole est toute naturelle à un satirique, mais cette académie renfermait encore Bossuet, Fléchier, et bien d'autres esprits distingués ; il y a certainement de l'injustice de sa part.

Il avait pourtant encore des relations fort agréables, surtout avec Racine et sa famille, qui pour lui était charmante. Nous voyons un petit compte rendu fait par Boileau lui-même de ces rapports. En 1693, il écrit à Racine : « Madame Racine me fit l'honneur de souper dimanche chez moi avec toute votre petite et agréable famille. Cela se passa fort gaiement, mon rhume étant presque entièrement guéri. Je n'ai jamais vu une si belle journée. J'entretins fort M. votre fils... ». Ce n'est pas le fameux Louis, mais un autre fils, Jean-Louis, qui fut l'élève de Boileau et qui mourut jeune. « ... A mon sens, il croît toujours en mérite et en esprit. Il me montra une traduction qu'il a faite d'une harangue de Tite Live, et j'en fus fort content. Je crois non seulement qu'il sera habile pour les lettres, mais qu'il aura la conversation agréable, parce qu'en effet il pense beaucoup et qu'il conçoit fort vivement tout ce qu'on lui dit. »

C'est à cette époque aussi qu'il faut placer les relations de Boileau avec La Bruyère. Malheureusement, nous n'avons à ce sujet que sept ou huit lignes de Boileau : il l'appelle Maximilien, on ne

sait pas du tout pourquoi, peut-être à propos des *Maximes* : « Maximilien m'est venu voir à Auteuil, et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. C'est un fort honnête homme, et à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. Du reste, il a de l'esprit, du savoir et du mérite. » Tout ce que nous savons de La Bruyère montre que Boileau l'avait très bien jugé.

De 1705 à 1711, Boileau ne produit rien du tout. Comme La Fontaine, il allait quelquefois à l'Académie, pour s'y amuser ; mais cela ne lui arrivait pas souvent, car il ne pouvait pas souffrir les trois quarts de ses collègues, qui étaient partisans des modernes. L'influence de Boileau sur l'Académie française me paraît avoir été extrêmement faible. Qu'on en juge par l'échec de la candidature de M. de Mimeure, en 1706. Son concurrent était l'élégant M. de Saint-Aulaire, le candidat des dames. En définitive, M. de Mimeure n'eut qu'une voix, celle de Boileau.

Il faut noter enfin les rapports de Boileau avec Lamotte, qui sont fort intéressants. Qu'étaient-ce en effet, en 1708 ou 1709, que ces relations ? C'était tout simplement la querelle des anciens et des modernes qui recommençait. Lamotte voulait avoir l'opinion de Boileau sur l'*Illiade* qu'il venait de traduire, en l'abrégéant, dans le style le plus dur, le plus rude et le plus rauque dont j'aie jamais vu l'exemple. Boileau est bien vieux à cette époque, il n'a plus la fougue de sa jeunesse, mais il a encore sa malice. Lamotte, malgré tout son esprit, s'y est trompé. Un peu avant d'avoir achevé sa traduction de l'*Illiade*, Lamotte alla la montrer à Boileau. Sur la simple exposition de son entreprise, raconte-t-il dans ses *Réflexions sur la Critique*, Boileau parut d'abord effrayé. « Je lus ; dès les premiers vers, M. Despréaux se calma ; il approuva bientôt ; l'approbation devenait insensiblement éloge... et il finit en m'assurant qu'il aimerait presque autant avoir traduit l'*Illiade* comme je la traduais que d'avoir fait l'*Illiade* même. Ce sont exactement ses propres termes. » Si vraiment ce sont les paroles de Boileau, jamais homme n'a été mystifié comme Lamotte.

C'est peu après ce dernier trait de malice que Boileau mourut, très chrétiennement, le 13 mars 1711. A l'Académie française, il eut pour successeur l'abbé d'Estrée, qui, comme archevêque de Cambrai, succéda à Fénelon. L'abbé d'Estrée n'a rien écrit du tout, il s'est contenté d'être le successeur de deux hommes célèbres. Il y a des gens qui n'ont pas d'autre gloire.

C. B.

La Pologne au XVIII^e siècle.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Il nous reste à étudier un Etat de l'Est : la Pologne. Son histoire est l'inverse de l'histoire des Etats voisins. Tandis que ceux-ci s'organisaient en monarchies administratives pourvues de puissants moyens d'action et devenaient de grandes puissances, la Pologne se désorganisait, de plus en plus, et n'était bientôt plus qu'un grand territoire vacant, que les puissances voisines devaient, en fin de compte, s'approprier.

Les documents sur la Pologne sont surtout des mémoires, des récits, des écrits politiques. Ce pays possède à peine, depuis le xvi^e siècle, une histoire constitutionnelle ; les actes publics sont très peu nombreux ou dépourvus d'intérêt. Les récits sont polonais, notamment à partir de l'année 1733 ; ils consistent en mémoires, pamphlets, dont plusieurs en français. Mais un grand nombre de documents sont d'origine étrangère ; ce sont soit des écrits qui furent publiés pour satisfaire la curiosité publique, soit des rapports et dépêches de diplomates. Beaucoup ont été publiés récemment (Beer, Hermann).

L'histoire du dernier siècle de la Pologne a été faite peu de temps après la destruction de cet Etat (Ruhlière, Ferrand). Le travail a été repris par Hermann ; les historiens ont discuté la question de savoir à qui devait incomber la responsabilité du partage ; dans ces dernières années, Russes et Allemands (Solovief, Beer, Bruggen) ont produit de nombreux travaux. Ils ont peu ajouté à l'histoire même du démembrement, mais ont fourni beaucoup de détails expliquant l'impuissance même de la Pologne. Nous nous bornerons à représenter l'organisation de la société et du gouvernement, à indiquer les événements qui, durant le xviii^e siècle, ont entretenu la faiblesse de ce pays et provoqué son démembrement.

I. — Il importe tout d'abord de rappeler la formation territoriale de la Pologne.

La Pologne du xvi^e siècle résulte de la réunion de plusieurs Etats de provenance différente ; elle manque d'unité de race comme d'unité géographique, et, sauf du côté des Karpathes,

de frontières. Elle s'est formée par l'union de deux pays, habités chacun par un peuple différent : la Pologne et la grande principauté de Lithuanie. La Pologne, au sud-ouest, était un pays slave divisé entre plusieurs rois ou ducs, dont les domaines finirent par se fondre en un seul royaume comprenant trois régions : la grande Pologne ou pays de la Wartha, la haute Pologne, pays de la haute Vistule, avec Cracovie ; la Mazovie et Cujavie, pays de la moyenne Vistule, avec Varsovie, qui devint la capitale après l'union de 1569 ; enfin au nord-est, était le pays des Lithuaniens. Ces deux Etats n'ont d'abord été unis que par union personnelle ; le roi résidait en Pologne. Peu à peu les seigneurs lithuaniens se sont polonisés. En 1569, est proclamée l'union définitive ; ces deux pays ont le même roi, la même diète, les mêmes monnaies. Cependant l'administration reste distincte et comprend deux séries de dignitaires. Chacun des deux Etats a des annexes conquises sur les peuples voisins au moment du grand affaiblissement de l'empire allemand et du peuple russe. Sur les Allemands les Polonais ont conquis la Prusse et la Livonie ; d'une partie ils ont fait une province ; d'une autre, un duché vassal. Aux Russes ils ont pris le royaume de Galicie (Russie rouge). Les Lithuaniens se sont emparés au nord de la Russie blanche (Smolensk) ; au sud de la petite Russie, Ukraine, Podolie, Wolhynie, Kiew.

La Pologne-Lithuanie, entourée de pays en décomposition, est rapidement devenue la plus grande puissance territoriale de l'est. Il semblait donc que, dans cette région, allait se former une grande monarchie slave rattachée à l'occident. Mais, vers la fin du xvi^e siècle, les progrès s'arrêtent ; la Pologne se ruine et s'affaiblit, tandis que ses voisins se civilisent et se fortifient. Il faut, pour comprendre cet arrêt, connaître l'organisation de la société et voir le mécanisme du gouvernement.

A l'origine, la société, en Pologne, est comme la société dans les autres pays non romains, slaves, allemands ou scandinaves. Il n'y a pas de villes ; on distingue une classe nombreuse de guerriers propriétaires et une autre classe, plus nombreuse encore, de paysans non propriétaires : *Slachta* et *Kmeten*. Les villes se sont fondées sous la direction des souverains et des prélats ; l'impulsion venait des pays plus civilisés de l'ouest. Si l'on voulait des artisans ou des commerçants, on les faisait venir d'Allemagne ; on fondait ainsi une colonie allemande à l'image des villes allemandes, on lui donnait le droit allemand (Magdebourg, Culm). Le clergé venait aussi, dans les premiers temps, des pays plus civilisés ; il était allemand et dévoué à Rome. Avec ses guerriers

et ses paysans indigènes, ses bourgeois et son clergé organisé comme dans les pays étrangers, sous un roi, la société polonaise a commencé à se développer comme les autres sociétés ; mais elle n'a pas tardé à présenter des caractères différents.

Dans la plupart des Etats européens, le régime féodal et la chevalerie tendirent à diminuer le nombre des guerriers et à faire des chevaliers une classe restreinte, au-dessus de laquelle le peuple des campagnes, des villes, s'éleva et parvint à obtenir, grâce à l'appui des souverains, une place dans le gouvernement ; en Pologne, il n'y eut ni régime féodal, ni chevalerie. La *Slachta* resta une classe confuse de guerriers indépendants, tous propriétaires, de plus en plus nombreux, de plus en plus oppressifs pour le paysan et le bourgeois qui les nourrissaient. Suivant l'usage du temps, ces guerriers formaient seuls la nation légale. Le roi avait besoin d'eux, il les a ménagés ; dès la fin du xiv^e siècle, ils sont devenus les véritables souverains. La couronne était élective ; ils en ont profité, et, au lieu de laisser l'élection devenir une simple cérémonie, ils en ont fait un acte régulier. A chaque avènement, ils imposent au nouveau roi une capitulation, les *pacta conventa* (depuis 1384), par laquelle le roi s'engageait à garantir leurs privilèges ; or, chaque fois, ils augmentent ces privilèges aux dépens des autres classes.

Les *Kmeten*, considérés d'abord comme des fermiers, ont été peu à peu assimilés à des serfs ; la corvée a été fixée arbitrairement. La seule garantie du paysan contre le propriétaire était le tribunal royal ; mais le roi a renoncé au droit de juger les contestations, et le paysan a dû recourir à la justice du propriétaire. De fait, c'est un esclave.

Les bourgeois allemands des villes avaient leur gouvernement ; les guerriers polonais les regardaient comme étrangers et ne voulurent pas les admettre au partage des droits politiques. Ils obtinrent que le roi leur interdît le *jus militare*. En 1386 on les déclare incapables d'exercer aucun emploi de gouvernement ou de posséder des terres ; on cesse de convoquer leurs représentants à la diète. On attaque ensuite leurs institutions. Les villes royales (400 environ) gardèrent le droit allemand ; mais on les plaça sous le gouvernement arbitraire d'un staroste royal, noble polonais, qui les gouverna selon son caprice. Les artisans et les marchands allemands ne purent se résigner à vivre sous ce régime et quittèrent le pays. Comme il fallait des marchands, on les recruta parmi les Juifs, qui vinrent d'Allemagne et se multiplièrent rapidement. Ils n'exigèrent ni droit, ni garanties, subirent sans se plaindre le seigneur polonais, qui les préféra à tous les

autres étrangers. Au XIII^e siècle, la Pologne offre donc cet aspect étrange d'un pays où l'on ne voit pas de classe moyenne entre nobles et paysans, mais des Juifs organisés en congrégations et dirigés par le conseil des Anciens, dont le pouvoir est despotique. L'autre élément étranger, le clergé, s'est fondu avec la noblesse. La *Slachta* obtient que le roi n'accorde les dignités qu'à des fils de nobles ; le clergé est donc devenu polonais et aristocratique.

Ainsi, depuis le XVI^e siècle, la société polonaise comprend : une classe supérieure, la *Slachta*, purement guerrière, où se recrute le clergé, qui possède les terres et les droits politiques, et renferme plus d'un million d'individus ; une classe inférieure, les paysans, sans aucun droit, exploités, tyrannisés. Il n'y a pas de classe moyenne ; tout le commerce est aux mains des étrangers, juifs ou chrétiens.

1^o La *Slachta* est formée de tous les guerriers. Ils sont tous égaux en principe, tous nobles et s'appellent tous frères. Ils ont le privilège des emplois, de la possession territoriale, de la justice domaniale. Il n'existe pas entre eux d'autre différence que la différence de fortune ; elle suffit à établir des degrés d'influence. On a pu distinguer dans la *Slachta* trois catégories. La *basse Slachta* est la plus nombreuse. Il suffit, pour en être, d'avoir un noble pour père, et de posséder un morceau de terre, un cheval, des armes. La terre peut être morcelée indéfiniment ; les nobles peuvent tomber au niveau des paysans, ils n'en restent pas moins nobles. Il existe près d'un million de ces nobles misérables ; ils vivent dans la domesticité des grands seigneurs. La *Slachta moyenne* (15 à 20.000) comprend les nobles possesseurs de domaines qui leur permettent une vie aisée. Ils gardent, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, leurs mœurs et leur costume national ; ils sont élevés chez les Jésuites.

Dans la *classe supérieure*, se rangent les magnats, seigneurs grands propriétaires, qui dominent à la cour et à la diète et disposent des emplois. Quelques grandes familles possèdent des domaines de cent mille maisons. Ces magnats sont les vrais maîtres ; dès l'enfance ils sont élevés dans l'idée de leur supériorité. Ils ont une cour de domestiques, des troupes de guerriers recrutés dans la *basse Slachta*. Les nobles sont une classe d'égaux ; en fait, ils sont enrôlés sous un petit nombre de chefs.

Les *paysans* vivent dans la plus complète misère : tous les témoignages des historiens sur ce sujet sont d'accord.

Les *villes* sont, pour la plupart, des agglomérations inférieures à 1000 habitants. Il n'y a en réalité que cinq villes. Lublin a

3000 âmes, Posen 5000, Grodno Kovno 3000, Wilna 20000. Ce sont des rendez-vous pour la noblesse, en temps de session ; dès lors les marchands y affluent.

La conséquence de cette organisation est l'absence de classe urbaine ; il ne peut se former de centres intellectuels ; toute l'éducation des nobles est confiée aux Jésuites. Il n'y a pas de centre de production matérielle. Jusqu'au xviii^e siècle la Pologne reste exclusivement agricole ; elle produit des matières premières (peaux, cire, miel) et du blé qui descend jusqu'à Dantzig d'où on l'expédie en Angleterre. Les seules industries sont des industries de première nécessité. Le paysan ne consomme rien ; le noble se fournit à l'étranger. L'importation surpasse l'exportation ; la situation est donc très précaire. La Pologne s'appauvrit et se dépeuple.

II. — La société s'est immobilisée dans les formes du moyen âge ; le gouvernement a fait comme la société. Paysans et bourgeois sont exclus de la politique ; le roi, le sénat, la *Slachta* se partagent le pouvoir.

A l'origine, le roi de Pologne, comme les autres rois d'Europe, gouvernait, faisait la paix et la guerre, donnait les emplois. Depuis que la noblesse est organisée en corps, elle travaille à diminuer les pouvoirs du roi. Par les *pacta conventa* le roi s'est engagé à ne nommer aux charges que des Polonais ; en 1496, à ne pas décider la guerre et l'impôt sans l'assentiment de la diète, à donner à des nobles l'administration de ses biens. Depuis 1573, la couronne est déclarée élective ; tout noble est éligible, la nation est souveraine, c'est la république de Pologne. Enfin, au xviii^e siècle, le roi renonce au droit de convoquer les nobles en guerre, ou la diète. Il n'a qu'une armée de 1500 hommes et n'est roi que de nom.

Depuis 1573 la nation gouverne. Le Sénat et la *Slachta* réunis forment la diète. Le Sénat est le Conseil du roi, devenu Chambre haute depuis 1453 ; il comprend les dignitaires (les ministres), le grand maréchal, le maréchal de cour, le chancelier, le sous-chancelier, le trésorier, le grand hetmann, l'hetmann de campagne. Ils sont nommés à vie et responsables devant la diète seulement. On y voit encore d'autres membres de la haute noblesse (jusqu'à 140).

Le *Slachta* est représentée par les *nonces* élus dans les *assemblées provinciales*. Tous les deux ans, depuis 1468, les nobles se réunissent dans chaque district ; tous ont le droit de vote. Ils votent soit dans une église, soit en plein air. Après avoir élu les nonces, l'assemblée leur donne des instructions (jour d'instruc-

tion) ; à partir de 1533, ils s'engagent à venir rendre compte de leurs actes (jour de relation). Or, d'après la coutume, tout noble est souverain et rien ne peut être décidé sans le consentement unanime des nobles. La formule « je ne veux pas », prononcée par l'un d'eux, suffit à « déchirer » l'assemblée. Dans une réunion de guerriers grossiers et batailleurs, il est impossible que les élections se fassent régulièrement ; depuis le xvi^e siècle, tous viennent à cheval et en armes. Les familles considérables sont entourées de leur escorte ; quand deux partis sont en présence, ils se jettent l'un sur l'autre ; les combattants s'efforcent de mutiler les visages à coups de sabre. Le parti vainqueur fait l'élection ; si la victoire n'est pas décisive, l'assemblée « se déchire », et le district n'est pas représenté à la diète.

La république dispose d'un nombre immense de guerriers, car tous les nobles sont armés et doivent défendre le pays ; mais ils forment une cohue si indisciplinée qu'en fait on a dû renoncer à l'employer pour lever une armée. Ainsi avec un peuple très brave et guerrier, la Pologne n'est pas une puissance militaire.

Cet esprit d'anarchie aurait pu favoriser la liberté de pensée et la tolérance religieuse. La réforme s'introduisit rapidement en Pologne, et fit de rapides progrès ; elle pénétra en Pologne sous toutes ses formes ; il y eut parmi les Polonais des luthériens, des calvinistes, des sociniens. La diète reconnut leur droit. Mais à ces dissidents de religion s'ajoutaient dans les anciens pays russes les dissidents orthodoxes. Le manque d'organisation permit à la contre-réforme de réduire aisément les dissidents sans défense. Les Jésuites gagnèrent le roi. Ils obtinrent de Sigismond une déclaration qui réservait les emplois aux catholiques et fondèrent des collèges où tous les nobles envoyèrent leurs fils. La noblesse polonaise revint au catholicisme ; les dissidents furent exclus des emplois ; on les priva aussi du droit de propriété.

La constitution était si anarchique, qu'elle ne pouvait fonctionner. On eut recours à un vieil usage, la *confédération*. Quand les nobles sont mécontents, ils se réunissent ; la confédération est conforme à la coutume, légale, par conséquent. On s'en sert pour échapper aux entraves qui empêchaient la diète de fonctionner (*liberum veto*). Ainsi, la Constitution ne peut être employée sans qu'elle soit soumise à des violations périodiques. Elle rend impossible toute organisation intérieure, toute vie politique régulière. Dans cet état anarchique où le roi est sans pouvoirs, aucune direction, aucune réforme n'est possible. La vraie force réside dans les grandes familles qui possèdent les domaines, les fonctions, des escortes, des troupes, comme les Radzivil en Li-

thuanie ; elles font les élections des nonces et des juges. Mais ces familles sont en rivalité continuelle ; elles ne peuvent opérer d'accord ; elles usent toutes leurs forces à se combattre.

En face de l'étranger la Pologne n'est pas mieux armée ; son peuple de guerriers est impropre à la guerre. Elle n'a pas d'armée permanente et ne peut soutenir une guerre suivie. Depuis le siège de Vienne, la république s'est tenue à l'écart des grandes guerres ; elle a cessé de jouer un rôle politique et d'être une puissance.

Sans gouvernement et sans force militaire, ce pays doit appartenir aux grandes familles et aux grands États voisins. La république n'a plus de vie ; elle n'est qu'une confédération mal liée de grands seigneurs et de nobles. Son sort dépend des puissances voisines ; elles interviennent facilement dans ses affaires, soit en soudoyant les nobles qui s'opposent aux réformes ou provoquent des confédérations, soit en soutenant les candidats à la royauté.

Dès le milieu du xvii^e siècle, la Pologne est déjà un grand territoire vacant, incapable de résistance, un pays qui a besoin de défenseurs étrangers et ne subsiste que par leur rivalité. Le roi de Suède l'a conquise, Rakoczy l'a envahie ; elle s'est reconstituée en perdant la Livonie et une partie des pays russes, l'Ukraine, habitée par des Cosaques orthodoxes qui ont fait appel au tzar.

Dès lors, l'idée d'un partage de la Pologne est conçue et exprimée dès 1661.

III. — A la fin du xvii^e siècle, les États de l'Europe continentale s'occupent tous de la Pologne. Ils croient avoir intérêt à la maintenir dans un état anarchique, à s'opposer à la formation d'un pouvoir fort, qui en ferait une puissance militaire et l'empêcherait d'être conquise par un autre État ; chacun d'eux cherche, en outre, au moment de l'élection, à faire élire un roi qui lui soit dévoué. Lors de l'élection de 1696-1697, neuf candidats étaient en présence. Les Polonais, se voyant entourés de diplomates étrangers en rivalité, crurent à leur importance et pensèrent aussi que les puissances dont les intérêts étaient en conflit les préserveraient de toute attaque. Mais il se trouva une puissance que sa situation rendit plus entreprenante, la Russie. La prépondérance de la Russie commence dès le xviii^e siècle par la guerre contre la Suède. Pierre le Grand, allié d'Auguste, profite de cette alliance pour faire entrer ses troupes en Pologne. Les soldats russes s'y conduisirent comme en pays conquis et s'accoutumèrent à regarder comme leur appartenant les provinces polonaises. Aucune résistance n'était possible. Auguste fut rétabli. Pierre provoqua une confédération qui obligea le roi à renoncer à tout pouvoir sur l'armée. La Pologne fut désormais sous la menace permanente

d'une invasion russe. Tout dépendait de l'attitude des partis et des autres puissances. Il se forma un parti français ; il domina lors de l'élection de 1733 et élut Stanislas. Mais la France ne put faire une guerre en Pologne. La Russie et l'Autriche se rallièrent au candidat saxon, et le firent élire par une confédération. Le parti Czartorisky était favorable à la France ; mais, ne pouvant compter sur elle, il se résigna à devenir l'allié de la Russie. Les Czartorisky songeaient à une réforme ; mais ils avaient contre eux les Potocki, chefs de l'armée, patriotes et attachés aux anciens usages, et ne purent réussir. Les Czartorsky finirent par se brouiller avec le roi ; de Bröglie essaya de reconstituer un parti français. Pendant la guerre de Sept Ans, la Pologne demeura livrée à elle-même. L'avènement de Catherine et la mort d'Auguste III donnèrent aux Czartorisky l'occasion de ressaisir le pouvoir ; leur neveu devint roi. Deux partis sont dès lors en présence : le parti russe et le parti patriote. Le parti russe voulait la réforme pour fortifier le pouvoir royal. Le parti patriote désirait maintenir le *statu quo*. La grande difficulté venait des dissidents ; les patriotes prétendaient les écarter ; Catherine voulait les admettre au partage des droits ; ce différend fit éclater la lutte. Les puissances européennes étaient épuisées par la guerre de Sept Ans. Frédéric désirait la paix et le maintien de l'anarchie ; de même l'Autriche et la France. L'idée du partage n'appartient à aucune des trois cours ; elle s'est fait jour après les succès de Catherine en Turquie, quand Kaunitz, puis Frédéric voulurent obtenir des compensations. Le partage n'enleva que des provinces étrangères à la Pologne. Le parti russe dominait ; il organisa un *Conseil permanent* et fit quelques réformes, surtout en matière d'éducation, afin de remplacer les Jésuites.

De nouvelles complications surgirent dès que les rapports des puissances eurent changé. La Prusse voulut une Pologne forte ; le parti de la réforme fut prussien. Alors se réunit la *diète de quatre ans*, qui fit la Constitution. Mais la Prusse était une alliée peu sûre. Le parti russe, anti-national, triompha avec l'armée russe. Catherine, n'ayant plus intérêt à conserver la Pologne, la partagea. Ainsi la Pologne fut si impuissante qu'elle ne dura que le temps qu'il plut à ses voisins de la laisser vivre.

L.

La Philosophie de Kant

Cours de M. GEORGES DWELSHAUVERS,

Professeur à l'Université de Bruxelles.

XI

1766-1770.

Pendant les années 1760 et suivantes, on est convenu de placer l'influence de Hume et celle de J.-J. Rousseau sur l'esprit de Kant.

Au sujet de la première, il y a discussion sur le point de savoir à quel moment précis elle s'est produite, et quelle en a été la portée (positive ou négative).

Il est probable, d'après nous, que Kant a subi, dès 1762, l'influence directe (positive) non seulement de Hume, mais en général du scepticisme professé par beaucoup d'écrivains du siècle dernier vis-à-vis de la métaphysique et de la religion. La fin des *Träume eines Geistersehers* prouve, entre autres, qu'il connaissait les romans philosophiques de Voltaire. Il avait lu (ou entendu analyser) certaines œuvres satiriques anglaises (citation d'une boutade du Hudibras de Samuel Butler, *Träume*, éd. Kehrbach, p. 39). Il est probable que ce courant de scepticisme philosophique l'a un instant entraîné ; mais il s'est repris bientôt, car il craignait que les bases *à priori* des sciences elles-mêmes ne fussent menacées. La preuve de sa préoccupation de trouver une certitude métaphysique qui, plus puissamment et tout autrement que les contingences de l'observation, fût assez ferme pour soutenir les sciences, se révèle dans son traité de 1768 sur *la Raison première de la différence des lieux dans l'espace* et dans l'analyse de sa propre pensée, telle que nous l'exposent les *Prolegomènes*.

On peut donc dire que, poussé par sa propre réflexion à réfuter le scepticisme, il a pris comme principal représentant de cette tendance Hume lui-même, et qu'il l'a combattu directement : et en ce sens se précise l'influence *négative* de Hume, qui se place vers 1770.

Quant à J.-J. Rousseau, peut-on affirmer que Kant lui ait réellement accordé dans les sciences morales la place qu'il avait re-

connue à Newton pour les sciences naturelles? Nous ne le croyons pas. Le côté irritable et féminin de Rousseau ne devait guère trouver d'écho dans l'esprit droit et juste de Kant. Les utopies de Rousseau (la bonté de la nature, la perfection originale des premières civilisations) ne l'ont évidemment pas attiré. Kant prend chez Rousseau la sympathie pour la nature humaine, et l'idée d'un sentiment moral universel : idée qui devint, dans sa philosophie, étonnamment féconde. Elle apparaît déjà dans les *Traume*, se poursuit dans la *Critique de la Raison pratique*, et complète la partie théorique de la pensée de Kant.

C'est en ce sens que l'on peut comparer l'influence de Rousseau sur Kant à celle de Newton : Newton le conduit à admettre la loi universelle de la matière ; Rousseau le mène vers la formulation d'une loi morale des esprits. Mais, entre ces deux influences, il y a une différence essentielle : Kant n'a rien ajouté aux théories de Newton ; il s'en est servi dans sa philosophie ; par contre, il a réellement créé la loi morale qu'il a fixée dans la *Critique de la Raison pratique*.

Passons à l'analyse des œuvres de Kant à partir de 1766. Nous rencontrons d'abord les *Rêves d'un visionnaire expliqués par les rêves de la métaphysique* (*Traume eines Geistesehers, erläutert durch Träume der Metaphysik*). On est convenu, avec raison, d'étudier, en même temps que cette œuvre, une lettre écrite par Kant à Charlotte von Knobloch (4), vers 1763, selon toutes probabilités (date controversée).

Le visionnaire, c'est *Swedenborg* (né à Stockholm, 1688 ; se voua entièrement au spiritisme dès 1747). A Londres, il avait eu sa première vision, avait vu le sol de sa chambre couvert d'animaux, crapauds, serpents, etc. ; puis cette image avait fait place à celle d'un homme, qui lui était apparu dans un coin de la chambre. La même force humaine revient la nuit suivante, entourée de lumière et vêtue de pourpre ; le personnage dit à Swedenborg qu'il est le Seigneur et qu'il l'a choisi pour expliquer aux hommes le sens caché de l'Écriture sainte. Depuis lors, Swedenborg voit le monde des esprits (2).

Trois faits, rapportés à Kant par un officier danois de ses amis qui les avait appris à Copenhague par une lettre du baron de Lüt-zow, témoin oculaire :

1. Swedenborg avait répété à la reine de Suède, Luise Ulrike, un secret d'État connu d'elle seule et de son frère défunt.

(1) Voy. *TRAUME*. Edit. Kehrbach, p. 70 et suiv.

(2) Conf. ZIMMERMANN, *Kant und der Spiritismus*. Vienne, 1879.

2. M^{me} Marteville, ne retrouvant plus une quittance dont son mari défunt avait déjà payé le montant qu'on lui réclamait une seconde fois, interroge Swedenborg. Celui-ci désigne une armoire ; il faut ouvrir un tiroir à gauche, où se trouve une planche cachant un tiroir secret, contenant une correspondance secrète de Hollande et la quittance demandée : cette cachette n'était connue que du mari, alors décédé. Swedenborg disait avoir eu une conversation avec l'âme du mort.

3. Vers la fin de septembre 1756, Swedenborg, revenant d'Angleterre, passe la soirée à Gothenburg, chez un ami, avec quinze autres personnes. Vers 6 heures, il sort un instant, et revient, fort remué, disant qu'à Stockholm (à plus de 50 milles de là), un incendie s'est déclaré en tel et tel lieu, et menace sa propre maison. Il décrit les péripéties du sinistre. Quand arrivent les nouvelles officielles, le récit de Swedenborg trouve pleine confirmation.

Kant, dans la *Lettre* à M^{lle} von Knobloch, ne se prononce pas.

Autre source pour Kant dans l'étude de Swedenborg : la lecture de ses *Arcana cœlestia*, qu'il achète à haut prix, et résume dans les *Träume*. Témoignage de Kant lui-même. Témoignage aussi de Hamann (lettre du 10 novembre 1784), qui a parcouru cette œuvre, grâce à Kant, et se prononce en disant : « Je m'explique tout ce mystère par une sorte d'épilepsie transcendente ». Kant, dans les *Träume*, juge beaucoup plus sévèrement Swedenborg que dans la *Lettre* citée. Il est bien établi (de par les faits historiques, voir Zimmermann, *op. cit.*) que cette *Lettre* précède les *Träume*, et non, comme les partisans du spiritisme ont voulu le démontrer, qu'elle a été écrite postérieurement, et indique un retour de Kant à Swedenborg !

XII

LES RÊVES D'UN VISIONNAIRE ET LES RÊVES DE LA MÉTAPHYSIQUE.

L'ouvrage se divise en deux parties : la première esquisse une métaphysique des esprits, la seconde rapporte les rêves de Swedenborg. Puis vient une conclusion sur l'utilité pratique du problème. La métaphysique, comme les rêves du visionnaire, est visée par la critique qui s'exerce à travers toute l'œuvre. Kant s'attaque aux rêves de la raison comme aux rêves de la sensation.

Première partie. — Le concept de matière dérive de l'expérience, et plus directement du phénomène d'impénétrabilité.

Je reconnais ce phénomène sans pouvoir en pénétrer l'essence (p. 9).

Les substances simples dont la réunion forme un tout impénétrable s'appelleront unités matérielles. — Esprits seront des êtres simples qui ont la raison (p. 8).

Nous ne pouvons déterminer de lieu dans l'espace pour les esprits (p. 10) : si mon âme est un esprit, il m'est impossible de lui déterminer une place dans mon corps. Du reste, localiser l'âme serait tomber dans le matérialisme (11-13, *passim*). Les rapports entre l'âme et le corps nous échappent. Mais l'être spirituel réside dans la matière comme *principe*, comme « activité interne, fondement des actions extérieures (13) ».

Pour combattre « le siège de l'âme », Kant se place sur le terrain physiologique même. Les arguments qu'il donne ne peuvent nous convaincre aujourd'hui, bien qu'en principe, la solution proposée ne puisse nous déplaire. Voici en résumé ces arguments (pages 12-13, note) : a) des parties du cerveau ont pu être perdues, sans que la vie de l'individu ait été abolie ; b) la tension cérébrale pendant le travail n'est pas une preuve du « siège de l'âme », car dans la joie j'éprouve une affection au cœur, et c) dans de nombreuses émotions, le retentissement physique se localise pour nous dans le diaphragme ; d) on a attribué au cerveau la production de la pensée, exclusivement parce que celle-ci s'exprime le plus souvent par des signes empruntés à la vue et à l'ouïe, et que ces sens sont près de l'encéphale.

Nous reproduisons ces arguments à titre de documents historiques. L'hypothèse de Kant, dans sa portée générale, se rapproche de l'hypothèse psycho-physique de l'explication des rapports entre âme et corps. En tout cas, Kant est extrêmement prudent dans l'examen de la question.

L'impression que je pourrais avoir de moi-même comme pur esprit est donc contrariée par la sensation que j'ai de moi comme homme (p. 26). Il est cependant des moments où je paraîs délivré des entraves des sens : le plein sommeil, l'état de somnambulisme. Mais le réveil vient, et je retombe dans mon état ordinaire. Cependant il est probable que mon âme appartient à une vaste communauté d'êtres immatériels : explication *organique* du monde, considérant les corps comme moyens d'expression pour les êtres immatériels. Cette union de notre âme avec un monde immatériel ne s'aperçoit pas dans cette vie, à cause de notre enchaînement au corps matériel : telle est l'hypothèse sur laquelle s'échafaudent les *rêves de la métaphysique*. Du reste, l'unité du monde immatériel, que suppose cette hypothèse, a,

d'après Kant, une image réelle et vivante dans l'unité morale qui résulte de nos tendances à agir avec désintéressement, à nous conformer à la *volonté générale* : car tel est le *sentiment moral* ; c'est une espèce de *gravitation* des volontés, le pendant de l'attraction newtonienne dans la nature. On sent ici l'influence de Rousseau, et aussi les premiers germes de la grande et noble pensée dont naîtra la *Critique de la Raison pratique*, la loi morale, l'idée du devoir. La volonté qui tend au bien sur la terre, dit Kant dans les *Träume* (p. 24), pourra, après la mort, voir ses efforts réalisés à l'infini.

Toutes ces pages du livre que nous analysons sont parfaitement dignes et graves et restent pour Kant l'objet d'un *espoir dans l'avenir* (p. 34). Cependant notre raison spéculative ne peut avoir aucune certitude à ce sujet. Et Kant soumet à une fine et ironique critique l'hypothèse si belle qu'il vient de développer : c'est le moment de rappeler cette épigraphe de Nietzsche : « Je demeure dans ma propre maison ; je n'ai rien emprunté à personne ; et je me suis moqué de tous les maîtres qui ne s'étaient pas moqués d'eux-mêmes. » Il n'aurait pu se moquer de l'auteur des *Träume* ! Mais, sous l'ironie de Kant, nous percevons la division que nous verrons plus tard : impuissance de la raison spéculative en présence de l'immortalité de l'âme, mais d'autre part vérité des lois de la raison pratique.

Ceux qui croient construire un monde au moyen de purs concepts sont des *rêveurs de la raison* (p. 32), et peuvent être mis sur la même ligne que ceux qui, comme Swedenborg, voient ce qu'aucun homme sensé ne voit, les *rêveurs de la sensation* (*ibid.*).

Dans les images de la perception sensible, nous reportons l'objet au dehors, au *focus imaginarius* (34) ; les images de la fantaisie, elles aussi, sont accompagnées de mouvements dans les nerfs (*ideæ materiales* de Descartes), et croire qu'à ces images de la fantaisie corresponde également un objet extérieur, c'est accuser un état de déséquilibre mental ; les ivrognes aussi voient double (p. 36 et la note). Les visionnaires et les métaphysiciens aboutissent au même résultat.

Telle est la marche générale de la première partie de cette œuvre, importante au plus haut point, on le voit, pour l'étude du développement de la pensée de Kant.

Deuxième partie. — D'abord les faits signalés plus haut, relatifs aux visions de Swedenborg. Puis l'examen de l'exposé théorique tenté par ce visionnaire dans ses *Arcana cœlestia*, que Kant définit « huit volumes in-quarto pleins de choses insensées (*voll Unsinn*) » (p. 52). Entre les rêves du visionnaire et ceux du

métaphysicien, il y a une frappante analogie : pour Swedenborg, les hommes sont tous en rapport avec le monde des esprits ; mais la plupart ne s'en doutent pas. Les vivants dans ce monde reçoivent constamment des influences du monde immatériel ; mais leur sens interne est obscurci ; ils ne s'en aperçoivent pas. Les choses matérielles ont un sens caché : elles sont les symboles d'êtres spirituels. C'est, il est vrai, par ces symboles que notre âme peut communiquer avec les autres esprits. Mais l'apparence spatiale des choses n'est qu'une forme. Le lien réel des esprits est le vrai et le bien.

Les esprits forment une société spirituelle qui a la forme d'un homme immense, dont chaque esprit est une parcelle ; et toutes les sociétés spirituelles revêtent à leur tour, dans leur ensemble, une forme analogue. Kant se moque de ces rêveries du visionnaire et termine le résumé qu'il en donne en se déclarant « fatigué de copier ces élucubrations désordonnées » (p. 59). Il ne l'a fait que pour épargner au lecteur la peine de les lire *in extenso*.

La conclusion de ce parallèle entre les rêves d'un visionnaire et ceux de la métaphysique est de reconnaître que la métaphysique n'a de réelle utilité que comme « science des bornes de la raison humaine » (p. 61) ; nous devons nous abstenir de toute recherche qui dépasse le monde où nous éprouvons des sensations.

Heureusement pour la philosophie que Kant ne s'en est pas tenu à cette déclaration et qu'il a recherché jusqu'où la raison humaine pouvait s'étendre. Il ne s'en est pas tenu au scepticisme froid et superficiel d'un siècle, qui, ainsi que le disait Hello, a commis l'immense faute de « nier le mystère ». Mais, sous l'apparence sceptique de *Träume*, que de profondeur déjà ! Dans la conclusion générale du livre, quand Kant affirme que la raison ne vise que l'identité et la contradiction, tandis que, pour trouver la cause, il faut ajouter à quelque chose une autre chose, n'est-ce pas déjà un premier pas vers la distinction entre les *jugements analytiques* et les *jugements synthétiques* ? Mais c'est tout, et l'idée ne produit pas encore ses fruits. Kant insiste, en terminant, sur deux points essentiels : l'importance de baser toute hypothèse sur des faits et de n'admettre comme hypothèses que les suppositions nécessaires à lier des groupes de faits. En second lieu, il ne faut pas baser la moralité sur l'espoir d'une sanction ultraterrestre, mais il faut au contraire que la ligne de conduite morale crée cet espoir. La croyance morale est donc *directe*, elle ne découle pas des rêves de la raison. A ceux qui veulent s'occuper métaphysiquement de l'immortalité, de la vie future, mieux vaut

dire « qu'ils attendent qu'ils y soient » (p. 68), et qu'en attendant ils sachent que la vie future dépendra de ce qu'aura réalisé la vie actuelle.

XIII

LE PASSAGE AU CRITICISME.

On a écrit récemment (1) que les *Critiques* étaient en germe dans les *Träume*. En effet, nous y trouvons l'origine du *primat de la Raison pratique* et de la conception d'une métaphysique comme science des forces et des limites de la raison humaine. Ce livre de 1766 n'est donc pas un acte de scepticisme définitif, mais bien une réalisation du *doute préparatoire* préconisé par Descartes. Jusque dans son développement comme philosophe, on sent chez Kant la hantise de la *méthode*. Dans une lettre à Lambert, du 31 décembre 1765, il en faisait ressortir l'importance, et pour les principes métaphysiques de la philosophie naturelle, et pour ceux de la philosophie pratique, et il faisait allusion à la nécessité d'une révolution dans la philosophie.

Si les sens restent la seule source de nos connaissances, se disait Kant, il n'y a plus que contingence et hasard : car nos sens nous donnent les phénomènes du moment, rien de plus. Dès lors, la science est-elle encore possible ? Et cependant la science existe. Témoin les progrès des mathématiques, prototypes de toute science exacte. Dès lors il faut commencer par examiner les notions philosophiques qui donnent aux mathématiques la certitude. De ces préoccupations est né l'opuscule publié par Kant en 1768 : *De la raison première de la différence des régions dans l'espace* (*von dem ersten Grunde des Unterschiedes der Gegenden im Raume*).

Kant avait admis auparavant que l'espace était un mode de relation des substances entre elles. Rien, par conséquent, ne permettait d'admettre qu'il ne puisse y avoir d'autre espace que l'espace à trois dimensions, puisque la forme de l'espace dépendait des substances et de leurs modes de relation. Dès 1768, Kant abandonne cette idée et place l'espace à l'abri des conceptions que nous pouvons avoir sur les substances et leurs manifestations ; il sauve ainsi la base philosophique des mathématiques. Le concept d'espace ne provient plus désormais des rapports entre autant de particules matérielles mises les unes à côté des autres : car comment expliquer ainsi que deux triangles sphériques peuvent être

(1) D^r ANNA TUMARKIN, *Herder und Kant*, 1896.

entièrement semblables et pourtant ne peuvent pas se couvrir, ou encore que les deux mains peuvent être identiques, et que cependant le gant de l'une ne convient pas à l'autre (arguments repris dans les *Prolegomènes*, § 13) ? L'espace dépend donc de toute autre chose que des relations entre les objets ; il y a une dépendance de la position des parties de la matière par rapport aux déterminations de l'espace, voire même d'un espace absolu, primitif, antérieur à la matière qui le remplit. « L'espace absolu a une réalité propre indépendamment de l'existence de toute matière, et « même comme premier fondement de la possibilité de la coexistence des éléments matériels (1). »

L'espace n'est donc ici ni un concept vide, ni une dépendance de la matière. Kant le sépare de la matière. Il est donc déjà une *forme* par rapport à celle-ci. Mais on voit que maintenant il est *réel* pour Kant, tandis que plus tard (et dès 1770 !) il deviendra *idéal*.

Drews (2) insiste sur l'importance de l'opuscule de Kant dont nous venons de définir le sujet. Il fait remarquer que, pour Kant, l'espace n'est ni « objet de sensation » (Hume), ni « concept obtenu par abstraction » (Leibniz), mais « réalité visible », rendant possibles sensations et objets. Il ne peut avoir ni plus ni moins de trois dimensions.

Nous sommes au seuil de la période critique. Kuno Fischer (3), recherchant les problèmes qui recevront plus tard une solution et préoccupent déjà Kant vers la fin des années soixante, cite la différence entre jugements analytiques et synthétiques, ceux-là décomposant un concept sans augmenter la connaissance ni avoir valeur objective, ceux-ci portant sur la réalité ; ensuite la négation de la métaphysique dogmatique et rationnelle et l'importance de l'expérience qui seule donne un sens aux idées de cause, force, action, existence ; la nécessité de réunir les données de la sensibilité et de l'entendement pour arriver à la science. La métaphysique est pour Kant la science des *limites de l'esprit humain* ; la logique est *analytique* et éclaire les concepts ; la métaphysique recherche leur fondement et leur origine. Les mathématiques, *synthétiques*, construisent leurs concepts dans l'intuition ; l'expérience *synthétique* aussi reçoit, ne construit pas. Et synthétique signifie, selon la terminologie introduite plus tard par Kant, dépassant la simple identité, et ajoutant à la notion du sujet une notion nouvelle qui n'y était pas contenue (4).

(1) Edit. VON KIRCHMANN, *Kl. Schriften zur Log. u. Metaph.*, dritte Abt. p. 124.

(2) *Kant's Naturphilosophie*, p. 106 et suiv.

(3) *Gesch. der neueren Philos.*, III, p. 273 et suiv.

(4) *Kritik d. reinen Vernunft*. Edit. Kehrbach, p. 39.

Notre connaissance comprend donc *mathématiques et expériences*. Objet de l'expérience : le monde sensible. D'autre part, pas de connaissance métaphysique : la morale ne se base pas sur la métaphysique ; priorité et immédiatité du *sentiment moral*.

XIV

DISSERTATION LATINE DU 20 AOUT 1770
SUR LA FORME ET LES PRINCIPES DU MONDE SENSIBLE
ET DU MONDE INTELLIGIBLE.

Cette dissertation, thèse inaugurale soutenue par Kant lors de sa nomination comme professeur ordinaire de logique et de métaphysique, — la quatrième de ses thèses latines, — est divisée en cinq parties : 1° Le concept du monde en général ; 2° Différence entre sensible et intelligible ; 3° Principe de la forme du monde sensible ; 4° Principe de la forme du monde intelligible ; 5° Méthode de la métaphysique par rapport au sensible et à l'intelligible.

Dans une lettre à Lambert, du 2 septembre 1770, Kant considère la première et la quatrième partie comme peu importantes (*unerheblich*), mais appuie d'autant plus sur l'importance des trois autres. Et en effet, c'est dans la deuxième partie qu'il établit la distinction entre *phénomène* et *noumène*, dans la troisième qu'il poursuit ses recherches sur l'*espace* et le *temps*, dans la dernière qu'il parle de la *méthode* en métaphysique.

I^{re} PARTIE. — *Le concept de monde en général*. — Il ne faut pas prendre les limites de l'esprit humain pour les limites des choses ; il faut reconnaître qu'il y a des concepts de l'entendement qui ne peuvent prendre forme dans notre intuition.

Dans le concept de monde en général, il y a trois moments à considérer : la *matière*, la *forme*, l'*universalité*. Ces divers termes reçoivent leur définition.

II^e PARTIE. — *Différence entre sensible et intelligible*. — Kant, en maintenant la différence, déjà esquissée dans la première partie, entre intuition et entendement, accorde à ce dernier une part active dans l'acquisition des connaissances ; ce n'est pas la part qu'il lui laissera dans la *Critique de la Raison pure*, où l'entendement applique ses lois à régir les phénomènes ; l'entendement joue le rôle, dans notre dissertation, de la raison des rationalistes ; il donne des connaissances intellectuelles (substance, existence-cause, etc.), connaissances qu'il ne tire pas des sens. Kant main, tiendra, il est vrai, cette conviction dans sa *Critique*. Seulement il aura interprété les lois de l'entendement d'une manière beau-

coup moins vague et générale qu'en 1770. Si, dès 1770, il a à peu près fixé ses idées sur le temps et l'espace, il n'a encore rien fait de sa déduction des *catégories*, et c'est même cette importante question résolue si génialement par lui après onze ans de recherches, qui occupera sa réflexion pendant une période aussi prolongée. Mais au point où nous en sommes, voici comment il esquisse la différence du sensible et de l'intelligible, ou, si l'on veut, du phénomène et du noumène.

La sensibilité nous donne les objets tels qu'ils nous *apparaissent*. Dans la connaissance sensible, nous distinguons matière et forme ; la *matière*, c'est la *sensation* ; la *forme* relève des lois « fixes et innées » de l'âme. Cette forme se manifeste par nos représentations d'*espace* et de *temps* (§§ 3, 4, 10 et 12).

Le phénomène est donc l'*objet*, la *matière* de la sensibilité ; les intuitions pures de temps et d'espace en sont les *formes*. Ces intuitions pures ne sont pas des concepts abstraits, mais des représentations directes *dans lesquelles* nous saisissons le sensible. D'où cette *division des sciences*, que nous réduisons en un tableau :

A. *Phénomènes* :

du sens externe. *physique.*
du sens interne. *psychologie empirique.*

B. *Intuition pure* :

espace. *géométrie.*
temps. *mécanique.*

C. En combinant la succession et la coexistence que nous donnent le temps et l'espace avec le concept de *nombre*, nous avons l'*arithmétique* (§ 12).

Les mathématiques sont donc l'instrument de la connaissance sensible et dépendent des *formes* de cette connaissance.

On voit que l'espace, doué de réalité absolue dans l'opuscule de 1768, reste absolu ici, mais est reconnu comme étant une *forme* de notre sensibilité : point de vue que Kant n'abandonnera plus.

Quant à l'*entendement*, il a un double emploi : emploi *logique* : comparaison et subordination des concepts entre eux d'après le principe de contradiction ; emploi *réel*, ne dépendant pas de la connaissance sensible, mais préparant à la métaphysique par les lois qui lui sont propres, lois grâce auxquelles s'acquiert la connaissance intellectuelle (§§ 5 et 9). Ici, on sent l'hésitation. Il ne s'agit plus d'idées innées, c'est vrai. Mais que sont ces lois et ces concepts ?

Ces concepts sont ou régulatifs ou productifs. Dans ce dernier cas, ils ont un véritable contenu : ainsi l'idée de la perfection, soit théorique (Dieu), soit morale (l'idéal) (§ 9). En tout cas, pas d'intuition pour ces concepts. Néanmoins, la plus sûre des connais-

sances reste la connaissance sensible (§ 41), et Leibniz a tort de l'appeler obscure et d'appeler claire la connaissance d'entendement. Car souvent, ajoute Kant, c'est le contraire qui est vrai (§ 7).

XV

LE TEMPS ET L'ESPACE.

Kant a traité spécialement cette matière, pendant sa période critique, dans quatre écrits : la *Dissertation* de 1770 que nous analysons ; la *Lettre* à Marcus Herz, du 21 février 1772 ; la *Critique de la Raison pure* (1^{re} édit., 1781 ; 2^e édit., 1787) ; les *Prolégomènes* (1783). Nous examinerons le problème dans son ensemble, sans examiner ces quatre écrits dans des leçons différentes, mais en les comparant et en les éclairant l'un par l'autre.

Dans la *Dissertation* de 1770, le temps est analysé avant l'espace. Ordre inverse dans la *Critique*. Dans les *Prolégomènes*, c'est surtout l'espace qui est traité. C'est du reste de l'espace que Kant était parti (à preuve la brochure de 1768).

Voici l'argumentation de la *Critique de la Raison pure* (1). Quand de la représentation d'un corps j'enlève ce qui appartient à la sensation (couleur, par exemple), et ce qui provient de l'entendement (substance, force, divisibilité, etc.), il reste l'*étendue* et la *forme* : intuition pure *à priori*, pure forme de la sensibilité. La science qui traite des principes de la sensibilité *à priori* est l'*esthétique transcendentale* ; le mot *esthétique* est pris dans le sens étymologique : « ce qui concerne la sensibilité », et *transcendental* est ce qui est exempt d'intuitions sensibles (49-50). D'abord l'*espace*, forme extérieure de notre sensibilité.

1. L'espace n'est pas un concept empirique, extrait de l'expérience. Car, pour que je considère certaines sensations comme portant sur des objets extérieurs, se trouvant « dans des endroits différents », il faut que j'aie déjà en moi la représentation de l'espace : c'est celle-ci qui rend possible l'expérience externe.

Cette argumentation, pressentie dès 1768, se trouve sous § 15, A, dans la *Dissertation* de 1770 ; dans les *Prolégomènes*, Kant, retraçant la marche de sa propre réflexion, ne procède pas d'un point de vue purement logique, comme dans la *Critique*, mais plutôt inductif ; il part de la certitude des mathématiques, passe de là aux conditions de cette certitude, à l'apriorisme de l'espace.

(1) Nous citons d'après l'édit. *Kehrbach* (Bibl. Reclam.), très répandue, et aussi très pratique ; elle donne le texte des deux éditions de la *Critique*.

Si l'on écarte les éléments empiriques des corps, il reste les intuitions pures de temps et d'espace (*Prolég.*, § 10). Leur caractère à *priori* indique qu'elles précèdent la perception des objets. Aux §§ 12 et 13, Kant revient sur l'argumentation de 1768 (exemple des deux triangles sphériques) (1). Même chose dans la *Dissertation*, § 15, C.

2. On peut se représenter un espace sans objets, mais non un manque d'espace (*Kr. d. r. V.*, § 51).

3. Si l'espace était à *posteriori*, les propositions de la géométrie n'auraient pas de caractère de nécessité. — Supprimé dans la deuxième édition de la *Critique* et repris sous une autre forme dans un paragraphe spécial.

4. L'espace n'est pas un rapport entre les choses, mais une intuition pure. Quand on parle de plusieurs espaces, il s'agit de parties de l'espace unique, à *priori*, dont les principes géométriques sont tirés avec une certitude apodictique.

Dissertation, § 15, B et D (polémique plus directe avec les Leibniziens).

5. L'infinité même de l'espace s'oppose à ce qu'on le considère comme un concept abstrait.

Dans les *conclusions* de cette analyse (*Crit.*, p. 54-58), Kant insiste sur ceci : l'espace embrasse les choses telles qu'elles nous apparaissent, non les choses en soi. Dire : « toutes les choses coexistent dans l'espace », ne vaut qu'avec la restriction « en tant qu'objets de notre intuition sensible » ; ou : toutes les choses, comme phénomènes extérieurs, coexistent dans l'espace. L'espace a donc, par rapport aux objets-phénomènes, *réalité*, et par rapport aux choses, *idéalité*. A la fois *réalité empirique* et *idéalité transcendente* de l'espace.

En germe dans la *Dissertation* (§ 15, E) : quoique l'espace soit subjectif, les objets des sens s'accordent avec ses lois ; les lois de notre sensibilité sont celles de la nature, en tant que nature *sensible*.

Le temps. — 1. Le premier argument reproduit pour le temps, dans la *Critique* comme dans la *Dissertation*, l'analyse présentée sous 1 également pour l'espace.

2. Le temps est une représentation nécessaire, qui sert de fondement à toutes les intuitions. On peut donc faire abstraction du phénomène, non du temps.

Dans la *Dissertation*, § 14, 6 : coexistence et changement ne sont possibles que grâce à l'intuition du temps.

(1) Une traduction française assez claire a été publiée des *Prolégomènes* par la maison Hachette, en 1891.

Il est évident que le temps est d'une application *plus étendue* encore que l'espace. Car tous les phénomènes, extérieurs à nous ou internes, ayant un retentissement psychique conscient, ils se présentent sous forme de temps.

3. De la nécessité *à priori* du temps, il est possible de tirer des propositions apodictiques, certaines, lesquelles ne sont pas tirées de l'expérience, celle-ci ne nous offrant que des phénomènes contingents. Ainsi, « le temps n'a qu'une dimension » est une proposition évidente *à priori*.

4. Le temps est une pure forme de l'intuition sensible, non un concept obtenu par abstraction. Les différents temps ne sont réellement que des parties d'un seul et même temps. La proposition : plusieurs temps ne peuvent pas coexister, est synthétique ; elle ne vient donc pas d'une décomposition de concepts, qui ne donnerait que des propositions analytiques ; elle est renfermée immédiatement dans l'intuition de temps.

5. Dire : le temps est infini, c'est dire que toutes les grandeurs déterminées en temps ne sont possibles que par le seul *temps* qui leur sert de base. L'intuition de temps est sans borne. Si le temps était un concept, il ne pourrait être infini, car le concept se forme de parties déterminées, qui préexistent à ce concept même.

Ces divers points, sur lesquels Kant insiste si vivement : le temps est une intuition pure *à priori* ; il est un et continu, — se trouvent déjà dans la *Dissertation* de 1770 : les *moments* ne sont pas des parties composantes du temps, mais des limites (§ 14, 4) ; le temps n'est pas quelque chose d'objectif et de réel, mais une intuition pure, personnelle à l'homme (§ 14, 5).

La deuxième édition de la *Kr. d. r. V.* porte un § 5, non encore existant dans la première édition : le concept de mouvement n'est possible que par le temps : car un concept ne mettrait pas d'accord le fait d'être en un lieu et de n'y pas être (= mouvement). Pour concevoir cela, il faut l'intuition sensible, le temps. Le concept de temps implique autant de connaissances synthétiques *à priori* qu'il y en a dans la théorie du mouvement.

Dans les *conclusions* de cette analyse (*Crit.*, p. 60 et suiv.), Kant répète que notre intuition de temps précède les objets ; que nous devons lui donner une représentation (pure analogie), celle d'une ligne infinie ; que le temps est « condition *à priori* de tous les phénomènes » et « condition immédiate des phénomènes internes, et médiate des phénomènes extérieurs ». — « Tous les phénomènes extérieurs sont dans l'espace... tous les phénomènes en général sont dans le temps. »

Par rapport aux choses en soi (Kant dit ici : *objets en soi*)

« Gegenstände in sich selbst » ; Schopenhauer lui reproche d'introduire entre *chose en soi* et *phénomène* ce troisième terme, mal défini ; mais ce n'est qu'un synonyme, après tout, de *chose en soi*, le temps n'est rien. Il n'a pas de réalité *absolue*, mais une *réalité empirique*. Comme condition subjective de l'intuition sensible, il possède *idéauté transcendente*.

De là : « sûreté de notre connaissance par expérience » (p. 64). Mais, pour obtenir cette sûreté, évitons deux écueils : considérer temps et espace comme *chose en soi*, et encore les considérer comme appartenant aux phénomènes.

Le temps lui-même enfin ne change pas, mais bien ce qui est dans le temps.

(A suivre.)

GEORGES DWELSHAUVERS.

L' « Ecossaise » de Voltaire

Conférence à l'Odéon de M. EUGÈNE LINTILHAC

Professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly

(Fin)

Or voici sous quels traits Fréron fut présenté au public, le 26 juillet 1760, sur la scène du Théâtre Français, dès le lever du rideau. (*La scène représente un café... Fréron, dans un coin, auprès d'une table, sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette*) :

« Que de nouvelles affligeantes ! Des grâces répandues sur plus de vingt personnes ; aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir ! Le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! Une à un pilote ! Des places à des gens de lettres ! Et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien ! (*Il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'État, j'écris plus de feuilles que personne ; je fais enchérir le papier... et à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite ; j'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents ; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune. »

Le reste suivait du même air. Fréron sera le traître de la pièce **comme nous le verrons.**

Je vous prie de remarquer au passage, d'abord que, si cela est méchant, ce n'est que médiocrement plaisant ; que c'est ce genre de satire très froid où le personnage dit de lui tout le mal que le satirique en pense. Ce genre, déjà frusquet dans un livre, si bien écrit qu'il soit, voyez le *Pauvre Diable* de Voltaire ou le *Dupont et Durand* de Musset taillé sur ce modèle :

Délayant de grands mots en phrases insipides,
Sans chemise et sans bas, et les poches vides,
Qu'il n'est que mon esprit au monde d'ami vieux.
Tel je vécus, râpé, sycophante, envieux.

Ce genre devient, au théâtre, d'une invraisemblance si choquante, qu'il suffit à expliquer l'échec constant de Voltaire dans la comédie satirique. Que cela est gauchement direct et porte peu, à côté du *Mariage de Figaro* et de ses formidables ricochets ! Mais la comédie aristophanesque était encore dans l'enfance, et on peut mesurer le chemin parcouru de l'*Écossaise* aux *Effrontés*, Figaro aidant. Cependant, dès la première de l'*Écossaise*, cela prit par-dessus les nuages.

Ma foi, tant pis ! c'était une mauvaise action et l'*Écossaise* est un monument des vilaines mœurs littéraires de ce temps-là. Hélas ! elles sont aussi vieilles que la littérature, et se retrouvent encore aujourd'hui, de temps en temps, je crois. N'y a-t-il plus d'officine de dénigrement envers les œuvres les plus laborieuses et même envers les caractères les plus loyaux ? N'y a-t-il plus de ces cloaques littéraires où des coteries vont recruter de ces *condottieri* de la plume, professionnels de l'éreintement, bousilleurs et boueux, tel ce Durand de Musset :

A quelque vrai succès lorsqu'on vient d'assister,
Qu'il est doux de rentrer et de se débattre,
Et de dépecer l'homme et de salir sa gloire,
Et de pouvoir sur lui vider une écritoire,
Et d'avoir quelque part un journal économe,
Où l'on puisse à plaisir nier ce qu'on a vu !
Le mensonge anonyme est le bonheur suprême.

Ce fut trop souvent celui de Voltaire. Mais, pas plus aujourd'hui que sous l'ancien régime, on n'est protégé contre ces espèces, par de bonnes et justes lois, estimant le dommage à l'anglaise, frappant à la caisse, et écrasant la calomnie avec son organe, à son premier sifflement. La victime gémit contre la barbarie des mœurs et le snobisme de la galerie, et philosophiquement va sur le pré, trop contente de laver cette boue avec quelques gouttes de sang. C'est déplorable, mais trop souvent inévitable.

Certes, Fréron était homme à faire blanc de son épée. Il l'avait prouvé en vidant sur l'heure, au carrefour de Buci, certaine querelle de critique à auteur, entre Marmontel et lui, commencée au foyer de la Comédie. C'était alors un solide quadragénaire et qui n'avait pas froid aux yeux. Mais Voltaire avait 66 ans : il se disait mourant et ne se disait pas l'auteur de la pièce.

Fréron crut sans doute mieux faire, en le prenant sur le mode plaisant.

En toute cette affaire, sauf sur un point que nous verrons tout à l'heure, il se conduisit avec une crânerie intelligente qui doit soulever pour lui l'équitable avenir.

Ainsi la pièce ayant paru, quelques semaines auparavant, imprimée et d'ailleurs anonyme, comme elle le fut sur le théâtre, il en fit une critique enjouée qui ne niait pas les qualités, notait quelques outrances dans la plaisanterie et dans les jeux de mots, dont il priait l'auteur inconnu de se corriger en vue de la représentation. (Ce que fera Voltaire, je m'en suis assuré, et c'est à noter, à l'actif de Fréron.) Il affectait de défendre Voltaire contre le bruit qui courait qu'il fût l'auteur d'une si basse satire à son adresse, dans laquelle il refusait personnellement de se reconnaître, d'ailleurs, par conséquent de se fâcher.

Cette égalité de ton, cette affectation de justice distributive et d'impassibilité stoïque, dont ne se départira guère Fréron, enrageaient Voltaire, qui voyait bien qu'il n'avait pas le beau rôle.

Fréron fit mieux encore. Ayant appris que les comédiens (malgré leur plaisir secret de se venger d'un critique qui les malmenait fort, à l'occasion) hésitaient à le jouer sous le nom à peine déguisé de Frélon, il alla les trouver pour leur offrir toute liberté de l'appeler Fréron, tout net, sur la scène. On s'arrêta pour la représentation au nom de Wasp, qui, en anglais, signifie *frelon* : c'était, on le voit, un calembour à double détente.

Or Fréron vint à l'orchestre à la première. Comptait-il par sa présence rallier contre la cabale philosophique une opposition suffisante recrutée parmi les lecteurs de sa revue et les anciens applaudisseurs des *Philosophes*? C'était mal calculer. Il put voir, à ses dépens, combien le parti philosophique avait la majorité. Les huées portaient par bordées à son adresse, sans protestations de personne en sa faveur. Son voisin, M. de Malesherbes, le vit d'abord rougir et pâlir, puis faire bonne contenance, ce que Voltaire appellera gentiment « se carrer dans sa boue », et même lancer des mots sur le beau mérite qu'il y a à insulter gratuitement les gens et à les livrer en pâture à la voracité du parterre. On voit d'ici la scène. Au reste, Monselet l'a depuis mise en sce-

nario, avec un spirituel dialogue là-dessus entre Fréron et son ami et voisin Favart.

Mais où Fréron fut moins bien avisé qu'en venant à la pièce, ce fut en y amenant sa femme. Il l'avait installée au premier rang de l'amphithéâtre. Elle avait une jolie figure, sur laquelle, au dire de l'ami Favart, Fréron comptait pour faire un appel aussi éloquent que muet à l'esprit chevaleresque du public. Malheureusement, cet appel ne fut pas muet ; et, devant les vociférations du parterre, Madame Fréron s'étant mise à larmoyer, un voisin lui dit : « Ne vous troublez point, Madame, le personnage de Wasp ne ressemble en aucune façon à votre mari. M. Fréron n'est ni calomniateur, ni délateur.

« — Ah ! Monsieur, répliqua la pauvre madame Fréron, on a beau dire, on le reconnaîtra toujours. »

Le mot courut tout Paris, et ce coup de gaffe devait achever la noyade de Fréron. Il revint sur l'eau pourtant, et prit sa revanche, la plume à la main.

D'abord il écrivit, dans son feuilleton du lendemain, sous le titre de *Relation d'une grande bataille*, un récit de la soirée qui est un petit chef-d'œuvre, où Sainte-Beuve voit du Jules Janin, plus court et plus net. Fréron y montre plaisamment les fortes têtes du parti de Voltaire, le *Sénat philosophique* assemblé au jardin des Tuileries pendant la représentation, recevant par estafette, d'acte en acte, les nouvelles du champ de bataille et des manœuvres de leur cabale et accueillant le bulletin de victoire finale par un *Te Deum* qui est devenu plaisamment un *Te Voltarium*.

C'était bien joué. Il fut encore plus beau joueur. Je le vois, quelques semaines après, en décembre, dans un autre article, de fond celui-là, revenir sur l'*Écossaise* et y faire une part étroite, mais une part, aux mérites de la pièce, non sans appuyer sur les défauts, mais en constatant le succès très loyalement.

D'ailleurs ce succès il ne l'attribuait pas du tout à la partie satirique dont sa caricature faisait les frais. En quoi il avait raison, car Voltaire lui-même fera une remarque analogue dans la préface de la pièce imprimée, quelques mois après, alors que celle-ci avait fait son tour de France, de Lyon à Marseille en passant par Bordeaux. J'ai même pu m'assurer que ce succès fut long, car trente ans plus tard, La Harpe, *seconde manière*, c'est-à-dire repent, hostile au parti philosophique et dont ce témoignage a alors d'autant plus de prix dans l'espèce, constate que ce succès dure encore, et que la satire de Fréron défunt et oublié n'y est plus pour rien.

Quels étaient donc ces mérites durables de l'*Ecossaise*, qui l'avaient fait saluer par Grimm comme ouvrant une ère nouvelle? En effet, après avoir, dans sa fameuse correspondance de tant de sans-gêne, à l'occasion, constaté ce succès considérable, surtout celui du rôle de Freeport et du dénouement, succès d'autant plus singulier que la pièce, étant sue par cœur de tout le monde, ne devait pas faire l'effet d'une pièce nouvelle, il ajoutait : « Voilà l'époque d'un nouveau genre plus simple et plus vrai que celui de notre comédie ordinaire ». Jamais le *petit prophète* de Boehmischrada ne devait être plus prophète.

Il semble que ces mérites se soient singulièrement obscurcis aujourd'hui. Car on dit couramment, et on n'a pas tort, que l'*Ecossaise* fut une mauvaise action ; mais on ajoute, et M. Deschanel lui-même avec qui j'ai le regret pour une fois de me trouver en désaccord sensible, que ce n'est pas une bonne pièce. Il faut s'entendre. Je suis loin de partager cette sévérité. Je crois qu'elle vient de ce fait : que la méchanceté de Voltaire, dans l'espèce, nous rend méchants pour son œuvre ; que, la pièce n'ayant pas été vue aux chandelles, ses mérites dramatiques plaident mal pour elle ; enfin que des pièces innombrables ayant été jetées depuis dans le moule de celle-ci, la nouveauté de son pathétique ne frappant qu'à la réflexion, on se trouve, au bout du compte, assez ingrat envers le novateur.

Il me reste donc à corriger cette erreur de perspective historique ; la représentation vous donnera ensuite la perspective théâtrale ; et l'accueil que vous ferez enfin à la pièce elle-même décidera si le parterre de jadis fut bon juge, si le directeur de l'Odéon a eu raison d'offrir cette reprise à la curiosité du parterre d'aujourd'hui, si le conférencier est la dupe de son sujet, et si la critique est en droit de se montrer aujourd'hui plus sévère pour l'*Ecossaise* que Fréron lui-même.

Nous sommes à Londres. Le lieu de la scène de l'*Ecossaise*, ou *Le Café*, selon le sous-titre, est, jusqu'au bout de la pièce d'ailleurs, un café (tel, le café Wille, où Saint-Evremond et Dryden causaient littérature). C'est un vrai café, comme dans *Boubouroche*, avec de vrais consommateurs consommant de vraies consommations, dont un qui régale, comme dans *Boubouroche*, vous dis-je, et qui fument la pipe, et des garçons qui servent et desservent et font la toilette instantanée des tables, avec un gérant qui dirige la manœuvre, une serviette sous le bras. Ah ! cette serviette ! Il faut voir comme elle fait loucher le classique Fréron ! Une serviette sur la scène ! Saluez cette serviette, osée par Voltaire : elle est l'avant-courrière du romantique mouchoir de

la Desdémone de Vigny, qui soulèvera, trois quarts de siècle plus tard, sur la même scène de Molière, la furieuse tempête que je contai ici naguère. Tout ce réalisme des détails sent le voisinage des théories de Diderot sur la matière, et devance notamment celui de l'*Eugénie* de Beaumarchais. Notons-le.

Au reste, dans ce café, on parle théâtre et littérature, politique et philosophie, le tout plaisamment mêlé et hurlé d'après nature. Cela parut très neuf et l'était en somme.

Je signale pourtant aux curieux un précurseur français de Voltaire dont ne s'avisa pas Fréron, non plus que d'autres, comme vous verrez : on ne s'avise jamais de tout, même quand on a la rancune pour conseiller. C'est Jean-Baptiste Rousseau, qui, trois quarts de siècle auparavant, avait eu l'idée d'encadrer dans un café, lui qui devait s'attirer tant de misères pour des couplets de café, — la destinée a de ces ironies ! — une bluette dramatique, dont l'intrigue n'a d'ailleurs aucun rapport avec celle de l'*Ecosaise*.

Au reste, le café de Rousseau était déjà un café aussi vrai que celui de Voltaire. On y entendait des consommateurs qui abondaient dans ce raisonnement creux sur la politique qui est le sublime du novelliste, au dire de La Bruyère, et qui fut, de tout temps, on le voit, le passe-temps favori du bourgeois français, et la soupe de sûreté des régimes à hautes pressions.

Un détail : je relève, dans la distribution du temps, que l'un des interlocuteurs qui ne font que traverser la scène était Lekain. Soit dit pour donner du cœur aux jeunes artistes de l'Odéon qui vont tout à l'heure se résigner à esquisser ces silhouettes.

C'est dans ce milieu qu'évolue et péroré le folliculaire Fréron, que j'ai eu l'occasion de vous présenter déjà. Il y distille le fiel qui suinte de sa plume altérée, y sème la calomnie en récoltant grands et petits profits, et est, à l'heure actuelle, en quête d'une proie. Or il la flaire dans une belle et modeste et mystérieuse jeune fille, nommée Lindane, qui est locataire d'une des chambres qui donne sur le café même.

Ne vous récriez pas là-dessus ! Ne dites pas, avec Fréron, que, même à Londres, des jeunes filles ne se logeaient pas dans un café-hôtel. C'est arrivé : je vous le prouverai. Mais quelle est cette jeune fille ? Quel est donc ce mystère ?

En interrogeant cauteusement une suivante de l'inconnue et le cafetier, une excellente pâte d'homme, nommé Fabrice, Fréron entrevoit que l'on se cache sous un faux nom ; donc qu'il y a matière à scandale et à profits. Quant à nous, nous apprenons bientôt, par de touchantes confidences, que cette Lindane est une

Ecossaise de haute naissance, qui cache, en effet, son nom et cherche son père ; que ce père est le lord écossais Monrose, une lamentable victime de la rivalité de la famille Murray et dont la tête a été mise à prix à la suite des derniers troubles d'Ecosse. Quels troubles ? Voltaire ne nous le dit pas, sans doute parce que tout ce par terre le savait. Vous pourriez vous le demander, pendant la représentation. Je vais donc au-devant de votre inquiétude. Par la date du reste, il me semble évident qu'il s'agit de la révolte des *highlanders* en faveur du prétendant Charles-Edouard, et de l'héroïque équipée qui avait abouti, quatorze ans auparavant, au désastre de Culloden.

Cependant Lindane, la fille du proscrit, est dans la plus noire détresse ; mais elle n'a garde de l'avouer, sachant à quel prix une fille trouve des protecteurs. Elle nourrit sa suivante du travail de ses mains, des broderies ; elle mange à peine pour son compte, prétextant que c'est par régime, ce pendant que le brave cafetier, qui a deviné cette misère, s'ingénie à la soulager, en lui vendant tout à demi-prix. Quel cafetier ! Là est la seule faute que j'aurai à relever contre le réalisme. Et l'heureuse faute ! D'ailleurs Lindane est soutenue par l'amour qu'elle éprouve pour un beau jeune homme, mylord Murray, le propre fils du persécuteur de sa famille.

Sur ces entrefaites, le lord Monrose est descendu, *incognito*, par hasard, dans le même café-hôtel que la fille, perdue depuis des années, et qu'il cherche.

Chicanerez-vous sur cette coïncidence, comme le fait encore Fréron ? Alors si vous n'admettez pas ces rencontres plus ou moins providentielles, en des lieux d'élection, il n'y a plus de théâtre possible, de celui-là s'entend ; et il nous faudra condamner les trois quarts des comédies, tout le théâtre romantique et tous les *mélos* surtout : ce serait dommage. Accordez donc le postulat : vous en verrez les fruits.

Enfin survient une femme du monde, lady Alton, amoureuse de lord Murray, avec qui celui-ci a des engagements, au reste jalouse et vindicative. Pauvre Lindane ! Et son amoureux qui ne revient pas ! Et la rivale qui vient ! C'est de quoi se tuer : elle y pense. C'est sur cette entrée sensationnelle de la rivale furieuse, puissante et terrible, que tombe le rideau.

Ce premier acte forme une exposition excellente et un spectacle intéressant, tout en tableaux, comme le préconisait Diderot. Du coup Voltaire, qui courait si obstinément après la tragédie pittoresque, inventait, veuillez bien le remarquer, la comédie pittoresque.

Les autres actes tiennent les promesses du premier. L'intérêt y

est adroitement filé et va en croissant, chaque acte ayant d'ailleurs une scène culminante, un clou.

An second acte, une scène qui alla aux nues et qui est vraiment remarquable, absolument neuve, et qui devrait être retenue de tous les curieux, sous l'appellation de *scène du chocolat*, par exemple, et que voici.

Dans le café vient un gros négociant, une sorte de courtier, qui arrive de gagner la forte somme à la Jamaïque et qui est en humeur de bienfaisance. C'est d'ailleurs un bourru, dont la grosse bonhomie et les manières, très *peuple*, nous donneront la comédie. Le rôle fut créé par Prévile, d'un comique si dru que Garrick l'appelait « l'enfant gâté de la nature », et qui créera aussi le *Bourru bienfaisant* de Goldoni, tracé d'ailleurs d'après le Freeport de Voltaire. Il s'intéresse à la belle Lindane, que jouait cette Gaussin, toujours si gracieuse, malgré la cinquantaine très proche, — ici M^{lle} Rabuteau et son printemps avec ses fleurs et leurs promesses de fruits, — et qui avait le don des larmes, comme elle l'avait prouvé dans *Zaire* en une reconnaissance dont celle de l'*Écossaise* allait être justement une variante. Sur ce que Freeport a appris des malheurs et de la modestie de Lindane, il la veut secourir, et malgré elle, si bien qu'il en arrive à forcer la porte de sa chambre qui donne sur le café. Il paraît même, d'après les soiristes du temps, que Prévile enfonçait la porte d'un coup de pied. Siblot va se risquer à vous rendre ce jeu de scène. Au reste, Freeport fait ses offres de service avec une délicatesse de cœur qui fait un plaisant contraste avec la grossièreté de ses manières. Je n'entre pas davantage dans les détails, pour vous en laisser le plaisir : il y a là un ambigü de sentiments alors très neuf, mille fois copié depuis, et qui souleva des applaudissements enthousiastes. J'en ai pour garant Fréron lui-même.

Cependant la vindicative lady Alton a lié partie avec ce scélérat de Fréron. Celui-ci la met sur la piste du secret de la pauvre Lindane, qu'achève de lui révéler une lettre, interceptée par elle, de lord Murray à sa bien-aimée. Des proscrits politiques ! C'en est assez, Fréron aidant, pour inventer qu'ils sont criminels, qu'ils tiennent une conspiration, si bien qu'un messenger d'État vient pour arrêter Lindane.

Cette péripétie émouvante se produit au troisième acte. Heureusement le providentiel Freeport est là qui fait un coup de théâtre, en se portant caution avec ses guinées, à l'anglaise (bien que la caution n'existe pas en matière de crime d'État, assure Fréron : quel homme !) et Lindane reste chez le bon Fabrice, où son amant et son père pourront la retrouver et venger,

à l'heure mélodramatique où le crime doit toujours être puni et la vertu récompensée.

C'est là qu'aura lieu, au quatrième acte, entre son père et elle, une reconnaissance très touchante et qui fit vibrer fort la sensibilité, dont on se piquait alors, comme vous savez.

Mais on est sur la piste du proscrit. Il faut fuir. Mais fuir c'est ne plus revoir celui qu'on aime, lord Murray. Mais c'est aussi lui sauver la vie, car le père de Lindane cherche ce lord pour se venger dans son sang des outrages et des persécutions dont les siens l'ont abreuvé.

Cela est, il faut en convenir, fortement noué et se dénouera d'ailleurs très bien au cinquième acte.

Lord Murray revient à point : s'il a été si longtemps absent, c'est qu'il intriguait pour obtenir la grâce du père de Lindane. Et quand celui-ci, apprenant qui est ce lord, se jette sur lui, l'épée à la main, altéré de vengeance, avec Lindane éperdue entre eux deux, Murray jette la sienne et tend le parchemin qui répare toutes les injustices de sa race. Devant cette générosité évidente, Monrose pardonne et donne à Murray la main de sa fille. Freeport, dont le vieux cœur s'égarait vers cette jeunesse, se console en brave homme avec un : « Je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir ». Lady Alton, un peu ridicule et qui eut le tort de rappeler aux spectateurs la baronne de Croupillac de *l'Enfant prodigue*, en est pour ses frais avec le sycophante et sa courte honte ; Frélon, lui, pour sa très longue honte ; car il a été traité, comme il le mérite, au courant de la pièce, par les honnêtes gens qui y pullulent : Fabrice, lord Monrose, lord Murray, Freeport surtout, les consommateurs même.

Peut-être trouverez-vous qu'il n'est pas assez puni. C'était aussi l'avis de Voltaire, qui nous apprend, dans sa préface, qu'il le punissait « comme de raison » dans un premier dénoûment.

Il n'est peut-être pas très difficile d'imaginer quel était ce dénoûment inconnu. Le puissant lord Murray devait faire envoyer aux galères Frélon, le bandit de lettres, comme Voltaire y a envoyé si souvent, en prose et en vers, Fréron, son malicieux mais judicieux critique. Mais il s'aperçut que cela jetait un froid, comme on dit aux répétitions ; que cette justice, qu'on lui rendait soudain, semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraînait l'esprit au dénoûment. Il s'abstint donc, se bornant, ainsi qu'il est expliqué gentiment quelque part, dans sa correspondance, à mettre Fréron dans un coin, comme les peintres y mettent un crapaud ou une couleuvre, préférant le plein succès à la pleine vengeance,

quitte à compléter celle-ci ailleurs, jugeant, en somme, qu'il avait assez rempli son but, qui était de « faire donner Fréron au diable ».

Récapitulons. Une jeune fille pauvre mais honnête, née de parents nobles mais inconnus, aimée d'un beau jeune homme, noble et riche, persécutée par de fort méchantes gens, mais qui finalement retrouvera ses parents et épousera son amoureux. — Un père noble et proscrit qui retrouve sa fille et son crédit perdus. — Une femme du monde jalouse et vindicative. — Un traître à tout faire, bien noir. — Un brave homme, très peuple, bourru et bienfaisant, dont l'aide est providentielle et dont la bonhomie fait rire, comme la noirceur du traître fait frémir. — Une reconnaissance pathétique et qui met les mouchoirs en bannière ; le vice puni, la vertu récompensée à la tombée du rideau. Voilà le personnel et le scénario de l'*Écossaise*. Mais c'est exactement le personnel et le scénario du drame populaire, depuis les drames de Beaumarchais, en passant par ceux de Mercier, jusqu'à ceux auxquels nous convient, plusieurs fois l'an, le théâtre de la République ou de l'Ambigu, par exemple. Ce bourru bienfaisant qu'est Freeport, que reprendra Goldoni, mais il est devenu le pilier du drame populaire. Aujourd'hui même, vous applaudissez dans le manchot de la *Joueuse d'Orgues* à son rôle de sauveteur, comme vous applaudissez à l'exécution en règle de la femme du monde très rosse, empêcheuse du bonheur des personnages sympathiques, dans la *Closerie des Genêts*. Cela est de toute évidence, et je n'ai pas besoin d'insister quant au traître, à la limace de *mélo* ; où n'est-elle pas ? Je signale même aux curieux qu'il y a dans l'*Écossaise*, jusqu'à la phraséologie du genre, les appels au Dieu de l'innocence et de la justice, et même ça et là un pathos dont je livre à vos méditations cet échantillon : « Que de coups de poignard auraient fini mes jours, s'exclame Monrose, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie » ! Est-ce assez *mélo* ? Et c'est de Voltaire. Faut-il que la poétique du genre ait de l'influence !

Voilà donc un fait acquis. Dans sa pièce, trop peu lue, de l'*Écossaise*, — fort improprement dénommée comédie — et qu'il appelle plus justement un drame dans sa préface (ce mot avait été lancé, des vingt ans plus tôt, à propos de *Mélanide*, par la Chaussée, concurremment avec celui de *Romanédie*, et sera arboré, pour la première fois, sur l'affiche, par l'*Eugénie* de ce révolutionnaire de Beaumarchais), — dans l'*Écossaise*, Voltaire a le premier donné la formule du drame populaire, lequel se trouve ainsi être issu du mariage de la farce et de la tragédie ; car ce monstre est issu d'accouplements hideux.

Je dis le drame populaire, celui qu'il faut bien distinguer de la comédie larmoyante de La Chaussée, comme du drame romantique.

En inventant la comédie sérieuse, où la partie comique se réduit à si peu que rien, ou même à rien du tout, — comme dans son chef-d'œuvre, *Mélanide*, une pièce dont la reprise serait curieuse, — La Chaussée a ouvert de loin les voies, — ainsi que l'a aussi brillamment que nettement démontré M. Lanson, à la comédie d'Augier et de Dumas. Mais la formule de l'*Ecossaise* est différente de celle de *Mélanide*, différente de celle de cette fameuse *Cénie* de M^{me} de Graffigny, qui avait eu, dix ans auparavant, un si colossal succès de larmes et provoqua dans toute la critique un enthousiasme lyrique, et fort explicable pour qui sait les faits et l'*ambiance*. Elle en diffère essentiellement par le mélange du bouffon avec le pathétique, par ce rôle de Freeport, sur l'intérêt duquel critiques, amis et ennemis, furent unanimes. Voltaire triomphe de cela dans sa préface, et a bien raison.

Il a un peu moins raison quand il se récrie sur la nouveauté du caractère de Lindane, lequel, ainsi que « celui de Freeport, ne ressemble à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ». L'équité m'oblige à constater qu'on en trouverait le prototype dans cette jadis si fameuse et aujourd'hui si oubliée *Cénie* (une curiosité à reprendre comme *Mélanide*), si ce prototype n'était déjà dans une autre pièce de Voltaire, la toute « racinienne » *Zaïre*.

D'autre part, ce drame populaire qui ira, par Beaumarchais, Mercier, Pixérécourt, à Bouchardy, d'Ennery, Frédéric Soulié et Decourcelle, ne doit pas être confondu avec le drame romantique proprement dit. *Hernani* et *Marion Delorme* ne diffèrent de la tragédie voltairienne que par la forme des vers. Ils sont la suite directe de ce dernier rêve de Voltaire pour galvaniser la tragédie moribonde et qui a nom la tragédie pittoresque. C'est la dernière et d'ailleurs infructueuse tentative pour adapter la formule surannée de la tragédie au goût moderne.

Nous concluons donc que le drame populaire, avec tout son personnel, son mélange de pathétique et de bouffonnerie, son romanesque dans l'intrigue et son réalisme dans la mise en scène, avec sa justice finale si rigoureusement et inévitablement distributive, a eu, historiquement, sa première formule dans l'*Ecossaise*. Ce n'est pas un petit honneur, et Voltaire l'a pressenti, et Fréron le lui a disputé de son mieux. Il a cherché, en conséquence, à diminuer l'originalité de Voltaire; il me reste à la préciser.

Fréron a cherché à Freeport, dans les comédies du temps, une demi-douzaine de précurseurs, lesquels, après un examen dont

je vous fais grâce, ne diminuent en rien le mérite de cette création. Il a insinué que le grand effet de la reconnaissance de Lindane et de son père n'était qu'une transposition de celui de la reconnaissance entre Zaïre et Lusignan. Cela est exact, mais laisse à la reconnaissance de l'*Écossaise* tout son mérite différentiel, comme Voltaire avait le droit de prendre son bien où il le trouvait, surtout quand c'était chez lui.

Fréron était mieux avisé quand, en quête d'autres sources où Voltaire aurait puisé, il se fit envoyer par son ami Favart qui nous le raconte, ce théâtre italien de Goldoni, dont M. Sarcey nous disait l'autre jour la vogue en France à cette époque. Avait-il été mis sur la piste par un passage de la préface où Voltaire attribue à sa pièce le naturel de Goldoni, peut-être avec l'arrière-pensée de prendre les devants sur une accusation de plagiat qu'il prévoyait ? Il était si malin ! Je ne sais ; mais ce que je sais bien, c'est que Fréron a aussi mal cherché cette fois que la fois où il indiquait une *Henriade* en provençal comme l'original de la *Henriade* de Voltaire. Il n'a jamais pu mettre la main sur le félibre d'alors qui aurait eu cette gloire mitigée, et la *Henriade* restera de Voltaire, sauf un vers, le second,

Et par droit de conquête et par droit de naissance,
qui est de l'abbé de Cassagne.

Il a fait le même buisson creux pour le modèle de l'*Écossaise*. Je le vois, en effet, dans un de ses articles, indiquer comme ce modèle cette même *Locandiera* de Goldoni, où vous avez pu naguère admirer la Duse. Il est vrai qu'il y a là un personnage de bourru, *Ripafratta*, lequel prend, comme Freeport, du chocolat sur le théâtre. Mais de là à la scène du chocolat, nulle autre rapport, je vous assure, que le chocolat. Franchement c'est trop peu pour crier au plagiat. Or, le plaisant de la chose est que Fréron a passé à côté du lièvre.

Permettez-moi de le lever devant vous. Je me hâte de dire que j'ai été mis sur la piste par une note de ce même M. Deschanel, avec lequel j'ai exprimé le regret de n'être pas d'accord sur le fond des choses. J'ai lu une pièce de Goldoni qui a pour titre la *Bottega del Caffè*. Je la signale aux curieux. Ils y trouveront un certain don Marzio, une mauvaise langue, qui bave sur tout le monde, et opère dans un café, d'où on finit par le chasser, en chœur. Il me paraît évident que Voltaire s'en est directement emparé pour le cadre et le mouvement de son joli premier acte et même pour des traits de son odieux et déplaisant Fréron.

Ah ! si Fréron avait su cela ! Comment diable ses collaborateurs ne le lui ont-ils pas signalé ?

Quant à l'intrigue elle-même, il avait beau chercher dans une demi-douzaine de comédies anglaises plus ou moins intitulées le *Café*, il ne trouva trace d'aucun plagiat de Voltaire; c'est que cette fois-là Voltaire n'avait plagié que la réalité et avait peint d'après nature. C'est par là que je terminerai.

Voltaire avait eu, au temps de sa jeunesse folle, pour bonne amie une demoiselle de Livry, à laquelle il donnait des leçons de déclamation lesquelles n'étaient ni plus ni moins désintéressées que celles de Racine à la Champmeslé, et que lui souffla l'ami Génonville.

Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes.
Fripou, tu le sais trop bien.
Toi, dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse
Que de la tenir de ma main.

Or elle était passée en Angleterre, avec une troupe de comédiens, dont le cabotinage tourna mal. En suite de quoi, la belle échoua dans la maison d'un Français qui tenait un café, lui plut par sa décence, en réserve touchante, dans sa détresse, et, du même coup, à un habitué du café, un marquis de Gouvernet, surnommé le *Fleuriste*. Il offre sa main. Elle refuse, trouvant le mariage mal assorti pour lui ! Il la décide à accepter pourtant un billet d'une loterie sur l'Etat, fabrique une fausse liste où le billet gagne la forte somme, revient à la charge, est enfin accepté, et voilà l'amie de Voltaire devenue M^{me} la marquise de Gouvernet. Vous avez reconnu l'idée-mère, comme disait Mirabeau l'*ami des hommes*, du scénario même de l'*Ecossaise*.

Ajoutons, pour être quitte envers cet original de Lindane, que, Voltaire s'étant présenté plus tard, certain jour, chez elle, le suisse de M^{me} la marquise de Gouvernet éconduisit Voltaire, que M^{lle} de Livry avait habitué jadis à un autre accueil, à qui il écrivit l'épître des *Vous* et des *Tu*, que je m'en vais vous lire, du moins ce qu'on en peut lire honnêtement, car elle vous prouvera combien cette charmante personne occupa l'imagination et même un peu, si incroyable que cela paraisse, le cœur de l'amant de *Pimpetta* :

ÉPIÔRE

connue sous le nom des Vous et des Tu.

Philis, qu'est-devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais souper

Que tu changeais en ambrosie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre, et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, objet gracieux :
Et (que l'amour me le pardonne !)
Tu sais que je t'en aimais mieux.

Ah, Madame ! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants !
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.

Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine :
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

Il la revit, elle et lui octogénaires, dans son triomphal voyage de 1778, au bord de la tombe, et disait le lendemain : « Ah ! mes amis, je viens de passer d'un bord du Cocyte à l'autre ». Sur quoi il recevait d'elle ce portrait de lui-même, peint jadis par Largillière, qui se voit aujourd'hui à gauche de la chambre à coucher de Fernel, d'après lequel a été fait récemment le buste de la mairie de la rue Drouot, où revit un Voltaire jeune, avec ce même sourire

aux lèvres qui n'est point tant hideux, et que l'on crut voir voltiger, hier encore, dans le caveau du Panthéon, sur son crâne retrouvé.

Ce portrait de Voltaire et *l'Ecossaise*, voilà deux titres de M^{lle} de Livry au souvenir de la postérité, de quoi prendre rang, après M^{me} du Châtelet, et tout est bien qui finit bien.

Messieurs, vous voilà instruits maintenant des circonstances de la composition et de la représentation de la pièce que l'on va vous jouer, avertis de la nouveauté de la formule qu'elle apporte, et orientés vers les deux sortes d'intérêt historique et théâtral qu'elle offre.

Je ne compte pas beaucoup sur le premier pour soutenir votre curiosité. Mais j'espère que vous y retrouverez le second. C'est une expérience qui était à faire. Ma conférence a eu surtout pour but de la mettre dans les conditions du recul historique nécessaires. Seront-elles suffisantes à sa réussite ?

C'est avec curiosité que je vais guetter votre arrêt, *Monsieur Tout le monde* ayant plus d'esprit que M. de Voltaire lui-même et que tous les Frérons passés et présents.

EUGÈNE LINTILHAC.

Soutenance de thèses

M. PAUL MEURIOT a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le mercredi 16 février.

THÈSE LATINE,

Qualem Britanniae formam Veteres geographi sibi finxerint.

THÈSE FRANÇAISE.

Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. G... F..., à R. — Nous avons reçu la première leçon de M. Gaston Deschamps sur *Victor Hugo*, et nous la publierons *sans faute* dans le prochain numéro.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la *Revue*, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université ; quelques-uns même sont membres des jurys d'examens.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

JULES LEMAITRE de l'Académie française.	Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume broché.	3 50
—	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i> Chaque volume se vend séparément.	
—	Impressions de Théâtre. Neuf volumes in-18 jésus ; chaque volume broché.	3 50
—	Chaque volume se vend séparément.	
ÉMILE FAGUET	Myrrha. Un volume in-18, broché.	3 50
—	Seizième Siècle : Etudes littéraires. Un fort volume in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et drama- tiques. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-huitième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>	
—	Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série. Un fort vol. in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
ERNEST DUPUY	Victor Hugo : l'homme et le poète. Un vol. in-18 jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
—	Bernard Palissy. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
—	Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
P. STAPFFER	Shakespeare et les Tragiques grecs. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
—	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>	
G. LANSON	Bossuet. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
—	Hommes et Livres, études morales et littéraires. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
MAURICE ALBERT	La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
A. COUAT	Aristophane et l'ancienne Comédie attique. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
AUGUSTE EHRHARD	Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
VICTOR FOURNEL	La Comédie au XVII^e Siècle. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
M^{lle} C. AUGIS	Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. Augis. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
H. PARIGOT	Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
—	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
G. PELLISSIER	Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
—	Nouveaux Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
PAUL MONCEAUX	Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
ABBÉ CL. DELFOUR	La Religion des Contemporains. Un volume in-18 jésus, broché. (<i>Nouveauté.</i>)	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

BOILEAU. — SON CARACTÈRE ; L'ÉDUCATION DE SON ESPRIT.....

Emile Faguet,
Professeur à l'Université de Paris.

JUGEMENTS PARTICULIERS DE PLATON SUR LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE.....

Alfred Croiset,
Professeur à l'Université de Paris.

PLINE LE JEUNE. — SES ÉTUDES DE RHÉTORIQUE.

Jules Martha,
*Professeur à l'Université de Paris.*VICTOR HUGO (*leçon d'ouverture*).....**Gaston Deschamps,**
Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

LES PREMIÈRES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SHAKESPEARE (V).....

Beljame,
*Professeur à l'Université de Paris.*LA PHILOSOPHIE DE KANT (*suite*).....**Georges Dwelshauvers,**
l'Professeur à l'Université de Bruxelles.

SUJETS DE DEVOIRS.....

**Universités de Poitiers
et de Lyon.**

OUVRAGE SIGNALÉ.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FILOZ

Boileau. — Son caractère; l'édu-
cation de son esprit.

Cours de M. EMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Les premiers traits qui frappent dans le caractère de Boileau sont une franchise un peu vive, sinon brutale, et une grande candeur. On a dit de La Fontaine qu'il ne savait mentir qu'en vers. On peut dire de Boileau qu'il n'a jamais mentir ni en vers ni en prose. « J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon », c'était bien sa devise. Cela lui venait d'une certaine rudesse native qu'il a parfaitement définie lui-même au commencement de sa carrière. Peut-être ne l'aurait-il pas dit d'une façon aussi franche dans la suite; mais, dans sa première satire, il déclare

Je suis rustique et fier et j'ai l'âme grossière.

Le mot *grossière* est un peu fort, mais, de fait, il est vrai; Boileau avait une franchise un peu hautaine et rude. En somme, c'est bien un homme de la grande bourgeoisie parisienne. Qu'on se rappelle ces auteurs de la *Satire Ménippée*, dont l'esprit a toujours un grand bon sens pratique, les Passerat, les Gillot, les Pithou, les Rapin. Ce sont des Parisiens ou des gens naturalisés Parisiens de bonne heure, et ce sont des magistrats; ils ont un grand fond de bonne humeur et de raillerie incisive. Au XVIII^e siècle, qu'on les rapproche de Naudé, de Gui Patin, de Molière lui-même, qui a seulement en plus une tournure d'esprit philosophique. Enfin, au XIX^e siècle, songeons à Emile Augier, dont le bon sens était très

réel quoique peu étendu et qui avait une fertilité d'imagination satirique et comique très remarquable. Voilà la famille d'esprits dont Boileau fait partie.

A ces premiers traits, il faut ajouter une véritable noblesse d'âme.

« Il y a bien du monde qui le suit, disait une brave femme à son enterrement ; on raconte pourtant qu'il disait du mal de tout le monde. » Il disait du mal des écrivains, non des hommes ; il a toujours respecté la conduite de ceux qu'il attaquait le plus, bien qu'il fût convaincu de cette connexion entre les mœurs et le style qu'il a si fortement indiquée :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Il savait bien que Chapelain, non seulement n'avait pas de talent, mais n'avait pas, non plus, de sentiments très élevés. C'était un avare. Malgré cela, Boileau ne parle de son caractère que pour le louer. Bref, jamais il n'a montré la moindre haine contre personne. Lorsqu'il s'agissait de se réconcilier, s'il n'était pas le premier, du moins n'était-il pas en retard pour faire les pas qu'il fallait faire. Sa réconciliation avec Perrault n'a pas été d'une complaisance excessive ; mais les obstacles ne sont pas venus de lui. Avec Boursault, il s'est montré d'ailleurs plus aimable. Il a retranché de ses satires tous les endroits où se trouvait le nom de cet ancien ennemi. Dans une lettre à Racine, datée de Bourbon, où Boileau prenait les eaux pour son extinction de voix, il écrit : « Monsieur Boursault, que je croyais mort, me vint voir, il y a cinq ou six jours, et m'apparut le soir assez subitement. Il me dit qu'il s'était détourné de trois grandes lieues du chemin de Montluçon (Boursault était receveur des fermes à Montluçon), où il allait et où il habitait, pour avoir le bonheur de me saluer. Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, et voulus le retenir pour le lendemain à dîner ; mais il me dit qu'il était obligé de s'en aller dès le matin ; ainsi nous nous séparâmes amis à outrance. A propos d'amis, mes baises-mains, je vous prie, à tous nos amis communs. Dites bien à M. Quinault que je lui suis infiniment obligé de son souvenir et des choses obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'abbé de Sales. » Cette lettre est pleine de réconciliations. Boileau est dans ses bons moments.

Son désintéressement, sa générosité, sa charité étaient presque proverbiales. On connaît les anecdotes célèbres de Patru et de Corneille. Patru, tombé dans l'indigence, comme le dit un peu brutalement notre auteur lui-même, fut secouru par lui d'une

manière vraiment royale, car c'est exactement de la même façon que Catherine voulut plus tard secourir Diderot : il lui acheta sa bibliothèque en l'en instituant conservateur. De même, lorsqu'il apprit qu'on ne payait plus la pension de Corneille, il courut à Versailles et offrit la sienne. Sans doute ce trait n'est pas proprement héroïque, puisque Boileau avait d'ailleurs quelque fortune ; mais il a une certaine allure généreuse qui sent bien son gentilhomme.

Il a été assez large dans ses relations avec ses amis pour exciter la raillerie de Racine qui se montrait plus réservé. Voyez ce que celui-ci, dans une de ses lettres, disait de Boileau à Auteuil, c'est-à-dire de Boileau vers l'âge de 60 ans, car plus tard il vendit sa maison de campagne et revint à Paris :

« Il est heureux comme un roi dans sa solitude, ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil. Je l'appelle ainsi parce qu'il n'y a point de jour où il n'ait quelque nouvel écot, et souvent deux ou trois qui ne se connaissent pas trop les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde ; pour moi, j'aurais cent fois vendu la maison ». Racine est, à ce moment, l'homme de famille, fixé à son foyer ; invité un jour par le prince de Conti, il répondit à l'envoyé : « Oh ! Monsieur, c'est impossible ; dites bien à Monseigneur que mes enfants ont acheté cette carpe, et nous devons la manger en famille. Vous ferez valoir cette raison à Monseigneur, s'il vous plaît. » — Sur ce fond de caractère s'ajoutaient, chez Boileau, une espèce de vivacité et une verve qui ne connaissaient guère de bornes. On sait jusqu'où il poussait un jésuite au sujet de Pascal ; on sait encore comme il pressa sur la même question le Père Bouhours. Voici une autre anecdote très caractéristique de son humeur. Un jour, Racine, qui était extrêmement malin, quand il s'en mêlait, — c'était vers 1660, à l'époque des escapades et des bons tours des quatre amis à la Pomme-de-Pin, — Racine eut l'idée de faire l'excellente niche de conduire Boileau en visite chez Chapelain, logé rue des Cinq-Diamants, quartier des Lombards. Usant de l'accès qu'il avait auprès du docte personnage, « il présenta, dit Sainte-Beuve, son ami sous le titre et en qualité de M. le bailli de Chevreuse, lequel, se trouvant à Paris, avait voulu connaître un homme de cette importance. Chapelain ne soupçonna rien du déguisement ; mais, à un moment de la visite, le bailli, qu'on avait donné comme un amateur de la littérature, ayant amené la conversation sur la comédie, Chapelain, en véritable érudit qu'il était, se déclara pour les comédies italiennes et se mit à les exalter au préjudice de Molière. Boileau ne se tint pas ; Racine

avait beau lui faire des signes, le prétendu bailli prenait feu et allait se déceler dans sa candeur. Il fallut que son interlocuteur se hâtât de lever la séance. En sortant, ils rencontrèrent l'abbé Cotin sur l'escalier, mais qui ne reconnut pas le bailli. »

Il eut de ces sorties pleines de feu et même d'imprudences jusqu'à la fin de sa vie. C'est vers la cinquantaine qu'il s'avisa, un jour, à Versailles, devant le roi, sinon devant Madame de Maintenon, de nommer Scarron et d'en dire un mal affreux. Racine lui faisait des signes désespérés ; mais, quand Boileau était parti, il n'était guère possible de l'arrêter.

Il avait, avec cela, le plus brillant esprit de conversation peut-être de tout le siècle. On sait que les vrais bons causeurs ont été rares à cette époque : La Fontaine n'était pas de ceux-là ; il lui fallait une petite société de choix pour qu'il parlât bien, et cela n'arrivait pas souvent. Molière, le contemplateur, ne causait guère, écoutait beaucoup plus. Racine était beau lecteur, bien qu'il nous ait paru l'être moins que Boileau ; il était surtout beau récitateur, mais pas du tout beau causeur. La Rochefoucauld était extrêmement timide et ne causait pas. On dit même qu'il n'a pas voulu être de l'Académie française, parce qu'il avait horreur des discours de réception ; et pourtant, à son époque, ces discours n'étaient pas publics. Il est probable que le chevalier de Méré, puisqu'il a été si recherché, a dû être un brillant causeur ; mais il n'y paraît guère à ses écrits. Quant à Boileau, il n'y a aucun doute : une anecdote racontée par Brossette avec la naïveté d'une sorte de *famulus* allemand, nous prouve à merveille sa facilité d'élocution : « Un jour, M. Racine et M. Despréaux, venant de faire leur cour à Versailles, se mirent dans un carrosse public avec deux bons bourgeois qui s'en retournaient à Paris. Ces deux messieurs étaient contents de leur cour ; ils furent extrêmement enjoués pendant tout le chemin, et leur conversation fut la plus vive, la plus brillante et la plus spirituelle du monde. Les deux bourgeois étaient enchantés et ne pouvaient se lasser de marquer leur admiration. Enfin, à la descente du carrosse, tandis que l'un d'eux faisait son compliment à M. Racine, l'autre s'arrêta avec M. Despréaux, et l'ayant embrassé bien tendrement : « J'ai été en voyage, lui dit-il, avec des docteurs de Sorbonne, et même avec des religieux ; mais je n'ai jamais ouï dire de si belles choses. En vérité, vous parlez cent fois mieux qu'un prédicateur. » Peut-être Boileau s'est-il souvenu de cette aventure amusante, lorsqu'il écrit dans l'épître à son jardinier :

Mon maître, disais-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.

Un autre jour qu'il discutait avec Louis XIV, « le roi, qui s'était avisé de faire on ne sait quels vers, les montra à Despréaux et lui demanda son avis : « Sire, répondit le poète, rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers et elle y a réussi. » Une autre fois, le duc de La Feuillade donnait de grands éloges à un sonnet ; Boileau se permit de n'être pas de son avis et le duc allégua en faveur du sonnet le jugement du roi et de la dauphine : « Le roi est expert, répondit Boileau, à prendre des villes, et Madame la dauphine est une princesse accomplie ; mais je crois me connaître en vers un peu mieux qu'eux. » A l'instant, le duc vole chez le roi, et lui rapporte le propos du poète. « Oh ! pour cela, dit Louis XIV, Despréaux a bien raison. » Le mot n'est pas très certain ; mais il y en a d'autres du même genre dont Boileau lui-même a attesté l'authenticité. « Dans les conversations, écrit Brossette à son illustre ami, que j'ai eues avec Planson, il m'a rapporté une réponse que vous fîtes un jour au roi, en soutenant votre sentiment contre celui de Sa Majesté, sans sortir néanmoins du respect qui lui était dû : Votre Majesté aurait pris vingt villes, dites-vous, plutôt que de me persuader cela. » A cette lettre Boileau répond : « Le mot qu'on vous a dit de moi est vrai ; mais on ne vous en a pas dit un encore moins mauvais que je dis à Sa Majesté, en la quittant à la sortie de cette dispute ; car tout le monde qui était là paraissant étonné de ce que j'avais osé disputer contre le roi : « Cela est assez beau, lui dis-je, que de toute l'Europe je sois le seul qui résiste à Votre Majesté ». Il y a aussi quelque chose de considérable dans ce qu'on vous a raconté de notre conversation sur le mot de *gros* ; mais on l'a gâté en voulant l'embellir. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que le roi parlait fort contre la folie de ceux qui suppléent partout le mot de *gros* à celui de *grand* : « Je ne sais pas, lui dis-je, comment ces messieurs l'entendent, mais il me semble pourtant qu'il y a bien de la différence entre Louis le Gros et Louis le Grand ». Il est certain que ces mots qui paraissent un peu froids, imprimés deux cents ans après, ont dû paraître très brillants en société. — L'abbé Dangeau disait, une fois, à Boileau qui le raillait un peu de la multiplicité de ses bénéfices : « Oui, oui, M. Boileau, les bénéfices, si vous saviez comme cela est bon pour vivre ! — Oui, mais pour mourir, M. Dangeau, pour mourir ! » Il n'y a rien de meilleur.

Il était, nous avons déjà dit, très beau lecteur. Un jour, Arnauld était chez lui et Boileau lui récitait le passage qui contient ce vers :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

A cet endroit même, Arnauld se leva et marcha vivement comme

pour courir après le mot. Il y mit sans doute de la candeur amicale et peut-être railleuse ; mais cela n'en était pas moins un certain succès pour le lecteur.

Le plus ancien des amis de Boileau a dû être Patru. C'était un homme très austère, lié d'avance avec la famille, dans le respect duquel Boileau avait été élevé. Parmi ses autres amis, citons Cosart, professeur de rhétorique à Louis-le-Grand ; Rapin, autre jésuite, qui a écrit les *Réflexions sur l'Eloquence*, les *Réflexions sur la Politique d'Aristote* ; Pomairé, bon théologien ; Bourdaloue ; Fléchier ; le grand Arnauld ; Nicole ; M. de Lamoignon, l'ami peut-être le plus cher de Boileau après ses amis littéraires ; le Père Bouhours, l'historien Gaillard, de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française ; Thoulier, plus tard abbé d'Olivet, excellent critique ; Racine, qu'il aima dès le premier moment ; Molière, qu'il a toujours aimé, quoiqu'il fût moins intimement lié avec lui ; La Fontaine, quoique la vie de digne bourgeois que menait Boileau fût tout à fait opposée à celle du fabuliste. La société des *quatre amis* n'a duré que de 1660 à 1665, puisque c'est à cette dernière date qu'a eu lieu la fameuse fâcherie de Racine et de Molière.

Tel fut le caractère de cet homme si distingué, et, sinon très aimable, du moins très sympathique. Il s'est donné le plaisir de se peindre et de résumer sa biographie dans des vers très célèbres, modestes, quoique marquant une vraie connaissance de soi-même, et qui peuvent lui servir d'épithaphe. C'est dans l'*Epître X* ; il s'adresse à ses vers et leur dit :

Que si mêmes, un jour, le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture ;
Et surtout, prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri ses portraits ;
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices ;
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.
Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,

Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
 Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
 Réduit, seize ans après, à pleurer mon vieux père,
 J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
 Et de mon seul génie en marchant secondé,
 Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
 Assez près de Régnaier m'asseoir sur le Parnasse :
 Que, par un coup du sort au grand jour amené,
 Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
 Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
 Elever assez haut mes poétiques ailes ;
 Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
 Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits ;
 Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse ;
 Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse,
 Qu'aujourd'hui même encore de deux sens affaibli,
 Retiré de la cour, et non mis en oubli,
 Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
 Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
 Mais des heureux regards de mon astre étonnant
 Marquez bien cet effet encore plus surprenant,
 Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
 Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
 Etant, comme je suis, ami si déclaré,
 Ce docteur toutefois si craint, si révééré,
 Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
 Arnould, le grand Arnould, fit mon apologie.
 Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,
 Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.

Ce portrait est juste dans l'ensemble, sauf quelques traits un peu faux : le mot *doux*, par exemple. Il est parfaitement vrai que Boileau eut plus de malice spontanée que de malice volontaire. Il parle de son génie ; mais ce mot au xvii^e siècle était beaucoup plus faible que le terme *esprit*, il indique ici tout simplement les dispositions naturelles, quelles qu'elles soient. Le poète remercie le roi, les princes, les Condé, les Vivonne, La Rochefoucauld de l'appui qu'ils lui ont prêté ; mais le plus grand honneur qu'il place après les autres, c'est d'avoir été loué par Arnould. Il semble, par la fin de ce passage, vouloir que son épitaphe soit réduite à cet unique vers :

Arnould, le grand Arnould fit mon apologie.

L'éducation de Boileau ne nous occupera pas longtemps, car notre auteur n'est ni un érudit ni un homme à *évolution*, comme nous disons très justement aujourd'hui pour désigner un esprit qui se renouvelle, se transforme, s'élargit avec les années, tel par exemple Ernest Renan. Il n'y a pas plusieurs phases dans le processus de l'esprit de Boileau ; il a été très vite muni des idées générales qu'il a eues toute sa vie. Il a très peu lu. Il a fait une

excellente éducation de collège. Jeté, assez jeune — et trop jeune à mon avis, — dans la mêlée littéraire, il n'a pas pris la peine d'étendre ses connaissances. Comparons-le, non à ces hommes du xviii^e ou du xix^e siècle qui ont beaucoup étudié, mais à ses contemporains, comme La Fontaine, par exemple, qui lit « tous ceux du nord et tous ceux du midi », ceux du xvi^e et peut-être du xv^e ; comparons-le à La Bruyère, en pensant à son chapitre des *Ouvrages de l'Esprit* ; à Bossuet, à Fénelon. Je ne parle pas des érudits de profession comme Huet. Comparons-le à Cotin même ; Cotin est un sot, mais un savant, et c'est à cause de son érudition qu'il échappe quelquefois à la sottise, quand il parle aux hommes du xvii^e siècle, par exemple, des Livres saints, qu'ils ne connaissent pas. Ce que Boileau savait évidemment, c'est un peu de grec, très bien le latin, pas du tout les langues étrangères. Sa traduction de Longin prouve qu'il sait mieux le grec que Perrault, parce que Perrault ne le sait pas du tout, mais qu'il n'en a pas fait une étude assez approfondie, même pour l'époque. Le latin et les ouvrages français du xvii^e siècle lui sont en revanche tout à fait familiers. Il ignore absolument le moyen âge, ce qui n'est pas étonnant, puisque, à cette époque, on ne l'étudiait pas ; mais ce qui surprend davantage, c'est qu'il ignore de même le xv^e et le xvi^e siècle, que ses contemporains connaissaient. Ce qu'il nous dit de Villon, — c'est ma conviction, du moins, — nous montre qu'il ne l'a pas lu. Quant à Marot, il l'a lu, mais très rapidement. Lorsqu'on rencontre dans un ouvrage comme un *Art poétique* ces deux vers :

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,

étant donné que Marot n'a écrit ni triolets ni mascarades, on est autorisé à dire que l'auteur n'a fait que feuilleter Marot dans les anthologies, comme il y en avait alors. Il connaît parfaitement le commencement du xvii^e siècle : Régnier, Malherbe, Racan, Voiture, Pascal ; très souvent il en reprend des traits dans ses propres vers. Celui qu'il a le moins connu parmi ceux-là, c'est Racan. Il le loue un peu trop de confiance ; il l'a lu mais ne l'a pas étudié à fond comme il a fait pour Régnier, Malherbe et Voiture. Quant à Pascal, il ne l'a pas quitté des mains. Quand on a lu beaucoup de Pascal et de Boileau dans la même année, on s'aperçoit que celui-ci est pénétré des *Provinciales*, et non pas seulement dans les satires sur l'équivoque et l'amour de Dieu ; dans toutes ses pièces il y a des tours, des manières de discuter qui sont évidemment de l'enseignement de Pascal. « J'en parle si souvent qu'on

en est étourdi », aurait-il pu dire de Pascal comme La Fontaine des anciens.

Parmi les anciens, il a surtout connu Horace, Virgile, Quintilien, un peu Homère. Il n'a pas saisi l'esprit du poète grec ; il en parle, comme on pourrait le faire de tout grand poète épique, d'une façon généralement vague, quelquefois fausse. Par ses *Réflexions sur Longin* et quelques passages de ses lettres, on voit bien qu'il a lu Homère, mais il est certain qu'il n'a pas eu, comme par exemple Ronsard, un commerce bien intime avec lui.

Les deux hommes qui, sans contredit, ont eu le plus d'influence sur Boileau sont Horace et Pascal ; l'esprit humaniste et l'esprit janséniste, voilà sa double inspiration. Dans Horace, il trouve ce qu'il aime le plus : de la poésie d'abord, car on ne me fera jamais dire qu'Horace n'était point poète ; mais sa poésie est, sinon superficielle, du moins peu spontanée. C'est la poésie d'un homme de goût, qui connaît très bien les anciens écrivains grecs, mais qui en fait pour lui-même comme un florilège vivant ; il a non un herbier, mais un parc de la poésie grecque ; il fait pousser ces mêmes plantes chez lui, sur un autre sol, avec d'autres colorations par conséquent. Au fond, c'est précisément cette manière d'écrire que Boileau aime beaucoup, et c'est à la fois son tort et je ne dirai pas son mérite, mais la caractéristique de son esprit et de sa méthode. C'est comme cela qu'il entendra la poésie. Tous les Latins d'ailleurs sont des humanistes, Lucrèce lui-même. Ce sont des poètes par reflet, par réverbération, ou pour mieux dire par transplantation, ce qui ne les a pas empêchés d'être des poètes très distingués.

C'est ainsi que Boileau comprend la poésie. C'est tout à fait la façon de Ronsard aussi, ce dont notre auteur ne se doute pas. Mais si tous les poètes latins ont été des humanistes, Horace l'a été encore plus que les autres, plus que Lucrèce, que Virgile, que Juvénal. C'est donc bien lui qui devait être pour Boileau le maître de la poésie. De plus, Horace était un poète satirique et didactique ; Boileau se trouve donc avec lui à la source de ce qu'il aime le plus. Il n'a besoin que de le compléter par Pascal, chez qui il prend l'esprit janséniste, c'est-à-dire un certain goût d'austérité morale qu'il croira être très fertile et très salulaire en littérature. Nous en reparlerons longuement.

En somme, voilà pour un critique une éducation peu étendue. Or, ce que produit une éducation trop étroite, c'est un faible historien littéraire, et c'est le cas de Boileau. Mais, pour un critique, l'érudition n'est pas nécessaire ; elle n'est même pas toujours une très bonne condition. Huet, Bayle sont profondément érudits,

ils ont une vaste science ; ils ne sont pas du tout bons critiques. Bayle commet des erreurs de goût qui nous font sourire. Il est étrange qu'un homme aussi caustique et doué d'une semblable finesse d'esprit se trompe toujours quand il s'agit de juger. Aussi s'en garde-t-il le plus souvent, en très habile homme qu'il est. Il traite très bien de politique, de religion ou de morale, mais il ne fait guère de critique. Il rapportera seulement que Corneille a écrit des tragédies, de telle époque à telle époque, et que monsieur un tel en a dit du bien, et monsieur un tel, du mal, mais il ne jugera pas lui-même.

Malherbe, qui n'est pas savant du tout, a une finesse, une justesse et une précision extraordinaires d'esprit critique. Il a aussi de l'étroitesse de vues, évidemment, mais son esprit critique est assez juste pour avoir servi de règle à tout un grand siècle littéraire.

Sans aucun doute, l'idéal serait d'unir les deux qualités : un grand bon sens, une très grande finesse d'esprit, un goût fin de l'observation juste, et de la mesure, et, d'autre part, une vaste érudition qu'on saurait dominer : bien peu, parmi lesquels il faut citer Voltaire et Sainte-Beuve, y sont parvenus.

Quant à Boileau, il n'a eu que la moitié de cet esprit, et c'est déjà beaucoup. Il a eu, à cause de son bon sens aiguisé en finesse, l'esprit critique négatif, c'est-à-dire, le flair des défauts et des défaillances des auteurs. Il a eu aussi, jusqu'à un certain point, l'esprit critique positif, parce qu'il avait un peu d'imagination. Celui-ci consiste à voir comment l'œuvre, quelle qu'elle soit, qu'on a sous les yeux pourrait être faite ; il faut un commencement d'esprit créateur, d'imagination, pour avoir de ces intuitions. De là vient que des demi-poètes, des demi-romanciers peuvent être d'excellents critiques, comme Sainte-Beuve. Boileau était capable d'une certaine invention, et c'est pour cela qu'il a pu être un grand critique, malgré ses lacunes en matière d'informations littéraires.

C. B.

Jugements particuliers de Platon sur la démocratie athénienne.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

On a vu quelle était l'impression générale de Platon à la vue de la démocratie athénienne ; on a remarqué la contradiction bizarre existant entre la tendresse irraisonnée que lui inspirent les qualités séduisantes d'Athènes, tendresse fortement exprimée dans le discours de Mégillos, et la répulsion profonde qu'il éprouve, quand il laisse parler sa raison, à l'égard de tout ce qui constitue la démocratie athénienne. Il l'appelle une théâtrocratie, et par là il entend cette forme de démocratie dans laquelle c'est la foule réunie au théâtre, la foule des ignorants et des incompetents, qui décide sur la valeur relative des œuvres présentées au concours et qui transporte du domaine de l'art dans celui de la politique l'esprit d'indiscipline dont elle est possédée.

Comment Platon justifie-t-il cette impression d'ensemble ? Quels sont les détails de la constitution qui le choquent ? Pour bien comprendre un certain nombre des jugements particuliers qu'il porte, il faut avoir présente à l'esprit l'idée qu'il se fait d'une cité. Pour lui, une cité est un organisme vivant, une personne véritable, soumise aux mêmes lois morales que l'individu. Cette idée se retrouve partout chez lui, poussée jusqu'à l'extrême, avec toute la rigueur de la dialectique. La psychologie de la cité et celle de l'individu ne font qu'un. Cette psychologie, Platon l'étudie dans la *République*. Dans l'âme de la cité, comme dans celle de l'individu, il distingue trois tendances : 1° une tendance supérieure, essentielle, la raison, νόησις ou φρόνησις ; 2° deux tendances secondaires, instinctives, l'une noble et généreuse, le θυμός, l'autre basse et grossière, tournée vers la satisfaction des besoins corporels, l'ἐπιθυμία. Ces deux dernières doivent travailler avec la raison au gouvernement de l'ensemble, à la vie totale de l'individu et de la cité. Pour que cette vie totale soit possible, étant donné que chaque faculté s'en va dans une direction différente, la raison tendant à la vérité, à l'absolu, le θυμός se laissant conduire par les idées nobles et grandes, l'ἐπιθυμία, au contraire, cédant à des

préoccupations étroites et mesquines, il faut qu'il y ait entre ces trois forces une hiérarchie, une certaine ordonnance qui en place quelques-unes au-dessus des autres et assure ainsi la marche régulière de l'ensemble. Or, ce qui, aux yeux de Platon, doit naturellement commander, c'est la raison, et les deux autres tendances, qui sont, suivant l'expression du philosophe, comme les chevaux de ce char dont la raison est le cocher, doivent obéir ; l'un tend à monter, l'autre à descendre ; le cocher les tient en équilibre et fait marcher droit l'attelage. La cité est donc, avant tout, fondée sur la hiérarchie des différentes parties qui la composent ; parmi les citoyens, les uns représentent la raison ; les autres, les instincts élevés ; d'autres enfin, les instincts grossiers qui ont pour but d'aider à la vie. Si ces derniers ne sont soumis aux premiers, la cité devient la proie de l'anarchie. Conséquence toute naturelle de ces principes, cette hiérarchie, ce bon ordre entraîne le respect des choses anciennement établies. Platon, novateur hardi s'il en fut jamais, se montre cependant, quand il s'agit de faire une théorie générale, conservateur résolu, et, au nom de la raison, il maintient la plupart des anciens usages. Voici un passage des *Lois* (797 c.), qui prouve que la stabilité lui semble nécessaire : « Faire ce qui est ancien passe pour une chose honteuse, et il n'y a rien au contraire qui donne plus d'honneur que de trouver du nouveau ; mais je dis, dans un sens tout à fait opposé, que rien n'est plus funeste pour les cités que le mot et que la chose. » Ce jugement peut sembler singulier de la part d'un personnage aussi hardi, qui ne recule pas devant les conséquences imprévues de ses principes, qui admet, par exemple, la communauté des biens, celle des femmes. D'où vient cette appréciation que le goût de la nouveauté et le mépris des choses anciennes sont des plus nuisibles dans un État ? C'est que, pour lui, la seule chose qui ait du prix, c'est l'idée, la seule chose immuable, éternelle, d'après laquelle sont faites les choses sensibles. Les objets tangibles n'ont pas de valeur ; cette valeur est toute dans l'idée à l'imitation de laquelle ces objets contingents ont été créés. Si, seul, le monde des idées a du prix, vous comprenez comment Platon est conséquent avec lui-même quand il dit que le goût de la nouveauté, du changement est funeste, car c'est ce qu'il y a de plus contraire à la nature des idées. L'idée juste, vue et reconnue par la pensée, on doit fermement s'attacher à elle, et ne plus changer. Donc, dans une cité où domine la raison, il y a un élément de stabilité contraire à ces variations incessantes de règle dans la vie ordinaire.

Telle est la conception qui domine la pensée de Platon et qui

explique les reproches particuliers qu'il adresse à Athènes. A tous égards, en effet, Athènes est l'opposé de cette conception. Une des choses qui frappent le plus l'étranger arrivant pour la première fois dans cette ville et qui choquent le plus fortement Platon, c'est le changement perpétuel : tout y est toujours en révolution ; les idées y font vite leur chemin et sont non moins promptement démodées ; chaque génération change ce qu'avait établi la précédente ; à la fin de la guerre du Péloponèse, la génération contemporaine des Trente, celle qui avec Thrasybule a rétabli la démocratie, ne ressemble plus à la génération du temps de Périclès ; vingt-cinq ou trente ans plus tard, nouveau changement, également très profond. Cette instabilité déplaît à Platon ; il l'attribue à des causes multiples, mais la principale, c'est la nature maritime de la puissance athénienne. Cette idée se retrouve chez tous les penseurs anciens, en particulier chez Aristote. Les Etats situés dans l'intérieur des terres sont plus conservateurs que ceux qui occupent les côtes ; cette observation que vérifie toute l'histoire grecque, pouvait être vraie alors ; elle ne le serait plus aujourd'hui, parce que les conditions du trafic ont changé ; les voies suivies par le commerce ne sont pas seulement des voies maritimes ; il y en a aussi, et en grand nombre, de terrestres. On comprend donc l'importance que dans l'antiquité un philosophe attribue au fait qu'une cité soit au bord de la mer ou à l'intérieur des terres. La première situation est celle d'Athènes, et de là vient tout le mal que souffre sa constitution. Il faut voir, à ce propos, la boutade de l'Athénien, qui est un des interlocuteurs du dialogue des *Lois*. Il s'agit de fonder une ville idéale en Crète, et c'est l'interlocuteur crétois Clinias, qui sera chargé de conduire la colonie ; il explique qu'un décret l'a investi de cette mission. « Cette cité sera-t-elle voisine de la mer, ou située bien avant dans les terres ? » demande l'Athénien. — « Elle sera, répond Clinias, à quatre-vingts stades environ de la mer. — Dans ce cas, nous pourrions faire quelque chose de bien ; au bord de la mer, il eût fallu renoncer à fonder une cité parfaite ; le commerce que cet élément facilite, l'appât du gain qu'il présente et les marchands, la plèbe maritime qu'il attire de toutes parts, corrompent les mœurs des habitants, leur donnent un caractère double et frauduleux, rendent la stabilité impossible. C'est ce voisinage de la mer qui a causé cette mobilité perpétuelle de toute chose qui est si nuisible à Athènes. » L'histoire ancienne, nous l'avons déjà dit, vérifie et explique ces vues ; il suffit de citer Sparte qui est une cité continentale, ou l'Arcadie qui ne touche d'aucun côté à la mer. Jusqu'à l'époque historique, celle-ci est

restée patriarcale dans ses institutions, comme Sparte s'est montrée fermement attachée à ses anciennes lois. Ce sont deux exemples éclatants de cette vertu conservatrice qu'avait dans l'antiquité une situation continentale. Regardez au contraire les cités d'Asie Mineure et Athènes : vous les verrez sans cesse bouleversées par des révolutions intérieures, par des tyrannies ; elles passent tour à tour de l'aristocratie à la démocratie, pour revenir de la démocratie à l'aristocratie. Cette instabilité profonde choque par-dessus tout Platon.

Cette instabilité a encore un autre caractère : elle est anarchique dans l'ignorance générale. Il convient de rappeler ici le passage des *Lois* sur la théâtrocratie, ce gouvernement de la populace non éclairée. Platon revient sur cette ignorance qui préside à l'instabilité ; dans la *République* (p. 492 b) il montre ce que c'est qu'une assemblée du peuple ou des tribunaux, et comme il est difficile à un homme ou à un jeune homme instruit, qui arrive avec des idées lentement amassées, de les faire triompher et de ne pas se laisser emporter dans ce tourbillon que produisent des idées confuses venues de toutes parts et formant l'atmosphère morale de ces assemblées : « Lorsque la multitude se rassemble, au barreau, au théâtre, au camp (trait bien athénien), ou dans quelque autre lieu, ils blâment ou approuvent certaines paroles et certaines actions avec un grand fracas, de grands cris et des battements de mains redoublés par les voûtes et les échos du lieu. En présence de semblables scènes, quelle contenance veux-tu que fasse un jeune homme ? Quelque excellente que soit l'éducation qu'il a reçue en particulier, ne fera-t-elle pas naufrage au milieu de ces flots de louanges et de critiques ? Pourra-t-elle résister au courant qui l'entraînera ? Ne conformera-t-il pas ses jugements à ceux de la multitude sur ce qui est grave ou honteux ? Ne s'étudiera-t-il pas à lui ressembler ? » Cette description que Platon nous fait en ce passage est très intéressante : parce que, bien que nous connaissions par les orateurs ce caractère des assemblées à Athènes d'être tapageuses, tumultueuses, ce qu'ils nous en disent n'est qu'un mot jeté en passant, tandis que nous avons ici un tableau complet. Démosthène, et les plus grands orateurs avec lui, demandent souvent aux Athéniens de ne pas éclater en huées et en imprécations, μή βορβορίζετε : c'est que le fait se reproduit sans cesse. Eschine parle de ces petits orateurs dont tout le talent consiste à faire du tapage, pour qui la grande affaire est de donner le signal des applaudissements en faveur de gens de leur parti et celui du tumulte contre ceux du parti contraire. Cette grande affaire, on la retrouve, comme on voit, dans ce passage de Pla-

ton. Il arrive donc fatalement que l'orateur novice, emporté par le torrent des cris et des applaudissements, se voit obligé de faire comme les autres, de vouloir ce que le peuple approuve, et de blâmer ce qu'il blâme ; résister à cette force aveugle, c'est vouloir nager contre le courant qui vous entraîne. Dans tout cela, que devient le philosophe ? Nous connaissons déjà le beau passage que Platon lui a consacré dans le *Théétète* ; en voici un autre dans la *République* (p. 496), qui ne lui est pas inférieur : « Parmi le petit nombre des vrais philosophes, celui qui goûte et qui a goûté la douceur et le bonheur qu'on trouve dans la sagesse, voyant la folie du reste des hommes, et le désordre introduit dans les Etats par ceux qui se mêlent de les gouverner ; n'apercevant d'ailleurs autour de lui personne qui voulût le seconder dans les efforts qu'il ferait pour tirer la justice de l'oppression, de sorte qu'il n'eût rien à craindre pour lui-même ; se regardant comme étant au milieu d'une multitude de bêtes féroces, dont il ne veut point partager les injustices, et à la rage desquelles il essaierait en vain de s'opposer, sûr de se rendre inutile à lui-même et aux autres, et de périr avant que d'avoir pu rendre quelque service à la patrie et à ses amis ; plein de ces réflexions, il se tient en repos, uniquement occupé de ses propres affaires ; et comme un voyageur assailli d'un violent orage s'estime heureux de rencontrer un mur pour se mettre à l'abri de la pluie et des vents, de même, voyant que l'injustice règne partout impunément, il met le comble du bonheur à pouvoir conserver dans la retraite son cœur exempt d'iniquité et de crimes, passer ses jours dans l'innocence, et sortir de cette vie avec une conscience tranquille et remplie des plus belles espérances. Ce n'est pas peu de chose de sortir de ce monde après avoir vécu de la sorte. J'en conviens ; mais il n'a pas rempli ce qu'il y avait de plus grand dans sa destinée, faute d'avoir trouvé une forme de gouvernement qui lui convint. » On voit ici tout le désenchantement et le découragement de Platon en présence de cette réalité qu'il peint de si vives couleurs, et son regret de n'avoir pas été plus utile à l'Etat et aux particuliers. Le rôle du vrai philosophe qui a vu le soleil hors de la caverne où sont enfermés ses compagnons, c'est, après avoir contemplé la nature dans sa magnificence, de rentrer dans la caverne et d'aller raconter aux autres toutes les merveilles qu'il a vues. Or le grand reproche que Platon fait à la démocratie athénienne, c'est que le philosophe ne peut rentrer dans la caverne sans être dévoré par les bêtes féroces. C'est de là que vient cette conception de la cité idéale exposée dans la *République* ; nous ne nous arrêterons pas à l'analyser, car ce n'est pas cela qui nous occupe ; mais il y a dans

les vues d'un utopiste, une grande part faite à la réalité, fût-ce pour la combattre et la rejeter. Il est intéressant de voir en quoi ces idées de la *République* diffèrent de la réalité et la combattent. Deux ou trois points sont particulièrement à noter. Le premier est la façon par laquelle Platon débute dans la description de sa république idéale (II, p. 374) ; il part de cette idée qu'il faut, dans une cité parfaite, des classes de citoyens absolument distinctes ; une classe supérieure, celle des guerriers correspondant au *θούρος*, et une classe inférieure correspondant à l'*ἐκπαιρία*, aux passions basses, travaillant à l'entretien extérieur de la cité. Parmi les guerriers se dégage une élite, les magistrats ; ce sont les plus raisonnables, les plus savants, provenant d'une sélection pédagogique ; sur la fin de leur vie, ils parviennent aux charges publiques, alors qu'ils en sont dignes de tous points. Ces conceptions peuvent être discutées ; mais, encore une fois, nous ne nous y arrêterons pas ; notons seulement avec quelle force elles portent la trace de l'impression qu'a eue Platon comme Thucydide, comme l'aristocrate auteur du traité de la *Constitution d'Athènes*, comme Aristophane, Socrate et bien d'autres, à savoir que la démocratie athénienne ne peut se passer de chefs ; elle a toutes les qualités ; mais elle est incapable de se diriger elle-même ; elle n'a pas d'idées fixes, arrêtées ; elle a besoin d'une direction ferme, et ce sont malheureusement les bons chefs qui lui manquent le plus. C'est cette constatation qui inspire à Platon tout son système. Il est tellement convaincu qu'il faut des chefs, que, lorsqu'il a trouvé un homme capable de remplir comme il faut ce rôle, il ne lui ménage pas les éloges. Cet homme, c'est Périclès, auquel il rend justice dans une large mesure ; et, pour qu'il se montre aussi favorable pour cet homme d'Etat, il faut bien que le jugement qu'il porte sur lui soit singulièrement fondé en raison. Voici ce que dit Platon dans le *Phèdre* (p. 265) ; il vient de parler des maîtres de rhétorique de son temps, qui sont fiers d'avoir inventé de nouvelles subdivisions du discours ; Socrate, qui est en scène, se demande ce que penseraient de tous ces beaux artifices Adraste à la voix de miel ou Périclès ; ils penseraient, dit-il, que ce sont des préparations à l'éloquence et non de l'éloquence ; puis, revenant à Périclès en particulier, il ajoute : « Je crois que tout grand art n'a véritablement toute sa force que s'il puise ses inspirations dans un ordre d'idées très élevé... Pourquoi, chez Périclès, cette hauteur de vues, cette perfection dans l'exécution, sinon parce que, avant de s'attacher au détail des affaires d'Etat, il avait causé avec Anaxagore. » Il y a là (p. 270 a) un développement bref mais saisissant sur cette idée de faire de Périclès, ami d'un philo-

sophe, presque un philosophe lui-même, tout au moins un homme d'Etat supérieur. Cela montre que la pensée souvent intransigeante de Platon était capable de se plier aux exigences des choses réelles : Périclès n'est pas un philosophe, et cependant Platon lui rend justice.

Il y a autre chose encore. Cette classe des guerriers, comment Platon la forme-t-il ? Il faut, pour en faire partie, certains dons, la bravoure, la force, la tempérance, l'intelligence ; de plus, il faut que cette intelligence soit cultivée d'une certaine façon. En quoi consistera cette éducation des guerriers ? Elle ne tendra pas à faire d'eux tous des philosophes : ce qui ne sera que la part de l'élite. Pourquoi cette restriction ? C'est que, parmi les jeunes gens intelligents, tous ne sont pas capables de recevoir avec fruit cette éducation philosophique supérieure ; or, quand une éducation de ce genre tombe dans un esprit incapable de la supporter, elle produit de déplorables effets ; elle y jette la confusion et n'aboutit qu'à une pure logomachie. Il faut que la majorité des guerriers reçoive surtout une éducation qui tende à leur donner, non la science du philosophe et du dialecticien, mais des opinions vraies. Un Périclès n'a pas besoin de la science ; des principes directeurs conformes aux principes éternels lui suffisent, sans qu'il sache au juste comment ceux-ci s'accordent avec ceux-là. L'éducation des guerriers comprendra donc deux parties : d'abord la gymnastique du corps, non pas celle des athlètes, mais une gymnastique libérale, destinée à fortifier l'âme tout autant que le corps ; à côté de cela, l'éducation de l'esprit ne sera pas l'éducation complète réservée aux seuls philosophes ; cette éducation morale de la classe des guerriers, prise dans son ensemble, se fera par la musique ; par la lecture de certains poètes soigneusement choisis, par la lecture même de certaines pages de prose se rapprochant, par leur beauté de la poésie, par la musique et par la danse, on fera entrer dans l'âme des enfants des idées justes, nobles et grandes, et, sans qu'ils se rendent un compte exact de leur grandeur et de leur justesse, ils se laisseront guider par elles dans la vie. Vous voyez comme cela est pratique, comme il y a là quelque chose de sage. Pourquoi donc, d'autre part, Platon établit-il la communauté des biens, celle des femmes ? Pourquoi supprime-t-il la famille ? Pourquoi veut-il qu'un enfant n'ait pas de père particulier, n'appartienne qu'à l'État ? Platon sent que cette partie de sa conception choquera, et il discute pour la défendre. Il n'y est arrivé que parce qu'il croit voir en elle le remède à un mal directement constaté dans la réalité ; ce mal, c'est l'individualisme, l'égoïsme, la lutte des intérêts qui forme la trame ordinaire de la

vie politique à Athènes. Ce qu'il y a dans cette mesure de Platon, c'est donc une vue de moraliste et aussi d'homme d'État. Nulle part cet individualisme n'a été poussé plus loin que dans la cité athénienne. Nous retrouvons ce mal d'une façon bien autrement précise et directe dans l'étude des orateurs. Ils se rendent compte, eux aussi, qu'en tout et pour tout ils ont à lutter contre les préoccupations individuelles, et ils se sentent impuissants à les vaincre; sans cesse ils les dénoncent avec une sévérité plus grande même que celle de Platon.

Ainsi, dans la pensée de cet idéaliste, de cet utopiste absolu et par suite chimérique à bien des égards, il y a quelque chose à recueillir pour l'historien; il y a des aperçus sur des maux réels, qui nous ont été dénoncés par d'autres que lui, il a bien vu que ce qui fait défaut à la démocratie athénienne, ce sont des chefs; ce qui manque à ceux qui se donnent pour tels, c'est le savoir, un savoir composé d'idées vraies; ils n'ont que des passions, des instincts, des intérêts dont la rivalité confuse fait presque toute la vie politique. Voilà des témoignages à recueillir, à condition de les juger et de les contrôler.

Nous allons maintenant laisser de côté Platon pour en venir à l'étude de philosophes qui ne s'élèvent pas jusqu'aux mêmes spéculations que lui et qui se tiennent plus près de la vie contemporaine, à savoir Xénophon et Isocrate.

F. A.

Pline le Jeune.

Ses études de rhétorique.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Je n'ai pas l'intention de dire quel est le programme de l'enseignement de Quintilien. Ce qu'il est intéressant de connaître, c'est non pas la matière, mais l'esprit de cet enseignement. On peut le caractériser très brièvement en trois mots: il est concret, classique et moral.

Quand je dis que cet enseignement est concret, j'entends dire

qu'il est orienté dans le sens de la vie. Ce que Quintilien veut former, ce sont des jeunes gens qui puissent être des orateurs devant les tribunaux ou devant le Sénat. On se demandera quel mérite particulier il y a, pour un professeur, à préparer des jeunes gens à parler. Mais Quintilien faisait une véritable petite révolution. On sait ce qu'étaient, chez les anciens, les déclamations. S'il y a eu un grand procès au forum ou une grande discussion politique au Sénat, le professeur donne comme sujet de devoir à ses élèves, l'objet du débat. Si l'on a parlé de la paix ou de la guerre, il leur propose cette même question à traiter. S'il s'agit d'un grand procès devant les tribunaux, il leur dit : « Vous allez représenter, vous le ministère public, vous l'avocat ». Il y avait là un exercice parfaitement sensé et qui d'ailleurs remontait loin. Il existait au temps de Cicéron : lui-même nous dit qu'il s'est amusé à déclamer en grec et en latin. Plus tard, dans le cours de sa carrière oratoire, il lui est arrivé quelquefois de rester un jour sans paroles ; mais ces jours-là, il parlait chez lui sur un thème donné ; il prenait telle ou telle scène des tribunaux, tel ou tel procès, et il se mettait à plaider. Plus tard encore, retiré de la vie politique, il déclamait à la campagne devant ses amis. Cette occupation, à cette époque, correspond à peu près aux exercices du soldat romain se battant avec un bâton contre un mannequin. Mais, lorsque l'empire eut pacifié le forum, la vraie éloquence disparut, la déclamation la remplaça sur tous les points et devint une chose très importante. On déclama pour le plaisir de déclamer ; ce fut un art qui eut son code, ses préceptes, ses professeurs, et il y eut des jeunes gens qui, à dix-huit ans, apprirent à déclamer pour pouvoir, dans tout le cours de leur vie mortelle, déclamer sans cesse, et dans leur vieillesse apprendre aux autres à déclamer. Cet art a eu ses héros, comme un certain Portius Latro, qui le porta au suprême degré et qui montra, disent les anciens, un très grand génie, homme absolument inepte d'ailleurs. Qu'on lise le livre dans lequel Sénèque le père a noté, avec sa belle mémoire, les discours de ce genre qu'il avait entendus : il n'a pas cru pouvoir faire un plus grand plaisir à ses héritiers que de leur laisser ces manuscrits où étaient reproduites toutes les plus belles déclamations.

Cet exercice avait sa part toute naturelle dans les écoles : aussi y fleurit-il, à partir de l'empire, d'une façon étonnante. Il n'y avait plus de politique alors, puisqu'il était défendu d'en faire en dehors du cabinet de l'empereur ; le Sénat ne s'occupait que d'affaires d'administration. Mais il y avait un exercice spécial de déclamation politique, qu'on appelait les *suasoriæ*. Quelles

questions traiter dans ces *suasoriæ* ? On fut obligé de se rejeter sur des sujets légendaires ou imaginaires dans le genre de ceux-ci. — Avant de s'embarquer à Aulis, Agamemnon se demande s'il doit sacrifier sa fille ; les jeunes gens étaient priés de faire un grand discours, les uns pour dire qu'il devait la sacrifier, les autres, qu'il ne le devait pas. — Annibal, après la bataille de Cannes, délibère s'il doit ou non marcher sur Rome. — Sylla dictateur se demande s'il convient d'abdiquer ou de ne pas abdiquer. — Cicéron se demande s'il doit solliciter la grâce d'Antoine ou offrir sa tête aux assassins. — Convient-il de couper tel isthme, de dessécher les marais Pontins ?

La déclamation comportait un second genre d'exercices, d'un caractère judiciaire, les *controversiæ*. Au début, on fait en ce genre ce qu'avaient fait Cicéron ou son ami Brutus, qui avait pris le sujet de la *Milonienne* et l'avait développé pour lui-même. Mais quand chaque élève eut plaidé un certain nombre de ces grands procès de la République, la liste fut vite épuisée ; alors il s'est agi d'en forger d'autres. Les premiers déclamateurs qui en ont inventé n'étaient pas assez sots, pour ne pas penser que ces sujets devaient être assez semblables à la vérité, *veritati similes*, dit Quintilien. Mais ceux qui suivirent n'avaient pas toujours l'esprit aussi simple ; et puis la vérité est quelquefois peu intéressante. Il fallait quelque chose de piquant ; on a donc trouvé des sujets romanesques, dans le genre de celui-ci, qui est encore relativement simple.

En été, un groupe de jeunes gens se promènent à Ostie ; ils rencontrent des pêcheurs qui traînent un filet et vont le jeter à l'eau. Les jeunes gens s'approchent des pêcheurs et font prix avec eux ; ils leur disent : voici une somme d'argent, mais à une condition, c'est que le premier coup de filet que vous aurez jeté dans la mer nous appartiendra. C'est ce que nous appelons un prix à forfait. Les pêcheurs acceptent ; ils jettent le filet et au premier coup ne retirent pas de poissons, mais un panier rempli d'or. Les pêcheurs prétendent garder l'or ; mais les jeunes gens ne le veulent pas. De là, procès. Un côté de la classe plaide pour les pêcheurs, l'autre pour les jeunes gens. — Voici un exemple analogue : un marchand d'esclaves arrive au port de Brindes avec une très belle cargaison d'esclaves ; un, entre autres, est magnifique et vaut son pesant d'or. Il se dit qu'il serait très agréable de ne pas payer la douane pour celui-là ; alors il imagine de le déguiser en homme libre : il lui met un collier avec un médaillon appelé *bulle*, lui donne une robe prétexte. La douane n'y voit rien ; l'on passe, et l'on arrive à Rome où la ruse est

dévoilée. Les gens de la douane sont convaincus de n'avoir pas fait leur devoir. Ils se défendent :

« Mais c'est un homme libre, il l'est de par son maître qui y a consenti. Le maître a voulu l'affranchir ; or la loi dit que quand le maître l'a voulu, l'esclave est libre *ipso facto*. » Le marchand d'esclaves n'est pas content, de là procès. Les uns plaident pour, les autres contre.

Mais les professeurs trouvaient cela encore trop simple ; l'imagination, dans de tels sujets, ne peut pas se donner carrière. Il n'y a rien là, pensaient-ils, qui exige de la pénétration ou de l'ingéniosité ; ce qu'il faut trouver, ce sont des sujets compliqués, des situations de roman brillantes, bizarres, inextricables, comme on n'en voit jamais, comme on n'en peut pas voir. Alors on se transporte dans un monde de fantaisie ; on suppose que l'on est dans un pays où il y a telle loi invraisemblable. Etant donné ce point de départ, on dit aux élèves : vous allez traiter le sujet suivant : un homme et une femme s'aiment tellement qu'ils se promettent l'un à l'autre de ne pas se survivre. Cela est vraisemblable. Le mari, qui commence à être las du mariage, a l'idée de partir pour un grand voyage, et, une fois loin, il fait savoir chez lui par une tierce personne qu'il est mort. La femme, qui ne soupçonne pas du tout les sentiments de son mari, très confiante, se décide à exécuter les conditions du pacte : elle se jette par la fenêtre. Mais, comme il y a une Providence, elle ne meurt pas ; et, à peine guérie, elle apprend qu'elle a été jouée par son mari. Là-dessus arrive son père ; il est furieux et demande le divorce pour sa fille, laquelle, aimant toujours son mari, refuse cette solution. De là, procès : un élève plaidera pour la femme, un autre pour le père. Et il faut faire entrer dans chaque plaidoyer toutes les combinaisons de la donnée.

Voici un autre sujet. Une loi dit : si une jeune fille a été enlevée, elle aura le choix ou d'exiger la mort de son ravisseur, ou d'exiger que celui-ci l'épouse sans dot. Un même individu se trouve avoir enlevé deux femmes successivement, à peu de distance. La première réclame la mort, la deuxième demande qu'on l'épouse sans dot. Un des jeunes gens plaidera pour la première ; un autre, pour la deuxième.

Encore un autre exemple. Un père a trois fils ; il en perd deux coup sur coup, et, à la suite de cet affreux malheur, il pleure tant qu'il en devient aveugle. Il a un rêve : il songe que si son troisième enfant, celui qui vit encore, vient à mourir, il recouvrera la vue. Il raconte cela à sa femme qui le redit elle-même à son fils. Ce fils, qui aime son père, se pend. Le père, furieux

contre sa femme qui a indiscretement révélé la chose à l'enfant, fait un procès pour la répudier. La femme, qui a des droits sur la fortune, ne veut pas être répudiée. De là, procès et plaidoyer pour et contre.

Tels sont les débats qui occupaient l'esprit de tous ces déclamateurs. Il y a, dans le nombre, des sujets scandaleux, des sujets impudiques, des sujets ridiculement bêtes. On ne peut pas se figurer jusqu'où peut aller la sottise de gens prétendus intelligents. C'est tout ce qu'il y a de plus contraire à la vie du barreau, à la vie ordinaire, au sens commun. Il ne vient même pas à l'idée de quelqu'un qu'on puisse être sérieux dans ces sortes d'exercices, et c'est ce qui fait que, sous des empereurs comme Néron, Tibère, on donnait très bien à discuter sur la façon de tuer des tyrans. Les empereurs considéraient cela comme absolument inoffensif : on savait qu'on était dans un monde de pure fantaisie.

Un pareil régime appliqué à toute une jeunesse ne préparait guère au barreau ; bien plus, il y rendait totalement impropre. Cela faisait des espèces d'orateurs en général, très forts pour toutes sortes d'acrobaties oratoires en petit comité ; mais, quand il s'agissait d'arriver en plein tribunal, en face d'un procès véritable, ils étaient complètement déconcertés. Nous en avons un exemple fameux dans ce Porcius Latro, le héros de la déclamation, que Rome venait entendre. Ayant un procès à plaider, il s'installa dans la salle, et il débuta par un solécisme ; tout le monde se mit à rire ; il ne put prononcer deux mots. Cassius Sévérus disait : « Vouloir chercher un orateur dans ce monde de déclamateurs, c'est vouloir chercher un pilote dans un vivier ». Sénèque écrit lui-même : « Nous apprenons, non pour la vie, mais pour l'école, *non vitæ, sed scholæ discimus* ». L'insouciant, l'épicurien Pétrone déclare que, s'il n'y a plus d'éloquence, c'est qu'il n'est pas possible à un homme qui a vécu dans cette atmosphère empestée de la déclamation d'être un orateur, pas plus qu'il n'est possible à un cuisinier de sentir bon.

C'est aussi le sentiment de Quintilien. Non pas qu'il eût banni la déclamation de son enseignement : il est professeur et professeur officiel. Non seulement cela eût choqué les habitudes du temps, mais il n'aurait plus eu d'élèves. Donc la déclamation joue un certain rôle dans les études qu'il fait faire aux jeunes gens. Mais, comme il est très frappé de ce qu'il y a d'extravagant dans ce monde de fantaisie, il s'applique à supprimer tous les sujets qui ne se rapprochent pas de la vérité ; il nous dit quelque part : « Je laisse de côté les vains prodiges, les marâtres,

les tyrans, les pirates et toutes ces choses de roman, et les pêcheurs par ici, et l'homme qui se pend par là : ce sont des sujets ridicules, bons pour amuser. Quand je vois de ces déclamateurs qui donnaient à leurs élèves des sujets aussi absurdes, il me vient toujours à l'idée un souvenir de ce personnage grec du temps d'Alexandre, qui avait à côté de lui des petits pois verts, et qui, à distance, lançait ses petits pois de telle sorte qu'ils arrivaient juste sur la pointe d'une aiguille. Il attendait quelque récompense d'Alexandre. Ce roi, qui avait de l'esprit, se dit qu'il ne fallait pas que la matière manquât à un homme aussi extraordinaire, et il lui fit donner un boisseau de pois verts.

Quintilien conserve donc seulement les sujets de déclamation qui se rapprochent de la vérité ; il prend le plus possible d'exemples dans les événements du barreau. Il en emprunte aux procès du temps de Cicéron ou d'Auguste ou bien à ceux auxquels lui, Quintilien, a assisté, comme témoin ou comme avocat ; et quand la série des sujets l'amène malgré lui à un sujet hors de la réalité, il a bien soin d'en prévenir ses élèves : ceci, leur dit-il, peut être utile dans une école, mais, devant les juges, cela ne sert à rien. Il n'y a peut-être pas deux pages dans son ouvrage où il ne rappelle ses élèves à l'idée de la réalité des choses pratiques. Ainsi, avant tout, son enseignement est un enseignement concret. Pour le rendre plus efficace, il faut mettre les élèves en présence des vrais modèles, comme Cicéron, et ceci m'amène au second caractère de son enseignement : c'est un enseignement classique.

J'entends par là qu'il cherche à revenir aux saines traditions de l'invention, de la composition et du style. Malheureusement, ces traditions, au temps de Quintilien, étaient abandonnées, pour plusieurs raisons : la première, c'est que Cicéron, un peu même avant sa mort, avait vu sa gloire s'éclipser. Dans ses dernières années, il avait eu maille à partir avec un groupe d'adversaires qui le trouvaient trop magnifique, trop pompeux, trop asiatique, déclarant que ce n'était point ainsi que parlaient Démosthène et les vrais Attiques. Cette réaction, qui avait commencé de son vivant, ne fit qu'augmenter quand il fut mort. A l'époque d'Auguste, on voit que beaucoup de gens ne goûtent pas Cicéron et essayent de faire autrement que lui ; ils essayent en particulier de rompre sa belle période, aux longs plis ; ils la brisent, La langue de l'orateur leur paraît trop jeune, ils la renouvellent avec des mots anciens ou des mots rares. Le type de ces orateurs, qui avaient d'ailleurs parfois beaucoup de talent, est Asinius Pollion. Autour de lui se sont groupés une foule de petites gens

qui ont cru de bon goût d'affecter le mépris de Cicéron. Mais où cela a passé toute mesure, c'est dans certaines écoles, où des professeurs ont pensé se donner beaucoup de mérite en s'appliquant à démontrer qu'il y avait eu un grand nombre d'hommes éloquents, mais que le moins éloquent de tous était Cicéron. De cette catégorie était Sextus Pius, qui avait un grand succès et qui professait non seulement le mépris, mais la haine du célèbre orateur. C'était au point que, lorsqu'on prononçait le nom de Cicéron dans sa classe, les élèves faisaient une moue comme pour dire : « Est-il possible de nommer ce personnage ? » En dehors de l'école, il l'aurait bien dénigré encore davantage, s'il n'avait eu peur d'être lapidé par ses adversaires. Et, en effet, il lui arriva une mauvaise affaire. Le jeune Cicéron, le fils de l'orateur, un beau jour lui inculqua à tours de bras l'admiration de son père ; mais cela ne l'empêcha pas de recommencer. Cassius Sévère, un jour, est entré dans son école ; il l'a entendu de nouveau dire du mal de Cicéron. Indigné, il l'a interrompu ; mais les élèves ont crié, et il a été obligé de sortir ; alors Cassius Sévère lui a intenté trois procès ; et comme Sextus Pius, si grand orateur qu'il se crût, prenait un avocat, Cassius l'a obligé de s'en passer et lui a dit : « Je te ferai quatre, cinq procès, jusqu'à ce que tu jures en plein tribunal d'admirer Cicéron. » A la fin, Sextus jura. Nous savons encore que le fils d'Asinius Pollion, avait écrit un ouvrage sur la comparaison de Cicéron et de son père, auquel naturellement il donnait l'avantage. Dans un autre livre, il notait toutes les fautes de langage de Cicéron, et il en a tellement trouvé qu'un contemporain de Quintilien en fit à son tour un ouvrage intitulé : *Cicéron fouetté*, *Cicero mastix*.

Ce qui contribua aussi à diminuer la gloire de Cicéron, c'est l'influence de Sénèque, homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de talent, mais dont l'imitation a été extrêmement néfaste. Quintilien met le plus possible ses élèves en garde contre un modèle aussi dangereux. Enfin une troisième influence anticlasique est celle des déclamations que je notais tout à l'heure. Pour traiter ces sujets si ingénieux, on employait un style invraisemblable. Un déclamateur veut dire qu'il y a quelque part une montagne et à son sommet un rocher ; il appelle cela une verrue de pierre ; et le tout à l'avenant. L'élève qui avait le mieux réussi était celui qui avait mis le plus de pointes, de *sententiæ*, c'est-à-dire de phrases à effet dans son discours. Ce qu'avait dit le déclamateur était sans intérêt : qu'il eût plaidé pour le mari ou pour la femme, peu importait. Ce qui était considérable, c'est que l'élève pût mettre dans son cahier une pointe nouvelle. On les notait

toutes, si bien que le livre de Sénèque le père, dont je parlais tout à l'heure, n'est pas autre chose qu'un recueil des très nombreux colifichets de style qui l'avaient frappé lorsqu'il entendait déclamer.

Contre ce style tout en fard et en enluminures, Quintilien ne cesse de protester. Toutes les fois qu'il a l'occasion de flétrir cette façon d'écrire qui se sert de mots rares que personne ne comprend, il ne manque pas de le faire. Il rappelle que ces déclamateurs disent à leurs élèves : voyez-vous, l'art extrême est de se faire deviner. Obscurcissez-vous, disait l'un d'eux : plus vous serez obscurs, plus on se pâmera. Quand vous avez deux idées qui doivent se suivre, gardez bien qu'elles se suivent en apparence ; il faut trouver une transition qui complique l'enchaînement des idées. Quintilien ne veut pas de tout ce luxe de mots ; il demande que l'on revienne tout simplement à la bonne langue latine, qu'on laisse de côté les expressions empruntées aux très vieux auteurs, et les néologismes ; qu'on prenne la langue illustrée par Cicéron, César et Salluste.

Je sais bien, dit-il, que Cicéron est un barbare, un auteur qui écrit avec naturel ! — Mais notre goût ne veut plus du naturel ! — Oui, mais nous avons tort, c'est lui qu'il faut aimer, c'est Cicéron, le modèle de l'éloquence. Aussi, c'est dans cet écrivain qu'il prend tous ses exemples, et c'est lui qu'il propose toujours à ses élèves. Toutes les fois, leur dit-il, que vous suivrez la voie indiquée par Cicéron, c'est un précepte sûr, vous ne vous tromperez jamais ; et il termine en disant : celui-là peut être sûr d'avoir tiré profit des leçons d'éloquence, qui se plait à la lecture de Cicéron. Le plus ou moins d'admiration qu'on a pour ses œuvres est une marque de capacité oratoire.

Quintilien cherche encore à donner à son enseignement un caractère moral. Il faut ajouter que l'éloquence en avait grand besoin à son époque. Le jour où, sous l'Empire, elle avait cessé d'être cultivée au Sénat et au barreau, elle était tombée aux mains de ces déclamateurs que j'ai fait connaître : c'étaient, pour la plupart, des gens de condition servile, des aventuriers venus à Rome, qui n'avaient aucune élévation de sentiments, qui, de plus, battaient monnaie avec leur talent, en véritables marchands d'éloquence. Puis cet art était venu aux mains des délateurs, c'est-à-dire d'un certain nombre de gens de grand talent, mais qui avaient vu un moyen de s'enrichir dans le fait d'accuser le plus d'honnêtes gens et surtout le plus de riches possible, la loi leur accordant une part des biens des condamnés. Enfin il y avait les praticiens du barreau ; ceux-ci faisaient descendre l'éloquence

au-dessous de tout. D'abord ils étaient tous d'une ignorance extrême ; ils ne connaissaient pas le droit, et n'avaient aucune espèce de conscience. C'étaient de ces gens qui font un métier et qui se donnent le luxe d'avoir l'air de ne pas s'intéresser à leur métier. Un client venait chez eux les prier de plaider pour lui ; ils n'examinaient pas la cause, arrivaient devant le tribunal sans avoir rien regardé et étudiaient *inter subsellia* ; sur les bancs mêmes, pour faire dire : voyez comme il est fort ! D'autres, pour montrer à quel point ils étaient occupés, ne mangeaient pas chez eux ; ils mangeaient au tribunal, et non pas pendant que l'adversaire plaidait, mais pendant qu'ils parlaient eux-mêmes, ce qui était un beau tour de force. C'étaient des gens qui cherchaient à attirer le public par toutes sortes de moyens peu honnêtes, capables de suborner les témoins ou de corrompre les juges, ou de jouer un tour à leur adversaire ; quelquefois même ils s'entendaient avec lui pour tirer le plus possible de leurs deux clients.

Quintilien s'élève contre tout cela ; il ne veut pas que ses élèves deviennent des gens paresseux, préoccupés de gagner de l'argent n'importe comment. Il ne veut plus qu'on dise : les avocats, ce sont des soufflets d'où il ne sort que des mensonges, ou encore, ce qu'on répétait en retournant la définition du vieux Caton : un orateur est un coquin qui ne sait pas parler.

Il recommande surtout qu'on soit honnête. Nul ne peut être orateur, s'écrie-t-il, s'il n'est pas un honnête homme. Il faut de la tenue, de la décence, une conduite régulière. Il faut se montrer digne, vis-à-vis du public, de la mission, qu'on a acceptée. Et surtout il recommande la conscience professionnelle. Votre premier devoir, disait-il à ses élèves, quand on vous confie une cause, c'est de l'étudier, de savoir sur quoi vous plaidez, de vous occuper de votre client, de ne pas surtout chercher à le trahir ; de cette façon vous relèverez une profession qui est aujourd'hui singulièrement décriée.

Tels sont les caractères de l'enseignement de Quintilien. C'est un enseignement qui donne aux élèves le sens de la vie, qui revient aux bonnes traditions classiques, et qui cherche à former d'honnêtes gens. Nous verrons dans quelle mesure Pline en a profité.

C. B.

Victor Hugo.

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,

Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

I

MESDAMES, MESSIEURS,

Je manquerais à un devoir de reconnaissance si mes premières paroles n'étaient pas pour remercier la Faculté des Lettres de l'accueil qu'elle a bien voulu faire à ce cours libre et public sur Victor Hugo. A vrai dire, Monsieur le doyen, je n'ai jamais redouté d'effaroucher l'assemblée générale de la Faculté des Lettres par le sujet que je lui proposais. Je savais que, si la matière de ce cours est une nouveauté sur les affiches de la Sorbonne, elle n'en est pas une dans les travaux de l'Université ; et si, en effet, celle-ci évite de suivre de trop près l'actualité, de se trainer derrière ce qu'on appelle le dernier cri, et par conséquent de s'exposer au danger d'être démentie par les faits, en revanche elle ne refuse jamais d'accueillir dans la sérénité de ses demeures les gloires littéraires de la France, dès qu'elles sont sorties de l'atmosphère malsaine des passions et du tumulte des polémiques, et qu'elles représentent en quelque sorte le bien commun des générations successives et la perpétuité de la patrie.

Victor Hugo seul serait peut-être étonné de se trouver ici, car ses rapports avec les universitaires n'ont pas toujours été d'une parfaite cordialité. Si je ne me trompe, il nous appelait *marchands de grec et de latin, cuistres, dogues* ; et bien que, comme il est prouvé maintenant, il ait été candidat à une charge de maître de conférences à l'Ecole normale, il n'a jamais pu concevoir une salle de cours autrement que sous cette image :

Une chaire en bois blanc avec un cuistre en plomb.

Il en voulait particulièrement à la Sorbonne, car il a osé dire :

A quoi rêvait Sorbon, lorsqu'il bâtit ce cloître,
Où l'on voit mourir l'aube et les ténèbres croître ?

Je crois, entre nous, qu'il ne pouvait lui pardonner le bel anachronisme, dont il s'est rendu coupable dans son *Aymerillot*, en faisant dire à Charlemagne : « Tu rêves comme un clerc en Sorbonne ».

Faute vénéelle dont nous ne lui garderons pas rancune et qu'il ne commettrait certainement plus s'il revenait aujourd'hui dans la Sorbonne rajeunie, car il y trouverait, dans l'amphithéâtre que vous connaissez bien, évoqué en tons purs et en signes clairs, par la magie d'un grand peintre, le bois sacré des Muses.

Qu'il soit donc ici le bienvenu, et commençons dès aujourd'hui par considérer les vicissitudes de sa gloire, puis l'esprit et la méthode qu'il convient d'appliquer à l'étude de ses écrits.

La plupart des personnes réunies dans cette salle n'ont pas oublié le tableau des magnifiques funérailles qui furent décernées au poète Victor Hugo, le 1^{er} juin 1885, par le suffrage unanime de la nation. Les esprits délicats ont pu regretter, dans cette pompe triomphale et funèbre, quelques-uns des accidents ou des incidents inséparables des manifestations collectives. Mais ils n'en ont pas moins gardé, eux aussi, une inoubliable vision, et, dans cette nuit superbe, où l'on vit le mort illustre dormir sous l'Arc de triomphe, au milieu d'une foule sans cesse renouvelée, ils lui appliqueraient volontiers un de ses plus beaux vers :

La voix d'un peuple entier le berce en son tombeau.

Nous avons vu alors les représentants de la nation, tout ce qui pense et qui sent, s'associer autour de son cercueil à la multitude anonyme qui avait au moins la sourde conscience que quelqu'un disparaissait qui s'était beaucoup occupé d'elle. Et si certains d'entre nous ont pu trouver superflue la pompe militaire dont on entoura cet immense cortège, j'ose dire, et personne ici ne me démentira, que le salut étincelant de l'épée était bien dû à ce fils de soldat, à celui qui a chanté toutes nos gloires et pleuré tous nos désastres, à celui qui a toujours uni au souci nécessaire de la vérité et de la justice le respect de l'armée nationale et le culte passionné du drapeau.

Les lendemains d'apothéoses, vous le savez, Mesdames et Messieurs, sont toujours obscurcis par des éclipses. Il ne faut pas s'étonner si le héros de ces funérailles a été, pendant les années qui ont suivi, je ne dis pas oublié, mais dénigré par ceux dont la médiocrité ne pouvait s'accommoder du rayonnement universel de sa gloire. Je ne vous citerai pas toutes les phrases plus ou moins injurieuses ou amusantes qu'ont écrites sur Victor Hugo des hommes peut-être spirituels, en tous cas, comme écrivains et comme poètes, bien incapables de le remplacer. Il y a dix ans, en 1888, s'annonçait une littérature nouvelle qui a mis justement dix années à ne pas venir. On nous disait que ce monument élevé par Victor Hugo s'écroulait de toutes parts, qu'il n'en resterait bientôt

que des pans de murs à peine, éparpillés çà et là parmi les ruines accumulées. Nous examinerons ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette affirmation; mais je suis assuré déjà, Mesdames et Messieurs, que vous devinez ce qu'elle contient d'excessif et d'injurieux. Quoi qu'il en soit, le moment est venu de parler du grand poète avec un esprit aussi éloigné des panégyriques béats que du dénigrement de parti pris, en vrais critiques, selon tout le sens qu'il convient d'attribuer à ce mot.

Ici, je l'avoue, je suis pris d'une sorte de crainte, car, parmi les personnes qui ont gardé à juste titre le culte exclusif de leurs vieilles et constantes admirations, il y en a que l'on craint d'offenser par les restrictions les plus impartiales. Victor Hugo lui-même était fort chatouilleux en matière de critiques; il était prêt à l'offense, non moins prêt à la riposte, et je dois rappeler sommairement ici ses démêlés avec Désiré Nisard. Il s'est formé d'ailleurs, à ce sujet, une légende que vous me permettrez de combattre en remettant toutes choses au point. Quels sont les crimes de Nisard envers Victor Hugo? Il faut citer des textes et fuir le vague des considérations générales.

Le 12 décembre 1831, le critique écrivait ceci: « Il y a un défaut remarquable dans tous les ouvrages du jeune poète: c'est le trop. Après lui, il n'y a pas à glaner. Il épuise, il pressure tous les sujets, et, quand il en a tiré tout ce qu'ils renferment de philosophie et de poésie, il les bat, les ramène encore, leur demande ce qu'ils n'ont plus.

Déjà le 24 février 1829, à propos des *Orientales*, Nisard, dans les *Débats*, s'était exprimé ainsi: « Victor Hugo a commencé par les orages; il peut, il doit finir par ce noble repos du poète qui retrouve, au sortir des mauvais jours, un ciel pur sur une terre amie. Il est à la veille d'échanger quelques suffrages rares, gagnés un par un, pour le suffrage d'une grande nation; il va passer d'une gloire de famille à la vraie gloire; mais il faut encore qu'il ait le courage de s'effrayer de ses fautes; il faut qu'il révère la critique et ne limite pas son domaine; il faut qu'il soit meilleur économe de sa richesse poétique. A ce prix, cet avenir lui viendra demain, et moi, critique obscur, je ne serai traité ni de disciple ni d'enthousiaste, pour lui avoir prédit une place dans la postérité.

Voici encore un troisième passage caractéristique dans la *Revue de Paris* de 1836: « Il faut souhaiter de voir M. Victor Hugo quitter enfin la robe prétexte pour prendre la robe virile, et le jeune poète qui est père d'une belle famille, laisser pour héritage à ses enfants des livres qui leur apprennent à se conduire dans la

vie ! Avec quelle joie verrions-nous cette résurrection, nous qui avons une si religieuse idée de l'art, nous qui sommes l'un de ces amis secrets de Victor Hugo, qui l'aiment pour son incontestable instinct de la langue, don naturel de tous les grands écrivains de notre pays ! »

J'ai eu beau chercher dans tous les écrits de Nisard, je n'y ai pas trouvé, à l'adresse de Victor Hugo, de jugement plus sévère que ceux-là, ni de réserves plus explicites. Y avait-il donc là une raison suffisante pour que le grand poète des *Orientales* partit en guerre si violemment contre le critique impartial, désintéressé et sincère, qui lui avait fait une si belle part ? Devait-il, après cela, abaisser son talent à des vers comme ceux-ci :

Un âne, qui ressemble à Monsieur Nisard, brait,
Et se change en hibou dans l'obscur forêt.

Si encore cette boutade d'un géant irrité n'était qu'une exception ! Mais sa haine a été tenace. Quarante ans plus tard, il écrira dans les *Châtiments* :

Des taches à leurs mains, des taches à leurs chausses,
. marmitons, les Nisard gâte-sauces.

Ailleurs encore : « Dieu est capable de tout, lui qui fait balayer le bon goût, ce ruisseau, par Nisard, ce concierge. »

Dans cette querelle, c'est le critique en somme qui a eu le plus beau rôle. C'est lui aussi qui a dit le dernier mot, car, bien qu'il ne se flattât pas d'être prophète, il a écrit ceci, le 6 janvier 1869 : « Le public dira quelle place Victor Hugo doit tenir sur cette liste privilégiée où le temps écrit à peine un nom tous les deux siècles. »

On ne saurait mieux dire, et je crois, Mesdames et Messieurs, que le temps prédit par Nisard est arrivé. Au moins est-ce dans l'esprit qu'il indique que j'essaierai de parler devant vous de ce très grand poète. Mais quelques paroles sur le caractère même de ce cours sont encore nécessaires.

Je voudrais d'abord que ce cours fût *un cours*. Non que je désire décourager les personnes qui viennent surtout à la Sorbonne pour y trouver un *five o'clock* oratoire ; mais je tiens pour tant à leur dire que leurs intentions se trompent peut-être de porte, ou de rive ; leur présence ici sera toujours bienvenue, attendu qu'elle y sera toujours gracieuse ; mais ce qu'elles y entendront, je crois, c'est véritablement un cours, que je m'efforcerai de rendre aussi sérieux dans son fond et aussi profitable que possible.

En second lieu, — et vous allez trouver mes prétentions très

grandes, — je voudrais que ce cours ne fût pas trop ennuyeux. Je serais heureux que nous puissions sortir d'ici, vous et moi, avec la joie et l'allégresse que doit donner le commerce d'un grand poète, avec ce qu'il a appelé lui-même « le sillon radieux de l'âme ». Pourquoi, après tout, la critique littéraire serait-elle quelque chose de triste ? Pourquoi parlerions-nous de la poésie sur un ton de confession générale ? Pourquoi enfin n'aurions-nous pas en nous une sorte de gaieté préalable à cette fantasmagorie éblouissante qui représente le rêve de l'humanité en quête de l'éternelle beauté ?

Je passe à la méthode que je voudrais employer dans cette étude. Nous avons vu, dans ces dernières années, réussir, à juste titre, deux genres de critiques : l'une consiste à écrire sa propre histoire à propos des livres que l'on lit, que l'on goûte et que l'on analyse. Nous avons vu s'exercer, de cette sorte, des esprits d'une souplesse merveilleuse, d'une intelligence universelle ; ils apportaient dans leurs études un art et un talent tels que ce qu'ils ont écrit à propos des auteurs vaut parfois ce que les auteurs eux-mêmes avaient écrit. D'autres se sont attachés de préférence à classer et à définir ; ils ont véritablement plané au-dessus des individus, au-dessus des espèces et des genres, au-dessus des siècles. Avec quelle puissance de déduction cette critique vous est apparue, avec quelle maîtrise oratoire, avec quelle sûreté d'information, avec quels accents de conviction passionnée, ce n'est pas à moi de vous le dire, à vous qui avez applaudi, dans cette Sorbonne, M. Ferdinand Brunetière. Ne pourrions-nous, à notre tour, prendre entre ces deux voies une position intermédiaire ? Ne serait-il pas permis d'admettre une troisième critique, moins subjective que celle qu'on a qualifiée d'impressionniste, et moins objectivement générale ou générique que celle qu'on a nommée la critique évolutionniste ? N'aurions-nous pas le droit, je ne dis pas d'inaugurer, car on inaugure rarement en littérature, mais d'adopter une méthode qui serait plus particulièrement narrative et descriptive, de faire, pour mieux dire, ce que j'appellerais une biographie intellectuelle, de raconter par ordre chronologique la vie de notre poète avec les seuls faits qui ont eu un retentissement dans son âme, en notant toutes les images qui, après être entrées et avoir vécu en lui, ont flamboyé en dehors de lui en magnificence lyrique ? C'est à une étude de ce genre que lui-même semble nous inviter, lorsque, au début des *Feuilles d'Automne*, il a écrit ces vers :

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;

S'il me platt de cacher l'amour et la douleur
 Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
 Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie ;
 Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
 D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
 De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;
 Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
 Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
 Dans le rythme profond, moule mystérieux
 D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
 C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
 L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
 Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
 Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
 Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
 Mit au centre de tous comme un écho sonore.

C'est en 1830 qu'il écrivait ces vers, et, comme s'il eût tenu à nous donner encore une seconde définition de lui-même, il revient sur cette idée, cette fois en prose, dans la *Préface des Contemplations*, en mars 1856.

« Vingt-cinq années, dit-il, sont dans ces deux volumes. *Grande mortalis ævi spatium*. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme.

« Qu'est-ce que les *Contemplations* ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une Âme*. Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes, vagues, rians ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur, en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu au bord de l'infini. » Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit de clairon de l'abîme. Une destinée est écrite là jour à jour.

« Est-ce donc la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent

« moi ». Parlez-nous de vous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. »

Nous sommes donc autorisés, surtout dans ce sujet, à appliquer une méthode que je voudrais, comme j'ai dit, narrative et descriptive. Nous suivrons pas à pas la vie de Victor Hugo, en observant autour de lui toutes les images dont le reflet pénètre dans son âme, qui s'y embellissent et s'y grandissent pour reparaitre plus tard à nos yeux en cristallisations brillantes. Afin de m'expliquer plus clairement, je citerai deux exemples qui, mieux que tous les commentaires, montreront comment se perpétue dans l'esprit du grand poète l'image initiale, comment elle y demeure plus ou moins longtemps, comment elle s'objective enfin et prend corps dans ses admirables vers. Voulant, dans les prochaines leçons, raconter en détail son enfance, je me suis attaché particulièrement à connaître cette terre d'Espagne où se sont passées quelques-unes de ses premières années, et où il reçu quelques-unes de ses plus fortes et de ses plus durables impressions. J'ai pris plaisir à relire des mémoires de ce temps-là, œuvre de généraux amis ou rivaux de son père, qui nous permettent de représenter très exactement ce qu'était la péninsule au moment où Victor Hugo y entra. Nous verrons que de détails il est possible de tirer de ces copieux documents. Pour aujourd'hui, voici les deux faits que j'en veux retenir. Si nous ouvrons les *Odes et Ballades*, nous trouvons dans l'Ode à « Mon Enfance », cette strophe :

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours ;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Ce dernier vers parait singulier. On l'a commenté de diverses manières : invention romantique, ont dit les uns ; pure phraséologie, ont dit les autres. Si nous parcourons les mémoires du général Hugo, qui commanda dans les armées du roi d'Espagne Joseph, nous y trouvons que ce roi, afin de se rendre populaire, avait coutume de loger chez ses sujets et s'appliquait à restaurer un certain usage des rois très catholiques, qui consistait à permettre aux nobles Espagnols, ayant eu pour hôte leur souverain, d'accrocher (il ne dit pas pourquoi) des chaînes de fer au front de leurs maisons. Evidemment le général Hugo aura fait connaître, soit par lettre, soit de vive voix, ce détail à son fils, qui l'aura fixé dans son esprit jusqu'à ce qu'il le note dans ces vers.

Voyons un second exemple. C'est en 1811 que Victor Hugo alla

pour la première fois en Espagne avec sa mère et ses deux frères, Abel et Eugène, afin de rejoindre, à Madrid, son père, décidé à y demeurer toute sa vie comme général espagnol. La famille entre dans la péninsule en même temps qu'un convoi de quinze cents fantassins, d'une batterie de canons et d'une escorte de dragons : d'où images militaires qui se gravent tout de suite dans l'esprit de l'enfant, pour reparaitre plus tard sous des formes très précises :

La vedette perdue en l'épaisseur des blés,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés.

Lisons enfin les mémoires du général Thiébaud, et nous pourrions établir une sorte de synchronisme qui sera très propre à éclairer certains passages de notre auteur. Le général qui occupait Burgos lorsque Hugo y entra pour y passer quelques jours, était Dorsenne, commandant des grenadiers à pied de la garde impériale. Il y avait, en même temps, dans la place, un fort détachement des lanciers rouges de la garde, très populaire, depuis qu'il avait enlevé les batteries de Somo-Sierra. Toutes ces impressions se fixent dans la mémoire de Victor Hugo, et plus tard nous ne sommes pas surpris de les voir reparaitre dans l'ode à *Napoléon II*, où le poète nous montre :

Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme les fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

J'espère que ces deux exemples vous font comprendre, Mesdames et Messieurs, quelle méthode je compte suivre. Nous ferons avec Victor Hugo la traversée du siècle ; et de quel siècle ! le plus varié, le plus agité, le plus fécond et le plus passionné qui ait jamais été. Je souhaite qu'à la fin de cette enquête nous puissions dire à notre poète ce qu'il disait lui-même à son héros impérial :

Les nuages auront passé sur votre gloire ;
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
Elle se posera sur toute notre histoire,
Comme un dôme d'azur.

Peut-être aussi pourrions-nous dire :

Ce siècle est grand et fort, un noble instinct le mène.

Nous tâcherons d'ailleurs de retirer de cette étude autre chose qu'un profit historique ; en expliquant cette merveilleuse poésie, nous ne ferons pas comme ces botanistes qui analysent les fleurs en se privant du plaisir d'en respirer le parfum ; nous ne négligerons point de la sentir, de la goûter le plus possible. Et surtout nous serons reconnaissants à notre auteur d'avoir défini, en même temps et aussi bien que son rival de gloire, Lamartine, le

rôle de la poésie dans une démocratie. Ce n'est ni l'un ni l'autre de ces deux grands poètes qui aurait affecté de s'enfermer loin des foules, loin du bruit des questions contemporaines, dans je ne sais quelle béatitude égoïste et stérile. Dès 1823, dans la *Muse française*, Victor Hugo écrivait que le poète ne doit pas s'isoler de la vie des sociétés. Plus tard, nous retrouvons la même idée dans cette belle strophe :

Dieu le veut ! dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !

Quand même nous ne garderions de Victor Hugo que cette magnifique doctrine, nous n'aurions pas perdu notre peine, car il est temps que la France s'abreuve et se rafraichisse de poésie, il est temps que la littérature cesse d'être un amusement de dilettantes raffinés, il est temps qu'elle redevienne, pour l'humanité qui souffre, qui peine et qui se plaint, et qui ne peut pas se résigner à la désespérance, une ressource éternelle de réconfort, d'oubli et d'indomptable espoir !

C. B.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME,
Professeur à l'Université de Paris.

V

La tragédie anglaise fut dix ans avant de suivre la comédie dans la voie classique. Cela n'a rien d'étonnant : dans la comédie, les personnages étant pris à la vie ordinaire, on n'eut qu'à les emprunter aux premières œuvres dramatiques et à les introduire dans un cadre nouveau. Mais, pour la tragédie, qui vit d'évène-

ments extraordinaires, l'effort dut être plus grand, et la rupture avec les traditions premières plus sérieuse.

C'est le cas des trois premières tragédies qui nous occuperont aujourd'hui : le *Gorboduc* de Sackville et Norton, qui est de 1561 environ ; le *Cambyse* de Preston, de la même date, et le *Damon et Pithias* de Richard Edwards (1564). Mais remarquons tout de suite que ces tragédies, œuvres d'humanistes qui se réclament des anciens, conservent pourtant, toutes les trois, les traditions anglaises, et quelques traits de l'ancien théâtre. La première, *Gorboduc*, ou *Ferrex et Porrex*, est l'œuvre de deux étudiants en droit, membres de la corporation de l'*Inner Temple*, Thomas Norton et Thomas Sackville.

Norton est un latiniste qui n'entra que très tard dans la carrière universitaire ; ce n'est qu'à vingt-sept ans qu'il fut *Master-of-Arts*. Ses préoccupations étaient surtout religieuses : peu de temps avant *Gorboduc*, il avait publié une traduction de l'*Instauratio religionis christianæ* de Calvin, un gros volume de neuf cents pages in-folio, dont cinq ou six éditions se succédèrent rapidement. Sackville était d'esprit plus littéraire. Il avait acquis un renom de bel esprit et de poète, justifié par sa tragédie et aussi par le *Mirror for Magistrates*. Ce poème est l'ouvrage de plusieurs auteurs ; seules l'introduction et les Plaintes de Buckingham ont survécu, et toutes deux sont de Sackville. Il était fils de Sir Richard Sackville, entra au Parlement à vingt et un ans, et la reine Elisabeth se l'attacha comme diplomate. Il devint plus tard Lord Buckhurst, et fut le premier des comtes de Dorset, dont le nom devait rester célèbre.

Quand il écrivit *Gorboduc*, il n'était encore que M. Thomas Sackville, et ce sont ses visées politiques, en même temps que les opinions religieuses de Norton, qui déterminèrent le sujet de leur tragédie.

Dans le premier Discours du Trône qu'elle prononça après son avènement, Elisabeth avait manifesté le désir « d'unir les gens de ce royaume en un ordre uniforme, pour l'honneur et la gloire de Dieu et la tranquillité générale », et elle signalait, comme le premier but civil et religieux à atteindre, « la concorde et l'unité ». C'est pour suivre la reine dans cette voie que nos deux auteurs choisirent pour sujet le malheur des dissensions intestines, comme on peut le voir par l'argument qu'ils mirent en tête de *Gorboduc* : « Gorboduc, King of Britain, divided his realm in his life-time to his sons, Ferrex and Porrex. The sons fell to dissension. The younger killed the elder. The mother, that more dearly loved the elder, for revenge killed the younger. The people,

moved with the cruelty of the fact, rose in rebellion, and slew both father and mother. The nobility assembled, and most terribly destroyed the rebels ; and afterwards, for want of issue of the Prince, whereby the succession of the crown became uncertain, they fell to civil war, in which both they and many of their issues were slain, and the land for a long time almost desolate and miserably wasted. » Deux remarques s'imposent. C'est d'abord, sans doute, qu'on ne pouvait choisir un tableau plus complet des discordes civiles ; mais surtout, que bien qu'ils imitent l'antiquité, les auteurs empruntent leur sujet à l'histoire d'Angleterre, ou à ce qu'on croyait alors être l'histoire d'Angleterre, à la chronique de Geoffroy de Monmouth, qui devait fournir à Shakespeare aussi le sujet du *Roi Lear*.

On apprécia fort les préoccupations politiques de *Gorboduc*. La pièce fut jouée avec succès, et la reine même la fit représenter devant elle à Whitehall.

Passons à la forme et à la composition de l'œuvre ; elle a pour modèle un écrivain ancien, Sénèque. Ce sont, des deux côtés, des vers sentencieux, de longs discours, et des chœurs qui, à chaque acte, résument ce qui s'est passé. De plus, il y a sur la scène aussi peu d'action que possible. Tout se passe dans la coulisse, et c'est un personnage particulier, le *Nuntius*, qui vient en faire le récit. Enfin, les événements de la pièce nous sont annoncés d'avance sous une forme curieuse et très anglaise, la pantomime dramatique, ou *Dumb-show*, issue des *pageants*. Le souvenir s'en retrouve dans *Hamlet*, où un *dumb-show* explicatif précède la pièce que l'on représente devant le roi. C'est aussi l'expédient de nos deux auteurs pour préparer l'auditoire. Voici, par exemple, le *dumbshow* du premier acte. Après un peu de musique, six sauvages vêtus de feuilles paraissent. L'un d'eux porte un fagot attaché au cou ; les autres essaient en vain de le briser, jusqu'à ce que l'un sépare une branche qu'il rompt sans peine. L'allégorie s'explique d'elle-même. Chaque acte est ainsi précédé d'un *dumb show* et — suivi d'un chœur. La pièce entière est régulière et symétrique à l'excès.

Le premier acte est divisé en deux scènes : la première consacrée à la reine Videna, la seconde au roi Gorboduc. Dans la première, la reine s'entretient avec son fils préféré, Ferrex, qui lui expose le projet qu'a son père de partager le royaume entre ses fils. La reine s'indigne et conseille à son fils de revendiquer le royaume entier, fût-ce par la force. Dans la seconde scène, le roi s'entretient de son projet avec trois seigneurs. Après l'avoir exposé, il conclut :

Lo ! this is all, now tell me your advice.

Et le premier seigneur explique, en soixante-dix vers, qu'il ne partage pas l'opinion du roi ; le second, en cent vers, qu'il la partage pour une partie, et ne la partage pas pour l'autre ; et le troisième, en soixante-dix vers, qu'il la partage sans réserve. Sur quoi le roi déclare qu'il s'en tient à sa première opinion, et tous s'en vont.

Le second acte est également divisé en deux scènes, consacrées la première à Ferrex, la seconde à Porrex. Chacun d'eux est flanqué d'un bon et d'un mauvais conseiller. Les mauvais conseillers poussent les princes à des actes de violence ; les bons essaient de les calmer, et, à la fin de chaque scène, s'avancent pour nous faire savoir qu'ils vont avertir le roi de ce qui se passe.

Le troisième acte a ceci de très original qu'il ne contient qu'une seule scène, présidée par Gorboduc. On lui apprend la révolte de ses deux fils, et la déclaration de la guerre. Le roi s'essaie à calmer les esprits.

Au quatrième et cinquième actes, l'action se précipite. Ferrex est tué par Porrex. L'inévitable *Nuntius* nous l'apprend en ces termes pompeux :

O king, the greatest grief that ever prince did hear,
That ever woeful messenger did tell,
That ever wretched land hath seen before,
I bring to you, etc.

Les récits se multiplient. Nous apprenons que la reine a tué son second fils, que les nobles se sont rassemblés, et enfin que le peuple irrité a tué la reine, et aussi le roi. Ce dernier meurtre ne se comprend guère.

Telle est la première tragédie classique anglaise. La forme en est sévère, le style soigné ; la langue en est encore aujourd'hui facilement intelligible. *Gorboduc* a encore cet autre mérite d'être la première œuvre dramatique écrite en vers blancs. Nous reviendrons sur cette question importante à propos de Marlowe ; mais c'est ici la première tentative. En outre, la pièce ne manque pas d'émotion. Voici, par exemple, les plaintes de la reine Videna sur la mort de son fils favori :

O my belovèd son ! O my sweet child !
My dear Ferrex, my joy, my life's delight !
Is my belovèd son, is my sweet child,
My dear Ferrex, my joy, my life's delight,
Murder'd with cruel death ? O hateful wretch !
O heinous traitor both to heaven and earth ! etc.

Ailleurs, tandis que les nobles se préoccupent de la rébellion du peuple, le duc d'Albanie essaie de profiter des troubles pour s'emparer du trône. Un noble alors s'écrie avec un très beau mouvement :

Though we remain without a certain prince
 To wield the realm, or guide the wand'ring rule,
 Yet now the common mother of us all,
 Our native land, our country, that contains
 Our wives, children, kindred, ourselves and all
 That ever is or may be dear to man,
 Cries unto us to help ourselves and her.
 Let us advance our powers to repress
 This growing foe of all our liberties.

Ainsi, ces auteurs, qui font appel à Sénèque, héritent pourtant d'éléments anglais. Nous avons déjà remarqué le sujet et les *dumb shows*. Ici, nous voyons paraître, dans le théâtre, le sentiment patriotique. Nous sommes en présence de l'un des premiers modèles des pièces historiques. Ce n'est encore qu'une tentative, froide, monotone, et d'une pénible symétrie.

Heureusement, d'autres tentatives se faisaient en même temps, qui se rattachaient de plus près à l'ancien théâtre anglais. C'est le *Cambyse* de Preston, et le *Damon et Pithias* de Richard Edwards. La pièce de Preston est directement inspiré des Miracles, avec quelques traits dus aux intermèdes. Cambyse est le digne compagnon d'Hérode et de Pilate ; c'est un tyran des plus noirs. Il revient d'une expédition en pays étranger, pendant laquelle il avait confié son royaume au juge Sisamnes. Celui-ci ayant prévariqué, Cambyse ordonne son supplice, qui a lieu sous nos yeux et sous ceux du fils de la victime. Comme le fils est destiné à succéder à son père, ce sera pour lui une bonne leçon. Le supplice du père, c'est d'être écorché vif. Le manuscrit, clément pour l'acteur, recommande en note de « flay him with a false skin ». Le fils se lamente ainsi :

What child is he of nature's mould could bide the same to see
 His father flayèd in this wise ? O, how it grieveth me !

Après ce premier trait, un courtisan imprudent, tout en flattant Cambyse, s'avise de lui conseiller de moins boire. Le tyran ne goûte pas l'avis, et, comme démonstration de sa sobriété, envoie le malheureux chercher son fils pour le percer d'une flèche ; s'il l'atteint au cœur, le courtisan s'est trompé. L'expérience a lieu devant nous, et on apporte au père le cœur du fils, traversé par la flèche. Et maintenant, on rapporte au tyran que son frère Smerdis a médité de lui. Cambyse le fait venir, et on le perce de coups sur la scène. Ici encore un conseil du manuscrit ; il faut : *a little bladder of vinegar pricked*. Cambyse alors s'éprend tout à coup d'une dame de sa cour, et l'épouse en hâte. Pendant le repas de nocé, il lui raconte le combat d'un lion et d'un chien, où le lion allait être vainqueur, si le frère du chien n'était venu à son secours

et ne s'était précipité sur le lion. Grand exemple d'affection fraternelle, dont Cambyse aurait dû profiter, dit imprudemment la reine. Quelques minutes après, Cambyse la fait tuer. Ces meurtres pourraient continuer longtemps si Cambyse ne se transperçait maladroitement de son épée. Quoique fort gêné, sa surprise est telle qu'il tient à raconter son aventure aux spectateurs, et meurt sur la scène. Des seigneurs l'aperçoivent, et l'un d'eux dit :

My lords, let us take him up
To carry him away.

Un autre répond :

Content we are, with one accord,
To do as you do say.

Et c'est là toute l'oraison funèbre de Cambyse.

Il n'y a, dans cette œuvre, ni style ni composition. L'intérêt est ailleurs. D'abord, bien qu'elle vienne après *Gorboduc*, la pièce n'est pas divisée en actes et en scènes : l'auteur renonce aussi au vers blanc ; et surtout, il introduit des allégories empruntées aux intermèdes : *Commons' Cry*, qui dénonce le juge à Cambyse ; *Preparation*, qui prépare le repas de noces ; *Execution*, qui tue les condamnés. On l'appelle une fois *Execution man* ; on saisit là sur le vif la transformation de l'allégorie en personnage réel. Puis, c'est *Ambidexter* qui représente le Vice. Les parties comiques sont surtout dévolues à trois chenapans : *Huff*, *Puff* et *Snuf*, à une certaine *Meretrix*, fort bien nommée, et à des paysans : *Hob* et *Lob*, avec la femme de l'un d'eux, *Mary-Ann May-be-good*. Le comique est grossier, brutal, se terminant toujours par des coups de pied, de bâton et d'écumoire. Les acteurs prolongeaient volontiers ces batailles, *to make pastime*.

Il était important de constater qu'à côté de l'évolution du théâtre dans le sens classique, l'inspiration des anciennes pièces, Miracles, Intermèdes, se maintenait dans des œuvres comme ce *Cambyse*. L'auteur est pourtant un humaniste, Preston, gradué de Cambridge, plus tard chef de l'un de ses collègues, homme de cour et qui, devant la reine, joua un jour le rôle de Didon avec tant de puissance qu'elle lui fit une pension de vingt livres.

Richard Edwards est aussi un *scholar* et un homme de cour, gradué d'Oxford, directeur des enfants de chœur de la chapelle royale. La reine assista à la représentation de ses pièces, notamment à celle de *Damon* et *Pithias*. Il suit la voie de Preston, mais avec plus de mesure. Le succès de *Gorboduc* ne l'attira qu'à demi. L'agencement de sa pièce est régulier. Il n'y a pas de division en actes, mais elle serait facile à faire. Il se réclame d'Horace ; son

sujet est pris à Valère Maxime, et ses personnages citent du latin. Pourtant quelque chose de l'ancien théâtre y persiste nettement. Il mêle le sérieux et le comique (comme Preston, mais avec beaucoup plus d'art que lui) ; et, pour bien marquer son intention, il intitule son œuvre *comédie tragique*.

C'est l'histoire connue du dévouement des deux célèbres amis. Damon est venu de Grèce en Sicile pour son plaisir, sous le règne de Denys le Tyran. On le signale au prince comme espion, et il est condamné à mourir. Damon déclare qu'il n'a pas peur de la mort ; mais, comme il a quelques affaires à régler dans son pays, il demande l'autorisation d'y aller, promettant de revenir pour son supplice. Denys trouve la requête plaisante, et répond en riant qu'il accepte, pourvu que Damon trouve quelqu'un qui veuille prendre sa place. Il est bien sûr que nul ne sera assez sot pour le faire. Pithias se présente. Le tyran, étonné, se rend et accepte. Damon ne revenant pas au jour fixé, Denys se moque de Pithias avant de le faire mourir ; mais Pithias se refuse à douter de son ami, et s'écrie :

O my Damon, farewell now for ever, a true friend, tome most dear ;
Whiles life doth last, my mouth shall still talk of thee
And when I am dead, my simple ghost, true witness of amity,
Shall hover about the place, wheresoever thou be.

Damon survient : c'est une lutte de générosité entre eux deux, qui veulent périr l'un pour l'autre, dans une scène dont il faut louer la sobriété. Denys y met fin en les tenant quittes de leur sacrifice, et leur demande de devenir ses amis. Voilà la partie tragique de la pièce, où il semble qu'il y ait des souvenirs de *Gorboduc*. On y trouve même, à côté de Denys, un bon conseiller qui, comme dans *Gorboduc*, s'appelle *Eubulus*. Les parties comiques, qui relèvent de l'ancien théâtre, sont dévolues à un sycophante, *Carisophus*, à deux valets et à un personnage célèbre alors, qui a donné son nom à une pièce de l'ancien théâtre anglais, *Grim the Collier*. Les deux valets, par exemple, veulent montrer à Grim comment Denys, qui se défile même de son barbier, se fait faire la barbe, en se la faisant brûler. Ils lavent la figure de Grim avec une eau dont les parfums ne sont pas empruntés à l'Arabie, et lui font subir un supplice étrange. Ils le font chanter, danser, et finissent par le voler. Ces scènes comiques ne sont que de la parade. Celles où figure Carisophus sont mieux imaginées : comme on lui donne les biens de ceux qu'il a dénoncés, il veut, avec son domestique Jack, s'emparer de ceux de Damon. L'esclave de Damon les reçoit à coups de bâton. Carisophus s'esquive ; mais, une fois seul, le courage lui revient, et il rosse son domestique. Dans *Damon et*

Pithias, la tragédie vient de *Gorboduc* et du théâtre antique ; mais tous les éléments comiques, ainsi que les chansons plaisantes ou poétiques que l'auteur introduit dans sa pièce, ont pour source l'ancien théâtre anglais, les Miracles et les Intermèdes. Il importe de ne pas oublier cette persistance du théâtre anglais jusque chez les auteurs qui vont chercher leur inspiration dans l'antiquité.

Les idées que nous venons d'exposer sont généralement admises par les critiques. Le professeur Morley est pourtant d'avis différent. Pour lui, le théâtre anglais du xvi^e siècle est sorti uniquement des pièces anciennes étudiées dans les Universités. Sans les Miracles et les Moralités, le théâtre anglais, croit-il, aurait été tel que nous le voyons. Il est bien obligé de reconnaître que les différentes formes du théâtre ont coexisté ; mais il nie leur parenté directe avec le théâtre nouveau ; les anciennes pièces, dit-il, « are its cousins, not its parents ». Il n'a, en somme, voulu voir que l'influence, très grande sans doute, du théâtre latin, parce que dans l'ancien théâtre anglais, il n'y a que des scènes heureuses, et jamais de pièce complète. En ce sens, c'est une opinion juste, surtout si l'on n'oublie pas que le théâtre anglais doit aussi beaucoup à l'Italie.

Mais il est difficile d'accorder que, sans les Miracles, les Moralités et les Intermèdes, le théâtre anglais aurait été ce qu'il a été. Il eût au moins été beaucoup plus lent à se développer, faute d'acteurs, de spectateurs, et d'un goût général de la nation. Mais surtout il eût été tout autre. Nous avons vu d'où viennent, dans *Cambyse*, dans *Damon et Pithias*, les parties comiques. Elles viennent du fond national, d'où est sortie, aussi *Gammer Gurton's Needle*, à qui il serait difficile de trouver un modèle ancien, et que M. Morley ne cite même pas. Cet élément comique, qui se tempérera plus tard, n'a pas d'autre source que l'ancien théâtre anglais. Il existait, jusqu'à un certain point, chez les Grecs ; mais l'Angleterre ne les connaissait pas encore. Il y a aussi du sérieux dans les œuvres de Térence ; mais ses œuvres n'ont rien de commun avec les tragédies dont nous venons de parler.

Ce qu'il faut donc dire, c'est que le théâtre anglais du xvi^e siècle est né de l'union de l'ancien théâtre avec le théâtre classique. L'un et l'autre élément conservèrent leur influence. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut s'expliquer ce double caractère de sérieux et de familier, qui fait l'originalité du théâtre anglais dans sa grande époque.

D.

La Philosophie de Kant

Cours de M. GEORGES DWELSHAUVERS,

Professeur à l'Université de Bruxelles.

XVI

REMARQUES GÉNÉRALES DE KANT SUR L'ESTHÉTIQUE TRANSCENDENTALE.
— KANT ET LES ÉVOLUTIONNISTES.

En tête des *Remarques générales* qui suivent ces déductions (§ 8, 2^e édit. ; *Ed. Kehrbach*, p. 66 ; trad. franç. de Barni, I, p. 97) se trouve une admirable page, dans laquelle Kant a résumé sa pensée avec une netteté qui ne laisse subsister aucun doute.

Suit une polémique contre la philosophie de Leibniz et de Wolf, qui, en prétendant que notre sensibilité n'est qu'une « représentation trouble » (*verworrene*) des choses en soi, se trompe et cherche une raison purement *logique* à la différence entre sensible et intelligible, alors qu'au contraire cette différence existe dans le contenu même et est *transcendentale*.

Kant affirme que son *esthétique transcendentale* est aussi certaine et hors de doute qu'on peut « l'exiger d'une théorie qui doit servir d'organon » (p. 69). Conséquence pour la certitude apodictique et *à priori* des propositions de la géométrie : si elles venaient de concepts *empiriques*, elles n'auraient ni nécessité, ni généralité ; si elles venaient de concepts *purs*, elles ne seraient que des jugements analytiques, donc ne dépasseraient pas la décomposition de ces concepts et ne nous apprendraient rien. Représentées dans l'*intuition à priori*, elles permettent la construction certaine de toute la géométrie (Schopenhauer a insisté sur le côté *visible*, *intuitif* que, armé de ces principes, on peut introduire dans l'étude de la géométrie).

Ici la deuxième édition de la *Kr. d. r. V.* nous donne trois paragraphes nouveaux : le premier précise la portée de l'intuition interne, qui porte sur des phénomènes et nie l'intuition intellectuelle. Kant sentait les dangers que courait une métaphysique s'appuyant sur l'intuition intellectuelle. Il la repoussait pour sauver la métaphysique elle-même. Dans le deuxième de ces trois nouveaux paragraphes, il combat l'hypothèse d'après laquelle le

monde des phénomènes ne serait qu'illusion. Dans le phénomène, dit-il, les objets sont pour nous « quelque chose de réellement donné ». L'illusion serait de leur attribuer des qualités qui n'existent que par rapport à nous. Il combat le « bon Berkeley », auquel il ne rend guère justice. Le dernier de ces paragraphes est une polémique contre l'erreur qui consiste à faire du temps et de l'espace quelque chose de plus que des formes de notre intuition sensible. En conclusion : la première question de la philosophie transcendente nous donne donc des connaissances synthétiques *a priori*, grâce aux formes temps-espace ; mais ces connaissances ne vont pas au delà de l'*expérience* possible.

Il est inutile de rappeler le retentissement immense que cette théorie eut dans toute la philosophie du siècle. Aucun philosophe, partisan ou adversaire de Kant, n'a pu la passer sous silence. Au point de vue logique, elle n'a pu être renversée et appartient sans doute aux *acquisitions* de la philosophie : car il est absolument erroné de croire que la philosophie se contente de répéter d'anciennes hypothèses et, seule de toutes les sciences, piétine sur place. Comment resterait-elle sans contact avec l'activité humaine, elle qui s'y trouve mêlée si directement et en tout sens ?

Cependant, notre siècle a vu naître un *point de vue* qui manquait à Kant, le point de vue *évolutif*. Il ne s'agit pas ici d'un mot, mais d'une *loi* précise (ainsi que l'hypothèse de *Haeckel* en biologie, et les faits de la *vie des mots* en philologie le montrent, pour ne citer que ces deux exemples).

Aussi des philosophes, tels que Spencer, Guyau (genèse de l'*Idee de temps*), Fouillée (préface de ce livre), Wundt et d'autres, ont-ils essayé de dégager les éléments qui ont amené la *formation* de l'idée de temps et d'espace.

Wundt (1) admet avec Kant que le temps est une *forme*, mais il ne croit pas qu'il soit indépendant de l'ordre de nos représentations. Il reproche à Kant d'avoir donné pour le temps des arguments empruntés à l'espace (cet argument est valable en apparence pour la *Critique*, mais non pour la *Dissertation*, où le temps est traité d'abord, ni pour les *Prolégomènes*, où temps et espace sont traités de pair). Wundt cherche le fondement de notre impression de temps dans la liaison des représentations par leur reproduction dans la conscience : car sans ce lien psychologique, les représentations reçues forment une suite constamment interrompue. Il nie donc l'existence d'une forme *intuitive continue* qui existerait en

(1) *Logik*, 1^{re} édit., t. 1^{er}, p. 428 et suiv. Egalement *System der Philosophie*.

nous, et serait le temps. Il admet cependant le temps comme *forme subjective*, mais il ne trouve son expression que dans les objets et non dans le changement, mais dans la *constance* de phénomènes variables. Ainsi la périodicité des mouvements célestes serait une source essentielle de notre idée du temps. Nos représentations internes ne donnent qu'une conscience irrégulière du temps ; la régularité vient de la constance de phénomènes naturels ; et ces deux sentiments, d'intervalles réguliers et irréguliers, partent de l'expérience.

Je ne pense pas que Kant ait songé à séparer la forme intuitive qu'est le temps du contenu qui se présente constamment sous cette forme. Actuellement, et au point de vue logique, il est clair que le temps, si nous l'isolons du contenu, nous semble être une grandeur continue et linéaire. Quant à l'*espace*, Wundt (*contra* Kant) dit que, comme grandeur *infinie*, nous pouvons le penser (*concept*), non nous le représenter, la représentation se présentant avec des limites. Et il définit son espace-concept en quatre points : 1° Grandeur constante et illimitée dans laquelle tout élément peut être déterminé suivant trois directions ; 2° Tout élément peut être séparé (*figure*) ; 3° Toute figure peut être supposée en n'importe quelle partie de l'espace sans que les rapports de ses éléments se transforment (congruence) ; 4° Toute direction dans l'espace suppose une direction opposée ; d'où la *ligne droite*.

Wundt nie ensuite que l'espace soit antérieur en nous à l'expérience ; Kant s'est laissé entraîner à le prétendre, parce qu'il parlait de l'idée que l'expérience n'a pas de certitude absolue pour nous. Wundt, du point de vue des sciences exactes, prétend, au contraire, que la seule certitude est la certitude expérimentale. Il nous semble que le problème dépend de la manière dont nous envisageons les rapports entre le monde objectif et nous (1). Il n'y a évidemment *certitude* que si les lois naturelles se ramènent aux lois de la pensée humaine. Dès lors, il est clair que c'est notre entendement qui construit, à l'aide d'éléments observés que Kant ne niait pas, sa conception du monde, et que, pour donner une valeur de *science* à cette conception, il faut qu'elle dépasse les jugements analytiques et pose ses jugements synthétiques à l'aide des *formes* qui sont en lui, les formes intuitives du *temps*, de l'*espace* et aussi du *mouvement*.

GEORGES DWELSHAUVERS.

(1) Voyez mon article sur *Réalisme naïf et Réalisme critique* (*Revue des Cours et Conférences*, 1897-98).

Sujets de devoirs

Université de Poitiers

Composition française. — Mesurer l'intérêt dramatique que présentent les confidences amoureuses au théâtre, particulièrement dans *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre* et *Ruy-Blas*.

Textes et questions à étudier. — *Ruy-Blas*, acte II. — *L'ordre des Pensées* dans les éditions de Pascal, depuis l'édition de Port-Royal, 1670, jusqu'à l'édition de l'Université de Fribourg, en Suisse, donnée par M. G. Michaut, en 1896. — L'amitié de Vauvenargues et de Voltaire, 1743-1747, principalement d'après leur correspondance. — La psychologie dans Dumas fils. — *Lecture à faire* : — Deux *Lundis* de Sainte-Beuve sur les *Lettres* de Madame, mère du Régent (*Causeries du Lundi*, t. IX) : comparer cette princesse et dona Maria de Neubourg, dans *Ruy-Blas*.

Composition latine. — De Andromachis apud Euripidem, Virgilium, Raciniumque persona (consulter : Patin, *Tragiques grecs*, Saint-Marc Girardin, *Littérature dramatique* : Bouilly, *Andromaque*, édition classique, Belin.)

Questions à étudier. — Les *Bucoliques* de Virgile portées au programme de la licence ; consulter le livre de M. Cartault : *Les Bucoliques de Virgile*, Paris, Colin, 1897.

Thème grec. — La Bruyère, *Du Souverain*, § 29 : « Quand vous voyez quelquefois.... »

Thème latin. — Fénelon. *Télémaque*. Livre XVII : « L'autre mal, presque incurable, est le luxe », jusqu'à... « Si vos talents ne sont relevés par le faste ».

Histoire. — Exposer les résultats des découvertes des Portugais et des Espagnols.

Géographie. — Le Mississipi.

Histoire. — 1° La formation de l'empire macédonien ; expliquer comment il s'est formé et agrandi ; résumer les faits militaires. — 2° Le caractère et le rôle d'Annibal. — 3° La conquête de la Germanie par le christianisme.

Certificat d'aptitude au professorat des écoles normales. — Le commerce de Venise, au moyen âge.

Philosophie. — *Agrégation.* — 1° Théorie de la connaissance chez Spinoza. — 2° Les théories intellectualistes de la sensibilité.

Licence. — 1° Le concept de cause. — 2° Etude de Locke.

Grammaire. — Les questions de lieu en latin et en grec.

Métrie. — La rencontre des voyelles dans les vers grecs et latins.

Université de Lyon

I.

AGRÉGATION.

Dissertation latine. — Qualis sit Periplectomenus senex in Plautino *Milite glorioso*.

Dissertation française. — Discuter les idées de La Bruyère sur le sublime (chap. 1^{er}).

LICENCE.

Dissertation latine. — Qualem Hectoris effigiem expressit Homerus in libro *Iliadis* vicesimo secundo.

Thème latin. — La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*.

Dissertation française. — Boileau professait pour Malherbe une admiration profonde. D'autre part, il aimait beaucoup Régnier. Toute son ambition, il nous l'a confié lui-même, était de

S'asseoir sur le Parnasse assez près de Régnier.

Comment concilier ces deux admirations qui, au premier abord, paraissent s'exclure ?

Thème latin. — *Logique de Port-Royal*, 1^{er} Discours : « On abuse quelquefois beaucoup de ce reproche de la pédanterie.... », jusqu'à : « les précautions que l'on a marquées ».

Grammaire. — Sophocle, *Œdipe-Roi*, vers 216 : « αἰτεῖς · ἃ δ'αἰτεῖς,.. », jusqu'au vers 232 : « χάρις προσκίσεται »; syntaxe, style, versification.

Thème latin. — Fénelon, *Lettre à l'Académie*, chap. III. « Les Latins ont enrichi leur langue de termes étrangers..... quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air. »

Grammaire. — Plaute, *Mil. glor.*, 153 à 169. (Acte II, scène 2, vers 1-14) : Commentaire grammatical et métrique.

II.

LICENCE.

Composition française. — Examiner cette opinion d'un critique contemporain :

« Où irions-nous si nous érignons nos goûts personnels en mesure et surtout en règle de nos jugements ? Aimer ce qui nous fait plaisir ! Mais, en matière d'art comme de littérature, et comme aussi bien dans la vie, toute une part de notre probité ne consiste qu'à réagir contre nos impressions. »

Dissertation latine. — Qua arte Cicero Murenæ causam oraverit.

Thème latin. — Racine, *Britannicus*, acte IV, sc. II.

« Voilà tous mes forfaits... de me justifier. »

Premier thème grec. — Depuis : « D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer ? » jusqu'à : « outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouverait qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre que de s'y morfondre ».

Deuxième thème grec. — Depuis : « L'ours est non seulement sauvage, mais solitaire... », jusqu'à : « il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé. »

AGRÉGATION.

Dissertation française. — Discuter cette opinion de La Bruyère (chap. 1^{er}) : « Une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet est celle du *Cid*. »

Dissertation latine. — « Quid inter Horatii et Juvenalis satiras intersit. »

Premier thème grec. — Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, ch. II, depuis : « Toutes les fois que les Romains se crurent en danger,... » jusqu'à : « des hommes si endurcis ».

Deuxième thème grec. — La suite, jusqu'à : « la force de leurs exercices ».

Ouvrage signalé

L'éducation de la Démocratie, à propos d'un livre récent, par Guillaume Dall (M^{me} J. L...), librairie Paul Ollendorff, 1898, Paris.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Martha, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. Y... Z..., à F. — Ne vous inquiétez pas : le cours sera publié avant juillet. Merci de vos éloges.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la Revue, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université ; quelques-uns même sont membres des jurys d'examens.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

EN VENTE
DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

JULES LEMAITRE de l'Académie française.	Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume broché.	3 50
	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i> Chaque volume se vend séparément.	
	Impressions de Théâtre. Neuf volumes in-18 jésus ; chaque volume broché.	3 50
	Chaque volume se vend séparément.	
ÉMILE FAGUET	Myrrha. Un volume in-18, broché.	3 50
	Seizième Siècle : Etudes littéraires. Un fort volume in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
	Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et drama- tiques. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
	Dix-huitième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
	Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>	
ERNEST DUPUY	Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série. Un fort vol. in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
	Victor Hugo : l'homme et le poète. Un vol. in-18 jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
	Bernard Palissy. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
	Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
P. STAPFFER	Shakespeare et les Tragiques grecs. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>	
G. LANSON	Bossuet. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
	Hommes et Livres, études morales et littéraires. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
MAURICE ALBERT	La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
A. COUAT	Aristophane et l'ancienne Comédie attique. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
AUGUSTE EHRHARD	Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
VICTOR FURNEL	La Comédie au XVII^e Siècle. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
M^{lle} C. AUGIS	Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par Mlle C. Augis. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
H. PARIGOT	Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
	<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
G. PELLISSIER	Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
	Nouveaux Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
PAUL MONCEAUX	Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
ABBÉ CL. DELFOUR	La Religion des Contemporains. Un volume in-18 jésus, broché. (<i>Nouveauté</i>)	3 50

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAIT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

BOILEAU MORALISTE.....

LA DOCTRINE DE PASCAL. — LES MATHÉMATIQUES.

LES QUESTIONS D'ORIENT AU XVIII^e SIÈCLE.....

LA « FILLE DU CID » DE CASIMIR DELAVIGNE
(Odéon).....

SUJETS DE DEVOIRS.....

TABLE DES MATIÈRES DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Emile Faguet,
Professeur à l'Université de Paris.

Emile Boutroux,
Professeur à l'Université de Paris.

Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université de Paris.

Henri Chantavoine.
Université de Caen.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
Librairie LECÈNE & C^{ie}, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

SIXIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet).*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1898.
Étranger. 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième Années de la
Revue, 8 volumes brochés. 50 fr.

CHAQUE ANNÉE SE VEND SÉPARÉMENT

La Première Année est épuisée.

Après cinq années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, géographie, littérature étrangère, histoire de l'art et du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs,

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR N. FILOZ
CAMBRIDGE, MASS.

Boileau moraliste

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous devons passer maintenant à l'examen des écrits de Boileau. J'étudierai d'abord le moraliste, et cette étude sera courte, car Boileau n'est pas un moraliste très profond ; j'étudierai ensuite l'historien littéraire, et je serai bref encore, car Boileau n'est pas un critique très informé, sauf sur certains points ; nous en viendrons alors à Boileau critique de son temps, ce qui est un point de vue très important ; et enfin je parlerai de Boileau théoricien littéraire : cette partie sera la plus étendue, puisque c'est à ce titre que notre auteur a eu une influence très considérable et très prolongée, et qu'il a soulevé toutes les grandes questions littéraires.

Je m'occupe aujourd'hui de ses idées générales. Quelle a été sa conception du monde, et en particulier de l'humanité ? La philosophie de Boileau, peu philosophique en somme, est celle d'un bon bourgeois très parisien, surtout très français, lettré, chrétien et un peu pessimiste.

Lorsqu'il regarde les hommes, — ce qui lui arrive rarement, ce qui n'est pas dans ses habitudes, à la différence de Montaigne ou de Rabelais, — les considère-t-il comme bons ou comme méchants ? C'est la première question à se poser. Certains voient l'humanité plutôt comme méchante ; certains, comme bonne plutôt : ce sont les pessimistes et les optimistes. Mais il y a d'autres opinions possibles ; d'autres gens disent : les hommes ne sont ni bons ni méchants, ils sont intéressés, voilà tout. C'est la théorie de La Roche-

foucauld, qui n'est pas du tout un misanthrope. Je me charge, quand on voudra, de l'habiller en philanthrope. Plût à Dieu, en effet, que les hommes agissent toujours selon leur intérêt, car, selon leur intérêt bien entendu, ils finiraient par être excellents. L'égoïsme est une chose qui n'est pas mauvaise, si elle n'est pas bonne. Ce qui est mauvais, c'est la haine d'autrui, c'est le désir et le plaisir de faire du mal, disposition infiniment répandue. Lorsque Mérimée disait : « Défiez-vous donc de votre égoïsme, et sachez qu'il n'y a rien de plus ordinaire à l'homme que le désir de faire du mal pour faire du mal », il exagérait ; mais le fond de sa pensée était vrai.

Boileau dit encore autre chose qui me paraît assez juste. Rien dans ces considérations générales n'est absolument vrai ; mais il y a des réponses qui approchent plus ou moins de la vérité. Celle de Boileau est que les hommes sont fous et privés de raison. L'immense différence entre les animaux et l'homme, ont dit les anciens, c'est que l'homme est un animal raisonnable. L'immense différence entre les animaux et les hommes, dirait volontiers Boileau, c'est qu'il n'y a pas d'hommes raisonnables. L'homme est comme enivré et poussé dans divers sens par des forces qu'on appelle passions qui n'ont rien de rationnel, forces aveugles qui le font agir contre son propre intérêt, le plus souvent. On dira : « Il faut examiner l'humanité tout entière ; puisque vous nous comparez aux autres animaux, n'est-il pas certain que l'homme a fait des progrès immenses, qu'il s'est tiré de toutes les infériorités où il était par la faiblesse de ses organes, à force d'intelligence et par l'emploi de ses qualités propres ? » Voilà la grande objection : je l'admets ; mais cela ne renverse pas ma théorie : l'homme n'est pas intelligent ; seulement, dans la race humaine, il y a toujours un certain nombre d'êtres intelligents ; et les autres sont capables d'imitation, capables de suivre l'exemple donné. Il n'y a qu'un petit nombre d'êtres qui peuvent inventer les choses susceptibles de faire du bien à l'humanité. Celle-ci souvent, après avoir fait périr ces inventeurs, finit par les suivre. On peut donc, jusqu'à un certain point, dire que l'homme est un animal beaucoup plus mené par les passions aveugles que par l'intelligence elle-même. C'est dans ces idées qu'est Boileau ; et il ne faut pas croire qu'il y soit original. Ce sont les idées de Rabelais, de Montaigne, ce sera plus tard le fond de la pensée de Voltaire, qui a dit le plus grand mal et le plus grand bien de l'humanité, parce qu'il était dominé par cette double opinion : l'homme est un fou ; mais il y a moyen d'introduire dans l'humanité de l'intelligence, parce que quelques-uns au moins, parmi les hommes, ont cette précieuse faculté.

Il y a deux satires de Boileau sur les folies et les sottises humaines : c'est la *Satire IV* et la *Satire VI*. D'ailleurs, dans le reste de ses œuvres, cette idée que l'homme a besoin d'une haute direction, pour être mené au bien, revient à tout instant. Les hommes ont inventé des choses épouvantables : la guerre, le duel, les procès, toutes les façons de se haïr ; ils ont inventé, d'autre part, la richesse qui, en vérité, poussée jusqu'à un certain point, est une insulte au bon sens, étant une manière de maintenir les passions parmi les hommes. Ce sont là autant de sottises, autant de préjugés ; ce sont des choses qui ne sont pas rationnelles, et il semble que c'est précisément à cause de cela que l'humanité y tient si fort. Notons ici une remarque de Boileau, qui montre qu'il sait parfois sortir des lieux communs. Il a assez de réflexion pour se faire l'objection et y répondre. Dans sa *Satire IV*, il se dit : non, décidément l'homme n'est pas capable de raison ; et il se reprend : peut-être, après tout, est-il mieux qu'il en soit ainsi, car la raison, quand il en a par hasard, devient chez lui une sorte de préjugé, une tendance funeste et malade.

..... Puisqu'il faut le dire,
Souvent, de tous nos maux, la raison est le pire.
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos desirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd son temps à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité ;
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre ;
Je les estime fort ; mais je trouve en effet
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

Voilà une simple boutade, me dira-t-on, une de ces pirouettes que l'on fait à la fin d'une dissertation grave pour montrer qu'on n'en est pas la dupe : tel le *nisi quum pituita molesta est* d'Horace. Ce n'est pas mon avis ; l'objection est sérieuse et va au fond même de la question : la nature humaine n'est vraiment pas capable de raison, puisque, lorsqu'elle en a, rien ne lui est plus pénible. C'est précisément où se trompait Cotin, lorsqu'il prit les vers de Boileau pour en faire le sujet d'une attaque très violente contre le poète ; il ne comprenait pas ce qu'il y avait là de profond : car à quoi cette considération doit-elle aboutir ? C'est à la même conclusion que le livre de Pascal : puisque la raison est un mal, c'est que

l'homme a besoin d'une autre direction, d'en haut. Et, pour remédier à ce mal, que faut-il encore ? Il faut verser une plus grande quantité de raison dans l'humanité. Plus de raison, plus de raison toujours, voilà la formule de Boileau moraliste.

Cette conception est assez pessimiste. Remarquez qu'Hippolyte Taine a toujours soutenu la même théorie en la poussant, comme il faisait tout, à l'extrémité de l'extrême, si j'ose ainsi dire. Il a considéré l'homme comme un halluciné, en proie à des visions qui le troublent, l'inquiètent et vont, si les circonstances s'y prêtent, jusqu'à le rendre furieux. Au fond de l'homme, il y a toujours l'ancien anthropoïde, le gorille féroce et lubrique, lequel sommeille en lui, mais est toujours prêt à se réveiller. Il y a aussi un être extrêmement nerveux, doué, pour son malheur, d'imagination ; en qui les impressions, surtout si c'est une femme, non seulement se transforment en son esprit, mais s'amplifient, deviennent énormes, comme des fantômes gigantesques, dont il est toujours prêt à s'affoler. On voit l'outrance des théories de Taine, qui, au fond, sont les mêmes que celles de Boileau. Celui-ci, en bon bourgeois de Paris beaucoup plus modéré, leur donne bien moins d'éclat et d'exagération.

Ce qu'il n'aime pas, ce sont les différences et les inégalités sociales trop criantes : la richesse excessive, la noblesse ; il est, à cet égard, un peu frondeur et contempteur des divisions sociales. Sa satire sur la *Noblesse* est un lieu commun sur le mérite personnel, digne d'être comparé au chapitre de La Bruyère ; la ressemblance entre leurs deux façons de penser est très grande. Sur tous ces points Boileau ne va pas au fond des choses. On peut trouver dans ses œuvres de nombreuses traces de cet esprit un peu limité et de ce bon sens à la Sancho Pança. Il a pour les subtilités philosophiques une défiance qui va un peu trop loin, jusqu'à se contenter, sinon de la superficie des questions, au moins d'une première étude.

Enfin Boileau est un chrétien, et, comme toute grande religion a un caractère particulier dans chacun de ceux qui la conçoivent, il est janséniste ; mais il n'a pas ces tendances vers le protestantisme qu'on peut découvrir plus ou moins inconscientes dans la plupart des écrivains jansénistes. Il abhorre la religion réformée ; voyez sa *Satire XII* :

Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,
Et soi-disant choisis pour réformer l'Eglise,
Firent du célibat affranchir la prêtrise,
Et des vœux les plus saints violant l'austérité,
Aux moines las du joug, rendre la liberté,

Alors n'admettant plus d'autorité visible,
 Chacun fut de la loi censé juge infaillible ;
 Et sans être approuvé par le clergé romain,
 Tout protestant fut pape, une biblé à la main.
 De cette erreur, dans peu, naquirent plus de sectes
 Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes
 Fondre sur les raisins nouvellement mûris,
 Ou qu'en toutes saisons sur les murs de Paris,
 On ne voit afficher de recueils d'amourettes,
 De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes,
 Souvent peu recherchés du public nonchalant,
 Mais vantés, à coup sûr, du Mercure Galant.

Il est absolument impossible à Boileau, même quand il traite une question exclusivement morale, de ne pas faire de critique sur les mauvais auteurs.

Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
 Étaient pourtant toujours de l'Église abhorrées
 Et, dans ton grand crédit pour le bien conserver,
 Il fallut que le ciel parût les approuver ;
 Ce chef-d'œuvre devait couronner ton adresse.
 Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
 Dans l'école abusant des grossiers écrivains,
 Fit croire à leurs esprits ridiculement vains
 Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
 Par deux ou trois d'entre eux réputé soutenable,
 Prenait chez eux un sceau de probabilité
 Qui même contre Dieu lui donnait sûreté,
 Et qu'un chrétien pouvait, rempli de confiance,
 Même en le condamnant, le suivre en conscience.

C'est véritablement une page des *Provinciales*, mise en vers très précis et très nets, sur la question des opinions probables.

Ce qu'il faut remarquer, plus que tout autre chose, dans l'esprit philosophique de Boileau, c'est l'immense influence de Pascal, c'est la très forte domination que ce génie a exercée sur lui. Mais il y a ici une sorte d'antinomie. Pour Pascal la littérature n'est digne que de mépris : d'abord, parce que c'est un divertissement, et que tout divertissement est nuisible ; d'autre part, parce qu'elle est elle-même en un plaisir plein de séductions dangereuses. Bossuet partage presque entièrement cette opinion. Que ce soit plus contre la comédie que contre tout autre genre de poésie que Bossuet s'irrite, peu importe ; il serait facile de prouver qu'il la condamne tout entière. Ils sont d'ailleurs, l'un et l'autre, dans la vérité de leurs convictions. Or, Boileau dirait volontiers des ignorants comme MÉRIMÉE à qui l'on demandait : « Pourquoi détestez-vous les imbéciles ? Ils ne le font pas exprès. » — « Je n'en sais rien », répondit-il. Pour Boileau, être bon écrivain, c'est être un homme digne du respect de toute l'humanité ; être mauvais

écrivain, c'est être digne de la corde. Comment va s'arranger cette contradiction ? Il faut dire que nous sommes pleins d'antinomies et que nous vivons avec elles constamment. Ces idées contradictoires nous gênent parfois ; mais elles ne nous empêchent pas de vivre et de continuer notre chemin. L'important ici, c'est de constater que Boileau a senti cette antinomie. Il a parfaitement compris qu'il y a une opposition entre la littérature et la morale chrétienne interprétée dans toute sa rigueur. On le verra déjà, dans l'*Épître VI*, se plaindre de ce qu'il y a de véritablement funeste, de pénible au moins, dans le métier littéraire. Il commence à s'apercevoir combien cette occupation est contraire à l'esprit de douceur et au repos lui-même. Après avoir tant médité des agitations vaines de l'humanité, il devait bien se dire que lui aussi avait sa folie, laquelle consistait à s'occuper de littérature.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même, en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres, faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.

Ainsi, vanité littéraire, vanité de fortune ou d'honneur, c'est même chose ; chacun est esclave de son ambition, quel qu'en soit l'objet. Cela est très important : le chant IV de l'*Art poétique* est tout entier dérivé de cette idée. Si Boileau n'avait été que l'homme qu'on se figure, c'est-à-dire un critique, un historien et un théoricien littéraire, le chant IV de l'*Art poétique* n'aurait pas été écrit. Mais Boileau est un chrétien, sensiblement janséniste ; il s'est aperçu de cette véritable antinomie qu'il y a entre la religion et la vie littéraire, et il a dit au moins aux écrivains : « Cherchez à n'être pas que des écrivains ; préoccupez-vous de la morale. » De là ce chant tout entier, qui n'avait jamais été écrit dans aucun art poétique, sur les obligations morales de l'homme de lettres. L'explication que je donne ici est confirmée par un

passage de la *Satire X*; les dangers de la littérature sur l'esprit féminin et sur d'autres d'ailleurs sont là nettement, vaillamment signalés par notre auteur. La *Satire X* est une conversation entre Boileau et quelqu'un de ses amis qui se propose de se marier. Le poète le détourne de ce projet funeste.

Supposons toutefois qu'encor fidèle et pure,
 Sa vertu de ce choc revienne sans blessure,
 Bientôt dans ce grand monde où tu vas l'entraîner
 Au milieu des écueils qui vont l'environner,
 Crois-tu que, toujours ferme au bord du précipice,
 Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?
 Que toujours insensible aux discours enchanteurs
 D'un idolâtre amant, d'un riche séducteur,
 Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
 D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
 Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis,
 Puis bientôt en grande eau sur le fleuve du Tendre
 Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
 Et ne présume pas que Vénus ou Satan
 Souffrent qu'elle en demeure aux termes du roman.
 Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
 Une chute toujours attire une autre chute.
 L'honneur est comme une île escarpée et sans bords.
 On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Voilà la littérature, les romans, les madrigaux rendus responsables de la chute de la femme que son ami va épouser. Ainsi encore s'explique ce passage : « Tu la mèneras à l'opéra, ta femme, pour lui faire entendre quoi ?

... Tous ces lieux communs de morale lubrique
 Que Lulli réchauffa du son de sa musique. »

S'il poussait jusqu'au bout son idée, il finirait par condamner toute la littérature : aussi bien, sur la fin de sa vie, est-il devenu véritablement lui-même un simple prédicateur. Il le sait, et il s'appelle, dans une *Épître*, l'« écolier » ou plutôt le « singe de Bourdaloue ». C'était, comme il arrive toujours vers la fin de notre vie, la faculté maîtresse de l'homme qui prenait le dessus et envahissait la personnalité entière.

Un grand bourgeois de Paris, lettré, pessimiste, pénétré de préjugés bourgeois, enfin, et, Dieu merci, chrétien, avec des tendances nettement jansénistes, voilà Boileau dépeint par ses idées générales.

Ses œuvres morales sont (je suis l'ordre chronologique) : la satire I (*les mauvaises mœurs à Paris*), la satire IV (*les embarras de Paris*), la satire V (*la folie humaine en général*), la satire VIII (*les sottises humaines*), la satire X (*les défauts des femmes*), la

satire XI (sur l'honneur) et la satire XII (sur l'équivoque). Ce sont encore l'épître II (contre les procès, fable de l'Huitre et les plaideurs); l'épître III (sur la fausse honte); l'épître IX (sur la vérité et la franchise); l'épître VI (sur la campagne, le repos, avec des malédictions contre les tourments de la vie urbaine); l'épître XI (à son jardinier d'Auteuil, sur les loisirs et la vraie façon d'en profiter), l'épître XII (sur l'amour de Dieu, contre les Jésuites).

Quelles idées y exprime-t-il ? D'abord, comme je l'ai dit, toutes celles qui ont trait à la folie humaine. A propos du même sujet, s'établit ensuite une comparaison, que Boileau refait souvent, entre l'homme et les animaux, comparaison tout à fait favorable à nos frères inférieurs. Voyez, dans la *Satire VIII*, le passage suivant :

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
La fourmi tous les ans traversant les guérets
Grossit ses magasins des trésors de Cérès ;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en pleins champs les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du bélier.

Un peu plus loin :

Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
Observe une police, obéit à des lois.
Il est vrai. Mais pourtant, sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôts, ni suppôts de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrkanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
« Lions contre lions, parents contre parents,
« Combattre follement pour le choix des tyrans (1) ?

(1) Parodie des fameux vers de Corneille.

L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
 Dans un autre animal respecte sa figure,
 De sa rage avec lui modère les accès,
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.

Plus loin encore :

Un âne pour le moins, instruit par la nature,
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
 Ne va point follement de sa bizarre voix
 Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
 Sans avoir la raison, il marche sur sa route,
 L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte,
 Réglié par ses avis, fait tout à contre-temps,
 Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
 Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige ;
 Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige ;
 Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
 Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
 Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
 S'effrayer sottement de leurs propres chimères,
 Plus de douze attroupés craindre le nombre impair
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?... etc.

Les ambitions, les haines, les colères, les luttes, plus encore les superstitions, les folles imaginations, voilà ce que les hommes connaissent, et voilà ce que les animaux ignorent. Nous avons là une de ces traces profondes qu'a laissées Montaigne sur tous les hommes du *xviii* siècle. Montaigne est infiniment responsable, car je crois bien qu'il leur a donné à tous la moitié de leurs idées les plus sérieuses, qu'il avait énoncées, lui, en riant et sans y croire. Les grands sceptiques, — encore que Montaigne ne le soit qu'à moitié, — ont cela de terrible que leurs boutades deviennent plus tard la nourriture de l'humanité. Dans le chapitre *xii* du livre *II* des *Essais*, c'est-à-dire dans cette extraordinaire, dans cette colossale apologie de Raimond de Sebonde, il y a trente pages de premier ordre sur les animaux considérés comme supérieurs à l'homme. Je n'en citerai que les deux demi-pages du commencement et de la fin qui encadrent et résument tout ce développement :

« Au reste, quelle sorte de notre suffisance ne reconnaissons-nous aux opérations des animaux ? Est-il police réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence ? Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement, et choisissent-elles sans discrétion, de mille places, celle qui leur est la plus commode

pour se loger ? Et en cette belle et admirable texture de leurs bâtiments, les oiseaux peuvent-ils se servir plutôt d'une figure carrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en avoir les conditions et les effets ? Prennent-ils tantôt de l'eau, tantôt de l'argile sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent-ils du vent pluvieux ? »

La sagesse profonde, la netteté du raisonnement chez les animaux, c'est par là que Montaigne commence. Et voici les lignes par lesquelles il termine :

« Au demeurant, la part même que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par notre confession, elle leur est bien avantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle-même répondre, ou des biens que nous nous attribuons faussement par la licence de notre opinion, comme la raison, la science et l'honneur ; et à eux nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Héraclitus et Phérécydes, s'ils eussent pu échanger leur sagesse avec la santé, et se délivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pédiculaire qui le pressait, ils eussent bien fait... Comment ? Cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre ? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours et par l'âme, que nous excellons sur les bêtes ; c'est par notre beauté, notre beau teint et notre belle disposition des membres, pour laquelle il nous faut mettre notre intelligence, notre prudence et tout le reste à l'abandon. Or, j'accepte cette naïve et franche confession : certes, ils ont connu que ces parties-là, de quoi nous faisons tant de fête, ce n'est que vaine fantaisie. Quand les bêtes auraient toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seraient toujours des bêtes ; ni ne seraient pourtant comparables à un homme misérable, méchant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille ; et Dieu même, pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous disons tantôt : par où il appert que ce n'est pas vrai discours, mais par une fierté folle et opiniâtreté, que nous nous préférons aux autres animaux, et nous séquestrons de leur condition et société. »

C'est là le fond des idées de Montaigne, malgré l'ironie qui s'y

mêle, et c'est aussi la philosophie pessimiste de Boileau. Je me suis demandé, après beaucoup d'autres : pourquoi le critique n'aime-t-il pas La Fontaine ? Pourquoi n'a-t-il pas parlé de lui dans son *Art poétique* ? En vérité on peut faire cette réponse : puisque Boileau a les idées de Montaigne et qu'il les exprime si souvent, il a dû se dire qu'en représentant les animaux sous les traits des hommes ou les hommes sous la figure des animaux, La Fontaine calomniait les animaux.

C. B.

La doctrine de Pascal.

— Les mathématiques.

Cours de M. ÉMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous nous occuperons aujourd'hui de la théorie des mathématiques dans Pascal. Pascal fut un très grand géomètre. Un Fermat, un Huyghens, un Leibniz ne parlent de lui, à cet égard, qu'avec la plus vive admiration. Les travaux mathématiques de Pascal sont relatifs aux coniques, à la théorie des nombres, au calcul des probabilités, à la courbe dite Roulette. Il a réfléchi sur cette science, où il excellait. Ses vues sur la théorie des mathématiques se trouvent exposées principalement dans un opuscule fragmentaire, intitulé : *De l'esprit géométrique*. Il en est également question en plusieurs endroits, dans les *Pensées*.

I

Nous distinguerons les vues de Pascal :

- 1° Sur la méthode des mathématiques,
- 2° Sur la métaphysique des mathématiques,
- 3° Sur l'utilité des mathématiques.

A) — A quelle faculté de l'esprit se rapportent les mathématiques ?

Il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme : l'entendement et la volonté ou sentiment. Nous acceptons certaines connaissances, parce qu'elles sont claires, évidentes, ou conformes à des vérités naturelles et connues de tout le monde ;

et nous en admettons d'autres, parce qu'elles répondent à certains désirs naturels et communs à tous les hommes, tels que le désir d'être heureux. Les mathématiques sont dans le premier cas ; elles se rapportent à l'entendement, non à la volonté. Les sciences qui se rapportent à la volonté sont l'histoire et la théologie. Ce serait une erreur et une impiété de vouloir démontrer en théologie, comme il serait absurde de croire en géométrie.

La méthode mathématique consiste en deux choses : *démontrer et ordonner*. — Sur le second point, Pascal ne s'est pas expliqué : il aurait sans doute donné des règles analogues à celles de Descartes.

La démonstration consiste essentiellement en deux choses : définir et prouver. Quelles sont les conditions de la définition et de la preuve ?

Il nous faut ici distinguer une méthode parfaite et une méthode imparfaite. La méthode parfaite définirait tous les termes employés et prouverait toutes les propositions avancées. — Elle ne prendrait rien pour accordé, mais remonterait à l'infini soit dans la série des définitions, soit dans celle des propositions. Telle serait la méthode d'un entendement intact, non altéré par le péché. Un tel esprit, suivant la genèse des choses à partir de leur création, les verrait sortir du néant.

Mais une telle méthode est impossible, non pas *en soi*, mais *pour nous*, à cause de la faiblesse de nos facultés. Dans notre effort pour remonter du composé au simple, il arrive un moment où notre vue se trouble, et où nos définitions et démonstrations obscurcissent les objets qui nous sont offerts.

Quelle est donc la méthode qui convient à notre entendement ? Celle qui ne suppose que des choses claires et évidentes par la lumière naturelle des principes communs et des vérités avouées. Telles les notions de mouvement, nombre, espace, temps, égalité. Sur ces notions, tous les hommes peuvent s'entendre. Non que tous les hommes aient la même idée de l'essence de ces choses (cela dépend de l'étude, de l'éducation et de l'instruction de chacun), mais tous pensent au même objet, quand ils entendent prononcer ces mots. — Telles encore les propositions très simples, telles que : tout nombre peut être augmenté. Des termes clairs par eux-mêmes, éléments des définitions, lesquelles ne doivent être que des définitions de noms, des axiomes évidents, concourant avec ces définitions : tels sont, pour nous, les principes de la démonstration. Sauf cette double restriction, nous devons définir tous les termes, prouver toutes les propositions.

Quelle est, dès lors, la valeur de nos démonstrations ? Elles ne

peuvent nous fournir la *conviction* proprement dite, laquelle demande que tout soit prouvé. Mais elles nous donneront la *certitude*. En effet :

1° Les notions communes à tous les hommes entraînent avec elles une certitude, au moins pratique.

2° En un sens, nos principes ont aussi une valeur théorique. En effet, s'il nous est impossible de saisir la vérité directement, et si c'est une véritable maladie de l'esprit de croire qu'il connaît naturellement la vérité, tandis qu'en réalité il ne se porte d'abord que vers le mensonge, toutefois il peut se démontrer à lui-même la vérité indirectement, en démontrant la fausseté de la proposition contradictoire. De deux contradictions, si l'une est fausse, l'autre est vraie.

Ainsi, pour prouver qu'il est bien vrai, comme la lumière naturelle nous le fait connaître, que l'espace est divisible à l'infini, nous poserons l'hypothèse contraire et nous raisonnerons de la sorte. Considérons un carré *A*. Si l'espace n'est pas divisible à l'infini, ce carré se compose d'un nombre fini de points indivisibles, par exemple de quatre. Or, traçons un carré double du carré *A*. Il suffit pour cela de construire un carré *B* d'un côté égal à la diagonale de ce carré *A*. Ce carré *B*, étant le double du premier, doit nécessairement comprendre un nombre double d'indivisibles par rapport au premier. Or, le double de quatre, c'est huit. Mais huit n'est pas un carré, et, d'une manière générale, nul nombre double d'un nombre carré n'est un carré lui-même. Donc le carré *B* ne peut exister. Cette conclusion, contradictoire à la donnée, prouve la fausseté de l'hypothèse : l'espace n'est pas divisible à l'infini, et, par suite, la vérité de la proposition contradictoire : l'espace est divisible à l'infini.

3° Pascal va plus loin. Il examine la nature de l'adhésion que nous donnons aux premiers principes. Pourquoi les admettons-nous sans démonstration ? Est-ce simplement parce qu'il nous faut nécessairement des principes et que ceux-ci sont communément accordés ? Nullement, c'est parce qu'ils sont parfaitement clairs et évidents, parce qu'ils portent en eux-mêmes la marque de leur vérité. Mais alors, la connaissance que nous en avons n'est pas un mode inférieur de connaissance, proportionné à notre faiblesse ; c'est une connaissance supérieure au raisonnement et au discours (*discursus*). Le manque de preuve, ici, n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection. L'instinct convainc la raison plus puissamment que le discours. Les plus importantes vérités sont connues par instinct. Qu'est-ce que l'instinct ? C'est, en définitive, le sentiment, le cœur, la volonté. Le cœur connaît la vérité,

le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace. Et c'est le cœur encore qui connaît Dieu. Dieu est sensible au cœur, non à la raison. Le cœur est en rapport direct avec la vérité, avec le fait suprasensible, tandis que le raisonnement ne s'applique qu'à des abstractions.

Tel est le dernier mot de Pascal. Il contraste singulièrement avec la doctrine initiale, qui rapportait les mathématiques à l'entendement pur, et plaçait la méthode parfaite dans une méthode qui définirait et prouverait tout, de manière à n'avoir rien de commun avec les intuitions du sentiment.

B) Quelles sont les idées de Pascal au sujet de la métaphysique des mathématiques ? Ce point a été traité avec une compétence et une pénétration remarquables par M. Delgue dans un *Essai sur les travaux de Pascal touchant la géométrie infinitésimale et la formule du binôme*, Dunkerque, 1869.

L'objet des mathématiques est triple : elles étudient le mouvement, le nombre et l'espace. Mais Pascal est, avant tout, un géomètre : « Les nombres, dit-il, imitent l'espace ». Il traite la géométrie géométriquement, à la différence de Descartes qui la traite par l'algèbre. Il examine les courbes en elles-mêmes et sous la forme de polygones, et détermine leurs propriétés par la considération de leurs éléments géométriques infiniment petits. Il a, en toutes choses, une disposition à mettre le concret avant l'abstrait.

Le principe essentiel des mathématiques, selon Pascal, c'est l'*infini*. Pascal le caractérise dans trois thèses principales :

1^o L'infiniment petit ne saurait se confondre avec l'indivisible. Ainsi on commet une erreur quand on dit qu'une ligne est composée de points, c'est-à-dire d'indivisibles. Des indivisibles, en effet, étant chacun « ce qui n'a aucune partie », ne sauraient se toucher en quelque manière sans se confondre, et ainsi ne pourraient faire une étendue, si nombreux qu'on les suppose. Une étendue ne peut être divisée qu'en parties étendues elles-mêmes.

On objecte qu'un nombre est bien formé d'unités, quoique l'unité ne soit pas elle-même un nombre. — Mais on oublie une chose : c'est que l'unité est homogène aux nombres dont elle fait partie. — Euclide a pu lui ôter le nom de nombre. Mais il a reconnu qu'elle est du même genre que le nombre. En effet, multipliée plusieurs fois, l'unité pourra surpasser quelque nombre que ce soit, tandis que « un indivisible multiplié autant de fois qu'on voudra est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible ». Si l'on veut comparer l'indivisible d'étendue à un terme arithmétique, c'est le zéro qu'il faut citer. Avec des zéros on ne peut faire un

nombre. En résumé, l'infiniment petit est homogène au tout dont il fait partie, l'indivisible est hétérogène au tout dont les éléments tendent vers lui comme vers leur limite.

2° Il y a une hiérarchie dans l'infini. — Il y a une infinité d'infinis supérieurs les uns aux autres. Ainsi le solide est un infini ; de même la surface, la ligne. Mais avec des surfaces on ne peut faire un solide, ni une surface avec des lignes, ni une ligne avec des points. — Ces infinis sont d'ordre différent. Leur relation est la suivante : étant donné un infini d'ordre supérieur et un infini d'ordre inférieur, ce dernier est négligeable par rapport au premier. Le second est, par rapport au premier, un indivisible. Ainsi la ligne est un pur néant par rapport à une surface.

3° Toute grandeur finie peut être considérée comme composée d'une infinité d'éléments qui, à quelque moment de la division qu'on les considère, sont toujours entre eux comme les grandeurs finies qui leur ont donné naissance.

C'est en mettant ces principes en œuvre que Pascal résolut les problèmes relatifs à la Roulette, et l'on peut dire à ce sujet qu'avant Leibniz et Newton il pratiqua l'art de différencier et d'intégrer, s'il n'en donna pas la théorie.

C) L'utilité des mathématiques est double, selon que l'on considère leur méthode ou leurs principes.

1° La géométrie est la science par excellence. Hors de cette science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations. La méthode mathématique est donc la méthode scientifique universelle. Quoi que nous voulions connaître, nous ne le connaissons de façon convaincante que si nous le connaissons géométriquement.

Pascal rejoint ici Descartes.

Il juge plus sévèrement que lui de la logique. Cette prétendue science n'a aucune valeur par elle-même. Ce qu'elle contient de bon, elle l'a pris à la méthode mathématique. Mais elle l'a enveloppé dans une infinité de mots et subtilités inutiles, qui le font demeurer sans effet, par suite de la mauvaise qualité du mélange. « Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement » : ce qui fait la force de tout raisonnement, ce sont uniquement « les règles empruntées par la logique à la géométrie ».

Nécessaire dans toutes les sciences, la méthode géométrique est le véritable instrument de l'éducation de l'esprit. L'emploi de cette méthode donne à l'esprit la netteté, qualité qui vaut plus que la science elle-même. C'est principalement pour acquérir cette qualité qu'il faut cultiver la géométrie. Ceux qui la possèdent savent ce que c'est qu'une connaissance véritable.

Il est vrai que, s'ils réfléchissent, ils s'apercevront bientôt que l'esprit de géométrie ne suffit pas en toute rencontre. Le géomètre pose des principes et les comprend sans les confondre. Puis il en tire rigoureusement les conséquences. Cela suffit dans les matières abstraites. Mais, dans les choses humaines et morales, les principes sont si fins et si nombreux qu'on les voit à peine. On les sent plutôt qu'on ne les voit. Ce serait une tâche infinie de les chercher. Il faut ici voir tout d'un coup la chose d'un seul regard et la pénétrer vivement et profondément sans la réduire en abstractions par la division. Cet esprit, fort différent du premier, est l'*esprit de finesse*. Il n'est pas moins important que l'*esprit de géométrie*. Il l'est davantage. Celui-ci donne la rectitude; celui-là, le jugement. La morale du jugement ou du sentiment se moque de la morale du raisonnement..... Se moquer de la philosophie, chose d'art et de raisonnement, c'est vraiment philosopher.

Tel est le point d'arrivée. Qui l'eût pu prévoir en voyant Pascal débiter par mettre en si haut rang l'esprit de netteté, que donne la géométrie!

2° Les mathématiques donnent à l'homme des vues profondes sur la nature des choses.

Et d'abord elles nous instruisent de la nature du monde. *Deus fecit omnia in pondere, in numero, in mensura*. Cette sentence est scientifiquement vraie, puisque les mathématiques s'appliquent à la nature. Cette science nous révèle le double infini qui caractérise les choses: l'infini de grandeur et l'infini de petitesse. Par leurs principes, elles plongent dans le néant. Considérées dans leur masse, elles passent toute grandeur donnée. Et tout s'y tient de telle sorte qu'il est impossible de connaître une partie sans connaître le tout.

Puis les mathématiques, par la vue qu'elles nous donnent sur le monde, nous apprennent à nous connaître nous-mêmes. Nous sommes un milieu entre l'élément, plus petit que toute grandeur donnée, et le tout, infiniment grand. Nous sommes un tout à l'égard du néant, un néant à l'égard du tout. Cette situation matérielle nous révèle notre situation morale. Esprits, nous tenons le milieu entre le monde des corps et le monde de l'amour divin. De là ces paroles sublimes de Pascal: « Tous les *corps*, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits. — Car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien; tous les corps ensemble et tous les *esprits* ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de *charité*: cela est d'un ordre infiniment plus élevé ». C'est ainsi qu'on peut apprendre à s'estimer à son juste prix et, grâce à la

géométrie, former des réflexions qui valent mieux que toute la géométrie.

Enfin les mathématiques nous acheminent à l'intelligence des choses divines. Leurs principes mêmes sont mystérieux pour la raison, et ainsi elles nous apprennent que démontrer, pour nous, c'est dériver les choses d'une source inaccessible. Les mathématiques nous font toucher du doigt le mystère inhérent à la nature. Elles nous préparent à comprendre que le vrai Dieu doit être un Dieu caché. Par leur notion d'infini, elles nous font concevoir Dieu comme l'infini absolu. L'impuissance de la raison à saisir un tel infini nous avertit à le chercher par le cœur. Quel est maintenant le rapport de cet infini aux créatures ? En elles-mêmes, celles-ci existent et sont des tous. Devant Dieu, comme devant un infini d'un ordre infiniment supérieur, elles s'évanouissent.

II

Quelle est la valeur de ces doctrines ?

A) Ce qui caractérise la méthode des mathématiques, selon Pascal, c'est la nécessité d'une intuition irréductible au concept, intuition qui est proprement l'intuition de l'infini. — « Les nombres imitent l'espace. » C'est là une position très nette, pour laquelle la méthode mathématique ne peut se confondre avec une méthode purement abstraite et logique. La question sera de celles qui préoccuperont le plus vivement les métaphysiciens. Leibniz ne verra dans l'intuition qu'un substitut du concept, Kant la tiendra pour irréductible et indispensable. De nos jours Helmholtz et Kronecker l'écartent, Cantor la maintient comme fondamentale.

B) En ce qui concerne la métaphysique des mathématiques, Pascal s'appuie sur l'infini comme irréductible au fini. Cette question est plus ou moins connexe à la précédente. L'infini est obscur, et les mathématiciens font effort pour l'éliminer. Selon M. J. Tannery (*De l'infini mathématique*. Revue générale des sciences, 28 fév. 1897), il se réduisait à la notion de loi, entendue dans un sens assez général, pour embrasser même ce qui n'est pas exprimable par une formule. Qu'est-ce, par exemple, que la série infinie des nombres ? La loi en vertu de laquelle chaque nombre entier est suivi d'un autre nombre entier, c'est-à-dire ne peut être pensé sans que soit pensé ce nombre plus une unité. Le nombre n ne se peut séparer de $n + 1$. Le nombre infini n'est que la loi de formation des nombres entiers.

Contre cette doctrine M. Couturat a récemment revendiqué la primauté de la notion d'infini (*De l'infini mathématique*, 1896). Il

est, dit-il, présupposé par les généralisations du nombre d'où résultent les fractions, les nombres négatifs, les racines carrées, les nombres imaginaires, les nombres irrationnels. Il est même supposé par le nombre entier. Il y a deux termes essentiels en mathématiques : nombre et grandeur. Lequel suppose l'autre ? C'est le nombre qui suppose la grandeur. Les nombres imitent l'espace, ainsi que l'a dit Pascal.

C) Sur l'utilité des mathématiques comme méthode, Pascal est de l'avis de Descartes. Il érige la méthode mathématique en méthode universelle. Il déprécie à son profit la logique traditionnelle.

1° Que vaut la mathématique comme méthode universelle ? Grâce à l'usage de la notion de l'infini, elle serre de plus près la réalité. Pascal pourtant nous avertit lui-même qu'un moment vient où elle ne suffit plus et doit céder le pas à une méthode d'intuition et de sentiment, qui considère les choses dans leur réalité concrète.

Relativement au syllogisme, Pascal est bien plus sévère que Descartes, qui le conservait comme méthode d'exposition. Pascal n'en fait aucun cas. Ce qu'il y a de bon dans le syllogisme n'est, selon lui, qu'un emprunt aux mathématiques.

Il semble bien qu'il y ait une différence importante entre le syllogisme et le raisonnement mathématique. Le raisonnement mathématique consiste à lier a à b , b à c , et ainsi de suite. La conclusion : a lié à c , n'est qu'une récapitulation sans importance. Le syllogisme consiste à affirmer p de s au moyen de m , en s'appuyant sur la connaissance d'une liaison constante entre m et p et d'une substitution légitime entre m et s . Tout syllogisme est l'application d'une loi, tandis que le raisonnement mathématique est une liaison entre des termes tous singuliers. On semble, il est vrai, appliquer une loi quand on dit : les angles a et b sont égaux comme alternes-internes. Mais les angles alternes-internes ne forment pas un genre, comportant un certain nombre d'espèces. Les angles alternes-internes sont une nature une et identique qui se retrouve purement et simplement dans tous les cas d'angles alternes-internes qui peuvent se présenter. Le rappel de la démonstration faite précédemment n'est pas l'énoncé d'une loi, c'est la remarque que telle démonstration, que je devrais et pourrais faire à propos du problème actuel, a déjà été faite. Au contraire, dans le syllogisme, le terme s est déclaré assez semblable au type m pour qu'on puisse lui appliquer la loi $m p$. Il y a bien là trois termes, parce qu'il y a l'énoncé d'une généralité et l'affirmation, nullement tautologique, que le cas donné rentre dans cette généralité. Le prétendu syllogisme mathématique se

réduit à ceci : a est b , a est a , a est b . Le syllogisme qualitatif consiste à dire : m est p ; s rentre dans le genre m , s est p .

Cette différence est-elle radicale ? Primitivement l'homme raisonne en matière qualitative comme le mathématicien en matière quantitative. Car primitivement l'homme ne distingue pas l'individu de l'espèce. Il voit s indentique à m . Tous les hommes, par exemple, sont, pour un enfant, l'homme, essence une et identique, comme pour le mathématicien tous les triangles sont le triangle. D'autre part, le raisonnement mathématique se présente souvent sous la forme d'un syllogisme.

Mais le syllogisme n'est en mathématiques qu'un mode d'exposition, ainsi que l'a vu Descartes ; et, dans la connaissance des choses au point de vue qualitatif, l'illusion de l'identité des êtres d'une même espèce se dissipe au fur et à mesure du progrès de l'observation. Le raisonnement qualitatif ne rejoindrait le raisonnement mathématique que si l'on arrivait à lire immédiatement et infailliblement le genre dans l'espèce, ce qui paraît chimérique. Tout raisonnement qui porte sur des réalités, non sur des abstractions conventionnelles, a trois termes irréductibles : les deux dont l'union forme la loi et celui dont on se demande si la loi lui convient. Le raisonnement syllogistique tient le milieu entre la déduction primitive et la déduction parfaite, lesquelles, vues du dehors, sont identiques.

2° Dans son application des idées mathématiques à la conception des choses, nous avons vu Pascal considérer le monde comme infini, en grandeur et en petitesse. Il transporte purement et simplement à la réalité un concept qui lui paraît fondamental en géométrie.

Cette question de l'infini actuel joue un grand rôle dans les discussions philosophiques modernes. Un profond penseur, M. Renouvier, y voit en quelque sorte la question centrale de la métaphysique. Le problème est le suivant : en admettant que l'infini ait un sens comme symbole mathématique, peut-il être accouplé avec cet autre terme : l'existence actuelle ? Infini et réalité ne sont-ils pas contradictoires entre eux ? La question est embarrassante ; que faut-il entendre par existence actuelle, par réalité ? Quelle faculté en est juge ? La représentation sensible ? — Mais, de tout temps, les métaphysiciens ont soutenu que les sens n'atteignent que les apparences. L'entendement ? — Mais son objet est le général, et il n'est nullement évident que le général coïncide avec l'être. La raison ? — Mais répugne-t-elle vraiment à admettre l'infini ? Le point de vue le plus naturel est de faire juge de l'existence les sens unis à l'entendement. Or, à ce point de

vue, il est certain que l'infini régressif nous embarrasse. Mais l'infini progressif ne nous scandalise pas. Nous concevons, par exemple, que, voulant faire le compte des étoiles, on puisse compter toujours sans jamais arriver à un total fini. Mais, dira-t-on, si le nombre en est réellement infini, il existe, actuellement, une collection infinie. Et voilà ce qui est contradictoire. C'est l'infinité numérique dans la simultanéité que nous ne pouvons admettre. A quoi l'on peut répondre : 1° que l'idée de nombre est factice, qu'elle implique des unités finies et séparées, qui paraissent incompatibles avec la nature réelle des choses et de leurs rapports ; 2° que la notion de simultanéité est de même une notion factice très éloignée des réalités données, et imaginée pour faciliter à une conscience individuelle la représentation du monde comme d'un tout. Le nombre infini ne peut être qu'un symbole, mais il se peut qu'il soit un symbole commode.

En ce qui concerne la connaissance de l'homme, Pascal lui-même ne nous donne les formules mathématiques que comme des symboles. Mais ce sont des symboles singulièrement expressifs. Capable de pensée, l'homme peut embrasser et comme absorber l'univers : toute la matière n'est rien devant lui. Et, en même temps, l'homme passe l'homme. La pensée a besoin de se suspendre à l'amour, et, devant l'amour, elle n'est plus rien.

Doctrines hardies, qui supposent que toutes les lois de la nature se ramènent à des vérités mathématiques et que le cœur même dicte à la raison ses principes. Mais doctrine où se concilient merveilleusement les ambitions de la science et les exigences de la religion.

En ce qui concerne la connaissance de Dieu, la doctrine de Pascal sur les mathématiques est le point de départ d'une dialectique qui achemine l'homme vers une religion composée de mystères. De plus, elle nous offre, dans la théorie des infinis de différents ordres, un symbole du rapport entre Dieu et ses créatures, spécialement entre la grâce divine et notre libre arbitre. De notre point de vue, nous sommes quelque chose et nous pouvons quelque chose ; du point de vue de Dieu, nous ne sommes rien et la grâce est tout. Nous devons faire comme si le point de vue était le vrai, et travailler de toutes nos forces à atteindre notre fin. L'effort même que nous faisons est l'expression de la grâce divine qui, en réalité, fait en nous tout ce qui a du prix à ses yeux.

Philosophie étrange qui, commençant par les mathématiques et par l'éloge de la raison, se termine par un appel à l'amour et un pressentiment de Dieu ! Nous avons commencé par dire que

les mathématiques relèvent du seul entendement, et nous avons abouti à constater la supériorité du sentiment et du cœur sur l'entendement et la raison, la dépendance de la raison à l'égard du cœur. Nous avons commencé par faire de l'infini mathématique le type même de la réalité, et nous en arrivons à anéantir cet infini devant un infini d'un autre ordre, mystérieux et transcendant.

En poursuivant sa marche, la pensée de Pascal arrive au contraire de ce qu'il avait posé comme point de départ. Est-ce hasard ? Est-ce désordre ? « Les deux raisons contraires », dit Pascal. Il faut commencer par là. Sans cela, on n'entend rien. « Je n'admire point l'excès d'une vertu, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée. » Il faut être géomètre, et il faut être fin.

Est-ce donc que Pascal considère les contraires comme identiques au fond ? Nullement, car il en cherche la conciliation au nom du principe de contradiction.

Les mathématiques lui fournissent un modèle de conciliation par leur hiérarchie dans l'infini. Les contraires sont comme des infinis d'ordre différent, qui, séparés, sont réels les uns et les autres, mais chez lesquels les inférieurs disparaissent devant les supérieurs, quand on les met en rapport entre eux. Déjà nous avons vu la physique s'évanouir en quelque sorte devant les mathématiques qui, dans le mouvement, le nombre et l'espace, possèdent les principes du monde matériel. A son tour la mathématique nous achemine vers des sciences plus hautes, devant lesquelles elle s'effacera et s'anéantira : des sciences morales dont nous-mêmes sommes à la fois le sujet et l'objet. Il convient donc d'aborder maintenant l'étude de l'homme.

F. B.

Les questions d'Orient au XVIII^e Siècle

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Nous avons vu, dans les précédentes leçons, les questions qu'eurent à débattre en commun les puissances européennes à propos des Etats du centre ou de l'occident. Nous allons étudier les affaires d'Orient pendant la même période, c'est-à-dire les rapports des puissances orientales et les transformations du territoire dans l'Europe occidentale.

La plupart des documents qui peuvent servir à cette étude ont été publiés depuis un demi-siècle : Ce sont : 1° la correspondance des souverains et des ministres, surtout celle des souverains de Prusse, d'Autriche, de Russie ; 2° rapports et dépêches des ambassadeurs ; 3° récits contemporains et mémoires. Cette histoire a été entièrement renouvelée ; mais on ne la trouve dans aucun ouvrage exposé dans son ensemble. Elle est traitée à propos de chaque pays dans les grandes histoires d'Arneth, Hermann Preuss, Ranke ; Picken Wolf, Geffroy. Beaucoup de monographies ont été consacrées à un épisode ; Broglie, Brugles, Sorel, Sybel ont étudié des périodes particulières.

Il importe de montrer entre quelles puissances étaient répartis, au début du xviii^e siècle, les pays de l'Europe orientale ; comment, à leur sujet, se sont posées diverses questions ; à quels résultats sont arrivés, en essayant de les résoudre, les diplomates et les hommes de guerre.

I. — Au xvii^e siècle, trois grands États s'étendaient dans l'Europe orientale. Au nord, la Suède, maîtresse de la côte de la Baltique ; au centre, la Pologne ; au sud, l'Empire ottoman, maître du Danube jusqu'à Presbourg. Tous trois sont des États militaires, illustrés par des victoires ; ils ont souvent lutté entre eux. La Suède a lutté contre la Pologne ; la Pologne contre la Turquie. La Suède a essayé de démembrer la Pologne, et lui a fait perdre presque toutes ses conquêtes en terre russe. La Pologne a empêché les Turcs de prendre Vienne. Au commencement du xviii^e siècle, les États sont en décadence et ne sont plus capables de jouer le rôle de grandes puissances.

La Suède avait une armée nationale supérieure aux armées des États voisins ; Charles XII la perdit en Ukraine. Le pouvoir royal a été détruit par sa mort. Les familles nobles ont fait décapiter le ministre Goltz, et ont imposé à sa sœur et à son beau-père une capitulation qui supprime le pouvoir du roi. Le Conseil détient le pouvoir exécutif ; il a le sceau. La Diète vote l'impôt, décide la paix et la guerre. Les nobles y écrasent les trois autres ordres ; chacun d'eux a le droit de siéger ; mais beaucoup, afin d'éviter les frais, donnent procuration. Ceux qui siègent vendent leurs voix aux ambassadeurs étrangers ; la France et la Russie ont chacune un parti (partis des chapeaux et des bonnets). La lutte d'influence est continuelle.

La Pologne n'a perdu aucun territoire depuis la révolte de l'Ukraine ; mais, après les guerres de Sobiesky, elle a été réduite à l'impuissance complète par la Diète de 1717. Pour empêcher Auguste de devenir absolu, il a été décidé que l'armée ne dépass-

serait pas 16.000 hommes, et que le hetmann, nommé à vie, ne serait plus responsable envers le roi.

La Turquie, après la grande invasion de 1683, est irrémédiablement déchue. Sa force lui venait de son armée et du caractère belliqueux des sultans. Le sultan ne fait plus la guerre, il reste au sérail. L'armée avait été redoutable par les janissaires, la première troupe disciplinée qu'on ait eue en Europe ; on les élevait dès l'enfance au métier de soldat, on les soumettait dans les casernes à une dure discipline. Au xvii^e siècle, ils forment une classe héréditaire. On leur permet de se marier, d'avoir une famille, d'exercer un métier ; ils peuvent transmettre à leurs fils leurs privilèges. Il n'y a plus de discipline. Le grand succès des armées turques s'explique par la supériorité que leur donnaient, au xvi^e siècle, la discipline, la tactique, l'armement ; mais leur organisation est demeurée fixe, tandis que les armées des autres Etats se transformaient. Les Turcs sont donc arriérés. En outre, les guerres sont plus coûteuses. Les Turcs ont gardé une administration financière toute primitive. Ils ne sont plus assez riches pour entretenir leurs armées.

Ainsi les trois grandes puissances orientales du xvii^e siècle sont déchues au xviii^e siècle. Les traités ont donné à cette déchéance une consécration officielle. La Suède a cédé tout son empire de la Baltique, sauf une partie de la Poméranie et la Finlande. La Turquie a cédé d'abord la Hongrie et la Transylvanie, puis, en 1718 (Passarovitz), la petite Valachie et Belgrade. La Pologne a mis la constitution de 1717, qui la prive de toute force militaire, sous la garantie du tzar.

En face de ces trois puissances déchues, trois nouvelles puissances se sont élevées qui dominent l'Europe orientale. La Prusse s'est constituée en royaume au détriment de la Pologne. L'Autriche a reconquis le Danube sur la Turquie. La Russie a enlevé à la Suède les possessions de la Baltique ; ces trois Etats ont opéré de concert contre la Suède.

La question d'Orient se formule ainsi : que feront les nouvelles puissances à l'égard des anciennes ? Il se pose donc plusieurs questions d'Orient.

Afin de comprendre le caractère des négociations et des guerres d'Orient, il faut se représenter l'état des pays en décadence. Ce ne sont pas des nations cohérentes, unies par un sentiment patriotique. L'Empire ottoman est un amas artificiel de petits peuples chrétiens soumis par la force. La Pologne se compose de deux peuples ; celui de Pologne et celui de Lithuanie, et de plusieurs provinces enlevées aux chevaliers teutoniques ou à des princes

russe. La Suède, seule, est une nation ; mais la Finlande et la Poméranie ne font pas corps avec l'ancien Etat suédois. La plupart de ces pays sont de grandes plaines à peine peuplées, désertes ou habitées par des paysans misérables ; ils sont sans villes et sans vie politique. Il est naturel de les considérer comme des territoires vacants ; les populations sont clairsemées, barbares, indifférentes. Les démembrements seront faciles ; on comprend que les négociations soient menées avec désinvolture. Le caractère des guerres s'explique également. Les armées manœuvrent dans des régions vides, sans routes, où la difficulté est de faire vivre et avancer les soldats. Quelques sièges de forteresses, quelques batailles sont les seuls événements.

Les puissances nouvelles respecteront-elles les puissances déchues ? Celles-ci ne peuvent plus se défendre ni même s'unir.

Une monarchie luthérienne, une république aristocratique catholique, un État despotique musulman n'ont aucun lien commun. Toutes trois cependant ont un commun allié, qui s'est servi d'eux contre l'empereur : la France, alliée aux Ottomans depuis le xvie siècle, à la Pologne et à la Suède depuis le xvii^e. La France pourrait prendre la défense de ses trois alliés ; mais elle est trop loin et ne peut fournir que des subsides et un appui indirect. Par contre, les trois États ont un ennemi commun : l'empire russe, qui les limite et a besoin, pour entrer en contact avec l'Europe, de s'étendre jusqu'à la Baltique, la mer Noire et l'Allemagne.

La Suède et la Turquie ont chacune un voisin et un adversaire : la Prusse et l'Autriche. La Pologne limite les trois puissances.

L'histoire de l'Europe orientale se divise en deux périodes. Jusqu'en 1768 les « *puissances actives* » ne songent qu'à maintenir les « *pays passifs* » dans l'état de faiblesse où ils sont, sans s'approprier leur territoire. A partir de 1768, elles travaillent à les réduire. Ces deux périodes correspondent donc à deux politiques : la *politique de maintien* et la *politique de démembrement*.

I. — La politique de maintien commence avec les grands succès des trois puissances et dure un demi-siècle. Dans les premières années, chaque État travaille pour son compte. Pierre le Grand, seul, intervient en Pologne pour empêcher le changement de Constitution.

La première entente se produit quand on prévoit la mort d'Auguste II. Les trois États veulent écarter le candidat français Stanislas et empêcher des réformes qui risqueraient de fortifier la Pologne. Ils ont convenu d'abord de favoriser un prince portugais ; puis la Russie et l'Autriche se sont laissé gagner par Auguste de Saxe ; et Frédéric-Guillaume se retire. Les Polonais élisent Sta-

nislas ; les troupes russes et autrichiennes entrent en Pologne ; la France n'envoie que 1500 hommes. Les puissances font triompher l'Electeur de Saxe. L'entente entre le gouvernement russe et le gouvernement autrichien persiste et conduit à une alliance offensive contre la Turquie. Le gouvernement d'Anna (1730-1740) a besoin d'une guerre pour occuper son armée ; Charles VI s' imagine conquérir, sans peine, la vallée du Danube (guerre de 1736 à 1739). Les généraux autrichiens ne s'entendent pas, manquent de sang-froid, reculent devant les Turcs, qui reprennent Belgrade. Les Russes, sous la conduite de Munich, opèrent dans les steppes du Dnieper. Ils n'avancent que peu à peu. Les Autrichiens se décident à traiter, abandonnent les conquêtes du prince Eugène (Valachie, Belgrade), reculent jusqu'à leur frontière actuelle (paix de Belgrade 1739). Les Russes n'obtiennent qu'Azov. En Pologne, le parti antirusse essaie de profiter de la guerre pour tenter une alliance entre les trois pays menacés. Il attaque même les troupes russes et envoie un agent à Constantinople (1739). La France pousse les Suédois contre la Russie. Mais l'armée suédoise manque de tout. Le gouvernement russe est forcé de faire la guerre ; les Suédois reculent. Les Russes conquièrent une partie de la Finlande ; et, quand la France parvient à faire conclure la paix, la Russie garde sa conquête (1743).

Pendant ces dix années, la Russie a donc remporté des succès en Pologne, en Turquie, en Suède.

En 1735, le Courlandais Biren a profité de son influence pour forcer les États à l'élire duc. La Courlande est occupée par des troupes russes. La marche de la Russie est arrêtée pour vingt ans par la lutte entre les deux autres puissances actives, l'Autriche et la Prusse. Les trois guerres de Silésie détournent de l'Orient les forces des trois États. Quand les guerres d'Occident sont terminées (1763), les trois puissances se retrouvent en présence et reprennent leur ancienne politique, qui a pour objet de maintenir le *statu quo* et d'empêcher le relèvement de leurs voisins sans toucher à leur territoire.

La puissance la plus intéressée dans les affaires d'Orient (car elle confine à la fois aux trois États) est la Russie. Catherine vient de prendre en main le gouvernement ; elle est occupée d'abord en Courlande par la question de Pologne. Elle agit seule, rétablit le vieux Biren, malgré les États et bien qu'on eût élu Charles de Saxe. Elle emploie à cette occasion des procédés dont elle usera vis-à-vis de la Pologne. Mais il lui faut, pour la Pologne comme pour la Suède, la coopération de l'autre voisin, la Prusse ; des relations amicales s'établissent avec Frédéric. Les deux souve-

rains ont signé un traité secret, s'engageant à garantir la constitution de la Suède, à empêcher qu'elle ne soit changée au profit du roi. De même pour la Pologne. Il s'agit d'abord d'assurer à Auguste III un successeur docile. On décide d'élire un Piast. Catherine, qui va mourir, propose un favori, neveu des Czartorisky, Stanislas. Un article secret du traité reconnaît *que l'intérêt de Sa Majesté et du roi de Prusse exige de prendre garde que la république de Pologne soit maintenue dans son libre droit d'élection et qu'il ne soit permis à personne d'en faire un royaume héréditaire*. Par un nouveau traité conclu en 1764, Frédéric promet d'envoyer des troupes. L'entente porte sur deux questions : le maintien du royaume électif et le *liberum veto*. Il s'agit donc d'empêcher la Pologne de sortir de l'impuissance. Dans cette affaire, Catherine a la haute main ; son ambassadeur Repuine gouverne par le moyen des Czartorisky. Mais il n'est pas question de partage, bien que l'ambassade française le craigne ; Catherine a même accordé la promesse de quelques réformes. La Pologne lui appartient ; Frédéric s'inquiète ; mais il n'est pas en état de soutenir une guerre. L'Autriche est à l'écart ; Catherine méprise Marie-Thérèse et Joseph, « il piccolo bambino ».

II. — La période de démembrement commence en 1768. C'est le résultat d'événements imprévus, dont il faut suivre l'enchaînement. Le démembrement s'est opéré en deux temps : le premier dure de 1768 à 1775 ; le deuxième, de 1783 à 1795.

La politique de Catherine a provoqué le démembrement. Elle ne s'est pas bornée, comme Frédéric, à maintenir le *statu quo*, ce qui était facile et ne créait pas de conflit avec la masse des nobles polonais. Elle a voulu modifier la constitution sur un point qui touchait vivement les Polonais. Il y avait dans les provinces frontières des dissidents, des protestants dans la province conquise sur les Teutoniques, des orthodoxes dans les provinces de la Russie blanche et dans la Petite Russie. Les deux souverains les avaient pris sous leur protection dès le traité d'Oliva. Frédéric se contentait de demander l'exercice de la religion. Catherine voulait que ses protégés fussent rétablis dans le droit d'exercer les charges. Repuine le demanda à la Diète. La Diète ne céda qu'à la force, mais Catherine avait blessé les Polonais. La moyenne noblesse et le clergé se soulevèrent et organisèrent une confédération (Bar). Les confédérés commencèrent la guerre contre les troupes russes. Le gouvernement français les aida, mais autant qu'il aida Stanislas. La Turquie est excitée par Vergennes et mal disposée pour la Russie. Les Polonais songèrent à se servir des Turcs ; quelques Polonais se réfugièrent en territoire turc. La

confédération avait son centre au milieu des territoires turcs. La Porte déclara la guerre, à la grande joie de Catherine. La guerre se fit sur trois points. La question d'Orient turque revêt dès ce moment les trois formes qu'elle conservera pendant un siècle. Les Russes veulent avoir une flotte sur la mer Noire, conquérir le pays au sud, s'avancer vers Constantinople, soulever les peuples chrétiens. Les opérations se déroulent sur ces trois terrains. Une flotte, envoyée par le détroit de Gibraltar dans l'archipel, va porter des armes aux chrétiens soulevés. Le plan de guerre avait été préparé dès 1763; mais la tentative de soulèvement échoue. La flotte turque est brûlée à Tchesmé. Perekop, Kertch sont occupés; on crée un parti russe en Crimée. Les troupes russes du Danube sont mal équipées, mal montées. Les armées turques sont plus mal pourvues encore. C'est une guerre de borgnes contre des aveugles. Les Russes prennent Choczym et entrent en Moldavie.

L'Angleterre, en ce temps, se désintéresse de l'Orient; elle a laissé la flotte russe se ravitailler dans les ports anglais. La France est l'alliée de la Turquie; Choiseul propose de couler la flotte à Gibraltar: on n'osa pas.

La Russie fait, tous les ans, des progrès aux dépens de la Turquie; ses troupes parviennent jusqu'au Danube. Catherine songe à constituer des principautés indépendantes (Crimée, Moldavie, Valachie).

Les deux autres puissances s'inquiétèrent. Frédéric ne pouvait rien; mais il fit des représentations. L'Autriche arma et finit par conclure un traité d'alliance défensive avec la Porte en juillet 1771. Il semblait que la guerre allait éclater entre les deux puissances.

La guerre de Pologne eut une autre conséquence.

Les deux États neutres ont établi un cordon de troupes et en ont profité pour empiéter, à la frontière, sur le territoire polonais. Frédéric fait enlever 7.000 filles pour peupler la Poméranie. Le gouvernement autrichien fait occuper le comté de Zips sur lequel il prétend avoir des droits. Cette occupation semble avoir donné à Frédéric l'idée d'une annexion. — C'est lui qui a fait accepter à Catherine l'idée de substituer au dépouillement de la Turquie, profitable à la seule Russie, le dépouillement de la Pologne au profit des trois puissances. Dès lors, il offre à Catherine son alliance; il faut ensuite décider l'Autriche. Marie-Thérèse ne voudrait pas du partage; Joseph et Kaunitz ont moins de scrupules. Marie-Thérèse finit par céder. Dès lors, il s'agit de s'entendre sur le choix des territoires. L'Autriche prendrait de pré-

férence la Silésie ou une partie de la Turquie. Frédéric tient à ce qu'elle reçoive une partie de la Pologne; il sait qu'elle ne veut pas la guerre et l'engage à prendre. Marie-Thérèse veut que du moins l'on prenne beaucoup. Le principe du partage est posé par le traité du 19 février 1772. Le partage donna aux Autrichiens plus qu'aux autres puissances. La Prusse reçut 600.000 âmes; la Russie 1.800.000; l'Autriche, 2.800.000 (Pomérellie, Russie blanche, Galicie, provinces qui ne sont pas peuplées de Polonais).

En résumé, c'est Catherine qui a causé la guerre; l'Autriche a donné l'exemple de la première occupation en Pologne. A Frédéric revient l'idée d'une annexion. Les deux adversaires de la Pologne ont eu la moindre part; son allié a reçu la plus forte. Marie-Thérèse a pleuré et pris.

Le partage a facilité un arrangement avec la Turquie. Catherine indemnisée a fait une campagne décisive; son armée a franchi le Danube, et le vizir s'est laissé cerner. Il a signé le traité de Kouschouk-Kainardji; la Russie obtient peu de territoire, mais stipule l'indépendance du khan de Crimée et un droit de protection sur les chrétiens de l'empire ottoman. Joseph, trouvant que son acquisition était incomplète, obtient des Turcs, en échange de ses bons offices, la cession d'un territoire appartenant à la Moldavie et peuplé de Roumains.

La deuxième période de démembrement s'ouvre en 1783. La Suède a profité de la première crise pour se fortifier. Gustave, avec l'argent français et l'aide de Vergennes, a gagné la garde, les bourgeois, et fait un coup d'État. Grâce à l'appui des trois ordres inférieurs, il s'est fait donner le pouvoir qu'avaient les anciens rois et le droit de disposer de l'impôt; il lui faut une guerre offensive. Mais un revirement se produit dans les alliances. Au début, Catherine a pour allié Frédéric; mais, dès 1778, elle s'éloigne de lui, et se tourne vers la Turquie; Joseph devient son allié. La mort de Marie-Thérèse acheva le rapprochement. On croit alors que l'empire ottoman est perdu. Kaunitz dit qu'une petite armée suffirait à le chasser d'Europe, Catherine expose ses projets. Dès 1779, elle songe à faire de son petit-fils Constantin un empereur grec. En 1781, les souverains concluent une alliance. Joseph demande à Catherine de formuler ses projets (voir le Mémoire de 1782). Ces projets sont abandonnés. Mais Catherine a préparé l'annexion de la Crimée; un parti russe la demande. Potemkine va l'organiser; Catherine accomplit son fameux voyage en Tauride. Les Turcs envoient un ultimatum et déclarent la guerre; mais ne sont pas plus prêts qu'en 1769. Cette fois la Russie a un allié,

Joseph, qui a réuni 251.000 hommes en trois armées (Danube, Bosnie, Moldavie). La Turquie n'est plus isolée. L'Angleterre et la Prusse ont peur de voir la Russie s'agrandir. « *Ge et Gu* » sont en hostilité avec Catherine ; mais ils ne veulent pas faire la guerre eux-mêmes et cherchent plutôt à lui susciter des ennemis. Le roi de Suède, Gustave, est prêt le premier. Catherine redoute une attaque ; une panique se produit à Saint-Pétersbourg. Bientôt Gustave est sans argent, il se décide à la paix. La Russie renonce à garantir la Constitution. La Suède est libre désormais.

En Prusse, Frédéric-Guillaume, à l'instigation de Hertzberg, veut forcer l'Autriche à rendre la Galicie et obtenir de la Pologne en échange Thorn et Dantzig. Depuis le premier partage, il s'est formé en Pologne un parti qui veut se délivrer du joug de la Russie et faire une réforme. Il semble que les trois États menacés vont former, en face de la ligue austro-russe, une contre-ligue soutenue, non plus par la France impuissante en Orient, mais par une des trois puissances actives qu'appuient encore l'Angleterre et la Hollande.

La Russie et l'Autriche espéraient démembler l'empire turc ; ce projet échoua. Catherine ne put envoyer une flotte. La guerre se fit dans les déserts du Bug et Dniester et consista en sièges de forteresses. Les Autrichiens n'avancèrent pas : la maladie détruisit leur armée ; les généraux manquèrent de décision. Joseph tomba malade. Quand il mourut, en février 1790, la Russie avait vaincu les Turcs et les Suédois ; mais une armée suédoise menaçait Saint-Pétersbourg, et les Polonais exigeaient le retrait des troupes russes. Léopold trouvait l'Autriche dans une situation encore plus critique ; 150.000 Prussiens massés en Silésie allaient envahir la Bohême. Les insurgés de Belgique, les mécontents de Hongrie recevaient des encouragements ; les Polonais menaçaient la Galicie.

Les deux puissances évitèrent tant de périls grâce à la prudence, à la fermeté de leurs souverains ; grâce aussi à la Révolution, Gustave prit parti pour Louis XVI, voulut diriger la croisade contre les rebelles et fit la paix en août en 1790. Le *statu quo* était maintenu ; mais la Suède n'avait plus à redouter l'intervention des Russes. En Prusse, le roi abandonne Hertzberg qu'il tient pour un révolutionnaire, adopte une politique nouvelle et signe avec Léopold la convention de Reichenbach. On négocie la paix avec la Turquie. Les Autrichiens n'élèvent aucune prétention. Catherine se contente d'Otchakof et du territoire limité par le Bug. Sans doute les Polonais ont réussi à se donner une Constitution (3 mai 1791), mais Catherine attend qu'un parti opposé à

cette Constitution se forme pour le soutenir. Dès lors elle fait envahir la Pologne ; la Prusse saisit l'occasion d'occuper la Pologne. Le deuxième partage a lieu ; Catherine prend la moitié de la Lithuanie. Pour la première fois, un mouvement national soulève la petite noblesse et les paysans de Pologne. C'est un prétexte pour déclarer la Pologne incapable de se gouverner et effectuer de nouvelles conquêtes.

Ainsi les trois puissances actives, après avoir hésité à contracter des alliances et avoir deux fois essayé de conquérir l'empire ottoman, se trouvent réunies par le démembrement de l'Etat qui était leur commun voisin. Pendant ce temps, la Suède s'est affranchie et a rétabli un gouvernement capable de se défendre. La Turquie n'a été entamée qu'à la frontière, et n'a perdu ni les Balkans, ni Constantinople, ni la mer Noire. Les trois puissances n'ont réussi que dans leurs entreprises contre l'Etat sans défense : la Pologne qu'elles ont détruite. Les questions relatives aux partages ont déterminé et maintenu leur alliance ; Frédéric disait que ses alliés et lui avaient communiqué du corps de la Pologne.

L.

La « Fille du Cid »

de Casimir Delavigne.

Conférence, à l'Odéon, de M. HENRI CHANTAVOINE,

Professeur de rhétorique au lycée Henri IV.

MESDAMES, MESSIEURS,

Le directeur et les artistes de l'Odéon ont obéi, je crois, à un bon sentiment de reconnaissance littéraire en ranimant le souvenir de Casimir Delavigne sur ce théâtre, où il a remporté autrefois d'éclatants succès. *La Fille du Cid* n'est peut-être ni la plus célèbre ni la meilleure de ses pièces ; elle a cependant, comme vous le verrez tout à l'heure, son mérite et son intérêt. Je ne vous promets pas du tout d'apporter, sur cette *Fille du Cid*, des idées très neuves ni très profondes ; mais je vous promets deux choses : la première, c'est de ne pas sortir de mon sujet, de ne pas me livrer ici à des allusions indiscrettes, de ne pas m'emparer, par

exemple, de tel vers de la pièce, que vous pourrez entendre tout à l'heure, pour jeter le trouble dans ce lieu paisible ; la seconde, c'est de vous parler de Casimir Delavigne avec une déférence très respectueuse et aussi voisine que possible de l'admiration.

Quelles ont été les causes principales du grand, du long succès au théâtre de Casimir Delavigne ; pourquoi, depuis, cette faveur a un peu baissé ; pourquoi cependant il est équitable de s'en tenir, avec lui, sans l'exalter, sans le dénigrer, à une opinion moyenne entre les opinions extrêmes ; quelles sont enfin les qualités de Casimir Delavigne comme dramaturge et ses mérites comme écrivain dramatique : c'est ce que je voudrais chercher devant vous et avec vous, clairement si je le puis, et en tout cas, — j'ose vous en répondre à l'avance, — très simplement.

Je n'ignore pas qu'il y a une mode nouvelle de critique et de conférences : à la conférence respectueuse, nous avons vu succéder la conférence agressive et désobligeante. Cette nouvelle manière de tomber à bras raccourcis sur un auteur, qu'on s'est chargé de présenter au public et envers lequel on a, par cela même, contracté une sorte d'obligation ; cette méthode qui consiste à déployer son esprit — quand on en a — aux dépens de sa victime, et à se faire, si j'ose m'exprimer ainsi, un tambour, — un petit tambour, — avec les œuvres et la peau des autres, n'est pas précisément de mon goût. Vous me permettrez de m'en tenir aux vieux usages ; je les préfère, — et j'aime mieux vous le dire tout de suite, pour qu'il n'y ait pas de malentendus entre vous et moi.

Il y a, sur le compte de Casimir Delavigne, des plaisanteries classiques. Vous avez certainement lu quelque part ces vers de Desnoyers, un autre poète oublié :

Habitants du Havre, Havrais,
J'arrive de Paris exprès
Pour mettre en pièces la statue
De Delavigne Casimir :
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

On a pu dire plus récemment, et avec un peu de sévérité, que Casimir Delavigne ressemblait à un poète lyrique, comme un garde national à un grenadier de la Grande Armée : dans le même ordre d'esprit et dans le même genre de plaisanterie, on pourrait dire que les vers de Casimir Delavigne ressemblent aux vers de Hugo, comme un casque de municipal ressemble au casque de Romulus.

Mais Hugo lui-même, parlant de Casimir Delavigne, a été plus juste ; et, bien qu'il y ait dans ses paroles un peu d'ironie hautaine et respectueusement méprisante, il a écrit ceci : « Quoique la

faculté du beau fût développée à un rare degré chez M. Delavigne, l'essor de la grande ambition littéraire, en ce qu'il peut avoir parfois de téméraire et de suprême, était arrêté en lui, et comme limité par une sorte de réserve naturelle, qu'on peut louer ou blâmer, selon qu'on préfère dans les productions de l'esprit le goût qui circonscrit ou le génie qui entreprend ; mais qui était une qualité aimable et gracieuse, et qui se traduisait en modestie dans son caractère et en prudence dans ses ouvrages. »

Malgré ces plaisanteries, malgré ce jugement plein de restrictions, il n'en est pas moins vrai, et d'une manière éclatante, que, entre 1819 et 1840, Casimir Delavigne a obtenu au théâtre le plus grand succès. D'où vient cela ?

Rien n'est plus mobile, rien n'est plus capricieux que le théâtre, presque rien n'est plus douteux, plus inconstant que ce personnage à mille têtes qu'on appelle le public. La fortune d'une pièce de théâtre ne dépend pas seulement du sujet, du mérite même de la pièce, des acteurs : il dépend encore, en grande partie, du jeu des circonstances ; il dépend aussi et beaucoup de la personne de l'auteur. Or, Casimir Delavigne était en ce temps-là ce qu'on pourrait appeler un auteur sympathique. Les jeunes poètes, les romantiques, qui allaient bouleverser, révolutionner le théâtre, émouvoir mais inquiéter un peu les bons bourgeois, promettaient tous les jours quelque chose de nouveau. On attendait un Shakespeare ; il était en route ; il allait paraître. Et les romantiques disaient : « Quand surgira le grand poète dramatique qui sera à Shakespeare ce que Napoléon était à Charlemagne ? » Ce très grand poète dramatique ne surgissait pas encore. Or, Casimir Delavigne, frère de Germain, était, depuis 1817, un poète très lu et populaire. Il avait écrit les *Messéniennes* ; il avait pleuré en vers, dont quelques-uns sont très beaux, le *Désastre de Waterloo* et la *Dévastation du Musée*, et il avait prêché en vers très éloquents *l'Union de tous les Français après le départ des étrangers*. Il avait fait ensuite les *Chants populaires*, dont vous connaissez au moins la *Parisienne* et la *Varsoivienne*, qui sont des *Marseillaises* bourgeoises ou de petites réductions de la véritable *Marseillaise*. — Donc, le nom de Casimir Delavigne, sur une affiche matérielle ou fictive, était comme une garantie de sécurité et presque un signe d'espérance.

Il faut bien remarquer en outre que nos bons ancêtres, qui avaient peut-être leurs ridicules, dont nous rions aujourd'hui, parce que nous les avons remplacés par d'autres, se faisaient du théâtre une idée qui n'est plus tout à fait celle que nous en avons. En ce temps-là, on voulait aller au théâtre pour s'amuser. « Aller

à la Comédie », cela signifiait passer, sans se creuser la tête, sans se la casser surtout, deux ou trois bonnes heures en famille ; verser des larmes naturelles à propos d'émotions vraies ; rire d'un rire très franc et très joyeux, pour des pièces légères peut-être, superficielles, insignifiantes, tout ce qu'on voudra, mais amusantes : voilà quel était le rêve bourgeois de cette société primitive. Cette manière de comprendre le théâtre n'est pas tout à fait sans intelligence. Cette société-là, qui, après tout, valait bien la nôtre, était inquiétée par certains problèmes ; mais elle avait fait assez de révolutions pour vouloir s'amuser, au moins au théâtre. Ecouter avec stupeur des choses peu claires ; se prendre la tête dans les mains pendant les entr'actes ; sortir du théâtre ahuri, consterné, n'ayant pas compris grand'chose à ce qu'on vient d'entendre ; rentrer chez soi et se mettre les pieds dans ses pantoufles avec mélancolie ; ce n'est pas l'idéal d'une bonne soirée, et c'est assez le portrait d'une soirée perdue. Les bourgeois que ces honnêtes gens étaient, — que nous sommes encore, quand nous osons être bourgeois, — ne voulaient pas d'émotions si discutées et aimaient mieux, très tranquillement, très simplement, et, si vous voulez, très petitement, être sûrs de leur plaisir et le savourer en paix.

Mais voici que, à ces habitudes bourgeoises, répondent tout de suite les protestations ou, si vous aimez mieux, les révolutions romantiques. Je n'ai pas le loisir ni l'intention de vous lire, les unes après les autres, toutes les préfaces des pièces de Victor Hugo ; j'ai choisi cependant deux ou trois endroits caractéristiques qui montrent d'une manière très nette la différence entre les tendances du théâtre dramatique et les habitudes du théâtre ancien ; nous comprendrons mieux ensuite le tour d'esprit, non seulement de Casimir Delavigne, mais aussi du public qui écoutait ses pièces. — Il va sans dire que j'ai pour le génie lyrique et dramatique de Victor Hugo l'admiration la plus pieuse ; mais peut-être cette admiration ne s'étend-elle pas jusqu'à toutes ses préfaces, de la première ligne à la dernière. J'avoue que, dans ses préfaces, qui sont quelquefois des affiches et des annonces énormes, il y a des choses, — vous m'excuserez, — que je ne comprends pas très bien. Voici ce qu'écrivait Victor Hugo dans la préface de *Lucrèce Borgia* ; je le lirai sans le moindre commentaire :

« L'auteur de ce drame sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. Il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. Quand il voit chaque soir

ce peuple si intelligent et si avancé, qui a fait de Paris la cité centrale du progrès, s'entasser en foule devant un rideau que sa pensée, à lui, chétif poète, va soulever le moment d'après, il sent combien il est peu de chose, lui, devant tant d'attente et de curiosité ; il sent que, si son talent n'est rien, il faut que sa probité soit tout ; il s'interroge avec sévérité et recueillement sur la portée philosophique de son œuvre, car il se sait responsable, et il ne veut pas que cette foule puisse lui demander compte, un jour, de ce qu'il lui aura enseigné. Le poète aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène (du moins tant que dureront les temps sérieux où nous sommes) que des choses pleines de leçons et de conseils..... »

Ainsi, il était entendu que le drame allait être une chaire, une tribune, une école ; que le peuple devrait venir là pour s'instruire encore, pour essayer de sonder tous les problèmes philosophiques, tous les problèmes politiques, tous les problèmes sociaux qui s'imposent un moment à l'attention généralement distraite des hommes. — Voici une autre définition du drame ; et celle-là peut-être est la plus pleine, mais aussi, à mon humble avis du moins, la plus obscure :

« Il l'a déjà dit ailleurs, le drame comme il le sent, le drame comme il voudrait le voir créer par un homme de génie, le drame selon le dix-neuvième siècle, ce n'est pas la tragi-comédie hautaine, démesurée, espagnole et sublime de Corneille ; ce n'est pas la tragédie abstraite, amoureuse, idéale et discrètement élégiaque de Racine ; ce n'est pas la comédie profonde, sagace, pénétrante, mais trop impitoyablement ironique de Molière ; ce n'est pas la tragédie à intention philosophique de Voltaire ; ce n'est pas la comédie à action révolutionnaire de Beaumarchais ; ce n'est pas plus que tout cela, mais c'est tout cela à la fois ; ou, pour mieux dire, ce n'est rien de tout cela. Ce n'est pas comme chez ces grands hommes, un seul côté des choses systématiquement et perpétuellement mis en lumière, c'est tout regardé à la fois sous toutes les faces. S'il y avait un homme aujourd'hui qui eût réalisé le drame comme nous le comprenons, ce drame, ce serait le cœur humain, la tête humaine, la passion humaine, la volonté humaine ; ce serait le passé ressuscité au profit du présent ; ce serait l'histoire, que nos pères ont faite, confrontée avec l'histoire que nous faisons ; ce serait le mélange sur la scène de tout ce qui est mêlé dans la vie ; ce serait une émeute là et une causerie d'amour ici ; et, dans la causerie d'amour, une leçon

pour le peuple, et, dans l'émeute, un cri pour le cœur ; ce serait le rire ; ce serait les larmes ; ce serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, la vie, et au-dessus de tout cela on sentirait planer quelque chose de grand ! » — Au dessus.... et très haut !

A ces préfaces extrêmement intéressantes, tout à fait lyriques, mais, pour un prosateur et un bourgeois de ce temps-là comme du mien, très démesurées, la génération qui précéda et suivit 1830 ne comprenait pas toujours ce que les poètes auraient voulu qu'elle y comprît. Et non seulement elle était récalcitrante aux préfaces, mais, il faut bien le dire maintenant, elle était également récalcitrante aux œuvres. On lui présentait sur la scène des sujets qu'elle ne saisissait pas très bien ; on faisait venir devant elle des personnages dramatiques, shakespeariens, mais qui avaient l'air de tomber de la lune. Elle voyait, par exemple, Hernani,

. une force qui va,
Agent aveugle et sourd des mystères funèbres,
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !

arriver dans une maison, par un escalier dérobé, ou par la fenêtre, et là, révolutionner tout le monde ; elle voyait une femme placée entre un seigneur et un bandit, — et, naturellement, cette femme préférerait tout de suite le bandit. Dans *le Roi s'amuse*, le personnage héroïque était un bouffon ; et le personnage, non pas bouffon, mais odieux par certains côtés, était le roi. On proposait sur ce théâtre, ou plutôt on supposait la réhabilitation de Lucrèce Borgia par l'amour maternel ; Marion Delorme était la courtisane, elle aussi, réhabilitée. A ces personnages héroï-comiques, à ces situations obscures, étonnantes quelquefois, souvent invraisemblables, le bon public ouvrait de grands yeux, et il ouvrait aussi une grande bouche.

Autre chose, qui nous paraît bizarre maintenant, mais qui cependant était très réel : le public était gêné par le style. Vous vous rappelez cette très jolie histoire que l'on raconte, et qui, paraît-il, est vraie, sur Emile de Girardin, le grand journaliste, et sur Théophile Gautier. De Girardin, un des pères du roman-feuilleton, avait laissé publier dans son journal un roman quelconque, — prenez le titre qu'il vous plaira : *Les deux Gosses*, par exemple ; — et ce roman avait le plus puissant attrait pour la masse du public, qui suivait la catastrophe avec une anxiété croissante. Ce roman-feuilleton était écrit d'une manière rapide et un peu négligée, comme nous écrivons nous autres. Théophile Gautier s'en indigne et prétend que c'est là une besogne très facile.

De Girardin, alors, lui propose un pari : « Voilà, lui dit-il, une plume et de l'encre ; faites-moi tous les jours un roman-feuilleton : je vous le publierai. » Théophile Gautier accepte le pari, et se met à l'œuvre. Il commence son roman ; cela va très bien pendant dix jours, pendant quinze jours ; et c'est écrit comme Théophile Gautier savait écrire. L'auteur va trouver, un jour, de Girardin : « Le pari est gagné ? — Oui ; mais le roman n'est pas fini, et puis on se désabonne. — On se désabonne ! — Oui, reprit Emile de Girardin : voyez-vous, il y a le style qui les gêne ! »

Eh bien, c'est un peu ce qui arrivait avec certaines hardiesses éclatantes, mais véritablement trop lyriques, du théâtre de Victor Hugo. La langue dramatique de Casimir Delavigne paraissait plus naturelle et plus intelligible du premier coup. Le public se rendait très bien compte que, si le passé était tout à fait passé, l'avenir n'était pas mûr encore. Il ne voulait pas des classiques obstinés et attardés, pas plus qu'il n'entendait vivre sous une monarchie absolue et sans la Charte ; il ne voulait ni de l'ancienne tragédie purement classique, ni du drapeau blanc. Il ne voulait pas non plus des exagérations, des audaces et des invraisemblances romantiques ; il voulait quelque chose, — et c'est ce que réalisa Casimir Delavigne, — comme la *tragédie constitutionnelle*, si je puis ainsi dire. Il était très persuadé qu'un trône entouré d'institutions républicaines était la meilleure des républiques ; il était très persuadé de même qu'une tragédie néo-classique, ou pseudo-romantique, comme il vous plaira, gardant quelque chose du passé, ayant déjà quelque chose de l'avenir, était une excellente tragédie de transition, en attendant que l'éducation de l'intelligence, des sentiments et des habitudes du public fût autrement faite. Et il n'était pas tellement déraisonnable.

Eh bien, cette tragédie constitutionnelle, Casimir Delavigne la lui offrait. Et de même que tout à l'heure je vous citais Victor Hugo dans ses drames, de même je vais vous citer maintenant l'opinion d'un critique du temps, très oublié d'ailleurs ; mais je recommande aux personnes de loisir de vouloir bien se reporter, pour se rendre compte des choses, aux écrits de feu M. Duviquet et de feu M. Prosper Poitevin. Voici ce qu'écrivait M. Poitevin :

« M. Casimir Delavigne ose au théâtre tout ce qu'on y peut oser avec convenance ; il se garde bien, et nous lui en savons un gré infini, de pousser la hardiesse poétique au delà. Un goût sûr, une profonde connaissance de la scène le garantissent de ces inconcevables écarts auxquels le mauvais goût d'un temps et

d'un siècle peuvent bien applaudir, mais que condamne la raison qui, elle, est de tous les temps et de tous les siècles :

Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

« Oui, assurément, il est des licences que l'art lui-même conseille et autorise : le vieux et sévère législateur de notre Parnasse en convient. Il a trouvé fort naturel que, de son temps, Corneille et Molière aient, dans quelques-uns de leurs ouvrages, secoué le joug d'une poétique exigeante à l'excès et gênante pour eux hors de tout propos ; et aujourd'hui personne ne blâmerait un auteur qui saurait, comme eux, se révolter avec intelligence contre la règle, et l'enfreindre au profit de l'art.

« Mais, sous prétexte de suivre leur exemple, peut-on se permettre de fouler aux pieds toutes les idées reçues, et de s'abandonner sans frein à ses capricieuses et bizarres inspirations ? S'il est des règles arbitraires dont on peut s'affranchir sans danger, n'est-il pas aussi des principes invariables qu'il faut nécessairement respecter, des lois qu'on ne peut enfreindre sans péril ? Travailler de ses deux mains à briser tout entier le vieux moule, comme s'il n'en pouvait plus sortir de chefs-d'œuvre, n'est-ce pas agir en Erostrate et faire de la profanation un moyen de célébrité ? »

Vous voyez quelle protestation énergique du « juste milieu » éclate dans ces lignes, quelle colère du centre gauche en face des hardiesses de Victor Hugo et de ses amis ; et, au contraire, quelle admiration diligente, classique, respectueuse, attendrie, pour cette tragédie de demi-mesure, très intéressante, il faut le reconnaître, mais qui, depuis, a un peu vieilli pour nous, de M. Casimir Delavigne.

Il y a deux points surtout sur lesquels on lui a cherché chicane et sur lesquels je voudrais bien le justifier un peu devant vous. Nous usons volontiers et souvent nous abusons de deux mots qui ont cours forcé : la *vérité historique* et la *couleur locale*. Il faudrait s'entendre : la vérité historique est-elle possible, est-elle nécessaire au théâtre ? — Je vous demande pardon si j'expose ici des idées que je trouve très naïves et très justes, puisque je les ai, mais qui pourront sembler paradoxales. Je ne crois pas que, même en histoire, on puisse arriver à la découverte de la vérité. Les historiens sont des hommes très intelligents et travailleurs : ils n'arrivent, en somme, qu'à une vérité approximative. Nous ne savons pas bien ce qui s'est passé il y a dix ans ; nous savons encore un peu moins ce qui s'est passé il y a dix siècles.

Or, je crois que le Cid est du ^x^e siècle, et que, pour très bien connaître l'histoire du ^x^e siècle, il faudrait être un Espagnol très averti.

Non seulement cette vérité historique ne me paraît pas très possible, mais j'ajoute qu'elle ne me paraît pas très nécessaire. Le théâtre vit en général de simplifications. Et il y a une chose que nous avons tous reconnue, vous et moi. Nous arrivons au théâtre avec notre petit bagage historique, qui, en général, est assez mince, — je parle du mien ; nous avons une idée préconçue sur les personnages qu'on va nous montrer ; sur eux nous avons su quelque chose quand nous étions petits, mais, comme nous sommes devenus grands, nous n'avons plus d'opinion très nette, et nous nous arrêtons généralement à la vraisemblance. Elle est si forte, et la légende se substitue si facilement à l'histoire, que, si l'on a le malheur de nous présenter un personnage que nous ne connaissons pas, nous nous révoltons. Quand j'étais petit, — c'est préhistorique, — nous avions entre les mains d'excellentes petites histoires de France faites par M^{me} de Saint-Ouen. Cela allait de Pharamond à Louis-Philippe : Pharamond, qui avait une belle couronne ; Louis Philippe, qui avait des épaulettes de général de division. Nous faisons sur nos livres des simplifications très radicales : nous mettions des pipes à tout le monde. Au théâtre, nous procédons un peu comme cela : c'est élémentaire, cela répond à un sentiment tout naturel et peut-être à une prédisposition secrète de l'esprit humain.

Cette vérité historique ne me paraît donc ni très possible, ni très nécessaire, ni même, dans certains cas, toujours admissible au théâtre. Il en est de même de la couleur locale. La couleur locale, surtout pour nous, maintenant que l'éducation de nos yeux a été faite par les peintres, les graveurs, les magasins pittoresques, les tapissiers, le théâtre, est devenue bien plus délicate ; nous sommes bien plus exigeants ;

Mais de ce que l'on a l'on sait se contenter,

et l'on se contente généralement d'une couleur locale suffisante. En voulez-vous un exemple ? Il y a quelques années, on a joué au Théâtre-Français une pièce très intéressante de Casimir Delavigne, qui s'appelle *Une Famille au temps de Luther*. Le personnage principal était tenu par le grand acteur que vous connaissez tous, Mounet-Sully. M. Mounet-Sully, qui pousse très loin la conscience professionnelle, s'était procuré une Bible du temps de Luther, espérant qu'il en ressentirait une espèce de choc plus direct et qu'il entrerait mieux dans la peau de son personnage, Donc,

cette Bible était authentique ; mais qui donc s'en serait douté dans la salle ? Un dictionnaire français-grec, avec une vieille couverture en parchemin, aurait parfaitement produit l'illusion.

Autre chose : à force d'appeler mon attention, à moi spectateur, sur la vérité historique, sur la couleur locale, vous me détournez véritablement de l'essentiel pour m'amuser avec l'accessoire. Ce que je tiens surtout à trouver au théâtre, c'est un sujet qui m'intéresse et me prenne ; je tiens à vivre, quelques instants, de la vie des personnages : que je ne sois pas obligé de regarder autour de moi pour admirer la tapisserie. Est-elle du temps ? Le décor représente-t-il réellement Valence et ses environs, ou Châteauroux et ses environs ? Avec un peu de foi et de bonne foi, on se tire toujours d'affaire.

Pour en venir aux qualités proprement dites de Casimir Delavigne, il faut le relever, quand on l'a lu et quand on l'a écouté, de l'espèce de discrédit immérité dans lequel il est tombé. — Il a d'abord, — et je prise fort cette qualité modeste d'apparence, — beaucoup de bon sens. Le bon sens donne de la tranquillité à ceux qui le possèdent, il donne de la sécurité à ceux qui le constatent. On est sûr, avec Casimir Delavigne (et cette raison-là était peut-être plus solide encore autrefois qu'aujourd'hui), on est sûr qu'on ne va pas entendre la discussion d'une thèse bizarre, obscure ou inquiétante, qu'il n'y aura là ni étrangetés, ni énormités, ni, ce qui nous choque moins aujourd'hui, d'inconvénances ; on est sûr que son bon sens va le préserver de tous ces excès. Et cette qualité me paraît aussi nécessaire que l'invention, même au poète dramatique, puisqu'elle est en quelque sorte la règle et le contrôle permanent de l'invention. Mais Casimir Delavigne a aussi cette invention : c'est un poète dramatique singulièrement fertile. J'ai apporté ici la liste complète de ses pièces, depuis les *Vépres siciliennes* (1819) jusqu'au *Conseiller rapporteur* ; tragédies en vers, comédies en vers, ou tragi-comédies, ou comédies en prose : vous trouverez là des sujets qui ne ressemblent nullement les uns aux autres.

Il est en outre un très bon constructeur de pièces. Une pièce de Casimir Delavigne a toujours (chose rare) un commencement, un milieu et une fin. Il conduit l'action, non point sans doute à pas comptés, mais à pas réglés, d'un bout à l'autre. Le dénouement, — vous me direz qu'on le devine à l'avance ; mais, à très peu d'exceptions près, quels sont les dénouements qu'on ne devine pas d'avance ? On l'attend, non seulement avec impatience, mais avec une sorte de complicité. Il n'est pas désagréable à certains spectateurs de collaborer avec le poète dramatique, d'ap-

précier, chemin faisant, leur intelligence personnelle, de se dire : « Cet auteur m'a aidé à comprendre, mais je comprends presque aussi vite qu'il l'aurait voulu ». Et ce petit travail n'est pas pour déplaire au spectateur.

Casimir Delavigne a donc du bon sens, de l'invention et de la fertilité dramatique, et c'est un très bon constructeur de pièces. Vous trouverez chez lui des personnages de 1830, évidemment, mais acceptables ; quelques situations qui, j'en suis sûr, vous toucheront ou vous intéresseront ; enfin, un style d'écrivain dramatique différent de celui du poète lyrique. Le grand Victor Hugo est toujours lyrique, il l'est jusque dans son théâtre. Il y a dans ses œuvres d'admirables morceaux, qui sont faits pour être écoutés, plutôt encore pour être lus. Or, le style d'un poète dramatique est beaucoup plus fait pour l'audition que pour la lecture.

Il faut donc, non pas seulement parce qu'on est reconnaissant, non pas seulement parce qu'on est bienveillant, mais parce qu'on est renseigné et équitable, faire bon accueil, même aujourd'hui, à ces pièces de Casimir Delavigne, trop décriées, trop oubliées, et qui ont fait plaisir jadis à des gens qui nous valaient bien. Il faut faire en soi-même un certain nombre de réflexions qui nous aident à nous reporter au temps où la pièce a été conçue, au temps où elle a été écrite, au temps où elle a été jouée, et qui nous permettent de nous rendre compte des intentions de l'auteur et des dispositions du public.

Ces causeries, Mesdames et Messieurs, qui ne sont pas, bien qu'on les appelle ainsi, des conférences, ont précisément pour objet et ont pour ambition de réveiller un peu l'à-propos de ces pièces oubliées, disparues, qui offrent cependant encore quelque intérêt. Certainement, ce n'est pas un cours de littérature dramatique, pas davantage une critique théâtrale : le cours de littérature dramatique est beaucoup plus complet ; les critiques de théâtre sont infiniment plus difficiles. Ce sont simplement des affiches un peu longues, un peu étendues ; faites pour réveiller l'à-propos d'une pièce, ranimer les circonstances qui l'ont entourée, afin que vous, le public, vous puissiez quelque plaisir à l'entendre. Ces petites causeries, on me permettra de le dire, ont encore ou peuvent avoir encore un autre effet. Croyez bien, Mesdames et Messieurs, et on s'en rend compte quand on pénètre dans le secret des coulisses, croyez bien qu'il est difficile de monter une pièce : on ne monte pas une pièce comme un seau d'eau : cela demande beaucoup de travail, de soin, de désintéressement de la part du directeur et des artistes. Il faut donc être équitable, remercier les gens qui nous donnent cette distrac-

tion ; et j'ai essayé de ne pas faire autre chose. Je suis venu tout simplement vous faire ici une annonce, étendre une affiche, sur laquelle je vous prie de lire dans ce moment-ci :

1839

LA FILLE DU CID,
Tragédie en trois actes et en vers,
par M. Casimir Delavigne,

Frère de Germain Delavigne, collaborateur de Scribe, auteur des *Messéniennes* et des *Chants populaires*, et membre de l'Académie française, ... il y a quelque temps.

Sujets de devoirs.

Université de Caen

PHILOSOPHIE

De la distinction du sujet et de l'objet.

HISTOIRE

(Histoire du moyen âge : candidats à l'agrégation.) L'administration de l'Empire byzantin depuis Justinien jusqu'à l'époque des Croisades.

Rôle de l'Autriche en 1813-1814 jusqu'à la fin de la campagne de France.

GÉOGRAPHIE

La Grèce continentale.

DISSERTATION FRANÇAISE

Licence

Que pensez-vous de ce jugement de Diderot sur Pascal : « Pascal avait de la droiture ; mais il était peureux et crédule. Élegant écrivain et raisonneur profond, il eût sans doute éclairé l'univers, si la Providence ne l'eût abandonné à des gens qui sacrifiaient ses talents à leurs haines. » (*Pensées philosophiques*, pensée xiv.)

positions. It has the earliest intelligence of intended preferments that will reflect honour on the patrons ; and embryo promotions of modest gentlemen who know nothing of the matter themselves. It can hint a ribbon for implied services in the air of a common report ; and with the carelessness of a casual paragraph, suggest officers into commands, to which they have no pretention but their n'ishes. This, sir, is the last principal class of the art of puffing — an art which Shope yo will now agree with me is of the highest dignity, yielding a tablature of benevolence and public spirit ; befriending equally trade, gallantry, criticism and politics the applause of genius — the register of charity — the triumph of heroism — the self defence of contractors — the fame of orators and the gazette of minits.

SHERIDAN, *Critic*, I, 2.

Table des matières

I

LITTÉRATURE FRANÇAISE

	Pages
COURS DE M. EMILE FAGUET (Sorbonne).	
La Fontaine. — Le conteur.	1, 49
— Le fabuliste.	97, 193
La Fontaine animalier.	241
La critique avant Boileau.	337
Boileau. — Sa biographie.	481, 577, 673
— Son caractère ; l'éducation de son esprit.	721
Boileau moraliste.	76 9
COURS DE M. GUSTAVE LARROUMET (Sorbonne).	
Le <i>Cid</i> de Corneille.	21
Le succès et la querelle du <i>Cid</i>	145
Corneille : <i>Le Menteur</i>	289
CONFÉRENCES DE M. CHARLES DEJOB (Sorbonne).	
<i>L'Ecole des Femmes</i> et <i>L'Ecole des Maris</i>	113
L'humeur de Boileau.	225
Montesquieu. — <i>L'Esprit des Lois</i>	506
La Fontaine est-il un psychologue, un penseur ?	641

TABLE DES MATIÈRES

813

COURS LIBRE DE M. GASTON DECHAMPS (*Sorbonne*).

Victor Hugo. 747

CONFÉRENCE DE M. N.-M. BERNARDIN (*Amiens*).

Cyrano de Bergerac. 658

CONFÉRENCE DE M. HENRI HAUSER (*Clermont-Ferrand*).

La religion de Rabelais. 314

COURS DE M. A. GASTÉ (*Caen*).Du rôle de Scarron dans la querelle du *Cid*. . 360COURS DE M. GUSTAVE ALLAIS (*Université de Rennes*).

Les origines du drame romantique. . . . 442

COURS DE M. MAURICE SOURIAU (*Caen*).

Bernardin de Saint-Pierre, d'après sa correspondance inédite. 564

II

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER (*Collège de France*).

Tacite. — L'orateur, l'homme d'Etat, l'historien. 529

COURS DE M. JULES MARTHA (*Sorbonne*).Pline le Jeune. — Son éducation. 433
— Ses premières études. 596
— Ses études de rhétorique. 738CONFÉRENCES DE M. GEORGES LAFAYE (*Sorbonne*).L'élevage dans Varron et dans Virgile. . . . 15
La religion des Germains, d'après Tacite. . . . 108
Les lieux communs dans les *Silves* de Stace. . . 273COURS DE M. G. MICHAUT (*Université de Fribourg*).La tragédie romaine (*conclusions*). — Pacuvius. 77
— Accius. 154

III

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET (*Sorbonne*).

L' « Ἀθηναίων πολιτεία » du pseudo-Xénophon.	266
La vie politique à Athènes : les sophistes ; Socrate.	298
La démocratie athénienne jugée par Socrate.	385
Platon. — Son opinion sur la constitution athénienne.	588
Jugements particuliers de Platon sur la démocratie athénienne.	731

IV

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

COURS DE M. BELJAME (*Sorbonne*).

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare.	260, 394, 547, 633, 755
--	-------------------------

V

PHILOSOPHIE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX (*Sorbonne*).

La doctrine de Pascal.	539
Pascal. — La physique.	625
Pascal. — Les mathématiques.	779

COURS DE M. GEORGES DWELSHAUVERS (*Université de Bruxelles*).

Le réalisme naïf et le réalisme critique.	61
La philosophie de Kant. 204, 459, 492, 612, 693, 763.	

COURS DE M. RENÉ BERTHELOT (*Université de Bruxelles*).

Platonisme et évolutionnisme.	321
---------------------------------------	-----

THÈSE DE M. PAULIN MALAPERT (*professeur de philosophie au collège Rollin*).

La création du caractère par la volonté.	407
--	-----

VI

HISTOIRE

COURS DE M. PAUL GUIRAUD (*Sorbonne*).

Rome au pouvoir des Marianistes.	217
La guerre civile entre Sylla et les Marianistes.	306
La dictature de Sylla (82-79).	451

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS (*Sorbonne*).

Mouvement de réforme économique au XVIII ^e siècle.	401
Mouvement de réforme économique en France.	498
Turgot et Necker.	554
Les réformes en Autriche.	556
Les réformes en Prusse.	561
La question d'Occident.	603
La Pologne au XVIII ^e siècle.	685
Les questions d'Orient au XVIII ^e siècle.	789

COURS DE M. DESDEVICES DU DÉZERT (*Clermont-Ferrand*).

L'ère girondine.	346
--------------------------	-----

COURS DE M. HENRI HAUSER (*Clermont-Ferrand*).

L'apprenti aux XV ^e et XVI ^e siècles.	513
---	-----

VII

CONFÉRENCES AU THÉÂTRE DE L'ODÉON

CONFÉRENCE DE M^{me} JANE DIEULAFOY.

Le théâtre de Sophocle. — <i>Œdipe à Colone</i>	30, 85
---	--------

CONFÉRENCE DE M. N.-M. BERNARDIN.

Le théâtre de Quinault. — <i>L'Astrate</i>	168
--	-----

CONFÉRENCE DE M. FRANCISQUE SARCEY.

Le théâtre de Goldoni. — <i>Molière</i>	369
---	-----

CONFÉRENCE DE M. JULES LEMAÎTRE.

Le théâtre de Mercier. — <i>La Brouette du Vinaigrier</i>	468
---	-----

CONFÉRENCE DE M. EUGÈNE LINTILHAC.

Le théâtre de Voltaire. — <i>L'Ecosaise</i>	651, 706
---	----------

CONFÉRENCE DE M. HENRI CHANTAVOINE.

Le théâtre de Casimir Delavigne. — *La Fille
du Cid.* 798

VIII

BIBLIOGRAPHIE

Notice bibliographique sur Polybe. 123

IX

SOUTENANCES DE THÈSES

Soutenances de thèses en Sorbonne. 240, 288, 384, 528, 671, 720
La création du caractère par la volonté (*Thèse de
M. Paulin Malapert*). 407

X

SUJETS DE DEVOIRS, DE LEÇONS ET DE COMPOSITIONS.

Voir aux pages 45, 139, 141, 190, 231, 281, 332, 379, 429, 431,
574, 621, 672, 766, 809.

XI

PLANS DE LEÇONS ET DE DISSERTATIONS

Voir aux pages 44, 96, 140, 188, 335, 429, 479, 572.
La composition du *Phèdre* (*plan de leçon pour l'agrégation*). 38
Lamartine écrivain — 184
La narration dans *Lysias* — 424
Chateaubriand. — *Les Martyrs* — 520

XII

OUVRAGES SIGNALÉS

Voir aux pages 48, 139, 432, 624, 768.

XIII

PROGRAMMES, LISTES D'AUTEURS ET RENSEIGNEMENTS DIVERS

Voir aux pages 93, 133, 191, 235.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous donnerons, de plus, les cours professés au Collège de France et à la Sorbonne par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Beljame, Croiset, Jules Maréchal, Brochard, Emile Faguet, Gustave Larroumet, Paul Guiraud, Charles Seignobos, Charles Dejob, Georges Lafaye, Gaston Deschamps, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs). Enfin, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, etc., etc.

CORRESPONDANCE

M. J... F... à R. — Nous vous remercions des compliments que vous voulez bien nous adresser. Oui, avec le temps, la *Revue des Cours et Conférences* formera une collection unique, et déjà, lorsqu'un candidat à l'agrégation a quelque sujet à traiter, il s'empresse tout d'abord de consulter la *Revue*.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificats d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie, adressée à la Rédaction, doit être accompagnée d'un mandat-poste et d'une bande de la Revue, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université ; quelques-uns même sont membres des jurys d'examens.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, rue de Cluny. — PARIS

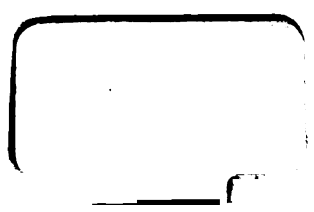
EN VENTE
DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

JULES LEMAITRE de l'Académie française.	Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. Six volumes in-18 jésus ; chaque volume broché. <i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i> Chaque volume se vend séparément.	3 50
—	Impressions de Théâtre. Neuf volumes in-18 jésus ; chaque volume broché. Chaque volume se vend séparément.	3 50
ÉMILE FAGUET	Myrrha. Un volume in-18, broché. Seizième Siècle : Etudes littéraires. Un fort volume in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50 3 50
—	Dix-Septième Siècle : Etudes littéraires et drama- tiques. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-huitième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché.	3 50
—	Dix-Neuvième Siècle : Etudes littéraires. Un fort vol. in-18 jésus, 12 ^e édition, broché. <i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>	3 50
—	Politiques et moralistes du XIX^e Siècle, 1^{re} série. Un fort vol. in-18 jésus, 5 ^e édition, broché.	3 50
ERNEST DUPUY	Victor Hugo : l'homme et le poète. Un vol. in-18 jésus ; 2 ^e édition, broché.	3 50
—	Bernard Palissy. Un volume in-18 jésus, broché	3 50
—	Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIX^e Siècle. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
P. STAPFFER	Shakespeare et les Tragiques grecs. Un volume in-18 jésus, broché. <i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>	3 50
G. LANSON	Bossuet. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
—	Hommes et Livres, études morales et littéraires. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
MAURICE ALBERT	La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
A. COUAT	Aristophane et l'ancienne Comédie attique. Un vol. in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
AUGUSTE EHRHARD	Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
VICTOR FOURNEL	La Comédie au XVII^e Siècle. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
M^{lle} C. AUGIS	Dante, son temps, son œuvre, son génie, par J.-A. SYMONDS, traduit de l'anglais par M ^{lle} C. AUGIS. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
H. PARIGOT	Le Théâtre d'hier, études dramatiques, littéraires et sociales. Un volume in-18 jésus, broché. <i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	3 50
G. PELLISSIER	Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 jésus, 2 ^e édition, broché.	3 50
—	Nouveaux Essais de littérature contemporaine. Un volume in-18 jésus (<i>Vient de paraître</i>), broché.	3 50
PAUL MONCEAUX	Les Africains, étude sur la littérature latine d'Afrique. Un volume in-18 jésus, broché.	3 50
ABBÉ CL. DELFOUR	La Religion des Contemporains. Un volume in-18 jésus, broché. (<i>Nouveauté.</i>)	3 50





.....



Widener Library



3 2044 105 325 005

